

ΚΕΝΤΡΟΝ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΡΩΜΑΪΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΤΗΤΟΣ  
ΕΘΝΙΚΟΝ ΙΔΡΥΜΑ ΕΡΕΥΝΩΝ

CENTRO DI RICERCA SULL'ANTICHITÀ GRECA E ROMANA  
FONDAZIONE NAZIONALE PER LE RICERCHE

# ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ

34

MANUELA MARI

## AL DI LÀ DELL'OLIMPO

MACEDONI E GRANDI SANTUARI DELLA GRECIA  
DALL'ETÀ ARCAICA AL PRIMO ELLENISMO



DIFFUSION DE BOCCARD - 11, RUE DE MEDICIS, 75006 PARIS

ATENE 2002

L. Gounaropoulou - M. B. Hatzopoulos, *Les Milliaires de la Voie Egnatienne entre Héraclée des Lyncestes et Thessalonique* (MEΛETHMATA1; Atene 1985)

Y. E. Meimaris, *Sacred Names, Saints, Martyrs and Church Officials in the Greek Inscriptions and Papyri Pertaining to the Christian Church of Palestine* (MEΛETHMATA2; Atene 1986)

M. B. Hatzopoulos - L. D. Loukopoulou, *Two Studies in Ancient Macedonian Topography* (MEΛETHMATA3; Atene 1987)

M. B. Sakellariou, *The Polis-State* (MEΛETHMATA 4; Atene 1989)

M. B. Hatzopoulos, *Une donation du roi Lysimaque* (MEΛETHMATA5; Atene 1988)

M. B. Hatzopoulos, *Actes de vente de la Chalcidique centrale* (MEΛETHMATA6; Atene 1988)

M. B. Hatzopoulos - L. D. Loukopoulou, *Morrylos, cité de la Crestonie* (MEΛETHMATA7; Atene 1989)

A. B. Tataki, *Ancient Beroea: Prosopography and Society* (MEΛETHMATA8; Atene 1988)

L. D. Loukopoulou, *Contribution à l'étude de la Thrace propontique* (MEΛETHMATA9; Atene 1989)

M. B. Sakellariou (a cura di), *Poikila* (MEΛETHMATA 10; Atene 1990)

M. B. Hatzopoulos - L. D. Loukopoulou, *Recherches sur les marches orientales des Téménides (Anthémonte-Kalindoia)* (MEΛETHMATA 11; 1ère Partie: Atene 1992; 2e Partie: Atene 1996)

M. B. Sakellariou, *Between Memory and Oblivion* (MEΛETHMATA12; Atene 1991)

A. D. Rizakis (a cura di), *Achaia und Elis in der Antike* (MEΛETHMATA13; Atene 1991)

M. B. Hatzopoulos, *Actes de vente d'Amphipolis* (MEΛETHMATA14; Atene 1991)

A. D. Rizakis (a cura di), *Paysages d'Achaïe I. Le bassin du Péiros et la plaine occidentale* (MEΛETHMATA 15; Atene 1992)

Ph. Gauthier - M. B. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Béroia* (MEΛETHMATA16; Atene 1993)

Y. E. Meimaris - K. Kritikakou - P. Bougia, *Chronological Systems in Roman-Byzantine Palestine and Arabia* (MEΛETHMATA17; Atene 1992)



In copertina, veduta del Monte Olimpo e tetradrammo di Filippo II (*verso*).

Il font “Cardo”, con il quale sono stati trascritti i caratteri greci, elaborato da David J. Perry (perryd@telocity.com), è usato con l’autorizzazione dell’autore.

ISBN 960-7905-14-8

© Κέντρον Ἑλληνικῆς καὶ Ρωμαϊκῆς Ἀρχαιότητος  
τοῦ Ἐθνικοῦ Ἰδρύματος Ἑρευνῶν

Διαχωρισμοὶ ἑξωφύλλου: Dot Repro

Ἐκτύπωση: Φ. Παναγόπουλος καὶ Σία

MANUELA MARI

AL DI LÀ DELL'OLIMPO

MACEDONI E GRANDI SANTUARI DELLA GRECIA

DALL'ETÀ ARCAICA AL PRIMO ELLENISMO

ΚΕΝΤΡΟΝ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΡΩΜΑΪΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΤΗΤΟΣ  
ΕΘΝΙΚΟΝ ΙΔΡΥΜΑ ΕΡΕΥΝΩΝ  
CENTRO DI RICERCA SULL'ANTICHITÀ GRECA E ROMANA  
FONDAZIONE NAZIONALE PER LE RICERCHE

# ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ

34

DIFFUSION DE BOCCARD – 11, RUE DE MEDICIS, 75006 PARIS

MANUELA MARI

AL DI LÀ DELL'OLIMPO

MACEDONI E GRANDI SANTUARI DELLA GRECIA  
DALL'ETÀ ARCAICA AL PRIMO ELLENISMO

ATENE 2002

Il volume è pubblicato con il contributo del Consiglio Nazionale delle Ricerche e delle società Eraclit Venier S.P.A., Venezia e Έλληνικοί Λευκόλιθοι AMBNEE, Atene.



*A mio padre*

Nadie puede escribir un libro. Para  
que un libro sea verdaderamente,  
se requieren la aurora y el poniente,  
siglos, armas y el mar que une y separa.

J.L. Borges, *Ariosto y los Árabes*, vv. 1-4



## PREFAZIONE

Manuela Mari m'a fait l'honneur de m'inviter à présenter son étude sur les rapports entre le royaume de Macédoine et les grands sanctuaires panhelléniques. C'est à plus d'un titre que j'accepte son aimable proposition avec un très grand plaisir. L'auteur s'est déjà distingué par une série d'importantes contributions aussi bien sur la religion grecque que sur la Macédoine antique. Son travail dans ce dernier domaine m'a donné l'occasion de faire sa connaissance et de me lier avec elle d'une amitié faite d'estime et de respect. L'oeuvre qu'elle publie aujourd'hui, lointain avatar de sa thèse de doctorat sur Delphes et Olympie dans l'histoire de l'Etat macédonien, fera assurément date par la richesse et la solidité de sa documentation et par la sûreté et la sérénité de ses jugements. Elle sera pendant longtemps le livre de référence obligé, non seulement sur la question particulière des rapports de la Macédoine avec les grands sanctuaires panhelléniques, mais aussi sur l'histoire dynastique et la politique des rois macédoniens à l'égard des Etats grecs au sud de l'Olympe aux époques archaïque et classique et, surtout, sur les divers aspects de l'organisation interne de la Macédoine.

Mais ce livre, sans le proclamer dans son titre, voire sans tout à fait l'annoncer dans son introduction, est bien plus. Si l'emprunt d'un terme musical est permis, c'est une série de variations sur un thème central de l'histoire grecque, comme des auteurs aussi différents que K.J. Beloch et A. Toynbee l'ont bien vu, celui du grand paradoxe de la perception et de la réception de la Macédoine par le monde des cités grecques. En effet, voilà un Etat fondé et dirigé par une population qui, comme nous le savons aujourd'hui, parlait un dialecte grec, vénérait les mêmes dieux et pratiquait les mêmes cultes que les autres Grecs, avait, enfin, des institutions et des us et coutumes que, si la plupart des Etats de la Grèce du Sud n'observait plus, avait du moins connu dans un passé guère éloigné, bref, un *ethnos* grec selon les critères d'Hérodote, mais dont l'hellénisme est resté contesté tout au long de son histoire. Ce paradoxe demeure inexpliqué tant qu'on l'examine isolément. Mais le cas parallèle de l'Epire, exclue géographiquement de la Grèce et dont les habitants sont qualifiés depuis Thucydide et jusqu'à Strabon de barbares, même du point de vue linguistique, alors qu'ils parlaient sans aucune doute un dialecte grec, nous aide à le pénétrer. Comme c'est dans l'absence, avant l'époque hellénistique, de centres urbains dignes du nom de *poleis* qu'il faut chercher le motif de l'exclusion de l'Epire, c'est dans la subordination des cités à un pouvoir extérieur, et qui plus est, à un pouvoir royal, qui permettait, quand c'était politiquement opportun, de rejeter hors de la communauté hellénique la Macédoine, qui, en plus, rien que par ses dimensions écrasantes, constituait une anomalie difficilement intégrable dans le concert des Etats grecs.

L'approche de ce paradoxe, que Manuela Mari tente par le biais des relations de la Macédoine avec les sanctuaires panhelléniques, révèle une réalité beaucoup plus nuancée que

ne le laissent supposer les écrits des auteurs classiques, même partisans des rois téménides. Les sources documentaires – et en premier lieu les inscriptions – nous permettent d'atteindre une *praxis* sensiblement différente du discours dominant: pour ne citer que quelques exemples, celle des Macédoniens de Piérie qui, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., fréquentent Delphes et participent à sa vie religieuse, celle du sanctuaire d'Héra à Argos, qui, déjà dans la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C., accueille à ses concours un Macédonien, probablement membre de la famille royale, celle du sanctuaire d'Epidaure qui, dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ne manque pas d'envoyer ses ambassadeurs sacrés en Macédoine pour annoncer la trêve et solliciter l'envoi de théores macédoniens à la fête d'Asclépios.

Comment les Macédoniens et les Grecs des cités de l'époque classique rationalisent cette contradiction entre *logos* et *erga*? Comment la marginalité, tout autant géographique qu'institutionnelle, du royaume téménide est-elle instrumentalisée par ses rois, ses ennemis et ses amis? C'est à de telles questions que répond l'oeuvre de Manuela Mari, suivant pas à pas l'évolution des rapports entre la Macédoine et les sanctuaires panhelléniques, depuis la politique complexe et ambiguë d'un Alexandre I<sup>er</sup> ou d'un Archélaos jusqu'aux métamorphoses successives de Philippe II, tour à tour traditionaliste respectueux des règles, champion d'Apollon et grand manipulateur des institutions panhelléniques et, finalement, au dépassement du cadre grec par Alexandre le Grand. Si ces rapports peuvent servir de fil conducteur idéal pour l'enquête de l'auteur, c'est parce que déjà vingt-cinq siècles auparavant ils avaient effectivement servi de voie royale pour l'entrée du royaume de Macédoine dans le monde exclusif des cités. La barrière du discours idéologique dicté par l'opportunisme politique finit par céder devant la réalité de la pratique religieuse, dont Philippe II sut se servir avec une maîtrise achevée. En quelques années, la consultation de l'oracle de Delphes, pour laquelle une fréquentation macédonienne du sanctuaire déjà plus que centenaire avait ouvert la voie, fut suivie par l'accueil enthousiaste du nouveau champion d'Apollon en Thessalie et finalement par la mainmise du roi macédonien sur l'Amphictionie delphique et, avant peu, sur toute la Grèce centrale et méridionale. Il est vrai que son fils et successeur Alexandre, après ses débuts difficiles, finit vite par ne plus avoir le même besoin des sanctuaires panhelléniques. Mais le désintérêt, encore que tout relatif, du souverain et de ses successeurs immédiats, fut amplement compensé par une ferveur d'un nombre croissant de Macédoniens du commun, qui approchaient la maison d'Apollon, son laurier prophétique et sa source parlante avec une intention probablement plus pure et certainement moins intéressée.

Athènes, mai 2001

Miltiade B. Hatzopoulos

## INTRODUZIONE

I grandi santuari della Grecia continentale e le loro periodiche πανηγύρεις sono per gli studiosi del mondo antico punti di osservazione privilegiati su un equilibrio delicato, pieno di tensione, nel quale sta l'essenza stessa della cultura greca, una delle radici della sua ricchezza e di molte sue fragilità: l'equilibrio, e la tensione, tra quanto è riconosciuto e celebrato come appartenenza e patrimonio comune – 'panellenico' – e quanto è rivendicato alla irrinunciabile specificità del singolo, sia esso individuo o πόλις. Nei santuari «comuni a tutti i Greci» si attua un progetto di sintesi tra singolare e plurale, individuale e collettivo, locale e panellenico, nel quale nessuno dei due aspetti è mai sacrificato, sicché la sintesi diventa inevitabilmente, e ancora una volta, una instabile *concordia discors*. Convivono così, nell'incontro tra Greci che si realizza nei quattro santuari della περίοδος (e in misura diversa e certo minore altrove), la ricerca di un terreno neutro di mediazione politica e in senso lato culturale; la maturazione progressiva e periodicamente ribadita di una profonda coscienza di sé nel riconoscimento di una comune identità culturale ed etica e nel confronto (spesso ricettivo piuttosto che ostile) con il diverso e 'barbaro'; e una costante vocazione alla diversità e al conflitto, più spesso mimata e disinnescata sui terreni innocui della competizione agonistica e dell'esposizione di trofei di vittoria, qualche volta espressa in conflitti reali per il controllo dei santuari e del loro patrimonio di prestigio, influenza e χρήματα. Luoghi di raccolta di folle (di πανήγυρις, appunto), i grandi santuari sono grandi spazi aperti alla *comunicazione*: la mera circolazione di notizie di grande rilevanza collettiva, «comune», e la divulgazione aurale/visuale di opere d'arte letteraria e figurativa, la proiezione su uno schermo 'più grande' dell'identità e dell'orgoglio individuale e cittadino e la cornice di concreti progetti politici o militari che superino i limiti angusti della πόλις<sup>1</sup>.

Indagare in modo sistematico le attività, le presenze, gli interessi di uno stato greco all'interno dei grandi santuari «comuni» consente dunque di osservarne la storia da un punto di vista privilegiato, cogliere o almeno intuire il nocciolo della sua concezione di sé e osservare i punti di tangenza e di conflitto tra questa e l'immagine recepita all'esterno, nel

---

1. Sintesi particolarmente suggestive di questa complessa rete di significati si trovano soprattutto negli autori di IV sec., allorché matura e si precisa una coscienza dei valori *paradigmatici* della civiltà greca (MUSTI 1990<sup>2</sup>, 11-3): cfr. ad es. Lys. XXXIII 1-2; Plat., *leg.* XII 950 E - 951 A; ma la centralità dei santuari 'comuni' per la definizione stessa dell'*Hellenikón* è già chiarissima ad Erodoto, nel famoso discorso degli Ateniesi in risposta alla proposta persiana di un'alleanza, a chiusura del l. VIII (144; per l'immagine di Alessandro I di Macedonia che ne risulta cfr. le *Conclusioni*). Per i numerosi θησαυροί che, a Delfi, celebravano vittorie in guerre combattute tra Greci cfr. Plut., *de Pyth. or.* 15, 401 C-D. Impiego ancora, in qualche caso, la definizione di santuari «panellenici», espressione moderna che sostituisce quella, filologicamente più corretta, di santuari «comuni» (ἱερὰ κοινά): sul problema vd. ora JACQUEMIN 1999, 9-10.

mondo vicino e però potenzialmente ostile degli altri Greci che quello spazio comune condividono<sup>1</sup>. Questo libro tenta di applicare questa prospettiva a un soggetto particolarmente attraente e insidioso: la Macedonia, nei secoli della sua storia più oscura e nei decenni della sua ascesa all'impero mondiale. Alcune peculiarità della storia macedone concorrono a rendere il cammino più accidentato (e, spero, meno monotono): la posizione fisica che suggerisce alla Macedonia una vocazione anche *culturale* di marginalità, un ruolo di confine e cerniera tra grecità e barbarie tante volte sottolineato dalle fonti antiche (si pensi all'insistenza rivelatrice con cui Strabone spiega ai suoi lettori che ἔστι ... Ἑλλάς καὶ ἡ Μακεδονία<sup>2</sup>); la peculiare organizzazione politica e territoriale, in cui alla sopravvivenza di un potere monarchico comprensibile per i Greci solo attraverso lo schermo-stereotipo della *diversità* etnica si contrappone e da un certo momento in poi si fonde la vivacità delle realtà cittadine della Calcidica e della Tracia; la centralità di Delfi nel processo che porta la Macedonia a diventare lo stato egemone della Grecia; a parti invertite e solo in parte sovrapponibili, l'importanza eccezionale che l'egemonia macedone ha avuto per tanti aspetti della storia di Delfi tra la metà del IV secolo e la prima età ellenistica.

Nell'analisi e nella presentazione concreta di questi diversi aspetti ho privilegiato, per così dire inevitabilmente, il tracciato della 'grande' storia, la dimensione pubblico-dinastica: per l'oggettiva preminenza di informazioni disponibili, per le numerose possibilità di confronto tra evidenze di tipo diverso, per la fitta e complessa rete di problemi che queste consentivano di affrontare o riaffrontare con una relativa sistematicità. Ma dalla ricerca è emersa parallelamente una meno appariscente, e tuttavia significativa, dimensione non dinastica della presenza macedone nei grandi santuari: dimensione in parte pubblica anch'essa, ma vissuta e gestita κατὰ πόλεις, in parte privata, perché relativa alle attività e agli interessi di singoli o gruppi di persone. In molti casi sono informazioni recuperate 'in negativo': le assenze di città nelle liste di teorodoci, l'ignoranza delle norme che regolano la tregua olimpica, la scarsa o mancata partecipazione alle gare panelleniche, la quasi irrilevante presenza sul terreno dei θησαυροί che sono, a Delfi e a Olimpia, la più visibile manifestazione dell'orgoglio cittadino. I dati relativi a questa storia 'minore' si intrecciano in qualche caso, nella concreta presentazione di queste pagine, a quelli della storia dinastica, e occupano poi il capitolo conclusivo, che li raccoglie in catalogo e ne tenta un'interpretazione storica complessiva.

---

1. L'interesse del tema è particolarmente vivo, negli ultimi anni, negli studi sulla grecità coloniale: cfr. i contributi al convegno tarantino del 1991 *La Magna Grecia e i grandi santuari della madrepatria*, Taranto 1992; M. GIANGIULIO, *Ricerche su Crotone arcaica*, Pisa 1989, 99-160; ID. 1993; LONDEY 1990a; MARI 2000; ma già, per un ricco quadro d'insieme, MANGANARO 1964. Numerosi sono gli studi che hanno valorizzato, in particolare, le liste epigrafiche dei teorodoci come documenti della presenza delle diverse realtà locali nei grandi santuari e della stessa loro riconoscibilità come πόλεις, oltre che come fonti essenziali per la ricostruzione geografica e topografica di aree meno conosciute o solo parzialmente esplorate dall'indagine archeologica, tra cui proprio la Macedonia (CABANES 1976, 354 ss.; GIOVANNINI 1977, 467; GAUTHIER 1979, 126-7; L. ROBERT 1946b; ID. 1987, 292-4; J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1980, n° 297; PAPAZOGLU 1988, 18-9; HATZOPOULOS 1996a, I, 472 ss.); essenziale ora P. PERLMAN 2000, in part. 32-4, anche per il dibattito precedente (cfr. già EAD. 1984a; 1995).

2. VII fr. 9. Mi sembra evidente che la precisazione si spieghi solo parzialmente con la divisione (anche toponomastica) tra i due territori nella provincializzazione romana: la quale è a sua volta specchio ed erede di una realtà locale consolidata e divenuta fatto culturale prima che geografico. Per la caratterizzazione del ruolo storico (e geografico) della Macedonia come «baluardo» della grecità di fronte al minaccioso mondo dei 'barbari' cfr. in part. il celebre discorso dell'acarnano Licisco in Polyb. IX 35, 2-4.

Solo da un'equa considerazione di entrambe le dimensioni – ὁ βασιλεὺς καὶ οἱ Μακεδόνες – si può sperare di cogliere, sul palcoscenico privilegiato dei grandi santuari, un'immagine attendibile delle complesse dinamiche interne (politiche e culturali in primo luogo, ma anche economiche e sociali) che animano e modificano tra V e IV secolo la singolare realtà macedone, e individuarne al tempo stesso la ricezione all'esterno. Questo libro non pretende né di essere una completa *History of Macedonia* – impresa molto lontana dai miei mezzi –, né di esaurire in tutte le sfumature il complesso problema dell' 'immagine' dei Macedoni presso i Greci del sud (e viceversa): spera però di portare qualche contributo utile in entrambe le direzioni, senza negarsene altre.

Il relativo 'sbilanciamento', all'interno della materia trattata, in favore di Delfi rispetto a tutti gli altri santuari considerati dipende in buona parte dalla capitale importanza e ricchezza di conseguenze, per la storia greca di IV secolo, dell'incontro della Macedonia con Delfi, cui facevo cenno in precedenza, ma è determinato anche dallo stato particolare di una documentazione (soprattutto epigrafica) eccezionalmente ricca per alcuni dei periodi di cui ci occupiamo, e altrettanto eloquente nei suoi silenzi<sup>1</sup>. Così, il cammino delle capre che, nella forma più elaborata di leggenda di fondazione del regno macedone, guidano il capostipite Carano sul sito della futura Ege è un filo rosso che lega i primi tre capitoli di questo studio, mentre il quarto si apre con l' 'invincibilità' di Alessandro sancita *oborto collo* dalla Pizia in un celebre capitolo della biografia plutarchea: ma queste (e altre) storie di oracoli si intrecciano fatalmente a una molteplicità di altri temi. Di alcuni, molto noti e indagati (l'ammissione di Alessandro I alle gare di Olimpia e quella di Filippo II nell'anfizionia delfica, il ruolo della Macedonia nei conflitti regionali per il controllo di Delfi nel IV secolo e i progetti sui santuari attribuiti ad Alessandro dagli ὑπομνήματα diodorei), tento una rilettura che vuol essere, in primo luogo, decantazione del dato delle fonti e dei diversi livelli della tradizione; in secondo luogo, e soprattutto, approccio originale alle *cruces* tradizionali degli studi sulla Macedonia antica: il (falso) problema 'etnico'; la dialettica complessa dei rapporti con il mondo greco, o più esattamente con il mondo delle πόλεις; le prospettive e i limiti del progetto politico legato all'anfizionia. Circa quest'ultimo aspetto, il mio lavoro assume volutamente, rispetto alla recente, esemplare monografia di François Lefèvre sulla storia e le istituzioni anfizioniche, una prospettiva cronologica e documentaria più circoscritta, sperando che il 'punto di vista macedone' inevitabilmente privilegiato risulti stimolante piuttosto che deformante.

In definitiva si potrebbe dire, capovolgendo il titolo di un famoso libro di Eugene N. Borza, che l'ascesa della Macedonia dall'età arcaica alla morte di Alessandro viene qui colta fuori dall'ombra dell'Olimpo<sup>2</sup>, in spazi ideali per percepire soprattutto i riflessi *esterni* di un complesso processo di definizione di un'identità 'nazionale', nel senso greco di identità collettiva di un ἔθνος.

Estendere la ricerca all'età ellenistica avrebbe nociuto, io credo, all'unitarietà e coerenza di questa prospettiva. Nel 'mondo nuovo' creato dall'impero di Alessandro e dalla sua dissoluzione le coordinate essenziali sulle quali questo lavoro si imposta mutano aspetto fino a scomparire. In primo luogo, sono evidentissime la perdita di centralità dei grandi centri di

1. Su questo, in part., pp. 127-31, 163-9, 275-86.

2. Il riferimento è naturalmente a E.N. Borza, *In the Shadow of Olympus. The Emergence of Macedon*, Princeton 1992<sup>2</sup>.

culto tradizionali e la polverizzazione progressiva dei luoghi di aggregazione sacrale le cui prime, chiare tracce si colgono proprio nell'età di Alessandro. Contemporaneamente, la ridefinizione su scala mondiale dell'idea stessa di grecità attenua tutte le peculiarità che avevano reso unica e irripetibile la realtà macedone. Lo stesso imporsi del modello di stato territoriale e monarchico emerso dalla frantumazione dell'impero di Alessandro pone ormai la Macedonia al centro di un sistema completamente mutato di rapporti di forza, all'interno del quale la voce delle libere πόλεις, anche sullo scenario tradizionale dei santuari panellenici, si fa sempre più debole. Così, la storia dei rapporti dei primi re di Macedonia dopo il 323 e poi degli Antigonidi con Delfi e Olimpia, e con Nemea, Delo, Samotraccia, è, nelle forme e nella sostanza, davvero un'altra storia<sup>1</sup>.

Questa ricerca nasce da una dissertazione di dottorato in storia antica alla quale ho lavorato presso la Università di Roma "La Sapienza", di Venezia e di Trieste e che è stata presentata nel 1995. *Tutor* di quella ricerca, della quale suggerì il tema e contribuì a definire campo e prospettive con indicazioni e consigli sempre decisivi, è stato Domenico Musti. A lui, mio maestro nella ricerca fin dagli anni degli studi universitari, va prima che a ogni altro la mia riconoscenza: per aver trovato il tempo, le energie e gli stimoli per seguire il mio lavoro in un momento molto difficile della sua vita, e per il tesoro di insegnamenti che quotidianamente mi trasmette e dei quali spero queste pagine possano conservare qualche traccia.

Ai due co-tutori della mia ricerca di dottorato, Cinzia Bearzot e Lorenzo Braccesi, e a Maria Letizia Lazzarini, Mario Mazza, Mauro Moggi, Maria Rocchi, Pietro Vannicelli sono grata per i preziosi consigli e l'amicizia con i quali mi sono stati vicini in questi anni. Per la rielaborazione della tesi di dottorato sono stati fondamentali i soggiorni e i viaggi in Grecia che, negli anni successivi, mi hanno consentito una meditata verifica di luoghi e materiali e suggerito, spesso, nuovi e diversi punti di vista sui problemi affrontati in queste pagine. In questi anni sono stata più volte ospite, e nel 1999 allieva perfezionanda, della Scuola Archeologica Italiana di Atene: sono molto riconoscente, per il sostegno che il mio lavoro vi ha trovato, ai due successivi direttori della Scuola, Antonino Di Vita ed Emanuele Greco, e a tutto il personale della Scuola. Dell'École Française d'Athènes sono stata ospite all'inizio del 2000: il mio debito è grande soprattutto verso François Lefèvre, che ha letto con attenzione e arricchito di preziosi suggerimenti le mie pagine 'anfizioniche' e mi ha sottoposto, a sua volta, molte sue pagine inedite. Altrettanto generosi sono stati, fra gli amici dell'American School of Classical Studies di Atene (nella cui incomparabile biblioteca sono state scritte molte pagine di questo libro, probabilmente le migliori), Stella G. Miller, Paula Perlman e J.R. Mc Credie. Preziosi consigli mi sono venuti, tra Atene, Tebe, Salonicco e Dion, da Vassilis Aravantinos, Charalambos Kritzas, Dimitrios Pandermalis e Chrissoula Saatsoglou-Paliadeli.

---

1. Mentre il testo del libro veniva composto per la stampa o durante la correzione delle bozze sono venuta a conoscenza di due libri la cui discussione avrebbe arricchito le mie pagine: purtroppo, ciò non è stato possibile. Debbo perciò rimandare ad altra sede il confronto con le posizioni di P. SÁNCHEZ sulle istituzioni anfizioniche e sul loro ruolo nella politica di Filippo II e di Alessandro, problemi discussi qui ai capitoli III e IV (*L'Amphictionie des Pyles et de Delphes. Recherches sur son rôle historique, des origines au II<sup>e</sup> siècle de notre ère*, «Historia» Einzelschriften 148, Stuttgart 2001), e con la ricca casistica raccolta e analizzata da I.K. XYDOPOULOS, che integra utilmente soprattutto il capitolo V del mio studio (*Κοινωνικές και πολιτιστικές σχέσεις των Μακεδόνων και των άλλων Ελλήνων. Συμβολή στην έρευνα της γραμματειακής και επιγραφικής παράδοσης για την αρχαία Μακεδονία*, Thessaloniki 1998: cfr. *SEG* 48, 1998 [2001], 698). Ho potuto viceversa inserire almeno alcuni riferimenti a F. LEFÈVRE, *Corpus des inscriptions de Delphes. IV. Documents amphictioniques*, Athènes – Paris 2002, avendo avuto la possibilità di leggerne in anteprima alcune sezioni.



Un punto di riferimento costante per il mio lavoro ad Atene è stato ed è il Κέντρον Ἑλληνικῆς καὶ Ῥωμαϊκῆς Ἀρχαιότητος dello Ἐθνικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν: senza il sostegno e l'amicizia del suo direttore, Miltiadis Hatzopoulos, questo libro non avrebbe mai visto la luce. Queste pagine debbono moltissimo alle sue puntuali osservazioni, alla sua lettura attenta, a lunghe discussioni sui più diversi rami dei *Makedoniká* nelle quali – tra Atene, la Macedonia e Roma – ho potuto giovarmi della sua straordinaria competenza e della sua non comune capacità di ascoltare. Questo libro gli deve la stessa, concreta possibilità di una pubblicazione, e una prefazione che, nel coglierne i temi fondamentali, ne accresce senza dubbio i meriti. A Paschalis Paschidis e a Eirini Kalogridou sono grata per gli sforzi che hanno profuso nel trasformare un voluminoso dattiloscritto in un libro vero, e per la pazienza dimostrata in tutto il corso dell'operazione.

La mia gratitudine va anche al Consiglio Nazionale delle Ricerche, alla Eraclit Venier S.P.A. e in modo particolare alla signora Arnalda Venier, e alla società Ἑλληνικοὶ Λευκόλιθοι AMBNEE, in particolare nella persona del suo vicepresidente e managing consultant Dimitrios Portolos, per aver sostenuto il peso finanziario della pubblicazione.

Molte persone mi sono state vicine mentre lavoravo a questo libro, tra l'Italia e la Grecia, come interlocutori preziosi da cui imparare, compagni di viaggi e discussioni, come amici. Ognuno di loro meriterebbe una menzione speciale, ma mi limiterò a ricordare con gratitudine i nomi di Lucia Alberti, Sophoklis Alevridis, Maria Altobelli, Luca Antonelli, Julian Baker, Irene Berti, Gabriella Bevilacqua, Anna Rita Cosimati, Gaetana Coviello, Massimo Cultraro, Matteo D'Acunto, Maurizio Del Freo, Angela Di Benedetto, Valentina Di Napoli, Federica Favino, Stefano Ferrucci, Francesco Ferruti, Luca Girella, M. Elena Gorrini, Francesco Guizzi, Cristina Lo Giudice, Paola Lombardi, Emanuela Maggini, Daniela Marchiandi, M. Maddalena Melfi, Gilberto Montali, M. Rosaria Pastorelli, Barbara Pulcini, Umberto Roberto, Liliana Sanguigni, Giancarlo e Patrizia Saviantoni, Paola e Roberto Tassani, John Thornton, Maristella Turriziani, Amedeo Visconti, Stavros Vlizon.

A Giovanna Bosman, a Micol Forti e a Fabio Minotti sono immensamente grata, oltre che per molte e più serie ragioni, per avermi soccorso con i loro computer nel momento del bisogno; a Clara Frattarelli, Anna Rita Mari e Chiara Minotti per la forza, l'affetto e la luminosa intelligenza con cui mi sostengono e mi sono accanto.

Roma, novembre 2001



## CAPITOLO I

---

UNA REGIONE DI FRONTIERA: I MACEDONI A DELFI E OLIMPIA  
DALL'ETÀ ARCAICA AL REGNO DI ALESSANDRO I



“Ἕλληνας δὲ εἶναι τούτους τοὺς ἀπὸ Περδίκκεω  
γεγονότας, κατὰ περ αὐτοὶ λέγουσι, αὐτὸς τε οὕτω τυγχάνω  
ἐπιστάμενος ..., πρὸς δὲ καὶ οἱ τὸν ἐν Ὀλυμπίῃ  
διέποντες ἀγῶνα Ἑλληνοδίκα οὕτω ἔγνωσαν εἶναι.

I re ‘greci’ di Macedonia secondo Erodoto e i giudici  
di Olimpia (Herod. V 22)

## 1. L'ORACOLO DELFICO NELLE TRADIZIONI SUL POPOLAMENTO DELLA MACEDONIA

### 1.1. LE ORIGINI DEL REGNO E DELLA DINASTIA

Nella tradizione greca sulle fondazioni coloniali, la Macedonia è, quanto la Tracia, terra da colonizzare. Questa connotazione, e l'opposizione Μακεδονία / Ἑλλάς che ne deriva, sono tanto più significative in quanto si riscontrano con la maggiore chiarezza proprio in quegli autori che concedono alla Macedonia il massimo di grecità possibile: la grecità dei suoi re. Il benevolo *Filippo* di Isocrate (106-108), pur senza aggiungere molti particolari, parla della fondazione del regno temenide in Macedonia come della presa di potere di un sovrano argivo su un territorio e un popolo *non greci*. Altri autori applicano nei dettagli lo schema di un'ἀποικία al trasferimento in Macedonia dei Temenidi e alla fondazione di Ege, prima capitale del nuovo regno, attribuendo a Carano, indiscusso capostipite della dinastia nelle tradizioni di IV secolo<sup>1</sup>, il ruolo di *leader-ecista-nuovo re*. Di Carano vengono precisati anche, con qualche oscillazione tra un autore e l'altro, i rapporti di parentela con Temeno e i discendenti di questo, Fidone compreso<sup>2</sup>, e nella narrazione di alcune fonti ha un'importanza-chiave un responso delfico. Netta appare l'opposizione Grecia/Macedonia, colonizzatori/colonizzati

---

1. Carano è fondatore della dinastia macedone, senza discussioni, per Plut., *Al.* 2,1, evidentemente sulla scia della tradizione su Alessandro (anche se la fonte non si può individuare con maggiore precisione), e già per Teopompo (*FGrHist* 115 F 393, e cfr. Iust. VII 1,7, pure di probabile derivazione teopompea) e Marsia (*FGrHist* 135-136 F 14, frammento di incerta paternità tra Marsia di Pella e Marsia di Filippi secondo JACOBY). Sulla relativa omogeneità raggiunta nel IV sec. dalle tradizioni dinastiche cfr. HOFFMANN 1906, 123; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 12-3; GREENWALT 1985.

2. Sync., *Echl. Chron.* 499 riporta due versioni della genealogia ascendente di Carano: nella prima (che corrisponde al citato fr. teopompeo e a Diod. VII 17) egli è sesto discendente di Temeno e figlio di Fidone; nella seconda, di cui non è citata la fonte, è settimo discendente di Temeno, senza menzione di Fidone. Sei generazioni, senza menzione di Fidone, sono la distanza Temeno-Carano in Satyr., *FGrHist* 631 F 1, mentre ancora Sincello altrove fa di Fidone e Carano due fratelli (373 e 498). Sull'artificioso collegamento della dinastia macedone al più illustre personaggio della storia arcaica di Argo cfr. TH. KELLY, *A History of Argos to 500 B.C.*, Minneapolis 1976, 105-6. L'isolata versione euripidea pone all'origine della dinastia macedone Archelao, figlio di Temeno (*infra*, 60 ss.).

nell'unico autore che ci conserva il testo del supposto oracolo, Euforione: la Pizia invita Carano a lasciare Ἄργος τε καὶ Ἑλλάδα καλλιγύναικα e a dirigersi πρὸς πηγὰς Ἀλιάκμονος; i Greci sono i suoi compagni di viaggio, i Macedoni saranno i suoi sudditi, secondo la stessa 'doppia prospettiva' del passo isocrateo (σύν τισιν Ἑλλησιν ἀποικίαν στείλαμενος, ἐλθὼν εἰς Μακεδονίαν ἔκτισεν πόλιν καὶ Μακεδόνων ἐβασίλευσεν). L'oracolo spiega – dettaglio che torna, con qualche variante, in altre versioni della storia – che saranno le capre a indicare il punto dove fermarsi, giocando sul nome della prima capitale del regno (αἶγες / Αἰγαί)<sup>1</sup>.

Per molti versi diversa da queste è la prima testimonianza conservata delle origini argive dei re di Macedonia, quella di Erodoto, che nel narrare la missione diplomatica di Alessandro I ad Atene, per conto di Mardonio, durante la spedizione persiana del 480/79, fa spazio a un ampio, affascinante *excursus* sulle origini della dinastia regnante in Macedonia, studiatissimo per le peculiarità narrative e i suggestivi legami con la tradizione folklorica non meno che per la ricchezza e complessità dei dati che trasmette. Come è stato osservato da D. Musti, perfetta è la corrispondenza tra l'emergere di notizie *storiche* sulla dinastia macedone (per le vicende che la riguardano, in rapporto allo scontro epocale tra Greci e Persiani, alla fine del VI e al principio del V secolo) e del relativo alone di tradizioni leggendarie sulle origini della dinastia, da un lato, e i tempi di maturazione della grande storiografia greca, dall'altro<sup>2</sup>. All'incrocio di queste strade, ecco il racconto di Erodoto: che dà voce e respiro nuovi – quelli della grande storiografia greca, appunto, e quelli del suo personale talento di narratore – a tradizioni divulgate dalla stessa corte di Ege<sup>3</sup>. Molti sono, nel suo racconto, gli elementi di distanza dalle tradizioni prima menzionate: a trasferirsi in Macedonia e a divenirvi re è non Carano, ma Perdicca; il rapporto di discendenza di quest'ultimo da Temeno non è ulteriormente precisato, né c'è traccia di parentela con Fidone; l'avventura non ha i tratti programmatici di una ἀποικία e, in particolare, non c'è traccia di interventi dell'oracolo delfico.

Nell'insieme, il racconto di Erodoto lasciava spazio a rimaneggiamenti e aggiunte, e in questo senso si chiarisce anche il rapporto logico e cronologico tra la sua versione e la 'variante-Carano': quest'ultima non è solo *attestata* più tardi, ma nella sua complessiva *elaborazione presuppone* il racconto erodoteo<sup>4</sup>. Ovvio indizio in questo senso è la presenza di Perdicca nelle tradizioni non erodotee, laddove Carano non è menzionato da Erodoto<sup>5</sup>. Le stesse tradizioni, inoltre, suggeriscono una certa saldezza nella cronologia assoluta di Perdicca, ricavata indirettamente dalla lista erodotea dei re di Macedonia (VIII 137), mentre

1. Euphor. fr. 33 VAN GRONINGEN parla di oracolo *delfico* (= PARKE – WORMELL 1956, II, n° 225; FONTENROSE 1978, L50); a un oracolo non meglio specificato, di cui non danno il testo, si riferiscono Iust. VII 1, 7-9; Sol. 9, 12; Sync., *Echl. Chron.* 373; 499, i primi due con allusione anche al tema delle capre. Per l'identificazione Ege-Vergina, bibl. in P.B. FAKLARIS, «AJA» 98 (1994), 609-16, che la rimette in discussione senza valide ragioni (*contra*, HATZOPOULOS 1996b; GREENWALT 1999b, 158-9, 178-80).

2. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 596 e 598.

3. Cfr. p. 21 n. 3.

4. Questo è il rapporto cronologico tra le due versioni in genere accolto; opinione opposta in COLOMBINI 1963, 185 n. 8, che fraintende, tra l'altro, la posizione di PARKE – WORMELL 1956, I, 63-4.

5. In Diod. VII 15 e Satyr., *FGrHist* 631 F 1 Perdicca è il terzo discendente (nello stesso senso si propone di correggere il testo di Sincello: cfr. 499 DINDORF). Sol. 9,13 e Iust. VII 2,1 pure nominano Perdicca come successore di Carano, apparentemente senza generazioni intermedie. L'ipotesi che Perdicca, come l'Archelao euripideo, fosse l'*alter ego* mitico di un personaggio storico, il figlio di Alessandro I e futuro sovrano Perdicca II, era vagliata da C. Robert (PRELLER – ROBERT 1894-1926<sup>4</sup>, II, 669) e da GREENWALT 1985: cfr. 161 n. 2.

anche sotto questo riguardo Carano è figura più evanescente. Significativo appare il racconto di Solino, che, dei due, è in grado di datare solo Perdicca (*secunda et vicesima olympiade*), e che, pur accogliendo la tradizione della migrazione di Carano *iuxta responsum*, fa comunque di Perdicca il *primus in Macedonia rex nominatus*<sup>1</sup>. Anche Diodoro è forse sotto la suggestione dell'autorità erodotea quando dà a Perdicca un ruolo 'speciale' in una storia che, pure, comincia con Carano: egli infatti adatta a Perdicca, e a una fase di *espansione* del regno, l' 'oracolo delle capre' che il resto della tradizione collega a Carano<sup>2</sup>.

La 'variante-Carano' poggia insomma sulla preesistente versione erodotea. Non è da lì, però, che essa trova lo spunto della sanzione delfica alle origini del regno. Almeno per un dettaglio della sua storia, quello della cattura del Sileno nei 'giardini di Mida' (VIII 138), Erodoto afferma esplicitamente di rifarsi a tradizioni raccolte in Macedonia (ὡς λέγεται ὑπὸ Μακεδόνων), ma è verosimile che l'intero racconto, come si accennava, sia direttamente ispirato dalle tradizioni di corte. Lo confermano, tra l'altro, l'indicazione precisa di alcuni toponimi e l'allusione a una tipica istituzione macedone come i 'compagni' del re (sia pure detti πάρεδροι e non, secondo la definizione più usuale, ἑταῖροι)<sup>3</sup>. Non è dimostrabile l'idea, pur autorevolmente sostenuta<sup>4</sup>, che dai suoi informatori macedoni Erodoto abbia appreso anche la notizia dell'intervento di Delfi e che l'abbia taciuta perché, limitando la vicenda a un *excursus*, si trovò costretto a tagli sul materiale di cui disponeva. Non solo non è dimostrabile, ma non è neanche plausibile. In primo luogo, in questo passo Erodoto, lungi dal

---

1. Le fonti ricordate alla n. prec. individuano almeno due tradizioni diverse circa il rapporto genealogico e cronologico Carano-Perdicca. In ognuna delle due un autore fornisce riferimenti di cronologia assoluta che fissano Perdicca agli inizi del VII sec., mentre più evanescente appare la cronologia di Carano: da Diod. VII 15 Carano è posto «prima della prima Olimpiade», ossia, verosimilmente, agli inizi dell'VIII sec. (cfr. Sync., *Echl. Chron.* 373: πρὸ τῆς πρώτης ὀλυμπιάδος ἔτεσιν ιη') e Perdicca un secolo più tardi; Solino fa ascendere Perdicca al trono «nella ventiduesima Olimpiade», ossia, ancora, al principio del VII sec., ma apparentemente restringe la distanza tra lui e Carano a una sola generazione (anche se ciò non è esplicitamente affermato). La lista erodotea (che è a un tempo lista di re e genealogia di un singolo personaggio: sul problema generale cfr. VANNICELLI 1993, 36-7), pur non dando di Perdicca una cronologia assoluta, permetteva calcoli a ritroso: il calcolo basato sull'equivalenza 3 generazioni = un secolo colloca appunto Perdicca nel primo quarto del VII secolo, ed è verosimilmente da un calcolo del genere che partono (le fonti di) Diodoro e Solino: esso è applicato, tra i moderni, da BELOCH (1912-27<sup>2</sup>, III 2, 52), contestato invece da HAMMOND, che è più ragionevolmente sceso per gli inizi della dinastia macedone alla metà del VII sec. (1972, 433; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 4 e n. 2).

2. VII 15-16. L'oracolo è il n° 226 in PARKE – WORMELL 1956, II, L51 in FONTENROSE 1978. Il dio di Delfi indirizza l'espansione del regno Βουτηίδα πρὸς πολύμηλον (discussa è la correzione Βοττηίδα proposta da Dindorf: sul passo, brevemente, HAMMOND 1972, 435 e PARKE – WORMELL, *loc. cit.*).

3. Sulla dipendenza, almeno parziale, di Erodoto dalle tradizioni dinastiche esposte dallo stesso Alessandro I a Olimpia (*infra*, 31 ss.) gli studiosi hanno richiamato l'attenzione da tempo: VIRGILIO 1975, *ad Herod.* V 22; ROSEN 1978, 6 ss.; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 7, 11; GREENWALT 1985; sulla presenza nel racconto erodoteo di specifici elementi di tradizione locale anche ROSEN 1978, 6 n. 28 e 12; ID. 1987, 28-9 e n. 7; HATZOPOULOS 1996a, I, 332. Nella tradizione antica è rimasta anche una traccia, sia pure molto vaga e problematica, di un soggiorno di Erodoto alla corte macedone (Suid., s.vv. Ἑλλάνικος ed Ἡρόδοτος, con i dubbi espressi da SCAIFE 1989, 129 e n. 3). Di certo, per la fase cronologicamente 'alta' dell'ascendenza eraclide della dinastia (le generazioni, cioè, tra Eracl e Temeno), le tradizioni macedoni dipendevano a loro volta da quelle sorte in ambito peloponnesiaco, e specificamente argivo, di origine squisitamente cittadina (VANNICELLI 1993, 24 n. 6). Erodoto allude piuttosto vagamente al rapporto genealogico tra Perdicca e l'eraclide Temeno (VIII 137, 1), che doveva esser stato però già fissato al tempo della venuta di Alessandro I a Olimpia, ma che interessava meno, nell'economia del suo *excursus*, della sezione successiva della genealogia, quella che collegava appunto Perdicca e Alessandro I, dettagliatamente riferita in VIII 139.

4. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 7-11.

cercare la sintesi, pare più che mai sedotto dai piaceri di una narrazione sapiente, che si dipana su molti piani differenti<sup>1</sup>. In secondo luogo, la notizia di una 'benedizione' delfica alla migrazione dei Temenidi in Macedonia difficilmente sarebbe stata taciuta da un autore da un lato incline a porre Alessandro I e i suoi antenati nella migliore (e più 'greca') luce possibile, dall'altro, come ha mostrato Santo Mazzarino in pagine magistrali, particolarmente devoto all'autorità delfica, alla quale volentieri riconduce, in particolare, proprio le vicende di ἀποικίαι<sup>2</sup>. Non bastano i dettagli 'pastorali' (i tre fratelli venuti da Argo si impiegano appunto come pastori al servizio del re locale, di cui più tardi Perdicca prenderà il posto) a far supporre che Erodoto, pur omettendolo, conoscesse il dettaglio-chiave dell' 'oracolo delle capre' che troviamo in altre fonti<sup>3</sup>.

Un parallelo illuminante si ha nella tradizione sul primo (mancato) ritorno degli Eraclidi nel Peloponneso: in Erodoto il ritorno è differito per l'esito sfortunato della monomachia che oppone l'eraclide Illo al rappresentante dei Peloponnesiaci Echemo (IX 26, 2-5); in Apollod., *bibl.* II 8, 2, invece, prima del duello c'è una effettiva prima occupazione eraclide del Peloponneso, interrotta da un'epidemia e da un oracolo delfico che prescrive a Illo di differire il ritorno nel Peloponneso (e che Illo non comprende): una parentesi che sembra con ogni evidenza inserita piuttosto tardi, e di certo estranea al racconto del «devoto» Erodoto, che invece fa spazio all'intervento della Pizia per spiegare le origini della doppia regalità spartana (VI 52, 4-5)<sup>4</sup>.

Monete coniate dopo il 480 dalla città di Ege o dallo stesso Alessandro I, con l'effigie della capra, lasciano credere che il gioco etimologico attorno al nome della capitale macedone (αἴγες / Αἰγαί) fosse già noto nell'epoca della spedizione persiana, e a maggior ragione al tempo di Erodoto. Ma, se il gioco di parole è abbastanza ovvio, non altrettanto lo è la tradizione di una matrice delfica della fondazione della città e del regno: tradizione che è ignota ad Erodoto e della quale, come vedremo, si segue bene l'artificioso sviluppo tra l'età di Archelao e quella di Filippo<sup>5</sup>.

1. Non è il caso di tornare qui sulle variegate matrici culturali presupposte dal passo erodoteo: per un'acuta analisi strutturale, con ricca bibl. prec., vd. TRIPODI 1993 (e cfr. ID. 1986).

2. *Il pensiero storico classico*, Bari 1966, I, 121, 217-20 (e in *Metropoli e colonie di Magna Graecia*, Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1963, Napoli 1964, 51-85 [54]); di funzione «essenzialmente narrativa» degli oracoli nella narrazione erodotea, soprattutto per vicende di ἀποικίαι, parla C. CALAME, *Métamorphoses du mythe en Grèce antique*, Genève 1988, 119-20. Sugli oracoli nell'opera erodotea vd. CRAHAY 1956, secondo cui nel nostro caso il dettaglio è un'aggiunta post-erodotea al racconto delle origini del regno macedone (231 n. 1), e KIRCHBERG 1965, che non ne discute (ult. bibl. sul problema in SHIMRON 1989, in part. 39 ss.; LEVY 1997, 345).

3. Ancora HAMMOND – GRIFFITH 1979, 7 ss.; più prudente G. HUXLEY, «GRBS» 24 (1983), 253-7 (255, che deduce dal racconto almeno la conoscenza da parte di Erodoto del gioco etimologico αἴγες/Αἰγαί: ma anche questa conclusione minima mi pare forzata); HATZOPOULOS 1996a, I, 464-5.

4. VANNICELLI 1993, 28-9.

5. Una testa di capra compare già nella prima monetazione di Alessandro I; una serie in argento con, sul *recto*, un capro retrospiciente è stata invece a lungo attribuita alla città di Ege (HEAD 1911<sup>2</sup>, 198-9, 219; GAEBLER 1906-35, III, 2, 18-20, 151, 153, 155; KALLÉRIS 1954-76, II, 310 n. 1; D. RAYMOND, *Macedonian Regal Coinage to 413 B.C.*, «Numismatic Notes and Monographs» 126, New York 1953, 49-52 e tav. I; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 84-6, contro l'attribuzione dei conî alla città, 104 ss.; BORZA 1992<sup>2</sup>, 127-8; PRESTIANNI GIALLOMBARDO – TRIPODI 1996, 324-5, dubbiosi sulla connessione con una *Dynastiegründersage* che sembra «successiva»). La capra compariva, ovviamente senza riferimento a Ege, nella precedente monetazione bisaltica: una sua 'rifunzionalizzazione' legata all'etimologia greca del nome della capitale sarebbe in linea con la politica di Alessandro, specialmente negli anni



## 1.2. 'DECIME UMANE' AD APOLLO E FONDAZIONE DI COLONIE: LA BOTTIEA (E METONE)

A parte Ege, non ci sono altri casi in cui il popolamento o la fondazione di città in Macedonia siano associati direttamente, nella tradizione, a un responso oracolare delfico<sup>1</sup>. Un intervento di Delfi, di tipo assai più peculiare, è invece riferito all'occupazione cretese della Bottiea, la regione definita, da ovest verso est, dal corso dei fiumi Haliakmon, Lydias e Axios, uno dei nuclei-chiave del futuro stato macedone<sup>2</sup>. Essenziale è la testimonianza contenuta in due passi plutarchei, uno dei quali cita come fonte la *Βοττιαίων πολιτεία* di Aristotele<sup>3</sup>.

Plutarco spiega la frase «ἴωμεν εἰς Ἀθήνας», che le fanciulle della Bottiea cantavano durante le feste, con le origini miste della popolazione e le particolari circostanze della sua migrazione. Secondo la tradizione trasmessa da Aristotele, antenati dei Bottiei sarebbero Cretesi consacrati in decima (ἀπαρχή) al dio di Delfi e Ateniesi discendenti dei giovani mandati non a morire, ma a servire come schiavi presso Minosse. Gli Ateniesi si sarebbero mescolati segretamente ai Cretesi mandati a Delfi a compiere un antico voto (εὐχὴν παλαιὰν ἀποδίδοντας); gli uni e gli altri, nell'impossibilità di vivere a Delfi, sarebbero ripartiti εἰς ἀποικίαν, apparentemente senza nessuna indicazione precisa da parte dell'oracolo<sup>4</sup>, stabilendosi in Iapigia e poi «in Tracia».

Di quali Bottiei sta parlando Aristotele-Plutarco? Se infatti la Bottiea 'macedone' è la regione indicata in precedenza, sappiamo però, da Tucidide, che i Bottiei ne furono cacciati nelle primissime fasi di espansione dello stato argeade, forse già nel corso del VII secolo. Si spostarono in Calcidica, in una zona che prese da loro il nome di Βοττικὴ e nella quale più tardi sorse Olinto, senza che si perdesse la nozione, anche toponomastica, del loro primo stanziamento. Restarono indipendenti, e distinti dalla lega calcidica – che aveva nel frattempo inglobato Olinto – fino alla metà del IV secolo<sup>5</sup>. Il perduto trattato di Aristotele riguardava

successivi alla spedizione di Serse (vd. *infra*). Ma ribadisco che gli indizi a nostra disposizione *non* comprendono, a questo punto dell'elaborazione delle tradizioni dinastiche, l'elemento oracolare. Sul *tópos* dell'animale-guida nelle tradizioni di fondazione vd. F. VIAN, *Les origines de Thèbes. Cadmos et les Spartes*, Paris 1963, 76 ss. La tradizione antica conosce anche, almeno in Esichio, un'equivalenza αἶγαί·πιγαί («sorgenti»), che non sembra aver avuto altrettanta rilevanza nelle tradizioni antiche sull'origine della città (PAPAZOGLU 1988, 131 n. 43).

1. Ad eccezione della versione 'normalizzata' dell'arrivo dei coloni in Bottiea in Conone, su cui *infra*. Per Tracia e isole prospicienti, ricordo invece le tradizioni relative ad Anfipoli, Taso, Samotraccia: fonti in PARKE – WORMELL 1956, I, 66, 187-8; II, nrr. 133, 230, 452; FONTENROSE 1978, Q55, Q188, L115.

2. Sull'appartenenza o meno di Pella, propriamente, alla Bottiea cfr. E. OBERHUMMER, *Bottia*, RE III, 1 (1897), 794-5, e ora HATZOPOULOS 1996a, I, 241 n. 3 (anche, per il suo assorbimento relativamente tardo nello stato dei Temenidi, 106-7, 171 ss.). Sui confini della Bottiea e il problema del suo rapporto con la Ἡμαθία cfr. PAPAZOGLU 1988, 124 ss. e HATZOPOULOS 1996a, I, 109 n. 8, 238 ss.

3. *Thes.* 16, 2-3 (= Arist., fr. 485 ROSE); *Quaest. Gr.* 35, 298 F – 299 A.

4. Sull'elemento oracolare in altre tradizioni che associano l'invio di una colonia alla consacrazione di una decima umana, vd. MARI 1999b, 265-9, 274-5, 277, 282-3, 291-3.

5. Thuc. II 99, 3 (ai suoi tempi i Bottiei erano ὄμοιοι Χαλκιδέων); per la versione 'pacifica' dei primi rapporti tra Bottiei e Macedoni fornita da Conone, cfr. *infra*. L'appartenenza della regione al nucleo originario dello stato argeade, oltre che da Tucidide, risulta da Iust. VII 1, 3, secondo cui *Bottia* era il nome originario della Macedonia; una preesistenza dei Bottiei è testimoniata anche da Strab. VII, fr. 11, 329 C., mentre è più rischioso utilizzare le indicazioni di Diod. VII 16 (*supra*, p. 21 n. 2). Fonti e discussione sulla migrazione dei Bottiei in Calcidica, con deduzioni cronologiche contrastanti, in HAMMOND 1972, 191-2 e 358-9 e HAMMOND – GRIFFITH 1979, 64 e 367-8, nonché E. OBERHUMMER, *Bottia e Bottike*, RE III, 1 (1897), 794-5 (per la conservazione del nome Bottiea alla regione di Pella e

appunto la πολιτεία dei Bottiei calcidici, e a questi ultimi rimanda anche, apparentemente, l'indicazione geografica dell'ultima tappa del viaggio di Cretesi e Ateniesi (εἰς Θράκην). Quest'ultima potrebbe in realtà dipendere anche dalla forte 'compressione' del racconto operata da Plutarco. Che la tradizione sulla migrazione della ἀνθρώπων δεκάτη sia piuttosto da riferire alla *prima* tappa della migrazione è invece suggerito sia dalla ineludibilità di tale prima tappa, garantita dall'autorità tucididea (non esistono Bottiei 'calcidici' senza prima dei Bottiei 'macedoni'), sia dal confronto con i racconti di Strabone e di Conone, che chiaramente parlano di un'origine cretese per i Bottiei della Μακεδονία e sui quali torneremo in seguito<sup>1</sup>.

Rispetto alla versione aristotelico-plutarca, tutt'altra storia racconta Erodoto, nel soffermarsi sulle peregrinazioni dei Cretesi in occidente, dall'arrivo in Sicilia per vendicare la morte di Minosse fino allo stanziamento in Iapigia<sup>2</sup>. Egli, che altrove mostra una precisa nozione della Βοττιαίς<sup>3</sup>, non ha notizia di un ulteriore trasferimento dei Cretesi dalla Iapigia in quella regione; né sa di Cretesi consacrati all'Apollo delfico. Aristotele, che conosce la notissima tradizione delle avventure e della morte di Minosse in Sicilia, ne separa nettamente le vicende dei Cretesi trasferiti in Iapigia (e poi in Macedonia), nelle quali Minosse è destituito di qualsiasi ruolo funzionale<sup>4</sup>. Nel suo racconto, inoltre, la sosta in Italia sembra solo una tappa transitoria nel viaggio dei Cretesi verso la Bottiea (πρῶτον μὲν εἰς Ἰταλίαν διαπερᾶσαι καὶ κατοικεῖν περὶ τὴν Ἰαπυγίαν, ἐκεῖθεν δ' αὖθις εἰς Θράκην κομισθῆναι καὶ κληθῆναι Βοττιαίους).

Erodoto e Aristotele rappresentano dunque due varianti alternative: dell'autorità di entrambi risentono le narrazioni di Strabone e Conone cui alludevo poc'anzi<sup>5</sup>. Da esse scompaiono gli Ateniesi, la cui presenza implicava una *lectio difficilior* dei rapporti tra Atene e Minosse ed eliminava le ragioni stesse del viaggio di Teseo a Creta. Resta, della versione aristotelica, il

per l'autonomia a lungo mantenuta dal nuovo insediamento bottieo in Calcidica); S. HORNBLLOWER, *A Commentary on Thucydides*, I, Oxford – New York 1991, 101; M. ZHRNT, *Bottike, Der neue Pauly* II (1997), 757; per i Bottiei come entità lungamente autonoma dopo la migrazione e per il loro possibile ruolo di 'modello' del κοινόν calcidico vd. ora PSOMA 2001, 214 ss., 245. Una conferma archeologica dei rapporti tra le due aree viene dalla ceramica di VII sec. presa in esame da J. VOKOTOPOULOU, in *Magna Grecia, Epiro e Macedonia*, Atti del XXIV Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1984 (1985), 133-66 (150). Sulla storia della Βοττιαίς calcidica F. HAMPL, «RhM» 84 (1935), 120-4; ZHRNT 1971, 171-8. Per ipotesi diverse sull'estensione della regione vd. le mappe in PAPAZOGLU 1988, 416; ZHRNT 1971, 136-7; HAMMOND 1972, 180; sul tema vd. anche FLENSTED-JENSEN 1995.

1. Nella Bottiea 'macedone', per giunta, connessioni con Creta potevano essere evocate da toponimi come quello di Gortinia, che hanno attirato anche l'attenzione dei moderni (sulla località, posta nella valle dell'Axios, e il toponimo vd. ABEL 1847, 26-7; E. OBERHUMMER, *Gortymia*, *RE* VII, 2 [1912], n° 2, 1671; HAMMOND 1972, 170-1; PAPAZOGLU 1988, 181-2).

2. VII 170.

3. VII 123 e 127: il riferimento è allo stanziamento dei Bottiei prima del trasferimento in Calcidica.

4. Nella Βοττιαίων πολιτεία i Cretesi, prima di raggiungere l'Italia, non vanno in Sicilia a vendicare l'uccisione di Minosse; gli Ateniesi, poi, sono discendenti degli schiavi di Minosse, ma la distanza temporale e il rapporto non sono precisati. Alla fine di Minosse in Sicilia Aristotele fa cenno in *Pol.* II 10, 1271 b: si trattava, del resto, di tradizione notissima (cfr. anche Diod. IV 79, che presenta come stabile e definitivo lo stanziamento cretese in Sicilia: per il rapporto tra i vari filoni di tradizione su Minosse e i Cretesi in occidente vd. R. SAMMARTANO, «Kokalos» 38 [1992], 191-245, che opportunamente, sia pure senza considerare la testimonianza di Aristotele, fa notare come una prima 'defunzionalizzazione' di Minosse compaia già in Erodoto [215 ss.]).

5. Dei Bottiei Strabone parla a VI 3, 2, 279 C.; VI 3, 6, 282 C. (dimostrando tra l'altro di conoscere diverse varianti della tradizione, che non posso esaminare qui nel dettaglio); VII, fr. 11, 329 C.; Conone è *FGrHist* 26 F 1, XXV.

trasferimento in Bottiea: chiaramente, la Bottiea ‘macedone’, come suggerito in precedenza (Strab. VII, fr. 11, 329 C., anzi, distingue espressamente, nel popolamento pre-argeade della Macedonia, Βοττιαῖοι καὶ Θρηῖες). La colonizzazione cretese della Bottiea è d'altra parte conciliata con le notizie erodotee di una prima tappa siciliana del viaggio e di uno stanziamento *stabile* in Iapigia<sup>1</sup>: solo una parte dei coloni, stando a Strabone e a Conone, riparte dalla Iapigia per stabilirsi in Macedonia<sup>2</sup>. Quanto all'elemento delfico, ne resta una traccia nel racconto di Conone, ma esso subisce una sorta di normalizzazione, e la notizia, non inedita ma sconcertante, di una ‘decima umana’ è rimpiazzata da una più tradizionale indicazione oracolare: i coloni ricevono il responso di colonizzare il luogo in cui riceveranno «terra e acqua», e si fermano dove vedono dei fanciulli modellare nel fango forme di pane e altre cibarie<sup>3</sup>.

Della versione aristotelica resistono insomma diversi tratti essenziali, mentre scompaiono quelli più destabilizzanti, appunto la menzione degli Ateniesi e il dato sorprendente di una ἀνθρώπων ἀπαρχή ad Apollo delfico. Quest'ultimo aspetto è naturalmente quello che più ci interessa qui. In Aristotele confluisce una tradizione secondo cui i colonizzatori della Bottiea erano consacrati al dio di Delfi. Nella sua rappresentazione, storicamente coerente, questo tratto ben si concilia con la ‘defunzionalizzazione’ di Minosse: un qualche ruolo di Delfi, evidentemente, è ammissibile solo se si pone la vicenda nel quadro della grande colonizzazione di età arcaica, separandola dalle esplorazioni antichissime che Erodoto, Strabone e Conone collegano al nome di Minosse<sup>4</sup>. Lo stesso Strabone, sforzandosi di conciliare tradizioni evidentemente diverse e accogliendo per la venuta dei Cretesi in Iapigia e poi in Macedonia la datazione alta – legata a Minosse o, in un'altra versione da lui riferita, a Teseo –, elimina dal suo racconto ogni riferimento all'oracolo delfico, in ciò ben più accurato di Conone<sup>5</sup>.

1. Nella tradizione raccolta da Strabone a tale proposito si stratificano fonti di epoche successive, tra cui certamente Antioco ed Eforo (J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité. L'histoire et la légende*, Paris 1957<sup>2</sup>, 417; D. MUSTI, «StudStor» 26 [1985], 857-72; ID. 1994<sup>2</sup>, 50). Per l'ipotesi di una voluta presa di distanza di Antioco dalla versione erodotea, cfr. SAMMARTANO, «Kokalos» 38 (1992) (in part., per l'esatta estensione del contributo antiocheo alla notizia straboniana, 193-7; 240-1). Anche la tappa siciliana è presente sia in Strabone, sia in Conone, nei quali emerge anche il ruolo-chiave di Minosse che Aristotele aveva obliterato: per Conone, come per Erodoto, i Cretesi vengono in Sicilia a vendicarne la morte; per Strabone i Cretesi venuti dalla Sicilia in Iapigia sono invece gli *ex-compagni* del re.

2. Conone attribuisce a una στάσις il trasferimento di una parte dei Cretesi d'Italia in Bottiea; anche Strabone distingue tra i Cretesi quelli che restano in Italia e quelli che partono per la Macedonia, ai quali attribuisce un capo-eponimo di nome Botton.

3. L'oracolo è indicato genericamente, ma il tipo di responso si adatta bene alla tradizione su quello delfico, e la parziale dipendenza di Conone dal racconto aristotelico spinge nella stessa direzione (il responso non figura, comunque, in PARKE – WORMELL 1956 né in FONTENROSE 1978). La modifica apportata su questo, come su parecchi altri punti, da Conone alla versione aristotelica è comunque sostanziale (diversa opinione in C. AMPOLO – M. MANFREDINI, *Plutarco. Le vite di Teseo e di Romolo*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, 1988, 217-8).

4. Tradizioni che registrano, nel nome di Minosse, presenze egee in occidente da intendersi come *pre-greche* (D. MUSTI, in E. Acquaro – L. Godart – F. Mazza – D. Musti [a cura di], *Momenti precoloniali nel Mediterraneo antico. Questioni di metodo – Aree d'indagine – Evidenze a confronto*, Roma 1988, 21-36 [27-32]; per una caratterizzazione di Minosse come simbolo dell'espansione micenea, invece, G. PUGLIESE CARRATELLI, «Kokalos» 2 [1956], 89-103 [= *Scritti sul mondo antico*, Napoli 1976, 225-42]).

5. È noto come la tradizione greca connessa all'intervento delfico vicende del tutto inconciliabili, sul piano cronologico, con il ruolo storico del santuario (da episodi della colonizzazione ‘mitica’ al ritorno degli Eraclidi). La costruzione della notizia aristotelica è priva, per quanto possiamo giudicare, di incoerenze di questo tipo. Le varianti raccolte da Strabone sono in VI 3, 2, 279 C. (in Iapigia e poi in Macedonia vanno gli *ex-compagni* di

Tra gli studiosi moderni, c'è chi ha valorizzato la cronologia (erodoteo-) straboniana, legata a Minosse, per l'occupazione cretese della Bottiea: così lo stesso Hammond, che ne ha fatto un momento della «dispersal of Minoan Cretans after the sack or destruction of Cnossos c. 1400 B.C.» (interpretazione che naturalmente, sulla scia di Strabone, non pone neanche il problema di un eventuale intervento di Delfi e dei modi di questo)<sup>1</sup>. Hammond ha valorizzato, in questo senso, le tracce minoiche emerse dalle testimonianze archeologiche e numismatiche dell'area di Olinto (Bottiea 'calcidica'). Per la regione in cui i Cretesi si sarebbero stabiliti originariamente e dalla quale, stando a Tucidide, sarebbero stati cacciati solo dopo la costituzione del regno argeade, invece, Hammond poteva rifarsi solo agli influssi minoici attestati a Ege-Vergina, «a site which looks out over Bottiæa»; oggi, trent'anni dopo queste osservazioni del grande studioso, il quadro dei ritrovamenti preistorici nell'area dell'Axios, pur notevolmente arricchito, non ha ricevuto ancora un'interpretazione unitaria. Un'evidenza tanto frammentaria sconsiglia per ora, a mio parere, di cercare una conferma materiale della presenza minoica in Bottiea e/o in *Bottiké*, e ancor più di risolvere su questa base i numerosi problemi posti dalla tradizione letteraria<sup>2</sup>. Al di là della maggiore o minore rilevanza dei diversi siti, resta la necessità di porre in termini più complessi e articolati il problema delle influenze minoiche (e poi micenee) in Macedonia e in Calcidica, come altrove. Le tracce archeologiche di influssi artigianali minoici, e più tardi di influenze micenee che producono il sorgere di officine locali, non sono in ogni caso sufficienti ad avvalorare l'idea, suggerita da Strabone e da Conone, di uno stabile stanziamento cretese in Bottiea, di un autentico e programmato flusso *coloniale* di II millennio<sup>3</sup>. Le tracce minoiche e micenee in Calcidica, in particolare, sono piuttosto il risultato di contatti commerciali che è opportuno distinguere dal successivo stanziamento in zona dei 'Cretesi' venuti dalla Bottiea.

Se le fonti letterarie concordano nell'attribuire ai Bottiei una matrice cretese, nei vari autori emergono prospettive essenzialmente diverse. Strabone e Conone riflettono evidentemente una visione 'continuistica' della presenza cretese-bottiea in Macedonia dal II millennio all'età arcaica, che appare *da subito* come uno stanziamento stabile<sup>4</sup>. Aristotele lascia intuire uno sforzo

*Minosse*, dopo la sua morte presso Cocalo: sulle fonti del passo MUSTI, 1994<sup>2</sup>, 50 e 182) e 3, 6, 282 C. (Brindisi è fondata da Cretesi giunti in Iapigia o da Cnosso con Teseo o dalla Sicilia con Iapige figlio di Dedalo, e che in ogni caso si trasferiscono poi εἰς τὴν Βοττιαίαν). Si tratta comunque di migrazioni di epoca 'mitica', di II millennio.

1. HAMMOND 1972, 296 e n. 1.

2. Per i ritrovamenti minoici (tra cui doppie asce) a Vergina e a Olinto, nella regione in cui i Bottiei si trasferirono in seguito, cfr. HAMMOND 1972, 336, 359-60, che ammetteva (296) l'assenza di conferme archeologiche per la collocazione nel XIV secolo dell'arrivo dei Bottiei in Macedonia (*scil.*, nella Bottiea 'originaria'). SELTMAN 1955<sup>2</sup>, 68-9 ricordava, oltre alle «extensive traces of ... strong 'Cycladic' as well as Mycenaean influence» emerse dagli scavi di Olinto, la monetazione bottiea di VI sec. con i suoi simboli minoici («the splendid cow with her curving horn and head turned back over her shoulder, the little knotty calf beneath her stretching its head up to the teat»; cfr. anche, senza specifica trattazione del problema, ZÄHRNT 1971, 173 n. 134). Un ampio e aggiornato riesame delle presenze minoiche e micenee (e più in generale degli scavi preistorici) in Macedonia e sulle coste della Calcidica è in S. ANDREOU – M. FOTIADIS – K. KOTSAKIS, «AJA» 100 (1996), 537-97, in part. 562 ss. (Macedonia occidentale, Bottiea compresa), 577, 583-6 (scavi al sito di Ayios Mamas, nella zona di Olinto; frequentazioni micenee in Calcidica); per l'aggiornamento sui singoli siti scavati cfr. i volumi di *AEMΘ*.

3. Si vd. la prudenza, nel presentare il problema dei rapporti tra Macedonia e mondo miceneo, di ANDREOU – FOTIADIS – KOTSAKIS, *art. cit.*, 585-6. Sull'opportunità, in generale, di distinguere le frequentazioni commerciali di II millennio dalla vera e propria colonizzazione, vd. MUSTI, in *Momenti precoloniali nel Mediterraneo antico*, cit.; ID. 1990<sup>2</sup>, 64 e 181-2; 1994<sup>2</sup>, 53-4, 120-1, 131-2.

4. In Strab. VII, fr. 11, 329 C., in particolare, i momenti dell'arrivo dei Cretesi in Macedonia (che altrove il

di segno diverso, che, almeno indirettamente ('defunzionalizzazione' di Minosse, valorizzazione della presenza delfica), indirizza verso una cronologia sensibilmente più bassa della vicenda. Aristotele racconta fatti non anteriori all'VIII-VII secolo: fa in sostanza dell'arrivo dei Cretesi e degli Ateniesi in Bottiea un episodio del movimento coloniale arcaico (non dissimile è l'orizzonte cronologico in cui si muove Tucidide, al quale però interessa esclusivamente la priorità dei Bottiei rispetto all'affermarsi di un potere politico centralizzato in Macedonia). Quella di Aristotele è una rappresentazione che, coerentemente con il carattere complessivo e la reale portata storica della 'talassocrazia' minoica e delle esplorazioni commerciali micenee, taglia fuori l'una e le altre dall'orizzonte coloniale greco.

Rispetto alla versione aristotelica, così coerente al suo interno e, come s'è visto, non in contrasto con le notizie tucididee sul popolamento della Bottiea, si conferma l'artificiosità del *pastiche* di Conone, che mescola nello stesso calderone Minosse e fatti che non possono essere più antichi dell'VIII-VII secolo (indicazione oracolare, stabile presenza di un βασιλεὺς Μακεδόνων cui i coloni chiedono il *permesso* di occupare la Bottiea<sup>1</sup>). E anche a proposito dei *modi* dell'intervento delfico, quella di Conone appare una maldestra banalizzazione della *lectio difficilior* aristotelica: la credibilità delle tradizioni che collegano 'decime umane' alla fondazione di colonie è stata recentemente difesa da M. Moggi, e successivamente da chi scrive, di fronte a una *communis opinio* di segno opposto, e la ricostruzione qui proposta dei vari rami della tradizione relativa ai Cretesi-Bottiei porta, forse, un argomento nella stessa direzione<sup>2</sup>.

Tra le fondazioni coloniali alla base delle quali Moggi suggerisce di vedere una espulsione rituale di parte della popolazione (descritta dalla tradizione come δεκάτη ο ἀπαρχή di uomini), particolarmente interessante è il caso di un'altra località di area macedone, Metone<sup>3</sup>. Sebbene le fonti non dicano esplicitamente che i fondatori eretriesi di Metone fossero stati consacrati ad Apollo delfico, Moggi ricava convincenti indizi in questo senso da due passi plutarchei che attestano, rispettivamente, l'elemento del 'divieto di ritorno' per gli Eretriesi dopo un fallito stanziamento a Corcira, che sfocia perciò nella colonizzazione di Metone, e – senza richiamo a una circostanza specifica – la consacrazione di Eretriesi in decima al dio di Delfi<sup>4</sup>. Nel caso di Metone, in particolare, Moggi sottolinea come nulla si opponga alla reale fondatezza storica di un quadro di questo tipo, laddove per altre tradizioni di ἀποικίαι orientate da Delfi – tra cui quella, celeberrima, relativa a Reggio – si impone probabilmente

Geografo, come detto, pone non molto dopo Minosse) e della sottomissione dei Bottiei da parte degli Ἀργεῖοι καλούμενοι sono 'appiattiti' uno sull'altro, senza segnalazione di una reale discontinuità.

1. Particolare che urta con la cronologia relativa dello stanziamento dei Bottiei e dell'arrivo degli Argeadi in Macedonia quale fornita dalle altre fonti, ma soprattutto con la menzione tucididea di una *cacciata* dei primi ad opera dei secondi (cfr. p. 23 e n. 5). Per la datazione al principio del VII secolo degli inizi della dinastia macedone in Erodoto, si veda il par. precedente. Anche altrove Conone collega un intervento del dio di Delfi in vicende 'coloniali' a fatti di II millennio (in quel caso, il ritorno dalla guerra di Troia dei Magnet, consacrati in decima ad Apollo e poi fondatori di Magnesia al Meandro): F 1, XXIX.

2. MOGGI 1995; MARI 1999b.

3. Nella Pieria settentrionale, presso la costa: sull'identificazione del sito cfr. HATZOPOULOS – KNOEPFLER – MARIGO-PAPADOPOULOS 1990.

4. *Quaest. Gr.* 11, 293 A-B (gli Eretriesi fondano Metone dopo un fallito tentativo di stabilirsi a Corcira e dopo che i concittadini impediscono loro il ritorno in patria); *de Pyth. or.* 16, 402 A; MOGGI 1995, 31-43.

una maggiore prudenza. Non è senza interesse, tra l'altro, che anche per questa notizia si sia supposta, plausibilmente, la derivazione da una *Πολιτεία* aristotelica<sup>1</sup>.

Quanto al caso bottieo – che lo studio di Moggi non prende in esame –, non abbiamo evidentemente elementi né per confermare, né per respingere la notizia fornita da Aristotele. Essa è stata accolta a suo tempo da M. Guarducci, e valorizzata in un quadro complessivo, assai convincente, dei rapporti tra Creta e il grande santuario in età arcaica<sup>2</sup>. Dal punto di vista di questa ricerca, qualche osservazione si impone ancora. Se è possibile che nel caso di Metone si siano serbate a lungo notizie, forse autentiche, che ne connettevano la fondazione a una ἀνθρώπων ἀπαρχή delfica<sup>3</sup>, non c'è dubbio invece che la tradizione sui Cretesi-Bottiei 'sacri al dio', come quella sull'intervento di Delfi nella fondazione di Ege, si siano formate, o almeno precisate, dopo Erodoto. Per la leggenda di Ege e delle capre, vedremo come un'intuizione poetica euripidea verrà pienamente sfruttata dalla propaganda di corte solo nell'età di Filippo II (cap. II, 1.3; cap. III, 4.1). Nel caso dei Bottiei calcidici, una 'autorappresentazione' delfica compare, allo stato delle fonti di cui disponiamo, all'incirca nello stesso periodo: lo mostra la testimonianza aristotelica – un grazioso αἴτιον che ha tutta l'aria di esser stato raccolto 'sul campo' da Aristotele in una regione che gli era ben familiare<sup>4</sup> –, lo confermano le coeve monete della Βοττικὴ nell'ultimo periodo della sua indipendenza, ricche di motivi apollinei<sup>5</sup>. I Bottiei della Calcidica si consideravano dunque eredi di un gruppo di Cretesi-Ateniesi stanziati in un primo momento nella Macedonia propria, e prima ancora consacrati in decima all'Apollo delfico. Non possiamo dire se si trattasse di tradizioni locali molto antiche: di sicuro, forme di autorappresentazione di questo tipo maturano e si precisano nel corso del IV secolo, con intenti ed esiti molto diversi a seconda che esse siano promosse dalla propaganda di corte o dalle diverse realtà regionali. Catalizzatore del processo è naturalmente la politica greca di Filippo II, che è per diversi e decisivi tratti una politica delfica<sup>6</sup>.

---

1. W.R. HALLIDAY, *The Greek Questions of Plutarch*, Oxford 1928, 63-4; HAMMOND 1972, 426 n. 1.

2. GUARDUCCI 1943-46, 95 ss., secondo cui la notizia fornita da Aristotele conferma il quadro di rapporti delfico-cretesi recuperabile, per il periodo in questione, dall'*Inno ad Apollo*.

3. Secondo la ricostruzione di MOGGI 1995, 40-1, che ipotizza la conservazione, nei due passi di Plutarco, di «una tradizione su una espulsione rituale, di cui egli stesso e le sue fonti non riuscivano più a comprendere esattamente alcuni aspetti e meccanismi».

4. Non c'è ragione di pensare a una macchinosa invenzione dello stesso Aristotele (così PARKE – WORMELL 1956, I, 52).

5. GAEBLER 1906-35, III, 2, 51-2; catalogo completo della monetazione bottiea in bronzo in PSOMA 2001, 17 s., 71-90.

6. Cfr. *infra*, 323 ss..

## 2. MACEDONI NEI SANTUARI PANELLENICI TRA LA FINE DEL VI SECOLO E LE GUERRE GRECO-PERSIANE

### 2.1. I PIERI A DELFI

Diverso è il rapporto con Delfi che si recupera, nel periodo qui in esame, per un'altra realtà regionale macedone. Benché esigua, qui la documentazione attesta una effettiva frequentazione del santuario, da parte di genti della Macedonia, tra fine VI e inizi V secolo. Un breve testo epigrafico su una base di statua proveniente dal santuario accredita a dei Πίερες il versamento di un πελάνός di 15 dracme, cifra senz'altro incompleta<sup>1</sup>. Si tratta, tra l'altro, della più antica attestazione di un πελάνός in denaro: esso era in origine un'offerta in generi alimentari destinata ai sacrifici incruenti, poi divenuta una vera tassa da versare per la consultazione dell'oracolo o, più genericamente, per ogni operazione da compiersi nel santuario<sup>2</sup>. Testi più tardi mostrano come l'ammontare della tassa venisse fissato in un vero e proprio contratto tra gli interessati e la città di Delfi<sup>3</sup>: il nostro testo, sia pure incompleto, attesta l'esistenza di simili convenzioni già per gli inizi del V secolo al più tardi.

Il testo è particolarmente rilevante per questa ricerca perché rappresenta la prima testimonianza in assoluto di attività macedoni a Delfi. Nel corso dello sviluppo dello stato macedone, come attesta Tucidide, i Pieri avevano avuto una sorte molto simile a quella dei Bottiei, venendo cacciati dalla regione ai piedi del monte Olimpo e respinti in Tracia, nella zona costiera sotto il Pangeo. Esistevano dunque due distinti gruppi di Πίερες: come ha suggerito Margherita Guarducci, qui sembra in gioco piuttosto la Pieria dell'Olimpo, costantemente in contatto con la Grecia e i suoi culti<sup>4</sup>. Nell'omerico *Inno ad Apollo* il viaggio

---

1. Testo pubblicato da P. AMANDRY, «BCH» 63 (1939), 216-9 (cui si deve anche la datazione, in seguito accolta) = *CID* I, 1. Di Πίερες si leggono bene le prime quattro lettere: la lettura completa è di GUARDUCCI 1947, 244-5, dopo che l'editore aveva pensato genericamente a un nome proprio.

2. La prima tesi è in GUARDUCCI 1947, 248-9, sulla base soprattutto di Suid., s.v. (...καὶ ὁ τῶ μάντει διδόμενος μισθὸς ὀβελός); anche Eur., *Ion* 226 cita il πελάνός tra i preliminari della consultazione oracolare (cfr. ROUX 1976, 80-1). L'altra opinione, sostenuta da AMANDRY 1950, 86 ss., in part. 101-2 e da ROUGEMONT *ad CID* I,1, si basa su testimonianze epigrafiche che fanno escludere un legame esclusivo del πελάνός con l'ambito oracolare: entrambi gli studiosi, poi, hanno respinto l'ipotesi della Guarducci che nel nostro caso il πελάνός fosse rappresentato dalla statua sulla cui base è incisa l'iscrizione.

3. Su questi aspetti si veda ancora AMANDRY 1950, 98-9 e 102-3.

4. Sul trasferimento dei Pieri nell'area del Pangeo cfr. Thuc. II 99, 3 (sui Pieri del Pangeo anche Herod. VII 112). È importante la distinzione tra Pieri e Macedoni suggerita da Herod. VII 185, 2 e Strab. VII, fr. 11, 329 C.; IX 2, 25, 410 C.; X 3, 17, 471 C. (cfr. anche VII, fr. 22, 330 C). Sul popolamento della Pieria e sul trasferimento di parte della sua popolazione cfr. N.CH. KOTZIAS, «AE» 1948-49, Xρον. 25-40; HAMMOND 1972, 123 ss.; PAPAZOGLOU 1988, 103 ss. L'identificazione dei Pieri dell'iscrizione con la popolazione dell'area dell'Olimpo era suggerita da GUARDUCCI 1947, 246-8 e accolta, tra gli altri, da J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1949, n° 79; per la più specifica ipotesi di AMANDRY 1950, vd. *infra*.

del dio verso Delfi comincia appunto dalla Pieria e dall'Olimpo, a testimonianza – non isolata – di una salda *koiné* culturale in età arcaica<sup>1</sup>. La regione è satura di segnali apollinei: al confine tessalo-macedone, nella tripoli di Perrebia, sorge Pythion, sede in epoca tarda di feste Πύθια e molto prima del culto di Apollo *Dórios*, la pieria Dion è il centro del culto macedone delle Muse, e non lontana è la valle di Tempe, ogni nove anni collegata a Delfi da una processione che rievoca l'uccisione del drago da parte di Apollo<sup>2</sup>.

P. Amandry, primo editore della nostra epigrafe, ha in seguito suggerito di identificare in particolare gli autori dell'offerta negli abitanti di Dion, dei quali a Pausania era nota la dedica, a Delfi, di una statua di Apollo ὃς εἰλημμένος ἐστὶ τῆς ἐλάφου (X 13, 5). Non si può escludere che proprio questa statua, della quale il Periegeta non dice altro, recasse sulla base l'iscrizione giunta fino a noi: ma nulla, naturalmente, lo dimostra<sup>3</sup>. Il passo di Pausania conferma comunque la familiarità con Delfi dei Pieri dell'Olimpo. Il versamento di un πελάνος attesta una frequentazione del santuario relativamente stabile, con ogni probabilità da datarsi a prima delle guerre greco-persiane. In che rapporto è l'attività dei Pieri a Delfi con la politica dei re di Ege nei riguardi della Grecia e, più specificamente, dei suoi santuari? La Pieria appare precocemente sotto il controllo del potere centrale, come risulta dal quadro tucidideo della progressiva espansione del regno argeade<sup>4</sup>. Non c'è bisogno, tuttavia, di postulare una posizione di particolare privilegio, di relativa autonomia – quale non si ricava, mi sembra, dai cruciali capitoli tucididei II 99-100 –, per spiegare la dedica pieria a Delfi<sup>5</sup>. Quest'area, presto assorbita nel regno macedone, intrattiene i suoi rapporti col grande santuario, indipendentemente dalle iniziative – anche se evidentemente con l'avallo – dei re di Ege (ci troviamo, verosimilmente, durante il

1. 216; sulla Pieria cfr. inoltre, dell'*Inno a Hermes*, i vv. 70, 85, 191, nonché *Il.* XIV 226; *Od.* V 50; *Theog.* 52 ss. KALLÉRIS 1954-76, II, 544 giudicava l'*Inno ad Apollo*, in particolare, una testimonianza plausibile dell'antichità del culto del dio nell'area, e il passo era valorizzato già da GUARDUCCI 1947, 247. Sul delicato ruolo della Pieria, quale 'ponte' culturale tra Grecia e Macedonia, torno nel cap. sg.

2. Pythion è menzionata da Liv. XLII 53, 6-7; Plut., *Aem.* 15; Steph. Byz., s.vv. Πύθιον (con menzione degli agoni) e Τρίπολις; un suo prosseno a Delfi è attestato in un'epigrafe del III sec. (PERDRIZET 1897, 112-4). Per il culto di Apollo nella zona in età ellenistica non mancano le fonti epigrafiche (*SEG* 35, 1985, 651; 653; 657; 37, 1987, 504; recente e ancora inedita la scoperta di una cinquantina di dediche ad Apollo *Dórios* da parte di A. Tziaphalias; cfr. HATZOPOULOS 2000, 116 n. 53). Bizzarra appare però la vecchia ipotesi di K.O. MÜLLER, *Geschichten hellenischer Stämme und Städte*, Breslau 1844 (Graz 1969<sup>2</sup>), I, 22 e 203, di un'origine del culto di Apollo appunto a Pythion, prima di Delfi e prima dell'arrivo dei Dori al di là dell'Olimpo (per le connessioni Dori/Macedoni, Herod. I 56; VIII 43). Su Pythion e la sua localizzazione: HEUZEY 1860, 28 ss.; BAEGE 1913, 38-9; K. ZIEGLER, *Pythion*, *RE* XXIV (1963), nrr. 6 e 8, 562-3; HAMMOND 1972, 154-5, 158 e n. 1; HATZOPOULOS 1996b, 267. Per il culto delle Muse a Dion cap. sg.; sulla processione Tempe-Delfi, fonti e discussione in FONTENROSE 1959, 453 ss. Irrilevante qui, invece, la tradizione mitica sull'oracolo ricevuto dai Pieri dopo l'uccisione di Orfeo a Libetra e la successiva pestilenza (fonti e discussione in PARKE – WORMELL 1956, II, n° 376; FONTENROSE 1978, L88).

3. AMANDRY 1950, 99 n. 1; l'idea è accolta da LA COSTE-MESSELIÈRE 1950, 156 n. 1; JACQUEMIN 1999, 65, 174, 332, 348 (nrr. 276, 411). Più prudente ROUGEMONT *ad CID* I, 1. Sulla possibile collocazione della dedica dei Pieri, in base all'ordine espositivo pausaniano, DAUX 1936b, 134-5, 141; vd. anche *infra*, 202 e n. 3; 304-5.

4. Il 99, 3, con le osservazioni di ROSEN 1978, 12-3; ZÄHRNT 1984 (*passim*); HATZOPOULOS 1996a, I, 109-10, 169-71 (e cfr. 239-41).

5. Così GUARDUCCI 1947, 247. La definizione di ξύμμαχα ... καὶ ὑπήκοα è riservata da Thuc. II 99, 2 a «Lincesti, Elimioti e altri *éthne* delle regioni superiori», di cui lo storico nota che hanno anche βασιλείας ... κατ'αὐτά. Si tratta delle popolazioni semi-indipendenti che solo con Filippo II saranno ridotte all'obbedienza: la condizione della Pieria è molto diversa.



regno di Alessandro I). È una prova ulteriore contro la vecchia teoria – palesemente destituita di ogni logica interna e sistematicamente smentita dall'evidenza archeologica ed epigrafica – di una 'ellenizzazione' progressiva, e imposta dall'alto per ragioni politiche, dei culti della Macedonia<sup>1</sup>.

D'altra parte, però, le città macedoni non risultano toccate dalla 'diplomazia' dei grandi santuari greci ancora per tutta la prima metà del IV secolo, come mostrano le liste superstiti dei teorodoci per quel periodo. Se una attività delle città o delle diverse realtà regionali macedoni è attestata, nei centri di culto panellenici, già prima (così è almeno per i Pieri), questa non arriva al livello della rappresentanza ufficiale: la documentazione epigrafica, pur lacunosa, è esplicita in questo senso<sup>2</sup>.

## 2.2. L'AMMISSIONE DI ALESSANDRO I ALLE COMPETIZIONI DI OLIMPIA

La partecipazione di Alessandro I 'Filelleno' alle gare di Olimpia rappresenta la prima presa di contatto, a noi nota, tra la dinastia macedone e il maggiore santuario del Peloponneso, ma è anche uno degli episodi più significativi nell'intera storia di tali contatti. Ne parla, com'è noto, Erodoto (V 22), a riprova della greicità dei re macedoni: Ἀλεξάνδρου ... ἀεθλεύειν ἐλομένου καὶ καταβάντος ἐπ' αὐτὸ τοῦτο οἱ ἀντιθευσόμενοι Ἑλλήνων ἕξεργόν μιν, φάμενοι οὐ βαρβάρων ἀγωνιστέων εἶναι τὸν ἀγῶνα ἀλλὰ Ἑλλήνων. Ἀλέξανδρος δὲ ἐπειδὴ ἀπέδεξε ὡς εἶη Ἀργεῖος, ἐκρίθη τε εἶναι Ἑλλήν καὶ ἀγωνιζόμενος στάδιον συνεξέπιπτε τῷ πρώτῳ.

Nonostante la complessiva parzialità di Erodoto in favore di Alessandro e dei suoi atteggiamenti 'filellenici' – prima e nel corso della spedizione di Serse – ponga più di un problema nella valutazione dei comportamenti attribuiti dallo storico al re macedone, l'attendibilità di questo episodio non sembra da porre in discussione<sup>3</sup>. Difficilmente Erodoto o la propaganda di corte di Alessandro poterono inventare, a poco tempo dai fatti, un episodio eclatante come una partecipazione alle gare olimpiche. Anche il tono della narrazione porta a escludere nella sostanza una falsificazione: essa insiste sulle proteste degli avversari e sulla

1. La tesi figurava, con accenti diversi, in K.O. MÜLLER, *Über die Wohnsitze, die Abstammung und die ältere Geschichte des Makedonischen Volks. Eine ethnographische Untersuchung*, Berlin 1825, 56-7; KAZAROW 1910, 246 ss.; KERN 1926-38, III, 45; TARN 1913, 177-8; ID., in *CAH VII* (1928), 197-8; ID., *Hellenistic Civilisation*, London 1952<sup>3</sup>, 63. Una visione più equilibrata, che faceva spazio nella religione macedone sia a un fondo greco, sia a elementi esterni, compariva già in ABEL 1847, 118-9. Più decisamente hanno sostenuto la greicità originaria dei culti della Macedonia HOFFMANN 1906, 92 ss. e KALLÉRIS 1954-76, II, 532 ss., tesi confermata al di là di ogni discussione dalle scoperte archeologiche ed epigrafiche degli ultimi decenni (sintetico quadro d'insieme in HATZOPOULOS 1993a; KAHIL 1993; per gli aspetti rituali HATZOPOULOS 1994, 21-4, 121-2, e VIDAL-NAQUET *ibid.*, 9-11).

2. Per l'assenza delle città (e la presenza invece, a Epidauro, della sola designazione etnica complessiva, Μακεδονία, e del solo re Perdicca III) nelle liste di teorodoci tra fine V e prima metà del IV sec. cfr. 67 ss., 319 ss.

3. Per la rappresentazione erodotea di Alessandro e del suo destreggiarsi tra Persia e stati greci: G. DE SANCTIS, «RFIC» 58, n.s. 8 (1930), 339-42; G. LOMBARDO 1931; MOMIGLIANO 1934a, 4-7; MCKAY 1949; VIRGILIO 1975, 137 ss.; ERRINGTON 1981; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 98 ss.; BADIAN 1982, 34; ROSEN 1987, 29-31; BORZA 1992<sup>2</sup>, 101-2, 107 ss.; BADIAN 1994. Ult. bibl. in SCAIFE 1989, 129 n. 1, cui si deve un tentativo (non convincente) di dimostrare una diversa e non del tutto positiva caratterizzazione di Alessandro nell'opera erodotea e una relativa indipendenza di questa dalle tradizioni 'ufficiali' macedoni. Dubbi sulla storicità dell'episodio delle Olimpie, che i più invece ammettono, in BORZA 1982, 10-1 e 1992<sup>2</sup>, 111-4. Attribuirlo a una «family legend» il verdetto dei giudici di Olimpia anche HOW – WELLS 1912, *ad loc.*

necessità per il sovrano di dimostrare la propria origine argiva, dunque greca, per essere ammesso alla gara<sup>1</sup>, e non gli attribuisce la vittoria.

In realtà, non c'è accordo tra gli studiosi circa il significato dell'espressione  $\sigma\upsilon\nu\epsilon\chi\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\tau\epsilon$   $\tau\tilde{\omega}$   $\pi\rho\acute{\omega}\tau\omega$ : alcuni vi vedono l'allusione a una vittoria, alla quale andrebbe pure riferito il noto frammento di Pindaro che saluta in Alessandro l'«eponimo degli opulenti Dardanidi» (120-121 Snell = 126 Turyn). Altri invece ritengono che Pindaro abbia celebrato, di Alessandro, piuttosto una vittoria nel *pentathlon* cui alluderebbe Giustino (VII 2, 14: *Alexandro tanta omnium virtutum natura ornamenta extitere, ut etiam Olimpio certamine vario ludicrorum genere contenderit*). Ma il frammento di Pindaro è troppo breve perché sia chiara la sua pertinenza a un epinicio, e i più preferiscono classificarlo tra gli encomi; quanto al passo di Giustino, esso trasmette nella migliore delle ipotesi la notizia di un'altra partecipazione, non di una vittoria<sup>2</sup>. In ogni caso, per un successo manca il riscontro in altre fonti, anzi le liste dei vincitori olimpici attribuiscono ad altri il successo nello stadio tra il 508 e il 476 a.C. (gli anni che, come vedremo, vengono in gioco per la venuta del macedone a Olimpia). Poco plausibile appare la tesi di Dascalakis, secondo cui il successo di Alessandro non fu registrato perché tale onore era riservato a chi ottenesse «a series of victories in a number of events»<sup>3</sup>. Quanto al senso specifico dell'ambigua espressione erodotea, prevale tra gli studiosi l'idea che essa si riferisca a un *ex-aequo*, risolto da uno spareggio sfavorevole ad Alessandro<sup>4</sup>. Un'ipotesi alternativa, avanzata da E.N. Borza, è che il macedone abbia ottenuto il successo in una gara organizzata appositamente per lui, dunque non competitiva: ipotesi che però non è suffragata dal testo erodoteo, e sembra anzi contraddetta dal particolare delle vivaci proteste degli altri competitori<sup>5</sup>. Per giunta, una gara di 'esibizione' – sul genere di quelle del tennis moderno – non

1. Che il giudizio sulla greccità di Alessandro sia stato emesso dagli Έλληνοδίκαι è detto da Erodoto subito prima del passo citato (vd. però p. 34 n. 2); sull'istituzione e le competenze dei giudici di Olimpia GARDINER 1930, 202; ADSHEAD 1986, 53; SIEWERT 1992, 115-6; VILLALBA I VARNEDA 1994, 266 ss. Interessante, ma non dimostrabile, la tesi di DASCALAKIS secondo cui Alessandro provocherebbe l'«incidente» con gli avversari per poter dimostrare in modo eclatante, con un discorso pubblico, l'origine greca della dinastia (1983, 162-3).

2. Sul valore del richiamo ai 'Dardanidi', pareri diversi in MORETTI 1979, 79-80 e MUSTI 1990<sup>2</sup>, 599-600. Per il possibile collegamento tra fr. pindarico ed eventuale vittoria a Olimpia, VIRGILIO 1975, 143 n. 5 e (con la citata ipotesi relativa alla gara di *pentathlon*) HAMMOND – GRIFFITH 1979, 60; più scettici, oltre a Musti, DASCALAKIS 1983, 166-7; ROOS 1985, 167-8. Oltre che nelle raccolte di Snell e di Turyn, il fr. è classificato tra gli encomi da U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Pindaros*, Berlin 1922, 318-9; TURYN, *ad loc.*, ipotizza anche un rapporto, cronologico e di genere letterario, tra il componimento pindarico e quello dedicato al re da Bacchilide (fr. 20 B SNELL; cfr. anche J. IRIGOIN – J. DUCHEMIN – L. BARDOLLET, *Bacchylide. Dithyrambes, Epinicies, Fragments*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, 234).

3. 1983, 163-4; a favore di un successo anche GEYER 1930, 48; HAMMOND – GRIFFITH, *loc. cit.*: più numerose le voci contrarie. Tra queste, VIRGILIO 1975, 59 ricorda come nel 496 sia ricordato come vincitore nello stadio il crotoniate Tisicrate: ma la datazione in quell'anno della venuta di Alessandro a Olimpia è, come vedremo, tutt'altro che scontata. Il richiamo alle liste dei vincitori era già in R.W. MACAN, *Herodotus. The fourth, fifth, and sixth Books*, London-New York 1895, I, *ad loc.* (e cfr. BADIAN 1982, 46 n. 15). Per i vincitori nello stadio tra il 508 e il 476 vd. MORETTI 1957, nr. 148, 153, 159, 166, 172, 178-9, 186-7, 196-8, 209.

4. H.G. LIDDELL – R. SCOTT – H.S. JONES – R. MCKENZIE, *A Greek-English Lexicon*, Oxford 1940<sup>9</sup>, s.v.; HOW – WELLS 1912, *ad loc.*; BADIAN 1982, 45-6 n. 15; ROOS 1985, 164 ss.; NENCI 1994, *ad loc.*, con ult. bibl.

5. L'ipotesi di BORZA è in 1982, 10 e n. 12 («Either Alexander was defeated in a runoff, or his initial competition was a special race for a royal visitor»); egli stesso ha ammesso in seguito che le proteste degli altri concorrenti sono un elemento forte contro di essa (1992<sup>2</sup>, 111-2), e ricordo in ogni caso come lo studioso abbia negato storicità all'intero episodio (cfr. p. 31 n. 3).

corrisponde alle consuetudini degli agoni panellenici. Più verosimilmente, l'espressione di Erodoto indica che Alessandro «arrivò sul traguardo insieme al primo, fu battuto di un soffio». Non potendo celebrare un successo, lo storico dà notizia della sconfitta nel modo più onorevole per il re, facendone cioè, per usare un anacronismo, una sconfitta al *fotofinish*<sup>1</sup>.

Resta il problema della cronologia dei fatti, più serio perché coinvolge da un lato il significato generale dell'episodio, dall'altro la cronologia complessiva della biografia del sovrano. La data più spesso proposta è il 496; la ricostruzione più completa dei fatti è però quella di Badian, che scende al 476<sup>2</sup>. Secondo Badian Alessandro avrebbe partecipato alla prima Olimpiade post-bellica, ammessovi più in ricompensa dei servigi resi alla causa greca durante la spedizione di Serse che per un'autentica e definitiva sanzione alla grecità dei Macedoni – o meglio dei loro sovrani – da parte dei giudici di Olimpia. La sua ammissione sarebbe stata preparata e appoggiata dall'amico Temistocle, presente ad almeno una edizione dei Giochi e, per ostilità a Sparta, interessato a una generale politica di distensione all'interno del mondo greco e contrario alla ghetizzazione dei μηδίζοντες<sup>3</sup>. La partecipazione macedone ai Giochi sarebbe stata, fino a Filippo II, limitata a questo episodio eccezionale, dato che dopo Alessandro I non si sarebbero più presentate circostanze altrettanto favorevoli. Perdicca II anzi, secondo la tesi di Badian, avrebbe evitato di sottoporsi al giudizio, prevedibilmente sfavorevole, degli Ἑλληνοδίκαι, e Archelao ne sarebbe stato bocciato, o ammesso in modo contrastato e comunque umiliante, tanto da decidere, per rivalsa, l'istituzione di Olimpie 'autarchiche' a Dion.

Questa ricostruzione, che appare ricca di suggerimenti interessanti e sulla quale tornerò nel prossimo capitolo, presta il fianco a un'obiezione fondamentale, relativa proprio all'anno della competizione cui Alessandro prese parte. Per ricostruire la cronologia del sovrano, e in particolare quella dei suoi anni giovanili, puntello essenziale è un episodio riferito da Erodoto (V 18-21): l'uccisione degli ambasciatori persiani venuti a formalizzare la sottomissione della Macedonia al Gran Re, nel 512. Sebbene l'impresa sia, tra quante Erodoto attribuisce alla *vis* antipersiana del nostro, tra le più improbabili, perché la tradizione circolasse tra i contemporanei con un minimo di credibilità occorre che si accordasse almeno ai dati biografici del protagonista: il quale dunque avrà avuto, nel 512, non meno di quindici anni<sup>4</sup>.

1. Peraltra anche agli antichi era noto che una vittoria «per un soffio» (παρ'ὀλίγον) fosse particolarmente soddisfacente: cfr. Dio Chr. IX 18. Sulla possibilità che almeno in alcune gare, anche panelleniche, fossero registrati (sebbene non premiati) i «piazzamenti» e sul prestigio comunque garantito anche da questi, interessanti considerazioni in N.B. CROWTHER, «ZPE» 90 (1992), 97-102.

2. Per la cronologia alta, cfr., oltre a VIRGILIO 1975, 58-9, 143, DASCALAKIS 1983, 158-9; ZHRNT 1984, 346 n. 69; senza specificazione dell'anno, J.W. COLE 1978, 39; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 60 (prima dell'ascesa al trono, datata 495 ca.: gareggiando da re, Alessandro avrebbe inopportuno messo in gioco il prestigio dello stato); ROOS 1985, 167. Per la cronologia bassa, oltre a BADIAN 1982, G. LOMBARDO 1931; MOMIGLIANO 1934a, 4; ROSEN 1978, 7-9; ID. 1987, 31.

3. Plut., *Them.* 5, 4 e 17, 4. Rapporti tra Temistocle e Alessandro emergono solo dalle notizie sulla fuga dello statista ateniese in Asia, *via* Macedonia (Thuc. I 137, 1-2; Plut., *Them.* 25, 2; più esplicite, ma evidentemente meno attendibili, le lettere V e XX dell'epistolario di Temistocle). Sul problema – sul quale avremo modo di tornare – si vedano J.W. COLE 1978 (secondo cui invece i due si incontrarono per la prima volta proprio a Olimpia, e intrattennero in seguito un rapporto di ξενία); GEROLYMATOS 1986b.

4. Un calcolo di questo tipo è in J.W. COLE 1978, 37-8; DASCALAKIS 1983, 149. Se il ragionamento vale, Alessandro sarà stato anzi più vecchio di qualche anno: Erodoto infatti, oltre ad attribuirgli comportamenti decisamente 'adulti' (sebbene tutta la storia sia improbabile), lo definisce νέος, non παῖς (19). Per la discussa attendibilità della testimonianza erodotea sui comportamenti di Alessandro, bibl. a p. 31 n. 3. Della natura in

Non c'è bisogno di paragoni con l'atletica moderna – nella quale le gare di velocità sono spesso dominate da atleti giovanissimi, anche se non mancano eccezioni – per escludere che Alessandro possa essersi cimentato nello stadio dopo la spedizione di Serse, ossia al più presto nel 476, quando doveva avere almeno cinquant'anni, ed essere anzi risultato estremamente competitivo, almeno stando al racconto di Erodoto<sup>1</sup>. Forse, anzi, la stessa data del 496, così spesso scelta dai moderni per la venuta del re a Olimpia, è ancora da rialzare<sup>2</sup>: l'episodio è pertanto da porre con ogni probabilità tra 508 e 500. Del resto, l'idea di Badian di un'ammissione a Olimpia come premio per gli atti 'filellenici' compiuti durante la guerra contro Serse – in un'epoca in cui oltretutto Alessandro era ben noto nei santuari maggiori per le sue sontuose offerte (*infra*, 37 ss.) – sembra urtare contro l'imbarazzante dettaglio, riferito da Erodoto, dell'ostilità degli altri concorrenti verso il 'barbaro' macedone.

La condizione di sudditanza alla Persia in cui la Macedonia si trova in quegli anni non rappresenta, poi, un ostacolo alla cronologia alta della partecipazione di Alessandro ai Giochi<sup>3</sup>. Il diritto di partecipazione – garantito dall'essere greci – non era infatti invalidato dall'assoggettamento al Re o dalla tendenza filopersiana dello stato di provenienza<sup>4</sup>. Atene stessa non mancò di onorare Alessandro negli anni precedenti il 480/79 e i suoi eventuali contributi alla causa greca, quando con ogni probabilità egli era già un suddito dei Persiani<sup>5</sup>.

Correggere la cronologia dell'episodio significa, naturalmente, correggerne anche l'interpretazione complessiva. Esso rappresenta non una occasionale ricompensa, ma un effettivo riconoscimento, per quanto contrastato, della grecità dei sovrani macedoni (è abbastanza

realtà pacifica, se non apertamente vantaggiosa, della sottomissione macedone alla Persia è una spia, nel racconto di Erodoto, la notizia delle nozze tra la sorella di Alessandro Gigea e il dignitario persiano Bubare, pur presentate dallo storico come conclusione pacificatrice dell'incidente degli ambasciatori (V 21, 2). L'aspetto dei vantaggi venuti alla Macedonia dalla nuova situazione è poi evidente in Iust. VII 4, 2, e sembra effettivamente da ammettere (con ROSEN 1987, 33 ss.; BORZA 1992<sup>2</sup>, 102-3, 114-5).

1. Sui rari casi noti dalle fonti antiche di atleti competitivi in età avanzata (comunque al più superiore di poco ai quarant'anni) N.B. CROWTHER, «Stadion» 16 (1990), 171-83 (179-80), che non prende comunque in esame il caso di Alessandro I.

2. Così BORZA 1992<sup>2</sup>, 111, che respinge, ipercriticamente, calcoli dell'età di Alessandro basati sul fittizio episodio degli ambasciatori. Non credo si possa utilizzare a sostegno delle datazioni basse l'impiego in Erodoto (V 22, 1) del termine 'Ελληνοδίκαί, il cui uso, al posto del più modesto δῖαιταῖρες attestato epigraficamente in precedenza, è dimostrabile solo dal primo ventennio del V sec., forse in connessione con l'alleanza antipersiana del 480 e la tutela della tregua panellenica (SIEWERT 1992; ID. 1994, 257 e n. 2; EBERT – SIEWERT 1999, 399-400); Erodoto e la restante tradizione letteraria, infatti, non parlano *mai* di δῖαιταῖρες / δῖαιτηταί per Olimpia; la lezione del passo, inoltre, è incerta: α οἱ τὸν ἐν Ὀλυμπίῃ διέποντες ἀγῶνα Ἑλληνοδίκαί, dei codd. A, B, C, P, cit. a p. 19, si oppone, ed è forse da preferire, la variante Ἑλλήνων nei codd. D, U, S, V.

3. Diversa opinione in DASCALAKIS 1983, 155; ZÄHRNT 1984, 346 n. 69.

4. Un esempio notevole in questo senso sono i successi in tutti gli agoni panellenici (comprese le Olimpie nel 480, oltre che nel 476) del famoso pugile di Taso Teogene (J. POUILLIUX, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, Paris 1954-58, I, 62 ss.; MORETTI 1953, n° 21; ID. 1957, nrr. 201 e 215).

5. Herod. VIII 136, 1: quando è inviato da Mardonio in ambasceria presso gli Ateniesi a cercarne l'alleanza (inverno 480/79) Alessandro è già loro πρόξεινός τε καὶ εὐεργέτης, anzi questo è uno dei motivi dell'incarico (d'altra parte, per GEROLYMATOS 1986a, 25-7, la sua condizione di prosseno lo rende agli occhi degli Ateniesi un utile e attendibile informatore). Anche ammettendo, con ERRINGTON 1981, una sottomissione alla Persia relativamente tarda (ossia dopo l'ascesa al trono di Alessandro, poi retrodatata dalla sua propaganda, con invenzioni come quella della strage degli ambasciatori, al regno di Aminta: *contra*, BADIAN 1994, 109 ss.), le onorificenze ateniesi ricadrebbero comunque quasi sicuramente quando tale sottomissione era già in atto (sulle onorificenze J.W. COLE 1978; DASCALAKIS 1983, 167 ss.; M.B. WALBANK 1978, n° 1; GEROLYMATOS 1986b; BORZA 1992<sup>2</sup>, 108-10; BADIAN 1994, 119 ss.).

evidente, invece, che il riconoscimento non coinvolge i loro sudditi<sup>1</sup>). Se poi tra l'epoca di Alessandro e quella di Filippo si ha notizia di una sola partecipazione macedone alle gare di Olimpia, quella di Archelao<sup>2</sup> (e le partecipazioni saranno state in effetti pochissime), ciò si spiega assai bene con la più generale emarginazione – anche ‘spaziale’ – dei Macedoni dalle vicende del mondo greco e con le difficoltà anche logistiche che una partecipazione alle gare comportava, soprattutto per sovrani o principi costantemente assorbiti dall'attività militare e, appunto fino a Filippo, ossessionati dalla precarietà del loro potere e dei loro confini.

Le difficoltà incontrate dal giovane Alessandro a farsi accettare tra i concorrenti di Olimpia avvalorano comunque – in tutt'altro contesto – la tesi di Badian secondo cui egli ebbe bisogno di appoggi influenti presso il santuario. L'ipotesi-Temistocle proposta da Badian non sembra conciliarsi con un'ammissione di Alessandro a Olimpia avvenuta prima delle guerre persiane, mentre plausibile mi pare l'idea che le ambizioni del macedone abbiano trovato uno *sponsor* di rilievo in Argo. In primo luogo, come mostra il racconto erodoteo, l'aspetto dell'origine argiva della dinastia macedone è già emerso pienamente nella propaganda di Alessandro, che proprio a Olimpia ebbe accesso alla competizione ἐπειδὴ ἀπέδεξε ὡς εἴη Ἀργεῖος<sup>3</sup> (nella stessa circostanza, invece, non viene in gioco l'aspetto della specifica origine *eraclide*, che in teoria avrebbe potuto giustificare l'ambizione dei re macedoni a partecipare ai Giochi con la loro discendenza dall'eroe che li aveva fondati<sup>4</sup>).

È interessante, poi, che proprio ad Argo, come a Olimpia, i Macedoni siano ammessi nel corso del V secolo a partecipare ad agoni di una certa risonanza. Lo mostra, fissando alla seconda metà del V secolo il *terminus ante quem* di tale ammissione, l'iscrizione su un tripode di bronzo rinvenuto nella ‘tomba di Filippo’ di Vergina, che definisce l'oggetto un premio «per le gare in onore di Era Argiva»<sup>5</sup>. Se già per quest'epoca le competizioni argive prevedevano – come è sicuro per epoca più tarda – la presenza di Ἑλληνοδίκαι con funzioni analoghe a quelle degli omonimi giudici di Olimpia<sup>6</sup>, abbiamo un riscontro interessante

1. Opportuna la prudenza di Badian 1982, 34; secondo Dascalakis 1983, 165 la ‘patente’ di grecità fu concessa dagli Ἑλληνοδίκαι a *tutti* i Macedoni. In realtà Erodoto, sia nel raccontare la venuta di Alessandro a Olimpia, sia nel più ampio *excursus* sulla fondazione della dinastia (VIII 137-138), attribuisce solo a quest'ultima un'origine greca, argiva. Della grecità del *popolo* – che pure non sembra negare del tutto – egli ha una nozione assai più confusa (I 56; VIII 43); secondo Tripodi 1990, anzi, la definizione del monarca macedone come ἀνὴρ Ἑλλήν, Μακεδόνων ὑπαρχος in Herod. V 20, 4 (nelle parole di Alessandro, da riferire a suo padre Aminta) sarebbe la prima, ancorché implicita, attestazione della distinzione etnica divulgata dalla propaganda filomacedone (chiarissima per es. in Isocr. V 106-108): tesi che sarebbe più difficile accettare accogliendo, con diversi editori del testo erodoteo, la lezione Μακεδῶν ὑπαρχος, prevalente nei codici ma, a mio parere, meno plausibile dell'altra.

2. Sulla notizia, alla quale peraltro Badian non crede, vd. *infra*, 49 ss.

3. V 22, 2 e, per il racconto della venuta dei Temenidi da Argo in Macedonia, VIII 137-138. La connessione Macedonia-Argo sembra adombrata anche dalle *Supplici* di Eschilo, vv. 254-259 (Bultrighini 1990, 67-71), ed è ormai largamente accettata ai tempi della guerra del Peloponneso (Thuc. II 99, 3; V 80, 2).

4. Quest'aspetto mi pare indebitamente sopravvalutato, perciò, da Dascalakis 1983, 157; sullo sfruttamento del tema eraclide nella propaganda di corte macedone prima di Filippo II vd. Huttner 1997, 65-72, con bibl. Su Eracle fondatore delle gare di Olimpia fonti a p. 82 n. 1.

5. Testo edito da Andronikos in «PBA» 65 (1979), 365, con datazione al 460-50 (analogamente in SEG 29, 1979, 652), poi abbassata al 430-20 (Id. 1984, 165-6) sulla base di Amandry 1980, 251.

6. Nella ricostruzione di Amandry 1980, in questo periodo ad Argo si tengono, e godono di grande notorietà in Grecia, gli Ἐκατόμβοια, ai quali subentrano alla fine del III secolo gli Ἡραῖα: in relazione a questi ultimi sono attestati Ἑλληνοδίκαι (cfr. decreto per Alessandro di Sicione in W. Vollgraff, «Mnemosyne» 44 [1916],

all'«esame di grecità» affrontato da Alessandro. L'osservazione di Andronikos secondo cui in un'epoca così alta è difficile che un macedone «qualsiasi» sia ammesso alle competizioni di Argo, e si deve perciò pensare a un membro della famiglia regnante, è condivisibile in pieno, data anche la collocazione successiva del tripode in una delle «tombe reali»<sup>1</sup>.

Prove di saldi legami argivo-macedoni, anche nel campo che qui più specificamente ci interessa, insomma non mancano. Una effettiva influenza di Argo presso il santuario di Olimpia, eventuale veicolo dell'ammissione macedone alle gare, si può senz'altro dimostrare – in termini di dediche e di ripetute vittorie sportive – per gli anni *successivi* alle guerre persiane: non a caso in quell'epoca (476) il Rosen ha posto la venuta di Alessandro a Olimpia appunto con la mediazione di Argo, insistendo tra l'altro sulla comune condizione di μηδίζοντες come ulteriore vincolo tra i due stati<sup>2</sup>. Mi pare però che ci sia spazio per tale mediazione anche negli anni che precedono le guerre persiane: la massiccia presenza argiva a Olimpia aveva infatti una lunga storia, documentata archeologicamente dalla fine del X secolo e confermata, nelle fonti letterarie, dalla notizia di una «usurpazione» dei giochi da parte di Fidone; per una delle dediche argive più importanti nel santuario, poi, rappresentata da armi strappate ai Corinzi in battaglia, non è esclusa una datazione a *prima* dei Μηδικά. Quanto all'amicizia influente di Temistocle, essa poté, come vedremo, venire in gioco più tardi: non si può però negare più in generale, prima con gli onori concessi in questi stessi anni al re macedone, più tardi con la sanzione della grande storiografia che queste vicende ci ha conservato, l'essenziale contributo ateniese alla «costruzione dell'immagine filellenica di Alessandro I»<sup>3</sup>.

64-71, ll. 16-18; sulle liste argive di teorodoci CHARNEUX 1966; P. PERLMAN 2000, 99-104, 131-3, 155). Secondo P. ANGELI BERNARDINI, «Stadion» 2 (1976), 213-7, invece, le due denominazioni celano una sola festa. Sull'introduzione di Ἑλληνοδικαί in contesti diversi da Olimpia, L. ROBERT, *Hellenica* 5 (1948), 59-63.

1. ANDRONIKOS 1984, 166; HORNBLLOWER, *A Commentary on Thucydides* cit., I, 375 vede nel tripode di Vergina una conferma alla «royal Macedonian participation in Greek athletic events» testimoniata per Olimpia da Erodoto (analogamente GAUTHIER – HATZOPOULOS 1993, 155). Eccessivo lo scetticismo di BADIAN 1982, 45 n. 11, secondo cui il tripode, frutto di un bottino forse molto più tardo, finì per caso a Vergina, e fu posto nelle tombe reali «because of its obvious sentimental value to an Argead king»: non mancano altre testimonianze di una precoce partecipazione di forestieri alle gare argive (P. PERLMAN 2000, 96-7, 132, 155, sia pure con prudente interpretazione dei singoli reperti).

2. ROSEN 1978, 7-9 e 1987, 31. Documentazione sulle vittorie e le offerte argive dopo le guerre persiane in HÖNLE 1968, 164-7, che esclude peraltro che tali notizie provino un vero «controllo» argivo sul santuario.

3. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 599, che prende in esame (senza riferimento specifico all'ammissione a Olimpia) anche la possibilità di una mediazione corinzia e ricorda inoltre, nel tessuto diplomatico e culturale di rapporti con la Grecia che caratterizzano il regno di Alessandro, il forte legame con l'area beotica testimoniato dall'encomio pindarico citato in precedenza (599-600). Per la dedica argiva di armi corinzie, oltre che HÖNLE, *loc. cit.*, vd., negli *Olympia-Berichte*, E. KUNZE – H. SCHLEIF, III (1939), 76-7; E. KUNZE, V (1956), 35-6, e VIII (1967), 91 ss.; nonché JEFFERY 1990<sup>2</sup>, 162 e 169 n. 18; D.M. LEWIS, in G.S. Schrimpton – D.J. McCargar (a cura di), *Classical Contributions. Studies in honour of M.F. McGregor*, Locust Valley 1981, 71-8 (75); per l'abbondante quantità di oggetti dell'artigianato argivo attestati a Olimpia tra fine X e VIII sec., indice di intensissima frequentazione argiva del santuario, C. ROLLEY, in M. Piérart (a cura di), *Polydipsion Argos. Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'État classique*, «BCH» Suppl. 22, Athènes-Fribourg-Paris 1992, 37-54. Della pretesa di Fidone di controllare le Olimpie, sottraendone la prostasia agli Elei, parlano Herod. VI 127, 3; Strab. VIII 3, 33, 358 C., da Eforo (= *FGrHist* 70 F 115, con significativa giustificazione «eraclide» di tale pretesa); Paus. VI 22, 2; in merito, e sul complesso problema della cronologia di Fidone, G. HUXLEY, «BCH» 82 (1958), 588-601; KELLY, *A History of Argos*, cit., 94 ss. e 122-3; A. PARIENTE, in *Polydipsion Argos*, cit., 195-229; MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 366-7.

### 3. DURANTE E DOPO LE GUERRE GRECO-PERSIANE. LE OFFERTE DI ALESSANDRO I NEI SANTUARI MAGGIORI NEL QUADRO DELLA 'RICOMPOSIZIONE' POST-BELLICA

Non abbiamo notizia di relazioni tra Macedonia e santuari panellenici negli anni delle spedizioni persiane in Grecia. La mediazione che Erodoto attribuisce ad Alessandro, durante la campagna di Serse, tanto in occasione dei contatti diplomatici con Atene (VIII 136 – IX 1), quanto a favore delle città beotiche (VIII 34) tradisce com'è noto, con altri indizi, il dato essenziale del μηδισμός macedone, che lo storico attenua ma non occulta<sup>1</sup>. Proprio in considerazione della rappresentazione complessiva, del resto discutibile, che Erodoto dà del ruolo di Alessandro nella guerra – un suddito della Persia che fa di tutto per favorire i Greci o almeno attenuarne le sofferenze –, il suo silenzio porta a escludere che tra i meriti dell'azione diplomatica macedone in Grecia centrale vada compreso il mancato saccheggio di Delfi<sup>2</sup>.

Notizie più concrete, ancorché problematiche, emergono per le fasi conclusive del conflitto. È in questo momento, dopo Platea, che sembrano da porre un attacco macedone ai Persiani in ritirata, la cattura di un ricco bottino e, da questo, offerte nei santuari di Delfi e di Olimpia, le prime in assoluto poste dai monarchi di Ege. Non tutte le fonti, però, risultano così esplicite nella ricostruzione dei fatti, né è facile vagliare l'attendibilità di tutti i particolari. Un collegamento diretto tra l'offerta macedone di una statua d'oro (o dorata) del re a Delfi e un successo sui Persiani si trova solo in un testo di incerta origine come la *Lettera di Filippo* ([Dem.] XII 21). Nel testo, Filippo rivendica i diritti macedoni su Anfipoli basandosi sull'originaria occupazione del sito da parte di Alessandro I, occasione appunto dello scontro con i Persiani e della cattura di prigionieri, col riscatto dei quali viene dedicato un ἀνδριᾶς χρυσοῦς a Delfi.

Le altre fonti menzionano o solo la dedica, senza precisarne data e circostanze, o solo l'attacco ai Persiani in rotta, omettendo il riferimento a offerte successive. Il primo tipo di testimonianze è costituito da Erodoto (VIII 121, 2) e da Solino (9, 13: questa è anche l'unica fonte che colloca sia a Delfi che a Olimpia la dedica macedone di statue auree); viceversa, la sola vittoria militare è menzionata in due orazioni del *corpus* demostenico (la *Contro Aristocrate* e la spuria *Περί συντάξεως*) e in un passo dello storico-trattatista Aristodemo<sup>3</sup>.

---

1. Cfr. VI 44, 1; VII 185, 2; VIII 115, 3; 126, 2; IX 31, 5; 89, 4.

2. È la fantasiosa ricostruzione di DASCALAKIS 1983, 182-3, secondo cui Alessandro si sarebbe attribuito presso i Persiani il merito dell'atteggiamento medizzante dell'oracolo (su quest'ultimo problema, vd. *infra*). Nulla però attesta un episodio del genere, e nulla lascia credere che il re macedone vantasse o potesse attribuirsi una simile influenza sull'oracolo delfico (*infra*, 45 s.). Per la più accreditata ipotesi di una mediazione tessalica cfr. SORDI 1958a, 91 ss.

3. Cfr., nel *corpus* demostenico, XIII 24 e XXIII 200; Aristod., *FGrHist* 104 F 1, 3, 1 (trattato di polioretica di età imperiale, basato nella ricostruzione storica su Erodoto e Tucide e su altre fonti di V e IV sec., dirette o

Nei due passi del *corpus* demostenico, che coincidono quasi alla lettera, si attribuisce a «Perdicca» (*lapsus* per Alessandro), dopo Platea, una strage dei Persiani in ritirata che «rende completa la disfatta del Re»; Aristodemo riferisce della missione diplomatica di Alessandro ad Atene, in ciò rifacendosi a Erodoto, e dell'attacco che egli porta, ἀπολογούμενος ὅτι ἄκων ἐμήδισεν, ai Persiani che si trattengono in Macedonia.

Ora, anche in questo caso, l'*argumentum e silentio* tratto da Erodoto pesa contro la notizia di un attacco macedone ai Persiani dopo Platea. In questo caso, il silenzio è tanto più significativo, in quanto lo storico da un lato descrive la ritirata di Artabazo attraverso Tessaglia, Macedonia e Tracia, collocando in quest'ultima regione un attacco ai Persiani che taglia fuori dalla ritirata una parte dell'esercito e nel quale i Macedoni non sembrano avere alcuna parte (IX 89, 4)<sup>1</sup>; dall'altro conosce, come detto, almeno la dedica delfica di Alessandro (VIII 121, 2). Questa è significativamente menzionata in preciso collegamento 'spaziale' con una delle dediche greche offerte dopo Salamina, sulla quale siamo informati anche da Paus. X 14, 5-6: si trattava di una statua di Apollo, alta dodici cubiti (circa 6 m.), che sorreggeva in mano un *akrotérion* di nave ed era situata, appunto, «nello stesso luogo della statua d'oro del macedone Alessandro» (Herod. VIII 121, 2: ἔστηκε δὲ οὗτος τῆ περ ὁ Μακεδῶν Ἀλέξανδρος ὁ χρύσεος). La contiguità fisica tra i due monumenti e l'eccezionalità della posizione di entrambi – di fronte all'accesso alla terrazza del tempio di Apollo – poteva suggerire un'affinità di motivazioni che però Erodoto, nonostante il suo atteggiamento complessivamente filomacedone, non rende esplicita<sup>2</sup>. Essa viene invece pienamente sfruttata nella *Lettera di Filippo*, testo che con ogni probabilità riecheggia, o riproduce, autentica propaganda macedone degli anni della disputa per Anfipoli<sup>3</sup>. È interessante, fra l'altro, che tale propaganda si servisse di argomenti diversi: la *Lettera a Filippo* di Speusippo, infatti, pur magnificando le imprese di Alessandro I fonda i diritti macedoni ad Anfipoli (e in Calcidica e sulla costa ionia) piuttosto su una sorta di diritto ereditario 'eraclide' (§§ 5-6)<sup>4</sup>.

Ci troviamo di fronte, in altre parole, a un'interpretazione tutt'altro che disinteressata sia del dato storico (la presenza di una statua di Alessandro a Delfi, e forse a Olimpia), sia della stessa notizia erodotea in merito. Di certo, al tempo di Demostene e Filippo la tradizione di una vittoria macedone sui Persiani gode di sufficiente credito perché la ritroviamo, come detto, in due passi diversi e quasi identici del *corpus* dell'oratore (oltre che nel più ampio

mediate, non sempre individuabili: cfr. E. SCHWARTZ, *Aristodemos*, n° 32, *RE* II, I [1895], 926-9, e, con giudizio molto severo sulla sua attendibilità, JACOBY *ad loc.*).

1. Vd. BADIAN 1994, 119.

2. A ragione STELLA G. MILLER 2000, 264 nota che la statua di Alessandro è citata dallo storico «only as a *topographical* point of reference for the Greek dedication after Salamis» (il corsivo è mio): ma, come osserva JACQUEMIN 1999, 251, «le choix de l'emplacement ne devait rien au hasard». Sull'"Apollo di Salamina" e la bibl. relativa cfr. *ibid.*, 336 (n° 309); BOMMELAER 1991, 169-70 (n° 410b).

3. Alla derivazione della *Lettera* da un buon filone di tradizione credono HAMMOND – GRIFFITH 1979, 102 e HUTTNER 1997, 74 e n. 73. Sebbene la sua origine e paternità siano dubbie, c'è accordo nel considerarla comunque un riflesso della propaganda di Filippo a proposito di Anfipoli, sia, naturalmente, da parte di chi la attribuisce all'"ufficio stampa" del sovrano (BICKERMANN – SYKUTRIS 1928, 26 e 41; M. POHLENZ, «Hermes» 64 [1929], 41-62), sia di chi la fa risalire più o meno direttamente al retore e storico filomacedone Anassimene di Lampsaco (P. WENDLAND, *Anaximenes von Lampsakos. Studien zur ältesten Geschichte der Rhetorik*, Berlin 1905, 13 ss.; MOMIGLIANO 1932b, 729 ss.).

4. Cfr. BICKERMANN – SYKUTRIS 1928, 26-9; FUSCAGNI 1974, 78 ss.; HUTTNER 1997, 74 e n. 53, 77-8: sulla *Lettera* (*Epist. Socr.* 28) vd. *infra*, 115-8.



riferimento contenuto nella *Lettera di Filippo*). Inutilmente contorta mi pare la spiegazione del significato dei due passi proposta da J.W. Cole, secondo cui qui Demostene altera una tradizione su reali o possibili servigi arrecati ad Atene da Perdicca II durante la guerra del Peloponneso per non dover ammettere che un re macedone fosse stato benefattore della sua città<sup>1</sup>. Questo presuppone però un intervento di Demostene assai più massiccio di quello che si ammette pensando al semplice *lapsus* sul *nome* del re: e il risultato è oltretutto quello, ancora più grave dal punto di vista di Demostene, di fare di un re macedone un benefattore della Grecia intera. Il confronto con analoghi esempi all'interno del *corpus* demostenico lascia pensare, piuttosto, al riecheggiamento poco accurato di una tradizione storica che interessa l'oratore più per il suo valore paradigmatico che per la sua reale attendibilità<sup>2</sup>.

Se la mia interpretazione è giusta, la notizia di una vittoria macedone sui Persiani dopo Platea va ricondotta presumibilmente a propaganda di IV secolo, e da essa va separata quella delle offerte macedoni nei due maggiori santuari della Grecia, o almeno a Delfi, che riflette invece un dato di fatto<sup>3</sup>. La datazione più probabile delle offerte resta in ogni caso quella che le pone dopo la spedizione di Serse e la ritirata persiana, in un'epoca che da un lato segna l'ἀκμή politica, territoriale ed economica del regno di Alessandro, che assume anche il controllo delle miniere d'oro del Pangeo<sup>4</sup>, dall'altro vede i santuari di Delfi e di Olimpia impegnati, in forme diverse, in un'opera di mediazione e ricomposizione della frattura aperta dai Μηδικά all'interno del mondo greco.

L'iniziativa di Alessandro sembra inserirsi infatti in un più generale processo di μὴ μνησικακεῖν nei confronti degli stati medizzanti del quale entrambi i santuari si fanno garanti negli anni a ridosso del 480/79. Nel caso di Delfi, ciò si spiega anche con l'atteggiamento ambiguo tenuto al tempo della spedizione di Serse: anche a non voler sovrapporre i diversi aspetti dell'attività del santuario, e comunque si vogliano giudicare le prese di posizione dell'oracolo e la rinuncia dei Persiani al saccheggio, l'aperto medismo di nove, se non dieci, dei dodici popoli anfizionici rappresentava una macchia difficile da cancellare<sup>5</sup>. L'ambiguità, le contraddizioni sono, in questa circostanza più che mai, il marchio

1. J.W. COLE, «GRBS» 18 (1977), 25-32.

2. Uno di questi τόποι, che si rivela a un'attenta analisi destituito di reale fondamento storico, è la contrapposizione tra il lusso nelle abitazioni private contemporanee – indizio di corruzione dilagante – e l'idealizzata modestia delle case dei *leader* di V secolo (i cui nomi, peraltro, risultano 'intercambiabili'), epoca della quale si vanta la magnificenza nell'edilizia *pubblica* (III 25-26 e XXIII 207-208, anche in questo caso con somiglianza *ad verbum*: S. FERRUCCI, «RFIC» 124 [1996], 408-34 [427-30]; in generale sugli *exempla* storici negli oratori L. PEARSON, «CPh» 36 [1941], 209-29; M. NOUHAUD, *L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris 1982, in part. 223-4 per l'episodio che discuto qui, del quale lo studioso non discute la storicità).

3. La critica moderna crede invece, per lo più, alle circostanze della dedica descritte dalla *Lettera di Filippo*: così A. REINACH, «REG» 26 (1913), 347-98 (366); COLOMBINI 1963, 188; GAUER 1968, 74 ss., 101; KALLÉRIS 1954-76, II, 505 e n. 4; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 102 n. 1; BADIAN 1982, 34; FELTEN 1982, 96; ZAHRT 1984, 362; BORZA 1992<sup>2</sup>, 120; JACQUEMIN 1999, 84. Scettici invece, con toni diversi, circa l'attacco ai Persiani MOMIGLIANO 1934a, 4 n. 2 e 6 n. 1; MARKLE 1976, 94-5; COLE, «GRBS» 18 (1977), 25-32. Almeno per la supposta dedica a Olimpia, invece, GEYER 1930, 48 pensava a una coincidenza con la vittoria di Alessandro nelle gare: vittoria che però, come detto, sembra esclusa almeno dalla testimonianza erodotea (cfr. KRUMEICH 1997, 26 n. 9).

4. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 102-3; non esclude una datazione a prima del 480 STELLA G. MILLER 2000, 265 n. 11; ma il complesso dei dati mi sembra parli decisamente a favore dell'ipotesi tradizionale (confermata ora da JACQUEMIN 1999, 65, 84, 251, 340, n° 347).

5. Per il medismo di molti popoli anfizionici, fonti essenziali sono Herod. VII 132; Diod. XI 3,1. Se si aggrega anche la Focide al fronte filopersiano (notizie contrastanti da Herod. VIII 30-33; IX 17-18; 31, 5), sono dieci gli ἔθνη

di Delfi: proprio ad Apollo Pizio i Greci giurano di δεκατεῦσαι «quanti, essendo Greci, si diano al Persiano senza esservi costretti»; ma domina una volontà di riconciliazione che rende questo giuramento lettera morta e contemporaneamente affonda la proposta spartana di cacciare i μηδίζοντες dall'anfizionia, mentre quest'ultima sembra saltare abilmente sul carro dei vincitori<sup>1</sup>. La scelta 'ecumenica' di Delfi è, in un certo senso, obbligata.

Olimpia ha, storicamente, un ruolo meno direttamente 'politico' e, nella circostanza, è salvata da un coinvolgimento diretto anche per concrete ragioni geografiche: dopo la guerra, però, il suo atteggiamento è chiaro. Gli Elei, σύμμαχοι dei Lacedemonii, pur tenendo una posizione defilata durante le operazioni belliche, compaiono nell'elenco dei vincitori di Platea; e a Olimpia un'importante iscrizione su bronzo testimonia una revisione almeno parziale da parte dei μαστροί, magistrati elei preposti al controllo degli Ἑλληνοδίκαι, di una precedente sentenza emessa probabilmente da questi ultimi a carico di Tessali e Beoti e a vantaggio, rispettivamente, di Tespiei e Ateniesi, probabilmente per una violazione della tregua olimpica connessa all'invasione persiana. Sebbene la datazione e la dinamica esatte dei fatti non siano precisabili con assoluta certezza, si tratta di un interessante segnale di 'ricomposizione' verso coloro che avevano medizzato, di un gesto di μὴ μνησικακεῖν al quale ben si accordano la crescente influenza argiva nel santuario dopo il μηδισμός del 480 e, come a Delfi, le dediche celebrative dei vincitori di Serse<sup>2</sup>.

Questo clima generale favorisce il concentrarsi – soprattutto a Delfi – di offerte celebrative per vittorie su 'barbari' anche da parte di Greci che non avevano partecipato direttamente all'impresa del 480, ma che cercano ugualmente di sfruttarne gli enormi echi in termini di

anfizionici a farne parte. Sui Tessali e i Macedoni accomunati, nonostante le storiche rivalità che li dividevano, nel μηδισμός insiste Plut., *de Herod. mal.* 35, 868 E. Sul tema vd., dopo DONNER 1923, 30-3, l'attenta analisi di ZEILHOFER 1959, 25 ss., che invita tra l'altro a non appiattare la posizione di santuario e oracolo su quella di quasi tutta l'anfizionia; decisamente convinti del μηδισμός del santuario, invece, BENGTON 1951, secondo cui i Greci avrebbero ugualmente indirizzato su Delfi tante offerte di celebrazione della vittoria per non stigmatizzarne il dubbio comportamento, e SORDI 1958a, 91 ss. Secondo quest'ultima (1957, 61) la nascita della συμμάχια anti-persiana nel 480 minò seriamente l'autorità 'panellenica' dell'anfizionia: diversa la valutazione di LEFÈVRE 1998a, 135, che, pur ammettendo i danni arrecati all'immagine di Delfi dal medesimo anfizionico, nega che l'associazione avesse anche in precedenza un'autentica vocazione panellenica, o la pretesa di dettare ai membri la politica estera.

1. Le fonti sono Herod. VII 132, da cfr. con Diod. XI 3, 3 e Lyc., *in Leocr.* 81 (giuramento di consacrare i 'traditori' ad Apollo Pizio, su cui vd. MARI 1999b, 311-8); Plut., *Them.* 20, 3-4 (proposta spartana di epurazione dell'anfizionia, contrastata vittoriosamente da Temistocle: vd. *infra*); Herod. VIII 228 (onori anfizionici per i caduti alle Termopile); 213, 2 (taglia anfizionica sul capo del traditore delle Termopile, Efialte di Trachis); Paus. X 19, 1 (celebrazioni della vittoria sui Persiani indette dall'anfizionia).

2. Per gli Elei nelle iscrizioni dedicatorie della colonna serpentina a Delfi e della statua di Zeus a Olimpia cfr. SIG<sup>3</sup> 31 = TOD 1946-48, n° 19 = MEIGGS – LEWIS 1988<sup>2</sup>, n° 27, 9, 2 e Paus. V 23, 1; Erodoto li menziona tra i peloponnesiaci che si raccolgono πανδημίαι all'Istmo (VIII 72), ma attribuisce loro un contributo nullo a Platea (IX 77: HÖNLE 1968, 161 ss.). La tavola bronzea con le decisioni dei μαστροί è edita da SIEWERT 1981, alla cui interpretazione mi associo senz'altro (cfr. anche ID. 1992 e, per il discusso problema di un'amministrazione 'anfizionica', certo non esclusivamente elea, di Olimpia già alla fine del VI sec. e ancora a lungo nel V, ID. 1994; EBERT – SIEWERT 1999, 402-4; TAITA 1999). Per le circostanze che portarono all'ammenda contro Beoti e Tessali, presumibilmente nel 476, e al suo annullamento alle Olimpie del 472, vd. BULTRIGHINI 1990, 157-9, che segue la lettura del testo di Siewert (meno convincenti VAN EFFENTERRE – RUZÉ 1994-95, I, n° 60, con generica datazione al periodo 480-450). Si vd. però anche i *distinguo* di LÄMMER 1982-83, 77-8 n. 59, 78; 9 n. 66, che pur ammettendo che il documento possa riferirsi a episodi dell'invasione persiana esclude che al centro della contesa sia un'interpretazione così estensiva della ἐκεχειρία o tregua sacra dei giochi (cfr. *infra*, 97 n. 2). Per la presenza argiva nel santuario dopo il 480 *supra*, 36.

prestigio ‘internazionale’. È un atteggiamento ben noto per i tiranni e le πόλεις dell’occidente greco, la cui presenza monumentale a Delfi si concentra soprattutto nella prima metà del V secolo, in connessione più o meno esplicita con le dediche dei σύμμαχοι del 480<sup>1</sup>. Sebbene il silenzio di Erodoto apra, come detto, seri dubbi sul fatto che la propaganda di Alessandro abbia *esplicitamente* connesso gli ἀναθήματα a una vittoria sui barbari (come farà invece certamente la propaganda macedone successiva), di certo almeno l’offerta di Delfi, sulla quale siamo meglio informati, si confonde anche ‘fisicamente’ nel *mare magnum* delle dediche per la vittoria sui Persiani<sup>2</sup>. È difficile pensare che ciò non sia voluto: i Macedoni, non diversamente da altri, saltano sul carro dei vincitori. In questa prospettiva, mi pare anche da correggere il giudizio di Moretti secondo cui i Macedoni non furono ‘puniti’ per il loro μηδισμός perché non li si considerava greci<sup>3</sup>: pur essendo più che persuasa della lunghissima persistenza di un pregiudizio del genere nei riguardi dei Macedoni e, persino, dei loro re ‘argivi’<sup>4</sup>, ritengo che nella circostanza specifica abbiano piuttosto prevalso – almeno nei maggiori santuari – un atteggiamento ‘ecumenico’ e una volontà di riconciliazione generali di cui i Macedoni, *tra gli altri*, si giovarono. Inoltre, almeno Olimpia aveva riconosciuto la grecità dei re macedoni non molti anni prima, ed è presumibile che in questi anni non abbia mutato il suo atteggiamento di apertura verso la dinastia che godeva dell’influente appoggio argivo: e Argo, come s’è detto a più riprese, dopo il 480 è particolarmente attiva e influente nel grande santuario. Anche a Delfi Alessandro poté valersi, in questi anni, dell’amicizia e della supposta συγγένεια con gli Argivi, che Erodoto ci dice appoggiati dalla Pizia, nel 480, nella loro scelta di neutralità e che risultano costantemente presenti nel santuario negli anni successivi<sup>5</sup>. Nella ‘costellazione’ rientra evidentemente anche Temistocle, legato ai democratici argivi da

1. È l’epoca delle dediche dei Dinomenidi per i successi di Imera e Cuma, ma anche dei due donari tarantini che celebrano vittorie sui barbari d’Italia: il tema è ben illustrato in JACQUEMIN 1992, 195 ss. (con gli interventi *ibid.* di NAFISSI, 211-2 e M. LOMBARDO, 223-4); EAD. 1999, 84-5, 252-4.

2. Per il panorama completo delle offerte post-belliche, particolarmente abbondanti a Delfi e Olimpia, GAUER 1968; MALLWITZ 1972, 94; JACQUEMIN 1999, 84-5, 176, 250-4.

3. MORETTI 1979, 80.

4. Che lo stesso epiteto di ‘Filelleno’ riservato ad Alessandro I da fonti post-erodotee, forse non prima dell’età ellenistica (così HAMMOND – GRIFFITH 1979, 101 e n. 3), sottintenda un giudizio di ‘non grecità’ per il sovrano è messo in risalto dallo stesso MORETTI 1979, 79; BADIAN 1982, 35; BORZA 1992<sup>2</sup>, 112-3.

5. L’oracolo delfico sconsiglia agli Argivi di appoggiare i Greci contro Serse (Herod. VII 148-149; ZEILHOFER 1959, 27-8). Argo spicca tra le città peloponnesiache per la precocità e l’abbondanza delle sue offerte monumentali a Delfi, a partire dalle statue di Cleobi e Bitone all’inizio del VI sec. (JACQUEMIN 1999, 55, 314, nrr. 071-072): si pensi solo ai celebri gruppi scultorei ispirati al mito dei Sette a Tebe e dei loro Epigoni, verso la metà del V sec. (su cui AMANDRY 1980, 234-5 e, in M. Piérart [a cura di], *Polydipsion Argos*, cit., J.-F. BOMMELAER, 265-93; M. DAUMAS, 253-63; A. PARIENTE, 195-229), che, assieme ad altre offerte nei decenni successivi, creano «un véritable secteur argien dans la partie inférieure du sanctuaire» (JACQUEMIN 1999, 55: cfr. 257, 313-4, nrr. 067-072, 074-075). Una ricca tradizione letteraria (oracolare e non solo), d’altra parte, enfatizza precocemente i legami della città con Delfi: lo stesso culto argivo di Apollo *Pythaeús* è per molti aspetti un culto ‘vicario’ di quello delfico, che accompagna già dall’età arcaica la progressiva espansione della città in Argolide e ne riceve, da Delfi, un’importante sanzione (BILLOT 1989-90; e cfr. W. VOLLGRAFF, *Le sanctuaire d’Apollon Pythéen à Argos*, Paris 1956; G. ROUX, «REG» 70 [1957], 474-87; ID., *L’architecture de l’Argolide aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, Paris 1961, 65-82; E. KADLETZ, «TAPH» 108 [1978], 93-101; CH.B. KRITZAS, in *Études argiennes*, «BCH» Suppl. 6, Athènes-Paris 1980, 195-209; MUSTI – TORELLI 1986, 290-1; MAASS 1992, 89; e in M. Piérart [a cura di], *Polydipsion Argos*, cit., J. CHRISTIEN, 157-71 [164-5], e R. HÄGG, 9-35 [11-2]).

un lato e, dall'altro, amico personale di Alessandro I<sup>1</sup>, ma soprattutto impegnato dopo il 480 in una intensa attività a sostegno del μη μνησικακεῖν. Proprio a Delfi, che pure ne avrebbe respinto le offerte tratte dal bottino persiano (così Pausania), lo statista ottiene uno dei successi più significativi in questo ambito, sventando il proposito spartano di epurare l'anfizionia cacciandone i μηδίζοντες<sup>2</sup>; gli viene attribuita, inoltre, la salvezza dei Corcirei dalla punizione per la neutralità tenuta nel conflitto<sup>3</sup>; è probabile che anche a Olimpia, dove lo troviamo nel 476, la sua azione sia andata nella stessa direzione<sup>4</sup>. Mi sembra perciò da accogliere l'ipotesi di Badian di un appoggio di Temistocle alle ambizioni macedoni nei santuari, a patto di sganciarne l'ammissione di Alessandro alle Olimpie, come detto, e d'altra parte estendendo a Delfi gli effetti di questa mediazione. A Delfi si riferiscono infatti le testimonianze più sicure sia di offerte macedoni presumibilmente post-belliche, sia di un'attività dello statista ateniese per la riabilitazione dei μηδίζοντες nei santuari panellenici<sup>5</sup>.

Tra le fonti citate in precedenza, come detto, Solino è isolato nel collocare a Olimpia, oltre che a Delfi, una dedica di Alessandro: in sé, dati i buoni rapporti precedentemente intrecciati dal re col santuario eleo, non è una notizia inattendibile, pur priva com'è di riscontri<sup>6</sup>. Solino

1. Sui rapporti Temistocle-Argo W.G. FORREST, «CQ» n.s. 10 (1960), 221-41; ADSHEAD 1986, 91 ss.; BULTRIGHINI 1990, 71-3; su quelli Temistocle-Alessandro cfr. p. 33 n. 3. J.W. COLE 1978 pone negli anni dell'esilio di Temistocle una collaborazione dello statista sia con la Macedonia, sia con i democratici argivi, finalizzata a rafforzare Argo nel Peloponneso.

2. Resp. Paus. X 14, 5-6 (è l'oracolo a respingere le offerte di Temistocle) e Plut., *Them.* 20, 3-4. La prima notizia, molto dubbia (PARKE – WORMELI 1956, I, 177; II, n° 106; FONTENROSE 1978, Q158), non contrasta con la seconda (su cui BENGTON 1951; R. FLACELIÈRE, «REA» 55 [1953], 5-28 [19 ss.]; PICCIRILLI 1973b, 321-2; C. CARENA – M. MANFREDINI – L. PICCIRILLI (a cura di), *Plutarco. Le Vite di Temistocle e di Camillo*, Milano, Fond. Lorenzo Valla, 1983, 262; LEFÈVRE 1998a, 66, 135, 164-5, 206; ult. bibl. in ID. 2002, 447): rapporti con l'oracolo e influenza sull'anfizionia sono due campi distinti e non sovrapponibili.

3. Sch. Thuc. I 136, 1, che spiega così la posizione di εὐεργέτης dei Corcirei attribuita a Temistocle nel passo tucidideo, in virtù della quale egli cerca riparo nell'isola dopo l'ostracismo. La stessa notizia è invece spiegata da Plut., *Them.* 24, 1 e da ΠΟΛΥ 1012, C (fr. 9), II, ll. 23-34 con un precedente arbitrato di Temistocle favorevole a Corcira nella vertenza con Corinto per Leucade: la validità di quest'ultima tradizione, di ascendenza teofrastea e forse attidografica, è stata brillantemente difesa da PICCIRILLI, secondo il quale le due versioni sono più vicine di quanto non sembri, perché presuppongono entrambe una presa di posizione anticorinzia dello statista (1973b, 322-3, 324, 342). A suo parere, la spiegazione data dallo scolio risente della tradizione, di cui s'è detto, di un intervento di Temistocle a difesa dell'integrità dell'anfizionia contro le pretese egemoniche spartane (e corinzie?). È forse opportuno, in realtà, distinguere più nettamente due rami della tradizione che spiegano in modo diverso la notizia tucididea: ma, nonostante l'autorevolezza della variante teofrastea, non abbiamo elementi certi per respingere la notizia fornita dallo scolio. È un possibile, ulteriore indizio di una coerente linea politica.

4. Sulle apparizioni di Temistocle a Olimpia (una delle quali in gara di munificenza con Cimone) vd. Plut., *Them.* 5, 4; 17, 4; forse, 25, 1 (cfr. CARENA – MANFREDINI – PICCIRILLI, *op. cit.* [in n. 2], *ad loc.*); Paus. VIII 50, 3; Arist., *Eth. Eud.* III 6, 4, 1233 b. SIEWERT 1981, 247 suggerisce che nel 476 Temistocle possa aver sostenuto le ragioni di Atene nella prima fase del 'processo' contro Beoti e Tessali di cui a p. 40. Non c'è ragione però di collegare direttamente alla vicenda la presenza di Temistocle a Olimpia. Soprattutto, benché gli Ateniesi fossero una delle parti lese, un sostegno di Temistocle a politiche punitive verso i μηδίζοντες contrasterebbe con il suo orientamento di questi anni.

5. Per la tesi di BADIAN 1982 vd. p. 33: la mediazione a favore dei μηδίζοντες (anche) nei grandi santuari ha nello statista un intento antispartano, come l'episodio della fallita epurazione dell'anfizionia mostra chiaramente (45 n. 9). Dell'accusa di medismo che pose fine a tale politica di Temistocle riferiscono, com'è noto, Thuc. I 135, 2 e Plut., *Them.* 22-23.

6. Per un'altra notizia preziosa e isolata di Solino su re macedoni e santuari panellenici cfr. pp. 49 ss.

insiste inoltre su un altro aspetto, quello della esibizione di ricchezza che quelle statue d'oro – le prime offerte di quel genere poste nei santuari greci, a suo dire<sup>1</sup> – rappresentavano: *Alexander Amyntae filius dives habitus, nec inmerito: ita enim affluenter successus eius proficiebant, ut ante omnes Apollini Delphos, Iovi Elidem statuas aureas dono miserit*. Le altre testimonianze relative alla statua delfica precisano poi che essa era un ritratto del re<sup>2</sup>, caratteristica che si può ipotizzare anche per l'eventuale ἀνάθημα a Olimpia e che ha particolarmente attirato l'attenzione degli studiosi per la sua modernità. È probabile infatti che quelli di Alessandro siano stati tra i primi ritratti collocati nei santuari maggiori, in un momento in cui le dediche per la vittoria sui Persiani si connotavano piuttosto per il loro carattere collettivo, di offerte votate dalla πόλις quando non dall'intera coalizione. Tra le dediche offerte in questi stessi anni dai tiranni di Sicilia per celebrare il contributo della grecità d'occidente alla lotta antibarbarica, quella di Gelone si limita prudentemente a 'citare' il modello del monumento per la vittoria di Platea (tripode d'oro su colonna), mentre Ierone segue la strada aperta da Alessandro dedicando a Delfi la propria effigie<sup>3</sup>. In sé, poi, l'impiego dell'oro (sia che le statue fossero d'oro massiccio, sia che, com'è più probabile, fossero solo rivestite d'oro) rimandava a una magnificenza che stordiva, ma che il mondo delle πόλεις sentiva distante<sup>4</sup>.

Molto tempo prima di Filippo II, sono già segnate le linee ispiratrici della politica macedone verso i santuari a sud dell'Olimpo, nella quale l'aspirazione a essere riconosciuti

1. Siamo in ogni caso prima della dedica a Delfi di una propria statua-ritratto in oro massiccio (?) da parte di Gorgia di Leontini, cui Plinio assegna lo stesso primato (*nat. hist.* XXXIII 24, 83; cfr. Paus. X 18, 7; Cic., *de orat.* III 32, 129, secondo cui però sarebbe stata «la Grecia» a dedicare una *non inaurata statua sed aurea*, circostanza che non avrebbe precedenti né paralleli; Paus. VI 17, 7 assegna invece a iniziativa altrui la dedica di una statua del re a Olimpia, altro elemento in comune con il caso di Alessandro I; conferma epigrafica in *IvO* 293). Testimonianze su Gorgia in H. DIELS – W. KRANZ, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin 1952<sup>6</sup>, n° 82, A 7-8; JACQUEMIN 1999, 87, 166, 339, n° 334.

2. La *Lettera di Filippo* menziona come detto un ἀνδριάντα χρυσοῦν, mentre Erodoto, nel passo prima riportato nel testo, parla ancora più esplicitamente di un «Alessandro d'oro».

3. JACQUEMIN 1992, 195-7, con esplicita indicazione del monumento di Alessandro come modello di quello di Ierone; cfr. anche KRUMEICH 1997, 26. Altrove la stessa Jacquemin (1999, 204) insiste sulla sostanziale irriducibilità al mondo delle πόλεις della forma celebrativa, esplicitamente *monarchica*, scelta dal macedone.

4. Tra i pochi precedenti noti per quest'epoca sono, per Delfi, le offerte auree di Creso, nessuna delle quali, però, era un ritratto del re (fonti in JACQUEMIN 1999, 167, 340, nrr. 343-344). Di «heroic, perhaps barbaric, splendour» parlano non a torto, per le dediche di Alessandro, HAMMOND – GRIFFITH 1979, 103 (cfr. STELLA G. MILLER 2000, 266). GAUER 1968, 101, nell'accogliere solo la notizia relativa a Delfi, oppone alle usuali dediche collettive di bottino la forte connotazione individuale della statua di Alessandro, peraltro accettando la tradizione che connette anche quest'ultima alla cattura di bottino persiano; egli definisce poi la statua 'colossale' (74 n. 313), un particolare però ignoto alle fonti. Il particolare pregio delle statue fa supporre che siano state depredate prima dell'epoca di Pausania, che non menziona nessuna delle due: tanto più che il Periegeta stesso, parlando del tripode d'oro su colonna serpentina in bronzo dedicato a Delfi dai Greci per la vittoria su Serse, afferma che ai saccheggi foci si sopravvisse solo la parte meno pregiata, quella tuttora visibile a Istanbul (X 13, 9). Meno probabile che il silenzio di Pausania sia dovuto al suo spirito antimacedone (STELLA G. MILLER 2000, 264-5 e n. 9, contro l'ipotesi di un saccheggio focese riproposta invece da ultimo da JACQUEMIN 1999, 238). Sulla specifica connotazione *regale* di molte delle statue auree dedicate a Delfi, e sull'esibizione di ricchezza come 'messaggio' più immediato che da esse promanava, cfr. Plut., *de Pyth. or.* 15, 401 D. Sulla probabilità che nel caso di Alessandro I si trattasse piuttosto di statue di bronzo dorato vd. ora KRUMEICH 1997, 25-6 e nn. 8-9 (diversamente SEILER 1986, 102 n. 427; JACQUEMIN 1999, 167): come detto (n. 1 in questa p.) diverse fonti attribuiscono piuttosto a Gorgia il primato della statua in oro massiccio in un santuario panellenico.

greci e il prudente rispetto della tradizione dei grandi centri di culto – entrambi evidenti nell'episodio dell'‘esame’ di Alessandro davanti agli ‘Ἑλληνοδίκαι – convivono con l'esibizione della ricchezza e del potere monarchico.

#### 4. CONSIDERAZIONI CONCLUSIVE

Nel corso del regno di Alessandro I, dunque, si collocano le prime notizie sicure di relazioni tra la Macedonia e i santuari di Delfi e Olimpia. La notizia di un orientamento ‘pitico’ della colonizzazione della Bottiea, infatti, se è attendibile e il suo interesse non va limitato a una solo successiva autorappresentazione ‘delfica’ dei coloni, va semmai riferita alla storia delle relazioni *cretesi* col grande santuario in età arcaica: nulla nella tradizione, infatti, attesta che i coloni, dopo il trasferimento in due diverse tappe in Macedonia e Tracia, abbiano mantenuto relazioni privilegiate con Delfi.

Nell’età di Alessandro I, invece, sia prima, sia dopo il *limes* rappresentato dalle guerre greco-persiane, i dati assumono tutt’altra consistenza, e investono ambiti diversi: la partecipazione alle gare di Olimpia da parte dello stesso sovrano, le sue sontuose dediche a Delfi e (forse) Olimpia, la frequentazione di Delfi – indipendente dalle iniziative di Alessandro, ma verosimilmente databile durante il suo regno – da parte dei Pieri. Verifichiamo in un ambito concreto, e di vitale importanza, la portata di uno sforzo macedone di ‘sprovvincializzazione’ in cui spesso si è voluta vedere la cifra caratteristica del regno di Alessandro I. I risultati di questo sforzo non sono da sottovalutare: le dediche nei maggiori santuari regalano al re un prestigio ‘visibile’, e Olimpia, in particolare, ammettendo il re alle sue competizioni ne riconosce la greicità.

Tuttavia non è il caso neanche di sopravvalutare queste notizie. Parlare di un qualsiasi ‘uso’ dei santuari panellenici nella politica macedone per quest’epoca è assolutamente prematuro. La ricostruzione che ho proposto, valorizzando tra l’altro il dettaglio erodoteo delle proteste con le quali Alessandro è accolto a Olimpia dagli altri concorrenti e il dato ineludibile del μηδισμός macedone, sottolinea semmai le difficoltà che tali relazioni incontrarono sia al momento del loro primo sorgere, sia al tempo della ripresa post-bellica. Come abbiamo visto, è ragionevole pensare che gli ostacoli siano stati superati almeno *anche* grazie a determinanti appoggi esterni. Nelle sue relazioni diplomatiche con il mondo greco – e in particolare nei suoi approcci ai maggiori santuari – Alessandro deve molto alle amicizie che riesce a guadagnarsi all’interno di quel mondo (Argo e l’Atene di Temistocle *in primis*), piuttosto che a una sorta di ‘benedizione’ ufficiale spontaneamente concessa dai santuari stessi.

Eppure, di una sanzione del genere si è più volte parlato negli studi moderni, sempre facendone, per giunta, la necessaria *premessa* al filomacedonismo – del resto non incondizionato – di Erodoto. Qualcuno ha visto in questo atteggiamento dello storico la diretta conseguenza di un ruolo spontaneo e propulsore di Olimpia nella propaganda macedone, evidentemente sopravvalutando l’importanza, pure da non trascurare, della presa di posizione degli Ἑλληνοδίκται<sup>1</sup>. Altri hanno affermato che Erodoto appoggiasse i re di Ege,

---

1. MOMIGLIANO 1934a, 5; la tesi era basata tra l’altro sul presupposto, come si è visto errato, di una venuta di Alessandro a Olimpia *dopo* il 480: Olimpia perciò sarebbe stata cardine della propaganda macedone negli anni

piuttosto, sulla scia dell'autorità di Delfi, da cui Alessandro avrebbe sollecitato e ottenuto una sanzione ufficiale di tipo oracolare<sup>1</sup>. Nessuna delle due conclusioni mi pare accettabile. Entrambe presuppongono una capacità di penetrazione diplomatica e un'autorità nel gestire i rapporti con i grandi santuari di cui la Macedonia non dispone fino a una fase relativamente avanzata del regno di Filippo II. Ciò non toglie che anche la sola ammissione ufficiale a Olimpia (e a Delfi) rappresenti un successo tra i più appariscenti della politica 'greca' di Alessandro. Quanto poi, specificamente, alla fase post-bellica delle relazioni macedoni con Delfi e Olimpia, neanche questa va considerata un segno di particolare favore verso Alessandro, ma rientra in una più generale politica di distensione adottata da entrambi i santuari verso il variegato fronte del μηδισμός.

Qualche considerazione, infine, sulle modalità dei contatti stabiliti da Alessandro con i santuari maggiori. Non c'è dubbio che si tratti di modalità tradizionali (la partecipazione alle gare, la dedica di statue), ma non manca una certa audacia nei gesti del figlio di Aminta. Per un macedone presentarsi alle gare di Olimpia, pur godendo dell'appoggio degli Argivi, significava rischiare un'esclusione umiliante (rischio realmente corso, se prestiamo fede ad Erodoto). Per *chiunque*, poi, collocare una propria effigie in oro nel recinto dei maggiori santuari della Grecia, nella prima metà del V secolo, era quantomeno un gesto fuori del comune. La politica di Filippo II a Delfi e Olimpia sarà in qualche modo la piena realizzazione delle basi gettate dal 'Filelleno', riuscendo a imporre, sia pure in un contesto di rapporti di forza totalmente diversi, la medesima combinazione di rispetto delle regole e spirito rivoluzionario.

---

successivi alla guerra. L'idea è stata ripresa da VIRGILIO 1975, 144-5, sia pure con diversa datazione della partecipazione del re alle gare.

1. Genericamente per un'origine delfica dell'atteggiamento filomacedone di Erodoto è COLOMBINI 1963: l'idea presuppone evidentemente che Erodoto conoscesse la tradizione di un oracolo delfico legato alle origini del regno, il che, come credo di aver mostrato, è insostenibile (contro questa tesi si pronunciava già VIRGILIO 1975, 145). Hammond giunge a parlare di vera e propria legittimazione richiesta (e ottenuta) a Delfi da Alessandro se non da uno dei suoi predecessori, sotto forma di oracolo «which gave approval to the Temenid kingdom and celebrated the founding of the capital at Aegeae»: ma è difficile credere che Delfi abbia emesso direttamente a beneficio di Alessandro un finto oracolo relativo alle *origini* del regno e della capitale, che appare invece avere un'origine storiografica ben più complessa, come si vedrà nei prossimi capitoli (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 11).



## CAPITOLO II

---

GESTI DI RAPPRESENTANZA E TENTAZIONE DI AUTARCHIA:  
MACEDONIA E SANTUARI PANELLENICI TRA ALESSANDRO I E FILIPPO II



μάκαρ ὦ Πιερία,  
σέβεται σ' Εὖϊος, ἤξει  
τε χορεύσων ἅμα βακχεύ-  
μασι, τόν τ' ὠκυρόαν  
διαβὰς Ἀξιὸν εἰλισ-  
σομένας Μαινάδας ἄξει,  
Λυδῖαν πατέρα τε, τὸν  
τᾶς εὐδαιμονίας βροτοῖς  
ὀλβοδόταν, τὸν ἔκλυον  
εὐπίπτον χώραν ὕδασιν  
καλλίστοισι λιπαίνειν.

Paesaggi macedoni in Euripide  
(*Bacch.*, vv. 565-575)

## 1. RELAZIONI DELLA MONARCHIA MACEDONE CON DELFI E OLIMPIA DURANTE I REGNI DI PERDICCA II E DI ARCHELAO

### 1.1. RE MACEDONI E AGONI PANELLENICI TRA ALESSANDRO I E FILIPPO II

Dopo l'attivismo di Alessandro I nei maggiori santuari a sud dell'Olimpo, minori notizie abbiamo sugli interessi in questo campo dei suoi successori. Nessuna traccia, in particolare, di attività di qualche tipo di Perdicca II a Delfi e Olimpia. Di Archelao resta l'isolata notazione di Solino su come egli *Pythias et Olympiacas palmas quadrigis adeptus, Graeco potius animo quam regali gloriam illam prae se tulit*<sup>1</sup>. Nel tentare una ricostruzione complessiva dei rapporti di Archelao con il mondo greco, Badian ha liquidato come non attendibile questa notizia, contrastando un'opinione più diffusa<sup>2</sup>. Egli ha, viceversa, valorizzato la taccia di 'barbarie' che accompagna spesso le caratterizzazioni negative del sovrano nelle fonti greche, e l'ha riferita a una possibile bocciatura di Archelao a Olimpia da parte degli Ἑλληνοδῖκαι, o a un'ammissione contrastata e comunque umiliante. Secondo lo studioso, l'ammissione di

---

1. Solino esprime una valutazione complessivamente positiva del re *prudens rei bellicae* e cultore delle arti (9, 14-16), risentendo forse dell'elogio tucidideo (II 100, 2) e della ricca aneddótica su Archelao mecenate di artisti (Arist., *Pol.* V 10, 1311 b; *Rhet.* II 23, 8, 1398 a; Diod. XIII 103, 4; Ael., *var. hist.* II 21; XIII 4; XIV 17; Paus. I 2, 2; Plut., *de vit. pud.* 7, 531 D-E; Athen. VIII 35, 345 d; Dio Chr. XIII 30; Diog. Laert. II 5, 25; *vita Eurip.* 1, 21-24; 2, 32-34; 3, 16-28; Suid., *s.v.* Χοιρίλος Σάμιος, Gell. XV 20, 9-10; Sen., *de ben.* V 6, 2; M. Aurel. XI 25 [sull'invito respinto da Socrate: Archelao è qui confuso con Perdicca]); una corrente contraria, nelle fonti antiche, insiste piuttosto sui tratti tirannici e sanguinari della sua figura.

2. BADIAN 1982, 35 e 46 n. 16; analogamente BORZA 1982, 11 e n. 15 (e cfr. 1992<sup>2</sup>, 174, 176). Accolgono invece la testimonianza di Solino GEYER 1930, 100 n. 7; MORETTI 1957, n° 349; KALLÉRIS 1954-76, II, 547-8 n. 3; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 150; ERRINGTON 1986, 33, 200, 203; GAUTHIER – HATZOPOULOS 1993, 156.

Alessandro I sarebbe stata un caso isolato, dovuto a favorevoli circostanze non più ripetutesi dopo di lui (*supra*, 31 ss.): già prima della supposta umiliazione subita da Archelao, Perdicca II avrebbe preferito rinunciare a ogni velleità e non sottoporsi all'esame. A complemento di questa ricostruzione, Badian ha interpretato l'iniziativa di Archelao di istituire feste Olimpie a Dion come un tentativo di compensare la delusione subita alle Olimpie 'vere'.

Nel paragrafo successivo tornerò sul significato delle Olimpie di Dion. Quanto al resto della tesi di Badian, mi limito ad alcune osservazioni, in parte già esposte altrove<sup>1</sup>. La prima è sulla 'barbarie' di Archelao, tratto che non emerge nel pur ostilissimo *Gorgia* platonico e in molte altre fonti che rimproverano al re la crudeltà e i comportamenti tirannici, e invece fortemente sottolineato nell'orazione di Trasimaco *Per i Larisei* e nel *Περὶ πολιτείας* dello Ps. Erode<sup>2</sup>. Nonostante il rischio connesso alle deduzioni *e silentio* e l'incompletezza della documentazione, però, si deve sottolineare come *nessuno* degli autori che attaccano Archelao, nemmeno quelli che ne fanno un barbaro, attestino una sua esclusione dai giochi di Olimpia, evento tanto più clamoroso in quanto avrebbe ribaltato il verdetto a suo tempo emesso in favore di Alessandro I. La definizione di 'barbaro' sarebbe del resto stata attribuita, in testi di analogo taglio polemico (Demostene *in primis*), ancora a Filippo II, notoriamente ammesso alle gare olimpiche e attento anzi a sfruttarne al massimo i vantaggi in termini di immagine. Il *τόπος* polemico della 'barbarie' macedone, in altre parole, non sembra condizionato dalle sentenze dei giudici di Olimpia: e non ci sono ragioni valide per ritenere che questi ultimi abbiano in progresso di tempo ribaltato il proprio giudizio sul diritto dei re macedoni ad accedere alle gare.

La seconda osservazione è sull'attendibilità di Solino: è vero che il suo *excursus* sulla storia macedone è pieno di inesattezze, soprattutto geografiche, e di omissioni, come Badian stesso fa notare<sup>3</sup>. Tuttavia questo non è un motivo sufficiente a eliminare la notizia da lui fornita e a costruire un'ipotesi, senza prove autonome, su un presupposto contrario. È difficile anche spiegare 'tecnicamente' un eventuale errore di Solino, e pensare che Archelao sia qui confuso con altri sovrani macedoni. Alessandro I infatti scese in gara, per quanto ne sappiamo, *solo* a Olimpia, oltretutto nella corsa, e *non* vinse; più vicino a quello attribuito da Solino ad Archelao è il *palmarès* agonistico di Filippo II, anch'esso peraltro limitato a Olimpia: ma l'importanza del personaggio rende obiettivamente improbabile che una notizia riferita a lui – e oltretutto ben nota alla tradizione antica, anche se Solino non ne parla – sia stata erroneamente associata a un personaggio tanto meno noto. È comunque interessante che si debbano al solo Solino due notizie di rilievo per i rapporti Macedoni-Olimpia nel V secolo: questa, e quella dell'offerta di una statua d'oro da parte di Alessandro I (*supra*, 37 ss.). Il fatto che siano isolate non dimostra per sé che siano false.

1. MARI 1998, specialmente 153 ss.

2. Thrasym., 85 B 2 DIELS – KRANZ; dello Ps. Erode si vedano soprattutto i parr. 34 e 36 (sul *pamphlet*: E. DRERUP, [*Ἡρώδου*]. *Περὶ πολιτείας*. Ein politisches Pamphlet aus Athen 404 vor Chr., Paderborn 1908; M. SORDI, «RFIC» 83, n.s. 33 [1955], 175-98; EAD. 1958a, 148 ss.; U. ALBINI, [*Erode Attico*]. *Περὶ πολιτείας*, Firenze 1968). Quanto al lungo passo del *Gorgia* sul giudizio dell'anima dopo la morte (524-525), Platone non attribuisce affatto ad Archelao, come giudice, Radamanto, preposto agli Asiatici (così BADIAN 1982, 46 n. 18), ma si limita a insistere sulla sua malvagità, senza specificare chi ne sia giudice.

3. 1982, 46 n. 16. In generale su Solino e le sue fonti si vedano TH. MOMMSEN, *C. Iulii Solini Collectanea Rerum Memorabilium*, Berolini 1895, introd.; H. WALTER, *Die „Collectanea Rerum Memorabilium“ des C. Iulius Solinus: ihre Entstehung und die Echtheit ihrer Zweitfassung*, Wiesbaden 1969.

Nel complesso, l'assenza di notizie su Perdicca II, al di là di possibili lacune nella documentazione, sembra il segno di un diritto non goduto, piuttosto che revocato o non richiesto. I pressanti impegni militari e le astuzie diplomatiche messe in campo durante la guerra del Peloponneso, in una parola l'impossibilità della Macedonia, messa in rilievo da D. Musti, di sottrarsi al «grande duello politico e ideologico» che questa rappresenta per *tutto* il mondo greco, disegnano un quadro nel quale resta poco spazio, probabilmente, per cercare o consolidare contatti con i santuari maggiori<sup>1</sup>. Quanto ad Archelao, la notizia di Solino, con tutti i dubbi del caso, mi pare preferibile a ipotesi sprovviste del sostegno delle fonti. Ad essa, poco si può aggiungere: com'è noto, la partecipazione alle gare ippiche non implica la presenza 'fisica' del proprietario dei cavalli, e in ogni caso non permette calcoli sulla possibile età del sovrano e, dunque, sulla data delle competizioni come quelli proposti per la venuta a Olimpia di Alessandro. Se questa aveva avuto, a giudicare dal racconto erodoteo, un riflesso importante sull'«immagine» del regno macedone presso il pubblico greco, la partecipazione di Archelao alle competizioni panelleniche assume il valore di una conferma, o di una voluta ripresa di contatti. Al di là di un probabile intento 'pubblicitario' (e vedremo come Archelao si mostri abile nello sfruttare proprio il canale privilegiato delle πανηγύρεις, nei suoi rapporti col mondo greco), l'iniziativa del re rientra nei normali comportamenti delle *élites* locali greche. La stessa scelta delle competizioni ippiche – la stessa che sarà di Filippo – sottolinea con ancora maggiore forza la condivisione di una mentalità aristocratica largamente diffusa all'interno del mondo greco, e alla quale proprio le *élites* di aree 'marginali' si mostrano particolarmente sensibili. Diversamente che ai tempi di Alessandro I, la questione essenziale non era più, evidentemente, doversi dimostrare greci<sup>2</sup>.

## 1.2. LE OLIMPIE MACEDONI DI DION: UN 'BOICOTTAGGIO AL CONTRARIO'?

Archelao istituisce a Dion, in Pieria, feste 'Olimpie'. Il suo nome compare, nelle fonti, in descrizioni di feste celebrate da Filippo II e da Alessandro Magno, ma sulle Olimpie di Dion

---

1. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 601 («l'altalena di Perdicca II è tra l'accettazione dell'egemonia di una città, il cui ruolo culturale è vitale per la Macedonia, e il rifiuto di forme di dominio che contrastino troppo direttamente con gli interessi della Macedonia e dei suoi vicini»); sul regno di Perdicca II, in generale, HAMMOND – GRIFFITHI 1979, 115-36.

2. Sull'«internazionalità» dell'ideologia e dello stile di vita delle *élites* aristocratiche, nei quali la partecipazione agli agoni panellenici ha, in età arcaica e agli inizi di quella classica, un'importanza centrale, GIANGIULIO 1993, 93-8, 114-8, con particolare riferimento alla grecità occidentale; sulla particolare funzionalità, in quest'ambito ideologico, delle corse ippiche e sui riflessi di queste nelle rappresentazioni artistiche a partire dalla tarda età classica TANCKE 1990, 112-27. Non mi trova invece d'accordo KERTÉSZ 1999 nell'interpretare la notizia pausania (V 9, 1-2) dell'introduzione e rapida abolizione a Olimpia, nella prima metà del V sec. (tra la 70a/71a e l'84a Olimpiade), della corsa dei carri tirati da mule (ἀπίνη) e della corsa delle giumente (κάλλι), come modifica volta a favorire la partecipazione alle gare di «territories politically isolated, and socially backward, which were leaders in breeding horses and mules»: l'autore ha in mente in particolare le aristocrazie siceliote, tessaliche e macedoni, ma mancano notizie di un particolare interesse macedone per queste competizioni (mentre sono noti successi sicelioti e tessali in questo campo a Olimpia; ult. bibl. in MADDOLI – SALADINO 1995, 224); senza contare che, da un lato, le aristocrazie siceliote (e italiote) risultano in quest'epoca perfettamente integrate alla vita e alle attività (non solo agonistiche) dei santuari panellenici, mentre le uniche presenze agonistiche macedoni a Olimpia note per il V secolo sono quella di Alessandro I nello stadio e quella di Archelao in una 'tradizionale' corsa con le quadrighe.

esistono numerose altre testimonianze letterarie ed epigrafiche fino alla tarda antichità (l'ultimo autore a menzionarle è Stefano di Bisanzio, che anzi della piccola città alle pendici dell'Olimpo cita solo l' Ὀλυμπιακὸς ἄγών)<sup>1</sup>. Dalle fonti letterarie più prodighe di dettagli<sup>2</sup> e da alcuni riscontri epigrafici viene qualche punto fermo: le feste erano consacrate a Zeus e alle Muse; duravano nove giorni, ciascuno dedicato a una Musa; comprendevano una serie di eventi distinti tra cui una θυσία a Zeus Olimpico e agoni teatrali, sportivi e (probabilmente) musicali, ed è probabile che il programma fosse così variegato già al tempo di Archelao (cfr. *infra*).

Dai resoconti letterari di vicende più tarde emerge con chiarezza il ruolo innovatore di Archelao nella storia della πανήγυρις: a lui si faceva risalire la (ri)fondazione di tradizioni agonistico-culturali più tardi fortemente radicate. Il quadro complessivo delle fonti mostra come, sebbene le feste potessero coincidere, in qualche caso, con la celebrazione di vittorie militari, non fosse questo il loro carattere abituale – asserzione spesso ripetuta dai moderni, forse fuorviati dalla ben nota abitudine dei sovrani macedoni, e di Alessandro Magno in particolare, di festeggiare i successi sul campo di battaglia con l'allestimento di ἄγῶνες –: non di evento occasionale si trattava, ma piuttosto di un appuntamento fisso nel calendario religioso, e politico, dello stato macedone. È probabile in particolare che le Olimpie di Dion si svolgessero in autunno, nel mese iniziale del calendario macedone, consacrato a Zeus (Δῖος, ottobre), e che ospitassero di norma gli incontri ufficiali del sovrano con il *synédrión* e con gli stessi delegati delle diverse πόλεις macedoni<sup>3</sup>.

Dion, che porta nel nome il segno di un legame 'speciale' con Zeus, è la sede ovvia per un'operazione del genere, che sarà stata, del resto, solo parzialmente innovativa: la natura composita della πανήγυρις, nell'intitolatura religiosa come nel programma degli agoni, consiglia di assegnare ad Archelao più una riorganizzazione che una fondazione *tout court*. L'ipotesi più verosimile è che una serie di celebrazioni distinte e preesistenti – θυσία e altri riti in onore di Zeus Olimpico, feste in onore delle Muse, gare di vario tipo – siano state fuse in una solennità di ambizioni e respiro nuovi<sup>4</sup>. L'indagine archeologica, così prodiga di risultati

1. Steph. Byz., s.v. Δῖον. Archelao è citato come istitutore della festa dallo scolio a Dem. XIX 192 (il quale si limitava a ricordare gli Ὀλύμπια allestiti da Filippo nel 348, dopo la caduta di Olinto); Diod. XVII 16, 3-4 (e cfr., per l'episodio menzionato da Demostene, XVI 55, 1); Arr. I 11, 1. La testimonianza di quest'ultimo, relativa a Olimpie tenute a Ege da Alessandro nel 335, pone problemi che ho esaminato nel dettaglio in MARI 1998, lavoro del quale qui riassumo le conclusioni e al quale rinvio anche per l'esame completo delle testimonianze letterarie – anche quelle che non menzionano Archelao – ed epigrafiche.

2. Il citato scolio a Demostene e i citati luoghi di Diodoro e di Arriano.

3. Rinvio ancora al mio *art. cit.* per il calendario e per la lettura delle fonti: fortemente tendenziosa la descrizione delle feste del 348 come ἐπινίκια della presa di Olinto in Diod. XVI 55, 1 (da cfr. con Dem. XIX 192). La portata e il significato delle Olimpie di Dion risultano nell'insieme molto diversi da quelli delle innumerevoli celebrazioni occasionali note in part. per Alessandro (*infra*, 235 ss.): per il grande significato 'politico' della πανήγυρις ai piedi dell'Olimpo vd. HATZOPOULOS 1996a, I, 287-8 (anche se la fonte qui utilizzata, Diod. XVII 16, va riferita a mio parere a una festa tenuta a Ege: cfr. n. 1 e MARI 1998). Di grande interesse, in particolare, il confronto che lo studioso suggerisce con i Νάια epiroti, celebrati a Dodona in onore di Zeus Νάιος, e con la πανήγυρις etolica di Termo (289 n. 7). Cfr., per la possibile derivazione del nome del mese Δῖος da feste Δῖα (attestate altrove), e l'eventuale rapporto tra queste e le Olimpie, KALLÉRIS 1954-76, I, 250 ss.; II, 557; in gen. sul calendario macedone TRÜMPY 1997, 262-5.

4. Delle fonti che collegano esplicitamente ad Archelao la storia delle Olimpie macedoni (*supra*, n. 1), lo scolio a Demostene gli assegna genericamente la prima istituzione degli Ὀλύμπια ... ἐν Δίῳ τῆς Μακεδονίας, Diodoro (XVII 16, 3-4), in particolare, l'introduzione di σκηνικοὺς ἄγῶνας Διὶ καὶ Μούσαις; Arriano, a sua volta,

a Dion, ha consentito in questi ultimi anni l'individuazione esatta del *témenos* di Zeus, ben noto dalle fonti letterarie, e di altri importanti edifici del santuario<sup>1</sup>. Resta ancora ignota la collocazione (e l'esistenza stessa) di un luogo di culto specificamente dedicato alle Muse, ma una recente, importante scoperta epigrafica ha fatto nuova luce sugli aspetti organizzativi di tale culto, al contempo confermando – almeno per l'avanzata età ellenistica – il suo stretto legame con il carattere 'nazionale/monarchico' del grande santuario e delle sue feste<sup>2</sup>. La scoperta di un luogo di culto consacrato a Zeus sull'Olimpo ha confermato, infine, anche le testimonianze antiche in questo senso; è noto peraltro come il culto di Zeus Olimpico sia anche altrove radicato in Macedonia<sup>3</sup>. Il legame privilegiato che la tradizione letteraria stabilisce tra l'Olimpo, e la regione pieria in generale, le Muse e lo stesso Zeus, è, poi, sin troppo noto: e la

ricorda che Alessandro celebrò tra l'altro, nel 335, τῷ ... Διὶ τῷ Ὀλυμπίῳ τὴν θυσίαν τὴν ἀπ' Ἀρχελαίου ἔτι καθεστῶσαν (cerimonia che sembra da distinguere dall'agone delle Olimpie che Alessandro, stando appunto ad Arriano, tenne quell'anno a Ege: vd. MARI 1998).

1. Sul santuario di Zeus a Dion: Diod. XVIII 4, 5 (progetto di ricostruzione negli ὑπομνήματα di Alessandro); Polyb. IV 62, 2 (cfr. anche V 9, 5), per la devastazione etolica del 219; Liv. XLIV 7, 1-3; forse, Iust. XXIV 2, 8; sul gruppo scultoreo dei cavalieri caduti al Granico, dedicato a Dion da Alessandro e opera di Lisippo: Arr. I 16, 4; Plut., *Al.* 16, 15-16; Vell. Pat. I 11, 3-4; Plin., *nat. hist.* XXXIV 19, 64. Per la menzione di Dion e del suo *témenos* nel peana delfico a Dioniso di Filodamo di Scarfea *infra*, 171-2, 179. Gli archeologi hanno individuato, su base epigrafica, il *témenos*, nell'area sacra esterna alle mura di Dion, a sud della città, vicino al teatro di età imperiale (G. BAKALAKIS, «AD» 21, 2.2 [1966], 346-9; ID., in *Ancient Macedonia*, II, Thessaloniki 1977, 251-6; PANDERMALIS 1977, 338 ss.; ID. 1997, 29-30, 79-81; con J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1969, n° 359; 1976, n° 338; 1984, n° 248): il testo epigrafico in questione accerta inoltre l'esistenza, all'interno del *témenos*, di un vero e proprio *naós* (HATZOPOULOS, *Bull. ép.* 2000, n° 453). Finora gli scavi hanno portato alla luce un altare monumentale e tracce del muro di peribolo (PANDERMALIS 1999, 44 ss., e nei diversi voll. di *AEMΘ*). All'esterno della città sono pure il teatro ellenistico e lo stadio, molto vicini tra loro: sondaggi in profondità hanno portato alla luce in entrambi i casi monete di fine V-inizi IV secolo, che rendono verosimile la preesistenza di strutture più antiche, forse quelle legate alla risistemazione di Archelao (PANDERMALIS 1999, 74 ss.).

2. D. PANDERMALIS in *AEMΘ* 13, 1999, 415-23 (cfr. *Bull. ép.* 2001, n° 273): dedica alle Muse e a Dioniso di una statua del re Perseo da parte dei μουσαῖοι, associazione devota al culto delle dee, ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐεργεσίας τῆς εἰς τὴν σύνοδον καὶ εὐσεβείας τῆς πρὸς τοὺς θεοὺς. Rinvenuta in reimpiego in un edificio della città, l'iscrizione non aiuta a risolvere il problema della localizzazione esatta di tale culto a Dion: l'unica testimonianza archeologica di rilievo nota in precedenza era una statuetta, pure ellenistica, di Musa con lira (PANDERMALIS 1977, 338; per HEUZEY 1860, 124-5 a Dion il luogo di culto di Zeus e delle Muse era uno solo). Sul culto delle Muse nella zona cfr., oltre alle fonti sulla πανίγυρις, Polyb. XXXVII 1, per il toponimo Μουσεῖον; [Plut.], *de lib. educ.* 20, 14 B-C, per una dedica alle Muse (a Dion? a Ege?) da parte di Euridice, moglie di Aminta III e madre di Filippo II (accettando la lettura Εὐρυδίκη Σίρρα imposta dai paralleli ritrovamenti epigrafici dal santuario di Eukleia a Ege: A.N. OIKONOMIDES, «AncW» 7 [1983], 62-4; SAATSOGLU-PALIADELI 2000, 401-3).

3. Fonti letterarie sul culto di Zeus sull'Olimpo in BAEGE 1913, 12 s. (quella di Apollod., *FGrHist* 244 F 174 di Olimpie sul monte Olimpo era correttamente riferita alle feste di Dion); riscontri archeologici in H. SCHEFFEL, «MDAI(A)» 47 (1922), 129-30; B. KYRIAZOPOULOS – G. LIVADAS, «ΑΔ» 22 (1967), A, 6-14. Del culto di Zeus Olimpico in diverse località macedoni, molte sono le testimonianze di età romana (DÜLL 1977, 103). Di età romana sono anche le Olimpie di Berea, forse eredi del decaduto prestigio di quelle di Dion e di Ege, di cui riparleremo (HATZOPOULOS 1982, 41 n. 91; 1996a, I, 350; e cfr. *IG* II<sup>2</sup>, 3169/70 = MORETTI 1953, n° 90; D. KANATSOULIS, «Makedonika» 3 [1953-55], 27-102 [94 ss.]); incerta la lettura del testo e l'identificazione degli Ὀλύμπια τῆς Μακεδονίας in un'iscrizione da Sardi dell'età di Caracalla (*JGR* IV, 1519 = *I. Sardis* 79 = MORETTI 1953, n° 84). Altre notizie rimandano a un culto di Zeus Olimpico non legato esclusivamente all'Olimpo (così H. SCHWABL in H. Schwabl – J. Schindler, *Zeus, RE* Suppl. XV [1978], 994-1481 [1119 e 1466-8]): Alessandro decide la costruzione di un tempio a Zeus Olimpico a Sardi (Arr. I 17, 5-6) e la celebrazione di Olimpie a Ege nel 335 (Arr. I 11, 1, da preferire a Diod. XVII 16, 3-4: cfr. p. 52 nn. 1 e 4). Più incerta è la notizia di Olimpie a Olinto (p. 58 n. 2).

ricchezza e i contenuti di almeno alcune delle testimonianze confermano la vitalità di entrambi i culti nella regione<sup>1</sup>.

Dallo scavo di Dion sono emerse con grande chiarezza sia la frequentazione precoce, già arcaica, dell'area sacra, sia la netta separazione tra questa e la città, un πόλισμα secondo Tucidide. Il suo pieno sviluppo urbano e istituzionale, che l'evidenza archeologica ed epigrafica permette di cogliere con chiarezza alla fine del IV secolo<sup>2</sup>, ha però senz'altro la sua origine ultima nel 'salto di qualità' impresso da Archelao alla sua πανήγυρις. L'idea di uno sviluppo di Dion (da πόλισμα a fiorente πόλις) almeno avviato sotto Archelao si concilia del resto assai bene con il generale attivismo – urbanistico, militare, istituzionale – che proprio Tucidide (II 100, 2) riconosce al sovrano, e con l'ipotesi che ne deriva di una precisa e mirata 'redistribuzione di compiti', da lui voluta, tra le principali città macedoni. Non si debbono sopravvalutare, naturalmente, i contorni dell'operazione, e sussistono dubbi sul fatto che il trasferimento della capitale (o meglio dell'abituale residenza dei sovrani) da Ege a Pella vada attribuito proprio ad Archelao piuttosto che a qualcuno dei suoi successori<sup>3</sup>. Ma la testimonianza tucididea non può essere trascurata, in termini generali, e nel caso particolare

1. Sulle Muse 'figlie di Zeus' sull'Olimpo insistono l'*Illiade*, la *Teogonia* e una lunghissima tradizione letteraria successiva (BAEGE 1913, 121 ss.). Particolarmente significativi sono i vv. 62-65 – peraltro di discussa autenticità – del poema esiodeo, che menzionano, in riferimento alla vita delle Muse sull'Olimpo, λιπαροὶ τε χοροὶ καὶ δώματα καλά condivisi con le Cariti e con Himeros (cfr. la collocazione in Pieria di una 'costellazione' divina molto simile da parte di Eur., *Bacch.* 409-415). La connessione Muse-Pieria è ribadita dalle tradizioni genealogiche attorno a Piero, padre delle Muse o portatore del loro culto nella regione ai piedi dell'Olimpo ed eventualmente in Beozia (*infra*, 57 e n. 4).

2. Il santuario di Demetra a Dion è in uso già nel VI sec.; la città conosce un grande sviluppo alla fine del IV sec. (età di Cassandro), quando vengono tra l'altro realizzate le sue mura (STEPHANIDOU-TIVERIOU 1998; PANDERMALIS 1999, 118 ss.). L'area sacra è interamente extraurbana, e la sua estensione conferma il carattere di 'città santa' di Dion, oltre a suggerire l'ipotesi di uno sviluppo dei suoi santuari in qualche misura indipendente da quello cittadino (per i dati archeologici, vd. p. 53 n. 1; sullo sviluppo delle istituzioni cittadine a Dion nel IV secolo cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 129-30). La definizione di πόλισμα è in Thuc. IV 78, 6 (sull'uso del termine si veda FLESTED-JENSEN 1995, 129-31), mentre da Liv. XLIV 7, 3 si può dedurre che l'area cittadina fosse ancora relativamente piccola al tempo della conquista romana.

3. L'attribuzione dell'iniziativa ad Archelao ricorre negli studi, nonostante l'assenza di conferme nelle fonti notata già da KAERST 1926-27<sup>3</sup>, I, 167 n. 1 e MOMIGLIANO 1934a, 25 n. 1. Hanno spinto in questa direzione, oltre al citato passo tucidideo, anche l'attribuzione a Pella, per il 382, dello status di μεγίστη τῶν ἐν Μακεδονίᾳ πόλεων in Xen., *hell.* V 2, 13 (KÖHLER 1893, 498 e n. 3; GEYER 1930, 98; PAPAKONSTANTINOY-DIAMANTOYROU 1971, 84-5; PETSAS 1978, 32-3; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 6, 139-40, 150; BORZA 1992<sup>2</sup>, 166-71; GREENWALT 1999b, 159 ss., 173-4); peraltro la città era ancora piccola, per gli *standard* greci, all'inizio del regno di Filippo II (Strab. VII, fr. 20; 23, 330 C.; cfr. Dem. XVIII 68). Nell'aneddotica su Archelao mecenate di artisti e intellettuali greci, l'unica traccia di una collocazione della corte a Pella è in *vita Eurip.* 3, 28. DELACOULONCHE pensava che a trasferire la capitale fosse stato Aminta III, per sottrarre la corona agli intrighi e ai disordini di Ege (1859, 188; cfr. ora M.B. HATZOPOULOS, in Id. – L.D. Loukopoulou, *Two Studies in Ancient Macedonian Topography*, Athens 1987, 41-4; 1996a, I, 293 e n. 2, 471-2, che nota comunque opportunamente che il trasferimento della *residenza abituale* dei re a Pella non annullò il ruolo politico di Ege, e che in ogni caso «Macedonia ... did not possess a capital, with the current meaning of this term»: cfr. BORZA 1992<sup>2</sup>, 166-7; ripropone con decisione la candidatura di Archelao GREENWALT 1999b). Il fatto che Filippo II sia nato e cresciuto a Pella (Strab., oltre che nei fr. citt., XVI 2, 10, 752 C.) è naturalmente solo un *terminus ante quem*, e la collocazione della «reggia» a Pella in Ps. Scyl. 66 è un dato difficile da valutare per la problematica cronologia del *Periplo* (cfr. pp. 68-9 n. 5). La candidatura di Archelao resta nell'insieme la più valida: la sua politica 'urbana' (su cui BORZA, *loc. cit.*; HATZOPOULOS 1996a, I, 469-71; GREENWALT 1999b, 172) è ben attestata almeno per un'altra grande città del regno, la ribelle Pidna, conquistata e trasferita a ca. 20 stadi dalla costa (Diod. XIII 49, 1-2, e cfr. 68-9 n. 5); su Dion vd. nel testo.



di Dion l'archeologia conferma uno sviluppo primario dell'area sacra che dovette in qualche misura trascinare con sé, se non determinare, la crescita della città. Di sicuro, la fondazione o rifondazione delle Olimpie potenziò il ruolo sacrale della città e l'importanza dei suoi santuari: il *témenos* di Zeus, in particolare, era destinato a diventare, se non lo era già, il più importante dei luoghi di culto macedoni, luogo privilegiato per la collocazione di testi ufficiali, dediche offerte dalla dinastia, monumenti celebrativi<sup>1</sup>.

Analizzare il versante 'macedone' dell'intervento di Archelao a Dion, le ricadute in termini, per così dire, di politica interna dell'istituzione di una vera e grande πανήγυρις nazionale, è a mio parere una premessa necessaria per comprendere appieno il senso dell'operazione. La tesi di Badian secondo cui il sovrano allesti 'counter-Olympics' per rifarsi della bocciatura subita a Olimpia, oltre a fondarsi su una ricostruzione complessiva dei rapporti della Macedonia col santuario eleo nel V secolo non sufficientemente argomentata<sup>2</sup>, mi pare non consideri abbastanza proprio gli aspetti più propriamente *macedoni* dell'iniziativa di Archelao. Quello del rapporto tra le feste di Dion e l'eventuale modello delle πανηγύρεις greche, tuttavia, è un problema reale. Non si tratta, naturalmente, di riproporlo nei termini di una 'imitazione' delle consuetudini culturali note a sud dell'Olimpo, di una 'grecizzazione' più o meno programmata dei *sacra* macedoni: una prospettiva del genere non ha più alcun senso per chiunque si occupi di Macedonia<sup>3</sup>. La questione va vista limitatamente alle *forme* del culto e alla sua lettura pubblica: il ruolo innovatore che le fonti assegnano ad Archelao nella storia delle feste di Dion andrà allora interpretato non solo in riferimento alle modalità locali del culto e alla stessa 'funzione' e importanza della città nell'ambito del regno macedone, ma anche nel contesto di un coerente disegno di dialogo culturale con la Grecia a sud

---

1. S'è detto del monumento lisippeo ai caduti del Granico (53 n. 1: cfr. CALCANI 1989 e 1993, con bibl. prec.) e del progetto di un nuovo tempio a Zeus nel 'testamento' di Alessandro. Che a Dion fossero poste dediche dei re e dei Μακεδόνες e copie di trattati interstatali è confermato dall'evidenza epigrafica: in almeno un caso, poi, quello del trattato tra Perseo e il re illirico Genzio, Polyb. XXIX 4, 4-6 pone a Dion anche la conclusione dell'accordo e lo scambio dei giuramenti (su questa funzione del grande santuario e le testimonianze epigrafiche relative cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 316; II, nrr. 3, 23, 35; LEFÈVRE 1998c, 131 n. 69; MARI 1998, 160 n. 1). La lettera reale di Filippo V relativa a una disputa di confini tra Fere e Demetriade, pure da Dion, lascia anzi supporre una più ampia funzione archivistica del santuario, che doveva conservare copie di tutti i principali atti pubblici dello stato macedone (HATZOPOULOS 1996a, II, n° 11, con bibl.; per le scoperte epigrafiche più recenti, ancora inedite, ID. 1998, 1193-5: particolarmente rilevante la scoperta di una copia del trattato tra Perseo e i Beoti del 173 [?], che ha permesso a D. Pandermalis di correggere in modo persuasivo il testo di Liv. XLII 12, 6: il trattato era da pubblicare in triplice copia, *uno Thebis, altero ad Dium, augustissimo et celeberrimo in templo, tertio Delphis* [AEMΘ 11, 1997, Thessaloniki 1999, 233-40; cfr. HATZOPOULOS, *art. cit.* e *Bull. ép.* 2000, n° 453]). Da Dion vengono anche un decreto attribuibile, almeno in via ipotetica, al κοινόν dei Macedoni (HATZOPOULOS 1996a, II, n° 32; cfr. I, 128 n. 6, 262-3: ma vd. ora ID., *Bull. ép.* 2000, n° 453); due dei più antichi decreti *cittadini* macedoni (HATZOPOULOS 1996a, II, nrr. 56, 57; MARI 1999a, 637 n. 31); frammenti bronzei di scudi dedicati da re macedoni dopo successi in battaglia (PANDERMALIS, in *Μύρτος. Μνήμη 'Ι. Βοκοτοπούλου*, Thessaloniki 2000, XVIII-XXII; ID., AEMΘ 13, 1999, 417 ss.); lettere di sovrani antigonidi (HATZOPOULOS, *Bull. ép.* 2000, n° 453).

2. *Supra*, 49 ss. Alla tesi di Badian si sono allineati tra gli altri BORZA (che ha però progressivamente sfumato la caratterizzazione delle feste di Dion come 'counter-Olympics': 1992<sup>2</sup>, 174-5; 1993, 241) e STELLA G. MILLER (2000, 266).

3. Cfr. 31 e n. 1. In questo senso la formulazione di BORZA 1993, 238 (e già 1992<sup>2</sup>, 171 ss.), secondo cui «the significance of the Greek-Macedonian cultural conjunction was that the Macedonians adapted and exploited philhellenism for purposes that were uniquely Macedonian», pur rappresentando un passo avanti rispetto alla visione tradizionale del problema, mi sembra ancora imprecisa e piuttosto meccanica.

dell'Olimpo, quale si recupera dalle testimonianze antiche sulla controversa figura del sovrano. Non c'è bisogno di pensare a una esclusione di Archelao da Olimpia per spiegare il suo ambizioso progetto di dotare la Macedonia di una πανήγυρις di livello panellenico. Il senso dell'iniziativa di Archelao – e della sua politica culturale complessiva – si coglie solo valorizzando adeguatamente entrambi i binari che essa percorre, quello specificamente macedone e quello greco *tout court*.

Il valore dei 'modelli' greci è dunque da limitare in questo senso. Il modello delle Olimpie peloponnesiache, sul quale insisteva Badian, è certamente presente: qualche indizio mi lascia supporre, anzi, che le feste macedoni si svolgessero anch'esse con cadenza quadriennale e, sia pure in una stagione diversa, negli stessi anni della celebrazione di Olimpia<sup>1</sup>. Tuttavia, nell'intitolatura religiosa come nel programma delle competizioni, non possiamo limitarci a parlare di una copia di quella. La πανήγυρις pieria prevedeva certamente agoni: ne parlano, senza ulteriori precisazioni, Arriano, Dione Crisostomo, Stefano di Bisanzio<sup>2</sup>; Diodoro parla, almeno per l'edizione del 348, di πανήγυρις μεγάλη, menziona μεγαλοπρεπεῖς θυσίας e λαμπροὺς ἄγῶνας, precisa che questi ultimi erano σκηνικοὺς ἄγῶνας Διὶ καὶ Μούσαις. Demostene conferma che vi accorrevano τεχνῖται. Le testimonianze epigrafiche aggiungono al quadro, per epoche successive, anche competizioni sportive, di corsa e forse di pugilato e lotta, e probabilmente musicali<sup>3</sup>. Poiché in altri contesti, in Grecia, l'introduzione di gare teatrali è sviluppo più tardo rispetto al programma sportivo e musicale, è lecito supporre che le feste volute da Archelao abbiano compreso sin dalle origini, accanto agli agoni scenici, quelli atletici (in linea del resto col programma *solo* sportivo di Olimpia) e – com'è verosimile in una festa dedicata alle Muse – poetico-musicali<sup>4</sup>.

Nel risalto conferito da Archelao, nelle Olimpie di Dion, agli σκηνικοὶ ἄγῶνες, oltre che nel generale impulso agli spettacoli teatrali in Macedonia collegabile alla chiamata a corte, tra gli altri artisti e intellettuali greci, di Euripide e di Agatone, è stato spesso visto, poi, un tributo esplicito alla cultura ateniese<sup>5</sup>. È notevole che nella stessa Dion siano attestate, almeno

1. MARI 1998: l'unica edizione per noi databile delle Olimpie di Dion cade in un anno olimpico (348), mentre, a quanto sembra, nel 335 Alessandro tenne occasionalmente la πανήγυρις nella vecchia capitale Ege. L'ipotesi (non dimostrabile con assoluta certezza) è che la festa macedone seguisse anche la cadenza penteterica delle Olimpie 'vere', il che non esclude naturalmente che a Dion si tenessero anche feste minori, annuali, in onore di Zeus e/o delle Muse.

2. Dio Chr. XIII 30, gli altri autori nei passi citati.

3. Rimando ancora al mio *art. cit.* Tra le gare sportive, non ci sono attestazioni positive di corse ippiche.

4. Sul programma di gare a Olimpia vd. GARDINER 1910, 198. Ancora in età imperiale, quando anche le feste panelleniche allargarono il quadro delle competizioni, a Olimpia la tradizione non venne alterata: da Suet., *Ner.* 23, 1, perlomeno, apprendiamo che non vi si tenevano concorsi musicali. Secondo SOTIRIADIS («PAA» 1928, 68-71), anche a Dion l'elemento originario sarebbero le gare sportive, cui Archelao avrebbe aggiunto quelle teatrali. Molto debole appare invece la tesi di HOFFMANN 1906, 97 n. 132, ripresa da KALLÉRIS 1954-76, I, 184-5, di una specifica caratterizzazione 'teatrale' del culto macedone delle Muse, basata sull'interpretazione dell'epiclesi macedone delle Muse riferita da Esichio, s.v. *Θούριδες*, nel senso di «protettrici degli spettacoli» (lettura completamente diversa in PRELLER – ROBERT 1894-1926<sup>4</sup>, I, 720 n. 2; cfr. anche M. MAYER, *Musai*, RE XVI, 1 [1933], n° 1, 680-757 [693-4]).

5. Che tra le innovazioni apportate da Archelao alle feste di Dion ci sia l'introduzione di agoni scenici è detto espressamente da Diod. XVII 16, 3 (cfr. 52 n. 4). Sul possibile impulso dato dal sovrano, e dalla presenza di Euripide a corte, alla diffusione del teatro e delle competizioni sceniche in Macedonia vd., oltre al contributo di Sotiriadis citato in n. prec., GIRARD 1904, 166 ss. e POLACCO 1986, 26 ss. Polacco suggerisce, in particolare, un suggestivo confronto tra la politica culturale di Archelao e quella di Pisistrato: in entrambi i casi sarebbero

nel IV secolo, feste Dionisie che comprendono spettacoli e forse concorsi (ne abbiamo notizia da una concessione di proedria): la vivacità della vita pubblica e culturale cittadina si conferma un portato, non sappiamo quanto immediato, delle iniziative di Archelao. L'ipotesi che quelle Dionisie e altre feste minori a carattere annuale si affiancassero alla grande πανήγυρις quadriennale secondo lo stesso modello delle Dionisie ateniesi è tanto suggestiva quanto, a mio parere, realistica<sup>1</sup>. Che Euripide abbia avuto un ruolo diretto, anche a livello pratico-organizzativo, nella politica culturale (dunque anche 'teatrale') di Archelao è più che un'ipotesi, anche se le tracce nelle fonti sono molto labili<sup>2</sup>.

D'altra parte, la singolarità di una grande celebrazione (forse penteterica) a carattere agonale intitolata (anche) alle Muse suggerisce almeno un altro termine di confronto, i Μουσεία di Tespie, in Beozia, celebrazione quadriennale con gare poetiche, musicali e (ma solo da epoca relativamente tarda) teatrali. Se le feste dell'Elicona – assai note nell'antichità – siano state per la πανήγυρις di Dion un ulteriore 'modello' (con i limiti di applicabilità di questa definizione già indicati) è difficile dire, data la scarsità di notizie e la loro ineguale distribuzione nelle diverse epoche<sup>3</sup>: il confronto tra le due tradizioni di culto e le rispettive modalità è però senz'altro possibile, e dà maggiore concretezza alle connessioni mitologiche e culturali stabilite tra le due regioni, nel nome delle Muse, dalla tradizione antica<sup>4</sup>.

---

riorganizzate e codificate attività già esistenti, nel caso macedone forse limitate all'ambito sacrale. Per la possibilità che feste ateniesi legate a competizioni sceniche (Dionisie *in primis*) possano aver agito da modello per le Olimpie di Archelao vd. GIRARD 1904, 160 (anche per una possibile periodicità *annuale*); SCHACHERMEYR 1949, 28. La diffusione delle strutture e degli spettacoli teatrali in Macedonia è confermata, per epoche successive, dagli scavi nella stessa Dion (53 n. 1), e a Ege-Vergina (ANDRONIKOS 1984, 46-9, con datazione al IV sec. e identificazione con il luogo in cui fu ucciso Filippo II [Diod. XVI 93, 1; 94, 3]); a Pella un teatro è ricordato, per l'epoca di Alessandro, da Plut., *non posse suav. vivi sec. Epic.* 13, 1096 B (PAPAKONSTANTINOU-DIAMANTOUREOU 1971, 57-8), ma mancano finora i riscontri archeologici. Interessante anche la notizia, in Plut., *Al.* 71, 8, del conferimento ai reduci della campagna d'Asia, dopo la rivolta di Opis, del diritto alla proedria tra gli altri onori (per una testimonianza epigrafica da Dion, nello stesso senso, vd. n. s.).

1. Per l'epigrafe (inedita) con concessione della proedria ἐν τοῖς γυμ[νικ]οῖς ἀγῶσι καὶ ἐν τοῖς [Δι]οῦσι, conservata al museo di Dion e datata alla fine del IV sec., vd. PANDERMALIS 1977, 341-2; HATZOPOULOS 1996a, I, 129 e II, n° 57. L'iscrizione presentata da Pandermalis in *AEMΘ* 13, 1999 (cfr. 53 n. 2) associa nuovamente in una dedica (e forse nella σύνοδος in essa menzionata, che lo studioso greco identifica con le Olimpie) le Muse e Dioniso.

2. Secondo *vita Eurip.* 1, 23-24 il poeta, nel suo soggiorno presso Archelao, μάλα ἔπραττε παρ' αὐτῷ, ὅτε καὶ ἐπὶ τῶν διοικήσεων ἐγένετο: GIRARD escludeva un incarico burocratico-amministrativo e pensava a un'attività in campo teatrale, legata forse proprio al 'lancio' delle feste di Dion (1904, 166; cfr. anche Sol. 9, 14, secondo cui il re *in tantum litterarum mire amator fuit, ut Euripidi tragico consiliorum summa concrederet*). Non si può escludere, con GOOSSENS 1962, 669 e 672 n. 39, che la carica eventualmente ricoperta dal poeta fosse puramente onoraria.

3. Il luogo di culto e le feste alle pendici dell'Elicona sono ricordati da Plut., *amat.* 1, 748-749; Paus. IX 31, 3; Athen. XIV 26, 629 a; Eusth. *ad Il.* XIII 21. Le testimonianze epigrafiche dal sito attestano attorno al 230-20 a.C. la riorganizzazione penteterica di agoni preesistenti (P. JAMOT, «BCH» 19 [1895], 321-85 [330 ss.]; D. KNOEPFLER, in A. Hurst – A. Schachter [a cura di], *La montagne des Muses*, Genève 1996, 141-67; ID. in «Recherches et rencontres» 7, 1996 [non vidi: cfr. *SEG* 46, 1996, 536 e 556]); il luogo sacro è frequentato già in età geometrica (G. ROUX, «BCH» 78 [1954], 22-48; J. BINTLIFF, in Hurst – Schachter, *op. cit.*, 193-210).

4. Il proemio della *Teogonia* non è che l'esempio più noto della connessione privilegiata stabilita tra Pieria e Beozia nel nome delle Muse (cfr., senza riferimenti specifici alla sfera culturale, R. SCHLESIER, «RHR» 199 [1982], 131-67, con bibl.). Esiodo adombra tra l'altro per la Beozia un'associazione diretta, nel culto, tra le Muse e Zeus, analoga a quella pieria (*Theog.* 3-4, e cfr. sch. *ad loc.*). Strabone istituisce un legame diretto, sostenendo la

Il carattere composito della festa ai piedi dell'Olimpo, nel programma di culto e in quello agonistico, il suo presentarsi come una vera *summa* di diverse celebrazioni di respiro e fama panellenici suggeriscono, come si diceva, il carattere almeno in parte artificioso dell'iniziativa di Archelao. La varietà del cartellone è un elemento di particolare originalità. Nel programma misto le Olimpie macedoni anticipano, come si accennava, sviluppi molto più tardi (ellenistici, e soprattutto romani) dell'agonistica greca<sup>1</sup>. In termini più generali, già in età ellenistica la larga diffusione dei giochi ἰσολύμπιοι e ἰσοπύθιοι ridurrà grandemente la distanza tra le celebrazioni a carattere locale e gli antichi giochi panellenici. In età imperiale, poi, questi ultimi saranno ovunque 'clonati', in Grecia e nei territori degli ex regni ellenistici, nel nome come nei più minuti aspetti del cerimoniale. Ma alla fine del V secolo le sole feste omonime della πανήγυρις di Olimpia note con certezza sono quelle di Atene e, appunto, quelle di Dion: è solo un'ipotesi molto incerta che queste ultime abbiano avuto un ulteriore, diretto modello locale, nel vicino mondo delle πόλεις di Calcidica, in supposte 'Olimpie' di Olinto<sup>2</sup>.

Un passo ulteriore verrà, dopo Archelao, ancora dalla Macedonia: non c'è dubbio infatti che la sterminata serie di agoni occasionali allestiti da Alessandro durante la spedizione d'Asia<sup>3</sup>, sradicando la grande tradizione agonistica greca (e specificamente macedone) da ogni originario legame geografico, abbia avuto sull'evolversi di quella tradizione conseguenze importanti, alla lunga irreversibili. L'iniziativa di Archelao anticipa dunque, in

comune origine tracia del culto pierio e beotico delle Muse e citando come prova affinità toponomastiche tra le due aree (IX 2, 25, 410 C.; X 3, 17, 471 C.) note anche a Paus. IX 30, 7-12; 34, 4 (HAMMOND 1972, 126-7, 136 n. 2), che riferisce inoltre una tradizione secondo cui il culto delle Muse in Beozia sarebbe stato introdotto da un macedone di nome Piero, nonché quella, anche altrimenti nota, che faceva di Piero il *padre* delle Muse (IX 29, 3-4; G. HERZOG-HAUSER, *Pieros*, *RE Suppl.* VIII [1956], 498-9). ROUX, «BCH» 78 (1954), 38 ss. suggeriva un confronto strutturale tra i siti di Tespie e di Dion, notando importanti affinità (probabile assenza di un vero e proprio edificio di culto, teatro collegabile a feste di contenuto agonistico; cfr. anche L. ROBERT, «AE» 1977, 195-210 = *Opera minora selecta*, VII, 765-80 [766 n. 1]).

1. Sul problema generale L. ROBERT, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris 1938, 88 n. 2; BILINSKI 1979, 44 ss., 76 ss., 99-100; MORETTI 1977, 498-9; STEPH. G. MILLER 1991<sup>2</sup>, n° 58.

2. Ne parla Filostrato (cit. a p. 60 n. 2): ma la notizia non ha altri riscontri, ed è priva di riferimenti cronologici. L'ipotesi di un'antiorità di queste feste rispetto a quelle volute da Archelao si ricava solo ammettendo, con BAEGE 1913, 15, che ad esse alludano i motivi 'olimpionici' nella monetazione cittadina di fine VI e V sec. (aquila e serpente, simboli di Zeus Olimpico; carro, cavalli e mèta, chiaro riferimento a competizioni ippiche). Più prudentemente HEAD vi vedeva un richiamo all'interesse delle città calcidiche per la partecipazione alle gare panelleniche e/o una 'citazione' delle monete della madrepatria Calcide (1911<sup>2</sup>, 207-9: «Olynthus issued money for Olympic festivals in the name of all the Chalcidian colonists who attended the game»; cfr. anche DÜLL 1977, 103; ma sulla scarsa partecipazione effettiva di atleti di area macedone e calcidica alle gare panelleniche stando almeno ai dati superstiti, *infra*, 319 ss.). In area macedone sono note altre feste Olimpie in età molto più tarda (cfr. 53 n. 3): in generale sulla 'clonazione' delle feste panelleniche in età romana, oltre che sulle Olimpie ateniesi istituite o rinnovate da Pisistrato, e rilanciate in età adrianea, MARI 1998, 155 n. 1, 156 n. 1. In età arcaica, oltre che a Olinto, incerte notizie relative a una replica provinciale delle feste olimpiche rimandano a Sibari (e forse a Crotona): MARI 2000, 270-2; per le Pitiche è noto invece, e del tutto peculiare, il caso delle feste organizzate a Sicione da Clistene (M.F. MCGREGOR, «TAPhA» 72 [1941], 266-87; M. GIANGIULIO, *Ricerche su Crotona arcaica*, Pisa 1989, 270-1 n. 164, con le fonti). Sul duplice carattere 'isolimpico' e 'isopitico' dei *Nikephoria* pergameni e il loro carattere di epitome di tutta l'esperienza culturale e agonistica della Grecia classica cfr. MUSTI 1998.

3. Con la significativa premessa delle Olimpie di Ege nel 335 (MARI 1998). Per gli agoni nel corso della στρατεία vd. *infra*, 235 ss.

qualche modo, un fenomeno (la ‘clonazione’ e ‘provincializzazione’ delle feste panelleniche) molto più tardo. La sua apertura culturale e politica verso il mondo delle πόλεις a sud dell’Olimpo, ben nota per altri versi<sup>1</sup>, si concretizza in questo caso nella volontà di rendere note e familiari a quel mondo le tradizioni di culto locali, ponendole a un livello il più prossimo possibile a quello delle feste panelleniche. L’ambizione, così tipica del mecenate Archelao, di attirare in Macedonia artisti, probabilmente atleti, certamente uno scelto pubblico di spettatori dalla Grecia meridionale, si spiega dunque più con la sua politica culturale complessiva che con l’ipotesi, sprovvista di sostegno nelle fonti, di una sua estromissione da Olimpia. La probabile collocazione delle Olimpie macedoni nel mese autunnale di Δῖος, che in primo luogo rispettava il calendario religioso nazionale<sup>2</sup>, evitava al tempo stesso la concomitanza con le feste panelleniche, nonché con le Dionisie e le Panatenee ateniesi, rendendo possibile la partecipazione di competitori qualificati e di un pubblico numeroso<sup>3</sup>. Una lettura duplice (specificamente macedone e panellenica) si impone anche per la scelta di Dion: il potenziamento di un tradizionale centro di culto dell’ἔθνος macedone premia al tempo stesso la Pieria, la regione del regno meglio nota e più ‘vicina’ – non solo geograficamente – ai Greci del sud. Si pensi alla rapida ma rivelatrice descrizione di Dion e della Pieria in Thuc. IV 78, 6, che ne fa una sorta di appendice della Tessaglia (... Δῖον ... ὃ ὑπὸ τῷ Ὀλύμπῳ Μακεδονίας πρὸς Θετταλοῦς πόλισμα κεῖται); che la Pieria fosse il ‘cuore’ dello stato macedone agli occhi dei Greci è evidente poi tanto dalle tradizioni storiche quanto da quelle mitografiche<sup>4</sup>, e la regione, per parte sua, è all’avanguardia, in ambito macedone, anche nell’intrecciare rapporti con i grandi santuari (*supra*, 29 ss.). Archelao non poteva scegliere, per la sua festa a un tempo macedone e panellenica, una sede più opportuna di Dion.

L’insistenza delle fonti nel collegare al nome di Archelao le Olimpie di Dion mostra senz’altro che a lui si dovette un reale salto di qualità nel prestigio della festa. In tempi successivi, soprattutto nell’età di Filippo e di Alessandro, la potenza dello stato macedone attirò alla πανήγυρις μεγάλη un pubblico notevole, e le Olimpie di Dion restarono famose ancora nella tarda antichità. Tuttavia, le testimonianze numismatiche sembrano restringere

1. Fonti a p. 49 n. 1. Il giudizio di MOMIGLIANO sul carattere rinunciataro e sugli esiti effimeri della politica greca di Archelao è certamente riduttivo (1934a, 25-9; cfr. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 603; sull’opera culturale e politica di Archelao: KÖHLER 1893; J. KAERST, *Archelaos*, n° 7, *RE* II, 1 [1895], 446-8; GEYER 1930, 97 ss.; GOOSSENS 1962, 660 ss.; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 137 ss.; DASCALAKIS 1983, 228 ss.; HARDER 1985, 126 ss.; ERRINGTON 1986, 31 ss., 200 ss.; BORZA 1992<sup>2</sup>, 161-79; ID. 1993; HATZOPOULOS 1996a, I, 469-71; GREENWALT 1999b, 165-9).

2. Che ciò ricalcasse i ritmi della vita contadina e pastorale è il suggerimento di HATZOPOULOS, secondo cui l’autunno era inoltre il periodo destinato a matrimoni e ad altre ricorrenze sociali importanti (1982, con datazione all’autunno del 336, anziché all’estate, anche delle nozze tra Cleopatra e Alessandro il Molosso e, dunque, dell’assassinio di Filippo; cfr. S. GEORGUDI, «REG» 87 [1974], 155-85 [168-9 e n. 54]; HAMMOND 1992). Nello stesso periodo andrebbe collocata una delle due πανηγύρεις annuali del popolo macedone, occasione di celebrazioni religiose ma anche di periodico confronto tra il re e le altre componenti dello stato (HATZOPOULOS 1996a, I, 272-3, 289-90, 298, 318 ss., 326, 346 ss., e cfr. *supra*, 52 n. 3).

3. Su questo richiamava l’attenzione già GIRARD 1904, 159-60, che pensava a una periodicità annuale delle Olimpie macedoni: sul problema, in relazione all’ipotesi di una cadenza invece quadriennale (e negli anni olimpici) della festa, vd. MARI 1998.

4. Essenziale ancora Thuc. II 99, ma cfr. pure Herod. VII 131: sulla Pieria come nucleo costitutivo dello stato macedone si veda ZÄHRNT 1984. La Pieria compare nei poemi omerici (*Il.* XIV 226; *Od.* V 50), e in un famoso frammento esiodeo l’eponimo Macedone, figlio di Zeus, è collocato specificamente, col fratello Magnete, περὶ Πιερῆν καὶ Ὀλυμπίον (fr. 7 MERKELBACH – WEST).

alla Macedonia e alla Tessaglia l'ambito di provenienza dei veri e propri *habitués* del santuario. Mancano anche testimonianze relative a teorodoci di Dion: questo dato conferma il carattere essenzialmente locale delle feste, il cui svolgimento non era a quanto pare annunciato ufficialmente dai θεωροί del santuario nelle città greche (a meno di pensare a una semplice lacuna nella documentazione). Non sembra quindi, nonostante le opinioni di qualche studioso moderno e l'indubbia fama che accompagnò per tutta l'antichità la ἱερὰ πόλις ai piedi dell'Olimpo, che la πανήγυρις macedone abbia mai sfidato seriamente il prestigio delle feste panelleniche: né è da credere che Archelao mirasse a tanto<sup>1</sup>.

In questo senso è indicativo un passo di Filostrato, che, pur menzionando, della tradizione agonistica macedone, gli agoni occasionali e 'celebrativi' e non la grande πανήγυρις ai piedi dell'Olimpo, mostra quanto a lungo si sia conservata nel mondo antico la percezione di una distanza tra feste panelleniche e feste locali. Apollonio di Tiana, nell'intento di dimostrare come per il saggio «la Grecia è ovunque», porta al suo interlocutore l'esempio delle competizioni sportive: «Se tu, o Damis, ti trovassi con uno di quegli atleti che praticano la lotta e il pancrazio, senz'altro lo inviteresti, se dovesse gareggiare alle Olimpie o recarsi in Arcadia, ad esser coraggioso e forte, e se si tenessero le Pitiche o le Nemee, certo, a prendersi cura del proprio corpo, poiché quegli agoni sono illustri e gli stadi della Grecia prestigiosi. Ma se invece Filippo celebrasse Olimpie dopo aver conquistato città, o suo figlio Alessandro allestisse un agone in onore delle proprie vittorie, gli diresti forse di preparare meno bene il suo corpo o di non tenere alla vittoria per il fatto che si gareggia a Olinto, o in Macedonia, o in Egitto, e non tra i Greci e nei loro stadi?»<sup>2</sup>.

### 1.3. L'ARCHELAI DI EURIPIDE E LA 'SANZIONE DELFICA' ALLE ORIGINI DEL REGNO MACEDONE

Al soggiorno di Euripide alla corte di Archelao appartengono com'è noto due tragedie conservate (*Ifigenia in Aulide* e *Baccanti*) e alcune perdute, tra le quali il celebre *Archelao*.

---

1. Su questo, e sulla eventuale sopravvivenza delle Olimpie di Dion in età tarda, rinvio all'ultima parte del mio *art. cit.* Per le monete di città greche rinvenute nell'area del santuario di Zeus M. IATROU, in *Οι αρχαιολόγοι μιλούν για την Πιερία*, 1, Thessaloniki 1985, 39-42, in attesa di una panoramica più aggiornata sugli abbondanti ritrovamenti numismatici nel sito; per una panoramica sulle feste per le quali sono attestati teorodoci, e dunque l'uso dell'annuncio ufficiale della festa stessa ed eventualmente della tregua sacra connessa (ἐπαγγελία), cfr. P. PERMAN 2000, 22-6.

2. *Vita Apoll.* I 34. Per gli agoni 'celebrativi' nella tradizione sui re macedoni vd. *supra*. Il passo di Filostrato è interessante, tra l'altro, come prova della longeva persistenza dell'idea di una *distinzione*, geografica se non culturale, tra Grecia e Macedonia. Anche per questo gli agoni macedoni sono considerati qui 'di seconda categoria' persino in rapporto agli arcadi Λύκαια (ai quali presumibilmente si allude con l'espressione εἰ μὲν ... ἐς Ἀρκαδίαν ἦτοι). Nello stesso senso va il parallelo istituito da Luciano tra le feste di Olimpia e una non precisata πανήγυρις macedone, pure lusinghiero per quest'ultima, nell'operetta Ἡρόδοτος ἢ Ἀετίων (LXII 7-8, da me discusso nell'*art. cit.*). Che comunque le Olimpie di Dion avessero formalmente raggiunto, almeno in età ellenistico-romana, un posto stabile tra i grandi agoni stefaniti (cfr. J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1978, n° 232), è suggerito da una iscrizione proveniente da Cassandrea che, nel ricordare i successi di un campione nella corsa nomina le Ὀλύμπια τὰ ἐν Δίῳ prima delle Nemee. Il testo, datato tra fine II e inizi I sec. da D.M. ROBINSON, «TAPH A» 69 (1938), 43-76, n° 16 e MORETTI 1953, n° 54 (= *SEG* 14, 1957, 478), va collocato piuttosto, su base paleografica, tra fine III e inizi II, con ALEXANDER 1970, 133 n. 22.

Tutte furono rappresentate in teatri macedoni, ed è anzi possibile, com'è stato sostenuto, che siano state punto di forza del cartellone delle nuove o rinnovate feste Olimpie all'inizio della loro storia.

La πανήγυρις di Dion, destinata tanto all'ἔθνος macedone che a un più vasto pubblico greco, sembra il palcoscenico ideale, in particolare, per la rappresentazione di *Archelao*, opera con la quale Euripide, nel rendere omaggio al suo mecenate e ospite, al tempo stesso ridisegna i contorni delle leggende dinastiche ufficiali<sup>1</sup>. Quanto ancora possiamo ricostruire del contenuto della tragedia, confrontato con le altre tradizioni sulla nascita della dinastia argeade, permette di apprezzare i contributi, più o meno duraturi, di Euripide a tali tradizioni. Di *Archelao* possediamo qualche decina di frammenti<sup>2</sup> e un paio di citazioni indirette. In un brano di Iginio (*fab.* 219), in particolare, è stato riconosciuto un riassunto della trama euripidea o addirittura una traduzione della *hypóthesis* al dramma: «Archelao, figlio di Temeno, cacciato dai fratelli giunse esule in Macedonia<sup>3</sup>, presso il re Cisseo, il quale, attaccato dai vicini, promise di dare ad Archelao il regno e la figlia in moglie se egli lo avesse difeso dal nemico, dato che discendeva da Eracle (Temeno era figlio di Eracle<sup>4</sup>). Egli mise in fuga i nemici in una sola battaglia e chiese al re quanto gli era stato promesso. Quello, dissuaso dagli amici, venne meno alla parola data e pensò di ucciderlo a tradimento. Pertanto ordinò di scavare una buca, di mettervi dentro e attizzare una gran quantità di carbone, e di porvi sopra esili sterpi, per quando Archelao fosse venuto a risolvere la questione. Un servo del re lo rivelò ad Archelao, il quale, saputa la cosa, esprese l'intenzione di avere un colloquio col re in segreto; allontanati i testimoni Archelao afferrò il re, lo gettò nella buca e così lo uccise. Poi si rifugiò, secondo il responso di Apollo, in Macedonia, seguendo la guida di una capra, e dal nome della capra fondò la città di Ege (*profugit ex responso Apollinis in Macedoniam capra duce, oppidumque ex nomine caprae Aegeas constituit*). Da lui si dice discendesse Alessandro Magno». Di un Archelao capraio e antenato di Alessandro e di un oracolo parla

---

1. Sulle opere scritte da Euripide in Macedonia (e almeno in parte rappresentate postume ad Atene), la loro cronologia e l'eventuale composizione delle trilogie: HARTUNG 1843-44, II, 512; GIRARD 1904, in part. 154 ss.; R.J. WALKER, *The Macedonian Tetralogy of Euripides*, London 1920 (*non vidi*); GOOSSENS 1962, 672-3; POLACCO 1986; da non escludere l'ipotesi, sostenuta con buoni argomenti da DI GREGORIO 1987, di una prima composizione dell'*Archelao* anteriore al trasferimento del poeta a Pella. Opinioni diverse circa il luogo esatto delle rappresentazioni (Dion? Ege? Pella?), oltre che negli autori citati, in KÖHLER 1893, 499; RIDGEWAY 1926, 6 ss.; W. NAUHARDT, *Das Bild des Herrschers in der griechischen Dichtung*, Berlin 1940, 80; AUSTIN 1968, 11; ŁOWICKA 1975; HARDER 1985, 126-7. Per il rapporto di Temeno e Temenidi con Archelao vd. *infra*, in questo par.

2. Fr. 228-264 N<sup>2</sup>.; più completa la raccolta di AUSTIN 1968 (38 frammenti), confluita poi, con altri fr. papiracei a riscontro di quelli già noti, in HARDER 1985 (148-68, 281-90).

3. In *Macedoniam*: designazione impropria, come mostra il seguito della storia; nella sua edizione di Iginio lo Schmidt proponeva la correzione *Mygdoniam*, che ha avuto una certa fortuna (cfr., con bibl., DI GREGORIO 1988, 19 e nn. 11, 15, 16).

4. La notazione potrebbe sollevare qualche dubbio sulla effettiva dipendenza di Iginio dalla tragedia di Euripide, che faceva di Temeno il figlio di Illo, dunque *nipote* di Eracle (fr. 2 AUSTIN, v. 17). Già la genealogia euripidea appare 'accorciata', rispetto ad altre tradizioni, nell'intento evidentemente di ridurre le distanze tra Eracle e Temeno eliminando personaggi intermedi poco rilevanti (così HARDER 1985, 201): Iginio, forse, riassumendo Euripide (fonte imprescindibile, se non unica, per la saga di Archelao: vd. *infra*) operò un taglio ulteriore, oppure si deve ritenere che *filius* valga qui genericamente «discendente», da un'espressione greca tipo Ἡρακλέους γεγὼς ἄπο (HARDER 1985, 171).

anche il quarto discorso περὶ βασιλείας di Dione Crisostomo (IV 70-72), un dialogo tra Alessandro e Diogene che per il dettaglio si ispira anch'esso, presumibilmente, a Euripide<sup>1</sup>.

Tra i magri resti del testo di quest'ultimo, invece, è di particolare interesse un frammento del prologo, che illustra la genealogia della stirpe da Zeus a Temeno e, come nel riassunto di Igino, fa di Archelao il figlio di Temeno. La sua nascita era stata annunciata a quest'ultimo, sfiduciato per l'ἄπαιδία, da un altro oracolo, quello di Zeus a Dodona<sup>2</sup>. È solo un'ipotesi tra le altre, basata sull'argomento e su affinità metriche, che *Archelao* fosse la terza parte di una trilogia 'genealogica' composta anche da *Temeno* e *Temenidi*, a loro volta perdute<sup>3</sup>.

Abbiamo visto come la versione delle origini del regno temenide in Macedonia narrata da Erodoto e presumibilmente ispirata dalla propaganda di Alessandro I abbia per protagonista un Perdicca e non conosca il particolare dell'oracolo, e come essa sia, per così dire, il canovaccio originario dal quale partono le tradizioni successive. Tra queste, come detto, si afferma quella che fa di Carano il primo re di Macedonia e che stabilisce una netta connessione tra il nome di Αἰγαί, prima capitale del regno, e le capre (αἰγες) che, secondo l'oracolo, avevano guidato la migrazione argiva πρὸς πηγὰς Ἀλιάκμονος (cap. I, 1.1; cfr. cap. III, 4.1). Il rapporto, logico e cronologico, tra questa versione e quella euripidea è stato letto in entrambi i sensi dagli studiosi moderni, e, evidentemente, lo stato della tradizione non consente una soluzione del tutto certa. Tuttavia, le obiezioni mosse da Momigliano alla tesi secondo cui Euripide scrive dopo l'elaborazione della 'variante-Carano', limitandosi a modificare il nome del protagonista<sup>4</sup>, mi sembrano tuttora valide. Momigliano in primo luogo notava la dipendenza *diretta* del racconto euripideo da quello di Erodoto, del quale esso mantiene diversi elementi portanti: in entrambi il protagonista «sta al servizio di un re, chiede la sua mercede, gli viene rifiutata, va alla conquista di un altro paese»<sup>5</sup>. A questi elementi se

1. Diogene accenna alla venuta in Macedonia di Archelao col suo gregge di capre e Alessandro gli chiede se si riferisce a τὰ περὶ τὸν χρησιμὸν, alludendo a un dettaglio essenziale della trama euripidea (così PARKE – WORMELL 1956, II, n° 227). A parte Igino e Dione – la cui dipendenza da Euripide non è dichiarata, ma è pressoché certa dati i caratteri artificiosi e 'occasionalni' del mito di Archelao (vd. *infra*) –, non troviamo riferimenti precisi alla trama di *Archelao* nelle fonti antiche.

2. Fr. 2 AUSTIN, vv. 19-25.

3. L'ipotesi è in ZIELINSKI, *Tragodoumenon libri tres*, Cracoviae 1925, 236 (*non vidi*) e in WEBSTER 1967, 252-3; per altre ipotesi sulle trilogie macedoni di Euripide bibl. a p. 61 n. 1. Che l'uso stesso di rappresentare trilogie sia stato introdotto in Macedonia da Euripide era sostenuto da GIRARD 1904, 166 ss., ma non tutti gli studiosi moderni credono che le rappresentazioni drammatiche in Macedonia seguissero questo schema. È una delle obiezioni alla tesi di Zielinski e Webster: cfr. HARDER 1985, 127-9, che ricorda anche, tra l'altro, che l'esposizione genealogica del prologo di *Archelao* avrebbe poco senso in una trilogia tutta incentrata sui Temenidi, e che dai frammenti delle tre opere emergono contraddizioni inconcepibili in un progetto comune. Anche GOOSSENS 1962, 672 n. 22 non escludeva che *Archelao* fosse una rappresentazione a sé. DI GREGORIO 1987 ha ricostruito una sequenza compositiva delle tre opere 'temenidi' piuttosto dispersa nel tempo, ed escluso con buoni argomenti che esse componessero una trilogia legata.

4. Sostenuta tra gli altri, prima e dopo Momigliano, da ABEL 1847, 93-4; HOFFMANN 1906, 123; JACOBY *ad FGrHist* 115 F 393; ROSEN 1978, 9; più cauti RIDGEWAY 1926, 5; HARDER 1985, 137-8.

5. MOMIGLIANO 1931, 427. Nel senso del rapporto indicato da Momigliano già, più brevemente, PRELLER – ROBERT 1894-1926<sup>4</sup>, II, 670-1; hanno in seguito sostenuto l'antiorità della versione euripidea anche NILSSON 1951, 100-1; BORZA 1982; DREWS 1983, 67-70; GREENWALT 1985. Per HAMMOND – GRIFFITHI 1979, 4 ss. l'*Archelao* euripideo vide la luce solo poco prima della 'variante-Carano', che andrebbe datata anch'essa nel regno di Archelao, «most probably within the years c. 407-c. 400». Non mi pare però che lo stato della tradizione consenta una conclusione così precisa.



ne può aggiungere un altro, che, nonostante la sua relativamente ovvia funzione ‘strutturale’ nella storia, assume una più precisa rilevanza nel contesto macedone in cui questa si svolge: si tratta dei ‘consiglieri’ o ‘compagni’ del re indigeno, che, pur con modalità diverse, hanno un ruolo-chiave sia nel racconto erodoteo, sia nella tragedia di Euripide, a giudicare dal riassunto di Igino<sup>1</sup>. Non ci sono inoltre attestazioni della leggenda e della stessa figura di Carano, e dello stesso personaggio quale capostipite della dinastia macedone, anteriori al IV secolo<sup>2</sup> e, come già notava Momigliano, non ci sono prove dell’esistenza di un archetipo più antico, cui Euripide si sarebbe ispirato. Il rapporto tra Erodoto ed Euripide, quale delineato in precedenza, non presuppone affatto la presenza intermedia di una ‘versione-Carano’: anzi, «a Euripide sarebbe riuscito assai più malagevole porre tra Temeno e Perdicca Archelao, se già ci fosse stato, con la sua figura ben definita, Carano» (MOMIGLIANO 1931, 429).

Non mi pare dimostri una particolare antichità della ‘variante-Carano’ neanche la tesi secondo cui essa, esaltando l’assoluta centralità di Ege nella storia del regno temenide, sarebbe necessariamente anteriore al trasferimento della capitale a Pella<sup>3</sup>. All’argomento – in sé piuttosto debole – si oppongono diverse considerazioni: l’oracolo indica a Carano il ‘luogo delle capre’ come dimora futura di tutta la sua stirpe<sup>4</sup>, ma a questo ruolo Ege non abdicò mai, in quanto sede delle tombe reali e di una delle residenze ufficiali dei sovrani<sup>5</sup>; non è certo, d’altra parte, che il trasferimento della capitale sia dovuto ad Archelao piuttosto che a uno dei suoi successori<sup>6</sup>.

Nel capitolo precedente ho esposto le ragioni che mi portano a escludere l’‘oracolo della capra’ dalla narrazione erodotea e, dunque, dalla propaganda macedone dell’epoca di Alessandro I. Responso di Apollo e animale-guida erano invece elementi portanti del dramma

1. Cfr. *supra*, 21; per la ricostruzione della trama cfr. DI GREGORIO 1988, con bibl. prec.

2. Fonti *supra*, 19 nn. 1-2, 20 n. 1: gli autori più antichi a menzionare Carano sono Teopompo e Marsia. Credo ci sia ragione per ritenere che la versione riferita da Teopompo menzionasse anche l’oracolo (che compare in Giustino, ma la cui più antica attestazione è in Euforione: cfr. alle pp. 159 ss.). Gravissima la perdita delle opere dei due Marsia (di Pella e di Filippi), entrambi interessati, a quanto sembra, ai primordi della storia macedone (JACOBY *ad FGHist* 135-136; R. LAQUEUR, *Marsyas*, *RE* XIV, 2 [1930], nrr. 8-9, 1995-9; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 35-6; HECKEL 1980; ZÄHRNT 1984, 326-9; HAMMOND 1991, 501).

3. Così PARKE – WORMELL 1956, II, n° 225; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 6; *contra*, BADIAN 1982, 45 n. 14; BORZA 1982; GREENWALT 1985; ID. 1999b, 164-5.

4. Euphor. fr. 33 VAN GRONINGEN: Carano è invitato a lasciare Ἄργος τε καὶ Ἑλλάδα καλλιγύναϊκα e a dirigersi πρὸς πηγὰς Ἀλιόκιμονος; nel punto in cui avesse visto capre pascolare doveva fissare la sede sua e dell’intera sua stirpe.

5. Inopportuno modernizzare il ruolo di una capitale antica: Pella divenne sede abituale del sovrano e della corte, ma il palazzo di Ege restò una delle residenze reali (HATZOPOULOS, in Id. – Loukopoulou, *Two Studies*, cit., 41-4; ID. 1996a, I, 293 e n. 2; BORZA 1992<sup>2</sup>, 166-71; per le importanti dediche reali dal santuario di Eukleia e la correlazione di questo con l’*agorá* cittadina cfr. SAATSOGLOU-PALIADELI 2000). Ma è soprattutto come sede della necropoli dinastica che la città mantenne un ruolo sacrale e politico essenziale, all’interno della dialettica *regno-πόλεις* cui probabilmente proprio Archelao apportò modifiche importanti. Dal canto suo HOFFMANN, secondo cui la ‘variante-Carano’ si sarebbe affermata già con Archelao, suggeriva acutamente la possibilità che quella leggenda servisse proprio a compensare Ege del perduto ruolo di capitale (1906, 128).

6. *Supra*, 54 n. 3. Hammond, tra i sostenitori dell’anteriorità della leggenda delle capre rispetto al trasferimento della capitale, pone quest’ultimo alla fine del regno di Archelao, come esito di ampliamenti territoriali che occuparono i suoi primi anni di regno (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 5-6, 139-40, 150); non pone il problema del rapporto *Archelao* di Euripide / ‘variante-Carano’ anche perché ritiene che l’oracolo della capra circolasse già nelle tradizioni del tempo di Alessandro I (*supra*, 21 s.).

euripideo, tragedia a lieto fine<sup>1</sup> in cui lo scioglimento dell'azione era reso possibile almeno *anche* dall'intervento più o meno diretto di Apollo (cfr. *infra*). Non è possibile individuare quanto di assolutamente inedito ci fosse nella storia narrata da Euripide: troppo poco conosciamo della trama di *Archelao*, dell'eventuale trilogia in cui l'opera era inserita e del precedente stato delle tradizioni di corte<sup>2</sup>. Sicura appare però la manipolazione della genealogia reale, scopertamente volta a celebrare il sovrano in carica. La questione genealogica era un'eredità del racconto erodoteo, che non precisava il grado di parentela e la distanza in generazioni tra Temeno e il primo re di Macedonia. La soluzione euripidea, che rendeva omaggio al suo ospite facendo del primo re di Macedonia un figlio di Temeno di nome Archelao, rimase isolata e legata alle contingenze. La 'variante-Carano' avrebbe proposto una genealogia diversa, conciliando Carano col Perdicca erodoteo (che figurava verosimilmente nell'albero genealogico sottoposto da Alessandro I all'esame dei giudici di Olimpia) e ignorando invece del tutto Archelao, che non compare più nelle sistemazioni genealogiche post-euripidee<sup>3</sup>.

La caratterizzazione euripidea del protagonista ci sfugge in gran parte, tanto sono miseri i resti dell'opera. Egli compariva sulla scena all'inizio del dramma, con un prologo che ne ricostruiva l'ascendenza argiva risalendo vertiginosamente fino alla fuga di Danao e delle sue cinquanta figlie dall'Egitto: una esplicita rivendicazione della grecità (argiva) dei re macedoni e, insieme, un suggestivo omaggio alle *Supplici* eschilee, che avevano tracciato in pochi versi il collegamento, caro più ai re di Macedonia che agli Argivi, tra Argo e la Grecia settentrionale<sup>4</sup>. Al futuro re era applicato il *tópos* dell'eroe civilizzatore e 'organizzatore', che si batte come Eracle e Teseo contro briganti di strada, e la caratterizzazione di Archelao sul modello di Teseo emerge anche per altri aspetti: a quelli più volte notati si può aggiungere il motivo della lunga e sofferta ἀπαιδία del padre, che precede la nascita del protagonista ed è sciolta da un responso oracolare<sup>5</sup>.

---

1. Per HARTUNG 1843-44, II, 512, proprio per questa caratteristica *Archelao* occupava, nella trilogia (sulla discussa questione bibl. alle pp. 61 n. 1 e 62 n. 3), il quarto posto, quello riservato al dramma satiresco.

2. Per l'individuazione nella trama di *Archelao* di elementi già emersi nelle tradizioni locali o nella saga dei Temenidi, solo rielaborati: HARDER 1985, 132 ss.; DI GREGORIO 1987, 289 ss.; per l'insistenza della monetazione di Archelao su figure e temi della leggenda dinastica: BORZA 1993, 240.

3. Qualunque origine avesse la figura di Perdicca (20 n. 5, 161 n. 2), evidentemente l'*imprimatur* di Olimpia e la successiva sanzione erodotea resero impossibile rimuoverla. Pertanto le tradizioni incentrate con Carano si sforzano in vario modo di conciliare i due personaggi (cap. I, 1.1). Viceversa Archelao, che compare anche nelle perdute tragedie euripidee *Temeno* e *Temenidi* ed è probabilmente un'invenzione del tragico ateniese (come ribadito da DI GREGORIO 1987, 295, 308-9, contro l'ipotesi di una preesistenza nella saga eraclide vagliata da HARDER 1985, 132), non compare nelle tradizioni post-euripidee a noi note (TURNER 1968; sulla fortuna letteraria di *Archelao* ancora DI GREGORIO 1987, 316-7).

4. Il prologo di *Archelao* è nel fr. 1 AUSTIN (su cui DI GREGORIO 1988, 19-21; sul problema della parodia del prologo nelle *Rane* di Aristofane, vv. 1206-1208, poco chiaro già ai commentatori antichi, ID. 1987, 310-6). Per il brano delle *Supplici* e la sua interpretazione cfr. p. 35 n. 3.

5. Cfr. risp. i fr. 34 (imprese contro i briganti) e 2 AUSTIN (oracolo per Temeno). Del primo, molto breve, non è del tutto certo che il protagonista sia proprio Archelao (cfr., anche per il parallelo con Teseo, HARDER 1985, 263-5; DI GREGORIO 1988, 28; forzato invece il tentativo di vedervi un riferimento all'operato dell'Archelao storico quale elogiato da Thuc. II 100, 2 in GIRARD 1904, 160-1; GOOSSENS 1962, 665). Per l'ἀπαιδία di Egeo e il responso oracolare da lui richiesto a Delfi vd. Plut., *Thes.* 3, 5; Apollod., *Bibl.* III 15, 6; lo stesso Eur., *Med.* 663 ss. (= PARKE – WORMFELL 1956, II, n° 110).

Quanto all'oracolo della capra, abbiamo visto (cap. I, 1.1) come il gioco etimologico attorno al nome di Ege si fosse già affermato in precedenza: è solo un'ipotesi, suggestiva e verosimile, che sia stato Euripide il primo a trarre dal *calembour* il motivo, celebrativo e narrativo, dell'oracolo e dell'animale-guida<sup>1</sup>. Che l'oracolo di Apollo venisse specificamente da Delfi è assai probabile, considerando sia gli sviluppi successivi delle tradizioni di corte<sup>2</sup>, sia la precisione con cui è indicata nel testo euripideo superstite la matrice (dodonea) del primo oracolo menzionato: a questo doveva fare da contraltare, al momento dello scioglimento della vicenda, una voce almeno altrettanto prestigiosa. Secondo una tesi indubbiamente suggestiva, anzi, Apollo interveniva nel dramma non solo attraverso il responso oracolare, ma direttamente sulla scena, come *deus ex machina*: l'ipotesi si basa, oltre che su un controverso frammento papiraceo del testo, sul legame spesso osservato, negli epiloghi delle tragedie euripidee, tra *deus ex machina* e αἴτια etimologici e su una ricostruzione abbastanza plausibile della parte conclusiva del dramma sulla base del racconto di Igino<sup>3</sup>.

In ogni caso, gli oracoli segnano gli snodi decisivi della vicenda di *Archelao*: è probabile anzi che lo stesso motivo dell'ἀπαίδεια di Temeno sia un'invenzione euripidea, che giustifica appunto l'intervento nella vicenda dell'oracolo di Dodona (fr. 2 AUSTIN, vv. 19-25)<sup>4</sup>, mentre è nel segno di Apollo che si concludono le peregrinazioni di Archelao, figlio di Temeno, e viene posta la nascita stessa dello stato macedone<sup>5</sup>. A questa è applicato il modello dell'ἀποικία molto più chiaramente di quanto non avvenisse nella storia di Perdicca in Erodoto. È, quella

1. L'ipotesi è implicita nel rapporto Euripide-*'variante-Carano'* prospettato da Momigliano e altri (*supra*, 62 n. 5).

2. Secondo la tesi, qui sostenuta, di una recenziarietà della *'variante-Carano'*: in Euphor. fr. 33 VAN GRONINGEN la matrice delfica dell'oracolo della capra è dichiarata; delfico è pure l'oracolo dato a Perdicca nella rielaborazione di Diod. VII 16 (cfr. pp. 21 n. 9 e 159 ss.). In PARKE – WORMELL 1956 figurano come delfici sia questi due oracoli, sia quello che doveva concludere *Archelao* (1956, II, nrr. 225-227 = FONTENROSE 1978, L 50 ed L 51).

3. Il fr. in questione, che contiene una breve invocazione ad Apollo e in cui uno dei due personaggi, più anziano e autorevole dell'altro, potrebbe essere appunto il dio, è il fr. 19 AUSTIN: che i due siano Apollo e Archelao è ipotesi di WEBSTER 1967, 257; *contra*, HARDER 1985, 229 ss., che non esclude in ogni caso che Apollo comparisse nella tragedia come *deus ex machina* (174; analogamente DI GREGORIO 1988, 34, 48-9). J.R. WILSON, «AJPh» 89 (1968), 66-71 ha osservato poi come le etimologie siano introdotte in forma diversa, nelle opere di Euripide, a seconda della loro collocazione nei prologhi, nei diversi episodi o negli esodi: negli esodi, in particolare, esse sono sempre affidate al *deus ex machina* o a un suo «functional equivalent» (70-1); l'ἀίτιον di *Archelao* è ritenuto da Wilson di questo tipo, anche se egli non parla espressamente di *deus ex machina* per l'opera (70 n. 8). Tra gli altri sostenitori della presenza di Apollo *ex machina* in *Archelao* PRELLER – ROBERT 1894-1926<sup>4</sup>, II, 670; ŁOWICKA 1975, 270 (HARTUNG 1843-44, II, 564 pensava piuttosto a Eracle). Nella ricostruzione di DI GREGORIO 1988, 48-9, Apollo comunicava di persona il responso menzionato da Igino (*supra* nel testo), ma l'ulteriore migrazione di Archelao e la fondazione di Ege non erano mostrate sulla scena.

4. Così HARDER 1985, 202 ss.; è stato inoltre notato che dall'oracolo dodoneo viene anche la scelta del nome (parlante!) per il nascituro, che è una chiara profezia di regno (DI GREGORIO 1988, 289; sull'oracolo di Zeus *Náios* e Dione a Dodona W. PÖTSCHER, «Mnemosyne» s. IV, 19 [1966], 113-47; PARKE 1967; J. VOKOTOPOULOU, in *La Magna Grecia e i grandi santuari della madrepatria*, Atti del XXXI Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1991 [1992], 63-90, [69 ss.]).

5. Di un terzo oracolo, comunicato a Temeno e relativo, si direbbe, al ritorno ad Argo, l'attribuzione alla *hypóthesis* di *Archelao* – sebbene il personaggio vi sia menzionato – non è sicura, ed è anzi esclusa con buoni argomenti da DI GREGORIO 1987, 289 ss.; il passo è, peraltro, seriamente corrotto (AUSTIN 1968, 12). A Temeno la tradizione letteraria collegava altri oracoli, nel filone più ampio del ritorno degli Eraclidi (PARKE – WORMELL 1956, II, nrr. 290-293 = FONTENROSE 1978, L 63-65): la matrice, in questi casi, è naturalmente argiva (cfr. BILLOT 1989-90, 60-2).

di Euripide, una *archaiologia* macedone non solo genuinamente greca – che getta le basi per quella visione della Macedonia, di cui s'è detto nel capitolo precedente, come terra aperta a un popolamento e a una colonizzazione *greci* –, ma anche perfettamente corrispondente all'intento di Archelao di costruire, tra la Macedonia e la Grecia del sud, uno stabile ponte culturale, religioso, politico-diplomatico. Non è genericamente lo stato macedone, ma lo stato macedone voluto di Archelao, a ricevere un vero e compiuto (e prestigioso) mito di fondazione, alcuni tratti del quale, come abbiamo visto, resteranno ineludibili anche per i successivi elaboratori delle leggende di corte. Così come non ha più senso parlare, per la politica culturale di Archelao, di 'ellenizzazione' della Macedonia, dunque, anche l'atteggiamento di Euripide nei confronti di quella politica e del sovrano appare più sfumato e complesso della generica 'adulazione' su cui insistevano già le fonti antiche<sup>1</sup>, né si può ridurre, come molti moderni vorrebbero, a una pura operazione di *marketing* politico compiuta dal poeta a vantaggio del suo ospite e/o di Atene<sup>2</sup>. Nello specifico, l'immagine 'apollinea' che della casa reale macedone e di Archelao in particolare veniva accreditata nella tragedia, certamente gradita al sovrano, è almeno *anche* una libera rielaborazione poetica rispetto agli *standard* della propaganda ufficiale, e d'altra parte non si può far risalire a una *autentica* sanzione delfica ottenuta in una qualche forma da Archelao. Si è voluto vedere dietro il racconto euripideo un concreto appoggio del santuario alla monarchia di Pella<sup>3</sup>: valgono qui però le stesse considerazioni di ordine generale che facevo a proposito della leggenda dinastica riferita da Erodoto. La Macedonia continua a non essere nella posizione di sollecitare e tantomeno imporre un interesse di questo tipo. Per il momento (e comunque non è poco), Apollo delfico ha a cuore le sorti dei re temenidi solo nei versi di Euripide.

---

1. Chiara già all'autore della *Vita* di Euripide (1, 22-23), secondo cui il poeta χαριζόμενος αὐτῷ δρᾶμα ὁμωνύμως ἔγραψε. L'idea di Q. CATAUDELLA («A&R» s. III, 7 [1939], 41-6) che la tragedia adombrasse nel rapporto tra Cisseo e Archelao quello tra Archelao ed Euripide non merita di essere ridiscussa.

2. È stato posto in termini diversi il problema della 'legittimazione' di Archelao presso l'opinione pubblica greca e soprattutto ateniese che l'opera di Euripide più o meno coscientemente persegui, sostenendo di volta in volta che tale operazione si associ alla stesura di una sorta di 'manuale del buon sovrano', stile *Ciropedia* senofontea (W. NAUHARDT, *Das Bild des Herrschers*, cit., 79 ss.; LOWICKA 1975); che la ellenizzazione delle origini mitiche della Macedonia sia funzionale a un avvicinamento Atene-Archelao (HARDER 1985, 129-30); che Euripide compia a Pella una vera e propria missione politica (GOOSSENS 1962, 661, il quale vede una coincidenza tra soggiorno macedone di Euripide e onorificenze ateniesi ad Archelao, *IG I*<sup>2</sup>, 105 = *IG I*<sup>3</sup>, 117 = TOD 1946-48, n° 91 = MEIGGS – LEWIS 1988<sup>2</sup>, n° 91 = M.B. WALBANK 1978, n° 90, del 407/6: cfr. B.D. MERITT, *Athenian Financial Documents of the Fifth Century*, Ann Arbor 1932, 111 ss.; POLACCO 1986, 18). La pista politica è saggiamente abbandonata da DI GREGORIO 1987.

3. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 11: Archelao, insoddisfatto della leggenda dinastica divulgata da Erodoto (che nella ricostruzione di Hammond, come detto, comprendeva già, nella sua forma completa, l'«oracolo della capra» e presupponeva anzi l'emissione da parte di Delfi di un oracolo autentico) e della stessa soluzione euripidea avrebbe trovato nella 'variante-Carano' la versione più efficace delle origini del regno. Anche quest'ultima sarebbe stata ottenuta «enlisting the aid of Delphi». Tra le molte incertezze di questo quadro, non vedo in particolare come si possa giustificare e dimostrare addirittura un *doppio* intervento di Delfi 'al servizio' della monarchia già nel corso del V secolo.

## 2. LISTE DI TEORODOCI DAI GRANDI SANTUARI: PRESENZE E ASSENZE DELLA MACEDONIA TRA FINE DEL V E PRIMA METÀ DEL IV SECOLO

In un documento delfico databile tra l'ultimo quarto del V secolo e il primo quarto del IV (*SIG*<sup>3</sup> 90), probabilmente la più antica lista superstite di θεωροδόκοι del santuario, l'editore H. Pomtow leggeva alle ll. 1-2 l'indicazione ἐν Βάλλαι[ς το]ῖ Ξενοτέλ[ος]<sup>1</sup>: secondo questa lettura, dunque, personaggi di Βάλλαι, nell'entroterra della Pieria<sup>2</sup>, sarebbero registrati in una lista onoraria per aver ospitato nella loro città i teori del santuario<sup>3</sup>. Il documento sarebbe in tal caso da porre in relazione alla presenza dei Pieri nel più antico documento delfico attestante il versamento di un πελανός, dunque una frequentazione pieria precoce, e in qualche misura regolare, del santuario (cap. I, 2.1). La lettura di Pomtow, però, è stata da tempo accantonata sulla base delle critiche di G. Daux, che le ha contestato sia la forma del genitivo Ξενοτέλος, sia la sequenza geografica che deriverebbe dalla menzione di Ballai. Avremmo infatti un passaggio dalla Macedonia a Phara in Acaia, o in Arcadia, secondo un'ipotesi dello stesso Daux che sottolineava l'appartenenza a quest'ultima regione della maggior parte delle località in elenco<sup>4</sup>. Lo studioso francese ha proposto pertanto di leggere [ἐ]ν Βαλλαν[τίο]ι Ξενοτέλ[ες], con un riferimento alla località arcade di Βαλλάντιον (= Παλλάντιον) geograficamente più coerente, a suo parere, con un contesto quasi interamente peloponnesiaco. Più decisivo di quest'ultimo argomento – liste come questa non necessariamente registravano l'itinerario dei teori con fedeltà geografica assoluta, e inoltre si prestavano a correzioni e aggiunte in tempi diversi<sup>5</sup> – appare, da parte di Daux, il confronto con l'analoga lista di Epidauro del 360/59, che accredita alla Μακεδονία un unico teorodoco

---

1. POMTOW, «Klio» 15 (1918), 1-4, n° 33, e *SIG*<sup>3</sup> 90: l'integrazione era ancora accettata da KAHRSTEDT 1953b, 91 n. 4. Pomtow datava il testo tra 420 e 400, mentre DAUX 1949, 5 suggeriva un arco cronologico più ampio (cfr. P. PERLMAN 1995, 148; 2000, 19, 23, 31, 64 n. 2: la studiosa è prudente circa l'effettivo carattere del documento, che classifica comunque tra le liste di teorodoci note).

2. Ipotesi più precise di localizzazione in HAMMOND 1972, 154-5 e 158; PAPAIOGLOU 1988, 120 ss.; HATZOPOULOS 1996a, I, 109 n. 8 (e cfr. 1996b, 266-7).

3. Per una definizione generale delle attribuzioni dei teorodoci e dei modi di conferimento dell'incarico cfr. ora lo studio d'insieme di P. PERLMAN (2000, 13-62).

4. DAUX è intervenuto due volte su questo testo: 1949, 6 ss.; 1968, 629-30.

5. Prudenti considerazioni in questo senso nel commento di POMTOW a *SIG*<sup>3</sup> 90, non accolte da DAUX 1949, 7 (vd. però 11; cfr. anche P. PERLMAN 1995, 114; 2000, 30-2, 103-4); nel nostro caso, comunque, la voce *non* è un'aggiunta, ma d'altra parte, stando alle precoci relazioni della regione con Delfi attestate dal documento discusso alle pp. 29 ss., non sarebbe affatto *in sé* «étrange» che inviati del santuario alla fine del V secolo sostassero nell'entroterra pierio come osservava, accettando la lettura di Daux, PAPAIOGLOU 1988, 120-1 n. 115 (cfr. anche 20; l'eliminazione di Βάλλαι dal testo delfico è accolta anche da TATAKI 1998, 508 e n. 62, e sembra sottintesa da Hatzopoulos negli interventi cui faccio riferimento nelle nn. ss.).

nella persona del re Perdicca III<sup>1</sup>. Daux osservava che a maggior ragione alla fine del V secolo l'unico teorodoco possibile (anzi, per citare le sue parole, il «théarodoque global») della Macedonia presso i maggiori santuari greci doveva essere il sovrano<sup>2</sup>. In un documento cronologicamente non molto lontano da quello delfico, il trattato tra Atene, Perdicca II e Arrabeo re dei Lincesti, dai più datato al 423/2 (*IG I*<sup>2</sup>, 71 = BENGTON 1962, n° 186 = *IG I*<sup>3</sup>, 89), è riconosciuta formalmente l'esistenza di città all'interno del regno macedone, ma solo in quanto unità territoriali controllate dal potere centrale (l. 40: [οὐ στρατε]υσόμεθα ἐπὶ πόλιν οὐδεμ[ία]ν ἢ ὅν Π[ερδικκας κρατεῖ]), prive ovviamente di qualunque autonomia nella gestione dei rapporti interstatali<sup>3</sup>.

Oltre sessant'anni dopo, alla vigilia del regno di Filippo II, il testo di Epidauro ci mostra una condizione delle πόλεις di Macedonia non dissimile, dando ragione nella sostanza all'osservazione di Daux: accanto alla voce complessiva Μακεδονία, non è ricordata nessuna delle città in quel momento dipendenti dalla monarchia di Pella; viceversa, vi figurano con propri teorodoci centri indipendenti come Pidna e Metone sulla costa pieria e alcuni centri sulla sponda opposta del golfo Termaico, nonché Olinto, Potidea, Anfipoli, Stagira e altre località della Calcidica e della Tracia<sup>4</sup>. È stato più volte sollecitato un confronto tra questo quadro e quello offerto dal *Periplo* di Ps. Scilace, che descrivendo le regioni costiere della Macedonia e della Tracia menziona tanto le città indipendenti quanto quelle soggette alla monarchia centrale, distinguendole però, con un criterio che gli è tipico, in πόλεις Ἑλληνίδες e semplici πόλεις. Sebbene sia impossibile una datazione *ad annum* del *Periplo* o anche solo di questa sezione, dall'opera viene una suggestiva conferma al quadro della geografia cittadina della Macedonia negli anni che precedono l'avvento di Filippo II<sup>5</sup>.

1. F. HILLER VON GAERTRINGEN, «AE» 1925-26, 76 ss. = *IG IV* 1<sup>2</sup>, 94-95 = P. PERLMAN 2000, 177-9 (*Ep. Cat.* E. 1-2; 274, *Pros. Cat.* n° 246). La menzione di Perdicca è in 94b, l. 9, e insieme a quella della colonia tasia di Datos (= Crenides) induce a datare il testo (*addenda esclusi*) al 360/59, anno della morte del re e della fondazione della città: COLLART 1937, 137 e n. 6; COUNILLON 1998, 117; P. PERLMAN 2000, 69-74. HATZOPOULOS ha osservato come la menzione nella lista, tra le πόλεις indipendenti (cfr. *infra*), di Apollonia e Aretusa, di cui egli fa risalire la conquista a Perdicca piuttosto che a Filippo II, possa far datare almeno la sezione macedone del testo piuttosto all'inizio del regno di Perdicca (in *La Béotie antique*, Lyon-St. Étienne 16-20 mai 1983, Paris 1985, 247-57 [255 n. 85]); più recentemente, però, si è associato alla datazione del testo al 360 (1997, 15; HATZOPOULOS – KNOEPFLER – MARIGO-PAPADOPOULOS 1990, 642-3 n. 11).

2. DAUX 1968, 630.

3. Per bibl. sull'importante documento rinvio a *IG I*<sup>3</sup>, 89, da integrare con *SEG* 41, 1991, 6 e con O. MASSON, «ZPE» 123 (1998), 117-20 (= *Onomastica Graeca Selecta*, III, Genève 2000, 292-5); argomenti per una datazione più bassa di qualche anno (ca. 415) in HAMMOND – GRIFFITH 1979, 134-5, 139; sulla condizione delle città e la posizione dei Μακεδόνες cfr. in part. KAHRSTEDT 1953b, 97-8; HATZOPOULOS 1996a, I, 206, 296, 329, 466.

4. PAPAZOGLOU 1988, 20 n. 32. Sullo *status* di πόλεις confermato in altre fonti per tutte le località di area tracia, macedone e calcidica menzionate nella lista richiama l'attenzione FLENSTED-JENSEN 1995, 112 n. 53, 114-6. Il testo di Epidauro era valorizzato per definire l'estensione del regno macedone e lo *status* delle diverse città alla fine degli anni '60 del IV secolo da HAMMOND – GRIFFITH 1979, 193-4, e già in studi precedenti (GEYER 1930, 138-9; KAHRSTEDT 1953b, 100 ss.). Per le singole voci e la localizzazione dei centri menzionati cfr. al cap. V, I, nrr. 86-110.

5. 66: per l'impiego delle due espressioni cfr. la tab. a p. 331. La menzione di Olinto, Pidna, Metone, Anfipoli come πόλεις Ἑλληνίδες mostra come la sezione macedone risalga a prima che quelle città fossero conquistate e/o distrutte dalla Macedonia, o, se non altro, come tale sezione non abbia ricevuto una revisione sistematica nell'epoca di Filippo II: in ogni caso, la struttura complessiva e le molte contraddizioni del *Periplo* escludono che da riferimenti del genere si possa ricavare un *terminus ante quem* valido per tutta l'opera e attribuire a questa una

Di grande interesse risulta allora il confronto tra questi dati, riferibili rispettivamente all'ultimo quarto del V secolo e a prima della metà del IV, con documenti successivi dello stesso tenore, relativi cioè ai rapporti *ufficialmente registrati* tra città macedoni e grandi santuari della Grecia meridionale, quale suggerito da studi recenti di M.B. Hatzopoulos<sup>1</sup>. Diversamente che nel testo di Epidauro, esponenti delle *città* macedoni sono menzionati tra i teorodoci di Nemea in un documento databile alla fine del regno di Alessandro o agli anni immediatamente successivi, in una lista di donazioni a Era argiva all'incirca contemporanea, oltre che, in quantità massiccia, nella grande lista delfica dei teorodoci della fine del III secolo<sup>2</sup>. Il confronto di questi dati con altri di cui disponiamo sulla riorganizzazione interna

---

composizione unica (PERETTI 1979, 469-74, 496-7; COUNILLON 1998, 117 e n. 9, 123). Il confronto con la lista di Epidauro è stato più volte e da diverse angolazioni proposto (KAHRSTEDT 1953b, 100 ss.; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 193-9; HATZOPOULOS – KNOEPFLER – MARIGO-PAPADOPOULOS 1990, 642-3 n. 11; HATZOPOULOS 1996a, I, 472-6; ID. 1997, 15-6). Recente è un tentativo di analisi sistematica dell'uso di πόλις / πόλις Ἑλληνίς nello Ps. Scilace da parte di FLENSTED-JENSEN – HANSEN (1996), fondato però su due presupposti che esso stesso contribuisce a smentire, ovvero l'origine per così dire *etnica* della distinzione (138: "In linea di principio ogni colonia greca fuori dalla Grecia è una *polis hellenis*, mentre il semplice *polis* è la classificazione dell'autore per una *polis* barbarica", salvo dover ammettere che "molte *poleis* che erano indiscutibilmente greche, come Mitilene o Perinto, sono chiamate semplicemente *polis*") e il significato genericamente 'urbano', fisico, piuttosto che politico, che Ps. Scilace attribuirebbe a *polis* (137, 140). Nel caso della Macedonia, in particolare, la rigidità dei presupposti conduce a conclusioni non convincenti o poco coerenti: le città di area macedone definite solo πόλεις sarebbero perciò «barbarian towns», in quanto fondazioni *macedoni* (149 e n. 35, 151-2; ma "nel caso di Terme è certo che appartenne ai Macedoni e ai Greci alternamente, ed è assolutamente possibile che la città appartenesse ai Macedoni quando il *Periplo* fu scritto", il che conferma che il puro criterio etnico, anche prescindendo dal problema della 'barbarie' dei Macedoni, è insufficiente a chiarire il linguaggio dello Ps. Scilace se non si introducono essenziali categorie di ordine *politico*), mentre Pidna, in quanto definita πόλις Ἑλληνίς, è classificata tra le fondazioni greche. In realtà, il problema dell'origine di Pidna è apertissimo, e la critica è ora piuttosto orientata a vedervi una fondazione macedone (cfr., dopo KAHRSTEDT 1953b, 85-7, 89-90, PAPAZOGLU 1988, 106 n. 13; HATZOPOULOS 1996a, I, 106 n. 3, 466; non prendeva posizione CHR. M. DANOFF, *Pydna, RE* Suppl. X [1965], 833-42, mentre HAMMOND 1972, 128 la considerava città greca, rifondata come 'macedone' solo con Archelao). L'uso di πόλις Ἑλληνίς conferma che la Macedonia, non diversamente dalla Tracia e dalla Calcidica, era vista come terra aperta alla colonizzazione greca (si cfr. con l'uso della stessa espressione nell'*Anabasi* di Senofonte, riferita a città greche fondate in χώρα barbarica, su cui MAZZARINO in *Metropoli e colonie di Magna Grecia*, Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1963, Napoli 1964, 51-85 [60-2]) piuttosto che come terra greca *tout court* (cfr. cap. I, 1.1 e 1.2; diversamente KAHRSTEDT 1953b, 86). Al suo interno, però, l'alternanza πόλις/πόλις Ἑλληνίς si spiega con l'applicazione di criteri politico-culturali piuttosto che astrattamente etnici: agli occhi di Ps. Scilace appaiono 'città greche' le città non solo per la lingua, ma anche per la piena articolazione politica interna assimilabili alle πόλεις della Grecia propria. Pidna e Metone – di cui solo la seconda è certamente una *fondazione* di Greci del sud – godono entrambe di questo *status* in quanto autonome, Dion e Pella, in quanto parte di uno stato monarchico, evidentemente no. Si tratta insomma di tornare, ampliandola, alla prospettiva di Kahrstedt (che giungeva a negare anche a Metone il carattere di *fondazione* di Greci del sud, 85-7); di KALLÉRIS 1954-76, II, 592-603 (con analogo posizione su Metone, ma anche con un opportuno richiamo alla presenza di un'identica distinzione terminologica, in Ps. Scilace, a proposito delle fondazioni greche di Tracia [603 n. 3]; di HAMMOND – GRIFFITH 1979, 198-9, che non mancavano di fare spazio sia alla perplessità dei Greci dell'epoca del *Periplo* a riconoscere la grecità dei Macedoni, sia alla distanza di questi ultimi dalla comprensione dei meccanismi istituzionali di una πόλις greca («A native city could never had been called πόλις Ἑλληνίς, nor did the citizens want it to be called such»).

1. 1996a, I, 472-6; 1997, 15-6.

2. Per questi documenti *infra*, 321 ss.; la grande lista dei teorodoci di Delfi è edita da PLASSART 1921, con datazione agli inizi del II sec.; DAUX 1949, 12-27, ha rialzato la cronologia al 230-220 ca., tesi in seguito confermata da HATZOPOULOS (1991b; 1998, 1193; cfr. P. PERLMAN 1995, 130; 2000, 31); per le 'rubriche' macedoni

dello stato macedone dovuta a Filippo II mostra, nel quadro di Hatzopoulos, come appunto a questo sovrano risalga la ricerca sistematica di un nuovo equilibrio tra il potere centrale e le forze vive delle diverse realtà locali, in particolare delle πόλεις. Il riconoscimento ufficiale da parte dei maggiori santuari della Grecia meridionale è una conseguenza di questa politica, ne è, per così dire, il riflesso esterno: a partire dall'età di Alessandro stando alla documentazione epigrafica prima citata (ma già con Filippo, per Hatzopoulos) le città integrate al regno macedone diventano a tutti gli effetti soggetti di diritto internazionale. La partecipazione alle feste panelleniche non implica, naturalmente, che le città godano di una loro autonoma 'politica estera', ma testimonia della loro capacità giuridica di intrattenere relazioni internazionali<sup>1</sup>. Un analogo riconoscimento, che implica dunque allo stesso modo un compiuto sviluppo politico interno, ricevono anche le parti del regno organizzate come ἔθνη e prive di uno sviluppo urbano significativo: lo mostra a mio parere, nello stesso testo di Epidauro, un'aggiunta di fine IV secolo che menziona un teorodoco ἐξ Εὐορδαίας<sup>2</sup>.

Viceversa, ancora alla vigilia del regno di Filippo il testo di Epidauro nega alle città macedoni dipendenti tale *status*: per gli *standard* greci, il loro grado di autonomia e di articolazione politica interna non è sufficiente a farne delle πόλεις nel senso più pieno del termine. Questi centri, e allo stesso modo gli ἔθνη, non rientrano nella rete delle relazioni diplomatiche dei grandi santuari, non vengono visti da questi come interlocutori 'ufficiali' e, di conseguenza, restano fuori dagli itinerari delle θεωρίαι<sup>3</sup>. Il caso macedone appare dunque

PAPAZOGLIOU 1988, 18-9 (Delí); P. PERLMAN 2000, 126-30 (Nemea).

1. Opportune osservazioni in questo senso in GIOVANNINI 1977, 467. È istruttivo il confronto con la situazione cretese di età ellenistica indagata da P. PERLMAN 1995 (in part. 134-5): vi si recupera almeno un caso di πόλις che compare nella grande lista dell'età di fine III sec. quando ha già perduto lo *status* di città indipendente. Non si può dunque attribuire tale *status* a tutte le località nelle quali risultano attestati dei teorodoci: se nel caso cretese la Perlman a ragione afferma che «one of the final vestiges of *polis* status retained by communities even after the loss of other political and economic rights of the independent *polis* was the maintenance of independent formal ties with the panhellenic sanctuaries and festivals», nel caso macedone, evidentemente, l'instaurarsi di legami di questo tipo segnala piuttosto un progresso, una soglia minima raggiunta, nel pieno sviluppo come πόλεις.

2. Alle II. 37-38 è menzionato tra i teorodoci del santuario Μελέακος Νικάνορος ἐξ Εὐορδαίας: la designazione mostra che l'Eordea era una «unité politique» (PAPAZOGLIOU 1988, 166 n. 36, e cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 93-4, anche per il 'falso problema' dell'esistenza di una città chiamata Eordea, su cui ora E. KEPALIDOU – P.M. NIGDELIS, «Hermes» 128 [2000], 152-63 [160-2]). Sugli ἔθνη della Macedonia organizzati κατὰ κώμας e le loro relazioni esterne M.B. HATZOPOULOS, in A. Calbi – A. Donati – G. Poma (a cura di), *L'epigrafia del villaggio*, Faenza, 151-71 (in part. 158 e 170-1).

3. Al riguardo, essenziale L. ROBERT 1946b, 331: i teoi erano incaricati di recarsi nelle città *autonome*, «devant les magistrats, le conseil et le peuple, et leur faire l'invitation solennelle à envoyer une délégation à la fête»; i teorodoci, a loro volta, erano incaricati ufficialmente dalla πόλις di riceverli. Di conseguenza, «quand les théores se sont présentés, à Rhodes, devant le peuple rhodien, ils n'ont pas à aller à Ialysos, à Kamiros et à Lindos, pas plus qu'après Athènes, ils ne se rendront à Acharnai ou à Éleusis ou à Sounion» (posizione essenzialmente mantenuta ora da P. PERLMAN 2000, che, pure prudente come detto nel trarre conclusioni troppo drastiche sullo *status* politico di una comunità dalla sua menzione in una lista di teorodoci, ammette però il principio generale che «the *theorodokoi* resided in those communities where the invitation to accept the sacred truce and to participate in the festival was extended» [33]; sulle modalità di selezione dei teorodoci vd. *ibid.*, 37-62; DILLON 1997, 12 ss.). Questo può spiegare, *mutatis mutandis*, la situazione registrata, per la Macedonia, a Epidauro: cfr. anche GIOVANNINI 1977, 467, il quale osserva, a proposito di documenti epigrafici che attestano l'ammissione delle città macedoni alle feste panelleniche in età ellenistica, come da ciò si ricavi indiscutibilmente che «elles étaient considérées comme des πόλεις et non comme de simples communes ou des districts administratifs», dato che «seuls les πόλεις, les ἔθνη, les rois et les dynastes étaient appelés à y envoyer des représentants». Per il



più complesso di quello epirota, nel quale la mancata menzione delle città e la contemporanea attribuzione della θεωροδοκία a membri della famiglia reale dipendono piuttosto dalla reale *manca*za di uno sviluppo urbano significativo<sup>1</sup>. La lista di Epidauro assegna in ogni caso ai teori del santuario dell'Argolide – e, verosimilmente, a quelli di altri centri religiosi a sud dell'Olimpo – una conoscenza e frequentazione capillari dell'area traco-macedone: spicca, in particolare, il gran numero di località calcidiche rappresentate. È probabile che negli stessi anni genti della Macedonia propria fossero interessate a una qualche frequentazione, per così dire, 'privata' dei santuari maggiori (come era stato molto tempo prima, e forse era ancora, il caso dei Pieri a Delfi): manca però un riconoscimento ufficiale. Escluse dai tragitti delle θεωρίαι, le città macedoni non inviano rappresentanti alle feste panelleniche: in questo senso, nonostante la prudenza con la quale si deve guardare ai tanti vuoti della documentazione antica, si giustifica l'assenza di Macedoni 'comuni' nei santuari maggiori, come autori di offerte e come vincitori di gare, fino all'età di Filippo e di Alessandro<sup>2</sup>.

Il testo di Epidauro, comunque, non è interessante solo per i silenzi e le omissioni. Esso è l'unica testimonianza di cui disponiamo sui rapporti della monarchia macedone con i grandi centri di culto greci nei turbolenti quarant'anni che vanno dalla morte di Archelao all'ascesa al trono di Filippo II<sup>3</sup>. Al di là, al solito, delle lacune nella documentazione, non è forse un caso che in questo ampio arco di tempo la politica 'panellenica' intrapresa da Alessandro I e ripresa e rinnovata da Archelao sia passata in secondo piano rispetto alla frequente instabilità del potere centrale e ai rischi di un autentico collasso dello stato: una situazione che abbiamo già osservato per il regno di Perdicca II. L'ospitalità resa agli inviati di Epidauro da Perdicca III conferma dunque l'interesse della monarchia macedone a intrattenere rapporti formali con i grandi santuari oltre l'Olimpo, in un'epoca in cui non è più in discussione, almeno al livello della diplomazia 'internazionale', l'appartenenza della Macedonia al consesso degli stati greci<sup>4</sup>: ma al tempo stesso circoscrive quell'interesse e quell'impegno al livello meno impegnativo possibile.

dibattito scientifico sollevato dalla posizione di Robert si veda P. PERLMAN 1995, 115-7.

1. Giuste, in questo senso, le puntualizzazioni di HATZOPOULOS 1996a, I, 473 n. 4 e 475 n. 2 rispetto al confronto suggerito da CHARNEUX 1966, 177 ss. (cfr. anche HAMMOND 1967, 511-24): l'idea centrale di Charneux era che un regno fosse considerato un'unità indivisibile, per cui i teori, anziché visitarne le diverse città, si limitavano a recarsi nella capitale, dove erano ricevuti dal re o da altri membri della famiglia reale, come mostrano diverse testimonianze (i casi noti riguardano anche tiranni di città siceliote: cfr. KAHIRSTEDT 1953b, 100; P. PERLMAN 2000, 37-8 e n. 5). Quest'interpretazione va però sfumata considerando sia il diverso grado di sviluppo urbano di Macedonia ed Epiro nel periodo considerato, che rende le due situazioni obiettivamente non confrontabili, sia l'acquisita 'rappresentatività' delle città macedoni testimoniata già dal testo di Nemea (peraltro non ancora noto a Charneux, secondo cui infatti un salto di qualità si verificherebbe solo dopo Alessandro: cfr. 181 e n. 4).

2. Su questo aspetto della presenza macedone nei grandi santuari vd. cap. V.

3. Su questo intenso – e in parte oscuro – periodo di conflitti dinastici e dure lotte del potere centrale contro le tendenze centrifughe di diversi settori del regno si vd. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 167-200; M.B. HATZOPOULOS, in *La Béotie antique*, cit.; ID., in *Ancient Macedonia*, IV, Thessaloniki 1986, 279-92; ID. 1996a, I, 471-3; MARCH 1995.

4. Nel 371 Aminta III di Macedonia è membro della συμμαχία Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων e come tale prende parte a un congresso di stati greci (Aesch. II 32): circostanza in effetti meno 'sorprendente' di quanto non sembri ad HAMMOND – GRIFFITH 1979, 179; cfr. anche, per un confronto con i modi della futura presenza macedone nell'anfizionia, HAMMOND 1993b e *infra*, pp. 110 ss.



## CAPITOLO III

---

LA RIVOLUZIONE E IL RISPETTO DELLE REGOLE:  
I GRANDI SANTUARI A SUD DELL'OLIMPO NELL'ETÀ DI FILIPPO II



Φίλιππος ... τὸ Φωκέων ἔθνος ταπεινώσας τὴν  
ἐς τὴν Ἑλλάδα πάροδον πλατεῖαν καὶ εὐπόρον  
ἀντὶ στενῆς τε καὶ ἀπόρου ὑμῖν ἐποίησεν.

Alessandro ai soldati macedoni durante la rivolta di Opis,  
Arr. VII 9, 4

## 1. PRIMA DELLA TERZA GUERRA SACRA

### 1.1. DELFI E IL TRATTATO TRA FILIPPO II E I CALCIDICI (357/6)

La Pizia compare nell'orizzonte politico-diplomatico di Filippo II molto prima che il re divenga virtualmente padrone delle sorti di Delfi, molto prima che Demostene possa accusare pubblicamente il più importante oracolo greco di φιλιππίζειν. Siamo all'inizio del regno di Filippo, e una distanza molto maggiore di quella fisica e geografica separa la Macedonia da Delfi e dall'anfizionia. È improbabile che Filippo stesso possa supporre, in questo momento, il ruolo cruciale che nell'ascesa della Macedonia giocheranno di qui a qualche anno Delfi e la sua arcaica ma complessa 'macchina' religiosa, amministrativa, politica. Tuttavia è da qui che dobbiamo partire per cogliere l'interesse di Filippo per le enormi potenzialità che il santuario svela alla sua politica greca, per comprendere in tutti i suoi risvolti l'evolversi di un rapporto (quello della Macedonia con il mondo delle città e dei santuari a sud dell'Olimpo) che cambierà in modo irreversibile il corso della storia greca.

Sugli albori di questo interesse per Delfi ci informa un'iscrizione rinvenuta a Olinto e pubblicata da D.M. Robinson nel 1934, alla quale dobbiamo preziosi supplementi di informazione sull'accordo tra Filippo e la lega calcidica del 357/6 noto dalle fonti letterarie<sup>1</sup>. Il testo conservato del trattato contiene il giuramento pronunciato dalle due parti in nome di Zeus, Gea, Elio e Posidone (Il. 5-7)<sup>2</sup>; la disposizione di trascrivere copie del testo, compresa τὴν μαντεῖαν τὴν ὑπὸ τοῦ θεοῦ δεδομένην περὶ τῆς συμ[μ]αχίης, e collocarle nei santuari di Artemide a Olinto e di Zeus Olimpio a Dion, oltre che a Delfi (Il. 7-10)<sup>3</sup>; prescrizioni

1. D.M. ROBINSON, «TAPhA» 65 (1934), 103-37 (103-22, n° 1); poi M. SEGRE, «RFIC» 63, n.s. 13 (1935), 497-502; TOD 1946-48, n° 158; BENGTSON 1962, n° 308; HATZOPOULOS 1996a, II, n° 2. Alla συμμαχία allude Dem. XXIII 108; al centro dell'accordo erano la cessione alla lega calcidica di Antemunte e Potidea, che Filippo si impegnava a conquistare (Dem. II 7; VI 20; VIII 64; Diod. XVI 8, 3; Lib., *hyps.* Dem. I). Sulle implicazioni dell'accordo F. CARRATA THOMES, «PP» 8 (1953), 343-55; HATZOPOULOS 1996a, I, 189 ss., 296-7; per la condizione giuridica del κοινόν (certamente un *Bundesstaat*) in questo momento cfr. ZÄHRNT 1971, 106-10.

2. Sulle quattro divinità come garanti di giuramenti interstatali vd. ROBINSON, *art. cit.*, 114. Tutte tornano, con altre, nel testo del trattato tra Filippo V e Annibale riferito da Polyb. VII 9, 2-3.

3. Il riferimento al tempio olintio di Artemide è integrazione di Robinson. Sull'esposizione di documenti ufficiali nel *témenos* di Zeus a Dion cfr. MARI 1998, 160 n. 1; *supra*, 55 e n. 1; i frammenti recentemente scoperti a Dion del trattato tra Perseo e i Beoti del 173 (?) e la conseguente correzione del testo di Liv. XLII 12, 6 proposta

relative alle divinità da onorare (che prevedono tra l'altro *χαριστήρια* ad Apollo Pizio) e il responso della Pizia che sancisce l'accordo (Il. 12-16). L'approvazione del dio è registrata impiegando il tipico formulario oracolare delfico: [Ἐχρησεν ὁ θεὸς Χαλκιδεῦσι κ]αὶ Φιλίππῳ λῶϊόν τε καὶ ἄμεινον εἶμεν φίλους τε καὶ | [συμμάχους γίνεσθαι κατὰ τὰ ὄμο]λογημένα<sup>1</sup>.

Quest'ultima espressione mostra, come correttamente individuato già nei primi studi sul testo<sup>2</sup>, che al momento della consultazione oracolare le trattative tra le due parti erano già approdate a un accordo formale, e smentisce la tesi di Griffith secondo cui la Pizia fu interpellata *prima* della conclusione di questo e per iniziativa 'puramente tattica' dei Calcidici, incerti sul da farsi e intenzionati a guadagnare tempo per conoscere l'orientamento di Atene. Di fronte alle incerte notizie circa i guai di Atene nell'Egeo i Calcidici si sarebbero affidati all'oracolo, il quale «could be relied on to be up to date with the news, and interpretation of it», e solo dal suo responso sarebbero stati indotti all'accordo con la Macedonia<sup>3</sup>. La menzione di ὄμολογημένα nel testo epigrafico, però, non lascia spazio a questa interpretazione; per giunta, di fronte alle (verosimili) perplessità con cui fu accolta a Olinto l'ipotesi di un'alleanza con Filippo, la scelta di affidarsi all'oracolo delfico sembrerebbe inutilmente rischiosa prima ancora che inusuale. Un responso favorevole alla *συμμαχία* non avrebbe lasciato scelta ai Calcidici<sup>4</sup>, moralmente 'costretti' a un passo che non li convinceva; e la risposta dell'oracolo era facilmente prevedibile: un accordo scopertamente volto a danneggiare Atene non poteva dispiacere all'orientamento filotebano e antiateniese di Delfi in quegli anni<sup>5</sup>. Più semplicemente, a togliere ogni dubbio ai Calcidici e ad allontanarli da Atene dovette bastare il contenuto di quegli ὄμολογημένα, a noi noto dalle fonti letterarie: ovvero la promessa di ottenere Antemunte e Potidea<sup>6</sup>.

Restano da chiarire modalità e intenti della consultazione oracolare. A parte la tesi di Griffith di un'iniziativa olintia sviluppatasi «by some purely tactical grounds», i moderni

da Pandermalis (cfr. 55 n. e HATZOPOULOS 1998, 1194-5) individuano un significativo parallelo al trattato di Filippo con la lega calcidica. In entrambi i casi infatti i luoghi di pubblicazione del testo sono Delfi, Dion e il centro principale dello stato che contrae il patto con la Macedonia (rispettivamente Tebe e Olinto).

1. PARKE – WORMELL 1956, II, n° 260 = FONTENROSE 1978, H 19. Sul formulario ROBINSON, *art. cit.*, 119; l'allusione ai *χαριστήρια* è da intendere come garbata sollecitazione di un'offerta al santuario (JACQUEMIN 1999, 82, e cfr. 91).

2. ROBINSON, *art. cit.*, 108-9; SEGRE, *art. cit.*, 497-8; NOCK 1942, 534-5 n. 2.

3. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 245-6, cui rinvio anche per la ricostruzione dell'ordine degli avvenimenti: Filippo apre le trattative dopo la presa di Anfipoli e Pidna e la conseguente reazione ateniese (secondo Libanio, *loc. cit.*, scopo dell'accordo era infatti *κοινῇ πολεμεῖν πρὸς Ἀθηναίους*), ma i Calcidici, spaventati dalla sua crescente potenza, non ne accettano subito l'offerta.

4. Come conclude lo stesso Griffith (246).

5. Sul carattere antiateniese dell'accordo vd. n. 3. In questi anni è concessa la *promanteia* ai Tebani (*SIG*<sup>3</sup> 176); contemporanea è la vicenda, a Delfi, della fazione filofocese guidata da Asticrate, che, esiliata nel 363 con condanna *anfizionica* appoggiata dai Tessali, trova accoglienza e onori ad Atene, dove la sentenza è giudicata illegittima (*παρὰ τοὺς νόμους τῶν Ἀ[μ]φ[ικτιόνων]* | [καὶ] τοὺς Δελφῶν: *IG* II<sup>2</sup>, 109 = *SIG*<sup>3</sup> 175, Il. 17-18) per tornare a Delfi, forse, negli anni dell'occupazione focese del santuario: cfr. *CID* II, 67-72 e BOUSQUET *ad loc.*; H. POMTOW, «Klio» 6 (1906), 89-126 e 400-19; PARKE – WORMELL 1956, I, 222-3; BUCKLER 1985, 238-41; ID. 1989, 9-14, 196-204 (*contra*, a ragione, BOUSQUET, *Bull. ép.* 1992, n° 273; LEFÈVRE 1998a, 48-9, 154; ID. 2002, 40, 466); JEHNÉ 1999, 351, in un'ampia ed equilibrata ricostruzione della politica 'delfica' di Tebe tra il 362 e il 338.

6. Lo stesso Griffith nota da un lato i considerevoli vantaggi che il trattato portava alla lega, dall'altro come la cessione di Potidea allontanasse questa da Atene (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 244, 300 ss.).

hanno per lo più valorizzato la notizia, per così dire, da un punto di vista delfico<sup>1</sup>. Lo stesso Griffith ha aggiunto però interessanti considerazioni sul carattere piuttosto inusuale, per il IV secolo, di una consultazione oracolare di questo tipo. Essa, sebbene solleciti una sanzione del tutto *formale*, sottopone una rilevante questione ‘internazionale’ all’approvazione del santuario, restituendogli un ruolo che non aveva più dai tempi delle guerre persiane<sup>2</sup>. È probabile allora che un approccio a Delfi caratterizzato da moduli così arcaici vada attribuito, più che al tatticismo calcidico, proprio all’iniziativa della Macedonia, di uno stato, cioè, che conserva elementi di forte arcaicità nelle sue strutture istituzionali, e che allo stesso tempo è ancora ben poco avvezzo alla frequentazione del grande santuario, e del suo oracolo in particolare: per quanto la circostanza possa dipendere dalla casuale sopravvivenza della documentazione, il trattato con i Calcidici è infatti la prima testimonianza di una consultazione ‘ufficiale’ della Pizia da parte dello stato macedone.

Più che ‘usare’ deliberatamente l’oracolo a scopo di propaganda<sup>3</sup> o addirittura proporsi come «a sort of fourth-century Croesus-figure»<sup>4</sup>, in altre parole, Filippo comincia da molto lontano la marcia verso le Termopile, seguendo una via antica e proprio per questo, ai suoi occhi, del tutto ortodossa<sup>5</sup>.

## 1.2. I FIGLI DI CHERSEBLEPTE A DELFI (356/5)

Un altro documento epigrafico di questi anni, da Delfi, suggerisce alcune riflessioni, sebbene il suo interesse per la nostra indagine sia soltanto indiretto. Si tratta di un decreto con cui la città concede ai quattro figli del dinasta tracio Cherseblepte, Iolao, Posidonio, Medista e Tere, προξενίαν, προμαντείαν, προεδρίαν, προδ[ι]κίαν ποτὶ Δελφούς, ἀτέλειαν πάντων

1. Essa conferma l’orientamento filotebano e antiatienese del santuario in questi anni, di cui a p. 76 e n. 5 (così PARKE – WORMELL 1956, I, 234); per BENGTON 1962, *ad loc.*, è inoltre una spia del favore di cui già Filippo godrebbe presso la Pizia. Prudente sul significato politico della vicenda era invece SEGRE, *art. cit.*

2. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 245 e n. 3. Per il diminuito ruolo dell’oracolo, nel IV secolo, quale garante dei rapporti interstatali viene citata la conferenza di pace del 368, tenuta proprio a Delfi ma senza nessuna consultazione della Pizia (Xen., *hell.* VII 1, 27: ἐκεῖ δὲ ἐλθόντες τῷ μὲν θεῷ οὐδὲν ἀνεκοινώσαντο ὅπως ἂν ἡ εἰρήνη γένοιτο, αὐτοὶ δὲ ἐβουλεύοντο). Fraintendeva invece il testo epigrafico CARRATA THOMES, «PP» 8 (1953), 353-4, limitando l’intervento della Pizia nel 356 a «un suggerimento in tema di prescrizioni cultuali» e negando qualunque suo ruolo ‘politico’, sia pure di mera ratifica a decisioni già prese. Si ha ora notizia di un altro trattato esposto a Dion e corredato di un responso delfico: mi mancano però al momento ulteriori notizie sul contenuto e la cronologia del documento (cfr. HATZOPOULOS 1998, 1194, sulla base delle annuali comunicazioni di D. Pandermalis all’AEMΘ).

3. Di un uso propagandistico ‘eccezionale e deliberato’ dell’oracolo da parte di Filippo nella circostanza parlava NOCK 1942, 534-5 n. 2; cfr., in toni più sfumati, S. PERLMAN 1985, 165.

4. La definizione è di Griffith (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 245), che non la ritiene però appropriata a Filippo: se questi avesse sistematicamente consultato l’oracolo delfico prima di concludere trattati di alleanza «we should infallibly have heard more of it in the next few years (after 346)». Questo, in realtà, è un *argumentum e silentio*: anche dell’intervento di Delfi nella συμμαχία con i Calcidici tace l’intera tradizione letteraria superstita.

5. Sul grande valore anche simbolico delle Termopile nella politica di Filippo, essenziale MUSTI 1990<sup>2</sup>, 609-10, 616-8, 625 e n. 54: esse sono la soglia oltre la quale il sovrano deve confrontarsi con il complesso mondo delle libere πόλεις, e appaiono già a Demostene (nelle *Filippiche* soprattutto) un confine decisivo.

καὶ τὰ ἄλλα ἢ πάντα καθάπερ τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ εὐερ[γ]έταις<sup>1</sup>. Il nome dell'arconte delfico che data il testo è parzialmente mutilo, e la scelta si concentra su due alternative: Ἀριστο[Ξέν]ου (356/5)<sup>2</sup> o Ἀριστο[νύμ]ου (341/0)<sup>3</sup>. Il contesto suggerisce decisamente la data più alta, giacché nel testo si lasciano restituire i nomi di due buleuti che compaiono altrove durante l'arcontato di Aristosseno<sup>4</sup>. Di conseguenza è improponibile la tesi – legata alla cronologia bassa del testo – di un decreto voluto da un Filippo già padrone del santuario per blandire il nemico sconfitto<sup>5</sup>. Tale tesi presuppone tra l'altro un'intromissione di Filippo nella normale attività politico-diplomatica della città di Delfi (alla quale fanno capo concessioni come questa) che non si può dare per scontata sulla base del controllo del santuario e dell'anfizionia. Oltretutto la questione tracia, che pure preoccupa Filippo per molti anni, è essenzialmente un problema di estensione e consolidamento dei confini orientali dello stato, un problema, in qualche modo, *tradizionalmente* macedone, rispetto al quale a poco potrebbe servire uno 'strumento' come quello delfico, che Filippo, alla fine degli anni '40, conosce ormai alla perfezione. Infine, è da dimostrare – e sembra in realtà improbabile – che un'onorificenza ai figli di Cherseblepte, in questo momento, venga davvero incontro ai desideri del signore del santuario. Il comportamento costantemente infido tenuto da Cherseblepte verso il vicino macedone anche dopo la sua riduzione in condizioni di vassallaggio rende più probabile da parte di Filippo una punizione esemplare che non una ricompensa, in linea con la politica generale che presiede alla definitiva liquidazione dei regni traci indipendenti (342-0)<sup>6</sup>.

Il documento va dunque collocato in una luce completamente diversa. Siamo nel 356/5: Cherseblepte ancora mira alla riunificazione della Tracia e, a tale scopo, intreccia relazioni diplomatiche con gli stati greci. Non sappiamo se al momento del decreto delfico egli si trovi

1. P. PERDRIZET, «BCH» 20 (1896), 466-70 (cfr. Id., «BCH» 23 [1899], 348-9) = *SIG*<sup>3</sup> 195 = *FD* III, 1, 392, II, 6-12.

2. Perdrizet datava Aristosseno al 351/0, con É. BOURGUET, «BCH» 20 (1896), 197-241 (237); la datazione al 356/5 compare già in POMTOW (*ad SIG*<sup>3</sup> 195) e in TH. HOMOLLE, «BCH» 22 (1898), 608 (BOURGUET la accoglie *ad FD* III, 1, 392, per poi optare per il 359/8 [*FD* III, 5, pgg. 9 e 86 ss.]). Essa ha prevalso sia negli studi sulla cronologia dell'ica, sia in quelli dedicati specificamente al nostro decreto (DAUX 1943, 13; J. POUILLOUX, «BCH» 73 [1949], 193 ss.; ROUX 1979, 233; MAREK 1984, 172; BUCKLER 1986; BOUSQUET 1988a, 15, 28; Id., *Bull. ép.* 1988, n° 647; Id. 1989, 7, 49-50).

3. La data suggerita per Aristonimo da WANKEL 1988 e da BOUSQUET (1988a, 15, 23, 27-8, 31, 60, 114; 1989, 7 e *ad nrr.* 12, 32, 43) era 340/39; MARCIETTI aveva già proposto un nuovo sistema cronologico che rialza Aristonimo di un anno (1977b, 79, accolto per il nostro testo da BADIAN 1983, 60 n. 34), a favore del quale ha proposto di recente nuovi argomenti decisivi (1998; cfr. LEFÈVRE 1998a, 267-8).

4. Ll. 13 ss.: Καλ[λικράτ]ευσ, Εὐφράντ[ου, Μαμιάλου]; per l'attestazione dei nomi in testi dell'arcontato di Aristosseno: PERDRIZET, «BCH» 23 (1899), 348-9; BOURGUET *ad FD* III, 1, 392; BUCKLER 1986; per BOUSQUET, *Bull. ép.* 1988, n° 647 l'alternativa Ἀριστο[νύμ]ου è in ogni caso improponibile («un barbarisme»).

5. BADIAN 1983 e, con cronologia leggermente diversa (vd. n. 3), WANKEL 1988. Per Badian, questa tesi si concilia con la giovane età che Cherseblepte doveva avere nel 356/5 (vd. *infra*, 79 n. 5), e d'altra parte spiega il conferimento degli onori ai figli anziché a lui (ma su questo vd. *infra* nel testo).

6. Sulla lunga sequenza di scontri, accordi disattesi, nuovi conflitti territoriali che occupa gli anni dal 356 alla decisiva azione militare di Filippo negli anni 342-0 cfr. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 247-54, 264-7, 281-5, 554-8; BADIAN 1983. Alle campagne del 342-0, cui Badian connette il nostro decreto, seguono provvedimenti di Filippo tutt'altro che concilianti verso i dinasti traci sconfitti, tra i quali Cherseblepte: l'ultima notizia che ne abbiamo è quella di una loro cacciata dai rispettivi regni ([Dem.] XII 8-10, su cui HAMMOND – GRIFFITH 1979, 557).



in guerra con Filippo<sup>1</sup>, ma è sicuramente in buoni rapporti con Atene, con cui ha stretto da poco, unitamente agli altri sovrani traci Berisade e Amadoco, un accordo formale<sup>2</sup>. È in questa politica di apertura diplomatica al mondo greco che vanno inquadrati i contatti con Delfi, che, già controllata dai Focesi, lo accoglie favorevolmente forse proprio (o almeno anche) in quanto σύμμαχος di Atene<sup>3</sup>. È verosimile che il decreto premi un atto di cortesia del re verso il santuario, forse una donazione. Le concessioni di prossenia che conosciamo a Delfi nella prima metà del IV secolo – le prime note – sono più o meno direttamente connesse a finanziamenti per la ricostruzione del tempio di Apollo distrutto nel 373, ed è possibile che Cherseblepte si sia distinto in questo campo. L'ipotesi è rafforzata dal fatto che in questo momento la prossenia è ancora un'onorificenza relativamente rara, a Delfi, e premia in prevalenza esponenti di stati anfizionici<sup>4</sup>. Come ha osservato opportunamente J. Buckler, però, il re tracio coglie la delicatezza del momento, e il suo tentativo di ottenere 'visibilità' nel grande santuario è sfumato dalla volontà di non comprometersi troppo apertamente con i sacrileghi focesi. Così nel decreto compaiono, sorta di prestanome, i suoi figli, all'epoca giovanissimi o addirittura bambini<sup>5</sup>. Se la concessione va posta nel 356/5, scompare ogni intervento di Filippo nella vicenda, ma è pure da respingere la tesi, da alcuni sostenuta, che vede in essa un intervento diretto dei Focesi che, padroni del santuario, avrebbero inteso umiliare Filippo: al di là della già ricordata necessità di distinguere, almeno in qualche misura, controllo del santuario e politica estera della città, è essenziale ricordare come Filippo non abbia ancora in questo momento alcun ruolo nella contesa tra i Focesi e l'anfizionia<sup>6</sup>.

1. Secondo l'ipotesi di MAREK 1984, 172 e 411 n. 38. Il primo scontro si ebbe forse a proposito di Crenides, se ammettiamo che proprio di Cherseblepte fosse l'attacco dal quale Filippo soccorse la città, facendola sua (cfr. Steph. Byz. s.v. Φίλιπποι); così A.W. PICKARD-CAMBRIDGE in *CAH* VI (1927), 208 e HAMMOND – GRIFFITH 1979, 246 ss. (secondo Griffith, peraltro, un vero scontro diretto per Crenides non ci fu); *contra*, BADIAN 1983, 55-6, che pensa a un attacco dell'altro sovrano tracio Cetripori.

2. Del trattato, del 357/6, si conserva il testo epigrafico (*IG* II<sup>2</sup>, 126): bibl. essenziale e confronto con le fonti letterarie in TOD 1946-48, n° 151; BENGTON 1962, n° 303; cfr. *SEG* 45, 1995, 55 e 830; 46, 1996, 836. La parte conservata definisce lo *status* delle città della Tracia. Cherseblepte non compare nel successivo trattato di Atene con Cetripori e altri due sovrani, il peone Lippeo e l'illirio Grabo, e diretto esplicitamente contro Filippo (*IG* II<sup>2</sup>, 127 = *SIG*<sup>3</sup> 196 = TOD 1946-48, n° 157 = BENGTON 1962, n° 309): questo secondo trattato è del 356/5, lo stesso anno delle onorificenze dell'iche ai figli di Cherseblepte.

3. Tra gli argomenti per la datazione di Aristosseno al 356/5 c'è la sua identificazione con un esponente della fazione di Asticrate, esiliata da Delfi nel 363 (76 n. 5): il suo ritorno a Delfi e l'assunzione dell'arcontato presupporrebbero perciò l'occupazione focese del santuario (HOMOLLE, «BCH» 22 [1898], 607, e cfr. BUCKLER 1986). L'identificazione è però tutt'altro che certa (BOUSQUET, *Bull. ép.* 1992, n° 273).

4. Per gli inizi della prossenia a Delfi in relazione al rifacimento del tempio e per la relativa rarità di attestazioni nella prima metà del IV sec. MAREK 1984, 171, 195 ss. (che peraltro pensa, per Cherseblepte, a una ricompensa 'politica': cfr. n. 6). Generico sugli eventuali meriti del sovrano presso il santuario era PERDRIZET, «BCH» 20 (1896), 469. Sulla ricostruzione del tempio di Apollo vd. *infra*, 127 ss.

5. Dem. XXIII 163 attesta che pochi anni prima, alla morte del re Coti (360/59), Cherseblepte è un μετράκῳλλιον: è una delle ragioni addotte a sostegno della data bassa del decreto delfico (BADIAN 1983, 60 n. 34; WANKEL 1988), ma la tesi di BUCKLER 1986 riferita nel testo mi pare del tutto convincente, e la questione meno irrilevante di quanto non paresse a BOUSQUET, *Bull. ép.* 1988, n° 647. Il decreto attesta per tre dei quattro figli nomi greci, particolare citato da PERDRIZET a conferma dell'intento di Cherseblepte di stabilire forti legami con il mondo greco («BCH» 20 [1896], 468); della loro sorte successiva sappiamo poco: un figlio di Cherseblepte è segnalato come ostaggio di Filippo nel 343 da Aesch. II 81.

6. A un possibile significato politico del decreto per i figli di Cherseblepte pensava HILLER VON GAERTRINGEN (in Philippon – Hiller von Gaertringen – Pomtow, *Delphoi*, *RE* IV, 2 [1901], 2517-2700 [2564]); più esplicitamente,

È tuttavia di grande interesse la concomitanza di interessi 'delfici' nella politica estera dei due sovrani del nord: l'accordo tra Filippo e i Calcidici e il decreto onorario per i figli di Cherseblepte sono così vicini nel tempo da lasciar supporre che il conflitto tra i due si consumi in questo momento, oltre (o piuttosto) che sul campo di battaglia, sul terreno della diplomazia. La ricerca di prestigiosi 'contatti' a sud porta entrambi, per vie diverse, a Delfi: alla mossa di Filippo, che chiama la Pizia a sancire il suo trattato con i Calcidici, Cherseblepte risponde compiendo un atto di generosità verso il santuario (verosimilmente una donazione). Filippo, che già nei suoi primi anni di regno impone una svolta alle relazioni della Macedonia con il grande santuario, alla qualità e intensità di quelle relazioni, sollecita dunque la contromossa del rivale. Il conflitto tra sovrani del nord cerca scenari e risonanze nuovi. Più avanti qualcosa di simile accadrà, sul terreno delle competizioni sportive panelleniche, tra lo stesso Filippo e l'epirota Aribba (*infra*, 2.2). In queste vicende il successo di Filippo sui suoi avversari è almeno *anche* un successo costruito con le armi della politica e della diplomazia: non si tratta soltanto di un più vivo spirito di iniziativa, ma anche di una più profonda comprensione del ruolo panellenico dei grandi santuari, e anche delle diverse possibilità offerte alla sua azione in Grecia da ciascuno di essi. Non è un caso che mentre Cherseblepte, pure con tutta la prudenza del caso, sceglie l'amicizia di un santuario delfico già in mano (probabilmente) ai Focesi, la mossa successiva di Filippo – la sua fortuna – sarà quella di allearsi con il fronte, antifocese, dei difensori dell'anfizionia.

### 1.3. I PRIMI SUCCESSI DI FILIPPO A OLIMPIA

Diversamente che a Delfi, i primi approcci di Filippo a Olimpia non si discostano ancora dalla tradizione macedone, e ciò è dovuto anche al più limitato peso *stricto sensu* 'politico' del santuario peloponnesiaco<sup>1</sup>. Le prime partecipazioni dei cavalli e dei carri di Filippo ai giochi di Olimpia sono nel solco della tradizione temenide, segnato dai sovrani più interessati o al riconoscimento della propria grecità o a consolidare rapporti diplomatici e culturali con il mondo delle πόλεις della Grecia meridionale. Nonostante il carattere in parte aleatorio della documentazione, non è probabilmente senza significato che dopo Filippo non si abbia più notizia di sovrani o membri della famiglia reale macedone in gara a Olimpia: ormai i re di Pella non avevano più riconoscimenti da chiedere al grande santuario<sup>2</sup>.

Nell'arco del suo regno, Filippo colse certamente più di una vittoria a Olimpia. Il dato più certo, nonostante il contesto anedddotico, è nel famoso passo plutarceo (*Al.* 3, 8 = Hegesias, *FGrHist* 142 F 3) che colloca κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, e immediatamente a ridosso della presa di Potidea, l'annuncio a Filippo di un successo di Parmenione sugli Illiri, della vittoria di un suo cavallo (ἵππῳ κέλιτι) a Olimpia e della nascita di Alessandro. Il sincronismo esatto tra tutte queste vicende è evidentemente forzato, a sottolineare la futura invincibilità di

---

MAREK 1984, 172 parla di «diplomatischer Schachzug» di Filomelo contro Filippo. Il re macedone però interverrà nella guerra sacra solo più tardi (*infra*, 2.1), né, come detto, è sicuro che in questo momento si trovi in guerra con Cherseblepte.

1. Sul problema generale cfr. HÖNLE 1968; CORBETTA 1981.

2. Sul presunto disinteresse di Alessandro per la sfera sportiva *infra*, 232 ss.

Alessandro (3, 9), ma la loro datazione al 356 non è da porre in discussione<sup>1</sup>. Un altro passo del *corpus* plutarcoo e un'allusione di Giustino richiamano la felice congiuntura del 356, con lievi differenze a proposito dei successi militari e attribuendo la vittoria olimpica a una quadriga (τεθρίππω)<sup>2</sup>. Poiché due successi a Olimpia in due specialità diverse sarebbero stati verosimilmente sottolineati da una tradizione che pone tanta enfasi sui concomitanti εὐτυχίματα di Filippo<sup>3</sup>, si presta in genere maggior fede alla notizia della *Vita di Alessandro*, lasciando aperta la possibilità di un successo con la quadriga in un'altra edizione dei giochi<sup>4</sup>.

Mentre questa sembra garantita anche da un altro brano della biografia plutarcoo, che allude al plurale, per Filippo, a τὰς ἐν Ὀλυμπίᾳ νίκας τῶν ἀρμάτων e ne ricorda la celebrazione sulle monete del sovrano (4, 9), l'evidenza numismatica solo in parte conferma le testimonianze letterarie. Sulle monete emesse dal sovrano troviamo infatti l'immagine del cavaliere abbinata ai simboli della vittoria sportiva, palma e corona d'alloro, dapprima su pezzi minori in argento, più avanti sui tetradrammi in argento; i filippi d'oro invece celebrano, come dice Plutarco, i successi con il carro: non vi compaiono però quadrighe, ma solo bighe<sup>5</sup>. Al di là delle ipotesi avanzate per conciliare l'uno e l'altro ordine di testimonianze<sup>6</sup>, interessa qui sottolineare la rilevanza dell'elemento agonistico nella costruzione dell'immagine pubblica di Filippo, e, ancor più, lo sviluppo progressivo e conseguente di questa

1. Sull'esatta concomitanza tra nascita di Alessandro, il 6 di Ἐκατομβαιῶν (ca. 20 luglio), e feste di Olimpia conclusioni diverse in STEPH.G. MILLER 1975, 229-30 (che ammette per quell'anno Olimpie alla fine di luglio); HAMILTON 1969, *ad loc.*; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 254 n. 3; W. HECKEL, «Chiron» 11 (1981), 79-86 (84-5: circa un mese tra i due avvenimenti); BADIAN 1983, 57 n. 24. Sulla possibile derivazione timaica del passo plutarcoo, al di là della circoscritta citazione da Egesia, HAMMOND 1993a, 19-20.

2. *Cons. ad Apoll.* 6, 105 A-B (di dubbia paternità plutarcoo); *Iust.* XII 16, 6.

3. Così, a ragione, WEST 1923, 177; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 664-5.

4. Per un successo con il cavallo nel 356: O. WALTER 1940, 9; MORETTI 1957, n° 434; FLACELIÈRE – CHAMBRY 1975, 224; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 664. I due brani plutarcoi parlano di successo «alle Olimpie», indicazione generica che fa pensare alle feste peloponnesiache piuttosto che, per es., a quelle di Dion. Un successo nelle Olimpie macedoni non giustificerebbe la coniazione di monete celebrative (*infra* nel testo), né l'enfasi della tradizione letteraria (HEAD 1911<sup>2</sup>, 224; MORETTI 1953, n° 54; 1957, n° 434; viceversa LE RIDER 1977, 364-6 connette appunto a vittorie 'locali' la prima apparizione di motivi agonistici sulla monetazione di Filippo, di cui alla n. 5). Inoltre, la disputa di gare ippiche non è altrimenti attestata a Dion, e la natura spiccatamente 'politica' della πανήγυρις presuppone che il re vi presenziasse, laddove, stando a Plutarco, Filippo è informato del successo a distanza. Infine, la probabile collocazione delle feste di Dion in autunno renderebbe particolarmente forzato il sincronismo con la nascita di Alessandro.

5. Inizialmente il cavaliere compare nella monetazione di Filippo senza specifico riferimento a vittorie sportive, sul verso di tetradrammi d'argento che recano sul recto il capo laureato di Zeus; il cavaliere con i simboli della vittoria compare invece su dramme ed emidrammi che la maggior parte degli studiosi connette al successo olimpico del 356 (SELTMAN 1955<sup>2</sup>, 200 ss.; MORETTI 1957, n° 434; HAMILTON 1969, *ad Plut., Al.* 3, 8; più sfumata la posizione di M. THOMPSON 1982, 113; per la diversa tesi di LE RIDER 1977, cui rinvio in generale per una classificazione completa delle varie serie in argento e delle rispettive zecche di emissione, cfr. n. 4 e 94 n. 1). Per i motivi agonistici sui filippi e la cronologia *infra*, 93 ss.

6. MORETTI 1957, nrr. 434, 439, 445 pensa al 356 per la vittoria col cavallo e al 348 per quella con la biga, ipotizzando, per la quadriga, il 352. In realtà per i successi col carro è possibile qualunque data tra il 352 e il 340 (vd. O. WALTER 1940, 9; WEST 1923, 177-81), tanto più se si accetta per l'inizio della coniazione dei filippi la data del 352 di HATZOPOULOS 1991a, 82-3 accolta anche da LE RIDER 1996 (*infra*, 94 n. 2). Sulla eventuale presenza dello stesso Filippo a Olimpia in una di queste occasioni suggerita da un (molto dubbio) aneddoto plutarcoo vd. 97 n. 3. Sul programma di gare ippiche a Olimpia vd. HYDE 1921, 259-62.

politica. Questo emerge con grande chiarezza dalle serie monetali: inizialmente il motivo della vittoria olimpica è confinato su pezzi di minor pregio, ma già in alcuni di essi l'abbinamento con l'effigie di Eracle tradisce una rilettura 'agonistica' della figura dell'eroe, visto evidentemente tanto come antenato dei Temenidi che come fondatore dei giochi di Olimpia<sup>1</sup>. Né si può respingere la tesi suggestiva di G. Macurdy che alla stessa fase (la celebrazione del successo olimpico e degli altri εὐτυχήματα del 356) appartenga l'assunzione da parte della moglie del re del nome Olimpiade<sup>2</sup>. È stato sottolineato, anche, come il prestigio di una vittoria ippica a Olimpia dovesse rafforzare il legame ideologico con le aristocrazie a sud dell'Olimpo – un *idem sentire* che non può ridursi a pura propaganda, come abbiamo notato già a proposito di Archelao<sup>3</sup>.

Ma è solo la prima fase della vicenda: lo sforzo 'pubblicitario' del 356 e degli anni immediatamente a ridosso è poca cosa se confrontato alle prestigiose serie monetali più tarde, che celebrano i successi dei cavalli e delle bighe del re con insistenza martellante. Non sappiamo se l'effigie del cavaliere vittorioso alluda a nuove vittorie ἵππων κέλῃτι o sia un semplice rilancio dell'immagine già comparsa su dramme ed emidrammi degli anni '50: in ogni caso, non c'è dubbio che ci troviamo di fronte a un progetto unico, e di portata molto più ampia. Per comprenderne il senso, è necessario superare il *limes* decisivo rappresentato dal coinvolgimento della Macedonia nella terza guerra sacra (*infra*, 2.2).

---

1. L'immagine di Eracle compare, per esempio, sul *recto* delle dramme coniate dalla zecca di Anfipoli (LE RIDER 1977, 73 ss.; in generale sul potenziamento del motivo eraclide nella monetazione di Filippo HUTTNER 1997, 70). Su Eracle fondatore dei giochi di Olimpia Lys., XXXIII 1-2; le *Olimpiche* II, III e X di Pindaro; Polyb. XII 26, 2; Strab. VIII 3, 33, 358 C.; su Eracle e Olimpia anche Paus. V 8, 1 e 14, 5.7 (cfr. ADSHEAD 1986, 51 ss.). Una rielaborazione tarda attribuisce all'eroe piuttosto la fondazione delle feste presso il monte Olimpo, e fa di queste il modello della πανήγυρις elea (*Mythogr. Vat.* II 90; MARI 1998, 156-7). A parte la possibile interpretazione delle monete con Eracle e il cavaliere che propongo nel testo, non abbiamo altri indizi di uno sfruttamento della connessione Eracle-Olimpia nella propaganda temenide.

2. MACURDY 1932, 24 (cfr. HECKEL, «Chiron» 11 [1981], 84-5; SCHUMACHER 1990, 438; GREENWALT 1999a, 458-9); PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1976-77, n. 44 ha invece suggerito che il nome sia stato assunto già al momento delle nozze, per «sottolineare una uniformità di politica religiosa di tipo olimpico ... tra i membri della famiglia reale» e cancellare gli 'imbarazzanti' precedenti misterico-orgiastici della regina. Sui diversi nomi di Olimpiade testimone è Plut., *de Pyth. or.* 14, 401 A-B.

3. Cfr. *supra*, 51: per i riflessi di questa concezione nelle arti figurative (anche in Macedonia) cfr. TANCKE 1990. Come ricordato a ragione da Griffith, l'annuncio della vittoria di città in città faceva sì che il nome di Filippo «loded especially with those families who still thought horses important»: le stesse famiglie che avrebbero arricchito, negli anni successivi, i ranghi degli ἑτάῃροι (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 254). Per l'appartenenza del re molosso (poi deposto) Aribba alla stessa temperie culturale *infra*, 98.

## 2. GLI ANNI DELLA TERZA GUERRA SACRA

### 2.1. LA VITTORIA DI FILIPPO AI CAMPI DI CROCO NELLA TRADIZIONE STORIOGRAFICA E IL PROBLEMA ETERNO DELL'‘AUTONOMIA’ DI DELFI

Nella ‘terza guerra sacra’<sup>1</sup> i Macedoni entrano, com'è ben noto, quasi in sordina, intervenendo in Tessaglia contro i filofocesi tiranni di Fere, nel 354/3 (Diod. XVI 35)<sup>2</sup>. Le prime due stagioni di guerra contro le truppe di Onomarco portano risultati alterni e si concludono con il mezzo scacco delle Termopile, che, bloccate dagli Ateniesi, Filippo rinuncia ad attaccare<sup>3</sup>. Solo molto più tardi, nell'estate del 346, egli giocherà fino in fondo il suo ruolo di *deus ex machina*, liquidando un conflitto che ha ormai logorato le forze di entrambi gli schieramenti e che non accenna a risolversi.

Stando alla tradizione storiografica, però, già in questa prima apparizione, non decisiva e nemmeno brillantissima sul piano militare, Filippo si mostra sensibile ai vantaggi politici che può ricavare dalla vicenda e al suo impatto sull'opinione pubblica greca. Uno dei successi sul campo, ai Campi di Croco nella primavera del 352<sup>4</sup>, è infatti colto con i soldati macedoni adorni di corone d'alloro, e seguito dal massacro di tremila focesi annegati «in quanto sacrileghi». Le due notizie vengono rispettivamente da Iust. VIII 2, 3 e da Diod. XVI 35, 5-6, e restituiscono un'immagine di ‘difensore di Apollo’ costruita dal sovrano con coerenza,

---

1. Qui e in seguito adottato la terminologia moderna tradizionale, che non ha, com'è noto, una corrispondenza precisa nelle fonti antiche contemporanee agli eventi; per la ‘terza’ e la ‘quarta guerra sacra’ queste impiegano piuttosto definizioni geografiche, rispettivamente «guerra focese» e «guerra di Anfissa». Per la guerra focese solo le fonti da Duride in poi parlano di «(cosiddetta) guerra sacra» (ROBERTSON 1978, 38 n. 3; ASHERI 1983, 68-70; BRODERSEN 1991; LEFÈVRE 1998a, 169-71).

2. Sulla cronologia del racconto diodereo e/o dell'intervento di Filippo in Tessaglia posizioni diverse in CLOCHÉ 1915, 67 ss.; 1955, 80 ss.; WESTLAKE 1935, 173; HAMMOND 1937a; SORDI 1958a, 241-3; 1958c, 149; 1969, *ad loc.*; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 268 ss.; TH.R. MARTIN 1981; BUCKLER 1989, 58 ss.; HELLY 1995, 55 e 60. Per uno o due interventi precedenti di Filippo in Tessaglia, tra 358 e 355, GRIFFITH 1970; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 229-30, 256. In generale sui rapporti di Filippo con la Tessaglia in questa fase, che fondono continuità e innovazione rispetto alla tradizionale politica macedone nell'area vd. anche, con particolare attenzione agli aspetti istituzionali, HELLY 1995, 55 ss.; HATZOPOULOS 1996a, I, 477-9; BECK 1997, 131-4.

3. Su queste vicende Diod. XVI 35, 2; 37, 3; Iust. VIII 2, 8-11; Dem. XIX 319; Polyæn. II 38, 1. È evidente che la ricostruzione della cronologia e della modalità delle diverse fasi della guerra – anche di quelle nelle quali l'intervento macedone è diretto –, così come un riesame della *Quellenforschung* di Diodoro e Giustino, siano temi estranei agli scopi di questo lavoro. Della sterminata bibliografia moderna che, trattando dell'ascesa macedone nel IV secolo o di problemi storiografici, si è interessata a questi e ad altri aspetti del problema le note che seguono danno un'idea solo parziale.

4. Seguo la cronologia di Hammond e della Sordi (cfr. n. 2), rialzata invece di un anno da TH.R. MARTIN 1981, 192-5, con diversa distribuzione delle notizie dioderee; l'individuazione del luogo, indicato vagamente dalle fonti, è di BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, III, 1, 477 n. 1.

negli aspetti 'visivi' come nell'applicazione letterale e brutale di una 'offerta di uomini' al dio offeso. Esse, per lo più giudicate autentiche dalla critica moderna, meritano però un supplemento di analisi, partendo, ancora una volta, dalla stimolante analisi di G.T. Griffith<sup>1</sup>.

Griffith ha posto con chiarezza e in modo convincente il problema storico e storiografico del καταποντισμός dei Focesi sconfitti. Non c'è dubbio che la tradizione confluita in Diodoro attribuisca al gesto una precisa valenza religiosa: la sua descrizione dei fatti ('Ο δὲ Φίλιππος τὸν μὲν Ὀνόμαρχον ἐκρέμασε, τοὺς δ' ἄλλους ὡς ἱεροσύλους κατεπόντισεν)<sup>2</sup> inserisce un cuneo tra la morte 'esemplare' dei tremila prigionieri annegati e la sorte degli oltre seimila loro compagni che muoiono, invece, nelle normali circostanze della battaglia o della fuga<sup>3</sup>. Inoltre, com'è stato già notato dallo stesso Griffith e da altri, il καταποντισμός è un'uccisione con i connotati di un'offerta rituale: Filippo cioè spingerebbe qui il suo ruolo di 'difensore di Apollo' fino a offrire al dio un autentico sacrificio umano<sup>4</sup>. Come Griffith ha opportunamente fatto notare, però, un'esecuzione di massa di questo tipo presentava difficoltà pratiche enormi ed esponeva Filippo e i suoi alleati a rappresaglie terribili (la guerra era ben lontana dalla conclusione); inoltre, la notizia è assente dall'intera tradizione letteraria antimacedone. Quest'ultimo mi sembra l'argomento più pesante, sebbene *e silentio*: un episodio così clamoroso e recente non avrebbe potuto essere taciuto da Demostene nella sua polemica ossessiva, a guerra conclusa, sul duro trattamento riservato da Filippo ai Focesi sconfitti e sulla malafede degli amici ateniesi del re<sup>5</sup>. Se anche i tremila prigionieri morirono, insomma, le modalità e i significati della loro uccisione non si discostarono dai normali usi di guerra: nulla, in quello che avvenne, colpì in modo particolare le fonti contemporanee (penso

1. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 274 ss.

2. *Loc. cit.* (e cfr. XVI 61, 2): Onomarco muore durante la fuga verso il mare; l'evento è dunque distinto dall'annegamento di massa; la punizione inflittagli da Filippo (impiccagione o crocefissione) riguarda solo il cadavere (episodio ben più credibile di quello di Alessandro che, dopo la presa di Gaza, trascina il corpo *ancora vivo* del governatore della città attorno alle sue mura, narrato da Q. Curt. IV 6, 26-29 e Dion. Hal., *de comp. verb.* 18, 25-26 e nato da una esasperazione retorica della *imitatio Achilles* del re). La responsabilità della morte di Onomarco non è attribuita a Filippo da nessuna fonte: per Paus. X 2, 5 egli è ucciso dai suoi soldati; Eus., *praep. ev.* VIII 14, 32-33 parla di empietà punita (non è detto da chi) con l'annegamento, forse per una interpretazione distorta della tradizione confluita in Diodoro.

3. Per Griffith (276), il passo di Diodoro si presta ad almeno tre letture: che, cioè, fossero annegati solo i *corpi* dei 6000 precedentemente caduti (l'unica lettura, a suo parere, che sarebbe venuta in mente ai lettori antichi), i soli 3000 prigionieri ricordati subito prima, oppure gli uni e gli altri (lettura che si avrebbe «to take his words literally»). Ma in realtà Diodoro, seguendo evidentemente la sua fonte, *distingue* chiaramente il destino dei 6000 da quello dei 3000 scelti per la punizione 'esemplare'.

4. Sul καταποντισμός HAMMOND – GRIFFITH 1979, 276 n. 5 e, nell'ambito della tradizione sulle 'offerte umane' ad Apollo delfico, MARI 1999b, 318-20. BUCKLER 1989, 77 ha richiamato l'uso di καταποντίζω in altri passi diodorei a indicare un sacrificio offerto agli dèi 'in mare' (XIII 86, 3; XVII 104, 1): «In both instances, the deed was an offering to the gods, which is perfectly consistent with Philip's self-proclaimed role as avenger of Apollo». Buckler, con la maggioranza degli studiosi, ammette la storicità dell'episodio del 352; ELLINGER 1993, 327 ss. lo inserisce nel quadro di un crescente ricorso, nel IV secolo, ai moduli della 'guerra di annientamento': dopo le atrocità commesse da una parte e dall'altra nei primi anni della terza guerra sacra, «il fallut des mesures de rétorsion aussi sanglantes pour y mettre un terme». PRITCHETT 1971-91, V, 206, 208-9, senza pronunciarsi sulla storicità dell'episodio, lo classifica invece tra i 'normali' massacri di prigionieri, privi di precise connotazioni rituali (analogamente BONNECHERE 1994, 291 n. 47). Per una precisa definizione linguistica e giuridica dell'accusa di ἱεροσυλία JACQUEMIN 1999, 233, con bibl.

5. XIX 61; 64 ss.; 81; 325.

sempre, *in primis*, a Demostene). Fu semmai una rilettura successiva – non sappiamo di quanto – a caricare l'episodio di una forte ideologizzazione, spingendo all'estremo quel tasto della contrapposizione ἀσεβεία / εὐσεβεία che ha spesso alterato la rappresentazione del conflitto focese e dei suoi reali significati nelle fonti antiche (vd. *infra*).

Non c'è ragione, viceversa, di respingere la notizia data da Giustino circa le corone d'alloro indossate dai Macedoni ai Campi di Croco. Essa è in effetti accolta unanimemente dalla critica moderna, che l'ha interpretata per lo più alla luce della sensibilità di Filippo alle reazioni dell'opinione pubblica greca<sup>1</sup>. Si tratta di un aspetto innegabile, ma il discorso, rispetto al piano della pura e semplice propaganda, va allargato: o, almeno, di quella vanno colte le risonanze più profonde. In questo caso, non mi trova d'accordo il giudizio di Griffith<sup>2</sup>, secondo cui l'iniziativa di Filippo aveva piuttosto per obiettivo i soldati macedoni e il loro morale scosso dalle difficoltà della guerra: su di loro la potenza del dio di Delfi – in qualche modo evocata da quelle corone d'alloro – aveva ancora una suggestione che non aveva da tempo sui disincantati Greci. Nessuno in Grecia, osserva Griffith, si scandalizzava *veramente* dell'occupazione focese del santuario. Nessuno era così ingenuo da credere che la guerra anfizionica (voluta dai Tebani) contro i Focesi avesse *veramente* a che fare con la loro 'empietà': al contrario, molti in Grecia erano pronti a giustificare il colpo di mano focese a Delfi, di fronte all'aggressione tebana, in nome della *Realpolitik*.

Ora, non è certo in discussione il carattere strumentale dell'accusa che il sinedrion anfizionico, su ispirazione tebana, muove ai Focesi (e agli Spartani) e che è all'origine della terza guerra sacra. È la stessa tradizione letteraria a registrarlo, con un certo cinismo<sup>3</sup>; altrettanto cinico è Demostene quando spiega che una guerra sacra serve, più che altro, a coagulare in una coalizione interessi anche molto distanti<sup>4</sup>, e quando invita gli Ateniesi a difendere a ogni

1. Così da ultimo BUCKLER 1989, 76-8.

2. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 274-5.

3. Iust. VIII 1, 4-5.10; Diod. XVI 28, 4 (i Beoti vogliono la guerra διὰ τε τὴν πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβείαν καὶ διὰ τὸ συμφέρειν αὐτοῖς τὰς τῶν Ἀμφικτυόνων κρίσεις βεβαίως εἶναι); 23, 2-6; 29, 2-4; Sulla discussa cronologia della doppia vertenza anfizionica contro Focesi e Spartani posizioni diverse in SORDI 1958a, 216-8 e 236-7; PICCIRILLI 1973a, n° 53; BUCKLER 1989, 15-20. Quest'ultimo (cfr. anche 1985, 242-5) pensa che ai Tebani si debba ascrivere solo l'accusa agli Spartani per l'occupazione della Cadmea, nell'agosto 382, durante la tregua per le Pitiche; i Focesi, accusati di aver coltivato la terra sacra, sarebbero invece nel mirino dei Delfii (cfr. *infra* nel testo). Ma un ruolo ai Delfii nella vertenza non è accreditato da nessuna fonte: e se Diodoro effettivamente non precisa da chi venne l'accusa ai Focesi, Iust. VIII 1, 4-8 parla chiaramente dei Tebani. La tradizione che assegna l'accusa ai Tessali, invece, 'appiattisce' l'iniziativa dell'anfizionia sull'ἔθνος storicamente più influente (Paus. X 2, 1; ma cfr. 15, 1; Dem. XIX 318 nomina Tessali e Beoti come nemici dei Focesi nella guerra sacra, ma solo ai primi attribuisce una motivazione 'anfizionica': cfr. Il *hyp.* Dem. XIX, § 1). Per Arist., *pol.* V 4, 1304 a, 10 ss. l'origine della guerra fu invece in un conflitto interno all'aristocrazia focese (BUCKLER 1989, 18-9; sulla στάσις, epigraficamente documentata, che porta all'allontanamento da Delfi dei filofocesi di Asticrate vd. 76 n. 5). Sul deteriorarsi dei rapporti tra Tebani e Focesi negli anni tra Leutra e Mantinea, e sul cosciente sfruttamento dello strumento anfizionico da parte tebana, *background* essenziale per comprendere le ragioni profonde della guerra, vd. SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, I, 488-9; PARKE – WORMELL 1956, I, 221-2; SORDI 1958a, 216 ss.; EHRHARDT 1966, 228; LONDEY 1994; JEHNE 1999, 344-54 (anche con l'ipotesi di un diretto interesse *economico* nell'accusa ispirata da Tebe contro Sparta: l'ingente ammenda – 500 talenti, poi portati a 1000 – sarebbe stata infatti versata non nelle casse anfizioniche ma in quelle del κοινόν). Una generale riduzione delle responsabilità tebane nello scoppio della guerra è invece nei citati studi di Buckler.

4. Illuminante l'orazione *Sulla pace*, sia pure in una prospettiva generale di ridimensionamento del prestigio del santuario e delle sue istituzioni (*infra*, 2.3.3): cfr. V 17-19 e, per i diversi obiettivi perseguiti dai Tebani, dai

costo l'alleanza con i Focesi, non curandosi delle accuse di ἀσέβεια ma piuttosto del συμφέρον τῆ πόλει<sup>1</sup>. Il punto è, però, che l'«autonomia» dei santuari panellenici è un problema reale, che non a caso attraversa molti momenti cruciali della storia greca tra la metà del V e la metà del IV secolo. Griffith mi pare mancare l'obiettivo quando si interroga sull'esistenza di «a neutral, unpolitical public opinion of ordinary people who were genuinely shocked by the 'impiety' of the Phocians»<sup>2</sup>. La domanda, alla quale egli risponde negativamente, probabilmente non ha una risposta, e in ogni caso è un falso problema. È evidente infatti che la tradizione letteraria ha operato una forte ideologizzazione, insistendo sugli aspetti religiosi e culturali, e non tralasciando quelli giuridici e politici, di un problema – l'autonomia dei santuari appunto – che è almeno *anche*, e in qualche caso soprattutto, economico. Opposti interessi politici in gioco e la propaganda relativa spiegano solo in parte un fenomeno che ha a che fare, più in generale, con la percezione stessa dell'economico da parte della cultura greca, che è in buona parte una *rimozione*<sup>3</sup>.

La rimozione non è però così profonda da impedirci di dare una sostanza concreta all'ἀσέβεια di cui vengono accusati i Focesi e ben presto, di riflesso, i loro amici Ateniesi e Spartani. Le fonti insistono sull'occupazione del santuario, nell'estate del 356, come atto sacrilego in sé<sup>4</sup>, ma forniscono particolari anche sull'uso, da parte focese, delle sue risorse finanziarie (che comprendono ἀναθήματα in metalli pregiati, rifusi per coniarne monete, ma anche denaro già coniato<sup>5</sup>). Da Diodoro si ricava l'impressione di una certa *gradualità* in

Tessali e da Filippo nel conflitto antifocese, 20-23. Sulle συμμάχια nate in occasione delle guerre sacre, e sul rapporto anfizionia-συμμάχια, LEFÈVRE 1998a, 159-61, 174, con presa di distanza dalla tesi di WÜST 1954-55 che faceva dell'anfizionia addirittura il modello di ogni forma di συμμάχια.

1. XIX 73; 75. Dalla stessa orazione emerge che il συμφέρον era rappresentato, in concreto, dalla difesa del territorio attico, per la quale il controllo di Focide e Termopile erano essenziali (18; 50; 75; 78; 83-87; 96; 152; 204).

2. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 275. Contro Griffith anche ELLINGER 1993, 327-8, da un punto di vista però molto diverso dal mio (la difesa cioè del «poids autonome du religieux dans l'histoire»).

3. Sul problema generale MUSTI 1990<sup>2</sup>, 6-7 (cfr., per Delfi, 614; sulla rilevanza dell'aspetto economico nelle contese attorno al santuario già SORDI 1958a, 184-5; 1958b, 64-5).

4. Sull'occupazione del santuario: Diod. XVI 24, 3; Iust. VIII 1, 8; Paus. X 2, 2-4; per la cronologia SORDI 1958c, 134 ss.; per il lasso di tempo, assai ampio nel racconto diodoreo, tra il *golpe* e la dichiarazione di guerra anfizionica (355), SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, I, 494 ss.; CLOCHÉ 1915, 58; HAMMOND 1937a, 73-4; PARKE 1939; E. DELEBECQUE, *Essai sur la vie de Xénophon*, Paris 1957, 470 ss.; SORDI 1958a, 237-8; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 227-8; BUCKLER 1989, 27-8 e n. 34. Un esplicito divieto di muovere in armi contro il santuario è in una legge anfizionica, lacunosa, datata tra 370 e 356 dall'editore LEFÈVRE (1994, 101-3, alla l. 5 = CID IV, 2; cfr. ID. 1998a, 160; F. SALVIAT, «BCH» 119 [1995], 567).

5. In generale sulle offerte nel santuario dell'Efco JACQUEMIN 1999. Di generici χρήματα parlano Dem. XIX 21; 327; Polyb. IX 33, 4. È invece un segno ulteriore della «rilettura» ideologizzata del problema l'insistenza di Diod. XVI 56, 6; 61, 3 sulla sottrazione e rifusione di ἀναθήματα (con un ammontare complessivo calcolato in 10000 talenti d'argento, cifra verosimile per PARKE 1933, 139-40), un aspetto sottolineato anche da Plut., *de Pyth. or.* 16, 401 F. Ma Strabone annovera nei θησαυροί delfici sia ἀναθήματα (o ἔργα), sia χρήματα («denaro»), e lascia intendere che il grosso dei saccheggi focesi fosse rappresentato proprio da questi ultimi (IX 3, 4. 7. 8, 419-421 C.); anche Iust. VIII 1, 9, secondo cui l'occupazione di Delfi rende i Focesi *auro et pecunia divites*, è chiaro sulla compresenza dei due aspetti (su cui BOGAERT 1968, 107; BOUSQUET 1988a, 160; 1989, n° 39; LEFÈVRE 1998a, 267 insiste invece soprattutto sulle «offrandes non monnayables»; analogamente JACQUEMIN 1999, 235 ss., cui rinvio in part. per le offerte monumentali verosimilmente scomparse in questa fase). Anche il dibattito registrato da Tuciddide per il 432 sull'uso dei χρήματα di Delfi e Olimpia (*infra* nel testo) è da riferire a una disponibilità di denaro liquido (BOGAERT 1968, 101, 107; MUSTI 1981, 98; MIGEOTTE 1984, 89-90; *contra* AMPOLO 1989-90,



questa che è 'la' colpa dei Focesi a Delfi: Filomelo sembra il meno responsabile, o se non altro l'unico dei *leaders* focesi ad aver almeno tentato strade alternative per procurarsi i mezzi necessari a continuare la guerra, mentre particolarmente gravi appaiono le colpe di Faleco, destituito dalla carica per appropriazione *privata* di quei denari<sup>1</sup>. Anche questi aspetti mostrano come il colpo di mano focese ebbe un impatto reale sull'opinione pubblica del tempo: e se il denaro 'focese' circolava εἰς τὰς πόλεις, soprattutto a sostegno delle spese militari e in particolare per il reclutamento di mercenari, ciò non avveniva senza scrupoli e imbarazzi che sembrano toccare persino la cinica *Realpolitik* di Demostene<sup>2</sup>. Con scrupoli

277 e n. 17; sulla rifusione e riutilizzazione *routinière* di offerte in metallo danneggiate, nei santuari greci, vd. LINDERS 1989-90; JACQUEMIN 1999, 233-5). Per la riconiazione focese delle offerte in oro cfr. *infra*, n. 2.

1. Filomelo compare tra i saccheggiatori del tempio nella maggior parte delle fonti (Theop., *FGrHist* 115 F 248; Iust. VIII 1, 8, forse da Teopompo; Polyb. IX 33, 4; Polyæn. V 45; Plut., *Timol.* 30, 4; Eus., *praep. ev.* VIII 14, 33, 392 c), ma sembra assolto da Ephor., *FGrHist* 70 F 96 e da Strab. IX 3, 8, 421 C. Anche Pausania, che lo considera colpevole, registra però a suo merito un suicidio 'autopunitivo' (X 2, 2. 4; 33, 2). Diodoro, poi, ora limita l'accusa a Onomarco, Faillo e Faleco (XVI 56, 5), ora, più spesso, attribuisce a Filomelo l'inizio delle ruberie (XVI 14, 3; 30, 1; 32, 1); emerge se non altro che Filomelo si preoccupò di rassicurare l'opinione pubblica greca in materia, e non trascurò altre vie per procurarsi denaro (XVI 24, 3. 5; 27, 3-5; 28, 2), mentre più gravi, perché neanche giustificate dalla ragion di stato e spinte all'appropriazione *privata*, appaiono le colpe di Faleco (XVI 56, 3; Paus. X 2, 7; appropriazioni private sono invece indiscriminatamente attribuite da Theop., *loc. cit.*, a Faillo, Onomarco e Filomelo). Sulle responsabilità di Filomelo e la tradizione relativa: CLOCHÉ 1915, 35 ss.; 1955, 81; MOMIGLIANO 1932a, 709 ss.; PARKE 1933, 134-5; EHRHARDT 1966, 228; R.T. WILLIAMS 1972, 45 ss.; BUCKLER 1989, 37-9; il diverso grado di colpevolezza di Onomarco è messo in risalto da MUSTI 1990<sup>2</sup>, 614-5, mentre JACQUEMIN 1999, 236 ss. sottolinea il passaggio solo progressivo da una legale richiesta di 'prestiti' al santuario ai saccheggi veri e propri e nota con finezza il caricarsi di elementi 'esemplari' nella tradizione sulle colpe focesi a Delfi.

2. Di circolazione nelle città di denaro coniato fondendo gli ἀναθήματα delfici parlano Plut., *de Pyth. or.* 16, 401 F; Theop., *FGrHist* 115 F 248 (donazioni fatte dai capi focesi ai loro favoriti/e attingendo agli ἀναθήματα delfici: tra i beneficiati è un Damippo di Anfipoli [cap. V, 1, n° 63]) e F 249 (su cui HAMMOND – GRIFFITH 1979, 281-2; BADIEN 1983, 61-2). EHRHARDT 1966 ipotizzava una rifusione del denaro 'maledetto' dopo la guerra (cfr. ora JACQUEMIN 1999, 237-8 n. 165). Questa tesi spiegherebbe la scomparsa della monetazione focese in oro nota a Diodoro (XVI 33, 2; 36, 1; 56, 5-6; cfr. 61, 3), ma non la sopravvivenza di una quantità notevole di pezzi in argento e bronzo: cfr. R.T. WILLIAMS 1972, 51 ss., secondo cui invece i *leaders* focesi non coniarono mai monete in oro, perché queste «would ... have been a blatant advertisement of the robbery of Apollo's treasures». Oro ed elettro saranno stati allora impiegati con maggiore cautela, nella corruzione o in cambio di «acceptable silver coinage from outside» (52-3; per l'esame completo delle diverse serie in argento e bronzo attribuibili a questi anni ['periodo V'], cfr. 58-69, 118-31). Che in ogni caso il contatto col denaro focese fosse 'scandaloso' è confermato da Diod. XVI 57, 1 (le accuse di appropriazione indebita dai Focesi sono estese ai loro alleati Spartani e Ateniesi) e dal fiorire di una letteratura sull'argomento: Teopompo scrive un *Περὶ τῶν συληθέντων ἐκ Δελφῶν χρημάτων* (cfr. *FGrHist* 115 FF 247-249, da Ateneo); in età ellenistica scrivono sui θησαυροὶ o gli ἀναθήματα di Delfi (e i relativi saccheggi?) Anassandrida di Delfi, Polemone di Illo e Alceta (*FGrHist* 404-405; cfr. AMANDRY 1950; JACQUEMIN 1999, 264, che osserva come questa «littérature de l'absence» si fondasse sui documenti anfizionici che avevano stabilito l'ammontare dei saccheggi focesi [*infra*, 3.1]). A Delfi, come a Delo e altrove, i testi epigrafici attestano per la piena età ellenistica l'uso di rifondere gli ἀναθήματα danneggiati per ricavarne oggetti destinati al culto, dunque in ogni caso *proprietà del dio*, «de sorte que le métal précieux connaissait peut-être des transformations, mais ne quittait pas le sanctuaire» (JACQUEMIN 1999, 106, e 215, 231 ss., con riferimenti). Di certo, il tema dell'ἀσέβεια focese faceva ancora presa sull'opinione pubblica greca oltre un secolo dopo i fatti, come mostra il discorso dell'acarnano Licisco in Polyb. IX 33, 4-6 (passo nel quale è bene in evidenza peraltro lo slittamento della colpa *economica* dei Focesi sul piano morale e religioso della ἀσέβεια; i due piani sono singolarmente affiancati in Paus. X 2, 2-3). La colpa dei Focesi è riconosciuta persino da Dem. XVIII 18, che non a caso insiste, nel difendere la scelta di campo ateniese, su motivazioni tattico-strategiche (86

analoghi si spiegano anche la preoccupazione di Filomelo di assicurare l'opinione pubblica greca circa la sorte degli ἱερὰ χρήματα e la circostanza, indiscutibile sulla base dei testi epigrafici, che i Focesi non ostacolarono i lavori della commissione dei naopi per la ricostruzione del tempio di Apollo, né toccarono il denaro a quella destinato: un denaro cioè che, altrettanto *sacro*, era anche con maggior forza sentito, per origine e destinazione, come proprietà *comune* a tutti i Greci<sup>1</sup>.

Una giusta valorizzazione di questi due elementi, solo apparentemente ovvii (la sacralità e il carattere *super partes* delle ricchezze custodite nei santuari), spiega le diverse reazioni che accompagnano, nell'opinione pubblica greca, il prelievo di denaro dalle casse dei centri di culto locali, frequente e in qualche misura giustificato, e l'uso dei χρήματα di Delfi e degli altri santuari panellenici. Pericle, in una serie di interventi attribuitigli da Tuciddide, ammette tra le entrate a disposizione di Atene i metalli preziosi ricavabili dagli ἀναθήματα e i χρήματα οὐκ ὀλίγα reperibili nei templi *locali*, comunque sottolineando il carattere eccezionale del prelievo e l'obbligo di restituirlo (II 13, 4-5)<sup>2</sup>, mentre allude polemicamente ai prelievi peloponnesiaci dalle casse dei santuari panellenici: quelli che i Corinzi definiscono «un prestito» (δάνεισμα, I 121, 3), sono agli occhi dello statista «sovvenzioni forzose» (βίαιοι ἔσφοραί, I 141, 5)<sup>3</sup>. Il giudizio negativo di Pericle investe tanto il carattere violento di quei prelievi (ribadito più avanti, 143, 1, dall'uso del verbo κινεῖν), quanto l'appropriazione di

n. 1). Sullo 'scandalo' suscitato dal *golpe* focese restano perciò valide le considerazioni di MOMIGLIANO 1934a, 97-9: esso non tanto riguarda la «neutral, unpolitical public opinion of ordinary people» su cui si interrogava Griffith, non è un puro soggetto da *pamphlet*, ma, appunto, un problema politico reale.

1. Una spiegazione puramente 'tecnica' era invece avanzata da BOGAERT 1968, 112. Si trattava peraltro di una cifra irrisoria (3404 dracme e un obolo: *CID* II, 34, 1, ll. 3 ss.) rispetto agli ἱερὰ χρήματα saccheggiate. Sui rendiconti dei naopi e la loro attività negli anni di guerra *infra*, 3.1 (adotto questa trascrizione 'semplificata' del greco ναοποιοί sulla scia del francese «naopes», ormai entrato nell'uso corrente). SORDI 1958a, 246 ha osservato a ragione come «le potenze antianfizioniche intendevano riaffermare, contro le accuse della anfizionia stessa, il loro lealismo delfico». Delle preoccupazioni legalistiche di Filomelo attestate da Diodoro si è detto (87 n. 1); per l'eventualità di spiegare in modo analogo una mancata riconiazione degli ἀναθήματα aurei vd. n. prec.: la ricorrenza della testa di Apollo e di simboli del dio (ramo d'alloro, lira) sulle monete in argento focesi di questi anni sembra d'altra parte un'ulteriore rivendicazione della 'legittima proprietà' del santuario (su queste serie R.T. WILLIAMS 1972, 58-69, 118-31).

2. In generale sul ricorso delle πόλεις a prestiti, a condizioni agevolate, dai templi interni al proprio territorio MIGEOTTE 1984, 4; per Atene in part. BOGAERT 1968, 91-2 e n. 180, con bibl.: le casse dei santuari restano disponibili per condizioni di emergenza, come quelle descritte da Pericle, e per questo prestano raramente ad altre πόλεις (ancora MIGEOTTE 1984, 363 ss.). Vede una prevalenza assoluta del ricorso a depositi non monetari, invece, AMPOLO 1989-90, con raccolta e discussione di testimonianze letterarie ed epigrafiche: mi sembra però che una valutazione equilibrata debba tener conto di entrambi gli aspetti (cfr., per Delfi, 87 n. 2).

3. In βίαιοι, peraltro, l'accento è anche sul carattere 'improvvisato' della raccolta di fondi: MUSTI 1981, 98; KALLET-MARX 1993, 94 (anche per il confronto generale qui istituito da Pericle tra i due diversi modelli di economia e le diverse prospettive 'imperialistiche' che essi garantivano). Pregnante il confronto con la proposta di Ecateo, durante la rivolta ionica, di attingere alle casse del tempio di Apollo Didimeo (Herod. V 36): anche in quel caso la manomissione dei denari sacri (poi non attuata) è imposta dalle necessità di una politica navale; anche in quel caso la terminologia impiegata sottolinea la diversa condizione degli Ioni, che avrebbero attinto a *proprie* ricchezze, e dei nemici che invece, toccandole, le avrebbero «saccheggiate» (ἔφη ... εἰ δὲ τὰ χρήματα καταρθεῖν τὰ ἐκ τοῦ ἱεροῦ τοῦ ἐν Βραγχίδησι ... πολλὰς εἶχε ἐλπίδας ἐπικρατήσιν τῆς θαλάσσης, καὶ οὕτω αὐτοὺς τε ἔξεν <τοῖσι> χρήμασι χρᾶσθαι καὶ τοὺς πολεμίους οὐ σὺλήσειν αὐτά).

beni sentiti come comuni e panellenici (κοινὰ χρήματα, nella definizione ricorrente nelle registrazioni anfizioniche, a Delfi)<sup>1</sup>.

Proprio la distinzione istituita da Pericle – la inapplicabilità, dunque, ai santuari panellenici di comportamenti tollerati a livello locale – smentisce la tesi di H.W. Parke secondo cui i Focesi, che rivendicavano un'antica ἔξουσία καὶ προστασία su Delfi, «might, by Greek custom, use its dedications for *national* needs, if they repayed the value when the emergency had passed»; viceversa, centra il nocciolo del problema R. Parker quando osserva che a rendere intollerabile l'azione focese «was not the exploitation of sacred propriety in itself, but the fact that Phocians were turning to their advantage what members of *other states* had piously renounced»<sup>2</sup>. Le polemiche che accompagnano gli inizi della guerra del Peloponneso chiariscono anche, retrospettivamente, il vero significato della cosiddetta 'seconda guerra sacra', che alla metà del V secolo oppone gli Ateniesi e i Focesi agli Spartani difensori di Delfi e della legittimità anfizionica: in questa circostanza, come un secolo più tardi, sono i Focesi a contestare il potere di controllo dell'anfizionia sul santuario. Nell'un caso e nell'altro è identico il gioco di interessi concreti che si nasconde dietro il conflitto giuridico e le schermaglie ideologiche<sup>3</sup>.

Tra l'una e l'altra vicenda, è un susseguirsi di discussioni e conflitti, a Delfi come a Olimpia, attorno all' 'autonomia' dei grandi santuari – attorno, dunque, alla tutela degli ἱερὰ χρήματα –, punto dolente delle relazioni tra Greci che deflagra con il *golpe* di Filomelo ma ha dietro di sé una storia molto lunga. Una storia che aiuta a spiegare, nel caso di Delfi, l'inciso pausaniaco secondo cui «i Delfii rifuggono dall'esser chiamati Focesi»<sup>4</sup>. È la storia

1. E.g. *CID* I, 10, degli inizi del IV sec.; *FD* III, 4, 278, della fine del II. Per la diversa luce in cui, nei due passi tucididei, è presentato il (possibile) ricorso alle casse di Delfi e di Olimpia cfr. KALLET-MARX 1993, 89-90, 95. Si è molto discusso sulla possibilità di interpretare δάνεισμα, in I 121, 3, come «prestito a interesse» e dunque ammettere la credibilità della versione corinzia e la legittimità della progettata operazione (BOGAERT 1968, 107; MIGEOTTE 1984, 90 n. 274; JACQUEMIN 1999, 235-6); in generale sulle operazioni bancarie (e in particolare creditizie) legate alle casse di Delfi e/o di Olimpia BOGAERT 1968, 101, 106-16 (e, per il caso tutto particolare di Delo, 126 ss., con le testimonianze raccolte da MIGEOTTE 1984, n° 45); MUSTI 1981, 114; F. SALVIAT, «BCH» 119 (1995), 570; LEFÈVRE 1998a, 258 e n. 442.

2. PARKE 1933, 135; PARKER 1983, 174 (corsivi miei). Parker aggiunge comunque che «disrespect for sacred money was a mark of extreme social decay, the behaviour of a tyrant or barbarian».

3. Thuc. I 112, 5; Philoch., *FGrHist* 328 F 34 a-b; Theop., 115 F 156; Plut., *Per.* 21, 2-3: i Focesi occupano il santuario, gli Spartani lo «restituiscono ai Delfii» (intervento da leggersi a mio parere in senso filoanfizionico, contro SORDI 1958b, 50, e integrando JACQUEMIN 1999, 15, la cui enfasi è piuttosto sull'opposizione Delfi/Focide); il successivo intervento di Pericle reinstalla i Focesi a Delfi, circa due anni dopo. Sulle fonti per la «cosiddetta (seconda) guerra sacra» e la terminologia BRODERSEN 1991, 7-8; sul 'disinteresse' di Tucide per l'anfizionia, qui e altrove, S. HORNBLLOWER, «HSP» 94 (1992), 169-97 (175 ss.), e *infra*, 167 n. 3. Filocoro menziona anche un precedente intervento ateniese contro i Beoti che volevano «togliere il santuario ai Focesi» (328 F 34a; cfr. Suid., s.v. ἱερὸς πόλεμος): donde la tesi di SORDI 1958b che le tensioni in Grecia centrale che portarono alle battaglie di Tanagra e di Enofita vadano inquadrare in un'ulteriore guerra sacra originata dall'estremo indebolimento, in questo momento, dell'anfizionia (*infra*, 90 n. 4; *contra*, LEFÈVRE 1998a, 31 e nn. 120-121, 170 e n. 84). Circa i conflitti esplosi in questi stessi anni attorno alle ricchezze del santuario la Sordi valorizza anche un testo epigrafico da Thetion, in Tessalioide, in cui però il riferimento a Delfi non è certo (*SIG*<sup>3</sup> 55 = *IG* IX 2, 257 = VAN EFFENTERRE – RUZÉ 1994-95, I, n° 33; cfr. SORDI 1958b, 59 ss.).

4. IV 34, 11, nel riferire tradizioni sui Driopi di Asine (cfr. MARI 1999b, 267-8, 273-4, 278-85). Sul delicato rapporto di Delfi con il κοινόν focese ELLINGER 1993, 310 ss.; JACQUEMIN 1999, 14-6; BECK 1997, 108 ss., 117-8, che fa notare la sostanziale (e paradossale) assenza di un vero *Bundesheiligtum* focese.

della tregua tra Ateniesi e Peloponnesiaci nel 423, che, dopo le polemiche di cui s'è detto, prevede l'istituzione di una commissione d'inchiesta che indaghi su eventuali irregolarità *περὶ ... τῶν χρημάτων τῶν τοῦ θεοῦ* (*scil.*, a Delfi: Thuc. IV 118, 3) e della successiva pace di Nicia, che, sia pure in forma meno esplicita, mette al primo posto una normativa *περὶ τῶν ἱερῶν τῶν κοινῶν* che ribadisce l'autonomia fiscale e amministrativa di Delfi (Thuc. V 18, 2)<sup>1</sup>. È la storia delle ambigue mire di Giasone di Fere, a Delfi, sempre *περὶ τῶν ἱερῶν χρημάτων*; della contesa tra Arcadi ed Elei per la prostasia dei giochi di Olimpia, dietro cui si legge, ancora una volta, la seduzione degli *ἱερὰ χρήματα*; dei sospetti che circondano l'interesse tebano per Delfi prima e dopo il colpo di mano focese<sup>2</sup>. I prelievi da parte degli Spartani e dei loro alleati negli anni della guerra del Peloponneso e quelli degli Arcadi a Olimpia costituiscono precedenti concreti al colpo di mano focese, che desta scandalo perciò non perché privo di precedenti in sé<sup>3</sup>, ma proprio perché tocca uno dei nervi scoperti delle relazioni interstatali greche tra V e IV secolo.

La vicenda della terza guerra sacra svela in modo definitivo e brutale ciò che è emerso progressivamente nel corso del secolo precedente, ovvero l'incapacità dell'anfizionia a svolgere il proprio ruolo. L'indebolimento dell'associazione, legato alla struttura arcaica ma anche alla cronica necessità di una forte 'tutela' da parte di uno stato *leader* – proprio mentre il *leader* naturale, la Tessaglia, attraversa momenti di seria crisi anche istituzionale<sup>4</sup> –, rende

---

1. Solo nel caso di Delfi e del suo santuario, la cui autonomia era evidentemente la più a rischio, il testo contiene la precisazione che essi debbono *αὐτόνομους εἶναι καὶ αὐτοτελεῖς καὶ αὐτοδίκους καὶ αὐτῶν καὶ τῆς γῆς ἑαυτῶν κατὰ τὰ πάτρια*: è una ripresa, sia pure in termini eufemistici, del problema posto nel 423 e dell'esigenza, già allora posta in questa forma, di trovarvi una soluzione legislativa. Prevale negli studi, invece, l'idea che la pace di Nicia ignori la questione (cfr. KALLET-MARX 1993, 177-8, anche per la bibli.).

2. Sulle mire di Giasone nel 370: Xen., *hell.* VI 4, 30, con menzione di un oracolo che ne preannuncia la morte (PARKE – WORMELL 1956, II, n° 256; cfr. anche, per il possibile riadattamento a Giasone dell'ammonimento a non toccare gli *ἱερὰ* già riferito al Persiano e le fonti relative, *ibid.* nrr. 99 e 257); su Giasone e Delfi: SORDI 1958a, 184-5; LONDEY 1994, 30-1 (che riduce peraltro tutta la politica delfica di Giasone alla generica ricerca di «a national sanctuary and a national festival for his new-won empire», e alla volontà 'tattica' di accerchiare Tebe e la Focide). Sull'occupazione arcade di Olimpia e lo scontro con gli Elei per la prostasia dei giochi del 364 versioni diverse in Xen., *hell.* VII 4, 14. 28-35 e Diod. XV 78; al di là della contesa per la prostasia, Senofonte ricorda come gli Arcadi avessero cominciato a servirsi dei fondi del santuario, salvo rinunciarvi, dopo serrato dibattito interno, e rendere Olimpia agli Elei (MOMIGLIANO 1934a, 86-8; LÄMMER 1982-83, 61-3). Sull'interesse tebano per le ricchezze di Delfi: Isocr. V 54 (i Tebani avrebbero portato la guerra sacra ai Focesi anche *τῶν ... χρημάτων τῶν ἐν Δελφοῖς περιγενησόμενοι*); Dem. XIX 21 (Eschine, di ritorno dalla prima ambasceria in Macedonia, avrebbe comunicato al popolo di aver trasmesso a Filippo i sospetti ateniesi in materia e di averne ricevuto la promessa che i risarcimenti al dio di Delfi sarebbero venuti *οὐ παρὰ Φωκέων, ἀλλὰ παρὰ Θηβαίων τῶν βουλευσάντων τὴν κατάληψιν τοῦ ἱεροῦ*). Non ritiene l'interesse per gli *ἱερὰ χρήματα* un elemento realmente significativo nelle relazioni tra Giasone e Delfi, e poi tra Tebe e Delfi, in mancanza di indicazioni univoche nelle fonti, LEFÈVRE 2002, 448 (ma vd. anche 43-4 n. 37).

3. Così PARKER 1983, 172-4, secondo cui tutti i casi precedenti erano rimasti pure intenzioni: ma questo vale solo per la proposta di Ecateo di cui a p. 88 n. 3; è molto dubbio nel caso dei progetti peloponnesiaci del 432, almeno alla luce della tregua del 423 (prudenti, comunque, anche MIGEOTTE 1984, 89-90, 363; KALLET-MARX 1993, 89), ed è falso nel caso degli Arcadi (BOGAERT 1968, 101; MIGEOTTE 1984, 90 n. 275). Si può ammettere semmai che non avessero precedenti la continuità e l'ammontare dei saccheggi focesi.

4. SORDI 1958a, 183; 1958b, 49-50, 56 ss. (e cfr. 1957, 60 ss.) fa risalire tale crisi a metà V secolo: non a caso, è il periodo in cui, con la seconda guerra sacra, l'autonomia di Delfi diventa un fattore destabilizzante nei rapporti intragreci. La crisi o le difficoltà dell'anfizionia a partire da quest'epoca non mi sembra possano ridursi a una semplice eclissi nella documentazione disponibile (così LEFÈVRE 1995a, 25-6; 1998a, 26, 136).

l'anfizionia sempre più inadeguata a esercitare una efficace mediazione tra gli opposti interessi che circondano il santuario. Nelle attività dell'anfizionia l'aspetto amministrativo-finanziario è dominante, come emerge congiuntamente dalle fonti letterarie e da quelle epigrafiche<sup>1</sup>, ma nell'arco di tempo in esame si assiste a una crescente contestazione della sua autorità. Il culmine è raggiunto, appunto, con l'aperta ribellione focese alle decisioni di un sinedrio manovrato da Tebe: la rivendicazione della propria προγονική προστασία su di esso va di pari passo con una esplicita contestazione della legittimità e della stessa esistenza dell'organo anfizionico<sup>2</sup>.

Lo *slogan* dell'autonomia poteva essere impugnato da punti di vista opposti, inteso cioè come autonomia dall'autorità anfizionica (così lo intesero i Focesi, ai tempi della terza guerra sacra e già della seconda) o come conferma di questa, e dunque autonomia dalle mire di una singola πόλις o di un singolo ἔθνος. Quest'ultima era stata la linea degli Spartani ai tempi della seconda guerra sacra e uno dei principi ispiratori della pace di Nicia, ed è la posizione di Senofonte nei Πόροι. Nella politica estera che l'operetta prospetta ad Atene dopo i guasti della guerra sociale è auspicata in primo luogo (5, 9) una mediazione a favore dell'autonomia di Delfi, intesa come ripristino della condizione precedente il *golpe* focese (εἰ ... τὸ ἐν Δελφοῖς ἱερὸν αὐτόνομον ὥσπερ πρόσθεν γένοιτο φανεροῖ εἴητ' ἐπιμελούμενοι κτλ.). Piuttosto che con i mezzi della guerra sacra, Atene dovrà intervenire con un'ampia iniziativa diplomatica (μὴ συμπολεμοῦντες ἀλλὰ πρεσβεύοντες ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα). Senofonte ribadisce l'urgenza di una soluzione che metta d'accordo tutti i Greci e la cui validità vada oltre l'emergenza del momento (l'iniziativa ateniese troverà tutti i Greci ὁμογνώμονάς τε καὶ συνόρκους καὶ συμμάχους ... ἐπ' ἐκείνους οἵτινες ἐκλιπόντων Φωκέων τὸ ἱερὸν καταλαμβάνειν πειρῶντο)<sup>3</sup>. I Πόροι sono la spia di un dibattito vivo e aperto, tanto più significativo ad Atene, che aveva sostenuto le mire focesi al tempo della seconda guerra sacra e lo avrebbe fatto, alla fine, anche in questa circostanza: la scelta, evidentemente, fu tutt'altro che facile<sup>4</sup>.

1. Strab. IX 3, 7, 420 C.; Aesch. II 115; e, per l'appalto dei lavori di ricostruzione del tempio distrutto nel 548, Herod. II 180; due giuramenti anfizionici sottolineano poi, tra i doveri degli ieromnemoni, quello di amministrare correttamente gli ἱερὰ χρήματα (CID I, 10 = CID IV, 1, ll. 6-7, del 380; FD III, 4, 278 = CID IV, 119C, del 117/6; cfr. inoltre la lacunosa legge anfizionica, anteriore alla terza guerra sacra, in LEFÈVRE 1994 = CID IV, 2).

2. Le giustificazioni focesi e le rassicurazioni fornite da Filomelo all'opinione pubblica greca (87 n. 1) sono ricordate da Diodoro senza nascondere gli aspetti di più aperta ribellione all'autorità anfizionica: XVI 23, 5-6, con richiamo all'autorità omerica (II. II 517 e 519); 24, 1.5; 27, 3-5; 29, 2-4 (dove alla contestazione si associano gli Spartani, che, condannati per l'occupazione della Cadmea, διὰ τὸ μέγεθος τοῦ ὀφλήματος ὁμοίως τοῖς Φωκεῦσι τὰς ἀποφάσεις ἐποιοῦντο, λέγοντες ἀδίκως ὑπὸ τῶν Ἀμφικτυόνων καταδικασθῆναι). Un analogo atteggiamento era emerso qualche anno prima ad Atene, sempre contro i provvedimenti di un'anfizionia manovrata da Tebe: la sentenza che aveva bandito da Delfi la fazione del filofocese Asticrate andava secondo gli Ateniesi, che accolsero gli esuli presso di loro, «contro le leggi degli anfizioni e dei Delfii» (cfr. 76 n. 5 e, per un opportuno confronto tra queste circostanze, JEHNE 1999, 351).

3. Non è necessario cogliere qui, con SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, I, 494 n. 3, un'allusione alle mire *tebane* sul santuario (cfr. 90 n. 2): il problema era più vasto. La frase ἐκλιπόντων Φωκέων τὸ ἱερὸν era già correttamente interpretata da J. THIEL, *Ξενοφῶντος Πόροι*, diss. Vindobonae 1922, XI.

4. I Πόροι sono da porre in una fase in cui Atene non ha ancora preso una posizione definitiva (THIEL, *op. cit.*, XII; SORDI 1958c, 140-2; diversamente PARKE 1939). Negli studi ha prevalso la datazione al 355 piuttosto che ai mesi del 346 tra la pace di Filocrate e la resa focese (E. DELEBECQUE, *Essai sur la vie de Xénophon*, cit., 470 ss.; G. BODEI GIGLIONI, *Xenophontis De Vectigalibus*, Firenze 1970, VIII-XI; PH. GAUTHIER, *Un commentaire historique des Poroï de Xénophon*, Genève-Paris 1976, 1 e 209-10; JEHNE 1994, 118-9; bibl. ult. in M.R.

La complessità del problema, l'impossibilità – delle nostre fonti e nostra – di ridurlo a un puro soggetto da *pamphlet* trova una conferma proprio nel brano di Giustino che contiene la notizia da cui siamo partiti (i Macedoni coronati d'alloro ai Campi di Croco). È molto forte la probabilità che Giustino segua qui Teopompo, del quale sembra conservare lo sguardo lucido e moraleggiante, e anche una valutazione composita (contraddittoria e frammentata, nel giudizio del più rigido Polibio) della figura di Filippo<sup>1</sup>. Ci troviamo di fronte a una somma di giudizi a prima vista contrastanti, che rende in realtà ragione dei molti punti di vista diversi in gioco e riflette una compresenza di cinismo e pietà che, lungi dall'essere "strana", è invece squisitamente greca<sup>2</sup>. L'artificiosità delle manovre tebane contro Focesi e Spartani presso il sinedrio anfizionico è pienamente riconosciuta (VIII 1, 4-5); l'occupazione focese di Delfi è vista come una *necessitas* imposta da quell'atto di arroganza (1, 10); l'intervento di Filippo, nonostante le sue manovre 'pubblicitarie', è posto al servizio dei Tebani piuttosto che del sentimento religioso offeso (2, 3: *Philippus, quasi sacrilegii, non Thebanorum ultor esset, omnes milites coronas laureas sumere iubet*). D'altra parte, si sottolinea l'indignazione e lo scandalo sollevati dal *golpe* focese a Delfi (1, 8-10: gli uomini di Filomelo agiscono *veluti deo irascentes*); non manca un accenno al *tópos* della morte del comandante come punizione del suo atto sacrilego (1, 13); si insiste – anche alla ricerca di effetti spettacolari – sulla sconvolgente suggestione esercitata sui Focesi dalla visione dei Macedoni (2, 4: *Phocenses insignibus dei conspectis conscientia delictorum territi abiectis armis fugam capessunt*); si ricorda il formidabile prestigio che viene a Filippo dal suo ruolo di *vindex sacrilegii* e *ultor religionum* (2, 5-6); l'intervento ateniese che sbarra al re la via delle Termopile è stigmatizzato, paragonato e *contrario* con la resistenza opposta all'invasione persiana (2, 8-9: *tunc pro libertate Graeciae, nunc pro sacrilegio publico, tunc a rapina hostium templa vindicaturi, nunc adversos vindices templorum raptos defensuri*)<sup>3</sup>.

Fino a che punto Filippo si rende conto in questo momento della complessità del problema, dell'intrico di interessi politico-economici e di motivazioni religiose (o piuttosto, in senso lato, culturali) che è alla base di una guerra sacra? I modi del suo successivo intervento nel conflitto e il trattamento riservato, a conflitto concluso, alla questione anfizionica dimosteranno una squisita conoscenza della complessa *machinery* delfica e un'acuta sensibilità al ruolo storico del grande santuario e allo stesso nodo cronico rappresentato dalla sua 'autonomia'. In questo momento, tutto quello che possiamo dire è che un formidabile istinto politico gli suggerisce una mossa a effetto, capace di risvegliare il cuore – religioso e politico a un tempo – della guerra: se è riduttivo parlare semplicemente di propaganda, è

CATAUDELLA, in *Studi in onore di A. Barigazzi*, Roma 1986, I, 147-55, che rilancia su nuove basi la cronologia bassa). In effetti il quadro di una vasta offensiva diplomatica prospettato da Senofonte, con Atene protagonista, per risolvere il problema di Delfi è molto più credibile nei primi tempi dell'occupazione focese del santuario che nel 346, quando sembrava a tutti evidente che la soluzione del problema fosse nelle mani di Filippo.

1. HAMMOND 1991, 502-3 (contro W.R. CONNOR, «GRBS» 8 [1967], 133-54, secondo cui il giudizio di Teopompo su Filippo era in realtà negativo, e parve contraddittorio a Polibio per una sua sostanziale incapacità di comprenderlo); MOMIGLIANO 1933. Teopompo si interessò alla storia anfizionica (in *FGrHist* 115 F 63 ci fornisce una delle più antiche liste, a noi note, dei popoli membri) e scrisse un'opera intera *Περὶ τῶν συληθέντων ἐκ Δελφῶν χρημάτων* (vd. 87 n. 2); la vicenda focese era trattata nel XL libro dei *Φιλιππικά*.

2. È Griffith a osservare che la descrizione della battaglia dei Campi di Croco data da Giustino «combines ('contaminates') scepticism with piety in a strange way» (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 275 n. 1).

3. Per l'origine teopompea di questa rappresentazione negativa di Atene MOMIGLIANO 1933, 232-3.

davvero poco probabile che tutto si riduca alla volontà di ridare animo ai suoi soldati. Filippo, che è entrato nel conflitto relativamente da poco, e non dalla porta principale, che non riesce a ottenere successi decisivi e sarà di lì a poco respinto dalle Termopile, che resterà poi estraneo alla vicenda fino alle sue battute finali, con questa mossa ruba la scena a Tebani e Tessali, che hanno voluto la guerra e ne hanno sostenuto per anni il peso. Le fonti letterarie, valutando il corso complessivo e la conclusione della guerra, e soffermandosi sul diverso peso politico e militare avuto in essa dai diversi componenti il fronte antifocese, confermano questo quadro<sup>1</sup>. Anche descrivendo specificamente questo primo intervento macedone, la tradizione antica registra per Filippo un bilancio notevolmente più positivo di quanto il puro bollettino militare non lasci credere<sup>2</sup>. ‘Collaboratore esterno’ dell’anfizionia, Filippo sfrutta al meglio i vantaggi della sua condizione: senza lasciarsi trascinare fino in fondo in una guerra logorante e dispendiosa, senza dover condividere i suoi meriti con nessuno, si annuncia già da ora come il futuro risolutore, l’irrinunciabile *deus ex machina* del conflitto.

Anche il bilancio puramente strategico e militare, in realtà, se non è brillante è almeno positivo: l’intervento di Filippo nella guerra e il suo successivo confronto con Onomarco hanno come vera e immediata posta in palio il controllo della Tessaglia, ossia del suo territorio e – in prospettiva – del suo peso nel consiglio anfizionico<sup>3</sup>. Attrahendo a sé i Tessali e i loro perieci, Onomarco, oltre ad alterare l’equilibrio delle coalizioni in campo, avrebbe risolto il problema alla radice, privando la guerra del suo carattere ‘sacro’, quello che, come ben sapeva Demostene, al di là degli autentici sentimenti religiosi in gioco permetteva in primo luogo vaste aggregazioni di stati con obiettivi diversi ma un nemico in comune. La coalizione anfizionica (Macedoni compresi), con ogni probabilità, si sarebbe sfasciata. Ma Filippo non lo permise: fu, per il momento, il suo contributo più concreto alla causa del dio di Delfi<sup>4</sup>.

## 2.2. FILIPPO E OLIMPIA NEGLI ANNI DELLA TERZA GUERRA SACRA

I temi della vittoria e della εὐσεβεία, così efficacemente sottolineati dalle corone d’alloro dei Campi di Croco, sono negli anni della terza guerra sacra al centro della ‘politica dell’immagine’ di Filippo: il perno su cui ruota questa politica sono ancora i santuari panellenici. La varietà e coerenza delle testimonianze (che in questi anni riguardano soprattutto Olimpia) svela un progetto unitario e complesso. È dalla numismatica che vengono, in questo caso, le

---

1. Demostene, pur insistendo sui vantaggi venuti ai Tebani dalla vittoria finale (XIX 60; 128; 132; 141), deplora la loro incapacità di conseguirla da soli (XIX 148): essi hanno spalancato a Filippo le porte della Grecia e gli hanno permesso, «ultimo arrivato, di prendersi la gloria delle loro fatiche» (V 20-22). Altre fonti pure limitano a Filippo i meriti della vittoria e della fine dei sacrilegi focesi, e/o sottolineano l’inadeguatezza tebana al compito intrapreso (Isocr. V 54-55; Strab. IX 3, 7, 420 C.; Paus. X 3, 1).

2. Si è detto di Iust. VIII 2, 3-7, probabilmente da Teopompo; anche Demostene già nella II *Olintiaca* (7) riconosce a Filippo l’abilità di aver ‘strappato’ la guerra sacra ai Tessali; secondo Diod. XVI 38, 2 il re torna in patria dopo questo primo intervento nel conflitto ηὔξηκώς ἑαυτοῦ τὴν βασιλείαν ταῖς τε πράξεσι καὶ τῇ πρὸς τὸ θεῖον εὐσεβείᾳ.

3. In merito vd. SORDI 1958a, 246; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 267-74; BUCKLER 1989, 67.

4. Per la cinica interpretazione delle guerre sacre in Demostene *supra*, 85 s.; per HARRIS 1995, 81 il re si estraniò dalla guerra negli anni successivi sia perché timoroso di uno scontro decisivo con l’intera coalizione filofocese, sia perché avvantaggiato dallo stallo della situazione, che coinvolgeva gli stati greci militarmente più pericolosi.

informazioni più importanti. Come si accennava in precedenza, tra la fine degli anni '50 e la prima metà degli anni '40 compaiono le due principali serie monetali 'agonistiche' del re: i tetradrammi d'argento con il cavaliere vittorioso, gli stateri d'oro (i 'filippi') con la biga. Il miglior conoscitore della monetazione di Filippo, G. Le Rider, in particolare, ha datato i tetradrammi a partire dal 348 ca., i filippi a partire dal 345 ca.<sup>1</sup>; per i filippi, egli ha successivamente ammesso la possibilità, suggerita da M.B. Hatzopoulos sulla base di documenti epigrafici, che la coniazione sia cominciata nel 352, in ogni caso *dopo* l'intervento di Filippo nella guerra sacra<sup>2</sup>.

I tetradrammi rilanciano nella propaganda del re la vittoria ottenuta col cavallo nel 356 (l'unica in questa specialità di cui abbiamo notizia dalle fonti), finora celebrata solo su pezzi minori; sul *recto* compare la testa laureata di Zeus, introdotta per la prima volta nella monetazione macedone da una precedente serie di tetradrammi dello stesso Filippo<sup>3</sup>. Questa circostanza porta a escludere che Zeus assuma qui una specifica connotazione agonistica: essa, quantomeno, non è originaria, anche se naturalmente la successiva comparsa di simboli agonistici sul *verso* delle monete poté caricare anche l'effigie del dio di un valore allusivo e specificamente 'olimpionico'. I numismatici, peraltro, non hanno mancato di segnalare l'affinità iconografica tra questo Zeus e quello degli stateri di Olimpia<sup>4</sup>. D'altra parte, è stata pure notata nell'iconografia dello Zeus dei tetradrammi una progressiva sovrapposizione ai tratti del sovrano, che enfatizzerebbe così, fino all'identificazione fisionomica, il proprio legame privilegiato con il dio<sup>5</sup>.

La celebrazione delle vittorie con il carro sulle grandi monete d'oro che diventano ben presto il simbolo della potenza macedone in Grecia – i filippi – è ricordata anche da Plutarco (*Al.* 4, 9). Non ha molta importanza, e probabilmente è impossibile, definire la cronologia di

1. LE RIDER 1977, 366 e 428 ss. (oltre all'ampilissimo catalogo). Dei tetradrammi, tanto di quelli conati a Pella che di quelli di Filippi, una prima serie presenta un cavaliere senza i simboli della vittoria agonistica (dagli inizi del regno al 348 ca.); la serie successiva (dal 348 ca. alle coniazioni postume) porta sul *verso* il cavaliere con la benda e la palma del vincitore. La ricostruzione è stata ribadita in LE RIDER 1996, 39 ss., contro la diversa ipotesi di PRICE 1979, con abbassamento a dopo il 356 del primo tipo di tetradrammi (31, 82 ss.). Sull'iconografia PICARD 1986, 70-3; PRESTIANNI GIALLOMBARDO – TRIPODI 1996, 329-31, 349.

2. La coniazione dei filippi è stata connessa a vicende particolari: presa di Crenides e sfruttamento delle miniere del Pangeo, dal 357/6 (MONIGLIANO 1934a, 49 n. 1); sottomissione della lega calcidica nel 348 (WEST 1923, 177-80; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 664-7); riorganizzazione della Tessaglia nel 344 (BELLINGER 1964, 37 n. 8: i conii 'panellenici' in oro servirebbero a controbilanciare l'inasprirsi del controllo macedone; cfr. anche S. PERLMAN 1965, 57). La cronologia di LE RIDER 1977 a partire dal 345 si basava piuttosto su un'analisi interna dei singoli depositi (cfr. SCHUMACHER 1990, 432-3; *contra* T.R. MARTIN 1985, 284 ss.), ma è stata rimessa in discussione dagli atti di vendita di Anfipoli che attestano un pagamento in stateri d'oro, la cui analisi e datazione ha portato HATZOPOULOS 1991a, 42-3, 82-3 a rialzare al 352 la coniazione delle monete. LE RIDER 1996, 55-66 e MELVILLE JONES 1999, 270 e n. 62 si sono mostrati aperti ad accogliere questa tesi.

3. Per il successo del 356 *supra*, 1.3; non si può ovviamente escludere del tutto che i tetradrammi alludano a una nuova vittoria col carro (ipotesi vagliata da LE RIDER 1977, 366-7), che non trova però conferma nelle fonti. Sulle due serie di tetradrammi vd. n. 1: su entrambe compare l'effigie di Zeus, per la prima volta nella monetazione macedone (LE RIDER 1977, 363-4; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 667 n. 4); per Le Rider la prima serie, a circolazione più ridotta, era destinata essenzialmente alla Macedonia.

4. Vd. SCHUMACHER 1990, 428 n. 13, con bibliografia; sull'iconografia dello Zeus dei tetradrammi cfr. anche SELTMAN 1955<sup>2</sup>, 200. Che anche l'effigie di Zeus alludesse a vittorie alle Olimpie (peloponnesiache o macedoni) è invece la tesi di LE RIDER 1977, 363 ss.

5. È la tesi di SCHUMACHER 1990, 427 ss., su cui cfr. anche *infra*, 186 n. 3.



quei successi, da porre tra il 352 e gli anni '40<sup>1</sup>. L'impatto sul pubblico greco è formidabile. Si tratta della prima massiccia coniazione greca in oro, destinata a rimpiazzare – anche negli aspetti deteriori su cui insiste la polemica di Demostene – i darici persiani<sup>2</sup>. I filippi recano sul *verso* un carro a due cavalli, sul *recto* la testa di Apollo coronata di alloro, combinazione che A.B. West spiegava con l'intento di celebrare la prostasia delle Pitiche assunta nel 346: ma il riferimento alle vittorie olimpiche è garantito dalla testimonianza di Plutarco<sup>3</sup>. Si deve pensare allora alla giustapposizione di due diversi motivi panellenici nella monetazione aurea di Filippo, che ricorda allo stesso tempo i successi sportivi a Olimpia e l'intervento del re nella guerra sacra in difesa di Apollo. Per la comparsa di questo secondo motivo non è necessario abbassare l'inizio dell'emissione dei filippi al 346 o oltre questa data<sup>4</sup>: l'εὐσέβεια del sovrano era stata efficacemente sottolineata già ai Campi di Croco, e non si può escludere che la scelta di Apollo laureato sulle monete alluda proprio a quello spettacolare episodio<sup>5</sup>.

L'eventuale affinità iconografica (del resto discussa) tra questo Apollo laureato e quello notissimo nella monetazione delle città della lega calcidica – se anche fosse una esplicita o implicita 'citazione' – non cambierebbe la sostanza della profonda originalità semantica dei filippi, né altererebbe la forza d'urto del loro messaggio propagandistico<sup>6</sup>. Più interessante la possibilità che i filippi citino semmai, polemicamente, proprio la monetazione in argento emessa dai *leaders* focesi negli anni di occupazione del santuario, a sua volta dominata da motivi apollinei. La lotta per il controllo di Delfi, confronto tra due autorità o sistemi di controllo che si proclamano entrambi legittimi (quello 'regionale-nazionale' e quello anfizionico), si combatte dunque, anche in questo caso, sul terreno dell'immagine: e i χρήματα sono a un

1. *Supra*, 81 n. 6. Le datazioni proposte per l'inizio della coniazione dei filippi lasciano aperte le diverse possibilità.

2. S. PERLMAN 1965, 57 sottolineava piuttosto nei filippi – e nelle successive monete anfizioniche sulle quali *infra*, 156 s. – il carattere inedito, per la Grecia, di monetazione quasi 'nazionale'. In generale sui filippi e le differenti varianti iconografiche che in essi si riscontrano vd., oltre ai citati lavori di Le Rider, HILL 1906, n° 43; HEAD 1911<sup>2</sup>, 222-4; WEST 1923; sugli scopi pratici della scelta di coniare in oro (da collegare forse al massiccio ingaggio di mercenari) e sul suo carattere innovativo in ambito greco MELVILLE JONES 1999.

3. WEST 1923, che postula infatti un'errata interpretazione da parte di Plutarco. Ha negato una specifica connessione con vittorie olimpiche anche LE RIDER, secondo cui Filippo intendeva genericamente alludere alla propria appartenenza alla 'comunità ellenica' (1977, 412, e cfr. BICKERMANN – SYKUTRIS 1928, 22). Mi pare però che il passo plutarco parlasse chiaro: esso tra l'altro permette di escludere che la combinazione biga-Apollo alluda a un eventuale successo nelle Pitiche, che non mi risulta essere mai stato ipotizzato come spiegazione e che, in ogni caso, non è attestato nelle fonti. Sulla prostasia delle Pitiche *infra*, 2.3.3.

4. Il 346 è la data indicata da WEST 1923, 177-80, in riferimento però, come detto, alla prostasia di Filippo alle Pitiche; BELLINGER 1964 scendeva al 344 (cfr. *supra*, 94 n. 2). Che il significato panellenico dei filippi fosse duplice (delfico-olimpico) era suggerito già, in termini generici, da M. THOMPSON 1982, 113.

5. Così, datando l'emissione dei filippi allo stesso anno 352, HATZOPOULOS 1991a, 83.

6. Che risentirebbe semmai, più che di un modello 'cittadino', di uno 'monarchico' come quello dei tiranni di Sicilia (cfr. già GARDINER 1925, 129). Sulle monete calcidiche in questione cfr. KLEINER 1953; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 667; STELLA G. MILLER 2000, 269-70; per i singoli tipi monetali, HEAD 1911<sup>2</sup>, 203, 205, 209, 210 (?), 213; PSOMA 2001, 17-70. Motivi apollinei, compreso il tripode delfico, presente anche sulla monetazione 'federale' calcidica, tornano sulle monete di diverse città calcidiche e, con risultati estetici particolarmente pregevoli, ad Anfipoli (*ibid.* 214-5; KLEINER 1953, 192). Mi sembra invece da escludere che possano aver rappresentato un modello diretto per la monetazione di Filippo i temi 'olimpionici' attestati pure a Olinto, forse 'citazione' delle monete della madrepatria Calcide (HEAD 1911<sup>2</sup>, 207-9; cfr. anche D. RAYMOND, in *Studies presented to D.M. Robinson*, Washington-St. Louis 1953, II, 197-200): non tanto per la diversità tematica e iconografica, ma perché non attestata oltre il V sec.

tempo oggetto della contesa e veicolo della sua reinterpretazione propagandistica<sup>1</sup>. Le monete d'oro (e, con impatto minore, i nuovi tetradrammi d'argento) di Filippo diffondono in Grecia, accanto all'idea di una potenza e ricchezza straripanti, vagamente inquietanti, che arrivano dal nord, quelle più familiari e rassicuranti della vittoria sportiva e militare (strettamente associate nei filippi, se questa interpretazione è corretta) e della εὐσέβεια. L'«onda lunga» dei Campi di Croco viene propagata con mezzi nuovi, di impatto formidabile: nelle continue invettive di Demostene contro la dilagante invadenza dell'oro macedone e nella notizia plutarchea dell'ambizioso Filippo τὰς ἐν Ὀλυμπίῳ νίκας τῶν ἀρμάτων ἐγχαράττων τοῖς νομίμοισιν ce ne resta appena un'eco sbiadita.

Negli stessi anni avviene un episodio che conferma, d'altra parte, quanto ancora fossero distanti, nella familiarità con i santuari panellenici, il re e il popolo macedoni. Siamo nella stessa condizione di circa dodici anni prima, quando Epidauro inviava i suoi teatri presso il re Perdicca ma non nelle diverse città del regno (*supra*, 67 ss.). Siamo in un anno olimpico, con ogni evidenza il 348 (la vicenda è posta da Eschine e dalla II *hyp.* a Dem. XIX agli inizi del lungo lavoro diplomatico che porterà alla pace di Filocrate<sup>2</sup>). L'ateniese Frinone di Ramnunte, partito per Olimpia «in veste di concorrente o di spettatore» (così la *hypóthesis*), viene rapito e derubato di ogni suo avere, secondo Eschine da «briganti», secondo la *hypóthesis* da «alcuni soldati di Filippo»<sup>3</sup>. Di sicuro, i colpevoli sono legati alla Macedonia: Frinone infatti, una volta liberato su riscatto, chiede e ottiene che Atene invii a Filippo un'ambasceria per avere soddisfazione del torto subito. Questa comprende forse lo stesso Frinone ed è guidata da Ctesifonte. Un Filippo conciliante – e probabilmente preoccupato delle ricadute negative dell'episodio sulla sua immagine di difensore delle tradizioni religiose – le restituisce il maltolto, aggiungendovi ἐκ τῶν οἰκείων ἄλλα secondo la *hypóthesis*, e rinnovando propositi amichevoli verso Atene<sup>4</sup>. Sempre secondo la *hypóthesis*, Filippo

1. Per la monetazione focese in argento del 'periodo V', corrispondente agli anni della terza guerra sacra, sulla quale la testa di Apollo è accompagnata da simboli caratteristici del dio (ramo d'alloro o lira), R.T. WILLIAMS 1972, 58-69 (50 per un confronto iconografico con la monetazione 'federale' calcidica di cui in n. prec.).

2. Aesch. II 12; *hyp.* Dem. XIX (§ 3). In generale su questa fase di contatti diplomatici cfr. anche Dem. XIX 18; 94. Tanto Aesch. II 12-13; 123 che Dem. XIX 89; 94; 123; 218 ribadiscono, sia pure da diverse prospettive, che la pace serve soprattutto a Filippo. In *hyp.* Dem. V (§ 1) Libanio esplicita la conclusione che Filippo si affretti a concludere l'accordo con Atene βουλόμενος ἃ ὑπέσχετο Θετταλοῖς τε καὶ Θηβαίοις ἐπιτελέσαι (*in primis*, la guerra sacra); a sua volta Dem. XIX 315-317 fa della conclusione della guerra focese la premessa, per Filippo, di un rinnovato e più deciso sforzo antiateniese.

3. Nessuna delle due fonti precisa luogo e circostanze dell'agguato, per cui è difficile collegarlo a una circostanza precisa in cui soldati di Filippo (forse «some landing party from a small Macedonian naval squadron»: HAMMOND – GRIFFITH 1979, 474) erano nel Peloponneso. Nell'accusare «briganti» Eschine potrebbe aver usato un eufemismo (LÄMMER 1982-83, 63-4; seguono Eschine, invece, E. BADIAN – J. HESKEL, «Phoenix» 41 [1987], 264-71 [267]; DILLON 1995; ID. 1997, 32); data l'immagine complessivamente positiva che la *hypóthesis* dà del comportamento di Filippo nella circostanza, non pare però che la menzione di «soldati» in essa sia dovuta a una deformazione propagandistica antimacedone.

4. Sull'ambasceria anche Dem. XIX 18; 94; sulla presenza di Frinone II *hyp.* Dem. XIX (§3). Secondo la convincente interpretazione di Aesch. II 12-18 di BADIAN – HESKEL, *art. cit.*, il rapimento cade tra inizi di giugno e metà di agosto e il rilascio poche settimane dopo, l'ambasceria, invece, solo dopo la caduta di Olinto, ossia nell'autunno successivo; HARRIS 1995, 47-8, 192 n. 19 torna alla cronologia tradizionale, ponendo l'ambasceria prima della presa di Olinto, e pone l'accento sul possibile sfruttamento da parte di Atene, in chiave propagandistica, di un eventuale rifiuto di Filippo di dare soddisfazione alle richieste.

minimizza il reato sostenendo che «i soldati non sapevano che fosse in corso» (o addirittura «che esista!») «una tregua sacra» (ἡγγνόουν οἱ στρατιῶται ὅτι ἱερομηνία ἐστί).

Non è, naturalmente, l'unico caso noto di violazione della tregua sacra di una festa panellenica, e possiamo supporre che le giustificazioni addotte fossero le più varie<sup>1</sup>. Quella scelta da Filippo, conservata dalla tradizione antica, si presta però forse a qualche speculazione in più. La tregua, annunciata dai teori di un santuario alle varie città invitate alla πανήγυρις per ovviare alla coesistenza di calendari locali diversi, aveva durata diversa nelle diverse feste panelleniche; l'episodio di Frinone cade in piena ἱερομηνία, quando cioè la tregua era stata già comunicata a tutti gli stati interessati ed era pienamente operante. I Macedoni non ne erano al corrente, dice Filippo: il che può voler dire che non ne erano stati *ancora* informati<sup>2</sup>. Ma se ripensiamo al documento di Epidauro, così vicino nel tempo all'episodio di Frinone, possiamo far spazio a un'interpretazione diversa: mentre la corte di Pella, come le libere πόλεις della Calcidica e della Tracia, era visitata dai teori dei grandi santuari, le città soggette al re non lo erano ancora. Se i Macedoni 'comuni' potevano occasionalmente frequentare i maggiori luoghi di culto a sud dell'Olimpo, essi non vi godevano però di una rappresentanza ufficiale. Le loro città erano ancora tagliate fuori dai tragitti delle θεωρίαι.

Nel difendere i suoi uomini, Filippo ammette indirettamente che l'aspetto più grave della vicenda è appunto la violazione della ἱερομηνία: al di là dell'ovvia volontà di non inasprire i rapporti con Atene, è in primo piano, nel re macedone, un ostentato rispetto delle regole panelleniche, a Olimpia come già nell'intervento in favore delle forze anfizioniche. È, una volta di più, il lato 'rassicurante' dell'approccio di Filippo alle πόλεις e ai santuari a sud dell'Olimpo, al quale è funzionale una qualche distinzione tra il re e il suo popolo. Il re, membro di una dinastia che frequenta le gare di Olimpia da oltre un secolo e mezzo<sup>3</sup>, fa

1. I casi noti riguardano o attacchi a persone che partecipano alla festa o violazioni dell'immunità del territorio eleo (casistica in LÄMMER 1982-83, 55 ss.); per altre feste sono attestati casi anche più gravi, come l'arresto degli σπονδοφόροι attici durante la tregua per le feste eleusine del 367 a.C., a Triconio, in Etolia, dopo che il κοινόν etolico aveva ufficialmente accolto la tregua (TOD 1946-48, n° 137: cfr., per il problema dell'esistenza e della struttura organizzativa del κοινόν in questa fase, CORSTEN 1999, 133 ss., GRAINGER 1999, 34-5, con bibl. prec.).

2. Anche Aesch., *loc. cit.*, pone l'aggressione a Frinone ἐν ταῖς σπονδαῖς ταῖς Ὀλυμπιακαῖς. Propriamente, la ieromenia è il «mese sacro» (di ampiezza in realtà variabile) in cui, in coincidenza di una festa religiosa, una città sospende parte delle normali attività pubbliche e cui si accompagna una tregua militare: ieromenia e tregua sono dunque legate, ma distinte (ROUGEMONT 1973, in part. 80-3; *contra* LÄMMER 1982-83, 75 n. 41). Nel caso delle feste panelleniche la tregua militare riguarda tutti gli stati greci, ma si limita probabilmente a una garanzia di ἀσυλία e ἀσφάλεια per concorrenti e pellegrini (così ancora gli studi citati; cfr. anche DILLON 1997, 1 ss.; per la più estensiva interpretazione tradizionale, bibl. in LÄMMER 1982-83, 73 n. 9): è appunto tale immunità a essere violata nel caso di Frinone. In generale sull'annuncio e la durata della ieromenia ancora ROUGEMONT 1973, 94 (con la suggestiva testimonianza di Thuc. V 49, 2 che mostra, con la giustificazione addotta dagli Spartani per l'invasione dell'Elide nel 420 durante la tregua, come questa di fatto cominciasse in ciascuna città solo nel momento in cui vi veniva annunciata); LÄMMER 1982-83, 51-2; per Delfi, Rougemont calcola una ieromenia di un anno, in base a CID I, 10 = CID IV, 1, l. 45. La tregua vera e propria oscillava, nelle varie feste panelleniche, da uno a sei mesi secondo le ipotesi dei moderni.

3. Di una visita diretta al santuario da parte del re, fischiato durante un'edizione dei giochi non specificata, parla solo un aneddoto ricorrente nel *corpus* plutarceo (*reg. et imper. apophth.* 179 A-B; *de cohib. ira* 9, 457 F; *con. praec.* 40, 143 F), tanto più dubbio in quanto ripetuto con poche varianti a proposito di Pausania figlio di Cleombroto, il vincitore di Platea (*apophth. Lac.* 230 D). Stando alla tradizione (pure aneddotica) sul successo del 356, almeno in quell'anno il re non fu presente ai giochi: ma probabilmente sono inutili speculazioni ulteriori. MCQUEEN, che valorizza l'episodio a dimostrazione dell'impopolarità di Filippo in Elide, lo pone nell'inverno 338/7, durante la campagna militare in Laconia (1978, 48 e n. 40).

sfoggio di una piena conoscenza di quelle regole panelleniche che ai suoi sudditi vanno insegnate o almeno ricordate.

Negli stessi anni è da segnalare l'attiva presenza nelle competizioni sportive panelleniche del molosso Aribba, che s'intreccia con la sua parabola di sovrano prima protetto, poi allontanato dal trono dal potente vicino, infine esule ad Atene alla ricerca (vana) di un riscatto<sup>1</sup>. All'inizio dell'esilio (attorno al 343/2, con i più) è collocata *IG II<sup>2</sup>, 226 = TOD 1946-48, n° 173 = OSBORNE 1981-83, D 14*, l'iscrizione onoraria ateniese che ci informa sull'ultima fase della vicenda, sulla conferma all'ex sovrano della cittadinanza e delle altre δωρεαί a suo tempo concesse dalla città al padre e al nonno e sull'impegno ateniese a riportarlo sul trono; i rilievi scolpiti sulla stele (due corone d'olivo e una d'alloro con didascalie che rimandano alle feste Pitiche e Olimpiche, una quadriga seguita da un cavallo) rievocano i successi di Aribba nei giochi panellenici, evidentemente conseguiti quando era ancora re: ovvero, quando i suoi rapporti con Filippo, che aveva sposato sua nipote Olimpiade, erano ancora buoni<sup>2</sup>. Se nel caso di Cherseblepte si ritrovano le tracce di una esplicita rivalità nell'approccio ai grandi santuari del sud, per Aribba il percorso sembra più complesso: nei primi anni si tratta al più di imitazione dell'esempio di Filippo, che contemporaneamente andava costruendo sui successi a Olimpia tanta parte della sua immagine pubblica<sup>3</sup>, o di comune adesione alle forme tradizionali della presenza aristocratica nei grandi santuari (la vittoria ippica); più tardi, a rottura consumata, quei successi sono oggetto di un recupero propagandistico e polemico, di cui si fa non casuale cassa di risonanza, se non diretta ispiratrice anche nelle forme, Atene<sup>4</sup>.

1. Dem. I 13; Iust. VII 6, 10-12; VIII 6, 4-7; Diod. XVI 72, 1. Discussione dei problemi storici e della cronologia in O. WALTER 1940; TOD 1946-48, n° 173; ERRINGTON 1975a; HAMMOND 1967, 517-8, 533-4, 545-6; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 306-8, 505-6; HESKEL 1988. Aribba fu re d'Epiro dopo la morte del padre Alceta I (membro della seconda lega navale ateniese: TOD n° 123, l. 109), prima insieme al fratello maggiore Neottolemo (padre di Olimpiade), poi, alla morte di questi attorno al 357, da solo, per diversi anni sotto il 'protettorato' di Filippo II. Attorno al 343/2 la maggior parte degli studiosi pone la sua deposizione da parte dello stesso Filippo e l'ascesa al trono del fratello di Olimpiade Alessandro.

2. Ricostruzione iconografica in O. WALTER 1940, 1, 18. Tra gli onori compare l'invito a mangiare nel pitaneo, indizio, secondo HESKEL 1988, 191, che il decreto fu emesso subito dopo l'arrivo dell'ex re ad Atene. La Heskkel peraltro rialza l'esilio al 350 (sulla scia di ERRINGTON 1975a), ipotizzando precedenti contatti diplomatici tra Aribba e Atene dei quali non c'è traccia nelle fonti. Questo rialza anche la cronologia delle vittorie olimpiche e pitiche tra il 360 e il 352: ma le sue ipotesi sono destinate a restare tali (oltretutto è immotivata l'alternativa 357/353 per il successo a Delfi: in nessuno di quei due anni si svolsero i giochi); il complesso della tradizione mi sembra insomma ancora favorire per l'esilio di Aribba la data del 343/2, impostasi con BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, III, 2, 291-2. A sua volta Walter lasciava aperta per le vittorie olimpiche ogni data tra il 356 e il 344; MORETTI 1957, n° 450, nel quadro della cronologia proposta per le vittorie ippiche di Filippo a Olimpia (cfr. 81 n. 6), suggeriva per uno dei successi di Aribba la data del 344. Per la dedica a Dodona di placche di bronzo con la Nike su carri da corsa, riferibili a vittorie panelleniche (quelle di Aribba?) vd. HAMMOND 1967, 510, che non dubitava inoltre dell'identità di Aribba con il Θάρψυ teorodoco «dei Molossi» a Epidauro in *IG IV 1<sup>2</sup>, 94-95, II, l. 31 (517-8; cfr. supra, 70 s.)*

3. Non sono note vittorie di Filippo a Delfi, dove la sua posizione era piuttosto quella *super partes* del risolutore della guerra anfizionica e, successivamente, dell'organizzatore dei giochi.

4. Cfr. ora J.K. DAVIES 2000, 244-5. Diversa interpretazione in MORETTI, *loc. cit.*, che parlava per Aribba di «una forma di polemica, o di rivincita»: ma dovremmo ammettere che contemporaneamente il re epirota andasse tessendo trame contro Filippo, come suppone senza il sostegno delle fonti, almeno per la seconda vittoria olimpica e con la cronologia complessivamente più alta di cui alla n. 2, HESKEL 1988, 194. Nel quadro di quest'ultima, inoltre, a cercare gloria a Olimpia per primo sarebbe Aribba e non Filippo: il che, fermo restando l'impossibilità di datazioni più certe, è teoricamente possibile, come non è da escludere l'ipotesi di O. WALTER 1940, 10

## 2.3. FILIPPO E LA QUESTIONE DELFICA NEL 346

### 2.3.1. DALL'ACCORDO CON ATENE ALL'ULTIMA RIUNIONE DELLA 'VECCHIA' ANFIZIONIA

Filippo torna sulla scena del conflitto focese nell'estate del 346. Il fronte anfizionico (essenzialmente, Tebani e Tessali) si è dimostrato incapace di risolverlo, e Filippo può scegliere, per il suo intervento, i modi e i tempi che preferisce<sup>1</sup>. La diplomazia apre la strada alle operazioni militari conclusive. La pace di Filocrate garantisce al re, se non altro, la neutralità ateniese, e taglia fuori dalle relazioni tra i due stati i Focesi proprio in quanto ἡσέβησαν εἰς τὸ ἱερόν: come testimonia proprio Demostene, uno dei punti dell'accordo è l'ingiunzione ai Focesi di consegnare Delfi agli anfizioni, pena l'intervento contro di loro degli stessi Ateniesi<sup>2</sup>. Il tentativo di Filippo di associare Atene alla spedizione contro i Focesi è confermato da Eschine (II 137-141), ma il progetto non si realizza<sup>3</sup>.

La 'seconda ambasceria' ateniese raggiunge Pella per ratificare l'accordo e assiste a una sfilata di delegazioni greche venute a far valere i propri diritti presso il sovrano, il cui ruolo di *deus ex machina* va ormai al di là delle contingenze della terza guerra sacra (Dem. XIX 139; II *hyp.* Dem. XIX, § 7; Aesch. II 104; 108; 112; 136; Iust. VIII 4, 3 ss.). M. Sordi ha sottolineato, in questo affluire di delegazioni a Pella, le affinità con gli incontri preliminari per una κοινὴ εἰρήνη, ma anche alcuni aspetti peculiari: l'importanza centrale, nelle trattative, della 'questione delfica', l'annuncio di una pace – quella che concluderà il conflitto focese – dai tratti specificamente anfizionici<sup>4</sup>. Il mondo greco fa i conti con un problema – la

(respinta dalla Heskell *e silentio*, 193-4), che tra gli avversari sconfitti da Aribba ci fosse stato anche il re macedone.

1. I due schieramenti sono in piena crisi nel 346 (Diod. XVI 59, 1-2). Le fonti insistono sull'impotenza di Tessali e Tebani (vd. 93 n. 1; stando a Diod. XVI 58, 2-4 Filippo risponde una prima volta all'appello tebano nel 347/6, inviando un piccolo corpo di soldati μόνον φυλαττόμενος τὸ δοκεῖν μὴ περιορᾶν τὸ μαντεῖον σεσυλημένον); solo qualche mese più tardi il re si risolve all'intervento risolutivo. Demostene pone l'accento anche sui diversi obiettivi degli alleati: i Tebani vogliono recuperare territori perduti, Filippo mira soprattutto a un risultato di prestigio, mentre a mettere le mani su Delfi e l'anfizionia sarebbero intenzionati piuttosto i Tessali (V 20-23; XIX 318). Secondo LONDEY 1994, 32-3, solo nell'ultimo intervento Filippo mise in atto una chiara e consapevole 'politica anfizionica': è in effetti verosimile che questa sia maturata e si sia chiarita negli anni precedenti; meno mi trovano d'accordo la sua riduzione a «important part of the role of the new and greater Jason», e la stessa interpretazione della politica delfica di Giasone (cfr. 90 n. 2).

2. XIX 49 (e cfr. 50): sarebbe stato lo stesso Filocrate a inserire nello ψήφισμα la clausola per cui εἰὰν δὲ μὴ ποιῶσι Φωκεῖς ἃ δεῖ καὶ παραδιδῶσι τοῖς Ἀμφικτύοσιν τὸ ἱερόν, ὅτι βοηθήσει ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων ἐπὶ τοὺς διακωλύοντας ταῦτα γίνεσθαι. Il richiamo alla ἀσέβεια focese è nell'anonima II *hyp.* Dem. XIX (§ 7): così Filippo avrebbe motivato l'esclusione dei Focesi dalla lista degli alleati dell'una e dell'altra parte interessati dalla pace di Filocrate. I termini dell'accordo sono una dimostrazione ulteriore del peso reale, sul piano politico e diplomatico, di una colpa commessa contro un santuario panellenico, sia pure trasferita sul piano ideale della ἀσέβεια (*supra*, 2.1). Demostene insiste ossessivamente sul fatto che proprio l'esclusione dei Focesi avrebbe dovuto rendere le condizioni del trattato inaccettabili per Atene (XIX 159; 174; 278; 318; 321-322); stigmatizza il conseguente abbandono degli alleati da parte ateniese, e ne attribuisce la causa alle false promesse della fazione filomacedone (vd. *infra*: V 10; XIX 19-22; 29-30; 39; 61 ss.; 102-103; 178-179; 220; 230; 321; 325). Raccolta completa delle fonti relative alla pace di Filocrate in BENGTON 1962, n° 329.

3. Per MOMIGLIANO 1934a, 120-1 gli Ateniesi speravano, restando neutrali, di spingere anche Filippo a rinunciare alla spedizione.

4. 1958c, 155-7; e cfr. HARRIS 1995, 78-9, secondo cui proprio i delegati ateniesi erano in partenza impreparati ad affrontare la questione delfica a Pella, dove si erano recati solo per ricevere i giuramenti e discutere di

gestione, *in primis* economica, dei santuari panellenici – che si è progressivamente aggravato nel corso dell'ultimo secolo e per il quale la decennale occupazione focese di Delfi rappresenta un punto di non ritorno. Il discorso tenuto da Eschine a Pella in questa circostanza, da lui stesso riassunto nell'orazione *Sulla corrotta ambasceria* (114-117) è molto significativo. Sebbene la delegazione ateniese sia salita a Pella per tutt'altre ragioni, l'intervento dell'oratore è in gran parte incentrato *περὶ τῆς εἰς Πύλας στρατείας ... καὶ περὶ τῶν ἱερῶν καὶ περὶ Δελφῶν καὶ περὶ τῶν Ἀμφικτυόνων*. L'appello a una risoluzione non militare ma politica del conflitto (*μὴ μεθ' ὀπλῶν, ἀλλὰ μετὰ ψήφου καὶ κρίσεως τάκεϊ καθιστάναι*) sembra velleitario allo stesso Eschine: l'esercito è già pronto, la campagna ha motivazioni «sante e giuste». Egli allora ricorda a Filippo «che chi intende decidere degli affari religiosi della Grecia deve tenere in gran considerazione la pietà e prestare ascolto a chi cerca di spiegargli le tradizioni avite» (*ὅτι τὸν μέλλοντα ὑπὲρ Ἑλληνικῶν ἱερῶν βουλευέσθαι πολλὴν προσήκει πρόνοιαν ὑπὲρ εὐσεβείας ἔχειν, καὶ τοῖς περὶ τῶν πατρίων ἐγχειροῦσι διδάσκειν τὸν νοῦν*). Quest'ultimo è il ruolo che Eschine si assume, cominciando il suo *excursus* dalla fondazione del santuario e leggendo i giuramenti scambiati tra i Greci nel dare vita all'anfizionia, dei quali è sottolineato l'impegno a non distruggere città appartenenti all'associazione e, d'altra parte, a punire severamente chiunque attentì al santuario e ai suoi beni<sup>1</sup>. All'elenco dei dodici membri originari dell'anfizionia – il più antico conservato nelle fonti letterarie<sup>2</sup> – segue la spiegazione dei meccanismi di voto, che rendono non solo ἰσόψηφον ciascun ἔθνος, ma, all'interno di questi, equiparano la città più piccola alla più potente. Nello specifico, scopo di Eschine è utilizzare il diritto anfizionico per alleggerire la posizione dei Focesi e indirizzare la punizione sui Tebani: dei primi vanno risparmiate, in base all'antico giuramento, le città e puniti i soli responsabili diretti dell'oltraggio a Delfi, i secondi sono a loro volta da condannare per la distruzione di città beotiche Ἀμφικτυονίδες καὶ ἔνορκοι<sup>3</sup>. Non sappiamo se in questo momento Filippo preveda già una κοινὴ εἰρήνη, come ritiene la Sordì, ma la studiosa ha senz'altro ragione nel sottolineare come, rispetto alla

---

altre questioni a margine della pace di Filocrate (Aesch. II 91; 98; 103-104; Dem. XIX 161). In realtà Eschine si esprime in modo piuttosto vago a proposito delle «altre» istruzioni date ai delegati oltre quelle relative ai giuramenti, e afferma di aver egli stesso esortato i colleghi a discutere anche *περὶ τῆς εἰς Πύλας στρατείας, ἣν ὄρατε οὖσαν ἐν παρασκευῇ* (103-104): non si può certo supporre che gli Ateniesi siano stati sorpresi dal taglio 'delfico' delle trattative di Pella, come confermano, contro Harris, il tono dell'intervento di Eschine e i suoi ricchi e puntuali riferimenti anfizionici (*infra* nel testo).

1. II 115. Sfumata ma chiara l'allusione alle ricchezze del santuario: si prevedono punizioni *ἕάν τις ἢ συλᾶ τὰ τοῦ θεοῦ, ἢ συνειδῆ τι, ἢ βουλεύσῃ τι κατὰ τῶν ἱερῶν*. Altrove (III 109-111), trattando dei preliminari della quarta guerra sacra, Eschine cita il giuramento pronunciato dagli anfizionici dopo la guerra crisea, che doveva garantire l'associazione da future inadempienze: i due giuramenti sono giustamente distinti da DAUX 1953 (e vd. ora LEFÈVRE 1998a, 147-51, 160-1), contro LARSEN 1944, 146-7 n. 4; ha proposto di considerare il giuramento di II 115 un falso modellato sulla situazione contemporanea SÁNCHEZ 1997, su cui *infra*, 164 ss.

2. II 116; Arpocrasione conserva, s.v. Ἀμφικτυόνες, la lista di Theop., *FGrHist* 115 F 63 (cfr. Suid., s.v.); riscontri più tardi in Paus. X 8, 2 e in Lib., *decl.* XVII 43 (sul possibile debito di Libanio verso Teopompo cfr. in generale GOUKOWSKY 1996, 12).

3. II 116-117. Non c'è bisogno di ricordare che, nel momento in cui rievoca quelle vicende nell'orazione *Sulla corrotta ambasceria*, a Eschine preme soprattutto rispondere all'accusa di Demostene di aver contribuito alla rovina focese illudendo i concittadini sulle reali intenzioni di Filippo: egli pertanto enfatizza, del proprio discorso a Pella, il tono *antitebano*, negando di aver promesso il falso agli Ateniesi (119 ss.). Tuttavia, non c'è ragione di dubitare dell'impostazione 'anfizionica' dell'intervento tenuto a Pella: su tale intervento, in generale, vd. ELLIS 1976, 113-6; HARRIS 1995, 83-4, 86-9.

prassi preliminare di una κοινή εἰρήνη, l'intervento di Eschine a Pella introduca una novità essenziale: i diritti dei Beoti nei confronti dei Tebani – e degli stessi Focesi nei confronti degli anfizioni – sono difesi non sulla base del principio di autonomia che regola le 'paci comuni' del IV secolo, ma richiamando le arcaiche regole anfizioniche, invocando l'accusa di sacrilegio per chi distrugga città Ἀμφικτυονίδες καὶ ἔνορκοι<sup>1</sup>.

La perorazione di Eschine è interessante anche per un altro motivo: il suo tono didascalico, se non pedante, l'insistenza su aspetti anche ovvii della storia e delle istituzioni delfiche tradiscono la convinzione che il suo interlocutore non sappia molto degli Ἑλληνικὰ ἱερά e delle questioni che si accinge a dirimere<sup>2</sup>. Dell'opinione di Eschine circa la grecità dei Macedoni sappiamo solo quanto ci dice Demostene, e il resoconto è molto sospetto<sup>3</sup>: di certo, nella circostanza il suo atteggiamento è quello di chi si confronta con un mondo che, greco o no, in tema di relazioni con i santuari panellenici è finora rimasto ai margini. D'altra parte, l'intervento di Eschine e il complesso degli incontri diplomatici di Pella rappresentano una tappa importante nel processo di istruzione di Filippo, qualunque fosse il suo livello di partenza. Negli anni successivi, a partire dalla conclusione della guerra focese, egli si mostrerà attentissimo proprio a quegli aspetti formali sui quali ha insistito Eschine, e anche i suoi atti più rivoluzionari terranno conto, in forme diverse e anche con una riuscita diversa, dei πάτρια.

Filippo può aver effettivamente depistato i suoi interlocutori circa le sue reali intenzioni: l'ipotesi più probabile è che non le abbia mai rivelate con chiarezza. Dei Focesi, anch'essi presenti a Pella, la tradizione antimacedone dice che furono ingannati da false promesse e che si aspettavano di avere in lui un avversario comprensivo se non addirittura un alleato, mentre una versione più neutra afferma semplicemente che le loro richieste vennero ignorate, troncando sul nascere ogni possibilità di accordo<sup>4</sup>. Che le reali intenzioni di Filippo verso i Tebani in questa fase siano tutt'altro che chiare è ribadito con insistenza da Demostene, e anche Eschine lo ammette, pur negando di aver contribuito al clima di incertezza<sup>5</sup>. La tesi di Markle, secondo cui Filippo volutamente mantenne fino all'ultimo il campo aperto a entrambe le possibilità, è suggestiva, ma mi sembrano indimostrabili alcuni punti centrali: che, cioè, il piano principale di Filippo fosse attirare a sé Atene e ridimensionare Tebe, e che l'intervento contro i Focesi al fianco di Tebe sia stata una soluzione di ripiego dettata dal fallimento della prima. In realtà, è improbabile che Filippo volesse rischiare di disperdere il capitale di prestigio accumulato al tempo del suo primo intervento nella guerra: i punti della pace di Filocrate

1. 1958c, 155-7: secondo la Sordi gli incontri di Pella fanno parte a pieno titolo delle operazioni per la stipula di una κοινή εἰρήνη (per le tesi della Sordi sul carattere di κοινή εἰρήνη della successiva pace anfizionica *infra*, 2.3.4); analogamente HARRIS 1995, 78.

2. Questo aspetto è trascurato da L. PEARSON, «CPh» 36 (1941), 209-29 (213-4).

3. XIX 305-308: dopo aver ripetutamente definito Filippo βάρβαρόν τε ... καὶ ἀλάστορα, Eschine avrebbe cambiato atteggiamento dopo il soggiorno in Macedonia, elogiando il re come Ἑλληνικώτατον ἀνθρώπων, δεινότατον λέγειν, φιλαθηναϊότατον e attribuendo ad altri il pregiudizio sulla sua 'barbarie'. Il discorso è ovviamente finalizzato a dimostrare che Eschine è stato corrotto. In ogni caso è interessante come, nella polemica sugli schieramenti pro e contro Filippo, ad Atene, avesse un ruolo di primo piano la posizione di ognuno circa la grecità dei Macedoni. Nel registrare l'appartenenza di Aminta III, nel 371, alla συμμαχία Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, Eschine (II 32) non fa comunque commenti in merito.

4. Rispettivamente Dem. IX 11; Iust. VIII 4, 11; 5, 3-5; II *hyp.* Dem. XIX, § 7.

5. Demostene insiste (vd. 99 n. 2), sul fatto che Filippo e i suoi sostenitori ad Atene avrebbero alimentato nei Focesi e negli Ateniesi la convinzione di un suo intervento, stavolta, contro Tebe, circostanza in qualche misura ammessa da Aesch. II 135-137, che nega però una propria responsabilità (116-119).

richiamati in precedenza confermano a sufficienza come quell'accordo non comportasse un abbandono della politica dell'εὐσέβεια, ma, al contrario, cercasse di aggregarvi anche Atene. Filippo non riuscì ad averla come collaboratrice attiva, ma se ne assicurò almeno la neutralità. Quanto alla relativa freddezza con la quale il re accoglie a lungo le richieste di aiuto tebane, le fonti antiche autorizzano una spiegazione alternativa a quella, spregiudicatamente 'tattica', di Markle: per Diodoro (XVI 58, 3) il re fu abile a umiliare l'orgoglio dei Tebani rallentando la conclusione della guerra, senza peraltro eccedere, per non dare l'impressione di trascurare l'impegno in difesa di Delfi assunto a suo tempo<sup>1</sup>.

I Focesi, forse sconcertati dall'ambigua posizione di Filippo, sicuramente rimasti senza alleati e senza denaro<sup>2</sup>, si arrendono agli inizi di luglio a un esercito nella sostanza tessalo-macedone, ma formalmente e a tutti gli effetti anfizionico: la coalizione infatti, contando anche Beoti, Locresi e perieci dei Tessali, rappresenta con ogni diritto la maggioranza del sinedrio<sup>3</sup>. Le prime condizioni dettate dal vincitore non salvano nemmeno le apparenze: è, come nota Demostene citando il testo ufficiale, una ὁμολογία Φιλίππου καὶ Φωκέων ... οὐχὶ Θηβαίων καὶ Φωκέων, οὐδὲ Θετταλῶν καὶ Φωκέων, οὐδὲ Λοκρῶν, οὐδ' ἄλλου τῶν παρόντων οὐδενός (XIX 62). Non conta la parola di nessuno dei popoli anfizionici, del resto incapaci di risolvere da soli il lungo conflitto.

Alla prova di forza, però, il *deus ex machina* fa seguire un'abile dimostrazione di rispetto delle regole, affidando la sorte degli sconfitti ai δόγματα Ἀμφικτυόνων. Di fatto non vuol dir nulla, ovviamente: il sinedrio è in mano a Tessali e Tebani, alleati di Filippo, e con loro il re, che ancora non ne fa parte, concorda in precedenza il da farsi (cfr. *infra*). E tuttavia questa dimostrazione di conoscenza e di rispetto delle regole è tra le prove più alte dell'ingegno politico di Filippo e della sua capacità di comprendere profondamente il mondo delle πόλεις a sud dell'Olimpo: come ha osservato D. Musti, la politica egemonica del sovrano si caratterizza in primo luogo per la straordinaria *duttilità*, che è capacità di adottare «moduli diversi ... a seconda delle diverse aree» e anzi di far proprie, in ciascuna di esse, forme *locali* di penetrazione e controllo, rivitalizzando «possibilità intrinseche alla storia stessa del potere e del dominio in quelle regioni»<sup>4</sup>.

1. MARKLE 1974 (*contra*, LONDEY 1994, 32; HARRIS 1995, 87-8, con giusto richiamo all'abilità con cui il re *nascose* le sue intenzioni ai delegati venuti a Pella). Contro Markle, è da respingere l'idea che Filippo avesse già in questa fase precisi piani 'asiatici': in quest'ottica la guerra sacra avrebbe rappresentato solo un mezzo (da impiegare spregiudicatamente, senza particolare interesse per la parte prescelta) per assicurarsi il controllo della Grecia a sud della Tessaglia. Il quadro suggerito dalle fonti, pur tra le luci e le ombre delle molte contrapposizioni polemiche in gioco, è in realtà molto diverso.

2. Per Demostene, come detto, l'abbandono dei Focesi al loro destino è una colpa grave, imputabile però agli inganni degli 'amici' di Filippo (99 n. 2); Eschine attribuisce all'imprevidenza dei capi focesi la rinuncia – prima della conclusione della pace di Filocrate – a possibili aiuti sia ateniesi che spartani, e un eccessivo ottimismo circa le intenzioni del re macedone (II 132-135): la durata della guerra, la ἀπορία χρημάτων e il successivo ammutinamento dei soldati fecero il resto (131-132).

3. La cronologia è quella di BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, III, 1, 509-10, basata essenzialmente su Dem. XIX 58-60. La presenza dei Tessali è attestata da Diod. XVI 59, 2 e dalla II *hyp.* Dem. XIX, § 12; più incerta è la presenza attiva di Beoti e Locresi, comunque membri della coalizione: in Locride Filippo aveva il suo quartier generale (Diod., *ibid.*), mentre i Beoti sono nominati accanto ai Tessali da Dem. XIX 50 (da riferire a mio parere a questa fase e non a quella delle decisioni post-belliche come sembrerebbe da SORDI 1969, *ad* Diod. XVI 59, 4). Sul carattere anfizionico della spedizione opportune osservazioni in SORDI 1958a, 269-70 e 1958c, 158-9 (non si può però dimostrare che tale carattere fosse stato concordato negli incontri di Pella: esso era piuttosto implicito nell'intervento di Filippo nelle file 'legaliste', fin dal 354).

4. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 609 (e cfr. 610-1).



Nel caso specifico, Filippo sembra pienamente consapevole del fatto che la *forma* è il senso stesso dell'esistenza del consiglio anfizionico, eternamente uguale a se stesso nel numero e nella provenienza dei rappresentanti qualunque fosse, al momento, il peso politico dei singoli membri, fedele a una arcaica se non anacronistica suddivisione in ἔθνη, impermeabile ai traumi più profondi. Eschine, a Pella, ha raccomandato a Filippo di sistemare le cose a Delfi μετὰ ψήφου καὶ κρίσεως: se non si può evitare un intervento armato, del resto «santo e giusto», che si lasci però decidere agli anfizioni, garantendo loro l'incolumità (la premessa è, evidentemente, la fine dell'occupazione del santuario) e il diritto di voto (συλλεγόντων ... τῶν Ἀμφικτυόνων εἰς τὸ ἱερόν καὶ τυχόντων σωτηρίας καὶ ψήφου).

Diodoro (XVI 59, 4) distingue, all'interno della fase decisionale che segue la fine delle ostilità, due momenti: le consultazioni preliminari del re con i suoi alleati (egli συνήδρευε μετὰ Βοιωτῶν καὶ Θετταλῶν) e la convocazione del sinedrion anfizionico (ἔκρινεν οὖν συναγαγεῖν τὸ τῶν Ἀμφικτυόνων συνέδριον καὶ τούτῳ τὴν περὶ τῶν ὄλων διάγνωσιν ἐπιτρέψαι). La notazione di Diodoro – o della sua fonte – che attribuisce la convocazione del consiglio a Filippo è una spia del carattere anomalo, eccezionale della riunione tenuta a guerra conclusa. La conferma è nel fatto che tra le decisioni prese è l'attribuzione a Filippo della prostasia dei giochi pitici: ci troviamo dunque tra la resa focese (inizi di luglio) e l'epoca delle Pitiche (il mese delfico di *Boukátios*, agosto), in ogni caso molto prima della regolare pilea autunnale<sup>1</sup>. A questa riunione il re, che si accinge a diventare membro effettivo dell'anfizionia ma ancora, formalmente, non lo è, non partecipa; sono presenti certamente i Tebani, i Tessali e, con ogni probabilità, i Locresi e i perieci dei Tessali<sup>2</sup>. Quanto al fronte avversario, Eschine (II 142) ci informa della presenza di rappresentanti dei Focesì ammessi a parlare in propria difesa, ma precisa che fu lui stesso a «introdurli presso gli anfizioni» (ἦκουσι δ' ἀπὸ τῶν ἐν Φωκεῦσι πόλεων πρέσβεις, οὓς ἐγὼ ... παρήγαγον εἰς τοὺς Ἀμφικτύονας). Non sorprende che in questo momento la rappresentanza dei Focesì nel sinedrion sia stata già 'sospesa'. Ateniesi e Spartani, a lungo schierati al fianco dei Focesì nella guerra – anche se assenti dalle sue battute finali –, verosimilmente non prendono parte in forma ufficiale a un consiglio che deve decidere la sorte dei loro alleati (e la loro)<sup>3</sup>. È molto probabile che si debba attribuire a entrambi, e forse anche a qualche stato non anfizionico, la scelta che conosciamo per Atene, quella cioè di inviare delegati in veste informale: è Eschine a informarci tanto sulla πρεσβεία ateniese ἐπὶ τοὺς Ἀμφικτύονας (II 94; 139; 142), quanto sulla presenza di analoghe delegazioni da tutta la Grecia (II 162). Che la presenza ateniese sia

1. Su questo MARI 1999c (e cfr. LEFÈVRE 1998a, 165-7): le decisioni prese in seduta straordinaria vengono solo ratificate dalla pilea autunnale, in un'epoca in cui Filippo ha anche già esercitato la prostasia (sulla necessità di distanziare, contro un'opinione radicata negli studi moderni, l'epoca delle Pitiche da quella della pilea autunnale cfr. già ROUGEMONT 1973, 92-3; LEFÈVRE 1991; sul carattere eccezionale della riunione in questione vd. anche ROUX 1979, 7, con una posizione diversa sul problema generale del calendario). Interpretazione opposta in ROUSSEL 1940, secondo cui alla conclusione della guerra si tiene un'assemblea anfizionica con funzioni puramente consultive o preliminari, mentre il consiglio anfizionico si riunisce regolarmente e prende le sue decisioni nella pilea autunnale del 346.

2. Sulla possibile partecipazione degli uni e degli altri all'ultima fase bellica, vd. 102 n. 3. Per una presenza almeno dei perieci dei Tessali vd. SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, II, 283 n. 5, in base al riferimento agli Etei di Aesch. II 142 (ma sulla discussa appartenenza degli Etei all'anfizionia vd. FLACELIÈRE 1937, 39-40; E. KIRSTEN, *Oitaioi*, *RE* XVII, 2 [1937], 2289-94 [2290-1]; LEFÈVRE 1998a, 92-3), e SORDI 1969, *ad* Diod. XVI 59, 4.

3. A un'assenza *tout court* di entrambi pensavano tra gli altri BÜRCEL 1877, 263; CLOCHÉ 1955, 168-70; ROUX 1979, 164-5; dei soli Spartani, WÜST 1938, 14.

*externa* al consiglio anfizionico è confermato dal successivo invio ad Atene di un'ambasceria che chiede l'avallo delle decisioni prese<sup>1</sup>.

In passato sono state proposte soluzioni anche macchinose al problema della divergenza tra Eschine e Demostene a proposito di questa delegazione, che per il secondo non è ἐπὶ τοὺς Ἀμφικτύονας ma è una terza ambasceria a Filippo<sup>2</sup>. È, in realtà, un falso problema: nessuno dei due oratori ha interesse a mentire su questo particolare, dunque è solo la prospettiva di questa 'doppia verità' a essere diversa. Formalmente ha ragione Eschine: una delegazione ateniese è inviata agli anfizioni prima che questi si riuniscano, ma in un momento in cui si avverte come imminente la conclusione della guerra (la notizia, infatti, raggiunge gli inviati in viaggio) e si prevede una successiva convocazione straordinaria del consiglio<sup>3</sup> per decidere la sorte dei Focesi, secondo gli auspici espressi dallo stesso Eschine a Pella. La delegazione ateniese ha l'incarico di difendere la non facile posizione della città che è stata alleata dei Focesi e che, nonostante gli inviti di Filippo, non si è unita al fronte anfizionico nemmeno dopo la pace di Filocrate. L'invio di un'ambasceria ἐπὶ τοὺς Ἀμφικτύονας in questo momento è anche, come ha rilevato M. Sordi, un implicito riconoscimento da parte di Atene del legittimo carattere anfizionico delle operazioni militari in corso<sup>4</sup>. Demostene, al contrario, va oltre la forma quando sottolinea che le condizioni della resa sono dettate da una ὁμολογία Φίλιππου καὶ Φωκέων nella quale l'anfizionia non ha alcun peso (XIX 62) e anche nei successivi δόγματα Ἀμφικτυόνων «su questioni tanto gravi e importanti ha avuto in realtà potere un uomo solo, Filippo» (τηλικούτων μέντοι καὶ τοιούτων πραγμάτων κύριος εἷς ἀνὴρ Φίλιππος, XIX 64). Dal punto di vista di Demostene, l'anfizionia non esiste più: la 'consegna del santuario agli anfizioni' aggiunta come clausola alla pace di Filocrate si risolve, in pratica, in una resa ai soli Tebani e Tessali, «dato che nessun altro degli anfizioni era presente» (XIX 49-50). La fase conclusiva della guerra, dunque, e la ὁμολογία che segue immediatamente la resa focese – senza attendere, come abbiamo visto e come Demostene non manca di notare (*ibid.*), la convocazione degli anfizioni – non hanno per Demostene alcun carattere di legittimità anfizionica. In questo momento, egli rimarca, l'anfizionia è totalmente esautorata, e anche i cosiddetti δόγματα Ἀμφικτυόνων successivi rispondono, in realtà, solo alla volontà di Filippo: è del tutto logico quindi che egli consideri, pragmaticamente, il re macedone anche la mèta dell'ambasceria ateniese. Nell'ottica di questa rappresentazione rientra pure l'insistenza sulle «belle e grandi speranze» che, secondo Demostene, Eschine ha alimentato e che guidano ora gli intenti dell'ambasceria (XIX 121): l'illusione, cioè, di un duro trattamento per i Tebani e di una relativa clemenza per i Focesi. Conseguentemente, i

1. Su cui ci informa l'orazione di Demostene *Sulla pace* (*infra*, 2.3.3). La conclusione suggerita nel testo era già di HAMMOND – GRIFFITH 1979, 347 n. 1 (WÜST 1938, 15 pensava invece a una piena partecipazione ateniese alla riunione del sinedrio); vd. ora LEFÈVRE 1998a, 66-7 e in generale, per le ambascerie che difendono gli interessi di uno stato non direttamente rappresentato nel sinedrio, 207 e n. 207.

2. Dem. XIX 121-128 (e cfr. Il *hyp.* Dem. XIX, § 9). La versione di Eschine è sposata da WÜST 1938, 15; SORDI 1958a, 269 e n. 6 e 1958c, 158; quella di Demostene da MARKLE 1974, 264; secondo altri la delegazione ha originariamente per mèta Filippo, e cambia destinazione solo dopo la notizia della resa focese (SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, II, 275; HARRIS 1995, 94-8). In ogni caso, anche se l'ambasceria fu costretta a tornare indietro e ripartì parzialmente modificata nella sua composizione, non si può parlare di due delegazioni diverse (con WÜST 1938, 12 ss.): Eschine infatti assegna alla πρεσβεία fin dall'inizio la destinazione 'delfica'.

3. Cfr. ancora MARI 1999c.

4. SORDI 1958a, 269 e n. 6.

successivi provvedimenti, che ribaltano completamente quest'illusione, sono da Demostene fatti risalire *de facto* a Filippo, ignorando del tutto il ruolo formale avuto dall'anfizionia<sup>1</sup>. Demostene, dunque, squarcia il velo delle apparenze formali che Filippo intende salvare, e alle quali Eschine, nell'intento di dare dignità alle proprie scelte personali, si attiene e finge di credere. Filippo, in ogni caso, rispetta scrupolosamente il protocollo anfizionico: in questo senso, la sollecitazione mossagli a Pella da Eschine non è caduta nel vuoto. Sul piano pratico, invece, gli auspici espressi a suo tempo da Eschine, che coincidono con le «belle e grandi speranze» di cui parla Demostene, vengono delusi: né potrebbe essere altrimenti<sup>2</sup>. Eschine lo ammette, con toni singolarmente vicini a quelli con cui Demostene svela la vera sostanza dei δόγματα Ἀμφικτυόνων: «padroni della situazione erano la fortuna e Filippo» (ἡ ... τύχη καὶ Φίλιππος ἦσαν τῶν ἔργων κύριοι, II 118).

Il contenuto dei δόγματα Ἀμφικτυόνων ci è noto dal prosieguito del resoconto diodoreo (XVI 60). Grande spazio è per i provvedimenti di condanna nei confronti dei Focesi: vengono esclusi sia dall'anfizionia, sia in generale dalla frequentazione del santuario (μηδεμίαν κοινωvίαν εἶναι τοῖς Φωκεῦσι τοῦ ἱεροῦ μηδὲ τοῦ Ἀμφικτυονικοῦ συνεδρίου)<sup>3</sup>; è loro interdetto il possesso di armi e cavalli finché non abbiano ripagato al dio le ricchezze saccheggiate; quanti di loro e dei loro collaboratori nella ἱεροσουλία siano riusciti a fuggire sono dichiarati ἐναγῆς ... καὶ ἀγωγίμους πάντοθεν<sup>4</sup>; è loro lasciato il possesso del territorio, accompagnato però dalla distruzione delle città e dalla dispersione εἰς κώμας, i cui caratteri sono minuziosamente precisati (non ci sono gli elementi per postulare un formale scioglimento del κοινόν focese)<sup>5</sup>; viene fissato in 60 talenti annui l'ammontare dell'ammenda con la quale rifonderanno, fino a estinzione, il loro debito alle casse del santuario saccheggiate.

1. L'orazione demostenica *Sulla corrotta ambasceria* insiste sia sul duro trattamento imposto da Filippo ai Focesi (49-50; 61; 64 ss.; 81; 325), sia sugli enormi vantaggi venuti alla guerra ai Tebani (128; 132; 141); meno brillante la condizione dei Tessali, cui Filippo avrebbe tolto τὴν ἡγεμονίαν καὶ τὸ κοινὸν ἀξίωμα ... καὶ τὴν ἐλευθερίαν (260).

2. Aesch. II 115-117 ricorda, come abbiamo visto, il suo intervento a Pella, che aveva cercato di indicare a Filippo una opportuna e corretta conclusione 'anfizionica' del conflitto: le decisioni andavano rimesse al sinedrio (come poi avvenne); Eschine aveva auspicato una punizione per la distruzione da parte di Tebe di città beotiche (come tali Ἀμφικτυονίδες καὶ ἔνορκοι), e sostenuto che si doveva, dei Focesi, «punire i responsabili primi della presa del santuario, non le loro città, ma solo chi aveva materialmente compiuto e deciso quell'azione, e lasciare impunte le città che consegnassero i colpevoli al giudizio».

3. L'imposizione va limitata, verosimilmente, alla partecipazione ufficiale alle attività del santuario: rappresentanza anfizionica dell'ἔθνος, invio di teorie, offerta di dediche a carattere pubblico.

4. La condanna anfizionica ha cioè una valenza sia penale, sia rituale (PARKER 1983, 172-3; LEFÈVRE 1998a, 243 n. 361 e, per le competenze dell'anfizionia nell'amministrazione della giustizia, 246 ss.).

5. 60, 2: τὰς δὲ πόλεις ἀπάσας τῶν Φωκέων κατασκάψαι καὶ μετοικίσει εἰς κώμας, ὧν ἐκάστην μὴ πλεῖον ἔχειν οἰκῶν πεντήκοντα, μηδὲ διεστάναι ἔλαττον σταδίου τὰς κώμας ἀπ' ἀλλήλων. Discusso è il testo di 60, 1, con la prescrizione di τῶν δ' ἐν Φωκεῦσι τριῶν πόλεων περιελεῖν τὰ τεῖχη: sono state proposte varie correzioni, per lo più pensando a un riferimento alle città *beotiche* controllate dai Focesi (di cui a XVI 56, 2; 58, 1). In ogni caso il provvedimento è da distinguere da quello prima citato. Demostene, da parte sua, connette direttamente la distruzione delle città alla resa focese (XIX 61, e cfr. 81; 325; cfr. Iust. VIII 5, 5-13), ossia alla ὁμολογία Φιλίππου καὶ Φωκέων piuttosto che ai δόγματα Ἀμφικτυόνων. Se in teoria Diodoro può anche in questo caso aver 'compressato' avvenimenti invece diluiti nel tempo (come per le diverse fasi dell'attività anfizionica di quell'anno), è vero però che egli attribuisce esplicitamente la vicenda all'iniziativa, almeno formale, del consiglio anfizionico: viceversa, anche in questo caso Demostene può aver tralasciato la forma insistendo sulla responsabilità di Filippo nella rovina focese. Della distruzione o dispersione εἰς κώμας delle città focesi parla

Accanto alla condanna dei Focesi, nei δόγματα riportati da Diodoro sono in primo piano, ovviamente, i privilegi di Filippo: il re riceve e può trasmettere ai suoi discendenti i due voti anfizionici che erano dei Focesi; subentra ai Corinzi nella presidenza dei giochi pitici, insieme a Beoti e Tessali; *insieme* agli anfizioni (giustapposizione che conserva al re il suo ruolo di *deus ex machina*, di collaboratore esterno, in quanto la sua ammissione nel sinedrio non è ancora pienamente operante), provvede a rendere esecutive alcune delle sanzioni – in parte di tipo rituale – inflitte ai Focesi<sup>1</sup>.

Terzo e ultimo aspetto dei δόγματα Ἀμφικτυόνων valorizzato da Diodoro – che comprende ovviamente al suo interno gli altri due – è il ripristino della legittima autorità anfizionica, rispetto sia alla gestione del santuario delfico sia, più in generale, alla regolamentazione dei rapporti interstatali greci (διέταξαν οἱ Ἀμφικτύονες τὰ περὶ τὴν ἐπιμέλειαν τοῦ μαντείου καὶ ἄλλα πάντα τὰ πρὸς εὐσέβειαν καὶ κοινὴν εἰρήνην καὶ ὁμόνοιαν τοῖς Ἕλλησιν ἀνήκοντα).

### 2.3.2. LA NASCITA DI UNA NUOVA ANFIZIONIA: PROBLEMI GIURIDICI, STORIA, PROPAGANDA

I δόγματα, nel rispettare formalmente le procedure anfizioniche, tingono il ritorno all'ordine di tratti rivoluzionari. La decennale occupazione focese di Delfi ha imposto una soluzione radicale ai problemi incancreniti della difficile gestione del santuario e della declinante autorità dell'anfizionia. Tra i provvedimenti elencati da Diodoro, il più clamoroso è l'esclusione dei Focesi dal sinedrio.

Neanche l'ammissione dei Delfii, con ogni probabilità anteriore al 346, aveva infatti comportato a quanto sembra la completa *sostituzione* di uno degli stati membri<sup>2</sup>. Del rimpasto

anche Paus. X 3, 1-3, secondo cui il provvedimento avrebbe risparmiato la sola Abe, rimasta estranea alla ἱεροσουλία e alla guerra, e sarebbe comunque rientrato prima del 338 (su questa fase cfr. BECK 1997, 114-5).

1. 60, 3: τοὺς δὲ Ἀμφικτύονας καὶ τὸν Φίλιππον τὰ ὄπλα τῶν Φωκῶν καὶ τῶν μισθοφόρων καταπετροκοπήσαι καὶ τὰ λείψανα αὐτῶν κατακαῦσαι καὶ τοὺς ἵππους ἀποδόσθαι. Il provvedimento ha almeno *anche* un carattere di rito di purificazione che ben corrisponde alla 'duplicità' della condanna inflitta, penale e religiosa (105 n. 4). Che l'ammissione di Filippo all'anfizionia, pur decisa in questo stesso contesto, sia ancora formalmente 'sospesa' è confermato dalla successiva richiesta di una ratifica alle città (*infra*, 118 ss.). Probabilmente la sottile distinzione, come il resto dei δόγματα, viene alla fonte di Diodoro dal testo di un decreto anfizionico (cfr. in termini più generali FLACELIÈRE 1937, 37-8 n. 5; HAMMOND 1993b). In armonia con questa rappresentazione 'legalistica' è la notazione che Filippo «tornò in Macedonia dopo aver collaborato all'attuazione delle decisioni prese dagli anfizioni» (60, 4: Φίλιππος μὲν τὰ δεδογμένα τοῖς Ἀμφικτύοσι συγκαταστήσας ... ἐπανήλθεν εἰς Μακεδονίαν).

2. L'ammissione di Delfi nell'anfizionia è un problema complesso: secondo una vecchia tesi, nel 346 i voti focesi passarono ai Delfii, mentre Filippo ricevette un voto dai Dolopi e uno dai Perrebi (H. POMTOW in Philippson – Hiller von Gaertringen – Pomtow, *Delphoi*, RE IV, 2 [1901], 2517-2700 [2680-1]; BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, III, 1, 512 e n. 4; MOMIGLIANO 1932a, 715; 1934, 121); non c'è ragione però di contestare la tradizione letteraria, secondo cui nel 346 i Focesi furono rimpiazzati da Filippo (WÜST 1938, 18 n. 6; 1954-55, 135, secondo cui comunque i Delfii entrarono nell'anfizionia nello stesso anno; stessa tesi in BOURGUET 1905, 147-9, che pensava a un dimezzamento a loro favore dei voti di Perrebi e Dolopi; BUSOLT-SWOBODA 1926<sup>3</sup>, 1296; KAERST 1926-27<sup>3</sup>, I, 233 n. 3; LA COSTE-MESSELIÈRE 1949, 203). Hanno ammesso un'ammissione dei Delfii precedente al 346, con vari argomenti e cronologie, SOKOLOFF 1907, 54-5; FLACELIÈRE 1937, 37; DAUX 1957, 102-3; ROUX 1979, 17-19; TAUSEND 1992, 42; JACQUEMIN 1993; EAD. 1999, 12-3; prudenti LONDEY 1994, 28 e LEFÈVRE 1998a, 46-7, che ammette senza darla per accertata la spartizione dei voti perrebi-dolopi a favore dei Delfii e la pone genericamente «au VI<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> s. ... en tout cas antérieure à la guerre phocidienne». Quest'ultima tesi appare meglio sostenuta dalle fonti letterarie (liste anfizioniche che registrano la situazione precedente all'ammissione di

del 346, l'unica cosa effettivamente sicura è proprio la sostituzione dei Focesi con i rappresentanti di Filippo: l'estromissione di Sparta dalla rappresentanza dorica, nei termini secchi in cui la presenta Pausania (X 8, 2: ἐκ τοῦ Δωρικοῦ Λακεδαιμόνιοι ματασχόντες ἐπαύσαντο Ἀμφικτυονίας), non trova riscontro in alcuna altra fonte (neanche nei passaggi più polemici di Demostene) ed è anzi smentita dai testi epigrafici, che registrano ieromnemoni spartani anche dopo il 346. Senza dimenticare che la presenza spartana nelle liste anfizioniche risulta rara e irregolare, l'aporia creata da Pausania si risolve ancora con l'ipotesi di G. Daux di una esclusione solo temporanea della città: sospensioni di questo tipo, punitive ma provvisorie, e limitate al diritto di una città di rappresentare il proprio ἔθνος nell'anfizionia, sono infatti testimoniate dalle leggi anfizioniche giunteci per via epigrafica<sup>1</sup>. Quanto agli altri ex-alleati dei Focesi, Atene restò certamente nell'anfizionia, e a Delfi perse solo il diritto di προμαντεία, a vantaggio di Filippo; della prostasia delle Pitiche di quell'anno, assegnata allo stesso Filippo, ai Beoti e ai Tessali, furono invece privati i Corinzi<sup>2</sup>. Un'indicazione a favore di un atteggiamento 'morbido' della nuova anfizionia specificamente verso gli Spartani viene poi dalla vertenza anfizionica di Megalopoliti e Messenii, se essa è effettivamente da porre nel 346, come i più ritengono. La richiesta di costoro di entrare nell'associazione, sottoposta al vaglio delle città che ne facevano parte, fu respinta: una loro ammissione avrebbe quantomeno ridotto – non *de iure*, ma certamente *de facto*, e in via definitiva, questa volta – la rappresentanza spartana nell'ambito dei Dori<sup>3</sup>. Peraltro

---

Filippo, e nelle quali Delfi e Focesi convivono: Theop., *FGrHist* 115 F 63; Lib., *decl.* XVII 43) ed epigrafiche (presenza di Delfi in liste di naopi anteriori al 346, ora in *CID* II, 31, ll. 11 e 34, richiamate già da DAUX, *loc. cit.*: i naopi erano selezionati sempre tra i popoli anfizionici). In ogni caso non risulta che l'ammissione dei Delfi abbia comportato l'estromissione completa di un altro ἔθνος.

1. Ieromnemoni spartani post-346: *CID* II, 32, l. 43, pilea primaverile del 325; tra i naopi, gli Spartani sono presenti già nella pilea autunnale del 346 (*CID* II, 31, ll. 75-76; LEFÈVRE 1998a, 54 e n. 222). I testi epigrafici confermano la possibilità di esclusioni temporanee di una città dal santuario e di momentanee sospensioni della sua rappresentanza anfizionica all'interno dell'ἔθνος di appartenenza in caso di violazione di leggi anfizioniche (*CID* I, 10 = IV, 1, ll. 39-40, legge del 380; *CID* II, 74, l = IV, 9, l, ll. 5-13, per l'istituzione dei tesoreri). È da supporre che, col perdurare delle situazioni di colpa, anche la sanzione perdurasse, e che potesse teoricamente diventare definitiva: anche la proposta spartana di 'epurare' l'anfizionia cacciandone i μηδίζοντες, all'indomani della vittoria su Serse (*supra*, 42), ha un senso solo se riferita non agli ἔθνη, quasi tutti in colpa, ma alle sole πόλεις che, nell'ambito dei diversi ἔθνη, si erano rese colpevole di tradimento flagrante. La notizia data da Pausania è stata interpretata in modi molto diversi: cfr. il cit. DAUX 1936a, 329 ss.; ID. 1957, 104 ss.; FLACELIÈRE 1937, 37 n. 5; ID. 1940, 151-6 (ampliamento *di fatto* della presenza di altre città peloponnesiache a danno di Sparta); ROUX 1979, 7-8 (sanzione rimasta mera proposta); LEFÈVRE 1998a, 54, 167-8, 217; JEHNE 1999, 349 n. 200.

2. Risp. Dem. XIX 327 (*infra*, 3.3) e Diod. XVI 60 (*infra*, 2.3.3; MARI 1999c). Gli stessi Focesi subiscono sanzioni dure ma non disumane, e restano in possesso del loro territorio: cfr. LONDEY 1994, 32; LEFÈVRE 1998a, 149 n. 17, in linea con una rappresentazione complessiva dell'anfizionia come associazione che, pur non avendo come obiettivo la pace imperitura tra i suoi membri, si pone però tra i suoi obiettivi «une codification plus humaine de la guerre» (161; cfr. ID. 1999, 185-7). Mi pare opportuno però sottolineare anche, nei provvedimenti del 346, il peso della volontà di Filippo.

3. La rotazione delle diverse città nell'ambito di un ἔθνος, testimoniata da Paus. X 8, 5 (e cfr. Strab. IX 3, 7, 420 C.) e confermata dai testi epigrafici, seguiva regole e ritmi che non conosciamo (LEFÈVRE 1998a, 19 e nn. 49-50 e, per la rotazione nell'ambito dei Dori e il problema della doppia rubrica 'Dori della Metropoli' e 'Dori del Peloponneso' e della collocazione degli Spartani, 52 ss., da cfr. con FLACELIÈRE 1940), ammesso che regole precise esistessero: in età ellenistica sono epigraficamente attestati conflitti per la ἑπομναμοσύνα, la cui composizione è affidata ad arbitrati (AGER 1996, nrr. 133, 139, 166, 167).

l'incertezza circa la data di questa vertenza, nota da un testo delfico conservato solo in trascrizione papiracea, impone una certa prudenza nelle conclusioni<sup>1</sup>.

Si recupera in questo quadro una posizione 'intermedia' degli Spartani, trattati in modo meno duro rispetto ai sacrileghi Focesi ma peggio di altri che si erano schierati con questi ultimi nella guerra. Ciò è tanto più giustificato, in un clima di ostentata legalità anfizionica, dalla circostanza che gli Spartani, come i Focesi, avevano subito in origine una condanna anfizionica alla quale, come quelli, si erano ribellati mettendo esplicitamente in discussione l'autorità dalla quale emanava<sup>2</sup>. Le fonti ritraggono comunque un'anfizionia relativamente benevola, se non con gli *ἱερόσυλοι*, almeno con i loro passati sostenitori, sia pure nel ristabilimento della legalità. È difficile negare a Filippo un ruolo in questa politica anfizionica di pacificazione e rinuncia alle vendette sommarie<sup>3</sup>. Il suo sforzo di evitare regolamenti di conti da consumarsi attraverso l'anfizionia emerge indirettamente anche dalla posizione assunta qualche tempo più tardi dal sinedrion nella vertenza tra Atene e Delo (*infra*, 3.2).

Non sorprende, d'altra parte, che Demostene commenti i *δόγματα Ἀμφικτυόνων* sottolineandone piuttosto il carattere rivoluzionario: «non ci sono stati fatti più terribili o più gravi tra i Greci della nostra epoca, né, credo, nelle epoche precedenti», e i Focesi, in particolare, hanno subito qualcosa che nessun altro tra i Greci aveva subito. In entrambi i casi l'oratore ha in mente in primo luogo, anche se forse non esclusivamente, la riformata composizione del sinedrion<sup>4</sup>. Nel deplorare la distruzione delle città focesi alla fine della guerra, infatti, egli la attribuisce all'iniziativa di Filippo, scindendo questo momento, in modo almeno parzialmente strumentale, da quello dei *δόγματα Ἀμφικτυόνων*<sup>5</sup>. Di questa fase, invece, l'aspetto centrale nella rappresentazione di Demostene – o almeno nella rappresentazione che egli dà a qualche anno di distanza<sup>6</sup> – è la scandalosa cacciata di membri tradizionali dell'anfizionia, funzionale per giunta all'ammissione di un *ἔθνος* che egli giudica non greco: οἱ μὲν ὄντες Ἀμφικτύονες φεύγουσι καὶ ἐξελήλανται, καὶ ἀνάστατος αὐτῶν ἡ χώρα γέγονεν, οἱ δ' οὐδεπώποτ' ἐν τῷ πρόσθεν χρόνῳ γενόμενοι, Μακεδόνες καὶ βάρβαροι, νῦν Ἀμφικτύονες εἶναι βιάζονται (XIX 327). Il richiamo non è casuale, se si pensa all'esplicito taglio *antibarbarico* che alcune fonti letterarie attribuiscono all'anfizionia,

1. *SIG*<sup>3</sup> 224 (= *CID* IV, 7), da DIELS – SCHUBART, *ex Didymi de Demosth. comm.* col. IV, 1 ss.: vd. risp. POMTOW e LEFÈVRE *ad loc.*; ELLIS 1976, 134; HAMMOND – GRIFFITH 481; LONDEY 1990b, 251-3; JEINE 1994, 127 e n. 67. Le liste anfizioniche di epoca successiva mostrano che la richiesta non fu accolta, né le due città risultano mai rappresentate tra i naopi. Il documento è per lo più datato agli anni '40 del IV secolo se non, appunto, allo stesso 346.

2. Cfr. *supra*, 91 n. 2; sulla condanna degli Spartani ad opera dell'anfizionia manovrata dai Tebani vd. anche *Iust.* VIII 1, 4 ss.

3. Diversamente in LEFÈVRE 1998a, 96: la bocciatura della richiesta di Megalopoliti e Messenii, che anch'egli pone nel 346 ed evidentemente interpreta come poco gradita a Filippo (ricordo che un sostegno finanziario e militare a Messenii e Argivi in funzione antispartana è attribuito a Filippo, per il 344, da Dem. VI 15), sarebbe un'iniziativa autonoma dell'anfizionia (cfr. *ibid.* 19 n. 48, 167, 219 e n. 261, 233, 313); complessivamente, del resto, egli ritiene che il predominio macedone a Delfi sia trascorso «sans laisser de traces dans l'économie interne de l'Amphictionie» (136).

4. Rispettivamente XIX 64 e 66: non credo che il primo passo si riferisca in particolare al carattere anfizionico della κοινή εἰρήνη del 346 (così SORDI 1958c, 166). Queste considerazioni di Demostene sui *δόγματα* del 346 contribuiscono a far dubitare che altri popoli siano stati esclusi dall'anfizionia dopo la terza guerra sacra.

5. Cfr. 105 n. 1.

6. L'orazione *Sulla corrotta ambasceria*, da cui le citazioni, è del 343: sulla diversa prospettiva qui assunta rispetto all'orazione *Sulla pace*, che ritrae invece 'in presa diretta' i fatti del 346, *infra*, 2.3.3.

in parziale contrasto con la vocazione internazionale, certo tutt'altro che 'esclusiva', del santuario delfico nelle altre sue articolazioni<sup>1</sup>. Sebbene l'associazione abbia nel suo passato il marchio del μηδισμός di tanti suoi membri nel 480, Demostene non può dimenticare che neanche quella vicenda – forse il trauma per eccellenza nella storia dei rapporti intragreci – ha alterato la composizione e gli equilibri dell'associazione (*supra*, 39 ss.): un precedente che non cita, ma che ha probabilmente presente, e che rende ancora più rivoluzionarie le riforme del 346.

Analogamente, secoli dopo, l'antimacedone Pausania calcherà la mano sulla «trasformazione» subita dall'anfizionia in questa circostanza (μεταβολὴν ... τὰ Ἀμφικτυόνων ἔσχε, X 8, 2), testimoniando – unico fra tutte le fonti superstiti – una cacciata degli Spartani accanto ai Focesi, come si è detto, e insistendo sull'ingresso nell'associazione dell'ἔθνος macedone (cfr. *infra*). L'*excursus* del Periegeta sulla storia dell'anfizionia (X 8, 1-5) è oggetto di uno studio recente di D. Musti, che ne ha messo in evidenza innanzitutto la struttura fortemente 'polarizzata' sul piano temporale: all'«attualità» dell'anfizionia allargata a 30 membri, con ben 18 voti complessivi assegnati ad ἔθνη e città della Grecia del nord (quella che lo studioso definisce «la Grecia della *via Egnatia*»: Tessali e perieci, Nicopoliti, Macedoni, assegnando all'età di Augusto e non a fasi successive la sostanza di questa 'rivoluzione'), si contrappone l'anfizionia 'tradizionale' che per secoli aveva fissato a 24 il numero dei delegati al sinedrio. Come lo stesso studio di Musti sottolinea, d'altra parte, all'interno di questa lunga storia dell'anfizionia 'originaria' Pausania poté cogliere – prima di Augusto – una sola, significativa μεταβολή: appunto quella relativa ai Focesi, esclusi nel 346 τοῦ τολμήματος ἕνεκα a favore dei Macedoni, e più tardi riammessi per il contributo nella difesa di Delfi dall'attacco dei Galati. Nella prospettiva pausaniana, le vicissitudini focesi assumono maggiore importanza della parabola degli Etoli, i quali, in virtù dello stesso evento (la minaccia galatica sventata nel 279/8), entrarono nell'anfizionia e finirono per occuparne l'assoluta maggioranza dei seggi, essi sì – ben più che Filippo – alterando seriamente le norme tradizionali: ma, in quanto assenti sia dall'*alfa* che dall'*omega* della storia narrata da Pausania (non erano membri dell'anfizionia pre-346, e non lo erano *più* in età imperiale), sono esclusi anche dal suo rapido *excursus* sulle grandi μεταβολαί della storia dell'associazione<sup>2</sup>.

Come l'Augusto di Pausania, anche Filippo tenta, di fronte all'anfizionia, una difficile sintesi tra conservazione e innovazione: e non c'è dubbio che nel suo caso (nonostante le proteste di Demostene e l'enfasi dello stesso Pausania sulla μεταβολή del 346) il primo elemento sia quello prevalente. La stessa cacciata dei Focesi, che punisce in modo esemplare una ἱεροσυλία senza precedenti e indica fermamente la volontà di risolvere il problema secolare dell'autonomia del santuario, è infatti al tempo stesso condizione necessaria per

---

1. Interessante in questo senso Dion. Hal., *ant. Rom.* IV 25, 3: l'eponimo Anfizione avrebbe fondato l'associazione ἀσθενὲς ὄρων καὶ ῥάδιον ὑπὸ τῶν περιοικούντων βαρβάρων ἐξαναλωθῆναι τὸ Ἑλληνικὸν γένος, e la storia successiva dell'anfizionia sarebbe stata appunto guidata dal doppio principio ispiratore della coesione interna, rispettosa del συγγενές, e della forza nei confronti dei barbari. Diversa valutazione in LEFÈVRE, secondo cui rappresentazioni come questa, che fanno dell'anfizionia «un puissant agent fédérateur et pacificateur», sono idealizzazioni figlie della *pax Romana* (1995a, 20-2).

2. MUSTI 2001, in part. 43-58, 70-5, cui rinvio per la bibl. precedente sul passo di Pausania, in particolare per quanto riguarda il problema (centrale nella ricostruzione dello studioso) della scansione cronologica delle riforme del sinedrio anfizionico in età imperiale. Sulla riammissione focese, gli sconvolgimenti di età etolica e le ripercussioni sulla presenza macedone nell'anfizionia in età ellenistica cfr. *infra*, 275 ss.

consegnare la *membership* al re macedone senza alterare i numeri e la struttura tradizionali del sinedrio (che muteranno, appunto, solo in età imperiale). Questo aspetto sopravvive in una forma curiosa, ma illuminante, nell'invettiva *Contro Eschine* di Libanio che, ripercorrendo con toni demostenici, a secoli di distanza, la 'rivoluzione' anfizionica del 346, non solo fonde in un'unica tirata polemica esclusione focese e ammissione di Filippo nell'anfizionia, ma si chiede anche se non sarebbe stato meglio lasciare incompleto il numero dei membri piuttosto che colmarlo così «male» (πόσῳ βέλτιον ἐνδεῖν τινος εἰς τὸν ἀριθμὸν ἢ κακῶς ἀναπληροῦν τὸ μέρος;)<sup>1</sup>. La conservazione dell'intoccabile numero 12 dovette sembrare al legalista Filippo un obbligo imprescindibile. La stessa volontà di 'restaurare cambiando' suggerirebbe che la seconda posizione occupata dagli ieromnemoni macedoni nelle liste anfizioniche, dopo i Tessali, sia un'altra eredità focese: non abbiamo liste analoghe anteriori al 346 a confermarlo, ma l'impianto tradizionale e fisso di quelle conservate può sostenere questa deduzione<sup>2</sup>.

Come si è visto, Demostene si duole dell'ammissione nell'anfizionia di Μακεδόνες καὶ βάρβαροι. Altrove, egli parla di una *membership* conferita a Filippo, in modo giuridicamente più corretto se pensiamo sia alla formulazione diodorea, forse desunta da documenti ufficiali (XVI 60, 1: ἔδοξεν οὖν τοῖς συνέδροις μεταδοῦναι τῷ Φιλίππῳ καὶ τοῖς ἀπογόνοις αὐτοῦ τῆς Ἀμφικτυονίας καὶ δύο ψήφους ἔχειν), sia ai testi epigrafici, che alla Macedonia accreditano ieromnemoni παρὰ Φιλίππου, e poi παρ'Ἀλεξάνδρου<sup>3</sup>. Demostene (per il quale peraltro sono barbari anche i re di Pella) aggira volutamente, in questo come in altri casi, il piano formale e giuridico dei rapporti tra Filippo e l'anfizionia nel 346, privilegiando la situazione di fatto: è ovvio che accreditare a Filippo due voti nel sinedrio anfizionico significhi ammettervi ieromnemoni *macedoni*<sup>4</sup>. Anche in questo caso, significativa la consonanza con Pausania, secondo cui nel 346 «i Focesi furono privati della partecipazione sia al santuario di Delfi, sia alle riunioni con i Greci, e gli anfizioni assegnarono i loro voti ai Macedoni» (X 3, 3: ἀφιρέθησαν δὲ οἱ Φωκεῖς καὶ μετεῖναί σφισιν ἱεροῦ τοῦ ἐν Δελφοῖς καὶ συνόδου τῆς ἐς τὸ Ἑλληνικόν, καὶ τὰς ψήφους αὐτῶν Μακεδόσιν ἔδοσαν οἱ Ἀμφικτύονες; da cfr. col cit. X 8, 2).

La necessità di una qualche distinzione tra la presenza a Delfi di funzionari *macedoni*, a livelli diversi, e l'attribuzione a Filippo dei due voti anfizionici è però confermata, e anzi ulteriormente precisata, dai documenti epigrafici successivi al 346. Qui la designazione etnica Μακεδόνες caratterizza i naopi, membri della commissione che dagli anni '60 del IV secolo sovrintende alla ricostruzione del tempio di Apollo<sup>5</sup>. Ai rendiconti dei naopi, in passato sopravvalutati alla ricerca di indicazioni sul peso politico dei vari ἔθνη anfizionici in diversi momenti della storia del santuario, è stata progressivamente riconosciuta una valenza più specifica, e politicamente più limitata se non, di fatto, inesistente. Abbiamo a che fare con l'attività di una

1. *Decl.* XVII 43, su cui già WÜST 1954-55, 135. Sui *clichés* dell'opera di Libanio GOUKOWSKY 1996, 11-2.

2. Nei documenti anfizionici dell'epoca del dominio etolico a Delfi, in cui ricompaiono i Focesi, l'ordine degli ἔθνη e la stessa struttura del sinedrio sono completamente alterati. Sull'ordine fisso e rigoroso delle liste anfizioniche tradizionali già KAHIRSTEDT 1922, 387; nella ricostruzione moderna di elenchi precedenti il 346 i Focesi compaiono al secondo posto, evidentemente sulla base della posizione nota per i loro successori Macedoni: DAUX 1957, 100-1; ROUX 1979, 3.

3. Dem. XIX 111; V 19, e cfr. *Inp.*, §§ 2-3.

4. Su questo aspetto, nella rappresentazione di Demostene, vd. già KAHIRSTEDT 1922, 389 n. 1.

5. Sulla commissione e i relativi documenti vd. *infra*, 127 ss.



commissione eminentemente *tecnica*, priva di poteri in altri campi e influenzata solo molto indirettamente dalle contemporanee vicende della grande politica<sup>1</sup>. Mentre le liste degli ieromnemoni (e dei tesorerieri<sup>2</sup>) seguono un *cliché* fisso nel classificare i vari rappresentanti per ἔθνη e secondo un ordine stabile, la commissione dei naopi è influenzata dalla composizione del sinedrio solo in quanto vi sono rappresentati *unicamente* ἔθνη anfizionici. Per il resto, l'ordine negli elenchi è vario, il numero dei rappresentanti dei diversi popoli oscilla, condizionato da interessi pratici più che politici, la designazione etnica non è specificata ma *sostituita* da quella cittadina<sup>3</sup>.

In questi testi, la posizione dei Macedoni è peculiare: l'indicazione dell'ἔθνος, assente nel caso di ieromnemoni e tesorerieri, compare invece per i naopi, dei quali però la città di provenienza non è mai precisata. Quest'ultima circostanza accomuna i naopi macedoni a quelli focesi attestati prima del 346, a quelli perrebi e, in qualche caso, a quelli locresi. Nel caso di questi altri popoli, la dimensione dell'ἔθνος tende a prevalere ai diversi livelli della loro presenza a Delfi, senza tuttavia soffocare quella cittadina, come mostrano, più chiaramente che i documenti dei naopi<sup>4</sup>, le liste degli ieromnemoni<sup>5</sup>. Nel caso della Macedonia, viceversa,

1. Per una valutazione 'politica' dei documenti dei naopi erano, tra gli altri, TIL HOMOLLE, «BCH» 22 (1898), 603; CLOCHÉ 1916 e 1920; ROEBUCK 1948, 77-80; SORDI 1957 e 1958a, 185-6 e 216 ss.; ancora, in parte, HAMMOND – GRIFFITH 1979, 615 e n. 4. Hanno invece progressivamente definito i compiti della commissione nel senso indicato POUILLOUX 1962, 309 e n. 2; LA COSTE-MESSELIÈRE 1974; ROUX 1979, 109-10 (che limitava l'influsso delle vicende politiche sulla composizione del collegio a particolari circostanze, come l'oggettiva difficoltà di raggiungere Delfi e lavorarvi, negli anni dell'occupazione focese, per esponenti di stati in guerra con i Focesi); in un certo senso intermedia era la posizione di BOURGUET (1905, 70-1; ID., «BCH» 20 [1896], 197-241 [223-4]); una riapertura a interpretazioni politiche, che non mi trova d'accordo, si registra ora in LONDEY 1994, 33 e soprattutto in J.K. DAVIES 1998, 11-2; per le posizioni recenti cfr. BOUSQUET 1988a, 24 ss. e l'equilibrato riesame di LEFÈVRE 1998a, 263-6; ID. 2002, 69-70, 450-1.

2. Sull'istituzione e le competenze dei tesorerieri vd. *infra*, 152 ss.

3. Solo in una lista riassuntiva ordinata geograficamente le varie città sono raggruppate in rubriche 'etniche' più ampie (CID II, 119-120). All'interno delle singole liste di naopi non è invece seguito un ordine etnico fisso come per gli ieromnemoni, e a volte neanche tutti gli esponenti di una stessa città sono raggruppati insieme: sono semplici «feuilles de présence» che registrano via via l'arrivo dei singoli naopi (LA COSTE-MESSELIÈRE 1974, 211). Anche le presenze più o meno numerose dei diversi ἔθνη si spiegano su base pratica: i naopi peloponnesiaci sono numerosi come lo sono i tecnici e gli imprenditori peloponnesiaci sul teatro dei lavori (ROUX 1979, 105 ss.; JACQUEMIN 1993, 220; non mi trova d'accordo l'interpretazione 'politica' riproposta ora da J.K. DAVIES 1998, 12-3); l'apparente assenza di parecchi stati anfizionici (Achei Ftioți, Eniani, Malii, Dori della Metropoli, Dolopi e, fino al III sec., Magneti) si giustifica viceversa, oltre che con una documentazione incompleta, più con la scarsità di interessi pratici da seguire che con ipotesi sugli equilibri di potere nel sinedrio (LA COSTE-MESSELIÈRE 1974, 202). Dello stesso segno è la partecipazione limitata dei Macedoni (due naopi nell'aut. 346 [CID II, 31, l. 74] e nell'aut. 327 [97, II, 29-30], uno nell'aut. 336 [75, II, l. 42], nella prim. 335 [76, II, l. 34], nell'aut. 334 [79A, I, II, 10-11], nell'aut. 326 [99A, I, 1] e nella prim. 325 [32, I, 31], nessuno nell'aut. 337 [74, II, 65 ss.] e nella prim. 323 [102, IIB, II, 15 ss.]: parallelamente, l'unico contributo tecnico-pratico della Macedonia alla ricostruzione del tempio epigraficamente attestato è la fornitura di legno di CID II, 46B, III, II, 7 ss. (ROUX 1979, 110, 213-4; JACQUEMIN 1993, 220-1 e n. 27; BOUSQUET, *Bull. ép.* 1995, n° 273).

4. Dove prevale, per questi tre popoli, la designazione col solo etnico regionale: CID II, 31, II, 34 e 44; 32, I, 37; 75, II, II, 45-46; 95, I, 15; 97, II, 26 e 35; 99A, II, 8-9 (locresi, altre volte indicati anche o solo con la città: e.g., 75, I, l. 45; 76, II, II, 27-28; 95, I, 14; 97, I, 25; inoltre, sotto la voce Λοκρῶν sono distinti i diversi etnici cittadini nella citata lista geografica CID II, 120 B+C, II, 12 ss.); CID II, 10 A, I, l. 12; 31, II, 7, 36, 53 (focesi); 31, II, 78 e 105; 32, I, 31; 74, I, II, 71-72 (perrebi).

5. Il riscontro manca per i Focesi, in assenza di liste anfizioniche anteriori al 346; per la specificazione cittadina nel caso degli ieromnemoni locresi e perrebi cfr., e.g., CID II, 96, II, 6-7 (integrato); 97, I, 60; 32, I, 45; 43, II, 22-23; 74, I, II, 37-38; 97, II, 61-62.

il criterio etnico è sì applicato almeno nelle liste – puramente tecniche – dei naopi, ma neanche in quelle compaiono ufficialmente le singole città. Un'indicazione dello stesso tipo viene dalle attestazioni delle attività a Delfi, durante il regno di Alessandro, di due macedoni, Archepoli e Agippo. Costoro, indicati in alcune liste anfizioniche come ieromnemoni παρ' Ἀλεξάνδρου, in un elenco di donazioni fatte al santuario nel 325/4 sono invece registrati come Μακεδόνες. Il documento in questione (*CID* II, 100) registra apparentemente un 'prelievo eccezionale' sollecitato agli ἔθνη anfizionici dopo la fine dei lavori al tempio di Apollo. Sebbene siano conservate solo le prime tre voci della lista (Tessali, Macedoni e Delfii), possiamo concludere che ci troviamo di fronte a una situazione identica a quella dei testi dei naopi: se dei Tessali, infatti, è specificata la provenienza cittadina, Archepoli e Agippo sono semplicemente Μακεδόνες. Essi, che anche in questo momento sono probabilmente ieromnemoni, agiscono nella circostanza non in questa veste, ma come latori di un'offerta in denaro, e vengono registrati, come i naopi, con una semplice indicazione di provenienza; in ogni caso, neanche qui viene in gioco la loro dimensione *cittadina*<sup>1</sup>.

Nel caso dei diversi funzionari macedoni attestati nei documenti delfici, emergono dunque due diverse modalità di designazione e due gradi diversi di rappresentatività politica. Per ieromnemoni e tesoriere la qualifica di inviati «da parte di Filippo / Alessandro» ha fatto supporre una sorta di diretta investitura da parte del sovrano<sup>2</sup>. Per i naopi il discorso è più complesso, e in realtà le modalità della loro designazione ci sfuggono anche nel caso degli altri ἔθνη anfizionici<sup>3</sup>. Emerge se non altro che nella loro attività nel santuario i naopi macedoni (e così Archepoli e Agippo in *CID* II, 100) si registrano semplicemente – per usare una definizione impropria ma comoda – con l'etnico 'nazionale'. Anche la tesi di Hammond secondo cui il termine Μακεδόνες individuerrebbe una sorta di 'grado superiore' di cittadinanza, conferito direttamente dal sovrano e solo a una minoranza della popolazione ammessa al servizio militare e all'assemblea, non ci aiuta a definire meglio come e da chi fossero selezionati i naopi Μακεδόνες: e si tratta, oltretutto, di una tesi che non trova conforto né nelle fonti letterarie né in quelle epigrafiche<sup>4</sup>. Il confronto con ieromnemoni e tesoriere, autentici funzionari anfizionici il cui numero corrisponde ai voti di ciascun ἔθνος, porta in ogni caso a escludere che i naopi fossero rappresentanti diretti del sovrano: e questo indirettamente conferma l'interpretazione 'minimalista' dei significati politici di questo collegio. L'evidenza

1. *CID* II, 100, II, ll. 10-11; *ibid.* I, ll. 2-3 i due nomi sono integrati anche in qualità di ieromnemoni παρ' Ἀλεξάνδρου, carica ricoperta dai due in altri anni (cfr. *infra*, 226 ss., 293, nrr. 11-12).

2. ROUX 1979, 123; cfr. anche BECK 1997, 194-6, a proposito degli ieromnemoni tessali dopo il 344.

3. ROUX 1979, 107 pensava a una designazione nelle città di provenienza, per χειροτονία piuttosto che per sorteggio, data la competenza richiesta dall'incarico (ma è eccessivo concludere [110] che l'assenza di una legittimazione, e.g., παρὰ Φιλίππου in favore della semplice indicazione etnica dimostri che i naopi fossero, anziché inviati personali dei sovrani, «les représentants de l'Amphictionie auprès des entrepreneurs»). Che si trattasse, poi, di personaggi di spicco, per censo e carriera pubblica, nelle rispettive città, come sostiene Roux, è senz'altro verosimile ma di rado è verificabile. Nel caso dei naopi macedoni, in particolare, non si possono raggiungere conclusioni certe (*infra*, 319 ss.); LEFÈVRE 1998a, 263 n. 475 esclude comunque che fossero designati dal re.

4. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 160-2; 647 ss.; HAMMOND 1989, 62 ss. Per le discussioni suscitate da questa tesi cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 167-8, che dà del problema una lettura opportunamente 'pratica', sulla scia di KALLÉRIS 1954-76, II, 597 e n. 3: «Inside the country, or in lands under Macedonian domination, the city (or regional) *ethnika* are normally used. Outside Macedonia, in official documents at least, the state *ethnikon* was employed as a rule, sometimes accompanied by the city (or regional) one» (e cfr. 204-9). Mi sembra peraltro che i documenti delfici imponessero una valutazione almeno in parte differenziata, che suggerisco nel testo.

epigrafica ribadisce insomma il carattere *ufficialmente* dinastico della presenza macedone nell'anfizionia, ma illumina anche sulla concreta presenza dei Μακεδόνες nel santuario e, al tempo stesso, sui limiti di questa. Ancora fino agli anni successivi alla morte di Alessandro, tale presenza continua a non caratterizzarsi in senso *cittadino*. L'immagine della Macedonia che emerge in questi documenti è ancora quella della lista di teorodoci di Epidauro del 360/59: da quella erano assenti le città dipendenti dal regno e compariva la sola nozione complessiva di Μακεδονία, e l'unico nel paese a intrattenere rapporti ufficiali col santuario era il re Perdicca III; a Delfi una polarità analoga – non ricondotta però a unità – affianca ai naopi genericamente Μακεδόνες i tesoriere e gli ieromnemoni παρὰ Φιλίππου / Ἀλεξάνδρου<sup>1</sup>. Nel caso di Archepoli e Agippo in CID II, 100 la designazione Μακεδόνες è, pure, una semplice indicazione di provenienza dei due personaggi: non siamo cioè autorizzati a concludere che essi compaiano come *rappresentanti* del κοινόν dei Macedoni né come latori di un'offerta proveniente da una supposta 'cassa' di quest'ultimo distinta da quella regia (*infra*, 226 s.).

Il conferimento della *membership* anfizionica a Filippo e alla sua discendenza appare perfettamente chiaro, sul piano formale, alla luce della normale prassi diplomatica greca laddove siano coinvolti stati monarchici. Nelle relazioni interstatali il re vale da unico rappresentante dello stato che governa: il formulario impiegato dalle fonti letterarie ed epigrafiche a proposito della presenza «di Filippo» nell'anfizionia è analogo a quello dei trattati di alleanza che coinvolgono ἔθνη governati da re<sup>2</sup>. Per la rappresentanza macedone in sindri di stati greci, in particolare, Hammond ha richiamato il caso della συμμαχία Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων nella quale Aminta III dispone nel 371, stando a Aesch. II 32, di un voto conferitogli 'individualmente' (τῆς καθ' αὐτὸν ψήφου κύριος ὢν) ma esercitato, com'è ovvio, attraverso un delegato (πέμπων σύνοδρον) che «may well have been described as *par' Amyntou*»<sup>3</sup>. Anche per il riferimento ai «discendenti» del re nel passo diodoreo Hammond ha richiamato un parallelo con la prassi diplomatica greca, particolarmente stringente perché relativo allo stesso Filippo: l'impegno a non tentare di sovvertire [τ]ὴν βασιλείαν [τ]ὴν Φιλίππου καὶ τῶν ἐκγόνων, nel giuramento che sancisce le συνθήκαι

1. I documenti delfici qui in discussione vanno dall'ingresso della Macedonia nell'anfizionia agli anni '20 del IV sec.: cfr. 111 n. 3 per i naopi macedoni, e *infra*, 267 ss. e 275 ss. per l'ultima attestazione di ieromnemoni macedoni prima del regno di Perseo, nell'autunno 324 (CID II, 102, 1, ll. 5-6). A ridosso della morte di Alessandro un segnale di novità viene da una lista di teorodoci da Nemea (*infra*, pp. 310 s., nrr. 82-85 e pp. 322 ss.).

2. Cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 295-8; LEFÈVRE 1998a, 94 ss.: la sua interpretazione della persistenza in carica, dopo la morte di Filippo, dello ieromnemone Euticrate come conferma del fatto che «la participation à l'Amphictionie n'était pas strictement attachée à la personne du roi, mais plutôt à l'État macédonien», peraltro, mi pare eccessiva (97 n. 472; cfr. *infra*, pp. 291 ss., nrr. 1-12, e pp. 319 ss.). Si tratta in ogni caso di un problema politico-diplomatico, per cui non si può affermare, con HAMMOND 1993b, che i voti anfizionici siano assegnati a Filippo per effetto del suo ruolo, all'interno dello stato macedone, di «arbiter of all religious matters». Pure fuorviante mi pare la tesi di LONDEY, che spiega gli ieromnemoni παρὰ Φιλίππου con la precisa volontà del re «to highlight his own role as saviour and benefactor of the sanctuary», insistendo così su una *membership* personale (1994, 28-9, e cfr. 32-3 sull'eredità di Giasone di Fere raccolta dalla politica 'delfica' di Filippo: ma è valutazione assai riduttiva). Londey ha invece ragione quando nega che la designazione degli ieromnemoni come παρὰ Φιλίππου fosse una mossa diplomatica determinata dai dubbi che i Greci nutrivano sulla grecità dei Μακεδόνες (27: «what Amphiktyon stood up at Delphi in 346 to tell Philip that his subjects were not Greek enough to share in the sanctuary of Apollo?»); sulle tesi di Londey cfr. ora LEFÈVRE 2002, 444 ss.).

3. HAMMOND 1993b, n. 10: Eschine ne parla a proposito della deliberazione, nel 371, di restituire Anfipoli ad Atene, nel 371.

dei Greci con Filippo nel 338 e l'atto di nascita della lega di Corinto<sup>1</sup>. Hammond peraltro, nel sottolineare giustamente la compresenza di due componenti (re + Μακεδόνες) nello stato macedone, non ha forse adeguatamente colto la *diversità* dei rispettivi ruoli: nei trattati di alleanza è sempre formalmente il re a concludere l'accordo, e i Μακεδόνες compaiono – esattamente come a Delfi – con un ruolo essenzialmente *pratico*. Dire perciò che in questo genere di documenti «both parts of the Macedonian state were mentioned» e, parallelamente, far risalire al formulario anfizionario ufficiale «the admission of 'Macedones' and the award of the two votes to 'Macedones'»<sup>2</sup> non rende sufficiente ragione di queste essenziali sfumature di ordine giuridico<sup>3</sup>.

C'è poi un altro aspetto, poco considerato, da versare nella discussione, per non dimenticare il *côté* macedone dell'intera vicenda. Non si può escludere che con un'ammissione nell'anfizionia così esplicitamente 'dinastica' Filippo intendesse anche rafforzare il potere del ramo temenide da lui rappresentato, in fin dei conti, un ramo cadetto, sebbene di una vera 'legittimazione' il re non avesse ormai più alcun bisogno. Rispetto alla sanzione delfica puramente 'letteraria' ricercata da Archelao, è indubbiamente un enorme passo avanti<sup>4</sup>.

In ogni caso, il parallelo con la prassi diplomatica greca mostra a sufficienza le ragioni per le quali l'ingresso dell'ἔθνος macedone nell'anfizionia si configuri formalmente come una concessione ai suoi sovrani: non c'è dunque spazio per ulteriori giustificazioni di tipo 'legale' come quelle postulate dai moderni (l'originario carattere personale della *membership* anfizionica

1. *IG* II<sup>2</sup>, 236 = *SIG*<sup>3</sup> 260 = *TOD* 1946-48, n° 177 = SCHMITT 1969, n° 403, l. 11, richiamato da HAMMOND 1993b (e cfr. 1989, 58 e n. 30; cfr. inoltre HEISSERER 1980, 8-13; AGER 1996, n° 2; ulteriori confronti epigrafici per l'estensione 'dinastica' di privilegi o clausole di trattati in S. PERLMAN 1983, 170-1; LEFÈVRE 1998c, 117 n. 7). I due contesti non dimostrano peraltro, come sostenuto da Hammond, che l'espressione «Filippo e i suoi discendenti» sia una possibile designazione 'ufficiale' dello stato macedone. Viceversa mi sembra non sufficientemente precisa l'interpretazione data al diodereo ἀπόγονοι da LEFÈVRE, che vi vede, «dans l'esprit du *synédriou* de 346, tous les *héritiers politiques* de Philippe, au sens le plus large» (1998a, 94 n. 459, 99).

2. *Risp.* HAMMOND 1980b, 462 e 1989, 59 (cfr. ora *Id.* 2000, senza riferimenti alla questione anfizionica, ma con estensione esplicita agli stati ellenistici del ruolo individuato per i Μακεδόνες nello 'stato-madre'). I documenti cui Hammond rinvia sono il trattato tra Perdica II e Atene, in cui i Macedoni figurano come firmatari (*IG* I<sup>2</sup>, 71 = *IG* I<sup>3</sup>, 89 = BENGTON 1962, n° 186, ll. 60 ss.), e quello tra Aminta III e i Calcidici, in cui compaiono nelle transazioni commerciali (*SIG*<sup>3</sup> 135 = *TOD* 1946-48, n° 111; BENGTON 1962, n° 231 = HATZOPOULOS 1996a, II, n° 1, in part. B, ll. 7-10). Più prudente HATZOPOULOS, che, pur insistendo sulla natura 'duplice' dello stato macedone (1996a, I, 261 ss., con ampia discussione della bibl. prec.), conclude, circa il ruolo dei Μακεδόνες nella politica estera, che «the available evidence does not enable us to determine whether their undeniable role in the process of witnessing these treaties was in any sense proportional to the role they played in their ratification» (297, e cfr. 443, 481, 490-1; per i documenti di età antigonide: 312 ss.; PAPAOGLOU 1983). Tra i più riduttivi circa il ruolo 'ufficiale' dei Μακεδόνες è invece ERRINGTON (1974, 31 ss.; 1978, in part. 91 ss.).

3. HAMMOND, inoltre, non differenzia adeguatamente i due versanti dell'attività di Archepoli e Agippo a Delfi segnalati dalla diversa designazione (ieromnemoni παρ'Ἀλεξάνδρου / Μακεδόνες) di cui s'è detto: 1980b, 462; 1989, 59, 178 ss. Analoga la posizione di MARCHETTI, che sulla base della lista di donazioni in cui i due sono definiti Μακεδόνες concludeva che anche gli ieromnemoni macedoni, come i naopi, potessero essere designati con il solo etnico (1977a, 144 n. 37): ma già ROUX 1979, 14 n. 2 faceva notare che i due, nelle liste di ieromnemoni, compaiono regolarmente come inviati παρ'Ἀλεξάνδρου (*CID* II, 32, ll. 42-3; 99B, ll. 13-14; sul problema torno alle pp. 226 s.). D'altra parte lo stesso MARCHETTI parla ora, in modo specularmente sbrigativo, degli ieromnemoni come di «émissaires personnels du roi» (1999a, 102).

4. Cap. II, 1.3. Anche Filippo non manca di alimentare il mito di fondazione 'pitico' dello stato macedone (*infra*, 4.1), cui però fa ora riscontro, per la prima volta, un'effettiva e forte presenza a Delfi.

ipotizzato da Wüst<sup>1</sup>, il rapporto strettissimo con la taglia ricoperta da Filippo in Tessaglia, su cui ha invece insistito Griffith<sup>2</sup>).

Una conferma a quest'ultima deduzione viene dalla *Lettera a Filippo* dello scolarca dell'Accademia Speusippo (*Epist. Socr.* 28), un'eco in presa diretta della propaganda filomacedone di questi anni<sup>3</sup>: da essa comprendiamo come le modifiche imposte all'anfizionia fossero al centro delle accuse mosse a Filippo dalla pubblicistica avversa (e fossero, al tempo stesso, un fattore realmente destabilizzante all'interno dei rapporti interstatali greci<sup>4</sup>), ma anche come il nocciolo della questione fosse non tanto l'ammissione individuale e dinastica dei re macedoni, quanto piuttosto lo stravolgimento del sinedrio e il rapporto tra nuovo corso e tradizione. Da accuse di questo tipo, precisa Speusippo (§§ 5 ss.), il re non era stato

1. 1954-55, 132-5: ma non si può vedere nella ἐκκλησία τῶν ἀμφικτυόνων, che secondo Aesch. III 124 si aveva ὅταν μὴ μόνον τοὺς πύλαγόρας καὶ τοὺς ἱερομνήμονας συγκαλέσωσιν, ἀλλὰ καὶ τοὺς συνελθόντας καὶ χρωμένους τῷ θεῷ, il relitto di un'epoca lontanissima in cui l'associazione aveva carattere locale e vi si accedeva a titolo individuale, e ipotizzare un suo sviluppo 'etnico' solo successivo. Wüst sfrutta anche le tradizioni che collegano le origini dell'anfizionia a un eponimo Anfizione figlio di Deucalione, «re» per Theop., *FGrHist* 115 F 63 e *Marm. Par.*, *FGrHist* 239 F 5 (*JG* XII 5, 444, e *Add.* p. 315), per ipotizzare una primitiva anfizionia a guida monarchica e fare di Filippo «den Nachfolger eines früheren Heerkönigs, ähnlich etwa dem Tagos der Thessaler»: l'artificio etimologico su cui quelle tradizioni si basano, e la conseguente necessità di fare del fondatore eponimo un personaggio 'illustre', sono troppo scoperti. Né la partecipazione individuale né l'elemento monarchico appartengono in realtà al versante storicamente documentato delle istituzioni dell'iche, ed è improbabile che Filippo abbia fatto scientemente uso di 'precedenti' che nessun autore greco mostra di conoscere con certezza. Altrove, nelle tradizioni sul passato di Delfi, Filippo poteva semmai trovare un riscontro, se non all'acquisita *membership*, alla 'collaborazione esterna' prestata all'anfizionia nella terza guerra sacra: una posizione molto simile era attribuita, nelle tradizioni sulla prima guerra sacra, a Clistene di Sicione, ἡγεμῶν degli anfizioni che al tempo stesso συμπολεμεῖ con loro (Paus. II 9, 6 e X 37, 6: cfr. SORDI 1953, 338-40).

2. In HAMMOND – GRIFFITH 1979, 453: la taglia sui Tessali giustificava per Filippo «his claim to 'neighbourship'». Se la coerenza geografica è essenziale nell'arruolamento degli ἔθνη anfizionici (F. CAUER, *Amphiktyonia*, *RE* I, 2 [1894], 1904-35 [1905, 1934]; DAUX 1957, 107-8, 114, 116; LEFÈVRE 1998a, 142), non vanno però dimenticati gli *escamotages* che aggirano il problema (gli Ioni, i Dori: LEFÈVRE 1998a, 14, 52 ss.). D'altra parte, il criterio geografico cui si uniforma l'anfizionia è nel complesso elastico (cfr. ROUX 1979, 4: «Tout Amphiction peut se rendre de sa ville aux Thermopyles ou à Delphes sans avoir à traverser le territoire d'un état étranger à l'Amphictionie. Seule Sparte fait exception»), per cui i Macedoni partecipano già di una teorica *neighbourship*: la relativa lontananza da Delfi e dalle Termopile non può essere la principale obiezione al loro ingresso nell'anfizionia (su questo LONDEY 1994, 27; LEFÈVRE 1998a, 95-6 n. 466). Inoltre, non andrebbero dimenticati i sospetti suscitati pochi anni prima dalle personalistiche mire su Delfi del tago di Tessaglia Giasone di Fere (*supra*, 90 n. 2); e infine, proprio in quanto tago dei Tessali (o piuttosto, con HELLY 1995, 59-61, loro ἀρχός) Filippo già controlla la maggioranza dei voti anfizionici: evidentemente, con l'ingresso in prima persona nel sinedrio cerca qualcosa che la *leadership* in Tessaglia, da sola, non gli garantisce. Un'interpretazione della politica anfizionica di Filippo troppo appiattita sul modello di Giasone (a sua volta riduttivamente intrepreato) è in LONDEY 1994, 29 ss.

3. L'autenticità del testo (= ISNARDI PARENTE 1980, n° 156) non è più in discussione dopo BICKERMANN – SYKUTRIS 1928; per la datazione all'inverno 343/2 vd. in part. 29-34 (cfr. MARKLE 1976, 92 e n. 29; ISNARDI PARENTE 1980, 395; più prudente HUTTNER 1997, 72).

4. Per LEFÈVRE 1998a, invece, l'ammissione di Filippo fu l'indolore conseguenza del «capital de sympathie» acquisito dal vincitore dei Focesi (95) e la cacciata di questi ultimi ampiamente giustificata dai sacrilegi commessi (165). Altrove peraltro Lefèvre sottolinea opportunamente l'immutabilità tradizionale del sinedrio, cui si poteva accedere solo estromettendone un altro membro: il punto però, a mio parere, è che una cosa simile nel 346 *non era ancora mai avvenuta*.

adeguatamente difeso da Isocrate<sup>1</sup>; a Filippo viene raccomandato lo storico Antipatro di Magnesia proprio per le sue abili argomentazioni in difesa sia della nuova sistemazione anfizionica, sia delle recenti pretese territoriali avanzate dalla Macedonia (ad Anfipoli e in Calcidica *in primis*)<sup>2</sup>. Se queste ultime vengono avvalorate da una sorta di 'diritto ereditario eraclide', trasferendo sul terreno concreto dei rapporti interstatali un tema classico della propaganda temenide, questo stesso tema, sul quale Isocrate aveva fatto leva per sostenere la grecità dei re di Pella e la loro sostanziale diversità etnica dal popolo macedone<sup>3</sup>, non viene utilizzato a difesa della *membership* anfizionica di Filippo<sup>4</sup>. Stando al riassunto di Speusippo, gli scritti di Antipatro insistevano piuttosto a chiarire «in quale modo dapprincipio gli anfizioni si unirono, e come furono tolti di mezzo, essendo anfizioni, i Flegii da Apollo, i Driopi da Eracle, i Crisei dagli anfizioni. Tutti costoro, infatti, che erano stati anfizioni, furono privati dei voti, e altri, presi i voti di questi, ebbero parte nell'associazione degli anfizioni». Filippo avrebbe pertanto, secondo Antipatro, «imitato alcuni di questi e preso, quale premio alle Pitiche (ἄθλον Πυθίοις) della spedizione a Delfi da parte degli anfizioni, i due voti dei Focesii»<sup>5</sup>. *De facto*, dunque, il trasferimento dei seggi a Filippo premia il suo decisivo contributo nella guerra sacra, mentre *de iure* l'operazione è convalidata non dall'ascendenza eraclide del re e dalla sua 'alterità' etnica rispetto ai barbari Macedoni, ma dall'esistenza di *precedenti*<sup>6</sup>.

1. Il *Filippo*, pubblicato nello stesso anno 346 della riforma anfizionica, non affronta la questione, né difende i diritti di Filippo sui territori annessi negli ultimi anni, temi invece al centro del *pamphlet* di Speusippo. La rivalità tra Accademia e scuola isocratea nella ricerca di un 'posto al sole' alla corte macedone è tema ben indagato negli studi: cfr. MERLAN 1954-55; MARKLE 1976, 93-7; sul *pamphlet* di Speusippo come 'anti-Filippo' insiste ISNARDI PARENTE 1980, 393, 398, della quale non è però da condividere l'enfasi su uno specifico interesse dell'Accademia per il tema delfico (-anfizionico), che ne giustificerebbe la presenza nella *Lettera* (396).

2. Di Antipatro, *FGrHist* 69, non sappiamo nulla oltre quanto ne dice lo stesso Speusippo (§ 1): τὸ μὲν γένος ἐστὶ Μάγνης, γράφει δ' Ἀθήνησι πάλαι τὰς Ἑλληνικὰς πράξεις, ἀδικεῖσθαι δὲ φησὶν ὑπὸ τινος ἐν Μαγνησίᾳ. Questo ritratto e il riassunto che la *Lettera* fa della sua opera giustificano la generica definizione di questa in ROBERTSON 1978, 51 («the then unpublished researches of an aspiring historian»), ma non l'impetosa stroncatura di JACOBY (*ad FGrHist* 69); per l'improbabile identificazione con il futuro stratego d'Europa di Alessandro e altre possibili indicazioni biografiche ISNARDI PARENTE 1980, 393-4.

3. Nel *Filippo* (106-108), che sfruttava però il tema eraclide soprattutto nell'individuazione di un modello di persecutore di barbari e benefattore di Greci. A tale proposito è notevole che la *Lettera* (§ 2) rimproveri a Isocrate anche la mancata menzione delle εὐεργεσίαι verso i Greci compiute da Filippo stesso e da suoi antenati meno remoti di Eracle.

4. Sull'ascendenza eraclide come giustificazione dell'ammissione nell'anfizionia si soffermava KIEL 1897, 413, e spesso in seguito i moderni hanno insistito sull'aspetto della *separazione* etnica tra re e popolo macedone – appoggiata dai sostenitori greci di Filippo, come Isocrate – per spiegare il carattere apparentemente individuale del privilegio elargito dal sinedrio.

5. §§ 8-9 = *FGrHist* 69, F 2. È certamente voluto, in questi due paragrafi, il ritorno martellante (sette volte) della parola Ἀμφικτύονες e dell'aggettivo corrispondente, *leitmotiv* che ribadisce ossessivamente la 'legalità' delle situazioni considerate (l'interesse di Filippo per gli Ἀμφικτυονικὰ πράγματα; le origini dell'associazione; le epurazioni avvenute al suo interno; l'ingresso di nuovi membri al posto di quelli decaduti; la sottrazione dei due voti ai Focesii a vantaggio di Filippo).

6. Mi pare confonda i due piani, senza intendere l'argomentazione di Antipatro-Speusippo, FUSCAGNI 1974, 80, secondo cui i voti anfizionici sono qui presentati *non* come premio per la vittoriosa spedizione, ma come ennesima eredità eraclide (con richiamo, in particolare, al successo di Eracle sui Driopi). È interessante d'altra parte come il brano ribadisca l'autonomia di Filippo rispetto all'anfizionia, il suo ruolo di 'collaboratore esterno', nella tradizione sulla terza guerra sacra.

È stato già notato come questi precedenti siano falsi, e la loro attestazione del tutto isolata anche nella tradizione mitistorica che avvolge la più antica storia di Delfi: nessun'altra fonte ricorda la partecipazione all'anfizionia e la successiva espulsione di Flegii, Driopi o Crisei. Questo sorprende poco, alla luce delle spregiudicate abitudini della pubblicistica contemporanea e anche, più in particolare, della diffusa disinformazione sulla storia e le istituzioni del santuario e dell'anfizionia<sup>1</sup>. I casi citati da Antipatro-Speusippo sono del resto assai ben trovati, in armonia con una consolidata tradizione che fa di Flegii e Driopi i nemici per eccellenza di Apollo delfico, e della colpa dei Crisei l'archetipo di innumerevoli e storicamente meglio documentati tentativi di violare l'autonomia, in primo luogo economica, del santuario<sup>2</sup>. Gli esempi scelti suggeriscono così un diretto confronto con il presente, rileggendo una consolidata tradizione in chiave specificamente anfizionica: l'artificiosità dell'operazione è confermata, nelle parole di Antipatro-Speusippo, dalla vaghezza con la quale si allude alla presunta sostituzione dei colpevoli all'interno del sinedrio anfizionico (ἕτεροι δὲ τὰς τούτων ψήφους λαβόντες τῆς τῶν Ἀμφικτυόνων συντελείας μετέσχον).

Veramente rilevante, in realtà, più che la falsificazione del passato in sé, è la *complessità* di questa, che confonde piani diversi, abilmente, certo, ma non tanto da non lasciar individuare l'artificiosità dell'operazione. In primo luogo, vengono disinvoltamente mescolate le carte del mito e quelle della storia, le spedizioni punitive di Apollo ed Eracle contro gli eversori del santuario e la guerra sacra contro Crisa. Questa commistione in sé non può sorprendere, e si estende del resto ad altri temi toccati dal *pamphlet*<sup>3</sup>, ma assume un risalto particolare se la si osserva alla luce della seconda e più sottile *contaminatio*, che coinvolge lo *status* giuridico, in campo anfizionico, degli ἔθνη da un lato, delle πόλεις dall'altro. L'esempio più propriamente 'storico' prodotto da Antipatro-Speusippo è quello di Crisa, e quello che conta, qui, non è che esso sia falso, ma che non sia in ogni caso pertinente: anche

1. Aspetti ben richiamati da BICKERMANN – SYKUTRIS 1928, 16 e n. 1 e 42, e da MARKLE 1976, 96: concedeva invece credito alla notizia di Antipatro-Speusippo WÜST 1954-55, 139-40; per Crisei e Flegii poté forse essere amplificato il dato dell'*Inno ad Apollo* omerico, vv. 216 ss., su cui *infra*, 178 n. 4.

2. Sulla teoria di ROBERTSON 1978 di una prima guerra sacra 'inventata' dalla propaganda di Filippo *infra*, 4.2. I Flegii, collegati alla Tessaglia, alla Beozia o alla Focide (S. EITREM, *Phlegyas*, *RE* XX, 1 [1941], 266-9; E. KIRSTEN, *Phlegya*, *ibid.*, 265-6), sono descritti come ὑβριστῆς già dall'omerico *Inno ad Apollo*, 278; la tradizione sui loro oltraggi a Delfi è in Paus. IX 36, 2 e X 7, 1; Pherec., *FGrHist* 3 F 41 c, d, e (testimonianza quest'ultima che smentisce l'idea di ROBERTSON 1978, 53 e n. 1 secondo cui prima di Antipatro nessuno aveva ritratto i Flegii o i Driopi come «offenders against Delphi»; sulle tradizioni relative ai Flegii e Delfi: L. PRANDI, in M. Sordi [a cura di], *Religione e politica nel mondo antico*, «CISA» 7, Milano 1981, 51-63; ELLINGER 1993, 315-8). I Driopi, a loro volta connessi con l'area tessalica o peritessalica, ma anche con la Focide e la Doride, appaiono in conflitto con Eracle già in Herod. VIII 43, mentre altre fonti registrano il *tópos* delle loro colpe verso il santuario (Diod. IV 37, 1-2; Paus. IV 34, 9-10), decisamente respinto dai loro eredi storici nel Peloponneso (BILLOT 1989-90, 43-51; MARI 1999b, 267-8, 273-4, 284-5; per le tradizioni sui Driopi: J. MILLER, *Dryopes*, *RE* V, 2 [1905], 1747-9; D. FOURGOS, «Métis» 4 [1989], 5-32; ELLINGER 1993, 315-8; C. ANTONETTI in E. Olshausen - H. Sonnabend [a cura di], *Gebirgsland als Lebensraum*, Amsterdam 1996, 267-74; O. STRID, *Die Dryoper. Eine Untersuchung der Überlieferung*, Uppsala 1999 [18 su Speusippo]).

3. BICKERMANN – SYKUTRIS 1928, 42 ss. portano riscontri per l'uso del motivo eraclide nelle rivendicazioni territoriali (cfr. PARKER 1996, 225-7; MAGNETTO 1997, XVIII, anche, in generale, per la possibilità di risalire a epoca mitica e di rinvenire in quella, in una controversia sottoposta ad arbitrato, i titoli di un possesso territoriale; per i precedenti mitici con i quali i Focesi sostenevano le rivendicazioni su Delfi vd. i passi diodorei cit. a p. 87 n. 1 e p. 91 n. 2). Sul 'metodo' di Antipatro-Speusippo, che amplifica a vantaggio di Filippo tradizioni eraclidi in parte già note e le mescola ad altre del tutto inedite vd. HUTTNER 1997, 73-7.

se fosse autentico, sarebbe infatti il caso di una πόλις che perde il suo diritto a rappresentare il proprio ἔθνος nel sinedrio, caso previsto, come detto, dal diritto anfizionico, ma ben diverso da quello dei Focesi, invece espulsi *in quanto ἔθνος* nel 346<sup>1</sup>. Sul piano strettamente giuridico il richiamo ai Flegii e ai Driopi è più pertinente, ma ancora più difficile risulta, ovviamente, dimostrare la passata *membership* anfizionica di due ἔθνη dei quali si era quasi persa la memoria. Le argomentazioni di Antipatro-Speusippo, quindi, sono una coperta troppo corta: dalle tradizioni più propriamente 'storiche' non attingono argomenti giuridicamente pertinenti, e per trovare di questi debbono ricorrere a *exempla* mitici oscuri e presumibilmente inventati *ad hoc*. L'arringa di Antipatro-Speusippo, pur abile, rivela insomma contraddizioni e omissioni: osservata in controluce, come si diceva, è una testimonianza preziosa degli aspetti giuridicamente più contestati del *new deal* anfizionico. Al tempo stesso, essa svela cinicamente – in un modo ben più significativo di quanto non facciano le tirate polemiche dell'avversario Demostene – la base concreta e intangibile di quel nuovo corso: entrando nell'anfizionia Filippo aveva ricevuto, o più propriamente si era preso, ἄλλο Πυθίοις τῆς εἰς Δελφοὺς στρατείας παρὰ τῶν Ἀμφικτυόνων.

### 2.3.3. LA CONSULTAZIONE DELLE CITTÀ E I GIOCHI PITICI DELL'ESTATE 346. DEMOSTENE E IL 'FANTASMA DI DELFI'

Tra la riunione eccezionale che emette i δόγματα Ἀμφικτυόνων e la regolare pilea autunnale, l'estate del 346 vede in successione una serie di eventi che consolidano rapidamente la posizione di Filippo e dei Macedoni a Delfi. Nel mese delfico di *Boukátios* (ca. agosto) Filippo presiede i giochi pitici<sup>2</sup>. Nonostante l'insofferenza che Demostene manifesta anche di fronte a questa concessione<sup>3</sup>, essa non è che una naturale conseguenza della piena legittimazione anfizionica. Le stesse lamentele di Demostene, del resto, non si fondano su alcuna argomentazione, per così dire, giuridica, indirettamente tradendo la legittimità della posizione di Filippo<sup>4</sup>. Altrove ho suggerito, anche sulla base degli eventi del 346, che il diritto a presiedere le Pitiche non fosse verosimilmente attribuito una volta per tutte a uno o più popoli anfizionici, ma obbedisse a forme di rotazione<sup>5</sup>. L'affermazione di Diodoro (XVI 60, 2) che nel 346 la presidenza dei giochi fu assegnata a Filippo, ai Beoti e ai Tessali διὰ τὸ Κορινθίους μετεσχηκέναι τοῖς Φωκεῦσι τῆς εἰς τὸ θεῖον παρανομίας svela come anche questa decisione rientrasse nel clima generale di 'ritorno all'ordine'. Il fatto che una precedente designazione di amici dei Focesi (i Corinzi, o forse i Dori in generale) venga annullata in

1. Cfr. *supra*, 106 ss.

2. Per l'ordine dei fatti nell'estate 346 e la necessità di distinguere la data delle Pitiche da quella della pilea autunnale: LEFÈVRE 1991; ID. 1998a, 165-6; MARI 1999c; qui, 2.3.1.

3. XIX 128 (su cui vd. *infra*) e IX 32.

4. È vero d'altra parte che per Demostene era illegittima la stessa *membership* anfizionica di Filippo, premessa della prostasia dei giochi. Nel caso di un altro privilegio concesso (sia pure dalla città di Delfi) a Filippo, la προμαντεία, tuttavia, Demostene protesta molto più chiaramente per il fatto che i suoi legittimi detentori sono stati scavalcati (IX 32: *infra*, 3.3). Per la prostasia dei giochi egli non sembra disporre di argomenti dello stesso tipo.

5. MARI 1999c. Le regole di attribuzione della prostasia dei giochi e la stessa possibilità di distinguere, in questo ambito, le attività degli ieromnemoni da quelle degli agonoteti non emergono con chiarezza dai testi epigrafici: vd. LEFÈVRE 1998a, 237-40.



favore dei vincitori della guerra sacra<sup>1</sup> suggerisce che l'attribuzione della prostasia non solo fosse decisa di volta in volta dal sinedrio anfizionico, ma fosse anche condizionata – com'è ovvio – dal clima politico generale. Non sorprende perciò che a Filippo la carica sia stata rinnovata, a quanto sembra, nel 342<sup>2</sup>.

In ogni caso egli non ebbe bisogno, per καὶ τὴν πανήγυριν τῷ θεῷ καὶ τοὺς ἄγῶνας αὐτὸς διατιθέναι, di esercitare aperte pressioni e ricorrere a gesti teatrali come aveva fatto nel 370 Giasone di Fere. Le preoccupate reazioni che l'iniziativa di quest'ultimo aveva suscitato sono a mio parere un elemento forte contro la tesi, spesso sostenuta o acriticamente accolta, di una stabile presidenza tessala dei giochi<sup>3</sup>. Sebbene Filippo sia entrato nella guerra sacra in quanto tago dei Tessali, *non* è in quanto tago dei Tessali che riceve la prostasia<sup>4</sup>: lo mostra, nel passo diodoreo che elenca i fruitori del privilegio nel 346, l'esplicita distinzione tra gli uni e l'altro. Se l'esito della guerra sacra favorisce indubbiamente un *revival* della posizione di forza dei Tessali a Delfi<sup>5</sup>, Filippo sembra comunque evitare compromissioni troppo scoperte. Il dato concorda con il quadro emerso finora dei rapporti di Filippo con il fronte dei suoi alleati nella guerra prima, con l'anfizionia poi: un quadro in cui Filippo è di volta in volta collaboratore, alleato, risolutivo *deus ex machina*, sempre attento, comunque, a non favorire troppo nettamente gli interessi di una sola delle parti in causa.

Abbiamo già visto come Diodoro caratterizzi in questo modo i fatti dell'estate 346: dopo la formale ammissione di Filippo nell'anfizionia, è ancora mantenuta una sorta di giustapposizione tra i due soggetti, che *insieme* provvedono alle prime sanzioni a danno dei Focesì (XVI 60, 3: τὰ ὄπλα τῶν Φωκέων καὶ τῶν μισθοφόρων καταπετροκοπήσαι καὶ τὰ λείψανα αὐτῶν κατακαῦσαι καὶ τοὺς ἵππους ἀποδόσθαι); Filippo «collabora ad

1. Rispetto ai Focesì e, forse, agli stessi Spartani i Corinzi ricevono dall'anfizionia una punizione piuttosto blanda (*supra*, 106 ss.). Non è dimostrabile la tesi di ROUX 1979, 7 secondo cui la notizia relativa ai Corinzi celerebbe, come per gli Spartani, almeno una *proposta* di estromissione dal sinedrio.

2. Così sembra da interpretare il citato Dem. IX 32, che accusa il re di snobbare le Pitiche facendole presiedere da suoi funzionari (= schiavi, nell'ottica dell'oratore: καίτοι τί τῆς ἐσχάτης ὕβρεως ἀπολείπει; οὐ πρὸς τῷ πόλει ἀνηρηκέναι; τίθησι μὲν τὰ Πύθια, τὸν κοινὸν τῶν Ἑλλήνων ἄγῶνα, κὰν αὐτὸς μὴ παρῆ τοὺς δούλους ἀγωνοθετήσοντας πέμπει;). È molto improbabile che nel 346 Filippo abbia rinunciato a presiedere *personalmente* i giochi, da fresco vincitore della guerra sacra: pertanto la frase di Demostene andrà riferita all'edizione successiva (così, senza discussioni, STELLA G. MILLER 2000, 270, con l'ipotesi, non dimostrabile, che agonoteta sia stato nella circostanza Antipatro). Sugli agonoteti a Delfi cfr. MARI 1999c.

3. Xen., *hell.* VI 4, 30, da cui anche la frase nel testo. Ne discuto più ampiamente nell'*art. cit.* Per le eventuali mire di Giasone sulle risorse finanziarie del santuario *supra*, 90.

4. Diversa opinione in SORDI 1958a, 272, secondo cui furono i Tessali a cooptare il loro tago nella prostasia; sull'assunzione da parte di Filippo, piuttosto, del titolo di ἀρχός cfr. HELLY 1995, 59-61.

5. Secondo Demostene, il recupero del controllo su Delfi fu la molla principale dei Tessali nella terza guerra sacra, e Filippo assecondò queste ambizioni, anche se solo per aprirsi la via a un più stretto controllo del loro territorio e delle loro risorse (V 23; VI 22; XIX 318: sul rapporto tra i due aspetti cfr. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 536-7). Nelle liste anfizioniche *post*-346 (le uniche di cui disponiamo) i Tessali occupano la prima posizione, spesso interpretata dai moderni, impropriamente, come una 'presidenza' (cfr. ora LEFÈVRE 1998a, 24, 27-9), e sono inoltre presenti massicciamente tra i naopi, evidentemente per seguire interessi pratici nei lavori di ricostruzione del tempio. Anche dietro una nuova condanna anfizionica all'esilio, nel 346, dei Delfii filofocesì guidati da Astierate (cfr. 76 n. 5) opererebbero gli interessi di Tessali che figurano tra i nuovi proprietari delle terre confiscate agli esuli dopo la prima condanna e risultano assai influenti dopo la guerra a Delfi, stando a BUCKLER 1989, 196-204: ma si vedano le critiche a questa ricostruzione in BOUSQUET, *Bull. ép.* 1992, n° 273; LEFÈVRE 1998a, 48 e n. 193.

attuare» (3-4: συγκαταστήσας) le risoluzioni di un'anfizionia in cui è stato già ammesso. Questa rappresentazione si presta, a mio parere, a due diversi livelli di lettura. Ancora una volta si tratta di distinguere forma giuridica e prassi politico-militare: la prima impone che la posizione di Filippo sia ancora in qualche modo distinta da quella dell'anfizionia perché la sua *membership* dev'essere ancora ratificata dalle singole città<sup>1</sup>; la seconda richiede ancora a Filippo di essere il 'braccio armato' dell'anfizionia, le cui decisioni rischiano, senza la sua «collaborazione», di restare lettera morta.

Filippo, i Tessali e i Beoti, così, esercitano nel mese delfico di *Boukátios* la prostasia delle Pitiche loro attribuita dall'anfizionia in seduta straordinaria dopo la fine della guerra. Nel frattempo è stata chiesta alle varie città anfizioniche l'approvazione dei δόγματα in vista di una nuova seduta del sinedrio, stavolta al completo – la regolare pilea autunnale –, che li ratificherà definitivamente<sup>2</sup>. Diodoro allude probabilmente a questa fase diplomatica quando dice che Filippo «collaborò ad attuare» le risoluzioni anfizioniche; disponiamo in merito della testimonianza di Demostene, che nell'intera orazione *Sulla pace* e in diversi punti di quella *Sulla corrotta ambasceria* si diffonde sulla richiesta di ratifica dei δόγματα presentata ad Atene. È da ritenere che ambascerie analoghe visitino altre città greche, sia perché non tutti gli ἔθνη anfizionici sono stati regolarmente presenti alla riunione di luglio, sia perché nella prassi anfizionica la consultazione delle città precede regolarmente la ratifica di decisioni importanti da parte del sinedrio, come mostrano il citato documento relativo alla (mancata) ammissione di Messenii e Megalopoliti e la tradizione letteraria sulla quarta guerra sacra<sup>3</sup>. Se è evidente che la consultazione delle città avviene tra la riunione eccezionale del sinedrio alla fine della guerra e la regolare pilea autunnale, non è invece del tutto chiaro il suo rapporto cronologico con i giochi pitici tenuti in agosto: si deve ritenere però che, per formale che fosse, la ratifica venga chiesta alle città almeno prima che la *membership* e la prostasia conferite a Filippo divengano pienamente operanti, prima, cioè, della πανήγυρις<sup>4</sup>.

Su altri, essenziali aspetti la testimonianza di Demostene crea forse più problemi di quanti non ne chiarisca, soprattutto perché tornando sugli stessi avvenimenti a distanza di qualche anno e perseguendo scopi molto diversi egli modifica sensibilmente il quadro<sup>5</sup>. Nell'orazione *Sulla pace*, com'è noto, egli assume un tono conciliante, invitando i concittadini a ratificare le decisioni anfizioniche di luglio e accettare come inevitabili i sacrifici territoriali imposti dalla pace di Filocrate, e ricordando inoltre come possibile motivo di risentimento da parte

1. Vd. *infra*. È la rappresentazione 'legalistica', forse derivata a Diodoro da fonti anfizioniche ufficiali, che ricordavo a p. 106 n. 1.

2. Per la successione degli eventi nell'estate del 346 e le varie tappe decisionali cfr. LEFÈVRE 1998a, 165-7; MARI 1999c, con bibl. prec.

3. Sull'incompletezza del sinedrio riunito subito dopo la resa focese *supra*, 102 ss.; sulla richiesta di Messenii e Megalopoliti *supra*, 107 s.: il confronto con la prassi seguita nel 346 era già in ROUSSEL 1940, 337-8, con la conclusione peraltro indimostrabile che alla ratifica fosse necessaria l'unanimità dei voti anfizionici; vd. poi LONDEY 1990b, 251-3 (*contra*, senza argomenti convincenti, JEINE 1994, 127 n. 67 e 131 n. 97); LEFÈVRE 1998a, 167. Per la procedura attestata in relazione alla quarta guerra sacra vd. *infra*, 146 ss.

4. Così è nelle due ricostruzioni alternative ipotizzate da LEFÈVRE 1998a, 165-7; cfr., con scansione in parte diversa, MARI 1999c. L'orazione demostenica *Sulla pace* contiene un solo riferimento alle Pitiche, che non lascia però capire se all'epoca dell'ambasceria anfizionica ad Atene esse si fossero già svolte (22: il desiderio di τὰ Πύθια θεῖναι δι' ἑαυτοῦ è indicato tra i motivi dell'intervento di Filippo nella guerra sacra).

5. Mentre l'orazione *Sulla pace* è contemporanea ai fatti, il processo per l'ambasceria cade nel 343, in un clima completamente mutato.

degli ex-nemici nel recente conflitto l'ospitalità accordata da Atene agli esuli focesi<sup>1</sup>. La politica di Demostene in questo momento mira essenzialmente a evitare che il micidiale strumento della guerra anfizionica coaguli contro Atene lo stesso schieramento che aveva cacciato i Focesi da Delfi<sup>2</sup>. Tre anni dopo, l'orazione *Sulla corrotta ambasceria* traccerà un quadro ben diverso del clima politico della città e dello stesso atteggiamento tenuto da Demostene nell'estate del 346: è sottolineata e approvata la fermezza degli Ateniesi nell'opporli al *new deal* delfico, col boicottaggio delle Pitiche e delle stesse sedute anfizioniche, accompagnato dall'accusa a Filippo di empietà, con la strenua opposizione, addirittura già prima che si concludesse la guerra focese, ad ammettere il Macedone nell'anfizionia. Il tutto è funzionale, naturalmente, a screditare Eschine, ritratto mentre celebra con il re e i Tebani ἐπινίκια τῶν πραγμάτων καὶ τοῦ πολέμου e, solo tra gli Ateniesi, appoggia la richiesta anfizionica di ratificare le 'scandalose' decisioni di luglio<sup>3</sup>. Già Libanio, nella *hypóthesis* all'orazione *Sulla pace*, notava la contraddizione tra la tesi di fondo di quest'ultima e l'accusa rivolta altrove a Eschine di aver favorito l'ingresso di Filippo nell'anfizionia, e risolveva l'aporia, un po' scolasticamente, supponendo che l'orazione fosse stata preparata ma non pronunciata<sup>4</sup>.

Se è evidente che l'orazione *Sull'ambasceria* ricostruisce i fatti *a posteriori*, alterandoli, più difficile è precisare la misura e i particolari di tale alterazione. Nel dettaglio, se riferiamo la supposta astensione ateniese dalle riunioni anfizioniche alla prima fase decisionale (luglio), è evidente che Demostene altera la realtà. In quella circostanza infatti non si trattò di astensione volontaria, ma semmai di esclusione: come abbiamo visto (2.3.1), gli Ateniesi scelsero comunque di essere rappresentati al sinedrion, in modo informale, da un'ambasceria. Se egli ha invece in mente la regolare pilea autunnale successiva, che registrando l'approvazione delle città consultate durante l'estate sancì in modo definitivo le decisioni prese a luglio, non abbiamo modo di verificare l'attendibilità dell'informazione in assenza di riscontri

1. Cfr. in part. §§ 19 (tra i motivi di possibile ostilità contro Atene vengono citati appunto l'eventuale obiezione alle decisioni anfizioniche, che irriterebbe Filippo, e l'ospitalità agli esuli focesi, sgradita soprattutto ai Tessali: sui rifugiati focesi ad Atene cfr. anche XIX 80-81) e 25 (sui sacrifici territoriali).

2. Sul pericolo di un κοινὸς πόλεμος vd. soprattutto §§ 14-23. Il tema è colto assai bene da Libanio nella *hypóthesis*, § 2: Demostene suggerisce il rispetto della pace οὐ τῷ πράγματι συνιστάμενος ὡς ὀρθῶς ἔχοντι, οὐδὲ δίκαιον εἶναι λέγων μετέχειν Ἑλληνικοῦ συνεδρίου τὸν Μακεδόνα, ma semplicemente paventando un κοινὸν πόλεμον πρὸς ἅπαντας τοὺς Ἕλληνας.

3. §§ 111-113; 128; 132; 181; cfr. anche *hyp.* Dem. V, § 13. In particolare il § 128 sembra quasi suggerire che i banchetti e i festeggiamenti ai quali Eschine partecipa si svolgano nel contesto stesso delle Pitiche boicottate dagli Ateniesi: è però una voluta e abile confusione di momenti diversi, giacché Aesch. II 162 chiarisce che i banchetti sono tenuti alla conclusione della guerra e vi sono invitati i delegati da tutta la Grecia. La partecipazione a cerimonie che scandiscono i successi di Filippo è un τόπος della polemica di Demostene contro il suo avversario: cfr., nella stessa orazione, §§ 192-198, per le Olimpie celebrate da Filippo dopo la caduta di Olinto (sulla rappresentazione tendenziosa di queste ultime come ἐπινίκια, che dalla tradizione demostenica passa a Diod. XVI 55, 1, cfr. MARI 1998, 143-7).

4. § 3. Nell'invettiva *Contro Eschine* (*decl.* XVII) Libanio, rielaborando liberamente i temi della polemica di Demostene, ritrae Eschine passivo di fronte alla richiesta di Filippo di entrare nell'anfizionia, ma trasferisce i fatti dall'epoca del dibattito ateniese sulla ratifica dei δόγματα a quella stessa delle decisioni anfizioniche; e attribuisce all'oratore la carica di pilagoro, per accusarlo di inadempienza: in realtà Eschine sarebbe stato pilagoro qualche anno più tardi, e nel 346 aveva semplicemente preso parte all'ambasceria inviata da Atene «agli anfizionici» alla fine della guerra per assistere, senza voce in capitolo, alla riunione del sinedrion (2.3.1).

epigrafici<sup>1</sup>. Egli in ogni caso mente quando attribuisce agli Ateniesi e a se stesso una ferma e compatta volontà *antianfizionica* in quell'estate: il discorso *Sulla pace* ce lo mostra nel 346, 'in presa diretta', consigliare ai concittadini una politica conciliante verso l'anfizionia. Non è vero dunque, come egli cercherà di far credere più tardi, né che egli caldeggi il boicottaggio degli agoni e dell'attività anfizionica, né che Eschine sia il solo ad appoggiare le richieste di Filippo e degli anfizioni. Quanto all'episodio delle Pitiche, spesso si dà per scontato che l'orazione *Sulla pace* e l'intervento moderatore di Demostene si collochino *dopo* il boicottaggio ateniese e tentino di ricucire lo strappo creato da quella circostanza. In tal caso, però, sorprenderebbe il completo silenzio dell'orazione sul presunto incidente diplomatico. Come detto, inoltre, il discorso si colloca nel momento in cui un'ambasceria di anfizioni chiede ad Atene di ratificare le decisioni di luglio<sup>2</sup>: anche la logica invita a pensare, come si diceva, che ci troviamo *prima* non solo della pilea autunnale, ma anche dello svolgimento delle Pitiche. La prostasia dei giochi esercitata da Filippo impone infatti che la sua *membership* anfizionica sia stata non solo decisa dal sinedrio, ma anche sanzionata dalle città (per quanto formale e fittizia risultasse ormai tale sanzione). In mancanza di qualunque altro riscontro nelle fonti, insomma, anche la notizia generalmente accolta di un boicottaggio delle Pitiche si presta quantomeno a qualche dubbio, tanto è capzioso e forzato il quadro dei rapporti delfico-atenesi ricostruito da Demostene a qualche anno di distanza. Nel 346, persino Demostene sosteneva che non valeva la pena rischiare di «trovarsi in guerra con tutti per il fantasma che è a Delfi»<sup>3</sup>.

### 2.3.4. L'ANFIZIONIA E LA ΚΟΙΝὴ Εἰρήνη DEL 346

La formula conclusiva del più volte citato passo diodoreo sui δόγματα del 346 attribuisce all'anfizionia, oltre alla tutela del santuario che è il suo compito istituzionale, un inedito potere di regolamentazione dei rapporti interstatali, τὰ περὶ τὴν ἐπιμέλειαν τοῦ μαντείου καὶ ἄλλα πάντα τὰ πρὸς εὐσέβειαν καὶ κοινὴν εἰρήνην καὶ ὁμόνοιαν τοῖς Ἑλλήσιν ἀνήκοντα (XVI 60, 3). Che la pace del 346 sia stata a un tempo una pace anfizionica e una κοινὴ εἰρήνη è, però, fortemente discusso. Tra gli studiosi moderni hanno prevalso, anzi, le

1. Per ROUSSEL 1940, 336, 338-9 Atene non inviò rappresentanti, appunto, alla pilea autunnale: non dubitando della contemporaneità tra questa e le Pitiche, egli escludeva che Atene, mentre boicottava i giochi, avesse invece mandato a Delfi i suoi ieromnemoni (ma sulla necessità di distinguere i due momenti vd. MARI 1999e). In *CID* II, 34, I, ll. 26-27, pilea autunnale dell'arc. Damosseno (da datare al 346/5 con MARCHETTI 1977b; 1979; 1998; LEFÈVRE 1998a, 24, 267-8, contro BOUSQUET 1988, 15, 27-8, 31-2, 60, 114-5 e 1989, 7 e *ad loc.*, che era invece per il 345/4) gli ieromnemoni sono sinteticamente indicati rinviando ai soli rappresentanti tessali, i primi della lista). La prima presenza ateniese accertata epigraficamente è solo del 344/3, arc. Cleone (*CID* II, 36, I, ll. 27-28; anche in questo caso la cronologia è quella di Marchetti).

2. È notevole come neanche in un momento come questo, in cui si fa fautore di una politica conciliante, Demostene tralasci di sottolineare l'illegittimità, ai suoi occhi, del riformato sinedrio anfizionico: gli interlocutori di Atene sono sprezzantemente definiti τοὺς συνελλυθότας τούτους καὶ φάσκοντας Ἀμφικτύονας νῦν εἶναι (14). Nell'orazione *Sull'ambasceria*, al solito, Demostene abatterà anche questa minima parvenza di legalità mirando alla situazione di fatto, e definirà perciò gli ambasciatori anfizionici Θετταλοὶ καὶ Φιλίππου πρέσβεις (XIX 111, e cfr. II *hyp.*, § 13).

3. πρὸς πάντας περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιᾶς ... πολειμῆσαι: è la celeberrima frase che conclude l'orazione *Sulla pace* (V 25). Indifendibile BUCKLER 1989, 140, secondo cui proprio perché spaventati da possibili ritorsioni anfizioniche (?) gli Ateniesi e gli altri ex-alleati dei Focesii avrebbero rinunciato a inviare rappresentanti alle Pitiche. È evidente invece che proprio un eventuale boicottaggio avrebbe avuto il valore di una provocazione.

voci scettiche, secondo cui l'accordo del 346 non sarebbe una pace generale, ma detterebbe solo le clausole conclusive della guerra sacra, impegnando esclusivamente gli stati anfizionici. La relativa genericità della formulazione diodorea è stata giudicata una prova della sua inattendibilità sul piano strettamente giuridico. Un confronto con altre ricorrenze di κοινὴ εἰρήνη in Diodoro e dei relativi contesti ha indotto in particolare Griffith, e altri sulla sua scia, a negare nel nostro caso un valore 'tecnico' all'espressione<sup>1</sup>.

Considerazioni di questo tipo appaiono però reversibili all'infinito, in ogni caso non conclusive, e altrettanto si può dire di alcuni argomenti particolari sui quali poggia la tesi opposta. Così Momigliano, tra i più autorevoli sostenitori del carattere anfizionico della pace del 346, citava il passo di Eschine che, preannunciando la riunione del συνέδριον τῶν Ἑλλήνων alle Pitiche del 330, così cerca di dissuadere gli Ateniesi dal concedere la corona a Demostene: δόξετε δ' ἔαν μὲν τοῦτον στεφανώσητε, ὁμογνώμονες εἶναι τοῖς παραβαίνουσι τὴν κοινὴν εἰρήνην. Per Momigliano, dunque, ancora dopo la costituzione della lega di Corinto e il suo pieno sfruttamento politico-militare ad opera di Alessandro l'anfizionia mantiene il ruolo di garante della κοινὴ εἰρήνη assunto nel 346<sup>2</sup>. Purtroppo, però, è praticamente impossibile decidere se il συνέδριον cui allude Eschine sia effettivamente l'anfizionia o, come molti ritengono, appunto la lega di Corinto<sup>3</sup>.

Anche sulla possibilità di riferire o meno a una κοινὴ εἰρήνη l'orazione di Demostene *Sulla pace*, poi, si può discutere e si è in effetti discusso all'infinito. All'osservazione di Griffith secondo cui essa non esamina l'avallo di una κοινὴ εἰρήνη e prospetta contro Atene il rischio di una guerra sacra e non delle sanzioni che colpiscono i violatori di una pace generale, si può ribattere che, se ammettiamo con Diodoro che nel 346 venga sancita una pace generale che è *al tempo stesso* posta sotto la tutela dell'anfizionia, è del tutto normale che le sanzioni previste si uniformino alla tradizione delfica piuttosto che alla prassi dei congressi panellenici di pace<sup>4</sup>.

Argomentazioni e *silentio* o circoscritte al dettaglio formale dell'espressione diodorea sono destinate, si direbbe, a girare a vuoto. Più interessante e meno sterile appare la discussione sul problema più generale della *competenza* dell'anfizionia a intervenire in una κοινὴ εἰρήνη. Tale competenza è stata negata da almeno alcuni degli studiosi che hanno interpretato in senso 'non tecnico' l'asserzione – isolata nelle fonti storiche sull'anfizionia – di Diodoro<sup>5</sup>. M. Sordi, per parte sua, ha sviluppato una tesi del tutto opposta, che assegna all'organo anfizionico *tradizionali* prerogative in materia di diritto internazionale, via via erose, soprattutto a partire dall'inizio del IV secolo, dall'invadenza dei congressi panellenici

1. GRIFFITH 1939 (e in HAMMOND – GRIFFITH 1979, 463-8), sulla scia di HAMPL 1938, 64. Hanno negato un carattere di κοινὴ εἰρήνη agli accordi che concludono la terza guerra sacra anche, tra gli altri, S. ACCAME, *La lega ateniese del sec. IV a.C.*, Roma 1941, 209; RYDER 1965, 100; BUCKLER 1989, 141; JEHNE 1994, 125 ss.; LONDEY 1994, 33; LEFÈVRE 1998a, 150-1; ID. 1999, 187-8.

2. Aesch. III 254, su cui MOMIGLIANO 1934b, 402-3.

3. *Infra*, 135.

4. Non mi sembra viceversa fondata la deduzione della SORDI secondo cui l'uso dell'espressione κοινὸς πόλεμος nell'orazione *Sulla pace*, a proposito della guerra sacra che incombe su Atene, avrebbe un senso 'tecnico' e presupporrebbe una κοινὴ εἰρήνη (1958c, 163). Sul problema del titolo dell'orazione demostenica si veda poi SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, I, 279 n. 2.

5. HAMPL 1938, 64 ss. (*contra*, WÜST 1938, 177 s.); RYDER 1965, 144-9; opportunamente prudente, invece, GRIFFITH 1939.

di pace. Secondo la Sordi un primo rilancio di quelle tradizionali prerogative verrebbe tentato negli anni dell'egemonia tebana, per riuscire pienamente solo a Filippo, capace inoltre negli anni successivi di conciliare magistralmente lo strumento anfizionico con quello congressuale<sup>1</sup>. La tesi di una tradizionale autorità anfizionica in tema di relazioni interstatali non è però sostenuta da un'evidenza convincente: i suoi avversari hanno avuto buon gioco a ribadire, sulla base tra l'altro del giuramento anfizionico citato da Eschine a Filippo, come l'anfizionia non nasca per assicurare la pace tra gli stati greci, e nemmeno tra i suoi stessi membri, ma si assuma al più, in determinate circostanze, il compito di rendere più umani i comportamenti *in guerra*<sup>2</sup>.

Tuttavia il quadro restituito dalle fonti per il 346 non si lascia ridurre a questo, e sussistono a mio parere tutti gli elementi per parlare di una κοινὴ εἰρήνη e non limitare l'intervento dell'anfizionia ai soli provvedimenti che concludono la guerra sacra. La Sordi equiparava agli «incontri preliminari delle *koinai eirenai*» l'accorrere a Pella di delegazioni greche tra la stipula della pace di Filocrate e la fine della terza guerra sacra, e sottolineava come le arringhe che Eschine afferma di aver pronunciato a Pella in difesa dei Focesi e dei Beoti (contro Tebe) siano fondate rigorosamente sul diritto anfizionico. Secondo la Sordi, questo prefigura direttamente il carattere anfizionico della successiva pace generale<sup>3</sup>. Ora, non so quanto questo sia *voluto*, al tempo degli incontri di Pella, né se Filippo già pensi di regolare i rapporti tra gli stati greci con lo strumento anfizionico. Non c'è dubbio però che il clima generale spinga per molti versi in quella direzione. In questo momento, infatti, l'occupazione focese di Delfi è un nodo centrale nelle relazioni interstatali greche, per i complessi motivi indicati in precedenza (2.1). D'altra parte, il potenziale ruolo egemone di Filippo comincia a delinearsi in una misura che va al di là delle aspettative legate alla sola guerra focese. Quando il conflitto si conclude, vengono al pettine molti nodi che ad esso sembrano legati solo indirettamente. Come a Pella, anche a Delfi accorrono – è sempre Eschine il nostro informatore – rappresentanti di tutti, o almeno di *molti*, stati greci: le circostanze giustificano ampiamente il fatto che una pace anfizionica sia al tempo stesso la base di una pace generale. Alla luce di questa complessa dialettica perde di valore anche l'osservazione dello Jehne secondo cui la pace anfizionica del 346 non può essere una κοινὴ εἰρήνη in quanto non rispetterebbe, di questa, l'uguaglianza formale dei contraenti e la sostituirebbe con una «Zweiklassengesellschaft» (anfizioni/non anfizioni) del tutto estranea allo spirito di una pace generale<sup>4</sup>.

Mentre è indimostrabile, come si diceva, l'assunto della Sordi secondo cui nel 346 vengono rese all'anfizionia le sue antiche prerogative, non va dimenticato infatti che la κοινὴ εἰρήνη è un portato della diplomazia di IV secolo, e che dunque la sua combinazione con l'organo anfizionico rappresenta un'assoluta novità: in questo senso, Momigliano aveva

1. SORDI 1957, spec. 40-53 e 59-75: la terza guerra sacra è vista, in questo quadro, come un conflitto tra la rinvigorita anfizionia manovrata dai Tebani e gli stati che a questi si opponevano (Atene, Sparta). Per la κοινὴ εἰρήνη del 346 cfr. più specificamente SORDI 1958c, 154 ss. (e ora EAD. 1998, 10 e 15).

2. JEHNE 1994, 127-30, con rinvio ad Aesch. II 115 (e cfr. ID. 1999, 348-9); LEFÈVRE 1998a, 135 e n. 666; 149-51; 164-5. Per le competenze e i limiti dell'anfizionia nella regolamentazione dei rapporti interstatali (con particolare riferimento agli arbitrati) *infra*, 3.2. La stessa Sordi citava, come unico precedente alla 'pace anfizionica' del 346, la dubbia tradizione relativa alla prima guerra sacra (1958c, 160).

3. 1958c, 154 ss. Sul 'congresso di Pella' e le arringhe tenutevi da Eschine vd. *supra*, 99 ss.

4. 1994, 126-7.

ragione non solo a riconoscere il carattere di κοινὴ εἰρήνη della pace sancita a Delfi, ma anche a cogliere in essa una significativa innovazione alla tradizione, ben strutturata eppure in continua evoluzione, dei congressi panellenici<sup>1</sup>. La supposta irriducibilità dell'anfizionia ai principi della κοινὴ εἰρήνη<sup>2</sup> perde di valore se si ammette, con la notizia diodorea, la profonda innovazione che i δόγματα del 346 rappresentano sia nella storia secolare della sacra associazione, sia in quella molto più recente dei congressi di pace. Collocare i δόγματα all'interno di un quadro storico e politico-diplomatico più ampio consente di cogliere tutte le risonanze più sottili della terminologia impiegata da Diodoro (e forse desunta da un decreto ufficiale<sup>3</sup>). Il richiamo a εὐσέβεια, κοινὴ εἰρήνη, ὁμόνοια non è la generica epitome di «das in drei wesentlichen Dimensionen charakterisierte hellenische Allgemeinwohl», com'è stato sostenuto ancora da M. Jehne<sup>4</sup>. La proclamazione non solo traccia un'inedita linea di collegamento tra l'anfizionia e l'intero mondo delle πόλεις interessate alla stipula e al mantenimento di una κοινὴ εἰρήνη, ma inserisce anche, espressamente, l'εὐσέβεια tra gli argomenti di interesse generale. La tutela dei santuari è ufficialmente citata tra gli obiettivi che gli Ἕλληνες debbono perseguire, come del resto era stato già ai tempi della pace di Nicia<sup>5</sup>. Se la pace anfizionica conclude la guerra sacra ristabilendo il controllo della (rinnovata) anfizionia sul santuario, rientra a pieno titolo nelle clausole di una κοινὴ εἰρήνη l'impegno a risolvere efficacemente un problema che aveva contribuito a rendere instabili le relazioni tra Greci nell'ultimo secolo. Delfi e la sua decennale occupazione da parte dei Focesi sono il termine comune ai due problemi, il *medium* storico e diplomatico che fa sì – per la prima volta nella storia delle relazioni interstatali greche – che i termini di una risoluzione anfizionica sfumino in quelli di una pace generale.

Questo ruolo di garante attribuito all'anfizionia svincola formalmente la stipula di una κοινὴ εἰρήνη dal sigillo di un'autorità esterna: di fatto, naturalmente, è il grimaldello che consegna a Filippo il controllo degli equilibri politici tra gli stati greci. Costretto per la prima volta a confrontarsi direttamente con il mondo delle libere πόλεις, con la Grecia «a sud delle Termopile» (D. Musti), Filippo rivela la sua capacità di comprenderlo nell'impiegarne gli «organismi panellenici preesistenti» e nel salvaguardare, ora come al tempo della lega di

1. 1934b, 402-3: essenziale è il fatto che la κοινὴ εἰρήνη, legandosi all'anfizionia, «si diede ... per la prima volta un organo permanente che la tutelasse, un organo inoltre che, con la possibilità di punire la violazione della κοινὴ εἰρήνη per mezzo di una guerra sacra, aveva nel modo più semplice il diritto di sanzione» (vd. pure 1934a, 122, e SORDI 1958c, 165). Tra le altre voci autorevoli che hanno difeso il carattere di κοινὴ εἰρήνη della pace del 346 G. DE SANCTIS, «RFIC» 62, n.s. 12 (1934), 145-55 (150) e BENGTSOEN 1962, n° 331.

2. Su questa fondamentale irriducibilità ha insistito in particolare, da ultimo, JEHNE 1994, 126 ss.

3. *Supra*, 106 n. 1.

4. 1994, 126. Anche l'osservazione dello stesso studioso (127) secondo cui Diodoro si limita a parlare di semplice 'proclamazione' della κοινὴ εἰρήνη da parte dell'anfizionia ma non attribuisce all'associazione alcun potere di controllo su di essa introduce una distinzione che ha ben poco valore alla luce della prassi diplomatica di IV secolo.

5. L'abituale 'rimozione' degli aspetti economici del problema fa sì che Diodoro – e la sua fonte, che forse è in ultima analisi, come detto, un autentico decreto anfizionico – trasferisca il tutto sul piano della *pietas*; anche la tutela del santuario, compito tradizionale dell'anfizionia delfica, è definita da Diodoro in rapporto all'oracolo (τὰ περὶ τὴν ἐπιμέλειαν τοῦ μαντείου), mentre non si fa parola dell'altro compito essenziale – e ora pienamente recuperato – di controllo degli ἱερὰ χρήματα. Per le deliberazioni della pace di Nicia in tema di autonomia dei santuari vd. *supra*, 90 n. 1.

Corinto, il principio di autonomia che di quel mondo era la chiave<sup>1</sup>. Nello specifico, è ben possibile che nel 346 si coroni un processo di rafforzamento 'politico' dell'anfizionia già tentato da Tebe nei decenni precedenti, come suggerito dalla Sordi: di certo l'anfizionia diventa effettivamente, nelle mani di Filippo, un efficace strumento di penetrazione e di controllo territoriale, e un organo effettivo di esercizio dell'egemonia «nella posizione e forma più legittima possibile»<sup>2</sup>. Questo aspetto della questione, sebbene sminuito in diversi studi recenti che insistono nel limitare l'interesse di Filippo per l'anfizionia a generici motivi di 'prestigio'<sup>3</sup>, è il più noto, il più immediatamente evidente, il più ricco di conseguenze per la storia greca.

Ma per una visuale più completa occorre, a mio parere, guardare le cose anche *sub specie Delphorum*, spostare dunque il *focus* della discussione sulle conseguenze specifiche che le decisioni del 346 hanno sul ruolo e sulla storia dell'anfizionia. Chiamata a tutelare la κοινὴ εἰρήνη e – tra gli imperativi imposti da quella – il carattere panellenico e autonomo dei santuari comuni, l'anfizionia riceve al tempo stesso una nuova legittimazione destinata a riflettersi sull'esercizio dei suoi compiti più propri e tradizionali. Più che nebulose, ataviche prerogative in tema di politica estera, come ipotizzato dalla ricostruzione della Sordi, l'anfizionia ha perduto o visto fortemente ridotta la capacità di svolgere il proprio compito più specifico e concreto: quello di amministrare *super partes* il santuario e i suoi χρήματα. Ora questo compito viene non solo ribadito, ma rilanciato su una nuova base di legittimità. La profonda innovazione è resa necessaria dal colpo mortale inflitto alla credibilità dell'anfizionia dal *golpe* focese, e al tempo stesso da una serie di necessità strettamente pratiche: concludere i lavori di ricostruzione del tempio di Apollo, riassetare le finanze del santuario saccheggiate dai Focesi, esigere con regolarità le rate dell'ammenda inflitta a questi ultimi alla fine della guerra. In questo riusciamo a percepire i riflessi della 'grande' politica sulle normali attività del santuario e a cogliere, una volta di più, gli aspetti rivoluzionari di un'apparente 'normalizzazione'.

---

1. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 609-11, e cfr. 616-8, 620.

2. Ancora MUSTI 1990<sup>2</sup>, 620.

3. JEIENE 1994, 131-2 e, per l'inadeguatezza dell'anfizionia a legittimare forme di *Machtpolitik*, emersa già con Tebe, 1999, 354; LEFÈVRE 1998a, 96. Nelle fonti antiche, forse la più chiara consapevolezza dell'importanza della guerra sacra nell'ascesa della Macedonia si registra nel discorso di Alessandro agli ammutinati di Opis, quale riferito da Arr. VII 9, 4 (citato in epigrafe a questo cap.).



### 3. DELFI E LE SUE ISTITUZIONI TRA IL 346 E LA MORTE DI FILIPPO

#### 3.1. LA NUOVA ANFIZIONIA, L'AMMINISTRAZIONE DEGLI ἱερὰ χρήματα E LA RICOSTRUZIONE DEL TEMPIO DI APOLLO

La ἀσέβεια dei Focesi verso il santuario di Delfi si era risolta, in concreto, in un disconoscimento dell'autorità anfizionica e, dunque, del carattere interstatale del santuario: donde la colpa oggettivamente più grave, la manomissione delle ricchezze di questo. I provvedimenti anfizionici del 346 riferiti da Diodoro colpiscono l'ἔθνος focese in entrambe le direzioni, estromettendolo dall'anfizionia e dalla «partecipazione» al santuario e condannandolo a una pesante pena in denaro. Nel passo diodoreo (XVI 60, 1-2, cit. alle pp 105 s.) l'aspetto economico della colpa riconosciuta ai Focesi, e conseguentemente della pena loro inflitta, è sottolineato prima dal divieto di possedere armi e cavalli μέχρις ἂν οὗ τὰ χρήματα ἐκτίσῃσι τῷ θεῷ τὰ σεσυλημένα, «finché non abbiano restituito al dio i beni saccheggiati», poi nella precisazione della cifra da versare annualmente (60 talenti) μέχρις ἂν ἐκτίσῃσι τὰ ἀπογραφέντα χρήματα κατὰ τὴν ἱεροσυλίαν. Il formulario – che si direbbe ricalcato da un testo ufficiale, con la mediazione della fonte più immediata di Diodoro<sup>1</sup> – nel secondo caso contiene un preciso riferimento alle registrazioni contabili, che permettono di calcolare l'ammontare delle sottrazioni avvenute κατὰ τὴν ἱεροσυλίαν. Altrove (XVI 56, 6) Diodoro ne dà come cifra complessiva 10000 talenti, con un calcolo sulla cui attendibilità è difficile pronunciarsi<sup>2</sup> (di sicuro, l'ammenda complessivamente versata dai Focesi dopo la terza guerra sacra resterà molto inferiore). Che l'anfizionia abbia prodotto al termine della guerra documenti dettagliati circa l'ammontare complessivo e il dettaglio dei saccheggi focesi pare confermato anche dal fiorire già nel IV secolo di una ricca produzione letteraria 'sulle ricchezze saccheggiate a Delfi', il cui primo e più autorevole esponente fu Teopompo e della quale restano a noi solo pochi frammenti<sup>3</sup>.

La ricca documentazione epigrafica restituita dal santuario offre riscontri interessanti, anche sul piano cronologico, alla ripresa di attività della macchina amministrativa anfizionica dopo la fine del conflitto. I documenti contabili dei naopi, che informano sulle spese per la ricostruzione del tempio di Apollo distrutto ca. nel 373, mostrano la commissione di nuovo al

---

1. *Supra*, 106 n. 1.

2. Lo ritiene verosimile PARKE 1933, 139-40, mentre sospende il giudizio BOUSQUET 1989, 76, notando però che se dobbiamo prestar fede a quella cifra, nonché a quella fornita da Polyb. II 62 circa l'ammontare dei beni immobili dell'Attica nel 378, ne ricaviamo che nel secondo quarto del IV secolo i beni mobili del santuario di Apollo avevano un valore all'incirca doppio di quello dei beni immobili dell'intera Attica.

3. *Supra*, 87 n. 2, con le osservazioni di JACQUEMIN 1999, 264 e n. 7, che parla a ragione di una «littérature de l'absence».

lavoro già nell'autunno del 346<sup>1</sup>. Mentre il santuario era occupato la commissione, nonostante gli sforzi 'legalistici' dei Focesi, aveva avuto oggettive difficoltà a lavorare: un importante testo che riepiloga, a parecchi anni di distanza, i versamenti del contributo della città di Delfi al rifacimento del tempio (ὄφειλῆμα) registra le irregolari riunioni della commissione e la sporadica partecipazione degli ἔθνη anfizionici durante la guerra (*CID* II, 31). Al termine di questa nelle casse dei naopi – non toccate, a quanto sembra, dai saccheggi focesi – restavano poco più di 3400 dracme (*CID* II, 34, I, ll. 3 ss.), consegnate alla città di Delfi, «seul élément administrativement stable dans l'état de guerre» (J. Bousquet)<sup>2</sup>. La commissione, però, continua a dipendere dall'anfizionia<sup>3</sup>, e riprende a funzionare regolarmente solo dopo che quest'ultima ha recuperato il controllo del santuario e dunque la direzione dei lavori al tempio. Ciò accade, stando alla datazione degli arconti delfici degli anni compresi tra il 346/5 e il 338/7 suggerita da P. Marchetti, già nella pilea autunnale del 346, non già, come voleva J. Bousquet, un anno più tardi (arc. Damosseno, *CID* II, 31, ll. 71 ss.<sup>4</sup>). Le casse sono quasi vuote, né si può contare stabilmente, in questo momento, sulle forme di finanziamento, coatte o volontarie, incassate prima della guerra<sup>5</sup>. Sarà appunto l'ammenda focese ad assicurare finalmente ai naopi e alla ricostruzione del tempio un'entrata stabile, ma dovranno passare due anni: la prima rata del versamento focese si data infatti alla pilea autunnale del 344 (arc. Cleone, *CID* II, 36).

Questo relativo ritardo nell'inizio dei pagamenti (che peraltro si riduce di un anno accogliendo le correzioni cronologiche di Marchetti) rispetto alle sanzioni immediatamente emanate alla fine della guerra è da ascrivere alla difficile condizione dei Focesi, che, in serio disagio finanziario nell'ultima fase del conflitto e addirittura in ginocchio alla sua conclusione, come abbiamo visto, nel 346 non avevano di che pagare i 60 talenti annui dell'ammenda, e anche in seguito, dopo vari anni di pace e – possiamo supporre – di severe

1. Sulla distruzione del tempio: LA COSTE-MESSELIÈRE 1946; BOUSQUET 1988b; LEFÈVRE 1998a, 260-8. Bibl. sui naopi e sulla natura 'tecnica' della commissione *supra*, 111 n. 1. I testi sono in *CID* II, nrr. 1-36, 46-66; per i testi relativi alla ripresa dei lavori dopo la guerra vd. *infra*. Per l'avvio dei lavori della commissione, le datazioni proposte si basano sulla numerazione progressiva delle 'rate' dei contributi anfizionici (cfr. *infra* nel testo): la più comunemente accolta è il 366 (BOUSQUET, *loc. cit.*; SORDI 1957 e 1958a, 216-8 e 236-7; LA COSTE-MESSELIÈRE 1974, 199 n. 1; diversa valutazione dei dati numerici forniti dalle registrazioni, con conseguente datazione dei contributi a partire dal 371, in POUILLOUX 1962, che non escludeva peraltro la preesistenza dei naopi: così anche, da ultimo, LEFÈVRE 1998a, 263).

2. 1989, 53. Da *CID* II, 31 apprendiamo che dopo l'occupazione focese di Delfi la commissione si riunisce nell'autunno 356, ridotta a 5 membri, di cui nessuno proveniente da stati in guerra coi Focesi (ll. 8-12); non ci sono più riunioni fino alla pilea primaverile del 353, e i tecnici che si riuniscono in quella occasione e fino alla pilea primaverile del 351 compresa (ll. 37-67) hanno la qualifica 'd'emergenza' di ναποιοὶ οἱ ἐν τῷ πολέμῳ. In seguito e per tutto il restante periodo di guerra i lavori si interrompono, in parte per le difficoltà logistiche imposte dalla guerra, in parte, evidentemente, per la scarsità di fondi da impiegare nei lavori. Per l'atteggiamento dei Focesi nei riguardi della commissione e dei suoi fondi vd. a p. 88.

3. Su questo, decisivo LA COSTE-MESSELIÈRE 1974, in part. 199-201 (non convincono le obiezioni di ROUX 1979, 117 n. 1), e cfr. ora LEFÈVRE 1998a, 263-6.

4. E cfr. *CID* II, 33 (= IV, 8); per il problema cronologico cfr. *supra*, 122 n. 1 (si è tornati in sostanza, ma con più solidi argomenti, alla cronologia di LA COSTE-MESSELIÈRE 1974, 203, 205, 211).

5. Per la distinzione, nei testi contabili delfici, tra ὄβολός imposto agli stati anfizionici e volontarie ἐπαρχαί degli altri stati e dei privati, e tra questi e il già citato ὄφειλῆμα prerogativa della città di Delfi: J. POUILLOUX, «BCH» 73 (1949), 177-200; BOUSQUET 1988a, 24 ss., 160; 1989, 9 ss.; J.K. DAVIES 1998, 5-6. L'esiguità delle entrate nell'immediato dopoguerra è ben illustrata da un testo come *CID* II, 34 (cfr. BOUSQUET *ad loc.*).

economie, misero insieme con crescente difficoltà la cifra loro richiesta. Sono ancora i testi epigrafici a informarci: lo stesso che registra l'inizio dei pagamenti nel 344/3 (*CID* II, 36) attesta solo per quell'anno e per il successivo il versamento di due rate annuali di 30 talenti ciascuna, una per pila; a partire dal 342/1 la pila non viene più specificata, per cui dobbiamo pensare a un versamento di 30 talenti all'anno<sup>1</sup>; nel 335/4 la cifra annuale scende a 10 talenti (arc. Ornichida, *CID* II, 39, con verosimile integrazione ἀ[ρ]γυρίου | [δέκα τάλα]ντα alle ll. 5-6); attorno al 320 o poco dopo, infine, si colloca l'ultima registrazione dei versamenti a noi nota (arc. Eriba, il cui nome è però omissso, *CID* II, 32, ll. 50 ss.). È stato calcolato che i Focesi dovettero versare nelle casse di Apollo non più di 400 talenti in tutto; una somma considerevole ma ben lontana dai 10000 talenti cui ammontavano secondo Diodoro i loro furti<sup>2</sup>.

Come i δόγματα citati da Diodoro dimostrano, tale ammenda è, in senso letterale, la restituzione dei tesori trafugati al dio; lo è anche agli effetti amministrativi, giacché nei testi epigrafici è classificata come καταβολὰ τῶν ἱερῶν χρημάτων. Il confronto con altri documenti epigrafici mostra come fosse prassi normale classificare tra gli ἱερὰ χρήματα i proventi delle ammende imposte dall'anfizionia<sup>3</sup>. Viceversa sembra un fatto nuovo che si attinga agli ἱερὰ χρήματα per le spese di rifacimento del tempio di Apollo: novità – se di novità possiamo parlare: l'incompletezza della documentazione impone prudenza<sup>4</sup> – che si spiegherebbe con la necessità pratica di completare i lavori troppo a lungo rimasti fermi, con la già ricordata difficoltà di ricorrere alle tradizionali forme di finanziamento e, forse, con la natura e provenienza particolari di questi «denari sacri» sentiti come il risarcimento di una passata ἀσέβεια. Di certo la ricostruzione del tempio è per gli anfizioni la necessità più urgente, ed è stato notato come solo in minima parte l'ammenda focese sia stata impiegata per realizzare repliche degli oggetti e ἀναθήματα pregiati perduti o rubati, ed eventualmente rifusi, durante l'occupazione del santuario: le eccezioni si spiegano per lo più con l'impiego cultuale di alcuni di quegli oggetti<sup>5</sup>.

In ogni caso, difficoltà focesi ad avviare i pagamenti e (relativa) lentezza dell'anfizionia nel riscuoterli compongono in questi primi anni dopo la guerra sacra un quadro che in parte giustifica – una volta tanto – l'insofferenza di Demostene. Tra le tante lamentele avanzate nell'orazione *Sulla corrotta ambasceria* a proposito del nuovo corso inaugurato a Delfi dalla pace del 346, non viene risparmiato il versante finanziario, con un ironico quanto iperbolico richiamo alla punizione rituale prevista per i sacrileghi: chi si permette di ricordare la necessità di «risarcire il dio» delle ricchezze che gli sono state sottratte, viene scagliato giù da

1. Cfr. anche *CID* II, 37; 38. Questa relativa clemenza verso i Focesi sconfitti conferma, mi pare, l'interpretazione delle sanzioni del 346 che ho dato al par. 2.3.2.

2. Calcolo complessivo delle somme versate in ammenda in BOUSQUET 1989, 76; per la riduzione a 10 talenti nel 335/4 e la collocazione dell'arc. Ornichida vd. ID., «BCH» 115 (1991), 595; MARCHETTI 1999b, 406 n. 5. Per l'individuazione di una sospensione di due anni nel versamento dell'ammenda databile tra 343 e 334, «très probablement au cours de la quatrième guerre sacrée», cfr. MARCHETTI 1999a, 102-3.

3. Cfr. LEFÈVRE 1998a, 253, cui rinvio, in generale, per le competenze dell'anfizionia in materia di tutela degli ἱερὰ χρήματα (207-8, 230-1, 241-6, 250 ss., 257 ss.)

4. Così, circa l'utilizzazione degli ἱερὰ χρήματα tra i fondi a disposizione dei naopi, BOUSQUET 1989, 10.

5. JACQUEMIN 1999, 89 n. 58, 111 e n. 3, 113, 233 ss., in part. per il *perirrhantérion* e il cratere offerti da Creso (cfr. 237-8 per una lista delle principali offerte monumentali note dalla tradizione letteraria la cui scomparsa può essere attribuita ai saccheggi focesi). Sull'«urgenza» dei lavori al tempio nel peana a Dioniso di Filodamo di Scarfea cfr. *infra*, 172 ss., 178 s.

una rupe (§ 327: ἀντί δὲ τοῦ ... τὰ χρήματα εἰσπραχθῆναι τῷ θεῷ, ... ἔὰν δέ τις περὶ τῶν ἱερῶν χρημάτων μνησθῆι κατακρημνίζεται). L'argomentazione dell'oratore è forzata e contraddittoria, giacché nello stesso passo egli lamenta la sorte dei Focesi ingiustamente cacciati dall'anfizionia per far posto a Μακεδόνες καὶ βάρβαροι ed esige che li si costringa a pagare il loro debito verso il dio (i Focesi non sono nominati, ma non si vede come si potrebbe altrimenti εἰσπραχθῆναι τῷ θεῷ).

L'orazione di Demostene è del 343, ovvero segue solo di pochi mesi l'inizio dei versamenti focesi<sup>1</sup>. Una volta riavviato il meccanismo, procedono speditamente, e di pari passo, la (parziale) ricostituzione degli ἱερὰ χρήματα e i lavori al tempio, che i documenti epigrafici attestano più o meno ultimati già attorno al 335. La partecipazione macedone è, nella *routine* pratica dei lavori, ridotta e defilata: pochi e irregolarmente presenti i naopi, designati come detto con l'etnico 'nazionale', quasi inesistente il contributo tecnico e imprenditoriale (e la prima cosa è evidentemente effetto della seconda)<sup>2</sup>.

Se il contributo diretto dei Macedoni non è rilevante, la loro inedita posizione di forza nel santuario ha senz'altro l'effetto di rilanciare una macchina amministrativa che aveva saputo sì affrontare efficacemente l'emergenza posta dalla distruzione del tempio, ma che troppe volte aveva risentito, in passato, di un'autorità insufficiente. L'istituzione del collegio dei naopi e la definizione delle diverse forme di finanziamento prima citate avevano fatto sì che l'anfizionia portasse piuttosto avanti i lavori al tempio negli anni precedenti il *golpe* di Filomelo<sup>3</sup>. Quel colpo di mano però, e la decennale guerra che ne era seguita, avevano risollevato il problema eterno della effettiva gestione interstatale del santuario e delle sue ingenti risorse finanziarie. Dal 346, l'anfizionia dispone indubbiamente di inediti strumenti per far rispettare le proprie decisioni: sul piano giuridico, la sua legittimazione su basi più ampie, figlia della terza guerra sacra; sul piano concreto, la forza (*in primis* militare) del nuovo stato-guida<sup>4</sup>.

Per la rendicontazione delfica, le attività del collegio dei naopi avevano indubbiamente rappresentato un primo salto di qualità. La necessità di registrare con chiarezza spese cospicue, movimenti di denaro notevoli, investimento di offerte (più o meno spontanee) provenienti dalle diverse zone del mondo greco – stati anfizionici *in primis* – aveva modificato, migliorandoli, gli usi del santuario in materia di registrazione contabile. Gli stessi Focesi avevano rivestito la loro parte di eversori del santuario non senza percepire questa necessità, crescente negli usi e nell'esperienza amministrativa di Delfi, di λόγον διδόναι: contraddizione in termini per loro irrisolvibile, e infatti irrisolta<sup>5</sup>. L'imposizione di una multa ai

1. Secondo G. MATHIEU, *Démosthène. Plaidoyers politiques, III. Sur les forfeitures de l'ambassade*, Paris, Les Belles Lettres, 1956<sup>2</sup>, 135, che suggeriva rapidamente un confronto tra i due ordini di documentazione, Demostene ignora (o finge di ignorare) che la prima rata dell'ammenda è stata versata.

2. *Supra*, 111 n. 3 per la presenza macedone e i documenti relativi. Per la conclusione dei lavori al tempio databile in base alle indicazioni epigrafiche cfr. cap. IV, 1.2, in part. pp. 223-4.

3. Riepilogo delle diverse fasi in BOUSQUET 1989, 6-7.

4. Su questo secondo aspetto, a proposito delle ammende anfizioniche non sempre effettivamente versate, richiama l'attenzione anche ROUX 1979, 164.

5. In Diod. XVI 27, 4 Filomelo, subito dopo la presa di Delfi, oltre a rassicurare l'opinione pubblica greca circa le future intenzioni dei Focesi, promette anche di sottoporre periodicamente gli ἱερὰ χρήματα a verifiche da parte dell'anfizionia (cfr. anche 24, 5). Qualunque responsabilità abbia avuto Filomelo nei saccheggi (*supra*, 87 e n. 1), la presa del santuario si configura però come *negazione* dell'autorità anfizionica, donde la difficoltà giuridica e formale, prima ancora che pratica, di dar seguito alle promesse.

saccheggiatori del tempio, come abbiamo visto, è presentata da Diodoro in termini di ἀπογραφέντα χρήματα: l'anfizionia recupera le sue funzioni avvalendosi di sistemi di registrazione contabile, già introdotti, che permettono un calcolo attendibile delle ricchezze σεσυλημένα. Allo stesso tempo, la ripresa della legalità coincide con un potenziamento di tali sistemi di trasparenza amministrativa, che produce abbondanza di minuziosi documenti contabili anche negli anni in cui il nuovo tempio di Apollo è già ultimato. Se è vero che le prime registrazioni contabili dei naopi risalgono ai loro primi anni di attività, dunque a prima della guerra<sup>1</sup>, un documento riepilogativo come la registrazione di tutte le rate dell'ὀφείλημα versato dai Delfii è compilato invece solo nel 325 (CID II, 31-32). Molto prima, immediatamente a ridosso delle riforme del 346, compaiono i primi documenti a noi noti che contengano liste complete di ieromnemoni. Può essere solo un caso, naturalmente. Lo sembra però assai meno se guardiamo alla documentazione successiva alla morte di Alessandro e, dunque, al periodo di più forte presenza macedone nel santuario, nettamente più scarsa e assai peggiore, anche, nella qualità e nel rigore<sup>2</sup>.

L'insieme dei dati lascia credere che i *parvenus* del santuario abbiano fatto di tutto per non esporre l'anfizionia di cui erano diventati la guida ad accuse come quelle che Demostene lanciava ancora nel 343. Se vale la mia interpretazione del problema dell'autonomia dei santuari, della sua centralità nel sistema delle relazioni interstatali greche, evidentemente non si tratta di mero orgoglio di *parvenus*. La tutela di uno stato *leader* è l'unico mezzo attraverso cui l'anfizionia, organismo sprovvisto di una sua diretta rappresentatività 'politica', riesca a esercitare di fatto e in concreto i compiti che le sono propri.

### 3.2. L'ANFIZIONIA COME TRIBUNALE INTERNAZIONALE

Nel periodo che segue la terza guerra sacra, l'anfizionia è coinvolta di nuovo, stavolta da arbitro esterno, in una delicata vicenda di gestione di un santuario 'internazionale'. È un capitolo noto del conflitto tra Atene e Delo per l'amministrazione del santuario di Apollo sull'isola. Su alcuni dei capitoli precedenti e successivi della contesa, a partire almeno dal primo quarto del V secolo, ci informano le fonti letterarie ed epigrafiche. Un possibile arbitrato, sfavorevole a Delo, è attribuito al vincitore di Platea Pausania da un aneddoto pseudo-plutarco: egli avrebbe reagito ironicamente («Come fate a dire che questa è la vostra patria se nessuno di voi è nato o nascerà qui?») a una 'rivendicazione dei diritti sull'isola' perorata dai Delii contro gli Ateniesi (Δηλίων δικαιολογουμένων περὶ τῆς νήσου πρὸς Ἀθηναίους καὶ λεγόντων ὅτι κατὰ τὸν νόμον τὸν παρ'αὐτοῖς οὔθ'αἱ γυναῖκες ἐν τῇ νήσῳ τίκτουσιν οὔθ'οἱ τελευτήσαντες θάπτονται). Il noto *tabu* richiamato da Pausania sembra peraltro avere origini solo successive, nel 426 stando a Tucidide e a Diodoro, ossia nel momento in cui un oracolo (delfico?) appoggia l'iniziativa ateniese di riproporre in forma più

1. CID II, 1-10. Il n° 1, il più antico documento sopravvissuto in questa classe di testi, è datato al 362/1.

2. Il primo documento delfico con elenco completo dei popoli rappresentati in quel momento nell'anfizionia e dei relativi ieromnemoni è CID II, 36, 1, ll. 21 ss. (arc. Cleone, 344/3); per l'evoluzione dello 'stile' contabile delfico dopo Alessandro cfr. cap. IV, 3.4. Sulla coincidenza tra ricca documentazione epigrafica nel santuario e presenza di una forte tutela esterna, interessanti considerazioni in LEFÈVRE 1998a, 139, che sottolinea però anche, opportunamente, la concentrazione dei testi in momenti di *crisi* come, appunto, i decenni in cui si dovette ricostruire il tempio di Apollo (257).

radicale la purificazione dell'isola compiuta a suo tempo da Pisistrato. Le stesse fonti attestano un rilancio in grande stile, nella stessa occasione, della locale πανήγυρις, e pochi anni dopo (422) un intervento ateniese ancora più radicale, che caccia i Delii dall'isola, ma anche l'immediato ritorno di questi, suggerito, in questo caso sicuramente, dal dio di Delfi. I testi epigrafici a loro volta registrano almeno per gli anni della guerra del Peloponneso l'attività contabile di una commissione di Ἀθηναίων Ἀμφικτύονες; negli anni a ridosso della fine della guerra, un intervento spartano che restituisce ai Delii «i sacrifici, i templi e i beni del dio»; pochi anni dopo, il ripristino del controllo ateniese e delle attività dei citati Ἀμφικτύονες<sup>1</sup>.

L'episodio che ci interessa qui sarebbe da porre, secondo la maggior parte degli studiosi, nel 344/3<sup>2</sup>. I Delii questa volta si appellano, nelle loro rivendicazioni, all'arbitrato dell'anfizionia di Delfi. Da Demostene sappiamo che Eschine viene designato dal popolo quale σύνδικος ὑπὲρ τοῦ ἱεροῦ τοῦ ἐν Δήλῳ εἰς τοὺς Ἀμφικτύονας e poi sostituito dall'Areopago con Iperide in quanto giudicato προδοτὴν εἶναι καὶ κακόνουν; le *Vite dei dieci oratori* confermano l'avvicendamento tra i due alla carica di ἐπὶ τὴν κρίσιν τὴν περὶ τοῦ ἱεροῦ τοῦ ἐν Δήλῳ ... συνήγορος; un frammento di Iperide aggiunge che rappresentante di Delo nella circostanza fu un Euticrate, noto per aver consegnato Olinto ai Macedoni quando era ipparco della città e per aver costantemente «parlato e agito negli interessi di Filippo»<sup>3</sup>. L'identificazione di Euticrate con lo ieromnemone dei re macedoni più volte presente nei testi delfici a partire dalla pila primaverile del 336 è molto dubbia<sup>4</sup>, ma è certo in ogni caso che i Delii scelsero di essere rappresentati presso l'anfizionia da un personaggio vicino a Filippo. Testi epigrafici successivi da Delo mostrano però che la causa fu vinta da Atene<sup>5</sup>.

1. Cfr. [Plut.], *apophth. Lac.* 230 C-D (su cui PICCIRILLI 1973a, n° 26, che anche per le incongruenze accennate nel testo identifica Pausania con il nipote dell'omonimo vincitore di Platea e data l'episodio non al 480 ca. ma al 422); Thuc. I 8, 1; III 104 (e cfr., per la purificazione pisistratea, Herod. I 64, 2); Diod. XII 58, 6-7; Thuc. V 1; Diod. XII 73, 1; Thuc. V 32, 1; Diod. XII 77, 1. Tra i testi epigrafici più significativi ricordo ID 89; 92; 93; 98: il primo è la più antica registrazione contabile nota da Delo (434/3 e 433/2: sulla cronologia cfr. COUPRY *ad loc.*), ma non menziona gli anfizioni, che compaiono invece in ID 93, del 410/9, e ID 92, di quegli stessi anni: sul problema COUPRY *ad loc.*; TOD 1946-48, *ad nrr.* 54 e 85; KENT 1948, 243, 258, che ipotizzava un collegamento tra istituzione degli anfizioni e trasferimento ad Atene, da Delo, del tesoro della lega navale, già nel 454. Il decreto spartano è TOD 1946-48, n° 99 = ID 87; ID 98 = SIG<sup>3</sup> 153 = IG II<sup>2</sup>, 1635 = MIGEOTTE 1984, n° 45 II.

2. SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, II, 373-4 (pila primaverile del 343); RAEDER 1912, 54-5, 170; V. MARTIN 1940, 548-9, 562-4; PICCIRILLI 1973a, n° 57; ENGELS 1989, 75-80; LEFÈVRE 1998a, 248 e n. 387 (con bibl. ult.). Per un momento più vicino alla pace anfizionica del 346 sono MOMIGLIANO 1934a, 142 e n. 1; WÜST 1938, 52; ELLIS 1976, 130-1; CARLIER 1990, 181. Sulla difficoltà di raggiungere conclusioni certe richiama comunque opportunamente l'attenzione JEHNE 1994, 128 e n. 76.

3. Dem. XVIII 134-6; [Plut.], *Vit. X orat., Aesch.*, 840 E; *Hyper.*, 850 A; *Hyper. fr.* 76 BLASS – JENSEN<sup>3</sup> (fr. dell'orazione delia di Iperide ai nrr. 67-75: sull'opera PARKER 1996, 222-7). Sull'ipparco di Olinto cfr. anche Dem. VIII 40; XIX 342; Diod. XVI 53, 2. LEFÈVRE 1998a, 206, nonostante la terminologia diversa impiegata dalle fonti, suggerisce che Iperide sia stato scelto nella circostanza come pilagoro.

4. La prima menzione è in CID II, 74, II, l. 23: sullo ieromnemone Euticrate vd. *infra*, 292, n° 9.

5. Cfr. ID 104-27 e successivi, testi della contabilità 'anfizionica' successivi alla data probabile dell'arbitrato. Sulla successiva amministrazione del santuario (ateniese fino al 314, indipendente dal 314 al 166, nuovamente ateniese dopo quella data) vd., dopo KENT 1948, VIAL 1984, 216-32; TRÉHEUX 1988; LINDERS 1988; REGER 1994, in part. 15-47, 249-76; BRUNEAU – BRUNET – FARNOUX – MORETTI 1996, 51-5, 110-6; con particolare riguardo alle attività economiche e bancarie gestite dal santuario: BOGAERT 1968, 126-92; MIGEOTTE 1984, 364-5 e n° 45. Non posso qui discutere le eventuali ripercussioni 'monumentali' a Delo dell'arbitrato anfizionico favorevole ad Atene, ipotizzate nelle discussioni su identificazione e cronologia del *Pythion* delio (VALLOIS 1944, 33 ss., 279 ss.; J. COUPRY, in *Études déliennes*, «BCH» Suppl. 1, Athènes-Paris 1973, 147-56; H. GALLET DE SANTERRE, «BCH»

In questa vicenda sono molto discussi l'eventuale coinvolgimento della Macedonia e, più in generale, il ruolo dell'anfizionia delfica quale tribunale internazionale *super partes*. Circa il primo punto, la *leadership* anfizionica esercitata da Filippo in questi anni e la notizia relativa a Euticrate hanno suggerito un intervento diretto della Macedonia. L'esito finale della vertenza è stato in genere interpretato come prova di un abile uso dell'anfizionia da parte di Filippo, volto a migliorare le relazioni con Atene anche a costo di ingannare spregiudicatamente i Delfi sul futuro esito della causa; in ogni caso, Atene avrebbe subito passivamente la vicenda, accettando l'arbitrato anfizionico «non perché fosse la *polis* più potente e, quindi, sicura del verdetto arbitrale favorevole. Essa comprendeva che le era stata tesa una trappola (...), e che non poteva rifiutare la soluzione giuridica della vertenza, senza dichiararsi vinta in partenza»<sup>1</sup>.

Alla tesi del 'complotto' si potrebbe ribattere che un intervento arbitrale dell'anfizionia poteva realizzarsi solo su richiesta di *entrambe* le parti in causa<sup>2</sup>, e ciò varrebbe a maggior ragione se, come in questo caso, la causa era intentata da uno stato estraneo all'associazione a uno che vi era invece rappresentato: ma le scarse notizie di cui disponiamo circa la procedura degli arbitrati anfizionici sconsigliano di contare troppo su questo argomento. Di maggior peso è il richiamo, una volta ancora, alla clausola della pace del 346 che attribuisce all'anfizionia la tutela di πάντα τὰ πρὸς εὐσέβειαν καὶ κοινὴν εἰρήνην καὶ ὁμόνοιαν τοῖς Ἑλλησιν ἀνήκοντα, ruolo che si misura concretamente – e la vicenda Delo-Atene ne è una dimostrazione ulteriore – almeno *anche* con la gestione di aree sacre (e relativi proventi) in qualche misura 'sovraccittadini' o almeno non esclusivamente cittadini. Che poi nello specifico l'iniziativa sia venuta dai Delfi, e che questi abbiano cercato di ottenere il massimo facendosi rappresentare a Delfi da un amico di Filippo, è comprensibile anche senza postulare un intervento diretto, più o meno sleale, del re macedone<sup>3</sup>. Al di là delle illazioni di Demostene, se gli Ateniesi preferirono a Eschine un σύνδικος di provata fede antimacedone come Iperide non fu, evidentemente, per calcoli di politica internazionale<sup>4</sup>, ma per ragioni contingenti che non conosciamo o, semplicemente, per la sua supposta o effettiva maggiore competenza in materia.

100 [1976], 291-8, e in *Rayonnement grec. Hommages à Ch. Delvoye*, Bruxelles 1982, 201-26; G. ROUX, «BCH» 105 [1981], 41-78 [61-71]; BRUNEAU – DUCAT 1983<sup>3</sup>, nrr. 24 e 42), né le eventuali connessioni con l'impulso ateniese al culto di Apollo Pizio a Delo, ben noto in età ellenistica (BRUNEAU 1970, 125 ss.).

1. PICCIRILLI 1973a, n° 57, che fa sua la tesi del complotto; di 'uso' dell'anfizionia da parte di Filippo parlano pure, con toni diversi, MOMIGLIANO 1934a, 142; WANKEL 1976, 727 ss.; GALLET DE SANTERRE, in *Rayonnement grec*, cit. (204); ENGELS 1989, 75, 78-9; CARLIER 1990, 181-2; PARKER 1996, 222-7.

2. RAEDER 1912, 170 (che, escludendo che l'anfizionia agisse da tribunale d'arbitrato permanente, ritiene che il ricorso a essa in questo caso presupponga appunto l'accordo delle due parti); V. MARTIN 1940, 548 n. 2.

3. Non so invece quanto possa aver giocato, nella scelta della, il precedente del 421, quando un intervento dell'*oracolo* di Delfi era stato determinante per il rientro sull'isola dei Delfi cacciati l'anno prima dagli Ateniesi (Thuc. V 32, 1; Diod. XII 77, 1): l'episodio era lontano, lo scenario 'internazionale' completamente diverso, e l'anfizionia ne era rimasta apparentemente estranea.

4. Per la scelta di Iperide come fallita 'provocazione' contro la Macedonia, cfr. WÜST 1938, 53 (ma Delo era per Atene troppo importante per essere sacrificata sull'altare di una partita a scacchi con la Macedonia, soprattutto in un momento di rapporti relativamente buoni con quest'ultima, tra la pace di Filocrate e l'estate del 343: su questa fase MARKLE 1976, 92-5); secondo ELLIS, invece, Eschine sarebbe stato accantonato perché il suo impegno pro-Focesi nel 346 poteva alienare ad Atene le simpatie di parte del sinedrio (1976, 131; *contra*, CARLIER 1990, 346 n. 21). Sull'argomento anche ENGELS 1989, 76-7.

Qualunque sia stato il motivo della scelta, fu una scelta felice: essa presuppone una fiducia nella serenità di giudizio dell'anfizionia che sconsiglia di spiegarne il verdetto alla luce degli interessi di Filippo. Se anche l'anfizionia si pronunciò a favore di Atene per mostrare in modo eclatante la propria autorevolezza e imparzialità, o per punire le mire delie di sottoporre il santuario a un più rigido controllo *locale* (esportando così il modello anfizionico alla fine vincente, a Delfi, sulle pretese 'regionalistiche' dei Focesi<sup>1</sup>), o, ancora, per dare seguito alla linea della 'riconciliazione' con i vinti del 346 che aveva caratterizzato diverse iniziative anfizioniche post-belliche, in nessuno di questi casi appare dimostrabile al di là di ogni dubbio un intervento o una pressione di Filippo.

Veniamo al secondo punto in discussione. Dopo gli studi classici di Raeder, Bonner e Smith, Piccirilli, F. Lefèvre ha recentemente riesaminato la casistica nota in tema di arbitrati interstatali affidati all'anfizionia e, più in generale, il problema delle sue attribuzioni giuridiche<sup>2</sup>. Il suo esame attento ed esauriente mi esime dal riprendere qui l'argomento nel suo complesso: ne emerge il quadro di una competenza giudiziaria teoricamente amplissima, che dall'applicazione delle leggi anfizioniche *stricto sensu* e dalla sfera religiosa si estende, sia pure con alcune limitazioni, al diritto privato, alla regolamentazione dei comportamenti delle parti in guerra e a un'ampia gamma di arbitrati interstatali (per lo più relativi a stati membri). Come già Piccirilli sottolineava, l'anfizionia non è una corte permanente, il che limita notevolmente la sua attività giudiziaria di fatto: persino la vigilanza sulla concreta applicazione delle leggi anfizioniche è spesso delegata agli stati membri, e il ricorso al suo ruolo arbitrale, pur attestato in una serie di casi, risulta tutt'altro che regolare, probabilmente proprio per difficoltà pratiche<sup>3</sup>. Agli autori di età romana più interessati alla storia dell'associazione non sfugge l'importanza delle ἀμφικτυονικά δίκαια nella regolamentazione dei rapporti tra le πόλεις, ma la definizione di κοινὸν τῶν Ἑλλήνων δικαστήριον riservata da un commentatore di Demostene sembra immotivata o almeno eccessiva alla luce dei casi effettivamente noti<sup>4</sup>.

La richiesta di arbitrato avanzata dai Delii si rifà dunque a una competenza esercitata tradizionalmente, ancorché non regolarmente, dall'anfizionia, e dalla casistica nota si distingue solo nell'essere promossa da uno stato non anfizionico: peraltro l'incompletezza

1. L'opposizione modello 'locale' / modello 'anfizionico-interstatale' si prestava peraltro, nel caso di Delo, a interpretazioni diverse: i Delii poterono a loro volta equiparare a quella dei Focesi a Delfi l'invadenza ateniese nell'amministrazione del loro santuario (così suggerisce JEHNE 1994, 129 n. 82; un documento frammentario pubblicato da V. CHANKOWSKI, «BCH» 125 [2001] 175-93 informa ora su un processo per sottrazione di ἱερὰ χρήματα a Delo, nel quale furono coinvolti i collegi dei naopi del santuario per il 346/5 e il 345/4: come osserva la Chankowski, dietro la vertenza del 343 si intravedono specifiche contestazioni delie alla correttezza dell'amministrazione ateniese).

2. RAEDER 1912, 164-76; BONNER – SMITH 1943; PICCIRILLI 1973a, nrr. 6, 8, 17, 41, 53, limitatamente al periodo arcaico e classico, da integrare ora, per il periodo ellenistico-romano, con AGER 1996, nrr. 1, 88, 133, 163, 166, 167; MAGNETTO 1997, nrr. 2, 6. Sul problema generale LEFÈVRE 1998a, 241 ss., in part. 246-50 per gli arbitrati interstatali; cfr. anche ID. 1998c, 118.

3. LEFÈVRE 1998a, 254-6; cfr. PICCIRILLI 1972; 1973a (*loc. cit.*), secondo cui il ricorso all'anfizionia come sede arbitrale fu irregolare forse anche per i dubbi sulla sua parzialità, e in ogni caso ristretto a casi attinenti alla religione comune e all'attenuazione delle asprezze della guerra (*supra*, 123-4; cfr. anche la cauta valutazione di RAEDER 1912, 164 ss. e ora di JEHNE 1999, 348-9 e n. 199).

4. *Hyp. Dem. V*, su cui PICCIRILLI 1973, 169 e LEFÈVRE 1998a, 255 n. 425, che richiama anche (248-9), per gli interventi arbitrati dell'anfizionia nei conflitti tra città, Strab. IX 3, 7, 420 C. e Dion. Hal., *ant. Rom.* IV 25.



della documentazione di cui disponiamo non garantisce in modo assoluto dell'unicità dell'evento<sup>1</sup>. In sé, esso non è sufficiente a dimostrare un ampliamento – o un abuso – delle funzioni arbitrali, e in senso lato giudiziarie, dell'anfizionia negli anni di Filippo. Tale ampliamento sembra invece suggerito da indizi nelle fonti letterarie, che non si lasciano ricondurre però con certezza a circostanze note, sì da diventare prove di un impiego deliberato dell'anfizionia *al di là* delle materie che le erano proprie e che abbiamo prima ricordato. Così è per l'allusione di Demostene alla propria lealtà ad Atene, mantenuta anche mentre gli veniva «intentato un processo di fronte agli anfizioni» (XVIII 322: οὐκ εἰς Ἀμφικτύονας δίκας ἐπαγόντων ... οὐδαμῶς ἐγὼ προδέδωκα τὴν εἰς ὑμᾶς εὐνοίαν): non è certo infatti che il riferimento sia alla mancata consegna di Demostene ad Alessandro, dopo la rivolta e la presa di Tebe, affinché fosse processato ἐν τῷ τῶν Ἑλλήνων συνεδρίῳ, secondo l'ambigua espressione di Eschine che, qui come altrove, potrebbe alludere piuttosto alla lega di Corinto<sup>2</sup>. E Pausania si limita a riecheggiare Demostene quando afferma, generalizzando, che i re macedoni τοὺς ἀνθεστηκότας σφίσιν Ἑλλήνων ἐς Μακεδονίαν ἐβιάσαντο ἀποσταλῆναι, διδόναι δὲ αὐτοὺς ἐν Ἀμφικτύοσιν εἶων λόγον (VII 10, 10). Nell'insieme, davvero troppo poco per ammettere l'idea di un'anfizionia 'braccio giudiziario' della Macedonia in Grecia e, in particolare, di un suo uso stabile e istituzionalizzato come tribunale politico della lega di Corinto, che ha avuto sostenitori molto illustri. Anche in questo campo, tutto quello che si può attribuire con certezza a Filippo è il recupero di funzioni tradizionali, al più rivestite di nuova autorità se ammettiamo nella sostanza la notizia diodorea di un'anfizionia custode «della pietà, della pace comune e della concordia» tra i Greci<sup>3</sup>.

1. LEFÈVRE 1998a, 248 ritiene che l'oggetto del contendere – l'amministrazione di un importante santuario di *Apollo* – giustifichi per sé il caso senza confronti di un arbitrato richiesto all'anfizionia delfica da uno stato che non ne era membro.

2. III 161, da cfr. con III 254 (riunione del «sinedrio dei Greci» in occasione delle Pitiche). Per quest'ultimo passo i moderni pensano in genere alla lega di Corinto (sul problema: KAERST 1897, 522 ss.; LARSEN 1925-26, 54-5; BONNER – SMITH 1943, 7 n. 34; WANKEL 1976 *ad Dem.* XVIII 322; LEFÈVRE 1998a, 180-1, con bibl. ult.). Nel caso che ci interessa la possibilità di un riferimento all'anfizionia, dato il parallelo con Demostene, non è del tutto da escludere (così da ult. LEFÈVRE, *loc. cit.* e 247), ma un indizio forte in senso contrario viene dal confronto con un analogo riferimento ad azioni giudiziarie intentate ἐν τῷ τῶν Ἑλ[λ]ήνων συνεδρίῳ nel decreto di Alessandro per il ritorno degli esuli a Chio, in cui il riferimento alla συμμαχία sembra certo (SIG<sup>3</sup> 283 = TOD 1946-48, n° 192, II. 14-15: cfr. EHRENBERG 1938, 25-8; HEISSERER 1980, 93-5, 227).

3. *Supra*, 2.3.4; in questo senso limitativo si può porre in relazione la vertenza Delo-Atene con il ruolo di custode della κοινὴ εἰρήνη attribuito all'anfizionia secondo Diodoro: JEHNE, che nega quest'ultimo, esclude si possa vederne la conferma in una vicenda che si spiega solo con una tradizionale e limitata funzione arbitrale dell'associazione (1994, 128-9). Un collegamento tra l'arbitrato del 344/3 (?) e il nuovo peso internazionale dell'anfizionia era suggerito da WÜST 1938, 53-4. Per l'anfizionia come tribunale permanente della lega di Corinto: SCHAEFER 1885-87<sup>2</sup>, III, 57 e n. 3, 216 e n. 1; DE SANCTIS 1897, 216-7; A.W. PICKARD-CAMBRIDGE in *CAH* VI (1927), 267; più prudenti HAMMOND – WALBANK 1988, 17; contrari KAERST 1897, 521 ss.; RYDER 1965, 161-2. LEFÈVRE, pur accogliendo le testimonianze di Demostene e di Pausania e ammettendo un impulso alle funzioni giudiziarie dell'anfizionia da parte dei re macedoni, ricorda però l'eccezionalità del momento, con Alessandro «soucieux d'asseoir son autorité au plus vite», senza dimenticare che l'azione di Demostene aveva in passato, se non nel caso specifico, avuto diretta attinenza con gli interessi e le competenze dell'anfizionia. Egli è in definitiva giustamente cauto su un ruolo istituzionale dell'anfizionia come tribunale della lega di Corinto (1998a, 247-8, 255-6). In 1998c, 118 n. 10, nel pubblicare un testo delfico assai frammentario, probabilmente da mettere in relazione alla rifondazione della lega da parte di Antigono e Demetrio nel 302, Lefèvre ipotizza

### 3.3. Ἡ Πυθία φιλιππίζει. L'ORACOLO DELFICO NEGLI ANNI DI FILIPPO II

Sui rapporti di Filippo con l'oracolo delfico Demostene interviene, a quanto sappiamo, in due occasioni. Il primo intervento è del 343: nella III *Filippica*, dopo un richiamo particolarmente sanguinoso alla 'barbarie' del macedone, paragonato a uno schiavo o un bastardo che dilapidi un patrimonio non suo (30-31), l'oratore attacca due cardini della posizione di forza di Filippo a Delfi, la presidenza dei giochi pitici (per giunta esercitata attraverso «schiavi») e il diritto di precedenza nella consultazione dell'oracolo (προμαντεία), strappato ai popoli anfizionici e «del quale neanche tutti i Greci partecipano» (32). Il secondo intervento ci è noto indirettamente da Eschine, Plutarco e Cicerone: nel 339 ad Atene, alla vigilia dell'ingresso di Filippo nella quarta guerra sacra, di fronte a *omina* nefasti che turbano la celebrazione dei Misteri qualcuno propone di consultare l'oracolo delfico, ma viene irriso da Demostene, φιλιππίζειν τὴν Πυθίαν φάσκων; egli ribadisce le sue accuse anche dopo che la Pizia, effettivamente consultata, ha emesso δεινὰ μαντεύματα, e gli Ateniesi lo seguono nel non tenerne conto<sup>1</sup>.

Il contesto polemico in cui le due informazioni sono inserite suggerisce prudenza e impone riscontri e verifiche a più ampio raggio. Demostene accusa Filippo di calpestare le norme che regolano l'accesso all'oracolo, e quest'ultimo di essere asservito agli interessi del re e dunque non più credibile. Se quest'ultima accusa investe in pieno l'autorità etico-religiosa di Delfi e come tale può aver destato scalpore ad Atene, ma è al tempo stesso un *tópos* della polemica politica interstate, in Grecia, almeno dai tempi delle guerre persiane<sup>2</sup>, l'accusa contro Filippo concorre invece a un altro *tópos*, tutto demostenico: la polemica, spesso condotta con un (apparentemente) rigoroso profilo 'giuridico', contro il nuovo corso inaugurato a Delfi<sup>3</sup>. Cronologicamente le due accuse si presentano, nella tradizione, sfalsate di qualche anno, ma non si possono non cogliere le interferenze tra i due piani, e coerente appare il clima generale ricostruito da Demostene: una sostanziale delegittimazione dell'oracolo, della sua autorità e delle procedure legate – anche sul piano pratico – alla sua fruizione.

cautamente che anche nella valorizzazione in senso giudiziario dell'anfizionia la lega del 302 si sia ispirata all'età di Filippo e Alessandro (nel decreto in questione, un «Alessandro» è menzionato alla l. 11, e alla l. 12 si leggono le parole ἐκδικεῖσθαι ἐν τῶι ἐν Δελφοῖς ἱερῶι).

1. Aesch. III 130; Plut., *Demosth.* 19,1 – 20, 1; Cic., *Div.* II 57, 118. Le citazioni nel testo vengono rispettivamente da Eschine e da Plutarco: il primo riferisce le accuse di Demostene al momento precedente la consultazione dell'oracolo (proposta da un Ameiniades, «a prophet») per PARKE – WORMELL 1956, I, 237), il secondo a dopo che questa era avvenuta. Non c'è vera contraddizione tra le due notizie.

2. Sul dubbio atteggiamento di Delfi – oracolo e anfizionia – al tempo dell'invasione di Serse, bibl. *supra*, 39-40 n.; per una valutazione (nel complesso discutibile) degli opposti schieramenti 'internazionali', pro e contro l'oracolo delfico, nei decenni centrali del V secolo e durante la guerra del Peloponneso cfr. GIULIANI 1993, con le mie osservazioni per la fondazione di Turii in MARI 2000, 261-4. Nel racconto plutarceo Demostene giustifica la propria 'empietà' con esempi tratti dal passato, ἀναμνήσκων Ἐπαμινώνδου τοὺς Θηβαίους καὶ Περικλέους τοὺς Ἀθηναίους, ὡς ἐκέينو τὰ τοιαῦτα δειλίας ἠγούμενοι προφάσεις ἐχρῶντο τοῖς λογισμοῖς. Sulle reazioni dell'opinione pubblica vd. *infra*.

3. La *membership* anfizionica, giudicata doppiamente illegale perché aveva prodotto l'espulsione di uno stato membro e perché aveva introdotto i 'barbari' macedoni nel sinedrio (2.3.2); la presidenza dei giochi pitici, non contestata sul piano giuridico ma, in quanto conseguenza della *membership* anfizionica, illegale a sua volta (2.3.3, e cfr. MARI 1999c); la 'scorretta' gestione degli ἱερὰ χρήματα, di cui Demostene accusa l'anfizionia: in concreto, l'anfizionia a guida macedone degli anni successivi alla guerra sacra (3.1).

Cominciamo dall'aspetto giuridico: dal rilievo, cioè, relativo alla προμαντεία. L'appartenenza del brano citato al testo originale e autentico della III *Filippica* è discussa, ma l'informazione relativa alla προμαντεία quadra sia con quanto altrove ci dice Demostene stesso<sup>1</sup>, sia con quanto ci è noto della procedura generale di consultazione dell'oracolo. In questo campo restano valide le conclusioni di un esemplare saggio di J. Pouilloux, che ha inequivocabilmente definito, sulla base di riscontri letterari ed epigrafici, la *promanteia* come un 'diritto di precedenza' concesso dalla città di Delfi, che disciplina l'accesso all'oracolo dando luogo a un'articolata gerarchia. In questa graduatoria, i Delfii occupano comunque il primo posto; tra tutti gli altri, gli anfizioni sono privilegiati rispetto ai non anfizioni, e i Greci in generale rispetto ai barbari. Speciali concessioni della *promanteia* καθάπερ τοῖς ἱερομνήμοσι estendono artificiosamente la categoria degli anfizioni, e all'interno di ciascuna categoria è ancora la *promanteia* a determinare ulteriori e mobili graduatorie: Pouilloux distingueva una *promanteia* 'ordinaria', come quella concessa prima ai Tarantini e poi ai Turii «tra tutti gli Italioti», e una 'straordinaria', come quella che Filippo ottiene, stando a Demostene, tra tutti gli anfizioni, e di cui già i Tebani avevano goduto negli anni di massima influenza nel santuario<sup>2</sup>.

Le concessioni individuali di *promanteia*, numerose nei decreti di prossenia delfici, non escono da questo schema generale, e valgono dunque solo all'interno della categoria 'collettiva' cui ciascuno appartiene; per gli individui e per i gruppi che si trovano nella stessa posizione in graduatoria una richiesta contemporanea di consultazione dell'oracolo rende necessario un sorteggio<sup>3</sup>. Di conseguenza, la *promanteia* individuale è un titolo onorifico dagli scarsi risvolti pratici, diversamente da quella collettiva, la cui concessione determina ogni volta mutamenti della gerarchia esistente.

Dal punto di vista di Demostene, perciò, la *promanteia* concessa a Filippo viola questo sistema in due aspetti: essa permette a un non greco di scavalcare in graduatoria anche i Greci che occupano una posizione di privilegio (gli anfizioni) e tratta un individuo alla stregua di uno stato, ignorando cioè la limitata portata che per solito hanno le concessioni individuali di *promanteia*. Non si può non vedere un legame stretto con la *membership* anfizionica concessa

1. XIX 327: la προμαντεία è tra i privilegi di cui il *new deal* delfico ha privato gli Ateniesi, che tornano, nella III *Filippica*, tra gli anfizioni scavalcati in questo campo da Filippo. Hanno difeso la validità di quest'ultimo passo PH. É. LEGRAND, «REG» 13 (1900), 281-301 (285 ss.); POUILLOUX 1952.

2. POUILLOUX 1952; interpretazioni diverse (oggi abbandonate) della προμαντεία in TH. HOMOLLE, «BCH» 19 (1895), 5-69 (61) e AMANDRY 1950, 112 n. 3; l'idea di un ordine gerarchico nella consultazione dell'oracolo era suggerita già da BÜRCEL 1877, 151 ss. e da LEGRAND, *art. cit.*, 288; ampia discussione in ROUGEMONT 1977, 71-6. Del decreto di concessione (o restituzione) della *promanteia* ai Turii *ex aequo* con i Tarantini (HOMOLLE, «BCH» 20, 1896, 678 ss. = *SIG*<sup>3</sup> 295) e della relativa bibl. discuto in MARI 2000, 280-5; la concessione ai Tebani del diritto di consultare l'oracolo «per primi dopo i Delfii» (una *promanteia* straordinaria, che contemporaneamente attesta la posizione di assoluta preminenza dei Delfii) è testimoniata da un altro decreto (HOMOLLE, «BCH» 23, 1899, 517-9 = *SIG*<sup>3</sup> 176), datato con l'arconte Mnasimaco al 360/59 (BOUSQUET 1989, 7). Quella riassunta nel testo è la ricostruzione più articolata, e più convincente, delle due che Pouilloux propone della gerarchia di accesso alla Pizia (507 ss.), l'unica che a mio parere renda ragione delle numerose testimonianze da lui considerate. Ogni tentativo di definire più precisamente l'ordine di accesso all'oracolo (spesso modificato, per giunta, da nuovi privilegi) è arbitrario: così è per la graduatoria ricostruita, tra i popoli anfizionici, da ROUX 1976, 75 ss., semplice ripetizione della sequenza fissa degli ἔθνη nelle liste degli ἱερομνήμονι.

3. Nel suo studio Pouilloux richiamava, per il ricorso al sorteggio, la condizione di ὁμοκλάροι di Tarantini e Turii testimoniata dal citato *SIG*<sup>3</sup> 295, ll. 14-18, e un'allusione di Aeschyl., *Eum.* 31-33).

a Filippo, contro la quale Demostene muove sostanzialmente le stesse rimostranze, e che è la premessa giuridica di tutti gli altri privilegi ottenuti dal re a Delfi. Formalmente ammesso quale rappresentante unico del suo stato nell'anfizionia – condizione che di fatto apre la porta a una presenza ufficiale, oltre che pratica, di *Macedoni* nel sinedrio –, Filippo appare anche come il rappresentante unico della Macedonia presso l'oracolo. La circostanza conferma non solo quanto si diceva della dialettica re/Μακεδόνες a proposito della *membership* anfizionica, ma forse anche, nella concreta prassi di governo, uno dei tratti più conservativi della monarchia macedone: ovvero la centralità, nella figura del re, del ruolo di «grand prêtre», di rappresentante *religioso* dello stato<sup>1</sup>. La protesta di Demostene non è priva dunque di fondamenti giuridici – peraltro non esplicitati –, ma non ha ovviamente senso laddove si colleghi la *promanteia*, anche nelle *forme* in cui Filippo la riceve, alla ormai acquisita *membership* anfizionica.

Per valutare il peso della seconda accusa mossa da Demostene – il φιλιππισμός dell'oracolo – conviene partire proprio dalla tradizione che ce ne parla. Eschine insiste sull'«empietà» dell'accusa, e scarica interamente sull'avversario la colpa di aver allontanato i concittadini dalla retta via dell'εὐσέβεια prima e nel corso della quarta guerra sacra: ma di fatto, nel 339 Demostene ha buon gioco a convincere gli Ateniesi dell'inattendibilità dei δεινὰ μαντεύματα pitici (l'espressione è di Plut., *Demosth.* 19, 1)<sup>2</sup>. Inserita nel quadro generale dei rapporti dell'oracolo con Atene in questi anni, questa considerazione conferma almeno in parte la ricostruzione di essi fornita da Parke in uno studio classico della fine degli anni '60. Parke, ricordando come l'oracolo di Dodona fosse stato già popolare, in passato, ad Atene in momenti di scarsa fiducia nell'imparzialità di Delfi<sup>3</sup>, vedeva accentuarsi questa tendenza a partire dalla fine della terza guerra sacra e fino alla morte di Alessandro. Indizi in questo senso erano colti in un paio di rispettosi richiami di Demostene all'autorità dell'oracolo di Dodona – e in particolare, in uno dei due casi, alla sua fiducia nella buona τύχη di Atene –, e, per il regno di Alessandro, nel noto episodio della protesta di Olimpiade

1. Un richiamo in questo senso, a proposito dei documenti epigrafici dalla Macedonia che attestano la frequenza di interventi regi in questioni religiose (anche se più propriamente si tratta di questioni organizzative e amministrative, legate cioè più genericamente alla sfera del pubblico che a quella specificamente sacrale), è in HATZOPOULOS 1996a, I, 422-3, con rinvio alla bibliografia 'classica' sull'argomento, che muoveva per lo più dalla definizione aristotelica del 're eroico' come comandante, giudice e sommo sacerdote (*pol.* III 14, 1285 b). LEFÈVRE propone con molta cautela di leggere una concessione di *promanteia* a (Antigono e) Demetrio Poliorcete «e ai discendenti», sul modello del privilegio concesso a Filippo nel 346, in un testo delfico molto lacunoso, ma da connettere con ogni probabilità al coinvolgimento di Delfi e dell'anfizionia nella rifondazione della lega di Corinto da parte dei due sovrani nel 302 (1998c, 117, a proposito della l. 10: l'ipotesi alternativa è che si tratti invece di una sanzione anfizionica alla ἡγεμονία τῶν Ἑλλήνων, sul modello piuttosto della politica di Alessandro nel 336: cfr. *infra*, 222 n. 4).

2. Per PARKE – WORMELL 1956, I, 237, «The pious were shocked at this irreligious view of the oracle, and sceptics in later ages quote the phrase with damaging effect, but Demosthenes won his point». È notevole che nello stesso contesto Eschine colleghi la gloria attinta dai Macedoni all'epoca della sua orazione (il 330) alla loro esemplare εὐσέβεια nei confronti di Delfi (III 132: καὶ τοὺς αὐτοὺς ὀρῶμεν τῆς τε δόξης ταύτης καὶ τῆς ἐπὶ τὸν Πέρσιν ἡγεμονίας ἡξιωμένους, οἱ καὶ τὸ ἐν Δελφοῖς ἱερὸν ἠλευθέρωσαν;). Sulle reciproche accuse di ἀσέβεια e sull'impiego di un linguaggio religioso nella lotta politica ateniese fra la fine del IV sec. e il primo ellenismo rinvio a un mio contributo in O. Palagia – S. Tracy (a cura di), *Macedonians in Athens 323-229 B.C.*, International Conference, Athens 2001, Oxford (in c. di s.); cfr. anche PARKER 1983, 257 ss., 268 ss.

3. PARKE 1967, 136-7, 149-50, 216-7 per consultazioni ateniesi di Dodona durante la guerra del Peloponneso; sui difficili rapporti Atene-Delfi in quegli anni cfr. GIULIANI 1993 (ma vd. 136 n. 2).

contro l'invadenza ateniese nel santuario epirota<sup>1</sup>. Ora, la tesi di Parke di un boicottaggio ateniese della Pizia a vantaggio dell'oracolo dodoneo in questi anni è probabilmente eccessiva: le testimonianze da lui stesso raccolte per altre epoche mostrano la possibilità (del resto ovvia) di consultazioni *parallele* dei due oracoli su uno stesso soggetto, mentre il confronto con il boicottaggio dei giochi pitici è rischioso, se sono fondate le mie riserve su quest'ultima notizia<sup>2</sup>. Tuttavia i diversi episodi considerati, e soprattutto la polemica condotta da Olimpiade, confermano un interesse particolare di Atene per Dodona in questi anni, che può essere motivato in effetti, in parte almeno, da sfiducia verso Delfi.

Al quadro di Parke aggiungono poco le notizie di cui disponiamo sulle relazioni tra la Pizia e Filippo. La sanzione delfica all'accordo con i Calcedici, già discussa (1.1), testimonia di un precoce interesse del re per la riscoperta e l'utilizzazione dell'arcaica autorità 'interstatale' dell'oracolo, ed è anche l'unica notizia veramente certa, ma risale a un'epoca molto lontana da quella del supposto φιλιππισμός pitico. Per il resto, la tradizione letteraria sull'argomento è tutto un fiorire di aneddoti di scarso valore, quasi sempre scopertamente *ex eventu*, spesso parte di uno scenario romanzesco, collocati in epoche diverse e non sempre definibili della vita del sovrano: a Filippo, che ha spiato Olimpiade giacere con un serpente, la Pizia preannuncia la perdita dell'occhio 'colpevole' e ordina di sacrificare ad Ammone e onorarlo sopra tutti gli dèi (una storia che non poté circolare prima della visita di Alessandro a Siwah)<sup>3</sup>; preannuncia che il suo successore e il futuro signore del mondo sarà ὅστις τὸν Βουκέφαλον ἵππον ἀλλόμενος διὰ μέσης τῆς Πέλλης διοδεύσει<sup>4</sup>; invia messaggi cifrati per metterlo in guardia – invano – dalla mano che lo ucciderà<sup>5</sup>. Non più che un barlume di autenticità si coglie nel

1. Dem. XVIII 253; XIX 297-299 (cfr. Din. I 78; 98), su cui PARKE 1967, 139 ss.; per l'episodio relativo a Olimpiade, Hyper. III (*Eux.*) 24-25 (*infra*, 255 n. 1). Plut., *Phoc.* 28, 3 cita poi un supposto oracolo dodoneo che avrebbe messo in guardia con qualche anno di anticipo gli Ateniesi dall'insediamento di una guarnigione macedone a Munichia (decretato da Antipatro nel 322: PARKE 1967, 143).

2. *Supra*, 2.3.3. Attestano consultazioni 'parallele' Dem. XXI 51-52, per l'introduzione in Atene di feste per Dioniso, in epoca non precisabile (PARKE – WORMELL 1956, II, n° 282 = FONTENROSE 1978, H28; per una datazione nella prima metà del IV sec., legata agli approcci ateniesi verso Alceta, cfr. HAMMOND 1967, 511), e Xen., *vect.* 6, 2-3, per gli anni dell'occupazione focese di Delfi, almeno come possibilità teorica a proposito delle proposte avanzate nell'operetta (PARKE 1967, 84, 139; per altri casi, non limitati ad Atene, di consultazioni 'parallele', non necessariamente motivate da scetticismo verso uno specifico oracolo, GIULIANI 2000, 9-10; sulla cronologia dei Πόροι *supra*, 91 n. 4). Ci è nota in effetti almeno una consultazione ateniese della Pizia in piena guerra sacra (SIG<sup>3</sup> 204 = PARKE – WORMELL 1956, II, n° 262 = FONTENROSE 1978, H21); alla casistica considerata da Parke per l'età di Alessandro è forse da aggiungere, poi, FONTENROSE 1978, H30.

3. Plut., *Al.* 3 (= PARKE – WORMELL 1956, II, n° 269 = FONTENROSE 1978, Q211, e cfr. BRAUN 1952; HAMILTON 1969, *ad loc.*). Il responso è comunicato al re dal suo inviato Cherone di Megalopoli, non altrimenti noto, forse un personaggio storico, inserito nel racconto in quanto noto come emissario di Filippo e/o per i suoi rapporti con Delfi (i Megalopoliti sono attivamente presenti nel santuario nel IV sec., contribuendo alla sua ricostruzione (CID II, 4, col. III, 50 ss.; 5, col. I, 23-49; 6, A, 9-10) e richiedendo, invano, l'ammissione tra le πόλεις Ἀμφικτυονίδες: *supra*, 107 s.). Sul responso cfr. anche *infra*, 216 s.

4. È la tradizione romanzesca a riferire l'episodio (Ps. Callisth. I 15 e 17 = PARKE – WORMELL 1956, II, n° 507 = FONTENROSE 1978, Q212).

5. In Diod. XVI 91, 2 e Paus. VIII 7, 6 è il famoso responso della Pizia sulla spedizione asiatica (ἔστυπται μὲν ὁ ταῦρος, ἔχει τέλος, ἔστιν ὁ θύσων), interpretato erroneamente come indizio della fine imminente dell'impero persiano (PARKE – WORMELL 1956, II, n° 266, e cfr. I, 238, dove la storicità dell'episodio non sembra scartata del tutto; FONTENROSE 1978, Q213); l'aneddoto secondo cui la Pizia avrebbe messo in guardia Filippo dalla pericolosità dei carri, alludendo al fatto che l'attentatore Pausania *in capulo gladii ... quadrigam habuit*

risponso con il quale l'oracolo incoraggia Filippo a servirsi della corruzione per consolidare la propria posizione in Grecia (ἀργυρέαις λόγχαισι μάχου καὶ πάντα νικήσεις / κρατήσεις): la tradizione è tarda e dubbia, ma il testo è abbastanza generico da sembrare, più che una costruzione *post eventum*, l'eco reale di un intervento pitico che prende atto di una situazione piuttosto che incoraggiarla<sup>1</sup>. Se così è, se il responso è storico, è un esempio concreto del φιλιππισμός e dei suoi limiti: ha l'aria di una presa di posizione prudente, eventualmente diventata avallo formale solo nell'uso spregiudicato che Filippo può averne fatto in seguito. Ma naturalmente può essere fittizio come gli altri, non più che un'eco lontana dell'accusa di Demostene.

È interessante comunque che in questa ricca aneddótica non compaiano episodi clamorosi di *forzatura* della volontà o delle intenzioni dell'oracolo come quello, certamente spurio ma altamente simbolico, legato all'invincibilità di Alessandro (*infra*, 207 ss.). Se questo silenzio ha un valore, è forse un segno di maggiore prudenza negli approcci all'oracolo: il legalista Filippo vi accede tramite regolare permesso (la *promanteía*), non con la forza come si poté *credere* che facesse Alessandro.

Più utile a integrare il quadro di Parke e, più in generale, a darci un'idea concreta dell'opinione dei Greci circa l'indipendenza e l'autorità della Pizia e i suoi rapporti con il 'padrone' del santuario è un'altra vicenda di questi stessi anni: l'interruzione del tributo locrese al santuario di Atena a Ilio. Altrove ho esaminato la complicata storia del singolare rituale attraverso i secoli e la sconfinata bibliografia moderna al riguardo<sup>2</sup>. Qui mi limito a richiamarne alcune conclusioni. Nella testimonianza di Apollodoro e Tzetzes, secondo cui l'invio annuale di vergini locresi come ierodule nel santuario fu interrotto «dopo la guerra focese» (*scil.*, la terza guerra sacra<sup>3</sup>) mille anni dopo la sua introduzione, sono da valorizzare: l'attribuzione della notizia a tradizione timaica<sup>4</sup>; l'individuazione di una cronologia altissima, il 1346, per la caduta di Troia (*terminus a quo* per l'introduzione del tributo) e di un connesso 'millennio troiano' 1346-346; l'opportunità, già suggerita da D. Asheri, di distinguere nettamente questo millennio (e i significati eventualmente ad esso connessi) da quello 1334-334 noto dalla propaganda 'omerica' di Alessandro<sup>5</sup>. Fu dunque non in concomitanza con la spedizione d'Asia, ma a ridosso della terza guerra sacra (*ca.* 346) che i Locresi decisero di interrompere l'invio annuale delle ierodule a Ilio. Due scoli a Licofrone e un frammento di Eliano, in particolare, suggeriscono che si trattò di un'autonoma decisione locrese, non sanzionata né da

*caelatam*, è invece in Val. Max. I 8, ext. 9; Cic., *fat.* III 5; Ael., *var. hist.* III 45, ed è più decisamente respinto da PARKE – WORMELL (1956, I, 238-9; II, n° 267 = FONTENROSE 1978, Q214).

1. Suid., s.v. ἀργυρέα; Diogenian. II 81; Apostol. III 91; Greg. Cypr. c. I 67 e c. I 64; Macar. II 29; *Mant. Prov.* II 23; PARKE – WORMELL 1956, I, 234-5, e II, n° 268 = FONTENROSE 1978, Q215.

2. MARI 1997, con fonti e bibl. (in part., per i problemi qui trattati, par. 3.2). La restante tradizione letteraria su singoli responsi oracolari non offre altre notizie utili alla ricostruzione del quadro qui indicato: cfr. comunque, per i responsi più significativi (spesso di dubbia storicità), PARKE – WORMELL 1956, I, 242; II, n° 595; FONTENROSE 1978, 253-5, 336-40. Una trattazione a parte è riservata all'oracolo che sollecita gli anfitrioni a completare il tempio di Apollo e a istituire nuove feste per Dioniso, menzionato dal peana di Filodamo di Scarfea (*infra*, 172 ss.).

3. Per interpretazioni alternative, non convincenti, rinvio all'*art. cit.*, 164 n. 103.

4. L'indicazione cronologica compare in Apollod., *ep.* VI 22 e in Tzet., *ad Lycophr.*, *Alex.* 1141: solo quest'ultimo cita come fonte Timeo (= *FGrHist* 566 F 146 b), notizia che è comunque da accogliere e che non implica che lo storico siceliota *accettasse* tale cronologia per i Τρωικά.

5. Il calcolo di mille anni tra caduta di Troia e διάβασις di Alessandro è riferito da Duride (*FGrHist* 76 F 41): sui diversi 'millenni' a *Troia capta* che circolano dalla metà del IV sec. essenziale ASHERI 1983.

Delfi né da Ilio e giustificata insistendo sugli aspetti *cronologici*, ovvero «sostenendo che l'arco di anni era stato compiuto»<sup>1</sup>. È possibile che solo in questo momento si imponga l'interpretazione 'millenaristica' della pena a suo tempo imposta ai Locresi per espiare la colpa di Aiace sulla troiana Cassandra; in ogni caso<sup>2</sup> è certamente in questo momento che un calcolo che pone mille anni tra la conquista di Troia e il 346 ca. si afferma e consente ai Locresi di liberarsi (provvisoriamente) dell'incombenza. Non c'è motivo di non accogliere tale calcolo cronologico tra quelli noti per i Τρωικά, e il richiamo timaico alla terza guerra sacra suggerisce che i Locresi, più che inventare *ad hoc* una cronologia di comodo, ne abbiano presa al volo una già circolante, verosimilmente nella propaganda di Filippo, forse di origine accademica, come ho suggerito nello studio citato, ancora sviluppando un'intuizione di Asheri<sup>3</sup>.

È solo una possibilità, come tale già da altri suggerita, che i Locresi abbiano voluto interrompere il tributo proprio perché particolarmente provati dalla guerra<sup>4</sup>: mi sembra invece sicuro che la loro disinvoltura nei confronti delle regole delfiche sia stata resa possibile dal particolare clima del momento, in cui l'enfasi celebrativa sulla 'salvezza di Delfi' – suggerita dal 'millennio' 1346-346 – si fondeva con una forte volontà di ricomporre i contrasti intra-greci e, naturalmente, con l'indiscussa autorità di Filippo nel santuario. Più tardi, ai tempi di un non meglio identificabile «re Antigono» (probabilmente il Gonata), in ogni caso in un clima generale completamente mutato<sup>5</sup>, Apollo delfico avrebbe ripreso il controllo della

1. *Ad Lycophr., Alex* 1141 e 1159; Ael., fr. 47 HERCHER (= 50 a-g DOMINGO – FORASTÉ). I tre passi registrano, rispettivamente, l'interruzione del tributo dopo la terza guerra sacra, il possibile collegamento di questa a un 'incidente' che aveva drammaticamente posto fine alla natura solo virtuale del sacrificio delle fanciulle, la successiva ira divina che impone la ripresa del rito.

2. Nell'*art. cit.* lascio aperte entrambe le possibilità: quella cioè di una definizione *ab origine* 'millenaria' della pena da scontare e quella (a mio parere più probabile in base a un'analisi complessiva delle fonti) di una durata inizialmente indeterminata, interpretata in senso 'millenario' dai Locresi in concomitanza di condizioni storiche favorevoli alla sospensione del tributo.

3. ASHERI 1983, 73-4 (individuazione in ambito accademico di un calcolo che pone mille anni tra guerra di Troia e morte di Platone, 1348/7-348/7); MARI 1997, 168 e n. 122 (possibile mediazione di Callistene tra questa tradizione e il 'millennio di Filippo' legato alla terza guerra sacra). Quest'ultimo millennio è poco considerato negli studi sulle cronologie erudite dei Τρωικά (cfr., e.g., lo studio d'insieme di M. PIÉRART, in *Historia testis. Mélanges d'épigraphie, d'histoire ancienne et de philologie offerts à T. Zawadzki*, Fribourg 1989, 1-20 [14-5]).

4. Per questa possibilità e in generale per il ruolo dei Locresi nella terza guerra sacra, fonti e bibl. in MARI 1997, 169-70 e nn. 126-128.

5. Vd. MARI 1997, par. 3.3; MAGNETTO 1997, n° 25. Un parallelo interessante di questa riacquistata indipendenza (che diventa, anzi, autentica *verve* antimacedone) dell'oracolo delfico è nel peana per Asclepio e Apollo di Isillo di Epidauro, probabilmente più antico della riapertura del *dossier* locrese: l'iscrizione che riporta il componimento contiene il racconto della miracolosa apparizione di Asclepio a Isillo bambino, con l'annuncio dell'imminente salvezza di Sparta e delle sue tradizioni politiche dall'attacco di «Filippo», ἐθέλων ἀνελεῖν βασιληίδα τιμῆν (*JG* IV 1<sup>2</sup>, 128, V, ll. 57-79), e attribuisce a un'ingiunzione della Pizia la pubblicazione del testo (III, ll. 32-36). La distanza tra il 'miracolo' e la composizione e pubblicazione del peana, oltre a più incerte considerazioni paleografiche, impone di datare il testo parecchi anni dopo i fatti (la campagna peloponnesiaca di Filippo dopo Cheronea), piuttosto che a ridosso del 338 come in PARKE – WORMELL 1956, II, n° 279 (ma vd. *ibid.* I, 344, 407) e FONTENROSE 1978, 252 (H25): in quegli anni è impensabile che Delfi avalli una simile celebrazione della resistenza antimacedone. La datazione oggi più accreditata è 300 ca.: essa non andrà in ogni caso rialzata a prima del 315 ca. (per le corrette relazioni di Alessandro con Epidauro *infra*, 245 s.); lo studio classico sul peana di Isillo, quello di WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF (*Isyllos von Epidauros*, «Philol. Untersuch.» 9, Berlin 1886), scendeva anzi al 280 a.C. ca. Riedizione recente in KÄPPEL 1992, 380-3 (n° 40), cui rinvio per la bibl. (cfr. anche 200-6 e P. SINEUX, «Kernos» 12 [1999], 153-66).

situazione e imposto ai Locresi il ripristino dei loro doveri trascurati: una 'normalizzazione' che indirettamente conferma il calo di autorità che l'oracolo aveva patito negli anni in cui amici (i Locresi) e nemici (Atene) della Macedonia lo sospettavano incapace di opporsi ai desideri di Filippo<sup>1</sup>.

### 3.4. LA NUOVA ANFIZIONIA ALLA PROVA DEL FUOCO: LA GUERRA CONTRO ANFISSA

Non molti anni fa uno studio eccellente di P. Londey sulla 'quarta guerra sacra'<sup>2</sup> segnalava il limite essenziale delle precedenti ricerche sull'argomento nel loro concentrarsi quasi esclusivamente sulla sua drammatica conclusione (Cheronea) prestando un interesse scarso o nullo alle premesse e agli sviluppi più propriamente anfizionici. Tale prospettiva, che altera notevolmente la ricostruzione e l'interpretazione dei fatti, era resa in un certo senso obbligata dai testimoni antichi, che per lo più presentano il conflitto come un semplice pretesto dell'ultimo e determinante intervento militare di Filippo a sud dell'Olimpo<sup>3</sup>. Lo studio di Londey e la recente monografia di Lefèvre sulle istituzioni anfizioniche hanno gettato le basi per un'impostazione nuova e più completa della questione, alla quale spero di portare qui un ulteriore contributo<sup>4</sup>.

Delle fonti superstiti, fanno spazio alle premesse anfizioniche della guerra e alle fasi di essa che precedono l'intervento di Filippo solo i racconti di Eschine e Demostene (in part., risp., III 106-129 e XVIII 140-159), due versioni contrastanti, a volte in modo speculare, nelle quali lo specchio deformante costituito dalla volontà polemica, dal desiderio di porre l'avversario nella luce peggiore, ci impone un percorso particolarmente accidentato nella ricostruzione dei fatti. Questa non potrà basarsi né sulla maggiore attendibilità dell'uno o dell'altro – impossibile da determinare *a priori* –, né su labili e sempre reversibili criteri interni di verosimiglianza, ma su una valutazione il più possibile oggettiva dell'intera

---

1. Quest'analisi avvalorata l'ipotesi di un reale scadimento del prestigio dell'oracolo negli anni di forte presenza macedone a Delfi proposta in termini generici da COLOMBINI 1963, 194-5 (opposta valutazione in ROEBUCK 1948, 79). Ma bisogna guardarsi da una valutazione 'pan-macedone' di tutte le notizie relative all'oracolo in questi anni: così, per es., nella ricostruzione di M. ZORAT, in L. Braccesi (a cura di), *Hesperia* 7, 1996, 99-110, i Turiî avrebbero chiesto la restituzione della *promanteia* a Delfi (cfr. *supra*, 137) attorno al 344, in un momento di relativa debolezza di Taranto e fidando sull'appoggio di Timoleonte, a sua volta in buoni rapporti sia con il santuario, sia con Filippo (109 e nn. 48 e 49, con fonti e bibl.), ma la *promanteia* sarebbe stata loro effettivamente resa solo al tempo della spedizione di Alessandro il Molosso. Altrove ho contestato la premessa di questa interpretazione, che, cioè, la vicenda della *promanteia* a Turiî e Taranto sia interpretabile alla luce degli equilibri magno-greci, e dunque che le sue fasi siano esattamente databili alla luce di questi, e questa è tuttora la mia opinione (MARI 2000, 280-5). Se tuttavia le tappe indicate dalla Zorat potessero essere ammesse avremmo una prova ulteriore di come non tutte le decisioni in qualche misura 'politiche' del santuario in questi anni siano orientate dalle amicizie e inimicizie attribuibili a Filippo (cfr., per l'arbitrato anfizionico relativo a Delo, 3.2).

2. Sul carattere convenzionale della terminologia *supra*, 83 n. 1.

3. A parte gli ampi *excursus* di Eschine e Demostene discussi nel testo, in cui lo spazio dedicato alle vicende e procedure anfizioniche è assai disuguale, vd. i succinti resoconti di Iust. IX 3, 4-11 e di Diod. XVI 84-86 (dipendente da tradizione demostenica [SORDI 1969 *ad loc.*] ma non privo di considerazioni favorevoli a Filippo), che non menzionano affatto la guerra anfizionica; rapido cenno in Strab. IX 3, 4, 419 C.

4. LONDEY 1990b; LEFÈVRE 1998a, in part., per una posizione prudente e anzi critica verso la tesi tradizionale del complotto ordito da Filippo (su cui *infra*), 96 e n. 469, 136.



sequenza storica che culmina nella quarta guerra sacra e nello scontro di Cheronea, e in un confronto con la restante evidenza di cui disponiamo soprattutto in tema di istituzioni anfizioniche.

I capitoli in questione delle due orazioni si risolvono in un aggrovigliato scambio di accuse, tanto note che sarà sufficiente, qui, richiamarle rapidamente. Eschine giudica Demostene responsabile della rovina dei Greci, per aver imbastito la rovinosa alleanza Atene-Tebe e, già in precedenza, per il suo atteggiamento empio verso Delfi (III 106; 127; 130): ha forzato i concittadini a restare estranei alle comuni deliberazioni dell'anfizionia, privandoli così della possibilità di esercitare «il primato della pietà» (106; 126-129<sup>1</sup>), ha diffamato la Pizia e ne ha ignorato gli *omina* nefasti (130-131)<sup>2</sup>. Demostene rovescia sull'avversario l'accusa di esser stato lo strumento di un complotto che, attraverso la guerra anfizionica, doveva portare nuovamente, stavolta con esiti irreversibili, gli eserciti di Filippo a sud dell'Olimpo (XVIII 143<sup>3</sup>; 147-152). Eschine sostiene di aver portato, nella sua veste di pilagoro ateniese a Delfi, l'accusa contro gli Anfissei per la coltivazione della piana di Cirra solo per parare il colpo di un'accusa contro Atene (per una dedica nel tempio appena ricostruito e non ancora riconsacrato) che gli Anfissei si accingevano a lanciare subornati dai Tebani (III 115-122)<sup>4</sup>; Demostene per parte sua nega la colpa degli Anfissei e le sue stesse basi storiche, ovvero la consacrazione della Κίρραία χώρα al termine della prima guerra sacra, facendone il frutto di λόγοι εὐπρόσωποι καὶ μῦθοι rifilati dal suo avversario ai delegati anfizionici, «uomini inesperti di discorsi e incapaci di prevedere il futuro», e nega che i Locresi abbiano mai denunciato Atene all'anfizionia (XVIII 149-150)<sup>5</sup>.

1. Cfr. in part. 129: τῶν μὲν θεῶν τὴν ἡγεμονίαν τῆς εὐσεβείας ἡμῖν παραδεδωκότων, τῆς Δημοσθένους δωροδοκίας ἐμποδῶν γεγεννημένης.

2. Su quest'ultima accusa cfr. 3.3. L'importanza del tema polemico della εὐσεβεία nel confronto tra Eschine e Demostene e, dunque, la sua presa sull'opinione pubblica (*supra*, 138 n. 3) sono confermate dal solenne e pio *incipit* dell'*excursus* demostenico sulla quarta guerra sacra (XVIII 141): un'invocazione a tutti gli dei ὅσοι τὴν χώραν ἔχουσι τὴν Ἀττικὴν e in particolare ad Apollo Pizio, definito πατρῷος ... τῆ πόλει.

3. Τὸν γὰρ ἐν Ἀμφίσσῃ πόλεμον, δι' ὃν ... ἤρθε τῶν Ἀμφικτυόνων ἡγεμῶν ὃς ἅπαντ' ἀνέτρεψε τὰ τῶν Ἑλλήνων, οὗτός ἐστιν ὁ συγκατασκευάσας καὶ πάντων εἰς ἀνὴρ τῶν μεγίστων αἴτιος κακῶν.

4. Aesch. III 116 dice di esser stato informato dell'intenzione anfissea di proporre per Atene una multa di 50 talenti per una dedica di scudi d'oro «dal bottino preso ai Medi e ai Tebani quando combattevano contro i Greci», non solo offensiva per Tebe e i suoi amici, ma realizzata senza eseguire i sacrifici necessari alla riconsacrazione di una vecchia offerta (cfr., anche per la corretta restituzione del testo, BOMMELAER 1983; per il discutibile quadro d'insieme di CROISSANT 1996, 133-4 cfr. *infra*, 176). Scudi d'oro, dal bottino di Maratona, affissi dagli Ateniesi sulle architravi del tempio di Apollo sono menzionati da Paus. X 19, 4 (sulla necessità o meno di distinguere *due* dediche GAUER 1968, 26-7, 42-3; HABICHT 1979, 37 ss., anche sul destino successivo degli scudi, rimossi dal tempio probabilmente durante la fase 'etolica' del santuario, visto che nell'età di Demetrio Poliorcete si pone il problema di una ennesima riconsacrazione [Plut., *Demetr.* 13]). Non è chiaro se l'accusa sia stata in effetti pronunciata: Eschine dice di esser stato informato ὅτι οἱ Ἀμφισσέεις ... εἰσέφερον δόγμα κατὰ τῆς ἡμετέρας πόλεως (116); subito dopo inizia a riferire il proprio intervento, disturbato da un esponente di Anfissa che invita gli anfizioni a «cacciare dal santuario» gli Ateniesi ὡς ἐναγεῖς (sull'espressione LEFÈVRE 1998a, 167 e n. 67 e cfr. *supra*, 105, per i Focesi nel 346), coprendoli di insulti ma apparentemente senza menzionare gli scudi (117-118); aggiunge che, al termine del suo discorso, «forti grida e confusione si levarono tra gli anfizioni, e non si parlava più, ormai, degli scudi che noi avevamo dedicato, ma della pena per gli Anfissei» (122).

5. Per la divagazione sulle origini della ἱερὰ χώρα cfr. Aesch. III 107-112; sul problema delle tradizioni sulla prima guerra sacra *infra*, 4.2 (c *supra*, 100 n. 1 per il giuramento anfizionico riportato da Eschine).

Ma è diversa, nei due oratori, l'intera ricostruzione della guerra, del suo svolgimento, del suo stesso significato storico. Eschine fornisce un resoconto accurato delle procedure anfizioniche che portano alla guerra contro Anfissa e distingue nettamente le diverse fasi di questa: una prima campagna militare guidata dallo ieromnemone tessalo Cottifo mentre Filippo non si trova neanche in Grecia; il mancato rispetto, da parte anfissea, delle sanzioni anfizioniche; una seconda spedizione condotta dal re «molto tempo dopo» (III 129), il cui esito ultimo è Cheronea. Demostene ripropone l'idea centrale dell'orazione *Sulla pace* – che, cioè, una guerra sacra serve a coagulare contro Atene gli interessi divergenti di Filippo, dei Tebani e dei Tessali – e ricostruisce tutta la vicenda, in pochi tratti, come una raffinata *μηχανή*, concentrando l'attenzione sulla trappola tesa da Eschine agli anfizioni e sul successivo intervento macedone, rapidamente (εὐθύς) impostosi dopo il fallimento della prima spedizione (XVIII 143; 148-151). I due oratori applicano alla cruciale vicenda le medesime letture – tra loro in conflitto – con le quali spiegano l'intera storia ateniese di questi anni: Demostene individuando in Eschine un agente della Macedonia, Eschine rovesciando sull'avversario l'accusa di aver provocato con la sua politica la rovina della città<sup>1</sup>.

Eviterò di riaffrontare le questioni della cronologia e della successione dei fatti, che poco incidono sulla loro interpretazione e per le quali siamo sprovvisti di dati assolutamente decisivi<sup>2</sup>. Più importante è tentare di definire il peso reale che nella vicenda ebbero i diversi protagonisti, per chiarire un episodio-chiave nella storia dei rapporti di Filippo con Delfi. Il punto è nella effettiva attendibilità della tesi del complotto ordito da Filippo con la collaborazione di Eschine, che, sostenuta da Demostene, è stata a lungo appoggiata senza molte discussioni dagli studiosi moderni<sup>3</sup>. Ora, non c'è dubbio che una guerra sacra offrisse favorevoli *chances* di manovra a Filippo, scaltrito nell'uso dello strumento anfizionico dal tirocinio degli anni precedenti: in questo senso l'analisi di Demostene è tanto cinica quanto corretta. Tuttavia, come lo studio di Londey ha in parte mostrato, le vicende stesse della

1. Cfr. HARRIS 1995, 124.

2. In genere è datata all'autunno 339 la pilea in cui è affidato a Filippo il comando delle operazioni; più discussa la cronologia della pilea in cui Eschine accusa gli Anfissei, autunno 340 (BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, III, 1, 560; 2, 295; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 717-9; LONDEY 1990b, 241 e nn. 8-10) o primavera 339 (WÜST 1938, 153-5; SORDI 1958a, 293 e n. 6, 369 ss.; ELLIS 1976, 186-7; SEALEY 1978, 311; WANKEL 1981; HARRIS 1995, 126, 206 n. 5). Quest'ultima data era suggerita anche da BOUSQUET 1988a, sulla base di un convincente confronto tra Aesch. III 115 (assenza [?] per malattia dello ieromnemone ateniese Diogneto dalla pilea in questione) e un testo della contabilità dei pritani (poi *CID* II, 43, ll. 19-20, 44-45: Diogneto vi è presente come ieromnemone sotto l'arconte Aristonimo, 340/39 per Bousquet, ma solo nella sessione autunnale, mentre in quella primaverile gli Ioni hanno un solo rappresentante, l'euboico Dorisseno, il che potrebbe corrispondere alla situazione descritta da Eschine). La cronologia suggerita da MARCHETTI (1977b; 1979; 1998) imporrebbe però di anticipare i fatti alla primavera 340, il che mi sembra convincente anche sulla base della notizia eschineica (sia pure interessata) di una notevole distanza di tempo tra le due spedizioni contro Anfissa. Questa cronologia è accolta da LEFÈVRE 1998a, 22 n. 63, 66 n. 305, 267-8, 293, del quale meno mi convince, ora, la proposta di scendere all'autunno 340 ipotizzando un'iterazione della carica di Diogneto per due anni consecutivi e negando, dunque, la corrispondenza tra Eschine e *CID* II, 43 indicata da Bousquet (2002, 13-4).

3. Bibl. in HARRIS 1995, 206-7 n. 11, che attaccava per primo in modo sistematico la tesi del complotto, 126-30, contemporaneamente al mio primo intervento sul problema, del quale amplio qui le conclusioni (*Delfi e Olimpia nella storia dello stato macedone dalle origini alla guerra lamiaca*, diss. Roma 1995, 298-314; cfr. ora JEHNE 1999, 352-3). Osservazioni contro la tesi tradizionale in precedenza da CAWKWELL 1978, 141; ID. 1980; SEALEY 1978, 310-6; ID. 1993, 192-3, 311-2 n. 119).

guerra suggeriscono maggiore prudenza nell'accogliere la tesi classica: forse Londey, e con lui il più recente intervento di Harris, esagerano nel negare la necessità o l'utilità di giustificazioni 'anfizioniche' – dunque l'esistenza di scrupoli legalistici – nei piani di Filippo contro, per esempio, la Beozia<sup>1</sup>, ma hanno pienamente ragione nel ritenere la spedizione punitiva contro Anfissa (i cui esiti futuri non potevano in alcun modo essere previsti) un pretesto insufficiente per un intervento militare di Filippo, che infatti – anche Demostene lo ammette – non fu immediato, e soprattutto nel dubitare di un'influenza diretta del Macedone su *tutte* le singole fasi della vicenda, in particolare quelle direttamente legate alle procedure anfizioniche<sup>2</sup>.

Su quest'ultimo punto, la versione di Eschine può aver sfumato o anche alterato alcuni punti<sup>3</sup>, ma conserva una serie di dettagli di cui non c'è motivo di dubitare, che testimoniano una transizione lunga e complessa dallo scambio (?) di accuse Atene-Anfissa alla vera e propria guerra anfizionica, e dall'inizio di questa all'intervento macedone: nel confronto, la versione demostenica – altrettanto parziale – si rivela lacunosa e 'compressa'. Eschine fa spazio a un ampio *excursus* storico per spiegare origini e significato della *ἱερὰ χώρα*, nata al termine della prima guerra sacra, dopo la distruzione di Crisa-Cirra e la confisca dei suoi beni. Lo spazio sacro così definito doveva restare incolto, e non vi si potevano costruire edifici. La sua delimitazione, interferendo con la definizione della *χώρα* delle località vicine, fu occasione di periodiche contese tra le comunità della zona, *in primis* appunto Delfi e Anfissa, come confermano abbondanti testimonianze epigrafiche di età romana che mostrano, con gli sviluppi successivi della vertenza, il persistente conflitto di competenze tra l'autorità anfizionica e forme alternative di arbitrato interstatale<sup>4</sup>. Vista in questo contesto, l'accusa di

1. LONDEY 1990b, 241 e n. 13; HARRIS 1995, 128-9.

2. Su questo in part. LONDEY 1990b, 245-54, con opportuna distinzione tra il teorico controllo macedone della maggioranza dei voti anfizionici e la concreta prassi decisionale, che faceva ampio spazio alla consultazione delle città (cfr. *infra*). Condivisibile il lapidario giudizio di SEALEY 1993, 192: «Philip ... could not direct the behavior of any supposed agents in a complicated dispute. He may not have cared what happened in central Greece, while he was far away. But if he did care, he probably wished conditions to remain quiet».

3. Cfr. 143 n. 4 per i dubbi sull'effettiva presentazione di un'accusa anfissea contro gli Ateniesi, che Eschine lascia aperti, e 144 n. 2 e *infra* nel testo per la distanza di tempo tra la decisione anfizionica di muovere guerra ad Anfissa e l'intervento di Filippo.

4. Il *dossier* comprende un decreto anfizionico datato tradizionalmente al 125 a.C. e i decreti del legato C. Avidio Nigrino nel 115 d.C. ca. (COLIN 1903; *SIG*<sup>3</sup> 826 E e 827; *FD* III, 4, 276-283, 290-296; *CID* IV, 118-119; cfr. AGER 1996, nrr. 1, 22 e 163; MAGNETTO 1997, n° 2); da integrare con i testi dalla base del monumento a M' Acilio Glabrone, per l'intervento di quest'ultimo nel 190 a.C., e con i decreti onorari delfici per personaggi rodii e ateniesi coinvolti, probabilmente pochi anni dopo, in un nuovo arbitrato tra Delfi e Anfissa (risp. AGER 1996, nrr. 88 e 117, con bibl. prec.; per un'altra disputa di confine che coinvolge Delfi, ma non Anfissa, nel II sec. a.C. e di cui restano testimonianze epigrafiche cfr. *ibid.* n° 126). Il decreto anfizionico del 125 cita a sua volta un intervento di «Pausania tessalo e i suoi collaboratori», variamente interpretato e sostanzialmente impossibile da datare, al quale si appellano gli Anfissei, e un giudizio anfizionico di poco successivo alla quarta guerra sacra cui invece si rifanno gli abitanti di Delfi, Ambrisso e Anticira (*infra*, 224 s., anche per le ipotesi sulle diverse autorità coinvolte; per la necessità di ammettere una datazione più sfumata, tra gli anni '20 e gli anni '10 del II sec., LEFÈVRE 1998a, 50 n. 204; per gli aspetti topografici LERAT 1952, I, 15, 81; II, 52-3, con l'ipotesi, legata però alla difficile datazione dell'arbitrato di Pausania, secondo cui gli abusi di cui Anfissa è accusata da Eschine si erano prodotti da poco, negli anni a ridosso della terza guerra sacra). DAVERIO ROCCHI 1988 fa notare, nel senso ricordato nel testo, che controversa non era solo l'estensione dei territori appartenenti alle diverse località coinvolte e al santuario, ma anche la competenza delle autorità di volta in volta investite dell'arbitrato; sull'episodio

Eschine agli Anfissei è un episodio – certo importante – in una lunga storia di conflitti locali, ma al tempo stesso, quali che fossero le intenzioni del pilagoro ateniese<sup>1</sup>, è figlia di un'epoca che ribadisce sotto nuove forme l'autorità dell'anfizionia in questioni che le sono proprie. Essa attraversa due piani caratteristici dell'attività dell'associazione: la tutela dei beni del santuario (nella circostanza, la terra sacra) e l'arbitrato interstatale, giacché la contesa finisce per investire, come detto, la delimitazione dei confini dei territori di diverse πόλεις. Un ulteriore denominatore comune con le altre vicende esaminate in questa sezione è da cogliere nel ritorno alle tradizioni, almeno in parte reso possibile dalla presenza di una tutela esterna interessata – per mutevoli ragioni – all'efficiente funzionamento dell'anfizionia.

Nel caso in questione (una vertenza che in un altro momento sarebbe stata risolta forse diversamente, certo con esiti meno radicali, come il confronto con la documentazione epigrafica attesta per altre epoche), la testimonianza di Eschine mostra appunto un'applicazione puntigliosa delle *regole*, un rispetto della prassi che finisce per ritardare di qualche tempo (non possiamo dire quanto) la punizione dei colpevoli. Dopo la formulazione dell'accusa, infatti, l'araldo convoca ieromnemoni, pilagori e tutti i Delfii; i terreni incriminati vengono sottoposti a ispezione e le opere illegalmente costruite vengono distrutte: da tempo è stata sottolineata la convergenza di queste notizie con la testimonianza, lacunosa ma essenziale, della legge anfizionica del 380 (*CID* I, 10 = IV, 1, ll. 15-26)<sup>2</sup>. Mentre Demostene, sbrigativamente, fa seguire immediatamente alla reazione degli Anfissei, che aggrediscono la delegazione anfizionica, la guerra contro di loro (XVIII 151), Eschine ci spiega come, dopo l'aggressione, l'anfizionia proceda ancora per lente tappe successive (III 124): su proposta dello ieromnemone tessalo Cottifo è indetta un'assemblea anfizionica, ovvero sono convocati ieromnemoni, pilagori e in generale τούς θύοντας καὶ τούς χρωμένους τῷ θεῷ, che a loro volta rimettono le decisioni a una pilea straordinaria<sup>3</sup>.

---

come esempio delle instabili relazioni tra la città di Delfi e l'anfizionia LEFÈVRE 1998a, 50-1 (e cfr. 242 n. 357). Sulla ἱερὰ χώρα di Delfi e la sua storia, dopo KAHIRSTEDT 1953a, è annunciato ora D. ROUSSET *Le territoire de Delphes et la terre d'Apollon* (pubblicazione di una tesi sostenuta presso l'Università di Paris I e intitolata *Territoires et frontières en Locride et en Phocide* [1991]).

1. Tra l'accusa di Demostene a Eschine di aver agito per conto di Filippo e la sua tesi di aver accusato gli Anfissei solo per difendere Atene, come detto, i moderni danno per lo più credito alla prima; ipotesi alternative in LONDEY 1990b, 257, secondo cui poté trattarsi di un'azione motivata da interessi personali e da legami privati di Eschine con personaggi focesi o specificamente delfii, e in CARLIER 1996, 115, che, escludendo il complotto, pensa a una spontanea iniziativa dell'oratore volta a favorire un avvicinamento Atene-Macedonia in nome dell'εὐσέβεια, contro Anfissa e la stessa Tebe.

2. Aesch. III 122-123; Dem. XVIII 151, e cfr. 154 per il testo di un δόγμα Ἀμφικτυόνων da riferire appunto a questa fase (l'anfizionia prende atto delle violazioni commesse e ridefinisce i confini della ἱερὰ χώρα collocandovi stele), ma riconosciuto spurio come altri documenti presenti in questa sezione dell'orazione (cfr. *infra*). Su queste procedure vd. LEFÈVRE 1998a, 250-4. Sul passo della legge anfizionica del 380 relativo alla sorveglianza e gestione della terra sacra e alle punizioni previste in caso di inadempienza, cfr. ROUGEMONT 1973, 77-8 e 1977, 108-11.

3. Per gli ieromnemoni Cottifo e Colosimmo cfr. *CID* II, 34, I, l. 27; 36, I, l. 22; II, ll. 12, 34; 43, ll. 16, 41; 74, I, ll. 31, 63; II, ll. 18, 76; stessi nomi integrati in *CID* II, 43 (prima del testo conservato) e 44, ll. 4-5. Si ricostruisce così una presenza ininterrotta almeno dalla pilea autunnale del 346 (arc. Damosseno, nella citata cronologia di MARCHETTI 1977b; 1979; 1998; LEFÈVRE 1998a, 24, 267-8) alla pilea autunnale del 337 (arc. Paleo: cfr. *infra*, 153 s.). Poiché i delegati tessali aprono le liste anfizioniche, alcuni dei documenti citati rinviano agli ieromnemoni dell'anno con formule abbreviate come ἱερομνημονεόντων τῶν μετὰ Κοττίφου καὶ Κολοσίμμου (e.g. 34, I, ll. 26-27), spesso interpretate dai moderni come indizio di una 'presidenza' del sinedrio, di cui non

A proposito di questa assemblea, le osservazioni di Londey sono a mio parere da accogliere solo in parte. È vero che la sua convocazione doveva essere inusuale, se Eschine sente la necessità di spiegare di che cosa si tratti, e che l'ἐκκλησία, estesa com'è a tutti gli utenti del santuario, è un'entità mutevole, senza nessun rapporto con la composizione immutabile del sinedrio anfizionico e i suoi delicatissimi equilibri: non credo però, come sostiene Londey, che appunto a una violazione di tali equilibri porti la convocazione di un'ἐκκλησία, e che scopo immediato di quest'ultima sia l'assunzione di misure più severe verso Anfissa<sup>1</sup>. Nulla di tutto questo avviene, e l'assemblea si limita a rimettere la questione, come detto, a una successiva pilea straordinaria: è possibile dunque (l'evidenza superstite non ci permette di dirlo con certezza) che l'assemblea sia solo una normale premessa alla convocazione del sinedrio in una data diversa dalle pilee biannuali. Nel complesso, mi sembra da condividere piuttosto la prudenza di Lefèvre circa i reali poteri *decisionali* di un'entità così sfuggente e così difficile da convocare con regolarità; lo studioso francese ha inoltre concluso, a ragione, che il solo sinedrio anfizionico poteva decretare e dichiarare una guerra sacra<sup>2</sup>.

La convocazione della pilea straordinaria è preceduta poi da una fase ulteriore, i dibattiti nelle città: anche su questa l'unico testimone è Eschine<sup>3</sup>, e anch'essa, a giudizio di Londey, avrebbe per effetto un'alterazione degli equilibri anfizionici, in quanto il numero di πόλεις che si alternano ad inviare rappresentanti nel sinedrio varia notevolmente nei diversi ἔθνη, per cui «Philip's supposed influence over events proves somewhat illusory on closer examination»<sup>4</sup>. Anche su questo punto è necessaria qualche precisazione: se è ovvio che, di fatto, le discussioni preliminari circa l'atteggiamento da assumere avvenivano nelle città, non va dimenticato che la decisione finale veniva votata, nella pilea straordinaria, dai 24 rappresentanti degli ἔθνη, senza nessuna alterazione degli equilibri geo-politici del sinedrio, ed è anzi presumibile che le stesse consultazioni preliminari fossero limitate alle sole città che vi erano *in quel momento* rappresentate. Il ricorso alla consultazione delle città, che ho

abbiamo prove autonome (vd. ora l'equilibrata posizione di LEFÈVRE 1998a, 22 ss., 203). Anche l'indicazione eschineica (III 124 e 128) che Cottifo fosse ὁ τὰς γνώμας ἐπιτηφίζων non è da tradurre con «colui che presiedeva il sinedrio degli ieromnemoni» (LERAT 1952, II, 53; SEALEY 1978, 312, 314; LONDEY 1990b, 248-9; HARRIS 1995, 127), ma piuttosto «quello che faceva mettere ai voti le proposte», carica gestita a turno come mostra l'avverbio τότε al § 128 (LEFÈVRE 1998a, 22, 165 n. 57, 211). L'identificazione di Cottifo e Colosimmo con due assegnatari dei beni confiscati, dopo la στάσις del 363, alla fazione di Asticrate (cfr. 76 n. 5) dimostrerebbe che essi avevano interessi privati a Delfi (BUCKLER 1989, 196 ss.; LEFÈVRE 1998a, 24 n. 76; gli indici di BOUSQUET 1989 distinguono, prudentemente, le due coppie di omonimi).

1. LONDEY 1990b, 249. La didascalica notazione di Aesch. III 124 (ἐκκλησίαν ... ὀνομάζουσιν, ὅταν τις μὴ μόνον τοὺς πύλαγρους καὶ τοὺς ἱερομνήμονας συγκαλέσῃ, ἀλλὰ καὶ τοὺς θύοντας καὶ τοὺς χρωμένους τῷ θεῷ) è l'unica informazione sicura di cui disponiamo sull'assemblea anfizionica (su cui CAUER, *RE* I, 2 [1894], 1922; SCHLÄPFER 1939, 133 ss.; WÜST 1954-55, 132; ROUX 1979, 50-1; LEFÈVRE 1998a, 165 n. 57, 183-91, 200, 213, 238, con esame dei decreti riferibili almeno formalmente all'ἐκκλησία – ovvero alla totalità degli 'anfizioni' – e l'ipotesi che essa fosse di solito convocata in occasione delle Pitiche).

2. Cfr. n. prec., e, *ibid.*, 174 e n. 95 («La proposition de déclaration de guerre ... émane à coup sûr du seul *synedrion* [...]. ... la réunion extraordinaire aux Pyles, durant l'été 340, ne put rassembler que des délégués dûment mandatés, en l'occurrence les seuls hiéromnémons») e 211 n. 227; sulle pilee fuori calendario MARI 1999c, con bibl.

3. III 124-127: gli ieromnemoni dovranno tornare a Delfi per la pilea straordinaria (πρὸ τῆς ἐπιούσης πύλας) e riferire le proposte delle varie città circa la pena da infliggere agli Anfissei per la loro colpa «verso il dio, la terra sacra e gli anfizioni».

4. 1990b, 254.

esaminato altrove sulla scia proprio del saggio di Londey tra gli altri, è ben attestato tra le procedure che regolarmente precedono una decisione anfizionica o la sua ratifica definitiva, e non ci sono dunque gli elementi per considerarlo un evento eccezionale, meno che mai, in particolare, un 'colpo di mano' di Cottifo<sup>1</sup>. Non bisogna esagerare nel concedere a quest'ultimo, negli eventi del 340/39, un'assoluta libertà di movimenti rispetto alla Macedonia: non ci sono prove convincenti in questo senso, e si finisce per cadere in un eccesso opposto a quello di un antico commentatore di Demostene che faceva di Cottifo, viceversa, un fedele servitore di Filippo<sup>2</sup>.

Stando ancora a Eschine, ad Atene la discussione si svolge ἐν τῇ βουλῇ καὶ πάλιν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, e Demostene fa passare scorrettamente un decreto che limita la partecipazione dei delegati ateniesi ai lavori anfizionici alle sole riunioni poste ἐν τοῖς τεταγμένοις χρόνοις ὑπὸ τῶν προγόνων: gli Ateniesi sono pertanto gli unici, insieme ai Tebani, ad astenersi dalla pilea straordinaria, un atto di sfida all'autorità anfizionica la cui responsabilità è, per Eschine, tra le colpe più gravi del suo avversario<sup>3</sup>. In questa pilea è votata la guerra contro Anfissa ed è assegnato il comando delle truppe al medesimo Cottifo, «dato che Filippo non si trovava in Macedonia, anzi non era neanche in Grecia, ma ben lontano, tra gli Sciti» (III 128). La notazione eschineica, nel sottintendere che, se Filippo fosse stato presente, la scelta del comandante sarebbe stata obbligata, intende in primo luogo stornare l'accusa di aver ordito una macchinazione filomacedone: ma al di là della parzialità del quadro, resta il fatto, come si diceva, che Filippo è fisicamente estraneo a una parte non piccola della vicenda.

Demostene per parte sua comprime tutta la sequenza dei fatti in poche righe, dall'ispezione anfizionica sulla ἱερὰ χώρα alla spedizione condotta da Cottifo, e dal fallimento di questa alla campagna condotta da Filippo (XVIII 151). In realtà, il resoconto eschineico (III 129) permette di precisare che quest'ultimo interviene solo quando gli Anfissei disattendono le sanzioni loro inflitte al termine di questa prima campagna: una multa in denaro da versare nelle casse del dio<sup>4</sup>, l'esilio dei diretti responsabili dell'«empietà» e il richiamo di coloro che, per essersvi opposti, erano stati a loro volta esiliati (gli anfizioni, commenta non senza

1. MARI 1999c, a proposito della richiesta di Megalopoliti e Messenii di entrare nell'anfizionia e della ratifica alla riforma del sinedrio nel 346, entrambe sottoposte al vaglio delle città (*supra*, 107 s.); per la consultazione delle città prima di una guerra anfizionica cfr. LEFÈVRE 1998a, 218-9; ha ragione dunque HARRIS quando osserva che le misure contro Anfissa non avrebbero potuto essere decretate senza i voti dei Tessali (*scil.*, nella pilea: 1995, 129-30).

2. Sch. Dem. XVIII 151; ha accentuato il ruolo di Cottifo come agente di Filippo a Delfi, tra gli altri, SORDI 1958a, 373 ss. Viceversa LONDEY 1990b, 257 suggerisce che la sostituzione di Cottifo e Colosimmo con Daoco e Trasideo come ieromnemoni tessali, attestata dalla pilea primaverile del 336 (*CID* II, 64, l. 17; 74, II, l. 22), si spieghi con l'insoddisfazione di Filippo per il comportamento troppo indipendente di Cottifo nel corso della quarta guerra sacra, al cui inizio avrebbero anzi contribuito i suoi interessi personali (cfr. anche SEALEY 1978, 314); anche HARRIS ha visto nella prima esplosione della guerra contro Anfissa un'iniziativa *esclusivamente* tessala, resa possibile proprio dall'assenza di Filippo (1995, 130). Quest'ultima conclusione mi sembra scarsamente motivata; d'altra parte, è opportuno una volta di più non ricondurre alla volontà di Filippo *tutto* quello che avveniva a Delfi: tra le due coppie di ieromnemoni l'avvicendamento è tanto più normale se si considera che Cottifo e il suo collega erano in carica da diversi anni (*supra*, 146 n. 3; sui criteri di avvicendamento LEFÈVRE 1998a, 24). Inoltre, viene sostituito anche Colosimmo, che non risulta aver avuto alcun ruolo nella guerra contro Anfissa; infine – e soprattutto –, i due restano in carica fino alla pilea autunnale del 337, ovvero ben oltre la fine del conflitto, per giunta non accompagnata da provvedimenti radicali in ambito anfizionico (*infra*, 152).

3. III 127-128, con allusione solo generica all'«unica (altra) città» macchiatasi della stessa colpa.

4. Anche la multa inflitta ai Focesi dopo la terza guerra sacra finì negli ἱερὰ χρήματα (*supra*, 3.1).

parzialità l'oratore, μάλα μετρίως ἐχρήσαντο τοῖς Ἀμφισσεῦσιν). La testimonianza demostenica è d'altra parte preziosa soprattutto a proposito della macchina propagandistica riavviata dal re: sebbene siano da considerare spurî i documenti finiti nel testo (due δόγματα Ἀμφικτυόνων e una lettera di Filippo agli alleati peloponnesiaci), si recuperano una riutilizzazione del motivo della *pietas* apollinea del re – tuttora esercitata da *deus ex machina* piuttosto che da membro *primus inter pares* dell'anfizionia – e, d'altra parte, l'abituale polemica di Demostene contro la credibilità di quella maschera<sup>1</sup>. Egli individua un'opposizione, nella politica di Filippo, tra τὴν μὲν ἀληθῆ πρόφασιν τῶν πραγμάτων e κοινὰ δὲ καὶ τοῖς Ἀμφικτύοσιν δόξαντα: questi ultimi, nella citata lettera agli alleati, gli appaiono una volta di più la foglia di fico della politica greca del sovrano (XVIII 156), mentre Eschine sarebbe l'astuto consigliere delle sue προφάσεις 'delfiche' (158).

Con ciò torniamo alla tesi demostenica del complotto, la cui debolezza emerge non solo dal confronto con la testimonianza di Eschine, che impone di accettare uno svolgimento molto più complesso dell'intera vicenda e di ridisegnarne confini e prospettive, ma anche dalla logica interna della sequenza di avvenimenti che la tesi stessa presuppone. I fatti, se applichiamo fino in fondo la logica di Demostene, non sono che un grottesco gioco delle parti, e *tutti* sono parte del complotto, non solo Eschine e i suoi colleghi ateniesi a Delfi, ma anche i Tessali e persino gli stessi Anfissei. Demostene, in realtà, non arriva a tanto: anzi, come detto, assolve gli Anfissei anche dalla colpa di aver mai presentato accuse contro Atene di fronte al sinedrio (150); dei πονηροὶ τῶν Θετταλῶν καὶ τῶν ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσι si limita a dire che preparano il terreno per la scelta di Filippo come stratego nella nuova consultazione per città che precede la pilea (quella regolare dell'autunno 339); nel contempo denuncia l'inefficacia della prima spedizione, quella guidata da Cottifo, ma non arriva a ritenerla voluta (151-152)<sup>2</sup>. Ma per funzionare sul serio il complotto avrebbe dovuto essere appunto *totale*, Filippo avrebbe dovuto essere in grado di controllare e prevedere le mosse di tutti i protagonisti: l'accusa anfissea prima della contro-accusa ateniese, la reazione anfissea ai provvedimenti anfizionici, l'irrisolutezza della prima spedizione militare... Uno scenario romanzesco, al quale però si sono spinti – dove non aveva osato Demostene – diversi studiosi moderni, giustificando la complicata operazione con la volontà di Filippo di rendere

1. I documenti sono inseriti ai §§ 154, 155, 157, su cui DROYSEN 1893a e 1893b; SCHLÄPFER 1939, 132-54; TREVES 1940. Schläpfer peraltro riteneva che i decreti anfizionici rispecchiassero in parte una formulazione autentica: nel secondo, in particolare, egli giudicava attendibile la menzione dell'ambasceria da inviare a Filippo ἵνα βοηθήσῃ τῷ τε Ἀπόλλωνι καὶ τοῖς Ἀμφικτύοσιν (un esempio della persistente rappresentazione del re come *deus ex machina* negli affari delfici, cui alludo nel testo), e scartava invece la notizia di un'ambasceria affidata al solo Cottifo, la definizione di κοινὸν τῶν Ἑλλήνων συνέδριον riservata all'anfizionia (su cui ora LEFÈVRE 1998a, 180-1), il titolo di στρατηγὸς αὐτοκράτωρ attribuito a Filippo (cfr. TREVES 1940, 162-4). Per parte del formulario dei documenti Treves suggeriva come possibile modello tardo la συμμαχία di Antigono Dosone, che spiegherebbe anche, nel caso della lettera di Dem. XVIII 157, la distinzione dei Peloponnesiaci dagli altri alleati; anche in quest'ultimo testo l'immagine che viene data del re e del suo ruolo è quella di un *deus ex machina* piuttosto che di un membro uguale agli altri: egli annuncia agli alleati l'intenzione di τῷ θεῷ ... βοηθεῖν καὶ ἀμύνασθαι τοὺς παραβαίνοντάς τι τῶν ἐν ἀνθρώποις εὐσεβῶν. Sull'appello ai Peloponnesiaci vd. HARRIS 1995, 132.

2. Su quest'ultimo punto diversa interpretazione in WESTLAKE 1935, 209; SORDI 1958a, 375-6. Il nuovo ricorso a una consultazione delle città che il passo di Demostene lascia intuire è una indiretta conferma del rispetto delle regole ostentato dall'anfizionia (e da Filippo) anche in questa fase.

inconciliabili le posizioni di Atene e della filoanfissea Tebe<sup>1</sup>. Ancora una volta, l'esame interno della ricostruzione di Demostene ne rivela fragilità e contraddizioni; inoltre, anche in questo caso è utile un confronto tra quanto l'autore sostiene nell'orazione *Sulla corona*, che appunto fa della quarta guerra sacra, a qualche anno di distanza dai fatti, una complicata *spy-story*, e il suo comportamento all'epoca dei fatti. Spingendo gli Ateniesi ad astenersi dalla pilea straordinaria che aveva decretato lo ἱερὸς πόλεμος, l'oratore non pensava alle possibili, rovinose conseguenze: che, cioè, lo stesso strumento della guerra anfizionica potesse ritorcersi contro la sua città. Non pensava, dunque, che tutta la vicenda fosse una manovra per mettere Atene in urto con l'anfizionia<sup>2</sup>.

Ancora una volta, bisogna distinguere gli sviluppi *naturaliter* anfizionici di una vicenda come la contesa attorno alla 'terra sacra' e la capacità di Filippo di sfruttare la posizione acquisita a Delfi senza forzare la mano agli avvenimenti. Come ha osservato D. Musti, «la politica di Filippo II *non aveva bisogno della battaglia di Cheronea*», tesa com'era al difficile tentativo di aggregare a sé *con le armi della politica* almeno Atene, e se possibile anche Tebe: un disegno che Demostene saprà rovesciare<sup>3</sup>. La responsabilità del re è dunque, una volta di più, indiretta, e la cogliamo sul medio e lungo periodo: come abbiamo detto poc'anzi, gli eventi del 340 (?)–338, col loro corollario di antichi contenziosi e arcaiche procedure, sono un'altra conseguenza remota della 'rifondazione' anfizionica del 346.

Si accennava inoltre a un altro aspetto di continuità tra la terza e la quarta guerra sacra, nonostante il fondamentale fatto nuovo della *membership* anfizionica macedone nel frattempo intervenuto: Filippo continua a trarre i massimi vantaggi da una posizione di *deus ex machina* rispetto alle tensioni che si accendono attorno al grande santuario. Nella tradizione spuria dei documenti finiti nel testo dell'orazione di Demostene *Sulla corona* torna il *leitmotiv* della 'collaborazione', dell' 'aiuto' che il re arreca alla causa del dio, e sulla posizione di Filippo quale 'membro esterno' all'anfizionia insiste – per comprensibili ragioni – tutta la ricostruzione della guerra fornita da Eschine<sup>4</sup>. Questa sottile distinzione e tutta la storia del conflitto mostrano con la massima chiarezza la contraddizione centrale, insita nella natura dell'anfizionia, organismo *super partes* incapace di agire concretamente come soggetto politico e militare (e, di conseguenza, di esercitare con efficacia i propri tradizionali compiti in campo religioso, amministrativo, economico, organizzativo) in assenza di una tutela potente, avvertita essenzialmente come un corpo estraneo. Fino all'intervento di Filippo, i δόγματα anfizionici

1. Tra gli altri: DE SANCTIS 1897; MOMIGLIANO 1934a, 155-6; WÜST 1938, 146 ss.; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 585-6. Ult. bibl. in SEALEY 1978, 313. Un confronto accurato delle versioni di Eschine e Demostene, con piena adesione alla tesi demostenica del «piano tessalo-macedone», era in SORDI 1958a, 369-77. Assai prossime alle mie, invece, le conclusioni di HARRIS 1995, che si chiede tra l'altro come potesse il supposto 'piano', che doveva avvicinare Filippo e Tebe ai danni di Atene, prevedere la messa in stato di accusa dei Locresi di Anfissa, tradizionali alleati di Tebe, l'attacco militare contro di loro e la loro condanna da parte dell'anfizionia.

2. Demostene sostiene di aver immediatamente accusato Eschine in assemblea di «portare la guerra in Attica, una guerra anfizionica» (XVIII 143), ma non a caso aggiunge che i sostenitori del suo avversario gli avevano nella circostanza *impedito di parlare*, così ammettendo di non aver mai pronunciato una simile accusa.

3. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 623 (e cfr. 622-30; HARRIS 1995, 128).

4. Per questo aspetto nei documenti dell'orazione *Sulla corona* cfr. p. 149 e n. 1; nell'orazione eschineica richiamo ancora, in particolare, a conferma della 'inevitabilità' del ricorso a Filippo da parte dell'anfizionia, la notazione che Cottifò fu posto a capo della prima spedizione οὐκ ἐπιδημοῦντος ἐν Μακεδονίᾳ Φιλίππου, ἀλλ' οὐδ' ἐν τῇ Ἑλλάδι παρόντος (128), mentre la seconda e decisiva campagna fu condotta solo «molto tempo dopo», ἐπανηλυθότος Φιλίππου ἐκ τῆς ἐπὶ τοὺς Σκύθας στρατείας (129).



restano lettera morta, per gli Anfissei che li ignorano come per gli ἔθνη anfizionici ai quali preme fino a un certo punto farli rispettare: come osserva Demostene, nella spedizione guidata da Cottifo οἱ μὲν οὐκ ἤλθον, οἱ δ' ἐλθόντες οὐδὲν ἐποίουν (XVIII 151).

Dalle fasi del conflitto successive al coinvolgimento di Filippo viene la conferma che il re stesse cercando, più che un pretesto per portare i suoi eserciti a sud dell'Olimpo, di riaffermare e mettere alla prova il prestigio dell'anfizionia, al momento lo strumento-chiave della sua politica greca. Con l'astensione dalla pilea straordinaria e dalla successiva campagna guidata da Cottifo, Atene e Tebe si erano già poste esplicitamente al di fuori dell'ordine anfizionico; i Tebani poi, sostituendo con un proprio presidio quello macedone che occupava Nicea, presso le Termopile, verosimilmente mentre è in corso la prima fase della guerra contro Anfissa, rendono ancora più esplicita la loro ostilità alla Macedonia (anche se non abbiamo prova di un loro intervento effettivo al fianco degli Anfissei, da loro manovrati nell'interessata ricostruzione eschinea<sup>1</sup>). Eppure Filippo, dopo aver assunto il comando delle operazioni e aver colto i primi successi a Elatea e Kytinion, persegue finché è possibile la via di una ricomposizione diplomatica, nella quale è anzi esplicito e costante il ricorso allo strumento anfizionico e il richiamo alle sue regole. Il re invia a Tebe una delegazione che chiede la consegna di Nicea ai Locresi appellandosi appunto al δόγμα τῶν Ἀμφικτυόνων; la composizione stessa della delegazione, che a Tebe incontra tra l'altro Demostene e altri ambasciatori ateniesi, ha un netto taglio anfizionico, comprendendo, oltre a personaggi macedoni, inviati tessali, eniani, dolopi, achei ftioti (oltre che etoli, gli unici non anfizionici). La delicatezza della missione è confermata dall'eminenza dei rappresentanti tessali, i futuri ieromnemoni Daoco e Trasideo<sup>2</sup>. Sulle fasi successive della guerra sacra, fino alla presa

1. III 116. Sul colpo di mano di Nicea, intervenuto mentre Filippo era in Scizia, informa Philoch., *FGrHist* 328 F 56 b. Fa notare LEFÈVRE (1998a, 73) che con questi avvenimenti assistiamo a «la dernière apparition notable de la Béotie dans les affaires amphictioniques».

2. Philoch., *FGrHist* 328 F 56 a; Dem. XVIII 211 per l'incontro degli emissari ateniesi a Tebe con «ambasciatori di Filippo, dei Tessali e degli altri alleati li presenti»; la menzione di Daoco e Trasideo è in Marsia (*FGrHist* 135-136 F 20, *ap. Plut., Demosth.* 18, 2), che da parte macedone ricorda un Aminta e un Clearco (*infra*, 294 s., nrr. 19-20). Per JACOBY (*ad FGrHist* 328 F 56 a) Filocoro descrive «a preliminary skirmish» su una questione particolare, cui sarebbero seguiti la presa di Elatea e l'incontro diplomatico menzionato da Demostene e da Marsia: ma non c'è probabilmente da pensare a due ambascerie distinte. Su Daoco e Trasideo, non ancora ieromnemoni (*supra*, 146 n. 3 e 148 n. 2), in questa fase, vd. SORDI 1958a, 286-7 n. 2 ed HELLY 1995, 62-6. Quanto alla presenza degli Etoli, è certo che essi non fanno ancora parte, nel 338, dei popoli anfizionici (cfr. *infra*, 277 ss.): sono comunque alleati di Filippo (cfr. BENGTON 1962, n° 336) e presumibilmente membri di lì a poco della lega di Corinto, se se ne integra il nome in *IG* II<sup>2</sup>, 236 = *SIG*<sup>3</sup> 260 = *TOD* 1946-48, n° 177 = H.H. SCHMITT 1969, n° 403, b, l. 6. L'ipotesi che essi vi siano invece presenti in tribù separate, dopo lo scioglimento del κοινόν, è di BOSWORTH 1976, 168-9, secondo cui la circostanza spiegherebbe la costante ostilità alla Macedonia mostrata dagli Etoli a partire dalla morte di Filippo (Diod. XVII 3, 3). BOUSQUET 1957, viceversa, suggeriva di datare appunto al 338/7 e attribuire all'influenza di Filippo la concessione agli Etoli della *promanteia* a Delfi (testo datato con l'arc. Sarpedonte, *ibid.* 485 = *SEG* 17, 1960, 228 = *FD* III, 4, 399): nonostante la difficoltà di datazione esatta che il documento presenta, l'ipotesi mi sembra ancora preferibile a quella recente di ARNUSII, che nel contesto di una interpretazione sistematicamente *politica* delle concessioni onorifiche dell'anfizionia e della città di Delfi negli anni '30 e '20 vi vede piuttosto un esplicito atto *antimacedone*, da datare al 335/4 (2000, su cui *infra*, 270 e 285-6 n. 6). Richiamavano il profilo anfizionico della missione diplomatica a Tebe già HAMMOND – GRIFFITH 1979, 590, e l'episodio è ricordato da LEFÈVRE tra gli interventi dell'anfizionia come tribunale d'arbitrato internazionale (su cui *supra*, 3.2: 1998a, 248, e cfr. 73 n. 352, 96 n. 469 e, per i rapporti tra *koinón* etolico e anfizionia in questa fase, 107 n. 514); sull'uso dell'anfizionia in questa fase della politica di Filippo vd. anche ROEBUCK 1948, 77-8.

di Anfissa, siamo relativamente male informati, a conferma dello scarso interesse delle fonti per il versante propriamente anfizionico del conflitto<sup>1</sup>, ma è ben noto come ancora dopo la virtuale conclusione della guerra sacra Filippo tenti più vie diplomatiche per evitare la costituzione dell'asse Atene-Tebe che porterà allo scontro di Cheronea<sup>2</sup>. Il successo militare di Cheronea è al tempo stesso, per Filippo, il tramonto della politica anfizionica perseguita a partire dal 346, del tentativo, cioè, di dare nuove e più ampie basi al prestigio dell'associazione, di farne in qualche misura un soggetto politico, responsabile della custodia della κοινὴ εἰρήνη. Per l'anfizionia comincia una fase nuova, nella quale, almeno fino alla morte di Alessandro, la tutela macedone continuerà ad agire come collante, a dare impulso ad almeno alcune delle competenze tradizionali dell'associazione, in un quadro generale, però, profondamente e definitivamente mutato, che a maggior ragione che nel 346 giustifica il mancato ricorso a provvedimenti 'esemplari' verso i nemici di Apollo e il sostanziale mantenimento dello *status quo*<sup>3</sup>.

### 3.5. MACEDONIA E ANFIZIONIA DA CHERONEA ALLA MORTE DI FILIPPO

L'impiego dell'anfizionia come strumento politico-diplomatico ancora dopo Cheronea, nella fase di trapasso dal successo militare alla riorganizzazione dei rapporti interstatali in Grecia, è oggetto di speculazioni non provviste di basi certe<sup>4</sup>. La fase successiva pone invece il problema dei rapporti 'giuridici' tra anfizionia e lega di Corinto, che ha prodotto una «littérature ... immense»<sup>5</sup> in buona parte superata nella conoscenza dei documenti epigrafici e dunque delle istituzioni delfiche, oltre che viziata dalla sopravvalutazione sia del ruolo *stricto*

1. Su questa fase HAMMOND – GRIFFITH 1979, 594 e nn. 2-3. Strab. IX 4, 8, 427 C. attesta una distruzione di Anfissa che sarebbe la prova decisiva contro la partecipazione della città al supposto complotto antiatieniese se non fosse smentita dai testi delfici, che menzionano ieromnemoni anfissei già per il 337/6 (CID II, 74, I, ll. 37-38; II, ll. 28-29), e da un ampio ventaglio di fonti letterarie ed epigrafiche che dimostrano la lunga sopravvivenza e vitalità della πόλις nei secoli successivi (LERAT 1952, I, 15-8; cfr. II, 53-4, per l'ipotesi che Strabone risenta in qualche modo del 'modello' di Crisa-Cirra). Con R. BALADIÉ, *Strabon. Géographie, VI. Livre IX*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, *ad loc.*, dal passo del Geografo si può al massimo ricavare la notizia di una distruzione delle fortificazioni cittadine.

2. Cfr. in part. Aesch. III 148-151; Plut., *Phoc.* 16, 1-3 e *Demosth.* 18, 2-3.

3. Per gli ieromnemoni anfissei dopo la fine della guerra cfr. n. 1: è infondata la vecchia tesi di CAUER, *RE* I, 2 (1894), 1929 di un nuovo rimpasto dell'anfizionia, con esclusione di Anfissa e dei Locresi occidentali a favore degli Etoli. Questi ultimi non sono attestati nell'anfizionia prima del 278/7 (FD III, 2, 68 = SIG<sup>3</sup> 399 = CID IV, 12, ll. 63-4). LEFÈVRE ammette, al più, un'esclusione momentanea della città di Anfissa nell'ambito del suo ἔθνος (procedura anche altrimenti attestata) e sottolinea in generale la mitezza del trattamento riservatole (1998a, 80, 167, 170; per le presenze etoliche 107 ss., con bibl.). Per il possibile alleviamento delle condizioni dei Focesi, che restano comunque fuori dall'anfizionia, cfr. ROEBUCK 1948, 77-80; ELLIS 1976, 201. Non ha sostegno nelle fonti, infine, la tesi di PARKE di una ventilata 'distruzione rituale' di Atene dopo Cheronea in punizione della sua ἀσεβεία (1948, 97-105, 112-3, su cui MARI 1999b, 316-7 n. 148). Per una valutazione del ruolo dell'anfizionia nella politica macedone sostanzialmente diversa dalla mia rinvio ancora a LEFÈVRE 1998a, in part. 95-7; ID. 2002, 444 ss.

4. ROEBUCK 1948, 77-80; ADAMS 1999, 16-7. Non c'è una effettiva ragione di collocare dopo Cheronea la sosta di Filippo a Delfi presupposta dall'aneddoto teopompeo e durideo dell'incontro tra il re e l'esule acheo Arcadione (FGrHist 115 F 280; 76 F 3, con JACOBY *ad locc.*).

5. Così LEFÈVRE 1998a, 326.

*sensu* ‘politico’ dell’anfizionia, sia del peso di Filippo e della Macedonia nelle vicende del santuario. Ho più volte ribadito, in questo studio, un’interpretazione diversa e più sfumata del problema, quale imposta sia dalla documentazione epigrafica, sia da una lettura equilibrata delle fonti letterarie<sup>1</sup>.

Emblematico è il caso dell’ultimo aspetto di storia ‘istituzionale’ del santuario e dell’anfizionia negli anni di Filippo che ci accingiamo ad affrontare. Dell’istituzione di un nuovo corpo di funzionari anfizionici, i tesoriere (ταμίαι) siamo informati da un prezioso documento che contiene il decreto relativo (CID II, 74, I, ll. 1-21 = CID IV, 9), la lista del primo *staff* entrato in carica e il primo resoconto della sua attività. Si tratta di un vero e proprio «doublet du Conseil amphictionique»<sup>2</sup>: 24 funzionari, due per ἔθνος (e i macedoni παρὰ Φιλίππου, come gli ieromnemoni [cfr. 2.3.2]), elencati nello stesso ordine delle liste anfizioniche ed espressamente tenuti a λόγον ... ἀπο[δοῦναι καὶ εὐθ]ύνας ... κατ[ὰ] πυλαίαν [ἐκάστην τοῖς ἱερομ]νήμοσιν (ll. 17-18). Nell’ambito dei consueti meccanismi κατὰ ἔθνη si affaccia, al solito, la concreta presenza delle città, di cui è diretta incombenza inviare i tesoriere e rispondere di eventuali mancanze<sup>3</sup>.

Il decreto è datato alla pilea autunnale dell’arconte delfico Paleo; le discussioni sull’esatta cronologia di quest’ultimo (prima o dopo Cheronea?) si sono strettamente intrecciate a quelle sul significato della nuova istituzione e su un eventuale ruolo della Macedonia. Questo testo è anzi particolarmente significativo dei progressi decisivi e dei tanti equivoci clamorosi registrati in un secolo di studi sulla storia e le istituzioni dell’anfizionia e, parallelamente, sull’espansione macedone in Grecia. Agli inizi del ’900 É. Bourguet datava Paleo al 339/8, dunque il decreto all’autunno 339, in perfetta coincidenza con l’intervento macedone nella guerra contro Anfissa, e sottolineava la menzione, nella parte iniziale e mutila del testo (l. 2), di Trasideo, noto agente di Filippo, futuro ieromnemone a Delfi in compagnia di Daoco, il cui nome era integrato accanto a quello del collega, con buona verosimiglianza, nel nostro testo<sup>4</sup>. Bourguet interpretava perciò la riforma come una nuova, pesante ingerenza macedone nella vita del santuario, e i tesoriere, in particolare, come uno strumento per controllare la commissione dei naopi e la gestione dell’ammenda focese, e spiegava il numero relativamente basso di naopi elencati nel nostro testo (19, alle ll. 63 ss.) con la protesta di molti stati anfizionici per il giro di vite. L’interpretazione era sviluppata da P. Cloché in due ampi interventi che hanno avuto a lungo grande influenza, nei quali l’intera documentazione relativa ai naopi era letta alla luce delle contemporanee vicende della ‘grande’ politica, e per il 339/8, in particolare, era ribadita l’idea di una rivolta contro il nuovo organo di controllo<sup>5</sup>.

I progressi nell’interpretazione dei documenti dei naopi, già ricordati<sup>6</sup>, limitando in senso rigorosamente tecnico-amministrativo le competenze della commissione hanno minato alle basi questa ricostruzione: un conflitto ‘politico’ tra Filippo e i contabili incaricati di amministrare e investire i denari per il restauro del tempio di Apollo è in questa luce del tutto inammissibile. A P. de La Coste-Messelière, autore di uno degli studi fondamentali sui naopi,

1. Cfr. in part., in questo cap., 3.1, 3.2, 3.4; cfr. anche *infra*, 4.4, a proposito dell’uso ‘fisico’ dei grandi santuari nell’ambito delle istituzioni e delle attività della lega di Corinto.

2. ROUX 1979, 122; cfr. anche LEFÈVRE 1998a, 263.

3. BOUSQUET 1989, *ad loc.*; LEFÈVRE 1998a, 168, 241.

4. BOURGUET 1905, 110 ss. e *ad FD* III, 5, 47. Su Daoco e Trasideo cfr. *supra*, 148 n. 2 e 151 n. 2.

5. CLOCHÉ 1916 e 1920, e cfr. *supra*, 111 n. 1 e 127 ss.

6. Cfr. ancora 111 n. 1.

si deve anche, nel 1949, un contributo decisivo per la corretta interpretazione delle attività dei tesoreri. Egli collocava *CID* II, 74, I, l'arconte Paleo e dunque l'istituzione dei nuovi funzionari nel 337/6, ossia non, come Bourguet e Cloché, nel momento rovente della 'spaccatura' tra gli stati anfizionici, ma quando la pace era ben consolidata. La Coste-Messelière inoltre interpretava per primo la voce ἀπουσία, «perdita», che nei testi contabili dei ταμίαι compare in elenchi di corrispondenze tra diversi tipi monetali e una moneta detta ἀμφικτυονικόν, come riferimento alla dispersione di materiale, e dunque di valore, nella fusione di vecchie monete e nella riconversione del metallo fuso in nuove unità<sup>1</sup>.

Studi successivi, a partire dai primi anni '50, ribadivano le intuizioni di La Coste-Messelière ma individuavano per i tesoreri competenze più ampie e diversificate, a partire dalla constatazione di una loro lunga sopravvivenza all'esperimento della moneta anfizionica; ne risultava l'importanza notevole della riforma del 337/6 nella storia dell'amministrazione di Delfi<sup>2</sup>. Con la loro contabilità 'ordinaria' i tesoreri rilevavano di fatto, almeno in parte, le funzioni finanziarie degli ieromnemoni e dei pritani cittadini, sia pure sotto il controllo dei primi e con la collaborazione dei secondi<sup>3</sup>. D'altra parte, soprattutto l'operazione che è peculiarità esclusiva dei tesoreri, la definizione della ἀπουσία, richiede calcoli complessi, dunque verosimilmente personale specializzato: come gli studi più recenti hanno precisato, la ἀπουσία è infatti il calcolo *preventivo* dello scarto tra peso teorico delle vecchie monete da rifondere e peso reale delle nuove monete 'anfizioniche'<sup>4</sup>.

Come e più che nel caso dei naopi, insomma, abbiamo a che fare con uno *staff* dal profilo strettamente tecnico, al quale sarebbe fuorviante attribuire una funzione politica<sup>5</sup>. Gli uni e gli altri rappresentano, rispetto alle molteplici competenze degli ieromnemoni, un progresso nel senso della *specializzazione*; mentre però i naopi, almeno in origine, nascono per uno scopo

1. Sui naopi, LA COSTE-MESSELIÈRE 1974; sui tesoreri, ID. 1949, in part. 242-7. I testi con il calcolo della ἀπουσία sono *CID* II, 75 e 77. BOURGUET (*ad FD* III, 5, 49) aveva posto la ἀπουσία in diretto collegamento con la ricostruzione del tempio, vedendovi la somma che i vari contribuenti dovevano ancora versare: i conti dei tesoreri indicherebbero perciò sia la cifra totale cui ogni stato era tenuto, sia la parte di questa ancora mancante (la ἀπουσία appunto), sia quella già versata, data dalla differenza tra le prime due. La tesi non chiariva però la menzione di valute diverse, di cui una specificamente 'anfizionica': per la ulteriore precisazione del significato del termine dovuta a MARCHETTI 1999a cfr. *infra*.

2. Cfr. in part. RAVEN 1950; DUNANT – POUILLOUX 1952 (in part. 58-9), che accolgono la datazione al 337/6 ed escludono un diretto legame con la riscossione e la gestione dell'ammenda focese. Sul progresso nel sistema contabile del santuario rappresentato dall'introduzione dei tesoreri insisteva già, sia pure nel contesto di una interpretazione superata, BOURGUET 1905, 116. Per la sopravvivenza dei tesoreri a Delfi almeno fino alla metà del III sec. a.C., ben oltre la breve durata dell'esperimento monetario, cfr. ROUX 1979, 135; BOUSQUET 1989, 159.

3. ROUX 1979, 125 ss., che peraltro ancora ammetteva la data del 339/8, oggi abbandonata negli studi a favore del 337/6 (cfr. BOUSQUET 1988a, 51, 193-4; 1989, 7; con diversa sistemazione della cronologia delfica di questi anni MARCHETTI 1998; LEFÈVRE 1998a, 267). Per l'ipotesi che il decreto di istituzione dei tesoreri sia stato votato l'anno precedente, nella pila primaverile del 337, e che nel 337/6 la commissione entri di fatto in funzione vd. BOUSQUET 1989, 146-7, 154; LEFÈVRE 1998a, 261 (una distinzione, mi sembra, non del tutto motivata sulla base di *CID* II, 74, I, e non ripresa da MARCHETTI 1999a). Prudente sulla cronologia ma ricco di spunti interessanti BOGAERT 1968, 109-10. A *CID* II rinvio per l'edizione più recente dei testi contabili dei tesoreri (nrr. 74-106); per il decreto istitutivo cfr. ora *CID* IV, 9.

4. Cfr., con precisazione progressiva delle indicazioni di La Coste-Messelière (n. 1), PICARD 1988; MARCHETTI 1999a, in part. 103-4 e 106-7; 1999b, 406-7. LEFÈVRE 1998a, 262 ribadisce che la scelta dei tesoreri era basata sulla competenza personale, ma fa notare la scarsità di conferme prosopografiche.

5. Così da ultimo LEFÈVRE 1998a, 96 e 267.

preciso, al quale poi sopravvivono molto a lungo<sup>1</sup>, i tesoreri sono più difficili da collegare a una sola, più o meno limitata attività: non alla riscossione dell'ammenda focese, in pagamento ormai da diversi anni, né alla connessa necessità, suggerita da Bourguet, di controllare i naopi, da sempre tenuti a dettagliatissimi rendiconti di spesa, non, infine, all'esperimento della moneta anfizionica, di assai breve durata (cfr. *infra*). Essi sono la prima magistratura anfizionica con competenze ampie, ma esclusive, in campo finanziario: più specializzati in questo campo degli ieromnemoni, non designati dalla città di Delfi come i pritani, più legati dei naopi alle forme tradizionali dell'organizzazione anfizionica (penso naturalmente alla già ricordata composizione dello *staff*, ricalcata sulla struttura del sinedrio)<sup>2</sup>.

Lo sviluppo dei sistemi di amministrazione e controllo degli ἱερὰ χρήματα, al quale le necessità legate al rifacimento del tempio e le conseguenze della terza guerra sacra avevano dato un notevole impulso, conosce dunque un nuovo passo importante. Se l'istituzione dei tesoreri contiene un messaggio, esso è ancora una volta quello del rispetto delle tradizioni e del recupero di efficienza nel campo più delicato di attività dell'anfizionia, l'amministrazione finanziaria *super partes*. Riconoscere alla Macedonia un ruolo diretto in questo processo, come al solito, non è semplice né prudente. L'introduzione dei tesoreri è uno sviluppo interno delle istituzioni anfizioniche nel quale possiamo al più ammettere le conseguenze indirette – solo in parte calcolate – di una tutela in qualche caso ingombrante, ancora interessata dopo il 338, probabilmente, all'immagine dell'anfizionia e al suo corretto funzionamento, ma ormai proiettata su altri fronti e fornita di altri strumenti per la gestione delle relazioni intragrece<sup>3</sup>. Quanto all'indizio più preciso di un'ingerenza macedone a suo tempo individuato da Bourguet, la menzione all'inizio di *CID* II, 74, I di Trasideo e (probabilmente) Daoco, le lacune del testo impediscono di chiarirlo ulteriormente: i due non sono ancora ieromnemoni, ma stanno per diventarlo, sono già legati a Filippo e sono già intervenuti in una vicenda in cui è probabilmente coinvolta l'anfizionia, le trattative, a Tebe, sul destino di Nicea<sup>4</sup>. La loro menzione implica un ruolo nell'atto di nascita dei tesoreri, che non abbiamo però modo di precisare e che in ogni caso non è sufficiente a dimostrare da solo un coinvolgimento di Filippo.

Possiamo perciò limitarci a constatare e suggerire che nel 337/6, dopo Cheronea e la nascita della lega di Corinto, l'anfizionia torni nel proprio alveo naturale, ridefinendo le proprie competenze e la propria identità. Naturalmente negare del tutto un ruolo della Macedonia in questo processo significherebbe cadere in un eccesso opposto a quelli delle interpretazioni

1. LEFÈVRE 1998a, 263 ss., il quale peraltro non esclude che la commissione fosse sorta prima e indipendentemente dall'inizio di quei lavori (*supra*, 128 n. 1).

2. Per un riesame sintetico delle diverse magistrature finanziarie a Delfi, con interessanti considerazioni sul carattere duplice dell'amministrazione del santuario (anfizionica/cittadina) e le potenziali tensioni che potevano nascerne cfr. J.K. DAVIES 1998 (3 e n. 13 sui pritani, con bibl. prec.).

3. In questo senso non sono d'accordo con J.K. DAVIES, che, pur vedendo nell'istituzione dei tesoreri un progresso nell'organizzazione amministrativa del santuario (1998, 4), torna a vedervi «an attempt not just to strengthen Amphiktyonic administration but also to turn it even more into an instrument of indirect Macedonian control than it was already» (14).

4. *Supra*, 151 n. 2. Nel nostro documento sono ancora citati come ieromnemoni tessali per la pilea in cui vengono istituiti i tesoreri (aut. 337) Cottifo e Colosimmo (*CID* II, 74, I, ll. 31, 63), mentre nella pilea successiva entrano in carica Daoco e Trasideo (74, II, l. 22).

tradizionali. Tanto l'introduzione dei tesoreri che il breve esperimento della monetazione anfizionica, nell'assolvere a necessità concrete, sono al tempo stesso curate operazioni di *maquillage*, portatrici di messaggi rilevanti. Dei tesoreri s'è detto quanto basta, credo, da entrambi i punti di vista. Quanto alle monete – splendide –, è difficile negarne il forte impatto propagandistico: vi compare per la prima (e ultima) volta la *legenda* ΑΜΦΙΚΤΙΟΝΩΝ al posto del generico richiamo a Delfi<sup>1</sup>, e l'abbinamento Apollo (v.) / Demetra (r.) richiama nella forma più solenne le origini antiche e duplici dell'associazione pileo-delfica. Questo interesse per la storia più antica e/o per i 'miti di fondazione' di Delfi è ricorrente nell'approccio della Macedonia e degli ambienti culturali legati ad essa al grande santuario (*infra*, 4.2), e associa a un contesto più ampio e coerente le indubbe valenze propagandistiche dell'ἀμφικτυονικόν, ovviamente già richiamate in studi precedenti<sup>2</sup>.

Non si tratta però di pura operazione 'museale', e a torto Roux spinge *esclusivamente* sul pedale della propaganda politica negando qualunque finalità economica<sup>3</sup>. Se non sembra sostenibile la tesi che vede dietro la creazione della nuova moneta la volontà di fare aperta concorrenza 'internazionale' alla valuta attica<sup>4</sup>, il versante concreto dell'operazione è stato tuttavia ben individuato a partire da uno studio di E.J.P. Raven, che calcolava l'ammontare complessivo di monete coniate in non più di 200 talenti, ne limitava l'impiego a Delfi e alla contabilità anfizionica, attribuiva all'operazione lo scopo essenziale di unificare su *standard* eginetico le valute circolanti nel santuario e dunque semplificarne la contabilità<sup>5</sup>. Due studi recenti di P. Marchetti hanno portato nuova luce sui limiti concreti dell'operazione, in termini sia cronologici che quantitativi: una convincente valorizzazione dei dati contenuti in *CID* II, 76 porta lo studioso a concludere che la coniazione di monete si esaurì nello spazio dell'arcontato di Dione (336/5) e che, dei 105 talenti, 49 mine, 5 stateri e 9 oboli in moneta anfizionica che si prevedeva di ricavare dalla rifusione di vecchie monete di un valore di poco più di 122 talenti (*CID* II, 75, I, ll. 45 ss.), furono effettivamente conati solo 61 talenti, 30 mine, 25 stateri, 1 dracma e 1 emidracma<sup>6</sup>. Marchetti insiste molto sui grandi significati, monetari e politici, sia dell'iniziativa, sia della sua repentina conclusione: il conio della moneta anfizionica, «dans la tradition numismatique grecque ... le premier monnayage de caractère 'international', qui n'émane ni d'une cité, ni d'un *ethnos*, ni d'un roi, mais résulte en fait d'une décision de caractère panhellénique», sarebbe figlio di un impiego ancora pienamente *politico* dell'anfizionia da parte di Filippo; la conclusione dell'esperimento, che va di pari passo con una netta rivalutazione dello *standard* attico nel cambio con quello eginetico, sarebbe invece da connettere con la scelta del primo da parte di Alessandro per il

1. S. PERLMAN 1965, 59-60; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 623.

2. SVORONOS 1896, 16, che peraltro, non conoscendo ancora le registrazioni contabili dei ταμίαι, erroneamente poneva nel 346 l'inizio della monetazione anfizionica; DUNANT – POUILLOUX 1952, 58-9; S. PERLMAN 1965, 60, con richiamo, a proposito delle dimensioni insolitamente grandi di queste monete, al precedente di monete coniate proprio a Delfi dopo il successo sui Persiani; MARCHETTI 1999a, 110-3.

3. 1979, 132-3; più equilibrata la posizione di S. PERLMAN 1965, 59-60, che, pur sottolineando le motivazioni propagandistiche e il grande pregio artistico della serie monetale, non mancava di valutare anche la portata economica dell'operazione.

4. DUNANT – POUILLOUX 1952, 57-60; BOGAERT 1968, 109-10.

5. RAVEN 1950, 10-11, 15-7; per il catalogo cfr. *ibid.*, 20-2 e KINNS 1983, 2-7, che dà al calcolo totale delle coniazioni un'oscillazione più ristretta, tra i 125 e i 175 talenti (10-7).

6. MARCHETTI 1999a, 104-9; 1999b, con correzioni sostanziali alle letture e alle interpretazioni di BOUSQUET 1989, in part. a proposito di *CID* II, 75, e con modifica dell'ordine dei conti ad ἀπουσία.

suo «nouveau monnayage impérial», la cui datazione verrebbe così rialzata allo stesso anno 335<sup>1</sup>.

Anche se la valutazione complessiva che Marchetti dà dell'impiego 'politico' dell'anfizionia da parte dei re macedoni tra il 346 e il 335 ha molti punti in contatto con quella proposta in queste pagine, mi sembra opportuna una maggiore prudenza nella valutazione di questo specifico episodio. Era stato già notato da diversi studiosi che a decretare la fine dell'esperimento monetario 'anfizionico' furono probabilmente gli alti costi dell'operazione, e l'analisi di Marchetti conferma che questi erano in qualche misura prevedibili in anticipo<sup>2</sup>. Dalla stessa analisi emerge anche che la serie di cui fu programmata la coniazione (poi neanche realizzata per intero) era di fatto piuttosto ridotta: sufficiente, evidentemente, a coprire necessità immediate – riconversione di depositi vecchi e usurati e unificazione delle valute –, eventualmente rinnovabile<sup>3</sup>, coerente con la contemporanea e più ampia riforma dei quadri amministrativi del santuario. Una coerenza che investe sia il piano pratico, sia quello formale: nelle immagini e nella *legenda* delle monete c'è la stessa solennità 'anfizionica' della strutturazione κατὰ ἔθνη del collegio dei tesoreri. Difficile non vedervi un comune progetto di rilancio dell'anfizionia, la cui autorità e prestigio non erano usciti indenni dalla quarta guerra sacra: ma il rilancio riguarda un settore ormai tanto più limitato, quello delle sue tradizionali competenze<sup>4</sup>.

Indubbiamente più singolare è il fatto che il progetto monetario sia rimasto incompiuto e sia stato interrotto dopo meno di un anno: all'individuazione da parte di Marchetti di un mutamento radicale in termini di politica strettamente monetaria (con «la dévalorisation du monnayage éginétique et ... la résurgence du monnayage attique»), certamente da accogliere, vanno aggiunte altre considerazioni, di carattere sia finanziario, sia politico. Dovettero avere il loro peso, come già sottolineato da altri, i costi eccessivi della riconversione di moneta, ma ancor più il venir meno di un significativo interesse macedone per l'anfizionia, la sua storia e il suo prestigio, di cui abbiamo molti altri riscontri<sup>5</sup>.

1. 1999a, 109-13. Sugli inizi della coniazione degli alessandri e i problemi iconografici cfr. *infra*, 238 n. 3.

2. Cfr. già ROUX 1979, 132-3 (per il carattere *preventivo* del calcolo della ἀπουσία cfr. *supra*, 154); giustificava con un sostanziale fallimento in termini economici la fine dell'iniziativa BOGAERT 1968, 109-10; l'interpretazione tradizionale, che associava ἀμφικτυονικόν e tesoreri alla gestione dell'ammenda focese, giustificava con l'esaurimento di questa la fine dell'esperimento monetario. Più genericamente, la SORDI la collegava al minore interesse di Alessandro per l'anfizionia rispetto a Filippo (1958a, 304-5).

3. Griffith sottolineava come i circa 200 talenti calcolati da Raven per l'ἀμφικτυονικόν fossero una cifra relativamente bassa, ma non trascurabile in assoluto, certamente non per un'associazione di stati greci (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 623); i nuovi calcoli di Marchetti ridimensionano ulteriormente la portata dell'esperimento anche nella sua fase puramente *progettuale* (cfr. *supra*).

4. In questo senso mi trova d'accordo, a proposito dello studio di Marchetti, l'intervento di LEFÈVRE in *Bull. ép.* 2000, n° 360: la sua negazione di un qualunque impiego *politico* dell'anfizionia da parte dei re macedoni, ribadita in quella sede, viceversa, non mi trova d'accordo, almeno per gli anni che precedono Cheronea.

5. Cap. IV, 1.2; 3.3.





## 4. MANIPOLAZIONE DEL PASSATO, CELEBRAZIONE DEL PRESENTE: I SANTUARI MAGGIORI AL SERVIZIO DELLA MACEDONIA (E VICEVERSA)

### 4.1. ANCORA SUL MITO DI FONDAZIONE DELLA DINASTIA MACEDONE

Circa la formazione delle tradizioni dinastiche macedoni, non tornerò qui su alcuni aspetti definiti in precedenza: la successione cronologica, tra le varianti conservate, Erodoto–Euripide–‘variante-Carano’; l’individuazione di divergenze e adattamenti nella genealogia che fissano con certezza, in particolare, la maggiore antichità della versione erodotea rispetto alla ‘variante-Carano’; la forte probabilità che l’inserimento dell’elemento oracolare nelle tradizioni sulla fondazione del regno e della sua capitale sia un’invenzione euripidea (cap. I, 1.1; cap. II, 1.3). All’interno di quella che per comodità chiamo ‘variante-Carano’, poi, diverse sono le discordanze, soprattutto genealogiche, che rendono impossibile risalire a un archetipo comune. Resta il dato forte dell’accordo sul capostipite, non più messo in discussione a partire dal IV secolo: le prime testimonianze sono in Teopompo e Marsia (e probabilmente nella tradizione su Alessandro consultata da Plutarco), ma notevole è la compattezza delle fonti successive, da Euforione e Diodoro fino agli eruditi tardo-antichi<sup>1</sup>.

Che a Teopompo e a Marsia, dunque all’età di Filippo II, sia effettivamente da attribuire la prima sistemazione della *Dynastiegründersage* nel nome di Carano sembra dunque ragionevole<sup>2</sup>, in primo luogo in base allo stato della tradizione: contro un’anticipazione al V secolo della ‘variante-Carano’ sta, oltre all’*argumentum e silentio* dell’assenza di testimonianze, anche la constatazione che le altre due tradizioni genealogiche a noi note si affermano appunto nel V secolo (‘variante-Perdicca’ in Erodoto, incoraggiata o fatta circolare da Alessandro I e implicitamente accettata da Tucidide<sup>3</sup>, e ‘variante-Archelao’, invenzione di Euripide sotto

---

1. Fonti *supra*, 19 nn. 1-2, 20 n. 1, anche per la genealogia ascendente di Carano; per la discendenza, vd. JACOBY *ad FGrHist* 115 F 393: nella versione di Iust. VII 2,1, di origine teopompea per Jacoby, il Perdicca erodoteo diventa il primo successore di Carano (*Post hunc Perdicca regnavit*). Sulle due più antiche testimonianze note, peraltro, è da notare come solo a Teopompo sia attribuita una genealogia, mentre di Marsia abbiamo solo un aneddoto sulla scelta del nome Κοῖνος per un figlio di Carano (*FGrHist* 115 F 393; *FGrHist* 135-136 F 14, di incerta paternità tra Marsia di Pella e Marsia di Filippi secondo Jacoby). Oltre che nelle fonti di cui al cap. I, Carano compare in Paus. IX 40, 8, ed esplicitamente come primo re macedone in Liv. XLV 9, 3 e Vell. Pat. I 7, 1: su quest’ultimo brano e per l’interessante ipotesi che se ne ricava che il sincronismo sulla data dell’814/3 riguardasse, nel sistema timaico, anche la fondazione del regno di Macedonia oltre alle κτίσεις di Roma e Cartagine, vd. P. DE FIDIO, «RAL» s. 9, v. 9 (1998), 395-432 (424-31).

2. Su Teopompo insiste in part. DREWS 1983, 67 ss., e cfr. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 596 n. 2; HUTTNER 1997, 71 e n. 39; in generale sull’importanza dell’età di Filippo II per la codificazione organica delle tradizioni sulla più antica storia macedone vd. ZÄHRNT 1984, 326-30.

3. È nota la corrispondenza tra Thuc. II 100, 2, che indica otto predecessori di Archelao, ed Herod. VIII 137, 1 e 139, che fa di Perdicca I il sesto («settimo» con computo inclusivo) antenato di Alessandro I; è stata spesso

Archelao). In particolare, la tesi di Hammond secondo cui la versione euripidea, pur non incontrando grande popolarità, ispirò già durante il regno di Archelao il sorgere della 'variante-Carano', è priva di basi proprie e si basa solo sul fragile presupposto, di cui abbiamo già discusso, secondo cui la *Gründungsgeschichte* di Ege 'città delle capre' debba essere necessariamente anteriore al trasferimento della capitale a Pella<sup>1</sup>.

Ma per porre la nascita (o almeno il consolidarsi) della leggenda di Carano nell'età di Filippo II non mancano a mio parere anche argomenti positivi. Anche a non voler utilizzare in questo senso la discussa notizia di Iust. XI 2, 3 di un figlio di Filippo (e Cleopatra?) di nome Carano, che segnerebbe la prima comparsa di un personaggio di quel nome nell'orizzonte storico macedone<sup>2</sup>, qualche dato interessante si recupera ancora dalla tradizione letteraria. È stato opportunamente colto un parallelo tra i luoghi di Giustino che descrivono l'azione di Carano (*adunatis gentibus variorum populorum veluti unum corpus Macedoniae fecit, crescentique regno valida incrementorum fundamenta constituit*, VII 1, 12) e quella di Filippo, 'secondo fondatore' dello stato macedone (*atque ita ex multis gentibus nationibusque unum regnum populumque constituit*, VIII 6, 2). La caratterizzazione, che risale con ogni probabilità a Teopompo, riflette la realtà concreta delle innovazioni apportate dal sovrano in tanti settori dell'amministrazione e delle istituzioni del regno, e al tempo stesso la lettura ufficiale che ne veniva fornita o avallata, come conferma suggestivamente una dedica dalla Calcidica che attribuisce a «Filippo» (verosimilmente Filippo II) appunto la qualifica di 'fondatore'<sup>3</sup>.

Questo non ci dà la certezza, naturalmente, che Filippo fosse interessato a *modificare* le tradizioni di fondazione del regno o la più antica genealogia dei Temenidi di Macedonia. E tuttavia da Isocrate viene un indizio ulteriore, la conferma indiretta dello stato di 'ebollizione' in cui le tradizioni ufficiali si trovavano ancora nel 346, l'anno della conclusione della terza guerra sacra e della pubblicazione del *Filippo*: l'opera, nell'indicare al re i suoi antenati come modelli, menziona Aminta, padre di Filippo, ed Eracle, nonché un personaggio genericamente definito ὁ κτησάμενος τὴν ἀρχὴν / τὴν βασιλείαν (§§ 105 ss.). Isocrate elogia costui

suggerita la possibilità che si tratti della genealogia esposta da Alessandro già di fronte ai giudici di Olimpia (*supra*, 21 n. 3).

1. HAMMOND – GRIFFITH 1979, 11-2: già Teopompo raccoglierebbe perciò una «canonized version». Per l'antiorità dell'«oracolo delle capre» al mutamento di capitale si esprimevano già PARKE – WORMELL 1956, II, n° 225. Sul problema vd. *supra*, 63.

2. Secondo Giustino, Alessandro alla morte del padre tra l'altro *aemulum ... imperii, Caranum, fratrem ex noverca susceptum, interfici curavit*: per DASCALAKIS il nome, ignoto in precedenza all'interno della casa reale, fu scelto per influenza diretta della 'variante-Carano' (1983, 139 n. 14). Ma la storicità del personaggio, la cui madre sarebbe Cleopatra, è per lo più negata dagli studiosi, soprattutto per il silenzio della lista di Satiro, che assegna a Filippo e Cleopatra solo una figlia di nome Europa (*FGH* III 161, *ap.* Athen. XIII 5, 557 b-e): TARN 1948, II, 260-2; HECKEL 1979; BERVE salvava la storicità del personaggio facendone un figlio di Fila, la moglie elimiota di Filippo, anche in questo caso contro la testimonianza di Satiro (1926, II, n° 411: *contra* R.K. UNZ, «JHS» 105 [1985], 171-4, che pur ammettendo l'esistenza di Carano escludeva se potesse identificarne la madre; né prende posizione TATAKI 1998, 338). La questione sembra in effetti insolubile, anche perché alla lista di mogli e figli del re di Satiro si oppone, oltre a Giustino, anche Paus. VIII 7, 7, che pure assegna a Cleopatra un figlio maschio (sbrigativo al riguardo HECKEL 1979, 388-9).

3. Sui passi di Giustino e la sovrapposizione dell'immagine di Filippo a quella di Carano, e sul testo epigrafico, da Nikiti in Calcidica, vd. HATZOPOULOS 1996a, I, 179-80, 473-4 (con richiamo anche all'analoga caratterizzazione di Filippo nel discorso di Alessandro a Opis, Arr. VII 9, 2) e II, n° 78 (con identificazione del «Filippo» della dedica calcidica con Filippo II sebbene il testo sia da porre, per ragioni paleografiche, attorno al 200 a.C.: vd. ora l'ed. di I.A. PAPANGELOS, «Tekmeria» 5 [2000], 108-11).

per aver saggiamente rinunciato a imporre un potere monarchico a genti greche – con ciò sacrificando la greccità dei Macedoni alla legittimità dei loro sovrani –, ma non ne dice mai il nome, tradendo una significativa incertezza in materia. La ‘variante-Carano’, se aveva com’è probabile già cominciato a circolare, non aveva ancora l’autorevolezza per sovrapporsi del tutto a una tradizione – quella incentrata su Perdicca I – nata da oltre un secolo e mezzo e avallata dai due maggiori storici greci del V secolo<sup>1</sup>.

Sui motivi dell’inserimento di Carano in testa alla lista dei re macedoni è invece difficile raggiungere conclusioni sicure: l’ipotesi di Greenwalt secondo cui l’opposizione Perdicca/Carano rispecchierebbe la rivalità tra due rami della dinastia, nelle lotte convulse che caratterizzarono la successione ad Archelao, è tutt’altro che inattuabile. Secondo Greenwalt l’affermarsi della ‘variante-Carano’ accompagnerebbe il prevalere, dopo la morte di Archelao, dei rami cadetti della dinastia (che discendono da figli di Alessandro I diversi da Perdicca II e portano al trono prima Aminta II e più tardi Aminta III) sulla linea Perdicca II-Archelao. La ‘variante-Perdicca’ dunque a sua volta rivendicherebbe coscientemente attraverso un omonimo antenato mitico i diritti di Perdicca II e dei suoi discendenti diretti. Si può obiettare che essa esisteva dai tempi di Alessandro I, prima dell’ascesa al trono di suo figlio (Perdicca II appunto) e, a maggior ragione, delle pretese dei suoi discendenti; per giunta, sappiamo per certo che questa stessa linea dinastica sostenne piuttosto, almeno nella persona di Archelao, la genealogia suggerita da Euripide<sup>2</sup>. Soprattutto, e a dispetto delle sue stesse affermazioni, Greenwalt non spiega in modo soddisfacente la scelta del nome ‘Carano’, di cui accoglie la derivazione da un termine dorico indicante il ‘capo’, che sarebbe stato privilegiato proprio per «its very combination of relative neutrality with the suggestion of power», e al solo scopo di togliere a Perdicca I lo *status* di capostipite. In questo senso, mi sembra ancora preferibile la vecchia tesi che, sempre partendo dalla base dorica del nome e dal suo significato di ‘capo’, vi vedeva piuttosto un espediente per enfatizzare i rapporti della dinastia macedone con il mondo dorico<sup>3</sup>, tesi che, anzi, trova qualche sostegno negli sforzi delle genealogie impennate su Carano per collegare direttamente

1. Il calcolo cronologico presuppone che quella di Erodoto e Tuciddide sia la stessa genealogia presentata da Alessandro a Olimpia (cfr. 159 n. 3; per la data dell’Olimpiade cfr. cap. I, 2.2). La definizione di ὁ κτησάμενος τὴν ἀρχήν, generica in Isocrate, ricalca quella che Erodoto aveva dato di Perdicca (VIII 139, e cfr. 137, 1, ὁ κτησάμενος τῶν Μακεδόνων τὴν τυραννίδα).

2. GREENWALT 1985 (e 1993, per una possibile eco del medesimo conflitto dinastico anche nella numismatica); più equilibrata la tesi di C. Robert (PRELLER – ROBERT 1894-1926<sup>4</sup>, II, 669), che pensava sì a un’omonimia tra Perdicca ‘mitico’ e Perdicca storico, ma come sollecitata e sfruttata già dal padre di quest’ultimo, Alessandro I: senza nessun rapporto, dunque, con le contese tra i discendenti dello stesso Perdicca II.

3. Su etimologia e origine dorica HOFFMANN 1906, 124-6; MOMIGLIANO 1931 (Κάρανος sarebbe una variante macedone per βασιλεύς, dai Greci confuso con un nome proprio e come tale accolto nelle sistemazioni dotte delle leggende dinastiche di Pella); BORZA 1982; sul fatto che il nome del fondatore della dinastia coscientemente richiami le connessioni della Macedonia con l’area dorica – già note a Herod. I 56 e VIII 43 – insistevano poi BADIAN 1982, 36-7 e 45 n. 14; DASCALAKIS 1983, 103. Inesatta, invece, l’osservazione di HAMILTON 1969, 2 che Carano sia «an artistic creation designed to link the Macedonian and Argive dynasties», giacché quel collegamento esisteva già nelle tradizioni precedenti. Ha escluso il legame tra Κάρανος e κάρανος, termine specifico indicante un’alta carica amministrativa e militare dell’impero persiano, TH. PETIT, «LEC» 51 (1983), 35-45 (39 n. 26); più possibilista HAMMOND rispetto a questa e a un’altra possibile etimologia (*karanos* = «capro»: HAMMOND – GRIFFITH 1979, 11-2; su Carano come ‘capro’ o ‘dio-capro’ vd. anche il discutibile A. REINACH, «REG» 26 [1913], 347-98). Anche come nome proprio, oltre che in Macedonia, Κάρανος è attestato prevalentemente in ambito dorico (E. KUNZE, in *V. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin 1956, 149-75 [159]; P.M. FRASER – E. MATTHEWS [edd.], *A Lexikon of Greek Personal Names*, I, Oxford 1987, 251; III A, Oxford 1997, 237).

quest'ultimo non solo agli Eraclidi (operazione già consolidata dalle tradizioni di corte che non conoscevano Carano), ma anche a Fidone di Argo<sup>1</sup>. Questo elemento 'dorico' mi sembra accertato: non possiamo probabilmente raggiungere conclusioni più precise a meno di inventare.

Un altro elemento innegabile è la continuità tra la 'variante-Carano' e le tradizioni precedenti in diversi aspetti di grande importanza: così è, naturalmente, per l'ascendenza eraclide e specificamente temenide, già fissata da Erodoto, ma anche per la piena caratterizzazione della migrazione degli Argivi in Macedonia come ἀποικία completa di indicazione oracolare, che appare piuttosto un debito verso l'*Archelao*<sup>2</sup>. Abbiamo già osservato (cap. II, 1.3) come probabilmente già in Euripide l'oracolo della capra fosse emesso da Delfi: di certo, questo particolare è presente nelle tradizioni su Carano almeno al livello di Euforione, il testimone più attento ai dettagli sia nell'indicare appunto la provenienza del responso, sia nel fornirne il testo<sup>3</sup>. I citati frammenti di Marsia e Teopompo non conservano tracce di oracoli; è peraltro probabile che da Teopompo derivi il racconto di Giustino, che all'oracolo e alle capre fa largo spazio<sup>4</sup>. L'esistenza di un altro ramo della tradizione è infine ipotizzabile dietro il racconto diodoreo, purtroppo solo frammentario: esso descrive la venuta di Carano in Macedonia come una vera spedizione militare, senza fare cenno a oracoli; ne riferisce invece uno a Perdicca, qui terzo discendente di Carano, cui viene consigliato di dirigere l'espansione del regno Βοττηίδα πρὸς πολύμηλον e di fondare una città – al solito – nel punto indicatogli dalle capre<sup>5</sup>. È stata ipotizzata l'origine eforea del racconto di Diodoro<sup>6</sup>, ma non la si può ovviamente dimostrare in alcun modo; di certo Diodoro conosce la versione di Teopompo, che cita come predominante a proposito della genealogia ascendente di Carano

1. *Supra*, 19 n. 2.

2. Un altro dato comune ai diversi rami della tradizione (un retaggio 'folklorico'?) sono i rapporti più o meno ostili del fondatore della dinastia con gli indigeni e/o le autorità locali: così in Erodoto, con la 'vertenza salariale' di Perdicca e i fratelli con il re locale, e in Euripide, con il re indigeno che progetta di uccidere Archelao; Diod. VII 15, 1, che presenta in termini pacifici il rapporto di Carano con il re degli Oresti, definisce però come una spedizione *militare* la venuta del primo in Macedonia; in Iust. VII 1, 7 la presa di Edessa (poi Ege) da parte di Carano avviene con l'inganno, e la creazione successiva dell'*unum corpus Macedoniae* è il risultato di campagne militari (I, 11-12; cfr. anche Sync., *Echl. Chron.* 373).

3. Euphor. fr. 33 VAN GRONINGEN (= PARKE – WORMELL 1956, II, n° 225; FONTENROSE 1978, L50): φράζεο, δῖε Καρανέ, νόφ δ' ἐμὸν ἔνθεο μῦθον· / ἐκπρολιπῶν Ἄργος τε καὶ Ἑλλάδα καλλιγύναικα / χώρει πρὸς πηγὰς Ἀλιάκμοнос· ἔνθα δ' ἂν αἴγας / βoσκομένας ἐσίδηρ πρῶτον, τόθι τοι χρεῶν ἔστιν / ζηλωτὸν ναίειν αὐτὸν γεναῖαν τε πρόπασαν (su cui al cap. I, 1.1).

4. VII 1, 7: *Caranus cum magna multitudine Graecorum sedes in Macedonia responso oraculi iussus quaerere*; 1, 8-10: seguendo le capre Carano occupa Edessa, *revocatusque in memoriam oraculi, quo iussus erat ducibus capris imperium quaerere, regni sedem statuit; religioseque postea observavit, quocumque agmen moveret, ante signa easdem capras habere, coeptorum duces habiturus, quas regni habuerat auctores. Urbem Edessam ob memoriam muneris Aegaeas, populum Argeadas vocavit*. Sull'identificazione Edessa-Ege, a lungo accolta dai moderni prima della scoperta delle tombe reali di Vergina, e sul problema posto dalla notizia di Giustino: HAMMOND 1972, 156 ss.; G. DAUX, «CRAI» 1977, 620-30; ID., «REG» 91 (1978), XVIII-XXI; G. HUXLEY, «GRBS» 24 (1983), 253-7; P.B. FAKLARI, «AJA» 98 (1994), 609-16; HATZOPOULOS 1996a, 105-6 e 1996b. Generici riferimenti all'oracolo in Sol. 9, 12 (che menziona anche le capre) e in Sync., *Echl. Chron.* 373; 499.

5. I fir. interessati sono VII 15; 16; 17, da fonti diverse. Il secondo passo contiene l'oracolo a Perdicca, ma il testo tradito dà Βουττιίδα: Βοττηίδα è correzione di Dindorf (*supra*, 21 n. 2). Per l'appartenenza di Ege-Vergina alla Bottiea cfr. HATZOPOULOS 1996a, 109 n. 8: anche nella rielaborazione di Diodoro (o della sua fonte) il responso va dunque riferito alla fondazione della prima capitale del regno.

6. In forma dubitativa da JACOBY *ad FG̃rHist* 115 F 393.

accanto a una versione minoritaria di generici ἔνιοι, ma, se vale il confronto con Teopompo-Giustino, se ne distacca a proposito sia della discendenza di Carano, sia dell'oracolo delle capre<sup>1</sup>. Diodoro infatti riferisce l'oracolo non a Carano, ma a Perdicca, restituendogli un ruolo di primo piano – quasi di 'secondo fondatore' – nelle origini del regno: nel giustapporre tradizioni diverse Diodoro risente evidentemente dell'autorità erodotea, e al contempo conferma che l'oracolo (anche per lui delfico) era divenuto un elemento-cardine nel mito di fondazione del regno macedone.

Secondo la ricostruzione proposta qui e nei capitoli precedenti, questo dovette avvenire dopo Erodoto (nel cui racconto non figurano capre né oracoli), nel passaggio tra Euripide e le tradizioni di IV secolo, ovvero tra *Archelao* e la prima sistemazione della 'variante-Carano'. Se all'altezza di Euripide l'introduzione dell'elemento oracolare non era più che un elegante omaggio alla politica greca di Archelao, nelle tradizioni successive esso è ormai un elemento strutturale: ed è verosimile che anche in questo aspetto particolare la tradizione ufficiale conosca una svolta nell'età di Filippo II, la più interessata a cercare nel passato mitico non solo le radici eraclidi della dinastia, ma anche l'origine lontana e la giustificazione nobile della presente 'benevolenza' della Pizia.

#### 4.2. RIGORE DOCUMENTARIO E MANIPOLAZIONE PROPAGANDISTICA NELLE TRADIZIONI DI IV SECOLO SULLA STORIA DI DELFI

Nel valutare l'impatto della 'risistemazione' delfica del 346 sulla tradizione contemporanea, abbiamo esaminato due punti di vista opposti che guardano al passato di Delfi alla luce del presente: Demostene deplora quella del 346 come una rivoluzione senza precedenti dell'assetto anfizionico, Speusippo, rifacendosi ad Antipatro di Magnesia, quei precedenti li inventa deliberatamente, riconducendo la storia contemporanea nel solco di un'antica tradizione (2.3.2). Nel *pamphlet* di Antipatro, se mai venne ultimato e pubblicato, dovevano coesistere, in pericolosa contiguità e non solo a proposito di Delfi, la raccolta minuziosa ed erudita di notizie sul passato e la loro deliberata falsificazione. Nei passi della *Lettera a Filippo* che abbiamo discusso il secondo aspetto domina largamente.

In altre fonti contemporanee percepiamo la stessa coesistenza di rigore e propaganda, erudizione e falsificazione, ma è molto più difficile tracciare una linea di discriminazione sicura. Non è una scoperta che proprio dal IV secolo venga molto di quello che sappiamo sulla storia più antica di Delfi: né è un caso isolato, nella storia della storiografia antica, che sia il presente a definire e selezionare gli interessi e le curiosità rispetto al passato<sup>2</sup>. Tuttavia mi sembra pericoloso e ipercritico respingere le informazioni che ci arrivano, dirette o mediate, da tradizioni di IV secolo partendo dal presupposto che si tratti di deformazioni o invenzioni *tout court* che modellano il passato alla luce del presente, nate dalla propaganda filo-

1. Né la serie dei discendenti di Carano né il racconto della sua venuta in Macedonia compaiono in Theop., *FGrHist* 115 F 393; il corrispondente passo di Giustino di probabile origine teopompea è VII 1, 7 – 4, 5, con la successione dei re fino ad Alessandro Magno: in questa serie, come detto (159 n. 1), Perdicca è successore immediato di Carano (VII 2, 1), laddove in *Diod.* VII 15, 1 tra i due compaiono Koinos (figlio di Carano anche per il citato Mars., *FGrHist* 135-136 F 14) e Tirimmos.

2. Ne abbiamo sfiorato un esempio suggestivo parlando delle diverse datazioni della guerra di Troia costruite in rapporto a importanti avvenimenti proprio di IV secolo (140 ss.).

antimacedone. Si rischia di applicare meccanicamente un modello, se non un pregiudizio, e certamente ci si priva di una quantità di informazioni potenzialmente utili.

Un caso esemplare è quello di Eschine. Rifiutare quanto ci dice della storia arcaica di Delfi solo perché lo dice in un contesto polemico e per difendere *a posteriori* la propria linea politica implica la rinuncia a notizie preziose sulla storia più antica del santuario e sulle istituzioni anfizioniche, nonché l'accettazione acritica del punto di vista opposto, quello di Demostene, che lo accusa, in contesti altrettanto polemici, di rifilare λόγοι εὐπρόσωποι καὶ μῦθοι a un pubblico incapace di riconoscerli (XVIII 149: *supra*, 3.4). Così, sul giuramento anfizionico introdotto nell'orazione *Sulla corrotta ambasceria* (II 115) è eccessivo lo scetticismo di P. Sánchez, secondo cui il testo citato da Eschine corrisponde così bene alla situazione contemporanea da dare l'impressione «d'avoir été taillé sur mesure pour la circonstance»<sup>1</sup>. A questo giudizio radicale si possono opporre richiami al contesto in cui il documento è citato da Eschine (il suo didascalico discorso a Filippo durante la 'seconda ambasceria', a Pella nel 346, ricco di dettagli storico-istituzionali di grande rilievo tra cui la più antica lista di popoli anfizionici pervenutaci da fonte letteraria), alla diretta conoscenza delle istituzioni anfizioniche che Eschine dimostra in parecchie occasioni, alla sua cura nel citare più o meno direttamente, qui e altrove, *documenti* reperiti nel santuario.

Se è vero – e Sánchez ha ragione a ricordarlo – che la tradizione letteraria ed epigrafica di IV secolo è ricca di falsi, o almeno di documenti della cui *integrale* autenticità è lecito dubitare<sup>2</sup>, dobbiamo allora interrogarci su chi (e quando, e perché) avrebbe fabbricato il testo contenente le regole essenziali di gestione del santuario e di convivenza tra i popoli anfizionici e il relativo giuramento. Che sia stato Eschine a farlo, mi sembra da escludere: F. Lefèvre ha giustamente sottolineato la cura con cui l'oratore cita le sue fonti, e la difficoltà che avrebbe incontrato a «convaincre son auditoire s'il avait illustré son propos de pures fictions»<sup>3</sup>. Nello specifico, è difficile seguire Sánchez nell'ipotesi che proprio a Pella nel 346, sulla spinta delle esigenze del momento, sia venuta a Eschine l'idea di retrodatare anacronisticamente le prerogative dell'anfizionia in materia di rapporti interstatali per piegarle alle esigenze della politica contemporanea: in un momento in cui, per giunta, la guerra non era ancora finita, e il ricorso a una pace anfizionica non era ancora molto più che una possibilità tra le altre<sup>4</sup>. Quanto agli ambienti più direttamente legati alla Macedonia, agli intellettuali che ne fiancheggiavano la propaganda, è da escludere che nel 346, prima ancora degli incontri diplomatici di Pella descritti da Eschine, possano aver prodotto e fatto circolare una falsificazione così raffinata:

1. SÁNCHEZ 1997, in part. 165-8. Cfr. *supra*, 99 ss.: Eschine rievoca l'intervento tenuto a Pella nella seconda ambasceria a Filippo, alla vigilia della conclusione della terza guerra sacra (114-117); difendendosi dalle accuse di Demostene, dice di aver cercato in quella sede di alleggerire la posizione dei Focesi e aggravare quella dei Tebani in vista della pace, che si annunciava come anfizionica, appunto invocando per entrambi i casi l'applicazione rigorosa del diritto anfizionico.

2. 1997, 168-71, con bibl. prec.; sul problema generale, cfr. anche *infra*, 166 n. 3.

3. LEFÈVRE 1998a, 148 n. 6 (e cfr. 14-5; ID. 1999, 190-2), con rinvio a Aesch. III 109-113, che conclude l'*excursus* sulla prima guerra sacra menzionando documenti esposti nel santuario (cfr. *infra*; § 113: ταύτης τῆς ἀρχῆς καὶ τῶν ὄρκων καὶ τῆς μαντείας ἀναγεγραμμένων ἔτι καὶ νῦν κτλ.). Nel caso di II 115-116 il riferimento è meno esplicito, ma si tratta comunque di documenti di cui l'oratore *legge in pubblico* il testo integrale. L'osservazione di Lefèvre è condivisibile per entrambe le circostanze.

4. 1997, 167-8: «à partir du moment où il a été évident que l'hégémonie thébaine en Béotie ne serait pas remise en question par une paix commune et que le sort de la Phocide serait réglé par l'Amphictionie, Eschine a peut-être tenté d'attribuer à cette institution les prérogatives des Congrès panhelléniques».

anzi la *Lettera a Filippo* di Speusippo denuncia, ancora qualche anno più tardi, il ritardo della propaganda macedone a proposito della cruciale ‘questione delfica’ ed elogia Antipatro per aver cercato di colmare la lacuna<sup>1</sup>. Non è forse un caso, allora, che gli studiosi più decisamente ostili all’autenticità del giuramento di Aesch. II 115 abbiano dato, delle origini della supposta falsificazione, spiegazioni contrastanti e insufficientemente motivate<sup>2</sup>.

È necessario piuttosto, a mio parere, collocare i documenti cui Eschine rinvia in una cornice strettamente delfica. In un altro caso, Eschine fa un riferimento ancora più esplicito a testi *esposti*, dunque consultabili, nel santuario: si tratta del più volte ricordato *excursus* sulla ‘prima guerra sacra’ che occupa diversi capitoli dell’orazione *Contro Ctesifonte*, all’interno del quale è espressamente citata un’iscrizione esposta nel santuario e comprendente almeno il testo dell’oracolo che aveva prescritto la distruzione di Crisa e la consacrazione del suo territorio, nonché il testo del giuramento e delle maledizioni pronunciate dagli anfizioni a guerra conclusa<sup>3</sup>. In un caso come questo, è ancora più evidente che, se di falso si tratta, non si può pensare a una falsificazione *ad hoc*, né attribuirne la responsabilità allo stesso Eschine (secondo la grossolana e generica accusa di Dem. XVIII 149). Negli stessi anni, Aristotele e Callistene lavorano a Delfi a un πίναξ sulla storia dei giochi pitici, a sua volta esposto nel santuario, come confermano le fonti epigrafiche<sup>4</sup>: secondo l’ipotesi più accreditata, una lista completa di vincitori delle gare (corredata come vedremo da un più o meno ampio *excursus* storico) realizzata ora per la prima volta partendo da una serie di precedenti registrazioni parziali<sup>5</sup>.

Si recupera da queste notizie uno speciale interesse di Delfi, nel IV secolo, per il recupero e la pubblicazione di documenti relativi alla propria storia, a mio parere da porre in relazione, prima e piuttosto che con la propaganda di Filippo, con una più generale evoluzione nelle forme comunicative adottate dal santuario. Questo è il secolo della ‘esplosione epigrafica’ a Delfi: con i testi dei naopi e gli altri documenti contabili che rispondono a nuove esigenze di trasparenza amministrativa, e che contengono anche le prime liste di ieromnemoni a noi note; con la pubblicazione e l’esposizione di un numero significativo di leggi e decreti anfizionici;

1. Cfr. ancora 2.3.2, e in part., per la cronologia del testo, 115 n. 3.

2. Specularmente sbrigativi ILARI 1980, 7-8 («... lasciando da parte il Giuramento degli Anfizioni [che forse è una invenzione della propaganda filomacedone dato che se ne cominciò a parlare solo attorno al 346 a.C. ...]», e cfr. 55-7 n. 43 e 205-6, con posizione più sfumata) e SÁNCHEZ 1997, 168 n. 39 («de mon point de vue, le serment amphictionique apparaît comme un document de propagande anti-macédonienne»).

3. Cfr. 3.4: Aesch. III 107-113 (in part. 110: γέγραπται ... οὕτως ἐν τῇ ἀρχῇ, e 113: ταύτης τῆς ἀρχῆς καὶ τῶν ὄρκων καὶ τῆς μαντείας ἀναγεγραμμένων ἔτι καὶ νῦν, οἱ Λοκροὶ οἱ Ἀμφισσειῖς ... ἐπηργάζοντο τὸ πεδῖον, e in generale sulla guerra crisea come fondamento storico di una serie di norme anfizioniche tuttora valide).

4. Decreto onorario per Aristotele e Callistene per la realizzazione del πίναξ: SIG<sup>3</sup> 275 = FD III, 1, 400 = TOD 1946-48, n° 187 = CHANIOTIS 1988, 293-4 (E 3) = CID IV, 10 (per il suo carattere di decreto anfizionico, oltre a LEFÈVRE 2002, *ad loc.*, POMTOW *ad SIG*<sup>3</sup> 275; MORAUX 1951, 125; DÜRING 1957, 339-40; ID. 1966, 12-3; BOUSQUET 1988a, 97); sono registrati pagamenti per l’incisione su stele della Πυθιονικῶν ἀναγραφή fino al 324/3 (CID II, 97, ll. 42-3; 98B, l. 5; 99A, ll. 9-10; 102, I, ll. 44-5). Le fonti letterarie citano solo Aristotele: Plut., *Sol.* 11, 1 impiega anch’egli l’espressione Πυθιονικῶν ἀναγραφή, mentre diversi titoli ‘pitici’, che sarebbero da intendere come sezioni distinte di un’unica opera, sono assegnati al filosofo da Diog. Laert. V 26: sul rapporto tra le due notizie TH. HOMOLLE, «BCH» 22 (1898), 260-70; POMTOW 1899; DÜRING 1957, 339; ROBERTSON 1978, 57-8. Diog. Laert., *ibid.* attribuisce ad Aristotele anche un catalogo di olimpionici: su questo aspetto della produzione dello Stagirita cfr. R. WEIL 1960, 132-3.

5. Laddove a Olimpia, invece, si sarebbe trattato di semplice edizione di liste già esistenti: sul problema KÖRTE 1904, 230-1; MORAUX 1951, 125-6; STEPH. G. MILLER 1978, 139; CHANIOTIS 1988, 207.

più in generale, con un'attenzione nuova dell'anfizionia, nelle sue diverse articolazioni magistratuali, alla 'pubblicità' dei propri atti, cui si associa anche la città di Delfi. Il fenomeno da un lato rientra in un'evoluzione nel rapporto tra scrittura e istituzioni pubbliche che investe tutto il mondo greco e del quale non posso occuparmi qui neanche in forma cursoria<sup>1</sup>, dall'altro, tuttavia, si manifesta a Delfi con un'evidenza che non può dipendere esclusivamente dalla casuale sopravvivenza del materiale documentario<sup>2</sup>.

La forte presenza macedone nel santuario a partire dalla metà del secolo incrocia questo fenomeno, e in qualche caso se ne impadronisce, ma *non* lo determina: quanto si è detto a proposito dei testi contabili varrà allora anche per i documenti relativi alla storia e alle istituzioni del santuario. Il richiamo di Sánchez alla rielaborazione (o falsificazione *tout court*) di documenti antichi corrente nel IV secolo è opportuno, ma va collocato all'interno di questo quadro generale: se Antipatro-Speusippo si muove esclusivamente nel campo dell'invenzione e della propaganda letteraria, Eschine, Aristotele e Callistene fruiscono di un fervore 'archivistico' che, a Delfi, non è completamente sovrapponibile all'egemonia macedone e ai suoi interessi immediati. Nello specifico, i due giuramenti e gli altri documenti anfizionici citati da Eschine *possono* essere (ma non necessariamente sono) nella forma una rielaborazione di IV secolo, ma nello spirito e nella sostanza sono da accogliere come attendibili<sup>3</sup>.

Allo stesso tempo, l'attività di recupero e pubblicazione di documenti di interesse storico che conosciamo a Delfi nei decenni centrali del IV secolo aiuta anche a intendere in termini pratici la concentrazione di notizie sulla storia del santuario in fonti letterarie di quel periodo o successive e, persino, certi silenzi nelle fonti precedenti senza ridurre tutte le notizie note a deformazioni propagandistiche. Su 'silenzi' del genere, prima che Sánchez a proposito del giuramento anfizionico, si era fondato N. Robertson per negare ogni fondamento alle tradizioni sulla 'prima guerra sacra' e farne un frutto della propaganda di Filippo, un fittizio «moral paradigm of the Third Sacred War» costruito sulla scorta di sparse leggende locali con il

1. Sul problema generale essenziali considerazioni in MUSTI 1986a; vd. inoltre LALONDE 1971, 178-87; DETIENNE 1988, in part. 40 ss. per il ruolo dei santuari; GEORGIOUDI 1988, sulla nascita e lo sviluppo di pratiche d'archivio.

2. Nel contrastare SÁNCHEZ 1997, anche LEFÈVRE richiama brevemente la forte attività 'archivistica' che l'epigrafia delfica registra negli anni di Eschine, collegandola tra l'altro a necessità specifiche («guerres sacrées, remise en ordre du sanctuaire après 373 avec réorganisation très probable des archives *etc.*»); egli fa spazio a possibili alterazioni o rimaneggiamenti dei documenti, ma nel caso di Aesch. II 115 crede a una complessiva fedeltà allo spirito originario del testo (1998a, 147-51, 353-4, e cfr., a proposito della prima guerra sacra, CASSOLA 1980, 422, a proposito dei τῶν Δελφῶν ὑπομνήματα noti a Plut., *Sol.* 11, 2). Dei documenti contabili abbiamo parlato a più riprese (3.1; 3.5): sull'importanza e il significato della loro esposizione in pubblico cfr. in part. BOUSQUET 1989, 256; J.K. DAVIES 1998, 9-10. Delle leggi sacre raccolte in *CID* I, invece, le più antiche sono di fine VI-inizi V sec., e nessuna è successiva alla metà del IV: il carattere dei documenti spiega del resto ampiamente questa precoce esigenza di pubblicità. Riedizione completa dei decreti anfizionici ora in *CID* IV; sui decreti di prossenia vd. MAREK 1984, 171, 195 ss., 217 ss. (la concessione stessa sembra nascere in collegamento con il restauro del tempio, negli anni '70 del IV sec., ma il numero dei documenti aumenta in modo considerevole dopo la metà del secolo).

3. Mi trovano pienamente d'accordo, in questo senso, LEFÈVRE 1998a, di cui alla n. prec. (sui 'due' giuramenti *supra*, 100 n. 1) e S. PERLMAN, «Historia» 25 (1976), 1-30, sulla supposta fabbricazione solo nel IV sec. della tradizione sul 'congresso panellenico' progettato da Pericle e dei documenti relativi (Plut., *Per.* 17: le tesi ipercritiche sono di R. SEAGER, «Historia» 18 [1969], 129-41 e A.B. BOSWORTH, «Historia» 20 [1971], 600-16); davvero esemplare, infine, la ricchezza e problematicità di prospettive di J.K. DAVIES 1996 (cui rinvio per la bibl.) sui problemi della falsificazione di testi epigrafici nel IV sec. e della citazione di 'documenti' nei testi letterari.



contributo più o meno diretto di Aristotele e Callistene<sup>1</sup>. La drastica tesi di Robertson, secondo cui «the First Sacred War never happened, and ... Cfisa as a great archaic city never existed», è stata da tempo smentita soprattutto sulla base di un brano del *Plataico* di Isocrate che permette di rialzare agli anni '70, se non addirittura alla fine del V secolo, i primi riferimenti accertati alla guerra crisea<sup>2</sup>: questo esclude che ci troviamo di fronte a un'invenzione della pubblicistica filomacedone, e costringe a spiegare diversamente il silenzio di Tucidide, che Sánchez invoca a sua volta per dimostrare la natura fittizia del giuramento anfizionico di Aesch. II 115.

Il punto essenziale è che la storia del santuario e dell'anfizionia fu per lunghi periodi, prima e anche dopo il IV secolo, essenzialmente storia *regionale*, dunque non necessariamente nota a (o rilevante per) autori che non se ne occupassero in modo specifico<sup>3</sup>. Il 'salto di qualità' che si registra nelle tradizioni di IV secolo riguarda dunque due aspetti distinti, ma ugualmente importanti: 1. la oggettiva maggiore *disponibilità* di documenti più o meno autentici e di notizie più o meno attendibili relative al (e reperibili nel) santuario; 2. il nuovo interesse – questo si direttamente indotto dagli eventi che avevano avuto la Macedonia per protagonista – alla storia del santuario e dell'anfizionia come storia *panellenica*, con conseguente rilettura in termini nuovi di avvenimenti che, di fatto, avevano avuto un'eco soprattutto locale.

Il secondo aspetto, indiscutibilmente presente nella tradizione sulla prima guerra sacra, spiega la notevolissima concentrazione delle fonti relative negli anni '30 del IV secolo<sup>4</sup>, senza con ciò renderle un blocco compatto di pura finzione propagandistica. Anche in questo caso non ci sono dubbi sul colore dell'operazione di Antipatro-Speusippo, che aggiunge alla tradizione su Crisa il particolare della sua esclusione dall'anfizionia allo scopo dichiarato di trovare un *pendant* alla cacciata dei Focesi nel 346 (2.3.2). Di Eschine e del suo *excursus* sulla prima guerra sacra s'è detto: nel suo caso, ancora una volta abbiamo a che fare con l'utilizzazione di materiale che, se è stato rielaborato, lo è stato nell'ambito della risistemazione degli archivi delfici nei decenni centrali del IV secolo.

1. ROBERTSON 1978 sottolinea in part. il silenzio sulla prima guerra sacra nella storiografia di V secolo e negli attiografi (50-1), SÁNCHEZ 1997 l'assenza di riferimenti al 'regolamento' anfizionico contenuto nel giuramento di Aesch. II 115 nella tradizione sulle distruzioni di Platea (Thuc. II 71, 2-4 e III 53-59; Isocr. XIV, *passim*).

2. Isocr. XIV 31 (che rimanda apparentemente a una menzione della guerra crisea in dibattiti della fine del V sec.): l'argomento, con altri, è invocato parallelamente da CASSOLA 1980, 420-1 e da G.A. LEHMANN 1980 (mentre accoglieva le tesi di Robertson ILARI 1980, 9 n. 11, 56-7 n. 43). Come osserva CASSOLA, *loc. cit.*, è più prudente non utilizzare nello stesso senso la menzione della guerra nello ps. ippocratico *Πρεσβευτικός*, la cui cronologia è molto discussa e comunque non anteriore al IV sec.

3. Un'indicazione in questo senso, a proposito del silenzio di Tucidide sulla prima guerra sacra, era già in V. COSTANZI, «A&R» 5 (1902), 769-90 (785), e il silenzio della storiografia di V sec. sull'avvenimento si presta in realtà a varie giustificazioni (cfr., nei *loc. citt.*, Cassola e Lehmann). Circa l'*argumentum e silentio* invocato da Sánchez sul giuramento di Aesch. II 115, poi, LEFÈVRE fa per parte sua osservare che la tradizione di cui alla n. 1 concerne avvenimenti sui quali l'anfizionia non è competente (per cui non sorprende che non venga chiamata in causa) e che, più in generale, «si Thucydide, Aristophane, Isocrate et tant d'autres n'ont jamais ou quasiment jamais mentionné l'Amphictionie ... c'est seulement ... parce qu'à l'image de leurs contemporains, ils avaient assez conscience de ses limites en matière de relations internationales, surtout en cas de conflit majeur» (1998a, 353; meno soddisfacente S. HORNBLLOWER, «HSPH» 94 [1992], 175-82, che attribuisce ai 'pregiudizi' di Tucidide in materia di questioni religiose il silenzio suo e di tanta tradizione successiva sul ruolo dell'anfizionia nella storia greca di V-inizi IV sec.).

4. Cfr. l'ordinata raccolta delle fonti in J. DAVIES 1994, 193-5; hanno insistito sull'enfatizzazione dei fatti alla luce del presente, con toni diversi – in ogni caso distanti dalla tesi di Robertson –, GUILLON 1963, 57-8; KASE – SZEMLER 1984; TAUSEND 1992, 43.

Restano Aristotele e Callistene, ai quali, decaduta la tesi di Robertson, non possiamo più assegnare un ruolo-chiave nell'elaborazione di un «myth» che non è mai stato tale – non, almeno, nel senso di ‘invenzione’ da porre integralmente nell'età di Filippo II –, e del cui lavoro a Delfi restano le tracce letterarie ed epigrafiche prima menzionate. Circa l'esatto contenuto dell'opera per la quale i due vengono onorati dall'anfizionia, l'ipotesi prevalente è che l'espressione [πίνακλα] τῶν ἀπ' [αἰῶνος νευ]λικηκό[τ]ων τὰ [Πύθια] | καὶ τῶν ἐξ ἀρχ[ῆ]ς τὸ]ν ἀγῶνα κατασκ[ευα]σάντων<sup>1</sup> indichi, oltre alla lista dei vincitori dei giochi delfici nota anche almeno per Aristotele da alcune fonti letterarie, un *excursus* storico sulla prima istituzione dei giochi<sup>2</sup>. Una conferma viene vista nel passo della *Vita di Solone* plutarchea (11, 1) che menziona la *Πυθιονικῶν ἀναγραφή* a proposito del ruolo dello stesso Solone nel conflitto criseo. A due fasi distinte della guerra (il primo successo del tessalo Euriloco sui Cirrei e la conclusione definitiva del conflitto) erano fatte risalire, rispettivamente, l'istituzione di un agone χρηματίτης e la sua trasformazione in στεφανίτης: non siamo certi che la nostra fonte più esauriente in merito, la *hypóthesis* alle *Pitiche* di Pindaro, segua sull'argomento il lavoro di Aristotele-Callistene, ma è più che verosimile, a giudicare dalla citazione plutarchea, che quest'ultimo inserisse il motivo bellico nella narrazione delle origini dei giochi<sup>3</sup>.

Per il resto, è comunemente ammesso che la frequentazione di Delfi e degli archivi del santuario fu messa a frutto dai due in altre opere: nella πολιτεία aristotelica della città, di cui resta poco più che il titolo, e soprattutto nella monografia di Callistene sulla terza guerra sacra, pure perduta<sup>4</sup>. Non ci interessano qui, e sono sostanzialmente insolubili, le questioni della cronologia relativa delle opere ‘delfiche’ dei due – per le quali è da ammettere l'uso di materiali d'archivio in parte comuni – e del diverso contributo di ciascuno all'opera scritta in

1. Testo di BOUSQUET 1988a, 99-100 (= CID IV, 10); il termine πίνακλα si ricava, parzialmente integrato, dalla l. 10. In FD III, 1, 400 era una proposta più azzardata: τῶν ἀ[πρὸ Γυλίδας νευ]λικηκ[ότ]ων τὰ [Πύθια], con un richiamo all'arconte Gilida citato dalla *hypóthesis* alle *Pitiche* per datare la riorganizzazione dei giochi dopo la vittoria di Euriloco su Crisa (*infra*, 169 n. 2; cfr., dopo Bousquet, ROUGEMONT 1998, 165-6).

2. Un'interpretazione alternativa della formula, rimasta minoritaria, vi vedeva il riferimento a una lista di vincitori e di *agonoteti* delle singole edizioni: cfr. POMTOW *ad SIG*<sup>3</sup> 275; BOUSQUET *ad CID* II, 118.

3. Sulla possibile derivazione da Aristotele-Callistene almeno dell'impianto cronologico della *hypóthesis* (citazioni dirette mancano) STEPH. G. MILLER 1978; MOSSHAMMER 1982; in ogni caso la presenza di un *excursus* storico nel πίναξ è largamente ammessa (ROBERTSON 1978, 54 ss.; PRANDI 1985, 14; CHANIOTIS 1988, 214-5; per l'impiego del termine πίναξ e la possibilità di riferirlo a opere di grandi dimensioni cfr. W.K. PRITCHETT, *Greek Archives, Cults, and Topography*, Amsterdam 1996, 28 ss.). Se Eschine, nel citare i documenti esposti a Delfi e relativi alla prima guerra sacra (vd. *supra*), pensi proprio all'ἀναγραφή di Aristotele-Callistene è difficile dire, soprattutto perché l'epigrafia attesta una relativa lentezza della ‘pubblicazione’ di questa (165 n. 4): ma è probabile che testi come quello citato da Eschine siano stati letti e utilizzati anche nel lavoro di preparazione del πίναξ.

4. Cic., *ad fam.* V 12, 2 parla di un'opera sulla «guerra focese» (= *FGrHist* 124 T 25), Athen. XIII 10, 560 b-c di uno scritto *Περὶ τοῦ ἱεροῦ πολέμου* (= *FGrHist* 124 F 1: *infra*, 169 n. 3); lo storico chiudeva poi le *Elleniche*, aperte dalla pace di Antalcida, con il *golpe* delfico di Filomelo (Diod. XIV 117, 8 e XVI 14, 4 = *FGrHist* 124 T 27 a-b). Sui contenuti della πολιτεία dei Delfii (fr. 487 ROSE): A. DOVATOUR, «REG» 46 (1933), 214-23; M. MUSIELAK, in M. Piérart (a cura di), *Aristote et Athènes. Séminaire Fribourg (Suisse)*, 23-25 mai 1991, Paris 1993, 303-10. A Delfi Aristotele onorò la memoria di Ermia di Atarneo, giustiziato dai Persiani per sospetto tradimento: Diog. Laert. V 6-7 menziona una statua con epigramma e un inno, o peana (= Arist., fr. 675 ROSE, su cui JAEGER 1923, 118 ss.). Per la corrispondenza del filosofo con un Filosseno, forse l'omonimo ieromneme macedone, da collegare eventualmente a una richiesta di accesso agli archivi delfici, vd. *infra*, 292 s. La possibilità che Aristotele e Callistene fossero stati anzi rappresentanti παρὰ Φιλίππου presso l'anfizionia era considerata (ma respinta) da HOMOLLE, «BCH» 22 (1898), 265. Per le diverse attività dei due a Delfi vd. il catalogo del cap. V, ai nrr. 23, 24, 56, 65, 66.

collaborazione<sup>1</sup>. È verosimile che dei due filoni che in questi anni dominano l'approccio erudito e/o storiografico al passato di Delfi, quello rigoroso-archivistico (che non esclude come abbiamo visto riletture e adattamenti, ma che sostanzialmente *non* è assimilabile a una falsificazione) caratterizzasse la *Πυθιονικῶν ἀναγραφή*, sia per l'impostazione dell'opera, sia per la 'moderatrice' presenza di Aristotele, mentre la monografia di Callistene sulla guerra focese doveva avere un tono in parte diverso, se non proprio decisamente propagandistico.

Purtroppo sappiamo davvero poco di entrambe. L'*excursus* storico della ἀναγραφή faceva certamente spazio – teste Plutarco – al ruolo di Atene nella guerra crisea, ma anche a quello dei Tessali, se dobbiamo credere alla supposta origine aristotelica anche della *hypóthesis* alle *Pitiche*. Abbiamo davvero pochi elementi che consentano conclusioni sicure: ma nessuno di questi conforta la tesi di Robertson che l'opera di Aristotele e Callistene sia stata alla base dell'invenzione *ex nihilo* di fatti mai avvenuti e di luoghi e persone mai esistiti<sup>2</sup>.

Qualche indizio in più abbiamo sulla monografia di Callistene. Una citazione di Ateneo rimanda alle affinità tra prima guerra sacra e guerra di Troia, entrambe decennali e causate dal rapimento di una donna: confronto suggestivo e d'effetto, che evidentemente Callistene estendeva, almeno per quanto riguarda la durata del conflitto, alla terza guerra sacra, giocando così a sua volta con i confronti tra passato e presente e allenandosi alle risonanze omeriche su cui avrebbe costruito gran parte delle *Ἀλεξάνδρου πράξεις*<sup>3</sup>. L'ipotesi che ho sostenuto a proposito del 'millennio' 1346-1346 (*supra*, 140 ss.) – che sia stato appunto Callistene ad amplificare l'importanza della terza guerra sacra vinta da Filippo collocandola mille anni dopo la conquista di Troia – si inserisce bene in questo quadro. In ogni caso, la varietà dei toni dell'opera doveva essere notevole, in linea con la variopinta personalità del suo autore: *divertissement* erudito, confronti tra passato e presente spinti ai limiti della manipolazione, ma anche esperta conoscenza dei materiali d'archivio e delle griglie cronologiche su cui Delfi 'ripensava' il proprio passato. Se il nostro ancora non lavorava alla corte di Pella, dovette essere un biglietto da visita ideale, un *iter* classico in quegli anni se pensiamo alla 'raccomandazione' della *Lettera a Filippo* in favore del meno noto Antipatro di Magnesia<sup>4</sup>.

1. Per i problemi cronologici ROBERTSON 1978, 51-2, 58-9; SPOERRI 1988, con bibl. prec. Seducente l'ipotesi di BOSWORTH 1970 che la lista dei *Pythionikai* fosse originariamente un'opera in gran parte di Callistene, completata da Aristotele dopo la partenza dello storico di Olinto per l'Asia e rimasta poi legata, nelle fonti letterarie, unicamente al più celebre dei due (cfr. ROBERTSON 1978, 55).

2. La *hypóthesis* alle *Pitiche* (b, c, d) fa ampio spazio ai Tessali e al loro comandante Euriloco nella guerra e nell'istituzione degli agoni. Questa enfasi 'tessalica' è ricondotta da ROBERTSON al programmatico sforzo di Aristotele e Callistene di creare paralleli con il presente, «to show that the Pythian Games owed their very existence to another rescue mission from the north» (1978, 59, non senza sviste nella ricostruzione cronologica dei fatti del 346). Robertson sfiora il ridicolo, poi, quando sostiene che Euriloco sarebbe stato 'inventato' per omaggiare l'omonimo generale e ieromneme di Filippo (*infra*, 291 n° 1), al quale egli attribuisce ascendenze tessaliche indimostrabili (64-5).

3. *FGrHist* 124 F 1: lo stesso passo di Ateneo in cui è contenuto questo fr. riporta la versione di Duride secondo cui anche la terza guerra sacra era iniziata con il rapimento di una donna (*FGrHist* 76 F 2). Il contenuto del fr. di Callistene e la sua generica attribuzione, da parte di Ateneo, a un'opera *Sulla guerra sacra* hanno suggerito a PÉDECH che quest'ultima monografia fosse appunto sulla prima guerra sacra (1984, 21-2); ma la citazione di Cicerone di un'opera sulla 'guerra focese' (*supra*, 168 n. 4) non lascia dubbi sul fatto che al centro della monografia fosse il conflitto del 356-346 (F. JACOBY in F. Jacoby – W. Kroll, *Kallisthenes*, n° 2, *RE* X, 2 [1919], 1674-1726 [1685-6]; PEARSON 1960, 28-9; GUILLON 1963, 56-7 n. 68; ASHERI 1983, 68; PRANDI 1985, 66-8).

4. La cronologia esatta dell'opera è in ogni caso congetturale: bibl. alla n. 1; vede in Callistene lo 'storico dei re macedoni' già durante il regno di Filippo PRANDI 1985, 69-74. L'aspetto della manipolazione propagandistica non

### 4.3. DELFI, LA GRECIA E LA MACEDONIA NEL PEANA A DIONISO DI FILODAMO DI SCARFEA

Un testo letterario del tutto diverso da quelli finora esaminati in questa sezione, ma di non minore interesse, è il peana a Dioniso del locrese Filodamo di Scarfea, conservato per via epigrafica con il decreto della città di Delfi in onore del poeta e dei suoi fratelli<sup>1</sup>. Il decreto (evidentemente emesso a breve distanza dalla composizione del peana) è datato con il nome dell'arconte Etimonda, che al tempo dei primi studi sul nostro testo veniva per lo più collocato durante il regno di Alessandro; i progressi della cronologia delfica negli ultimi anni ci impongono invece di rialzarne la data, e riducono le alternative possibili al biennio 340/39 – 339/8<sup>2</sup>.

Del testo non intendo proporre una nuova edizione critica né un commento integrale, imprese che andrebbero molto al di là delle mie competenze e degli scopi di questo lavoro. È tuttavia indispensabile, per una piena comprensione del significato storico di un testo tanto prezioso quanto difficile da leggere, ripercorrerlo brevemente per isolarne gli elementi certi. Per la sobria restituzione del testo, l'apparato critico, un esauriente commento e un sintetico panorama bibliografico rinvio al lavoro recente di L. Käppel sul peana greco<sup>3</sup>. Lo studio di Käppel ha messo lucidamente a fuoco l'aspetto più notevole del testo – come tale già rilevato, naturalmente, negli studi precedenti –, ovvero la scelta del peana, forma poetica tipica di Apollo

va in ogni caso esagerato: si vd. le sagge osservazioni di CASSOLA a proposito del più volte citato *FGrHist* 124 F 1 e del ruolo positivo dei Focesi che ne risulta, in netto contrasto con i *tópoi* della rappresentazione filomacedone della terza guerra sacra (1980, 419-20, e cfr. ELLINGER 1993, 314-5). In generale, ci resta ben poco della letteratura antica specificamente dedicata alla terza guerra sacra, cui dedicarono trattazioni specifiche, oltre a Callistene, Demofilo (*FGrHist* 70 FF 93-96, a conclusione dell'opera storica di Eforo), Cefisodoro (112), Leone di Bisanzio (132), mentre altri storici contemporanei dovettero occuparsene in opere di argomento più generale: così Anassimene di Lampsaco (72), Teopompo (115), Zoilo di Anfipoli (71). Nell'insieme, l'influenza della monografia di Callistene sulla tradizione posteriore mi sembra piuttosto sottovalutata dagli studiosi moderni (cfr., e.g., per Diodoro, HAMMOND 1937b, 84 e n. 1).

1. Prima edizione in H. WEIL 1895 (e 1897); commenti c/o restituzioni del testo in FAIRBANKS 1900, 140 ss.; VOLLGRAFF 1924-27; VALLOIS 1931; KÄPPEL 1992, 207-84, 375-80; B.L. RAINER, *Philodamus' Paeon to Dionysus. A literary expression of Delphic propaganda*, diss. University of Illinois at Urbana-Champaign 1975 mi è stato inaccessibile: il testo di Rainer è riprodotto, con una sola variante, in STEWART 1982, 216-20, con apparato critico (cit. nelle nn. ss. come RAINER – STEWART). Ult. bibl. in KÄPPEL 1992, 211-2 n. 27, 213 n. 32. Il decreto onorario è *SIG*<sup>3</sup> 270 (cfr. PARKE – WORMELL 1956, II, n° 284).

2. H. WEIL 1895, 395-6, sulla base di un quadro cronologico invecchiato e di incerti riscontri prosopografici (Etimonda è nome piuttosto comune a Delfi: cfr. indici di *CID* II, p. 288), era comunque lodevolmente prudente e lasciava aperta la scelta tra il triennio 339/8 – 337/6 e gli anni dopo il 328/7; si sono poi schierati per il 335/4 É. BOURGUET, «BCH» 24 (1900), 463-509 (503); POMTOW *ad SIG*<sup>3</sup> 270; VOLLGRAFF 1924, 101-2 pensava alla primavera 335. Lunga fortuna ha avuto la datazione di Etimonda al 329/8 (ancora É. BOURGUET, «BCH» 49 [1925], 21-60 [51]; VOLLGRAFF 1927, 427-8, che manteneva comunque al 335 la composizione e prima esecuzione del peana; VALLOIS 1931, 351, che pure datava il componimento al 335/4 ma abbassava al 329/8 almeno la strofa X; SOKOLOWSKI 1936; PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1976-77, 105-6 e n. 79). Dopo le importanti osservazioni di C. VATIN, «BCH» 88 (1964), 446-54 (448-52), BOUSQUET (1988a, 57-60; 1989, 7, 82) definiva al 339/8 la cronologia di Etimonda (rialzando alle Pitiche del 342/1 la prima esecuzione pubblica del peana). Le puntualizzazioni di MARCHETTI (1977b; 1979; 1998) suggeriscono tuttavia di rialzare Etimonda di un anno (KÄPPEL 1992, 209; CROISSANT 1996, 128; LEFÈVRE 1998a, 267-8).

3. 1992, 375-9 (e 219-22 per la traduzione), anche per i frammenti delle strofe più malridotte, alla cui restituzione avevano già rinunciato RAINER – STEWART.

e delle divinità ad esso più direttamente associate, per celebrare Dioniso: fin dai primi versi il testo oppone alla rappresentazione tradizionale di Dioniso, orgiastico-ditirambica, un'esplicita e del tutto nuova assimilazione ad Apollo. I due elementi convivono nel quinto verso di ogni strofa, nel quale il primo emistichio invoca Dioniso in una forma tipica, il secondo, ricalcato sul primo, gli attribuisce invece l'epiteto apollineo di Peana (Εὐοῖ ᾧ ἰὸ Βάκχ', ᾧ ἰὲ Παιάν); l'adesione formale a una precisa tradizione letteraria come strumento di una consapevole rilettura di Dioniso in senso 'apollineo' è poi ribadita, strofa dopo strofa, nell'invocazione conclusiva (vv. 11-13: 'Ἰὲ παιάν, ἴθι σωτήρ, | εὐφρων τάνδε πόλιν φύλασσο' | εὐαίωσι σὺν ὄλβω)<sup>1</sup>.

La prima strofa dunque si apre con una invocazione a Dioniso di tipo tradizionale (... Δι-θύραμβε, Βάκχ', | Ε[ὔ]ιε, Ταῦρε κ]ισσοχαῖτα, Βρόμι', ...), ma a questa si contrappone subito, come detto, il 'bifronte' v. 5. Lo stesso invito al dio a intervenire a feste primaverili (ἡρινα[ῖς] ... ἱεραῖς ἐν ὄραις, ll. 3-4), da identificare con le Teossenie cui più avanti il testo allude più chiaramente, è, come vedremo, un importante elemento di novità nel culto di Dioniso a Delfi<sup>2</sup>. Segue, nella stessa strofa, la rievocazione della nascita del dio, a Tebe, figlio di Zeus e di Thyona, e della festosa reazione di dei e uomini<sup>3</sup>.

Quest'ultima si allarga in ondate successive, nelle strofe II-V, a diverse regioni della Grecia: nell'elenco compaiono certamente la Beozia, Delfi e il Parnaso, Eleusi, la Tessaglia e la Pieria<sup>4</sup>, solo ipoteticamente l'Eubea, mentre è inutile fare ipotesi sulle località eventualmente nominate

1. Per il richiamo consapevole a una tradizione letteraria e i precisi intenti innovativi cfr. in part., nello studio di Käppel, 230-1 e n. 107; i fruitori antichi del testo non avevano dubbi sulla sua natura di peana, come mostra il decreto in onore di Filodamo (*SIG*<sup>3</sup> 270, l. 5). Su questo aspetto, essenziali osservazioni già in H. WEIL 1895, 397-8 e in FAIRBANKS 1900, 39-40, 151-3, cui rinvio anche, in generale, per l'impiego del peana nel culto di Apollo (25 ss.), su cui ora KÄPPEL 1992, 54 ss. e 211. Sulla caratterizzazione 'apollinea' di Dioniso come elemento maggiormente significativo del componimento, e sulle importanti osservazioni già di STEWART 1982, torno più avanti in sede di commento.

2. Tra le letture incerte alle ll. 1-3 era l'epiteto βραϊτά, che figura nell'ed. di H. WEIL (1895, 400-1: «énigmatique») e cui FAIRBANKS attribuiva una possibile origine macedone sulla base dei Βραϊσοί, appunto un ἔθνος Μακεδονίας per Steph. Byz., s. v. (1900, 144); ha prevalso però la lettura di VOLLGRAFF 1924, 104-5, [Ταῦρε χισσο]χαῖτα (anche in RAINER – STEWART e in KÄPPEL 1992: cfr., in quest'ultimo, 222-3). Per l'identificazione, dai più accolta, delle feste primaverili con le Teossenie di cui alla strofa IX *infra*, 173 n. 4.

3. Thyona è epiteto di Semele in quanto dea, anzi in quanto guida e modello delle Tiadi, come tale specificamente legata a Delfi (fonti e discussione in JEANMAIRE 1951, 196; KÄPPEL 1992, 226-30; sui riti dionisiaci celebrati a Delfi dalle Tiadi vd. ROUX 1971, 160-4; VILLANUEVA PUIG 1986); essa è inoltre definita καλλίπαις, epiteto di cui sempre Käppel ha richiamato l'attribuzione tradizionale a Latona: un altro tratto, dunque, della rilettura 'apollinea' di Dioniso. Con la datazione dell'inno al 340/39 – 339/8 cadono tutte le diverse interpretazioni della menzione di Tebe alla l. 6 in rapporto alla distruzione della città da parte di Alessandro (VOLLGRAFF 1927, 428; VALLOIS 1931, 246-7). Quanto alla *Geburtslegende*, già H. WEIL ne coglieva la notevole originalità (1895, 397); KÄPPEL sottolinea anche in questo caso il carattere piuttosto apollineo che dionisiaco del *tópos* dei festeggiamenti con cui uomini e dèi accolgono la nascita e il passaggio del dio (1992, 229-30: cfr. l'omerico *Inno ad Apollo*, vv. 118-119, 133-138, 216 ss.).

4. Alle ll. 15-16 l'espressione χθῶ[ν μεγαλώνυμός] τε Κάδιμου Μινυᾶν τε κόλπ[ος] è da intendere come una progressiva estensione del quadro da Tebe all'intera Beozia, con procedimento inverso a quello applicato alla Pieria e al santuario di Zeus a Dion alle ll. 55-56, su cui *infra* nel testo (per una corretta interpretazione della seconda parte dell'espressione cfr. VALLOIS 1931, 247 ss.). Sicuri i riferimenti a Delfi e al Parnaso (ll. 19-23, con probabile riferimento alle Tiadi alla l. 22: cfr. VILLANUEVA PUIG 1986, 41; KÄPPEL 1992, 235), a Eleusi (29-36), alla Tessaglia (54-55) e alla Pieria (55-56).

nell'ormai illeggibile strofa IV<sup>1</sup>. Nella V strofa, il passaggio di Dioniso in Pieria evoca naturalmente la menzione delle Muse, che, guidate da Apollo, ne sanciscono l'apoteosi (Il. 58-62). Come Käppel ha sottolineato, la scena non si spiega con la caratterizzazione di un Dioniso Μουσαγέτης (attestata solo più tardi), ma con la volontà del poeta di attribuire proprio alle Muse e ad Apollo, attraverso lo strumento poetico e dunque l'invocazione di Dioniso come *Paian*, la metamorfosi 'apollinea' del dio<sup>2</sup>.

Lo stato delle tre strofe successive (VI-VIII) è tale da sconsigliare ipotesi di integrazione: dai brandelli leggibili di testo si recuperano i riferimenti a un oracolo – tra l'altro riguardo all'istituzione di una festa – e a una campagna militare. Nei vecchi studi sul peana che lo datavano all'età di Alessandro questi fragili indizi hanno supportato interpretazioni ardite, che non è più il caso di ridiscutere. La rinuncia già di Vollgraff, e poi di Rainer e di Stewart, a fornire il testo di queste strofe è dunque una scelta saggia, per quanto disperata<sup>3</sup>.

Nelle ultime quattro strofe (IX-XII), in condizioni relativamente migliori, sono i riferimenti di maggiore interesse: al centro della scena sono le prescrizioni di Apollo, che assicurano anche sul piano rituale spazi nuovi e molto ampi a Dioniso a Delfi<sup>4</sup>. Nella strofa IX è dato agli anfitrioni l'ordine – evidentemente dall'oracolo<sup>5</sup> – di «compiere l'opera in fretta» (ἐκτελέσαι ... πρ[ᾶ]ξιμ ... τάχος, Il. 105-107), «affinché Apollo freni la propria ira» (ὦ[ς] Ἐ[κ]αβόλος | μῆνιν ἐ[κ]ὰς κατὰσχη, Il. 107-108)<sup>6</sup>. Nella seconda parte della stessa strofa un'elegante perifrasi cela il riferimento alle feste Teossenie e l'invito a introdurre nuove cerimonie a carattere panellenico<sup>7</sup>. Del passo sono state date letture spericolate, variamente condizionate dalle ipotesi di restituzione del testo, dalla collocazione del peana negli anni di Alessandro e

1. Alle Il. 16-17 è il richiamo, secondo l'integrazione di VOLLGRAFF 1924, 111-3, alla [Εὔβο]ια (H. WEIL 1895, 402-3 suggeriva invece [Αὔγε]ια, piccola località locrese non lontana dalla patria del poeta). Sulla strofa IV, per la quale RAINER – STEWART non tentano ipotesi di restituzione, ugualmente gratuite le proposte di H. WEIL 1895, 33 (Lidia, anche per una lettura inesatta della strofa V), VOLLGRAFF 1924, 187-8 (Samotracia) e VALLOIS 1931, 249-51 (zona del golfo Maliaco, in particolare la Locride). KÄPPEL ritiene l'ipotesi più probabile che anche la strofa IV fosse ambientata a Eleusi (1992, 243).

2. 1992, 245-9.

3. Un'interpretazione insostenibile è in part. in VALLOIS 1931, 252 ss., 306 ss., 315 ss. Il riferimento a una festa introdotta su indicazione oracolare è alle Il. 68-69 (strofa VI), πυθόχη[στον τ'] ἰαχάν (su cui VOLLGRAFF 1925, 105 si limitava a suggerire che Apollo prescrivesse «une fête bruyante en l'honneur de Dionysos ou, sinon, de quelque divinité étroitement unie à Dionysos»); un ulteriore, non precisabile intervento del dio di Delfi si recupera dalla strofa successiva, l. 84, νομοθετ[εῖ] ὁ θε[ο]ός[ς]. Nella strofa VIII, l. 64, l'espressione χώραν ἐλε[ῖν] allude alla conquista militare di territori (gratuite ipotesi connesse alle imprese di Alessandro in VOLLGRAFF 1925, 111-2; VALLOIS 1931, 315 ss.). Riporta solo i caratteri leggibili delle tre strofe KÄPPEL 1992, molto prudente anche in sede di commento (220-1, 249-51, 377).

4. A una prima parte dell'inno 'mitica', ne subentra una seconda 'storica', o quantomeno fortemente orientata sul presente, come già notava KÄPPEL 1992, 252 e n. 172 (e, per l'equiparazione anche cultuale tra Apollo e Dioniso sancita in queste strofe, 254-5).

5. Resta l'ipotesi più probabile; per la diversa ipotesi di Vallois *infra*, 173 n. 1. Il responso è inserito in PARKE – WORMELL 1956, I, n° 284 = FONTENROSE 1978, H31 (secondo cui anche la pubblicazione dell'inno da parte di Filodamo rispose a un'ingiunzione oracolare [H32]: cfr. il caso analogo, anche se più tardo di vari decenni, del peana per Asclepio ed Apollo di Isillo di Epidauro, su cui *supra*, 141 n. 5).

6. Così MARCOVICH 1975 e KÄPPEL 1992, 377-8, cui rinvio per l'apparato critico e la bibl. (257 n. 200; inaccurato in questo caso STEWART 1982, 218). Ἐκαβόλος è epiteto di Apollo tra i più noti.

7. Ll. 110-114; per il riferimento alle Teossenie cfr. già H. WEIL 1895, 395-6, 406-7, nel contesto però di una interpretazione filologica e storica del passo completamente superata.

dalla sua supposta funzionalità alla politica religiosa di quest'ultimo<sup>1</sup>. Mi soffermo brevemente solo sulla tesi di Bousquet, che, nel rialzare la cronologia del peana alla fine degli anni '40, attribuiva a ἐκτελέσαι πρᾶξιν il significato tecnico di «riscuotere un'ammenda» e stabiliva così un collegamento diretto tra inizio del versamento focese (343/2) e prima esecuzione pubblica del peana (342/1, alle feste Pitiche). Ora, però, se da un lato nulla vieta di porre la 'prima' del peana in un contesto diverso e in una data più vicina a quella del decreto onorario (339/8 [?])<sup>2</sup>, un ulteriore e forte ostacolo a questa interpretazione è nell'incongruenza di un termine 'burocratico' con la lingua e lo stile del componimento. La proposta migliore resta quella dell'editore Weil di attribuire a πρᾶξις un valore generico, precisato solo nei versi successivi di questa e nelle due strofe seguenti<sup>3</sup>. L'«impresa» consiste allora nell'introdurre nuovi riti e nell'«eseguire «quest'inno» alle feste Teossenie (Il. 110-114: evidentemente, le stesse feste primaverili cui Dioniso è invitato a presenziare alle Il. 3-4<sup>4</sup>); nel realizzare in onore di Apollo un tempio nuovo e inviolabile, adorno di preziose opere d'arte (Il. 118-127); nell'offrire a Dioniso un sacrificio e un concorso per cori ditirambici alle Pitiche, un gruppo statuario che lo ritragga circondato di leoni d'oro e la consacrazione di una grotta (Il. 131-140)<sup>5</sup>. Nella lista, l'invito a costruire un ἀγήρων ἀμίαντων ... ναὸ[ν ἄ]νακ[τι] Φοίβω occupa un posto privilegiato: l'intera strofa X, nella forma solenne del μακαρισμός («Felice e beata la generazione di quei mortali che costruirà al signore Febo un tempio inattaccabile dal tempo e immune da ogni macchia...»)<sup>6</sup>.

1. Per VOLLGRAFF 1925, 114 ss., il Μῆν' della l. 108 era un nome proprio, quello del dio frigio Men: agli anfizioni sarebbe affidata la «trattativa» (con interpretazione di πρᾶξις in senso politico-diplomatico) per l'introduzione del suo culto a Delfi, nelle feste Teossenie. VALLOIS invece, leggendo in sequenza, in modo piuttosto audace, le strofe VII-IX, faceva risalire i precetti di quest'ultima al dio 'legislatore' della frammentaria l. 84 (νομοθετ[εῖ ὁ θε]ός[ς]), che identificava in Dioniso (cfr. KÄPPEL 1992, 252-3 e n. 173); sarebbe pertanto Dioniso a ordinare agli anfizioni di provvedere ὡ[ς 'E]καβόλος μῆν'ίκετα[ις/ι] κατάσχη, «affinché Apollo si trattenga per il/un mese a disposizione del/i supplice/i», a fare in modo cioè che il periodo di consultazione dell'oracolo sia più lungo (1931, 333 ss.: oltre alle obiezioni di natura testuale, anche la datazione 'alta' del peana va contro le illazioni che lo stesso proponeva circa il ruolo di Alessandro e dell'anfiziona nella vicenda, che non è dunque il caso di ridiscutere).

2. BOUSQUET 1988a, 59-60; l'opinione dominante è per un'esecuzione nelle stesse Teossenie, che si svolgevano ogni anno in primavera (cfr. n. 4). Isolata la tesi di VOLLGRAFF, basata sulla tormentata strofa VI, di una festa per Dioniso creata *ex novo*, vicina nel tempo ma distinta dalle Teossenie (1925, 122).

3. 1895, 406-7; cfr. anche la traduzione di STEWART 1982, 218 («To the Amphiktyons Apollo commands: swiftly complete this undertaking»). Sulla lingua di Filodamo come caratterizzata «weder durch besondere poetische Gewähltheit noch durch platte Prosaismen» vd. KÄPPEL 1992, 275 ss.

4. Che le Teossenie fossero la cornice in cui il peana andava eseguito è l'opinione sostenuta da H. WEIL 1895, 395-6; FAIRBANKS 1900, 148; STEWART 1982, 210; KÄPPEL 1992, 210-1, 253 ss., 276-7, cui rinvio anche per fonti e bibl. su questa festa.

5. Indiscutibile (Il. 131-134) il riferimento alle Pitiche, nel corso delle quali trovino posto Βάκχου Θυσίαν χορῶν τε πο[λλῶν] κυκλίαν ἄμιλλαν, ovvero un sacrificio e un concorso per cori 'ciclici', ossia ditirambici (H. WEIL 1895, 409; VOLLGRAFF 1927, 438 ss.). Che il gruppo statuario dovesse raffigurare il dio su un carro cui sono aggiogati dei leoni è quanto emerge nella lettura delle Il. 137-139 di VOLLGRAFF 1927, 440 ss., accolta anche da RAINER – STEWART e da KÄPPEL 1992 (ἄγαλμα Βάκχο[υ] | ἐν [ζεύγει] χρυσέωλ λεόν[των]). Un'interpretazione 'unitaria' delle strofe IX-XI è sostenuta da KÄPPEL 1992, 252 ss.

6. Sulla centralità del tema hanno richiamato l'attenzione molti commentatori (bibl. in KÄPPEL 1992, 255-6 e n. 198). H. WEIL 1895, 395-6 sembra anzi limitare a questo aspetto il senso della πρᾶξις, peraltro intendendo che si tratti «de la construction d'une partie du sanctuaire ... consacrée à Bacchus, qui doit être inaugurée à la grand fête des Pythies»: un'interpretazione che il testo non autorizza in alcun modo. Di impiego di materiali preziosi

Nell'ultima strofa è l'invito (da riferire ai frequentatori di Delfi) ad accogliere e festeggiare Dioniso «in tutta l'Ellade beata», con un riferimento privilegiato, forse, ad Atene (ma il testo è molto incerto)<sup>1</sup>. Coerentemente con la duplice caratterizzazione di Dioniso suggerita fin dai primi versi del peana, il dio è inizialmente definito con un epiteto tipico, Βακχ[ι]α[σ]τάν (Il. 144-145), ma il pubblico è invitato ad acclamarlo nella veste 'apollinea' di Παιάν e di σωτήρ (Il. 148, 154)<sup>2</sup>.

Come si diceva, è appunto questo l'aspetto più notevole del componimento, che ha suggerito più volte un confronto diretto con il programma iconografico del tempio di Apollo ricostruito sempre a Delfi negli stessi anni («impresa» sulla cui urgenza, come abbiamo visto, si sofferma la strofa X). Già il vecchio studio di Vallois, basandosi solo sulla descrizione dei frontoni del tempio in Paus. X 19, 4 (triade apollinea e Muse su quello orientale, Dioniso e Tiadi su quello occidentale), vedeva nella strofa X del nostro testo una descrizione diretta del frontone occidentale. Ma le condizioni di questi versi sono tali da non consentire ipotesi tanto ferme. D'altra parte, l'associazione tra Dioniso e le «fanciulle di Delfi» (le Tiadi appunto) nella strofa II e quella tra Apollo e le Muse nella strofa V sono abbastanza ovvie, soprattutto in contesto delfico, da non dover essere necessariamente interpretate alla luce della decorazione frontonale<sup>3</sup>.

nella decorazione del tempio tratta la seconda parte della strofa X (Il. 123-127), ma le difficoltà di lettura rendono indimostrabili le identificazioni di singole opere in VOLLGRAFF 1926, 264 ss. e VALLOIS 1931, 339 ss. Il primo spiegava l'invito al completamento dell'opera con una nuova distruzione del tempio nel corso della quarta guerra sacra, di cui non c'è prova nelle fonti; Vallois (351-2) vedeva nel richiamo ai materiali preziosi una sollecitazione alla generosità di Alessandro dopo la conquista dei tesori persiani: ipotesi acuta, ma da respingere per le citate ragioni cronologiche. Sulla cronologia dei lavori al tempio cfr. *supra*, 3.1.

1. Ll. 149-150 (πᾶσαν [Ἐλ]λάδ' ἄν' ὁ[λβί]αμ | παν[νυχί]ζ[ε]τ' ἐ[πι] πολ[υθ]ύ[του]ς τ' Ἀ[θή]νας, RAINER – STEWART), con le due ll. seguenti scomparse. VOLLGRAFF, che leggeva in modo parzialmente diverso la prima parte della l. 150, vi vedeva un invito ai partecipanti alla festa per Dioniso a celebrare il dio anche nelle Dionisie attiche (1927, 458); per VALLOIS il posto 'speciale' lasciato ad Atene rispondeva alla volontà di Alessandro di adulare la città dalla quale aveva raccolto l'eredità della lotta alla Persia (1931, 354 ss.), lettura inaccettabile sia per la cronologia del testo, sia perché una volta di più trasforma quest'ultimo in un *pamphlet* di propaganda filomacedone. I due vv. parzialmente leggibili fanno pensare a feste notturne in onore del dio, in tutta la Grecia, con culmine ad Atene, e questo è tutto: anzi la stessa menzione della città è dubbia (KÄPPEL 1992, 270 n. 240, 379).

2. Ovvero nei termini previsti, in tutto il corso del peana, dal mesimnio e dall'epimnio: una piena coincidenza di aspetti formali e situazione comunicativa su cui richiama lucidamente l'attenzione KÄPPEL 1992, 269 (e cfr. 278: la 'trasformazione' di Dioniso si compie «nicht nur *im Verlauf des Gedichtes*», ma propriamente «*durch das Gedicht*»). Sulla stretta associazione dei due epiteti vd., per Apollo, le osservazioni di DEFRADAS 1954, 82-3: l'estensione a Dioniso della connotazione 'salutare' è nel peana di Filodamo ulteriormente esplicitata al v. 153 ([Χαῖρ' ἄ]ναξ ὑγείας).

3. VALLOIS 1931, 339 ss. (secondo cui, peraltro, il frontone ovest ritraeva non Tiadi ma Muse, per cui la descrizione pausaniana sarebbe inesatta); più di recente, un confronto forzato tra i quasi illeggibili vv. 124-127 del peana e il programma iconografico del nuovo tempio di Apollo compare in KÄPPEL 1992, 260 ss. (giuste critiche in CROISSANT 1996, 130 e n. 21); sempre Käppel vede un'allusione al corteggio di Tiadi attorno a Dioniso piuttosto nei vv. 21-23 (strofa II: 1992, 235). La possibilità di ricavare dalla notizia pausaniana la presenza, nel frontone 'dionisiaco', anche di una rappresentazione della δύσις Ἥλιου è discussa (opinioni differenti ha sostenuto lo stesso CROISSANT: cfr. 1980, 179 e in *EAA* Suppl. II, 4 [1996], 462-4), e non è problema che ci interessi qui direttamente. Pausania attribuisce il progetto dei frontoni all'ateniese Praxias, il suo completamento, dopo la morte dell'artista, al suo concittadino Androstene; su Praxias e la sua possibile identificazione cfr. MARCADÉ 1953-57, II, 109-13; CROISSANT, in *EAA* Suppl. II, 4, cit.



Molti anni dopo lo studio di Vallois, tuttavia, la ‘riscoperta’ a Delfi di frammenti delle sculture in questione (tra la fine degli anni ’60 e l’inizio dei ’70) e la possibile individuazione, in particolare, di figure del frontone occidentale fra le quali un Dioniso dai sorprendenti caratteri apollinei, ha dato nuova attualità al confronto. A. Stewart ha visto nel programma dei frontoni e nel testo di Filodamo due testimonianze parallele della volontà del santuario di ‘imbrigliare’ e controllare la crescente popolarità di Dioniso, riscontrabile anche in interventi dell’oracolo, testimoniati per l’epoca successiva, a regolamentarne il culto. D’altra parte Stewart individuava, nell’iconografia di età ellenistica e romana, una progressiva ‘sovrapposizione’ tra Apollo e Dioniso, della quale i frontoni del tempio di IV secolo rappresenterebbero «something of a false start»<sup>1</sup>.

Nel frattempo altri studi, prima e dopo le discussioni sulla restituzione del frontone ovest del tempio delfico, spingevano piuttosto sul pedale delle interpretazioni per così dire ‘politiche’ di quella che anche per Stewart era un’autentica *religious reform*. Negli anni ’20, Vollgraff aveva costruito su basi molto fragili (l’ormai superata datazione del peana all’età di Alessandro e una serie di indizi per lo più rinvenuti in passi frammentari se non illeggibili) la tesi di una ‘rivoluzione’ dei culti delfici voluta dalla Macedonia. In particolare, per una cattiva lettura delle ll. 132-133, Vollgraff attribuiva gli «ordini» della strofa XI (cfr. ἔταξε, l. 132) non già ad Apollo, ma a un «figlio di Dioniso» (παῖ[ς] ... Βάκχου) che sarebbe Alessandro in persona, responsabile secondo lo studioso, forse attraverso il compiacente oracolo, di un formidabile impulso al culto dionisiaco a Delfi e di una sua rilettura orfica e specificamente *macedone*. Di tutto questo il peana di Filodamo sarebbe il manifesto. Già negli anni ’30, però, Sokolowski faceva giustizia di questa interpretazione migliorando in modo decisivo la lettura di questi versi cruciali; né gli altri argomenti di Vollgraff hanno incontrato maggior fortuna negli studi<sup>2</sup>.

1. STEWART 1982 (sulla questione degli interventi oracolari cfr. *infra*; per la sovrapposizione iconografica Apollo/Dioniso che si registra dal IV sec. in poi cfr. già AMANDRY 1950, 198; DEFRADAS 1954, 86 n. 1). Sul culto di Dioniso a Delfi vd. almeno AMANDRY 1950, 196-200; JEANMAIRE 1951, 187 ss.; DEFRADAS 1954, 116-7; PARKE – WORMELL 1956, I, 11-3, 330-9; FONTENROSE 1959, 374 ss.; ROUX 1971, 160-7; BURKERT 1977, 342-3. I frammenti delle statue frontonali, scoperti nei primi scavi, erano rimasti a lungo nei depositi del museo (cfr. «BCH» 96 [1972], 887-95; 98 [1974], 785-8; 99 [1975], 709-10). L’identificazione di Dioniso in una figura di citaredo-mitreforo ricostruita sulla base di diversi frammenti, quella delle Tiadi, l’individuazione nell’una e nelle altre di una spiccata impronta ‘apollinea’ sono state più volte ribadite da CROISSANT (1978; 1980; 1986; 1994; 1996; sulla caratterizzazione delle Tiadi cfr. anche VILLANUEVA PUIG 1986, 38-9). L’identificazione del Dioniso citaredo resta l’ipotesi più solida soprattutto per il luogo di ritrovamento dei pezzi, nonostante le discussioni provocate dall’inconsueta iconografia (MARCADÉ 1977 ipotizza che si tratti piuttosto di un Apollo che, contro l’indicazione pausaniana, comparirebbe anche nel frontone ‘dionisiaco’; FLASHAR 1992, 60-70 contesta anche l’attribuzione a un’unica statua della testa, inv. 2380, e del torso, inv. 1344: cfr. la replica fin troppo aspra di CROISSANT 1994; emblematica, infine, la ‘duplicità’ del LIMC sull’identificazione della statua: O. Palagia in LIMC II 1, Zürich-München 1984, 201, vs. C. Gasparri in III 1, Zürich-München 1986, 445; sulle sculture frontonali vd. anche P. THIÉMÉLIS, «AE» 1976, Xpov. 8-11 e «BCH» 103 [1979], 507-20).

2. Un’eccezione illustre (ma con molti *distinguo*) è rappresentata da DEFRADAS 1954, 117. H. WEIL aveva lasciato la frase alle ll. 131 ss. senza soggetto (Πυθιάσιν δὲ πενθητήροισι τῆροπαῖ[ς] ἔταξε Βάκχου θυσίαν κτλ.); il suggerimento di VOLLGRAFF è in 1927, 423-36 (accolto da VALLOIS 1931, 242, 353-4, 361) L’interpretazione ‘orfico-macedone’ di Vollgraff si basava, nella strofa XI, sulla connotazione ‘solare’ e sul lusso eccessivo, ‘barbarico’ attribuiti alla statua del dio, e più in generale su una serie di indizi molto opinabili – sui quali non è il caso di tornare – rinvenuti nel corso dell’intero peana. La sua lettura delle ll. 131 ss. era duramente criticata da SOKOLOWSKI 1936, 136-9, anche per l’assenza di testimonianze indipendenti di un Alessandro ‘figlio di Dioniso’.

Un'interpretazione diversa, ma anch'essa 'politica', della supposta riforma religiosa introdotta a Delfi tra gli anni '40 e i '30 del IV secolo è stata suggerita molto più recentemente da F. Croissant, secondo cui peana di Filodamo e frontoni del tempio rispecchierebbero piuttosto una lettura *ateniese* del culto di Dioniso, che la città cerca di imporre per conservare un ruolo di primo piano a Delfi negli anni cruciali della ricostruzione del tempio e della crescente influenza macedone. Prove di questa politica erano indicate nell'audace riconsacrazione degli scudi persiani e tebanici nel tempio ancora incompiuto, di cui parla Eschine descrivendo i preliminari anfizionici della quarta guerra sacra<sup>1</sup>; nella commissione dei frontoni ad artisti ateniesi; nel ruolo di primo piano giocato dalla città, in generale, nella ricostruzione del tempio; nello spazio speciale riservato dal peana a Eleusi (strofa III) e alla stessa Atene (strofa XII)<sup>2</sup>. Ora, della riconsacrazione degli scudi tutto quello che si può dire è che fu una provocazione antitebana, o almeno come tale venne avvertita, e che, nella politica delfica di Atene negli anni di Filippo II, fu un passo falso dei più gravi. Gli altri argomenti avanzati da Croissant sono tutti assai deboli. L'attribuzione della commissione dei frontoni ad artisti ateniesi, in quanto sancita dall'anfizionia, non può essere usata come prova della volontà *ateniese* di ritagliarsi un peso maggiore nel santuario, né tantomeno – in questi anni – di una effettiva, forte influenza della città nel sinedrio. Né va attribuito un valore 'politico' alla presenza costante di naopi, artigiani e imprenditori ateniesi sul cantiere del tempio: in questo senso proprio il caso macedone risulta, *e contrario*, esemplare<sup>3</sup>. Quanto ai rimandi diretti del peana ad Atene e alla sua sfera culturale, l'unico certo è la tappa eleusina del dio nella strofa III: ma non lo si può isolare da un tessuto di riferimenti geografici ben più ricco, su cui torneremo<sup>4</sup>.

Il punto nodale è che non si riesce a dimostrare lo specifico ed esclusivo interesse *politico* di un'operazione come quella testimoniata dal peana e dal programma iconografico del nuovo tempio delfico: non si vede come questa supposta 'rivoluzione' nei culti di Delfi possa aver giovato agli interessi della Macedonia (con la ridatazione del testo, la Macedonia di Filippo II) o di Atene, o più in generale come possa essere stata imposta dagli interessi di una parte sola. Torniamo perciò ai dati sicuri: in primo luogo, ampiezza e limiti di questa 'rivoluzione'. Non c'è dubbio che l'inno registri un sensibile aumento degli spazi dionisiaci a Delfi: le celebrazioni nelle feste Teossenie consentono a Dioniso un accesso al santuario in primavera, stagione in cui gli è tradizionalmente precluso<sup>5</sup>; i sacrifici e gli agoni nelle Pitiche estendono la sua presenza, almeno una volta ogni quattro anni, anche all'estate, nel cuore della *πανήγυρις* di Apollo<sup>6</sup>. È un ampliamento di spazi che investe in pieno la Delfi 'ufficiale' e anfizionica (si pensi solo alle Pitiche, terreno privilegiato di azione in primo luogo finanziaria e organizzativa dell'anfizionia). Un segnale confermato dai soggetti dei frontoni del tempio,

1. III 116: *supra*, 143 n. 4.

2. CROISSANT 1996, che colloca in questa cornice anche la consacrazione ateniese, a Delfi, certamente dopo Cheronea, della Colonna d'acanto.

3. *Supra*, 111 n. 3 e 130.

4. Il riferimento ad Atene nella strofa conclusiva, su cui pure Croissant insiste molto, non è da tutti ammesso in un testo molto incerto (cfr. 174 n. 1).

5. *Supra*, 173 e nn. Sull'incompatibilità 'stagionale', a Delfi, tra Apollo e Dioniso informa Plut., *De e ap. Delph.* 9, 388 E – 389 C (cfr. JEANMAIRE 1951, 187 ss.; PARKE – WORMELL 1956, I, 11-2; FONTENROSE 1959, 379-89). Sul carattere innovativo, perciò, delle cerimonie *primaverili* per Dioniso attestate dal peana vd. VOLLGRAFF 1927, 447 e n. 3, e cfr. KÄPPEL 1992, 255.

6. Sulla collocazione delle Pitiche nel calendario (mese delfico di *Boukátios*), fonti e bibl. in MARI 1999c.

che registrano quantomeno, se non una piena equiparazione delle due divinità, un salto di qualità di Dioniso proprio al livello dell'ufficialità, della presenza *visibile*<sup>1</sup>.

La lettura esclusivamente 'delfica' di tutti questi elementi proposta dallo Stewart, che vi vede un tentativo del grande santuario di controllare la crescente popolarità del culto dionisiaco, spiega assai meglio di qualunque interpretazione forzatamente 'politica' sia i nuovi spazi concessi a Dioniso nel santuario, sia la sua riduzione a secondo Apollo, che ne spegne o annacqua i tratti più forti e tipici: anche a non voler interpretare in questo senso il significato del frontone ovest, sulla cui ricostruzione permangono legittimi interrogativi<sup>2</sup>, il messaggio del peana di Filodamo è in questo senso indiscutibile. Stewart richiamava a tale proposito altri interventi 'normativi' della Pizia a proposito del culto dionisiaco, e ne sottolineava la particolare concentrazione in età ellenistica: in realtà, non si possono trarre conclusioni troppo nette dalla cronologia dei responsi databili, dato che molti altri restano legati a occasioni ed epoche per noi ignote. Viceversa è notevole il caso, testimoniato da Dem. XXI 51-52, delle feste dionisiache imposte dall'oracolo agli Ateniesi, probabilmente a non molti anni di distanza dal nostro peana: una testimonianza che, oltre ad anticipare di qualche anno l'interesse della Pizia per la sfera culturale dionisiaca e le sue concrete applicazioni, ribalta completamente la prospettiva indicata da Croissant<sup>3</sup>. In questa storia (per noi molto parzialmente nota) di interventi dell'oracolo a regolamentare il culto di Dioniso a Delfi e altrove, il peana di Filodamo si inserisce perfettamente, ma segna anche – non c'è dubbio – un momento di svolta.

Si farebbe però torto alla complessità estrema di questo testo non considerandone un altro aspetto, che ha più direttamente a che fare con il tema di questa ricerca: ed è il suo rapporto con le circostanze storiche contemporanee, l'immagine di Delfi che esso ci trasmette – quella

1. Meno convincente l'ipotesi che in questo stesso periodo di 'riforma orfica' del dionisismo a Delfi si collochi anche la costruzione della tomba di Dioniso nel santuario (VOLLGRAFF 1926, 302-4): l'assenza di riferimenti nell'inno (di cui però la frammentarietà del testo non ci rende certi) consentirebbe di datare il τάρφος in epoca successiva, ma non di molto, dato che le prime attestazioni letterarie sono di fine IV sec., nel poeta Dinarco e in Filocoro (risp. *FGrHist* 399 F 1b; 328 F 7a-b), nel secondo con una nota di scetticismo che Vollgraff spiegava appunto con l'origine recente e 'macedone' del monumento (della Macedonia Filocoro era «ennemi juré»). Le testimonianze sono raccolte da PARKE – WORMELL 1956, I, 15 n. 15, che sono però piuttosto per un'origine antica del monumento, preferibile se ammettiamo, con le fonti antiche, che esso era posto nell'*ádyton* del tempio (11; sul problema, oltre alle discutibili osservazioni di FONTENROSE 1959, 375-91, vd. COURBY 1927, 62, 78-9; AMANDRY 1950, 198; R. FLACELIÈRE, «REA» 52 [1950], 306-24 [314]; ROUX 1971, 34-5, 122-3; BOMMELAER 1991, 179; JACQUEMIN 1999, 208 [e cfr. 29 sull'esistenza e localizzazione di un luogo di culto di Dioniso nel santuario]). Pausania, che non poté entrare nell'*ádyton* (X 24, 5), non menziona il τάρφος.

2. Qui, nella suggestiva espressione di STEWART 1982, 211, Dioniso «is as it were *possessed* by Apollo, as if Apollo were claiming the ultimate promise of Dionysiac tranquillity, *hēsukhía*, as a state of mind that is, in the final analysis, Apolline»: ma si è detto (174 s.) dell'incerta ricostruzione del frontone occidentale.

3. Sull'oracolo e i suoi interventi a proposito del culto dionisiaco cfr. STEWART 1982, 211 e n. 55, con una raccolta (non completa) di responsi tratti da PARKE – WORMELL 1956, II: di questi, quelli databili con qualche approssimazione sono in effetti in larga parte ellenistici, ma quello demostenico riportato nel testo (n° 282 in Parke – Wormell, che lo datano al 348 ca., su cui *supra*, 139 n. 2) rappresenta un caso notevole di epoca precedente. In generale, Parke – Wormell ammettono piuttosto una notevole precocità negli interventi di Delfi a sostegno del culto dionisiaco, che fanno risalire già all'età arcaica (I, 11-2, 330-1; sul tema cfr. anche AMANDRY 1950, 198-9; JEANMAIRE 1951, 196-8; VILLANUEVA PUIG 1986, 36, 47, che pensa, per la regolamentazione del dionisismo a Delfi da parte dell'oracolo e del clero locale, piuttosto al V sec.; per l'età ellenistica, essenziale MUSTI 1986b, 110-1, 124-6).

che *vuole* trasmetterci –, per così dire, ‘in presa diretta’. I riflessi più immediati del presente sono, nell’opera di Filodamo, l’insistenza sulla ricostruzione del tempio di Apollo, l’auspicio che questo sia indistruttibile e sontuoso (nel quale si riflettono il ricordo recente dei saccheggi focesi, quello più lontano della distruzione del 373, l’impegno contemporaneo e i costi della ricostruzione)<sup>1</sup>, il coinvolgimento della Grecia intera nella rinascita del santuario. L’editore del peana, Weil, giustamente ne notava l’enfasi panellenica, che emerge nel duplice richiamo alle comuni cerimonie della Ἑλλάς ὀλβία, ll. 113 e 149) e, nello specifico, nelle diverse tappe coperte dal *tour* di Dioniso nelle prime cinque strofe. Sarebbe inesatto isolare uno solo dei riferimenti geografici contenuti nel peana, trascurando il quadro complessivo che esso disegna; al tempo stesso, l’itinerario non può essere liquidato come una semplice sequenza di comodo che colma i vuoti tra le tappe ‘irrinunciabili’ (Tebe-Delfi-Eleusi?-Olimpo)<sup>2</sup>.

Nonostante la prudenza imposta dall’incompleta conservazione del testo, il taglio indiscutibilmente (e certo non casualmente) *anfizionico* di questo percorso salta agli occhi<sup>3</sup>. Sono anfizioni, per quanto possiamo ancora leggere, tutti i popoli che nelle prime strofe accolgono in festa la nascita del dio: un probabile omaggio all’illustre modello dell’*Inno ad Apollo* omerico che al tempo stesso, nel ribadire la sovrapposizione tra le due divinità<sup>4</sup>, pone anche Dioniso – in quanto Dioniso *delfico* – all’interno della costellazione anfizionica. D’altra parte, nella sezione ‘prescrittiva’ del testo, gli anfizioni sono espressamente chiamati in gioco come esecutori degli ordini di Apollo<sup>5</sup>. Non credo di forzare l’evidenza oltre i suoi limiti leggendo, in questa insistenza sull’anfizionia come orizzonte privilegiato delle due divinità di Delfi e come tramite dei rapporti di entrambi con il mondo degli uomini (ovvero con la Grecia), un riflesso intenzionale del ruolo panellenico rivestito (o recuperato) dall’anfizionia negli anni successivi al 346. Non so se si possa parlare – ed eventualmente in quali termini – di opera letteraria ‘commissionata’ da Delfi e dall’anfizionia. Di certo è un’opera che il

1. Per l’eco dei saccheggi focesi cfr. H. WEIL 1895, 408 (*contra*, VOLLGRAFF 1926, 265). Per la centralità della ricostruzione del tempio nella tematica del peana vd. RAINER 1975, 172 e 178 (cit. in KÄPPEL 1992, 216-7; quest’ultimo, 276, attribuiva la coppia aggettivale ἀγίων ἀμίκτων al campo semantico della ‘sacralità e salvezza’ [*Heil – Segen – Rettung*] che verrebbe all’inno dalla sua strutturazione come peana, contrapposto all’altro campo semantico più propriamente ‘dionisiaco’ pure massicciamente rappresentato: osservazione acuta, ma da integrare con considerazioni più specifiche).

2. Mi riferisco rispettivamente all’interpretazione ‘panatenaica’ di CROISSANT 1996, cui ho fatto cenno in precedenza, e alla lettura di KÄPPEL 1992, 233-4, 243.

3. Era, questo, un acuto suggerimento di BOUSQUET 1988a, 58-9. Forzata invece l’interpretazione di FAIRBANKS 1900, 149-50, del ricorrere dell’aggettivo ὀλβιος nell’inno (ll. 53, 113, 118, 149) come «a welcome to the extending power of Macedon». Di WEIL cfr. 1895, 398.

4. Nell’*Inno* omerico, vv. 216-285, il dio, prima di giungere a Delfi, passa tra l’altro tra Eniani, Perrebi, Eubei, Beoti, Crisei e Flegii, con percorso ‘anfizionico’ (FLACELIÈRE 1937, 32 n. 4, e cfr. DEFRADAS 1954, 70; Crisei e Flegii erano anfizioni nell’interessata ricostruzione di Antipatro-Speusippo [*supra*, 116 ss.], ma in ogni caso i loro legami con l’area geografica in questione non sono in discussione); ai vv. 256 ss. Telfusa indica ad Apollo il luogo in cui edificare il tempio nel quale affluiranno ἱερὰ κατὰ περικτιόνων ἀνθρώπων, e l’espressione ha un probabile valore ‘tecnico’ (F. CASSOLA, *Inni omerici*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, 1975, *ad loc.*; DEFRADAS 1954, 58). KÄPPEL ha più in generale richiamato l’attenzione sul fatto che la *Bewährungsreise* e le reazioni di giubilo alla nascita del dio sono elementi non tradizionali nel mito dionisiaco, ma piuttosto in quello di Apollo quale sancito nell’*Inno* (1992, 229-30).

5. Propriamente, gli ‘ordini’ della strofa IX, espressi dal verbo κελεύει, ll. 106-107, sono esplicitamente rivolti agli anfizioni; gli infiniti della strofa XI dipendono invece da ἔταξε, l. 132, e sono riferiti ai «servitori» di Apollo ([π]ροπό[λοισ], l. 132), che nulla vieta di identificare con i medesimi anfizioni.

santuario e la città avallano pienamente. Di certo essa è realizzata tra il 342 e il 339, in ogni caso negli anni di Filippo, e anzi al di qua del confine decisivo rappresentato, nella politica delfica del re, dalla dissoluzione del progetto anfizionico consumatasi a Cheronea<sup>1</sup>.

Nel percorso panellenico-anfizionico tracciato dai versi di Filodamo, per quello che possiamo ancora leggere, dopo la nascita del dio a Tebe le tappe fondamentali sono ovviamente Delfi, ἱερὰ μάκαιρα χώρα, Eleusi, essenziale punto di riferimento *panellenico* per il culto di Dioniso, e l'Olimpo, dove Apollo in persona e le Muse sanciscono la divinità di Dioniso, o più specificamente, secondo la suggestiva interpretazione di Käppel prima ricordata, la sua nuova natura di Παϊάβ. Il percorso Delfi-Olimpo è in qualche modo opposto rispetto al citato modello dell'*Inno* omerico. Nei versi dedicati alla Pieria è stato da alcuni interpreti moderni individuato un riferimento al santuario di Zeus Olimpio a Dion (Il. 54-56: ἔκελσας ... τέμενός τ' Ὀλύμπι[ον Πιερ]ίαν τε κλειτάν)<sup>2</sup>, che merita qualche ulteriore riflessione. A Dion, cuore sacro della Pieria e della Macedonia, si celebravano feste Olimpie che ripetevano, in miniatura, i canoni delle grandi πανηγύρεις greche: e Filodamo fa sancire l'apoteosi di Dioniso, oltre che da Apollo, dalle Muse, patronne con Zeus delle feste di Dion (Il. 58-62: cfr. cap. II, 1.2). La Macedonia conclude il percorso 'anfizionico' di Dioniso; al tempo stesso, al suo santuario nazionale viene riconosciuto quello *status* panellenico cui ambiva da tempo: oltre che sede (o almeno punto di partenza e riferimento topografico pregnante) dell'apoteosi di Dioniso, il τέμενος Ὀλύμπιον è infatti anche l'unico santuario che il testo conservato ricorda, accanto a Delfi e a Eleusi<sup>3</sup>.

Lo scandalo della partecipazione macedone all'anfizionia – ancora vivo in questi anni, stando al *pamphlet* di Antipatro-Speusippo (2.3.2) – è riassorbito con la rassicurante menzione del cuore greco ('olimpico') della Macedonia. Come il definitivo sviluppo, in questo stesso periodo, delle tradizioni sulle origini del regno ci ha già mostrato, l'età di Filippo riannoda in un unico disegno coerente tutti i fili sparsi al tempo di Archelao al di qua e al di là dell'Olimpo.

1. *Supra*, 3.4; 3.5. Nel definire questa cronologia piuttosto larga tengo conto, oltre che della datazione dell'arconte Etimonda, anche della proposta di Bousquet di un'esecuzione del peana alle Pitiche del 342/1, che ho ricordato in precedenza e che mi sembra peraltro non necessaria. Accogliendola, dobbiamo porre il testo molto prima dell'inizio della crisi di Anfissa; scegliendo, come è preferibile, il 340/39 o il 339/8 ci troveremo nel corso della guerra, ma in ogni caso prima di Cheronea. Poco motivato il suggerimento di STEWART di vedere nell'incoraggiamento della strofa IX a finire «in fretta» la ricostruzione del tempio un indizio di interruzione dei lavori durante il conflitto (1982, 224 n. 49, e cfr. 207 e KÄPPEL 1992, 255-6).

2. Che il verso alluda appunto alla regione dell'Olimpo, e non di Olimpia, era il giusto suggerimento, molto prima che di STEWART 1982, 210 (del quale resta peraltro incomprensibile l'individuazione di un «Temenos of the Muses at Pieria in Thessaly, near Mount Olympos», *sic*), di FAIRBANKS 1900, 39 e 146 e di VOLLGRAFF 1924, 190 ss. Di quest'ultimo non si può però accogliere l'idea che il poeta «vieillit habilement les origines d'une institution qu'on savait de création récente» (194), giacché se il riferimento al culto di Zeus Olimpio in Pieria è certo, quello alle feste Olimpie introdotte da Archelao, se c'è, è solo indiretto. Viceversa è imprecisa l'interpretazione di τέμενος Ὀλύμπιον come «sacra regione dell'Olimpo» in POWELL 1914 e KÄPPEL 1992, 220, 244 e n. 151.

3. Limitatamente a questo aspetto, ci si può associare a VOLLGRAFF 1924, 194 (vd. n. prec.). Tutti e tre i santuari, pur non essendo dedicati a Dioniso, facevano però al dio largo spazio: per Dion ne abbiamo precisi riscontri archeologici (PANDERMALIS 1977, 331-3), oltre alle testimonianze letterarie già note a Vollgraff (192 n. 1 e 194 n. 2). Agli uni e alle altre va ora aggiunta l'importante e ancora inedita testimonianza epigrafica presentata da D. Panderimalis in *AEMΘ* 13, 1999 (su cui *supra*, 53 n. 2).

#### 4.4. LA POLITICA EDILIZIA DELLA MACEDONIA NEI SANTUARI MAGGIORI NELL'ULTIMO TERZO DEL IV SECOLO: EVIDENZA ARCHEOLOGICA E INTERPRETAZIONE STORICA

L'esame del peana a Dioniso di Filodamo di Scarfea ha fornito un punto di osservazione indiretto ma privilegiato su un aspetto importante, che merita un'estensione di prospettiva: gli interventi edilizi e monumentali nei maggiori santuari della Grecia databili all'età di Filippo II e in qualche misura riconducibili alla sua iniziativa<sup>1</sup>.

Per restare a Delfi, prima di Filippo l'unico ἀνάθημα macedone a noi noto è la statua dedicata da Alessandro I dopo le guerre greco-persiane (*supra*, 37 ss.). Tra l'ingresso macedone nell'anfizionia nel 346 e la morte di Filippo dieci anni più tardi la situazione non subisce modifiche sostanziali, sia quanto a presenza ufficiale dello stato, sia quanto ad attività dei privati: di questi ultimi, limitata è la partecipazione al rifacimento del tempio di Apollo, né sono documentati ἀναθήματα, partecipazione agonistica e qualsiasi altra forma per noi riconoscibile di fruizione del santuario. In questo paragrafo ci occuperemo perciò solo del versante pubblico della presenza macedone a Delfi<sup>2</sup>, che alla luce delle notizie disponibili appare discreta, rispettosa dei canoni tradizionali, assolutamente non vistosa né invadente. Nelle celebrazioni monumentali della 'liberazione' del santuario dall'oltraggio focese, in particolare, una sorta di monopolio è lasciato all'anfizionia, sola autorità formalmente responsabile della difesa del santuario e della cacciata dei suoi usurpatori. È una conferma – sia pure *e silentio* – della delicata gestione, da parte di Filippo, del ruolo di *deus ex machina*, e un indizio che va nella stessa direzione di quelli epigrafici relativi alla ricostruzione del tempio, gestita dopo il 346 nelle forme e con i mezzi con cui era stata avviata, ovvero come impresa prevalentemente *anfizionica*.

In questo campo, come in quello degli interventi edilizi e monumentali, uno speciale contributo della Macedonia non è riconoscibile né dimostrabile, e sembra anzi aggirata nell'identico modo ogni sovrapposizione alle competenze e alla stessa 'immagine' dell'anfizionia. Della ricostruzione del tempio e della stessa scelta del suo programma decorativo si è già detto abbastanza<sup>3</sup>. Quanto alle specifiche celebrazioni monumentali della vittoria del 346, Plut., *de Pyth. or.* 15, 401 D, conosce, tra le dediche di Greci per vittorie su Greci, quelle anfizioniche ἀπὸ Φωκέων: Pausania menziona, in particolare, due statue di Apollo erette dall'anfizionia con il ricavato di un'ammenda inflitta ai Focesi (X 15, 1-2. 7). La prima citata, l'Apollo Σιτάλκας, sarebbe stata realizzata per l'esattezza ὅτε Φωκεῦσιν ἐπεργαζομένοις τοῦ θεοῦ τὴν χώραν ἐπέβαλον χρημάτων ζημίαν: se Pausania non commette un errore nell'individuare le cause della dedica, non si tratta dunque dell'ammenda del 346. Nell'altro caso egli parla genericamente di offerta ἀπὸ τοῦ ἀδικήματος τοῦ ἐς τὸν

1. Nei casi in cui la sola evidenza disponibile è quella archeologica non è ovviamente possibile distinguere con certezza tra il regno di Filippo e quello di Alessandro: tratto il problema qui piuttosto che nel capitolo successivo perché i dati delle fonti letterarie (dediche a Delfi e ricostruzione del tempio di Apollo, *Philippeion* a Olimpia) sono nettamente sbilanciati a favore dell'età di Filippo e permettono di tentare una valutazione complessiva e unitaria di questo periodo. Viceversa, ho rinviato al cap. V l'esame delle iniziative private di Macedoni nei santuari maggiori: le testimonianze più chiare in questo campo sono dell'età di Alessandro (cfr. comunque *infra*).

2. Per la limitata partecipazione macedone, sul piano pratico e finanziario, alla ricostruzione del tempio cfr. alla *supra*, 111 n. 3 e 130.

3. 4.3 (per le ipotesi sulla tomba di Dioniso vd. 177 n. 1).

θεὸν τῶν Φωκέων, forse citando l'iscrizione dedicatoria: per questa statua il collegamento con la fine della terza guerra sacra sembra più certo. Entrambe le opere erano in posizione eminentissima: l'Apollo Σιτάλκας, stando all'ordine espositivo seguito dal Periegeta, è infatti da porre subito a nord del pronao del tempio, nel settore dei tripodi offerti dai Dinomenidi e non lontano dalla statua prassitelica di Frine; per l'altro Apollo P. Amandry ha invece suggerito una collocazione nell'opistodomo del tempio. La prima statua era inoltre imponente, e raggiungeva un'altezza di 35 cubiti (oltre 15 metri)<sup>1</sup>.

Nella stessa area del Σιτάλκας si trovavano le statue d'oro (o rivestite d'oro) di Filippo II e del re spartano «Archidamo» (Athen. XIII 59, 591 b-c)<sup>2</sup>, contiguità spaziale che ha spesso suggerito una vicinanza nei tempi e nell'occasione della dedica. Se l'identificazione con Archidamo III suggerita da Pomtow è corretta, se ne ricava un ulteriore indizio di clemenza verso un ex-amico dei Focesi: se anche non si trattasse, come pensava lo studioso tedesco, di una statua eretta allo spartano dai Delfi a ringraziamento della mediazione da lui prestata in loro favore presso i Focesi (cfr. Paus. III 10, 4), dunque degli onori resi, al termine della guerra, a qualcuno che, in fin dei conti, si era schierato sul fronte degli ἀσεβεῖς, si tratterebbe quantomeno di un monumento preesistente che viene lasciato al suo posto. Una sorte diversa tocca alle statue equestri dei *leaders* focesi Onomarco e Filomelo, rimosse dal santuario poco dopo la pace del 346 stando a un'importante testimonianza epigrafica<sup>3</sup>. Nella non abbondante

---

1. Sull'epiclesi *Sitalkas* H. POMTOW, «PhW» 32 (1912), 284-5 n. 37; O. HÖFER, *Sitalkas*, in W.H. Roscher (a cura di), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig 1909-15, IV, 972. AMANDRY 1993, 270-1 esprime dubbi sulla pertinenza di questa dedica alla vittoria anfizionica del 346: dubbi condivisibili se accettiamo nel dettaglio la notizia pausania, mentre non è affatto inverosimile in sé, come sostiene lo studioso, che gli anfizionici abbiano fatto due offerte distinte con il ricavato della stessa ammenda. Per parte sua POMTOW (*ad SIG*<sup>3</sup> 223) ammetteva questa possibilità, distinguendo una dedica fatta subito, nel 346, «de manubiis» e una finanziata più tardi dalle rate dell'ammenda focese; a due dediche più o meno contemporanee pensava anche FELTEN 1982, 84, vedendovi gli ultimi esempi di consacrazione a Delfi di statue di Apollo; JACQUEMIN 1999, 47, 89, 171, 309 (nrr. 017-8) pensa per l'Apollo *Sitalkas* a una dedica di pieno V sec. La seconda statua di Apollo menzionata da Pausania si trovava «non lontano» dal monumento eretto a Batto dai Cirenei. Per una possibile identificazione della base dell'Apollo *Sitalkas* e per la collocazione di entrambe nella «esplanade du temple» DAUX 1936b, 160-6; BOMMELAER 1991, 187; MAASS 1993, 201; per la possibile collocazione del secondo monumento nell'opistodomo, di cui nel testo, AMANDRY 1993, 270-2. Mancano indizi sul materiale di costruzione di entrambe le opere (cfr. comunque POMTOW, «PhW» 32 [1912], 288).

2. Fonte è l'opera di Alceta sulle ricchezze di Delfi di cui a p. 87 n. 2 (*FGrHist* 405 F 1; cfr. Plut., *de Pyth. or.* 15, 401 D; *amat.* 9, 753 F). Tra le due statue si trovava quella di Frine (JACQUEMIN 1999, n° 464), l'unica della quale sia detto espressamente che era posta su una colonna (notizia estesa alle altre due dalla stessa Jacquemin, *ibid.*, 132, 358-9).

3. Su Archidamo cfr. POMTOW, «PhW» 32 (1912), 1206-7, seguito da JACQUEMIN 1999, 39, 358, n° 498; sul trattamento riservato agli ex-alleati dei Focesi nel 346 vd. *supra*, 2.3.2. La notizia pausania su Archidamo contiene materiale teopompeo (§ 3 = *FGrHist* 115 F 312, per le 'donazioni' ricevute dal re da parte focese in vista dell'alleanza). Sulle statue dei capi focesi cfr. *CID* II, 34, II, ll. 56-63 (arc. Cleone, pilea autunnale del 344): versamento di 8 dracme e 3 oboli a un Eucrate per l'operazione di τὰ βαθρὰ ἐξαγαγεῖν τὸ Ὀνουμάρχου καὶ Φιλομήλου καὶ τὰς εἰκόνας ἕξος ἱεροῦ e di 7 dracme a un Cleone incaricato, tra l'altro, di τοὺς ἵππους ἀνελεῖν καὶ τοὺς ἀνδριάντας. COURBY 1927, 255-7 proponeva un'identificazione della base di una di queste statue equestri con la stessa base, accanto ai tripodi dei Dinomenidi, da altri attribuita all'Apollo *Sitalkas* (qui n. 1); cfr. JACQUEMIN 1999, 52, 111-2, 198-9, 347-8 (nrr. 406-7). Possibile riscontro epigrafico del restauro di monumenti saccheggiati o danneggiati durante l'occupazione focese in *CID* II, 43, ll. 29-30: BOUSQUET 1989, 80; AMANDRY 1993, 272-3, con bibl.

casistica greca relativa a questa forma estrema di *damnatio memoriae*, è l'unico caso noto di abbattimento o rimozione di un monumento eretto a Delfi<sup>1</sup>.

Della statua di Filippo non sappiamo se sia stata dedicata dagli anfizioni o dal re stesso: quest'ultima possibilità, generalmente trascurata<sup>2</sup>, non è da scartare, alla luce sia del precedente rappresentato da Alessandro I, sia del confronto con l'imponente monumento delfico in onore di Daoco di Farsalo e della sua famiglia, dedicato dallo stesso Daoco, già stretto collaboratore di Filippo, probabilmente negli anni in cui era ieromneme (336-332)<sup>3</sup>. Non sono noti altri monumenti eretti in onore di Filippo nel grande santuario, a meno di non accettare l'ipotesi di G. Daux di una statua offerta dagli [Αμ]φισσεῖς in onore di un personaggio con titolo regale (Βασ-) il cui nome comincia per Φ-: ipotesi affascinante, e in accordo con quanto sappiamo della sopravvivenza di Anfissa alla quarta guerra sacra e della rapida ricomposizione dei suoi rapporti con l'anfizionia, ma molto incerta per ammissione dello stesso Daux<sup>4</sup>.

Sebbene la frammentaria sopravvivenza dei dati (soprattutto archeologici ed epigrafici) ci privi di una immagine completa dei riflessi monumentali della guerra anfizionica contro i Focesi, le poche notizie superstiti indicano non nella Macedonia di Filippo, ma piuttosto in Tebe e nel κοινόν beotico – oltre che, come abbiamo visto, nell'anfizionia nel suo insieme – i veri protagonisti di questa fase: anche se è da scartare la notizia della costruzione di un vero e proprio *thesaurós* tebano ἀπὸ Φωκέων adombrata da Diod. XVII 10, 5, restano la notizia di una statua di Eracle offerta dagli stessi Tebani a celebrazione della vittoria (Paus. X 13, 6) e i resti, ai piedi della 'roccia della Sibilla', della 'base dei Beoti' che un'iscrizione molto frammentaria permette di associare appunto al successo sui Focesi [ἄσ]εβείσαντας (FD III, 3, 77, l. 2)<sup>5</sup>. Se non si tratta di sopravvivenze casuali, si ha la misura di un tentativo di 'riappropriazione' del successo anfizionico del 346 da parte dell'ἔθνος che più fortemente aveva voluto, dieci anni prima, la guerra contro i Focesi, e al tempo stesso una nuova prova della discrezione di Filippo a Delfi. Se la conclusione della terza guerra sacra fu un momento di addensamento di offerte monumentali a Delfi (in ogni caso non paragonabile alle guerre persiane e all'invasione celtica del 279/8), i Macedoni non ne furono i protagonisti<sup>6</sup>.

1. JACQUEMIN 1999, 221-2.

2. Per una dedica dell'anfizionia POMTOW, «PhW» 32 (1912), 1206-7; PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1975, 13-4; JACQUEMIN 1999, 39, 47, 359, n° 510; STELLA G. MILLER 2000, 268. Più prudente HINTZEN-BOHLEN 1992, 25-6, che esclude comunque un'auto-dedica di Filippo.

3. Sui rapporti di Daoco con Filippo e le sue attività a Delfi *supra*, 148 n. 2, 151, 153, 155; sul gruppo scultoreo, raffigurante Daoco, alcuni suoi illustri antenati e suo figlio, replica di un gruppo analogo posto a Farsalo e opera di Lisippo, e la relativa, ampia bibl., cfr. BOMMELAER 1991, n° 511; J. MARCADÉ – F. CROISSANT in *Guide de Delphes. Le Musée*, Athènes-Paris 1991, 91-8; JACQUEMIN 1999, 51-2, 205-6, 346 (n° 391; cfr. anche *infra*, 185 n. 2). Lo studio più recente sul monumento che ospitava le statue è di A. JACQUEMIN – D. LAROCHE, «BCH» 125 (2001), 305-32.

4. G. DAUX, «BCH» 73 (1949), 248-93 (258-60), cui rinvio per una onesta esposizione degli argomenti favorevoli e contrari; l'ipotesi è accolta da CH. LE ROY, in *Actes du Colloque sur la Lycie antique*, Paris 1980, 51-62 [60-1] e da JACQUEMIN 1999, 60, 198-9, 313 (n° 061); non prendevano posizione J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1950, n° 126. Sul destino di Anfissa dopo la guerra sacra vd. *supra*, 151 s.

5. Sulle due dediche JACQUEMIN 1999, 59-60, 85-6, 354, nrr. 099 e 460 (185 e n. 225 sulla scelta di Eracle); sulla base dei Beoti e l'iscrizione relativa, dopo DAUX – SALAÇ 1932, 61 ss., P. ROESCH, *Études béotiennes*, Paris 1982, 448-62; ID., «CRAI» 1984, 177-95; BOMMELAER 1991, n° 211; sul *thesaurós* tebano cfr. *infra*, 213 n. 2.

6. Non a caso, nella serie di «ensembles poliades et ethniques» monumentali a Delfi individuata dalla JACQUEMIN (1999, 257-8) non ci sono gli estremi per parlare di uno 'spazio macedone' nel santuario; allo stesso lavoro rinvio per i successi sui Persiani e sui Galati come occasioni di 'serie' monumentali che incidono fortemente sul paesaggio di Delfi (250-6).



Un segnale ben diverso viene da Olimpia e dalla consacrazione, all'interno dell'Altis, di un edificio come il *Philippeion*. La *thólos* è venuta alla luce negli scavi di fine '800 esattamente nel punto indicato da Pausania, κατὰ τὴν ἔξοδον τὴν κατὰ τὸ πρυτανεῖον ἐν ἀριστερᾷ, ovvero nel settore nord-occidentale del recinto sacro, tra il muro occidentale di peribolo e il tempio di Era; nulla è rimasto, invece, della parata di statue ospitate secondo il Periegeta al suo interno, i ritratti di Filippo, dei suoi genitori, della moglie Olimpiade e del figlio Alessandro realizzati da Leocare (V 20, 9-10, e cfr. 17, 4).

È sempre Pausania a informarci che il monumento fu realizzato dopo Cheronea: un *post hoc* che non andrebbe interpretato come un *propter hoc*, stando a quanto sappiamo della gestione moderata, non arrogante di quel difficile successo<sup>1</sup>. Ancor meno si intenderebbe in un momento tanto delicato, tra il successo militare, il varo della συμμαχία di Corinto e i preparativi per l'impresa d'Asia, in un momento cioè in cui l'accorta diplomazia di Filippo è intenta a ricucire tutti i possibili strappi con il mondo delle πόλεις, la consacrazione di un edificio specificamente riservato al *culto* del re (o addirittura del suo intero γένος), per giunta in uno dei maggiori santuari del mondo greco. Ma questa sarebbe una semplificazione aprioristica di due problemi complessi, e inestricabilmente legati tra loro, quali la destinazione del *Philippeion* e l'eventuale divinizzazione in vita di Filippo. Quest'ultima certamente non emerge nella documentazione disponibile come fatto stabile, regolare, istituzionalizzato: e tuttavia, di fatto, la consacrazione di un edificio a Olimpia, nell'Altis, con statue criselefantine del sovrano e dei membri del suo γένος è un passo indiscutibile in quella direzione. Non un passo *ufficiale*, ma in ogni caso un gesto di grande e consapevole valore evocativo. Un ulteriore passo avanti sarà la processione delle immagini dei Dodici Dei e di Filippo, a Ege, il giorno della morte del re: ma neanche in quella circostanza verrà varcato il limite tra la celebrazione della grandezza del sovrano (celebrazione fastosa, o addirittura barbarica e venata di ὕβρις per un Demostene o un Teopompo, per un greco appartenente al mondo delle libere πόλεις) e l'aperta richiesta/imposizione di onori divini. In questo caso la totale assenza di indicazioni anche nelle fonti più ostili mi sembra ben più che un *argumentum e silentio*<sup>2</sup>.

1. Cfr. MARI 1998, 146, a proposito di Polyb. V 10, 1-5; per le altre fonti, in particolare relative ad Atene, PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1985, 20 n. 4. Per il *Philippeion* prevale però negli studi l'interpretazione come monumento celebrativo della vittoria del 338: TRENDELENBURG 1914, 36; SCHLEIF – ZSCHIEZSCHIMANN 1944, 2 (con esame di altre ipotesi); HINTZEN-BOHLEN 1990, 132; EAD. 1992, 26; ROUX 1992, 191, 223; SEILER 1986, 89, 100. Per la possibilità di collocare in questo stesso periodo, a ridosso della vittoria di Cheronea e durante le operazioni militari nel Peloponneso dell'inverno 338/7, la dubbia notizia di una (contestata) visita di Filippo a Olimpia cfr. *supra*, 97-8 n. 3, con MCQUEEN 1978, 48 e n. 40.

2. Sul silenzio delle fonti insistevano già PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1975, 28-9; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 695 n. 4. Sulla divinizzazione di Filippo e le fonti essenziali inoltre HABICHT 1970<sup>2</sup>, 11-6; CERFAUX – TONDRIAU 1957, 123-5; SCHUMACHER 1990, 438 ss. Sia la Prestianni Giallombardo che Griffith (683-4, 691 ss.) hanno ricondotto almeno in parte gli onori eccezionali tributati a Filippo nell'alveo della celebrazione del vincitore e/o di una sorta di culto del fondatore (e cfr. LESCHHORN 1984, 202-3; MALKIN 1985, 114-5, 127-30; sulle testimonianze da Filippi ancora PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1999; sulla caratterizzazione di Filippo come 'fondatore', non solo di città ma più in generale del nuovo stato macedone, vd. ora l'iscrizione calcidica di cui *supra*, 160). La testimonianza più interessante è un'epigrafe che registra a Ereso, attorno al 340 a.C., altari a Zeus «Filippo» (TOD 1946-48, n° 191); per HABICHT 1970<sup>2</sup>, 14 la prova di una visione di Filippo come ipostasi di Zeus; per altri (TÄGER 1957-60, I, 174; PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1975, 9-10; BADIAN 1981, 40-1; F.W. WALBANK 1987, 373-4), invece, da intendere nel senso di «patrono di Filippo», a sottolineare un legame privilegiato del re con Zeus piuttosto che una divinizzazione. La Prestianni intende peraltro, sulla scia di MOMIGLIANO 1934a, 175 ss., la processione di Ege descritta da Diod. XVI 92, 5 (e cfr. 95, 1) come un esplicito tentativo di Filippo di imporre la

Quanto al *Philippeion*, i dati archeologici offrono indicazioni contrastanti, ma complessivamente piuttosto contrarie che favorevoli alla destinazione culturale dell'edificio<sup>1</sup>.

Tecnicamente quest'ultimo, come è stato spesso notato, in quanto 'contenitore' di un gruppo scultoreo è piuttosto da assimilare a un *θησαυρός*<sup>2</sup>; d'altra parte, la sua collocazione nell'Altis non può essere spiegata con mere ragioni pratiche quali l'assenza di spazio sulla *Schatzhausterrasse*<sup>3</sup>. Anche all'interno dell'Altis, infatti, stando alla descrizione pausaniana, l'occupazione degli spazi era stata massiccia, e la costruzione di un edificio di queste dimensioni impose quantomeno una rifunzionalizzazione dell'angolo nord-occidentale del peribolo, se non proprio un'alterazione fisica dei suoi confini (vd. *infra*). In parte Filippo sfrutta e amplia possibilità offertegli dalla tradizione del santuario, che ammette nell'Altis ἀναθήματα di vario genere, compresi monumenti onorari e in particolare statue di atleti vittoriosi (queste ultime in un numero e con una continuità ignoti in altri centri di culto)<sup>4</sup>: ma non è evidentemente

propria divinizzazione in vita, al quale l'assassinio del re sarebbe una diretta reazione. È legittimo, naturalmente, istituire un legame diretto tra il *Philippeion* e i fatti di Ege: ma sarei comunque prudente nell'attribuire a Filippo, anche in quest'ultimo caso, un coerente e formale progetto di auto-divinizzazione (cfr. l'equilibrata trattazione di HAMMOND – GRIFFITH 1979, 682-4).

1. Un'interpretazione culturale del *Philippeion* era in GARDINER 1925, 134, e presa in considerazione anche da SCHLEIF – ZSCHIETSCHMANN 1944, 24; DE SANCTIS esaminava, scartandola, la possibilità di un uso culturale solo secondario di un edificio nato con funzioni diverse (1940, 9 n. 2). Di un edificio nato *ab origine* per un culto dinastico di fatto poi non praticato ha parlato viceversa più recentemente FREDRICKSMEYER 1981 (e cfr. VILLALBA I VARNEDA 1994, 119). Senza voler qui ridiscutere, poi, il complesso problema della destinazione delle *thóloi*, ricordo però come l'enfasi sulla funzione culturale di tali edifici presente in F. ROBERT 1939 (403-4 per il *Philippeion*) è abbandonata negli studi più recenti (SEILER 1986, in part. 99-103; ROUX 1992, 177 ss.). Diversi argomenti tecnici specifici, poi, sono stati invocati contro l'interpretazione culturale del *Philippeion*: l'orientamento a sud o piuttosto sud-est, non consono a un *heróon*; la definizione di εἰκόνες e non di ἀγάλματα che Pausania riserva alle statue; l'assenza di βωμός (ADLER 1892, 133; MOMIGLIANO 1934a, 174; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 683 n. 2 e 694; l'orientamento del *Philippeion* non è, peraltro, di sicura lettura: vd. F. ROBERT 1939, 403; BORBEIN 1973, 67 n. 110; SEILER 1986, 90). Anche la scelta dell'oro e dell'avorio per le statue non assegna a queste un inequivocabile significato culturale: cfr., anche per le ipotesi sull'iconografia, 186 n. 3). Per la difficoltà di ammettere un edificio di culto auto-dedicato cfr. poi NOCK 1930, 245-6.

2. Sul senso esatto del termine *thesaurós*, con rinvio alla definizione di Hesych., s.v. (εἰς ἀγαλμάτων καὶ χρημάτων ἢ ἱερῶν ἀπόθεσιν οἶκος), importanti osservazioni in JACQUEMIN 1999, 115-6, che ricorda peraltro come esso sia epigraficamente attestato con questa sicura accezione solo a Delfi: a Olimpia lo estende, com'è noto, Paus. VI 19, 1.

3. Così ADLER 1892, 133; L. ZIEHEN – J. WIESNER, *Olympia*, n° 1, *RE* XVIII, 1 (1939), 1-174 (105); MALLWITZ 1972, 98 (ma cfr. SEILER 1986, 90 n. 372). L'interpretazione come *θησαυρός*, scartata da HAMMOND – GRIFFITH 1979, 694, che pure escludevano quella culturale, pensando a una sorta di quartier generale e insieme di edificio di rappresentanza, prevale nettamente negli studi: JACOB-FELSCH 1969, 70-1; MALLWITZ 1972, 128, 130; STELLA G. MILLER 1971, 181; EAD. 1973, 191; BORBEIN 1973, 67 e n. 107; SEILER 1986, 100; ROUX 1992, 186 ss. Affinità con le funzioni di un *θησαυρός* erano ammesse anche da un assertore della destinazione culturale del *Philippeion* quale F. ROBERT 1939, 403-4; GARDINER 1925, 133-4 insisteva piuttosto sulla 'unicità' formale dell'edificio, né *heróon* né *thesaurós*, e non dubitava della sua destinazione al culto.

4. La documentazione epigrafica sulle diverse categorie di monumenti è raccolta da SEMMLINGER 1974. In generale sugli ἀναθήματα pubblici nell'Altis, per lo più legati a vittorie militari, L. ZIEHEN – J. WIESNER, in *RE* XVIII, 1 (1939), 79 ss.; VILLALBA I VARNEDA 1994, 159 ss. Ma un'interpretazione in questo senso del *Philippeion* (così SEILER 1986, 100; ROUX 1992, 191-2, 223) è da escludere per le ragioni esposte nel testo. Monumenti onorari furono eretti a singoli, nell'Altis, già nel V secolo: sono noti i casi di Gorgia (Paus. VI 17, 7) e Lisandro (VI 3, 14-15), su cui BUHMANN 1972, 95-6. Della concessione almeno ad alcuni olimpionici di erigere statue, eventualmente ritratti, nell'Altis informano Plin., *nat. hist.* XXXIV 9, 16; Dio. Chrys. XXXI 57; Paus. V 21, 1; VI

in quanto olimpionico che gli viene consentito<sup>1</sup> di edificare un edificio che a funzioni di rappresentanza in qualche modo assimilabili a quelle di un *θησαυρός* associa una specifica e fortissima enfasi *dinastica*. In questo senso, le ipotesi di rimaneggiamenti o di una sostanziale alterazione del progetto nell'età di Alessandro non tengono conto del fatto che il piano di decorazione scultorea dell'edificio, tutto ancorato al *γένος*, non si concepisce se non con Filippo come centro tematico e ideale: e come tale esso è da porre *integralmente* al tempo della progettazione dell'edificio, anche se il suo completamento slittò di fatto di qualche anno<sup>2</sup>. La collocazione del monumento a breve distanza dal *Peló pion*, poi, come è stato giustamente notato<sup>3</sup>, richiama l'ascendenza peloponnesiaca e temenide della casa reale di Macedonia.

---

1, 1; 13, 9 (e VI 1-18 per un elenco di monumenti di questo tipo; altri sono noti dall'evidenza archeologica ed epigrafica: cfr. HYDE 1912, 222; 1921, 54 ss.; BUHMANN 1972, 61; HERRMANN 1988). L'uso è in voga almeno dal VII sec., stando ai monumenti più antichi menzionati da Pausania (VI 13, 2; 15, 8), o dal terzo quarto del VI stando allo stesso Pausania, che menziona appunto come le più antiche due statue in legno databili a quell'epoca (VI 18, 7: sul problema HERRMANN 1988, 120, 124-5 e, per gli atleti in questione, MORETTI 1957, nrr. 42-7, 63-4, 112, 119). NOCK vi vedeva un precedente di vere e proprie forme di «*temple-sharing*» da parte di esseri umani, a suo parere inammissibili prima dell'ellenismo (1930, 243 n. 233; sul carattere votivo di tali dediche, che la collocazione nell'Altis sembra assicurare, posizioni diverse in REISCH 1890, 35-6; ROUSE 1902, 167-8; HYDE 1921, 37 ss.; HERRMANN 1988, 134 e 147 n. 75).

1. Dagli Elei, che, come amministratori del santuario, concedevano le 'licenze' per ogni occupazione del suo terreno (cfr., per l'esposizione di decreti, LALONDE 1971, 159 ss., 178 ss.; per le statue erette da olimpionici nell'Altis la fonte è Paus. VI 13, 9). Non è dunque inopportuno inquadrare nell'ambito dei buoni rapporti che Filippo intrattiene in questi anni con l'Elide (su cui HAMMOND – GRIFFITH 1979, 499-501) anche l'episodio del *Philippeion*, come suggerito da ADLER 1892, 133 e da ROEBUCK 1948, 84. È peraltro eccessivo pensare che gli Elei abbiano addirittura commissionato il monumento (così anche FREDRICKSMeyer 1979, 53 n. 42). Non ci sono comunque noti, da Pausania o da altre fonti, eventuali altri monumenti eretti nell'Altis a celebrare le vittorie olimpiche di Filippo di cui, in questo cap., ai parr. 1.3 e 2.2.

2. Inammissibile la tesi di un gruppo scultoreo incentrato su Alessandro, progettato solo dopo la morte di Filippo (MALLWITZ 1972, 128; BRINGMANN 1995, n° 329). Alla luce del dissidio che oppose il re nei suoi ultimi anni a Olimpiade e ad Alessandro (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 675 ss.), si è spesso negato che il monumento noto a Pausania fosse lo stesso progettato da Filippo: così anche SCHUMACHER 1990, 438-9 (secondo cui il progetto comprendeva solo la statua del re) e già MOMIGLIANO 1934a, 174-5 (secondo cui addirittura non erano previste statue in origine; cfr. anche NOCK 1930, 247 n. 245; SCHLEIF – ZSCHIEtzSCHMANN 1944, 1; DONNAY 1959, 307; BADIAn 1981, 67-71; *contra* SEILER 1986, 101 n. 424). Né è opportuno speculare sull'ambigua espressione pausania, che parla di monumento costruito «per» piuttosto che «da» Filippo (Φιλίππου δὲ ἐποίηθη; BADIAn 1981, 71; AMELING 1987, 18 e n. 24; BRINGMANN 1995, n° 329), giacché il riferimento cronologico («dopo il crollo della Grecia a Cheronea») non lascia dubbi sul fatto che il re fosse ancora vivo al momento del varo del progetto. Rispetto al gruppo scultoreo, all'ipotesi spesso ribadita di una centralità di Alessandro mi sembra preferibile una ricostruzione che ponga al centro Filippo, punto di raccordo e comune denominatore tra gli altri personaggi rappresentati, sulla cui posizione esatta possiamo fare solo ipotesi (e.g., oltre i lavori citati, F. ROBERT 1939, 404 n. 2; BORBEIN 1973, 66 e n. 105; ROUX 1992, 191-2; HINTZEN-BOHLEN 1990, 131-2; SAATSOGLou-PALIADELI 2000, 398). In termini di celebrazione familiare è opportuno e suggestivo un confronto tra il *Philippeion* e il donario delfico di Daoco di Farsalo, di poco posteriore: due opere di celebrazione dell'ἀρετή familiare che anticipano un'importante tendenza dell'arte ellenistica (BORBEIN 1973, 88 ss.; HINTZEN-BOHLEN 1990; EAD. 1992, 29 n. 118; P. MORENO, *Lisippo*, *EAA* Suppl. II, 3 [1995], 384-96 [386]; JACQUEMIN 1999, 205-6; cfr. *infra*, 186-7 n. 3 e CARNEY 1994-95, 380 sulla peculiarità dell'inserimento, nel gruppo di Olimpia, di figure femminili, possibile rinvio a una rigida concezione familiare, o 'di clan', della trasmissione del potere regio in Macedonia). Che il gruppo di Olimpia sia stato il modello diretto del donario di Daoco è ribadito ora da STELLA G. MILLER 2000, 268.

3. STELLA G. MILLER 1971, 181-2; EAD. 1973, 192; SEILER 1986, 100-1; HINTZEN-BOHLEN 1990, 132-3; EAD. 1992, 26-7. Un interessante parallelo (databile agli stessi anni) per l'associazione onori a Filippo – luoghi di culto

Collocazione topografica e decorazione interna dell'edificio fondono anzi strettamente due distinti motivi 'genetici': il passato mitico eraclide, che legittima la presenza macedone *in Grecia* (e specificamente a Olimpia, fin dalla prima apparizione di Alessandro I ai giochi), con il presente e il futuro della dinastia, la cui piena legittimazione *in Macedonia* è garantita dalle sanzioni ricevute nei maggiori santuari della Grecia continentale. Come l'ammissione nell'anfizionia, a Delfi, di «Filippo e dei suoi discendenti», anche il progetto edilizio e decorativo del *Philippeion*, a Olimpia, è da leggere infatti in tutta la sua pluralità di significati, con un'attenzione maggiore di quanto non si sia fatto finora a quelli recepiti *in primis* o esclusivamente dal pubblico macedone<sup>1</sup>. Uno dei sostenitori più illustri della funzione culturale del monumento, E.N. Gardiner, negava che esso potesse essere assimilato ai *thesauroi*, «communal houses of individual states»: il *Philippeion* infatti, nella sua interpretazione, non sarebbe la «communal house» dei Macedoni, ma di Filippo, e di Filippo *in quanto ἡγεμῶν dei Greci*<sup>2</sup>. In realtà, una simile distinzione di ruoli nell'immagine di sé che Filippo mette in scena a Olimpia non ha probabilmente nessun senso; inoltre, l'essenza del *Philippeion* come *thesaurós* si coglie appunto pensandolo come edificio di rappresentanza di uno stato *monarchico*: in vetrina non può esserci altro che il re e la sua linea dinastica, ascendente e discendente, esattamente come a Delfi al momento dell'ammissione 'macedone' nell'anfizionia.

Non ci sono però, per le ragioni richiamate in precedenza, gli elementi per interpretare l'edificio come sede di vero e proprio *culto* dinastico. Al massimo si può parlare, con A. Mallwitz, di celebrazione di una «Gottähnlichkeit», tenendo conto del forte valore simbolico sia della collocazione dell'edificio all'interno del peribolo del *témenos*, sia della scelta dell'oro e dell'avorio per le statue<sup>3</sup>.

'eraclide' è suggerito per il Cinosarge da Clem. Al., *protr.* 4, 48 P. (su cui FREDRICKSMEYER 1979; contro la tesi di un *culto* di Filippo in quella sede cfr. PARKER 1996, 257).

1. Ho dato una lettura (anche) 'dinastica' dell'ammissione *individuale* di Filippo nell'anfizionia *supra*, 114. Il massacro di rivali che segna l'ascesa al trono di Alessandro (Iust. XI 2, 1-3; 5, 1-2; XII 6, 14; Q. Curt. VI 9, 17; 10, 24) è una conferma, oltre che del carattere costantemente traumatico della trasmissione del potere in Macedonia, anche del pericolo potenzialmente rappresentato, per la discendenza di Filippo, soprattutto dal nipote Aminta, figlio di Perdicca III, e dal ramo dinastico che a lui faceva capo (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 702-4; M.B. HATZOPOULOS, in *Ancient Macedonia*, IV, Thessaloniki 1986, 279-92 [288-91]; HAMMOND – WALBANK 1988, 3-4, 11-2; MUSTI 1990<sup>2</sup>, 646). Al *Philippeion* come celebrazione di *continuità* dinastica accennava già SEILER 1986, 101-3.

2. GARDINER 1925, 134.

3. MALLWITZ 1972, 128 e 130; anche la HINTZEN-BOHLEN richiama l'attenzione sul materiale di cui erano fatte le statue, ma ne esclude comunque una precisa destinazione culturale (1990, 133-4; 1992, 27-9). L'impiego di oro e avorio è interpretato semplicemente come segno di un fasto eccezionale anche da SEILER 1986, 102-3; BORZA 1992<sup>2</sup>, 250; ROUX 1992, 192-3; CARNEY 1994-95, 380-1 ne fa il segno di semplice «flirtation with divine monarchy». Le ipotesi sull'iconografia delle statue sono molto incerte: la tesi di SCHUMACHER secondo cui quella di Filippo ripeteva il modello dello Zeus fidiaco di Olimpia, completando una progressiva sovrapposizione dell'immagine del sovrano all'iconografia di Zeus, è suggestiva ma resta indimostrabile (1990, 438-40); né si può forzare troppo, nel senso di un'analogia fusione iconografica delle immagini femminili con Era, la notizia di un successivo trasferimento appunto delle statue di Euridice e di Olimpiade nel vicino *Heraion* (Paus. V 17, 4: ADLER 1892, 129 la spiegava semplicemente con la necessità di colmare dei vuoti). L'ipotesi di una connessione diretta con le statue del *Philippeion*, in termini di replica miniaturistica, delle piccole teste in avorio della 'tomba di Filippo' a Vergina (dai rilievi criselefantini di letti lignei), sostenuta in passato, è a sua volta da scartare dopo il ritrovamento di altre immagini oltre le cinque riconducibili al gruppo di Olimpia: le statuette di Vergina non sono

È da attribuire a una scelta precisa il fatto che questa audace celebrazione del γέρος reale di Pella, esattamente come la prima sanzione della sua greccità oltre un secolo e mezzo prima, avvenga sul palcoscenico amico del maggiore santuario peloponnesiaco, e non a Delfi, dove i passi di Filippo, anche sul piano edilizio-monumentale, sono estremamente più prudenti, meno invasivi. Mentre chiude, a Olimpia, il cerchio aperto da Alessandro I – non a caso, non avremo più nel santuario eleo gesti altrettanto clamorosi da parte di un re di Macedonia –, Filippo evita possibili occasioni di scontro con l'autorità morale e religiosa di Delfi, tracciando una strada che sarà, *mutatis mutandis*, la stessa di Alessandro (cap. IV, 1.1).

La dettagliata analisi stilistica e la ricca serie di confronti cui il *Philippeion* è stato sottoposto in due studi successivi da Stella G. Miller hanno suggerito la conclusione, da molti accolta, che l'opera fu anche progettata e realizzata da un architetto macedone. Il problema, di enorme rilievo per la storia dell'architettura ellenistica, non ci interessa qui. Di certo si tratta del primo edificio a noi noto ufficialmente dedicato da Macedoni in un santuario panellenico, e più in generale all'esterno della Macedonia<sup>1</sup>.

I dati archeologici suggeriscono inoltre la possibilità che l'intervento macedone a Olimpia in questa fase sia stato più vasto. Un primo problema da valutare è l'eventuale alterazione del *témenos* e dei suoi confini causata dalla *thólos*, che renderebbe ancor più eccezionale la dedica consentita a Filippo. Una simile alterazione, intesa come spostamento di un tratto del muro occidentale di peribolo, è stata spesso sostenuta in passato, ma non è archeologicamente dimostrabile: anzi la datazione alla fine del IV secolo delle prime strutture murarie stabili a chiusura dell'Altis chiude di fatto la discussione sull'argomento<sup>2</sup>.

L'archeologia attesta tuttavia ugualmente alcuni cambiamenti importanti nel settore opposto del *témenos*, quello orientale, negli stessi anni del *Philippeion*. È ormai abbandonata la datazione a ca. il 340 della fase IIIA dello stadio, che ne comporta un significativo spostamento

dunque di alcun aiuto per ricostruire la decorazione del *Philippeion* e l'iconografia delle statue (N.G.L. HAMMOND, «GRBS» 19 [1978], 331-50 [336-7; = *Collected Studies*. II, Amsterdam 1993, 251-70]; ID., «ABSA» 86 [1991], 69-82 [75; = *Collected Studies*. II, 289-302]; ANDRONIKOS 1980, 214-5 e 228; ID. 1984, 124 ss.; BADIAN 1981, 71). Più suggestiva l'ipotesi di replica del gruppo di Olimpia, ancora a Ege-Vergina, nel santuario di Eukleia (dunque, secondo l'interpretazione recentemente emersa, nell'*agorá* cittadina), dove è stata rinvenuta la base di una statua di Euridice da interpretare (per la singolare posizione del testo iscritto su di essa) come parte di un gruppo più ampio: cfr. SAATSOGLOU-PALIADELI 2000, 397-8, con appropriato richiamo alla duplice realizzazione (a Delfi e a Farsalo), negli stessi anni, del gruppo celebrativo di Daoco (cfr. *supra*, 185 n. 2).

1. Sulle dediche macedoni fuori dalla Macedonia STELLA G. MILLER 1971, 175-201 (con la citata analisi stilistica del monumento); EAD. 1973; GINOUVÈS 1993; per l'eventuale precedente rappresentato dalla *stoá* di Oropo cfr. *infra*, 188 n. 2. L'attribuzione del *Philippeion* ad architetto macedone è accolta da SEILER 1986, 99 (ma è da respingere l'interpretazione, da questi suggerita, dello stile eclettico dell'edificio in rapporto all'ideologia panellenica di Filippo) e da BORZA 1992<sup>2</sup>, 250. Ipotesi diverse sulla provenienza dell'architetto in SCHLEIF – ZSCHIEZSCHMANN 1944, 24 ss.; W. HOEPFNER, *Zwei Ptolemaierbauten*, «MDAI(A)» Beih. 1, Berlin 1971, 50; per una sua identificazione con Leocare W.B. DINSMOOR, *The Architecture of Ancient Greece*, New York 1950<sup>3</sup>, 236; G. ROUX, *L'architecture de l'Argolide aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, Paris 1961, 355.

2. Per l'alterazione dell'Altis, con spostamento o costruzione *ex novo* del muro di peribolo occidentale: ADLER 1892, 133; GARDINER 1925, 128, 136; L. ZIEHEN – J. WIESNER, in *RE* XVIII, 1 (1939), 79-80 e 105; e cfr. HYDE 1912, 221; LÉVÊQUE 1996, 1128-9. Per una datazione bassa delle strutture murarie stabili, successiva al *Philippeion*, invece: MALLWITZ 1972, 121-2; cfr. A. FRAZIER 1990, 21-2 n. 7; BRINGMANN 1995, n° 389. Sul *témenos* pre-classico di Olimpia cfr. BERGQUIST 1967, 39-40. Il muro dell'Altis più volte citato da Pausania, rispetto al quale la posizione del *Philippeion* gli appare *interna* al sacro recinto, è invece probabilmente quello di età neroniana (TRENDELENBURG 1914, 20).

verso nord e soprattutto est, dunque un netto *allontanamento* dall'Altis: la cronologia di questa fase è stata progressivamente rialzata, e in base alle indagini più recenti è da porre nel secondo quarto del V secolo, in connessione con l'ampia riorganizzazione del santuario collegata alla costruzione del tempio di Zeus. Nel decennio 340-330 si colloca però la fase IIIC dello stadio, assai meno rivoluzionaria, e caratterizzata soprattutto da una fisica *separazione* dall'Altis attraverso la costruzione dell'imponente *stoá* di Eco, la cui datazione a quegli anni è accertata dai ritrovamenti di ceramica<sup>1</sup>. Dell'imponente edificio né Pausania (V 21, 17) né altre fonti antiche conoscono l'eventuale finanziatore. Il suggerimento, già di Dörpfeld, di vedervi una donazione di Filippo si scontra con questo silenzio, ma si giova di altre considerazioni: le affinità tecniche e stilistiche con il *Philippeion*, che fanno pensare quantomeno all'impiego delle stesse maestranze, e la coincidenza cronologica quantomeno sospetta, che, unita agli alti costi dell'operazione, individua nel re macedone il candidato più credibile, o l'unico<sup>2</sup>. E l'assenza di notizie sul nome dell'eventuale donatore si spiega forse con la tormentata storia dell'edificio, la cui costruzione fu presto interrotta per essere completata soltanto in età augustea, in forma meno ambiziosa a giudicare dal largo ricorso a materiali di reimpiego<sup>3</sup>. Un sostegno finanziario da parte di Filippo ai tempi del varo del progetto, magari in compartecipazione con gli Elei amministratori del santuario<sup>4</sup>, è, in ultima analisi, ipotesi molto plausibile.

1. Una datazione dell'inizio della fase III dello stadio al 340 ca., contemporaneamente alla *stoá*, era in E. KUNZE – H. SCHLEIF, in *II. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin 1937-38, 14-5, 54-6; L. ZIEHEN – J. WIESNER, in *RE XVIII*, I (1939), 128 (con esplicito richiamo a Filippo); E. KUNZE, in *V. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin 1956, 10-34 (25-6); i due interventi erano invece abbassati all'età di Alessandro da GARDINER 1925, 128, 135-6. Successivamente MALLWITZ rialzava lo stadio IIIA agli inizi del IV sec. e ne fissava l'antiorità rispetto alla *Echohalle* (1967, 59-60; 1972, 184-6; cfr. KÖNIGS 1981, 367; ROMANO 1981, 129-31). Quest'ultima è un fatto accertato, ma gli studi più recenti hanno fissato, come detto, alla prima età classica la fase IIIA dello stadio (MALLWITZ 1988, 94; SCHILBACH 1992, con scansione completa delle fasi edilizie dalla metà ca. del VI sec. a.C. al secondo quarto del III sec. d.C.).

2. DÖRPFELD 1892, 72, ADLER 1892, 133; L. ZIEHEN – J. WIESNER, in *RE XVIII*, I (1939), 128, 130 (che insistono dunque anche su una modifica ai confini sia occidentali che orientali dell'Altis); MALLWITZ 1972, 98; COULTON 1976, 50-1, 54; prudenti KOENIGS 1984, 1-2 (che menziona ipotesi alternative); BRINGMANN 1995, n° 388; contrario a porre *Philippeion* e *stoá* di Eco all'interno di un unico progetto edilizio, invece, SEILER 1986, 95 e n. 389. Sugli alti costi di costruzione delle *stoái* e le diverse forme di donazione note nelle varie epoche, il quadro di riferimento è sempre COULTON 1976, 13-7. Anche per la *stoá* dell'*Amphiaráion* di Oropo si è pensato a un architetto, e dunque a una committenza, macedone, per un periodo ancora precedente (370-350 ca.: J.J. COULTON, «ABSA» 63 [1968], 147-83 [180-3]), ma l'ipotesi è stata respinta con buoni argomenti (STELLA G. MILLER 1971, 222-7; COULTON 1976, 48 n. 2, 54): analogamente per l'imponente '*stoá meridionale*' di Corinto, che BRONEER 1954, 94-9 attribuiva al terzo quarto del IV sec. e collegava alla fondazione, nella città istmica, della *συμμαχία* da parte di Filippo II, ma che studi successivi hanno abbassato alla fine del secolo o agli inizi del successivo: in tal caso la si potrà semmai connettere alla rifondazione della lega ad opera di Antigono e Demetrio, nel 302 (COULTON 1976, 57-8; TARDITI 1990, 49-50; GINOUVÈS 1993, 214-5; BRINGMANN 1995, n° 382). Sull'ipotesi più solida di un intervento di Filippo a co-finanziare la *stoá Philippeios* di Megalopoli cfr. sotto, n. 4. Nessuno di questi eventuali atti di evergetismo di Filippo è preso in esame in GIOVANNINI 1997.

3. Per la storia dell'edificio e le sue fasi costruttive vd. in part. KOENIGS 1984, 1-5. MADDOLI – SALADINO 1995, 318 parlano genericamente di sospensione «in qualche modo legata alle sorti del mecenate che aveva finanziato l'iniziativa, il cui nome è stato poi, forse non a caso, dimenticato».

4. Un parallelo suggestivo è nell'ipotizzato, parziale sostegno finanziario di Filippo alla costruzione a Megalopoli della *stoá Philippeios*, della quale Paus. VIII 30, 6 dice che non fu costruita a sue spese ma in suo onore (una datazione a dopo la riorganizzazione della lega arcadica nel 338 è suggerita dai dati archeologici: R.

A renderla ancor più suggestiva è il carattere innovativo di una donazione, quella di una *stoá* monumentale, che diverrà uno dei contributi tipici dei sovrani ellenistici all'arredo monumentale delle città e dei grandi santuari. Come le grandi *stoái* ellenistiche, la *Echohalle* concilia egregiamente una funzione pratico-estetica (ospitare dipinti, stando a Pausania, e probabilmente offrire un riparo dal proverbiale caldo che affliggeva i frequentatori della *πανήγυρις*) con una strutturale-urbanistica, fornire all'Altis un monumentale confine verso est e separarne anche *visivamente* lo stadio, che già in precedenza (fase IIIA) era stato significativamente allontanato verso est e aveva cessato di essere in diretta comunicazione con l'area sacra. In questo senso, ha probabilmente ragione A. Mallwitz ad affermare che, tempio di Zeus a parte, nessun altro edificio modificò l'assetto dell'Altis tanto profondamente quanto la grande *stoá*<sup>1</sup>.

Con la *stoá* di Eco a Olimpia entriamo nel campo delle possibili donazioni monumentali della Macedonia di Filippo ai grandi santuari della Grecia, distinte dai veri e propri ἀναθήματα, nel quale è indispensabile muoversi con prudenza per l'inevitabile approssimazione (*in primis* cronologica) dei dati archeologici e la completa assenza di precisi riscontri letterari ed epigrafici. Un caso ancora più notevole, in questo senso, è quello di Nemea. Molto di quello che sappiamo della storia del santuario e della sua *πανήγυρις* viene dall'indagine archeologica, che ha rivelato le circostanze, del tutto ignote alle fonti letterarie superstiti, di una almeno parziale distruzione del tempio arcaico di Zeus (costruito nella prima metà del VI secolo) alla fine del V o al più tardi agli inizi del IV e di una conseguente sospensione delle attività del santuario per oltre mezzo secolo<sup>2</sup>. Gli archeologi americani impegnati nell'indagine del sito (Steph. G. Miller *in primis*) hanno concluso che le competizioni sportive almeno per tutta la prima metà del IV secolo si svolsero altrove, ovvero ad Argo, rivale di Cleone nel controllo della *πανήγυρις* nemea e sua sede stabile in epoche successive. Che le Nemee si svolgessero regolarmente nel periodo in questione è infatti indirettamente attestato dalle fonti letterarie, le quali d'altra parte conoscono almeno a partire dal III secolo, unitamente ai testi epigrafici, un effettivo controllo argivo sulla *πανήγυρις*.

Una ricostruzione sensibilmente diversa da quella di Miller compare in uno studio recente di P. Perlman, che si può sintetizzare come segue: 1. non è possibile dimostrare che Cleone

MARTIN, *Recherches sur l'agora grecque. Études d'histoire et d'architecture urbaines*, Paris 1951, 384-5; COULTON 1976, 51, 54; GINOUVES 1993, 196; TH. SPYROPOULOS – H. LAUTER – H. LAUTER-BUFE – U. KREILINGER, «AA» 1995, 122-6; TH. SPYROPOULOS – H. LAUTER [et alii], «AA» 1996, 269, 280).

1. 1972, 194, e cfr. COULTON 1976, 49-50 (la *stoá*, tagliando perpendicolarmente l'asse E-W dei templi di Era e Zeus, che non sono però perfettamente in asse fra loro, ha «a unifying effect on the appearance of the sanctuary»); KOENIGS 1984, 1-3. Sulla più netta separazione dello stadio dall'Altis essenziale MALLWITZ 1988, in part. 79, 94, 103, con richiamo anche a una delle funzioni pratiche che la *stoá* contemporaneamente assolse, quella di proteggere dal caldo; Paus. V 21, 17 dice che ἦσαν ἐπὶ τῶν τοίχων γραφαὶ τὸ ἀρχαῖον, per cui la *stoá* era chiamata anche *Poikile*. Sempre Coulton, che come detto crede a un intervento di Filippo nel finanziamento della *Echohalle*, sottolinea d'altra parte come «there is in fact no certain evidence for this kind of benefaction in the fourth century» (54).

2. Le tracce di incendio sui frammenti architettonici del tempio arcaico e le armi rinvenute nel livello di distruzione mostrano che questa fu violenta e dovuta a mano umana, mentre il contenuto di alcuni pozzi per lo scarico di detriti, costruiti nella seconda metà del V secolo e poi chiusi e abbandonati, prova un abbandono del santuario almeno per tutta la prima metà del IV (STEPH. G. MILLER, «Hesperia» 46 [1977], 8-10; 47 [1978], 64-7, 82-4; 48 [1979], 74-81, 89-90; 49 [1980], 186; 50 [1981], 51-2; ID. 1982; ID. 1990, 42-3, 58-63; ID. 1992, 82, anche per ipotesi diverse sull'evento bellico all'origine della distruzione, in ogni caso indimostrabili).

abbia perduto il suo statuto di πόλις e il diritto a presiedere i giochi nemei prima dell'ultimo quarto del IV secolo; 2. non c'è modo di provare che i giochi siano mai stati trasferiti in sede diversa da Nemea prima di quella data; 3. vanno collocati negli anni tra il 315 e il 313 (durante il conflitto tra Cassandro e Poliperconte per il controllo del Peloponneso) la riduzione di Cleone a κόμη di Argo, l'assunzione da parte di quest'ultima del controllo dei giochi, la connessa istituzione della *theorodokia* e dunque la pubblicazione della lista di teorodoci delle feste Nemee (e delle feste in onore di Era argiva) che è tra le principali testimonianze epigrafiche sulla storia del santuario e che Miller datava al 323 a.C.<sup>1</sup>

Qualunque posizione si prenda sulla complessa questione dei rapporti Argo-Cleone e del relativo passaggio di consegne nel controllo dei giochi (cfr. comunque *infra*), la rinascita edilizia di Nemea nell'ultimo terzo del IV secolo è l'aspetto che maggiormente ci interessa qui: stando ai dati di scavo, è appunto in questa fase che viene costruito un nuovo tempio di Zeus, vengono ridefiniti con *hóroi* i confini dell'area sacra, sorgono all'esterno di questa una serie di edifici di servizio e, in un sito diverso dal precedente, lo stadio tutt'oggi visitabile con le relative infrastrutture<sup>2</sup>. I soli dati archeologici non permettono – com'è ovvio – una datazione *ad annum* di questo ambizioso programma edilizio: non è possibile decidere, in particolare, se esso sia stato completato negli anni '30 del IV secolo o piuttosto nella prima età ellenistica. È una questione essenziale, qui, per individuare e precisare l'eventuale ruolo della Macedonia nel finanziamento o co-finanziamento, se non nell'ispirazione diretta, del costoso progetto, secondo un'ipotesi che Steph. G. Miller e i suoi collaboratori hanno proposto più volte<sup>3</sup>. Ora, una prima essenziale precisazione riguarda la sostanziale impossibilità

1. Il regolare svolgimento di feste Nemee (senza che sia possibile indicarne la sede) è testimoniato per il periodo in cui il santuario risulta abbandonato, nel primo e secondo quarto del IV sec., da notizie sui vincitori nei giochi (Paus. VI 2, 11; 3, 7; 4, 1-2; MORETTI 1957, nr. 417, 367, 420, 425, 433; cfr. STEPH. G. MILLER 1990, 42 ss.; assai più dubbio il riferimento alle Nemee, per il 388, invece, in Xen., *hell.* IV 7, 2-3, con le opinioni diverse di ROUGEMONT 1973, 87 n. 44; STEPH. G. MILLER 1982, 106-7; STELLA G. MILLER 1988, 144; P. PERLMAN 2000, 134-5). Il controllo argivo sulla πανήγυρις emerge da una serie di decreti cittadini che conferiscono la *theorodokia* per il santuario nemeo e attestano, almeno in un caso, che le feste si svolgevano ad Argo: cfr., dopo W. VOLLGRAFF, «Mnemosyne» 43 (1915), 365-84; 44 (1916), 64 ss., R.S. STROUD, «Hesperia» 53 (1984), 193-216 (214 e n. 79), che pone l'inizio di questa fase attorno alla metà del III sec. L'ampio riesame della questione cui accenno nel testo è in P. PERLMAN 2000, 131-55 (per gli interventi di Miller cfr. n. prec.; sulla lista di teorodoci da Nemea cfr., nello studio della Perlman, *Ep. Cat.* N. 1; STEPH. G. MILLER 1988): non posso qui ridiscuterne tutti gli argomenti, cosa che conto di fare in altra sede. Qui mi limito a citare, sugli sviluppi successivi dei rapporti tra le due πόλεις e in generale sulla storia dei giochi nemei, anche BRADEEN 1966, 323-9; STEPH. G. MILLER, «Hesperia» 46 (1977), 20-2; ID. 1982; ID. 1988; ID. 1990, 20, 42-3, 57-8, 61-2; AMANDRY 1980, 245 ss.; PIÉRART 1982; PIÉRART – THALMANN 1980, 265-6; ADSHEAD 1986, 59-61, 72-6; P. PERLMAN 1989, 61 ss.; STELLA G. MILLER 1988; DOFFEY 1992; AGER 1996, nr. 44, 152; MAGNETTO 1997, n° 41.

2. STEPH. G. MILLER, «Hesperia» 47 (1978), 84-8; 48 (1979), 93-103; 50 (1981), 55-9; 52 (1983), 81-2, 88-93; 57 (1988), 8 ss.; ID. 1990, 22-3, 35-6, 57, 75-7, 96-103, 110-7, 130 ss., 156-60; ID. 1992; STELLA G. MILLER 1988; ROMANO 1977; ID. 1981, 72 ss., 179 ss.; BIRGE – KRAYNAK – MILLER 1992, 51-3, 173 ss., 236 ss. Con 'edifici di servizio' alludo alle cosiddette «case» all'estremità meridionale del sito archeologico, adibite a uso domestico ma al tempo stesso parte del santuario, e allo *xénon* e all'impianto di bagni (tra i più antichi noti per il mondo greco) situati a nord delle «case». Lo stadio più antico non è stato localizzato con certezza, ma si trovava verosimilmente in un'area a est del tempio di Zeus, a breve distanza da questo: anche a Nemea, come a Olimpia e all'Istmo, assistiamo dunque a un progressivo allontanamento delle strutture sportive dall'area del culto vera e propria.

3. STEPH. G. MILLER, «Hesperia» 48 (1979), 103; ID. 1982, 107; ID. 1988; ID. 1992, 83; STELLA G. MILLER 1988, 144-5. L'ipotesi non è considerata, a proposito dell'evergetismo dei sovrani nel mondo greco, da GIOVANNINI 1997.



di diluire in un arco di tempo troppo vasto il pur ambizioso programma edilizio: si tratta indiscutibilmente di un unico progetto, soprattutto perché il santuario di Nemea, non essendo in nessun senso un santuario *cittadino*, esiste ed è in funzione solo in quanto sede, ad anni alterni, della πανήγυρις. Ricostruzione del tempio, nuova localizzazione dello stadio e creazione delle *facilities* per atleti e spettatori sono, in altre parole, eventi da porre in stretta relazione logica e temporale fra loro: in questo senso, l'analisi storica generale sembra confortata dal riscontro dei dati materiali<sup>1</sup>.

Ciò premesso, si impongono a mio avviso due conclusioni essenziali: 1. indizi archeologici ed epigrafici sono stati portati a sostegno di una datazione più precisa, in particolare, dello stadio, ma nessuno di essi sembra incontrovertibile<sup>2</sup>; 2. viceversa, alcune testimonianze epigrafiche suggeriscono un pieno recupero della funzionalità del santuario, come luogo di esposizione di testi di interesse pubblico e come sede della πανήγυρις, negli ultimi anni di regno di Alessandro o in quelli immediatamente successivi, fornendo un essenziale *terminus ante quem*<sup>3</sup>; nello stesso senso punta la notizia di Diog. Laert. V 16 (comunque da accogliere con cautela, e la cui rilevanza per il problema qui in discussione non è da esagerare) secondo

1. Bibl. a p. 190 n. 2; STEPH. G. MILLER però, almeno in un'occasione («Hesperia» 48 [1979], 103), ha fatto spazio a una visione 'estesa' nel tempo delle attività macedoni a Nemea, cercando di conciliare la datazione alta del programma edilizio di Nemea con l'ipotesi che il tunnel a volta dello stadio sia un'innovazione introdotta nell'architettura greca dopo la spedizione asiatica (cfr. sotto, n. 2). Di questa valutazione – che mi sembra indifendibile e che lo stesso Miller non ha altrove ribadito, pur risentendo in qualche caso delle oscillazioni delle cronologie archeologiche (e.g. 1990, 22-3 vs. 107) – pare risentire AMANDRY 1980, 249, allorché disperde il programma edilizio di Nemea tra la metà del IV sec. e il primo quarto del III. Sull'assenza di una πόλις a Nemea, e dunque sulla stretta funzionalità delle strutture santuariali alla πανήγυρις, importanti osservazioni dello stesso Miller in BIRGE – KRAYNAK – MILLER 1992, XXX.

2. La ceramica rinvenuta nel pavimento del tunnel di accesso allo stadio e nella copertura della pista non consente datazioni molto precise (STEPH. G. MILLER, «Hesperia» 47 [1978], 84; 48 [1979], 100; ID. 1992, 83-5; ROMANO 1981, 97-9; STELLA G. MILLER 1988, 145). Complessivamente però Steph. G. Miller si avvicina di più, nella cronologia, agli anni di Filippo, nel suggerire una identità dell'atleta Telesta, il cui nome compare in un graffito inciso sulle pareti del tunnel, con il pugile vincitore a Olimpia tra i ragazzi nel 340 (MORETTI 1957, n° 453); Romano, anche contrastando questa (dubbia) identificazione, data la costruzione del complesso sportivo piuttosto tra 320 e 300. Un argomento ulteriore, ma non decisivo, a sostegno di questa cronologia bassa è la tesi di una introduzione del tunnel a volta, quale attestato a Nemea, solo dopo la spedizione asiatica di Alessandro (TH. D. BOYD, «AJA» 82 [1978], 83-100 [88-90]; STEPH. G. MILLER, «Hesperia» 48 [1979], 103; ID. 1992, 83; sul problema generale R.A. TOMLINSON, in *Ancient Macedonia*, II, Thessaloniki 1977, 473-9; per l'appartenenza del tunnel a volta alla stessa fase costruttiva dello stadio vd. ancora ROMANO 1981, 99).

3. Oltre alla già ricordata lista di teorodoci delle feste Nemee, databile con prudenza tra il 330 e il 310 ca. (cfr. le proposte diverse di STEPH. G. MILLER 1988; ID., «Hesperia» 48 [1979], 78-80; P. PERLMAN 2000, 149-52, e *infra*, 267, 310 s.), sono da ricordare almeno la lista argiva di vittorie del lottatore Pratea in una serie di competizioni fra cui i Νεμέαια, cui è aggiunta la menzione di un successo di suo figlio Eschilo Νεμέαι, collocabili a cavallo della metà del IV sec. (P. CHARNEUX, «BCH» 81, 1957, 684 = *SEG* 17, 1960, 150, con AMANDRY 1980, 217 ss.); *IG* II<sup>2</sup>, 365, decreto attico del 323/2 in onore del cleoneo (?) Lapiri, solo in parte leggibile ma certamente relativo alle Nemee (W. VOLLGRAFF, «Mnemosyne» 44 [1916], 68; PIÉRART – THALMANN 1980, 267; bibl. *infra*, 264 n. 1); i decreti onorari argivi per gli abitanti di Rodi e di Aspendo, pure databili all'ultimo quarto del IV sec., con conferma per questi anni della piena funzionalità del santuario (VOLLGRAFF, *ibid.*, 219-38 [n° 4] = MORETTI 1967-76, n° 40 = *SEG* 19 [1963], 317; STROUD, «Hesperia» 53 [1984], 193-216 = *SEG* 34, 1984, 282); cfr. anche, con più incerta interpretazione, il decreto argivo che nomina teorodoci τοῦ Διὸς τοῦ Νεμέαια alcuni cittadini di Pallanzio, in un decreto argivo databile tra 318 e 315 (?; M. GUARDUCCI, «ASAA» 3-5 [1941-43], 141-51, II, 29-30; G. DE SANCTIS, «RFIC» 77, n.s. 27 [1949], 308-9; SCHMITT 1969, n° 419; P. PERLMAN 2000, 145 ed *Ep. Cat.* A. 3, con cronologia più bassa).

cui tra le disposizioni del testamento di Aristotele vi era la dedica a Demetra, «a Nemea o dove sembri più opportuno», di una statua della madre del filosofo (morto, come è noto, nel 322). Per questi anni la candidatura della Macedonia come patrona e finanziatrice del rilancio di Nemea sembra privilegiata, se non addirittura obbligata, qualunque posizione si prenda sulle difficili questioni dello *status* di Cleone e dell'attribuzione della presidenza dei giochi in questi anni<sup>1</sup>. Dovendo precisare ulteriormente l'epoca in cui poté concretizzarsi l'intervento macedone per Nemea a partire da questo *terminus ante quem*, infine, è preferibile pensare agli ultimi anni di Filippo, dopo Cheronea – anche per il confronto con le iniziative del sovrano a Olimpia –, piuttosto che al regno di Alessandro e agli anni della spedizione asiatica<sup>2</sup>.

Che riscontri abbiamo nelle altre fonti di una presenza o di un concreto interesse della Macedonia per Nemea in questi anni, al di qua e al di là della soglia rappresentata dalla morte di Alessandro? In quelle letterarie ed epigrafiche le tracce più esplicite partono dal primo ellenismo e proseguono poi in piena età antigonide<sup>3</sup>. Per l'età di Filippo II e di Alessandro, gli indizi più interessanti sono di ordine numismatico<sup>4</sup> (utilizzabili, se non *ad annum*, almeno più genericamente a sostegno della cronologia 'alta' nel recupero di funzionalità del santuario prima suggerita) e ancora epigrafico: uno dei testi da Nemea cui accennavo poc'anzi, una lista di teorodoci delle Nemee di poco successiva alla morte di Alessandro, è anche la prima registrazione a noi nota di una presenza ufficiale di città macedoni in un santuario panellenico<sup>5</sup>.

Analizzando nel suo insieme questo complesso di testimonianze (il cui peso è naturalmente assai diseguale), è a mio parere da mettere in risalto la pluralità di significati che si celano dietro l'attenzione di sovrani o *leader* macedoni di età ellenistica per Nemea: la

1. Per definire la condizione di Cleone in questi anni, è controversa l'interpretazione di *IG* II<sup>2</sup> 365, del 323/2 (cfr. n. prec.): ad Atene è onorato un Lapiri la cui famiglia è di Cleone (b, l. 15), ma il cui etnico potrebbe essere sia [Κλεοναῖ]ον, sia [Ἀργεῖ]ον (b, ll. 9-10: bibl. *infra*, 263 ss.); qualche anno più tardi decreti argivi mostrano invece l'avvenuta riduzione di Cleone a κώμη di Argo (PIÉRART – THALMANN 1980, 263-7; *IG* IV, 616, con PIÉRART 1982 = *SEG* 32, 1982, 370; cfr. PICCIRILLI 1973a, n° 49). Una connessione tra passaggio dei giochi sotto il controllo argivo e ripresa edilizia a Nemea era suggerita, prudentemente, da PIÉRART – THALMANN 1980, 267, mentre AMANDRY 1980, 250 pensava piuttosto a una iniziativa di Cleone; l'ipotesi di un intervento macedone era invece negli studi di Stephen e di Stella Miller di cui alle nn. ss.

2. Sulla politica edilizia di Alessandro nei santuari cfr. cap. IV, 3.2.

3. Un'epigrafe frammentaria dalla stessa Nemea elenca truppe (πρεζοί) che i riferimenti geografici permettono di collegare alla lega dei νησιώται di Antigono Monofthalmo e Demetrio Poliorcete (*SEG* 25, 1971, 357, da D.J. GEAGAN, «Hesperia» 37 [1968], 381-5, con l'ipotesi che la propaganda di Antigono li presentasse come truppe 'di liberazione': ma individuare le circostanze precise in cui fu stilato il documento non sembra possibile; preferibile, in questo senso, la prudenza di J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1969, n° 236, alla posizione troppo netta di P. PERLMAN 2000, 114, che pensa alla 'liberazione' di Olimpia dall'occupazione di Telesforo nel 313/2 [Diod. XIX 87]). Più chiare le fonti letterarie: Cassandro presiede le Nemee del 315 o 313 (Diod. XIX 64, 1, con generica collocazione dell'evento «in Argolide»; sulla data ERRINGTON 1977, 497, 500); Antigono Dosone quelle del 223, spostate per ragioni belliche al 222, dopo la vittoria di Sellasia, e tenute ad Argo (Polyb. II 70, 4, con F.W. WALBANK 1957-79, I, *ad loc.* e P. PERLMAN 1989, 80); Filippo V quantomeno «assiste» a quelle del 217, ad Argo, dove gli giunge notizia della vittoria di Annibale al Trasimeno (Polyb. V 101, 5), e presiede quelle del 209 (Polyb. X 26, 1; Liv. XXVII 30, 8 – 31, 9; in questo caso, contrariamente a quanto osserva Walbank *ad loc.*, la testimonianza delle fonti non assicura che i giochi si svolgano ad Argo, mentre certamente argiva era la loro gestione e organizzazione: vd. anche AMANDRY 1980, 246; P. PERLMAN 1989, 87-8; STROUD, «Hesperia» 53 [1984], 204; sugli spostamenti di sede cfr. *supra*, 190 n. 1 e 191 n. 3).

4. STEPH. G. MILLER 1990, 22-3; BIRGE – KRAYNAK – MILLER 1992, 175.

5. Cfr. ancora 190 n. 1 e 191 n. 3, e *infra*, 310 s. e 321 ss.

volontà di enfatizzare i legami con il mondo argivo e con la legittima ascendenza temenide, particolarmente forte nelle rivendicazioni dei Diadochi<sup>1</sup>, è un tratto indiscutibile di questa politica, che è al tempo stesso – e anche nella specifica gestione dei rapporti con Nemea – in forte continuità con le iniziative macedoni dell'età di Filippo e di Alessandro, sentite come eredità storica ideale e concreta a un tempo.

In questo senso, una possibile estensione e precisazione del quadro è suggerita, ancora, dagli studiosi americani impegnati a Nemea. Era stato già ipotizzato in precedenza che la lega ellenica rifondata da Antigono e Demetrio nel 302, nel fare delle feste e dei santuari panellenici occasione e luogo di aggregazione, anzi base di un calendario di attività comuni, si rifacesse in particolare al modello della *συμμαχία* di Corinto: che, cioè, già quest'ultima prescrivesse ai *sýnedroi* di riunirsi in tempo di pace οὐ ἄν οἱ στεφανῶνται ἀγῶνες [τιθ]ῶνται, come è noto per la lega del 302 da una famosa epigrafe da Epidauro<sup>2</sup>. Già prima della scoperta di quest'ultimo documento, indicazioni in questo senso circa il calendario delle attività della *συμμαχία* di Filippo e Alessandro si erano volute trarre dalle notizie di sue riunioni alle Istmie del 332 e alle Pitiche del 330: ipotesi più che solida sebbene in entrambi i casi l'indicazione delle fonti letterarie non sia inequivocabile e manchino riscontri precisi nelle fonti sulle istituzioni della lega di Corinto<sup>3</sup>. Una possibile conferma *e contrario* si

1. Ben nota la politica in questo senso di Cassandro, che nel 316 sposò la figlia di Filippo II, Tessalonice, σπεύδων οἰκείων αὐτὸν ἀποδείξει τῆς βασιλικῆς συγγένειας (Diod. XIX 52, 1) e organizzò a Ege funerali solenni per Filippo III, sua moglie Euridice e la madre di questa Cinna (cfr., oltre a Diod. XIX 52, 5, Diillo, *FGrHist* 73 F 1); egli tentò inoltre di sposare Cleopatra, sorella di Alessandro, come fecero pure Lisimaco, Antigono e Tolemeo (...καθόλου πάντες οἱ ... ἀξιολογώτατοι τῶν ἡγεμόνων, Diod. XX 37, 4). In merito vd. HAMMOND – WALBANK 1988, 145 e n. 2, 174, anche per la monetazione 'eraclide' del figlio di Antipatro, 208; sul controverso rapporto tra Cassandro e il 'modello' di Alessandro vd. GOUKOWSKY 1976, XXIV-XXV e n. 2.

2. *IG* IV 1<sup>2</sup>, 68, III, ll. 17-18 (e, parzialmente integrato, ll. 11-12 = ll. 66-67, 72-73 del testo complessivo, che è poi in MORETTI 1967-76, I, n° 44; H.H. SCHMITT 1969, n° 446; AGER 1996, n° 14). Sulla pertinenza del testo alla lega di Antigono e Demetrio e/o sulla continuità istituzionale, in questo come in altri aspetti, con la *συμμαχία* di Corinto, vd. WILCKEN 1922b e 1927; TARN 1922 e 1948, II, 377; ROUSSEL 1923; M.A. LEVI, «AAT» 59 (1923-24), 112-9; LARSEN 1925-26, 318-29, 53-60 (per il rapporto con le πανηγύρεις 59 e n. 2); H.H. SCHMITT 1969, n° 446; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 634 ss.; HAMMOND – WALBANK 1988, 176-7; BILLOWS 1990, 228-30. La lega del 302 fu fondata in occasione delle feste Istmie: lo lascia intendere Plut., *Demetr.* 25, 3, lo conferma il testo epigrafico della lettera di Adimanto di Lampsaco a Demetrio, che attesta inoltre il coinvolgimento diretto di Delfi e dell'anfizionia nella rifondata alleanza (MORETTI 1967-76, n° 72 = *CID* IV, 11; nonostante la prudenza di DAUX 1953-54, il documento è certamente da riferire a questo evento, collocato espressamente ἐν Ἴσθμίοις, l. 2: cfr. L. ROBERT 1946a; JACQUEMIN – LAROCHE – LEFÈVRE 1995; LEFÈVRE 1998a, 97-8, 107, 193 n. 138, 219; ID. 1998c).

3. Le due notizie sono risp. in Q. Curt. IV 5, 11 (i Greci decidono l'invio al re di una corona d'oro per il successo di Isso: non c'è menzione esplicita della lega degli alleati e/o di una sua riunione regolare, ma solo del normale *conventus totius Graeciae* per la πανήγυρις) e in Aesch. III 254 (dove a rigore la riunione del συνέδριον τῶν Ἑλλήνων può essere una seduta del sinedrio anfizionico: LEFÈVRE 1998a, 181 n. 109 e MARI 1999c, 99 e n. 8, con bibl. prec.). I due passi erano valorizzati da KAERST 1897, 526, sulla scia di DROYSEN 1836-43, I, 1, 162 n. 1, in una proposta che l'epigrafe di Epidauro ha indubbiamente consolidato. È però un errore trarre da questi indizi affermazioni troppo decise sui sistemi e i tempi di convocazione della lega di Corinto (così MCQUEEN 1978, 55 e n. 53; STEPH. G. MILLER 1990, 23; HELLY 1995, 66), che restano ignoti dalle fonti (Diod. XVI 89, 3; Iust. IX 5, 1 ss.; *SIG*<sup>3</sup> 260 = TOD 1946-48, n° 177 = H.H. SCHMITT 1969, n° 403). La *συμμαχία* fu fondata nell'inverno 338/7 (BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, III, 2, 299 e 462), dunque, diversamente dalla lega di Demetrio (vd. n. prec.), non in coincidenza delle Istmie, che si erano svolte nella primavera precedente, anzi a rigore, stando alle fonti, nella città e non nel vicino santuario (diversamente GEBHARD 1993, 168 e JACQUEMIN 1999, 10-1). Delle due successive riunioni della lega volute da Alessandro all'inizio del regno (336) e dopo la rivolta di Tebe (335), infine, solo la

rinviene a mio parere nella diversa 'strategia della comunicazione' scelta dalla Macedonia nel periodo intermedio tra la *συμμαχία* di Filippo e Alessandro e la sua riedizione a opera di Demetrio: nel 319 il *διάγραμμα* con cui Poliperconte, a nome di Filippo Arrideo, restituisce alle città greche i loro governi democratici non è annunciato in un santuario di frequentazione panellenica (come solo cinque anni prima aveva fatto Alessandro per l'editto di richiamo degli esuli, proclamato a Olimpia da Nicanore), ma comunicato città per città dagli ambasciatori inviati in Macedonia dalle *πόλεις*. Sebbene l'atto di Poliperconte cerchi di istituire un legame diretto con il grande modello di Filippo e Alessandro, cancellando le eredità del governo di Antipatro, esso deve tuttavia fare i conti con la più pesante di queste, ovvero la fine della lega di Corinto: in assenza di una solida struttura egemonica, anche le *forme* della comunicazione tornano alla circolazione *κατὰ πόλεις*<sup>1</sup>.

Come si diceva, i risultati degli scavi a Nemea hanno offerto l'occasione di esaminare il problema da un diverso punto di vista: dalla vasta ristrutturazione del santuario nell'ultimo terzo del IV secolo Stella G. Miller ha tratto un indizio ulteriore dell'esistenza, già nella prima fase di vita della lega di Corinto, di un cosciente progetto «to make use of the sites on a regular basis for convening the Greeks». Restituire ai grandi luoghi del culto panellenico una loro funzione in qualche misura 'tipica' fornirebbe così alla Macedonia «a ready means of unifying control both physically and spiritually»<sup>2</sup>. Penso che queste stimolanti osservazioni meritino un approfondimento (che sarà, in parte, anche una correzione di prospettiva). Storicamente, per ragioni pratiche evidenti, i grandi santuari sono senza dubbio per eccellenza i luoghi della 'comunicazione' panellenica, il palcoscenico ideale (forse, l'unico possibile) per la semplice circolazione delle notizie e la grande divulgazione culturale, per la pubblicazione di atti interstatali e in generale per ogni forma di 'autopromozione' delle *πόλεις*. Anche dell'uso 'politico' delle *πανηγύρεις* o dei grandi santuari configurato per la Macedonia dalla Miller esistevano precedenti significativi, ma isolati e legati a circostanze del tutto eccezionali (la riunione della coalizione antipersiana all'Istmo nel 480, l'uso 'sospetto' delle Pitiche del 370 che Senofonte attribuisce a Giasone di Fere)<sup>3</sup>. A una organizzazione sovra-cittadina per molti versi inedita come la *συμμαχία* fondata da Filippo dopo Cheronea, invece, la rotazione delle feste panelleniche nell'arco della *περίοδος* offre una griglia ideale di occasioni di incontro, ben sette per ogni quadriennio olimpico (contando sia le Olimpie che lo aprono sia quelle che lo chiudono). È del tutto verosimile che la prima organizzazione politica *stabile* a carattere 'panellenico' sorta tra le città greche abbia sfruttato fin dai tempi di Filippo questa ovvia possibilità offerta dalle quattro grandi *πανηγύρεις*: che, in altre parole,

---

seconda è a rigore collocabile a Istmia (Plut., *Al.* 14, 1; nessuna precisazione in Diod. XVII 14, 1), mentre la prima avviene a Corinto (Diod. XVII 4, 9; Iust. XI 2, 5): diversa indicazione in WISEMAN 1979, 539; GEBHARD, *loc. cit.*

1. Diod. XVIII 55, 4; 57, 1; per il proclama di Nicanore nel 324 cfr. cap. IV, 2.2. In teoria, nel 319 il proclama di Poliperconte-Arrideo avrebbe potuto essere annunciato alle feste Nemee. Per la fine di fatto della *συμμαχία* di Corinto al termine della guerra lamiaca cfr. WESTLAKE 1935, 234; HAMMOND – WALBANK 1988, 114-6; JEIENE 1994, 266-7.

2. Risp. STELLA G. MILLER 1982, 277 e 1988, 145, e cfr. EAD. 2000, 271; STEPH. G. MILLER 1988, 163.

3. Herod. VII 172, 1 e Diod. XI 3, 3 per i fatti del 480; Xen., *hell.* VI 4, 30 per le Pitiche del 370. Nel primo caso le fonti alludono genericamente al luogo in cui si riuniscono i rappresentanti degli stati greci (ἔς τὸν Ἴσθμόν / ἐν τῷ Ἴσθμῷ), ma dobbiamo riferire l'indicazione, evidentemente, al santuario: non però alla *πανηγύρις*, prevista per la primavera del 480, visto che i delegati si riunirono nell'autunno precedente (vd. la ricostruzione di BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, II, 1, 40).

la politica egemonica del sovrano si sia servita dei santuari panellenici non solo come strumento di penetrazione politico-diplomatica o luogo privilegiato di propaganda 'legittimante', ma anche al livello concreto e immediato della comunicazione di massa.

Ma questa non è che l'ultima e più appariscente *conseguenza* di una politica di rivitalizzazione dei grandi centri di culto a sud dell'Olimpo che ha radici più lontane, insegue finalità più ampie, adotta modi di intervento diversificati<sup>1</sup>. A Nemea, se è da ammettere un ruolo diretto della Macedonia nella ristrutturazione del santuario nell'ultimo terzo del IV secolo – come è possibile, se non probabile –, ci troviamo di fronte, da un lato, al prodotto di un fatto accidentale (la parziale distruzione e il probabile abbandono, per un certo tempo, del grande centro di culto), dall'altro, a una politica deliberata con la quale la Macedonia, probabilmente già al tempo di Filippo e certamente tra Alessandro e il primo ellenismo, si assume coscientemente il patronato, in primo luogo *finanziario*, del grande santuario. La radice di questo particolare atteggiamento, che emerge anche nell'interesse dei Diadochi e ancora degli Antigonidi per Nemea, è come detto da individuare nell'appartenenza del santuario a quell'orbita argiva alla quale la dinastia macedone – anche in età ellenistica – riferiva le proprie origini e che rappresentava anzi, almeno dal tempo di Alessandro I, la chiave di accesso dei sovrani del nord al mondo peloponnesiaco e greco *tout court*.

Di fatto, se i dati archeologici sono effettivamente da interpretare come suggerito dagli studiosi americani, ci troviamo di fronte a un progetto di ristrutturazione edilizia che non ha paralleli negli altri centri di culto panellenici con i quali la Macedonia entra in contatto in questi anni: non all'Istmo, sebbene Corinto sia la città in cui nasce la *συμμαχία* voluta da Filippo (ricordo comunque come anche in questo santuario i dati archeologici indichino nell'età di Alessandro l'epoca di costruzione di un nuovo stadio)<sup>2</sup>; non a Olimpia, dove pure gli interventi macedoni sicuri o probabili sono, come abbiamo visto, notevolissimi; di certo non a Delfi, dove pure una occasione era offerta dalla necessità di completare, dopo il 346, la ricostruzione del tempio di Apollo.

Se la ricerca di mezzi «for convening the Greeks» è in definitiva una semplice ancorché rilevante conseguenza di questa politica, il suo principio ispiratore sarà allora da ricercare in una tenace e programmatica difesa della tradizione, in un rispetto o ripristino dello *status quo* che si traduce in concreto, nei diversi centri di culto, in un'ampia gamma di sfumature diverse di approccio, di gradi diversi di interesse, da parte della Macedonia di Filippo (e poi di Alessandro). Così, persino la dedica del *Philippeion*, a Olimpia, non si configura come un completo atto di rottura con le tradizioni del santuario: o almeno, nelle fonti letterarie di cui disponiamo, non è registrata come tale. A Delfi la tradizione da rispettare e anzi da ripristinare è

1. In questo senso, è riduttivo vedere nella creazione della lega di Corinto la causa diretta dell'intervento macedone a Nemea e del ritorno dei giochi nella loro sede tradizionale (così STEPH. G. MILLER 1990, 23).

2. BRONEER 1973, 65-6 (e cfr. 55-63): è lo stadio post-classico costruito, diversamente dai precedenti, a una certa distanza dal *témenos* (cfr. *supra*, 190 n. 2). Broneer suggeriva un confronto con le modifiche edilizie attribuibili all'intervento macedone a Olimpia, e ipotizzava qualcosa di simile per Istmia, in collegamento alla fondazione della *συμμαχία* del 338/7 (è peraltro ovviamente errato il riferimento a «the choice of Corinth as the capital of the new world empire created by Alexander»). Un parallelo esclusivamente cronologico tra questa fase dello stadio di Istmia e quella di IV secolo a Nemea era invece in ROMANO 1977, 30, che altrove (1981, 60, 65-6) si limita a riferire la posizione di Broneer; opportuna la prudenza di BRINGMANN 1995, n° 383; arrischiata, in GEBHARD 1993, 168, l'individuazione di un più vasto programma costruttivo nel santuario corinzio, in connessione al rinnovato uso 'panellenico' dei grandi centri di culto promosso dalla Macedonia.

rappresentata dalla gestione anfizionica del santuario e delle sue risorse economiche, pesantemente rimessa in discussione, da ultimo, dall'occupazione focese; a Nemea, dal 'ritorno a casa' della πανήγυρις reso possibile dalla ricostruzione del tempio, dello stadio e di più ampie strutture di servizio.

Sui caratteri di questo 'ritorno a casa' si può aggiungere ancora qualcosa. Si è detto delle opposte conclusioni cui giungono Miller e la Perlman nella loro ricostruzione della storia della πανήγυρις: per il primo, il rilancio del santuario coincide con il ritorno della presidenza dei giochi nelle mani di Cleone, mentre qualche anno più tardi le feste tornano ad Argo; per la seconda, viceversa, fu appunto nell'ultimo quarto del IV secolo (per l'esattezza, tra 315 e 313) che questo trasferimento avvenne per la prima e unica volta nella storia delle Nemee. I dati archeologici ricordati in precedenza non consentono di eludere, mi sembra, l'idea che la prima metà del IV secolo segni, in questa storia, una forte cesura, almeno quanto al *luogo fisico* di svolgimento della πανήγυρις; tuttavia non tutto può essere accolto, nella ricostruzione di Miller. Così, se una qualche rivalità effettivamente ci fu tra le due città, nel corso del IV secolo, per il controllo del santuario e delle feste (per ragioni non solo di mero 'prestigio', ma almeno *anche* per gli interessi economici indiretti che, nel caso di un santuario relativamente povero e a decisa vocazione regionale, vengono esclusivamente dalle attività commerciali legate alla πανήγυρις), non credo però che vi siano gli elementi per parlare di un autentico conflitto<sup>1</sup>.

Possiamo addirittura ipotizzare che si sia trattato di una sorta di pacifica 'distribuzione di compiti'? In primo luogo, nulla vieta di accogliere sia l'idea (suggerita dai dati archeologici) di un forzato abbandono del sito di Nemea tra fine del V e terzo quarto del IV secolo, sia quella, sostenuta dalla Perlman sulla base di testimonianze epigrafiche e numismatiche, di un mantenimento da parte di Cleone della propria condizione di πόλις per larga parte del IV secolo. Se la sospensione (parziale o completa) dell'uso del santuario fu dovuta a cause di forza maggiore, infatti, nulla costringe a collegare il temporaneo trasferimento della πανήγυρις ad Argo a un assorbimento di Cleone da parte di quest'ultima<sup>2</sup>. In secondo luogo, fonti letterarie confermano per l'età romana l'esistenza di un controllo argivo sulla πανήγυρις anche quando questa si svolgeva a Nemea e, dunque, sul santuario stesso nei periodi di sua piena attività<sup>3</sup>. In terzo luogo, le stesse testimonianze epigrafiche che citavo a sostegno di una datazione alta, pre-ellenistica della riorganizzazione del santuario assicurano che essa lo lasciò comunque in mani argive: nell'ultimo quarto o ultimo terzo del IV secolo Nemea è un'appendice esterna di Argo, uno dei luoghi in cui la città espone i suoi documenti pubblici più importanti, comprese le liste dei teorodoci indizio di un suo persistente ruolo-guida

1. Anche nella ricostruzione di Miller (1982, 107), il ritorno dei giochi a Nemea non toglie ad Argo il controllo su di essi, pur assicurando a Cleone i maggiori introiti («Control of the Games may have carried prestige but proximity to the Games was profitable»); per l'ipotesi di Miller, avanzata in quello stesso studio, di un conseguente, diverso comportamento delle due città nella guerra lamiaca cfr. cap. IV, 3.3.

2. Questa ricostruzione della storia di Cleone nel IV sec. era già in PIÉRART – THALMANN 1980; cfr. ora P. PERLMAN 2000, 141-3 (che pure ammette la necessità di valutare con prudenza *IG II<sup>2</sup> 365*: cfr. *supra*, 192 n. 1), cui rinvio per un persuasivo esame delle fonti.

3. Strab. VIII 6, 19, 377 C.; Paus. II 15, 3. Per l'ipotesi che l'arbitrato di L. Mummio abbia riportato i giochi a Nemea dopo la distruzione di Corinto, ma sotto un almeno parziale controllo argivo, cfr. BRADEEN 1966, 329 (cfr. AGER 1996, nrr. 44, 152; MAGNETTO 1997, n° 41).

nell'organizzazione della πανήγυρις<sup>1</sup>; nella primissima età ellenistica, secondo la persuasiva ricostruzione di M. Piérart, Cleone è ridotta al rango di κώμη di Argo, ma i suoi abitanti continuano ad esercitare un ruolo di primo piano nella gestione del santuario<sup>2</sup>. Tracce di una collaborazione attiva di Argo alla ristrutturazione del santuario si recuperano infine dalla menzione, in iscrizioni provenienti da questo e dallo stadio, dell'architetto Sosicle attivo anche nell'*Heraïon* argivo<sup>3</sup>. L'intervento di un autorevole patrono esterno – che in questo momento, come detto, può essere solo la Macedonia – spiega non solo la realizzazione di un programma edilizio impegnativo e costoso, ma anche questa apparente conciliazione tra gli interessi di Cleone e quelli di Argo, raggiunta forse formalmente attraverso un arbitrato, come lasciano credere altri episodi nella storia precedente e successiva della πανήγυρις<sup>4</sup>.

Di chi fosse la προσαξία dei giochi nemei negli anni della rinascita edilizia del santuario, ovvero nell'ultimo quarto del IV sec., non possiamo probabilmente stabilirlo con certezza. L'incerta interpretazione di *IG II*<sup>2</sup> 365, un decreto attico del quale parleremo ancora (cap. IV, 3.3), ci impedisce di accertare che Cleone fosse ancora protagonista nell'organizzazione e conduzione della festa nel 323/2: ma il ruolo che essa vi mantenne anche dopo la riduzione a κώμη consiglia di non escludere nessuna alternativa per gli anni precedenti (compresa quella di un'alternanza tra le due città nella presidenza dei giochi, analoga a quella che si può ipotizzare, tra i popoli anfizionici, per i giochi pitici [*supra*, 2.3.3]). Secondo la ricostruzione della Perlman, si dovette comunque al contributo di Argo il salto di qualità nelle abitudini del

1. Cfr. 190 n. 1 e 191 n. 3. Per lo stretto rapporto, in particolare, tra la lista di teorodoci di Nemea e un'analogha lista relativa alle Nemee e agli *Heraïa* da Argo, pubblicata da CHARNEUX 1966 (= *SEG* 23, 1968, 189 = P. PERLMAN 2000, A. 1 [205-7]) e datata al 330 ca. (alcuni nomi ricorrono in entrambi i testi), cfr. STEPH. G. MILLER 1988, 161-3: lo studioso ne conclude persuasivamente che il testo di Nemea sia una sorta di 'riedizione' dell'altro, e stabilisce un rapporto diretto tra pubblicazione di liste complete di teorodoci e riorganizzazione delle feste e del santuario. Nella ricostruzione della PERLMAN, come detto, la lista di Nemea segnerebbe *per la prima volta* un controllo argivo sulle Nemee: sicché la lista di Argo sarebbe da riferire esclusivamente agli *Heraïa* (2000, 149-52). Quest'ultima in ogni caso, non contenendo una menzione esplicita del santuario di Nemea, non ci aiuta a definire le modalità e il luogo in cui si svolgeva la πανήγυρις in questo momento.

2. È la citata lettura di *IG IV*, 616 offerta da PIÉART 1982, che suggerisce come la stessa incorporazione di Cleone nel territorio argivo e il suo declassamento a κώμη (*supra*, 192 n. 1) siano avvenuti in forma non violenta, ma pienamente consensuale (cfr. ora P. PERLMAN 2000, 146-8). Il testo in questione, solo parzialmente leggibile, elenca una serie di ammende inflitte in relazione ad agoni ([έ]κ τοῦ ἀγῶνος καταδικαί), verosimilmente quelli nemei, e lascia un ruolo di primo piano ad alcuni personaggi di Cleone, che pure risulta aver già perduto il suo *status* di πόλις. Meno facilmente dimostrabile una relazione diretta tra la situazione illustrata dal testo e le attività di Cassandro nel Peloponneso tra 316 e 315, quale postulata da Piérart (135-6): è preferibile perciò una datazione generica del documento all'ultimo quarto del IV sec., dopo il 323/2.

3. Documenti relativi all'attività di Sosicle (nello stadio, il suo nome compare su tegole dell'ἀποδυτήριον) sono citati nelle didascalie del museo di Nemea. Sul mantenimento di un controllo argivo sui giochi anche dopo il ritorno a Nemea richiamavano più genericamente l'attenzione STELLA G. MILLER 1988, 144 e STEPH. G. MILLER 1992, 82-3 (dove però il rinvio, tra le testimonianze in questo senso, a un peso argivo in bronzo in una delle «case» contigue al santuario è da respingere in quanto l'oggetto non si data alla fine del IV secolo, epoca di costruzione di queste strutture [*supra*, 190 n. 2]), ma al pieno II sec.: cfr. ID., «Hesperia» 57 [1988], 11 e tav. 16d).

4. Per possibili arbitrati di età ellenistica cfr. BRADEEN 1966. Un precedente si ricava ammettendo, con STEPH. G. MILLER 1982, 106-7, che il controllo argivo dei giochi suggerito per il 388 – oltre che dai coevi dati archeologici – da Xen., *hell.* IV 7, 2-3 si inserisca in un periodo di rapporti di collaborazione e alleanza tra le due città: mi limito a suggerirla come un'ipotesi possibile, resa più incerta dalla non sicura interpretazione del passo senofonteo (*supra*, 190 n. 1).

santuario in fatto di gestione delle proprie relazioni esterne testimoniato dal primo impiego sicuro dell'istituzione della *theorodokia* e dalla pubblicazione dei documenti relativi<sup>1</sup>.

Il rilancio e la ristrutturazione edilizia e monumentale di Nemea in questi anni non hanno confronti con nessuna iniziativa simile negli altri grandi centri del culto panellenico, sia in termini assoluti, sia con specifico riguardo a un eventuale ruolo macedone nell'operazione. Il confronto si pone invece – non a caso – con un santuario importante ma periferico, molto noto in tutto il mondo greco ma con una vocazione sostanzialmente 'regionale': quello dei Grandi Dèi a Samotraccia. Negli ultimi anni è stata progressivamente messa in discussione l'interpretazione 'continuistica' della storia e della fruizione del grande santuario, quale si era affermata soprattutto a partire dai classici studi di K. Lehmann: in particolare, la datazione ad epoca arcaica delle prime fasi edilizie di tutti gli edifici principali del santuario<sup>2</sup> è stata sistematicamente smentita dall'analisi archeologica, che impone ora di distinguere nettamente l'alta antichità e la lunga continuità di uso sacrale dell'area dal suo sviluppo monumentale, che diventa significativo solo a partire dal IV secolo ed esplose con le grandi donazioni dei monarchi ellenistici<sup>3</sup>. In particolare, nel ventennio a ridosso della metà del IV secolo si concentra buona parte del *boom* edilizio che cambia volto al santuario, e per il quale giustamente si è pensato alla dinastia macedone come ispiratrice e finanziatrice principale: e stavolta non solo – come nei casi della *stoá* di Eco a Olimpia e del rifacimento del santuario di Nemea – perché le cronologie archeologiche e i costi dell'operazione congiurano a rendere l'ipotesi verosimile<sup>4</sup>, ma anche per la diretta pertinenza del santuario all'area territoriale più o meno direttamente controllata da Pella, per le note testimonianze letterarie di una 'speciale' devozione di Filippo al culto dei Cabiri e per la presenza accertata, a Samotraccia, della dinastia negli anni a ridosso della morte di Alessandro con una dedica di Filippo III e

1. Cfr. *supra*. Anche secondo STEPH. G. MILLER, sia pure nel quadro di una interpretazione diversa, la pubblicazione di liste complete di teorodoci è da porre in genere in rapporto diretto con la riorganizzazione di una festa (1988, 162-3; della PERLMAN cfr. in part. 2000, 33-4, 67-8, 149 ss.).

2. Datazione a metà del VI sec. della 'Sala delle offerte votive' (che non è, peraltro, un edificio di culto: LEHMANN 1962, 75 ss., 96); individuazione di una fase di metà VI e una di V sec. per lo *Hierón*, prima dell'edificio ellenistico (WILLIAMS LEHMANN 1969, I, 34 ss.; II, 51 ss.), e di una fase arcaica, forse già di VII sec., per il *Témenos* (LEHMANN, «Hesperia» 21 [1952], 31 ss.; WILLIAMS LEHMANN 1973, 2-3); individuazione nell'area della *Altar Court* di un altare di pietra arcaico e attribuzione all'area, in base alla ceramica, di una stabile fruizione sacrale almeno dalla fine del VII sec. (LEHMANN – SPITTLE 1964, 109 ss.); continuità di fasi edilizie nell'*Anáktoron* almeno dalla fine del VI sec. in poi (LEHMANN, «AJA» 43 [1939], 135-40); datazione al tardo Bronzo o alla prima età del Ferro della struttura a ortostati che precede la Rotonda di Arsinoe, poi abbassata al VII sec. (ID., risp. «AJA» 44 [1940], 350-1, e «Hesperia» 19 [1950], 9-13). Questa interpretazione 'continuistica' dei dati archeologici era accolta, tra gli altri, nel classico studio di B. HEMBERG sul culto dei Cabiri (*Die Kabiren*, Uppsala 1950, 64-73): ne discuto in S. Ribichini – M. Rocchi – P. Xella (a cura di), *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca*, Colloquio Internazionale, Roma 1999, Roma-CNR 2001, 155-67.

3. Essenziale J.R. MCCREDIE, «Hesperia» 48 (1979), 1-44, per una datazione della struttura a ortostati alla prima metà del IV sec. (32), del cosiddetto 'proto-*Anáktoron*' al III, poco dopo la Rotonda di Arsinoe (31-2), e dell'*Anáktoron* addirittura alla prima età imperiale (34). Circa l'individuazione di fasi costruttive anteriori alla metà del IV secolo nel *Témenos* della metà del IV sec. una posizione più prudente di quella di K. Lehmann è emersa a partire da WILLIAMS LEHMANN – SPITTLE 1982, 267-72; sullo *Hierón*, infine, la posizione dei Lehmann è validamente contrastata da S.G. COLE 1984, 13-6 (e, per la monumentalizzazione del santuario, 6-20 e in *ANRW* II 18, 2, Berlin-New York 1989, 1564-98 [1572-3 n. 36]).

4. Nel caso di Nemea rafforzata, come spero di aver mostrato nelle pagine precedenti, da considerazioni storiche di ordine più generale.



Alessandro IV<sup>1</sup> (senza voler chiamare in gioco il più tardo e noto episodio della inutile fuga di Perseo nel santuario dopo la sconfitta di Pidna<sup>2</sup>).

Gli elementi per individuare uno specifico interesse macedone al potenziamento del santuario sembrano insomma solidi. Meno mi convince, venendo specificamente all'interpretazione del *Témenos* di Samotracia offerta da Ph. Lehmann e spesso accolta in seguito<sup>3</sup>, l'idea che il santuario nel suo insieme e questo edificio in particolare abbiano rappresentato, nella politica religiosa di Filippo II, l'altro pilastro, insieme al *Philippeïon* di Olimpia, di un cosciente progetto di divinizzazione in vita di se stesso e del proprio γένος. Da un lato infatti, come abbiamo visto, l'interpretazione del *Philippeïon* come edificio di culto è quantomeno una semplificazione – se non proprio un fraintendimento – del complesso problema storico-archeologico da esso rappresentato; dall'altro, individuare nel *Témenos* la sede di un culto dinastico, e specificamente del culto della dinastia temenide, si può solo al prezzo di inaccettabili forzature dell'evidenza archeologica e, ancora una volta, contro il silenzio totale delle fonti letterarie, pur così sensibili al tema degli 'speciali' rapporti dei sovrani di Pella con Samotracia<sup>4</sup>.

Ancora una volta, come a Nemea e (forse) nel caso della grande *stoá* di Olimpia, l'indagine archeologica indica nell'età di Filippo il punto di partenza di un processo che avrà poi in età ellenistica il suo sviluppo più chiaro: nel caso di Samotracia, è avviato uno sviluppo monumentale che cambia l'aspetto esteriore del santuario e insieme, ponendolo al centro dell'interesse di diverse dinastie 'macedoni' ellenistiche, il suo *status* all'interno del mondo

1. Sul problema generale S.G. COLE 1984, 16-20; GINOUVÈS 1993, 202-13 (e cfr. W. BURKERT, in N. Marinatos – R. Hägg [a cura di], *Greek Sanctuaries: New Approaches*, London-New York 1993, 178-91 [185]; generico e impreciso A.K. VAVRITSAS, in *Ancient Macedonia*, I, Thessaloniki 1970, 109-14); sull'edificio dorico offerto da Filippo III e Alessandro IV J.R. MCCREDIE, «Hesperia» 37 (1968), 200-34 (220 ss.); B.D. WESCOAT, in O. Palagia – S.V. Tracy (a cura di), *The Macedonians in Athens 323-229 B.C.*, International Conference, Athens 2001, Oxford (in corso di stampa). Più incerta l'attribuzione allo stesso Filippo Arrideo, da un'iscrizione dedicatoria molto frammentaria, della *Altar Court* in LEHMANN – SPITTLE 1964, 117-33. A proporre il nome di Filippo II come donatore del monumentale *própylon* del *Témenos* di Samotracia, confrontandolo con la dedica del *Philippeïon* a Olimpia, era invece Ph. Williams Lehmann (1973, 14-5; WILLIAMS LEHMANN – SPITTLE 1982, 273 ss.): suggerimento tuttora accolto nell'edizione aggiornata di K. LEHMANN, *Samothrace. A Guide to the Excavations and the Museum*, Thessaloniki 1998<sup>6</sup>, 77-8, che intanto registra significative novità nell'analisi del monumento, a cominciare dal nuovo nome convenzionalmente assegnatogli (*Hall of Choral Dancers*). Ult. bibl. in BRINGMANN 1995, n° 428. La notizia del primo incontro tra Filippo e Olimpiade, giovanissimi, durante l'iniziazione ai riti di Samotracia è in Plut., *Al.* 2, 2 e in Himer. IX 12, e sembra in parte un *tópos* letterario esemplato sul mito di Cadmo e Armonia (sch. Eur., *Phoen.* 7 = Demagor., *FHG* IV, 378, fr. 1).

2. Diod. XXIX 25; Liv. XLV 5-6 (e cfr. 4, 3); Sallust., *hist. fr.* IV 69, 7; Vell. Pat. I 9, 4; Flor. I 28, 9-10; Plut., *Aem. Paul.* 23, 6; 26, 1-3; Ampel., *lib. memor.* 16, 4.

3. Cfr. n. 1, nonché S.G. COLE 1984, 17 e H. EHRHARDT, *Samothrake. Heiligtümer in ihrer Landschaft und Geschichte als Zeugen antiken Geisteslebens*, Stuttgart 1985, 71-2, 157-60.

4. La Lehmann insisteva in particolare sui rilievi del soffitto a cassettoni del *própylon* del *Témenos*, in cui individuava un ritratto di Alessandro (da un confronto con il ritratto conservato al Museo dell'Acropoli di Atene e attribuito a Leocare, autore della decorazione scultorea del *Philippeïon*: WILLIAMS LEHMANN – SPITTLE 1982, 273 ss.); a sua volta EHRHARDT, *Samothrake* cit., 160 individuava in un altro dei rilievi un ritratto di Filippo e ribadiva la comune destinazione al 'culto dinastico' degli edifici di Olimpia e Samotracia. Ma lo stato frammentario della decorazione scultorea del soffitto del *própylon* ne sconsiglia qualunque interpretazione complessiva: altrettanto opinabile è quella che vi vede una raffigurazione (senza paralleli a Samotracia per quanto ci è noto) degli stessi Grandi Dèi (cfr. K. TANCKE, *Figuralkassetten griechischer und römischer Steindecken*, Frankfurt a. M. – Bern – New York – Paris 1989, 22-5).

greco<sup>1</sup>. Non potendo seguire questa metamorfosi in tutti i suoi dettagli, mi limito qui a qualche considerazione sul significato della politica macedone a Samotraccia, in rapporto a quella perseguita negli altri santuari di cui ci siamo occupati finora, verso i quali si individua, come abbiamo visto, una vasta e diversificata gamma di approcci possibili. In questo senso, il confronto più immediato – se non l'unico possibile – è, come accennavo, con Nemea. Qui è solo probabile (anche se *molto* probabile) quello che a Samotraccia è certo: ovvero un interesse forte già della Macedonia di Filippo (e di Alessandro?), e poi della Macedonia ellenistica, per un grande santuario, con interventi diretti che di fatto ne modificano vistosamente l'aspetto. Se a Nemea, per le ragioni indicate in precedenza, l'esecuzione del progetto è da racchiudere in un arco limitato di tempo, a Samotraccia le indicazioni archeologiche ed epigrafiche sono piuttosto per un piano a media e lunga scadenza: ma in entrambi i casi emerge, ed è confermata anche dalle fonti letterarie, una significativa continuità nell'interesse e nell'impegno macedone. E in entrambi i casi si registra già nell'età di Filippo o al più tardi di Alessandro il carattere diretto e concreto, *visibile*, di tale impegno, quale in quel momento – penso soprattutto alla politica di Filippo – non sarebbe stato possibile o prudente dispiegare a Delfi, a Olimpia o a Delo, per ragioni non tanto di concreta disponibilità di spazi edificabili ma piuttosto di opportunità 'diplomatica'. Il confronto con le grandi dediche dei sovrani ellenistici nei santuari maggiori è istruttivo in entrambi i sensi<sup>2</sup>.

Nemea e Samotraccia, diversamente dalla pur familiare Olimpia, dalla Delfi dell'anfizionia 'restaurata' dopo il 346, da Delo, che proprio un arbitrato anfizionico aveva da poco confermato come campo d'azione privilegiato di Atene, sono centri di culto in qualche misura appartenenti all'eredità storica e/o al diretto o indiretto controllo territoriale macedone. In un caso è difesa e rivendicata un'eredità 'eraclide', nell'altro prevalgono considerazioni 'geografiche', ma anche, forse – se le notizie sulla devozione di Filippo ai culti di Samotraccia sono da prendere sul serio –, legami religiosi di carattere personale oltre che pubblico-ufficiale.

In questo quadro, comunque, la posizione di Samotraccia appare del tutto peculiare, giacché da un lato non si tratta di un 'vero' santuario panellenico (e non solo per l'ovvia considerazione che non è sede di una delle quattro grandi *πανηγύρεις* ma anche per il carattere

1. Cfr. S.G. COLE 1984, 16-25, secondo cui la particolare fortuna di Samotraccia in età ellenistica è una specifica eredità 'macedone' perseguita da Antigonidi, Tolemei e, in misura minore, Seleucidi (eredità che GIOVANNINI 1997, 180-1 interpreta come atto di pietà religiosa prima o piuttosto che come atto politico); BOFFO 1985, 252-9. Sugli aspetti più propriamente architettonici A. FRAZER 1982 e ora WESCOAT, cit a p. 199 n. 1; nella sua disamina delle grandi dediche macedoni al di fuori della Macedonia STELLA G. MILLER 1971, 213 ss. si concentrava solo sui contributi di età ellenistica anche nel caso di Samotraccia, escludendovi un intervento diretto di architetti macedoni, diversamente che nel caso del *Philippeion* (supra, 187) e delle grandi dediche antigonidi a Delo. La Miller spiegava questa circostanza con la considerazione che «local architects might have been considered sufficient on Samothrace which was, after all, not of the same pan-Hellenic significance as the other sanctuaries» (220, e cfr. 221).

2. A partire dagli stessi Antigonidi, massicciamente presenti a Delo con le grandi *stoai* di Antigono Gonata e di Filippo V e con l'imponente monumento dei *πρόγωναί* dedicato dallo stesso Gonata (una spettacolare celebrazione *dinastica*), anche a non voler considerare il complesso problema posto dal cosiddetto 'Monumento dei tori' (*status quaestionis* in BRUNEAU – DUCAT 1983<sup>3</sup>, n° 24; BRINGMANN 1995, n° 133). Della prima metà del III sec. è il gruppo scultoreo di Filippo e Alessandro di cui è stata rinvenuta la base sul lato occidentale della terrazza del *témenos* di Apollo (*JG XI*, 4, 1072: cfr. F. DURRBACH, *Choix d'inscriptions de Délos*, I, Paris 1921, n° 14, e CH. PICARD, «MMAI» 41 [1946], 74 n. 2). In generale sull'attività edilizia antigonide fuori dalla Macedonia cfr., oltre agli studi cit. *supra*, 187 n. 1, A. FRAZER 1982; H.A. THOMPSON 1982; TARDITI 1990; sui monumenti commemorativi di vittorie militari SCHMIDT-DOUNAS 1999.

sostanzialmente ‘regionale’ e l’estensione relativamente limitata della sua frequentazione ancora in età ellenistico-romana<sup>1</sup>), dall’altro mi sembra errata anche la definizione, che a volte ne è stata data, di santuario ‘nazionale’ che la dinastia macedone cercherebbe di innalzare al rango panellenico e ‘internazionale’ appunto attraverso un forte impulso alla sua monumentalizzazione<sup>2</sup>. Un ἔθνος greco (a carattere monarchico oppure ‘repubblicano’) può avere un unico santuario ‘nazionale’, inteso come luogo di raccolta e di confronto delle diverse componenti dello stato, nucleo storico della sua formazione e cuore dell’identità collettiva: e non c’è dubbio che questo ruolo sia assolto in Macedonia da Dion e dalla sua πανήγυρις<sup>3</sup>. Samotracia non avrebbe mai potuto assolvere a un compito di questo tipo: per la sua scomoda e isolata collocazione geografica – una delle motivazioni della disperata fuga di Perseo –, naturalmente, ma anche per la natura dei suoi culti, che si prestavano poco o nulla a una rifunzionalizzazione ‘politica’ e, in particolare, dinastica (il che oltretutto conferma, da un’altra angolazione, quanto siano pericolosi e fuorvianti i confronti tra il *Témenos* di Samotracia e il *Philippeion*, cui si accennava poc’anzi). Le stesse considerazioni sconsigliano di attribuire ai re macedoni, da Filippo II in poi, il preciso progetto di trasformare Samotracia in qualcosa che non fu mai né poteva essere, ovvero un santuario panellenico; nel caso specifico di Filippo, poi, tutto quanto abbiamo visto in queste pagine della sua politica rispetto ai grandi santuari ‘canonici’ porta a escludere nel modo più netto che la sua intenzione fosse quella di *contrapporre* a essi un grande centro di culto del nord.

Piuttosto, anche in questo caso siamo solo agli inizi di un processo che si compirà pienamente in età ellenistica: l’emergere, anche grazie alle donazioni e all’intervento diretto dei sovrani ellenistici, di centri di culto fino ad allora periferici o di importanza *esclusivamente* regionale. Di questo processo i sovrani macedoni saranno protagonisti attivi non solo a Samotracia e nella stessa Dion, ma anche a Dodona e a Lemno, promuovendone o ampliandone lo sviluppo monumentale e la rete di relazioni internazionali<sup>4</sup>. Più che di sviluppo in qualche misura programmato e programmabile, si tratta dell’autonoma conseguenza di un mutamento di equilibri, nei rapporti tra centro e periferie del mondo greco, che investe molti altri aspetti oltre al peso rispettivo dei diversi santuari, e che in ogni caso ha in Filippo II un iniziatore solo in parte consapevole delle conseguenze storiche ultime delle sue iniziative (quasi, potremmo dire in questo come in diversi altri campi, un apprendista stregone).

Fin qui ho insistito – per ovvie ragioni dettate dalla documentazione disponibile – sulle iniziative della *monarchia* di Pella. Che cosa possiamo dire della presenza ‘visibile’, archeologicamente documentata, nei grandi santuari a sud dell’Olimpo dell’altra componente

1. Stando ai dati epigrafici raccolti da S.G. COLE 1984, 38-56 e, per il culto dei *Theoi Samóthrakes* lontano da Samotracia, 57-86; per le aree di provenienza degli iniziati e dei *theoroi* cfr. le tabelle riepilogative alle pp. 43-4 e 49-51, e le mie osservazioni nell’*art. cit.* a p. 198 n. 2 (165-6): in questo senso sono da limitare le osservazioni sulla ‘internazionalità’ del santuario di BOFFO 1985, 143, 252-9.

2. Samotracia sarebbe almeno da Filippo II in poi «une sorte de sanctuaire national» della Macedonia secondo G. ROUX, «BAssBudé» 1981, 2-23 (4, e cfr. GINOUVÈS 1993, 202); sul progetto macedone di farne un ‘concorrente’ dei santuari panellenici insistono invece S.G. COLE 1984, 17-8 e F. GRAF, in S. Settis (a cura di), *I Greci. Storia Cultura Arte Società*, II 2, Torino 1997, 309-43 (320).

3. Cap. II, 1.2, e cfr. HATZOPOULOS 1996a, 1, 272-6, 289-90, 319-21, 481-2 (anche per confronti tra la Macedonia e altri ἔθνη); MARI 1998; EAD. 1999a, 642.

4. Su Dodona cfr. 255 e nn. 1 e 3 (per il rapporto tra i ‘progetti’ di Alessandro e l’evidenza archeologica); su Lemno, per l’età di Filippo V, L. BESCHI, in *Akten des 13. Internationalen Kongresses für klassische Archäologie, Berlin 24.-30. Juli 1988*, Mainz 1990, 555-6.

costitutiva dello stato, ovvero dei Μακεδόνες, nell'età di Filippo II? Non molto, in realtà, e, almeno al livello delle dediche, della consacrazione di Θησαυροί e più in generale della presenza *ufficiale* dell'ἔθνος in tutti i maggiori santuari della Grecia, il silenzio delle fonti archeologiche ed epigrafiche si estende anche agli anni del regno di Alessandro. Se per la fruizione individuale e la frequentazione privata dei santuari panellenici quest'ultimo segnerà un vistoso salto di qualità, raccogliendo in pieno i frutti della politica di Filippo<sup>1</sup>, l'evolversi della presenza pubblica dei Μακεδόνες in quanto ἔθνος appare allo stato attuale della documentazione assai più lento, evidentemente perché esito di un processo interno di ridefinizione delle diverse componenti dello stato che conosce una decisa accelerazione solo in avanzata età antigonide. Non è probabilmente un fatto accidentale che le uniche dediche dei Μακεδόνες a noi note in grandi santuari (Delo e Samotracia, nello specifico) appartengano al tempo di Filippo V, responsabile principale di un vasto processo di riforma dello stato: e di tale processo, nonché della stessa natura 'bifronte' dello stato macedone, le due dediche in questione sono probabilmente il più suggestivo dei riflessi che ancora possiamo cogliere all'esterno della Macedonia<sup>2</sup>.

Quanto alle città, è stato suggerito di porre alla fine della terza guerra sacra la dedica a Delfi di una statua di Apollo (rappresentato mentre tiene o afferra una cerva) da parte dei cittadini di Dion ricordata da Paus. X 13, 5: certo i Pieri vantavano relazioni di vecchia data con il santuario, ma l'ipotesi è destinata a restare tale, come l'altra, recentemente avanzata, che connette la dedica alla (ri)organizzazione delle Olimpie di Dion promossa da Archelao<sup>3</sup>. Ma almeno un altro indizio indiretto ci mostra come probabilmente il ruolo delle città in questo campo, la loro attiva presenza nei grandi santuari, crescano in questi anni a un ritmo molto più rapido di quelli del ἔθνος macedone nel suo complesso: penso in particolare al vistoso progresso che porta da Perdicca III unico teorodoco della Μακεδονία nel 360/59 all'attiva presenza delle città nell'analoga lista da Nemea, della fine del regno di Alessandro o di poco successiva alla sua morte, più volte richiamata in queste pagine come documento di eccezionale importanza per la storia del santuario. Non è, come abbiamo visto esaminando il testo da altro punto di vista, che un *terminus ante quem*: l'esame completo della documentazione spinge piuttosto a rialzare all'età di Filippo II non solo gli inizi di un'attiva presenza macedone a Nemea, ma anche l'accresciuto ruolo delle πόλεις nell'ambito dello stato macedone, di cui, accanto a molti indizi interni, la lista di teorodoci in questione è un'autorevole conferma che viene dal cuore stesso della Grecia delle città<sup>4</sup>.

1. Cap. V, 2. Per gli aspetti giuridici della presenza di Μακεδόνες a Delfi in rapporto all'ammissione «di Filippo e dei suoi discendenti» nell'anfizionia cfr. invece *supra*, 2.3.2.

2. Per le riforme istituzionali attribuibili a Filippo V vd. l'ampio quadro di HATZOPOULOS 1996a, I, 153, 260, 485-6 (e cfr. MARI 1999a). A Delo e a Samotracia i Μακεδόνες (nel primo caso la formula impiegata è κοινὸν Μακεδόνων) dedicano statue di Filippo V (*ID* 1102 = *SIG*<sup>3</sup> 575 e *SEG* 29, 1979, 795; cfr. risp. HATZOPOULOS 1996a, II, nrr. 33-34, con bibl. prec., e *ibid.*, I, 261-3); sulla natura 'duplice' dello stato macedone in rapporto allo specifico tema di questa ricerca vd. anche qui, 67 ss., 107 ss., 319 ss.

3. STELLA G. MILLER 2000, 266 e n. 18, che ammette però l'assenza di argomenti decisivi e la possibilità di datazioni alternative; sul motivo iconografico vd. W. LAMBRINUDAKIS in *LIMC* II 1, Zürich-München 1984, 223-6; JACQUEMIN 1999, 174. Riferiva la dedica alla terza guerra sacra H. POMTOW, *Delphoi*, *RE* Suppl. IV (1924), 1190-1432 (1323 n° 71). Sui precoci rapporti Pieria-Delfi cap. I, 2.1.

4. Sul testo in questione cfr. *supra*, 190 ss., e ancora 69 s., 310 s., 321 ss.

## CAPITOLO IV

---

VERSO UN MONDO NUOVO:  
ALESSANDRO E I GRANDI SANTUARI DELLA GRECIA



Κηρυχθέντων δὲ τούτων μεγάλῳ κρότῳ ἐπεσήμαινε  
τὸ πλῆθος. Ἀποδεξάμενοι γὰρ οἱ κατὰ τὴν πανήγυριν  
τὴν χάριν τοῦ βασιλέως διὰ τὴν χαρὰν ἠμείβοντο τὴν  
εὐεργεσίαν τοῖς ἐπαίνοις. Ἦσαν δ' οἱ φυγάδες ἀπηνητήκοτες  
ἅπαντες ἐπὶ τὴν πανήγυριν, ὄντες πλείους τῶν δισμυρίων.

Reazioni al proclama di Alessandro sul rimpatrio degli  
esuli, giochi di Olimpia del 324 a.C. (Diod. XVIII 8, 5)

## 1. ALESSANDRO E DELFI

### 1.1. PRESENZE E ASSENZE DELLA PIZIA NELLA STORIA E NELLA STORIOGRAFIA DI ALESSANDRO

Si può ancora dare per scontato, come faceva molti anni fa G. Radet in un'opera rimasta classica<sup>1</sup>, che la posizione di Alessandro a Delfi, in particolare rispetto all'oracolo, fu la stessa di suo padre Filippo? Che, in altre parole, la Pizia non poté fare a meno di ἀλεξάνδρῳ δρίζειν? Oppure dobbiamo ammettere, con la maggior parte degli studiosi, che le relazioni del sovrano con il santuario che era stato la chiave della penetrazione macedone in Grecia<sup>2</sup> siano state puramente formali quando non decisamente ostili? È stata rilevata, in particolare, l'assenza dell'oracolo delfico nel processo o tentativo di divinizzazione in vita di Alessandro, giungendo a postulare una deliberata rinuncia di quest'ultimo a qualsiasi forma di sanzione 'apollinea', dunque non solo delfica *stricto sensu*, ai propri passi più importanti<sup>3</sup>; è stata liquidata come aneddotica l'intera tradizione relativa a responsi della Pizia per Alessandro, sottolineando tra l'altro la pressoché totale scomparsa dei testi relativi<sup>4</sup>; si è parlato di una sostanziale indifferenza di Alessandro a intrattenere relazioni privilegiate con Delfi, e di incompatibilità tra l'arcaico prestigio del grande santuario e il nuovo respiro 'internazionale' dei disegni del sovrano<sup>5</sup>.

---

1. 1925, 58 (nel saggio *Tyr, Delphes et l'Apollon de Géla*).

2. Come egli stesso ammette (indirettamente) nel discorso agli ammutinati di Opis attribuitogli da Arr. VII 9, 4, riportato in epigrafe al cap. III, p. 75.

3. Mi riferisco in part. alle tesi di L. Prandi, di cui discuto più avanti in questo stesso par.

4. Cfr. in part. PARKE – WORMELL 1956, I, 240 ss., secondo cui questo aspetto confermerebbe la povertà della tradizione relativa, e che comunque non escludono che almeno qualcuno degli oracoli tramandati sia frutto diretto della propaganda del re e abbia dunque un'origine precoce: più severa su quest'ultimo punto PRANDI 1990, 350. Parke e Wormell notano peraltro come per l'età di Alessandro sia ancora possibile tentare di ricostruire una *storia* dell'oracolo delfico, come non è più possibile a partire dall'età ellenistica, nella quale essi pertanto collocano una netta caduta del suo prestigio (244). Tale declino è invece anticipato all'età di Alessandro da BOUCHÉ-LECLERCQ 1879-82, III, 188 ss. e da COLOMBINI 1963, 195.

5. Così, nei lavori cit. alla n. prec., Bouché-Leclercq, Colombini, Prandi, con sfumature diverse.

Mi sembrano opportune alcune importanti distinzioni, come premessa a quest'ultima sezione della mia ricerca, particolarmente ardua e insidiosa. La prima riguarda specificamente Delfi, ed è l'impossibilità di dare una soluzione unica e uniforme alla questione dei rapporti di Alessandro (come già di Filippo II) con il santuario senza tenere costantemente presenti le diverse articolazioni della vita e dell'attività di quest'ultimo. Altro è il funzionamento dell'anfizionia, altro gli atti di rappresentanza di Alessandro e del suo *entourage*, altro ancora le notizie letterarie di responsi oracolari e l'analisi delle eventuali forme di propaganda a questi legate.

È appena il caso di ribadire che si tratta di piani diversi non solo in termini di *Realien*, ma anche di tipo e qualità di fonti disponibili. Questo introduce la seconda distinzione, nel caso di Delfi particolarmente urgente data la varietà e ricchezza dell'evidenza disponibile, ma estendibile all'intero spettro della nostra indagine: ed è la necessità di non cercare a tutti i costi l'impossibile *reductio ad unum* di materiali tanto eterogenei, e di mantenere anzi il più possibile separati i livelli diversi di una tradizione che, anche a guardare alle sole fonti letterarie, è per eccellenza multiforme, sfuggente, dispersa nel tempo, estremamente diversificata negli scopi e nei significati. Lo sforzo, spero non del tutto vano, che verrà compiuto in queste pagine andrà il più possibile nel senso di un recupero di quella che, con Polibio, potremmo chiamare *πραγματικὴ ἱστορία*: impresa difficilissima come fanno tutti gli studiosi di Alessandro, ma nel nostro caso agevolata in parte proprio dalla ricchezza del materiale e dalla sua provenienza non esclusivamente letteraria.

L'ultima puntualizzazione, pure, ambisce a una validità metodologica generale, non limitata al problema oggetto di queste pagine. Le relazioni di Alessandro (o della Macedonia di Alessandro) con i grandi santuari della Grecia rappresentano un osservatorio privilegiato sulla più ampia e complessa questione dei rapporti del sovrano con il mondo delle πόλεις, sulla quale in molti hanno riflettuto, da diverse angolazioni, a partire dal classico studio di V. Ehrenberg *Alexander and the Greeks*. La lezione più ovvia che ci viene da questa ricca tradizione di studi è la necessità non solo di distinguere una sequenza di fasi diverse, di politiche diverse, nell'approccio del sovrano al mondo delle πόλεις, ma anche di ammettere la compresenza di varie motivazioni e di spinte contraddittorie in uno stesso momento della vita del sovrano, o persino in un suo singolo atto (o sequenza di atti apparentemente coerente). Per tornare a Delfi, dire che Alessandro non ha per il santuario l'interesse e le attenzioni che aveva avuto Filippo perché i suoi disegni 'universali' vanno molto al di là di quanto Delfi potesse garantirgli è certamente una semplificazione rispetto all'evoluzione e alle diverse fasi della politica 'greca' del sovrano, una generalizzazione forse comoda, ma di fatto, come meglio vedremo in seguito, falsa.

Cominciamo dunque dal terreno probabilmente più infido, perché fondato esclusivamente sulla tradizione letteraria, e per giunta su una tradizione per eccellenza incline all'invenzione aneddótica e romanzesca: quella oracolare. Nel caso di Alessandro come già per Filippo<sup>1</sup>, lo vedremo, certi silenzi sono almeno altrettanto importanti delle notizie effettivamente conservate. Fra queste ultime, almeno due sono palesemente di nessun valore storico e da eliminare perciò immediatamente dalla discussione: nel *Romanzo*, l'apparizione di Alessandro fanciullo in sella a Bucefalo che svela a Filippo il dominatore del mondo annunciatogli dalla Pizia<sup>2</sup>; in

1. Cap. III, 3.3.

2. I 15 e 17 (= PARKE – WORMELL 1956, II, n° 507 = FONTENROSE 1978, Q212), su cui già *supra*, 139.



Polieno e in diverse voci dell'alessandrografia superstite (ma significativamente non in Arriano) l'episodio del Λύκιος che dopo Gaugamela guida il re verso la Περσίς realizzando così un responso oracolare ricevuto a Delfi nella fanciullezza<sup>1</sup>. Quest'ultimo particolare, almeno quanto altri già messi in risalto in passato<sup>2</sup>, pesa contro la storicità dell'episodio, giacché rinvia a un'epoca (gli anni '40) in cui certo neanche Filippo già coltiva con chiarezza il progetto di una spedizione asiatica (anche a non voler riaffrontare la questione probabilmente oziosa dell'appartenenza della Περσίς ad *alcuno* dei progetti asiatici mai coltivati da Filippo): si tratta insomma di un'altra costruzione *ex eventu*.

Una discussione più ampia meritano le notizie di una visita in prima persona di Alessandro a Delfi, certamente avvenuta e da porre, come vedremo, nel 336/5 nonostante le contraddizioni delle fonti<sup>3</sup>. Tra queste, Plutarco (*Al.* 14, 6-7) vi collega una consultazione *sui generis* della Pizia: Alessandro giunge nel santuario in uno dei *dies nefasti* nei quali non è consentito l'accesso all'oracolo (ἡμερῶν ἀποφράδων οὐσῶν, ἐν αἷς οὐ νενόμισται θεμιστεύειν), che gli viene pertanto negato<sup>4</sup>; cerca allora di trascinare con la forza la Pizia verso il tempio, strappandole una protesta che diventa un pronostico di invincibilità («ἀνίκητος εἶ, ᾧ παῖ»). L'aneddoto è noto nelle sue linee essenziali anche a Diodoro, che vi allude piuttosto chiaramente anche se non nel passo in cui descrive la visita di Alessandro a Delfi, e ad alcune fonti tarde<sup>5</sup>; meno diretta, ma suggestiva, è l'eco dell'aneddoto in un altro passo plutarcoo, nel racconto della morte di Demostene a Calauria<sup>6</sup>.

1. I particolari dell'età e dell'origine del responso sono solo in Plut., *Al.* 37, 1-2; più generici Polyæn. IV 3, 27 (λόγιον Ἀπόλλωνος); Diod. XVII 68, 5-7 (che non menziona oracoli); Q. Curt. V 4, 4-13. Le varie versioni divergono, in maniera poco significativa, su alcuni dettagli: a una comune origine clitarcea pensa HAMMOND 1983, 56; 1993a, 70; il responso è in PARKE – WORMELL 1956, II, n° 271 (e cfr. I, 241) = FONTENROSE 1978, Q217.

2. Il già ricordato silenzio di Arriano e, nel racconto di Polieno, il *calembour* tra il «lupo» (λύκος) previsto dalla Pizia e il «licio» (Λύκιος) effettivamente incontrato da Alessandro: su questi aspetti cfr. PARKE – WORMELL 1956, *loc. cit.*; HAMILTON 1969, *ad loc.*; FLACELIÈRE – CHAMBRY 1975, *ad loc.* Naturalmente non intendo qui riproporre la cieca fiducia nell'attendibilità di Arriano, e il relativo presupposto di una sua acritica dipendenza dalle fonti 'migliori' dell'alessandrografia, che la critica recente ha opportunamente sfumato (BOSWORTH 1988, 38-40, 60 ss.; 1980-95, II, V-VI [intr.], 8 ss.): resta il fatto che alcuni suoi silenzi tradiscono scelte critiche delle quali è opportuno tener conto.

3. Diod. XVII 4, 2; Plut., *Al.* 14, 6-7: in PARKE – WORMELL 1956, II, n° 270 = FONTENROSE 1978, Q216. La datazione dell'episodio è quella di SORDI 1984, la cui ricostruzione dei fatti, peraltro, non mi trova del tutto d'accordo (*infra*, 211 s.). Sulla storicità della visita a Delfi eccessivo lo scetticismo di WILCKEN 1928, 590 n. 3; l'hanno invece accolta (respingendo però il particolare dell'oracolo), oltre alla Sordi, VALLOIS 1931, 329 ss.; HAMILTON 1969, *ad loc.*; M.A. LEVI, *Introduzione ad Alessandro Magno*, Milano 1977, 211; PRANDI 1990, 346-8.

4. La testimonianza è ovviamente capitale per gli studiosi delle pratiche oracolari; altrove Plutarco (*quaest. Gr.* 9, 292 F) dice che «in epoca tarda» (ὄψέ) la consultazione da annuale divenne mensile: non si può escludere che egli ponga il passaggio appunto nell'età di Alessandro, e pensi per il 336 ancora a una consultazione annuale (così HAMILTON 1969, *ad loc.*). Ma è questione controversa (vd. PARKE 1943; AMANDRY 1950, 82 n. 5; TARN 1948, II, 338 n. 2). Secondo AMANDRY, inoltre, nei *dies nefasti* era vietato consultare l'oracolo anche ai detentori di particolari privilegi, che avrebbero avuto però la possibilità di accedervi anche nei giorni in cui questo era precluso ai normali visitatori, mentre i giorni di accesso aperto a tutti anche all'epoca della consultazione mensile sarebbero stati solo nove all'anno, ovvero uno al mese e con esclusione dei mesi invernali in cui Apollo 'non era a Delfi' (1950, 81-3, e cfr. BOUCHÉ-LECLERCQ 1878-82, III, 84, 98-9; PARKE 1943).

5. Diod. XVII 93, 4 (prima della campagna contro i Gandaridi, il re ricorda con fiducia il presagio pitico di 'invincibilità'); *Fragm. Sabb.*, *FGrHist* 151, 10 (con riferimento però a Siwah); Ps. Callisth. I 45 (su cui *infra*, 218 n. 3). Sui primi due riscontri cfr. PRANDI 1990, 347-8 e n. 14; sul terzo FONTENROSE 1978, Q216.

6. *Demosth.* 29, 1-3, dominato dal tema dell'empia violazione della ἀσουλία del tempio di Posidone da parte

In un'opera su Alessandro rimasta classica, W.W. Tarn ha difeso la credibilità dell'episodio<sup>1</sup>, negando che esso fosse stato fabbricato dopo il 324, anno nel quale per le città greche si pone apertamente e con urgenza la questione della divinizzazione di Alessandro e per il quale Iperide attesta ad Atene l'istituzione di un culto del θεὸς ἀνίκητος<sup>2</sup>. Secondo Tarn, l'attribuzione al re del titolo di ἀνίκητος, variamente attestato nelle fonti<sup>3</sup>, avrebbe effettivamente la sua origine storica (precoce) a Delfi. Tarn riteneva di recuperare un altro riecheggiamento dell'episodio nel passo diodoreo in cui l'oracolo di Siwah garantisce ad Alessandro l'invincibilità futura: ma in realtà quando il portavoce di Ammone dice al re (Diod. XVII 51, 3) che καὶ ... πρότερον ἀήτητον αὐτὸν γεγονέναι καὶ μετὰ ταῦτα ἔσεσθαι διὰ παντὸς ἀνίκητον, la frase allude evidentemente solo alle vittorie già riportate (e a quelle future), non certo alla preesistenza di un *titolo* ufficiale, né tantomeno all'origine delfica di questo<sup>4</sup>, che non emerge del resto mai nella ricca tradizione (anche tardo-antica e medievale) su Alessandro ἀνίκητος. Quanto all'altro riecheggiamento della notizia in Diodoro, cui facevo cenno, esso conferma al massimo la popolarità dell'aneddoto fra gli storici di Alessandro, non certo la sua autenticità<sup>5</sup>. L'ipotesi di Tarn che Plutarco abbia reperito tutti i dettagli della notizia nei registri dei sacerdoti delfici, infine, è impossibile da provare<sup>6</sup>. Da un lato, dunque, non si vedono gli elementi per riscattare la storia dell'incontro-scontro di Alessandro con la Pizia dal suo carattere aneddotic ed *ex eventu*; dall'altro si constata l'esistenza di un *tópos* (quello di Alessandro 'invincibile') talmente radicato nella propaganda del re e nella successiva tradizione storica o romanzesca sulla sua figura che non si possono ricondurre le radici dell'aneddoto in questione, specificamente, alla sola valenza culturale dell'epiteto ἀνίκητος, come molti vorrebbero<sup>7</sup>.

---

degli uomini di Antipatro: li raggiunto da Archia, un ex attore di tragedie (non macedone, ma di Turii: *ibid.* 28, 3; Paus. I 8, 2-3), Demostene respinge la richiesta di consegnarsi, formulata in tono cortese e con la promessa di non subire maltrattamenti; quando Archia comincia a minacciarlo, l'oratore osserva: «Ora parli come da un tripode macedone (vῦν ... λέγεις τὰ ἐκ τοῦ Μακεδονικοῦ τρίποδος, *scil.*, ora dai voce alla tua vera natura), mentre prima recitavi». Il richiamo si coglie, mi sembra, solo pensando all'abuso' macedone del tripode delfico attribuito ad Alessandro nell'episodio qui in discussione.

1. 1948, II, 338-46.

2. I (*Dem.*), fr. 7, col. XXXII, 4-5: una connessione con la sanzione di 'invincibilità' ricevuta a Delfi era stabilita da H. BERVE, «Gnomon» 5 (1929), 370-86 (376 n. 2), ed è stata poi ripresa, dopo l'intervento di Tarn, da PARKE – WORMELL 1956, I, 240; HAMILTON 1969, *ad loc.*; GOUKOWSKY 1978-81, I, 282 n. 62. Sulla 'richiesta' di onori divini nel 324 *infra*, par. 2.2.

3. Si vd. la panoramica dello stesso Tarn (342-3) e di PFISTER 1964, 39-47 (secondo cui l'epiteto non è anteriore al 324 e all'attestazione in Iperide), e le considerazioni di GOUKOWSKY 1978-81, I, 60 ss.; sulle monete di Alessandro con Atena e Nike vd. anche S. PERLMAN 1965, 64-5.

4. Ancora più vago Q. Curt. IV 7, 27, che attribuisce a Siwah la promessa di invincibilità.

5. XVII 93, 4, ricordato a p. 207 n. 5, con richiamo alle assicurazioni ricevute sia a Delfi, sia a Siwah (il re ricorda come τὴν μὲν γὰρ Πυθίαν ἀνίκητον αὐτὸν ὀνομακέναι, τὸν δὲ Ἄμμωνα συγκεχωρηκέναι τὴν ἀπάσης τῆς γῆς ἔξουσίαν). Ancora meno significativi sono gli echi dell'aneddoto nelle tradizioni tarde di cui alla stessa n. Per una comune origine clitarchea dei due passi di Diodoro e del racconto plutarco del racconto di incontro con la Pizia (deduzione, quest'ultima, piuttosto meccanica) è HAMMOND 1983, 43-4, 63-4; 1993a, 29.

6. 1948, II, 339 (*contra*, HAMILTON 1969, *ad loc.*). Un più generico consenso alla notizia plutarca si legge in RADET 1925, 58, mentre i confronti suggeriti dal VALLOIS (1931, 337-8) tra questa e la strofa IX del peana a Dioniso di Filodamo di Scarfea si basano su una ricostruzione di quest'ultima del tutto indimostrabile (*supra*, 172 s.). LEVI, che ammetteva come detto la storicità della visita di Alessandro a Delfi, giudicava il racconto plutarco un adattamento *ex eventu* di «frasi augurali più o meno convenzionali» pronunciate dalla Pizia (*Introduzione*, cit., 211).

7. Bibl. essenziale alle nn. 2 e 3.

Sul piano del formarsi della tradizione, resta da indagare il rapporto tra l'episodio riferito da Plutarco ad Alessandro e uno, molto simile, narrato da Diodoro a proposito del *leader* focese Filomelo. Nell'analisi di L. Prandi, quest'ultimo fu inventato dalla propaganda filomacedone per screditare i nemici dei Macedoni nella terza guerra sacra, e successivamente rifunzionalizzato da autori di tendenza opposta per combattere il *tópos* della εὐσέβεια di Alessandro<sup>1</sup>. Il rapporto di derivazione tra la tradizione su Filomelo e quella su Alessandro non può in realtà essere definito con certezza: già Tarn aveva osservato a ragione che esso è perfettamente reversibile, vista l'impossibilità di risalire con sicurezza alle fonti primarie di Plutarco e di Diodoro nella circostanza, e aveva inoltre sottolineato differenze strutturali e di dettaglio tra i due racconti<sup>2</sup>. Di fatto però, quale che sia il corretto rapporto cronologico tra le due varianti e a dispetto delle differenze invocate da Tarn, resta il tratto comune della ὕβρις; e, riconducendo alle giuste dimensioni il rapporto tra l'aneddoto plutarco e la ricca tradizione su Alessandro ἀνίκητος, sembra inevitabile cercare le radici del primo nella tradizione *ostile* al re. In questo la Prandi ha certamente ragione: non a caso gli echi più o meno diretti del racconto plutarco recuperabili nella tradizione letteraria non si limitano al versante positivo della sanzione delfica alla invincibilità di Alessandro<sup>3</sup>, ma colgono anche, almeno in un caso, il versante negativo della ὕβρις; condannata<sup>4</sup>.

Tornando ai dati concreti che è possibile recuperare, è tutt'altro che improbabile che una consultazione dell'oracolo ci sia stata durante la visita di Alessandro a Delfi nel 336, l'unica nota in modo circostanziato<sup>5</sup>. È almeno possibile, allora, collegare a quest'episodio, in sé certamente storico, altre notizie di responsi pitici sparse nella tradizione su Alessandro, e meno scopertamente 'costruite'. L'ipotesi è stata già avanzata a proposito di un ammonimento delfico a guardarsi da «insidie» in Macedonia, che Giustino cita parlando dell'ultimo periodo di vita del re, ma in realtà senza alcun riferimento a un episodio o a un momento precisi (XII 2, 3). La stessa genericità delle parole attribuite alla Pizia in questa circostanza, oltre a essere un possibile indizio di autenticità, permette di riferire l'episodio a qualunque momento della vita del sovrano: e gli inizi del suo regno, quando la situazione in Macedonia

1. L'aneddoto su Filomelo è in Diod. XVI 27, 1. Il focese, già padrone del santuario, vorrebbe un responso sull'esito della guerra anfizionica e, di fronte alle resistenze della Pizia, si prepara a usare la forza, ottenendo dalla profetessa il commento: «Puoi fare ciò che vuoi» (ὅτι ἔξεστιν αὐτῷ πράττειν ὃ βούλεται), interpretato come *omen* favorevole. Cfr. PRANDI 1990, 347-8; una dipendenza dell'aneddoto su Alessandro da quello su Filomelo era sostenuta già da PARKE – WORMELL 1956, I, 224 e 240; II, n° 261, che ritenevano però autentico l'episodio relativo al *leader* focese (così anche FONTENROSE 1978, H20).

2. 1948, II, 345-6, nel contesto di una interpretazione che salva la storicità dell'episodio relativo ad Alessandro e respinge l'analogo aneddoto su Filomelo. Quest'ultimo è giudicato «only an excrescence which has no logical place in the career of Philomelus»: ma, come si è visto, le argomentazioni di Tarn a difesa della storicità dell'episodio di Alessandro non convincono. Le differenze tra le due varianti ricordate dallo stesso studioso riguardano i particolari del *dies nefastus*, assente nel passo diodoreo (diversa interpretazione in SORDI 1969, *ad loc.*), e dell'esplicito uso della forza, attribuito al solo Filomelo; il carattere più ambiguo e più canonicamente 'oracolare' delle parole dette a Filomelo e lo stesso significato dell'una e dell'altra frase (peraltro non mi sembra che l'espressione diodorea di cui alla n. prec. possa tradursi «I am in your power»); l'attribuzione al solo Filomelo di «propaganda purposes» legati all'oracolo. Le affinità sono in ogni caso difficilmente negabili.

3. *Supra*, 207 n. 5 e 208 n. 5.

4. Ps. Callisth. I 45, su cui *infra*, 218 n. 3.

5. *Infra*, 218 ss. È noto peraltro che i responsi potevano essere richiesti anche per interposta persona (cfr., e.g., l'aneddoto, sia pure fittizio, su Filippo e Cherone di Megalopoli di cui a p. 139 n. 3).

è tutt'altro che sotto controllo e quando si pone, come detto, l'episodio *storico* della visita a Delfi del 336, sono un contesto particolarmente attraente<sup>1</sup>.

Allo stesso si potranno allora riferire, almeno in via ipotetica, altre due notizie di indicazioni oracolari ricevute da Alessandro, sebbene in nessuno dei due casi le fonti nominino espressamente Delfi. La prima viene da Arriano ed è relativa all'esecuzione di sacrifici nel 326, di ritorno dall'India e alla vigilia della suddivisione dell'esercito in tre parti, a dèi πάτριοι ἢ μαντευτοί (*Ind.* 18, 11). Il confronto con una più esplicita indicazione dello stesso Arriano a proposito di un episodio analogo del 325, sull'Indo, suggerirebbe di pensare piuttosto all'oracolo di Siwah<sup>2</sup>, ma l'alternativa-Delfi non è da escludere. Che una parte della tradizione conoscesse – e forse sottolineasse, come vedremo – l'esistenza di indicazioni oracolari delfiche relative appunto al campo dei *sacra* è del resto suggerito dalla seconda notizia che ci accingiamo a discutere. In questo caso, infatti, la cronologia dell'episodio esclude la possibilità di un riferimento a Siwah, e la genericità dell'indicazione oracolare lascia pensare a Delfi: si tratta del contrasto tra Alessandro e i Tirii, che determina il durissimo assedio della città (332/1), alla cui radice le fonti superstiti pongono la volontà del re di entrare in città per sacrificare a Eracle-Melqart; Curzio Rufo aggiunge che tale volontà era determinata sia dalla fede di Alessandro nella propria ascendenza eraclide, sia da un responso oracolare<sup>3</sup>. La possibilità che il richiamo sia a Delfi è stata già considerata<sup>4</sup>.

G. Radet, in particolare, attribuiva nella sua ricostruzione grande valore ai toni 'apollinei' che la narrazione dell'assedio di Tiro assume nello stesso Curzio Rufo, ma anche in Diodoro e Plutarco. Tutti e tre riportano la storia di Apollo che appare in sogno o in visione a uno o più abitanti della città assediata e dichiara di voler partire o passare al nemico<sup>5</sup>; comune è anche il particolare dell'incatenamento della statua del dio da parte dei Tirii, che cercano così disperatamente di trattenerlo<sup>6</sup>. Da un altro passo di Diodoro, che cita Timeo, sappiamo che si

1. PARKE – WORMELL 1956, II, n° 272 = FONTENROSE 1978, Q219. Giustino cita l'oracolo elencando i presagi sfavorevoli per il re macedone e per Alessandro il Molosso: PRANDI 1990, 349-50 ha suggerito che gli uni e gli altri siano da riferire al periodo precedente la spedizione dell'epirota in Italia, ma che la tradizione sul macedone si sia diffusa dopo la sua morte, con le voci che lo volevano ucciso da un veleno venuto, appunto, dalla Macedonia (Diod. XIX 11, 8; Plut., *Al.* 72, 2; Q. Curt. X 10, 14-18; Iust. XII 13-14: cfr. già PARKE – WORMELL, *loc. cit.*); ma è ancora la Prandi a suggerire la possibilità, a mio parere reale, di un responso *autentico*, che andrebbe in tal caso riferito ai primi, convulsi anni di regno e dunque, presumibilmente, alla visita a Delfi nel 336; per un'origine solo ellenistica della tradizione su avvelenamento e oracolo connesso, e in part. per una derivazione di Trogo-Giustino, qui, dal biografo Satiro è invece HAMMOND 1983, 110-1.

2. Arr. VI 19, 4, parallelo invocato da TARN per riferire all'oracolo di Ammone anche il responso di cui a *Ind.* 18, 11 (1948, II, 351 n. 5, 354 n. 4). La scelta è aperta anche nel caso dei sacrifici all'Atena di Lindo offerti «secondo un oracolo», nella registrazione della cronaca del santuario rodio, dopo la vittoria di Gaugamela (*FGrHist* 532 F 1, C, 38: il rinvio cronologico è dato sia dalla datazione sacerdotale, sia dall'indicazione che la dedica è offerta da un Alessandro κύριος γε[ν]όμενος τῶς Ἀσίας).

3. IV 2, 3 (e più in generale ai §§ 1-5). Le altre fonti sono Diod. XVII 40, 3; Arr. II 15, 7 (e 24, 5 per la registrazione, al momento della presa della città, della presenza di θεωροί cartaginesi venuti a celebrare un rito tradizionale in onore di Eracle: sul particolare cfr. Q. Curt. IV 2, 10); Iust. XI 10, 10-11.

4. RADET 1925, 51-8 (*Tyr., Delphes et l'Apollon de Gêla*); PARKE – WORMELL 1956, I, 243 n. 18; su Eracle e Alessandro, in relazione all'episodio di Tiro, ma senza attenzione specifica agli aspetti qui in esame, essenziale HUTTNER 1997, 96 ss., con bibl.

5. Diod. XVII 41, 7-8; Q. Curt. IV 3, 21-22; Plut., *Al.* 24, 6-7. Il sogno, quasi speculare, di Alessandro, in cui Eracle lo soccorre nella presa della città è in Arr. II 18, 1; Q. Curt. IV 2, 17; Plut., *Al.* 24, 5.

6. Non convince il suggerimento di RADET di vedere un'allusione al medesimo 'tradimento' del dio anche

trattava di un colosso di bronzo sottratto dai Cartaginesi a Gela al momento della presa della città, nel 405, e successivamente inviato a Tiro; i Geloï a loro volta l'avevano consacrato seguendo un oracolo, pure presumibilmente delfico: donde l'offesa arrecata al dio sia dai Cartaginesi nel portare via la statua, sia dai Tirii nell'accettarla in dono<sup>1</sup>. Diodoro e Curzio Rufo, ma anche Arriano, nell'insistere sulla 'liberazione' dell'Apollo geloo, sull'attribuzione ad esso dell'epiteto di φιλαλέξανδρος, sulle successive celebrazioni dell'evento da parte dei Greci, nonché in generale sull'εὐσέβεια del re – che tra l'altro si affretta a compiere i progettati sacrifici in onore di Eracle-Melqart pure, come si è visto, presumibilmente suggeritigli da Delfi –, risentono evidentemente di una tradizione attenta ad esaltare, in questa fase della spedizione asiatica, i comportamenti ortodossi del re, la sua attenzione a gestire i *sacra* in una forma corretta e tradizionale, il suo persistente e ostentato rispetto per le regole e per una sensibilità religiosa squisitamente *greca*<sup>2</sup>.

La candidatura di Callistene come fonte di tale rappresentazione si impone come la più credibile: sostenuta già da Radet, essa non è stata poi ripresa da L. Prandi, che pure ha opportunamente insistito sulla forte presenza dell'elemento apollineo nella rappresentazione delle imprese di Alessandro data dallo storico di Olinto<sup>3</sup>. La Prandi ha bene individuato, nell'insistenza sul legame privilegiato Alessandro-Apollo che si recupera dai frammenti dello storico, un *leit-motiv* di quella *reductio ad Graecos* che fu certamente la cifra ideologica delle *Ἀλεξάνδρου πράξεις*. Meno mi convincono, nelle pagine della Prandi, la presa di distanza dalla tradizionale definizione di Callistene quale 'storico ufficiale' della campagna d'Asia<sup>4</sup> – forse schematica, ma difficilmente contestabile – e soprattutto il tentativo di opporre all'enfasi 'apollinea' di Callistene una sistematica e deliberata rinuncia di Alessandro al patrocinio del dio di Delfi. La studiosa insiste sulla povertà e complessiva inaffidabilità della tradizione sugli oracoli delfici per Alessandro: ma abbiamo visto come questo complesso di notizie non possa essere respinto in blocco (quanto alla 'povertà', ne indagheremo in seguito, in un'altra prospettiva, i significati e le ragioni). Ancora la Prandi enfatizza, almeno a partire dall'episodio della sosta a Ilio e dunque dalle primissime fasi della στρατεία, una devozione 'speciale' di Alessandro per Atena, che è certamente da ammettere ma che da sola non significa, a mio parere, un rifiuto programmatico di Apollo o di altri *sponsors* divini. Meno

nella notizia di Iust. XI 10, 14 secondo cui la città fu presa *per proditionem* (1925, 53); nello stesso studio, convince invece la difesa di alcuni particolari della tradizione, ivi compreso quello dell'"incatenamento" della statua, per il quale lo studioso cita diversi riscontri (53-4).

1. Diod. XIII 108, 4 (= *FGrHist* 566 F 106): secondo Timeo la statua fu recuperata nello stesso giorno e alla stessa ora di quando i Cartaginesi l'avevano sottratta. La variante di un'origine siracusana della statua, riportata da Q. Curt. IV 3, 22, è meno argomentata della ricca notizia timaica registrata da Diodoro, sulla quale (con particolare riguardo al valore del sincronismo prima citato) cfr. in part. R. VATTUONE, *Sapienza d'Occidente. Il pensiero storico di Timeo di Tauromenio*, Bologna 1991, 129-30 e n. 19, 298-9, 332.

2. La sollecita esecuzione dei sacrifici per Eracle dopo la fine dell'assedio è registrata da Diod. XVII 46, 6; Arr. II 24, 5-6 menziona agoni accanto ai sacrifici e sottolinea come il conquistatore risparmiasse chi si era rifugiato nei templi, nonché i θεωροί cartaginesi di cui a p. 210 n. 3 (cfr. anche Q. Curt. IV 4, 13-14). Le celebrazioni da parte greca della 'liberazione' dell'Apollo geloo sono invece registrate da Timeo-Diodoro nel brano di cui alla n. prec. La consultazione dell'oracolo delfico prima di una campagna militare era pratica diffusissima, per lo più allo scopo di conoscere in anticipo l'esito dell'impresa (εἰ νικήσουσιν: PRITCHETT 1971-91, III, 304 ss., con ricca casistica).

3. RADET 1925, 53; PRANDI 1985, 82 ss., 107 ss.; EAD. 1990, 362-5.

4. 1985, 109-11, e cfr. già TARN 1948, II, 358-9.

ancora si riesce a dimostrare uno scontro Alessandro-Callistene su questo punto. Se è vero, infine, che la sosta al tempio di Atena Iliaca corrisponde alla ricerca di un presagio favorevole *ex Asia*, la successiva dedica alla medesima Atena delle spoglie del Granico non individua, da sola, la volontà di rinfacciare a Delfi il suo passato μηδισμός<sup>1</sup>. Mancano infatti prove autonome di un disinteresse o ostilità di Alessandro per Apollo, e anzi un'intenzione antidelfica come quella individuata dalla Prandi dietro la dedica delle spoglie ad Atena è del tutto inconciliabile con l'ostentato tono panellenico di questa prima fase della spedizione (che è ancora, auspice proprio Callistene *in primis*, l'avventura 'omerica'). Per giunta, proprio attorno ai grandi santuari – indipendentemente dall'atteggiamento da quelli tenuto nel 480 – si era compiuta la ricomposizione del mondo greco dopo la frattura dolorosa del μηδισμός, e della circostanza proprio i Macedoni si erano giovati fra i primi (cap. I, 3): rinfacciare a Delfi quell'episodio imbarazzante sarebbe stato un atto inutile e poco accorto, in contrasto con la politica 'greca' presente e passata dello stato macedone.

Tornando all'episodio di Tiro, due conclusioni mi sembrano possibili: sul piano della tradizione storiografica, la probabile derivazione da Callistene di una rappresentazione che insiste in più punti sulla ortodossia 'apollinea' (e forse specificamente delfica) dei comportamenti di Alessandro<sup>2</sup>; sul piano storico, accogliendo la notizia di Curzio Rufo e sia pure sospendendo il giudizio su quella arrianea relativa ai sacrifici del 326, la possibilità che almeno per la prima parte della spedizione – prima di Siwah, in altre parole – l'indicazione oracolare delfica abbia ufficialmente guidato i comportamenti di Alessandro in materia di *sacra*.

Se così è, l'episodio della visita a Delfi nel 336 è da inquadrare nel contesto di una attenzione del re, nei primi anni del regno e poi della στρατεία asiatica, a mantenere corretti e ortodossi i rapporti con l'oracolo (e più in generale con il grande santuario, ancora nella scia della politica di Filippo). Un'estensione della prospettiva d'indagine – l'esame, cioè, della tradizione sugli interventi della Pizia nella vita pubblica greca in questi stessi anni – non smentisce, mi sembra, questa interpretazione<sup>3</sup>. Il racconto diodoreo della rivolta di Tebe nel 335 (XVII 10, 2-6) contiene in questo senso qualche elemento importante, anche se obiettivamente non semplice da valutare. Due volte esso allude a segnali negativi lanciati da Delfi ai Tebani: tre mesi prima dell'arrivo dei Macedoni e della liquidazione della rivolta, la Pizia interpreta in modo particolarmente negativo per «i Beoti e i loro vicini» l'apparizione di

1. I passi della Prandi, cui rinvio per le fonti, sono cit. a p. 211 n. 3; per una 'punizione' di Delfi vd. 1990, 353 n. 38. La studiosa nega storicità a tutti i responsi pitici per Alessandro qui riesaminati, e vede nell'inconsistenza della tradizione la prova di un sostanziale disinteresse sia del re, sia di Delfi alla divulgazione di una «versione ufficiale» dei loro rapporti (1990, 350; 357 per l'enfasi su Atena). Altrove ho combattuto la datazione al 334 dell'interruzione del tributo locrese al santuario di Atena Iliaca: la vicenda perciò, nella quale l'oracolo delfico ha un ruolo-chiave, non viene in gioco a proposito delle relazioni di Alessandro con i due santuari e più in generale con le due divinità (MARI 1997, 164-7; *supra*, 140 s.). Circa il supposto contrasto con Callistene, la Prandi interpreta l'enfasi dello storico sulle relazioni del re con il santuario di Apollo a Didima come un tentativo di restituire ad Apollo il 'patronato' della στρατεία anche rispetto alla questione cruciale della filiazione divina, per la quale Alessandro avrebbe rifiutato la sanzione di Delfi (1985, 108, e cfr. *infra*).

2. L'episodio, come detto, non è preso in esame dalla Prandi nella sua ricostruzione del tema 'apollineo' all'interno delle *Ἀλεξάνδρου πράξεις*.

3. Per l'applicazione di una prospettiva d'indagine analoga agli anni di Filippo e al *lópos* demostenico della Pizia φιλιππίζουσα cfr. cap. III, 3.3.

una tela di ragno circondata dei colori dell'iride nel tempio tebano di Demetra<sup>1</sup>; all'arrivo dell'esercito macedone, ancora da Delfi viene l'annuncio di un *omen* nefasto, l'apparizione di sangue sulla sommità del ναός costruito dai Tebani ἀπὸ Φωκέων. Quanto possiamo salvare del racconto diodoreo? Poco o nulla del secondo episodio, anche per il *lapsus* evidente e grossolano, ma non facilmente sanabile, relativo all'edificio delfico coinvolto nell'*omen*<sup>2</sup>. Nel primo, invece, la genericità della formulazione oracolare e il suo tono 'medio', sollecito delle sorti tebane ma implicitamente favorevole alla Macedonia, possono forse essere lette (pur con tutta la cautela imposta da questo tipo di tradizioni) come nucleo storico del racconto, amplificato in seguito nei particolari certamente leggendarî dell'apparizione miracolosa<sup>3</sup>. Diodoro vi aggiunge un fatalistico commento circa l'imprudenza dei Tebani, più temeraria che coraggiosa, di fronte ai segni soprannaturali, che torna anche nel più sobrio racconto di Arriano<sup>4</sup>. Nella tradizione sulla rovina di Tebe, si individua più in generale un filone che giustifica l'evento in termini di ἀσέβεια da scontare e/o attenua le colpe di Alessandro verso la città e il suo feroce comportamento verso gli uomini insistendo sulla sua *pietas* verso gli dèi: entrambi i temi sono registrati in Arriano, e soprattutto il secondo conosce una lunga fortuna, che passa per Polibio e arriva fino alla tarda antichità<sup>5</sup>.

1. Il responso pitico è PARKE – WORMELL 1956, II, n° 273 (e cfr. I, 241) = FONTENROSE 1978, Q220. Alcuni particolari del racconto diodoreo tornano in Ael., *var. hist.* XII 57 e Paus. IX 6, 5. Il riferimento è al santuario di Demetra *Thesmophoros* sulla Cadmea (su cui SCHACHTER 1981-94, I, 165-8).

2. Varie ipotesi sono vagliate da GOUKOWSKY 1976, 173, e nessuna appare esente da dubbi: il θησαυρός tebano a Delfi (cui pensavano PARKE – WORMELL 1956, I, 243 n. 21) era stato costruito non per una vittoria sui Focesi, ma dopo la battaglia di Leutra (Paus. X 11, 5: J.-P. MICHAUD, *FD II. Le trésor de Thèbes*, Athènes-Paris 1973, 2 ss.; BOMMELAER 1991, 129-31, n° 124; JACQUEMIN 1999, 60, 354, n° 461); il nuovo tempio di Apollo, in parte effettivamente costruito ἀπὸ Φωκέων, non era però un'impresa esclusivamente o prevalentemente tebana. È possibile, ma non dimostrabile, che il riferimento sia a una dedica dei soli Tebani dopo la terza guerra sacra. Nel riferire l'episodio, peraltro, Diodoro non menziona un intervento diretto dell'oracolo delfico, né nel comunicare l'*omen*, né successivamente nell'interpretarlo.

3. Sulla genericità della formulazione fondano essenzialmente la loro (cauta) fiducia nella storicità del responso BOUCHÉ-LECLERCQ 1879-82, III, 190 e PARKE – WORMELL 1956, I, 241. Questi ultimi lo interpretano anche come una precisa scelta di campo da parte dell'oracolo. Un possibile, ulteriore indizio dell'autenticità di almeno alcuni aspetti della tradizione conservata da Diodoro è il riferimento a un ancor più ambiguo responso emesso dall'«oracolo patrio dei Tebani» (Apollo Ismenio), che vide nell'*omen* della tela di ragno ἄλλω κακόν, ἄλλω ἄμεινον (su questo secondo responso e sulla tecnica oracolare relativa vd. BOUCHÉ-LECLERCQ 1879-82, III, 220; M. HOLLEAUX, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, I, Paris 1938, 195-209). È forse ipercritica l'ipotesi di FONTENROSE che si trattasse in origine delle due parti di un indovinello, poi trasformato in oracolo e adattato alla tradizione sulla fine di Tebe (1978, 82-3).

4. Diod. XVII 10, 5-6; Arr. I 9, 6-8. Il τόπος, ben noto, richiama la condanna eschinea dell'atteggiamento ateniese prima di Cheronea, fomentato da Demostene (III 130-131, su cui cap. III, 3.3; al § 133 l'oratore estende alla triste fine di Tebe la sua interpretazione moralistica). Rinvio all'analisi recente della PRANDI per una convincente negazione dell'origine clitarchea dei capp. diodorei sulla presa di Tebe e l'ipotesi dell'utilizzo in questa sezione di una 'fonte per la storia ellenica' che la studiosa identifica con Duride (1996, 88 ss., con bibl. prec.); per la possibile derivazione, almeno parziale, del passo arriano da Tolomeo e/o Aristobulo cfr. BOSWORTH 1980-95, I, 84-5; HAMMOND 1993a, 207-10.

5. Diod. XVII 13, 6 limita agli alleati greci di Alessandro il saccheggio dei templi tebani, e l'assoluzione dei Macedoni è ancora più esplicita in Arr. I 8, 8; la notizia della vendita come schiavi degli abitanti liberi πλὴν ἱερῶν è in Ael., *var. hist.* XIII 7 e nello stesso Arr. I 9, 9. La *pietas* di Alessandro a Tebe è celebrata da Polyb. V 10, 6-7, e il filone è ben vivo in età tarda: cfr. da un lato le sobrie considerazioni di Suid., s.v. Ἀλέξανδρος, dall'altro le problematiche tradizioni su un progetto di ridare vita alla città in cui Alessandro appare più o meno direttamente coinvolto, in relazione a un oracolo delfico (Ps. Callisth. I 47; Tzetz., *hist. var. chil.* VII 418-440:

In questo caso, diversamente che per l'assedio di Tiro, non si riesce a individuare un preciso interesse storiografico per una iniziale 'ortodossia delfica' di Alessandro: per cui non mi inoltrerò ulteriormente su questo terreno. In termini di *Realien*, invece, se Diodoro e (implicitamente) Arriano conservano una tradizione in parte attendibile, ne ricaviamo l'immagine di un oracolo delfico prudente e dimesso, molto simile a quella che abbiamo ricostruito, in presenza di testimonianze più ricche, per gli anni di Filippo. Complessivamente, le scarse notizie di cui disponiamo per questo periodo individuano una tendenza dell'oracolo a circoscrivere sempre più il proprio raggio d'azione a faccende locali e di scarsa o nessuna risonanza politica<sup>1</sup>. Il caso tebano (se storico) è un'eccezione solo apparente, giacché la presa di posizione dell'oracolo, sia pure prudentemente espressa, è in ogni caso netta in favore dei Macedoni. Quanto ai rapporti con Atene, ho verificato nell'ambito oracolare la sostanziale attendibilità della tesi di Parke di una preferenza ateniese per Dodona motivata da scarsa fiducia nell'imparzialità di Delfi, e viceversa respinto, su un piano più generale, il suggerimento di Croissant di un'Atene vittoriosamente impegnata a difendere o allargare i propri spazi nel grande santuario<sup>2</sup>. Una conferma a questa ricostruzione viene, per gli anni di Alessandro, da una notizia di Pausania che ci mostra Atene contemporaneamente in conflitto con Olimpia e con Delfi: nel 332 il pentatleta ateniese Callippo è accusato di aver vinto a Olimpia corrompendo gli avversari ed è multato dagli Elei (evidentemente, dagli Ἐλληνοδίκαί); gli Ateniesi presentano ricorso, patrocinati da Iperide (non a caso, il più radicale degli antimacedoni è costantemente presente nelle vertenze che in questi anni coinvolgono la sua città in materia di santuari di interesse e frequentazione 'internazionali'<sup>3</sup>); la multa, ribadita dai giudici di Olimpia, non viene pagata, e Atene è punita con l'esclusione prima dalle gare olimpiche, poi dalla consultazione dell'oracolo delfico<sup>4</sup>. Quest'ultima sanzione, secondo Parke e Wormell emanata spontaneamente<sup>5</sup>, individua un caso senza confronti di intervento

---

PARKE – WORMELL 1956, II, n° 508 = FONTENROSE 1978, Q221) o nella tradizione sul suo 'testamento' (*Epit. Mett.* 120; Ps. Callisth. III 33, 7-8: cfr. MERKELBACH 1954, 149 e n. 2; HECKEL 1988, 70, per il collegamento del tema al dibattito politico dell'età di Cassandro). Diverso il quadro di Paus. IX 25, 10, che registra un saccheggio del *Kabeirion* tebano da parte dei soldati di Alessandro: sulla notizia è scettico GOUKOWSKY 1976, *ad* Diod. XVII 13, 6, mentre l'archeologia attesta soltanto l'interruzione nell'uso del santuario (extraurbano) in coincidenza con la distruzione della città (SCHACHTER 1981-94, II, 79); sul complessivo giudizio di condanna dell'egemonia macedone già di Filippo e Alessandro in Pausania e le sue possibili ascendenze cfr. D. MUSTI, in MUSTI – TORELLI 1982, XLIX ss.; BEARZOT 1992, 37-46. In generale sui diversi τόποι sulla fine di Tebe (quello che colpevolizza la città, su cui insisto qui, e quello 'patetico', che esaspera viceversa le colpe di Alessandro) nella tradizione contemporanea ai fatti e sul loro sviluppo tardo cfr. l'analisi di C. JOUANNO, «Ktema» 18 (1993), 245-58.

1. Così nella ricostruzione di BOUCHÉ-LECLERCQ 1879-82, III, 188, 191 ss.; PARKE – WORMELL 1956, I, 241, 244, che mi pare confermata dall'indagine sull'età di Filippo (cap. III, 3.3: esemplare, a mio parere, il caso del tributo locrese interrotto senza consultazione di Delfi) e di Alessandro.

2. Cap. III, risp. 138 ss. (con alcuni *distinguo* rispetto a PARKE 1967, 139 ss.) e 176.

3. Iperide difende gli interessi della città nella vertenza con i Delii per l'amministrazione dei loro santuari, di fronte all'anfizionia delfica (cap. III, 3.2); prende posizione nel conflitto tra Atene e Olimpiade a proposito delle donazioni allo Zeus di Dodona (*infra*, 255 n. 1) e nella polemica sul culto tributato agli uomini e sottratto agli dei per 'empia' volontà dei Macedoni (2.2). I grandi santuari restano un tema cruciale della polemica politica in Grecia, sia pure in uno scenario profondamente mutato rispetto alla situazione ancora fluida degli anni 346-338, epoca delle polemiche di Demostene sulla preponderanza macedone a Delfi.

4. Paus. V 21, 5-6; cfr. Hyper. fr. 111-112 BLASS – JENSEN<sup>3</sup>; la notizia di un successo del patrocinio di Iperide in [Plut.], *Vit. X orat.*, *Hyper.*, 850 B sembra inaccurata.

5. 1956, I, 244; il responso è II, n° 274 = FONTENROSE 1978, H75.



di Delfi a tutela del regolamento *interno* di un altro grande santuario: l'insolito asse creatosi nell'occasione piega, alla fine, la resistenza ateniese, ed è per noi una conferma importante delle tensioni che, dopo le ruggini degli anni di Filippo, ancora dividono Atene da Delfi<sup>1</sup>. Il confronto con la vicenda delle proteste di Olimpiade per l'«invadenza» ateniese a Dodona, d'altra parte, suggerisce addirittura la possibilità di individuare una politica macedone di intervento diretto se non sistematico – molto più che negli anni di Filippo – *contro* il peso di Atene nei santuari maggiori<sup>2</sup>.

Tornando al tema specifico che stiamo qui indagando, mi sembra di poter individuare un incrinarsi progressivo delle relazioni tra Alessandro e l'oracolo di Delfi piuttosto che un reciproco disinteresse *ab origine*: e la frattura è naturalmente la radice ultima delle successive deformazioni della tradizione sull'incontro del 336, cui si accennava in precedenza. Il momento di svolta coincide, è evidente, con l'emergere della questione della filiazione divina. Anche in questo caso, il piano della realtà storica e quello della rappresentazione storiografica si intrecciano strettamente: più che mai si impone nell'indagine uno sforzo di *distinzione*, i cui risultati appaiono però più che mai nebulosi. Il nostro punto di avvio è, ancora, la rappresentazione «apollinea» della *στρατεία* macedone nell'opera storica di Callistene. Come l'indagine della Prandi ha mostrato, anche nel racconto della trasferta di Siwah lo storico insisteva su Apollo come principale *sponsor* divino di Alessandro: suoi i corvi che guidano i Macedoni, durante una tempesta di sabbia, verso il santuario di Ammone, suo il riconoscimento ufficiale dell'origine divina emesso a Didima e comunicato al re a Menfi<sup>3</sup>. Non ha qui molta importanza – ed è sostanzialmente impossibile – stabilire se Callistene desse al responso di Apollo Didimeo addirittura la priorità assoluta fra quelli che sanciscono la filiazione divina di Alessandro<sup>4</sup>. È invece estremamente significativo il suo silenzio su un

---

1. Sempre Pausania informa che dalla multa sono erette sei statue di Zeus nell'Altis, e registra l'analogo esito di una vicenda simile che aveva coinvolto nel 388 il pugile tessalo Eupolo: probabilmente la sanzione era fissa. Su Callippo GARDINER 1910, 134; MORETTI 1957, n° 460; sul possibile significato della vicenda nell'ambito dei rapporti Atene-Delfi PARKE 1967, 142-3; HABICHT 1995, 31, e, per la «provincializzazione» dell'oracolo di cui s'è detto, PARKE – WORMELL 1956, I, 244; sulla vicenda nel contesto dei rapporti Atene-Elide sotto Alessandro, infine, ENGELS 1989, 189; I. WEILER in A.D. Rizakis (a cura di), *Achaia und Elis in der Antike*. Symposium Athen 1989, Athen 1991, 87-92. In generale sui casi di corruzione nei giochi panellenici cfr. C.A. FORBES, «CJ» 47 (1951-52), 169-73, 202-3.

2. Hyper. III (*Eux.*) 24-25: sulla vicenda, già menzionata e databile agli anni tra il 330 e il 324, *infra*, 255 n. 1.

3. Per il viaggio a Siwah cfr. *FGrHist* 124 F 14b (*ap.* Plut., *Al.* 27, 1-4): sul particolare dei corvi, giudicato un semplice *tópos* da HAMILTON 1969, *ad loc.*, PRANDI 1985, 159-61. Nel F 14a (da Strab. XVII 1, 43, 814 C.) Callistene mette a confronto la tecnica oracolare di Siwah con quella di Delfi; questo stesso passo contiene il riferimento ai responsi di Apollo Didimeo e della Sibilla di Eritre che sanciscono l'origine divina di Alessandro (oltre a comunicare una serie di profezie palesemente *ex eventu*, di cui possiamo ammettere la storicità solo ipotizzando una formulazione originaria ben più vaga, con BADIAN 1981, 47 n. 24 e PARKE 1985a, 62-3). A Eritre è attestato un culto e un sacerdozio «del re Alessandro» dall'età ellenistica a quella imperiale: fonti e bibl. in HABICHT 1970<sup>2</sup>, 20, che discute anche del possibile rapporto con il riconoscimento della filiazione divina da parte della Sibilla; l'ipotesi di uno sviluppo analogo a Didima è di FONTENROSE 1988, 168 e 174, ma è sprovvista di prove autonome.

4. Possibilità prudentemente considerata da PRANDI 1985, 163; secondo FONTENROSE 1988, 168 l'oracolo milesio sarebbe stato effettivamente il primo a pronunciarsi. Da Arriano risulta che Alessandro si fermò a Menfi sia prima, sia dopo il soggiorno a Siwah (III 1, 4; III 4, 5 – 6, 1); nel fr. di Callistene il rapporto cronologico tra i messaggi da Didima e da Eritre e l'annuncio di Siwah non è definito in modo netto (cfr. PRANDI, *loc. cit.*): nel resto della tradizione, però, è qui che Alessandro riceve la rivelazione della filiazione divina; inoltre, da Arr. III 5, 1 sappiamo che nel secondo soggiorno a Menfi Alessandro incontrò varie delegazioni, e possiamo pensare anche a

qualsiasi intervento di Delfi: tanto più significativo se pensiamo ai probabili, diretti rapporti dello storico con il clero delfico e al suo indubbio interesse per le sanzioni apollinee all'impresa di Alessandro. Quest'ultimo è confermato nella circostanza, come si diceva e come ha ben messo in risalto la Prandi, dall'enfasi sull'intervento dell'oracolo di Didima, che avrebbe ripreso la sua attività dopo un silenzio che durava dai tempi di Serse: acuto è anche il suggerimento della studiosa che Callistene, coerentemente con le proprie convinzioni e la propria visione 'panellenica' dell'impresa d'Asia, abbia avuto un ruolo di primo piano nei contatti diplomatici con il santuario milesio<sup>1</sup>.

Il silenzio di Callistene su un intervento di Delfi è particolarmente indicativo, tanto più che si recupera, forse, la flebile traccia di una tradizione sorta contemporaneamente o poco dopo e nella quale, invece, la Pizia è chiamata in causa a sanzionare il legame speciale tra Alessandro e Zeus-Ammon. Mi riferisco all'aneddoto plutarco di Filippo che spia Olimpiade e il serpente (allusivo antefatto alla nascita di Alessandro), ricevendone dall'oracolo di Delfi la previsione della perdita dell'occhio e l'invito a «sacrificare ad Ammon e venerare questo dio sopra ogni altro». Un racconto grossolanamente *ex eventu*, ma nel quale proprio l'interesse per Ammon ha suggerito a Parke e Wormell un'origine precoce: esso può esser venuto a Plutarco dalla stessa propaganda di Alessandro e, in forma più o meno mediata, dalla prima generazione dei suoi storici<sup>2</sup>. L'indicazione è forse confermata dal richiamo solo indiretto alla questione scottante della genesi di Alessandro, e dall'attribuzione a Delfi di un ruolo decisamente defilato nella vicenda: neanche in questo caso si tratta di un'approvazione

delegazioni dei due santuari, che avrebbero così semplicemente confermato l'indicazione di Ammon (TÄGER 1957-60, I, 197-8; BADIAN 1981, 45-7; per HABICHT 1970<sup>2</sup>, 23 si trattò invece di responsi indipendenti fra loro).

1. 1985, 107-8; 1990, 363 ss. Su Callistene a Delfi qui 166 ss., 295 s., 306. Nel F 14 Callistene sostiene che l'oracolo didimeo non aveva più emesso responsi ἐξ ὅτου τὸ ἱερόν ὑπὸ τῶν Βραγχιδῶν σεσύλητο ἐπὶ Ξέρξου περσισάντων, così attribuendo il saccheggio del santuario all'età di Serse, contro Herod. VI 19, 3-4 che parla invece di Dario e tace di una eventuale responsabilità dei Branchidi (su cui Strab. anche a XIV 1, 5, 634 C.); per la presa della città Callistene seguiva invece la cronologia erodotea (*FGrHist* 124 F 30, da Strab. XIV 1, 7, 635 C.). Sul rapporto tra le due versioni K.O. MÜLLER, *Kleine deutsche Schriften*, Breslau 1847-48, II, 540-1; MOGGI 1973, 32-5; T.S. BROWN, «AJPh» 99 (1978), 64-78; PRANDI 1985, 83-5; esauriente confronto con i dati archeologici in TUCHELT 1988 (in part. 430). Il F 14 menziona il 'tradimento' dei Branchidi, taciuto da Erodoto, ed è quasi certo che Callistene narrasse anche la sanguinosa punizione inflitta da Alessandro in Battiana ai loro discendenti, ricordata con toni diversi da Strab. XI 11, 4, 517-518 C.; Ael., fr. 54 HERCHER = 57 DOMINGO – FORASTÉ; Q. Curt. VII 5, 28-35; Plut., *de sera num. vind.* 12, 557 B (sul rapporto di queste fonti con Callistene opinioni diverse in TARN 1948, II, 274; PARKE 1985a; 1985b, 38-9; PRANDI 1985, 86): l'episodio di certo quadra con l'idea di Alessandro vendicatore dei sacrilegi persiani, centrale nell'opera di Callistene. Sulla storicità del massacro, è infondato lo scetticismo di Tarn (272-5), che liquida come falsa l'intera storia dei rapporti di Alessandro col santuario milesio: si vd. piuttosto le equilibrate analisi di PARKE 1985a (sul massacro) e TUCHELT 1988, che ammette la sospensione dei responsi oracolari a Didima fino all'età di Alessandro ma, su base archeologica, esclude una parallela cessazione di tutte le attività del santuario e pensa a una distruzione solo parziale. Sul rapporto causale e cronologico tra l'appoggio di Didima ad Alessandro, la richiesta più o meno velata, in cambio, di finanziamenti per ricostruire il santuario e l'effettiva esecuzione dei lavori cfr., oltre a Tuchelt, HAUSSOULLIER 1902, 3-6; PARKE 1985b, 42-3; FONTENROSE 1988, 15-6, 172. Quanto al responso da Eritre, per Strab. XIV 1, 34, 645 C. fu emesso da una comune sacerdotessa, non dalla Sibilla, che aveva abbandonato Eritre da tempo (cfr. BADIAN 1981, 46-7 e n. 24).

2. Riferimenti e bibl. a p. 139 n. 3. Parke e Wormell (1956, II, n° 269) sottolineano come il legame privilegiato tra Alessandro e Ammon sia il motivo centrale del racconto, come tale direttamente derivato dalla propaganda del re; ovviamente anche il particolare della perdita della vista, nonostante il suo carattere topico, è *ex eventu*: Filippo perse un occhio nell'assedio di Metone nel 355/4 (fonti in HAMMOND – GRIFFITH 1979, 257 n. 2; inaccurata la notizia di Parke e Wormell sull'episodio). Per l'origine precoce della tradizione è anche HAMMOND 1993a, 17-8.

esplicita (quella che manca nelle pagine di Callistene), ma solo di una sorta di appoggio *ante litteram* al legame Alessandro-Ammone, trasferito in un'epoca precedente la stessa nascita del sovrano. In questo senso è istruttivo il confronto con la tradizione più tarda, che risente ormai di secoli di travisamenti romanzeschi della figura di Alessandro e fissa in forma topica i termini del suo rapporto con Delfi: attribuendo all'oracolo, su sollecitazione degli anfitrioni e apparentemente alla vigilia della spedizione asiatica, una esplicita dichiarazione della divinità di Alessandro, o riconducendo al classico schema apollineo (delfico?) anche la sua attività di fondatore di colonie<sup>1</sup>.

Questo lo stato della tradizione a proposito di interventi di Delfi nel riconoscimento dell'origine divina di Alessandro: Berve non escludeva che tale sanzione, espressamente richiesta, fosse stata rifiutata. Un'ipotesi più prudente, meglio in accordo con l'immagine dimessa dell'autorità e dell'indipendenza dell'oracolo nell'età di Filippo e di Alessandro, è che esso nella circostanza non sia stato neanche consultato. Alessandro si contentò delle parole felicemente ambigue del sacerdote di Ammone e dell'appoggio (semi)spontaneo del santuario didimeo, da tempo in attesa di rilancio<sup>2</sup>. Nella rinuncia all'approvazione di Delfi, registrata dal silenzio di Callistene, è da leggere, più che il timore di un improbabile rifiuto, un inizio di distacco dall'orizzonte panellenico della *στρατεία* e – la contraddizione è solo apparente – un estremo gesto di rispetto per l'etica delfica del rispetto del confine tra umano e divino.

Più avanti, dovendo intervenire nel dibattito ormai acceso sull'opportunità di rendere al re onori divini, lo stesso Callistene avrebbe manifestato la sua fedeltà alla tradizione religiosa greca indicando il modello di Eracle, divinizzato solo dopo morto e – appunto – con il consenso di Delfi (Arr. IV 11, 7). In quel momento la frattura tra il re e il suo storico si andava facendo insanabile, e proprio nel nome dell'aderenza o del distacco dall'ortodossia religiosa. Mi preme qui ribadire che la scelta di Alessandro non fu originaria e coerentemente perseguita, ma progressiva, graduale, in qualche misura sofferta. Se al tempo del viaggio a Siwah Callistene era ancora in grado di mediare – a costo di diplomatici silenzi – tra posizioni che si andavano facendo distanti e possiamo ricostruire anche attraverso i frammenti della sua opera (che era, ancora, la voce ufficiale della *στρατεία*) la sofferta ricerca di alternative alla sanzione delfica della genesi divina del re, nel 327 l'opposizione non è più sanabile, e ormai irreversibile il distacco di Alessandro dall'orizzonte di valori panellenici di cui Callistene era stato interprete.

1. Risp. Socr., *hist. eccl.* III 23, 448 MIGNE (PARKE – WORMELL 1956, II, n° 509 = FONTENROSE 1978, Q218) e Men. Rh., *περὶ Σμυθιακοῦ*, Rh. Gr. III, 444 (su cui M. LOMBARDO 1972, 69 n. 1).

2. BERVE, «Gnomon» 5 (1929), 379. L'oracolo di Siwah era notissimo nel mondo greco, e la scelta fu dettata probabilmente dalla difficoltà, in quel momento, di ottenere una dichiarazione dello stesso tenore da parte di *qualunque* centro oracolare greco (non solo, dunque, da parte di Delfi): così BRACCESI 1978; anche per Siwah, in ogni caso, abbiamo a che fare più con un saluto o una comunicazione riservata che con un autentico responso oracolare (Diod. XVII 51, 1-2; Arr. III 4, 5; Plut., *Al.* 27, 5 ss.; Iust. XI 11 7; Q. Curt. IV 7, 25; diversamente in Strab. XVII 1, 43, 814 C. = Callisth., *FGrHist* 124 F 14a; sulla questione esiste un'ampia bibliografia, a partire dai classici studi di WILCKEN (1928) e BERVE (*art. cit.*): panorama sintetico in HAMILTON 1969, 71-2; GOUKOWSKY 1976, 206-7). Sull'importanza annessa alla conferma del responso di Siwah da parte di un oracolo *greco* vd. comunque le osservazioni di PRANDI 1990, 363-4. È naturale connettere allora il ruolo giocato nella circostanza dall'oracolo didimeo con i progetti di rilancio del santuario, anche se non possiamo parlare della necessità di una sua completa ricostruzione (cfr. 216 n. 1); inoltre ancora Berve faceva notare come la Ionia già ai tempi di Lisandro si fosse mostrata aperta all'introduzione di forme di culto per i mortali, ed era perciò il teatro ideale per la 'conferma greca' al responso di Siwah (*loc. cit.*; per le fonti relative a Lisandro cfr. 228 n. 3).

L'assenza di Delfi, in questo momento, come interlocutore del progetto di divinizzazione è un segnale ancora più forte di quanto non fosse nel 331: e Callistene non trova più spazi per una mediazione ormai impossibile<sup>1</sup>. Al momento della morte di Alessandro, infine, Arriano colloca responsi oracolari che ne confermano l'origine divina, ribadendo poco tempo dopo l'opportunità di rendergli onori in tal senso: Delfi non compare neanche in questo caso, e vedremo del resto che negli ultimi anni di regno di Alessandro e a ridosso della sua morte i rapporti della Macedonia con il santuario peggiorano nettamente<sup>2</sup>.

La tradizione letteraria ha saputo cogliere la portata eversiva della scelta di Alessandro, ma ha compresso le fasi diverse di un cammino lento e complesso nell'unico episodio, altamente simbolico, dell'incontro-scontro con la Pizia: nella versione deformata dell'episodio, di fatto ostile ad Alessandro, riportata da Plutarco, e in un passo suggestivo del *Romanzo* che combina l'eco di quel medesimo atto di ὑβρις e l'eco – più remota ma ugualmente riconoscibile – del richiamo di Callistene all'ortodossia delfica, affidato, qui, ad Apollo in persona<sup>3</sup>.

## 1.2. L'ANFIZIONIA NELL'ETÀ DI ALESSANDRO

Le fonti letterarie non rivelano molto del ruolo dell'anfizionia nella politica greca di Alessandro, e nulla dei rapporti della Macedonia di Antipatro, in assenza del sovrano, con l'associazione<sup>4</sup>. Ne ricaviamo, in tutto, una sola notizia sicura (sia pure di rilievo), quella di

1. Nell'episodio riferito da Arriano, Callistene è portatore, più che di una valutazione filosofica originale, dei valori del pensiero religioso tradizionale: vd. BADIAN 1981, 28-32, 44 (che pensa a un aneddoto in qualche misura 'costruito' pochi anni dopo, nel clima dell'acceso dibattito ateniese sull'opportunità degli onori divini per Alessandro, quando si vide in Callistene un martire della causa); PRANDI 1985, 108 (con giusta enfasi sulla coerenza dell'atteggiamento di Callistene, nel 331 interessato a cercare conferme *greche* al responso di Siwah e nel 327 difensore dell'ortodossia); EAD. 1990, 364-5 (le parole attribuite a Callistene da Arriano confermano indirettamente che il progetto di autodivinizzazione di Alessandro non aveva ricevuto il sostegno di Delfi). Come detto in precedenza, però, non condivido la tesi della Prandi di un distacco *ab origine* tra la posizione di Callistene e quella di Alessandro.

2. Arr. VII 30, 2: va detto peraltro che di nessun oracolo è precisata l'origine. Sui rapporti tra la Macedonia e il santuario nell'ultimo periodo di vita del sovrano e a ridosso della sua morte cfr. *infra*, 3.1; 3.2; 3.3.

3. È il già citato (207 n. 5) Ps. Callisth. I 45: Alessandro pretende un responso dalla Pizia minacciando in caso di rifiuto di portar via il tripode come il suo antenato Eracle, e la voce di Apollo gli ricorda la differenza tra la sua natura umana e quella divina di Eracle (in effetti divinizzato *post mortem*, come sottolinea Callistene nel passo arriano). Nonostante l'interpretazione conciliante della Pizia, che considera beneaugurante l'accostamento con Eracle, il passo è dominato dalla ὑβρις del re: donde il rapporto a mio parere diretto di derivazione (sia pure deformata) dall'episodio a noi noto da Plutarco, ma anche il legame con la posizione 'ortodossa' in materia di apoteosi attribuita da Arriano a Callistene. Una notizia tarda, e non semplice da valutare (Philostr., *vita Apoll.* II 43), 'salva' invece la devozione di Alessandro agli dei di Delfi fino al termine della spedizione, facendo di Apollo delfico e di Atena *Prónoia* i destinatari di due degli altari eretti in India a segnare il limite estremo del cammino macedone in oriente: ma nella lista le divinità 'tradizionali' sono significativamente mescolate al «padre Ammone», ai Cabiri di Samotraccia e al Sole indiano (sugli altari cfr., più genericamente, Diod. XVII 95; Arr. V 29, 1-2; Plut., *Al.* 62, 4; Q. Curt. IX 3, 19; Plin., *nat. hist.* VI 21, 62; sul problema di Atena *Pronaia* o *Prónoia* a Delfi vd. H. von GEISAU, *Pronaia*, n° 1, *RE* XXIII, 1 [1957], 736-9; ID., *Pronoia*, n° 4, *ibid.*, 746-7; JACQUEMIN 1999, 25-6).

4. Anche il passo del discorso di Opis di cui a p. 205 n. 2 non cita l'ingresso nell'anfizionia, ma genericamente la vittoria sui Focesì nel 346 come momento decisivo dell'ascesa macedone nella visione di Alessandro. È forse conseguenza di questa povertà di notizie il relativo disinteresse per il problema negli studi moderni. Un primo e

un riconoscimento da parte del sinedrio anfizionico, alle Termopile, della *hegemonia* del re macedone sui Greci agli inizi del suo regno. Diodoro, che ce la trasmette, la pone nel contesto di un più ampio lavoro diplomatico con il quale Alessandro cerca di consolidare un regno messo in pericolo dalle ambizioni dei rivali alla successione di Filippo e dalle velleità di rivolta dei Greci (XVII 2-4<sup>1</sup>). Dapprima il re riceve delegazioni greche, che invita a mantenere nei suoi confronti la πατροπαράδοτος εὔνοια (2, 2); successivamente, scende di persona a sud dell'Olimpo a rinsaldare i capisaldi dell'egemonia macedone, ovvero, nell'ordine diodoreo, il κοινόν tessalo, che gli rinnova la *leadership* (4, 1; cfr. Iust. XI 3, 1-2)<sup>2</sup>, l'anfizionia, che gli conferma κοινῶ δόγματι «l'egemonia sui Greci» (4, 2)<sup>3</sup>, e infine, dopo gli incontri con delegazioni di singoli stati, la συμμαχία di Corinto, che trasmette ad Alessandro la posizione già detenuta da Filippo, in particolare rispetto all'imminente campagna d'Asia (4, 9)<sup>4</sup>.

Diodoro pone questa serie di avvenimenti sotto l'anno 335/4 (arc. ateniese Eveneto: 2, 1), che è però anche l'anno al quale egli data erroneamente l'ascesa al trono di Alessandro. Questo fatto e la collocazione degli eventi prima dell'esposizione delle campagne in Tracia,

isolato tentativo di far luce sulle relazioni Alessandro-anfizionia alla luce dei testi epigrafici è in KEIL 1897, oggi superato sia nella datazione che nella lettura di questi (cfr. in part. 399-401 per un'erronea interpretazione della rubrica macedone nella lista anfizionica corrispondente a CID II, 32, ll. 41 ss.).

1. Per le due ragioni di insicurezza del trono cfr. risp. 2, 3-6 e 3, 1-5.

2. Alla lettera, Diodoro parla di conferma della πατροπαράδοτος ἡγεμονία τῆς Ἑλλάδος concessa dai Tessali «con decreto comune» (κοινῶ δόγματι, ovvero, propriamente, con un atto ufficiale del κοινόν), nel quadro delle tappe intermedie che preparano ad Alessandro la decisiva sanzione della lega di Corinto (cfr. *infra* nel testo); Giustino dice che egli *exemplo patris dux universae gentis creatus erat*: su un piano giuridico, l'unica spiegazione possibile è che si tratti di rinnovo formale della carica già esercitata da Filippo in *Tessaglia* (ἀρχός: cfr. HELLY 1995, 59-61), e questa soluzione prevale tra gli studiosi (discussione e bibl. in HELLY 1995, 59-66, la cui opinione è invece che si tratti di attribuzione ad Alessandro da parte dei Tessali dell'egemonia su «l'ensemble de la nation grecque»; vede dietro i passi di Diodoro e Giustino un *duplice* riconoscimento anche WESTLAKE 1935, 219).

3. Analoga l'espressione impiegata per il riconoscimento tessalico (n. prec.): anche in questo caso il riferimento è al carattere 'federale' dell'associazione che emette il decreto (cfr. la traduzione di GOUKOWSKY 1976). Tra l'una e l'altra fase, Diodoro pone l'indispensabile anello di congiunzione rappresentato dai perieci dei Tessali (μετὰ δὲ τούτους τὰ συνορίζοντα τῶν ἔθνῶν εἰς τὴν ὁμοίαν εὔνοϊαν προσαγαγόμενος παρήλθεν εἰς Πύλας κτλ.).

4. Le delegazioni greche citate da Diodoro vengono da Ambracia e da Atene (4, 3. 6-9); entrambe compaiono tra le città in rivolta alla morte di Filippo (XVII 3, 1-3). Per la conferma ad Alessandro della guida della spedizione antipersiana, le altre fonti sono Plut., *Al.* 14, 1-2 (cfr. *infra* nel testo per il problema cronologico) e Arr. I 1, 2, secondo cui il riconoscimento venne da tutti i Greci ἐντὸς Πελοποννήσου, Spartani esclusi. Gli esatti contorni giuridici di quest'atto sono discussi, tra gli altri, da HAMILTON 1969, 33-4; H.H. SCHMITT 1969, 7-10; SEIBERT 1972, 74-7; BOSWORTH 1980-95, I, 45-51. Si discute, in particolare, del titolo conferito ad Alessandro (ἡγεμών della lega o, più specificamente, στρατηγὸς αὐτοκράτωρ della spedizione d'Asia?) e sulla sua eventuale evoluzione: mi limito, qui, a citare la bibl. essenziale. Tra coloro che insistono su una separazione netta tra le due cariche sono WILCKEN 1922a (Alessandro sarebbe ἡγεμών nel periodo precedente la campagna asiatica, assumerebbe la strategia nel corso di questa e fino alla presa di Persepoli e al congedo degli alleati greci, tornerebbe in seguito ἡγεμών); LARSEN 1925-26, 316-7 e 61-3; BERVE 1926, I, 228 ss. Pone invece un rapporto più diretto tra le due cariche KAERST 1926-27<sup>3</sup>, I, 268 ss., e di assunzione di entrambe parla anche DOBESCH 1975, 79. Negano, infine, l'assunzione da parte dei re macedoni della strategia con pieni poteri, ritenendola di fatto non necessaria a completare le attribuzioni di ἡγεμών, SCHEELE 1932, 12 ss.; H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit: ein Beitrag zum antiken Staatsrecht*, München 1937-52, I, 3-9, 45-6; SEIBERT, *loc. cit.*; anche per BOSWORTH, *loc. cit.*, l'unico titolo effettivamente attribuito a Filippo e ad Alessandro come *leaders* della lega fu quello di ἡγεμών; viceversa HAMILTON, *loc. cit.*, esclude che nel caso in questione le fonti impieghino il termine ἡγεμών con stretta valenza 'tecnica'. Sul possibile uso, in questa sezione di Diod. XVII, di materiale eforeo (suggerito dall'insistenza sui temi della εὔνοια e della φιλανθρωπία) cfr. SORDI 1984, 10-1; PRANDI 1996, 93-7.

Peonia, Illiria e a Tebe impongono di spostare indietro di un anno il *tour* diplomatico di Alessandro<sup>1</sup>. Non è invece così scontato, come si legge spesso negli studi moderni, che una conferma alla data del 336/5 per la sosta di Alessandro a Delfi e alle Termopile venga dal documento epigrafico che registra nella primavera del 335 un versamento di 150 filippi nelle casse del santuario (*CID* II, 76, II, ll. 9-10; arc. Dione). È infatti possibile, ma tutt'altro che certo, che la somma corrisponda a un'offerta di Alessandro: e se anche così fosse, il denaro potrebbe esser stato portato a Delfi da emissari del re in un'occasione diversa<sup>2</sup>.

A sua volta Plutarco pone una visita di Alessandro a Delfi – quella dell'oracolo strappato 'contro le regole' – dopo la conferma dell'egemonia da parte degli alleati all'Istmo e in ogni caso dopo la presa di Tebe, dunque certamente nel 335/4 (*Al.* 14, 1-2 e 6-7). Diodoro per parte sua parla di *due* incontri con i *symmachoi*, durante il *tour* diplomatico già descritto, da anticipare al 336/5 (XVII 4, 9, a Corinto), e nel 335/4, quando il sinedrio federale è convocato per decidere della sorte di Tebe (14, 1, senza specificazione del luogo di riunione). La versione plutarchea sembra fondere in uno solo due momenti che Diodoro distingue chiaramente e che di fatto assolvono a scopi diversi<sup>3</sup>. Viceversa, è più difficile credere a due distinte visite di Alessandro a Delfi e/o alle Termopile. È vero infatti che il contesto descritto da Plutarco appare diverso da quello diodoreo, con il re, più che preoccupato della fedeltà degli alleati greci, già proiettato verso la grande avventura asiatica, e interessato all'oracolo più che all'anfizionia (βουλόμενος ... τῶ θεῶ χρήσασθαι περὶ τῆς στρατείας, 14, 6), ma si tratta, come abbiamo visto, di un contesto anedddotico ed 'esemplare', al quale è pienamente funzionale proprio il riferimento cronologico: ovvero la collocazione della promessa di invincibilità immediatamente alla vigilia della partenza per l'Asia. Per giunta, ammettere che ciascuna delle nostre due fonti conosca o scelga di menzionare solo una delle due apparizioni di Alessandro a Delfi è senz'altro più azzardato che accettare un'identificazione tra i due

1. Tra i capp. diodorei incentrati sull'ἡγεμονία e quello che descrive le campagne militari in questione (8), è verosimilmente da porre un cambio di fonte, come suggeriscono l'ampio *excursus* sulle contemporanee vicende della Persia (5-7) e, prima e dopo questo, una doppia apparizione di Alessandro sotto le mura di Tebe (4, 4-5; 9, 4 ss.: dei due, il primo episodio è decisamente sospetto). Sull'errata collocazione delle vicende che aprono il l. XVII sotto l'arconte ateniese del 335/4 cfr. GOUKOWSKY 1976, XLV.

2. La datazione di Dione al 336/5 era già nel commento di POMTOW a *SIG*<sup>3</sup> 251 H (ed. da É. BOURGUET, «BCH» 24 [1900], 124 ss. = *FD* III, 5, 50). Bourguet ipotizzava con prudenza che la cifra registrasse una donazione di Filippo o Alessandro; la seconda possibilità era più decisamente sostenuta da Pomtow, che pensava a un'offerta per i lavori nel santuario (quattro volte superiore a quella di 510 dracme registrata, nello stesso anno, a nome di Cleomene II da *CID* II, 24, su cui *infra* nel testo) e integrava il testo di conseguenza. L'ipotesi è attraente, come tale spesso accolta negli studi (TARN 1948, II, 338 ss.; HAMILTON 1969, 34; SORDI 1984; PRANDI 1990, 346, 348 e n. 15), ma tutt'altro che certa. Non la discute BOUSQUET 1989, *ad loc.* (senza ipotesi alternative); la donazione è classificata tra quelle incerte anche in BRINGMANN 1995, n° 333 (ma sembra accolta *ibid.*, 305, dove è citata a riprova della modestia di mezzi finanziari del re all'inizio del suo regno). Per una donazione *pubblica* macedone portata a Delfi non dal re ma dai suoi ieromnemoni cfr. *infra*, in questo par., *CID* II, 100.

3. In *Plut.*, *Al.* 14, 1 la venuta di Alessandro a Corinto dopo la presa di Tebe ne sancisce il titolo di ἡγεμίων per la campagna d'Asia, ossia ha lo stesso scopo dell'episodio posto da Diod. XVII 4, 9 nell'anno precedente; Plutarco invece non menziona in questo contesto le sanzioni contro Tebe che Diod. XVII 14, 1 attribuisce allo stesso organismo (il biografo ne parla in termini più generici a *Al.* 11, 11, concentrandosi più che altro sul ruolo-guida di Beoti e Focesi nelle accuse ai Tebani, su cui concorda *Iust.* XI 3, 8-11; sul tema cfr. ancora Diod. XVIII 11, 3-4); generico anche *Arr.* I 9, 9, che fa risalire la responsabilità della sentenza «agli alleati che avevano preso parte all'azione».

episodi<sup>1</sup>. Con Diodoro – e sia pure correggendone la cronologia assoluta –, l'evento è da porre nel primo anno di regno di Alessandro: donde la possibilità di un più canonico responso della Pizia, che avrebbe invitato il re a guardarsi da «insidie in Macedonia» del tutto comprensibili nel 336/5<sup>2</sup>, e, d'altra parte, la logica collocazione dell'incontro con gli anfitrioni all'interno di un più ampio e coerente disegno diplomatico, che nella descrizione diodorea ha come *leitmotiv* la conferma dell'ἡγεμονία macedone in Grecia. In termini formali, soprattutto rispetto all'imminente spedizione in Asia, tale conferma può venire ad Alessandro solo dalla lega di Corinto: ma nelle condizioni di incertezza dei primi mesi di regno si dimostrano essenziali i riconoscimenti parziali via via ottenuti da parte dei Tessali e dei loro perieci e dunque – in stretto rapporto consequenziale e perfino di semplice aritmetica – da parte dell'anfizionia. La rapidità e complessità dell'azione diplomatica di Alessandro impedisce al sinedrio di Corinto di coagulare le incertezze dei mesi precedenti<sup>3</sup> in una vera e organizzata ostilità (la riprova verrà, più tardi, dalla tragica conclusione della rivolta tebana).

L'importanza di questa fase nella politica di Alessandro è stata colta da M. Sordi, che ha visto giustamente nei riconoscimenti tessalico e anfitrionico uno strumento per porre la συμμάχια «di fronte a un fatto compiuto». La studiosa ha attribuito una forte ed effettiva valenza politica al pronunciamento anfitrionico del 336/5: il κοινὸν δόγμα fornirebbe al re il mezzo giuridico, in caso di possibili opposizioni da parte dei *symmachoi*, per «contrapporre al Congresso fondato sull'autonomia e l'*eleutheria*, il prestigio religioso della arcaica assemblea degli *ethne*»<sup>4</sup>. In altre parole, Alessandro prenderebbe a modello la prima fase della politica anfitrionica di Filippo, quella sperimentata tra la κοινὴ εἰρήνη del 346 e la guerra contro Anfissa; assisteremmo così a un nuovo capitolo del conflitto tra anfitrionia e congressi panellenici alla luce del quale la Sordi interpreta tante vicende importanti nella storia dei rapporti interstatali greci<sup>5</sup>. Ora, però, non ci sono nelle nostre fonti gli elementi per parlare di un interesse di Alessandro per l'anfitrionia come *alternativa* alla lega di Corinto, che garantiva una base di consenso e di legittimazione certamente più ampia. Viceversa, dall'articolata esposizione di Diodoro emerge uno sforzo diplomatico tutto volto a ottenere proprio la sanzione della συμμάχια, contemporaneamente mantenendo in vita e valorizzando tutti i diversi strumenti dell'egemonia macedone attivati da Filippo in Grecia. Dal racconto diodereo, in particolare, emerge con chiarezza la *gradualità* dell'azione diplomatica del re: più che della sorta di 'ricatto' ai danni della lega di Corinto configurato dalla Sordi, parlerei perciò di un accerchiamento, progressivo quanto rapido, che paralizza la sua facoltà di decidere diversamente. E del resto, il confronto con la situazione di dieci anni prima è sconsigliabile per diverse ragioni: in primo luogo, la posizione da cui parte Alessandro, che è di obiettiva debolezza o almeno incertezza e che spiega il ricorso iniziale, nella sua politica greca, agli alleati più facilmente controllabili; in secondo luogo, il diverso ambito in cui

1. Diodoro, a rigore, parla di incontro con gli anfitrioni alle Termopile, ma una visita a Delfi nella stessa, delicata circostanza è molto più che un'ipotesi verosimile. Sposano la cronologia relativa diodorea HAMILTON 1969, 33 e PRANDI 1990, 346 n. 7, 348 e n. 15.

2. Cfr. *supra*, 209 ss., cui rinvio per le fonti e per la possibilità di riferire a questo incontro con l'oracolo anche prescrizioni relative alla sfera religiosa, tenute presenti dal re durante la campagna d'Asia.

3. Sulle quali pure insistono i capp. 3-4 di Diod. XVII, con precise corrispondenze tra i fautori delle agitazioni successive alla morte di Filippo e gli oggetti delle successive attenzioni diplomatiche di Alessandro (cfr. 219 n. 4).

4. 1984, 10-1.

5. Ho discusso le tesi della Sordi, partendo dal caso della κοινὴ εἰρήνη del 346, al cap. III, 2.3.4.

sembra chiamata ad operare l'anfizionia, non più a tutela della pace comune ma a sanzione dell'egemonia; infine, la difficoltà o impossibilità di utilizzare ancora l'anfizionia, dopo la soglia decisiva del 338, come autentico e credibile soggetto politico<sup>1</sup>. Della lezione politica di Filippo, Alessandro coglie e assimila un tratto essenziale nel gusto per le *distinzioni*, che, nel rapporto con gli stati greci, significa in primo luogo la capacità di adattare ad aree diverse strumenti di controllo diversi<sup>2</sup>. La creazione della *συμμαχία* di Corinto non aveva mutato, nella sostanza, il rapporto dei re macedoni con la Tessaglia, che era e restava di controllo diretto, mentre aveva ristretto alla sfera sacrale-amministrativa lo spazio reale di manovra dell'anfizionia, lasciando inalterati i *modi* della presenza macedone al suo interno: tenendo presenti tali condizioni, non possiamo che guardare ai contatti di Alessandro con l'area tessalica e con l'anfizionia come alla necessaria e rassicurante *premessa* (e non come a una possibile alternativa) alla sanzione attesa da Corinto<sup>3</sup>.

Una indiretta ma forte conferma della necessità di porre il rapporto anfizionia-lega di Corinto, nel disegno politico di Alessandro, in termini di reciproco sostegno piuttosto che di potenziale opposizione può essere cercata infine nel confronto con la politica di Demetrio Poliorcete, il quale, rifondando la *συμμαχία* greca nel 302, attribuirà un'importanza centrale – quasi di atto fondatore della rinata organizzazione – proprio a uno *ψήφισμα* anfizionico. La testimonianza, pur solo parzialmente leggibile, della lettera a Demetrio del suo emissario Adimanto di Lampsaco (MORETTI 1967-76, II, n° 72 = *CID* IV, 11) non sembra da revocare in dubbio su questo punto. Nonostante le differenze di fondo tra le due situazioni, e persino le incertezze sulla effettiva presenza di rappresentanti di Antigono e Demetrio nell'anfizionia del 302, è evidente nei due sovrani l'intenzione di recuperare la (limitata) funzionalità *politica* di cui questa aveva goduto *all'interno e in accordo* con le strutture della lega di Corinto. E, come per altri aspetti formali e/o sostanziali della rifondata organizzazione, è lecito pensare che essa seguisse il modello tracciato da Filippo e da Alessandro oltre trent'anni prima<sup>4</sup>.

1. Sul differente ruolo 'politico' dell'anfizionia nel 346 e dopo la quarta guerra sacra vd., nel cap. III, i parr. 2.3.4, 3.4, 3.5.

2. Come evidenziata da MUSTI 1990<sup>2</sup> (609-11, 621-2), che sottolinea anche la volontà di Alessandro, nella delicata fase diplomatica descritta da Diodoro, di ribadire la continuità rispetto a «tutti i punti del complesso disegno egemonico di Filippo» (649).

3. Un'interpretazione dello stesso tipo, sia pure senza analisi specifica del problema, era proposta già da HAMMOND – WALBANK 1988, 15, 80, 575; GOUKOWSKY 1976, 168 accetta l'idea di una sanzione 'politica' garantita in questo momento dall'anfizionia, limitandone l'effetto agli stati membri: che erano, in ogni caso, parte integrante e non trascurabile della *συμμαχία* di Corinto (non del tutto esatta in questo senso la conclusione di WESTLAKE 1935, 219-20, secondo cui il pronunciamento anfizionico lasciò il re «master of the whole of northern Greece»). Diversa la proposta di LEFÈVRE, secondo cui la rapidità con la quale Alessandro si rivolge per una prima legittimazione all'anfizionia potrebbe in parte nascere dal timore della ripresa di un forte partito antimacedone all'interno di quella (1998a, 97); lo studioso francese accoglie in ogni caso la testimonianza diodorea, e alla luce della ricerca di una legittimazione anfizionica spiega anche (247-8) le notizie di un impiego dell'anfizionia come tribunale, nell'ambito comunque delle sue competenze istituzionali (cfr. cap. III, 3.2, in part. 135 n. 3).

4. Sulla lettera di Adimanto *supra*, 193 n. 2: il confronto con il riconoscimento anfizionico dell'egemonia di Alessandro era già in L. ROBERT 1946a, 27, ed è ora riproposto da LEFÈVRE nell'analisi di un nuovo documento delfico che, come il precedente, fu fatto incidere ed esposto nel santuario al tempo di Perseo (sul monumento JACQUEMIN 1999, n° 349). In quest'ultimo testo, assai frammentario, lo studioso suggerisce di vedere o la parte conclusiva della stessa lettera di Adimanto, o la risposta di Demetrio; alla l. 10, in particolare, la menzione di una concessione di diritti o privilegi «anche ai discendenti» è così integrata, ipoteticamente, da Lefèvre: [...δοθήναι τὴν τῶν Ἑλλήνων ἡγεμονίαν [ὅ]μ[ι]ν τε καὶ τοῖς ἐγγόνοις (1998c, 112, 117). Nonostante l'opportuna cautela



La notizia diodorea della legittimazione del 336/5 è l'unica sicura, come si diceva, sui rapporti Alessandro-anfizionia che venga da fonte letteraria; della reale portata da attribuire alle affermazioni di Dem. XVIII 322 e Paus. VII 10, 10 circa l'utilizzazione dell'anfizionia come 'tribunale' della lega di Corinto da parte dei re macedoni abbiamo già discusso<sup>1</sup>. Le fonti tacciono poi, in particolare, di un qualsiasi ruolo dell'anfizionia al momento della repressione della rivolta di Tebe, giudicata e punita dal solo sinedrio dei σύμμαχοι<sup>2</sup>. Né sussistono gli elementi, mi pare, per individuare una qualsiasi presa di posizione dell'anfizionia *in quanto tale* nelle notizie delle fonti letterarie sulla rivolta promossa dal re spartano Agide nel 331: in questa circostanza ci sono, è vero, contatti attico-tessalici che prefigurano in qualche modo il fronte che si schiererà contro la Macedonia nella guerra lamiaca, ma gli ἔθνη anfizionici restano sostanzialmente estranei alla rivolta. Di fatto, le fonti non autorizzano a cogliere in questo momento un pronunciamento 'ufficiale' dell'associazione né a favore, né contro la Macedonia: si tratterebbe in entrambi i casi di una sopravvalutazione del ruolo *politico* dell'anfizionia (in particolare, dell'anfizionia dopo il 338)<sup>3</sup>.

Se ci rivolgiamo alle fonti epigrafiche, apprendiamo ovviamente molto di più sull'attività – in primo luogo *routinière* – dell'associazione, ma non mancano le informazioni interessanti per il problema che ci interessa qui, a patto di non forzare l'evidenza. Nell'insieme, i testi delfici di questo periodo non appaiono diversi da quelli dell'età di Filippo. L'anfizionia continua ad amministrare con efficienza le risorse del santuario e a offrire rendiconti dettagliati e 'trasparenti' della propria attività. La ricostruzione del tempio di Apollo, alla quale grande impulso era venuto dal versamento dell'ammenda focese, appare virtualmente conclusa attorno al 335; negli anni seguenti sono testimoniati dai testi epigrafici ulteriori lavori di restauro o ampliamento di altri settori ed edifici del santuario. Le fonti di finanziamento

con la quale Lefèvre propone la restituzione, il confronto con il caso di Alessandro nel 336 (avvalorato dalla lettera di Adimanto) è suggestivo. Sulla reale influenza di Antigono e Demetrio sull'anfizionia nel 302 e sulla loro stessa *membership* è molto cauto lo stesso LEFÈVRE (1998a, 97-8, 219 e n. 260; 1998b, 256, 260; 1998c, 117, 138; e in JACQUEMIN – LAROCHE – LEFÈVRE 1995, 131: cfr. *infra*, 3.4). Per il 'modello' della lega di Filippo e Alessandro sull'organizzazione rifondata da Antigono e Demetrio (nella scelta fortemente simbolica di Corinto, nel probabile 'uso' di feste e santuari panellenici, nell'eventuale sfruttamento delle attribuzioni giudiziarie dell'anfizionia) rinvio qui alle pp. 135-6 n. 3 e 193 ss., e alla bibl. ivi citata.

1. 134 s.: il primo passo, in particolare, si riferisce forse a una mancata consegna di Demostene al giudizio degli anfizionici dopo la presa di Tebe da parte di Alessandro, ma non è certo, ed è probabilmente alla base della generica affermazione di Pausania.

2. Fonti a p. 220 n. 3. A Delfi si registrano ormai solo le *conseguenze* di quei drastici eventi: nel maggiore spazio lasciato alle altre città beotiche nel sinedrio anfizionico dopo la distruzione di Tebe (LEFÈVRE 1998a, 70); nel ritiro delle onorificenze concesse dalla città a diversi membri di una famiglia tebana, che le riavranno, non a caso, al tempo della crisi nei rapporti tra Macedonia e anfizionia (*FD* III, 1, 356, su cui *infra*, 267 ss.).

3. Sulla rivolta di Agide e i relativi contatti diplomatici informano Aesch. III 167; Din. I (c. *Dem.*) 34-35; sulla sua conclusione, con la decisione sui rivoltosi rimessa da Antipatro alla lega di Corinto e da questa ad Alessandro, Q. Curt. VI 1, 19-20; Diod. XVII 73, 5. I contatti tessalo-ateniesi del 331 sono letti nel quadro di un progressivo abbandono da parte di Alessandro della politica tessala e anfizionica di Filippo da SORDI 1958a, 305-7; WESTLAKE 1935, 228-9 sottolinea invece come nella circostanza il partito antimacedone resti minoritario in Tessaglia, e ricorda anzi il probabile contributo tessalo alla vittoria di Antipatro; sulla sostanziale assenza dei popoli anfizionici dalla rivolta di Agide anche HAMMOND – WALBANK 1988, 15. Non ha rilievo nella discussione la tradizione tarda di un oracolo delfico di conferma alla filiazione divina sollecitato dagli anfizionici per «adulare» il re durante la spedizione d'Asia; se fosse da porre all'indomani del pronunciamento di Siwah, ci troveremmo nello stesso 331: ma è tradizione di nessun valore storico (*supra*, 217).

sono ancora la multa focese, i contributi speciali della città di Delfi (vero e proprio investimento sulla piena rinascita delle fortune del santuario), le offerte volontarie di stati e privati. Queste ultime appaiono peraltro in calo costante, per il generale impoverimento degli stati interessati a versarle e per il venir meno della motivazione rappresentata, nei decenni precedenti, dalla necessità di costruire un nuovo tempio di Apollo<sup>1</sup>. Proprio perché le ἐπαρχαὶ spontanee si vanno facendo sempre più rare e irregolari, spicca fra queste la donazione spartana registrata sotto il nome del re Cleomene II nel 336/5 e ammontante a 510 dracme: una cifra non trascurabile, ma modesta a confronto dei 150 filippi d'oro della supposta donazione macedone dello stesso anno<sup>2</sup> e, ancor più, dei 10500 stateri dell'altra donazione macedone (in questo caso sicura) attestata per il 325/4 da *CID* II, 100 (cfr. *infra*).

La crisi sfociata nella quarta guerra sacra aveva condotto, come abbiamo visto, ad abbandonare il progetto di ridefinizione *politica* dell'anfizionia, ma non alterato il rilancio delle sue competenze tradizionali; d'altra parte, quella crisi era nata dalle cronache contese intorno alla ἱερὰ χώρα e – in qualche modo – dalla ritrovata efficienza dell'anfizionia nell'imporre o almeno tentare di imporre il rispetto delle regole in materia<sup>3</sup>. Giuridicamente, il problema restava aperto anche dopo la punizione (comunque tutt'altro che feroce) di Anfissa, sicché non sorprende che proprio per i primi anni del regno di Alessandro ci siano noti provvedimenti volti a risolverne aspetti diversi. Nel 335/4 (arc. Ornichida) l'anfizionia emette un giudizio arbitrale di ridefinizione dei limiti della terra sacra, così intervenendo sulle vertenze territoriali che dividono Delfi, Anfissa, Anticira e Ambrisso: ne abbiamo notizia da un successivo decreto anfizionico, dell'ultimo quarto del II sec. a.C., a sua volta contenuto in un più ampio *dossier* che illustra le fasi della vertenza fino all'età imperiale. Dal medesimo testo di II sec. apprendiamo che il conflitto (della stessa natura di quello che aveva provocato la quarta guerra sacra) era stato altre volte rimesso ad autorità diverse da quella anfizionica: così, mentre Delfi, Anticira e Ambrisso si appellano all'arbitrato anfizionico del 335/4, evidentemente loro favorevole, gli Anfissei si rifanno al differente giudizio emesso in altra occasione da un Pausania tessalo e dai suoi «colleghi» (οἱ μετ' αὐτοῦ), personaggi la cui carica e autorità non sembra possibile precisare<sup>4</sup>.

1. Piuttosto che per la "pressione finanziaria" macedone sulla Grecia centrale (così BOUSQUET 1989, 68, cui rinvio comunque per il problema generale dell'evoluzione delle diverse entrate del santuario in questo periodo, su cui anche *ibid.*, 37; ID., «BCH» 66-67 [1942-43], 84-123 [113-4]). I testi contabili più significativi sono, per il completamento delle strutture del tempio, *CID* II, 62 (datato da Bousquet con l'arc. Ornichida, 335/4); per i lavori alle Termopile, all'oploteca, allo stadio e al ginnasio tra il 334/3 e il 321/0, *CID* II, 79-102 (cfr. anche ID. 1988a, 51 ss., 61, 67-8, 167 ss., 185-8). Per le diverse fonti di finanziamento alla ricostruzione del tempio di Apollo fonti e bibl. al cap. III, 3.1, in part. 128 n. 5. La multa focese, in particolare, è ancora versata per tutto l'arco del regno di Alessandro: già nel 335/4, però, è abbassata da 30 a 10 talenti all'anno (arc. Ornichida, *CID* II, 39, con testo parzialmente integrato; ricordo che all'inizio dei pagamenti la somma versata era di 60 talenti); l'ultima registrazione nota è in *CID* II, 32, ll. 50 ss., da cui è scomparsa l'indicazione arcontale (Eriba?), da porre attorno al 320 (BOUSQUET 1988a, 16, 68, 139, 160; 1989, 52, 58, 76; ROUX 1979, 164 ss. scendeva al 316/5; sul problema vd. ancora cap. III, 3.1).

2. Cfr. risp. *CID* II, 24, I, ll. 15-22 e 76, II, ll. 9-11 (per il confronto, suggerito da Pomtow, cfr. 220 n. 2). Nel commentare il primo testo, Bousquet osserva come l'offerta di Cleomene rientri in un tentativo «de ranimer, après Chéronée, le zèle des États amphictioniques»: tentativo che però non sembra sortire grandi risultati (cfr. ID., «BCH» 66-67 [1942-43], 113-4; sulla donazione di Cleomene anche ID. 1988a, 56).

3. Cap. III, 3.4 e 3.5.

4. *FD* III, 4, 280 B, ll. 29-30 = *CID* IV, 119 E: per il *dossier* completo e la relativa bibl. *supra*, 145-6 n. 4. La datazione dell'arconte delfico Ornichida al 335/4 è oggi la più accreditata (BOUSQUET 1988a, 15, 57, 61, 67; 1989, 7, 75; MARCHETTI 1998). Circa l'arbitrato invocato dagli Anfissei, DAUX pensava a un altro giudizio anfizionico,

Il decreto dell'ultimo quarto del II sec. ribadisce la validità del primo arbitrato ricordato, quello anfizionico<sup>1</sup>.

G. Daverio Rocchi ha collegato questo pronunciamento, dei primi anni di regno di Alessandro, a un'altra definizione di confini attestata per lo stesso periodo per l'area delle Termopile, sempre per via epigrafica, individuando, dopo la quarta guerra sacra, «un unico e articolato progetto che sancisce la neutralità sia dei percorsi che introducevano all'area sacra, sia di questa stessa». L'interpretazione è del tutto plausibile, anche se alla luce delle cronologie oggi più accreditate i due testi sono di qualche anno più recenti di quanto la studiosa non ritenesse, entrambi successivi alla morte di Filippo<sup>2</sup>. L'anfizionia cerca così, con i propri tradizionali mezzi di intervento, di ovviare al *vacuum* giuridico da cui derivavano costanti contrasti, l'ultimo dei quali di esito radicale.

Un'analogia continuità con l'efficienza e la trasparenza constatata per gli anni di Filippo emerge dai documenti contabili dei tesoriери, i funzionari entrati in carica dopo la quarta guerra sacra, che continuano ad assolvere a molteplici compiti nonostante il precoce abbandono della monetazione anfizionica cui era in qualche misura legata la loro istituzione<sup>3</sup>. A conferma della necessità di leggere quest'ultima nel quadro di una più ampia riorganizzazione dell'amministrazione anfizionica sta un testo come *CID* II, 31-32 (= *FD* III, 5, 19-20): qualche anno dopo la fine dei lavori al tempio di Apollo, nella pila primaverile del 325 (arc. Carissenno), i naopi tirano le somme di circa quarant'anni di versamenti dell'ὄφειλῆμα da parte della città di Delfi. Il testo, che registra anche una serie di pagamenti successivi sotto voci diverse, viene redatto in realtà alla fine del IV secolo: si tratta in ogni caso di una conferma della particolare attenzione dell'anfizionia per la *trasparenza* nei decenni successivi al *golpe* focese e ancora pienamente operante nell'età di Alessandro<sup>4</sup>.

forse emesso nel 346 (1936a, 378-80): ma la genericità dell'indicazione, di fronte all'esattezza con cui lo stesso testo richiama la decisione anfizionica del 335/4, sconsiglia questa lettura, né convince la proposta di vedere nell'espressione impiegata un rinvio sintetico all'intero sinedrion, di cui Pausania sarebbe 'presidente' (sul problema 146-7 n. 3, anche per le formule sintetiche nelle liste anfizioniche, che però, oltre a non provare l'esistenza di una 'presidenza' dell'anfizionia, contengono comunque un riferimento chiaro agli «ieromnemoni»). D'altra parte non è al di là di ogni dubbio neanche la proposta di vedere in Pausania lo stratego tessalo del 195 sostenuta da COLIN 1903, 143-4; H. POMTOW, «Klio» 16 (1920), 139-40; più opportunamente DAVERIO ROCCHI 1988, 120-1 si limita a parlare di ricorso all'arbitrato di autorità «laiche» e «civili» nel caso di Pausania, senza tentarne una definizione ulteriore. Anche la cronologia dell'episodio resta perciò aperta (AGER 1996, n° 22; MAGNETTO 1997, n° 2).

1. *FD* III, 4, 280 C, II. 7-8 (= ora *CID* IV, 119 E).

2. 1988, 119, sulla scia di COLIN 1903, 142-3, anche per la cronologia dei due documenti, 338/7 per il provvedimento relativo alle Termopile, arc. Damocare, e 337/6 per l'arbitrato datato con l'arc. Ornichida (così anche DAUX 1936a, 378; BOURGUET 1932, 178; per il secondo, ancora AGER 1996, n° 1): il testo relativo alle Termopile, pubblicato da É. BOURGUET, «BCH» 21 (1897), 476-96 (= *FD* III, 5, 48, I = *CID* II, 79 A, I), registra alle II. 42 ss. la collocazione nell'area di 100 stele, per un prezzo complessivo di appena «5 mine, 25 stateri» che lascia pensare appunto a delimitazioni confinarie (É. BOURGUET 1932, 178; ID., «BCH» 26 [1902], 5-29 [14]). Secondo le datazioni inizialmente proposte e ancora seguite dalla Daverio Rocchi, i due documenti apparterebbero alla 'normalizzazione' anfizionica a ridosso della quarta guerra sacra; prospettiva da modificare ponendo, con gli studi più recenti di cronologia delfica, Ornichida al 335/4, Damocare al 334/3 (BOUSQUET 1988a, 16, 61, 67, 170; ID. 1989, 7, 172 ss.; MARCHETTI 1998).

3. Cap. III, 3.5; i testi relativi all'attività dei tesoriери tra la loro istituzione e la morte di Alessandro sono in *CID* II, 74-106.

4. Il salto di qualità nelle registrazioni contabili delfiche di IV sec. è in ultima analisi legato alla necessità di ricostruire il tempio di Apollo e di contabilizzare i fondi relativi, dunque precede di vari decenni l'«era macedone»,

Resta da analizzare un ultimo gruppo di testi che più direttamente informano sulle attività di personaggi macedoni a Delfi, e specificamente in rapporto all'anfizionia, durante il regno di Alessandro. Ragioni di comodità espositiva mi inducono a sacrificare, nella discussione, l'ordine cronologico dei documenti<sup>1</sup>. Il primo, cui accennavo in precedenza, è una lista di donazioni offerte al santuario nel 325/4 (arc. Achemene) da una serie di esponenti di ἔθνη anfizionici, solennemente elencati nell'ordine seguito dalle liste degli ieromnemoni e con l'indicazione anche della città di provenienza (*CID* II, 100). I due Μακεδόνες sono accreditati sì dell'etnico 'nazionale' (diversamente che in tutte le liste di ieromnemoni note), ma non di quello cittadino: la stessa situazione che si verifica nelle liste dei naopi. Ho già richiamato l'interesse di questo documento, tanto maggiore in quanto i due personaggi in questione, Archepoli e Agippo, compaiono negli stessi anni nelle liste anfizioniche come ieromnemoni παρ'Ἀλεξάνδρου<sup>2</sup>. L'organizzazione della lista per rubriche etniche ne fa, come ha notato J. Bousquet, «une liste systématique, et non aléatoire comme celles de la capitation, de dons volontaires, analogues aux anciennes ἐπαρχαί»; anche la registrazione di cifre tonde porta a escludere che si tratti di denaro raccolto occasionalmente, fidando sulla generosità di privati: in un momento in cui quest'ultima langue, come ricordavo in precedenza, per completare i lavori minori all'interno del santuario è evidentemente sollecitata presso gli stati anfizionici una «nouvelle ἐπαρχή, imposée ... ville par ville»<sup>3</sup>. Si è molto speculato sul fatto che in questo testo i due latori dell'offerta macedone siano designati non come rappresentanti «di Alessandro» – secondo la prassi delle liste di ieromnemoni –, ma come Μακεδόνες; mentre è da escludere l'ipotesi di un'offerta a titolo privato (per le ragioni dette in precedenza, ma anche per l'entità della cifra, 5 talenti d'argento eginetico<sup>4</sup>), mi sembra allo stesso tempo eccessivo vedervi un'offerta del *koinón* dei Macedoni in quanto tale, del tipo di quelle note in età ellenistica a Delo e Samotracia. La tipologia del nostro testo è ben diversa da quella di questi ultimi, sì da sconsigliare anche il confronto sul diverso tipo di formulazione: di fatto in *CID* II, 100 Μακεδόνες è solo l'etnico dei due personaggi che vengono a consegnare il denaro. Il testo è organizzato, in questo senso, come le liste dei naopi: pertanto la semplice designazione etnica non autorizza speculazioni troppo ardite sulla provenienza del denaro. In mancanza di

---

che coincide però in pieno con la fase di maggiore efficienza e abbondanza delle registrazioni (cap. III, 3.1, 3.5, 4.2 e, per il confronto con i documenti successivi alla morte di Alessandro, *infra*, 3.4). Sull'ὀφείλημα *supra*, 128. Nell'età di Alessandro non si registrano mutamenti apprezzabili, infine, neanche nel numero e nella frequenza delle presenze macedoni fra i naopi (dati e fonti *supra*, 111 n. 3).

1. Per la stessa ragione le variazioni della presenza macedone nel sinedrio nell'ultimo periodo del regno di Alessandro e dopo la sua morte saranno oggetto di analisi specifica al par. 3.4.

2. Cap. III, 2.3.2, cui rinvio in generale per gli aspetti giuridici della presenza pubblica dei macedoni a Delfi; su Archepoli e Agippo anche cap. V, 1 (nrr. 11, 12, 21, 22). Nel documento qui in esame, i due sono menzionati alla col. II, ll. 10-11; l'indicazione arcontale è integrata in base ai nomi di alcuni degli ieromnemoni elencati: la lista è conservata solo parzialmente, per cui è probabile, ma non certo, che in essa tornassero i nomi di Archepoli, rappresentante di Alessandro almeno dall'autunno 331 e fino all'autunno 325, e di Agippo, suo collega nella primavera e nell'autunno 325 (cfr. col. I, ll. 2-3); le offerte che ancora possiamo leggere vengono, appunto nell'ordine κατὰ ἔθνη delle liste anfizioniche, da personaggi tessali, macedoni e delfii. Sul documento cfr. BOUSQUET 1989, *ad loc.*; 1988a, 133, 179-88, 192.

3. 1989, 216, con l'ipotesi che tale sollecitazione fosse venuta l'anno precedente (326/5), nell'importante riunione testimoniata da *CID* II, 32, ll. 12-49, quando si era fatto il punto sulle finanze a disposizione dei naopi (cfr. 1988a, 184, e *supra* in questo stesso par.).

4. Ringrazio M.B. Hatzopoulos per aver a lungo discusso con me dell'interpretazione di questo testo. Sulle diverse valute impiegate nella contabilità anfizionica essenziale ancora BOUSQUET 1988a, 189-99.

indicazioni positive d'altro tipo, dobbiamo pensare si tratti di denaro attinto alle casse dello stato, senza però sentirci autorizzati a distinguere queste ultime dalle casse regie<sup>1</sup>.

È interessante però (e anche su questo ho già richiamato l'attenzione) che anche al livello di una presenza slegata da forme di diretta investitura o designazione regia (i naopi, i due latori dell'offerta del 325/4) ancora non emerge per i Macedoni la designazione *cittadina* che vedremo comparire pochi anni più tardi in documenti provenienti dai santuari panellenici (cap. II, 2; III, 2.3.2; V, 2); ed è notevole la probabile coincidenza (un caso unico per i personaggi menzionati nella lista) delle figure dei donatori Μακεδόνες con quelle degli ieromnemoni παρ'Ἀλεξάνδρου: circostanza che indica, per le attività dei Macedoni a Delfi ancora vent'anni dopo la fine della terza guerra sacra e l'ingresso nell'anfizionia, una forte tendenza alla 'specializzazione' che è l'altra faccia di una presenza nei grandi santuari della Grecia ancora molto limitata a livello privato<sup>2</sup>.

Il secondo documento che merita un esame dettagliato è ancora più noto, e ha prodotto speculazioni ancora più ardite: si tratta del rendiconto della contabilità anfizionica del 327/6 (arc. Cafī: CID II, 97), comprendente tra l'altro, oltre all'elenco delle cifre a disposizione dei naopi per lavori minori nel santuario, la registrazione del passaggio di 190 darici dai pritani della città ai tesoreri anfizionici εἰς τοὺς στεφά[vo]υς ... Ὀλυ[μπιά]δι<sup>3</sup>. Si è pensato a lungo a un'offerta fatta *dalla* regina, sia pure con ipotesi diverse sul ruolo dei vari magistrati coinvolti e sulla natura esatta dell'operazione finanziaria<sup>4</sup>, nonché sulla cronologia del testo e

1. BOUSQUET oscilla tra la generica definizione di offerta versata dal «gouvernement macédonien» (1988a, 171) e la notazione che i due, pur essendo «les délégués personnels du Roi», nella circostanza siano piuttosto latori di un'offerta «au nom de l'État macédonien (...), ce qui est normal mais notable» (*ibid.*, 171). Per le dediche dei Μακεδόνες a Delo e Samotracia durante il regno di Filippo V cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 261 ss., 324; II, nrr. 33-34 (corrisp. a ID 1102 = SIG<sup>3</sup> 575 e a SEG 29, 1979, 795); lo stesso studioso (I, 431-2) estende l'interpretazione a CID II, 100, vedendovi dunque un'offerta a Delfi da parte dei Μακεδόνες *nel loro insieme*, come entità giuridica distinta dal re, pur dichiarandosi opportunamente prudente, in generale, sull'esistenza di una finanza del κοινόν distinta da quella regia (261-4, 431 ss., e cfr. MARI 1999a, 643-4; HATZOPOULOS, *Bull. ép.* 2000, n° 436), sulla quale è decisamente scettico FARAGUNA 1998, in part. 386 ss. Ancor meno mi trova d'accordo l'ipotesi secondo cui l'offerta in questione verrebbe decretata dall'assemblea sotto la guida di Antipatro, in assenza di Alessandro (HAMMOND – WALBANK 1988, 89); contro l'interpretazione dello stesso Hammond di questo testo come prova della concreta e *ufficiale* presenza dell'ἔθνος macedone nel sinedrion anfizionico vd. cap. III, 2.3.2, con ult. bibl.

2. Cfr. cap. V, 2. Per la probabile posizione di ieromnemoni di Archepoli e Agippo in questo momento cfr. pp. 226 n. 2, 293 nrr. 11 e 12. Sui personaggi tessali e delfici menzionati nella lista rinvio ancora a BOUSQUET 1988a, 184.

3. Cfr. II, 5-8: ... καὶ τῶν δαρεικῶν [τῶ]ν εἰς τοὺς στεφά[vo]υς, οὗ ἔχρησάμεθα παρὰ τῶν πρυτανίων, Ὀλυ[μπιά]δι, *vac.* II l. I [δα]ρεικῶν ἑκάτὸν ἐνενήκοντα, ἐπικαταλλ[αγ]ῆ ἐγένετο στατήρες [ἐν]ενήκοντα πέντε. Testo edito da É. BOURGUET, «BCH» 24 (1900), 463 ss., senza l'integrazione del nome di Olimpiade e con datazione dell'arconte Cafī al 331/0 (499 ss.); stessa cronologia in KEIL 1902, 511 (cui si deve però l'integrazione del nome, 513-4, in seguito accolta), e nelle riedizioni in *FD* III, 5, 58 (Bourguet), in SIG<sup>3</sup> 252 e ancora in BOGAERT 1968, 110-1. Per la datazione di Cafī al 327/6 decisivo MARCHETTI (1977a, 143-5; cfr. ID. 1988, 104), seguito da MELVILLE JONES 1979, 30 ss.; BOUSQUET 1988a, 131-2 e 239 ss.; 1989, 201 ss.: allo studio di Melville Jones rinvio anche per la conclusione che il termine «darici» indichi ormai genericamente monete d'oro (in questo caso, necessariamente macedoni; sui darici a Delfi cfr. anche BOGAERT, *loc. cit.*).

4. BOURGUET, che non integrava ancora il nome di Olimpiade, si limitava a individuare un cambio tra monete auree e lingotti «à un titre plus faible» per corone che, nella sua ipotesi, avrebbero dovuto ornare statue di Apollo («BCH» 24 [1900], 467-8); KEIL 1902, 513-4, individuando il nome della regina, supponeva che questa sollecitasse dall'anfizionia l'offerta di corone ad Apollo, rivolgendosi in particolare alla βουλή di Delfi, e che la somma fosse poi trasmessa dai tesoreri ai pritani; in *FD* III, 5, 58 Bourguet accettava la tesi di un'offerta di Olimpiade e pensava a una somma versata direttamente da lei (cfr. ID. 1905, 20-1); di prestito fatto ai pritani «a

dunque sulla possibile occasione della consacrazione<sup>1</sup>. J. Bousquet ha per primo suggerito che Olimpiade fosse non la dedicante, ma la destinataria delle corone, basandosi sia su osservazioni linguistiche (il dativo 'di destinazione', per il quale citava diversi paralleli pregnanti), sia su una valutazione generale del documento e della situazione descritta: lo studioso giudicava a ragione improbabile che la regina (in un momento, possiamo aggiungere, in cui Alessandro si era già impadronito dei tesori persiani) facesse un'offerta al santuario *facendosi prestare il denaro*, presumibilmente attinto, per giunta, dagli ἱερὰ χρήματα<sup>2</sup>.

Resta da chiarire perché l'anfizionia dovesse fare un'offerta a Olimpiade. Non convince l'ipotesi di Bousquet di una qualche forma di divinizzazione della regina promossa da Alessandro a Delfi, attraverso zelanti partigiani, e diretta a facilitare il riconoscimento della natura divina del sovrano stesso. Nelle fonti letterarie, infatti, il progetto di rendere onori divini alla madre è attribuito ad Alessandro dal solo Curzio Rufo, per giunta come assai remota intenzione e in ogni caso da realizzarsi *post mortem*, mentre parallelamente emerge l'estrema prudenza del sovrano negli approcci ai grandi santuari della Grecia (Delfi più di tutti) sul tema delicato dell'apoteosi in vita. Non si vede come un progetto che suscitava resistenze e polemiche nel caso del re, ben oltre il riconoscimento ricevuto a Siwah, dovesse essere accolto senza difficoltà nel caso di sua madre<sup>3</sup>. Non credo ci si debba spingere oltre

nome' della regina parla anche MARCHETTI 1977a, 146, e l'ipotesi di una dedica della madre di Alessandro è anche in Bogaert e Melville Jones (*loc. cit.* alla n. prec.). Quest'ultimo, soffermandosi sulla ἐπικαταλλαγή di 95 stateri di cui alle ll. 7-8, pensava a un primo passaggio di denaro dai pritani ai tesoriere, che poi «credited themselves in a separate entry with that part of the total sum which would have been kept by a money-changer»; nella ἐπικαταλλαγή MARCHETTI 1988 identificava una 'ri-valutazione' del tasso di cambio tra argento attico ed eginetico; J.D. SOSIN ha recentemente riproposto l'interpretazione tradizionale secondo cui si tratta di «charge for converting one currency to another» («NC» 160 [2000], 67-80).

1. Bibl. a p. 227 n. 3: a un'offerta celebrativa per la vittoria di Gaugamela pensavano Keil (528-9) e Bogaert (110); Pomtow proponeva come alternative possibili il periodo successivo alla vittoria di Isso e/o alla presa di Gaza e il consolidamento del potere di Olimpiade in Epiro (cfr. ancora HAMMOND 1980b, 474; ult. bibl. *infra*, 260-1 n. 4). Iust. IX 7, 13 attribuisce a Olimpiade l'offerta «ad Apollo», sotto falso nome, della spada con cui era stato assassinato Filippo: è l'unico riferimento letterario a una possibile dedica della regina a Delfi, e il suo valore è scarso (per giunta, il santuario non vi è espressamente nominato).

2. 1988a, 131-2, 238 ss.; 1989, 205-6, anche per l'ipotesi di una provenienza dei fondi dagli ἱερὰ χρήματα. Del tutto immotivato, invece, il collegamento della supposta dedica 'di' Olimpiade a Delfi con le notizie letterarie di un invio di fondi da Alessandro alla regina dopo il Granico (*FGrHist* 151, F 1, § 1) o dopo la presa di Gaza (Plut., *Al.* 25, 6) che compare in BLACKWELL 1999, 89. Più corretta l'ipotesi di STELLA G. MILLER 2000, 273 che la regina fosse onorata per aver messo a disposizione del santuario parte di quei fondi (ma vd. *infra* nel testo): che questo avvenisse «a few years after Alexander's death» è invece senz'altro errato in base alla cronologia del dossier delfico.

3. I passi di Curzio sono IX 6, 26 e X 5, 30 (il primo in part. per il richiamo a onori da conferire alla regina *quandoque excesserit vita*). Un possibile collegamento tra questa progettata divinizzazione di Olimpiade e i piani di autodinizzazione del sovrano, senza riferimento alla vicenda qui in esame, era suggerito già da BERVE 1926, I, 96-7. La ricostruzione di Bousquet è in 1988a, 239 ss. (e, per il ruolo dell'anfizionia, 1989, 205): essa istituisce anche un collegamento tra la vicenda e la polemica di Olimpiade con gli Ateniesi per la loro 'invadenza' a Dodona, la cui esatta cronologia è peraltro incerta (*infra*, 255 n. 1), e ricorda il precedente di Lisandro, cui i Greci avevano offerto corone «come all'uomo più potente e in qualche modo signore della Grecia» e la cui effigie incoronata dominava il monumento offerto a Delfi per la vittoria di Egospotami (Plut., *Lys.* 16, 1; 18, 1 ss.; Paus. X 9, 7, su cui J.-F. BOMMELAER, *Lysandre de Sparte. Histoire et traditions*, Athènes-Paris 1981, 265-93, 10-1, 14-6, 20 ss.). Per i prudenti approcci di Alessandro ai santuari panellenici sulla questione dell'apoteosi cfr. 1.1 e 2.2; per un'interpretazione in qualche misura 'laica' del *Philippeion* di Olimpia, la cui decorazione scultorea, da taluni attribuita a un progetto di Alessandro piuttosto che di Filippo, comprendeva anche l'immagine di Olimpiade, cap. III, 4.4 (in part. 185 n. 2, 186 n. 3).

l'idea di un semplice omaggio (adulazione) dell'anfizionia alla madre del sovrano macedone, probabilmente nell'intento di sollecitare generose donazioni in un periodo, come abbiamo visto, di relativa stagnazione delle entrate del santuario. È noto del resto come un'offerta di corone d'oro non implichi necessariamente un riconoscimento di divinità<sup>1</sup>.

Ancora dagli esperti di epigrafia delfica vengono suggerimenti interessanti circa lo sviluppo successivo della vicenda: P. Marchetti ha rinvenuto la medesima somma di 190 darici, evidentemente inutilizzata, in un testo contabile dell'autunno 324 (arc. Teone: *CID* II, 102, II A, ll. 6-7); J. Bousquet, accogliendo l'identificazione con la cifra stanziata per le corone, ha suggerito che la mancata realizzazione dell'offerta abbia influito sul peggioramento dei rapporti tra Alessandro e anfizionia nell'ultimo periodo della vita del re<sup>2</sup>. Di questa evoluzione sono indizio le liste anfizioniche, l'ultimo gruppo di documenti che è opportuno prendere in esame nella ricostruzione dei rapporti tra Macedonia e anfizionia nell'età di Alessandro. Bousquet ha giustamente valorizzato, in particolare, proprio le liste trasmesse per l'arcontato di Teone (324/3): nella pila autunnale è registrata una sorta di astensione dai lavori da parte degli ieromnemoni macedoni, nella successiva pila primaverile scompare addirittura la rubrica degli inviati *παρ'Ἀλεξάνδρου* (*CID* II, 102, I, ll. 5-6; II A, ll. 25-26: sul testo, notissimo, torneremo discutendo della posizione dell'anfizionia nella guerra lamiaca<sup>3</sup>).

A non convincermi è piuttosto l'interpretazione suggerita da Bousquet del rapporto di causa-effetto tra tale tensione tra Macedonia e anfizionia e l'*affaire* delle corone. In primo luogo, la tesi secondo cui ad affondare il progetto della donazione e a provocare la rottura siano stati Ateniesi, Spartani e Beoti urta contro diverse considerazioni: i Beoti erano stati beneficiati dalla distruzione di Tebe in termini sia di equilibri regionali, sia di rappresentanza anfizionica, e restarono accanto alla Macedonia anche nella guerra lamiaca<sup>4</sup>; Atene e Sparta, per parte loro, avevano nel sinedrio un solo voto a testa e nessuna speranza di prevalere, da sole, sul blocco macedone-tessalico. In secondo luogo, l'esame complessivo dei documenti anfizionici di questo periodo suggerisce di vedere nella mancata offerta a Olimpiade piuttosto

1. Cfr. (per l'offerta di corone allo stesso Alessandro da delegazioni greche nel 323) BALSDON 1950, 385 e n. 123, che rinvia, per esempi epigrafici, agli indici di TOD 1946-48, II: si tratta in effetti di una onorificenza relativamente corrente già in epoche precedenti (cfr., e.g., i nrr. 133, decreto ateniese per Dionisio I e i suoi figli; 152, decreto di Arcesine per Androzio; 167, ll. 24 ss., decreto ateniese per Spartoco e Perisade; 175, decreto ateniese per gli abitanti di Tenedo). Della tesi di Bousquet si può salvare l'idea di un ruolo trainante all'interno del sinedrio degli ἔθνη più marcatamente filomacedoni; l'interpretazione 'minimalista' che suggerisco nel testo era già in HINTZEN-BOHLEN 1992, 32, che pensava però a un gesto di adulazione in un momento in cui l'autorità di Alessandro subiva contestazioni in Grecia. Sul relativo stallo delle entrate di Delfi in questi anni cfr. *supra*; sulla politica di Alessandro in tema di donazioni e munificenza verso i santuari *infra*, 3.2.

2. Testo edito da É. BOURQUET, «BCH» 24 (1900), 471 ss. (con datazione al 328/7), che notava la coincidenza con la cifra riportata nell'altro testo ma negava l'identità tra le due (né esprimeva giudizi BOGAERT 1968, 111 e n. 270). Tale identità è stata sostenuta da MARCHETTI 1977a, 158-9, la cui lettura 'politica' della vicenda è stata poi sviluppata da BOUSQUET 1988, 133 ss. e 1989, 223, 226. Secondo Bousquet la cifra, rimasta inutilizzata, sarebbe infine confluita negli ἱερὰ χρήματα.

3. *Infra*, 3.3 (anche per la bibl. sulla cronologia di Teone). Il primo dei due passi segnala che gli inviati di Alessandro non hanno preso parte (οὐκ ἐνεκάθη[ηντο]) alla seduta del sinedrio nella pila dell'autunno 324; nel secondo passo, come detto, essi non sono neanche menzionati, ed è registrato un solo rappresentante dei Tessali (I. 25). Contemporaneamente, i Macedoni risultano assenti dalla commissione dei naopi (II B, ll. 15-37): ma le loro presenze in questa, che ha del resto carattere eminentemente tecnico, erano state sempre poco numerose, sicché il dato non ha un pregnante valore politico (cfr. I 11 n. 3).

4. Diod. XVIII 11, 3-4; Paus. I 25, 4; per le conseguenze 'anfizioniche' della fine di Tebe cfr. 233 n. 2.

un sintomo che una (o la) causa di un malessere che ha radici più lontane. Le presenze macedoni nel sinedrio si fanno più rare già prima che la vicenda degli στέφανοι cominci e si areni: l'invio di un solo ieromneme a entrambe le pilee del 328/7 e a quella primaverile del 327/6 (per quella autunnale il testo è mutilo), anche se dobbiamo tener presente l'eventualità di cause accidentali, colpisce per la sua continuità, ed è forse indizio di un interesse declinante per gli affari del santuario. Nella medesima pilea primaverile del 326 l'anfizionia stanziava i fondi per rendere omaggio a Olimpiade: forse, come suggerivo poc'anzi, proprio nel tentativo di risvegliare l'attenzione del re su Delfi e le sue necessità (*in primis* finanziarie)<sup>1</sup>. Anche questo sarà forse un caso, ma per l'unica pilea documentata del successivo anno 326/5, quella primaverile, gli ieromnemoni macedoni tornano a essere due, Archepoli e Agippo, e l'anno seguente (325/4) gli stessi sono latori, come abbiamo visto, di una considerevole offerta in denaro nelle casse del santuario<sup>2</sup>. Nel 324/3 le assenze macedoni in entrambe le pilee (diversamente indicate nelle registrazioni epigrafiche) e lo stallo dell'offerta destinata a Olimpiade indicano una più aperta tensione, se non addirittura una crisi diplomatica.

È certo possibile che in questa fase il fronte antimacedone individuato da Bousquet sia andato progressivamente allargandosi all'interno del sinedrio, ma un'equilibrata valutazione dei rapporti di forza induce a escludere che la volontà di rottura sia stata solo, o prevalentemente, dell'anfizionia. Mi sembrano piuttosto da individuare, da parte della Macedonia, un crescente disinteresse per quello che era stato lo strumento-chiave della sua ascesa in Grecia e, concretamente, per le fortune del santuario che ne era stato il simbolo; da parte di Delfi e dell'anfizionia, infruttuosi tentativi di riavvicinamento e un conseguente – certo politicamente inopportuno – irrigidirsi di posizioni<sup>3</sup>. Vedremo in quale misura l'evolversi dei rapporti tra Macedonia e Delfi (santuario, città, anfizionia) sia da mettere in relazione con il diseginarsi degli opposti schieramenti in campo nella guerra lamiaca<sup>4</sup>.

---

1. Alessandro risulta rappresentato dal solo Archepoli nei seguenti testi: *CID* II, 71, l. 42; 94, ll. 2-3 per il 328/7 (arc. Teolito); *CID* II, 97, l. 57 per la pilea primaverile del 326 (arc. Cafì: è lo stesso testo che alle ll. 5-8 registra lo stanziamento dei fondi per le corone); dello stesso anno, ma relativo all'autunno 327, è *CID* II, 96, mancante della rubrica relativa allo *staff* macedone (l. 4: Bousquet *ad loc.* non esclude anche in questo caso la presenza del solo Archepoli: analogamente per *CID* II, 72, ll. 4-5, sempre del 327/6). *CID* II, 89, ll. 7-8, per l'autunno 329 (arc. Batillo) conserva ancora il solo nome di Archepoli, donde la proposta di LA COSTE-MESSELIÈRE 1949, 226 di far risalire già al 329/8 la presenza dimezzata degli inviati macedoni: il dato rafforzerebbe l'impressione, suggerita nel testo, di una circostanza non casuale, ma non lo si può considerare sicuro, tanto più che c'è spazio, sulla pietra, per l'integrazione di un secondo nome. È importante notare che in tutti gli altri casi in cui, nell'età di Filippo e di Alessandro e poi sotto Perseo, leggiamo i nomi degli ieromnemoni macedoni sulle liste delfiche, i rappresentanti sono regolarmente due (quadro riassuntivo in LEFÈVRE 1998a, 298-9).

2. Per la pilea primaverile del 325 (arc. Carisseno) cfr. *CID* II, 32, ll. 42-43; 99 B, ll. 13-14; per l'offerta di 10500 stateri il più volte citato *CID* II, 100, ll. 10-11. Archepoli è anche il solo ieromneme macedone presente nelle circostanze in cui lo *staff* di Alessandro a Delfi risulta dimezzato (n. prec.).

3. Valutazione molto diversa ora in ARNUSH 2000, che, procedendo da una sistematica (e spesso forzata) interpretazione *politica* di tutti i decreti onorifici emessi dall'anfizionia e dalla città di Delfi durante il regno di Alessandro e subito dopo, individua da parte dell'una e dell'altra una costante e crescente volontà di resistenza alla Macedonia sfociata infine in guerra aperta: tra gli indizi valorizzati torna la mancata dedica delle corone, «an obvious insult to the Macedonian queen» (302-3), senza nessun tentativo, però, di spiegare il senso della prima e *positiva* fase del progetto.

4. Par. 3.3 (e cfr. 3.1). Sulla persistenza di un partito antimacedone nell'anfizionia concorda con Bousquet LEFÈVRE 1998a, 97, secondo cui proprio per impedirne l'azione Alessandro si affrettò a chiedere la sanzione anfizionica agli inizi del regno (*supra*, 218 ss.): tale partito riemergerebbe appunto in prima linea nel 324/3.



## 2. ALESSANDRO E OLIMPIA

### 2.1. ATTIVITÀ EDILIZIA, DEDICHE, DIMENSIONE AGONISTICA: LA TRADIZIONE MACEDONE E I TEMPI NUOVI

Se a Delfi il superamento (la crisi) dei modelli di comportamento e delle politiche di intervento seguiti da Filippo fu per Alessandro un processo graduale, non lineare, in parte doloroso, che finì però con l'investire tutti i diversi settori dell'investimento macedone sul santuario – l'oracolo, l'anfizionia, l'intera gestione 'politica' del santuario e delle sue fortune –, a Olimpia si percepisce, accanto a un indubbio distacco da alcuni aspetti del modello paterno, una forte continuità di motivi, nell'atteggiamento macedone verso il santuario come nella funzione complessivamente assegnatagli.

La documentazione archeologica non fornisce elementi decisivi a decantare, in questo processo, continuità e innovazioni: così, come abbiamo visto, l'eventuale contributo macedone a interventi edilizi a Olimpia databili al decennio 340-330 (*stoá* di Eco e fase IIIC dello stadio) non può essere ulteriormente precisato. Resta forte la possibilità che, se di iniziative almeno in parte macedoni effettivamente si tratta, esse siano state varate piuttosto negli ultimi anni di Filippo, in una con il progetto del *Philippeïon*: i confronti di carattere tecnico e stilistico tra quest'ultimo e la *stoá*, in particolare, rappresentano un indizio forte in questo senso<sup>1</sup>. È interessante allora che l'ambizioso progetto della grande *stoá* – con la conseguente separazione monumentale tra Altis e stadio – venga precocemente interrotto, forse proprio per un venir meno del sostegno finanziario macedone, probabilmente solo parziale fin dal principio<sup>2</sup>.

Se è vero, viceversa, che la costruzione del *Philippeïon* fu completata nei primi anni di regno di Alessandro, si individua una precisa scelta, che privilegia, in un'epoca di non eccelsa disponibilità finanziaria per il regno macedone, l'opera più esplicitamente legata alla committenza, e anzi espressamente 'dinastica' (laddove il donatore o i donatori della *Echohalle*, chiunque fossero, sono rimasti anonimi). Suggestisco questa possibilità – con tutta la prudenza imposta dai suoi incerti presupposti – ribadendo al tempo stesso, contro un'ipotesi piuttosto

---

1. Cap. III, 4.4, anche per ipotesi di analoghi interventi macedoni nella ristrutturazione dei santuari dell'Istmo e di Nemea, la cui cronologia oscilla, analogamente, tra l'età di Filippo e quella di Alessandro.

2. Cfr. *ibid.*, anche per l'ipotesi di un co-finanziamento macedone-aleo; sulle fasi costruttive della *Echohalle*, completata solo nella prima età imperiale, bibl. a p. 188 n. 1. Non ha avuto fortuna la tesi di GARDINER 1925, 128, 135-7, che attribuiva ad Alessandro l'iniziativa della *stoá* (e un più vasto programma edilizio all'interno del santuario), eventualmente da collegare all'invio a Olimpia di Nicanore di Stagira, nel 324, per l'annuncio del decreto sugli esuli (2.2). I dati archeologici parlano piuttosto, come detto, in favore di una contemporaneità con il *Philippeïon*, se non addirittura dell'impiego delle stesse maestranze.

in voga negli studi, che il *progetto* del *Philippeion* è comunque integralmente dell'età di Filippo<sup>1</sup>.

L'enfasi dinastica della *thólos* decorata da Leocare sembra riecheggiata nella dedica da parte degli Elei di statue equestri di Filippo e di Alessandro, testimoniata da Paus. VI 11, 1 e databile a questi stessi anni. Anche in questo caso non abbiamo elementi per essere più precisi, ma è lecito vedere nell'offerta un tentativo degli Elei di ribadire una lealtà alla Macedonia di fatto assai dubbia alla morte di Filippo, e pensare dunque agli inizi del regno di Alessandro, eventualmente in concomitanza con la fine dei lavori al *Philippeion*<sup>2</sup>. Di fatto, negli anni successivi i rapporti tra Macedonia ed Elide torneranno a tratti difficili: circostanza che può aver concorso all'abbandono del progetto della *Echohalle* – secondo l'ipotesi prima discussa –, ma che non condiziona in modo significativo le relazioni di Pella con Olimpia<sup>3</sup>.

Un supposto, sistematico disinteresse di Alessandro per la dimensione agonistica, cifra caratteristica di Olimpia ed elemento catalizzatore dell'interesse di Alessandro I, Archelao e Filippo II per il santuario<sup>4</sup>, emerge viceversa dalla tradizione letteraria: verificarne l'attendibilità è di grande importanza per la valutazione della politica 'olimpica' del re (se ve ne fu una). Il tema interessa soprattutto Plutarco, che se registra, come abbiamo visto, un presagio di 'invincibilità' nel sincronismo tra la nascita di Alessandro e i successi sportivi e militari di suo padre nel 356<sup>5</sup>, d'altro canto insiste sul distacco o addirittura l'insofferenza in seguito manifestata dal figlio di Filippo per lo sport e gli atleti: nelle sue pagine, Alessandro rifiuta

1. Si vd. ancora cap. III, 4.4, in part. 185 e n. 2 per le ipotesi di un completamento dell'edificio nell'età di Alessandro con sostanziale alterazione del progetto originario.

2. Così HINTZEN-BOHLEN 1992, 30-1, della quale non è però da accogliere l'idea che la scelta della disusata forma equestre da parte degli Elei alludesse all'origine 'straniera' dei re onorati: ipotesi inconcepibile sia in termini di logica politica, sia in rapporto alla precoce disponibilità degli 'Ελληνοδίκαι a riconoscere la grecità dei re macedoni. Si sarà trattato semmai di un richiamo al settore agonistico nel quale Filippo si era distinto proprio a Olimpia, ed eventualmente all'appartenenza dei sovrani macedoni al mondo delle grandi aristocrazie 'ippiche' tradizionalmente presenti nel santuario, che quelle vittorie ribadivano. Stando sempre a Pausania, gli Elei dedicarono nello stesso punto una statua equestre di Seleuco (forse all'epoca della sua assunzione del titolo regio: SIEDENTOPF 1968, 14, 43, 45) e una stante di «Antigonon», forse Monoftalmo (bibl. e discussione in MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 250, e cfr. HYDE 1921, 41-2). Paus. V 25, 1 conosce a Olimpia un'altra statua di Alessandro, rappresentato come Zeus, un'offerta corinzia di età romana, per cui la lettura 'politica' datane da TRENDLENBURG 1914, 52 è del tutto fuori luogo (sulle questioni che la testimonianza pone a proposito dell'iconografia di Alessandro, cfr. MADDOLI – SALADINO 1995, 337, con bibl.).

3. I rapporti eleo-macedoni erano stati complessivamente buoni sotto Filippo II (HAMMOND – GRIFFITH 1979, 499-501), anche se gli Elei non vollero essere al suo fianco a Cheronea «contro i Greci» (Paus. V 4, 9); di certo, essi erano tra i popoli pronti alla rivolta alla morte del re (Diod. XVII 3, 5), e Arr. I 10, 1 lascia intendere che rientrarono nei ranghi solo dopo la distruzione di Tebe (cfr. anche I 7, 4 per la loro possibile inclusione tra i «Peloponnesiaci» in fermento all'inizio della rivolta tebana); di nuovo nel 331 furono pronti a unirsi alla rivolta di Agide, e pesantemente puniti (Aesch. III 165; Din. I [c. *Dem.*] 34; Q. Curt. VI 1, 20); alla morte di Alessandro si unirono alla rivolta contro Antipatro (Diod. XVIII 11, 2; Paus. I 25, 4; V 4, 9). Per un'analisi approfondita di questa evoluzione, attenta anche alle contrapposizioni interne che si registrano in questi anni, in Elide, tra filo- e antimacedoni, MCQUEEN 1978, 41-2, 47-9, 51-3, che valorizza, a dimostrazione di una relativa impopolarità già di Filippo nella regione, il dubbio episodio dei fischii che avrebbero accolto il re a Olimpia (*supra*, 97-8 n. 3). Per possibili, molto incerti, riflessi degli alterni rapporti eleo-macedoni in alcune statue accolte nell'Altis in questi anni e ricordate da Pausania cfr. *infra*, 261 n. 1).

4. Contro l'ipotesi di Badian di una 'bocciatura' di Archelao di fronte agli 'Ελληνοδίκαι e di una rinuncia di Perdicca II a sottoporsi al loro esame vd. cap. II, 1.1.

5. *Al.* 3, 8 (= Hegesias, *FGrHist* 142 F 3; *supra*, 80 s.).

l'invito degli amici a gareggiare a Olimpia a meno di non avere altri re per avversari; apprezza le esibizioni e le gare degli artisti, ma disprezza in blocco la genia degli atleti (φαίνεται δὲ καὶ καθόλου πρὸς τὸ τῶν ἀθλητῶν γένος ἄλλοτρίως ἔχων); a Mileto, in particolare, si chiede sdegnato dove fossero i famosi campioni della città nel momento del pericolo<sup>1</sup>.

Uno studio di T.S. Brown ha messo in evidenza alcuni caratteri topici nel ritratto plutarco di Alessandro 'nemico dello sport': l'invito degli amici a cimentarsi a Olimpia per mettere alla prova l'eccezionale velocità nella corsa risente della *imitatio Achillis* che ha inquinato tanta parte dell'alessandrografia già di prima generazione; l'aneddoto, che compare, rielaborato, anche nella tradizione romanzesca, ha un sospetto precedente senofonteo, riferito a Ciro<sup>2</sup>; nell'insieme, secondo Brown, l'insistenza di Plutarco su questo tasto rientra nella costruzione sistematica di un'immagine topica di Alessandro 'filosofo'<sup>3</sup>.

Brown non va molto oltre nell'indagare le radici possibili – storiche e storiografiche – di questa immagine letteraria; ma propone alcune osservazioni generali che meritano un supplemento di riflessione, quando insiste sull'assenza di atleti dall'*entourage* di Alessandro che non fossero semplici «entertainers» e parla di complessivo disinteresse della nobiltà macedone per lo sport<sup>4</sup>. La prima osservazione è vera solo parzialmente. Il fatto che atleti o ex-atleti non ricoprano cariche di primo piano alla corte di Alessandro non ha, in sé, nulla di singolare. D'altra parte ne troviamo invece diversi se spostiamo lo sguardo all'*entourage* in senso più largo, e non necessariamente come *entertainers*. Come tale può certamente classificarsi l'ateniese Diossippo, olimpionico nel pugilato o nel pancrazio e protagonista di una parabola esemplare dei difficili rapporti di convivenza tra Macedoni e altre componenti alla corte di Alessandro<sup>5</sup>, mentre ben diversa è la condizione di Cherone di Pellene e di

1. *Al.* 4, 9-11; *reg. et imp. apophth.*, *Alex.* 2, 179 D; 8, 180 A; *de Alex. fort.* 9, 331 B.

2. Cfr. risp. *Xen.*, *Cyr.* I 4, 4 e *Ps. Callisth.* I 18-19 (dove alla corsa a piedi è sostituita quella su carri, che Alessandro disputa e vince su avversari in parte di rango regale), con le osservazioni di BROWN 1977, 80 n. 19 e 81; il quadro plutarco è difeso o accolto senza discutere da DIEM 1957, 9; VILLALBA I VARNEDA 1994, 110-1, 346, 386. Esempi eclatanti delle deformazioni prodotte nella tradizione su Alessandro dal modello omerico applicato, *in primis* da Callistene, alle imprese del sovrano (tema sul quale comunque Brown non insiste) sono i casi del supplizio di Bagoa dopo la presa di Gaza, che ripeterebbe (su un uomo *vivo!*) il trattamento riservato da Achille al cadavere di Ettore (Hegesias, *FGrHist* 142 F 5; *Q. Curt.* IV 6, 29), e dei Cossei uccisi e offerti in sacrificio al defunto Efestione, episodio ispirato probabilmente dall'analogo ἐναγισμός dei giovani troiani in onore di Patroclo (*Plut.*, *Al.* 72, 4). Del *Romanzo* si potrebbe quasi dire che costruisca, su Alessandro e lo sport, un *tópos* contrario a quello plutarco: l'episodio della corsa con i carri, concluso con un pronostico di 'invincibilità' rilasciato dal Διὸς μάντις, viene subito dopo quello dell'*omen* legato a Bucefalo, in cui, pure, le ambizioni di dominio del sovrano sono implicite in un suo *exploit* sportivo (I 15 e 17: *supra*, 139 e 206); a I 47 è invece registrata una presidenza dei giochi istmici che fa da cornice all'aneddoto dell'atleta che chiede al re, in base a un responso dell'fico, di permettere la ricostruzione di Tebe (*supra*, 213-4 n. 5).

3. 1977, 78 ss., con richiamo a Platone come possibile modello. Sulla questione esiste una estesa bibliografia, per la quale si vd. TH. S. SCHMIDT, *Plutarque et les Barbares. La rhétorique d'une image*, Louvain – Namur 1999, 272-99.

4. 1977, 82-3, 88.

5. *Plin.*, *nat. hist.* XXXV 40, 139; *Plut.*, *de curios.* 12, 521 B; *Ael.*, *var. hist.* XII 58; *Diog. Laert.* VI 43. Diossippo fu olimpionico forse nel 336, se ammettiamo che prese parte alla spedizione dall'inizio (BERVE 1926, II, n° 284). La tradizione su Alessandro ne parla per la sfida a duello lanciategli da un macedone della cerchia del re dopo l'assalto alla città dei Malli (326/5): il campione ateniese prevale, attirandosi però l'ostilità dei Macedoni e ingiuste accuse che lo spingono infine al suicidio (*Q. Curt.* IX 7, 16-26; *Diod.* XVII 100-101; cfr. anche *Ael.*,

Filonide di Chersoneso (cretese). Al primo, quattro volte olimpionico nel pugilato, Alessandro – o più esattamente Antipatro – affida il governo della sua città natale. Di Filonide, Plinio il Vecchio conosce un record di 1200 stadi percorsi, tra Sicione ed Elide, in appena nove ore; Pausania e due testi epigrafici testimoniano che dedicò proprie statue a Olimpia ricordando di aver preso parte alla spedizione asiatica come corriere (ἡμεροδρόμος) e misuratore di distanze stradali (βηματασιστής): appunto all'esercizio dell'attività di *cursor* è collegato da Plinio l'*exploit* sportivo di Filonide, la cui presenza nel Peloponneso è confermata da un decreto in suo onore rinvenuto a Egio in Acaia<sup>1</sup>. Qualunque sia stato l'esatto *training* che portò Filonide al servizio di Alessandro – atleta famoso per le sue prestazioni nelle corse su medie e lunghe distanze, ed eventualmente olimpionico, oppure ufficiale cresciuto alla scuola cretese dei δρομείς –, Plinio menziona la sua attività di *cursor Alexandri Magni* esclusivamente per la straordinaria *performance* 'atletica', che aveva oscurato la fama di Fidippide<sup>2</sup>.

Diossippo, Cherone e Filonide sono atleti o ex atleti a vario titolo entrati nella cerchia di Alessandro, ciascuno impiegando in modo peculiare al servizio della nuova carriera o le doti sportive o la fama da quelle ricavata in precedenza: le notizie che li riguardano, sebbene

*var. hist.* X 22; *Hyper.* II (*Lyc.*), coll. IV-V, 5; Aristob., *FGrHist* 139 F 47): sulla sua attività di «entertainer» e la sua fine BROWN 1977, 83-4, 86-7.

1. Fonti su Cherone in BERVE 1926, II, n° 818; MORETTI 1957, n° 432. Su Filonide (BERVE 1926, II, n° 800) informano Plin., *nat. hist.* II 73, 181; VII 20, 84 (il primo passo parla di 1200 stadi in nove ore, il secondo di 1305 in un giorno: sul problema e sull'attendibilità del record B. BILIŃSKI, «Eos» 50 [1959-60], 69-80; H. BENGTON, «SO» 32 (1956), 35-9; L. ROBERT, «Anatolia» 4 [1959], 1-26 = *Opera minora selecta*, III, 1423-48 [1446-8]; TZIFOPOULOS 1998, 140-1; per l'ipotesi suggestiva, ma non verificabile, che il tragitto completo di Filonide andasse da Corinto, sede della συμμαχία greco-macedone, a Olimpia MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 294-5); Paus. VI 16, 5 (Φιλωνίδης Ζώτου ... Ἀλεξάνδρου ... ἡμεροδρόμος); *IvO* nrr. 276-277 (= *SIG*<sup>3</sup> 303 = *TOD* 1946-48, n° 188; gli incarichi di Filonide vi compaiono nella forma ἡμεροδρόμος e βηματασιστής τῆς Ἀσίας: in merito, oltre il commento di Tod, vd. J. BINGEN, «BCH» 78 [1954], 74-88, 395-409 [408]; BENGTON, *art. cit.*; TZIFOPOULOS 1998, 143-9, con esame completo delle fonti e ult. bibl.); il decreto acheo, forse emanato dal κοινόν, edito da BINGEN, *art. cit.*, 407-9 (= *SEG* 14, 1957, 376; su di esso tornano molti degli studi qui citati, con ipotesi diverse sul rapporto tra attività sportive e politico-militari del nostro; cfr. anche G. GLOTZ – R. COHEN – P. ROUSSEL, *Histoire grecque*, Paris 1925-38, IV, 246; SEMMLINGER 1974, II, n° 69).

2. Per l'istituzione cretese dei δρομείς come *background* essenziale per comprendere la formazione di Filonide e il successivo impiego al servizio di Alessandro vd. TZIFOPOULOS 1998. Lo studioso osserva a ragione (141-3) che la collocazione del monumento olimpico di Filonide nell'Altis accanto a quelli di atleti vittoriosi nei giochi (in part., stando a Pausania, accanto a quelle dei campioni elei Aristide e Menalce) non è decisiva a caratterizzare il personaggio come olimpionico, e contro questa caratterizzazione pesano indubbiamente i contenuti dell'iscrizione, che menziona solo le sue attività al seguito di Alessandro (in questo senso anche MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 294). Resta il principio generale, certo non immune da eccezioni, che a Olimpia concedeva essenzialmente agli olimpionici l'onore di monumenti 'autodedicati' e consacrati a Zeus nell'Altis (Dio Chrys. XXXI 57: cfr., anche per le eccezioni, HYDE 1921, 41-2). Qualunque sia stata la motivazione formale della concessione, di certo Filonide utilizzò la 'vetrina' di Olimpia essenzialmente per vantare la partecipazione all'impresa di Alessandro: per l'ipotesi che il monumento esponesse anzi una mappa delle conquiste di Alessandro, realizzata nella sua qualità di βηματασιστής, cfr. GARDINER 1925, 131. La ricostruzione di Tzifopoulos del rapporto tra δρομείς ed ἡμεροδρόμοι mi sembra nell'insieme molto convincente: ma se è probabilmente vero che Filonide non fu in senso stretto «an athlete by profession», tuttavia gli indizi connessi al monumento olimpico, prima ricordati, e soprattutto la caratterizzazione della sua figura in Plinio smentiscono la drastica conclusione secondo cui «he certainly was not regarded as an athlete in antiquity» (170), almeno se si intende il termine 'atleta' nel senso 'flessibile' che lo stesso studio di Tzifopoulos invita a valorizzare.

insufficienti a definire una tendenza precisa o addirittura una possibile forma di reclutamento del personale al servizio del re, non possono a maggior ragione, tuttavia, essere usate, come suggerito da Brown, a spiegazione e giustificazione del *tópos* plutarceo che oppone Alessandro allo sport e a tutti i suoi interpreti<sup>1</sup>.

Il *tópos* si chiarisce ancor meno, poi, alla luce del secondo punto richiamato da Brown, il supposto disinteresse dell'aristocrazia macedone per le pratiche sportive. Innanzitutto, non c'è bisogno di richiamare, almeno per la casa reale, la piena adesione a moduli di vita e di comportamento tipici delle aristocrazie a sud dell'Olimpo: questa ricerca lo ha ripetutamente confermato proprio a proposito della partecipazione alle gare panelleniche, nel suo valore ideologico generale come nella scelta privilegiata delle competizioni ippiche<sup>2</sup>. Il fatto che la partecipazione agonistica macedone alle πανηγύρεις panelleniche risulti dai documenti disponibili a lungo limitata alla sola dinastia è l'esito di obiettive difficoltà pratiche, riscontrabili in altri aspetti della fruizione macedone 'privata' dei grandi santuari, e non dice ovviamente nulla del grado di diffusione della pratica sportiva in Macedonia; e oltretutto, proprio l'età di Alessandro segna un salto di qualità nella presenza di Macedoni 'comuni' alle gare e nei santuari panellenici, sul quale torneremo (cap. V, 2).

Viceversa, le abbondanti testimonianze letterarie ed epigrafiche sulla πανήγυρις di Dion, una delle più antiche repliche 'provinciali' delle Olimpie di cui abbiamo notizia, pongono un grande evento *agonistico* (con gare anche sportive) addirittura al centro della vita pubblica dell'ἔθνος macedone<sup>3</sup>. Parallelamente, la tradizione conosce un gran numero di feste occasionali, a carattere agonistico, organizzate da Alessandro a partire dalle Olimpie di Ege del 335, alla vigilia della partenza per l'Asia<sup>4</sup>, e poi ripetutamente nel corso della στρατεία. Brown le liquidava come attività volte a mantenere le buone condizioni fisiche dei soldati e/o a tirarne su il morale<sup>5</sup>: di fatto si tratta di una trama complessa di eventi a volte dichiaratamente celebrativi (ἐπινίκια), a volte forse sostitutivi di feste previste dal calendario macedone, di certo sempre vissuti, come mostra il confronto con due passi dell'*Anabasi* di Senofonte, come surrogato di un aspetto essenziale della vita della πόλις, l'unico possibile nelle insolite

1. Quanto agli onori resi da Alessandro a grandi atleti del passato remoto o recente, ricordo i casi del crotoniate Faillo, pentatleta e corridore vincitore tre volte alle Pitiche, eroe di Salamina, alla cui memoria Alessandro destina parte del bottino di Gaugamela (Plut., *Al.* 34, 3; cfr. Herod. VIII 47; Paus. X 9, 2; *IG* I<sup>2</sup>, 655 = TOD 1946-48, n° 21 = *IG* I<sup>3</sup>, 823: altre fonti in HAMILTON 1969, *ad loc.*; sul personaggio vd. inoltre E.N. GARDINER, «JHS» 24 [1904], 70-80; M. GIANGIULIO, *Ricerche su Crotona arcaica*, Pisa 1989, 292-4; VILLALBA I VARNEDA 1994, 461-4), e del tebano Dionisodoro, collaboratore di Dario imprigionato e liberato dopo la vittoria di Issa «per il fatto che aveva vinto alle Olimpie» (Arr. II 15, 2.4; BERVE 1926, I, 100 e II, n° 279; MORETTI 1957, n° 441). Sull'episodio di Faillo BROWN è scettico, e interpreta comunque l'eventuale gesto di Alessandro come omaggio al valore militare, non sportivo (1977, 78-80): puntualizzazione non necessaria, e forse mal posta.

2. Cap. II, 1.1 (Archelao); cap. III, 1.3 (Filippo) e 2.2 (Filippo e il molosso Aribba). Sulle strutture dedicate all'attività sportiva nel palazzo di Pella GAUTHIER – HATZOPOULOS 1993, 158-9.

3. Cfr. MARI 1998 e, qui, cap. II, 1.2; sull'importanza centrale delle feste di Dion nella vita pubblica dello stato vd. HATZOPOULOS 1996a, I, 287-90.

4. Sulla controversa tradizione rappresentata da Diod. XVII 16, 3-4 e da Arr. I 11, 1 rinvio ancora alle conclusioni proposte altrove (MARI 1998, 139-53).

5. 1977, 83 (cfr. anche OLIVA 1993, 96-7, 103-4). Le uniche gare, tra quelle organizzate durante la spedizione, cui le fonti attribuiscono espressamente lo scopo di tenere in esercizio i soldati sono quelle tenute in Sittacene nel 331, durante la marcia da Babilonia a Susa, stando a Q. Curt. V 2, 2-5: il quale però aggiunge che esse erano dirette regolarmente da arbitri e avevano un carattere fortemente competitivo, visto che il successo assicurava una promozione.

condizioni itineranti dell'armata di Alessandro. La credibilità di questi episodi, registrati per la maggior parte da Arriano, non è da porre in discussione<sup>1</sup>, mentre la correttezza dell'interpretazione appena suggerita è sostenuta, se non dagli aneddoti della restante tradizione letteraria – comunque significativi – sulla passione sportiva di figure eminenti dell'*entourage* del re che si sarebbero portati dietro addirittura l'occorrente per allestire ovunque una palestra e un ginnasio 'da campo'<sup>2</sup>, dalle numerose testimonianze epigrafiche relative alla celebrazione di agoni nelle città del regno e alla centralità, in quelle, delle istituzioni legate al ginnasio. Non c'è dubbio che la pratica sportiva (spesso a carattere competitivo) fosse parte del bagaglio culturale della componente macedone (esattamente come di quella greca) dell'esercito e dello *staff* di Alessandro<sup>3</sup>. Questo retroterra culturale e

1. Xen., *anab.* I 2, 10 ('clone' delle feste Licee, tradizionali in Arcadia, a Pelte, in Frigia, su iniziativa dell'arcade Senia, con agone cui assiste anche Ciro); IV 8, 26-28 (sacrifici e agoni, minutamente curati nel cerimoniale e nel programma di gare, durante la sosta dei Diecimila a Trapezunte). Per i numerosi episodi ricordati dalla tradizione su Alessandro, non potendo discuterne qui nel dettaglio, mi limito a indicare i dati essenziali e le fonti (il quadro cronologico segue HAMMOND 1989<sup>2</sup>): Soli, 333 (Arr. II 5, 8; 6, 4; Q. Curt. III 7, 3.5); Tiro, 332 (Arr. II 24, 6; importante riscontro epigrafico in CH. KOUKOULI-CHRYSANTHAKI, «AD» 26 [1971], 120-7 = MORETTI 1967-76, II, n° 113); Menfi, 332 e 331 (Arr. III 1, 4; 5, 2); ancora Tiro, 331 (Arr. III 6, 1; Q. Curt. IV 8, 16; cfr. anche Plut., *Al.* 29, 1-6 e *de Alex. fort.* 2, 334 E); Sittacene, 331 (Q. Curt. V 2, 2-5); Susa, 331 (Arr. III 16, 9); Persepoli, 330 (Diod. XVII 72, 1: gli agoni non sono espressamente nominati come parte degli ἐπιβίβια); in marcia verso Partiene e Ircania, 330 (Q. Curt. VI 2, 5); Zadracarta, 330 (Arr. III 25, 1); dopo la conquista del territorio dei Mardi, 330 (Iust. XII 3, 12); presso il Tanai, 329 (Arr. IV 4, 1); sull'Indo, 326 (Arr. V 3, 6); Tassila, 326 (Arr. V 8, 3); sull'Idaspe, 326 (Arr. V 20, 1); in occasione dell'erezione di altari ai Dodici Dei, dopo la rivolta sull'Ifasi, 326 (Arr. V 29, 2); in occasione della tripartizione dell'esercito prima del viaggio di ritorno, 325 (Arr., *Ind.* 18, 12; per agoni tenuti da Nearco prima della partenza della flotta cfr. anche 21, 2); Carmania, 325/4 (Arr. VI 28, 3; Plut., *Al.* 67, 8; probabilmente da distinguere dall'episodio riferito da Arr., *Ind.* 36, 3 a dopo l'arrivo di Nearco); Salmunte, 324 (Diod. XVII 106, 4); in occasione del ricongiungimento finale Alessandro-Nearco, 324 (Arr., *Ind.* 42, 8); Ecbatana, 324 (Diod. XVII 110, 7-8; Plut., *Al.* 72, 1; Arr. VII 14, 1; dopo la morte di Efestione, Arr. VII 14, 10); Babilonia, 323 (Diod. XVII 117, 1; Plut., *Al.* 75, 3-4; Arr. VII 25; in questo caso però non è chiaro se le feste nel corso delle quali Alessandro si ammala e muore comprendano agoni sportivi). A Ilio infine, in connessione con i progetti edilizi di cui al par. 3.2, Alessandro prometterebbe anche di istituire un ἄγωνα ἑπέρον (Strab. XIII 1, 26, 593 C.). Semplificano la complessità delle cause di un'attività tanto intensa e sistematica non solo BROWN 1977, ma anche A. PIGANIOL, «REA» 42 (1940), 285-92 (che spiega in chiave di 'feste dionisiache' molte delle celebrazioni tenute nel corso della campagna, talvolta forzando l'evidenza); DIEM 1957, 9; SCHACHERMEYER 1970, 27 (che si limitano a richiamare le tradizioni patrie). Sulle gare sportive degli eserciti in trasferta cfr. anche LAUNEY 1949-50, II, 835, 920-1, attento ai risvolti religiosi e culturali della pratica e, per l'individuazione di χαριστήρια in alcune delle celebrazioni di Alessandro, PRITCHETT 1971-91, III, 188. Lo studio della OLIVA (1993) sulla tradizione arrianea non ne mette in dubbio la credibilità, pensando a una derivazione dalle *Efemeridi*; ella attribuisce però l'insistenza sull'argomento alla volontà di imporre un'immagine 'greca' di Alessandro e delle abitudini del suo esercito (ma sulla pertinenza ad Arriano, piuttosto che alle sue fonti, di una simile intenzione si potrebbe discutere all'infinito; peraltro, contro la tesi tradizionale di una rigida sequenza *Efemeridi*-Tolomeo-Arriano si vd. la prudenza di BOSWORTH 1980-95, I, 23-4; II, 6 n. 20; 1988, 157-84).

2. Athen. XII 55, 539 c (= Phylarch., *FGrHist* 81 F 41; Agatarch., *FGrHist* 86 F 3) ne parla a proposito di Perdicca e Cratero; Plut., *Al.* 40, 1 (forse da Onesicrito, secondo il suggerimento di Jacoby nel comm. al citato fr. di Filarco) a proposito di Leonnato. La comune interpretazione 'moralistica' dei due passi accresce l'impressione che ci troviamo di fronte a un *tópos*, comunque interessante perché registra anch'esso una particolare immagine dell'aristocrazia macedone agli occhi degli autori greci.

3. Cfr. GAUTHIER – HATZOPOULOS 1993, 95-123, 155-76; tra i testi più significativi, oltre alla legge ginnasiarchica di Berea dalla quale muoveva l'indagine dei due studiosi e che informa minutamente sulla gestione del ginnasio come istituzione pubblica e sulla celebrazione degli *Hermaia* e delle gare relative (sul primo aspetto

l'uso dei sovrani macedoni, attestato anche al di fuori della tradizione sulla spedizione asiatica, di organizzare 'feste per la vittoria' (in cui si sovrapponevano la celebrazione dell'ἀρετή militare e l'esibizione di quella sportiva) o altri agoni a carattere occasionale-celebrativo sono a mio parere le vere radici di un'usanza così ripetutamente attestata per gli anni della grande στρατεία; la frequente connotazione 'doppia', sportiva e artistico-musicale, di tali gare deve a sua volta probabilmente molto al modello ibrido precocemente affermato nelle Olimpie di Dion e progressivamente dominante nel programma di gare delle feste greche (anche di quelle panelleniche) a partire dall'età ellenistica<sup>1</sup>. Quest'ultima considerazione suggerisce di guardare anche per altri versi, oltre che alle radici, alle *conseguenze* della politica 'agonistica' di Alessandro: penso in generale (come suggeriva già Moretti) alla stessa, eccezionale diffusione dell'agonistica sportiva in età ellenistica e poi romana, e più specificamente alla 'provincializzazione' delle feste che dell'agonistica erano la cornice, all'estensione ad aree anche molto lontane dalla madrepatria del modello delle grandi πανηγύρεις, che in età tarda diventa vera e propria 'clonazione' di queste, nel nome come negli aspetti organizzativi e cerimoniali. Un processo di evoluzione molto lungo, nel quale però quello che negli anni della spedizione asiatica era avvenuto occasionalmente e per necessità finì per agire in qualche modo da modello, o almeno da antecedente e propulsore<sup>2</sup>.

---

ancora HATZOPOULOS 1996a, II, n° 60; I, 131 ss., 150 ss., 341-2), ricordo almeno gli importanti documenti dal ginnasio di Anfipoli (GAUTHIER – HATZOPOULOS 1993, 159-65), e tra questi il *diagramma* di Filippo V con le disposizioni per i ginnasiarchi delle diverse città circa l'organizzazione di agoni stefaniti, che conferma la capillare diffusione delle istituzioni del ginnasio nelle città macedoni, nonché la suprema autorità del sovrano nell'organizzazione dei giochi all'interno del regno (HATZOPOULOS 1996a, II, n° 16; I, 381 ss., 392-3, 397, 410 ss.). Testi epigrafici testimoniano per l'età regia o romana agoni locali ancora a Dion (HATZOPOULOS 1996a, II, n° 57: non è sicuro che gli «agoni ginnici» citati accanto alle Dionisie in un decreto di proedria siano le più celebri Olimpie; cfr. anche Id., I, 60, 129-30), a Tessalonica (Id., II, n° 50, l. 29 = IG XI, 4, 1053, l. 29, per la menzione di un magistrato ἐπὶ τοὺς ἀγῶν[α]ς; IG VII, 1856; SEG 36, 1986, 258, l. 16) e ancora a Berea (catalogo di vincitori di gare anche sportive, datato alla prima metà del II sec. a.C.: DEMITSAS 1896, n° 56 = A.M. WOODWARD, «ABSA» 18 [1911-12], 161-2, n° 35 = GOUNAROPOULOU – HATZOPOULOS 1998, n° 140), per citare solo qualche esempio. Non mi è stata purtroppo accessibile la dissertazione di S.S. SLOWIKOWSKI, *Sport and Culture in the Ancient Macedonian Society*, Pennsylvania State University, Park 1988.

1. Tra gli esempi di agoni occasionali allestiti in particolari circostanze dai re macedoni ricordo, oltre le Olimpie tenute da Alessandro a Ege nel 335 (*supra*, 235 n. 4), almeno quelli voluti da Cassandro nell'ambito delle solenni cerimonie funebri in onore di Filippo III Arrideo, sua moglie Euridice e la madre di quest'ultima, Cinna, che coinvolgono tra l'altro i soldati macedoni (Diyll., *FGrHist* 73 F 1; Diod. XIX 52, 5). L'usanza è considerata tipica dei sovrani macedoni in un interessante passo di Filostrato (*vita Apoll.* I 34) che ho discusso altrove, prendendo anche in esame la tendenziosità della rappresentazione in senso 'celebrativo', per la presa e distruzione di Olinto, delle Olimpie tenute da Filippo nel 348 in Diod. XVI 55, 1, da cfr. con Dem. XIX 192 e sch. *ad loc.* (MARI 1998, cui rinvio anche per la opportunità di distinguere da tali feste occasionali la grande πανήγυρις di Dion e per l'individuazione in quest'ultima di un originale programma 'misto' di gare: in part. 143-7, 157-64).

2. L'analisi qui proposta dà ragione e sostanza, arricchendola di qualche dato nuovo, all'intuizione di MORETTI 1977, 492 (e 1967-76, II, 106-7; assai modesto, invece, ROMANO 1990, 76-7; sugli usi dell'esercito di Alessandro come veicolo della diffusione, nel mondo ellenistico, del ginnasio e delle attività a esso legate LAUNEY 1949-50, II, 835 ss.). Per Moretti il grande sviluppo della pratica e delle competizioni sportive in età ellenistica nasce appunto «dalla simpatia e dalla viva partecipazione con cui lo strato dominante dei Macedoni seguiva e partecipava a quelle attività». Superata è invece, nello studio di Moretti come in quello più recente della Oliva, l'idea dello sport come veicolo, almeno dai tempi di Archelao, di una *ellenizzazione* della Macedonia (cfr. cap. II, 1.2). Nella tradizione su Alessandro (esposta a p. 236 n. 1), il passaggio dalla celebrazione occasionale al consolidarsi di una giovane tradizione si coglie nella replica a Tiro, nel 331, degli *Herakleia* dell'anno precedente,

Resta ben poco, come si vede, per giustificare storicamente il *tópos* così coerentemente perseguito da Plutarco: di certo, non un'opposizione programmatica o addirittura ideologica alla dimensione agonistico-sportiva da parte di Alessandro e tantomeno dell'aristocrazia macedone nel suo insieme. Un altro aspetto – storico e storiografico – emerge semmai nel passo della *Vita* che contiene l'aneddoto della mancata partecipazione di Alessandro alle Olimpiadi, ed è la netta contrapposizione tra i gusti selettivi del sovrano in materia agonistica e l'onnivora ambizione di Filippo: l'uno disposto a istituire competizioni e premi solo per poeti e musicisti, l'altro a un tempo λόγου τε δεινότητι σοφιστικῶς καλλωπιζόμενος καὶ τὰς ἐν Ὀλυμπίᾳ νίκας τῶν ἀρμάτων ἐγχαράττων τοῖς νομίσμασιν<sup>1</sup>. Dietro questa contrapposizione, retorica e imprecisa (che Alessandro non istituisse gare atletiche è, come abbiamo visto, largamente smentito dalla migliore tradizione letteraria sulla στρατεία), c'è certamente il *tópos* del 're filosofo' individuato da Brown, ma c'è anche la traccia – autentica – di una diversa 'politica dell'immagine' perseguita dai due sovrani: il disinteresse di Alessandro per le vittorie sportive colpisce Plutarco proprio nel confronto con il padre, che a quelle aveva ancorato una parte essenziale della sua ricerca di consenso presso il pubblico greco (di questo aspetto della propaganda di Filippo, Plutarco è cronista particolarmente accorto<sup>2</sup>). Il *tópos* nasce dunque, anche, da un 'impossibile' confronto con Filippo: e in questo senso ha una radice storica nel sopravvenuto disinteresse macedone per quel tipo di consenso, a sua volta ampiamente giustificato dalle mutate condizioni storiche generali. Le premesse di questa rinuncia sono proprio nell'età di Filippo. I re di Pella non hanno più bisogno di promuovere l'immagine di sé, vincente e a un tempo rassicurante, che Archelao e soprattutto Filippo avevano cercato nelle vittorie olimpiche, e ancor meno ne hanno, ovviamente, della patente di grecità garantita dalla semplice ammissione ai giochi, il primo e ormai lontano movente dei loro contatti con Olimpia<sup>3</sup>.

---

che solo in parte sembrano rispettare usi locali preesistenti, e che continueranno in epoca successiva (MORETTI 1967-76, II, 107; LAUNEY 1949-50, II, 881-2; HUTTNER 1997, 98-9).

1. *Al.* 4, 9-11: Alessandro avrebbe istituito competizioni e premi per poeti tragici, auleti, citarodi e rapsodi, non però per lottatori e pugili; unica eccezione due 'gare' del tutto particolari quali la caccia e la ῥαβδομαχία.

2. Nello stesso passo, come abbiamo visto, egli ricorda le monete di Filippo che celebravano le vittorie ippiche a Olimpia; in *Al.* 3, 8 è invece il famoso sincronismo tra la nascita di Alessandro, nel 356, e una vittoria sempre ippica di Filippo a Olimpia, già richiamato anche in questo par.

3. Cap. I, 2.2; II, 1.1; III, 1.3 e 2.2. Il tema della vittoria sportiva, dominante nella monetazione di Filippo, scompare da quella di Alessandro, e negli stessi anni si interrompe anche l'esperimento delle monete 'anfizioniche' a Delfi (cap. III, 3.5). Né sembra da accogliere l'idea di un riferimento allo Zeus fidiaco di Olimpia nella figura del dio che compare, con Eracle, sulla monetazione argentea di Alessandro (tetradrammi e frazioni; BELLINGER 1963, 21-3, 27 e S. PERLMAN 1965, 63 pensavano piuttosto a una derivazione dallo Zeus Liceo della monetazione arcadica; ZERVOS 1982, 167-9, 175-6 e TROXELL 1991, 56-8 a una dipendenza da tipi orientali [*contra* PRICE 1982, che non propone un prototipo iconografico alternativo]; catalogo completo e bibl. aggiornata in TROXELL 1997, 20 ss.; cfr. MARCHETTI 1999a, 112-3, che rialza al 335 l'inizio della coniazione degli 'alessandri' collegandola alla fine della monetazione anfizionica).



## 2.2. LE OLIMPIE DEL 324 E LA QUESTIONE DELL'APOTEOSI. ANCORA SULL'USO DEI SANTUARI (E I SUOI LIMITI) NELL'ETÀ DI FILIPPO E ALESSANDRO

Naturalmente, la diversità nelle forme della presenza – che è anche, complessivamente, una minore visibilità e continuità di quella presenza – non impedisce alla dinastia macedone, *mutatis mutandis*, di continuare a interessarsi al maggiore santuario peloponnesiaco, ancora e sempre, soprattutto, come vetrina, luogo di rappresentanza, centro di comunicazione a largo raggio. L'evento-*clou*, in questo senso, sono ovviamente le Olimpie dell'estate 324<sup>1</sup>, scenario, secondo una inesatta lettura delle fonti che ha avuto lunga fortuna negli studi moderni, di un duplice proclama con il quale Alessandro riprende dal cuore dell'Asia il dialogo con il mondo delle πόλεις, pesantemente intervenendo nella gestione dei loro affari interni: ovvero imponendo ad esse il richiamo degli esuli politici con la sola eccezione dei sacrileghi e degli assassini (Diod. XVII 109, 1) e apertamente richiedendo, per sé, onori divini. Il supposto collegamento tra le due richieste è stato spiegato nei modi più diversi: così per Tarn il provvedimento relativo agli esuli violerebbe tanto scopertamente i principi giuridici della συμμαχία di Corinto da potersi compiere solo previa la preliminare concessione al re di onori divini, e dunque di una posizione al di là della legge e «above parties and factions»; viceversa per Goukowsky, che pure vede nel decreto il segno dell'ormai avvenuta destituzione della lega, l'apoteosi si giustifica, agli occhi dei Greci, con l'eccezionale εὐεργεσία rappresentata dal provvedimento di amnistia; né manca una vasta gamma di soluzioni intermedie e alternative<sup>2</sup>.

Ma già G. De Sanctis invitava opportunamente a separare tra loro due vicende che, sia pure vicine, furono tuttavia distinte nei tempi e nelle modalità di attuazione e che nessuna fonte antica autorizza ad associare<sup>3</sup>. Mentre infatti la ricca tradizione – in parte aneddottaica – sulla richiesta o sollecitazione di onori divini da parte di Alessandro e sulle relative reazioni

1. La cui collocazione a settembre (BERVE 1926, II, 78-9 n. 2, 138, 231, 276; AYMARD 1937, 5 n. 1; TOD 1946-48, 297) è troppo avanzata; si deve pensare piuttosto al periodo tra la fine di luglio e gli inizi di agosto (SEALEY 1960; STEPH. G. MILLER 1975, 223, 230; WILL 1983, 119). Nel resoconto diodoreo, viziato da un errato sincronismo con la lista degli arconti ateniesi (GOUKOWSKY 1976, XLIV-XLVI), le Olimpie sono poste nel 326/5 (arc. Cremete: XVII 109, 1), e menzionate di nuovo sotto il 324/3 (arc. Egesia: 113, 1).

2. TARN 1948, II, 370 ss., sia pure senza esplicita connessione alle Olimpie della duplice richiesta di Alessandro (per il dibattito successivo, bibl. in ATKINSON 1973); GOUKOWSKY 1978-81, I, 65-6, 187-8 (e cfr. GLOTZ – COHEN – ROUSSEL, *Histoire grecque* cit., 217-8). A proposito della tesi di Goukowsky, va osservato che Diod. XVIII 8, 2 parla di atto recepito come εὐεργεσία solo dai suoi diretti beneficiari, e di reazione in realtà piuttosto negativa da parte dei Greci in genere (cfr. *infra* nel testo), anche se la propaganda del re doveva insistere nell'estendere il 'beneficio' all'intero mondo delle πόλεις (DOBESCH 1975, 134 ss.). Per l'associazione dei due atti nell'ambito delle Olimpie del 324 vd. poi tra gli altri, dopo GLOTZ – COHEN – ROUSSEL, *loc. cit.*, GARDINER 1925, 130 ss.; AYMARD 1937; BIKERMAN 1940, 29 e n. 2; BRACCESI 1970, 291; FREDRICKSMEYER 1979, 60 n. 57; sintomatico pure il *lapsus* di BERVE, che faceva di Nicanore, latore a Olimpia del decreto sugli esuli, l'uomo cui Alessandro affiderebbe nel 324 «die offizielle Aufforderung ... ihm göttliche Ehren darzubringen» (1926, I, 97; più preciso il lemma *ibid.*, II, n° 557, da integrare ora con BOSWORTH 1994, 57-8). Più prudente RADET 1950<sup>2</sup> (ma 1931), 370.

3. 1940, con l'ipotesi (non supportata dalle fonti) che la richiesta di onori divini fosse stata formalizzata qualche mese prima alle Istmie (6, e cfr. *infra*). Ult. bibl. in WILL 1983, 120 n. 144.

nelle πόλεις non fa alcun cenno a un proclama olimpico in questo senso<sup>1</sup>, parallelamente i resoconti relativi alle Olimpie del 324, alcuni assai dettagliati, menzionano solo il provvedimento relativo agli esuli. Apprendiamo che in quella sede Nicanore di Stagira portò, e il vincitore della gara degli araldi lesse, il διάγραμμα di Alessandro a una folla già in parte al corrente dei suoi contenuti; si aprì immediatamente il dibattito in merito (almeno una delegazione ateniese era a Olimpia per discutere del problema, e le discussioni continuarono più tardi a Babilonia). Diodoro, in particolare, aggiunge che gli oltre ventimila esuli radunatisi a Olimpia per l'occasione accolsero la notizia con entusiasmo, mentre lascia intendere che assai più contrastata – e complessivamente negativa – fu la reazione all'interno delle πόλεις<sup>2</sup>. Un passo di Iperide reso più problematico da una lacuna nel testo aggiunge ai desiderata di Alessandro trasmessi da Nicanore in Grecia, accanto al decreto sugli esuli, un provvedimento περί τοὺς κοινοὺς συλλόγους Ἀχαιῶν τε καὶ Ἀρκά[δ]ων [καὶ Β]οι[ω]-τῶ[v] che è da riferire alle assemblee federali o forse alle leve militari, ma che in ogni caso non ha apparentemente a che fare con la richiesta di onori divini<sup>3</sup>. Né quest'ultimo tema

1. Gli aneddoti riguardano per lo più le reazioni di una serie di personaggi più o meno noti al desiderio di Alessandro di ricevere onori divini (Plut., *praec. ger. reipub.* 8, 804 B; [Plut.], *apophth. Lac.* 219 E; [Plut.], *Vit. X orat., Lyc.*, 842 D; Ael., *var. hist.* II 19; Diog. Laert. VI 63). Abbiamo poi gli echi del dibattito ateniese e delle diverse posizioni in esso espresse da Demade e Demostene (Din. I [c. *Dem.*] 94; Hyper. I [c. *Dem.*], fr. 7, col. XXXI, 15 ss.; Polyb. XII 12b, 2-3, con citazione timaica, *FGrHist* 566 F 155; Ael., *var. hist.* V 12; Athen. VI 58, 251 b; Val. Max. VII 2, *ext.* 13). Demostene finì per approdare a una cinica *Realpolitik*, acconsentendo alla concessione di onori divini ad Alessandro ma al contempo battendosi contro un riconoscimento ufficiale del re quale 'tredicesimo dio' per evitare che gli Ateniesi si assoggettassero completamente alla sua volontà, soprattutto in materia giudiziaria (così, con convincente valutazione delle fonti, ATKINSON 1973, in part. 323-4 e 331-3; *contra*, BADIAN 1981, 54 n. 41, che torna alla tesi tradizionale di un semplice mutamento d'opinione). Interessante infine la registrazione di una posizione tradizionalista, dunque ostile all'ἄσέβεια di una divinizzazione del re, da parte macedone (Antipatro), in Suid., s.v. Ἀντίπατρος. Le testimonianze epigrafiche (nessuna anteriore al III sec.) sul culto di Alessandro in Asia Minore e nelle isole dell'Egeo sono vagliate da HABICHT 1970<sup>2</sup>, 17 ss., che vi vede una manifestazione spontanea successiva alla liberazione di quelle città all'inizio della στρατεία, distinta, dunque, dai fatti del 324 di cui ci occupiamo qui.

2. Quello diodoreo è il resoconto più ricco (XVII 109, 1 e XVIII 8, 2-7), con valutazione negativa sia delle motivazioni dell'atto (ricerca di fama e desiderio di controllare gli affari interni delle città da parte del re), sia delle sue conseguenze (il malcontento che esploderà nella guerra lamiaca; per le fonti GOUKOWSKY 1978, XV-XVI, XXI-XXIII; ROSEN 1967, 53-4, che pensa a Ieronimo; per l'ipotesi-Duride M. SORDI, «Aevum» 61 [1987], 29-36; PRANDI 1996, 89). Negativo anche il giudizio di Q. Curt. X 2, 4-7; sul provvedimento anche Hyper. I (c. *Dem.*), fr. 4, col. XVIII, 4-16; Iust. XIII 5, 2-4; [Plut.], *apophth. Lac.* 221 A; conferme epigrafiche in TOD 1946-48, nrr. 201 (= *IG* XII 2, 6 = *OGIS* 2 = A.J. HEISSERER – R. HODOT, «ZPE» 63, 1986, 120-8 = *SEG* 36, 1986, 752; 40, 1990, 673) e 202 (= *SIG*<sup>3</sup> 306 = *IG* V, pp. xxxvi-xxxvii), relative risp. a Mitilene e a Tegea (cfr. Tod *ad loc.*; HEISSERER 1980, 118-39; 205-29; nel primo caso la datazione al 324 è più discussa). A Olimpia fu reso noto un διάγραμμα regio emanato da Susa alcuni mesi prima (cfr. *SIG*<sup>3</sup> 312 e la ricostruzione di BIKERMAN 1940); nel menzionare la folla di esuli riunitasi per l'occasione Diod. XVIII 8, 5 lascia chiaramente intendere che le grandi linee del provvedimento erano già note; la delegazione ateniese inviata a Olimpia doveva in particolare discutere dell'ordine di restituire Samo ai Samii (Din. I [c. *Dem.*] 81-82; *SIG*<sup>3</sup> 312; cfr. COLIN 1926, 41-4; ERRINGTON 1975b; HEISSERER 1980, 182-193; HABICHT 1995, 42-5; sull'applicabilità al decreto del termine διάγραμμα, che ricorre tra l'altro nell'iscrizione delfica relativa a Tegea, cfr., oltre Bikerman, TOD 1946-48, 300; HEISSERER 1980, 219-20). Analogo sarà il caso della proclamazione della libertà dei Greci da parte di Flaminio alle Istmie del 196: il pubblico si aspetta un annuncio importante, pur non conoscendone gli esatti contenuti (Polyb. XVIII 46; Liv. XXXIII 32, 1-2). Diod. XVII 113, 3 cita successive discussioni sul provvedimento di Alessandro negli incontri diplomatici di Babilonia (*infra*, 3.1); sulla gara per gli araldi, che a Olimpia apriva le competizioni, informano in altri contesti Suet., *Ner.* 24, 1 e Paus. V 22, 1.

3. *Loc. cit.* in n. prec. (ll. 13-16); contro l'interpretazione del passo nel senso di un ordine di scioglimento dei κοινά greci, giustamente, AYMARD 1937, che suggeriva con prudenza di leggervi piuttosto la richiesta relativa

compare in Plutarco, allorché registra un episodio a sua volta da porre, verosimilmente, nella stessa cornice delle Olimpie del 324: lo scontro verbale tra Demostene (che da Dinarco sappiamo ἀρχεθεωρός della suddetta delegazione ateniese ai giochi) e il filomacedone Lamaco circa i meriti e le colpe, nella storia greca recente, dei Macedoni, dei loro sostenitori e dei loro oppositori tebani e olintii<sup>1</sup>.

L'episodio di Olimpia va dunque valutato solo in rapporto a quanto effettivamente vi avvenne. La reale portata giuridica del διάγραμμα regio sugli esuli è in genere limitata dai moderni agli stati membri della lega di Corinto, sia pure con opinioni diverse circa la conformità del provvedimento allo statuto della συμμαχία<sup>2</sup>. Quello che ci interessa qui è la specifica scelta di Olimpia come palcoscenico ideale per trasmettere e amplificare una notizia di interesse internazionale: nulla di nuovo, giacché quest'ultima era una funzione tradizionale, e persino ovvia, dei grandi santuari, di cui la Macedonia e più tardi Roma mostrano di cogliere appieno l'importanza anche in termini strettamente pratici<sup>3</sup>. Nell'impiego 'strutturale' dei grandi santuari e del loro calendario di πανηγύρεις nelle attività della lega di Corinto già al tempo di Filippo e di Alessandro abbiamo segnalato, analogamente, una forte componente tradizionale: il salto di qualità è solo nella misura e nella continuità di una 'politica della comunicazione' di questo tipo, resa possibile dall'avvento di un forte potere egemone all'interno di un delicato sistema di rapporti interstatali. I grandi santuari funzionano così, in modo del tutto tradizionale ma con comprensibilmente rinnovata efficacia, da centri di trasmissione, pubblicazione e in qualche misura 'aggiornamento' delle notizie che interessano

agli onori divini (ipotesi ovviamente indimostrabile); per l'interpretazione 'militare', invece, I. WORTHINGTON, «C&M» 37 (1986), 115-21, cui rinvio per ult. bibl., anche sul problema testuale.

1. Plut., *Demosth.* 9, 1: dell'etnico di Lamaco, i codici danno le varianti Συμυρνάϊου e Μυρρηναίου (e cfr. [Plut.], *Vit. X orat. Dem.*, 845 C, con Τεπειναίου). Secondo Plutarco, l'encomio di Alessandro e Filippo letto da Lamaco, con accuse a Tebani e Olintii, sarebbe stato sconfessato μεθ'ἱστορίας καὶ ἀποδείξεως da Demostene, e il tumulto del pubblico avrebbe costretto Lamaco ad allontanarsi. Per l'eventuale collocazione dell'episodio nelle Olimpie cui Demostene era appunto presente per incontrare Nicanore (Din. I [c. *Dem.*] 81-82; 103) vd. BERVE 1926, II, 138, 231 (n° 461); COLIN 1926, 41 ss.; WILL 1983, 119 n. 140; VILLALBA I VARNEDA 1994, 385-6.

2. Sul problema, posizioni diverse negli studi cit. in queste nn.; ampia discussione e ult. bibl., in part., in DOBESCU 1975, 127 ss. e JEHNE 1994, 244 ss. Il quadro delle fonti (240 n. 2) è quello di una diffusa insoddisfazione per i termini del decreto e del lungo protrarsi di trattative in merito: questo dà certo la misura della gravità dell'iniziativa, che direttamente interferiva con gli affari interni delle πόλεις, ma testimonia allo stesso tempo dello spazio almeno teoricamente lasciato al dibattito e alla mediazione. Nella trascrizione di Diod. XVIII 8, 4, d'altra parte, la lettera di Alessandro è indirizzata non alla lega né ai singoli stati, ma direttamente agli esuli, e sottolinea come di far eseguire l'atto alle città «non consenzienti» fosse stato già incaricato Antipatro; sull'autenticità del testo e su Ieronimo come plausibile fonte della citazione cfr. ROSEN 1967, 53-4.

3. Per Roma, il richiamo è naturalmente in primo luogo all'iniziativa di Flaminio, che è anche una specifica risposta alla Macedonia su un terreno che le era tipico, quello del pieno sfruttamento dei santuari maggiori come luoghi della comunicazione interstatale (cfr. cap. III, 4.4). Per Olimpia come centro di divulgazione di notizie di interesse 'panellenico' si vd. le tradizioni sulla vittoria locrese alla Sagra e sulla distruzione di Sibari, deformate dal particolare leggendario della diffusione 'istantanea' (Strab. VI 1, 10, 261 C.; Cic., *de nat. deor.* II 2, 6; Plin., *nat. hist.* VII 22, 86), ma specchio, anche, di una forte funzione 'comunicativa' dei grandi centri del culto panellenico per la quale non mancano riscontri più solidi: cfr. e.g. Polyb. V 101, 3-6, per l'arrivo in Grecia, in occasione delle feste Nemee, della notizia della vittoria di Annibale al Trasimeno nel 217; Liv. XXVII 30, 17-31, 4, per l'annuncio sempre a Nemea di un successo navale di Filippo V sui Romani nel 209 (su cui P. PERLMAN 1989, 85-6, con riflessioni sulla velocità di diffusione delle notizie nel mondo antico). L'agone oratorio tra Lamaco e Demostene di cui nel testo, per parte sua, rientra nella tradizione che vedeva i santuari maggiori ospitare abitualmente dibattiti politici e divulgazione culturale.

i rapporti tra le πόλεις e/o fra queste e lo stato egemone: non a caso, del decreto relativo agli esuli, reso noto a Olimpia, la più interessante conferma epigrafica viene da Delfi, dove i Tegeati espongono i loro provvedimenti in applicazione del διάγραμμα<sup>1</sup>.

La regolarità di quest'uso macedone dei grandi centri di culto è confermata da un'altra, anche se più problematica, notizia plutarchea su Alessandro: l'annuncio, sempre a Olimpia, della ricostruzione di Platea e dell'abbattimento delle tirannidi (*scil.*, nelle città greche d'Asia: *Al.* 34, 2; *Arist.* 11, 9). Il biografo ne parla a proposito delle misure prese dal re dopo la vittoria di Gaugamela, in un contesto coerente di rievocazione dell'epopea dei Μηδικά (omaggio al sacrificio plateese, invio di parte del bottino a Crotona alla memoria di Faillo, eroe delle guerre persiane): la datazione dell'episodio non può perciò essere abbassata fino al 324 e al bando letto da Nicanore. Anche una datazione alle Olimpie del 328 solleva qualche dubbio, data la distanza di quasi tre anni dal successo militare cui Plutarco collega direttamente il proclama. Un'ipotesi possibile è che il bando in questione sia stato letto nella prima πανήγυρις dopo Gaugamela, alle Istmie della primavera del 330: la collocazione in una cornice panellenica concorderebbe con la forte valenza propagandistica assegnata da Plutarco all'iniziativa di Alessandro. Plutarco o la sua fonte può aver poi trasferito a Olimpia (dove era noto che il re avesse fatto proclamare almeno un altro bando assai famoso) un episodio avvenuto altrove<sup>2</sup>.

È notevole, viceversa, come un altro aspetto tradizionale dell'attività dei santuari panellenici nel campo della 'comunicazione', la celebrazione delle vittorie militari, risulti dalla documentazione disponibile del tutto messo da parte dalla Macedonia: una scelta per molti versi comprensibile nel caso di Filippo, più sorprendente nel caso di Alessandro e delle sue vittorie in Asia, che richiamavano il precedente naturale delle guerre persiane. Avrò occasione di tornare sull'argomento<sup>3</sup>. Per ora mi limito a notare – una volta di più – come il rispetto della tradizione, nella 'gestione' dei grandi santuari, conosca eccezioni e onori differenti esigenze, *in primis* politiche.

Tornando ai fatti del 324, andrà notata semmai la scelta di Olimpia, come luogo di ufficializzazione del διάγραμμα sugli esuli, in luogo dell'Istmo, dove pure quello stesso

1. *SG*<sup>3</sup> 306, su cui a p. 240 n. 2; sulle Pitiche come occasione di 'pubblicazione' delle notizie e di controllo periodico degli archivi del santuario delfico e ricerca di documenti importanti cfr. LEFÈVRE 1998a, 214-5 e n. 240, con riscontri epigrafici. Sull'eco immediata dell'annuncio di Nicanore è particolarmente efficace il conciso resoconto di *Iust.* XIII 5, 1-6, che come Diodoro (ancora 240 n. 2) accoglie la tesi di un diretto rapporto di causalità tra διάγραμμα e guerra lamiaca.

2. Dei due passi plutarchei cit. nel testo, il primo parla di comunicazione «scritta» di entrambi i provvedimenti, e ne sottolinea l'impatto 'pubblicitario' (φιλοτιμούμενος δὲ πρὸς τοὺς Ἕλληνας, ἔγραψε τὰς τυραννίδας πάσας καταλυθῆναι καὶ πολιτεύειν αὐτονόμους, ἰδίᾳ δὲ Πλαταιεῦσι τὴν πόλιν ἀνοικοδομεῖν), il secondo menziona l'annuncio a Olimpia, ma nomina solo il provvedimento a favore di Platea, e conferma comunque la datazione a dopo Gaugamela parlando di un Ἀλέξανδρον ἤδη βασιλεύοντα τῆς Ἀσίας. Si può pensare, come per il 324, a un διάγραμμα letto in occasione della πανήγυρις: già HAMILTON 1969, *ad loc.*, si poneva, senza risolverlo, il problema della distanza tra vittoria di Gaugamela (aut. 331) e Olimpie successive (est. 328; quest'ultima è la datazione dell'episodio in R. FLACÉLIÈRE – É. CHAMBRY, *Plutarque. Vies, V. Aristide – Caton l'Ancien, Philopoemen – Flaminius*, Paris, Les Belles Lettres, 1969, 210, mentre con BRINGMANN 1995, n° 81, cui rinvio per i riscontri archeologici, si scende al 324). Sul fatto che le 'tirannidi' in questione siano quelle delle città greche d'Asia piuttosto che quelle di madrepatria cfr. HAMILTON, *loc. cit.*; HAMMOND 1993a, 66-7 n. 22.

3. Per la celebrazione dei successi sui Persiani nei santuari maggiori (cui si associa anche, in qualche modo, la Macedonia di Alessandro I) vd. cap. I, 3; per la 'discrezione' di Filippo in quest'ambito, cap. III, 4.4; per la mancata celebrazione nei santuari panellenici dei successi d'Asia, infine, *infra*, 3.2.

anno, a pochi mesi di distanza, si era tenuta una πανήγυρις panellenica. Non c'è alcun motivo di ritenere che il santuario dell'Istmo, per la sua collocazione geografica, avesse un primato di qualche tipo nelle attività della lega di Corinto: per giunta, quest'ultima nella circostanza sembra decisamente scavalcata dalle disposizioni del re. La scelta di Olimpia, in altre parole, non sorprende, e risponde sia a vantaggi di ordine pratico (la maggiore affluenza di pubblico, con conseguente più rapida ed efficace circolazione delle notizie), sia al consolidato ruolo 'di rappresentanza' giocato dal santuario nella politica greca dello stato macedone<sup>1</sup>.

La scelta di Alessandro nel 324 è, in particolare, da leggere in stretta continuità con un'operazione di grande portata 'pubblicitaria' quale la costruzione del *Philippeion*: senza confondere però né l'una né l'altra con propositi di autodivinizzazione in vita che sono difficili da dimostrare per Filippo e che nel caso di Alessandro vanno attentamente contestualizzati e comunque distinti, come abbiamo visto, dall'episodio qui in esame. Non escludo anzi che proprio il sostanziale e diffuso fraintendimento del significato della dedica di Filippo nel 338 possa aver suggerito a tanti studiosi moderni l'indebito spostamento a Olimpia anche del *focus* del dibattito del 324 sull'apoteosi di Alessandro<sup>2</sup>. La continuità tra i due momenti-*clou* della presenza macedone a Olimpia va vista, perciò, altrove. Senza voler qui riaffrontare *in toto* il problema dell'apoteosi di Alessandro, mi limito a qualche breve considerazione, attenendomi a quanto investe direttamente il tema di questa ricerca e senza la pretesa di tracciare conclusioni nette e definitive:

1. La sollecitazione di onori divini è un passo ulteriore rispetto al riconoscimento della filiazione divina garantito al re, qualche anno prima, da Siwah e da Didima (precisazione meno ovvia di quanto possa sembrare<sup>3</sup>). La rinuncia a qualunque consultazione di Delfi emerge in entrambi i casi con assoluta chiarezza: poté trattarsi della personalissima via del 'rivoluzionario' Alessandro al rispetto delle tradizioni, ma probabilmente fu anche la causa della lettura in termini di *scontro* che la tradizione letteraria più tarda dette delle relazioni tra il re e la massima autorità greca tradizionale in materia di morale (e specificamente di limiti tra l'umano e il divino); in termini pratici, la rinuncia a interpellare Delfi si risolse senz'altro, infine, in un duro colpo al già declinante prestigio dell'oracolo<sup>4</sup>.

2. Più volte si è cercato di ricondurre il progetto di autodivinizzazione a un'operazione partita dai partigiani di Alessandro in Grecia e volta a consolidarne le posizioni nelle singole πόλεις: ma la testimonianza delle fonti parla piuttosto di una sollecitazione partita da Alessandro stesso, e di un dibattito sofferto e reale accesosi successivamente di città in città.

1. Per la celebrazione delle Istmie nell'aprile-maggio del secondo e quarto anno del quadriennio olimpico cfr. K. SCHNEIDER, *Isthmia*, *RE* IX, 2 (1916), 2248-55 (2249). La tesi secondo cui la scelta di Olimpia da parte di Alessandro nel 324 avrebbe alterato il primato dell'Istmo nelle attività 'pubbliche' della *συνμαχία* è di ΓΟΥΚΩΣΚΥ 1978-81, I, 65, e mi pare meno motivata di quella che, anche per il confronto con situazioni accertate per epoca successiva, fa spazio a un'*alternanza* dei quattro santuari nelle attività della lega (*supra*, 193 ss.). Per l'ipotesi di DE SANCTIS 1940 di una utilizzazione di entrambe le feste del 324 nel quadro del ritorno di Alessandro al 'problema greco' vd. 239 n. 3. Per il rapporto tra *διάρραμια* e statuto della lega, cfr. 241 n. 2.

2. Significativa in questo senso la posizione di FREDRICKSMEYER 1979, 60 n. 57; sul *Philippeion* cap. III, 4.4 e, qui, par. 2.1.

3. Ancora esemplari in questo senso le osservazioni di TARN 1948, II, 362.

4. Per la mancata consultazione di Delfi in merito alla filiazione divina cfr. *supra*, 1.1. Sul declino dell'oracolo delfico dopo l'età di Alessandro COLOMBINI 1963, 195, che escludeva anche qualunque suo intervento nel dibattito sull'apoteosi del re nel 324 (199; cfr. inoltre, qui, 1.1 e cap. III, 3.3).

Nonostante il valore disuguale e la dispersione nel tempo di questa tradizione, che ha spesso carattere anedddotico, questo dato essenziale mi pare difficile da negare<sup>1</sup>.

3. Il silenzio delle fonti a proposito delle Olimpie (e anche, nonostante l'autorevole proposta di De Sanctis, delle Istmie di quello stesso anno) esclude che il desiderio di Alessandro sia stato ufficializzato nella forma di un διάγραμμα alle città, come nel caso del decreto sugli esuli: giacché sede ovvia per la pubblicazione di un atto del genere sarebbe stata appunto una delle due grandi πανηγύρεις di quell'anno. Anche questo è – forse – un atto estremo di rispetto della tradizione: una conferma del ruolo delle feste panelleniche come sede privilegiata di comunicazione *politica* e luogo di incontro e confronto di realtà locali diverse, e al tempo stesso una rinuncia a porre nella stessa sede un atto della cui portata rivoluzionaria il re era evidentemente consapevole. Resta spazio all'ipotesi ben più ragionevole di una circolazione obliqua e irregolare della sollecitazione di Alessandro: un sondare gli umori città per città, operazione nella quale – questo sì – le locali fazioni filomacedoni dovettero giocare un ruolo-chiave, nell'attesa, forse, di una presa di posizione formale che non venne però mai.

---

1. Fonti a p. 240 n. 1: tra le più esplicite su un diretto coinvolgimento di Alessandro nell'operazione è Ael., *var. hist.* II 19, richiamato da DE SANCTIS 1940, 5. Nello stesso senso, sia pure con posizioni diverse circa l'effettiva formulazione di una *richiesta*, tra gli altri E. MEYER, *Kleine Schriften*, Halle 1924<sup>2</sup>, I, 330 ss.; EHRENBERG 1938, 39; BIKERMAN 1940, 29 e n. 2; CERFAUX – TONDRIAU 1957, 142-3; HABICHT 1970<sup>2</sup>, 29-35; BRACCESI 1970, 290-1 e 1978, 69; EDMUNDS 1971, 381; ATKINSON 1973, 315-6; GOUKOWSKY 1978-81, I, 60 ss.; BADIAN 1981, 54 ss.; FREDRICKSMEYER 1981, 145; F.W. WALBANK 1987, 365, 374; HAMMOND 1989<sup>2</sup>, 257-8; O. SCHMITT 1992, 39 ss.; per la tesi di Tarn vd. *supra*, 239. Una radicale negazione dell'intervento di Alessandro, con rivendicazione dell'iniziativa piuttosto alle fazioni filomacedoni nelle πόλεις, è invece in BALSDON 1950, 383 ss. (e cfr., tra gli altri, NIESE 1893-1903, I, 178 n. 3; R. ANDREOTTI, *Il problema politico di Alessandro Magno*, Parma 1933, 158 n. 27; C.A. ROBINSON, JR. 1957; BRUNT 1976-83, II, 496-7; BLACKWELL 1999, 151-5; ult. bibl. in WILL 1983, 120 n. 144).

### 3. L'ULTIMO ALESSANDRO E OLTRE

#### 3.1. I GRANDI SANTUARI E GLI INCONTRI DIPLOMATICI DI BABILONIA

Il διάγραμμα sul richiamo degli esuli, la sollecitazione di onori divini dalle città, la gestione dell'*affaire*-Arpalo segnano dunque il ritorno del conquistatore dell'Asia al confronto con il mondo greco-macedone, nucleo originario (ma ora non più che periferia occidentale) del suo impero. Che spazio rimane, in un quadro così radicalmente mutato, ai grandi centri di culto della madrepatria? Le vicende connesse (più o meno propriamente) ai giochi di Olimpia del 324 ci hanno permesso un primo approccio al problema. L'esame delle fonti letterarie ed epigrafiche relative all'ultimo anno di vita di Alessandro – più o meno, dalle Olimpie del 324 alla morte del re a Babilonia – e alle vicende immediatamente successive permetterà di tentarne una valutazione più completa. Non a caso, a questo periodo si riferisce una parte notevole delle non molte notizie sopravvissute sulle relazioni tra Alessandro e i santuari. Valgono più che mai, qui, le premesse – dichiarazioni di prudenza o confessioni di impotenza – esposte all'inizio di questo capitolo: soprattutto la tradizione letteraria impone molte necessarie distinzioni, all'interno di una materia tanto complessa, e qualche volta costringe alla resa di fronte a problemi per i quali la *Quellenforschung* appare disperata e la realtà inattuabile.

Circa gli incontri tra Alessandro e delegazioni greche negli ultimi mesi di vita del sovrano, com'è noto, Arriano e Diodoro, nostre fonti essenziali, divergono, in parte in modo sostanziale, a proposito sia della successione e distribuzione dei fatti nel tempo, sia dei contenuti precisi di tale attività diplomatica. Le notizie relative a incontri di Alessandro con emissari di grandi centri di culto della Grecia, in particolare, non coincidono nei due autori: ma non sono neanche presentate in modo da escludersi a vicenda. Arriano (VII 14, 6) menziona l'arrivo di «molte ambascerie dalla Grecia» sulla rotta che conduce Alessandro da Ecbatana a Babilonia nella primavera del 323: tra queste, una delegazione da Epidauro che sollecita, probabilmente, finanziamenti o donazioni per il santuario, e ottiene un ἀνάθημα per Asclepio, al quale il re si dice devoto nonostante il mancato intervento a salvezza di Efestione<sup>1</sup>. Arriano sta qui discutendo le notizie relative alla reazione del re alla morte dell'amico, alle quali in buona parte non presta fede e che gli vengono almeno in parte da fonti ritenute poco affidabili: tuttavia la notizia in questione (la cui fonte è ovviamente impossibile da precisare)

---

1. Circa la natura esatta delle richieste avanzate dagli inviati di Epidauro, in realtà, Arriano è assai generico («costoro ottennero da Alessandro ciò che chiedevano»); il collegamento diretto, nella frase, con la successiva menzione dell'ἀνάθημα mi suggerisce che si trattasse di una richiesta di offerte o, più in generale, di sostegno finanziario al santuario, accompagnata eventualmente dalle 'congratulazioni' e dalle offerte di corone al conquistatore dell'Asia che Arriano attribuisce come scopo essenziale sia a molte delle delegazioni che lo raggiungono in questo momento, prima dell'arrivo a Babilonia (15, 4), sia a quelle con le quali egli si incontra dopo l'arrivo in città (19, 1; 23, 1, su cui però cfr. *infra*).

gli sembra «registrata in modo non del tutto inverosimile» (ἀλλὰ καὶ ἐκεῖνο οὐ πάντη ἔξω τοῦ εἰκότος ἀναγεγράφθαι μοι δοκεῖ)<sup>1</sup>. In questo senso, tale notizia occupa una posizione 'intermedia' anche in un secondo contesto, cui pure appartiene: quello degli incontri diplomatici che Arriano riferisce allo stesso periodo, ossia durante il tragitto che riporta il re a Babilonia. La cauta fiducia nella sua attendibilità è infatti a mezza via tra la registrazione apparentemente acritica di ambascerie dalla Libia e da varie popolazioni d'Italia (15, 4), la maggiore prudenza con cui sono introdotte le notizie analoghe su Cartaginesi, Etiopi, Sciti d'Europa, Celti e Iberi (λέγεται, *ibid.*), il più netto scetticismo con il quale è accolta quella di una delegazione romana (15, 5-6)<sup>2</sup>. Non abbiamo ovviamente più motivi di quanti ne avesse Arriano per respingere la notizia di questo cordiale rinnovamento di rapporti tra un re macedone e il grande santuario del quale Perdicca III era stato teorodoco poco più di trent'anni prima; anzi, la presenza nel santuario di basi di statue dedicate da un Gorgo che si dichiara membro dell'*entourage* di Alessandro (probabilmente il Gorgo di Iaso, ὄπλοφύλαξ, del quale sono note le attività in applicazione del διαγράμμα regio sul rimpatrio degli esuli) è stata richiamata a possibile riscontro della notizia arrianea<sup>3</sup>.

1. I modi della citazione sembrano peraltro escludere la derivazione da Tolemeo sostenuta da PÉDECH 1984, 262. Arriano oppone la notizia 'non inverosimile' su Epidauro all'altra secondo cui Alessandro avrebbe fatto distruggere, a Ecbatana, il luogo di culto di una divinità assimilabile ad Asclepio (14, 5).

2. Su quest'ultima (da Aristo e Asclepiade = *FGrHist* 143 F 2; 144 F 1; ma era nota anche a Clitarco e a Memnone di Eraclea, risp. 137 F 31 e 434 F 18), lo scetticismo è motivato espressamente da Arriano, tra l'altro, con l'assenza di conferme nella tradizione romana e in Tolemeo e Aristobulo. Sull'ambasceria romana esiste una bibliografia sconfinata: sono per l'autenticità della notizia, con diverse sfumature, G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani*, II, Milano-Torino-Roma 1907, 426-8; P. TREVES, *Il mito di Alessandro e la Roma d'Augusto*, Milano 1953, 27 ss.; F. CASSOLA, *I gruppi politici romani nel III secolo a.C.*, Trieste 1962, 39-41; M. SORDI, «RIL» 99 (1965), 435-52; GOUKOWSKY 1976, XX-XXII n. 2; L. BRACCESI, *Grecità adriatica*, Bologna 1977<sup>2</sup>, 250 ss.; BOSWORTH 1988, 83-93; contrari, tra gli altri, NIESE 1893-1903, I, 182; JACOBY *ad FGrHist* 137 F 31; NENCI 1958a, 276-8. Seguendo i diversi modi di citazione delle varie notizie TARN si atteneva alla fiducia di Arriano sulle delegazioni libiche e italiche, pensando a una derivazione, via Tolemeo, dalle *Efemeridi*, mentre respingeva la parte di testimonianza introdotta da λέγεται (1948, II, 374-5): in effetti, sebbene quest'ultimo criterio non si possa applicare meccanicamente nella ricerca delle fonti dell'*Anabasi*, l'espressione usata tradisce un diverso atteggiamento di Arriano stesso, del quale non si può non tener conto. Diversa posizione in BOSWORTH, che attribuisce tutto il passo con la sola eccezione della notizia su Roma alla tradizione 'migliore' di Arriano, e spiega il modo di citazione con l'intento di combinare insieme «material that is generally related but chronologically discrete» (1988, 85-6). Sul problema generale dei *legómena* arrianei, all'interno dei quali è da individuare non un blocco compatto di derivazione per lo più clitarchea, ma un insieme composito di materiali di valore discontinuo e non necessariamente scarso, cfr. *ibid.*, 62-5; ID. 1980-95, I, 32-3; II, 6-7, 51-2; BRUNT 1976-83, II, 497-8, 546-7; H. TONNET, in W. Will – J. Heinrichs (a cura di), *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*, I, Amsterdam 1987, 635-56; HAMMOND 1993a, 313-33 (298-9 sul brano in questione); PRANDI 1996, 149-53, con bibl. ult.

3. Su Perdicca III *supra*, 67 ss.; sulla datazione a dopo la morte di Alessandro del peana di Isillo di Epidauro, che contiene una versione antimacedone della campagna peloponnesiaca di Filippo II nel 338, 141 n. 5. Per Gorgo cfr. *IG IV* 1<sup>2</sup>, 616-617 (per l'appartenenza all'esercito di Alessandro, 617, II, 5-6): HILLER VON GAERTRINGEN (*ad loc.*) rinvia al passo arrianeo e pensa appunto a un inviato di Alessandro al santuario, forse il Gorgo di Iaso ben noto da fonti letterarie ed epigrafiche (BERVE 1926, II, n° 236; HEISSERER 1980, 169-203, la cui ricostruzione delle attività del personaggio nella circostanza va però molto al di là dell'evidenza disponibile [200-2]); l'origine non macedone di Gorgo mi ha indotto a escluderlo dal catalogo del cap. V, 1). Il confronto con le dediche di Filonide a Olimpia (*supra*, 233 ss.) e dei Pellei per Arcone, a Delfi (cap. V, 1, n° 38), suggerisce anche la possibilità che Gorgo sia stato a Epidauro qualche anno dopo la spedizione cui si vanta di aver preso parte. Delegati di Epidauro incontrano nuovamente Alessandro a Babilonia secondo Diodoro (*infra*). Scetticismo sulla



Com'è noto, soltanto Arriano menziona questi primi incontri *on the road*; e soltanto Arriano distingue poi due diversi momenti negli incontri diplomatici di Babilonia (VII 19, 1-2; 23, 2): in entrambi i casi, lo storico registra solo ambascerie greche, con valutazione prudente dei motivi e dei risultati delle missioni diplomatiche e senza ulteriori indicazioni circa la loro provenienza. È evidentemente un'accorta valutazione delle fonti a suggerire ad Arriano, in primo luogo, il frazionamento cronologico delle notizie, assente in Diodoro (XVII 113) e nella più breve allusione di Giustino (XII 13, 1-2), che situano gli incontri, in un'unica soluzione, a Babilonia; in secondo luogo e di conseguenza, lo spostamento alla prima fase (il tragitto Ecbatana-Babilonia) degli incontri con delegazioni dalle diverse parti dell'ecumene<sup>1</sup>; in terzo luogo, il giudizio variegato sull'attendibilità di queste ultime notizie, che ricordavo poc'anzi, e una drastica selezione delle notizie anche rispetto alle ambascerie greche ricevute a Babilonia. Delle due ondate successive in cui distribuisce queste ultime, Arriano sembra leggere il resoconto della prima in Tolemeo e/o Aristobulo, ma non vi trova dettagli ulteriori<sup>2</sup>, sicché è una sua congettura (δοκεῖν δ' ἔμοιγε) che queste ambascerie, come molte di quelle non greche incontrate lungo la strada (cfr. 15, 4), venissero essenzialmente a congratularsi con Alessandro e a offrirgli corone per le vittorie e la conquista dell'impero d'Asia; da tradizione meno buona, apparentemente (λέγεται), vengono i particolari sugli aspetti formali dei colloqui, sui quali non si sofferma, e sulla restituzione delle statue e degli oggetti votivi predati da Serse e recuperati nelle capitali achemenidi, che non commenta (19, 1-2). Una drastica selezione delle notizie disponibili è all'opera anche per la seconda serie di delegazioni (23, 2), in cui torna la menzione delle corone per Alessandro e compare il famoso paragone tra i πρέσβεις e «sacre delegazioni venute a onorare un dio» (οἱ πρέσβεις αὐτοῖ τε ἐστεφανωμένοι Ἀλεξάνδρῳ προσῆλθον καὶ ἐστεφάνουν αὐτὸν στεφάνοις χρυσοῖς, ὡς θεωροὶ διῆθεν ἐς τιμὴν θεοῦ ἀφιγμένοι), nel quale si è spesso colto un laconico ma preciso riferimento all'effettiva concessione da parte di molte città greche di onori divini al re<sup>3</sup>.

---

storicità dell'offerta di Alessandro a Epidauro in BRINGMANN 1995, n° 327, come pure (n° 328) sulla dedica di parte della panoplia del re nel santuario di Asclepio a Gortina in Arcadia, attestata da Paus. VIII 28, 1 e liquidata come «Küsterlegende».

1. Che Giustino e Diodoro, nel concentrare a Babilonia tutti gli incontri, riferiscono appunto a questa fase: il primo anzi menziona solo popolazioni non greche (*legationes Karthaginensium ceterarumque Africae civitatum, sed et Hispaniarum, Siciliae, Galliae, Sardiniae, nonnullas quoque ex Italia*; per la *Hispanorum Gallorumque legatio* cfr. Oros., *hist.* VI 21, 19-20), il secondo inviati dalla Grecia e da città, popoli e dinasti dell'Asia, Cartaginesi, Libifenici e altri abitanti delle coste africane, Macedoni, Illiri e altri di area adriatica, Traci e Galati. Della lista che si ricava dalle fonti, TARN salvava, oltre alle prime delegazioni elencate da Arriano sulla via per Babilonia, solo il riferimento ad ambascerie greche, che, per Babilonia, è comune ad Arriano e Diodoro (1948, II, 374-8); BRUNT aggiungeva, dalla lista diodorea, anche Macedoni e Celti, ammetteva la possibilità di ambascerie greche al di là della rappresentanza della lega di Corinto e non escludeva la credibilità della notizia sugli inviati dall'Asia nonostante il probabile anacronismo della formula diodorea (1976-83, II, 498-9). Più radicalmente scettico NENCI 1958a, in part. 269.

2. Pur aderendo alle riserve su un uso troppo rigido di criteri del genere, per cui la deduzione sulle fonti non è da considerarsi certa (cfr. 246 n. 2), ribadisco che il tono neutro e assertivo della citazione in Arriano è indice di relativa fiducia nella notizia, che pure trova povera di particolari (παρελθόντι δ' αὐτῷ ἐς Βαβυλῶνα πρεσβεῖαι παρὰ τῶν Ἑλλήνων ἐνέτυχον, ὑπὲρ ὧτων μὲν ἕκαστοι πρεσβευόμενοι οὐκ ἀναγέγραπται): sul passo cfr. HAMMOND 1993a, 301; PÉDECH 1984, 262 non dubita della derivazione da Tolemeo.

3. A conferma che, per Arriano, si tratta di due distinte serie di incontri diplomatici, c'è la collocazione tra l'una e l'altra di preparativi per la spedizione in Arabia e di escursioni a esplorare il bacino idrografico dell'Eufrate; la seconda serie di incontri è esplicitamente collocata dopo il ritorno del re a Babilonia (23, 1:

Diodoro, come detto, racchiude tutte le ambascerie, greche e non, in un unico momento, a Babilonia, e dei motivi della loro venuta compila un elenco assai più composito, ma non in disaccordo con le indicazioni di Arriano (XVII 113, 1)<sup>1</sup>; da fonti sulle quali Arriano opera la netta selezione di cui si è detto, poi, Diodoro attinge particolari procedurali riferibili prevalentemente alle ambascerie greche: l'esistenza di una lista scritta (ἀπογραφή) delle delegazioni, l'ordine con il quale vengono trattate le diverse questioni<sup>2</sup>, la precedenza assoluta accordata agli inviati dei santuari, l'ordine protocollare in cui questi ultimi vengono ricevuti (113, 3-4). Nonostante l'assenza di conferme in Arriano e l'impossibilità di individuare con certezza le fonti seguite, l'esposizione diodorea degli aspetti tecnico-burocratici delle trattative è stata spesso giudicata attendibile. Non sembra in effetti giustificato, a priori, uno scetticismo sulla storicità della notizia, se non altro perché di una falsificazione resterebbero inesplicabili i motivi e l'origine<sup>3</sup>.

Integrando le due testimonianze si individua, rispetto ai due *desiderata* in diversa forma comunicati dal re nel 324, una maggiore disponibilità dei Greci ad accordare ad Alessandro gli onori divini che non a eseguirne le disposizioni sul richiamo degli esuli: in questo senso, la rappresentazione diodorea è coerente<sup>4</sup>. Diodoro non ci dice se gli inviati dei grandi santuari

ἐπανελθῶν δὲ ἐξ Βαβυλῶνα). Per un valore tecnico del termine θεωροί di cui nel testo, dunque per un diretto collegamento delle ambascerie con la sollecitazione di onori divini, sono DE SANCTIS 1940, 5-6; HABICHT 1970<sup>2</sup>, 29 ss.; GOUKOWSKY 1978-81, I, 61; BRUNT 1976-83, II, 495-7. Viceversa BALSDON 1950, 385 ha richiamato il puro valore metaforico dell'espressione arrianea, e sottolineato (cfr. *supra*, 229 n. 1) come l'offerta di corone d'oro non implichi in sé la concessione di onori divini; contro un valore tecnico del termine è pure BADIAN 1981, 56-9. Nonostante l'acutezza delle osservazioni di questi ultimi, è difficile non vedere nella frase di Arriano un'eco del dibattito di quei mesi sull'apoteosi del re.

1. Prima di elencare la provenienza geografica delle delegazioni (247 n. 1), Diodoro riepiloga i motivi di una simile concentrazione di inviati ἐξ ἀπάσης σχεδὸν τῆς οἰκουμένης, menzionando nell'ordine le congratulazioni per le vittorie, l'offerta di corone, la conclusione di rapporti di amicizia e alleanza, l'offerta di doni, la difesa da accuse ricevute. Nei tre passi di Arriano relativi agli incontri diplomatici, lo storico insiste soprattutto sulle congratulazioni e sull'offerta di corone, ma proprio nel passo sugli incontri 'ecumenici' (VII 15, 4-5) – sui quali come detto è parzialmente scettico – compaiono anche altre motivazioni, in parte compatibili con quelle diodoree, ovvero la richiesta di patti di amicizia e la remissione ad Alessandro di arbitrati interstatali (su questi ultimi cfr. AGER 1996, n° 7).

2. «Per primi ricevette quelli venuti a discutere di questioni religiose» (o «venuti a nome dei santuari», ὑπὲρ τῶν ἱερῶν), «per secondi quelli venuti a portare doni, di seguito quelli che avevano divergenze con i confinanti, per quarti quelli venuti per vertenze private, per quinti quelli che si opponevano al ritorno degli esuli». Questi ultimi (cfr. 240 n. 2, 241 n. 2) erano, evidentemente, solo delegati greci, ma anche i santuari menzionati da Diodoro sono tutti greci, con la sola ovvia eccezione di Siwah (*infra*, 249 n. 3).

3. Le congetture sulle fonti di questo passo sono piuttosto oziose. Sembra però da respingere la tesi-Aristobulo di TARN 1948, II, 378, proprio per il confronto con Arriano, che laddove sembra servirsi delle sue fonti 'migliori', tra cui appunto Aristobulo, evidentemente non vi trova, sugli incontri di Babilonia, tanti particolari (*supra* nel testo); egli dovette invece trovarne negli altri autori, sui quali opera una selezione più rigida. Ciò non significa naturalmente che i dettagli procedurali accolti dal solo Diodoro siano, solo per questo, scartabili *tout court*: si vd. anzi gli autorevoli apprezzamenti della testimonianza diodorea di TARN 1948, II, 377 e BRUNT 1976-83, II, 497 (con l'ipotesi che la fonte di Diodoro sia Carete, «as chief of protocol»: *contra*, PRANDI 1996, 109 n. 129, che pensa piuttosto alla 'fonte per la storia ellenica' di Diodoro, nella sua ipotesi Duride; sulla prospettiva 'greca' del passo e sulla positiva valutazione della *pietas* di Alessandro che esso rivela insiste anche HAMMOND 1983, 74, che propone però Diillo: nessuno di questi suggerimenti è evidentemente dimostrabile). Nel racconto diodoreo, naturalmente, pare più difficile estendere tale apprezzamento al resoconto delle ambascerie 'ecumeniche': ma il problema esula dagli scopi di questa ricerca.

4. Per la valutazione negativa di Diodoro sul decreto relativo agli esuli e le sue conseguenze, e per le possibili fonti di questa, cfr. ancora 240 n. 2.

discussero con Alessandro dell'apoteosi e di eventuali dettagli pratici di questa: l'insieme della tradizione di cui disponiamo in materia parla piuttosto di iniziative diverse a carattere locale, nelle singole πόλεις, e non è forse senza significato che non ci sia pervenuta nessuna notizia, neanche un solo aneddoto, circa l'eventuale apertura di spazi per il culto del sovrano all'interno dei luoghi del culto panellenico<sup>1</sup>. È possibile che le delegazioni abbiano sollecitato donazioni e offerte, o sottoposto problemi legati all'amministrazione (anche economica) dei santuari e dei territori da essi controllati: solo nel caso di Delfi la documentazione epigrafica getta qualche luce sui più urgenti affari in corso (cfr. 1.2; 3.2; 3.3). Purtroppo il racconto diodereo non si sofferma sui contenuti delle ἐντεύξεις, limitandosi a notare che l'ordine di queste fu fissato «in base al prestigio dei santuari» (κατὰ τὴν δόξαν τῶν ἱερῶν): non sorprende trovarvi Olimpia al primo posto, e neanche, per l'evolversi dei rapporti di Alessandro con i grandi centri oracolari, Siwah al secondo, davanti a Delfi; seguono Istmia (a conferma del fatto che la lega di Corinto non vi aveva il centro esclusivo o privilegiato delle proprie attività<sup>2</sup>), Epidauro e «gli altri», fra i quali possiamo immaginare almeno Nemea, in quegli anni risorta a nuova vita probabilmente proprio grazie all'impulso macedone. Speculazioni ulteriori sembrano avventurose<sup>3</sup>.

### 3.2. LA MUNIFICENZA DI ALESSANDRO VERSO I SANTUARI: IL ROMANZO E LA REALTÀ

L'esposizione, in Diod. XVIII 4, 1-6, degli ὑπομνήματα di Alessandro sottoposti da Perdicca, alla sua morte, al giudizio dell'assemblea militare macedone e da questa respinti come «eccessivi e difficili da realizzare», è la testimonianza principale sui piani del re nel 323; una delle voci del *memorandum* è relativa a investimenti per la costruzione di sette «templi sontuosi» in altrettanti santuari, a Delo, Delfi, Dodona, Dion, Anfipoli, Kyrrhos e Ilio. Per gli ultimi quattro, meno noti, Diodoro aggiunge la specificazione della divinità

1. Per le fonti essenziali cfr. 240 n. 1. Non sembra motivato il suggerimento di GOUKOWSKY di attribuire l'invio di *theoroi* a Babilonia a decisione 'panellenica' (1978-81, I, 65), da connettere a suo parere al favore che aveva accolto il bando regio a Olimpia nel 324 (Diod. XVIII 8, 5): ma, come abbiamo visto, è opportuno separare, piuttosto che confondere, le vicende del διαγράμμα da quelle dell'apoteosi di Alessandro (2.2), e inoltre non si riesce a dimostrare per altra via un qualche pronunciamento ufficiale della lega di Corinto, unico organismo abilitato a prendere decisioni a livello panellenico. Per l'interpretazione 'non culturale' del *Philippeion*, infine, cap. III, 4.4 e, qui, par. 2.1.

2. *Supra*, 243.

3. Su Nemea *supra*, 189 ss. Il suggerimento di TARN 1948, II, 377, di emendare nel testo diodereo Ἀμμωνιῦσι in Ἀργείοις, con allusione a Nemea e ricomposizione in cima alla lista della quaterna dei santuari della περίοδος, è immotivato, e non ha avuto seguito (per Ἀμμώνιοι cfr. XVII 50, 3); non si può pertanto concludere, con Tarn, che il passo dimostri l'utilizzazione dei quattro santuari come luoghi di riunione del sinedrio della lega di Corinto in tempo di pace (su cui *supra*, 193 ss.). Per giunta, la correzione del testo concederebbe a Nemea una posizione nella graduatoria ingiustificatamente alta. NENCI, che accoglieva Ἀμμωνιῦσι, vi vedeva la spia di un'utilizzazione di Tolemeo da parte di Diodoro (1958b, 223: ma per la difficoltà di attribuire qui a Diodoro Tolemeo e/o Aristobulo come fonti *supra*, 248 n. 3; Nenci era scettico sull'intera tradizione relativa alle ambascerie di Babilonia [1958a]). Circa Epidauro, non c'è ragione di identificare l'episodio con quello riferito, in contesto diverso, da Arr. VII 14, 6 (*supra*: fuorviante BRINGMANN 1995, n° 327), né di pensare che la delegazione dovesse discutere del decreto sugli esuli (HEISSERER 1980, 201-2): la distribuzione delle notizie nel passo diodereo è molto chiara al riguardo. Per il più complesso problema rappresentato da Delfi rinvio, in questo cap., ai parr. 1.1, 1.2 e 3.3.

(Zeus, Artemide *Tauropólos*, Atena per gli ultimi due)<sup>1</sup>. Il brano è notissimo, e in esso soprattutto la menzione di progetti di espansione verso occidente e di sinecismi e trasferimenti incrociati di popolazione tra Europa e Asia ha prodotto una sterminata letteratura e le risposte più diverse alle questioni della fonte qui seguita da Diodoro e dell'attendibilità degli ὑπομνήματα nel loro insieme o dei singoli progetti in particolare. I due problemi sono, è vero, strettamente legati, ma è anche vero che una risposta sicura al primo – che sembra peraltro pura utopia – non ci garantirebbe la soluzione del secondo: un'origine clitarcea del brano, infatti, non sarebbe di per sé garanzia della falsità delle notizie in esso contenute, mentre la sua attribuzione a Ieronimo, spesso sostenuta, ci renderebbe ragionevolmente certi dell'*esistenza* e dei *contenuti* del documento letto da Perdicca ai soldati macedoni, non certo della sua corrispondenza alle ultime volontà di Alessandro. Su quest'ultimo aspetto richiamava l'attenzione uno studio classico di E. Badian, nel quale per la prima volta gli ὑπομνήματα erano valutati come un documento non della storia di Alessandro, ma dei conflitti tra i suoi successori: per Badian, noi leggiamo un riassunto attendibile del testo letto da Perdicca all'assemblea, ma tale testo è una falsificazione dello stesso Perdicca a danno, in primo luogo, di Cratero, cui il re aveva a sua volta affidato «istruzioni scritte» (ἐντολὰς ... ἐγγράπτους, Diod. XVIII 4, 1). Badian dunque, nell'ammettere la sostanziale attendibilità dei diversi progetti attribuiti ad Alessandro sulla base di una loro semplice analisi *interna*, spostava però al tempo stesso significativamente il *focus* della discussione. Qualche anno dopo, A.B. Bosworth si dichiarava altrettanto disposto ad ammettere la credibilità *in sé* dei piani di Alessandro, ma la sostanzialmente di un confronto ad ampio raggio con indicazioni disperse in altre fonti, e suggeriva di vedere, nella lista diodorea, il relitto di *reali*, straordinari progetti del re, «actual posthumous papers, which Perdiccas had no need to forge or falsify»<sup>2</sup>.

1. Propriamente, al § 4 si parla di *σεῖ ναοὺς ... πολυτελεῖς*, del costo di 1500 talenti ciascuno; al § 5 vengono indicati i luoghi in cui questi saranno costruiti (Delo, Delfi, Dodona, Dion, Anfìpoli, Kyrrhos), e si aggiunge la menzione del settimo, quello di Ilio, che nella lista occupa un posto speciale, forse anche quanto ai costi (ναὸν ὑπερβολὴν ἑτέρῳ μὴ καταλείποντα).

2. BADIAN 1967; BOSWORTH 1988, 207 (e in gen. 185 ss.). Il primo attacco sistematico all'origine ieronimea del passo e alla sua attendibilità era in TARN 1921 (cui rinvio per la bibl. prec., il cui punto di partenza obbligato resta DROYSEN 1836-43, I, 698-704; ult. bibl. in SEIBERT 1972, 7 ss.; GOUKOWSKY 1978, XII-XIII); in seguito Tarn ha ipotizzato un'origine tarda degli ὑπομνήματα, forse negli stessi ambienti intellettuali con i quali polemizza Livio nell'*excursus* su Roma e Alessandro (1939; cfr. ID. 1948, II, 378-98). La tesi di Tarn è contrastata in part. da WILCKEN 1937, e derivazione da Ieronimo e validità della tradizione diodorea sono riaffermate a più riprese da SCHACHERMEYER (1949, 451, 526; 1954; 1970, 187 ss.); di derivazione dei 'piani' da Ieronimo non dubitano neanche BOSWORTH 1988, 211; HAMMOND 1989<sup>2</sup>, 281; un'origine tarda degli ὑπομνήματα, su basi del tutto diverse da quelle di Tarn, è sostenuta invece da HAMPL 1953. La discussione sulle fonti ha prodotto le risposte più diverse: BRUNT lascia aperta la scelta tra Ieronimo e Clitarco mentre esclude, per il silenzio di Arriano, Tolemeo e/o Aristobulo (1976-83, II, 501-4), mentre NENCI attribuisce parte delle notizie degli ὑπομνήματα proprio a 'inquinamento' tolemaico (1958b, 219 ss.); tra i più decisi attacchi alla tesi di una derivazione da Ieronimo degli ὑπομνήματα ricordo la rigorosa analisi stilistico-strutturale di ROSEN 1967, 49-52, sviluppata da J. HORNBLLOWER, *Hieronymus of Cardia*, Oxford 1981, 50, 89 ss., che pensa a Clitarco. Al di là della *Quellenforschung*, una certa fiducia nell'attendibilità di almeno parte degli ὑπομνήματα, sulla base di una valutazione delle singole notizie in sé, è espressa da WILCKEN 1937; C.A. ROBINSON, JR. 1940; NENCI 1958b; HAMILTON 1969, 187-9; K. KRAFT, *Der 'rationale' Alexander*, Kallmünz 1971, 120 ss.; GOUKOWSKY 1978, 109-10; ID. 1978-81, I, 66. Lo studio di Badian pure partiva dalla plausibilità dei piani in sé (196-8), ma suggeriva poi l'ipotesi della manipolazione in base a un parallelo con gli eventi successivi all'assassinio di Cesare, e concludeva per una sostanziale impossibilità di distinguere, nel testo diodereo, gli elementi genuini da quelli falsificati (200-1). Contrario alla tesi di una falsificazione

È abbastanza evidente – e lo stesso Bosworth lo metteva bene in risalto – che il vizio di fondo della discussione, anche una volta che si rinunci all'importante ma sterile dibattito sulla *Quellenforschung*, sta nel suo avvitarci attorno a puri progetti, a qualcosa che di fatto non fu mai realizzato. In questo senso, essa è un'epitome felice e al tempo stesso deprimente dei vicoli ciechi in cui la storiografia moderna su Alessandro si è spesso cacciata. Di fatto anche l'analisi di Bosworth, pur ricca di spunti felici<sup>1</sup>, non si sottrae a questo vizio di fondo, e non riesce a portare argomenti veramente decisivi a favore né della storicità del documento (naturalmente ammissibile, a patto di tenere presenti i cauti presupposti di Badian), né della sua rispondenza alle volontà di Alessandro<sup>2</sup>.

Non è mia intenzione, di conseguenza, né riprendere *in toto* la discussione sull'origine e l'attendibilità degli 'ultimi piani', né d'altra parte ammettere come pura e comoda ipotesi di lavoro la storicità della notizia che, in essi, più specificamente interessa questa ricerca. Procederò in due direzioni: una valutazione per così dire storiografica della notizia e del suo ruolo o funzione all'interno della tradizione sugli ὑπομνήματα e più in generale sull'«ultimo Alessandro»; un inquadramento storico della notizia stessa all'interno di una sintesi complessiva della politica 'concreta' (donazioni, offerte, progetti o realizzazioni edilizie) di Alessandro verso i santuari. Nel caso specifico sarà perciò opportuna, anzi inevitabile, un'estensione di prospettiva che vada oltre i centri di culto oggetto specifico di questa ricerca.

L'analisi di Bosworth, basata come detto sul confronto tra le singole notizie contenute negli ὑπομνήματα e possibili riscontri nei diversi livelli della restante alessandrografia, si manteneva su questo punto generica e assai prudente, rilevando l'assenza di confronti precisi a conferma o smentita di particolari piani di Alessandro relativi ai santuari menzionati da Diodoro, con la sola eccezione di Ilio<sup>3</sup>. Negli studi precedenti, alla notizia relativa ai santuari aveva prestato specifica attenzione solo chi ne partiva per demolire l'intera tradizione degli ὑπομνήματα: ma non è il caso di tornare sulla fragilità di argomentazioni basate solo sulla (supposta) assenza di ulteriori rapporti di Alessandro con almeno alcuni dei centri di culto dell'elenco diodoreo e/o sull'insensatezza del progetto di ricostruire templi già esistenti<sup>4</sup>.

è HAMMOND 1989<sup>2</sup>, 281-5, secondo cui anzi almeno parte dei 'piani' sottoposti da Perdicca all'esercito (compresa la voce relativa ai templi da costruire) era contenuta negli «ordini scritti» portati in Europa da Cratero.

1. In part. il suggerimento, a proposito del progetto di nuove fondazioni di città e di trapianti di popolazione, di distinguere l'aspetto *concreto*, del tutto credibile, della notizia, e l'interpretazione 'idealistica' della stessa, che può essere dello stesso Diodoro o della sua fonte (§ 4: ... ὅπως τὰς μεγίστας ἡπείρους ταῖς ἐπιγαμίαις καὶ ταῖς οἰκειώσεσιν εἰς κοινὴν ὁμόνοιαν καὶ συγγενικὴν φιλίαν καταστήσῃ), e come tale non dovrebbe condizionare i giudizi sulla sua storicità (201-2).

2. Non convince il tentativo (187 ss.) di rivendicare a Tolemeo-Aristobulo la notizia di grandi progetti di conquiste occidentali, che Arriano stesso riporta con cautela (VII 1, 1-4), altrove limitando espressamente alla spedizione in Arabia le informazioni tratte da Aristobulo (VII 19, 3-6 = *FGrHist* 139 F 55; da integrare col F 56, da Strab. XVI 1, 9-11, 739-741 C.: cfr. BRUNT 1976-83, II, 501-4). I piani occidentali hanno incontrato particolare scetticismo tra i moderni, insieme alla notizia della 'piramide' per Filippo (Diod. XVIII 4, 5); neanche per quest'ultima Bosworth rinviene, di fatto, riscontri precisi (203-4), sicché non è del tutto motivata la conclusione che *tutti* i piani letti da Perdicca all'esercito fossero in qualche misura familiari, e che siano stati semplicemente giustapposti «in order to underscore their cumulative expense» (207).

3. 1988, 202-7 sui 'piani edilizi' di Alessandro, compresi i monumenti commemorativi per Filippo e per Efestione, in part. 203 sui progetti relativi a Ilio (quanto ci è noto delle relazioni del re col santuario suggerisce quantomeno che questo «must have been very high on the list of cult centres that he wished to embellish»: cfr. *infra*).

4. Con entrambi gli argomenti TARN attaccava la credibilità dell'intera tradizione (1948, II, 382, e cfr. PARKE 1967, 118; critiche in SCHACHERMEYR 1954, 130; BADIAN 1967, 194; Tarn stesso era più possibilista sui santuari

È vero che Ilio è l'unico caso in cui abbiamo altrimenti testimoniato un interesse di Alessandro per il santuario non generico, ma specificamente rivolto al suo aspetto edilizio-monumentale: Strabone, nello stesso passo in cui menziona gli ἀναθήματα del re nel santuario dopo la vittoria del Granico, pone successivamente, «dopo la liquidazione dei Persiani», la promessa scritta di ingrandire la città, ricostruire il tempio in forma sontuosa e istituirci un ἄγῶνα ... ἱερόν<sup>1</sup>. Il riferimento cronologico lascia pensare non agli 'ultimi piani' (veri o presunti) di Alessandro, ma piuttosto al periodo dopo Gaugamela<sup>2</sup>; è interessante la convergenza con un passo di Plutarco del quale sono state già colte le assonanze con gli ὑπομνήματα diodorei e che a sua volta pone l'invio in Grecia di fondi per «costruire templi agli dei» non alla fine della vita del re ma «dopo la cattura dei denari dei barbari» (*de Alex. fort.* 13, 343 D), ossia ancora, presumibilmente, dopo Gaugamela e la cattura delle capitali achemenidi. La notizia plutarchea ha indubbiamente i suoi limiti: il retorico confronto tra Alessandro e illustri personaggi del passato (nello specifico Pericle, sul quale è scaricata la consueta accusa di aver «adornato di templi l'acropoli con i soldi raccolti in tributo dai Greci») all'interno del quale è inserita non raccomanda, in particolare, di prendere del tutto sul serio la notizia di un effettivo *invio* di denari persiani in Grecia (τὰ τῶν βαρβάρων χρήματα λαβῶν ἔπεμψεν εἰς τὴν Ἑλλάδα, ναοὺς τοῖς θεοῖς ἀπὸ μυρίων ταλάντων οἰκοδομησαὶ κελεύσας)<sup>3</sup>. Tuttavia il confronto con l'analoga indicazione cronologica in Strabone,

---

in 1921, 11). L'esistenza di templi a Delfi, Delo e Dodona era richiamata da NENCI 1958b, 228-9, che interpretava però l'espressione diodorea ναοὺς ... κατασκευάσαι πολυτελεῖς ἔξ (§ 4) come volontà di «rendere sontuosi sei templi»: la cifra di 1500 talenti ciascuno fornita da Diodoro sarebbe dunque non un preventivo di spesa per i lavori di (ri)costruzione dei templi (incalcolabile secondo lo studioso), ma solo l'indicazione dell'ammontare della donazione stanziata per abbellirli. Questa interpretazione di κατασκευάζειν era estesa al successivo § 5, dove però è insostenibile; anzi il passo chiarisce che anche al § 4 il verbo va inteso nel senso di «costruire» (τοὺς δὲ προειρημένους ναοὺς ἔδει κατασκευασθῆναι ἐν Δήλῳ κτλ.); inoltre, il confronto con l'accurata contabilità delfica per i lavori al tempio di Apollo (un'esperienza di pochi anni prima) rende del tutto verosimili preventivi di spesa per la costruzione o ricostruzione di edifici anche dai costi notevoli. Quanto all'osservazione sulla preesistenza degli edifici, non c'è ragione di pensare che a Delo e Delfi si trattasse di rifare il tempio *principale*; a Dodona, la modesta monumentalizzazione del santuario in quest'epoca rende in sé il progetto credibile, tanto più che una delle sue fasi edilizie, sebbene modesta, è appunto dell'età di Alessandro (*infra*, 255 n. 1); i riscontri archeologici invitano a essere più prudenti di Tarn circa la precocità di un autentico sviluppo monumentale nei santuari di Dion e di Anfipoli, e lo stesso discorso vale per Kyrrhos e per Ilio (255 n. 2, 255-6 n. 3). L'assenza di relazioni documentabili di Alessandro con Delo e Dodona (TARN, *ibid.*), infine, è un argomento aprioristico, e nel secondo caso mal posto (cfr. ancora 255 n. 1).

1. Strab. XIII 1, 26, 593 C. (di sacrifici e offerte ad Atena Iliaca da parte del re, ma *prima* della battaglia, parlano pure Arr. I 11, 7 e Diod. XVII 18, 1): dopo la vittoria il re, oltre a visitare il santuario per «adornarlo di offerte», attribuisce a Ilio lo *status* di πόλις e lascia disposizioni per migliorarne l'aspetto; dopo la vittoria definitiva sui Persiani invia le promesse scritte relative al tempio, di cui nel testo (BRINGMANN 1995, nrr. 246, 247, 248). Per l'opportunità invece di non legare ad Alessandro l'interruzione dell'invio annuale ad Atena Iliaca di due vergini loeresi come sacerdotesse, cfr. MARI 1997, 163-7; qui, 140 s.

2. GIOVANNINI 1997, 176.

3. Il passo plutarcheo è riferito senz'altro agli 'ultimi piani' da BRINGMANN 1995, n° 335; di fatto la cifra plutarchea e il totale che si ricava da Diodoro non sono in contrasto (*infra* nel testo). Mi persuade meno il confronto, invece, tra i 10000 talenti plutarchei e i costi del programma edilizio rimproverato a Pericle dai suoi avversari secondo lo stesso Plut., *Per.* 12, 2, in BOSWORTH 1988, 203 n. 72, che pensa per quest'ultimo dato a una fittizia tradizione di IV secolo, che avrebbe potuto così fornire ad Alessandro un modello con cui competere. In realtà nel caso di Pericle l'espressione usata è molto più generica (λίθους πολυτελεῖς καὶ ἀγάλματα καὶ ναοὺς χλισταλάντους); nel passo del *de Alex. fort.* la *synkrisis* è esplicita, ma riguarda non le cifre dell'investimento, ma

limitata a Ilio, individua una precisa divaricazione, nelle fonti, circa il momento in cui Alessandro poté almeno *progettare* di destinare parte dei tesori persiani a un ambizioso programma edilizio nei santuari greci. Almeno per Ilio, la solidità della tradizione è garantita sia dalla ricchezza e varietà di testimonianze su un'intera *sequenza* di atti e/o progetti del re a vantaggio della città e del tempio, sia dal possibile ricorso della fonte di Strabone, Demetrio di Scepsi, a documenti *scritti* forse ancora visibili nella città: si individuano così effettivamente più momenti nei quali il re formula o rinnova le sue promesse, di fatto però rimaste inesaudite al momento della sua morte<sup>1</sup>. Come vedremo più avanti, un *iter* piuttosto simile è testimoniato da Arriano per il progetto di Alessandro di ricostruire il tempio di Bel-Marduk a Babilonia, e probabilmente anche l'intervento a Priene si snoda in una serie di tappe successive, mentre a Delfi l'unico finanziamento macedone sicuramente documentato (i 10500 stateri di *CID* II, 100) cade a vari anni di distanza dalla conquista dei tesori persiani, nel 325/4, ed è forse da inserire in un delicato gioco di equilibri e di pressioni tra l'amministrazione anfizionica, da un lato, e la Macedonia (concretamente, la Macedonia di Antipatro e di Olimpiade) dall'altro<sup>2</sup>.

L'insieme della documentazione suggerisce una sequenza di questo tipo: tra 331 e 330, se non un effettivo stanziamento di fondi, almeno discussioni sulla possibilità di destinare parte dei tesori persiani a santuari in Grecia e in Asia; negli anni successivi, sollecitazioni di quei fondi da parte di questo o quel santuario (oltre che per Delfi, ne abbiamo parlato a proposito della tradizione sulle ambascerie [3.1]), e promesse di Alessandro, più o meno generiche, nello stesso senso<sup>3</sup>; al momento della morte del re, la diffusa convinzione che le sue ultime volontà comprendessero in merito disposizioni più precise.

Non a caso, mentre il passo plutarceo, il cui *focus* anche cronologico è sulla cattura dei «denari dei barbari», è sommamente generico circa l'esatta destinazione di questi fondi, gli ὑπομνήματα diodorei, che pretendono di registrare lo *status quaestionis* a qualche anno di distanza, nel 323, sono invece prodighi di dettagli. Le due fonti concordano, invece, nel calcolo della cifra che Alessandro avrebbe stanziato, giacché i 10000 talenti di Plutarco corrispondono *grosso modo* al totale che si ricava da Diodoro ( $1500 \times 7 = 10500$ , oppure, tenendo conto della posizione si spicco di Ilio nella lista,  $1500 \times 6 = 9000$ <sup>4</sup>): ovviamente, neanche questa minuziosa indicazione 'contabile' può essere una prova della storicità del progetto<sup>5</sup>. In concreto, che siano la registrazione fedele delle ultime volontà di Alessandro o

la provenienza del denaro (che Alessandro prende ai «barbari», Pericle agli alleati greci). Alla possibilità che il progetto edilizio di Alessandro volesse *realmente* competere con il rifacimento pericleo dell'acropoli, non in termini di cifre ma di celebrazione del trionfo sui Persiani crede invece HAMMOND 1989<sup>2</sup>, 282.

1. Cfr. 252 n. 1 e 257 n. 3: il richiamo all'invio di una ἐπιστολή da parte di Alessandro, dopo Gaugamela, fa supporre che un documento del genere fosse esposto nel santuario e accessibile alla fonte di Strabone; se anche si fosse trattato di una falsificazione a beneficio della propaganda di Lisimaco (che avrebbe così enfatizzato il proprio ruolo di realizzatore e continuatore dei piani di Alessandro), essa risalirebbe a un'epoca in cui la memoria dei fatti, e degli 'speciali' legami tra Alessandro e Ilio, era ancora molto viva. Sui problemi posti dalla notizia straboniana su Lisimaco, peraltro, cfr. 255-6 n. 3.

2. Cfr. 1.2 e 3.3 per la valutazione di questo testo e di quelli relativi all'offerta delle corone per la regina.

3. Un riscontro interessante, anche se indiretto, è il proclama di Olimpia (o dell'Istmo: *supra*, 242), in questo stesso periodo, con l'impegno per la ricostruzione di Platea.

4. Così HAMMOND 1989<sup>2</sup>, 282.

5. Più difficile è capire quale percentuale dei tesori catturati a Susa e Persepoli rappresentassero – nei concreti calcoli di Alessandro e nelle registrazioni dei suoi storici – questi (circa) 10000 talenti: il calcolo totale del denaro

un falso improvvisato per alterarle – al di là, dunque, della storicità dei singoli particolari –, gli ὑπομνήματα ci restituiscono probabilmente un tema reale e vivo del dibattito intorno alla destinazione dei tesori persiani, quale si sviluppò prima e dopo la morte del re.

La validità di questo suggerimento è confermata dalla presenza e rilevanza della voce 'donazioni ai santuari' all'interno del cosiddetto *Testamentum Alexandri*. In questo caso abbiamo a che fare con una tradizione più scopertamente fittizia di quella confluita in Diod. XVIII 4, anzi con uno dei nuclei compositivi del *Romanzo*: e tuttavia è stato da tempo riconosciuto, sia pure senza unanimità sulla cronologia e le circostanze esatte della composizione, che ci troviamo di fronte non a una elaborazione tarda, ma a un *pamphlet* della prima età ellenistica, prezioso per gli echi che trasmette dell'autentica polemica politica di quegli anni<sup>1</sup>. Chiunque fosse, l'autore dell'opera ha ritenuto essenziale inserire nel 'Testamento', oltre alle disposizioni per la successione al trono e la distribuzione delle satrapie, anche indicazioni su lasciti in denaro, beni e offerte a favore di una serie di località: i santuari vi occupano una parte di primo piano. Qui non si tratta di progetti edilizi, ma di offerte di tono celebrativo (ἄκροθίνια τοῦ πολέμου) o autocelebrativo<sup>2</sup>.

Se confrontiamo le due liste, quella del *Testamentum Alexandri* appare più banale. Ne mancano, è vero, santuari e divinità che ci aspetteremmo di trovarvi (l'Atena di Ilio prima ricordata, e tutti i santuari della Macedonia a cominciare da Dion): ma vi figurano l'acropoli di Atene, Olimpia e Delfi, Argo – *homeland* dei re di Pella – e Siwah<sup>3</sup>. Nulla, in quest'itinerario, è sorprendente (sebbene alcune delle dediche siano piuttosto bizzarre<sup>4</sup>). L'autore del *pamphlet* si

e dei beni di cui il re venne in possesso è infatti reso aleatorio dalla estrema discordanza delle fonti in materia (cfr. BRUNT 1976-83, I, 516-7, con la lista completa dei passi pertinenti).

1. Il testamento è inserito all'interno di un dettagliato racconto degli ultimi giorni e volontà di Alessandro che compare, con molte affinità e alcune divergenze, nei capp. 87-123 della cosiddetta *Epitome di Metz* e in Ps. Callisth. III 30-33, per i quali si può supporre la dipendenza da una fonte comune; la ricchezza di dettagli e l'evidente intento polemico verso alcuni personaggi dell'entourage del re suggeriscono che quest'ultima fosse vicina ai fatti e avesse uno specifico intento propagandistico: cfr. MERKELBACH 1954, che pensa a un *pamphlet* composto nel 321 a favore di Perdicca e arricchito in seguito di alcune interpolazioni (54-5, 121 ss. e, per il testo completo, 220-51); per la bibl. rinvio a HECKEL 1988, il quale scende al 317/6 come epoca di composizione del *pamphlet* e lo attribuisce a propaganda di Poliperconte contro Antigono e Cassandro (per il testo, 86-107); per un rapporto meno diretto con la lotta politica di quegli anni è A.E. SAMUEL, «Historia» 35 (1986), 427-37 (428-9 n. 4), che vede nel testo «a reflection of, rather than generation of, propaganda, or, perhaps better, of rumour». L'esistenza di un vero o presunto testamento di Alessandro è nota anche a Diod. XX 81, 3 e a Q. Curt. X 10, 5: quest'ultimo ne parla, in tono scettico, a proposito della divisione dell'impero.

2. §§ 120, 122 (e cfr. 119, su cui alla n. 3) = BRINGMANN 1995, nrr. 320, 326, 330, 336. Sulle donazioni di questo tipo offerte effettivamente da Alessandro ai santuari si vd. *infra* in questo stesso par.

3. Siwah non è menzionata, ma è presumibilmente da riferire al suo santuario l'indicazione di erigere in «Egitto» statue di Alessandro, Ammone, Atena, Eracle, Olimpiade, Filippo, che in Grecia andranno poste nel τέμενος di Olimpia (§ 122: un'abnorme rilettura dei significati 'genealogico-dinastici' del *Philippeion*?); è poi prescritta una donazione in denaro a sacerdoti egizi, cui è affidato anche il funerale del re (§ 119).

4. A parte i gruppi scultorei di cui in n. prec., sono indicati per il Partenone un trono e un peplo d'oro (§ 120); per Argo spoglie di guerra e denaro (§ 120); ancora per Atene e per Delfi statue *inauratas* del re (§ 122); a Delfi sono destinate anche coppe d'oro quali ἄκροθίνια τῆς στρατείας e spoglie piuttosto esotiche, legate agli animali catturati durante la spedizione (§ 120). Delfi è destinataria di offerte simili, non riferite al 'testamento' ma con l'aggiunta di particolari ancor più favolosi, anche in Stob. I 49, 52, 421 WACHSMUTH-HENSE e Ael., *de nat. anim.* X 40 (BRINGMANN 1995, n° 334): tra queste, quella del 'corno scita' impermeabile all'acqua dello Stige è difesa da STELLA G. MILLER 2000, 271-2 con suggestivo richiamo a una coppa del tipo *kéras* o *rhytón* cui si poté attribuire il potere di un amuleto per la frequente associazione a contesti funerari.



è attenuto a una cauta verosimiglianza. La lista diodorea è più difficile da spiegare, giacché accanto a voci in qualche modo ovvie come Delfi, Dodona<sup>1</sup>, Ilio e Dion, ve ne sono di assai meno prevedibili: Delo, per la quale l'interesse macedone è apparentemente nullo prima degli Antigonidi, Anfipoli e Kyrrhos<sup>2</sup>, preferite a Olimpia, Siwah, e magari Samotracia. Non si individua un criterio unico nella composizione di una lista del genere: non l'artificiosa retrodatazione ad Alessandro di progetti edilizi realizzati solo in epoca successiva (che si adatterebbe solo a una parte dei centri di culto menzionati; oltretutto, data l'eterogeneità dei soggetti che di tali progetti si fanno carico, anche ammettendo una falsificazione relativamente tarda degli ὑπομνήματα, *cui prodest?*<sup>3</sup>), non l'interpolazione *ad maiorem gloriam* di

1. L'impostazione della mia ricerca impedisce un esame dettagliato delle relazioni della Macedonia di Alessandro (e di Olimpiade) con Dodona, che richiederebbe fra l'altro di ridiscutere la tesi della SORDI di un ruolo del santuario nella ridefinizione in senso 'eacide' della politica tessala del re rispetto al modello paterno (1958a, 68 ss., 302 ss.). In concreto, un esame delle relazioni macedoni con Dodona in questi anni deve necessariamente partire da Hyper. III (*Eux.*) 24-25, che attesta attorno al 330 un'insofferenza di Olimpiade per l'accresciuta presenza di offerte e θεωροί ateniesi nel santuario; alle giustificazioni ateniesi, che invocano le indicazioni dello stesso oracolo dodoneo, la regina risponde ὡς ἡ χώρα εἴη [ἡ Μολοστία] αὐτῆς, ἐν ἣ τὸ ἱερόν ἐστιν· οὐκ οὐκ οὐκ προσήκειν ἡμῶς (= gli Ateniesi) τῶν ἐκεῖ οὐδὲ ἐν κινεῖν, sottolineando, cioè, la natura *politica* del conflitto (sulla vicenda PARKE 1967, 141 ss.; ENGELS 1989, 189-92; BLACKWELL 1999, 92-4; sul ricorso ateniese all'oracolo dodoneo negli anni di controllo macedone a Delfi *supra*, 138 s.; sulle manovre politiche ateniesi in area epirota durante il regno di Filippo *supra*, 98). Il ruolo possibile (ma non espressamente attestato dalle fonti) di Dodona nella questione della filiazione divina è indagato da BRACCESI 1978, 71-2 e da PRANDI 1990, 369; allo stesso oracolo risalivano i sacrifici tessalici sulla tomba di Achille in Troade, che Alessandro ripristinò secondo Philostr., *Her.* 53, 207-211 (RADET 1925, 5-17). L'archeologia infine, se conferma che il supposto progetto edilizio di Alessandro a Dodona non fu mai realizzato, attesta però per il terzo quarto del IV sec., o più genericamente per la seconda metà del secolo, l'inizio di uno sviluppo monumentale che, se è imprudente attribuire direttamente alla Macedonia, potrebbe però dare un concreto contesto storico al progetto di Alessandro: si vd., più avanti nel testo, le notizie di suoi simili interventi o progetti di intervento a sostegno di (ri)costruzioni di templi in Asia Minore già in corso (muro di peribolo del tempio di Zeus, muro di peribolo esterno del santuario, templi di Dione e, forse, di Themis e di Afrodite, *bouleutérion, prythaneion*: DAKARIS 1986, 20, 42-3, 50 ss., 78-80; ID. 1993, 14-38; PARKE 1967, 117-8). Di certo è sbrigativa la conclusione di TARN sull'assenza di relazioni significative tra Alessandro e Dodona, una delle ragioni che ai suoi occhi screditavano l'attendibilità degli ὑπομνήματα diodorei (1948, II, 382, su cui a p. 251-2 n. 4).

2. La correzione di Gronov, nel testo diodoreo, di Κύρνω in Κύρρω è largamente accolta, a partire dall'ed. Dindorf (immotivati i dubbi di TARN 1948, II, 341 n. 5, che ammetteva comunque la corruzione del testo). Nella località, sita in Bottiea e non lontana da Pella, nota a Thuc. II 100, 4, Liv. XLII 51, 2 conosce un tempio di Atena *quam vocant Alcideimon* (anche in questo caso il testo, che dà *Citium*, è corrotto: cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 114-5 n. 5), cui è stata riferita la notizia degli ὑπομνήματα (HAMMOND 1972, 159-60); ma in seguito testimonianze epigrafiche hanno rivelato, nella località di Paleokastro-Aravissòs, identificata con l'antica Kyrrhos, un culto di Atena *Kyrrhestis* (A.K. VAVRITSAS, in *Ancient Macedonia*, II, Thessaloniki 1977, 7-11; PAPAIOGLOU 1988, 152-4; sul sito G. BAKALAKIS, in *Ancient Macedonia*, I, Thessaloniki 1970, 172-83; HATZOPOULOS 1996a, I, 438-9).

3. Per le dediche antigonidi a Delo *supra*, 200 n. 2; per le singole presenze macedoni nel santuario cap. V, 1, nrr. 112-119. A Dodona, dopo la fase di cui alla n. 1, la monumentalizzazione conosce due fasi ellenistiche, una di inizi III sec., da riferire a Pirro (nuovo muro di peribolo del tempio, porticato su tre lati; teatro; tempio di Eracle), una della fine dello stesso secolo, dopo le devastazioni etoliche descritte da Polyb. IV 67, 1-4 (stadion; ricostruzione della ἱερὰ οἰκία e del muro con *stoai*, fornito ora di monumentale *própylon*, nonché del tempio di Dione e del teatro): DAKARIS 1986, 21-2, 43 ss., 50 ss., 69 ss., 75-6; 1993, 14-35. Ad Anfipoli culto e santuario di Artemide *Tauropólos* sono attestati dalle fonti letterarie, epigrafiche o numismatiche almeno dal III sec., e il sito del tempio è individuato nell'area delle basiliche paleocristiane: cfr. Liv. XLIV 44, 4; per le iscrizioni CH. KOUKOULI-CHRYSANTHAKI, in *Ancient Macedonia*, II, Thessaloniki 1977, 151-67, e in *Ancient Macedonian Studies in Honor of Ch. F. Edson*, Thessaloniki 1981, 229-41 (anche per il problema topografico); E. VOUTIRAS,

questa o quella località (che costringerebbe all'ipotesi assai poco economica di un'intera serie di interpolazioni<sup>1</sup>). Le possibilità, tra le quali la scelta deve naturalmente restare aperta, sono le seguenti: 1. il capitolo diodereo rispecchia effettivamente il *memorandum* di Alessandro e una prima lista di priorità stilata dal sovrano, suscettibile di ampliamenti e modifiche (come almeno il caso di Ilio, che riusciamo a seguire in varie tappe successive, potrebbe lasciar credere); 2. secondo la tesi di Badian, ci troviamo di fronte a un documento almeno parzialmente alterato dai successori di Alessandro, e in tal caso non c'è modo di conoscere la verità sui dettagli, ma è comunque significativa, come si diceva, la presenza di una specifica voce sui denari da destinare ai santuari; 3. la tradizione è tarda e fittizia, e in tal caso, mentre vale la stessa considerazione generale appena ribadita, restano impossibili da spiegare (e di fatto incomprensibili) motivi e dettagli della falsificazione relativa ai santuari.

Tornando ancora ai *Realien*, non c'è dubbio che, se anche tra 330 e 323 si discusse, a più riprese e a livelli diversi, della possibilità di beneficiare santuari grandi e piccoli della Grecia con i proventi della conquista persiana, di fatto questo non avvenne – non in misura significativa, almeno. Se realizzati, i supposti ὑπομνήματα di Alessandro avrebbero rappresentato un'iniziativa eccezionale e senza precedenti nella storia dell'evergetismo (anche monarchico) verso i santuari della Grecia: giacché, diversamente da quanto registrato nel *Testamentum*, non si tratta di offerte commemorative o di dediche occasionali, ma di un imponente piano-spese a vantaggio esclusivo dei santuari e delle loro strutture edilizie e monumentali. Un confronto con quanto ci è noto della politica dello stesso Alessandro in

---

«BCH» 110 (1986), 347-55; HATZOPOULOS 1996a, I, 134-5, 262 n. 4, 404-5; II, nrr. 9, 29; per il decreto di III sec. in onore di un letterato autore di un'opera περὶ τῆς Ταυροπόλου J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1979, n° 271. Il culto è però da ritenere più antico, e la sua popolarità nell'oriente ellenistico è stata attribuita proprio alle armate di Alessandro (L. ROBERT, *Collection Froehner. I. Inscriptions grecques*, Paris 1936, 80-1; LAUNEY 1949-50, II, 938). A Dion il *témenos* di Zeus è certamente in uso almeno dalla fine del V sec. (cap. II, 1.2); le strutture murarie venute alla luce sono ellenistiche, ma manca un edificio di culto monumentale (PANDERMALIS 1997, 30; per la *stoá* 1999, 52). Analoga situazione per il luogo di culto di Atena *Kyrrēstis* a Kyrrhos: tra le strutture rinvenute, ellenistiche, non ve ne sono di monumentali (bibl. alla n. prec.; sullo scarso sviluppo monumentale caratteristico dei santuari della Macedonia propria finora noti vd. ora FELTEN 1999, 414-5). Per Ilio, infine, Strabone afferma che i piani di Alessandro per il tempio e la città furono realizzati da Lisimaco (XIII 1, 26, 593 C.), salvo poi descrivere il luogo come un villaggio insignificante fino a età romana (27, 594 C.). Per alcuni pertanto il primo passo attribuirebbe a Ilio notizie relative ad Alessandria Troade, né c'è accordo tra gli archeologi sull'effettiva appartenenza del tempio alla prima età ellenistica piuttosto che a una fase più avanzata o addirittura all'età augustea; del tempio precedente non resta traccia (SCHLIEMANN 1884, 199-207; DÖRPFELD 1902, 207-11; GOETHERT – SCHLEIF 1962, 35-42; B.M. HOLDEN, *The Metopes of the Temple of Athena at Ilion*, Northampton 1964, 29-31; B. SCHMIDT-DOUNAS, «MDAI[I]» 41 [1991], 363-415). D'altra parte le testimonianze epigrafiche riportano al primo ellenismo, ma agli anni in cui Antigono Monofalmo controllava la Troade, per la fondazione del *koinón* di Atena Iliaca, una ristrutturazione dell'area sacra che comprende almeno la costruzione del teatro e la realizzazione del progetto di una grande πανήγυρις già formulato da Alessandro secondo Strab. (cap. 26: BRÜCKNER 1902, 578-82; P. FRISCH, *Die Inschriften von Ilion*, Bonn 1975, XI-XV, e cfr. *ibid.* n° 1 = SIG<sup>3</sup> 330, decreti in onore di Malusio di Gargara; CH. B. ROSE, «ST» 1 [1991], 69-77; è da respingere la tesi di F. VERKINDEREN, «Tyche» 2 [1987], 247-69, che distingue in due persone diverse, nei decreti per Malusio, «Antigono» [I, l. 9] e il «re» [II, l. 24], identificando quest'ultimo con Alessandro e anticipando così fondazione del *koinón* e ristrutturazione del santuario al 334). Per l'insieme delle relazioni del santuario di Ilio e del *koinón* con i monarchi ellenistici vd. BOFFO 1985, 114-23, con ampia bibl.

1. Pure non convincono le ipotesi di interpolazione, legate a episodi precisi, per alcune delle donazioni o offerte nel *Testamentum Alexandri*, che oltretutto non spiegano l'intera serie di voci del genere inserita nel testo (MERKELBACH 1954, 149-50; BRINGMANN 1995, n° 320).

questo campo potrà dare meglio la misura di tale eccezionalità: di certo è credibile che tali piani, non meno dei monumenti onorari per Filippo e per Efestione o delle avventure occidentali, siano stati giudicati dall'assemblea dell'esercito ὑπέρογχοι καὶ δυσέφικτοι<sup>1</sup>.

Nei santuari sede delle feste della περίοδος le uniche notizie sicure riguardano Delfi, dove, dopo la possibile e relativamente modesta offerta di 150 filippi nella primavera del 335 (CID II, 76, II), è sicura l'offerta dieci volte più generosa del 325/4, i 10500 stateri portati nel santuario dagli ieromnemoni (?) Archepoli e Agippo (CID II, 100). Siamo a vari anni di distanza dalla conquista dei tesori persiani, ed è probabile, come abbiamo visto, un nesso tra questa vicenda e quella delle corone per Olimpiade. Entrambe le donazioni confluiscono nelle ormai non ricche entrate del santuario destinate a lavori minori dopo il completamento del tempio di Apollo. A Olimpia la ricostruzione è affidata alla più incerta evidenza archeologica, e vede da un lato il completamento del *Philippeion*, opera di fastosa celebrazione dinastica, dall'altro, e parallelamente, l'abbandono dei lavori alla *stoá* di Eco, che rappresentava viceversa un investimento in favore del santuario. A Nemea, mentre l'ampia forbice cronologica suggerita dai dati archeologici non esclude un intervento di Alessandro, considerazioni storiche complessive inducono piuttosto a preferire l'età di Filippo per il possibile sostegno finanziario macedone alla ricostruzione del santuario<sup>2</sup>.

Allargando ulteriormente il campo, si ha la conferma di una reale povertà di attività concrete documentabili e, per converso, di una certa abbondanza di piani (da parte del re) e di richieste di fondi (da parte dei santuari) per lo più rimasti, gli uni e le altre, velleitari. Delle promesse di finanziamenti a Ilio si è già detto: nelle varie tappe della vicenda attestate da Strabone, emerge che anche il progettato ampliamento e abbellimento della città, se mai fu iniziato, restò povera cosa<sup>3</sup>. A Sardi, l'archeologia non ha confermato l'effettiva realizzazione del tempio di Zeus Olimpico e dell'altare che Alessandro dispose di costruire dopo la vittoria al Granico: è possibile che il progetto sia stato almeno iniziato, circostanza che spiegherebbe l'assenza di Sardi dalla lista degli ὑπομνήματα diodorei<sup>4</sup>. Sempre a Sardi, la tradizione

1. Ribadisco che questa valutazione non pretende di dare una risposta alla questione, di fatto insolubile, di *chi* abbia stilato i piani. Quanto alla questione generale dell'evergetismo regio verso i santuari greci, tengo conto del *distinguo* di GIOVANNINI 1997, del quale peraltro non condivido le conclusioni circa consistenza e continuità degli atti di evergetismo di Alessandro (in part. 176-7); sull'assenza di donazioni del re ai santuari greci documentabili dopo la conquista dei tesori persiani insiste invece BRINGMANN 1995, 308.

2. Cfr. qui parr. 1.2 e 2.1, e cap. III, 4.4 (per l'ipotesi di un intervento anche a Istmia, limitatamente allo stadio e, come nel caso di Nemea, non più esattamente databile, 195 n. 2).

3. XIII 1, 26, 593 C.: dopo le dediche per la vittoria al Granico il re parte da Ilio lasciando disposizioni per abbellire il villaggio, cui è concesso lo *status* di πόλις, con nuovi edifici (οἰκοδομίας ἀναλαβεῖν προστάξει τοῖς ἐπιμεληταῖς); è possibile che il re abbia lasciato anche i fondi necessari, e in tal caso il programma sarà stato almeno iniziato: di certo le promesse contenute nella successiva ἐπιστολή riguardano anche l'ingrandimento della città (ὑπισχνούμενον πόλιν τε ποιῆσαι μεγάλην), che pure Strabone assegna a Lisimaco, salvo attingere da Demetrio di Scepsi ed Egesianatte la notizia che Ilio era ancora una κωμόπολις al tempo della guerra tra Roma e Antioco (cap. 27); sui problemi posti dalla testimonianza straboniana, nonché dai dati archeologici ed epigrafici relativi al santuario cfr. 255-6 n. 3.

4. Arr. I 17, 5-6. La presenza di uno Zeus in trono (Olimpio?) sugli «pseudo-alessandri» conati a Sardi alla fine del III sec. non prova ovviamente che il tempio sia mai stato costruito (cfr. in G.M.A. HANFMANN – W.E. MIERSE [a cura di], *Sardis from Prehistoric to Roman Times. Results of the Archaeological Exploration of Sardis 1958-1975*, Cambridge – London 1983, alle pp. 45-6 e 131; BRINGMANN 1995, n° 258; per lo specifico carattere *macedone* del culto che il re progettava di istituire BOSWORTH 1980-95, I, 129: cfr. qui 53 e n. 3). La mancata menzione dei progetti

locale faceva risalire ad Alessandro una meno impegnativa concessione di ἄσουλία al santuario di Artemide, di cui fu chiesta conferma a Tiberio e al senato romano appunto rivendicandone il carattere di *Alexandri victoris ... donum*; l'ipotesi che la costruzione del grande tempio di Artemide, certamente ellenistico, sia lo sviluppo di un ulteriore progetto di Alessandro a favore della città non può invece essere dimostrata<sup>1</sup>. A Efeso, il vivo interesse di Alessandro per la ricostruzione dell'*Artemision* recentemente distrutto si limita in concreto a stornare in favore del santuario i tributi in precedenza versati dalla città al Gran Re e a estendere l'area coperta da ἄσουλία; l'offerta del re di finanziare completamente la ricostruzione del tempio a patto di avere il proprio nome sull'epigrafe dedicatoria sarebbe stata invece respinta dagli orgogliosi cittadini (ma la tradizione, raccolta ancora da Strabone, è palesemente inquinata da *Lokalpatriotismus*)<sup>2</sup>. Meno orgogliosi, i Prienei permettono ad Alessandro di consacrare con il proprio nome il tempio di Atena Poliade (*I. Priene* n° 156 = *SIG*<sup>3</sup> 277 = TOD 1946-48, n° 184), la cui ricostruzione peraltro, stando ai dati archeologici, era già iniziata: il finanziamento regio fu dunque solo parziale. Il confronto con l'altra essenziale testimonianza epigrafica delle relazioni tra il re e la città (*I. Priene* n° 1 = *OGIS* 1 = TOD 1946-48, n° 185), inoltre, ha indotto A.J. Heisserer a datare plausibilmente la dedica del tempio non immediatamente dopo la vittoria del Granico, quando probabilmente il re si limitò a *promettere* un finanziamento, ma qualche tempo più tardi, forse dopo Gaugamela: possiamo aggiungere che il confronto con l'*iter* testimoniato per Ilio da Strabone rafforza questa ricostruzione<sup>3</sup>. Nel caso di Mileto, invece, si può al massimo leggere, dietro la sollecitudine dell'oracolo locale nel riconoscere la filiazione divina di Alessandro nel 332/1,

---

relativi a Sardi e a Babilonia (su cui *infra*) nella lista diodorea era tra gli argomenti di TARN 1948, II, 383 contro la sua autenticità.

1. Tac., *ann.* III 63, 3; sull'evidenza archeologica dal santuario di Artemide, il cui edificio principale non è anteriore al III sec. a.C. e conosce poi fasi successive fino all'età imperiale, cfr. HANFMANN – MIERSE (a cura di), *Sardis*, cit., 49-52, 118-21 (con la prudente ipotesi di un eventuale coinvolgimento, comunque solo a livello progettuale, di Alessandro).

2. Per l'assegnazione al santuario dei tributi del Re cfr. Arr. I 17, 10 (con EHRENBURG 1938, 14, 33; BADIAN 1966, 45-6; BOFFO 1985, 153-4 n. 37); per l'estensione di uno stadio dell'area coperta da *asylia*, di fatto un ampliamento del *témenos*, Strab. XIV 1, 23, 641 C. (e cfr. Tac., *ann.* III 61, 2). Il Geografo subito prima (§ 22 = *FGrHist* 566 F 150b) ricorda la polemica tra Timeo e Artemidoro di Efeso sull'utilizzazione delle ricchezze custodite nel tempio dopo la sua distruzione alla metà del IV sec.: l'erudito locale risponde all'accusa di Timeo appunto ricordando che gli Efesii, oltre a non toccare quel denaro, avevano rifiutato anche l'offerta di Alessandro di pagare tutte «le spese passate e future» per la ricostruzione del santuario ἐφ' ᾧ τε τὴν ἐπιγραφὴν αὐτὸν ἔχειν. Quest'ultima tradizione appare dettata da *Lokalpatriotismus* (JACOBY *ad loc.*; diversamente BADIAN 1966, 45; BOSWORTH 1980-95, I, 132-3); il sincronismo tra nascita di Alessandro e distruzione dell'*Artemision* noto allo stesso Timeo e a Egesia conserva poi una traccia ulteriore, sia pure deformata in termini leggendari, dell'interesse del re per il santuario (566 F 150a; 142 F 3; cfr. comm. di JACOBY a quest'ultimo passo; R. VATTUONE, *Sapienza d'Occidente*, cit., 298-9; BRINGMANN 1995, n° 263 per la documentazione archeologica, che conferma la ricostruzione del tempio nella seconda metà del IV sec. ma non permette di datare esattamente la conclusione dei lavori, per la quale si può scendere fino ai primi anni del III).

3. BADIAN 1966, 47-9; HEISSERER 1980, 143 ss., 156 ss., cui rinvio per la discussione dei dati e per la bibl., anche sul problema della cronologia dei testi in cui Alessandro porta il titolo βασιλεύς; BOFFO 1985, 167-70; H. BOTERMANN, «Hermes» 122 (1994), 162-87; BRINGMANN 1995, nrr. 268 e 449, cui rinvio per i dati archeologici, che non chiariscono se i lavori di costruzione si siano conclusi prima della fine del IV sec., e per una datazione della dedica del tempio di Priene da parte del re al 324/3. I confronti con le testimonianze relative a Ilio suggeriti da VERKINDEREN, «Tyche» 2 (1987), 263-4 e volti ad anticipare all'età di Alessandro, anche per Ilio, l'attività edilizia nel santuario non risultano convincenti (*supra*, 255-6 n. 3).

un tentativo della città di stabilire rapporti privilegiati con il re ed eventualmente ottenerne un contributo per la ricostruzione o restauro del *Didymaion*: ma nulla prova che tale contributo ci sia mai stato<sup>1</sup>. Più sicuramente attestato è invece il progetto di ricostruire il tempio di Bel-Marduk a Babilonia, a sua volta inattuato. Anche in questo caso le fonti distribuiscono le notizie negli stessi due momenti-chiave in cui abbiamo visto concentrarsi quelle relative allo stanziamento di fondi per i santuari della madrepatria, ovvero nell'autunno 331 (prima visita di Alessandro a Babilonia) e poco prima della morte del re, nella primavera del 323. Nel caso di Babilonia, anzi, la testimonianza di Arriano chiarisce che non si tratta di una contraddizione delle fonti, ma di reali difficoltà e ritardi nella realizzazione di un progetto impegnativo. È un dato prezioso per capire il senso di vicende come quella di Ilio e, di riflesso, quella 'divaricazione' delle fonti sul tema dei progetti edilizi di Alessandro per i santuari (tra 331/0 e 323) su cui ho già richiamato l'attenzione<sup>2</sup>.

Nell'insieme, comunque, uscendo dalla tradizione sugli 'ultimi piani' le notizie di interventi concreti (reali, possibili o progettati) a favore di santuari non sono molte. È notevole che *tutte* riguardino località dell'Asia: la generosità del re è alimentata dall'incontro con realtà concrete nel corso della στρατεία, e si allontana, viceversa, dai grandi santuari della madrepatria, almeno fino alle discussioni, ai piani, alle sollecitazioni sull'utilizzo dei tesori persiani dopo il 331/0. Né emergono indizi significativi di un interesse 'evergetico' per i santuari delle regioni settentrionali, e specificamente della Macedonia, massicciamente presenti, invece, nella lista degli ὑπομνήματα diodorei. Se autentica, quest'ultima avrebbe inviato in Europa, insieme ai χρήματα τῶν βαρβάρων ricordati da Plutarco, un segnale rassicurante, completando in una forma a un tempo innovativa – nelle dimensioni e nei costi – e tradizionale – nei destinatari scelti per la donazione – il ritorno al confronto diretto con la 'periferia occidentale dell'impero', avviato l'anno precedente proprio utilizzando un santuario panellenico in modo più tradizionale che rivoluzionario (*supra*, 2.2). Nei fatti *realmente* documentabili, complessivamente, non solo per il caso davvero esemplare di Olimpia, l'innovativo modello di

1. *Supra*, 216 n. 1: un'ipotesi di questo tipo è in PARKE 1985b, 42-3; FONTENROSE 1988, 15-6; semplice collegamento cronologico tra passaggio di Alessandro e avvio dei lavori in HAUSSOULLIER 1902, 3-5; per il carattere parziale della distruzione persiana TUCHELT 1988, con ampia bibl. sull'indagine archeologica.

2. Sul progetto di ricostruire l'Esagila a Babilonia: Arr. III 16, 4, secondo cui Alessandro nel 331 dà disposizioni agli abitanti della città di ricostruire *tutti* gli edifici sacri distrutti da Serse, e VII 17, 1-3, per la ripresa nel 323 di lavori che in assenza del re erano andati avanti a rilento, anche perché i Caldei avevano interesse a rallentarli per continuare a usufruire delle entrate del santuario; Diod. XVII 112, 3, per il 323, e secondo cui viceversa furono i Caldei a suggerire il progetto al re; Strab. XVI 1, 5, 738 C., ancora per il 323, e con la notazione che la morte del re lasciò i lavori incompiuti. Arriano non è in contraddizione con se stesso, ma ha in mente due momenti diversi: le due notizie presentano minori difficoltà di quanto non creda BOSWORTH 1980-95, I, 314. Il secondo passo rientra in Aristob., *FGrHist* 139 F 54, ma nel commento *ad loc.* JACOBY è prudente circa l'attribuzione della notizia che qui ci interessa, contemporaneamente suggerendo per Arr. III 16, 4 una derivazione da Tolemeo; sulle fonti di VII 17, 1-3 cfr. anche HAMMOND 1993a, 300. Sul culto e il tempio di Bel bibl. in GOUKOWSKY 1976, 271. Per TARN 1948, II, 383 e HAMPL 1953, 819 l'assenza di Babilonia e Sardi dalla lista degli ὑπομνήματα diodorei è un argomento contro la loro autenticità: di Sardi si è detto; per il tempio di Bel-Marduk può invece valere la considerazione che la lista diodorea comprende solo culti greci *stricto sensu* e località della madrepatria (allargando la definizione a quelle macedoni e a Dodona e con l'unica eccezione, ampiamente giustificabile, di Ilio: KRAFT, *Der 'rationale' Alexander*, cit., 121 suggeriva che la lista corrispondesse alle istruzioni comunicate a Cratero e relative alla sola parte greco-macedone dell'impero; contro la validità dell'argomento portato da Tarn e Hampl si esprimeva anche SCHACHERMEYR 1954, 130-1). Che l'opera *Περὶ τῶν Ἀλεξάνδρου ἱερῶν* di Giasone di Nisa (*FGrHist* 632) trattasse dei santuari costruiti o beneficiati da Alessandro è ipotesi indimostrabile (FELTEN 1999, 407 n. 13).

evergetismo personale/dinastico a favore dei santuari indicato da Filippo<sup>1</sup> non è abbandonato da Alessandro, nel quale le fonti riconoscono o lasciano intuire interesse e attenzione ai problemi finanziari e alle necessità monumentali dei grandi centri di culto: tuttavia, si tratta di un interesse più progettuale che concreto, sicché non è forse un caso che la notizia più ricca e dettagliata venga appunto dai problematici ὑπομνήματα.

In secondo luogo, all'intento evergetico, che di per sé comporta ricadute indirette in termini di 'immagine', nel caso di Alessandro si sovrappone spesso un *diretto* intento celebrativo o autocelebrativo: questo spiega il ricorrente e 'speciale' interesse per Ilio, fossile di giovanili entusiasmi omerici e non a caso destinataria, accanto ai progetti edilizi, delle prime, immediate offerte celebrative della vittoria al Granico<sup>2</sup>, ma anche i casi opposti ed emblematici di Efeso e di Priene. Il primo non è meno significativo per il fatto di essere probabilmente inventato da eruditi locali; il secondo – e questo è ben *più* significativo – è l'*unico* contributo di Alessandro a una rilevante impresa edilizio-monumentale in santuari di città greche documentato con certezza.

Più ricco è naturalmente il quadro delle attività di Alessandro nei santuari a carattere *esclusivamente* celebrativo, che comprende offerte, consacrazioni di ἀναθήματα o di bottino, commemorazioni di eroi del presente e del passato. In questo caso, la tradizione letteraria dubbia o decisamente falsa (*Testamentum Alexandri*, ma non solo<sup>3</sup>) non fa che integrare uno spesso tessuto di notizie assai meglio documentate. Come tali (e lasciando da parte, appunto, la falsificazione testamentaria) queste iniziative si addensano in pochi momenti della vita del sovrano, cioè essenzialmente dopo le vittorie al Granico e a Gaugamela, *álfa* e *ómega* della liquidazione dell'impero persiano. La tradizione su Alessandro e le restanti fonti letterarie sono prodighe di informazioni sulle iniziative prese per celebrare i due *highlights* dell'avventura 'panellenica' del sovrano: neanche una riguarda Delfi, Olimpia o gli altri santuari della περίοδος. Dopo il Granico, l'offerta immediata di ἀναθήματα premia come detto il tempio di Atena a Ilio, le iniziative più solenni riguardano l'acropoli di Atene e il sacrario nazionale macedone di Dion, e offerte occasionali *en route*, in Asia, a templi più o meno noti sono testimoniate da tradizioni più incerte<sup>4</sup>. Non viene seguito il modello 'ovvio'

1. La premessa è nell'interpretazione dei dati archeologici proposta al cap. III, 4.4: l'ipotesi di una politica di questo tipo a opera di Filippo non è invece presa in considerazione da GIOVANNINI 1997; sulla svolta rappresentata da Alessandro insiste anche FELTEN 1999, 410-1.

2. Fonti *supra*, 252 s., 257 n. 3; cfr. BRINGMANN 1995, nrr. 246 e 247; SCHMIDT-DOUNAS 1999, 1049.

3. E.g., l'offerta di bottini 'esotici' a Delfi di cui a p. 254 n. 4, o le notizie sulla restituzione ad Atene delle statue dei tirannicidi, fra l'altro contraddittorie sul momento in cui sarebbe avvenuta (Arr. III 16, 7-8; VII 19, 2; Plin., *nat. hist.* XXXIV 19, 70) e in altre fonti assegnate a sovrani ellenistici: ha illustrato il carattere fittizio della tradizione l'esemplare analisi di MOGGI 1973 (cfr. anche BRINGMANN 1995, nrr. 319 e 368).

4. Per Ilio 252, n. 1 e 257 n. 3. La consacrazione di 300 panoplie o scudi persiani sull'acropoli di Atene, con la dedica a nome di «Alessandro figlio di Filippo e i Greci, tranne i Lacedemonii», è in Arr. I 16, 7; Plut., *Al.* 16, 17-18; Ps. Callisth. I 28, 4 (WILL 1983, 56-7; BRINGMANN 1995, n° 2; SCHMIDT-DOUNAS 1999, 1048). A Dion Alessandro offre il gruppo scultoreo in onore dei cavalieri macedoni caduti al Granico, opera di Lisippo, poi portato a Roma da Q. Cecilio Metello (Arr. I 16, 4; Vell. Pat. I 11, 3-4; Plin., *nat. hist.* XXXIV 19, 64; Plut., *Al.* 16, 16; Iust. XI 6, 13; CALCANI 1989 e 1993; BRINGMANN 1995, n° 112, con ult. bibl.). Le notizie di offerte a templi d'Asia riguardano un candelabro di bronzo offerto a un tempio di Apollo a Cuma (eolica?), per il quale non si può escludere un riferimento ad altra località, data la generica indicazione in Plin., *nat. hist.* XXXIV 8, 14, e a epoca precedente, visto che l'oggetto verrebbe dal bottino di Tebe (H. GALLET DE SANTERRE, «BCH» 71-72 [1947-48], 302-6; BRINGMANN 1995, n° 307); la consacrazione di una lancia nell'*Artemision* (?) di Efeso, in una problematica notizia di *Anth. Pal.* VI 97 (BRINGMANN 1995, n° 367, con ult. bibl.); una dedica nel *Letoon* di

del 480, quando i Greci avevano concentrato a Delfi e Olimpia i segni visibili di una celebrazione che era, anche, una solenne ridefinizione di identità collettiva (e a cui avevano preso parte, sia pure in una forma assai peculiare, anche i Macedoni o almeno i loro re): la rinuncia di Alessandro colpisce tanto più in quanto cade nel momento in cui sono più vivi, nei pensieri del re e nella macchina propagandistica che accompagna la spedizione, l'enfasi sui suoi caratteri panellenici e 'vendicativi' e il confronto con il passato. Non è tuttavia il caso di cercare motivazioni punitive nei confronti dei due grandi santuari, e in particolare di Delfi e del suo passato μηδισμός: proprio il ruolo centrale di Delfi nelle celebrazioni successive alla vittoria su Serse si era sovrapposto come uno schermo alla memoria del suo atteggiamento poco limpido nel 480, ed è da escludere che Alessandro voglia strappare quello schermo, soprattutto in un momento che così poco si presta ad anacronistiche recriminazioni<sup>1</sup>. È possibile semmai che nel 334 Alessandro sia ancora suggestionato dal modello paterno di approccio ai due maggiori centri del culto panellenico: nessuno dei due era stato teatro di celebrazioni per i successi di Filippo (che erano però in molti casi successi su Greci, il che spiega assai meglio la sua prudenza); Delfi, in particolare, era stata lasciata alle iniziative di rappresentanza (oltre che alle funzioni concrete di controllo) dell'anfizionia; Olimpia, viceversa, era stata privilegiata per una propaganda di specifico taglio 'macedone-dinastico'. Inoltre, un'attenta considerazione dei motivi che spiegano le scelte *positive* del 334 aiuta a

---

Xanto, che ha restituito una base con l'iscrizione Ἀλέξανδρος βασιλεὺς ἀ[νέθηκε] (SEG 30, 1980, 1533 = CH. LE ROY, in *Actes du Colloque sur la Lycie antique*, Paris 1980, 51-62 [56-7]: quest'ultimo ricorda anche, per un possibile responso oracolare emesso a Xanto in favore del re, Plut., *Al.* 17, 4, mentre sull'appartenenza della dedica all'epoca del re sono scettici J. e L. ROBERT, *Bull. ép.* 1980, n° 487; cfr. anche BOFFO 1985, 321 n. 10; BRINGMANN 1995, n° 302). Che l'invio di parte del bottino a Olimpiade dopo il Granico (*Fragm. Sabb., FGrHist* 151, F 1, § 1: Plut., *Al.* 25, 6 colloca invece l'episodio dopo la presa di Gaza) sia premessa di una dedica a Delfi quale quella attribuita da taluni a Olimpiade sulla base di CID II, 97 è da escludere, sia perché il documento delfico è di vari anni più recente, sia perché esso registra un'operazione affatto diversa (*supra*, 227 ss.: l'ipotesi compare in MACURDY 1932, 34; CARNEY 1994-95, 385 n. 42 e 386; BLACKWELL 1999, 89 ss. [«Alexander may well have instructed his mother regarding these gifts, but whether according to his will or on her own initiative, wealthy dedications to temples must have drawn attention to her as an arbiter of Alexander's munificence»]).

1. L'idea che le dediche del 334 in qualche modo 'punissero' l'antico μηδισμός di Delfi è in PRANDI 1990, 353 n. 38 (*supra*, 211 s.). Su Delfi e Olimpia come destinatarie privilegiate delle consacrazioni di bottino vd. PRITCHETT 1971-91, I, 94-6. Paus. VI 18, 2-4 ricorda una statua di Anassimene di Lampsaco dedicata a Olimpia dai concittadini e lo stratagemma con cui lo storico avrebbe salvato la sua città dal proposito di Alessandro di distruggerla: se anche il Periegeta ritiene che la dedica a Olimpia gli fu offerta «as the saviour of his city» (BADIAN 1966, 63 n. 32), l'aneddoto resta da respingere (TARN 1948, II, 220), per cui non possiamo né ricavarne il vero motivo della dedica della statua da parte dei Lampsaceni (varie possibilità sono considerate da MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 308; TARN, *loc. cit.*, pensava che egli fosse onorato proprio «as an historian»; cfr. anche CHANIOTIS 1988, 330 [E 36]), né tantomeno dedurne un raffreddamento dei rapporti del re con il santuario all'inizio della spedizione. Altrettanto incerti i motivi della dedica a Olimpia di una statua di Chilone di Patre, già olimpionico e morto in battaglia: Paus. VI 4, 6-7 congettura, in base alla cronologia dell'opera (Iisippea), che sia caduto nella guerra lamiaca piuttosto che a Cheronea, ma non sono escluse altre circostanze, tra cui lo scontro di Antipatro con Agide III nel 331 (MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 203-4); non è in realtà certo che Chilone sia caduto combattendo contro un esercito macedone. Paus. VI 4, 8, d'altra parte, ricorda una statua di Aristotele dedicata nell'Altis (non è chiaro da chi) per adulare Alessandro o Antipatro, presso i quali lo si sapeva potente (cap. V, n° 71), ed ho già ricordato il monumento dell'*hemerodrōmos* di Alessandro Filonide, che vantava, nell'Altis, la sua partecipazione all'impresa d'Asia (233 ss.). Da tutte queste notizie non si ricava in alcun modo una politica unidirezionale da parte degli Elei – né è verosimile che ce ne sia stata una.

comprendere meglio anche quelle negative: è stato giustamente messo l'accento sul significato fortemente politico del privilegio accordato ad Atene, che lusinga la città nonostante tutto più potente e potenzialmente pericolosa della *συμμαχία*<sup>1</sup>; al tempo stesso, l'omaggio a Dion sottolinea piuttosto l'anima *macedone* dell'impresa<sup>2</sup>; Partenone e tempio di Ilio, poi, alludono a una scelta precisa di Atena come divinità protettrice per eccellenza della *στρατεία*<sup>3</sup>. Se alle motivazioni positive si aggiunge una valutazione obiettiva della relativa scarsità di mezzi in cui Alessandro ancora si trova nel 334, infine, diventa comprensibile il senso di una 'lista d'onore' tanto limitata<sup>4</sup>.

Viceversa nel 331/0, dopo Gaugamela e la conquista delle capitali persiane, l'assenza di iniziative celebrative di particolare rilievo si spiega ampiamente con il mutato profilo ideologico-propagandistico della *στρατεία*, per cui è meno sorprendente, in questo caso, non trovare nelle poche notizie disponibili alcun riferimento a Olimpia e uno solo, a mia conoscenza, a Delfi, per giunta relativo a un episodio minore della *στρατεία* (la dedica di una statua di bronzo del musicista Aristonico, morto combattendo valorosamente contro i Massageti nel 328 e raffigurato con la lira e la lancia: l'unico *ἀνάθημα* di Alessandro nel santuario noto da tradizione non leggendaria)<sup>5</sup>.

---

1. MOGGI 1973, 16-7; WILL 1983, 56-7; SCHMIDT-DOUNAS 1999, 1048. L'ipotesi che la dedica dovesse essere resa pubblica nelle Grandi Panatenee del 334, secondo la tradizione delle offerte di spoglie militari ad Atena da parte della lega delio-attica, è in HABICHT 1995, 30 n. 23. Sul successivo deteriorarsi dei rapporti con Atene cfr. HEISSERER 1980, 192-3.

2. E specificamente il contributo dell'*aristocrazia* macedone a quella: il monumento celebrava, infatti, i caduti della cavalleria degli Eteri.

3. In questa stessa fase della spedizione va presumibilmente posta anche la consacrazione del tempio di Atena Poliade a Priene (*supra*, 258); dopo Gaugamela invece, verosimilmente, l'offerta al tempio di Atena a Lindo (sotto n. 5). Su Atena come principale *sponsor* divino dell'impresa di Alessandro BOFFO 1985, 115 e n. 4; PRANDI 1990, con particolare attenzione all'aspetto oracolare e delle profezie di vittoria (351-7, con le mie considerazioni al par. 1.1). Va comunque ricordato che Atena è una destinataria piuttosto comune di offerte di bottino, e in particolare di panoplie (LAUNEY 1949-50, II, 906-9; HABICHT 1995, 30 n. 23).

4. E composta di offerte, tutto sommato, poco impegnative, con l'eccezione del monumento di Dion: nel caso di Atene, si tratta 'solo' di un'offerta di bottino, a Ilio di non meglio precisati *ἀνάθηματα* e della prima embrionale fase 'progettuale', che assumerà però ben altro rilievo – per restare comunque irrealizzata – solo in seguito. Sugli scarsi mezzi di Alessandro in questa fase iniziale della spedizione insiste BRINGMANN per negare storicità all'offerta di finanziamenti all'*Artemision* di Efeso, di cui s'è detto (1995, n° 263).

5. Da tradizione letteraria l'unica dedica nota per Gaugamela è l'invio del bottino a Crotone in onore di Faillo (Plut., *Al.* 34, 3; non ci sono ragioni valide per respingere l'episodio o per spostarlo a dopo il Granico con BROWN 1977, 78-9; cfr. anche *supra*, 235 n. 1); dopo la conquista delle capitali achemenidi si porrebbe invece l'episodio della restituzione ad Atene delle statue dei tirannicidi (ma vd. 260 n. 3). La cronaca epigrafica del tempio di Atena a Lindo segnala infine un'offerta di [β]ο[υκέφαλα] e di [δ]πλα da parte di Alessandro μάχαι κρατήσας Δαρπειῶν καὶ κύριος γενόμενος τῆς Ἀσίας, dunque dopo Gaugamela (*FGrHist* 532 F 1, C, 38; cfr. HAMMOND 1993a, 68; BRINGMANN 1995, n° 194; SCHMIDT-DOUNAS 1999, 1049). Poche, incerte e non contestualizzabili le notizie di dediche del re a santuari che non siano riconducibili alle celebrazioni per il Granico o per Gaugamela: rinvio ancora a BRINGMANN 1995, nrr. 328 (*Asklepieion* di Gortina in Arcadia), 334 (il prodigioso 'corno scita' offerto a Delfi, cfr. 254 n. 4), 351 (Rodii). Dell'offerta a Epidauro testimoniata da Arr. VII 14, 6 per il 324/3, infine, si è detto alle pp. 245 s. La statua per Aristonico è menzionata da Plut., *de Alex. fort.* 2, 334 E-F; la sua morte eroica da Arr. IV 16, 7 (sul personaggio cap. V, 1, n° 46). Per le tradizioni leggendarie su offerte a Delfi *supra*, 254 n. 4, e cfr. 260-1 n. 4; la statua di Alessandro che avrebbe terrorizzato Cassandro a Delfi nell'aneddoto riferito da Plut., *Al.* 74, 6, infine, è probabilmente quella che compariva nella 'Caccia' di Cratero (*infra*, 282-3 n. 2; cap. V, 1, n° 47).



Come abbiamo visto in precedenza, è possibile che la lentezza del sovrano a rispondere a sollecitazioni in questo senso sia una delle cause del peggiorare progressivo dei suoi rapporti con Delfi, che è però un processo complesso che si coglie a livelli diversi sia della vita del santuario, sia delle scelte e della politica di Alessandro<sup>1</sup>.

In conclusione, l'autentica politica 'evergetica' di Alessandro a favore dei santuari resta in buona parte allo stadio progettuale, e anche l'uso dei grandi centri di culto come vetrine celebrative dei successi militari appare assai discontinuo, legato – si direbbe – alle esigenze e possibilità del momento piuttosto che a una politica unitaria e di ampio respiro: in questo quadro spicca però la posizione anonima dei santuari maggiori della madrepatria, anche in un settore, quello delle dediche celebrative, che era stato loro peculiare, soprattutto dopo le guerre persiane, che della spedizione di Alessandro sono un ovvio precedente e uno scomodo modello. È una perdita di *centralità* che, se non significa scadimento in termini assoluti del loro prestigio, apre però decisamente la strada al policentrismo (religioso, politico, culturale) dell'epoca che si aprirà con la morte di Alessandro.

### 3.3. SANTUARI, πανηγύρεις E GUERRA LAMIACA

Per due dei quattro santuari sede di feste della περίοδος è stato ipotizzato un ruolo-chiave negli eventi che portano molti stati della Grecia, nel 323, dall'insoddisfazione per il decreto sugli esuli al fermento per le prime voci sulla morte di Alessandro, fino all'aperta ribellione contro Antipatro. Nella fase di allestimento della συμμαχία<sup>2</sup> antimacedone Delfi e Nemea avrebbero agito, in misura e con consapevolezza diverse, da centri di contatto diplomatico, divulgazione delle notizie e mobilitazione, così ritorcendo contro lo stato egemone una funzione naturale – anche se spesso, in passato, puramente virtuale – dei grandi santuari, che esso aveva rivitalizzato e sfruttato a fondo; a Delfi e all'anfizionia è stato da taluni attribuito addirittura un ruolo di motori ideali della rivolta.

Un eventuale ruolo (ideale o logistico) dei grandi santuari non è mai rilevato dalle fonti letterarie che descrivono i preparativi di guerra, la formazione degli schieramenti e la sequenza degli eventi bellici<sup>3</sup>. Indizi di maggior interesse, ancorché controversi, vengono dalle fonti epigrafiche. Nel caso di Nemea, è essenziale la testimonianza di *IG II<sup>2</sup>, 365*, un decreto ateniese emanato alla fine di luglio del 323, a ridosso dunque della morte di Alessandro. Il testo registra i provvedimenti presi dal *dēmos* [π]ερὶ ὧν λέγ[ε]ι ὁ ἀρκεθέωρος ὁ εἰς τὰ Ν[έ]μεια κ[α]ὶ Λάπυ[ρις] ὁ πρόξενος | τῆς πόλε[ω]ς (II. 7-8):

1. Speculando su una supposta posizione 'non privilegiata' di Delfi all'interno della lista degli ὑπομνήματα e ricostruendo con una certa libertà la strofa X del peana a Dioniso di Filodamo di Scarfea, che insiste sugli aspetti lussuosi del nuovo tempio di Apollo, VALLOIS 1931, 349-53 suggeriva che il poeta si facesse garbato portavoce di una richiesta di fondi ad Alessandro, lento a concederli anche dopo la conquista dei tesori persiani. La ridatazione del testo all'età di Filippo mina le basi stesse di questa ricostruzione (cfr. cap. III, 4.3).

2. Gli studiosi non concordano, in effetti, sull'effettivo carattere di συμμαχία del sistema apparentemente più flessibile di alleanze costruito da Atene nel 323/2 (Diod. XVIII 9, 5 parla per l'alleanza Atene-Etolia di κοινοπραγία, ma definisce poi συμμαχία la lista completa degli alleati [11, 1]): ROSEN 1967, 57-8; ID. 1968, 187-8; GOUKOWSKY 1978, 120; G.A. LEHMANN 1988b, 132-3; ENGELS 1989, 335-6, 343-52.

3. Diod. XVII 111, 1-4; XVIII 8, 1 – 18, 9; 24, 1 – 25, 5; 38; Paus. I 25, 3-5; Plut., *Demosth.* 27, 1 – 29, 7; *Phoc.* 22, 3 – 28; Iust. XIII 5. La sola eccezione, relativa all'anfizionia – cui è riservato, come vedremo più avanti, uno spazio puramente ideale – è rappresentata da Hyper. VI (*Ep.*), col. VII, 18.

mentre i contenuti della relazione tenuta dai due personaggi restano ignoti, i provvedimenti del *dēmos*, molto parzialmente leggibili, riguardano l'ἀρκεθέωρος, ovvero il capo della delegazione ateniese alle Nemee (menzionato ancora alle ll. 10, 35, 38-39); stanziamenti di denaro (ll. 14 ss.) legati evidentemente alla trasferta di quest'ultima; suoi rapporti con i πρόξενοι (ll. 16, 35-40). Uno dei πρόξενοι è appunto Lapiri, che viene elogiato per la sua attività e invitato a pranzo nel *prytaneion*; il testo sarà inciso sulla stessa stele che registra la prossenia del suo antenato Echembroto: dal che apprendiamo che la famiglia viene da Cleone (ll. 41 ss.)<sup>1</sup>.

L'interpretazione più decisamente 'politica' del testo è stata proposta da Stephen G. Miller, secondo cui è possibile legare le attività di Lapiri e dell'ἀρκεθέωρος ai contatti diplomatici che preparano la rivolta antimacedone. Questa, in sintesi, la sua ricostruzione: nella prima metà di luglio, quando giungono in Grecia le prime incerte notizie della morte di Alessandro, Atene approfitta tra l'altro della πανήγυρις nemea per contatti diplomatici in vista di una rivolta; alla fine dello stesso mese, Lapiri viene onorato ad Atene per aver preso parte attiva alle trattative e appoggiato presso i suoi concittadini la proposta ateniese; di fatto però Cleone non aderirà all'alleanza antimacedone.

Che le feste panelleniche offrissero «a very appropriate and convenient opportunity ... to sound out potential allies»<sup>2</sup> è certamente vero in termini generali: tuttavia la collocazione delle Nemee agli inizi di luglio, tradizionalmente accolta negli studi, è stata validamente messa in discussione da P. Perlman in favore di una data più avanzata, verso la fine dell'estate. Come la stessa Perlman ha fatto notare, inoltre, il testo conservato non prova in alcun modo che Lapiri abbia svolto attività di tipo politico-diplomatico, ma suggerisce soltanto provvedimenti del *dēmos* in relazione alle feste Nemee e alle attività della relativa *theoria* ateniese: è perciò verosimile che essi siano presi *in anticipo* rispetto alla successiva celebrazione (il decreto è datato all'11 di *Hekatombaión*); la studiosa ipotizza anzi che Lapiri si trovi ad Atene appunto per annunciare la data della festa e i termini della tregua, e in questa veste venga onorato dalla città<sup>3</sup>. Tornando più recentemente a discutere lo stesso testo, la Perlman

1. Bibl. completa e riedizione in M.B. WALBANK 1981 (cui mi rifaccio per il testo e la numerazione delle ll.: cfr. *SEG* 30, 1980, 66; ult. ed. in SCHWENK 1985, n° 79, e cfr. EAD. 1986); il documento è stato molto studiato in relazione alla storia e al calendario delle feste Nemee, a Cleone, ai suoi conflitti con Argo per la gestione delle feste stesse (W. VOLLGRAFF, «Mnemosyne» 44 [1916], 68; PIÉART – THALMANN 1980, 266-7; STEPH. G. MILLER 1982; P. PERLMAN 1989, 74-6; cfr. *supra*, 191 n. 3, 192 n. 1). La prossenia di Echembroto è registrata in realtà su un'altra stele (*IG* II<sup>2</sup>, 63 = M.B. WALBANK 1978, n° 80), da cui risulta che già il padre di questi era stato prosseno ateniese a Cleone: sulla famiglia cfr., nell'*art. cit.* di Walbank, 174 e ID., «Hesperia» 54 (1985), 324-5 = *SEG* 35, 1985, 97 (decreto onorario frammentario, ancora dall'agorà di Atene, per un Lapiri forse discendente del nostro).

2. STEPH. G. MILLER 1982, 105.

3. P. PERLMAN 1989, 74-6: è respinta con buoni argomenti la possibilità che allo straniero Lapiri venga concesso il pasto nel *prytaneion* piuttosto che la più usuale ξενία (ll. 43-44) proprio per meriti eccezionali di ordine politico (tesi che figura, con accenti in parte diversi, in GEROLYMATOS 1986a, 82, il quale non dubita trattarsi di un'azione di *intelligence*). Sulla possibilità di convertire esattamente la data in termini di calendario giuliano (= 23 luglio?), inoltre, la Perlman è giustamente più cauta di Miller (risp. 76 n. 80 e 104) e della Schwenk (388). La studiosa torna insomma, ma con nuovi argomenti, alla più solida interpretazione tradizionale del testo, legandolo esclusivamente al contesto della πανήγυρις: è anche l'opinione di M.B. WALBANK 1981, del quale però è da respingere l'interpretazione 'religiosa' dei πρόξενοι, quali funzionari incaricati di accogliere a Nemea le delegazioni di altri stati (equivalenti, insomma, di teorodoci) ed eventualmente istituiti per la prima volta in occasione della ricostruzione del tempio di Zeus e della riorganizzazione delle feste (in part. 174 n. 14, 175 e n. 19). Lo stesso Walbank osserva come le ripetute menzioni, nel testo, dell'ἀρκεθέωρος, in quanto non accompagnate

ha inoltre opportunamente invitato alla cautela circa la possibilità di ricavarne informazioni certe circa il pieno godimento dello *status* cittadino da parte di Cleone in questo momento<sup>1</sup>.

Resta suggestiva la possibilità, indicata da Miller, che i consolidati legami personali e familiari di Lapiri con Atene siano stati un veicolo efficace di contatti informali tra le due città (in termini analoghi è stata del resto interpretata la prima fase di attività diplomatiche condotte dal *leader* militare della guerra lamiaca, Leostene): ma dobbiamo escludere da un lato, nonostante la natura frammentaria di *IG II*<sup>2</sup>, 365, che tali contatti siano stati spinti al punto da ricevere una registrazione *ufficiale*, o almeno un'eco esplicita, su un decreto cittadino; dall'altro, per le ragioni cronologiche di cui sopra, che essi siano stati stretti *durante* le Nemee<sup>2</sup>.

La collocazione della πανήγυρις a fine estate-inizi autunno, d'altra parte, permette di recuperare l'eventuale ruolo di raccordo e mediazione per una fase più avanzata – e ormai più aperta, se non ufficiale – dell'offensiva diplomatica ateniese. L'accordo con gli Etoli è databile a settembre, quello con i Focesi alla fine di ottobre, il Peloponneso è interessato dalle missioni di Iperide e Demostene nell'autunno e agli inizi dell'inverno: a queste la grande πανήγυρις peloponnesiaca può aver fatto, in settembre, da battistrada<sup>3</sup>. È uno scenario

dal nome del funzionario, sono da riferire a una carica piuttosto che a un individuo, e alludono perciò, più probabilmente, «to a future occasion, not to actions that have already been taken» (174). Contro la ricostruzione di Miller si pronuncia brevemente anche O. SCHMITT 1992, 54 n. 29. Sulle tregue panelleniche ROUGEMONT 1973: non abbiamo notizie sulla durata di quella delle Nemee e sui tempi necessari per il suo annuncio (83-4, 87-8; ult. bibl. nell'*art. cit.* della Perlman, 76 n. 83).

1. In *IG II*<sup>2</sup>, 365 l'etnico [Κλεωναῖ]ον alle ll. 42-43 è integrato, per Lapiri, in base alla successiva menzione di Ἐχεν[βρότωι] Κλεωναίωι τῶι προξένωι τῶι Λαπύ[ριος], ll. 47-48, dove προξένωι è da intendere come errore per προγόνωι; non possiamo ovviamente escludere che il personaggio, pur provenendo da Cleone, fosse detto piuttosto [Ἀργεῖ]ον: ciò attesterebbe che Cleone era già ridotta a κώμη di Argo (cfr. P. PERLMAN 2000, 141-2, che comunque colloca qualche anno più tardi il declassamento della località).

2. A Leostene Diodoro attribuisce innanzitutto il coinvolgimento degli Etoli, ma anche i primi contatti con Locresi, Focesi e altri popoli «vicini» (XVII 111, 3; XVIII 9, 5); ENGELS ha suggerito che anche i primi contatti con l'area tessalica ed epirota trovino radici nelle relazioni personali e familiari sulle quali Leostene poteva contare (1989, 342), deduzione che la scarsità di notizie sul personaggio rende incerta (J. KIRCHNER, *Prosopographia Attica*, Berolini 1901-03, II, n° 9142; BERVE 1926, II, n° 471; LEPORE 1955, 178 ss.; BRACCESI 1970; J.K. DAVIES, *Athenian Propertied Families, 600-300 B.C.*, Oxford 1971, n° 9142; WILL 1983, 128 e n. 197; I. WORTHINGTON, «Historia» 36 [1987], 489-91; O. SCHMITT 1992, 58-9). Sulla fase successiva ai contatti informali e la stipula di accordi tra Atene e alcuni degli alleati menzionati dalle fonti letterarie di cui a p. 266 n. 1 informano le fonti epigrafiche (*IG II*<sup>2</sup>, 367 = SCHWENK 1985, n° 81; II<sup>2</sup>, 370; II<sup>2</sup>, 448 = *SIG*<sup>3</sup> 310 + 317 = SCHWENK 1985, n° 83; II<sup>2</sup>, 467 = *SIG*<sup>3</sup> 327). Sull'importanza di distinguere nettamente la fase 'segreta' delle trattative, prima della notizia della morte di Alessandro o della sua conferma, dalla guerra aperta è chiarissimo Diod. XVIII 9, 1. 4, laddove Iust. XIII 5, 1 vede solo una differenza 'di grado' tra le due fasi (cfr., oltre allo stesso Miller, WILL 1983, 128-30; ENGELS 1989, 324; O. SCHMITT 1992, 54 ss.; JEHNE 1994, 255; anticipano al 324, a ridosso dell'editto sugli esuli, i primi preparativi di guerra ateniesi ASHTON 1983; HAMMOND – WALBANK 1988, 108; HABICHT 1995, 45-6).

3. ENGELS 1989, 339-40 n. 723, nell'accogliere le tesi di STEPH. G. MILLER 1982, pensa che al tempo delle Nemee la notizia della morte del re fosse ormai confermata: il che è vero solo se ammettiamo, come suggerisco qui, che le feste cadessero in un momento successivo. Di missioni diplomatiche di Iperide e Demostene nel Peloponneso parla Iust. XIII 5, 10, mentre Oros., *hist.* III 23, 15, nomina solo Demostene; pure in Plut., *Demosth.* 27, 3-4 il *focus* è sul solo Demostene, e non ci sono indicazioni geografiche tranne che per un aneddoto ambientato in Arcadia (= Phylarch., *FGrHist* 81 F 75); più generico Diod. XVIII 10, 5. Sulle missioni dei due oratori e la cronologia BRACCESI 1970, 296-8; ENGELS 1989, 336-8. Il patto con i Focesi (*IG II*<sup>2</sup>, 367) è datato al 18/19 di *Pyanopsiōn* (fine ottobre: per l'integrazione della data *SEG* 21, 1965, 295); dato il primato assegnato dalle fonti letterarie all'alleanza con gli Etoli (cfr. 271 n. 3) è verosimile una datazione di questa in settembre (così Miller, *art. cit.*, 103 n. 26).

possibile, ma per il quale (nel quadro cronologico qui accolto) non disponiamo più in *IG II*<sup>2</sup>, 365 di una testimonianza concreta.

Quanto al problema specifico del coinvolgimento di Cleone nell'alleanza, Miller ritiene che le (eventuali) *avances* ateniesi non ebbero successo: la piccola città è assente dalle liste letterarie dei σύμμαχοι, che ricordano invece Argo, ed è viceversa menzionata due volte da Plutarco come base di operazioni di Antipatro nel Peloponneso nella fase finale del conflitto. Miller pone in relazione il diverso orientamento in guerra delle due città rivali per il controllo di Nemea con la politica macedone nel santuario, e vede un legame diretto tra tale diversità di scelte e il declassamento di Cleone a κώμη di Argo attestato sempre su base epigrafica negli anni immediatamente successivi<sup>1</sup>. In primo luogo, però, su un piano puramente logico non è accettabile l'idea di una 'punizione' di Cleone, se veramente la città era rimasta con Antipatro, e proprio a vantaggio di Argo che aveva invece aderito alla rivolta. In secondo luogo, come abbiamo visto (189 ss.), la storia delle relazioni Argo-Cleone (-Nemea) nella seconda metà del IV secolo non è probabilmente da leggere, con Miller, nei termini di una 'rivalità': o almeno questo non è l'unico aspetto che emerge dall'insieme dei dati disponibili. Se, come ho proposto in precedenza, la 'spartizione di compiti' tra Argo e Cleone nella risorta Nemea di questi anni avvenne in modo consensuale e sotto gli auspici e la mediazione della Macedonia, la diversa scelta di campo delle due città nella guerra lamiaca non ebbe nulla a che fare con la rivalità per il controllo del santuario: altri ha anzi interpretato ancora nel segno di una sostanziale *convergenza* di interessi lo stesso assorbimento di Cleone nel territorio di Argo. Né mancano le conferme (ancora epigrafiche) a una 'co-gestione' di Nemea da parte di Argo e Cleone ancora dopo la perdita, da parte di quest'ultima, dello *status* cittadino<sup>2</sup>. Nella guerra lamiaca, possiamo come detto solo supporre che Cleone sia stata contattata da Atene attraverso relazioni di tipo personale e familiare, ed eventualmente che abbia in un primo momento promesso il proprio appoggio (in ogni caso ben modesto); di fatto, essa rimase neutrale, per passare decisamente dalla parte di Antipatro durante le sue operazioni nel Peloponneso<sup>3</sup>.

1. STEPH. G. MILLER 1982 (e, su Argo nella guerra lamiaca, 1988, 162). Le liste più complete dei membri della coalizione sono in Diod. XVIII 11, 1-2 e Paus. I 25, 4, *grosso modo* corrispondenti ma ispirate a criteri diversi (cfr., oltre a Miller, ROSEN 1967, 56-7; G.A. LEHMANN 1988b, 131-2; ENGELS 1989, 341-3; BEARZOT 1992, 48; JEHNE 1994, 264 e n. 434); allusioni sparse agli alleati in Hyper. VI (*Ep.*), col. V, 13; Iust. XIII 5, 10; ancora Paus. IV 28, 3; V 4, 9; VI 4, 7; VII 6, 5; X 3, 4 (su cui ancora BEARZOT 1992, 47, 59). Tutti questi autori, salvo Iperide, menzionano Argo. Di Cleone come base di Antipatro dopo la caduta di Atene parla Plutarco in relazione alla condanna a morte di Iperide (*Demosth.* 28, 4; *Phoc.* 29, 1; cfr. [Plut.], *Vit. X orat.*, *Hyper.*, 849 B, con giuste osservazioni di Miller, *art. cit.*, 105 n. 40). Sulla condizione di Cleone nella prima età ellenistica, ricostruibile su base epigrafica, 192 n. 1 e 197 n. 2.

2. Essenziale il frammentario *IG IV*, 616, nell'interpretazione offerta da PIÉRART 1982 (con datazione al 315): personaggi di una Cleone già ridotta a κώμη di Argo compaiono nella procedura di emanazione di ammende in relazione a feste che sono, quasi certamente, quelle nemee (cfr. in part. 128 e, per la suggestiva ipotesi che il persistente ruolo di Cleone nella gestione dei giochi sia conseguenza di un suo assorbimento *consensuale* nello stato argivo, 138; questa interpretazione della riduzione di Cleone a κώμη era già in PIÉRART – THALMANN 1980, 268. Viceversa Miller, pur fornendo dati preziosi per la tesi della spartizione consensuale dei compiti tra le due città nella gestione di Nemea (*supra*, 196 ss.), vede almeno nella guerra lamiaca un momento di forte divaricazione dei loro interessi, e nel successivo mutamento di *status* di Cleone una conseguenza di questo stato di cose.

3. L'ipotesi di un appoggio alla rivolta promesso ma ritirato per cause di forza maggiore è di ROSEN 1967, 58, per spiegare la menzione di Corinto tra i σύμμαχοι in Iust. XIII 5, 10 e Oros., *hist.* III 23, 15 (notizia in genere respinta: BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, IV, 1, 70; H.H. SCHMITT 1969, n° 413; N.G. ASHTON, *Aspects of the Lamian War*,

Ancora Miller ha datato allo stesso 323, prima dello scoppio della guerra lamiaca, una lista di teorodoci da Nemea da lui stesso pubblicata. In realtà la datazione del documento dev'essere lasciata più aperta e allargata di qualche anno: il termine basso non scende comunque oltre il 316 o al più tardi il 311/0<sup>1</sup>; nel suo studio d'insieme sulla *theorodokia* P. Perlman ha espresso preferenza per una cronologia bassa, da circoscrivere agli anni 315/3, traendo argomenti solidi – anche se a mio parere non decisivi – dal quadro politico generale, dall'evolversi delle relazioni esterne delle città registrate nel testo e dalle alterne vicende delle feste di Nemea<sup>2</sup>. Il documento registra, oltre a una consolidata rete di relazioni tra il santuario e la Macedonia, per la prima volta estesa, nei documenti di questo genere a noi noti, alle sue *città* (ragione per la quale torneremo ancora a esaminarlo), la presenza di personaggi che erano stati alleati o amici di Alessandro<sup>3</sup>. Bisogna attendere qualche anno per leggere, nella geografia degli amici del santuario, un significativo segnale di mutamento: in un *addendum* più recente, forse di diversi decenni (B, ll. 38-40) è registrato come teorodoco di Strato, in Acarnania, Mennea figlio di Carfina, nel quale ultimo Miller ha persuasivamente individuato un personaggio a suo tempo onorato ad Atene per aver combattuto al fianco della città, con ogni probabilità a Cheronea (*JG II*<sup>2</sup>, 237 = TOD 1946-48, n° 178 = OSBORNE 1981-83, D 16, in part. alle ll. 11 ss., 23-24). Carfina e la sua famiglia trovano probabilmente ospitalità ad Atene allorché Filippo ripulisce la regione con l'esilio dei suoi più tenaci oppositori (Diod. XVII 3, 3): molti anni più tardi – nella plausibile ricostruzione di Miller – suo figlio torna a ricoprire una posizione eminente nella città d'origine. La sua presenza nella lista di Nemea suggerisce al tempo stesso un mutato atteggiamento del santuario e di Argo *vis-à-vis* la Macedonia (a meno di ammettere una completa riabilitazione, nel frattempo, della famiglia di Mennea ai suoi occhi): siamo, in ogni caso, a molti anni di distanza dalla morte di Alessandro e dalla guerra lamiaca<sup>4</sup>.

La documentazione relativa a Delfi per il 323 è più ricca, ma non meno problematica. Ne ho in parte già trattato analizzando i rapporti tra Macedonia e anfizionia durante il regno di Alessandro (1.2). Essenziali sono i testi epigrafici datati sotto l'arconte delfico Teone (324/3): *CID II*, 102, documento della contabilità anfizionica che suggerisce uno stallo nella realizzazione delle corone in onore di Olimpiade e parallelamente, nelle due pilee di quell'anno, prima l'astensione degli ieromnemoni macedoni dalla seduta del sinedrio, poi la

---

diss. University of Western Australia 1980, 61-7 [*non vidi*]; neanche discussa da O. SCHMITT 1992, 105-6), e può forse estendersi a Cleone. Il decreto per Lapiri prova al più che in questo momento Cleone era ancora una πόλις (ma vd. 265 n. 1) e che aveva recuperato un ruolo primario nella gestione delle feste Nemee, ma non, in sé, che queste fossero tornate nella loro sede d'origine (valutazioni diverse in VOLLGRAFF, «Mnemosyne» 44 [1916], 68-9; PIÉRART – THALMANN 1980, 267; più ampio esame delle fonti *supra*, 196 ss.), e ancor meno dice sulle relazioni esterne di Cleone in questa fase.

1. STEPH. G. MILLER 1988 = *SEG* 36, 1986, 331: cfr. *infra*, 310 s.

2. 2000, 149-52.

3. Nicocreonte di Salamina di Cipro (A, l. 4), Pasirate di Kourion (A, l. 7), Stasicrate di Soli (A, l. 10), per l'identificazione e le attività dei quali rinvio al puntuale commento di Miller (153-5).

4. Sugli onori ricevuti da Carfina ad Atene, si vd. anche il commento di Tod *ad loc.*; nell'art. di Miller, la valutazione 'politica' del significato dell'*addendum* relativo a Strato è opportunamente prudente (159); per la cronologia delle diverse mani nella lista di Nemea cfr. P. PERLMAN 2000, 105-12, che scende, per il nostro *addendum*, fino agli anni '70 del III sec., quando altri dati suggeriscono un orientamento antimacedone di Argo (112): l'identificazione di Carfina con il personaggio onorato ad Atene dopo Cheronea resta in ogni caso possibile.

soppressione *tout court* della rubrica a loro relativa<sup>1</sup>; *FD* III, 1, 356, decreto con il quale i Delfii restituiscono (ἀπέδοσαν) ai tebani Promene figlio di Leontiade e ai figli di lui Ippolao e Leontiade onori concessi in una circostanza precedente (non precisata) e poi ritirati.

Alla fine dell'800 Th. Homolle, che ancora non conosceva integralmente il primo dei due documenti, formulava l'ipotesi di una vera e propria rivolta anfizionica contro la Macedonia nell'anno di Teone, e la collocava nel 336/5: poco dopo, perciò, la distruzione di Tebe<sup>2</sup>. Quanto abbiamo detto del ruolo dell'anfizionia nella politica del primo Alessandro (1.2) rende superfluo ridiscutere questa ricostruzione; né si appoggiava su argomenti più solidi, pochi anni più tardi, la proposta di É. Bourguet di datare l'arcontato di Teone al 328/7<sup>3</sup>. Con i progressi nella sistemazione complessiva della cronologia arcontale e l'ampliamento della documentazione epigrafica disponibile datata sotto Teone si è via via imposta negli studi la necessità di scendere ulteriormente nella datazione di quest'ultimo. Così, J. Pouilloux lo collocava nel 323/2, senza dare particolare peso all'assenza degli ieromnemoni macedoni dalla pila autumnale né al fatto che essi fossero tuttora – ossia qualche mese dopo la morte del re – designati come inviati παρ'Ἀλεξάνδρου; egli invece interpretava la *scomparsa* della rubrica macedone dalla lista anfizionica della successiva pila primaverile (322) come il chiaro indizio di una effettiva rottura. Secondo Pouilloux questa sarebbe semplice *conseguenza* della rivolta scoppiata nel frattempo (la guerra lamiaca appunto), alla quale i popoli anfizionici avrebbero aderito con particolare sollecitudine, però, proprio perché i regolari incontri dei loro rappresentanti due volte l'anno consentivano di tenere costanti contatti. Anzi, «la session de Théon-automne fut peut-être un épisode dans la campagne diplomatique de Léosthénès et des Atheniens»<sup>4</sup>.

Più di recente una convincente risistemazione complessiva della cronologia delfica di questi anni ha portato prima P. Marchetti, poi J. Bousquet a collocare Teone nel 324/3, ulteriormente modificando la lettura 'politica' dei documenti di quell'anno. Per Marchetti, nell'ultimo anno di vita di Alessandro l'anfizionia, lungi dall'essere «à la remorque des événements», diventerebbe addirittura «le lieu de focalisation de l'hostilité à la Macédoine»: così, l'assenza dei delegati macedoni nell'autunno 324 e la cancellazione della rubrica macedone nella pila successiva (*CID* II, 102) segnerebbero una crisi in rapida evoluzione, dunque un'aperta rivolta già nella primavera del 323, prima ancora della morte di

1. Per le tre informazioni cfr. risp., nel testo, II A, ll. 6-7; I, ll. 5-6; II A, ll. 25-26, discusse al par. 1.2 (come l'affare delle corone per Olimpiade). I Macedoni sono contemporaneamente assenti dalla commissione dei naopi, ma il dato è meno significativo (sulla necessità di non attribuire particolari significati 'politici' alla composizione dello *staff* dei naopi *supra*, 110 s., 127 ss., 153 s.).

2. TH. HOMOLLE, «BCH» 22 (1898), 612 ss.: alla distruzione di Tebe sarebbe invece da connettere il ritiro degli onori per Promene e i suoi figli. Del testo contabile che è oggi *CID* II, 102 Homolle conosceva solo la parte relativa alla pila primaverile, con la mancata menzione degli ieromnemoni παρ'Ἀλεξάνδρου, non la registrazione della loro astensione dalla seduta precedente.

3. «BCH» 24 (1900), 483 ss., ancora con attribuzione di un preciso valore antimacedone alla restituzione degli onori a Promene e ai suoi figli, e con una conoscenza incompleta dei testi delfici di quell'anno (cfr. *Id.* 1929, *ad FD* III, 1, 356).

4. J. POUILLOUX, «BCH» 75 (1951), 264-306 (296-301, 300 per la frase citata). Al di là della cronologia del documento, è senz'altro da sottoscrivere la saggia osservazione che «cette fois encore les événements que l'on constate à Delphes n'annoncent pas les tendances de la politique hellénique; ils les reflètent» (301 n. 1).

Alessandro<sup>1</sup>. Bousquet ha insistito su un altro aspetto segnalato dal medesimo documento, lo stallo dell'affare delle corone di Olimpiade, ricostruendo una sequenza di questo tipo: nella primavera 326, l'anfizionia stanziò 190 darici per le corone (*CID* II, 97, ll. 5-8), parte di un progetto di divinizzazione della regina sollecitato da Alessandro attraverso i suoi partigiani a Delfi; nell'autunno 324, la stessa somma risulta ancora inutilizzata, il progetto, dunque, arenato; contemporaneamente, nelle due pilee del 324/3 emerge un raffreddamento dei rapporti tra Macedonia e anfizionia che sarebbe in rapporto diretto con la mancata offerta delle corone (*supra*, 227 ss.). Come abbiamo visto a suo luogo, però, il progetto di offrire corone a Olimpiade può, e forse deve, essere spiegato diversamente; d'altra parte, la vicenda si inserisce senz'altro nel quadro di un progressivo peggioramento di relazioni tra Alessandro e Delfi, ma certamente non può esserne ritenuta una *causa*, tantomeno la causa unica o principale. L'assenza degli ieromnemoni  $\pi\alpha\rho'\text{A}\lambda\epsilon\xi\acute{\alpha}\nu\delta\rho\omicron\upsilon$  dal sinedrion è espressione di un disinteresse macedone per l'anfizionia accentuato ma non inedito, come mostra negli anni precedenti il ripetuto invio a Delfi di un solo ieromnemone.

Certo, i documenti del 324/3 sembrano indicare un aggravarsi di questa tendenza, soprattutto se affianchiamo alla mancata presenza di delegati macedoni in entrambe le pilee la restituzione degli onori ai personaggi tebani in precedenza declassati attestata per lo stesso anno dal già citato *FD* III, 1, 356: quest'ultima è una presa di posizione della città di Delfi che risente però, forse, di un clima globalmente mutato all'interno del santuario<sup>2</sup>. Nello stesso scenario si inserisce poi la notizia del ritiro delle onorificenze delfiche ad Aristotele, in polemica verso Antipatro, che viene da incerta tradizione letteraria (una lettera del filosofo allo stratego d'Europa, in *Ael.*, *var. hist.* XIV 1 = *Arist.*, fr. 666 ROSE) ma della cui sostanza non sembra si debba dubitare. Gli onori erano stati concessi ad Aristotele (e a Callistene) con decreto anfizionico, ed è evidentemente la stessa autorità a disporre la revoca<sup>3</sup>: se autentica, è l'unica presa di posizione *ufficiale* dell'anfizionia a noi nota nel corso della guerra lamiaca. È importante notare allora il *décalage* cronologico di qualche mese tra la presa di posizione della città – ammettendo una lettura 'politica' di *FD* III, 1, 356 – e l'uscita allo scoperto dell'anfizionia, che sarà stata necessariamente successiva all'aperta rivolta contro lo 'stratego d'Europa', anzi al momento in cui vi si aggrega la maggioranza degli ἔθνη anfizionici. La sequenza degli eventi che si ricostruisce è perciò: restituzione degli onori a Promene e ai suoi

1. MARCHETTI 1977a, 144-5, che valorizza nello stesso senso anche la mutata composizione dello *staff* tessalo tra l'una e l'altra pilea (ma cfr. *infra*, 272 n. 4).

2. Interpretazione 'politica' del documento già in HOMOLLE, «BCH» 22 (1898), 602-18; BOURGUET 1929, 205, e «BCH» 24 (1900), 463-509; quest'ultimo insisteva sull'inconsueto *iter* di conferimento, abrogazione e restituzione di onori alle stesse persone, e ipotizzava che la caduta di Promene e dei suoi avesse coinciso con la distruzione di Tebe nel 335 e che la polemica astensione degli ieromnemoni macedoni fosse successiva (e legata) alla restituzione degli onori ai tebani. Il nesso distruzione di Tebe-ritiro delle onorificenze resta una possibilità suggestiva, nonostante la necessità di correggere la cronologia attribuita da Bourguet al documento: un'interpretazione 'politica' di questo è stata ribadita da POUILLOUX, «BCH» 75 (1951), 297, 300; LEFÈVRE 1998a, 97 n. 475; e, nel quadro di un'interpretazione complessiva discutibile, da ARNUSH 2000; più cauto MAREK 1984, 173. Per l'importanza della stirpe di Promene e le fonti relative vd. gli studi citati di Homolle, Bourguet e Marek.

3. A meno di distinguere le due serie di onori e pensare, per quelli di cui parla Eliano, a concessioni della città, che spesso accompagnavano quelle anfizioniche (prossenia etc.: così LEFÈVRE 2002, *ad CID* IV, 10; cfr. per un altro personaggio vicino alla Macedonia, l'oratore e uomo politico Demade, *SIG*<sup>3</sup> 297 = *FD* III, 4, 383, per il 326/5 [arc. Carissenno]). La sequenza proposta nel testo sembra comunque proponibile. Sugli onori anfizionici ad Aristotele e Callistene, epigraficamente attestati, 165 e 295 s., nrr. 23-24.

figli, da parte della città, sotto l'arc. Teone (momento non precisato tra ca. fine giugno / inizi luglio 324 e lo stesso periodo del 323<sup>1</sup>); segnalazione dell'«astensione» dei delegati di Alessandro dalla prima pila sotto lo stesso arc. Teone (autunno 324); scomparsa della rubrica macedone dalla lista anfizionica della seconda pila dello stesso anno (primavera 323); morte di Alessandro (giugno 323); inizio del periodo «di transizione» nella documentazione epigrafica a Delfi, caratterizzato tra l'altro dall'omissione delle liste complete di ieromnemoni (autunno 323: *infra*, 3.4); adesione della maggior parte degli ἔθνη anfizionici alla rivolta contro Antipatro (autunno/inizi dell'inverno 323/2: cfr. *infra*); ritiro da parte dell'anfizionia degli onori ad Aristotele<sup>2</sup>. In questa valutazione degli elementi disponibili, è peraltro da respingere nel suo insieme la tesi recente di M. Arnush, che, valorizzando sistematicamente in senso *politico* tutti i documenti emessi dall'anfizionia e dalla città di Delfi nell'età di Alessandro e subito dopo, ha attribuito a entrambe le entità una costante e coerente volontà di «resistenza» al controllo macedone e un crescente avvicinamento all'Etolia che, dopo i primi accenni attorno al 335, culminerebbe in una piena integrazione dell'ἔθνος all'anfizionia ben prima dell'epocale scontro con i Galati nel 279. Una simile ricostruzione si fonda infatti, a mio parere, se non proprio su una *petitio principii*, su un'interpretazione forzata o addirittura unilaterale di *una parte* della documentazione disponibile, e come tale non può essere accolta<sup>3</sup>.

D'altra parte, le interpretazioni già ricordate dell'incidente delle corone non permettono di collocare (come mi sembra invece indispensabile) questa complessa crisi diplomatica all'interno del quadro più vasto dell'evoluzione dei rapporti di Alessandro e/o della Macedonia di Antipatro con Delfi a *tutti* i diversi livelli in cui è possibile coglierla: oracolo, anfizionia, politica evergetica e celebrativa del re, relazioni diplomatiche con la Grecia *tout court*. La

1. Sulla scansione del calendario delfico cfr. ROUX 1979, 235; TRÜMPY 1997, 212-3.

2. Nelle grandi linee la notizia conservata da Eliano è da considerare storica; la corrispondenza Aristotele – Antipatro è nota anche a Diog. Laert. V 27 (cfr. MORAUX 1951, 136-7). DÜRING 1957, 339-40, 401 pone indicativamente i fatti nell'autunno 323 e la lettera nell'inverno successivo: datazione plausibile, in base alla cronologia relativa che propongo nel testo; cfr. ID. 1966, 13; STEPH. G. MILLER 1978, 156-7 n. 65. TOD 1946-48, 248 ipotizza che all'epoca della revoca degli onori fosse stata spezzata e interrata – così com'è stata rinvenuta – la stele con il decreto per Aristotele e Callistene; l'ipotesi che siano contemporaneamente revocate anche onorificenze concesse a comuni cittadini macedoni è di POMTOW 1899, 254; ID., *ad SIG*<sup>3</sup> 267 A, su cui al par. 3.4. Nella ricostruzione di questo anno cruciale, viceversa, non mi sembra opportuno speculare sulla collocazione di Delfi al terzo posto nella graduatoria κατὰ τὴν δόξαν τῶν ἱερῶν registrata da Diod. XVII 113, 3-4 per gli incontri diplomatici di Babilonia nella primavera del 323: la priorità assoluta di Olimpia non era infatti in discussione se il criterio era quello della δόξα delle rispettive feste, e l'inserimento di Siwah al secondo posto è ampiamente e altrimenti giustificabile (*supra*, 3.1). Diodoro non dice espressamente che gli inviati fossero funzionari anfizionici.

3. ARNUSH 2000: la lettura politica di un decreto di prossenia, mentre sembra imporsi nel caso di Promene e dei suoi figli (dove si tratta di un'insolita sequenza di concessione-abrogazione-restituzione), non è necessariamente applicabile o dimostrabile per *tutti* i documenti simili, come lo studioso vorrebbe. Una rigida applicazione della sua prospettiva, così, rende difficile spiegare, accanto alle onorificenze agli Etoli che tradirebbero una volontà delfica di allargare le proprie prospettive diplomatiche (cfr. *supra*, 151 n. 2), quelle a Tessali (che è davvero difficile intendere in chiave antimacedone!) o anche a Macedoni, senza ricorrere a banali formule di comodo (301-2: «Delphi might have been interested in testing the waters, but she was not willing to provoke outright hostilities with the Macedonian king»). D'altra parte, non c'è alcuna prova – ed è anzi in assoluto assai improbabile – che l'assenza degli ieromnemoni di Alessandro nelle due sedute del sinedrio ricordate sia il segno di una loro «esclusione» voluta dall'anfizionia (301 n. 28, 302 n. 31), né è dimostrabile, come Arnush stesso ammette, che gli Etoli siano entrati nell'anfizionia prima del 279 (306-7, e *infra*, 3.4). E il complesso affare delle corone di Olimpiade non si svolge, come Arnush vorrebbe, in un unico atto, quello del «rifiuto» anfizionico (cfr. *supra*, 230 n. 3).



guerra lamiaca è un catalizzatore, e non una diretta conseguenza, di questa crisi di rapporti: per questo è opportuno tenere i due piani il più possibile distinti. Abbiamo già visto come la tesi di Bousquet di una rottura provocata all'interno dell'anfizionia dal boicottaggio ateniese, spartano e beotico della progettata donazione a Olimpiade sia sotto diversi profili insostenibile; rispetto alle eventuali ricadute della vicenda sul formarsi degli schieramenti nella guerra lamiaca, la considerazione di maggior peso riguarda l'adesione al fronte antimacedone, tra gli ἔθνη e πόλεις indicati da Bousquet, dei soli Ateniesi (che ne saranno anzi gli ispiratori): i Beoti si schiereranno con Antipatro e gli Spartani resteranno neutrali<sup>1</sup>. Analogamente, della più recente interpretazione dei fatti fornita da F. Lefèvre, mi trova più d'accordo l'osservazione che l'anfizionia si limitò a «traduire sur une scène prestigieuse ... des mouvements nés dans tout ou partie des États qui la composent» che l'interpretazione della scomparsa della 'rubrica' macedone nella primavera 323 nei termini di autentica 'espulsione', di gesto rivelatore di «une certaine impatience dans l'Association désormais dominée par les adversaires du roi»<sup>2</sup>.

Non si riesce infatti a dimostrare alcun legame diretto tra la crisi nei rapporti della Macedonia con l'anfizionia (autunno 324 – primavera 323) e la formazione e composizione dello schieramento in rivolta contro Antipatro. È vero infatti che le fonti letterarie impongono di anticipare di un anno, all'autunno-inverno 324/3, la diffusa insoddisfazione, nelle città greche, per il διάγραμμα sugli esuli, ma, anche anticipando al massimo l'avvio di reali preparativi ateniesi di rivolta secondo il quadro di Diodoro e la più affrettata notazione di Giustino, questa prima fase di contatti diplomatici coinvolge solo i mercenari riuniti al Tenaro da un lato e gli Etoli dall'altro<sup>3</sup>. Diodoro vi aggiunge la menzione di primi e più vaghi contatti di Leostene con Locresi, Focesi «e gli altri popoli vicini», insufficiente a fare dell'anfizionia e di Delfi il cuore della rivolta: il nerbo dell'associazione (Beoti, Tessali e loro perieci) sono ancora fedeli ad Antipatro (i Beoti lo resteranno sempre). Ancora dopo la morte di Alessandro, quando Atene chiama ufficialmente i propri uomini alle armi e proclama la

1. *Supra*, 219 s. La neutralità di Sparta, oltre che *e silentio* dalle liste di σύμμαχοι di cui a p. 266 n. 1, è testimoniata da Paus. VIII 6, 2 (ENGELS 1989, 339 e n. 723; JEHNE 1994, 264); la fedeltà della Beozia ad Antipatro è attestata da Diod. XVIII 11, 3-5; Paus. I 25, 4 (che la legano ai benefici ricevuti con la distruzione di Tebe); Hyper. VI (*Ep.*), col. V, 11; Plut., *Phoc.* 23, 5 (e cfr. 26, 5).

2. 1998a, 97 e n. 475. Lefèvre valorizza la diversità formale nelle segnalazioni delle assenze macedoni alle due pilee del 324/3, peraltro opportunamente non trascurando la possibilità di varianti di redazione; la prudente posizione di Lefèvre circa una effettiva, *formale* esclusione dei re macedoni dall'anfizionia in età ellenistica è qui discussa al par. 3.4.

3. È nota la parziale divergenza, nel quadro diodoro, tra XVII 111, 1-4, che nel licenziamento dei mercenari imposto da Alessandro ai satrapi individua addirittura una (o la) *causa* della guerra, e XVIII 8, 1 ss., in cui il *focus* è piuttosto sulle conseguenze dell'editto relativo agli esuli, e anche i rapporti tra mercenari, Leostene e organi ufficiali del governo ateniese si articolano diversamente (cfr., anche per la questione delle fonti, LEPORE 1955, 162-73; ROSEN 1967, 53-9; GOUKOWSKY 1978, XII-XVII, XXI-XXIII; J. HORNBLLOWER, *Hieronymus of Cardia* cit., 171 ss.; ASHTON 1984, 154-5; M. SORDI, «Aevum» 61 [1987], 29-36; G.A. LEHMANN 1988b; ENGELS 1989, 317-8; PRANDI 1996, 88-9, 110). Nel primo passo i contatti (non ufficiali) di Atene sia con i mercenari, sia con gli Etoli sono posti notevolmente prima dell'inizio della guerra aperta, nell'inverno 324/3 (325/4 in base all'errato sincronismo arcontale di cui a p. 239 n. 1); nel I. XVIII gli Etoli sono citati accanto agli Ateniesi come i più danneggiati dal διάγραμμα regio (8, 6-7) e poi menzionati (sotto il 323/2) come i più pronti ad aderire alle sollecitazioni di Leostene (9, 5). Iust. XIII 5, 1 afferma invece che alla morte di Alessandro *Athenienses et Aetoli bellum, quod iam vivo Alexandro moverant, summis viribus instruebant*: cfr. 265 n. 2 e, in generale per la tradizione sulle reazioni al διάγραμμα, 240 n. 2.

‘guerra di liberazione’ (Diod. XVIII 10, 2-3: fine estate-autunno 323<sup>1</sup>), le fonti non indicano negli ἔθνη anfizionici l’oggetto privilegiato della propaganda ateniese: la lista di alleati inserita a questo punto da Diodoro (XVIII 11, 1-2) registra infatti la coalizione completa e non fornisce indicazioni cronologiche precise sul suo progressivo allargarsi, mentre le notizie sulle missioni diplomatiche di Iperide e Demostene nell’autunno-inverno 323 rimandano piuttosto all’area peloponnesiaca<sup>2</sup>. Allo stesso periodo (autunno-principio dell’inverno), ben dopo l’inizio delle operazioni militari, risale l’adesione del blocco tessalico: è anzi probabile che l’occupazione delle Termopile e il successo di Leostene sui Beoti a Platea siano il momento di svolta che aggrega alla causa l’intera Grecia centrale, ovvero gli «anfizionici» in senso geografico stretto (Beozia esclusa)<sup>3</sup>. Questo è anche, come si diceva, il *terminus post quem* dell’abrogazione degli onori anfizionici ad Aristotele, una presa di posizione impensabile finché il blocco tessalico resta con Antipatro. In termini di calendario e di successione degli eventi, l’osservazione di Pouilloux sulle pilee anfizioniche come comoda occasione di contatti diplomatici e base per alleanze interstatali, prima ricordata e certamente accettabile in termini generali, non trova insomma specifica e concreta rispondenza nei tempi e nei modi dell’adesione degli ἔθνη anfizionici alla rivolta del 323/2.

Tale adesione è massiccia: combinando l’elenco diodoreo e quello fornito da Paus. I 25, 4, ricaviamo che dei Tessali resta fuori la sola città di Pelinna<sup>4</sup>, degli Etei la sola Eraclea, degli Achei Ftioti la sola Tebe, dei Malii la sola Lamia; compatta è l’adesione dei Dori della Metropoli, dei Locresi, dei Focesi che avevano ceduto proprio ai Macedoni la *membership*

1. Inizi di settembre nel quadro restituito da HAMMOND – WALBANK 1988, 108.

2. Sulle missioni dei due oratori 265 n. 3; sui possibili criteri compositivi della lista diodorea dei σύμμαχοι bibl. a p. 266 n. 1: la successione in cui essi sono elencati contiene indicazioni che, se pure sono da intendere come cronologiche (il che vale, a mio parere, solo per alcune di esse), hanno solo un valore relativo (Αἰτωλοὶ ... πρῶτοι ..., μετὰ δὲ τούτους Θετταλοὶ ..., Οἰταῖοι ..., Ἀχαιοὶ δὲ Φθιώται ..., Μηλιεῖς ..., ἔξῃς δὲ Δωριεῖς ... καὶ Λοκροὶ καὶ Φωκεῖς, ἔτι δ’ Αἰνιᾶνες καὶ Ἀλυζαῖοι καὶ Δόλοπες, πρὸς δὲ τούτοις Ἀθαμᾶνες καὶ Λευκάδιοι καὶ Μολοτῶν οἱ περὶ Ἀρρυβαῖον [...]. Ἐξῆς ... Καρύστιοι ..., τελευταῖοι ... Ἀργεῖοι, Σικυῶνιοι, Ἡλεῖοι, Μεσσηνῖοι καὶ οἱ τὴν Ἀκτὴν κατοικοῦντες).

3. Il racconto più dettagliato è in Diod. XVIII 11, 5; 12, 3-4 (la precedente affermazione che «la maggior parte» delle città greche contattate aderì all’alleanza, seguita dalla lista dei σύμμαχοι [10, 5], è invece sganciata dall’ordine cronologico dei fatti narrati). Impreciso invece Hyper. VI (*Ep.*), col. V, 13, che associa alla presa delle Termopile l’adesione alla causa ateniese non solo di Tessali, Focesi e altri popoli non meglio specificati della Grecia centrale, ma anche degli Etolí, che facevano parte invece dell’alleanza dall’inizio (Θετταλοὺς δὲ καὶ Φωκέας καὶ Αἰτωλοὺς καὶ τοὺς ἄλλους ἅπαντας τοὺς ἐν τῷ τόπῳ συμμάχους ἐποίησατο). Sui modi dell’adesione alla rivolta dei diversi popoli della Grecia centrale e del ‘blocco’ tessalico cfr. ASHTON, *Aspects* cit., 47-61 (*non vidi*); O. SCHMITT 1992, 91-8.

4. SORDI 1958a, 306-7 inquadrava la notizia in un’interpretazione della politica ‘tessalico-anfizionica’ di Alessandro di cui qui al par. 1.2 (in part. 223 n. 3, e cfr. 255 n. 1), ossia a conferma di una crescente freddezza del re verso Farsalo a vantaggio di Larisa e degli ‘eacidi’ Alevadi. Pelinna resterebbe fedele appunto in quanto «antica vassalla degli Alevadi»: ma resterebbe inesplicabile la ribellione di Larisa; inoltre, Farsalo e Pelinna sono affiancate nel fornire la coppia di ieromnemoni tessali dalla prim. 329 (arc. Licino) all’aut. 324 (arc. Teone; documentazione in LEFÈVRE 1998a, 289), concorrendo dunque in modo analogo alla politica anfizionica del κοινόν sotto Alessandro. D’altra parte CID II, 102, II A, l. 25, nell’attestare nella primavera 323 – accanto all’assenza dei delegati macedoni – la mutata composizione dello *staff* tessalo e la presenza di un solo rappresentante (Cirsilo di Fere), registra probabilmente solo un normale avvicendamento e un’assenza casuale (diversamente POUILLOUX, «BCH» 75 [1951], 299-300; MARCHETTI 1977a, 144-5; LEFÈVRE 1998a, 97 n. 475). Per gli infruttuosi contatti attico-tessalici al tempo della rivolta di Agide vd. ancora 223 n. 3: a maggior ragione in quella circostanza non si può parlare di orientamento politico ‘dell’anfizionia’ in quanto tale.

anfizionica ventitré anni prima; tra gli Ioni, Atene è l'anima della rivolta, mentre l'Eubea resta fedele ad Antipatro con la sola eccezione di Caristo; tra le città che in tempi diversi rappresentano a Delfi i «Dori del Peloponneso» si uniscono alla lotta Argo, Sicione, Fliunte, Epidauro, Trezene<sup>1</sup>. Come abbiamo visto, non sussistono elementi sufficienti per ritenere che l'anfizionia sia stata il volano di quest'ampia intesa: del resto, il contributo dei diversi popoli è assai diseguale, e accanto ad Atene, *leader* della rivolta, e ai Tessali, generosamente presenti nella lotta dopo il cambio di fronte, protagonisti sul campo sono, piuttosto che i contingenti venuti dai diversi ἔθνη e città anfizionici, gli Etoli<sup>2</sup>. Anche nella costruzione e organizzazione della lega non è operante il modello anfizionico, il che non sorprende, dato il carattere e le necessità dell'accordo. Così, è piuttosto ovvio che sede del sinedrio e quartier generale dell'esercito coincidano, laddove la lega di Corinto aveva probabilmente associato le proprie riunioni, come abbiamo visto, di volta in volta alla celebrazione di una grande πανήγυρις: ma la lega ellenica del 323/2 non arrivò mai a cimentarsi con le necessità di gestione dei rapporti interstatali in tempo di pace, sicché è mal posto ogni confronto con quelli che erano stati i due strumenti essenziali della politica macedone in questo campo (anfizionia e lega di Corinto, appunto)<sup>3</sup>.

1. Conferme epigrafiche alle due liste principali per Focesi (*JG* II<sup>2</sup>, 367, su cui A.N. OIKONOMIDES, «AncW» 5 [1982], 123-7), Sicionii (*JG* II<sup>2</sup>, 448 = *SIG*<sup>3</sup> 317), Eubei di Caristo (*JG* II<sup>2</sup>, 467 = *SIG*<sup>3</sup> 327); più sintetico, come detto, Iperide (266 n. 1, 272 n. 3), che inoltre (VI, col. V, 11) aggrega gli Eubei senza eccezioni ai filomacedoni. La condizione 'anfizionica' delle città espressamente nominate nelle fonti letterarie come aderenti o estranee alla coalizione antimacedone è la più varia, e non mi sembra aiuti in alcun modo a capire le motivazioni delle singole scelte nel 323. La scarsità e irregolarità dei dati sulle presenze delle diverse città nel sinedrio rende per giunta la statistica che segue puramente indicativa. Così, l'euboica Caristo non risulta aver mai fornito ieromnemoni all'ἔθνος ionico (nel IV sec., in particolare, sembra stabile una rotazione tra esponenti di Calcide, Eretria e Istiea), ma alla fine del II sec. la città è, con Eretria, in conflitto con Calcide proprio per la definizione dei criteri di rappresentanza euboica a Delfi (*FD* III, 1, 578 = *AGER* 1996, n° 166, e cfr. *KNOEPFLER* 1995, 140 e n. 14; *LEFÈVRE* 1998a, 59 ss.). Opposta la condizione di Eraclea e Lamia, che si astengono dalla rivolta e che rappresentano con regolarità i Malii/Etei nel sinedrio anfizionico (*LEFÈVRE* 1998a, 92-3); a sua volta Tebe (pure neutrale nel 323/2) fornisce ieromnemoni agli Achei Ftioti, ma ne sono attestati solo dalla fine del III sec. (nel IV sec. le uniche città achee che forniscono rappresentanti al sinedrio sono Larisa Cremaste e Melitea: ancora *LEFÈVRE* 1998a, 87). Ancora diversa la condizione delle città doriche peloponnesiache (tra le quali Trezene e Fliunte sono menzionate in relazione alla guerra lamiaca dal solo Pausania): Fliunte, Argo e Sicione forniscono ieromnemoni nel corso del IV sec., mentre Epidauro e Trezene compaiono solo in epoche successive (quadro riassuntivo in *LEFÈVRE* 1998a, 55-6: presente con un suo ieromnemone almeno nel 324 è anche Corinto, la cui adesione attiva alla rivolta contro Antipatro non sembra però da ammettere [*supra*, 266-7 n. 3]).

2. Sul coinvolgimento etolico *ab initio* 265 n. 2, 271 n. 3, 272 n. 3; Diod. XVIII 13, 3 segnala anche un ritorno a casa del contingente etolico durante l'assedio di Leostene a Lamia, διὰ τινὰς ἔθνικὰς χρείας (*ENGELS* 1989, 348, e n. 739 sulla preponderanza delle forze ateniesi, tessaliche ed etoliche nella coalizione 'ellenica'). Sull'importanza del contributo dei Tessali, in particolare, al solito, nel settore della cavalleria, informa Diod. XVIII 15, 1-4; le città tessaliche sono inoltre investite per prime da Antipatro e Cratero dopo la battaglia di Crannon, e la loro resa costringe i Greci ad accettare trattative di pace κατὰ πόλεις (17, 6-7). Di fatto gli Etoli, con l'appoggio ancora dei Tessali, resisteranno a lungo dopo la resa ateniese, che segna la fine simbolica della guerra 'ellenica' (24, 1 – 25, 5; 38, su cui M. SORDI, in *Studi per L. Breglia*, «Boll. Num.» Suppl. al n° 4, 1987, III, 33-41 [35-8] e «Aevum» 61 [1987], 29-36 [32-4]; *HAMMOND – WALBANK* 1988, 115; *BEARZOT* 1992, 51; sull'entità del contributo militare tessalo valutazioni diverse in *WESTLAKE* 1935, 230 ss.; *SORDI* 1958a, 306-9; *HELLY* 1995, 263).

3. Sull'eventuale rapporto, ideologico e organizzativo, della lega del 323/2 con il modello della lega di Corinto posizioni diverse in *LARSEN* 1925-26, 62-5; *H.H. SCHMITT* 1969, ad n° 413; *HAMMOND – WALBANK* 1988, 110; *G.A. LEHMANN* 1988b, 132-3; *ENGELS* 1989, 343-4, 350-2; *JEHNE* 1994, 265 e n. 445. Sul rapporto tra

In definitiva, l'anfizionia non assume né recupera, nei fatti del 323/2, un ruolo di soggetto politico e militare reale: ma ha ancora un prestigio sacrale sufficiente a condizionare il racconto della guerra nell'*Epitafio* di Iperide. È noto, e scontato, che l'orazione commemorativa di Leostene e degli altri caduti della prima stagione di guerra pieghi l'esattezza della ricostruzione storica e topografica alle esigenze della propaganda e della mozione degli affetti. In quest'ambito è notevole come la menzione – generica se non inesatta – delle operazioni militari π[ερὶ Πύλας καὶ Λαμίας suggerisca a Iperide non l'ovvio confronto con la resistenza alle Termopile nel 480<sup>1</sup>, ma un richiamo al santuario di Antela come sede – insieme a Delfi<sup>2</sup> – delle solenni riunioni anfizioniche: anziché guardare al passato, l'oratore si proietta sul futuro, sulla perenne testimonianza di valore lasciata da Leostene e dai suoi uomini a «tutti i Greci» che due volte l'anno continueranno a riunirsi non lontano dai luoghi delle loro battaglie. Anche in questo passo, l'esattezza della testimonianza storica cede il passo in parte alla retorica commemorativa, in parte a un coinvolgimento emotivo reale. Fulcro del passo è il termine θεωροί, in tutta la sua ambiguità e ricchezza semantica: i rappresentanti anfizionici, «delegati sacri» delle proprie città a Delfi, saranno anche «spettatori», «testimoni» delle imprese di Leostene e del suo esercito<sup>3</sup>. Invocando questa vera e propria 'riappropriazione' di Delfi Iperide richiama implicitamente il tema demostenico dell'usurpazione macedone del santuario e dei voti anfizionici: si spiega, così, anche l'iperbole con la quale all'immagine dei dodici popoli del sinedrion si sovrappone quella dei «Greci tutti» (οἱ Ἑλλη[νες ἅπαν]τες). Delfi e le Termopile diventano simboli di un'identità collettiva che, almeno nella violenta esplosione di rivolta del 323, allontana da sé ed *esclude* i Macedoni, ai quali ripetutamente, con maggiore o minore chiarezza, l'*Epitafio* allude come a barbari e ad ἄσεβεῖς. In parte si tratta, ancora, dello sviluppo di temi demostenici, ma l'insistenza ossessiva sulla ἀσέβεια (che in termini di stretta attualità nasce dalla polemica recente sugli onori divini per Alessandro) è un contributo più originale, che avrà una lunga e complessa fortuna nella storiografia e nella pubblicistica di età ellenistica<sup>4</sup>.

---

calendario delle attività della lega di Corinto e feste panelleniche *supra*, 193 ss.; della coincidenza tra sede del sinedrion e quartier generale dell'esercito nel caso della lega antimacedone informa *IG II<sup>2</sup>*, 467 = *SIG<sup>3</sup>* 327 = OSBORNE 1981-83, D 43, ll. 8-9.

1. *Tópos* che comunque l'*Epitafio* richiama altrove (col. V, 12). Quanto alle inesattezze nell'evocazione iperidea dei fatti, ho già accennato all'elencazione non troppo accurata dei membri dei due schieramenti (col. V, 11; 13); la battaglia contro i Beoti a Platea è trasferita, per ovvie ragioni evocative, nelle immediate vicinanze di quella Tebe per mano di Alessandro οἰκτιρῶς ἡφ[ανισμένην ἐξ ἀνθρώπων, mentre è sintetica, ma inaccurata, l'allusione alle successive fasi militari nei termini di τὴν γε π[ερὶ Πύλας καὶ Λαμίας μάχην (col. VII, 17); l'intero teatro delle operazioni è trasferito sulla terraferma (su questi aspetti esemplare analisi di COLIN 1946, 287-90).

2. Propriamente Iperide, nell'alludere al convegno biennale dei Greci εἰς τὴν Πυλ[αίαν (col. VII, 18), non distingue tra le riunioni delle Termopile (= Antela) e quelle di Delfi: inesattezza anch'essa funzionale a concentrare sulla zona delle Πύλαι l'enfasi del racconto (cfr. ancora COLIN 1946, 287-8).

3. Col. VII, 18: Ἀλλὰ μὴν τὴν γε π[ερὶ Πύλας καὶ Λαμίας μάχην γεν[ομένην] οὐχ ἦττον αὐτοῖς ἔνδο[ξον] γεν[έσθαι] συμβέβηκεν ἢς [ἐν Βοιω]τοῖς ἡγωνίσαντο, οὐ μόνον [τῷ] μαχο[μένους] νικᾶν Ἀντίπατρον [καὶ τοὺς] συμμαχούς, ἀλλὰ καὶ τῷ τόπῳ [τῷ] ἐνταυθοῖ γεγενῆσθαι τὴν [μάχην]. Ἀφικνούμενοι γὰρ οἱ Ἑλλη[νες ἅπαν]τες δις τοῦ ἑνιαυτοῦ εἰς τὴν Πυλ[αίαν], θεωροὶ γενήσον[ται] τῶν ἔργων τῶν π[επρα]γμένων αὐτοῖς· ἅμα γὰρ εἰς τὸ [ν]τόπον ἀθροισθήσονται καὶ τῆ[ς] το[ύτων] ἀρετῆς μνησθήσονται.

4. Per la polemica sull'«empietà» dei dominatori vd. in part. col. VIII, 21-22 (con riferimento diretto alla richiesta di onori divini per Alessandro ed eroici per Efestione); ho analizzato questo tema altrove, in O. Palagia – S. Tracy (a cura di), *Macedonians in Athens, 323-229 B.C.*, International Conference, Athens 2001, Oxford (in. c. di s.). Sull'eredità della propaganda e del pensiero di Demostene nell'*Epitafio* iperideo cfr. BRACCESI 1970, 285-7.

In termini di propaganda era dunque ancora possibile dividere la Macedonia dal resto della Grecia nel nome di Delfi e ribaltarle contro quella stessa ideologia della 'guerra sacra' che ne aveva scandito l'ascesa. Di certo, e per molti versi, la 'guerra ellenica' del 323/2 poté esser sentita e vissuta come un tentativo di rivincita dell'ultimo scontro dei Greci con Filippo, quello conclusosi a Cheronea<sup>1</sup>. In concreto però, come abbiamo visto, la guerra lamiaca non fu in nessun senso una guerra 'anfizionica', né si riesce a recuperare con certezza per nessuno dei grandi santuari un ruolo attivo a sostegno della rivolta: anche la funzione di raccordo (in sé ovvia) attribuibile in questo contesto alle pilee anfizioniche delfiche e alla πανήγυρις di Nemea resta, infatti, una semplice ipotesi.

In termini generali, infine, è importante non sovrapporre a un santuario e alle sue eventuali attitudini 'politiche' – o possibilità di interferire più o meno consapevolmente con l'ambito del politico – l'atteggiamento e le scelte di campo della città o ἔθνος (o associazione di città ed ἔθνη) che lo amministra: nel caso particolarmente complesso di Delfi, anzi, si possono distinguere nei modi e nei tempi le prese di posizione della città da quelle dell'anfizionia. E l'adesione alla rivolta degli Elei e di Argo (cui potremmo aggiungere Epidauro) non significa cancellazione *ipso facto* dei solidi legami che la Macedonia aveva stretto o consolidato, dall'età di Filippo in poi, con Olimpia e (molto probabilmente) con Nemea: quanto si è detto delle disomogenee relazioni di Alessandro con Olimpia da un lato, con gli Elei dall'altro illustra in modo efficace la correttezza di questa interpretazione<sup>2</sup>. È abbastanza evidente che tale influenza, da sola, non basta a orientare le scelte *politiche* degli stati che di fatto controllano un santuario, se non intervengono forme più nette di coercizione o addirittura di occupazione del territorio: di qui la prudenza con cui è necessario valutare la posizione di Cleone e il caso – in un certo senso esemplare – di Corinto, la cui presenza forse solo 'virtuale' nella coalizione si spiega a sufficienza pensando alla guarnigione macedone che vegliava sulla città nella quale Filippo aveva fondato la sua συμμαχία<sup>3</sup>.

### 3.4. OLTRE ALESSANDRO, OLTRE LA GUERRA LAMIACA: L'ANFIZIONIA DELFICA DALL'EGEMONIA MACEDONE A QUELLA ETOLICA

Se i documenti epigrafici delfici databili al 324/3, per quanto controversi, sono essenziali per cogliere importanti mutamenti nella posizione macedone all'interno del santuario e dell'organizzazione che lo amministra, non abbiamo testi altrettanto rilevanti per gli anni che seguono. Anzi, nell'ambito della documentazione contabile delfica, i rendiconti di quell'anno (arc. Teone: *CID* II, 102), sono gli ultimi databili con certezza, e gli ultimi a presentare liste complete di ieromnemoni ed elenchi di naopi; seguono alcuni testi

1. Cfr. ENGELS 1989, 368 (e, per il modello fornito alla lega del 323/2, in termini di organizzazione interna, oltre – o piuttosto – che dalla lega di Corinto [supra, 273-4 n. 3], dall'alleanza antimacedone del 340-338, *ibid.* 343-5 e G.A. LEHMANN 1988a, 752-3 n. 12). Sulla definizione di 'guerra ellenica' corrente in diverse iscrizioni e in Plut., *Phoc.* 23, 1 e sull'emergere, apparentemente solo successivo e forse dovuto a Ieronimo, dell'espressione 'guerra lamiaca', si vd. le persuasive conclusioni di ASIFTON 1984.

2. 2.1, in part. 231 s.

3. *Supra*, 266-7 n. 3. Sulla presenza della guarnigione nella città insisteva già BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, IV, 1, 70, escludendo che Corinto si fosse unita alla rivolta (analogamente, per la mancata adesione della città alla rivolta di Agide nel 331, MCQUEEN 1978, 41).

estremamente frammentari (*CID* II, 103-106), e un gruppo di documenti databili, indicativamente, tra l'autunno 323 (arc. Megacle) e, al più tardi, il 311 (arc. Maimalo: *CID* II, 107-115): segue un 'buco' di almeno trent'anni nella documentazione<sup>1</sup>. L'ultimo gruppo di testi, peraltro, è così parco di informazioni e dettagli formali e istituzionali che É. Bourguet, raccogliendoli per la prima volta nelle *Fouilles de Delphes* (III, 5, 78-87), li interpretava come documenti emessi dalla βουλή cittadina, e vi vedeva la conferma della repentina sparizione dei tesori anfizionici; successivamente J. Bousquet, oltre a correggere la cronologia di questi documenti, li ha rivendicati alla contabilità anfizionica, al contempo richiamando l'attenzione sul notevole cambiamento nello stile di quest'ultima che essi testimoniano<sup>2</sup>.

Le notizie letterarie sulla storia di Delfi e dell'anfizionia, assai scarse già per l'età di Alessandro, illuminano per il periodo successivo alla sua morte, come sempre, solo eventi eclatanti: la crescente pressione etolica sulla Focide e sul santuario, l'attacco galatico sventato nel 279/8 dagli stessi Etoli con il contributo determinante dei Focesi, la restituzione a questi ultimi dei due voti anfizionici di cui erano stati privati nel 346. Che ne sia della *membership* macedone prima e dopo il momento epocale dell'attacco galatico, non è detto da alcuno. Nell'ampio *excursus* pausaniano sulla storia dell'anfizionia (X 8, 1-5), cesure essenziali sono appunto l'estromissione e la riammissione dei Focesi tra 346 e 279/8 e, molto più tardi, la 'rivoluzione' augustea: in questa prospettiva, dei Macedoni vengono segnalati solo l'ingresso nel sinedrio al termine della guerra focese e, per l'età augustea, l'aumento a sei del numero dei loro suffragi<sup>3</sup>.

La documentazione epigrafica, per parte sua, sulla persistenza dei voti macedoni (e su qualunque altra presenza o assenza all'interno del sinedrio) ci nega qualunque notizia per il periodo tra l'arc. Teone (324/3) e l'arc. Ierone (279/8 o 278/7: *FD* III, 2, 68 = *SIG*<sup>3</sup> 399 =

1. BOUSQUET 1989 146, 233-4 (anche per la datazione di Maimalo). Per un ulteriore frammento di testo contabile successivo al 324/3, da aggiungere a quelli raccolti in *CID* II, cfr. LEFÈVRE 1998a, 261 n. 457. Il *blackout* nella documentazione epigrafica delfica di questo periodo (311?-ca. 278), assoluto nel caso dei testi contabili, è quasi totale anche in altri settori (*infra* nel testo, e cfr. 283 n. 4).

2. BOURGUET 1932, 19-25, 273 ss.; BOUSQUET 1957; ID. 1988a, 73-5, 138-9; ID. 1989, 233-4; LEFÈVRE 1998a, 107, 136. Riferimenti all'attività dei naopi (senza però più elenchi dei loro nomi) compaiono anche in testi del periodo 'di transizione': *CID* II, 107, l. 14; 108, l. 17; 109 B, l. 17 (integrato); 109 C, l. 10; successiva all'arc. Teone e databile ca. 315-310 (con aggiunte successive) è poi la lista riepilogativa dei naopi per rubriche geografiche, *CID* II, 119-120.

3. Cfr. MUSTI 2001 e *supra*, 109 s. La prima attestazione sicura del controllo degli Etoli su Delfi è nel testo dell'itifallo eseguito in onore di Demetrio Poliorcete ad Atene, in concomitanza con le feste di Eleusi del 291 (Democh., *FGrHist* 75 F 2; Duris, *FGrHist* 76 F 13, da Athen., VI 62-63, 253 b-f) e nella notizia plutarchea di feste Pitiche celebrate eccezionalmente ad Atene dallo stesso Demetrio nel 290 (*Demetr.* 40, 7-8): cfr., anche per i problemi cronologici, FERGUSON 1911, 143-4; BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, IV, 1, 227-8; IV, 2, 248-9; FLACELIÈRE 1937, 65 e n. 1, 72 ss.; HABICHT 1970<sup>2</sup>, 232-3; ID. 1979, 34-44; ID. 1995, 98-100; HAMMOND – WALBANK 1988, 223-4; LEFÈVRE 1998a, 67, 98, 237-8. Sull'attacco galatico a Delfi: Iust. XXIV 6, 4 – 8, 12; Diod. XXII 9; Polyb. I 6, 5; II 20, 6; 35, 7; IV 46, 1; IX 35, 1; Paus. I 4, 4; X 3, 4; 22, 12 – 23, 14. Il Periegeta dà notizia anche della restituzione ai Focesi dei voti anfizionici (X 8, 3). Gli studi di riferimento sono ancora quelli di FLACELIÈRE 1937 (*loc. cit.* e 50 ss., 119-22, con bibl. prec.); BOUSQUET 1957; NACHTERGAEEL 1977, in part. nella sua prima parte (15-205; per l'inizio del controllo etolico sull'anfizionia 195-6), da integrare ora con GRAINGER 1999, 87 ss.; SCHOLTEN 2000.

*CID* IV, 12<sup>1</sup>), per il quale non possediamo alcuna lista di ieromnemoni né dai testi contabili, né da documenti d'altro tipo<sup>2</sup>. Per il periodo che si apre con l'arc. Ierone – che coincide con il controllo etolico esteso ormai alle istituzioni anfizioniche<sup>3</sup> – lo stato della documentazione è invece più soddisfacente. Disponiamo nuovamente di registrazioni contabili (*CID* II, 123-139) e, in queste e in una ricca serie di documenti d'altro tipo, ritroviamo le liste anfizioniche: ieromnemoni macedoni non sono registrati, com'è noto, fino al 178, quando due a nome di Perseo compaiono in *SIG*<sup>3</sup> 636 = *CID* IV, 108, ll. 5-7. È una fase di profonda alterazione delle tradizioni anfizioniche, nella quale all'estensione progressiva e abnorme della rappresentanza etolica fa da contraltare l'assenza, in tutti i documenti conservati, di qualcuno degli aventi diritto al voto: sicché *nessuna* delle liste di questo periodo comprende tutti e 24 i canonici rappresentanti degli ἔθνη nel sinedrio<sup>4</sup>.

Questa circostanza ha favorito discussioni sull'esatta natura dell'assenza dei Macedoni, nonché dei Tessali (ancora presenti in testa a *CID* IV, 12) e dei loro perieci, e – per alcuni periodi – di Beoti, Dori del Peloponneso, Ioni (Eubei e Ateniesi)<sup>5</sup>: gli studiosi si sono così associati o alla tesi di Beloch di una deliberata *esclusione* da parte etolica dei re macedoni e degli ἔθνη loro vicini o soggetti, o a quella di Tarn, e poi di Flacelière, di una volontaria *astensione* da parte di popoli ancora in possesso del diritto di voto anfizionico ma polemici verso il nuovo *status quo* a Delfi<sup>6</sup>. Flacelière, in particolare, ha anzi sottolineato che gli Etoli,

1. È, com'è noto, il primo documento che attesta l'ammissione degli Etoli e il ritorno dei Focesi nell'anfizionia (ll. 63-65; cfr. *IG* II<sup>2</sup>, 1132): cfr., anche per la cronologia, FLACELIÈRE 1937, 113-4; NACHTERGAEL 1977, 195-6; LEFÈVRE 1998a, 27, 62 e n. 270, 67-8, 99 e n. 485, 108-9, 168-9, con ampia bibl.

2. In questo periodo si generalizza l'uso di indicare lo *staff* in forma sintetica, con i soli due nomi dei rappresentanti tessali (i primi dell'elenco): nei documenti di IV sec. fino all'arc. Teone formule di questo tipo compaiono solo quando all'interno di uno stesso testo si rende necessario alludere *una seconda volta* allo *staff* in carica, già elencato per esteso una prima volta.

3. Il controllo etolico sul santuario comincia certamente prima, al più tardi attorno al 291/0, *terminus ante quem* che è stato variamente rialzato dagli studiosi (bibl. a p. 276 n. 3), fino alla tesi di Bousquet di una progressiva 'infiltrazione' etolica iniziata addirittura nei primi anni dopo la morte di Alessandro (*infra* nel testo). Tuttavia, la relativa regolarità con cui a partire dall'arcontato di Ierone ricompaiono le liste di ieromnemoni, attestanti la crescente presenza etolica nel sinedrio, suggerisce di datare appunto attorno al 278 l'inizio ufficiale di questa: è, tra l'altro, la posizione recentemente ribadita da LEFÈVRE 1998a, 107-9, 168-9, cui rinvio anche per la bibl. essenziale.

4. Sicché in questo periodo non avrebbe senso segnalare come eccezionale l'assenza di qualcuno dei delegati, come avviene nella pila autunnale del 324 per quelli di Alessandro, che per qualche ragione οὐκ ἐνεκάθ[η]ντο] (*CID* II, 102, I, l. 6). In generale sulla distribuzione cronologica delle liste anfizioniche epigrafiche LEFÈVRE 1998a, 21-3; sulla peculiare composizione delle liste nel periodo etolico *ibid.*, 109 ss., oltre a FLACELIÈRE 1937, 113-23, 375-8.

5. Sul dettaglio di queste presenze o assenze vd. ancora LEFÈVRE 1998a, 27-9 (Tessali), 57 (Dori), 62-3 (Eubei, sulla scia di KNOEPFLER 1995), 67-8 (Ateniesi), 73-7 (Beoti), 85-92 (Perrebi/Dolopi, Achei Ftioi, Magneti, Eniani, Malii/Etei), 97-100 (re di Macedonia). Diversa la condizione dei Locresi: dopo l'annessione della regione al κοινόν etolico il voto degli Ozoli è già attribuito agli Etoli in *CID* IV, 12, e qualche anno più tardi, dopo alterne vicende, scompare anche la rappresentanza dei Locresi orientali (a vantaggio ancora degli Etoli o dei Focesi: *ibid.*, 81). Tra i popoli di area tessalica, si individua un rapporto, non sempre facile da definire *ad annum*, tra fluttuazioni nella presenza a Delfi e variazioni territoriali a vantaggio diretto del κοινόν etolico almeno per Dolopi, Eniani, Etei e Malii, e forse Perrebi e Achei Ftioi. Sebbene superata nella valutazione e datazione di molti testi epigrafici, resta di alto valore la sintesi di BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, IV, 2, 385-426.

6. BELOCH 1912-27<sup>2</sup>, IV, 2, 387-8; TARN 1913, 212-5, 267-8; FLACELIÈRE 1937, 114-7, 186 ss., 375-8; con le successive prese di posizione (per lo più contro la tesi dell'espulsione) di NACHTERGAEL 1977, 195-6, 263-6, 279-94; HABICHT 1979, 73-5, 82-3 (su Atene); HAMMOND – WALBANK 1988, 264 n. 7, 269-76, 293, 303-4, 327-8, 338-9. Di astensione parla anche GIOVANNINI 1970, che, nel discutere il decreto per Nicostrato di Larisa attestante la

per rafforzare il prestigio della propria posizione a Delfi, avrebbero avuto tutto l'interesse a che il sinedrio fosse completo<sup>1</sup>: riconoscimento loro tenacemente negato dai re macedoni e, di riflesso, dalle città e dai popoli soggetti a questi ultimi. Recentemente F. Lefèvre, pur riconoscendo la sostanziale correttezza di questo assunto e ribadendo l'ineludibilità di un'interpretazione 'politica' delle presenze e assenze di popoli nelle liste anfizioniche tra ca. 278 e 178 a.C., ha aperto la strada a una lettura più elastica e problematica dei dati in nostro possesso, dalla quale mi sembra opportuno ripartire.

Lo stato della documentazione, poc'anzi esposto, consiglia di risalire a ritroso, dal periodo meglio documentato (ca. 278-178) a quello più oscuro (322-ca. 278). Se, come sembra da ammettere soprattutto per i primi anni di controllo etolico sull'anfizionia, vige ancora un certo rispetto delle norme *formali* che ne regolano l'esistenza, la duplice modifica nel sinedrio che porta all'ammissione degli Etoli e al rientro dei Focesi si concepisce solo come *sostituzione* di altri ἔθνη. Entrambi gli eventi cadono verosimilmente a ridosso dello scontro con i Galati: la prima lista successiva ai fatti (*CID* IV, 12) vede entrambi i popoli presenti, e almeno per i Focesi cronologia e circostanze della riammissione sono espressamente attestate da Paus. X 8, 3<sup>2</sup>. Gli Etoli si giovano dell'annessione al κοινόν di Locresi occidentali ed Etei per conquistare i loro primi due suffragi<sup>3</sup> (numero che in seguito, con crescente disinteresse per il diritto anfizionico, si estenderà a dismisura); i Focesi, con ogni verosimiglianza, recuperano i voti da quegli stessi (re) Macedoni che li avevano loro sottratti dopo la terza guerra sacra. Anche *SIG*<sup>3</sup> 636 = *CID* IV, 108, la lista del 178 che segnala la prima (e unica) presenza macedone nell'anfizionia post-Alessandro<sup>4</sup> suggerisce in effetti che le due rappresentanze fossero tra loro *alternative*: nel sinedrio, che ha riacquisito una composizione quasi canonica ed è pressoché completo (23 votanti su 24) dopo i disordini del periodo etolico, sono tornati i re macedoni ma mancano i Focesi<sup>5</sup>. Lefèvre, in generale cauto sulla possibilità

---

'rifondazione' anfizionica del 186/5 (*SIG*<sup>3</sup> 613 = *CID* IV, 106), esclude che i Macedoni avessero mai perduto i loro suffragi (giudizio sospeso in ROUSSEL 1932, 31 e più di recente in FERRARY 1988, 161-2; cfr. poi F.W. WALBANK, in *Ancient Macedonia*, II, Thessaloniki 1977, 81-94 [89-91]; É. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique [323-30 av. J.-C.]*, Nancy 1979-82<sup>2</sup>, II, 260; HABICHT 1987, 60-1). Recentemente KNOEPFLER, discutendo in particolare i casi eubeo e ateniese, ha ribadito l'ineludibilità di un'interpretazione 'politica' dei dati sulla rappresentanza anfizionica in età ellenistica, restando però di fatto equidistante dalle due posizioni-chiave (1995, 156: «un État grec soumis à Antigone Gonatas ou à son représentant en Grèce n'était pas autorisé – d'ou que vint cette interdiction, du roi de Macédoine ou des Étoliens – à participer au Conseil amphictionique» [il corsivo è mio]); a sua volta LEFÈVRE, pur aderendo in sostanza alla tesi di Flacelière di un'astensione polemica di Macedoni e loro alleati, ha aperto la strada a una visione più articolata, che discuto e in parte sviluppo qui (1998a, 27, 62, 67-8, 97-100).

1. Su questo vd., negli studi citati, Flacelière e Lefèvre (ma sulla posizione macedone, che non è rimasta necessariamente la stessa in tutto il periodo qui in esame, cfr. *infra* nel testo).

2. Su cui NACHTERGAEL 1977, 194-5; LEFÈVRE 1998a, 32-3; MUSTI 2001; sulla necessità anche per l'ammissione degli Etoli, a dispetto della posizione di forza già esercitata nel santuario, di una motivazione eccezionale quale quella legata alla 'guerra sacra' contro i Galati – secondo il modello di Filippo II nel 346 – insistono a ragione BOUSQUET 1957, 495 e LEFÈVRE 1998a, 108-9, 122, 136, 168-70, contro FLACELIÈRE, secondo cui nulla avrebbe potuto impedire agli Etoli, già negli anni precedenti, di impossessarsi dei suffragi dei popoli annessi al κοινόν (1937, 119-20).

3. LEFÈVRE 1998a, 81, 93, 109 (cfr. *supra*, 277 n. 5).

4. Un caso evidentemente diverso sono i suffragi di età adrianea (LEFÈVRE 1998a, 100-1 e n. 490).

5. Nelle liste anfizioniche conservate, epigrafiche e letterarie, Focesi e re macedoni non compaiono mai insieme (cfr. FLACELIÈRE 1937, 362 n. 1). Quando furono di fatto recuperati dai re macedoni i voti di cui Perseo



di ammettere un formale decreto di estromissione dei re macedoni, individua in effetti nel periodo successivo all'invasione galatica la circostanza più propizia per un provvedimento del genere: in *questo* momento, piuttosto che già nell'ultimo quarto del IV secolo, potrebbe esser stato fatto valere l'argomento giuridico secondo cui la «discendenza» di Filippo II cui il privilegio era stato esteso nel 346 era ormai estinta<sup>1</sup>. La prima lista anfizionica conservata per questo periodo, quella datata con l'arc. Ierone, registra parecchie assenze, forse per la difficile situazione legata all'invasione galatica, o più probabilmente per le incertezze degli anfizioni rispetto al nuovo *status quo*, come ancora Lefèvre fa notare<sup>2</sup>: nei decenni che seguono, le ripetute assenze degli ἔθνη legati alla (o controllati dalla) Macedonia, che in diversi casi seguono fasi alterne, si spiegano invece – quando non si tratta di circostanze accidentali o altrimenti giustificabili – con un'aperta contestazione alla 'nuova' anfizionia, piuttosto che con una serie di formali esclusioni e riammissioni votate dal sinedrion, di nessuna delle quali, in ogni caso, è rimasta traccia nella ricca documentazione epigrafica di età etolica. La Macedonia potrebbe così aver esteso *de facto* ai popoli che erano nella sua orbita la propria condizione, che era invece stata definita *de iure*<sup>3</sup>.

---

risulta in possesso nel 178? Com'è noto, i documenti epigrafici che attestano la 'rifondazione' anfizionica del 186/5 (il decreto per Nicostrato di cui alle pp. 277-8 n. 6 e quello per l'ateniese Menedemo edito da HABICHT 1987 = SEG 37, 1987, 92, integrando con nuovi fr. IG II<sup>2</sup>, 898), per la loro stessa natura, non contengono liste anfizioniche e attestano con certezza solo la presenza, nella nuova anfizionia, di Tessali e Ateniesi e l'autodefinizione di associazione τῶν αὐτονόμων ἑθνῶν καὶ δημοκρατουμένων πόλεων (risp. ll. 3-4 e ll. 19-20). Nella *vexata quaestio* degli obiettivi polemici di tale *slogan*, sono senz'altro con chi include fra questi, con il κοινόν etolico, anche la Macedonia, escludendola dunque dal sinedrion del 186/5 (o piuttosto, nella ricostruzione seguita qui, *confermando* l'esclusione del 278 ca.: per un'ipotesi alternativa cfr. n. s.): peraltro sulla necessità di riflettere piuttosto sulle rivendicazioni *positive* dello *slogan* anfizionico insisteva a ragione MUSTI 1967, 156 e n. 3. Anche l'allusione di SIG<sup>3</sup> 613 = CID IV, 106, ll. 9-11 a un sinedrion ricondotto εἰς τὸ ἕξ ἀρχῆς κατὰ τὰ πάτρια lascia comunque intendere che in quel momento i Macedoni fossero esclusi (così da ultimo LEFÈVRE 1998a, 100), a vantaggio dei Focesi, membri *originari* dell'anfizionia. Per la discussa tesi di Giovannini secondo cui l'unico obiettivo polemico dello *slogan* del 186/5 sarebbero invece gli Etoli, e i re macedoni non avrebbero mai, *de iure*, perduto i loro suffragi, cfr. 277-8 n. 6 (oltre alla bibl. *ivi*, cfr. anche H. POMTOW, «Klio» 16 (1920), 141-6; DAUX 1936a, 282 ss.; F.W. WALBANK, *Philip V of Macedon*, Cambridge 1940, 225-6; P. MELONI, *Perseo e la fine della monarchia macedone*, Roma 1953, 94-104; HATZOPOULOS 1996a, I, 223, 260).

1. 1998a, 98-100, e cfr., sulle presenze focesi, 32-3, 108-9, 136, 168-9: lo studioso, che ricorda come a rigore l'ultimo avente diritto sarebbe stato Alessandro IV, morto attorno al 310, esprime però cautela sul valore 'giuridico' dell'espressione impiegata da Diod. XVI 60, I (94 n. 459, 99; sulla cronologia della morte dell'ultimo dei Temenidi cfr. HAMMOND – WALBANK 1988, 165-6). Nel valutare due possibili momenti in cui una formale esclusione dei re macedoni può aver avuto luogo ed esser stata motivata appunto con l'estinzione della discendenza di Filippo, egli giustamente mostra preferenza per il 278 ca. (il momento della riammissione focese: 99 e n. 485) piuttosto che per la 'rifondazione' del 186/5 (ipotesi cautamente proposta già da ROUSSEL 1932, 31), ma in definitiva preferisce la tesi di una esclusione *di fatto* (favorita da una lunga *autoesclusione* polemica: cfr. *supra*) a quella di una vera sanzione giuridica. A mio parere, però, l'espressione diodorea ha un valore pregnante, se non addirittura tecnico, di cui si deve tener conto (la concessione anfizionica poté anzi assumere un preciso valore di riconoscimento *dinastico* per Filippo e per Alessandro: *supra*, 113 ss., 218 ss.); inoltre, la riammissione focese, in un momento in cui gli Etoli non sono ancora in grado di 'manipolare' apertamente il sinedrion, necessitava a sua volta di un appiglio non solo, per così dire, propagandistico (cfr. 278 n. 2), ma anche strettamente giuridico, quale poteva essere fornito appunto dall'esclusione di re macedoni che non erano più i 'discendenti' di Filippo II.

2. 1998a, 109 (e cfr. 62 n. 270, 67-8).

3. Questa ricostruzione, rispetto alla canonica opposizione 'esclusione/astensione volontaria' e alla posizione aperta di Knoepfler (277-8 n. 6), in definitiva cerca, partendo dai diversi elementi valorizzati da Lefèvre (vd. in part., *qui*, n. 1), di individuare una serie di possibili fasi *distinte e successive* in cui poté diversamente articolarsi

Per il periodo che precede il 278 ca. lo stato della documentazione è ben più problematico, non solo per l'assenza di riscontri da liste anfizioniche, già ricordata, ma per la difficoltà di interpretazione che presentano le poche notizie disponibili. L'ipotesi di una persistenza almeno del *diritto* dei re macedoni alla rappresentanza nel sinedrio anche dopo la scomparsa dell'ultimo 'discendente' di Filippo in senso stretto<sup>1</sup>, ovvero fino alla riammissione dei Focesi nel 278 ca., non è smentita, ma nemmeno chiaramente confermata, da nessuna di queste notizie, che è comunque opportuno discutere. Partiamo dagli aspetti più noti, ovvero dalla politica 'delfica' – se non proprio *stricto sensu* anfizionica – di Demetrio Poliorcete. L'episodio più noto è quello delle feste Pitiche organizzate ad Atene nel 290 per contestare la crescente pressione etolica su Delfi. Quest'ultima non si configura ancora, con ogni probabilità, come diretta presenza nell'anfizionia, e tantomeno come suo controllo schiacciante<sup>2</sup>: l'assunzione da parte di Demetrio dell'agonotesia, il più prestigioso e caratteristico degli attributi degli Ἀμφικτύονες, potrebbe anzi essere intesa appunto come rivendicazione a questi ultimi del pieno e legittimo controllo dei *sacra* delfici, e in tal caso presupporrebbe, evidentemente, la presenza nel sinedrio di emissari di Demetrio<sup>3</sup>. Il Poliorcete rivendicherebbe in tal caso – da re dei Macedoni, quale egli è in questo momento –, tutta intera, l'eredità di Filippo II: nel godimento dei voti anfizionici *in primis*, nell'esercizio dell'agonotesia, e ovviamente nella riattuazione del tema politico-propagandistico della lotta agli usurpatori del santuario (una volta di più, vista come rivendicazione degli attributi dell'anfizionia di fronte alla pretesa di controllo *regionale* del santuario e delle sue risorse). Di lì a poco – stando a un importante testo epigrafico recentemente pubblicato da F. Lefèvre, che lo ha persuasivamente datato al 289 – tra Demetrio e gli Etoi viene stipulato un trattato di pace quinquennale che, non a caso, fa ampio spazio alla salvaguardia di Delfi come [ἱερὸν]ν κοινὸν πάντων τῶν Ἑλλήνων e al rispetto dei πάτρια anfizionici<sup>4</sup>. Neanche questo

---

l'assenza macedone dall'anfizionia dopo il 324/3 (cfr. *infra* nel testo), e suggerisce con cautela la possibilità di distinguere, in termini giuridici, la posizione a Delfi dei re macedoni da quella dei popoli loro alleati o soggetti.

1. 279 n. 1.

2. *Supra*, 276 n. 3, 277 n. 3, 278 n. 2.

3. Cfr., meno esplicitamente, HABICHT 1979, 39, che colloca negli stessi anni (292 o 291) la proposta di Dromoclide di Sfetto di consultare Demetrio (esplicitamente sostituito alla Pizia come autorità 'oracolare') sulla opportunità di riconsacrare, in una Delfi ostile, «gli scudi», evidentemente quelli del bottino di Platea già al centro della polemica con i Locresi di Anfissa nel 340 (Plut., *Demetr.* 13, su cui *supra*, 143 e n. 4). Per la presidenza dei giochi pitici esercitata da Filippo II nel 346, dopo l'ingresso nell'anfizionia, cap. III, 2.3.3, e MARI 1999c, 105-9; per il legame 'necessario' tra agonotesia e partecipazione all'anfizionia cfr. *ibid.* e LEFÈVRE 1998a, 237 ss.

4. Edizione ed esemplare commento in LEFÈVRE 1998c (cfr. ID. 1998b); le prescrizioni relative a Delfi e all'anfizionia sono certe, sebbene la restituzione del testo sia largamente ipotetica (Il. 21-22). Sicuri sono comunque il richiamo al carattere *comune* del santuario e alla necessità di salvaguardare il 'rispetto delle regole' nella sua gestione, non è chiaro se con riferimento diretto ai giochi pitici e/o alle finanze sacre (nelle due ipotesi di lettura di Lefèvre, entrambe plausibilmente ispirate alla «rhetorique amphictionique ordinaire» [123-4], avremmo: [ἐν δὲ Δελφοῖς διαμένειν τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν]ν κοινὸν πάντων τῶν Ἑλλήνων | [καὶ] συνέρχεσθαι εἰς τήν τε πυλαίαν καὶ εἰς τὸν ἄγωνα Πυθίων ? τ]οὺς Ἀμφικτίονας κατὰ τὰ πάτρια [ὥσπερ ἐπιμελεῖσθαι τῶν ἱερῶν ?] oppure [ἐν δὲ Δελφοῖς διαμένειν τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν]ν κοινὸν πάντων τῶν Ἑλλήνων | [καὶ συνεπιμελεῖσθαι τῶν τε ἱερῶν χρημάτων καὶ τῶν ἀναθημάτων τ]οὺς Ἀμφικτίονας κατὰ τὰ πάτρια [καὶ | τοῦ ἄγωνος τῶν Πυθίων]. Nonostante l'obiettivo impossibilità di recuperare i dettagli del testo, Lefèvre individua a ragione un contesto di crisi regionale, che aveva alterato la normale gestione anfizionica del santuario (123-4, 135-9, con rinvio ad altri testi che individuano scenari analoghi: IG II<sup>2</sup>, 652 = A. BIELMAN, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne. Recueil d'inscriptions honorant des sauveteurs et*

documento, in sé, dice nulla circa la posizione di Demetrio (e degli stessi Etoli) *vis-à-vis* l'anfizionia<sup>1</sup>: pertanto questa interpretazione complessiva della politica di Demetrio in questi anni è solo congetturale.

D'altra parte, che egli ambisca a una rivitalizzazione dei diversi strumenti della politica 'greca' di Filippo e di Alessandro è ben noto già per il 302, allorché la rifondazione della *συνμαχία*, nell'ispirarsi largamente al modello della lega di Corinto, concede uno spazio speciale al riconoscimento anfizionico, come esplicitamente attestato dalla lettera a Demetrio del suo emissario Adimanto di Lampsaco<sup>2</sup>. Neanche in questo caso sappiamo con certezza se Demetrio agisca *dall'interno* dell'associazione: se, cioè, nel combattere Cassandro e la legittimità della sua posizione in Macedonia egli si serva anche della rivendicazione dei voti anfizionici elargiti «a Filippo e ai suoi discendenti»<sup>3</sup>. Di fatto, la Macedonia è in questo momento nelle mani di Cassandro, del quale, a sua volta, non sappiamo se abbia mai rivendicato il diritto di partecipare all'anfizionia<sup>4</sup>.

È insomma verosimile, ma non espressamente attestato in questi termini, che la *membership* anfizionica, in quanto parte dell'eredità 'dinastica' e in senso lato politica di Filippo e Alessandro, fosse a sua volta oggetto di contesa tra Cassandro e i suoi avversari al controllo della Macedonia, più per il suo valore di legittimazione, evidentemente, che per le sue applicazioni

*analyse critique*, Athènes-Lausanne 1994, n° 18, ll. 4-8, per il 286/5; *FD* III, 1, 479 = MORETTI 1967-76, n° 76 = *CID* IV, 36, in part. ll. 11-18, forse della fase finale della guerra cremonidea). Sulla posizione di Demetrio in Macedonia tra 290 e 289 cfr. anche HAMMOND – WALBANK 1988, 223-5.

1. Condivisibile il richiamo alla prudenza di LEFÈVRE 1998c, 138 e n. 97: il testo non può esser forzato a dimostrare un ingresso degli Etoli nell'anfizionia anteriore alla vittoria sui Galati; quanto a Demetrio, può contare su parecchi alleati all'interno del sinedrio, ma ignoriamo il suo peso effettivo (e, aggiungerei, la sua stessa *presenza* diretta) all'interno di questo in questo momento.

2. *CID* IV, 11: di *ψήφισμα* anfizionico – apparentemente proposto all'Istmo in occasione della fondazione della lega e poi ratificato a Delfi – parlano le ll. 1-2: sull'importante testo, e più in generale sulla lega del 302 come 'riedizione' della lega di Corinto anche nel sapiente e diversificato impiego dell'anfizionia delfica e in generale dei grandi santuari vd. 135-6 n. 3, 193 ss., 222. Un riferimento a Delfi, non semplice da intendere, compare anche nel frammentario testo epigrafico inciso sullo stesso pilastro che reca la lettera di Adimanto e il citato trattato tra Demetrio e gli Etoli, e nel quale l'editore LEFÈVRE 1998c suggerisce dubitativamente di vedere la risposta di Demetrio ad Adimanto (l. 12: *ἐκδικεῖσθαι ἐν τῷ ἐν Δελφοῖς ἱε[ρῶν]*, su cui ancora 135-6, n. 3).

3. Le ipotesi (alternative?) che la lettera di Adimanto trattasse anche di una attribuzione o restituzione a Demetrio dei voti anfizionici concessi a Filippo II e che Adimanto fosse ieromneme di Demetrio nel 302 sono vagliate con prudenza in JACQUEMIN – LAROCHE – LEFÈVRE 1995, 130-1; ancor più cauto LEFÈVRE 1998a, 97-8; sulla questione non si esprimevano né L. ROBERT 1946a, 26-7, né MORETTI 1967-76, *ad* n° 72.

4. L'unica fonte che mette in rapporto, ancorché indiretto, Cassandro e l'anfizionia è Quintil., *inst. or.* V 10, 111-118: al tempo della ricostruzione di Tebe da parte del re macedone (316) i Beoti chiedono ai Tessali la restituzione di un debito a suo tempo condonato da Alessandro, e la questione è sottoposta all'arbitrato anfizionico. Ma, a prescindere dalla molto dubbia storicità dell'*exemplum* (scettici RAEDER 1912, 169-70; BRINGMANN 1995, n° 339; MAGNETTO 1997, n° 6, mentre LEFÈVRE 1998a, 247 ne ricava, quantomeno, informazioni utili in termini di procedura generale), il ruolo di Cassandro nella vicenda non è chiaro: se anche si trattasse di un intervento diretto, non potremmo vedervi un impulso alle funzioni giudiziarie del sinedrio, ma una semplice applicazione di sue competenze tradizionali (cfr. cap. III, 3.2). In ogni caso, non possiamo trarre dal brano di Quintiliano indizi a favore o contro una presenza di Cassandro nell'anfizionia. A favore di un suo interesse a riproporre, tra gli altri motivi-guida della politica di Filippo (e Alessandro), anche quello delfico, almeno in termini di propaganda, stanno forse certi aspetti della sua monetazione (esempi in HEAD 1911<sup>2</sup>, 228).

immediate (anche se Demetrio sembra aver coltivato, al riguardo e come sempre, illusioni più vaste e più ambiziosi progetti)<sup>1</sup>.

D'altra parte, è altrettanto accettabile – sebbene altrettanto incerto in termini di documentazione – che quei due suffragi *esistano* ancora: i rapporti di forza tra gli ἔθνη anfizionici, tra la morte di Alessandro e il 302 (e con ciò veniamo, proseguendo nel nostro cammino a ritroso, al periodo in assoluto più oscuro e problematico), non sembrano lo scenario ideale per un allontanamento *formalmente* imposto ai (re) Macedoni. Da un lato pesano, come abbiamo visto, le considerazioni giuridiche relative alla riammissione dei Focesi, legata a filo doppio all'esclusione macedone e certamente databile ca. 278. Dall'altro – e con ciò torniamo al punto di partenza – la guerra lamiaca era stata certamente accompagnata – e in parte preceduta – da un aggravarsi complessivo delle relazioni *politiche* della Macedonia con Delfi e caratterizzata da una rapida aggregazione, in funzione antimacedone, dei popoli della Grecia centrale in massima parte aderenti all'anfizionia, e al loro fianco aveva visto quegli stessi Etoli che più tardi avrebbero rilevato il controllo del santuario e dell'associazione: ma essa si era conclusa con un ritorno all'ordine, in quelle regioni, che rende del tutto inverosimile, negli anni immediatamente successivi, un rovesciamento dei rapporti di forza tra i popoli che co-gestivano il santuario. Per giunta, la presenza a Delfi di personaggi macedoni o direttamente legati alla Macedonia è forte negli anni successivi alla guerra lamiaca: sebbene si tratti essenzialmente di attività private, che nulla ci dicono della contemporanea composizione dell'anfizionia, l'alto profilo dei personaggi coinvolti fa della loro presenza a Delfi, in qualche misura, un fatto *politico*. Apparentemente, essi continuano a giovare degli ampi spazi aperti alla Macedonia nel santuario dalla politica di Filippo e di Alessandro: e sarebbe difficile conciliare una condizione di questo tipo con una contemporanea, formale esclusione dei loro sovrani dal sinedrio<sup>2</sup>.

---

1. Non è questa la sede per tornare sui diversi aspetti dell'«eredità temenide» inseguiti dai Diadochi (a partire dai tentativi di sposare la sorella di Alessandro e vedova del Molosso Cleopatra: Diod. XX 37, 4) e dagli Antigonidi, almeno al tempo di Filippo V e Perseo (Polyb. V 10, 10; Plut., *Aem.* 12, 9; Paus. VII 7, 5; e cfr. Liv. XXVII 30, 9; XXXII 22, 11: sul tema F.W. WALBANK 1957-79, I, 548; ID., in *Ancient Macedonia*, V, Thessaloniki 1993, 1721-30 [1727 ss.]; ERRINGTON 1976, 145-58). Per la politica di Cassandro (che tentò a sua volta di sposare Cleopatra, e sposò l'altra figlia di Filippo, e sorellastra di Alessandro, Tessalonice) cfr. 193 n. 1. Anche ad Antigono Monoftalmo è attribuito da Diod. XX 37, 4 il tentativo di sposare Cleopatra, mentre non sembra che la propaganda sua e di Demetrio abbia mai insistito sull'esistenza di un reale legame di sangue con gli Argeadi (ERRINGTON 1976, 154 n. 2; CARNEY 1988; WALBANK, in *Ancient Macedonia*, V, cit., 1729).

2. Per i monumenti delfici in onore di Cratero e di Arcone di Pella (e della famiglia di quest'ultimo) cfr. cap. V, I, nrr. 38-41, 47; per personaggi macedoni attivi nel santuario, a vario titolo, nel periodo ca. 320-300 vd. *ibid.* Nel catalogo non è invece inserito, in quanto le sue attività cadono al di fuori dell'arco di tempo considerato, il Prepelao Μακεδών onorato a Delfi con la prossenia e altri onori in SIG<sup>3</sup> 379 = FD III, 4, 409, del 274/3 (arc. Eraclida: sulla cronologia DAUX 1943, 34 [G 6]; BOUSQUET 1989, 266, 269; KNOEPFLER 1995, 157; LEFÈVRE 1995b, 171-2, 185). L'identificazione di Prepelao con un omonimo ufficiale di Cassandro è stata sostenuta spesso, a partire dall'editore del testo BOURGUET («BCH» 35, 1911, 485-6; poi POMTOW *ad* SIG<sup>3</sup> 379; K. ZIEGLER, *Prepelaos*, RE XXII, 2 [1954], 1836-8; OLSHAUSEN 1974, n° 4; TATAKI 1998, 414). È escluso dal catalogo, invece, in quanto non originario della Macedonia un altro personaggio attivo a Delfi negli anni a ridosso della guerra lamiaca e per il quale è stata proposta l'identificazione (comunque incerta) con un altro futuro ufficiale al servizio di Cassandro e poi di Demetrio: Nicodemo figlio di Nicarchida, di Messene, onorato con la prossenia alla fine degli anni '20 (arc. Megacle, SIG<sup>3</sup> 325 = FD III, 4, 7: sulla cronologia DAUX 1943, 20 [E 5]; BOUSQUET 1989, 146, 234-7; sul personaggio, oltre ai commenti nelle raccolte di Pomtow e Colin, vd. MAREK 1984, 173). Che Cassandro sia stato di persona a Delfi, infine, è implicato dal noto aneddoto plutarco (Al. 74, 6) che lo vuole

Molto diversa era la ricostruzione di J. Bousquet, il quale nel notare il citato, vistoso mutamento stilistico-formale nella redazione dei rendiconti delfici dopo il 324/3 («Il s'est passé à la mort d'Alexandre quelque chose qui a fait changer brusquement ces comptes d'écriture, d'intitulé, de formulaire et même de couleur dialectale, a fait abrégé les longues listes de noms propres; un souci d'économie apparaît dans le mode de publication sur pierre»), pensava che proprio la guerra lamiaca, e poi i primi conflitti tra i Diadochi, avessero favorito un netto calo di influenza macedone e una progressiva infiltrazione degli Etolli all'interno degli organismi che amministravano il santuario<sup>1</sup>. Bousquet valorizzava in questo senso sia il mutamento linguistico registrato in questa fase di transizione – alla «*koiné attique*» dei primi conti dei tesoriери subentrano forme dialettali locali, dunque nord-occidentali –, sia l'impiego di formule che anticiperebbero quelle in uso nel periodo etolico: in realtà, la natura frammentaria dei testi contabili di questo periodo e la notevole varietà delle formule impiegate nella registrazione delle diverse voci in *tutte* le epoche per le quali possediamo documentazione epigrafica invitano a maggiore prudenza su questo punto<sup>2</sup>. Assai più notevole sembra il 'silenzio epigrafico', a Delfi, nell'ultimo decennio (?) del IV secolo<sup>3</sup> e nei primi due decenni del III, sul quale lo stesso Bousquet ha richiamato l'attenzione: un silenzio quasi completo, e totale nel campo della documentazione specificamente anfizionica<sup>4</sup>. In un *corpus* epigrafico tanto vasto, si tratta di un *blackout* difficilmente spiegabile in termini di pura accidentalità<sup>5</sup>, tanto più considerando che esso è preceduto e in qualche modo preparato dalla citata fase di transizione nella documentazione contabile e seguito, a sua volta, da un nuovo, lungo *boom* epigrafico quale quello del periodo etolico. Come soprattutto lo studio di F. Lefèvre sull'anfizionia ha mostrato in modo convincente – anche attraverso i nudi, ma eloquentissimi, dati numerici –, neanche quest'ultima è una semplice coincidenza: da un lato le istituzioni delfiche ritrovano efficienza nella presenza di una forte 'tutela

---

terrorizzato da una statua di Alessandro vista all'improvviso (probabilmente, l'effigie del re nella 'Caccia' di Cratero: *infra*, 300 s.): la condizione di Cassandro ἡδη Μακεδόνων βασιλεύοντα καὶ κρατοῦντα τῆς Ἑλλάδος suggerisce di datare l'episodio, con HAMILTON 1969, *ad loc.*, tra il 305 e la fine dell'estate 304, ma l'aneddoto, anche se storico, aggiunge poco al quadro che qui ricostruiamo.

1. BOUSQUET 1989, 234, e cfr. ID. 1957, in part. 494-5, e 1988a, 73-5, 138-9.

2. Per gli aspetti linguistici e formulari vd. in part. BOUSQUET 1988a, 73-5, 138-9, seguito da ARNUSH 2000, 306; cauto sulla possibilità di ricavare conclusioni di grande portata da affinità formali o formulari (come l'impiego delle liste 'abbreviate' di ieromnemoni), che possono essere occasionali o comunque diversamente spiegabili è ora LEFÈVRE 1998a, 107-9.

3. *Supra*, 275 s. per l'incerta cronologia dell'arc. Maimalo, apparentemente il punto cronologicamente più basso documentato, nel IV sec., da testi contabili.

4. Mancano del tutto, per questo periodo, non solo i rendiconti dell'attività di naopi e tesoriери, ma anche, come detto, qualunque documento recante liste di ieromnemoni, i decreti anfizionici, i provvedimenti della stessa βουλή cittadina. Gli unici documenti noti per questo periodo (la cui cronologia interna è, per evidenti ragioni, assai difficile da definire) sono le concessioni (cittadine) di prossenia (*e.g.*, in base alla cronologia attualmente ammessa per gli arconti, *FD* III, 1, 404-411; cfr., orientativamente, MAREK 1984, 221-4). Sulla rilevanza di questo *blackout* nella documentazione delfica e sulle difficoltà di ricostruzione di una griglia cronologica cfr. BOUSQUET 1957, 494; ID. 1989, 233-4, 267; LEFÈVRE 1998a, 136.

5. Non dobbiamo dimenticare mai che lavoriamo *in ogni caso* su una documentazione parziale e sopravvissuta in modo accidentale, i cui isolati silenzi non possono mai costituire i pilastri di una ricostruzione storica di ampio respiro (si vd. ancora l'invito alla prudenza di LEFÈVRE 1998a, 139): in questo caso, però, l'arco di tempo interessato dal (quasi assoluto) silenzio è ampio, e tanto più significativo perché compreso tra due periodi di intensa e ben motivata produzione epigrafica (sul primo dei quali vd. anche cap. III, 4.2).

esterna', dall'altro quest'ultima, proprio per l'alone di illegittimità che la circonda, è massimamente interessata a *esibire* nelle forme più durature e visibili tale efficienza<sup>1</sup>. E tuttavia, sia il modo di esercitare la 'tutela', sia le forme 'pubblicitarie' adottate sono estremamente diverse nella Macedonia di Filippo e di Alessandro e nel κοινόν etolico. Nel caso di quest'ultimo appare più stretto e immediato il legame tra espansione territoriale e gestione dell'anfizionia e, parallelamente, assai minore il rispetto delle forme e tradizioni anfizioniche, via via sempre più decisamente ignorate o trasgredite. Inoltre, per ragioni in parte contingenti (la ricostruzione del tempio di Apollo che aveva imposto, ben prima dell'ingresso di Filippo nel sinedrio, la redazione e pubblicazione di accurati rendiconti di spese e investimenti; la memoria recente dell'occupazione focese, che era stato innanzitutto un attentato alle *finanze* del santuario), l'anfizionia a guida macedone aveva esibito la propria efficienza soprattutto nel campo delle tradizionali competenze amministrative e finanziarie<sup>2</sup>. Nel periodo etolico, viceversa, col venir meno di quelle urgenze, i (non particolarmente abbondanti) testi contabili registrano una pura attività di *routine*, e anche i regolamenti 'interni' relativi al santuario e all'anfizionia non sono più abbondanti che in altri periodi<sup>3</sup>. Fiorisce, invece, l'attività 'internazionale' dell'anfizionia, con la ratifica di trattati, le elargizioni di *asylia*, le onorificenze per stati e sovrani, i riconoscimenti per santuari, feste e associazioni di artisti<sup>4</sup>. E di pari passo procede una tendenza, per così dire, all'autocelebrazione: quasi tutti di età etolica sono, nell'immenso *corpus* dell'epigrafia delfica, i decreti anfizionici in onore di ieromnemoni e altri funzionari interni al santuario, nonché di persone che denunciano abusi e malversazioni a danno degli ἱερὰ χρήματα (come sempre il *nervo* scoperto della gestione 'internazionale' di Delfi)<sup>5</sup>. Mentre così esibisce con insistenza, forse

1. LEFÈVRE 1998a, 123, 136-9; i dati numerici, cui faccio riferimento nelle nn. ss., vengono invece dalle tabelle riepilogative delle varie classi di atti anfizionici (*CID IV*) presentate *ibid.*, 223-6, 278-8. Quanto dicevo nella n. prec. rende inutile ribadire che queste statistiche hanno un valore puramente indicativo.

2. Alle quali sostanzialmente era tornata dopo l'abbandono, da parte di Filippo, del suo impiego politico-diplomatico su più ampia scala, ovvero, essenzialmente, dopo Cheronea (cap. III, 3.5).

3. I testi contabili di III sec., successivi al 280, sono *CID II*, 123-139, un numero assai basso (diciassette) se confrontato con quello dell'era macedone (una sessantina di iscrizioni in poco più di vent'anni, dalla fine della terza guerra sacra alla morte di Alessandro). LEFÈVRE 1998a, 224 censisce da *CID IV* dodici decreti o leggi relativi al santuario, all'anfizionia e alle diverse magistrature competenti: di questi, sette sono di IV sec., tre appartengono alla fase etolica (tutti della seconda metà del III sec.); nessuna delle leggi sacre raccolte in *CID I* è invece successiva alla metà del IV sec..

4. LEFÈVRE 1998a, 223-4 (e cfr. 226-9) raccoglie da *CID IV* ventidue atti anfizionici a carattere 'internazionale' (concessioni di ἀσυλία, copie e/o ratifiche di trattati, richieste di ammissione nell'anfizionia, ecc.): solo uno è di IV sec. (*CID IV*, 7, la richiesta di *membership* avanzata da Messenii e Megalopoliti, più volte citata, qui, nel cap. III), ben tredici sono di età etolica (tutti di III sec.). In una successiva tabella (279) Lefèvre si sofferma, in particolare, sulle concessioni di onori o privilegi a sovrani e stati e sui riconoscimenti per santuari, feste, ecc.: degli undici documenti considerati, uno solo è di IV sec. (si tratta anche in questo caso di *CID IV*, 7), sette sono di età etolica (tutti di III sec.).

5. Degli otto decreti in onore di denunciatori che ci sono pervenuti, solo uno è posteriore al controllo etolico sul santuario (LEFÈVRE 1998a, 224, 280), e ben sei sono degli anni '70 del III sec. (l'invasione galatica aveva evidentemente offerto il «contexte idéal pour des malversations»: *ibid.*, 230; JACQUEMIN 1999, 240); i dieci decreti in onore di personale del santuario sono tutti di età etolica (LEFÈVRE 1998a, 224, 231-2, 280; anzi è da precisare che l'arco di tempo cui essi appartengono è assai ristretto, ca. 260-230, e che ben cinque si riferiscono a una stessa persona [*CID IV*, 56, 58, 59, 60, 62]); dei diciannove decreti anfizionici in onore di ieromnemoni, sedici sono di età etolica (LEFÈVRE 1998a, 225, 232, 281; tendenza simile anche nei decreti in loro onore emessi dalla città [20 su 23]: *ibid.*, 278). La concentrazione di decreti onorari da parte dell'anfizionia è in assoluto – al di

anche «un peu artificiellement»<sup>1</sup>, l'efficienza delle istituzioni anfizioniche, la gestione etolica celebra naturalmente se stessa: e dopo il lungo silenzio tra la morte di Alessandro e l'invasione galatica, ricompaiono le liste (in)complete di ieromnemoni, a certificazione della straripante presenza etolica all'interno del sinedrio; da una certa fase in poi, non è da escludere che la crescente precisione nella compilazione delle rubriche κατὰ ἔθνη, che generalizza l'indicazione della πόλις di provenienza dei delegati, sia anzi un *escamotage* per giustificare la conservazione di voti a dispetto delle perdite territoriali del κοινόν<sup>2</sup>. Anche sul piano delle offerte monumentali, la presenza etolica a Delfi si rivela, a partire dalle dediche che celebrano il successo sui Galati, assai più vistosa e invadente – per così dire, più *visibile* – di quanto non fosse stata quella macedone tra il 346 e la morte di Alessandro: anche in questo gli Etoli proiettano sul loro momento di gloria «l'éclat des victoires des Guerres médiques»<sup>3</sup>.

Se questi sono i toni della presenza etolica a Delfi e nell'anfizionia, diventa dunque difficile seguire Bousquet nel farne risalire occasione e inizio a ridosso della guerra lamiaca, proprio quando, cioè, si manifestano nella documentazione epigrafica dal santuario i primi sintomi di una tendenza al risparmio e di un impoverimento formale – in definitiva, di una rinuncia alla trasparenza – che segna davvero «l'aube des temps nouveaux»<sup>4</sup>, annunciando il successivo e quasi completo *blackout* del trentennio che segue<sup>5</sup>. Per giunta, in quanto particolarmente tenaci nell'opporsi ad Antipatro – ben oltre la resistenza di Atene e degli stessi Tessali –, difficilmente gli Etoli avranno potuto giovarsi (e così presto), a Delfi, della sua vittoria<sup>6</sup>.

là, cioè, di quelli che premiano funzionari o personale 'interni' – fortissima per il periodo in questione (15 su 18; l'unico noto per il IV sec. è *CID* IV, 10, per Aristotele e Callistene: *ibid.*, 225-6, 282). Più varia la distribuzione nelle diverse epoche, tra IV sec. ed età imperiale, dei decreti *cittadini* di prossenia: la produzione di tali documenti in età etolica è comunque fortissima (dati, non completi e in parte da correggere per la cronologia, ma in ogni caso indicativi, in MAREK 1984, 224-35).

1. Così LEFÈVRE 1998a, 123.

2. Lo suggerisce ancora LEFÈVRE 1998a, 113-4, sia pure con estrema prudenza e non escludendo che si tratti di un semplice mutamento formale privo di particolari implicazioni.

3. JACQUEMIN 1999, 86: cfr., per fonti e bibl., *ibid.* 63-4, 189-91, 199, 254-6, 333-5 (nrr. 288-302). L'analisi della distribuzione geografica delle offerte monumentali a partire da questo periodo suggerisce inoltre alla studiosa la constatazione di una globale 'provincializzazione' di Delfi a partire dall'età etolica (78-9). Per i caratteri della presenza monumentale macedone cfr. cap. III, 4.4.

4. Così, nel contesto però della sua interpretazione, lo stesso BOUSQUET 1988a, 75.

5. Bousquet interpretava invece la fase di transizione e parziale *blackout* nella documentazione come periodo di coabitazione per così dire forzata, a Delfi, tra le regolari autorità anfizioniche e gli Etoli, la cui crescente presenza non sarebbe stata ancora regolarizzata (1989, 267-8; in 1957, 494-5 tale convivenza era rappresentata in termini più esplicitamente *conflittuali*: gli Etoli avrebbero «autorisé l'entretien du sanctuaire par les naopes, la collation de proxénies aux visiteurs et bienfaiteurs [...], mais [...] supprimé la publication des actes internationaux, sinon les réunions elles-mêmes d'une Amphictionie sur laquelle ils ne possédaient pas [...] un moyen légal de pression»).

6. Nel prendere le distanze dalla tesi di Bousquet soprattutto nelle sue valutazioni per così dire 'tecniche' (*supra*, 283 n. 2), LEFÈVRE 1998a, 107-8 si dice giustamente poco persuaso dall'unica ipotesi possibile per anticipare alla fine del IV sec. l'ingresso etolico nell'anfizionia: quella, cioè, di una sostituzione di loro rappresentanti a quelli macedoni. Egli richiama anche la notevole indipendenza di fronte agli Etoli che l'anfizionia mostra di avere nel 302, svolgendo un ruolo *ufficiale* e di primo piano nella rifondazione della lega di Corinto (*CID* IV, 11: *supra*, 281 e n. 2). Meno persuasiva appare perciò la sua individuazione di un qualche legame tra la «hostilité plus ou moins déclarée, ou (...) neutralité plus ou moins respectée» nei rapporti Macedonia-anfizionia da Antigono Gonata a Filippo V, da un lato, e la pronta adesione etolica alla guerra lamiaca, dall'altro (98): mi pare che in questo ampio arco di tempo sia necessario individuare, piuttosto, una serie di cesure e di fasi (anche

Se una linea di continuità si può individuare, nella presenza macedone a Delfi, tra l'epocale 324/3 (in cui muore Alessandro e scompaiono dalla documentazione superstita, per oltre quarant'anni, le liste complete di membri dell'anfizionia) e i successivi anni di 'declino epigrafico' nel grande santuario, questa sarà dunque nel segno di un consolidato disinteresse. Se, come sembra, non ci sono gli elementi per negare che i Macedoni conservino i loro suffragi anfizionici dopo la morte di Alessandro e fino all'invasione galatica, se, addirittura, in qualche circostanza la gestione diretta di quei voti o l'assunzione di una più o meno estemporanea 'politica anfizionica' può esser rientrata nel gioco più vasto delle contese dei Diadochi, tutto lascia però pensare che si tratti, rispettivamente, di un privilegio quasi solo teorico e di iniziative occasionali e di breve respiro. Lo stato della documentazione – il lungo e quasi completo *blackout* epigrafico tra la morte di Alessandro e l'avvento degli Etoli – suggerisce la caduta di ogni interesse, da parte dei sovrani di Pella, a esercitare sull'anfizionia quella 'protezione' *routinière*, ma orgogliosa e filologicamente rispettosa delle forme tradizionali, che era stata un capolavoro dell'intelligenza politica di Filippo.

---

'giuridiche') distinte. L'idea di una progressiva 'infiltrazione' etolica a Delfi, e forse di un ingresso nell'anfizionia negli anni a ridosso della morte di Alessandro, è ripresa ora da ARNUSH 2000, nel quadro però di una valutazione fortemente discutibile delle testimonianze epigrafiche (*supra*, 270).



## CAPITOLO V

---

L'ALTRA FACCIA DELLA Μακεδονία



[Σόν κατά, ἀναξ], ἱερὸν τέμ[εν]ος, κλυτότοξε, συνωρίς  
[ἔστεφεν Ἄρχ]ωνος Δελφῖδι κράτα δάφναι,  
[ὄς Βαβυλῶ]γα ἱερὰν κραίνεν χθόνα, πολλὰ δὲ δίωι  
[σύμ ποτε] Ἀλεξάνδρωι στᾶσε τρόπαια δορός,  
[τοῦνε]κά οἱ μορφᾶς γονέων κτίσεν ἠδὲ συναίμων  
[τά]σδε, κλέος δ' ἀρετᾶς Πέλλα σύνοιδε πατρίς.

Iscrizione dedicatoria del monumento offerto dai cittadini di Pella  
al concittadino Arcone, a Delfi (*SEG* 18, 1962, 222 a)

## 1. I RAPPRESENTANTI DEL RE, LE CITTÀ, I PRIVATI: CATALOGO DELLE PRESENZE NOTE

Il catalogo che segue raccoglie le testimonianze note sulle attività di singoli macedoni nei santuari panellenici nel periodo preso in esame: oltre ai rappresentanti del re a Delfi e ai teorodoci di diversi santuari nelle città del regno, oltre, cioè, ai personaggi investiti di cariche pubbliche in rapporto ai centri di culto, sono censiti tutti i personaggi che vi risultano presenti a titolo privato, sia individuale che collettivo (destinatari di decreti onorari; autori di offerte, dediche, contributi a vario titolo; vincitori di competizioni panelleniche; artisti; intellettuali; imprenditori). Si tratta insomma, anche se ovviamente le attività di molte di queste persone si spiegano sulla base dei loro rapporti con i sovrani di Pella, di un censimento della presenza macedone *non dinastica* nei grandi santuari a sud dell'Olimpo.

Le singole voci del catalogo forniscono le informazioni essenziali e la concordanza con i principali repertori prosopografici sulla Macedonia antica: per la raccolta completa delle fonti, più ampia bibliografia sui personaggi e le località censite e una discussione almeno sommaria dei problemi posti dalle diverse testimonianze, rinvio a un mio articolo recentemente pubblicato sullo stesso tema<sup>1</sup>. Per maggiore chiarezza ho adottato qui la stessa numerazione dei lemmi e la stessa organizzazione complessiva del catalogo, sicché personaggi attestati per attività diverse, anche all'interno di uno stesso santuario, sono censiti più volte, sotto le diverse voci che li riguardano. Compaiono nel catalogo, sul modello del contributo prosopografico di A. Tataki *Macedonians Abroad* (Athens 1998) anche persone attive in un santuario in un momento in cui la loro città o regione di provenienza non è direttamente controllata dallo stato macedone: i casi di questo tipo sono segnalati da un asterisco. Sono invece accompagnati da punto interrogativo i lemmi per i quali non è del tutto certa la provenienza delle persone dall'area macedone. Diversamente che nel lavoro della Tataki, sono qui elencate anche le presenze 'collettive' (ad es. i Πίερες di *CID* I, 1), mentre sono esclusi i personaggi

---

1. MARI 2001, da integrare ora, per le località della Calcidica e per le vicende e le istituzioni del κοινόν, con l'ampia ricerca di PSOMA 2001.

della famiglia reale nei casi in cui le loro attività nei grandi santuari assumano uno specifico carattere pubblico-dinastico<sup>1</sup>.

Il limite cronologico basso, in accordo con gli scopi e l'estensione di questa ricerca, è la generazione di Alessandro e dei primi Diadochi: in qualche caso l'impossibilità di datare in modo più preciso documenti di grande interesse, il lento protrarsi nel tempo di attività e progetti legati ai grandi santuari, la difficoltà di identificare con certezza nei personaggi coinvolti uomini in qualche modo legati all'*entourage* del re hanno suggerito di inserire, per maggiore completezza, anche dati probabilmente o certamente successivi, anche di parecchi anni, al 323<sup>2</sup>.

I centri di culto considerati sono Delfi, Olimpia, Istmia, Nemea, Delo ed Epidauro: perché di rango e frequentazione panellenica in primo luogo, e in secondo luogo perché in possesso (sia pure in misura molto diversa) di una documentazione significativa e/o adeguatamente pubblicata; di tutti e sei questi santuari, inoltre, questo studio si è a più riprese occupato per gli aspetti, paralleli eppure distinti, della presenza dinastica macedone. Sono stati invece esclusi dal censimento l'*Amphiaráion* di Oropo, che ha restituito interessanti e precoci testimonianze di frequentazioni macedoni, ma che sarebbe difficile equiparare per prestigio e importanza ai quattro centri di feste della περίοδος (discorso in parte applicabile, *mutatis mutandis*, anche a Eleusi); Dodona, per l'insufficiente quantità di documenti pubblicati che rende impossibile un'analisi sistematica delle eventuali presenze macedoni; Samotracia, infine, dove i primi documenti epigrafici relativi ai frequentatori della πανήγυρις e agli iniziati ai misteri sono di piena età ellenistica<sup>3</sup>.

---

1. Per i Pieri a Delfi cfr. cap. I, 2.1 e *infra*, n° 60. Secondo il criterio indicato, nel catalogo non compare Olimpiade (sulla quale vd. 227 ss., 267 ss. [Delfi]; 255 n. 1 [Dodona]); vi è invece censita Cleopatra (n° 81), figlia della stessa Olimpiade e di Filippo II, che figura in un catalogo di teorodoci da Argo come rappresentante dell'Epiro, in quanto macedone di nascita ma estranea, nel caso specifico, alle attività della casa reale macedone. L'ammiraglio di Alessandro Nearco (n° 37), onorato a Delfi, invece, è compreso nel catalogo in quanto, pur cretese di nascita, si considerava un macedone 'd'adozione'. Del resto, l'assenza degli etnici cittadini e della stessa indicazione Μακεδόνες nel caso degli ieromnemoni e dei tesoriери di Filippo e di Alessandro a Delfi (tutti inseriti anche nel repertorio della Tataki) non permette di escludere anche per qualcuno di loro un'origine non macedone. Il mio catalogo diverge infine dal lavoro della Tataki nella cronologia di molti documenti epigrafici, soprattutto delfici (cfr., nel mio *art. cit.*, le indicazioni bibliografiche alle pp. 196-7 n. 3); i suoi dati sono invece alla base delle indicazioni di STELLA G. MILLER 2000, *passim*.

2. Cfr., e.g., alcuni dei documenti da Delo censiti nell'ultima sezione del catalogo (nrr. 112-119) e il donario di Cratero a Delfi, di fatto realizzato da suo figlio (nrr. 47 e 57).

3. Con attestazione di numerosissime presenze di personaggi macedoni e traci (S.G. COLE 1984, 38 ss., con le tabelle sui μύσται, 43-4, i θεωροί, 49-51, i μύσται ed ἐπόπται, 170-86, il culto degli dei di Samotracia in Tracia e Macedonia, 148-50; M. MARI in S. Ribichini – M. Rocchi – P. Xella [a cura di], *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca*, Colloquio Internazionale, Roma 1999, Roma – CNR 2001, 155-67 [165-6]; ma sui limiti della reale frequentazione panellenica di Dodona e Samotracia vd. *ibid.* e, qui, 200-1).

## DELFI

## A. FUNZIONARI

A1. IEROMNEMONI<sup>1</sup>

**1. Euriloco** (BERVE 1926, II, n° 323; TATAKI 1998, 315): ieromnemone di Filippo nella pilea primaverile del 343 (arc. Cleone: *CID* II, 36, I, l. 23), forse da identificare con l'omonimo inviato di Filippo ad Atene nel 346 (per raccogliere i giuramenti di pace) e comandante dei mercenari in una spedizione contro Eretria nel 342 (II *hyp.* Dem. XIX, 5; Dem. IX 58). A rafforzare questa possibilità sta la presenza in entrambe le missioni, accanto o in alternativa a Euriloco, di Parmenione, che ebbe forse a sua volta un incarico ufficiale a Delfi (n° 13); i due furono compagni anche sotto Alessandro, se l'Euriloco di Iust. XII 6, 14 è lo stesso che fu al servizio di Filippo<sup>2</sup>.

**2. Cleandro** (TATAKI 1998, 341): ieromnemone di Filippo nella pilea primaverile del 343 (arc. Cleone: *CID* II, 36, I, l. 24). Il nome, relativamente comune, è noto per due ufficiali di Alessandro, un comandante degli arcieri il cui nome è forse da correggere in Κλέαρχος e il comandante dei mercenari protagonista dell'esecuzione di Parmenione (TATAKI 1998, 195-6; BERVE 1926, II, nrr. 422-3; HECKEL 1992, 336-7, 340): un'identificazione dello ieromnemone con uno dei due sembra azzardata.

**3. Pitone** (TATAKI 1998, 424): ieromnemone di Filippo nelle pilee primaverile e autunnale del 342 (arconti Cherola e Pitagora: *CID* II, 36, II, ll. 14 e 35), probabilmente da identificare con Pitone di Bisanzio, inviato di Filippo ad Atene nel 343 (Aesch. II 125; [Dem.] VII 20; 23; Dem. XVIII 136; Diod. XVI 85, 3-4; Plut., *Demosth.* 9, 1), piuttosto che con Pitone di Eno, altro collaboratore di Filippo noto per aver ucciso il re trace Coti e per aver ricevuto onori ad Atene (Dem. XXIII 119; 127; 163). L'antroponimo, poco comune, non è mai attestato in Macedonia in quest'epoca<sup>3</sup>.

**4. ?** (TATAKI 1998, 464): ieromnemone di Filippo nella pilea primaverile del 342 (arc. Cherola: *CID* II, 36, II, l. 13). Del nome si legge soltanto la desinenza -ov.

**5. Teodoro** (BERVE 1926, II, n° 362; TATAKI 1998, 325): ieromnemone di Filippo nella pilea autunnale del 342 (arc. Pitagora), nella pilea primaverile del 340 (Aristonimo), nel

1. I personaggi qui censiti compaiono nei testi epigrafici senza patronimico (conformemente agli usi del santuario in questo periodo: cfr. LEFÈVRE 1998a, 23, per i mutamenti successivi nel formulario) né etnico cittadino (cfr. cap. III, 2.3.2; cap. V, 2). Potrebbe in teoria trattarsi di personaggi non macedoni di origine (cfr. il caso di Cherone di Megalopoli, di cui una dubbia tradizione fa l'inviato di Filippo presso l'oracolo, e ovviamente escluso da questo catalogo: 139 n. 3): ma sembra poco probabile. Erroneo l'inserimento tra i personaggi macedoni, in TATAKI 1998, 122, di Eudamo di Metone, registrato come ieromnemone in *CID* II, 69, ll. 24-25; 86, l. 18: si tratta infatti di un rappresentante di Metone in Magnesia (cfr. quanto la stessa Tataki osserva *ibid.*, 507). Nei lemmi che seguono sono riportate solo le attestazioni sicure del nome dei diversi personaggi: per un esame completo delle testimonianze integrate o discusse rinvio ai corrispondenti lemmi in MARI 2001.

2. Il nome è comunque attestato altre volte per personaggi dell'*entourage* di Alessandro: BERVE ne distingueva tre (1926, II, nrr. 322-4). ROBERTSON 1978, 64-5, in una discutibile interpretazione della tradizione letteraria sulla prima guerra sacra (cfr. cap. III, 4.2), suggeriva che il generale tessalo Euriloco cui viene attribuito un ruolo-chiave in quella vicenda sia, come la guerra stessa, un'invenzione della propaganda filomacedone, e, in particolare, un omaggio all'omonimo personaggio dello *staff* di Filippo, al quale lo studioso attribuiva per giunta un'origine tessala altrimenti non attestata.

3. Si vd. gli indici di TATAKI 1998. L'identificazione dello ieromnemone con Pitone di Bisanzio, suggerita da BOUSQUET 1989, 36, è considerata pressoché certa da LEFÈVRE 1998a, 95.

339/8 [?] (Etimonda), nella pilea autunnale del 337 (arc. Paleo)<sup>1</sup>. La possibile identificazione con omonimi noti dall'*entourage* di Alessandro è sconsigliata dalla notevole diffusione del nome; la più valida alternativa possibile (comunque incerta) è quella di identificare lo ieromnemone con il Teodoro di Aretusa prosseno a Delfi in anni non lontani, prima che la sua città fosse assorbita nello stato macedone (n° 27\*).

**6. Eperato** (TATAKI 1998, 307): ieromnemone di Filippo nella pilea autunnale del 341 (arc. Aristonimo: *CID* II, 43, l. 17).

**7. Callicle** (TATAKI 1998, 336): ieromnemone di Filippo nella pilea autunnale del 341 (arc. Aristonimo: *CID* II, 43, l. 17). Richiosa l'identificazione con l'omonimo imprenditore, di provenienza ignota, registrato in un testo contabile delfico in epoca posteriore al completamento dei lavori al tempio di Apollo e alla morte di Alessandro (*CID* II, 113, ll. 14, 17).

**8. Nicanore** (BERVE 1926, II, nrr. 555-557; TATAKI 1998, 380): ieromnemone di Filippo e poi di Alessandro, attestato più volte in testi databili tra la pilea primaverile del 340 (arc. Aristonimo) e l'arcontato di Damocrate, 333/2 (le testimonianze certe sono *CID* II, 43, l. 42; 74, I, l. 32; 74, II, ll. 22-23; 82, l. 19). L'estrema diffusione del nome e l'assenza di etnico cittadino rendono problematica l'identificazione con uno degli omonimi noti dall'*entourage* di Alessandro, e in particolare quella, più volte proposta, con il latore del διάγραμμα sul richiamo degli esuli alle Olimpie del 324 (n° 69).

**9. Euticrate** (BERVE 1926, II, n° 314; TATAKI 1998, 135, 312): ieromnemone di Filippo, poi di Alessandro, in una serie di documenti datati tra la pilea primaverile del 336 (arc. Paleo) e quella autunnale del 329 (arc. Batillo: *CID* II, 69, ll. 19-20; 74, II, l. 23; 76, I, l. 18; 82, l. 19<sup>2</sup>). Suggestiva, anche se incerta, l'identificazione con l'ipparco di Olinto che consegnò la città a Filippo, e difensore dei Delii nella vertenza con Atene per l'amministrazione dei santuari dell'isola, vinta da Atene, per arbitrato anfizionico, nel 344/3 (?) (Dem. VIII 40; XVIII 134-136; XIX 342; Hyper. fr. 76 BLASS-JENSEN<sup>3</sup>; Diod. XVI 53, 2; [Plut.], *Vit. X orat.*, *Aesch.*, 840 E; *Hyper.*, 850 A: cfr. cap. III, 3.2).

**10. Filosseno** (BERVE 1926, II, n° 796; TATAKI 1998, 453): ieromnemone di Alessandro nella pilea primaverile del 335 (arc. Dione: *CID* II, 76, I, l. 18). Possibile l'identificazione con un Filosseno onorato a Eretria come prosseno ed evergete (*IG* XII, 9, 222); più complesso l'eventuale rapporto con gli omonimi noti nell'*entourage* di Alessandro (e di questi tra loro). Di nessuno di questi è nota la patria o il patronimico, e le funzioni attribuite loro sono assai varie: alcuni studiosi hanno così ammesso l'esistenza di almeno due o tre omonimi (tra i quali sarebbe naturalmente impossibile scegliere con chi eventualmente identificare il nostro), altri hanno invece ridotto tutti gli omonimi – ieromnemone compreso – a un solo personaggio<sup>3</sup>. Particolarmente suggestiva è la proposta di P. Moraux di identificare lo ieromnemone, oltre che con uno dei personaggi dello *staff* di Alessandro, con il Filosseno citato da Diog. Laert. V 27 tra i corrispondenti di Aristotele, accanto a personaggi per lo più legati alla corte macedone. Moraux ricordava le attività di Aristotele negli archivi delfici (qui n° 65): Filosseno potrebbe

1. I testi sono *CID* II, 36, II, l. 36; 43, l. 42; 44, l. 6, con il nome integrato completamente; 74, I, l. 32, integrato come [? Θε]ο[δώρα]. La cronologia di Etimonda e l'identificazione dell'arconte delfico del 339/8 sono in realtà problematiche: cfr. BOUSQUET 1989, 7; MARCHETTI 1998.

2. Anche in questo caso cito solo le attestazioni interamente o parzialmente leggibili.

3. In questo senso F. GUIZZI, «RFIC» 120 (1992), 411-21 (417 ss.), cui rinvio per la presentazione completa delle fonti e la discussione della bibl. prec.

avervi contribuito in virtù della carica che ricopriva nel santuario<sup>1</sup>. La cronologia delle presenze dello ieromnemone Filosseno nel santuario non contrasta con l'ipotesi: d'altra parte, i problemi sollevati dalla tradizione sull'epistolario aristotelico impongono prudenza.

**11. Archepoli** (BERVE 1926, II, n° 160; TATAKI 1998, 270): ieromnemone di Alessandro attestato in numerosi documenti databili tra la pila autunnale del 331 (arc. Timea) e quella primaverile del 325 (arc. Carisseno: *CID* II, 86, l. 8; 69, l. 20; 89, l. 7; 71, l. 42; 94, l. 3; 97, l. 57; 32, l. 43)<sup>2</sup>. Insieme ad Agippo, suo collega come ieromnemone (probabilmente anche in quel momento), consegna un'offerta al santuario (n° 21). La cronologia delle sue presenze a Delfi esclude la possibilità di un'identificazione con l'Archepoli coinvolto nell'affare di Filota nel 330 e verosimilmente condannato a morte in quell'occasione (Q. Curt. VI 7, 15; 11, 38; BERVE 1926, II, n° 161).

**12. Agippo** (BERVE 1926, II, n° 14; TATAKI 1998, 219): ieromnemone di Alessandro nella pila primaverile del 325 (arc. Carisseno: *CID* II, 32, l. 43; 99 B, l. 14); per anni precedenti la sua presenza accanto ad Archepoli (n° 11) è solo ipotetica. I due compaiono insieme nell'aut. 325 come latori di un'offerta al santuario (n° 22)<sup>3</sup>.

## A2. PILAGORI

**13. Parmenione figlio di Filota** (BERVE 1926, II, n° 606; HECKEL 1992, 13-23; TATAKI 1998, 397): che il generale di Filippo e di Alessandro sia stato pilagoro a Delfi è forse suggerito da Lib., *decl.* XVII 12. Anche se la notizia in sé potrebbe accordarsi, in termini generali, con il profilo eclettico (politico-diplomatico oltre che militare) della carriera di Parmenione<sup>4</sup>, Libanio sembra avere in mente, piuttosto, un retorico confronto con le attività a Delfi del 'filomacedone' Eschine: né ci sono conferme di una qualsiasi attività di Parmenione a Delfi in altre fonti.

## A3. NAOPI<sup>5</sup>

**14. Timanorida figlio di Cordipione** (TATAKI 1998, 440): naopo nell'aut. 346 (arc. Damosseno: *CID* II, 31, l. 74); nell'aut. 336 (arc. Dione: 75, II, l. 42); nell'aut. 334 (arc. Damocare: *CID* II, 79 A, I, ll. 10-11); nell'aut. 327 (arc. Cafi: 97, l. 29); nella prim. 325 (arc. Carisseno: 32, ll. 31, 40<sup>6</sup>). In quest'ultimo caso è tra i naopi incaricati di una particolare funzione archivistico-contabile (l. 39: ἐπὶ τοῖς ζυγάστροις ἐφεστάκειν καὶ τὰ ἔργα); è

1. MORAUX 1951, 140-1 (cfr., in BERVE 1926, II, i nrr. 795-796); in generale sugli ieromnemoni come depositari delle informazioni utili alla composizione dell'opera di Aristotele cfr. W.K. PRITCHETT, *Greek Archives, Cults, and Topography*, Amsterdam 1996, 31-3.

2. Al solito non riporto qui i documenti di anni intermedi a quelli dei testi citati, in cui il nome di Archepoli è integrabile con buon margine di sicurezza.

3. Inesatto, nella Tataki, il riferimento ad Agippo come «ieromnemone e tesoriere» di Alessandro: non è chiaro se la studiosa gli attribuisca una funzione di «tesoriere» in relazione alla citata operazione di consegna di un'offerta al santuario: in tal caso si tratta di una definizione imprecisa, e che andrebbe in ogni caso estesa ad Archepoli.

4. E di altri personaggi dello *staff* di Filippo: cfr. al n° 1 per le collaborazioni di Parmenione con Euriloco, forse da identificare a sua volta con uno ieromnemone di Filippo a Delfi.

5. Nei testi delfici, i personaggi sono accompagnati dall'indicazione Μακεδών, senza etnico cittadino (cfr. cap. III, 2.3.2 e al par. sg.).

6. In altri documenti il nome è integrato: cfr. ancora MARI 2001, n° 14.

l'unico caso in cui un macedone risulta investito di un ruolo specifico all'interno della commissione: nessuno di loro compare mai fra i προστάται.

**15. Filippo** (TATAKI 1998, 446): naopo nell'aut. 346 (arc. Damosseño: *CID* II 31, l. 74). L'assenza di patronimico e la notevole diffusione del nome<sup>1</sup> rendono velleitario ogni tentativo di stabilire l'identità del personaggio: del tutto superate, in particolare, le ipotesi di identificazione con il re Filippo II<sup>2</sup>, soprattutto tenendo presente il carattere strettamente tecnico (e non onorifico) della carica<sup>3</sup>.

**16. Leone figlio di Egesandro** (TATAKI 1998, 355): naopo nell'aut. 327 (arc. Cafi: *CID* II, 97, l. 30). È esclusa l'identificazione con lo storico Leone di Bisanzio, autore fra l'altro di una monografia sulla guerra sacra (?) e allievo di Platone e di Aristotele: il padre di questi si chiamava infatti a sua volta Leone (Suid., s.v. Λέων, Λέοντος, Βυζάντιος = *FGrHist* 132 T 1).

#### A4. TESORIERI<sup>4</sup>

**17. ?** (TATAKI 1998, 462): tesoriere di Filippo nella pilea autunnale del 337 (arc. Paleo: *CID* II, 74, I, l. 43); del suo nome è leggibile solo la terminazione -με[ν]ο[ς]; l'eventuale patronimico è illeggibile.

**18. ? figlio di Frinione** (TATAKI 1998, 457): tesoriere di Filippo nella pilea autunnale del 337 (arc. Paleo: *CID* II, 74, I, ll. 43-44); del nome si legge solo .ΟΣ.Ε.Ο.. (l. 44).

#### A5. INCARICATI DI ALTRI COMPITI A CARATTERE PUBBLICO

**19. Aminta** (BERVE 1926, II, n° 59; HECKEL 1992, 352-3; TATAKI 1998, 234): rappresentante di Filippo nell'ambasceria inviata a Tebe nel 339/8, durante la guerra contro Anfissa, a chiedere la consegna ai Locresi di Nicea, presidiata dai Tebani (Marsyas, *FGrHist* 135-6 F 20, ap. Plut., *Demosth.* 18, 2)<sup>5</sup>. Le fonti non attribuiscono espressamente alla delegazione un carattere anfizionico, ma menzionano il δόγμα τῶν Ἀμφικτυόνων cui essa fa risalire le proprie rivendicazioni, e la dicono composta nella quasi totalità da rappresentanti di ἔθνη anfizionici (tra questi, i tessali sono i futuri ieromnemoni Daoco e Trasideo). Nulla è noto di Aminta, e l'alta frequenza del nome<sup>6</sup> rende velleitaria ogni proposta di identificazione (cfr. quella, suggerita da Berve, con il figlio di Arrabeo, originario della Lincestide, alto ufficiale di Alessandro, o quella con il figlio di Perdicca III, nipote di Filippo e teoricamente erede al trono [HAMMOND – GRIFFITH 1979, 704]).

**20. Clearco** (BERVE 1926, II, nrr. 424-425; HECKEL 1992, 336, 340; TATAKI 1998, 341-2): l'altro esponente macedone nella delegazione di cui al n° prec. (sempre da Marsyas, *FGrHist* 135-6 F 20). Anche nel suo caso mancano elementi certi per un'identificazione: nell'*entourage*

1. Cfr., oltre a BERVE 1926, II, nrr. 774-789 e TATAKI 1998, 161, 198, 445-51, HOFFMANN 1906, 133-4; RUSSU 1938, 115, 119, 133, 219-20; KALLÉRIS 1954-76, I, 293 e n. 1.

2. In POMTOW *ad SIG*<sup>3</sup> 221 e 241 B, n. 48; HILLER VON GAERTRINGEN, indici di *SIG*<sup>3</sup>, vol. IV, 117; WÜST 1938, 85 n. 3; ma ancora in PRESTIANNI GIALLOMBARDO 1975, 13.

3. *Supra*, 110 ss., 127 ss., 153 s.

4. Come gli ieromnemoni, i tesoriere macedoni sono indicati nei documenti delfici come inviati 'del re' e senza etnico cittadino (cfr. cap. III, 2.3.2; 3.5). In TATAKI 1998 sono erroneamente classificati come tesoriere Agippo (219: qui n° 12) e Damotele di Olinto (132: qui n° 64).

5. *Supra*, 151.

6. Cfr. BERVE 1926, II, nrr. 56-65; HOFFMANN, 133-4; nella prosopografia generale della Tataki compaiono una quarantina di personaggi con questo nome.



di Alessandro, peraltro, entrambi i personaggi noti con questo nome si prestano a possibili confusioni con Κλέανδρος<sup>1</sup>.

**21. Archepoli** (BERVE 1926, II, n° 160; TATAKI 1998, 270): ieromnemone di Alessandro in più occasioni (n° 11), è latore di un'offerta in denaro di 5 talenti d'argento eginetico nella pilea autunnale del 325 (arc. Achemene: *CID* II, 100, II, l. 10), insieme ad Agippo (n° 22). I due sono designati non come inviati «di Alessandro» ma semplicemente come Μακεδόνες: l'ammontare dell'offerta ne fa escludere il carattere privato, e tuttavia non è dimostrabile che essa venga dal κοινόν macedone, dai Μακεδόνες come entità collettiva, come sarà in età ellenistica a Delo e a Samotracia<sup>2</sup>.

**22. Agippo** (BERVE 1926, II, n° 14; TATAKI 1998, 219): ieromnemone di Alessandro almeno nella prim. 325 (n° 12), compare accanto ad Archepoli, suo collega anche come ieromnemone, quale latore dell'offerta al santuario nell'aut. 325 di cui al n° 21.

## B. DESTINATARI DI ONORI

### B1. DA PARTE DELL'ANFIZIONIA

**23. Aristotele figlio di Nicomaco, di Stagira** (BERVE 1926, II, n° 135; TATAKI 1998, 175<sup>3</sup>): onorato a Delfi con Callistene (n° 24) per un πίναξ sulla storia dei giochi pitici. Il decreto (ora *CID* IV, 10) è anfizionico, come mostra l'allusione ai tesoriери (appunto anfizionici) e il fatto che l'incisione del πίναξ e i pagamenti relativi siano menzionati in testi della contabilità anfizionica. Il testo, dal quale manca il nome dell'arconte, non è databile *ad annum*: ma la menzione dei ταμίαι impone di scendere a dopo il 337/6, mentre il 334 vale da *terminus ante quem*, se Callistene si unì fin dall'inizio alla spedizione di Alessandro in Asia<sup>4</sup>. L'incisione su stele della Πυθιονικῶν ἀναγραφή e i relativi pagamenti si protrassero almeno fino al 324/3, stando alle registrazioni epigrafiche<sup>5</sup>. La tradizione letteraria conosce l'opera, che attribuisce al solo Aristotele (Plut., *Sol.* 11, 1; Diog. Laert. V 26, che gli assegna inoltre un catalogo di olimpionici<sup>6</sup>), nonché la revoca degli onori delfici al filosofo dopo la morte di Alessandro (Ael., *var. hist.* XIV 1 = Arist., fr. 666 ROSE)<sup>7</sup>. Nella prima parte del decreto delfico, perduta, è integrato per Aristotele l'etnico Σταγυρίτης (sul destino della città dopo la distruzione ad opera di Filippo cfr. al n° 99\*; per le attività di Aristotele a Delfi nrr. 56 e 65; per l'eventuale collaborazione con lo ieromnemone Filosseno n° 10).

**24. Callistene figlio di Damotimo, di Olinto** (BERVE 1926, II, n° 408; TATAKI 1998, 138): onorato a Delfi insieme al maestro Aristotele (cfr. n° 23). Solo il decreto onorario menziona il contributo di Callistene all'opera sui vincitori delle Pitiche<sup>8</sup>: A.B. Bosworth ha suggerito che essa sia stata realizzata in realtà in gran parte da Callistene, completata da Aristotele dopo la

1. Cfr. i luoghi citati di Berve ed Heckel.

2. Cfr. 111 ss., 226 s., con bibl.

3. Ult. bibl., almeno per le attività del filosofo a Delfi, *supra*, 165 ss., e in MARI 2001, n° 23.

4. LEFÈVRE 1998a, 225 e 313 fa valere solo il *terminus ante quem* della morte di Callistene (327), proponendo in via ipotetica una datazione del decreto a ca. il 330; cfr. ora ID. *ad CID* IV, 10.

5. *CID* II, 97, ll. 42-43; 98 B, l. 5; 99 A, ll. 9-10; 102, l, ll. 44-45.

6. Sul rapporto tra queste diverse notizie e sui contenuti e il significato dell'attività di Aristotele e Callistene a Delfi vd. ancora 165 ss.

7. *Supra*, 269 s.: non si può peraltro escludere che in questo caso il riferimento sia a onorificenze elargite dalla città (prossenia etc.).

8. Sui contenuti esatti dell'opera vd. ancora 168 s.

partenza del nipote per l'Asia e sia rimasta poi legata, nelle fonti letterarie, al nome più illustre<sup>1</sup>. Nella prima parte del decreto, perduta, è integrato per Callistene l'etnico Ὀλύμθιος: da altre fonti è noto che l'etnico sopravvisse alla distruzione della città ad opera di Filippo nel 348 (cfr. ai nrr. 64 e 92\*; sulle attività di Callistene a Delfi cfr. n° 66).

## B2. DA PARTE DELLA CITTÀ DI DELFI<sup>2</sup>

**25\*. Apollodoro, di Mende** (TATAKI 1998, 120): onorato insieme ad almeno un fratello (n° 26\*) con la prossenia e altri onori (FD III, 1, 438 = VATIN 1981, 433-40 = SEG 31, 1981, 557). Del patronimico resta la desinenza -ος; i personaggi sono detti Μενδαίοις. In base alla paleografia e al formulario, Vatin datava il testo agli inizi del IV sec.<sup>3</sup>: si tratterebbe così di uno dei più antichi decreti delfici di prossenia. Mende, colonia eretriesa sulla costa occidentale della penisola calcidica della Pallene, è in questo momento indipendente sia dallo stato macedone, sia dalla lega calcidica, cui aderirà più tardi. Conserverà però uno *status* autonomo anche dopo la liquidazione del κοινόν; dopo aver contribuito al sinecismo di Cassandrea, resterà in vita come sua κώμη<sup>4</sup>. Vatin proponeva una lettura unitaria del decreto onorario e della firma d'artista, che compaiono sulla faccia anteriore della base ([... ..] ἐ]ποίη Αἰγίνα), e della dedica incisa sulla superficie superiore di questa (risp. FD III, 1, 438 e 500): egli interpretava quest'ultima come dedica dei [Μενδ]αῖοι ad Apollo delfico, databile a inizi V sec. (n° 54\*), e riteneva che Apollodoro e suo fratello (o i suoi fratelli) avessero fatto incidere il decreto che li riguardava, come altri prosseni, sul monumento offerto dai loro concittadini. Questa ipotesi rialza notevolmente la presenza della città a Delfi, e aggiunge una testimonianza interessante della sua varietà e continuità (cfr. nrr. 54\* e, per Olimpia, 70\*, 73\* [?], 75\* [?]).

**26\*. Age-, di Mende** (TATAKI 1998, 120, 122): fratello del precedente, onorato nel medesimo decreto. Il testo conservato non permette di stabilire con certezza quanti fossero i fratelli onorati insieme ad Apollodoro<sup>5</sup>. Di fatto sono leggibili solo il nome di quest'ultimo, l'inizio del nome successivo (Αγε-), la parte finale del patronimico (-ος) e le parole παισί, Μενδαίοις.

1. BOSWORTH 1970.

2. Tra i *próxenoi* di questa sezione compaiono due personaggi cui è verosimilmente attribuita anche la θεωροδοκία (o θεαροδοκία), i due cittadini di Aretusa di cui ai nrr. 27\* e 45 (FD III, 1, 396, ll. 6-7; 186, l. 7): stando alle conclusioni generali indicate da P. PERLMAN 2000, 20-9, è da ritenere che essi vengano onorati appunto per aver prestato servizio come teorodoci del santuario. Non ho tuttavia dedicato loro una sezione specifica del catalogo. Non ho tenuto conto, inoltre, della possibilità di identificare in Poliperconte figlio di Simmia, generale di Alessandro e futuro protagonista dell'età dei Diadochi (BERVE 1926, n° 654; HECKEL 1992, 188 ss.; TATAKI 1998, 213), il destinatario di un decreto delfico di prossenia datato con l'arc. Sarpedonte (338/7? 335/4?), della cui formula onomastica si legge soltanto [...<sup>5</sup>..Σι]μμίου Μ[...<sup>+6</sup>...]: l'editore BOUSQUET (1957, 489-90, cfr. SEG 17, 1960, 230) considerava solo l'ipotesi – plausibile quanto altre – di leggervi l'etnico Μ[ακεδό]νι; l'identificazione con Poliperconte è presentata come quasi certa da ARNUSH 2000, 300-1, ma ovviamente non lo è, anche se il suggerimento è seducente.

3. Non ne tiene conto MAREK 1984, 233, che colloca il testo tra quelli di datazione incerta, tra III e II sec.

4. B. LENK, *Mende*, n° 1, RE XV, 1 (1931), 777-9; ZÄHRNT 1971, 29-30, 34-43, 50-1, 58-68, 81-2, 102-4, 108-9, 117, 200-3; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 372; ΠΑΠΑΖΟΓΛΟΥ 1988, 427-9; HATZOPOULOS 1996a, I, 121, 199-200.

5. BOURGUET 1929, 260 calcolava nella parte perduta del testo lo spazio per due nomi oltre quello di Apollodoro.

**27\*. Teodoro figlio di -dico, di Aretusa «in Tracia»** (Ἀ[ρ]εθουσίω[ι] ἀπὸ Θρακίας) (TATAKI 1998, 69): onorato con la prossenia e onori connessi, la cui sequenza è stata variamente ricostruita (*FD* III, 1, 396 = *SIG*<sup>3</sup> 268 G). Con l'editore Perdrizet<sup>1</sup>, il testo è stato datato in una fase in cui Aretusa non appartiene alla Macedonia, prima dell'altro decreto delfico in onore di Polidamante Ἐρεθούσιος Μακεδών (n° 45): dunque attorno alla metà del IV sec. o poco prima (nel 360 Aretusa figura come città indipendente nella lista dei teorodoci di Epidaurò [n° 94\*]<sup>2</sup>). Aretusa, nella Migdonia orientale, a est del lago Bolbe, diventa macedone con Filippo II dopo esserlo stata, forse, al tempo di Alessandro I, probabilmente senza aver mai aderito alla lega calcidica<sup>3</sup>. G. Daux<sup>4</sup> suggeriva che Teodoro fosse uno degli Ἀρεθούσιοι registrati in *IG* II<sup>2</sup>, 1437, l. 18 per l'offerta di una corona ad Atene nel 354/3, ponendo nella stessa circostanza anche il viaggio a Delfi; suggestiva, e ugualmente non dimostrabile, è la possibilità di un'identificazione con l'omonimo ieromneme di Filippo (n° 5): in tal caso, le attività private di Teodoro a Delfi precederebbero di qualche anno l'esercizio della funzione pubblica nel santuario.

**28. Eveneto, di Anfipoli** (PAPASTAVRU 1936, 87 [n° 39], 99; TATAKI 1998, 52) onorato con prossenia e onori connessi; del patronimico è leggibile -γος, forse [Ἀρίστω]γος (*SIG*<sup>3</sup> 268 F = *FD* III, 4, 391). Il testo definisce il personaggio «macedone di Anfipoli» (Μακεδ[ό]νι ἐξ Ἀμφιπόλεως), ma non è databile con esattezza per la caduta dell'indicazione arcontale: ma l'identificazione di Eveneto con un omonimo sacerdote di Asclepio, magistrato eponimo di Anfipoli, noto da un atto di vendita da quest'ultima città, e la datazione di quest'ultimo documento alla metà circa del IV sec. sono state rilanciate in modo convincente da M.B. Hatzopoulos<sup>5</sup>. Se così è, dal momento che la formula impiegata dall'iscrizione delfica sembra implicare la piena integrazione di Anfipoli allo stato macedone, dobbiamo concludere che tale condizione si realizza subito dopo la conquista<sup>6</sup>.

**29\*. [Timoc]rate figlio di Timandro, di Filippi** (TATAKI 1998, 167): onorato insieme ai quattro fratelli (nrr. 30\*-33\*) con prossenia e onori connessi (PERDRIZET 1897, 108-10 = *SIG*<sup>3</sup> 267 A; il nome del personaggio è parzialmente leggibile alla l. 1: [Τιμοκ]ράτει). La definizione di Φίλι[ππεῦσι] (ll. 3-4) dà come *terminus post quem* la rifondazione di Crenides da parte di Filippo II nel 356, ed è l'unica indicazione cronologica concreta: l'assenza dell'indicazione Μακεδόσι, infatti, ritorna nelle testimonianze di età pre-romana, a indicare uno statuto di città non direttamente annessa allo stato macedone che Filippi conservò a lungo<sup>7</sup>; d'altra parte, i riscontri prosopografici per i cinque fratelli e per il padre sono incerti. Per Timandro, l'ipotesi di identificazione più suggestiva è quella con il teorodoco di Dato-Crenides, la futura Filippi, presso il santuario di Epidaurò nel 360/59 (n° 106\*). La proposta

1. 1897, 106.

2. Il riscontro era già in PAPAZOGLU 1988, 222, che riteneva i due testi più o meno contemporanei.

3. Cfr. ZAHRT 1971, 102-3, 160-1; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 193-4, 359, 367 n. 2; HATZOPOULOS 1996a, I, 190-2. Di adesione di Aretusa al κοινόν in data successiva al testo delfico, ovvero, a suo parere, nel 360 ca., parlava KAHRSTEDT 1953b, 103.

4. «BCH» 102 (1978), 591-627 (599).

5. 1991a, VI, 33-8, con bibl. prec.; cfr. anche *SEG* 41, 1991, 560; MARI 2001, n° 28.

6. Sul problema generale anche KAHRSTEDT 1953b, 106; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 351-6; HATZOPOULOS 1991a, 74-84; ID. 1996a, I, 141, 160-1, 181-4, 391.

7. COLLART 1937, 161 ss.; KAHRSTEDT 1953b, 105-6; HAMMOND – GRIFFITH 1979, 358-61; BENGTSO 1954-55, 462-3; HATZOPOULOS 1993b, 581-2; ID. 1996a, I, 159-65, 205.

di datazione del decreto allo stesso anno 346 dell'avvento di Filippo II a Delfi (Pomtow *ad SIG<sup>3</sup> 267 A*), infine, non è ulteriormente motivata.

**30\*. Sosicrate figlio di Timandro, di Filippi** (TATAKI 1998, 166): cfr. n° 29\*.

**31\*. [Sost]jene figlio di Timandro, di Filippi** (TATAKI 1998, 166): cfr. n° 29\*. Il nome è in parte integrato (l. 2: [Σωσθ]ένει), e particolarmente dubbia risulta dunque l'identificazione con il generale che ottenne i pieni poteri in Macedonia nel 279, durante l'assalto dei Galati e dopo la deposizione di Antipatro Etesia, e morì probabilmente nel 277 (Iust. XXIV 5, 12 – 6, 2; Diod. XXII 9). Tale identificazione imporrebbe di abbassare notevolmente la cronologia del nostro decreto.

**32\*. Socrate figlio di Timandro, di Filippi** (TATAKI 1998, 166): cfr. n° 29\*.

**33\*. Timoc[le] figlio di Timandro, di Filippi** (TATAKI 1998, 167): cfr. n° 29\* (ll. 2-3: Τιμοκ[λεῖ]).

**34. ?, di Pella** (TATAKI 1998, 162): onorato insieme ad almeno un concittadino (n° 35) con prossenia e onori connessi (PERDRIZET 1897, 104-5 = *SIG<sup>3</sup> 267 B*). Si legge solo l'indicazione Μακε[δόσι ἐκ] Π[έλλ]λης (ll. 1-2), sicché non si possono determinare nome e numero dei personaggi, ed eventuale parentela; un'esatta datazione è impedita dalla perdita dell'indicazione arcontale: il testo è probabilmente da porre durante il regno di Filippo o quello di Alessandro, o al più tardi nella prima età ellenistica; anche in questo caso la datazione al 346 proposta da Pomtow (cfr. al n° 29\*) non è motivata.

**35. ?, di Pella** (TATAKI 1998, 162): onorato insieme ad almeno un concittadino con prossenia e onori connessi (cfr. n° 34).

**36. Eud- figlio di [Ar]chino, macedone** (TATAKI 1998, 312): già prosseno ed evergete, riceve nuovi onori, secondo una prassi ben nota a Delfi (PERDRIZET 1897, 105 = BOUSQUET, «BCH» 70, 1946, 38 n. 2 = *SIG<sup>3</sup> 267 C*). La formula onomastica leggibile alle ll. 2-3 è Εὐδ[ ca. 6 Ἀρ]χίνου Μακεδόνι; non è precisata la città di provenienza, ed è impossibile datare con esattezza il testo per assenza dell'indicazione arcontale: l'ambito più probabile, forse da allargare, è il terzo quarto del IV sec.

**37. [N]earco figlio di Androtimo, cretese** ([N]εάρχωι Ἀνδροτίμου Κρητί; BERVE 1926, II, n° 544; PAPANASTAVRU 1936, 97-137 [n° 61]; HECKEL 1992, 228-33): ammiraglio di Alessandro, onorato con prossenia e onori connessi (P. PERDRIZET, «BCH» 20 [1896], 470-3 = *FD III*, 1, 412 = *SIG<sup>3</sup> 266*). Il decreto conferma la notizia di Diod. XIX 69, 1 di un'origine cretese di Nearco, che torna in Arr., *Ind.* 18, 10 (= *FGrHist* 133 T 7) con la precisazione che la sua residenza era però ad Anfipoli. Si trattava, in altre parole, di un macedone 'd'adozione'. Il testo delfico non è databile, poiché non è conservato il nome dell'arconte: mancano argomenti decisivi per scegliere tra il periodo precedente alla spedizione di Alessandro (ca. 336) e quello successivo, anche di parecchi anni, alla campagna d'Asia e alla morte del re.

**38. Arcone figlio di Clino, di Pella** (BERVE 1926, II, n° 163; PAPANASTAVRU 1971, 73 [n° 24], 75 [n° 50]; TATAKI 1998, 151-2; JACQUEMIN 1999, n° 384): onorato insieme alla madre Sinesi e ai fratelli (nrr. 39-41) con prossenia e onori connessi nel 333/2 (arc. Damocrate<sup>1</sup>: BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, c). L'iscrizione compare su una grande base che sosteneva il gruppo scultoreo dedicato ad Arcone e ai suoi familiari dalla città di Pella: i resti provengono dall'area del donario di Cratero (n° 47). Nel decreto di prossenia i personaggi sono detti «Macedoni di Pella», l. 2. La

1. Per la parziale integrazione del nome dell'arconte (ll. 5-6) cfr. BOUSQUET 1959, 162-5.

medesima base porta un epigramma in tre distici che celebra la fama sportiva di Arcone e la sua carriera militare e politica al fianco del «divino» Alessandro (*a*: cfr. nrr. 48 e 59) e un epigramma in due distici incentrato sui suoi successi sportivi (*b*: cfr. nrr. 58, 67 e 80). La grande base sosteneva la raffigurazione di un carro a due cavalli (secondo Bousquet prima dedicata da Arcone dopo la propria vittoria e poi trasferita, con l'iscrizione *b*, sul monumento dei Pellei, che riproducesse anche il testo del decreto di prossenia). Su altri due blocchi, basi di altrettante statue o parti di un'unica grande base, sono i nomi di Sinesi, madre di Arcone, e di Isocrate, uno dei suoi fratelli (*d*, *e*: cfr. nrr. 39 e 40).

Arcone fu trierarca sull'Idaspe agli ordini di Nearco (Arr., *Ind.* 18, 3) e satrapo di Babilonia, confermato da Perdicca nel 323 (Diod. XVIII 3, 3; Iust. XIII 4, 23). Come mostrato da Bousquet, il più antico dei testi riportati sul monumento delfico è *b*, dal quale il padre di Arcone risulta ancora vivo, mentre nel 333/2 gli onori concessi alla stirpe (*c*) non lo riguardano, per cui doveva essere morto nel frattempo; il testo più recente è *a*, successivo alle imprese di Alessandro e, a giudicare dalle forme verbali impiegate, alla morte dello stesso Arcone. Questa avvenne nello stesso periodo della morte di Cratero: il fatto che i due combattessero sullo stesso fronte e la collocazione fisica delle basi in onore di Arcone e dei suoi familiari hanno suggerito l'ipotesi (comunque controversa) di uno stretto legame con il donario di Cratero (nrr. 47 e 57).

La concessione della prossenia e degli altri onori è forse collegabile, invece, a un'offerta in denaro ad opera della sua famiglia; si coglie un allargarsi progressivo delle relazioni con il grande santuario prima di un individuo eminente, poi della sua famiglia, infine della sua città (*infra*, 323 s., 328 s.).

**39. Sinesi, di Pella (?)** (PAPAKONSTANTINOU-DIAMANTOUREOU 1971, 78 [n° 80]; TATAKI 1998, 160): madre di Arcone e con lui e gli altri figli onorata con la prossenia e altri onori nel 333/2 (riferimenti al n° 38). Il suo nome figura per primo, donde la conclusione che si tratti della madre di Arcone, che è nominato per secondo; è integrato ([Σύν]εσις Κλείνο[υ γυνί]) sulla base di statua che la riguarda (*e: infra*, n° 49).

**40. Isocrate figlio di Clino, di Pella** (PAPAKONSTANTINOU-DIAMANTOUREOU 1971, 75 [n° 47]; TATAKI 1998, 155): con i fratelli e la madre Sinesi onorato con la prossenia e altri onori nel 333/2 (riferimenti al n° 38). I fratelli di Arcone sono indicati genericamente nel decreto (Il. 1-2), iscritto sul monumento dei Pellei in suo onore, ma il nome di Ἰσοκράτης Κλεί[νου] si legge sulla base di statua che lo riguarda (*ibid.*, *d: infra*, n° 50).

**41. ? figlio di Clino, di Pella:** con i fratelli e la madre Sinesi onorato con la prossenia e altri onori nel 333/2 (n° 38). Poiché i «fratelli» di Arcone di Pella sono indicati al plurale nel decreto, infatti, dobbiamo supporre almeno un altro oltre ad Isocrate (cfr. n° 40).

**42. ? figlio di Cli-, dell'Orestide** (TATAKI 1998, 207: [Μακ]εδόνι ἐξ Ἰσοκράτηος): onorato con la prossenia in un testo la cui prima edizione completa è in J. BOUSQUET, «BCH» 70, 1946, 40-1. Del nome si legge -ίωι, del patronimico Κλεί-: è solo una possibilità tra le altre che vi si debba leggere Κλεί[του], e ancora più azzardata è un'identificazione con uno dei due Clito noti nell'*entourage* di Alessandro come «il Nero» e «il Bianco»<sup>1</sup>. La cronologia

1. BERVE 1926, II, nrr. 427-428; HECKEL 1992, 34, 185-7; TATAKI 1998, 342; sulle possibili attività del secondo a Delo cfr. *infra*, n° 115. Di nessuno dei due è nota l'esatta provenienza: ma non ne sono noti neanche eventuali figli, come ricordava già POMTOW *ad SIG*<sup>3</sup> 268 H.

del testo non si oppone peraltro a questa possibilità: l'arconte Lisone (parzialmente integrato alla l. 9), è infatti oggi datato ca. 312/1 (BOUSQUET 1989, 146).

**43. ?, di Cassandra** (TATAKI 1998, 97): onorato con prossenia e onori connessi (PERDRIZET 1897, 115 = *FD* III, 1, 117) sotto l'arconte Dessippo, in un'epoca compresa tra il 316 (fondazione di Cassandra) e la fine del IV sec. (così DAUX 1943, 28 [F 16]).

**44. Macata figlio di Sabattara, di Europo** (TATAKI 1998, 108): onorato con prossenia e onori connessi sotto l'arconte Ieronda. La prima edizione completa del testo è BOUSQUET, «BCH» 82 (1958), 61-2 (= *SEG* 18, 1962, 178 = *FD* III, 4, 405). Ieronda è tuttora da porre, con DAUX 1943, 26-7 (F 10), tra 315 e 300. Macata è un nome macedone relativamente comune; il nome di suo padre è certamente di origine non greca, ed è stato spesso collegato all'area tracia e al culto di Sabazio<sup>1</sup>. Europo è un centro della Peonia, sulla riva occidentale dell'Axios; figura alla fine del IV sec., con altre città macedoni, in una lista di contributi versati a un santuario (?) di Argo (*IG* IV, 617, l. 17) e più tardi ha un proprio rappresentante nella 'grande lista' delfica dei teorodoci, ca. 230-220 (PLASSART 1921, col. III, l. 62: *infra*, 321 ss.).

**45. Polidamante figlio di [An]teo, di Aretusa** (BERVE 1926, II, n° 648; HECKEL 1992, 359-61; TATAKI 1998, 70): onorato con prossenia e onori connessi tra gli ultimi anni del IV e l'inizio del III sec. (*SIG*<sup>3</sup> 269 K = *FD* III, 1, 186 e p. 105 n. 1). La datazione con l'arconte Eudoco porterebbe al 272/1<sup>2</sup>, ma la lettura è incerta ([Εὐδόκου], ll. 15-16); una cronologia considerevolmente più alta si ricava ammettendo l'identificazione, spesso suggerita, di Polidamante con l'omonimo etero di Alessandro, amico e collaboratore di Parmenione, poi coinvolto nella sua uccisione (Arr. III 26, 3; Q. Curt. IV 15, 6-7; VII 2, 11-29; Iust. XII 12, 8). L'unico altro elemento datante è l'annessione della Calcidica alla Macedonia sotto Filippo II, evidentemente già avvenuta al tempo del decreto per Polidamante: si confronti la formula etnica qui impiegata (Ἐρεθουσ[ίω]ι Μαλκεδόνη, ll. 4-5) con quella attestata sempre a Delfi per un altro cittadino di Aretusa, Teodoro (n° 27\*: Ἀ[ρ]εθουσίω[ι] ἄπὸ Θρ[ά]κῆς).

### B3. DA PARTE DI ALTRI

**46. Aristonico, di Olinto** (BERVE 1926, II, n° 132; TATAKI 1998, 131): musicista dell'*entourage* di Alessandro, morto combattendo contro i Massageti nel 328 (Arr. IV 16, 7) e commemorato dal re con una statua di bronzo a Delfi che lo raffigurava con la lira e la lancia (Plut., *de Alex. fort.* 2, 334 E-F: *supra*, 262).

**47. Cratero figlio di Alessandro, dell'Orestide** (BERVE 1926, II, n° 446; HECKEL 1992, 107-33; TATAKI 1998, 205-6; JACQUEMIN 1999, n° 350): ἑταῖρος e generale di Alessandro, incaricato tra l'altro di ricondurre i veterani in Europa nel 324/3; dopo la sua morte il figlio Cratero consacra a Delfi un gruppo scultoreo in bronzo raffigurante il momento in cui suo padre aveva salvato la vita al re durante una battuta di caccia, opera di Lisippo e Leocare (Plut., *Al.* 40, 4-5, e cfr. 74, 6; Plin., *nat. hist.* XXXIV 19, 64; il donario non è ricordato da Pausania). Si trovava nell'angolo nord-occidentale della terrazza del tempio di Apollo ed aveva, almeno secondo alcune delle ricostruzioni moderne, l'aspetto di una nicchia a cielo aperto<sup>3</sup>.

1. Si vd. però O. MASSON, «ZPE» 21 (1976), 157-8 (= *Onomastica Graeca Selecta*, I, Paris 1990, 257-8), che escludeva per il nome Sabattara, oltre all'origine macedone, anche quella tracia e illirica, limitandosi ad accertarne il carattere non greco.

2. Con DAUX 1943, 34-5 (G 8); KNOEPFLER 1995, 157; LEFÈVRE 1995b, 172-3, 185.

3. Cfr. BOMMELAER 1991, n° 540 e, per ult. bibl., MARI 2001, n° 47.

L'epigramma dedicatorio (*FD* III, 4, 137 = MORETTI 1967-76, II, n° 73) conferma la versione dell'episodio della caccia accreditata dalla raffigurazione scultorea, a gloria di Cratero e in contrasto con la variante plutarchea che insiste piuttosto sui meriti del re (l'episodio era avvenuto probabilmente agli inizi della spedizione asiatica, alla vigilia della battaglia di Gaugamela). Plutarco e l'iscrizione delfica concordano invece nell'attribuire a Cratero 'senior' il progetto iniziale dell'ἄνάθημα poi fatto realizzare da suo figlio: siamo presumibilmente dopo il rientro del generale in Grecia e la sua partecipazione alla guerra lamiaca al fianco di Antipatro, nella stessa epoca in cui è possibile attribuirgli anche un'offerta a Delo (*infra*, n° 112).

Il monumento delfico, oltre a esaltare in Cratero il coraggio e la particolare devozione al re, segnala forse anche, del personaggio noto dalla tradizione letteraria come tenace difensore delle tradizioni, una volontà di recuperare un rapporto positivo con il grande santuario dopo gli strappi del 'rivoluzionario' Alessandro<sup>1</sup>. In questo senso si spiega forse anche la scelta di Leocare, l'artista che nel *Philippeïon* di Olimpia aveva realizzato un monumento sostanzialmente rispettoso della tradizione religiosa greca e al tempo stesso profondamente innovativo<sup>2</sup>.

Il progetto, comunque, fu realizzato solo dopo la morte di Cratero (avvenuta nel 321 o 320), ormai solo a scopo commemorativo: negli studi è aperto il dibattito tra una consacrazione avvenuta subito dopo, e dunque solo nominalmente attribuita al figlio bambino ma di fatto realizzata da sua madre Fila, e una iniziativa effettivamente portata avanti da Cratero 'jr.', negli ultimi anni del IV sec. o all'inizio del III, quando la sua carriera politico-militare al servizio di Antigono Gonata era all'apice<sup>3</sup>. Questa seconda possibilità è probabilmente da preferire. Alla consacrazione ufficiale del monumento è probabilmente da riferire l'esecuzione a Delfi del peana in onore di Cratero composto da Alessino (Athen. XV 52, 696 e-f, da Ermippo il Callimacheo)<sup>4</sup>.

**48. Arcone figlio di Clino, di Pella** (= n° 38): onorato dai concittadini, insieme alla madre Sinesi e ai fratelli, con statue di cui sono state rinvenute le basi nell'area del donario per Cratero (nrr. 38-41, 49-50). Il monumento riuniva un gruppo scultoreo raffigurante un carro a due cavalli, forse offerto precedentemente da Arcone a celebrazione delle proprie vittorie sportive; la dedica relativa (n° 58); il decreto di prossenia emesso dalla città di Delfi per Arcone e i suoi familiari nel 333/2. La dedica in versi che accompagna il monumento dei Pellei ricorda, di Arcone, sia i successi sportivi, sia la fama militare conseguita al seguito di Alessandro (BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, a).

1. Per il *tópos* del 'tradizionalismo' di Cratero, soprattutto nel dibattito sull'introduzione a corte di usanze orientali, cfr. Plut., *Al.* 47, 9-12; *Eum.* 6, 2-3; ma si pensi anche al riconoscimento della vocazione 'europea' di Cratero da parte dello stesso Alessandro, nella divisione dei compiti che segue la stagione delle grandi vittorie militari (Diod. XVIII 4, 1; Arr. VII 12, 3-4; Q. Curt. X 7, 9).

2. Cap. III, 4.4.

3. Sulla carriera di Cratero 'jr.' cfr. al n° 57; per una più ampia discussione dei problemi della cronologia del donario delfico e della ricca bibl. relativa rinvio ancora a MARI 2001, n° 47.

4. Si direbbe un'esecuzione regolarmente ripetuta (ἄδεται), ma mi pare eccessivo pensare all'istituzione di una vera e propria festa alla memoria di Cratero (TARN 1913, 213 n. 145; contro l'ipotesi di un significato culturale vd. TÄGER 1957-60, I, 256-7), né si può dimostrare che Alessino fosse anche l'autore dell'epigramma dedicatorio conservato a Delfi (P. MORENO, *Lisippo*, Bari 1974, 90). Ateneo riferisce il peana a «Cratero il macedone», indicazione generica che lascia pensare che il destinatario fosse il padre, piuttosto che il figlio: la seconda possibilità non è comunque da scartare.

**49. Sinesi, di Pella (?):** madre di Arcone (= n° 39), con lui onorata dai concittadini con una statua di cui sopravvive la base iscritta (BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, *e*: [Σύν]εσις Κλείνο[υ γυνή]).

**50. Isocrate figlio di Clino, di Pella** (= n° 40): fratello di Arcone, come lui e la madre Sinesi onorato dai concittadini con una statua di cui sopravvive la base iscritta (BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, *d*: Ἴσοκράτης Κλεί[νου]). Non sono state invece rinvenute basi di statue dedicate ad altri fratelli di Arcone, almeno uno dei quali fu a sua volta onorato a Delfi (cfr. al n° 41).

### C. AUTORI DI DEDICHE VOTIVE O CONSACRAZIONI DI MONUMENTI

**51\*. Potideati** (JACQUEMIN 1999, n° 414): un loro θησαυρός nel santuario è ricordato da Paus. X 11, 5 insieme a quello dei Siracusani, senza indicazioni cronologiche o descrittive, come atto di εὐσέβεια verso il dio (probabilmente una citazione dall'iscrizione dedicatoria). È molto discussa l'identificazione con una fondazione a sud-ovest del tesoro degli Ateniesi, databile al periodo 510-480: in tal caso il θησαυρός sarebbe da porre nel primo secolo di vita di Potidea. La città, fondazione dei Corinzi sull'istmo della Pallene, sarebbe stata assorbita dallo stato macedone solo nel 356<sup>1</sup>. Si potrebbe pensare in tal caso, come occasione della consacrazione, alla vittoriosa resistenza all'assedio di Artabazo nel 479, premessa al passaggio di Potidea nella συμμαχία antipersiana (vd. n° 53\*), o a qualche episodio poco noto della storia cittadina prima delle guerre persiane<sup>2</sup>. In ogni caso, Potidea seguì l'esempio della madrepatria nella consacrazione di un θησαυρός a Delfi, nel cercare, cioè, una presenza ufficiale e 'visibile' nel maggiore santuario della Grecia continentale.

**52\*. Teugene figlio di Pitocle, di Potidea** (TATAKI 1998, 169; JACQUEMIN 1999, n° 415): autore di un'offerta votiva databile all'ultimo quarto del VI sec. o ai primi anni del V (*SIG*<sup>3</sup> 15: Θευγένῃς Πυθοκλέο[ς] ... Ποτε(ι)δα[ίτασ]), forse da collegare in qualche modo alla dedica del θησαυρός (n° 51\*). Il documento è in ogni caso una delle pochissime testimonianze sulla storia della città prima delle guerre persiane<sup>3</sup>.

**53\*. Potideati:** sono tra i trentuno popoli e città che dedicano un tripode d'oro ad Apollo delfico per la vittoria sui Persiani a Platea nel 479 (*SIG*<sup>3</sup> 31 = TOD 1946-48, n° 19 = MEIGGS – LEWIS 1988<sup>2</sup>, 27, 9, 3; per i 'trentuno' cfr. anche Plut., *Them.* 20 e, sulla dedica, Herod. IX 81, 1; Thuc. I 132, 1-3). Il tripode fu vittima dei saccheggi focesi nel IV sec. (Paus. X 13, 9); la colonna in bronzo che lo sorreggeva, raffigurante tre serpenti intrecciati, trasferita da Costantino a Costantinopoli, vi è tuttora visibile sul sito dell'antico ippodromo. La dedica fu offerta con il bottino di Platea, ma a celebrazione dell'intera campagna militare, per cui vi figurano anche stati che avevano dato il loro contributo non a Platea, ma a Salamina. Fu dopo Salamina che Potidea e tutta la penisola della Pallene si ribellarono ai Persiani: Potidea resse all'attacco di

1. DAUX 1936b, 121-2; BOMMELAER 1991, 140-1 (n° 227), 143-4 (n° 209), 155 (n° 203). Sulla storia cittadina cfr. ALEXANDER 1963; ZHRNT 1971, 214-8, e cfr. al n° 90\*.

2. La seconda ipotesi è in ALEXANDER 1963, 25-9, che scarta la prima per il silenzio di Pausania e per l'enfasi posta dalla tradizione locale sui fatti del 479 sull'aiuto di Posidone piuttosto che di Apollo (Herod. VIII 129): nessuno dei due argomenti è in realtà decisivo per escludere che la dedica celebrasse l'episodio forse più glorioso (almeno su scala 'panellenica') della storia cittadina. Sulla rarità delle consacrazioni motivate con la semplice εὐσέβεια cfr. JACQUEMIN 1999, 87.

3. Cfr. risp. E. MEYER, *Potidaia*, n° 1, *RE Suppl.* 10 (1965), 616-39 (617) e ALEXANDER 1963, 29-30.



Artabazo e si unì alla συμμάχια, inviando trecento uomini a Platea (Herod. VIII 126, 2-3; 128-129; IX 28, 3; 31, 3; cfr. Arist., *rhet.* II 22, 7, 1396 a). Il nome della città compariva anche nella dedica dei Greci a Olimpia ricordata da Paus. V 23, 2-3 (n° 72\*): è l'unica città calcidica presente nei due elenchi, e dunque la propaggine più settentrionale dell'alleanza greca del 480/79.

**54\*. Mendei** (JACQUEMIN 1999, n° 360): autori di una dedica ad Apollo databile, su base paleografica, agli inizi del V sec. (*FD* III, 1, 500, nell'interpretazione di VATIN 1981, 433-40 = *SEG* 31, 1981, 557). Vatin leggeva appunto [Μενδ]αῖοι nella l. 2 del testo conservato, valorizzando sia le affinità paleografiche con iscrizioni di area euboica coloniale (Mende è fondazione eretriesa), sia il fatto che la stessa base reca il decreto onorario per Apollodoro di Mende e uno o più suoi fratelli, degli inizi del IV sec. (cfr. ai nrr. 25\* e 26\*): i prosseni avrebbero fatto incidere copia del decreto sul monumento eretto circa un secolo prima dai loro concittadini. La base è stata rinvenuta nell'area dell'ingresso orientale del santuario, pochi metri all'esterno del muro di peribolo e al di sopra della base dei Corcirei. L'iscrizione dedicatoria del supposto monumento dei «Mendei», lascia aperte diverse interpretazioni sia sul contenuto della dedica (una statua o l'offerta di una decima), sia sulle sue motivazioni (una vittoria militare o la salvezza da una carestia o pestilenza). A sostegno della sua ipotesi Vatin citava la parallela dedica dei Mendei a Olimpia attestata da Paus. V 27, 12 (n° 73\*[?]).

**55\*. Acantii** (JACQUEMIN 1999, n° 002): consacrano un θησαυρός per celebrare il successo conseguito insieme a Brasida sugli Ateniesi durante la guerra del Peloponneso, stando all'iscrizione citata da Plutarco (Βρασιδᾶς καὶ Ἀκάνθιοι ἄπ' Ἀθηναίων: *Lys.* 1, 1; *de Pyth. or.* 15, 401 C-D). Siamo perciò nel 423/2 o poco dopo (l'opinione prevalente è che il nome di Brasida sia stato aggiunto solo dopo la sua morte). Plutarco definisce il monumento οἶκος (dunque semplice ambiente rettangolare chiuso da una porta); aggiunge che all'interno, accanto all'entrata, ospitava una statua in marmo ritraente Lisandro, e che quest'ultimo vi aveva collocato la trireme in oro e avorio inviatagli da Ciro come *niketérion* dopo il successo sugli Ateniesi e un ingente deposito di un talento d'argento, 52 mine e 11 stateri (*Lys.* 1, 1; 18, 2-3; *de Pyth. or.* 14, 400 F, e cfr. 8, 397 F: notizia quest'ultima sulla quale si dichiara scettico, per la «riconosciuta povertà» di Lisandro). Il θησαυρός della città calcidica, costruito con le spoglie degli Ateniesi, fu insomma ampiamente sfruttato dagli Spartani, che non ne avevano a Delfi uno proprio, o almeno da Lisandro<sup>1</sup>. In assenza di una descrizione in Pausania, il monumento è genericamente da porre nella zona orientale del santuario, non lontano dal θησαυρός dei Corinzi. L'identificazione più probabile è con la fondazione XVI = BOMMELAER 1991, n° 303, subito a destra dell'ingresso al santuario dal lato orientale del muro di peribolo. Sulla localizzazione e le tappe principali della storia della città calcidica vd. n° 100\*.

**56. Aristotele figlio di Nicomaco, di Stagira** (= n° 23; JACQUEMIN 1999, n° 444): dedica una statua e un epigramma alla memoria di Ermia di Atarneo, il dinasta giustiziato dai Persiani per sospetto tradimento nel 341 (Diog. Laert. V 6 = Arist., fr. 674 ROSE). In questo testo, come nell'inno o peana in suo onore (Diog. Laert. V 7; Athen. XV 51, 696 a-d = Arist., fr. 675 ROSE; cfr. anche fr. 645 ROSE), Aristotele celebrava in Ermia un campione di ἀρετή,

1. Il denaro e forse la trireme di Ciro scomparvero durante l'occupazione focese del santuario (così J.-F. BOMMELAER, *Lysandre de Sparte. Histoire et traditions*, Athènes-Paris 1981, da vd. anche per l'iconografia della statua di Lisandro come descritta da Plutarco [13-4, 216 e n. 88]). Non sappiamo invece se, nello stesso periodo in cui gli Acantii edificarono a nome proprio e di Brasida il *thesaurós*, gli Anfipoliti abbiano consultato l'*oracolo* delfico per trasferire allo stesso Brasida gli onori prima tributati all'ecista Agnone (NOCK 1930, 251 n. 261).

opponendolo ai suoi barbari uccisori. Aristotele aveva vissuto alla sua corte, ad Asso, in Troade, dopo aver lasciato Atene, tra il 347 e il 344, prima del soggiorno a Mitilene e dell'assunzione dell'incarico di precettore di Alessandro a Pella, nel 342. Che il monumento delfico fosse un cenotafio non è dimostrabile. Sulle altre attività di Aristotele a Delfi cfr. nrr. 23 e 65<sup>1</sup>.

**57. Cratero figlio di Cratero, macedone** (TATAKI 1998, 349; JACQUEMIN 1999, n° 350): realizza a Delfi, negli ultimi anni del IV sec. o nei primi del III, il monumento celebrativo per suo padre di cui al n° 47. Come detto, una datazione della dedica a ridosso della morte di Cratero padre imporrebbe invece di attribuire l'iniziativa, di fatto, alla moglie di questi e madre di Cratero 'jr.', Fila, figlia di Antipatro. Cratero 'jr.' era dunque fratellastro di Antigono Gonata, al cui servizio fu governatore dei presidî macedoni a Corinto e in Eubea (Diod. XVIII 18, 7; XIX 59, 3; Plut., *Demetr.* 14; Polyaen. II 29, 1; Frontin. III 6, 7; Plut., *de frat. am.* 15, 486 A; Phlegon., *mir.* 32); molto discussa negli studi è l'identificazione con l'omonimo 'epigrafista' autore di una raccolta commentata di decreti ateniesi in almeno nove libri (*Συναγωγή τῶν ψηφισμάτων*), definito «macedone» da Plut., *Arist.* 26, 1-4 = *FGrHist* 342, T 2, e probabilmente legato all'ambiente peripatetico.

**58. Arcone figlio di Clino, di Pella** (= n° 38): nella ricostruzione di BOUSQUET 1959, 155-66, i suoi successi ippici alle Pitiche e alle Istmie furono dapprima celebrati da lui stesso, con una statua raffigurante un tiro a due e un epigramma dedicatorio (*ibid.* e *SEG* 18, 1962, 222, *b*) in seguito trasferiti nel monumento dedicato al personaggio e ai suoi familiari dai concittadini<sup>2</sup>. Sul monumento e il suo eventuale legame con il donario di Cratero a Delfi cfr. ai nrr. 38, 48, 67. L'iscrizione *b* menziona come ancora vivente il padre di Arcone Κλεῖνος (l. 3), che non compare più, evidentemente perché morto, invece, né nel decreto di prossenia per Arcone e i suoi familiari (*c*), né tra i destinatari di statue nelle basi iscritte conservate del monumento dedicato dai Pellei (*a, d, e*).

**59. Pellei** (JACQUEMIN 1999, n° 384): dedicano al loro concittadino Arcone figlio di Clino, a sua madre Sinesi e ad almeno uno dei suoi fratelli, Isocrate, un monumento che celebra, innanzitutto, le glorie sportive, militari e politiche del più illustre membro della stirpe, ricordando in particolare che aveva combattuto in Asia δίωι | [σύμ ποτε] Ἀλεξάνδρῳ (BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, *a*, ll. 3-4; la l. 6 estende sulla patria, secondo un procedimento usuale, la gloria di Arcone: κλέος δ' ἄρετᾶς Πέλλα σύννοιδε πατρίς). All'epoca della dedica Arcone era probabilmente già morto. Cfr. ai nrr. 38, 48-50.

#### D. AUTORI DI OFFERTE IN DENARO, VERSATORI DI PAGAMENTI<sup>3</sup>

**60. Pieri** (JACQUEMIN 1999, nrr. 276, 411): versano una tassa per operazioni cultuali (πελαγός) di almeno 15 dracme (la cifra, registrata su una base di statua tra la fine del VI e

1. Sul monumento a Ermia come 'cenotafio' vd. JAEGER 1923, 118; bibl. ult. su Ermia e i suoi rapporti con Aristotele in MARI 2001, n° 56. Non ho qui considerato, in quanto appartenente a un filone ben noto di tradizioni fittizie che cercano «to give Delphi credit for all philosophers' careers», la notizia secondo cui fu l'oracolo di Delfi ad avviare il giovane Aristotele alla filosofia ([Ammon.], *vita Arist.* 399 WESTERMANN: PARKE – WORMELL 1956, II, n° 496 [e cfr. I, 406] = FONTENROSE 1978, Q208, da cui la citazione).

2. Di vittoria nel tiro a due parlano sia questo testo, l. 2, sia l'iscrizione apposta all'epoca della dedica dei Pellei (*ibid.*, *a*, ll. 1-2), con probabile allusione anche al soggetto della scultura principale.

3. In questa sezione non sono inclusi Archepoli e Agippo Μακεδόνας nella loro veste di latori di un'offerta di 5 talenti versati nelle casse del santuario nell'autunno 325, in quanto tale offerta proviene dalle casse dello stato macedone. I due sono perciò censiti come funzionari pubblici (nrr. 21 e 22).

gli inizi del V sec. [*CID* I, 1], è da integrare). L'ipotesi che la base fosse quella della statua dedicata dai Pieri di Dion secondo Paus. X 13, 5 (Apollo che tiene o afferra una cerva) è suggestiva ma non dimostrabile, data l'assenza di indicazioni cronologiche nella notizia pausaniaiana<sup>1</sup>.

**61\*. Ligdami, di Tragilo** (TATAKI 1998, 192): registrato per un contributo privato in denaro alla ricostruzione del tempio di Apollo nella pilea primaverile del 360 (arc. Eschilo: *CID* II, 4, I, ll. 35-36: 6 dracme e 4 oboli). Nello stesso anno Tragilo, al momento indipendente, compare nella lista dei teorodoci di Epidauro (n° 98\*).

**62 (?). Stenone, di Ege** (TATAKI 1998, 41): registrato in una lista di donazioni del 357/6, per un contributo di 3 oboli (arc. Eraclio: *CID* II, 10 C, ll. 2-4). La provenienza dalla città macedone non è del tutto certa: l'etnico Αἰγαῖος si adatta infatti a Ege in Macedonia e alla omonima località in Cilicia<sup>2</sup>. Una provenienza da quest'ultima era sostenuta da Bousquet anche per la menzione al fianco di Stenone di un personaggio di Mileto che potrebbe esser stato suo compagno nel viaggio a Delfi: d'altra parte, mancano altre notizie della città cilicia in epoca pre-ellenistica. L'assenza dell'indicazione Μακεδών, con richiamo al solo etnico cittadino, infine, non è un argomento decisivo contro la provenienza macedone del personaggio<sup>3</sup>.

#### E. PERSONE IMPEGNATE IN ALTRE TRANSAZIONI ECONOMICHE O D'ALTRO TIPO

**63. Damippo figlio di Epilico, di Anfipoli** (PAPASTAVRU 1936, n° 23; TATAKI 1998, 50): menzionato da Theop., *FGrHist* 115 F 248 (*ap.* Athen. XIII 83, 605 c) tra coloro dei quali il φιλόπαις Onomarco tenta di comprare i favori con doni attinti al bottino dei saccheggi focesi a Delfi (ca. 354-2: Anfipoli era già stata annessa allo stato macedone [cfr. n° 28]).

**64. Damotele, di Olinto** (TATAKI 1998, 132): figura in un testo delfico del 325/4 molto frammentario (arc. Achemene: *CID* II, 101, I, l. 12, con lettura Δαμοτέλει). Non è una lista di tesoriere, né di altri funzionari. BOUSQUET, *ad loc.*, ipotizza che Damotele sia un «réfugié», ma negli indici lo classifica come imprenditore (1989, 287). Non è possibile neanche precisare in quali lavori sia eventualmente coinvolto: siamo comunque dopo il completamento del nuovo tempio di Apollo. È da notare la sopravvivenza dell'etnico dopo la distruzione di Olinto nel 348. Il nome della città è epigraficamente attestato, del resto, ancora in età romana, molto tempo dopo la fondazione di Cassandrea, evento al quale Olinto dovette sopravvivere nello stato di κώμη; il suo territorio fu invece distribuito a coloni macedoni già da Filippo II<sup>4</sup>.

#### F. ARTISTI E INTELLETTUALI

**65. Aristotele figlio di Nicomaco, di Stagira** (= n° 23): realizza con Callistene (nrr. 24, 66) un πίναξ sulla storia dei giochi pitici, come attesta il decreto anfizionico in onore di

1. Per questa ragione non ho inserito tale notizia in questo catalogo. Cfr. cap. I, 2.1; cap. III, 4.4 (p. 202).

2. Mentre per gli abitanti di Ege in Eolide è attestata la forma Αἰγα(ι)εύς: BOUSQUET 1989, 28; TATAKI 1998, 503; e cfr. KAHRSTEDT 1953b, 110 n. 3; PAPAZOGLU 1988, 132-3 e n. 56.

3. Non mancano, infatti, i paralleli: sulla diffusione di entrambe le indicazioni etniche (con o senza l'indicazione Μακεδών) nel corso del IV sec. richiamava già l'attenzione KAHRSTEDT 1953b, 110-1. Sulla discussa tesi di Hammond di un 'grado superiore' di cittadinanza segnalato dall'impiego dell'etnico 'nazionale' e sulla possibilità, viceversa, di spiegare le diverse designazioni con pure esigenze pratiche cfr. cap. III, 2.3.2.

4. KAHRSTEDT 1953b, 106; ZAHRT 1971, 112-9; HATZOPOULOS 1988, 63-5; ID. 1996a, I, 121, 195-200; PAPAZOGLU 1988, 426-7.

entrambi (n° 23). L'opera comprendeva, a giudicare da Plut., *Sol.* 11, 1, un ampio *excursus* sulla storia dei giochi e sull'evento-chiave della loro fondazione e riorganizzazione, ovvero la prima guerra sacra<sup>1</sup>. La frequentazione degli archivi del santuario stimolò più in generale l'interesse per Delfi che Aristotele coltivò in una serie di opere (Diog. Laert. V 26), non ultima una *πολιτεία* di cui pressoché tutto è perduto (fr. 487 ROSE). Per l'ipotesi di una collaborazione con lo ieromneme macedone Filosseno nelle ricerche d'archivio cfr. al n° 10.

**66. Callistene figlio di Damotimo, di Olinto** (= n° 24): insieme ad Aristotele realizza la lista di vincitori delle Pitiche di cui ai nrr. 23, 24, 65, evidentemente prima di unirsi alla spedizione di Alessandro. Le ricerche negli archivi del santuario furono utilizzate in almeno una delle opere storiche scritte prima delle *Ἀλεξάνδρου πράξεις*, la monografia sulla terza guerra sacra (Cic., *ad fam.* V 12, 2 = *FGrHist* 124 T 25; Athen. XIII 10, 560 b-c = *FGrHist* 124 F 1). All'evento Callistene assegnava un ruolo di vero spartiacque storico: oltre a trattarne in un'opera specifica, infatti, egli concludeva con il *golpe* delfico di Filomelo le sue *Elleniche*, il cui punto di partenza era la pace di Antalcida (Diod. XIV 117, 8 e XVI 14, 4 = *FGrHist* 124 T 27 a-b).

#### G. VINCITORI NELLE PITICHE<sup>2</sup>

**67. Arcone figlio di Clino, di Pella** (= n° 38): vincitore nelle Pitiche e nelle Istmie nel carro a due cavalli (συνωρίς), in una data anteriore al 333/2 (BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, b; e cfr. a, ll. 1-2). Secondo Bousquet il testo suggerisce che Arcone abbia colto una sola vittoria in ciascuna πανήγυρις (ll. 1-2: [ῶ] μάκαρ εὐκλείας Ἄρχων στέ[φανον δις ἐδέξω?] | Ἴσθμια νικήσας Πύθιά τε ἵππ[οσύναι]).

#### H. CLIENTI DELL'ORACOLO

**68\*. Calcidici**: il trattato stipulato dal *koinón* calcidico con Filippo II nel 357/6 è sottoposto all'approvazione dell'oracolo di Delfi; il testo epigrafico, rinvenuto a Olinto, doveva essere pubblicato anche a Dion e nella stessa Delfi (BENGTSON 1962, n° 308 = HATZOPOULOS 1996a, II, n° 2; per l'oracolo PARKE – WORMELL 1956, II, n° 260 = FONTENROSE 1978, H 19; per tutti i problemi relativi cfr. cap. III, 1.1)<sup>3</sup>.

1. Su tutto questo, e sulla tesi di ROBERTSON 1978, che attribuiva ai due un ruolo-chiave nell'«invenzione» della tradizione sulla prima guerra sacra, cfr. cap. III, 4.2.

2. Anonima deve restare invece la rubrica dei macedoni inviati da Filippo a presiedere all'organizzazione dei giochi del 342 (?), gli «schiavi» di Dem. IX 32: l'ipotesi di STELLA G. MILLER 2000, 270 di un incarico ad Antipatro è del tutto indimostrabile (*supra*, 119 n. 2); più verosimile quella di LEFÈVRE 2002, 77 n. 104, che pensa agli ieromnemoni di quell'anno, Pitone e Teodoro (qui ai nrr. 3 e 5).

3. Le uniche altre notizie note di consultazioni della Pizia da parte di genti di area macedone sono di matrice leggendaria: si tratta della «vocazione» di Aristotele (cfr. 304 n. 1) e della consultazione dell'oracolo da parte dei Pieri dopo l'uccisione di Orfeo e la carestia che li aveva in seguito colpiti (Conon, *FGrHist* 26 F 1, XLV; Menaechm., *FGrHist* 131 F 2; PARKE – WORMELL 1956, II, n° 376 = FONTENROSE 1978, L 88).

## OLIMPIA

## A. INCARICATI DI COMPITI A CARATTERE PUBBLICO

**69. Nicanore, di Stagira** (BERVE 1926, II, n° 557; TATAKI 1998, 175): latore del δίαγραμμα di Alessandro relativo al rimpatrio degli esuli, alle Olimpie del 324, dove si incontra tra l'altro con una delegazione ateniese guidata da Demostene (Diod. XVIII 8, 2-3; Hyper. I [c. Dem.], fr. 4, col. XVIII, 4-16; Din. I [c. Dem.] 81-82; 103). L'identificazione con l'omonimo personaggio adottato da Aristotele e da lui destinato a sposare sua figlia (Diog. Laert. V 12) è in genere accolta negli studi moderni. Più controversa l'eventuale identificazione con un omonimo ufficiale al servizio di Cassandro e/o con il navarco della flotta di Alessandro nel 334 (BERVE 1926, II, nrr. 555, 557), soprattutto per l'ampia diffusione del nome: sicché è altrettanto rischiosa un'identificazione dell'inviato a Olimpia con lo ieromneme di Filippo e di Alessandro a Delfi, di cui sono ignoti patronimico e città di provenienza (n° 8), o con l'autore di due offerte nel santuario di Delo nella prima età ellenistica (n° 113 [?]).

## B. DESTINATARI DI ONORI

## B1. DA PARTE DEGLI ELEI

**70\*. Teotimide figlio di Eudemo, di Mende** (TATAKI 1998, 121): onorato con la prossenia dagli Elei in un'iscrizione su tavola bronzea rinvenuta a est della sala a mosaici e databile agli inizi del IV sec. (E. KUNZE, in *V. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin 1956, 157-60 = *SEG* 15, 1958, 241). La mescolanza dialettale tra ionico e dialetto locale, difficilmente ammissibile in un documento ufficiale, suggeriva all'editore che il personaggio avesse fatto personalmente incidere copia del decreto (analogamente in VATIN 1981, 435 per il decreto delfico, all'incirca contemporaneo, in onore di un altro cittadino di Mende, Apollodoro [n° 25\*]).

B2. DA PARTE DI ALTRI<sup>1</sup>

**71. Aristotele figlio di Nicomaco, di Stagira** (= n° 23): ebbe una statua nell'Altis, accanto a quella dell'olimpionico e valoroso combattente Chilone di Patre (Paus. VI 4, 8). Non c'era iscrizione dedicatoria, visto che Pausania la identifica sulla base di memorie orali e non conosce autori e motivi della dedica, ipotizzando (forse sulla scia della sua fonte) che si sia trattato di un gesto di adulazione verso Alessandro o Antipatro, presso i quali il filosofo era ritenuto «influyente» (ἰσχύσαντα), da parte di un allievo o di una persona di ambiente militare. L'ipotesi alternativa di MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 204, secondo cui la statua fu la ricompensa decretata dagli Elei per la lista degli olimpionici (cfr. n° 23), è suggestiva ma non dimostrabile.

## C. AUTORI DI DEDICHE VOTIVE O CONSACRAZIONI DI MONUMENTI

**72\*. Potideati**: in Paus. V 23, 1-3 figurano nella lista di ventisette popoli e città che dedicano una statua di Zeus dopo la vittoria sui Persiani a Platea, collocata dal Periegeta poco a nord di un'altra statua di Zeus posta accanto all'ingresso del βουλευτήριον. La lista dei

1. Ho escluso da questa sezione l'olimpionico Lampo di Filippi, cui fu eretto un gruppo scultoreo nell'Altis secondo Paus. VI 4, 10, nell'ipotesi di un'autoconsacrazione (cfr. n° 74).

dedicanti corrisponde in larga parte a quella, conservata, della dedica delfica del tripode (cfr. n° 53\*). La statua, citata anche da Herod. IX 81, 1, era opera di Anassagora di Egina<sup>1</sup>; Pausania ricorda che i Potideati furono due volte cacciati dalla loro città, dagli Ateniesi e da Filippo II, e che Cassandro li riportò ἐπὶ τὰ οἰκεῖα, mutando però nome alla città (cfr. ai nrr. 90\* e 108).

**73\*(?). Mendei:** dedicano a Olimpia una statua di atleta dopo una vittoria militare sulla città fortificata di Sipte, in Tracia, secondo Paus. V 27, 12, che cita la dedica iscritta su una coscia della statua. VATIN 1981, 439-40 poneva la dedica agli inizi del V sec., giudicandola coeva a una analoga a Delfi (n° 54\*). La città, al momento indipendente, sembra distinguersi per una precoce presenza ufficiale, oltre che privata<sup>2</sup>, nei due maggiori santuari greci. Pausania, tuttavia, distingue tra due diverse località omonime, e attribuisce la dedica a Olimpia Μενδαίοις ... οἰκοῦσι δὲ ἀπὸ θαλάσσης ἄνω τῆς πρὸς Αἴνῳ πόλει. L'esistenza di questa seconda Mende nell'entroterra tracio, a nord di Eno, non altrimenti confermata, resta discussa (anche circa la provenienza di Teotimide, n° 70\*; sulla Mende calcidica cfr. nrr. 25\* e 54\*).

**74. Lampo, di Filippi** (MORETTI 1957, n° 498; non compreso in TATAKI 1998): vincitore a Olimpia con la quadriga e commemorato nell'Altis da un gruppo scultoreo che ritraeva lui e una quadriga guidata da una fanciulla (probabilmente Nike). Paus. VI 4, 10, unica fonte sul monumento, ne cita probabilmente l'iscrizione dedicatoria quando definisce la patria dell'olimpionico νεωτάτη τῶν ἐν Μακεδονίᾳ πόλεων. Secondo Moretti la statua fu dunque eretta prima della fondazione di Demetriade, forse per una vittoria colta nel 304; per MADDOLI – NAFISSI – SALADINO 1999, 206, il *t.a.q.* è piuttosto la fondazione di Tessalonica e Cassandrea: saremmo cioè al più tardi nel 316. In ogni caso, la collocazione della città ἐν Μακεδονίᾳ nella dedica non ha tanto un valore geografico – anche perché in questo senso sarebbe inesatta –: si tratta dell'orgogliosa rivendicazione di appartenenza al regno di Macedonia e anzi alla città che aveva preso nome «dal fondatore Filippo, figlio di Aminta». D'altra parte, le coeve testimonianze numismatiche ed epigrafiche, che attestano la persistente autonomia della città (n° 29\*), impediscono di vedervi la testimonianza di un'attribuzione già pre-romana di Filippi e del suo territorio alla Μακεδονία. La possibilità che Lampo abbia dedicato personalmente il monumento è forte: l'uso era corrente fin dall'età arcaica (Plin., *nat. hist.* XXXIV 9, 16; Dion. Chrys. XXXI 57, 328 M.; Paus. V 21, 1; VI 1, 1; 13, 9).

#### D. ARTISTI E INTELLETTUALI<sup>3</sup>

**75\*(?). Peonio, di Mende** (TATAKI 1998, 121): scultore, autore della Nike ritrovata presso l'angolo sud-orientale del tempio di Zeus, dedicata da Messenii (di Naupatto) e Naupattii per

1. Oltre a quelle di Olimpia e di Delfi, lo storico ricorda una statua di Posidone offerta nel santuario dell'Istmo: non ci sono noti in questo caso i nomi dei dedicanti, e dunque la presenza dei Potideati non è certa.

2. Cfr., per il secolo successivo, ai nrr. 25\* e 70\*; non è invece databile la statua di Eracle dedicata da Anassippo di Mende (Paus. V 25, 7): originariamente posta all'esterno del santuario, lungo la *Hierà hodós*, fu poi trasferita dagli Elei all'interno, accanto al donario degli Agrigentini, addossata al muro meridionale dell'Altis (MADDOLI – SALADINO 1995, 339, 341). Pausania la menziona all'interno di un gruppo di donari e statue tutti di V sec. (per lo più della seconda metà): questa cronologia, che si accorderebbe con gli altri indizi di attività di Mendei nei santuari panellenici già dagli inizi di quel secolo, non è sicura, e pertanto ho escluso la notizia dal catalogo. Anassippo di Mende non è nel repertorio della Tatakì.

3. Come detto (nrr. 23, 71), ad Aristotele le fonti antiche assegnano anche una lista di olimpionici: per l'ipotesi, spesso sostenuta, che in questo caso, diversamente che a Delfi, si trattasse di puro lavoro 'filologico' su liste preesistente, già complete, vd. *supra*, 165 n. 5.

una vittoria militare non precisata nell'iscrizione dedicatoria (*IvO* 259 e Add. p. 799 = *SIG*<sup>3</sup> 80 = *IG* V, 1, 1568 = *IG* IX<sup>2</sup>, 1, 656 = *TOD* 1946-48, n° 65 = *MEIGGS – LEWIS* 1988<sup>2</sup>, n° 74). Stando a Paus. V 26, 1 le spoglie venivano da un successo su Acarnani ed Eniadi (da porre negli anni '50 del V sec.), ma i Messenii collegavano la dedica all'aiuto fornito agli Ateniesi a Sfacteria nel 425, giustificando la genericità dell'iscrizione dedicatoria con la paura degli Spartani. Gli studiosi moderni negano però credito, per lo più, alla data alta suggerita da Pausania, e preferiscono la cronologia alternativa. Dopo la dedica l'iscrizione registra, in caratteri più piccoli, la firma dell'artista, definito Μενδαῖος: la possibilità di una provenienza dalla città nell'entroterra tracio, nota al solo Pausania (n° 73\* [?]), piuttosto che da quella calcidica è molto discussa tra gli studiosi, e deve probabilmente restare una questione aperta. Il testo epigrafico aggiunge che Peonio vinse la gara per la realizzazione degli acroteri del tempio di Zeus (due lebeti e, al centro, una Nike: cfr. Paus. V 10, 4; l'indicazione di V 10, 8 che Peonio di Mende fu anche autore delle sculture del frontone orientale, con la gara di Pelope ed Enomao, è invece in genere considerata erronea).

**76. Stennide, di Olinto** (TATAKI 1998, 142): scultore, autore delle statue dei due olimpionici elei Pittalo e Cherilo (Paus. VI 16, 8; 17, 5). È discussa l'identificazione con l'omonimo artista noto a Plin., *nat. hist.* XXXIV 19, 51, che non ne menziona la patria e ne pone l'*akmé* nella 113a Olimpiade (328 a.C.), facendone un contemporaneo di Lisippo (cfr. anche *ibid.* 19, 90; Strab. XII 3, 11, 546 C.; Plut., *Luc.* 23, 4), e con lo Stennide figlio di Erodoro, «ateniese», attivo a Oropo al servizio di Lisimaco (*IG* VII, 279, l. 7); ad Atene è attivo nello stesso arco di tempo uno Stennide di cui non è precisata l'origine, in qualche relazione con Leocare, che a sua volta lavorò spesso per committenti macedoni di altissimo rango (cfr. n° 47: *IG* II<sup>2</sup>, 3829, l. 5; 4902). L'identificazione in uno solo dei diversi personaggi è possibile ammettendo che lo scultore calcidico si sia trasferito ad Atene nella seconda parte della propria carriera, assumendone la cittadinanza, e soprattutto tenendo presente la sopravvivenza dell'etnico cittadino dopo la distruzione di Olinto nel 348 (cfr. n° 64), che elimina la necessità di rialzare a prima di questa data l'attività dello scultore a Olimpia, creando per la sua carriera un arco cronologico complessivo troppo ampio<sup>1</sup>.

## E. OLIMPIONICI

**77. Clitone, macedone** (MORETTI 1957, n° 463; TATAKI 1998, 345): vincitore nello stadio nel 328 (Ol. 113: Afric., *ὀλυμπιάδων ἀναγραφῆ* [in Euseb. I, 193-220 SCHOENE]; *POxy* I 12, col. V, ll. 14-16). La città di provenienza non è precisata.

**78. Damasia, di Anfipoli** (MORETTI 1957, n° 473; assente in PAPASTAVRU 1936 e in TATAKI 1998): vincitore nello stadio nel 320 (Ol. 115: Afric.; *POxy* I 12, col. VI, ll. 1-4).

**79. Lampo, di Filippi** (= n° 74): vincitore con la quadriga in un'epoca in cui la sua città poteva ancora essere definita «la più recente delle città di Macedonia» (Paus. VI 4, 10: per i problemi anche cronologici posti dal monumento cfr. n° 74).

1. Anche in questo caso rinvio per la bibl. a MARI 2001, n° 76; per una datazione indicativa dei successi olimpici di Pittalo e Cherilo al 320 e al 316 cfr. MORETTI 1957, nrr. 476, 480.

## ISTMIA

## A. VINCITORI NELLE ISTMIE

**80. Arcone figlio di Clino, di Pella** (= n° 38): in una stessa iscrizione da Delfi, più volte menzionata in questo catalogo, sono ricordati i successi della biga di Arcone ai giochi pitici e a quelli istmici, anteriori al 333/2; forse si trattò di un successo in ciascuna delle due competizioni (BOUSQUET 1959, 155-66 = *SEG* 18, 1962, 222, *b*; e cfr. *a*, ll. 1-2): cfr. nrr. 38, 58, 67.

ARGO – NEMEA<sup>1</sup>

## A. TEORODOCI

**81. Cleopatra** (BERVE 1926, II, n° 433; TATAKI 1998, 343): rappresentante unica dell'«Epiro» ([ Ἰπείρος] e unica donna in una lista di teorodoci da Argo, da riferire alle Nemee e agli *Heraîa* (CHARNEUX 1966 = *SEG* 23, 1968, 189, I, l. 11<sup>2</sup>), o ai soli *Heraîa* se si accetta la complessa ricostruzione della storia delle Nemee in P. PERLMAN 2000, 131 ss. (*supra*, 189 ss.; per il testo vd. *ibid.* A. 1, 205-7). Si tratta anche dell'unico caso noto in cui una donna rivesta la θεωροδοκία senza essere affiancata da uomini (P. PERLMAN 2000, 37 n. 2, 39). È certa l'identificazione con la figlia di Filippo e Olimpiade, sorella di Alessandro Magno e moglie di Alessandro il Molosso, reggente del regno dopo la partenza del marito per l'Italia, nel 334, e, dopo la sua morte, fino al rientro della madre in Epiro (ca. 330), cui segue un periodo di co-reggenza delle due regine. La presenza della sola Cleopatra nella lista di Argo permette perciò di datare il documento con buon margine di sicurezza tra il 334 e ca. il 330, o al più tardi il 325/4, quando la sorella di Alessandro tornò in Macedonia. Non mi sembra invece così sicura la conclusione, spesso ripetuta negli studi moderni, che il documento registri una situazione successiva alla morte del Molosso, e possa dunque essere datato con esattezza al 331/0<sup>3</sup>. La designazione di un teorodoco 'collettivo' nella persona del massimo rappresentante dello stato richiama il caso del re macedone Perdicca III a Epidaurò<sup>4</sup>. La lista argiva, incompleta, non registra nella parte conservata rappresentanti di città macedoni.

**82. Persa figlio di Nicolao, di Anfipoli** (TATAKI 1998, 59): nella lista di teorodoci dal santuario di Nemea edita da STEPH. G. MILLER 1988 = *SEG* 36, 1986, 331, B, ll. 17-18<sup>5</sup>. Si tratta con ogni verosimiglianza di teorodoci delle feste Nemee e degli *Heraîa* argivi. L'editore ha proposto una datazione del documento al 323 che non tutti hanno accolto: in termini più larghi, la lista è da ritenere successiva al testo argivo menzionato qui al n° 81, di cui è un aggiornamento (334-330 ca.), e anteriore alla morte di Nicocreonte, re di Salamina di Cipro, che vi è registrato (311/0); inoltre la menzione di Eniade come centro indipendente (A, ll. 34-37) sembra escludere gli anni 325-323, in cui essa era sotto il controllo etolico, mentre

1. Non sono schedate le offerte di città macedoni in *IG* IV, 617, ll. 15 ss., lista posteriore ad Alessandro e di incerta interpretazione, né il progetto di Aristotele (n° 23) di dedicare a Demetra «a Nemea, o dove sembri opportuno» una statua della madre, registrata nel testamento del filosofo in *Diog. Laert.* V 16 (*supra*, 191 s.).

2. Cfr. ora P. PERLMAN 2000, *Ep. Cat.* A. 1.

3. CHARNEUX 1966, 177-83; CABANES 1976, 173; HAMMOND 1980a, 85; STEPH.G. MILLER 1988, 161-2 n 70.

4. Cfr. cap. II, 2 e *infra*, 321.

5. Le citazioni si rifanno a questa edizione: cfr. ora P. PERLMAN 2000, *Ep. Cat.* N. 1.



l'assenza di Tessalonica tra le località macedoni può rialzare il *terminus ante quem* del documento al 316<sup>1</sup>; viceversa è per una datazione agli anni 315-313 P. PERLMAN, che ne collega la pubblicazione all'assunzione da parte di Argo, a danno di Cleone, del controllo delle feste Nemee (2000, 107-9, 149-52: cfr. *supra*, 189 ss.). Sul teorodoco di Anfipoli mancano riscontri; anche il nome non è altrimenti noto in Macedonia in questa forma (Πέρσας).

**83. Menandro figlio di Lisandro, di Lete** (TATAKI 1998, 118): nel documento di cui al n° 82, ll. 19-20. Il nome del personaggio e quello del padre sono altrimenti attestati in Macedonia, ma non sono possibili tentativi di identificazione: i due sono comunque i più antichi cittadini di Lete di cui ci sia noto il nome. Lete sorgeva in Migdonia, a nord-ovest della regione dei laghi, ed ebbe una popolazione originariamente mista greco-indigena (HATZOPOULOS 1996a, I, 67-8, 171 n. 1, 195 n. 8, 212-3, 235, 465-6, 474). Ha due rappresentanti nella 'grande lista' delfica dei teorodoci, ca. 230-220 a.C. (PLASSART 1921, col. III, ll. 73-74).

**84. Aftoneto figlio di Pitodoro, di Allante** (TATAKI 1998, 44): nel documento di cui al n° 82, B, ll. 21-22. L'unico omonimo macedone noto è un paggio citato da Ael., *var. hist.* XIV 48 in un aneddoto su Filippo II (TATAKI 1998, 276; STEPH. G. MILLER 1988, 158), con il quale sarebbe evidentemente arrischiato identificare il teorodoco. Allante è nella bassa Peonia, sulla sponda occidentale dell'Axios, poco distante da Pella<sup>2</sup>; figura in *IG* IV, 617, l. 17 ([Ἀλλὰ]νταῖοι), lista di offerte a un santuario (?) argivo alla fine del IV sec. (HAMMOND 1972, 171; PAPAOGLOU 1988, 182), e nella 'grande lista' dei teorodoci di Delfi, ca. 230-220 a.C., con due rappresentanti (PLASSART 1921, col. III, ll. 64-65).

**85 (?). Aristonoo** (TATAKI 1998, 150-1): nel documento di cui al n° 82, B, l. 24. Anche se la provenienza (come il patronimico) non è specificata, la collocazione del nome nella lista porta ad associarlo alla rubrica macedone del catalogo di teorodoci. Una sua eventuale provenienza da Pella (verosimile a questo punto del tragitto) rende attraente l'identificazione del teorodoco, più volte suggerita, con un omonimo σωματοφύλαξ di Alessandro, poi fedele ad Olimpiade e morto durante il conflitto tra quest'ultima e Cassandro (fonti in BERVE 1926, II, n° 133; PPAKONSTANTINOUDIAMANTOIROU 1971, 72-3, n° 20; HECKEL 1992, 275-6). Ciò restringerebbe ulteriormente l'arco cronologico dell'iscrizione di Nemea (cfr. n° 82), costringendo a datarla *dopo* il 323 (anno al quale la datava l'editore), se non dopo il 321, quando Aristonoo tornò dall'Asia, e nel periodo in cui egli continuò a risiedere a Pella, dunque prima del 317 (così HATZOPOULOS 1996a, I, 474 n. 7) L'ipotesi è assai suggestiva, anche se ovviamente non del tutto certa<sup>3</sup>.

1. GOUNAROPOULOU – HATZOPOULOS 1985, 58 e n. 6. Tessalonica è presente circa un secolo dopo nella 'grande lista' dei teorodoci delfici (PLASSART 1921, col. III, l. 66). Quest'argomento perde però di valore se si accetta l'interpretazione di Miller e della Perlman del testo di Nemea come riedizione o integrazione di una lista precedente: in tal caso infatti la sezione macedone sarebbe *naturaliter* incompleta (cfr. in part. P. PERLMAN 2000, 130-1). Sul documento di Nemea e la sua sezione macedone rinvio per ult. bibl. a MARI 2001, n° 82.

2. GOUNAROPOULOU – HATZOPOULOS 1985, 56-61; HATZOPOULOS 1996a, I, 111, 174-5, 209-10, 474-5.

3. Per ult. bibl. ed elementi di discussione rinvio ancora a MARI 2001, n° 82; per la datazione comunque più bassa del testo in P. PERLMAN 2000 vd. al n° 82.

## EPIDAURO

A. TEORODOCI<sup>1</sup>

**86\*. Demetrio** (nella forma dorica Δαμάρτιος), **di Pidna** (TATAKI 1998, 170): in *IG IV* 1<sup>2</sup>, 94, I b, l. 7, per il 360/59. Pidna è πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, che ne registra dunque, a sua volta, una fase di indipendenza dal potere centrale<sup>2</sup>. L'annessione definitiva allo stato macedone avverrà con Filippo II nel 357/6. Molto tempo dopo il documento di Epidauro (e l'annessione stessa) la troviamo, con tre rappresentanti, nella 'grande lista' dei teorodoci di Delfi (PLASSART 1921, col. III, ll. 55-56). Del suo rappresentante nella lista di Epidauro, come della maggior parte degli altri teorodoci di città macedoni che vi compaiono (cfr. nrr. ss.), non è possibile tentare un'identificazione.

**87\*. Polifanto, di Metone** (TATAKI 1998, 123): *ibid.*, l. 8. Anche Metone è definita πόλις Ἑλληνίς da Ps. Scyl. 66: diversamente da Pidna, però, essa è certamente una fondazione greca, per l'esattezza eretriesa (Plut., *quaest. Gr.* 11, 293 A-B); come Pidna, sarà definitivamente acquisita allo stato macedone da Filippo II, nel 354<sup>3</sup>. Dopo Pidna e Metone, località in questo momento indipendenti della Pieria, la lista di Epidauro registra come unico teorodoco della Μακεδονία, alla l. 9, il re Perdicca III (cfr. cap. II, 2); seguono i centri indipendenti della Calcidica e della Tracia (in questo catalogo alle voci ss.).

**88\*. Eubulo, di Aineia** (TATAKI 1998, 41): *ibid.*, l. 10. Aineia, πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, è una delle località sul golfo Termaico dal cui sinecismo nascerà Tessalonica; ancora in epoca successiva è però attestata come centro indipendente, tra l'altro nella grande lista dei teorodoci delfici, ca. 230-220 (PLASSART 1921, col. III, l. 75; PAPAOGLOU 1988, 19 e n. 27)<sup>4</sup>.

**89\*. Ninfodoro, di Dicea** (TATAKI 1998, 99): *ibid.*, l. 11. Anche Dicea, fondazione di Eretria, è sul golfo Termaico; conquistata dalla Macedonia dopo la liquidazione della lega calcidica, contribuisce più tardi al sinecismo di Tessalonica. Incerto il suo destino successivo<sup>5</sup>.

**90\*. Callicrate, di Potidea** (TATAKI 1998, 169): *ibid.*, l. 12. Potidea, fondazione corinzia nel punto più stretto e settentrionale della penisola calcidica della Pallene e πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, sarà conquistata da Filippo II nel 356; il suo territorio fu assegnato ai Calcidici e successivamente (dopo la presa di Olinto nel 348) annesso al territorio macedone. Sul suo sito verrà fondata Cassandra<sup>6</sup>.

1. I rappresentanti delle località della Macedonia, della Calcidica e della Tracia sono censiti nello stesso ordine di *IG IV* 1<sup>2</sup>, 94 (= P. PERLMAN 2000, 177-9, *Ep. Cat. E.* 1); per ultimi vengono i personaggi aggiunti negli *addenda*. Solo questi ultimi vengono da città in quel momento controllate dallo stato macedone: per la lista del 360/59 si tratta invece di città autonome, e per la Μακεδονία è indicato un unico teorodoco, il re Perdicca III (cap. II, 2; V, 2).

2. In questo caso, peraltro, l'uso dell'espressione da parte di Ps. Scilace non ha un senso rigorosamente 'etnico', giacché Pidna era con ogni probabilità una fondazione macedone, in ogni caso rifondata come tale, con trasferimento del sito, già da Archelao (Diod. XIII 49, 1-2: cfr. *supra*, 68-9 n. 5, per la diversa tesi di FLENSTED-JENSEN - HANSEN 1996, oltre che in generale per il confronto Ps. Scilace-lista di Epidauro).

3. Sulla localizzazione precisa HATZOPOULOS - KNOEPFLER - MARIGO-PAPADOPOULOS 1990.

4. E cfr. tra gli altri ZÄHRNT 1971, 34 ss., 51, 102-3, 112-3, 119-20, 133, 142-4; COHEN 1995, 102-3 n. 2; HATZOPOULOS 1996a, I, 120-1, 202, 473.

5. ZÄHRNT 1971, 29-30, 34-41, 51, 102-3, 181-2; PAPAOGLOU 1988, 202, 205; HATZOPOULOS 1996a, I, 194, 202.

6. ALEXANDER 1963, 88-95; ZÄHRNT 1971, 214-8; HAMMOND - GRIFFITH 1979, 193-4, 246-51; HAMMOND - WALBANK 1988, 145-6, 209; HATZOPOULOS 1996a, I, 189, 199-201.

**91\*. Pausania, di Calindia** (TATAKI 1998, 115): *ibid.*, l. 13. Καλίνδοια, fondata dai Bottiei calcidici all'estremità settentrionale della *Bottiké*, forse su territorio concesso da Perdicca II, fu rifondata come città macedone da Alessandro Magno, con incorporazione di villaggi in precedenza indipendenti<sup>1</sup>. L'identificazione del teorodoco Pausania con il pretendente al trono di Macedonia nel 368/7 ha avuto larga fortuna negli studi moderni, ma resta un'ipotesi, soprattutto per la relativa diffusione del nome in area macedone<sup>2</sup>.

**92\*. Arcone, di Olinto** (TATAKI 1998, 131): *ibid.*, l. 14. Olinto, πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, *leader* della lega calcidica, è presa e distrutta da Filippo II nel 348; di fatto, si tratta di perdita dello statuto cittadino, con riduzione a κώμη e distribuzione del territorio a coloni macedoni; nella stessa condizione di κώμη Olinto partecipa e sopravvive più tardi al sinecismo di Cassandrea (cfr. n° 64), e ovviamente non compare nella grande lista delfica di teorodoci del 230-220 ca. [PLASSART 1921, col. III, ll. 51-86]). Per HAMMOND – GRIFFITH 1979, 193-4 Olinto compare nella lista di Epidauro a nome della lega calcidica, alla quale sarebbero pertanto estranee in questo momento tutte le altre località menzionate nel documento: ma è interpretazione meccanica se non aprioristica, che in qualche modo equipara la struttura del κοινόν, almeno per quanto riguarda la gestione dei rapporti interstatali (nello specifico, quelli con un grande santuario della Grecia meridionale), a quella della monarchia macedone, e la condizione di Olinto in quest'ambito a quella del 'teorodoco globale' Perdicca III<sup>3</sup>. Per Arcone, l'unico riscontro prosopografico possibile è in un omonimo magistrato eponimo di Cassandrea in un decreto di quest'ultima città, forse suo discendente<sup>4</sup>.

**93\*. Episseno, di Apollonia** (TATAKI 1998, 67): *ibid.*, l. 15. Apollonia, a sud del lago Bolbe, fu fondata dai Calcidici in un territorio concesso da Perdicca II; il documento di Epidauro ne attesta l'indipendenza (Ps. Scyl. 66 la definisce πόλις Ἑλληνίς). Fu annessa al territorio macedone da Filippo II, probabilmente al tempo della presa di Anfipoli (357). Contribuì al sinecismo di Tessalonica, ma, come Aineia, dopo quella data è ancora attestata come centro indipendente<sup>5</sup>.

**94\*. Bolone, di Aretusa** (TATAKI 1998, 69): *ibid.*, l. 16. Aretusa è in Migdonia, a est del lago Bolbe e a nord-ovest di Stagira; è anch'essa πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66. Fu annessa al territorio macedone da Filippo II: il suo mutamento di *status* emerge dai due decreti delfici di prossenia di cui ai nrr. 27\* e 45. La sua appartenenza alla lega calcidica – anche in questo momento specifico – è discussa dagli studiosi (cfr. anche n° 92\*).

1. ZHRNT 1971, 102-3, 191-3; HATZOPOULOS – LOUKOPOULOU 1992-96, I, 71-4; PAPAIOGLOU 1988, 216-8, 420-1; COHEN 1995, 94-5; HATZOPOULOS 1996a, I, 121-2, 152-3, 158, 170, 174, 195, 198, 235. Sulla doppia nozione di 'Bottiea' vd. cap. I, 1.2.

2. Il primo a proporre l'identificazione fu GEYER 1930, 138: ult. bibl. in S. PSOMA, «Archaïognosia» 10 (1999-2000), 105-14 (105 n. 2); MARI 2001, n° 91\*.

3. Preferibile in questo senso – ed estendibile ad altre città – la posizione elastica espressa da KAHRSTEDT a proposito di Aretusa: secondo lo studioso la presenza della città nel documento di Epidauro (n° 94\*), mentre indica chiaramente indipendenza dalla Macedonia, può al tempo stesso conciliarsi con un'adesione al κοινόν (1953b, 103 n. 2).

4. HATZOPOULOS 1988, 27-8; ID. 1993b, 577 n. 12, 579.

5. KAHRSTEDT 1953b, 101-3; ZHRNT 1971, 83-7, 90, 98, 102-3, 108, 155-8; PAPAIOGLOU 1988, 198-9, 218-22, 421-3; HATZOPOULOS – LOUKOPOULOU 1992-96, I, 26-8, 128-32; HATZOPOULOS 1996a, I, 120-1, 174, 191, 235; una distinzione tra una Apollonia in Migdonia e una in Calcidica era ancora in HAMMOND – GRIFFITH 1979, 194 e n. 2.

**95\*. Onesandro, di Argilo** (TATAKI 1998, 70): *ibid.*, l. 17. Argilo fu colonia di Andro, in Bisaltia, sulla costa settentrionale del golfo Strimonico; dopo la conquista di questi territori da parte di Filippo II, fu probabilmente annessa alla χώρα di Anfipoli<sup>1</sup>.

**96\*. Iarace, di Anfipoli** (TATAKI 1998, 53): *ibid.*, l. 18. Su Anfipoli cfr. al n° 28: anche in questo caso l'indicazione della lista di Epidauro è confermata da Ps. Scyl. 67, che la classifica, tra le località della Tracia, come πόλις Ἑλληνίς; avrà poi due rappresentanti nella 'grande lista' dei teorodoci di Delfi, ca. 230-220 a.C. (PLASSART 1921, col. III, ll. 78-79). Plausibile l'identificazione del teorodoco con l'omonimo personaggio di Anfipoli che insieme al concittadino Stratocle giunge ad Atene nel 357/6 per offrire la resa della città (Dem. I 8; Theop., *FGrHist* 115 F 42), proposta da HABICHT 1970<sup>2</sup>, 12 n. 1.

**97\*. Antifane, di Berga** (TATAKI 1998, 73): *ibid.*, l. 19. Largamente accolta negli studi l'identificazione del personaggio con il poeta comico il cui etnico divenne proverbiale per indicare un racconto dai toni favolosi (Strab. I 3, 1, 47 C.; II 3, 5, 100 C.; 4, 2, 104 C. = Polyb. XXXIV 6, 15; Steph. Byz., s.v. Βέργη). Berga, nell'entroterra bisaltico, non ebbe sempre, nel corso della sua storia, un pieno status di πόλις. La provenienza dall'area dello Strimone di diversi poeti e letterati nei decenni centrali del IV sec. (oltre Antifane, sono noti i nomi di Zoilo di Anfipoli e di Asclepiade di Tragilo) è un dato interessante nella storia culturale della Macedonia di età classica, sul quale è stata già richiamata l'attenzione<sup>2</sup>.

**98\*. Pisia (Πεισίης), di Tragilo** (TATAKI 1998, 192): *ibid.*, l. 20. Tragilo è pure in Bisaltia, sul basso corso dello Strimone, poco più all'interno di Argilo, strettamente legata a Berga forse anche in termini di organizzazione territoriale (HATZOPOULOS 1996a, I, 62 n. 1; per l'offerta versata al santuario di Delfi da un cittadino di Tragilo in un documento più o meno contemporaneo della lista di Epidauro cfr. n° 61\*).

**99\*. ?, di Stagira** (TATAKI 1998, 176): *ibid.*, l. 21. Nella lista di Epidauro compare l'indicazione Στάγिरα, preceduta da una *rasura*. Non sono perciò registrati nomi di teorodoci. Stagira, colonia di Andro sulla costa occidentale del golfo Strimonico, fu con Olinto la sola città distrutta da Filippo II dopo la liquidazione della lega calcidica, ma rapidamente ricostruita, come confermano le fonti letterarie e i dati degli scavi archeologici<sup>3</sup>.

**100\*. Epierate, di Acanto** (TATAKI 1998, 42): *ibid.*, l. 22. Acanto, colonia di Andro, πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, è all'imboccatura della penisola calcidica della Akté; non fece parte del κοινόν, e probabilmente restò indipendente, senza essere annessa al territorio macedone, assai a lungo dopo il 348; in età ellenistica mantenne lo status cittadino anche dopo la fondazione della vicinissima Uranopoli, che fu anzi probabilmente annessa al suo territorio. Compare ancora nella grande lista dei teorodoci delfici, 230-220 ca. (PLASSART 1921, col. III, l. 86)<sup>4</sup>.

1. KAHRSTEDT 1953b, 93-4; ZAHRT 1971, 29, 32, 67-9, 102-3, 158-60; PAPAZOGLU 1988, 363-4; HATZOPOULOS 1996a, I, 183-4, 191-3, 213-4, 389-90.

2. Per la bibl. sia su questo, sia sull'identificazione di Antifane, rinvio ancora a MARI 2001, 96\*; sulla localizzazione esatta di Berga, identificata con il villaggio moderno di Neos Skopos Serron, vd. ora Z. BONIAS, «BCH» 124 (2000), 227-46, in part. 235-8, con ult. bibl.

3. KAHRSTEDT 1953b, 106-7; ZAHRT 1971, 29, 34-44, 50-1, 66-72, 76-7, 90, 102-3, 109, 112-9; 238-43; HAMMOND-GRIFFITH 1979, 317 n. 1, 372; PAPAZOGLU 1988, 435-6; HATZOPOULOS 1996a, I, 190-1, 198.

4. ZAHRT 1971, 17, 29, 32-43, 51, 59-72, 77, 81-90, 102-3, 106-11, 136, 146-50; PAPAZOGLU 1988, 431-4; COHEN 1995, 105-6; HATZOPOULOS 1996a, I, 190, 199, 201, 204.

**101\*. Leucone, di Stolo** (TATAKI 1998, 177): *ibid.*, l. 23. La località, nella Calcidica centrale, sorge in una zona popolata dagli Edoni; fece parte della lega calcidica, ed è incerto il suo destino dopo la liquidazione di questa<sup>1</sup>.

**102\*. Diogneto, di Afiti** (TATAKI 1998, 66): *ibid.*, l. 24. Aphytis, πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, è sulla costa orientale della penisola calcidica della Pallene. Ebbe rapporti alterni, e non sempre chiari per noi, con la lega calcidica. Apparentemente restò indipendente ancora dopo la liquidazione della lega da parte di Filippo II, e forse addirittura dopo la fondazione di Cassandrea<sup>2</sup>.

**103\*. Sopoli, di Scione** (TATAKI 1998, 173): *ibid.*, l. 25. Scione, nella penisola della Pallene, πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, fece probabilmente parte della lega calcidica, e dopo la sconfitta di questa per mano di Filippo II sembra esser rimasta indipendente; più tardi contribuì al sinecismo di Cassandrea<sup>3</sup>.

**104\*. Cnopone, di Mende** (TATAKI 1998, 121): *ibid.*, l. 26. Su Mende, a sua volta πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 66, cfr. nrr. 25\*, 54\*, 70\*, 73\* (?).

**105\*. Pitodoro, di Neapoli** (TATAKI 1998, 126): *ibid.*, l. 27. Neapoli (moderna Kavala), sulla costa tracia di fronte a Taso, fu il porto di Filippi, ma restò sempre al di fuori del territorio macedone *stricto sensu*, mantenendosi πόλις autonoma (ha tra l'altro due rappresentanti nella grande lista dei teorodoci delfici, 230-220 ca.: PLASSART 1921, col. III, l. 82<sup>4</sup>).

**106\*. Timandro, di Dato** (TATAKI 1998, 99): *ibid.*, l. 32. È appunto la menzione di Dato (= Crenides), insieme a quella di Perdicca III (l. 9), a permettere l'esatta datazione della lista di Epidauro al 360/59, anno della morte del re macedone e della fondazione della colonia tasia sul sito della futura Filippi; la località è πόλις Ἑλληνίς per Ps. Scyl. 67<sup>5</sup>; molto più tardi ne troviamo un rappresentante nella 'grande lista' dei teorodoci di Delfi (PLASSART 1921, col. III, l. 80). È stata avanzata l'ipotesi che il teorodoco di Epidauro sia lo stesso Timandro i cui cinque figli ricevono la prossenia a Delfi (nrr. 29\*-33\*): ma l'identificazione resta incerta.

**107. Menelao figlio di Nicanore, dell'Eordea** (TATAKI 1998, 199): *ibid.*, ll. 37-38, in un *addendum* della fine del IV sec. L'Eordea, regione a ovest del massiccio del Bermion, ebbe un limitato sviluppo urbano: è dunque Ἰεθνος nel suo insieme – in questo pienamente equiparato a una πόλις, all'interno dello stato macedone – a essere rappresentato da un

1. ZÄHRNT 1971, 32-44, 50-1, 66-72, 102-4, 149, 244-7; PAPAZOGLU 1988, 431; HATZOPOULOS 1996a, I, 170 n. 2, 196, 388-9.

2. Cfr., anche per le importanti testimonianze numismatiche, ZÄHRNT 1971, 7, 34-43, 50-1, 102-3, 132, 167-9; PAPAZOGLU 1988, 427-8; TOURATSOGLU 1993, 33 e n. 5; HATZOPOULOS 1996a, I, 121, 199, 231, 255.

3. ZÄHRNT 1971, 34-42, 50-1, 59-60, 102-3, 108, 132, 234-6; PAPAZOGLU 1988, 427-8; HATZOPOULOS 1996a, I, 199-200.

4. Sulle vicende della città COLLART 1937, 102-32; PAPAZOGLU 1988, 403-4; HATZOPOULOS 1996a, I, 185-6. Più difficile da valutare l'eventuale presenza dei «Neapoliti» a Delfi a fine IV-inizi III sec., attestata accettando l'integrazione [Νεαπ]ολίται in *FD* III, I, 497, l. 3: non ho preso in esame questa testimonianza nel mio catalogo perché la lettura, pur confortata dalla presenza nella lista di altre località di area tracia (HATZOPOULOS 1996a, I, 185 e n. 5), resta assai incerta, e per l'impossibilità di definire con certezza la natura del documento (ipotesi diverse in BOURGUET *ad loc.* e in J. POUILLOUX, «RDAC» 1976, 158-67 [160]). Non sussistono dubbi, infine, sulla provenienza dalla città d'Italia dei Neapoliti registrati a Delo (tutti, comunque, in iscrizioni di età ellenistica e romana).

5. COLLART 1937, 137 e n. 6; COUNILLON 1998, 117.



teorodoco<sup>1</sup>. L'Eordea fu controllata dal potere centrale a partire dagli inizi del V sec., e lo era ovviamente anche al tempo della lista di Epidauro.

**108. Timostene figlio di Critone, di Cassandra** (TATAKI 1998, 96): *ibid.*, ll. 41-43, in un *addendum* quantomeno successivo, evidentemente, alla fondazione della città, nel 316<sup>2</sup>; esso è inciso in corrispondenza non del lemma relativo, per il 360/59, a Potidea (n° 90\*), sul cui sito sorgeva Cassandra, ma di quello relativo a Olinto (n° 92\*), che le fornì un numero notevole di abitanti (Diod. XIX 52, 2). Cassandra era evidentemente sentita come erede di quest'ultima<sup>3</sup>; la città avrà un suo rappresentante, diversamente da Olinto, nella 'grande lista' dei teorodoci delfici, 230-220 ca. (PLASSART 1921, col. III, l. 77).

**109. Damocrito figlio di Pisistrato, di Stolo (?)** (TATAKI 1998, 176): *ibid.*, ll. 48-49. L'indicazione della provenienza del personaggio manca, ma il lemma va ritenuto un aggiornamento di quello relativo a Stolo (n° 101\*), della quale attesta così la sopravvivenza dopo la dissoluzione della lega calcidica.

**110. Epiterse figlio di Alcimene, di Scione** (TATAKI 1998, 173): *ibid.*, l. 50. Per la presenza di un *addendum* su Scione (n° 103\*) valgono le stesse osservazioni di cui al n° 109.

#### B. PERSONE MENZIONATE IN ἰάματα

**111. ?, di Torone** (TATAKI 1998, 192): in *IG IV 1<sup>2</sup>, 121 = SIG<sup>3</sup> 1168*, ll. 98 ss. Di un ἀνήρ Τρωωναῖος è descritta la guarigione miracolosa dalle sanguisughe che aveva ingerito. Torone, sull'estremità meridionale della penisola calcidica della Sitonia, fece parte in fasi diverse della lega calcidica; in Ps. Scyl. 66 è definita πόλις Ἑλληνίς; oppose resistenza a Filippo II (Diod. XVI 53, 2), dal quale fu conquistata, ma non distrutta, durante lo scontro con la lega. L'iscrizione da Epidauro, che per ragioni paleografiche sembra da porre nella seconda metà del IV sec., è testimonianza non isolata della sua sopravvivenza, e non è da escludere anzi una conservazione della dignità di πόλις oltre la soglia del 348<sup>4</sup>.

1. Sui significati dell'attestazione, con ampia bibl., rinvio ancora ai miei due contributi precedenti (MARI 1999a, 637 e 2001, n° 107; cfr. ora anche P. PERLMAN 2000, 126-7 e n. 117).

2. Nella sua analisi degli *addenda* del documento, la PERLMAN attribuisce quelli che ci interessano qui (nrr. 107-10) a due mani diverse, ma per entrambe fa valere il *terminus post quem* del 316 (2000, 78-9).

3. ZHRNT 1971, 112-9; HATZOPOULOS 1988, 43-9; ID. 1993b, 575-83; ID. 1996a, I, 200-1; PAPAZOGLU 1988, 424-9. Per l'ipotesi di identificazione in un Arcone, sacerdote eponimo di Cassandra in un decreto cittadino, di un discendente dell'omonimo teorodoco di Olinto nella lista di Epidauro, che confermerebbe una significativa continuità nella storia delle due città, anche al livello della composizione della classe dirigente, cfr. al n° 92\*.

4. ZHRNT 1971, 8, 11, 14 ss., 34-54, 59-79, 91-111, 118, 247-51; PAPAZOGLU 1988, 429-30; HATZOPOULOS 1988, 47 e n. 8; ID., 1996a, I, 199, 204.

DELO<sup>1</sup>

## A. AUTORI DI DEDICHE VOTIVE O CONSACRAZIONI DI MONUMENTI

**112. Cratero, macedone** (TRÉHEUX 1992, 57; TATAKI 1998, 205-6): consacra una *phiále* e una corona d'oro nell'*Artemision*, registrate per la prima volta in documenti, rispettivamente, del 303 (?) e del 279 (*ID* 137, ll. 15-[16]; 161, B, ll. 59-60). L'ipotesi che si tratti di dediche del famoso generale di Alessandro (n° 47), realizzate tra il 323 e il 321, ha avuto fortuna negli studi<sup>2</sup>: essa suggerisce una suggestiva coincidenza con i primi progetti della grande dedica delfica di Cratero, poi realizzata postuma da suo figlio (nrr. 47 e 57). Ad avvalorare l'ipotesi sta anche la diffusione relativamente scarsa del nome<sup>3</sup>.

**113 (?). Nicanore** (TRÉHEUX 1992, 65; TATAKI 1998, 175): consacra una *phiále* e una *kylix*, registrate rispettivamente nel 303 (?) e nel 302 per la prima volta (*ID* 137, l. 15; 145, l. 53). Sebbene il nome Nicanore sia piuttosto diffuso, anche fra i Delii, il pregio di almeno una delle due offerte (una *phiále* del peso di 176 dracme) ha suggerito a diversi studiosi di vedere nel dedicante un personaggio eminente legato ad Alessandro e/o ai Diadochi, o addirittura il Nicanore di Stagira latore nel 324 del δῆλῶν del re sul rimpatrio degli esuli (n° 69). Quest'ultima ipotesi resta indimostrabile: il nome è comune tra i macedoni dell'*entourage* reale e le ipotesi di identificazioni tra i vari omonimi sono tutte assai incerte (cfr. nrr. 8 e 69); in ogni caso, la stessa origine macedone del personaggio attivo a Delo deve restare dubbia.

**114. Peucesta, macedone** (TRÉHEUX 1992, 71; TATAKI 1998, 124): consacra corone d'oro nell'*Artemision* e nel tempio di Apollo, registrate per la prima volta nel 279 (risp. *ID* 161, B, ll. 53 e 83-84). Potrebbe trattarsi dell'omonimo ufficiale, nativo di Mieza, che salvò la vita ad Alessandro durante l'assedio della città dei Malli, nel 326/5, e ne fu ricompensato con una corona e con la nomina a satrapo della Persia (Arr. VI 10, 2; 11, 7-8; 28, 3-4; 30, 2-3; VII 5, 4; 6, 3; *Ind.* 19, 8; Diod. XVII 99, 4; Q. Curt. IX 5, 14-18; Plut., *Al.* 63, 4): Tréheux suggeriva anzi che la corona ricevuta da Alessandro fosse appunto una di quelle consacrate a Delo, forse parecchi anni dopo ed eventualmente ad opera di un emissario. Questa e altre ipotesi sui tempi e i modi della venuta di Peucesta a Delo debbono però restare tali: il nome è relativamente diffuso in Macedonia, sicché HOMOLLE proponeva almeno un'alternativa plausibile, sempre all'interno dello *staff* di Alessandro («BCH» 15 [1891], 113-68 [136]: cfr. risp. BERVE 1926, II, nrr. 634 e 635).

**115. Clito, macedone** (TRÉHEUX 1992, 56; TATAKI 1998, 342): registrato come donatore di una corona d'oro per la prima volta in un documento del 279 (*ID* 161, B, ll. 58-59).

1. Tutti i testi epigrafici sono citati con l'abbreviazione *ID*. La cronologia dei documenti e la raccolta dei dati si rifanno a TRÉHEUX 1992: delle offerte o donazioni riferibili a Macedoni è riportata solo la registrazione più antica. Sono stati presi in esame solo i personaggi per i quali la possibile identificazione con esponenti dell'*entourage* di Alessandro o altre considerazioni rimandino alla prima generazione dei Diadochi: così, di Tolemeo figlio di Lago (n° 116) sono prese in esame solo le offerte precedenti l'assunzione del titolo regio (e dunque l'indicazione βασιλεύς nei testi relativi), e sono esclusi tra gli altri Demetrio Poliorcete (TRÉHEUX 1992, 11-2); Stratonice, figlia dello stesso Demetrio e della figlia di Antipatro Fila, nonché moglie di Seleuco I e di Antioco I (TRÉHEUX 1992, 17); i tre personaggi per i quali si è ipotizzata una identificazione con i figli di Balacro figlio di Nicanore, σωματοφύλαξ di Alessandro e satrapo di Cilicia, primo marito di Fila (BERVE 1926, II, n° 200; HECKEL 1992, 260), Antipatro, Trasea e Balagro, registrati a Delo per attività di vario tipo (TRÉHEUX 1992, 26, 53, 33).

2. Bibl. in MARI 2001, n° 112.

3. Cfr. la casistica raccolta da HOFFMANN 1906, 156; RUSSU 1938, 195-6; TATAKI 1998, 55, 139, 205-6, 349, 488.

L'identificazione con Clito «il Bianco», ufficiale di Alessandro e più tardi al servizio di Antipatro e Cratero (BERVE 1926, II, n° 428; HECKEL 1992, 185-7, 373-7), è confortata soprattutto dall'intensa attività di questi nell'Egeo, dove fu comandante della flotta macedone durante la guerra lamiaca. A seguito dei successi di questo periodo, secondo Plut., *de Alex. fort.* II 5, 338 A, Clito si atteggiò a Posidone: è verosimile che in quel tempo o poco dopo egli abbia portato offerte nel maggiore santuario delle Cicladi. Naturalmente, però, mancano prove sicure.

**116. Tolemeo figlio di Lago, macedone** (TRÉHEUX 1992, 14-5; BERVE 1926, II, n° 668; HECKEL 1992, 222-7; TATAKI 1998, 200): registrato per l'offerta di una κύλιξ θηρίκλειος ad Afrodite e di una corona d'oro nell'*Artemision* (il primo documento è del 279, *ID* 161, B, ll. 26-27 e 56; cfr. anche *ID* 296, l. 28 e 313, l. 102 per la formula completa Πτολεμαῖος Λάγου Μακεδών) e per un'altra offerta di cui non sono forniti dettagli (*ID* 1414, d, l. 4). Tréheux distingue le offerte nelle quali non compare il titolo regale da quelle in cui compare invece la formula Πτολεμαῖος βασιλεὺς Σωτήρ: le prime risalirebbero effettivamente a prima dell'assunzione del titolo. Questo aspetto (sul quale è più prudente HOMOLLE, «BCH» 15 [1891], 135) e dunque la cronologia delle prime attività di Tolemeo a Delo restano incerti, laddove è invece certa l'identificazione del donatore con l'ufficiale di Alessandro e re dell'Egitto, originario dell'Eordea.

**117. Aminta, macedone** (TRÉHEUX 1992, 25; TATAKI 1998, 235): registrato come donatore di una coppa a protome bovina e di una *phiale* d'argento in documenti della prima età ellenistica: il più antico è del 313 (? *ID* 135, ll. 38-39). Il nome è estremamente comune in Macedonia (cfr. al n° 19), sicché è arrischiata ogni ipotesi di identificazione del personaggio.

**118 (?). Cebalino** (TRÉHEUX 1992, 56; TATAKI 1998, 339): registrato come donatore di *phiálai* in documenti della prima età ellenistica, a partire dal 303 (*ID* 137, l. 12). L'origine macedone, non espressamente dichiarata, è probabile sia per la diffusione del nome in Macedonia, nella caratteristica forma in *beta* (= Κεφαλίνας), sia perché il nostro compare in tutti i documenti accanto ad una Adò la cui provenienza macedone è espressamente dichiarata (n° 119)<sup>1</sup>. Un Cebalino, con il quale la Tatakì propone prudentemente di identificare il nostro, denunciò a Filota una congiura contro Alessandro nel 330, per poi accusarlo di non aver dato seguito alle sue accuse e provocarne così la condanna (Plut., *Al.* 49, 4-7; Diod. XVII 79, 5; Q. Curt. VI 7, 16-33; 8, 11-13; 9, 7. 9; 10, 5. 8. 17-20. 34; BERVE 1926, II, n° 418).

**119. Adò, macedone** (Μακετία / Μακέστα: TRÉHEUX 1992, 22; TATAKI 1998, 223): donatrice di *phiálai* registrata a partire dal 303 (*ID* 137, l. 13).

---

1. Meno certa l'ipotesi relativa a Dadamas, che compare, pure senza indicazione di provenienza, in due documenti accanto a Cebalino e ad Adò (*ID* 145, l. 51; 154, B, l. 34). L'ho pertanto escluso dal catalogo (ma cfr. TATAKI 1998, 289, 517).



## 2. IN MARGINE AL CATALOGO

Mentre la gran parte dei dati raccolti nel catalogo che precede, relativi a un arco di tempo piuttosto ampio e ad ambiti molto diversi di attività, riguarda come detto la frequentazione macedone non dinastica dei santuari panellenici, solo la prima sezione relativa a Delfi e la corrispondente sezione su Olimpia raccolgono le notizie su rappresentanti ufficiali dei re (nrr. 1-22 e 69). Scarsi sono gli elementi veramente utili a qualificare tale presenza: poco ci è noto dei singoli personaggi, pressoché nulla dei criteri di selezione e delle modalità di alternanza. Ciò vale soprattutto per i *ναοποιοί*, che sulla base del formulario delle iscrizioni delfiche è opportuno distinguere dai veri e propri inviati *παρὰ Φιλίππου / Ἀλεξάνδρου*, e le cui attività hanno un contenuto eminentemente tecnico e non politico (cap. III, 2.3.2; 3.1), ma che, in quanto funzionari anfizionici, agiscono a Delfi senza dubbio in una veste pubblica e ufficiale. Nulla ci è noto né dei singoli personaggi investiti della carica, né dei sistemi di reclutamento: ma l'indicazione *Μακεδόνες* che accompagna i loro nomi è un puro indicatore etnico, e non va interpretata, in mancanza di altre prove, nel senso che essi fossero un'emanazione del *κοινόν* o specificamente dell'assemblea dei *Μακεδόνες*. Analoga la condizione di Archepoli e Agippo allorché compaiono a Delfi non come ieromnemoni «di Alessandro», ma come *Μακεδόνες* latori di un'offerta troppo consistente per essere considerata privata, e che sarebbe tuttavia azzardato considerare proveniente da finanze del *κοινόν* *distinte* da quelle regie<sup>1</sup>.

Nel caso degli altri funzionari attestati a Delfi (e dell'unico che ci è noto a Olimpia, Nicanore di Stagira, n° 69) le fonti esplicitano il legame diretto con il sovrano, il carattere di suoi diretti rappresentanti presso il santuario<sup>2</sup>, sebbene anche in questi casi ci sfuggano i criteri di scelta e di alternanza/sostituzione dei funzionari. Nella nostra conoscenza delle istituzioni anfizioniche questa lacuna non è limitata ai soli rappresentanti macedoni, ma nel loro caso ha prodotto speculazioni più ampie (a partire dalla designazione *Μακεδόνες vs. παρὰ Φιλίππου / Ἀλεξάνδρου*), investendo il carattere stesso della rappresentanza macedone in seno all'anfizionia.

---

1. Catalogo, nrr. 11-12, 21-22; cfr. al cap. IV, 1.2. Segnalo tra l'altro che l'indicazione 'etnica' presente in *CID II*, 100, II, l. 10 – nel testo cioè in cui i due *non* compaiono direttamente in quanto ieromnemoni – è l'unica di cui disponiamo circa la *provenienza* di ieromnemoni dei re di Macedonia in età pre-ellenistica; nell'unica attestazione di delegati macedoni in una lista anfizionica di età posteriore ad Alessandro, *SIG*<sup>3</sup> 636 = *CID IV*, 108, l. 5 (su cui *supra*, 277 ss.), del 178 a.C., i due rappresentanti di Perseo sono entrambi qualificati con l'etnico cittadino *Βεροιαῖος*.

2. Nel caso di Delfi si tratta di rappresentanti presso l'anfizionia, e le fonti sono essenzialmente epigrafiche (fanno eccezione il caso dubbio di Parmenione, n° 13, e quelli di Aminta e Clearco, nrr. 19-20, da fonti letterarie). Nel caso di Nicanore, sul quale siamo invece informati dalle fonti letterarie, potremmo impropriamente parlare di inviato alla *πανήγυρις*, anche se ovviamente il compito che gli è affidato è del tutto eccezionale e non riducibile alle normali attività di un *θεωρός*.

Senza tornare su questa questione generale<sup>1</sup>, vorrei aggiungere ancora qualcosa sui singoli. I riscontri prosopografici sono scarsi e incerti, anche per lo stile stringato dei documenti anfizionici di questo periodo, che rinuncia al patronimico e (nel caso dei Macedoni) all'etnico cittadino: ma in qualche caso sono piuttosto suggestivi. Nel complesso si possono condividere le conclusioni di F. Lefèvre, secondo cui gli esponenti macedoni a Delfi erano per lo più scelti fra gli uomini di fiducia del re e sapientemente alternati, per lo più sostituendo gli ieromnemoni uno solo per volta in modo da consentire al nuovo arrivato di acquisire esperienza<sup>2</sup>. In alcuni casi le possibili identificazioni dei singoli personaggi sono più solide (nrr. 1, 3, 9, 10, e cfr. 8 e 69) e portano a ritenere che la scelta avvenisse a un livello assai alto dell'*entourage* del sovrano, nel quale furono molti i personaggi dalla carriera decisamente eclettica: non stupisce perciò che alcuni dei funzionari macedoni a Delfi possano essere identificati con esponenti dell'alta aristocrazia *in primis* militare della corte di Pella<sup>3</sup>. Dopo la partenza di Alessandro per l'Asia, dobbiamo supporre che gli ieromnemoni fossero selezionati da Antipatro, rappresentante del re in Europa. Nel frattempo il significato della presenza macedone all'interno dell'anfizionia era profondamente mutato (cap. IV, 1.2; 3.3), ed è probabile che il prestigio e l'importanza connessi alla carica di ieromnemone παρ'Ἀλεξάνδρου risentirono del mutamento: ma la possibile identificazione di due dei funzionari di questo periodo (nrr. 9 e 10; nel secondo caso un'attività del personaggio a Delfi dopo il 334 è solo ipotetica) lascia credere che nulla fosse mutato nei criteri di scelta e nel *milieu* di provenienza dei delegati.

Di nessuno degli inviati 'pubblici' nei grandi santuari (con l'eccezione, ancora, di Nicanore di Stagira, n° 69) è nota la provenienza cittadina. In un'epoca in cui si tendeva ancora a parlare della storia della Macedonia di IV secolo nei termini di una progressiva 'ellenizzazione' delle sue istituzioni e della sua cultura, I. Russu giungeva a suggerire – sulla base di un'infondata distinzione tra onomastica 'greca' e 'macedone' all'interno della casistica nota – che i funzionari dei sovrani di Pella a Delfi fossero in maggioranza 'greci' (nel senso di 'non macedoni'), come larga parte dei loro collaboratori<sup>4</sup>. Non c'è più bisogno di discutere ancora una tesi del genere, ma non è senza interesse tornare sulla questione degli etnici cittadini, la cui assenza nel caso degli ieromnemoni e dei tesoriери risponde in parte a un bisogno di economia nei testi epigrafici ed è comunque giustificata dalla contemporanea presenza della designazione παρὰ Φιλίππου / Ἀλεξάνδρου<sup>5</sup>, ma è invece assai notevole nel

1. Su cui cap. III, 2.3.2; IV, 1.2.

2. 1998a, 94-5. Mi sembra peraltro che Lefèvre sopravvaluti il significato della persistenza in carica di Euticrate (n° 9) dopo la morte di Filippo quando vi vede una prova del fatto che la partecipazione macedone all'anfizionia «n'était pas strictement attachée à la personne du roi, mais plutôt à l'État macédonien» (97 n. 472, su cui già *supra*, 113 n. 2): la distinzione è accettabile nel senso che la scelta dello ieromnemone non era necessariamente ed esclusivamente legata ai suoi rapporti *personali* con il sovrano, ma non va spinta a mio parere nel senso che lo 'stato macedone' inteso come entità in qualche modo *distinta* dal re potesse scegliere attraverso propri organi i rappresentanti del re stesso nell'anfizionia (o altrove). Nel caso di Euticrate, si tratta più semplicemente della conferma di un uomo di fiducia di Filippo a Delfi in un momento in cui Alessandro aveva presumibilmente problemi più urgenti di cui occuparsi, conferma tanto più motivata se per il personaggio valgono i riscontri prosopografici di cui al n° 9.

3. Questa constatazione acquisterebbe maggior solidità se fossimo certi dell'interpretazione (in realtà molto dubbia) della notizia di Libanio relativa a Parmenione (n° 13).

4. RUSSU 1938, 111-2.

5. Per l'emergere solo in età ellenistica dell'indicazione cittadina, nell'isolata testimonianza relativa ai due ieromnemoni di Perseo nel 178, vd. p. 319 n. 1.

caso dei naopi, per i quali si fa spazio all'indicazione 'etnica' Μακεδόνες, a fronte di un uso generale in cui la designazione cittadina è invece la regola<sup>1</sup>. Nel caso dei naopi macedoni, al di là di ogni plausibile giustificazione pratica, la presenza della semplice designazione 'nazionale' circoscrive al livello dell'ἔθνος – ossia degli organi *centrali* di governo – un'attività che, se non ha nessuna diretta valenza politica, è però come si diceva un'attività comunque *pubblica*: il livello delle singole πόλεις di provenienza non viene raggiunto, o in ogni caso non è per noi direttamente visibile.

I dati di cui disponiamo sui naopi riguardano il regno di Filippo e quello di Alessandro, e si prestano a un confronto interessante, per quanto riguarda la presenza *visibile e registrabile* delle città di Macedonia nei grandi santuari della Grecia, con i dati relativi ai teorodoci, spesso valorizzati in questo senso già in studi precedenti. Come ho già ricordato più volte, dopo l'eliminazione dalla discussione di SIG<sup>3</sup> 90, lista delfica della fine del V sec. in cui una lettura errata aveva a suo tempo individuato la presenza di un rappresentante della pieria Ballai (cap. II, 2), le tappe essenziali in questo ambito documentario sono la lista di Epidauro del 360/59 (con gli *addenda* della fine del secolo) e quella di Nemea del 330-10 ca., scrutinate nel nostro catalogo, e la 'grande lista' delfica del 230-20 ca. Nella parte più antica del documento di Epidauro sono elencate ventuno località dell'area traco-macedone, tutte indipendenti dalla monarchia di Pella come mostra la contemporanea presenza, nella lista, di Perdicca III quale teorodoco della Μακεδονία. Nello stesso documento l'indicazione Ἰαπειρος vale invece solo da 'titolo' di una rubrica etnica che comprende diversi popoli e città<sup>2</sup>, mentre la stessa indicazione ricompare più tardi in una lista di teorodoci di Argo (330 ca.) con valore del tutto analogo a quello assunto da Μακεδονία nel testo di Epidauro: in questo caso non c'è più menzione di singole località come tappe del viaggio dei teori in Epiro, ma un unico «théarodoque global», la regina Cleopatra<sup>3</sup>. Laddove in Epiro la progressiva aggregazione in κοινόν delle entità locali (tra cui preesistenti κοινά) finisce per demandare al livello delle autorità federali le relazioni 'internazionali' dello stato, quali quelle con un grande santuario, in Macedonia l'assorbimento progressivo e stabile delle due sponde del golfo Termaico, della Calcidica e di parte della costa tracia, regioni in cui le esperienze cittadine erano saldamente radicate e ben più vitali di quanto non fossero nel nucleo storico del regno o in Epiro, ha piuttosto l'esito di sollevare le realtà locali a quel livello – sia pure minimo – di 'riconoscibilità' internazionale che è dato dall'attribuzione di teorodoci, innalzandovi progressivamente anche i centri urbani del nucleo storico del regno.

1. Ricontri *supra*, 111. Va rimpianta l'assenza della sezione macedone da CID II, 119-120, lista riassuntiva dei naopi ordinata geograficamente, stilata tra il 315-10 ca. e la fine del IV sec. (con aggiunte del secolo successivo): una soppressione degli etnici cittadini anche da questa risulterebbe, infatti, particolarmente significativa.

2. IG IV 1<sup>2</sup>, 95, II, ll. 23 ss., 73-74, 77, con CHARNEUX 1966, 179-80, 182-3 e CABANES 1976, 116-7; la differenza di valore tra le due indicazioni (Μακεδονία / Ἰαπειρος) mi sembra sottovalutata da HAMMOND 1980a, 79 e 1980b, 473, che pensa in entrambi i casi a un puro valore geografico.

3. N° 81; la definizione di «théarodoque global» era in DAUX 1968, 630, per Perdicca nel 360/59; per il differente valore dell'indicazione Ἰαπειρος nei documenti di Epidauro e di Argo giuste osservazioni in CABANES, che pone poco prima del documento argivo (e forse prima della partenza del Molosso per l'Italia nel 334) la costituzione del nuovo organismo federale chiamato Ἰαπειρος (1976, 118-9, 172-85; cfr. HAMMOND 1980a, 86, 89; J.K. DAVIES 2000, 257).

Molto prima della 'grande lista' di Delfi, nella quale sotto la titolatura τῶς <scil. Θεωρίας> ἐπὶ Θεσσαλίας καὶ [Μ]ακ[εδονίαν]<sup>1</sup> compaiono con uno o più rappresentanti una trentina di località, le liste di Nemea, gli *addenda* di Epidauro e un non meglio precisabile elenco di offerte da Argo<sup>2</sup> registrano relazioni in qualche misura *ufficiali* con Macedoni e le registrano κατὰ πόλεις. Alla testimonianza diretta delle liste si può aggiungere quella di almeno due decreti delfici di prossenia che, nell'assegnare la θεωροδοκία a due cittadini di Aretusa prima e dopo che la città fosse assorbita dal regno macedone, segnalano probabilmente un legame tra le onorificenze concesse e l'incarico ufficiale ricoperto dai due, così confermando la stabile presenza della città negli itinerari dei θεωροί greci nel IV secolo<sup>3</sup>. Precedono di pochi anni la 'grande lista', infine, le celebri concessioni di ἀσυλία all'*Asklepieion* di Cos emesse nel 243 da quattro grandi città di Macedonia, tutte rappresentate nel testo delfico (Filippi, Anfipoli, Cassandrea e Pella)<sup>4</sup>.

Per maggiore chiarezza, i dati cui faccio riferimento sono raccolti, alla fine di questo capitolo, in una tabella nella quale i nomi delle città<sup>5</sup> sono in ordine alfabetico; sono segnalate con il simbolo # le πόλεις Ἑλληνίδες di Ps. Scilace 66-67; con il simbolo ◆ quelle che Ps. Scilace definisce semplicemente πόλεις o cita con il solo nome; in corsivo nell'ultima colonna, dedicata alla 'grande lista' delfica, le tredici località (su un totale di ventinove) per le quali non ho rinvenuto alcuna testimonianza di attività precedenti presso i santuari considerati in questo catalogo<sup>6</sup>. La tabella è preceduta da un indice dei nomi di persona e

1. In questo caso, si tratta di una pura determinazione geografica (col. III, l. 10): cfr. anche i frammenti dell'altra lista delfica della metà del II sec., da intendersi come aggiornamento della 'grande lista', in cui sopravvive pure l'indicazione [τῶς ἐπὶ] Μακεδονίαν (DAUX 1949, 27-30, l. 3; cfr. P. PERLMAN 2000, 31, 34); già nella lista di Nemea le diverse località macedoni sono elencate sotto un 'titolo' di analogo valore (ἐμ Μακε- <δ>ονία, col. II, l. 16).

2. IG IV, 617, elenco di versamenti da parte di località tessale e macedoni; FRAENKEL *ad loc.* valorizzava come *terminus post quem* per la datazione del testo la contabilità in alessandri (cui si può aggiungere la menzione di Cassandrea), ma non scendeva oltre gli inizi dell'età ellenistica; egli registrava già, in apparato, l'integrazione [ἐξ Αἰ]γεῶν alla l. 15, proposta da Foucart e più tardi impiegata da HAMMOND a conferma della necessità di distinguere Ege da Edessa, la località con la quale era identificata prima degli scavi di Vergina (1972, 157-8; cfr. PAPAZOGLU 1988, 133 n. 56). La lettura [Ἀλλα]νταῖοι alla l. 17 è di PAPAZOGLU 1988, 182. P. PERLMAN (1984a, 185-92 [non vidi]; «AJA» 90 [1986], 211; 2000, 50-1, 74-5, 127-9) ha definito l'arco cronologico tra 316 (menzione di Cassandrea) e 293 (menzione di Pagase); ricordando interpretazioni precedenti che ne avevano fatto una lista di contributi all'*Asklepieion* di Epidauro (così anche HAMMOND 1980b, 462) o a santuari argivi, la studiosa nota l'ordine geografico secondo cui è costruita e suggerisce che essa registri versamenti di ἐκέχειρον a θεωροί argivi venuti ad annunciare una festa, presumibilmente *Heraia* e Nemee. Se questa interpretazione è giusta, il documento registra località macedoni percorse dai θεωροί argivi in questo periodo (*contra*, CHARNEUX, *Bull. ép.* 1987, n° 609; sul testo anche HATZOPOULOS 1996a, I, 474 n. 2, 475).

3. Cfr. nrr. 27\* e 45 e, per la probabile integrazione della θεωροδοκία/θεαροδοκία, 296 n. 2, anche per la tesi della Perlman cui alludo nel testo: la menzione della θεωροδοκία è certa solo per il personaggio di cui al n° 45. Aretusa figura, già prima del più antico dei due documenti, nella lista di Epidauro (94\*).

4. HERZOG – KLAFFENBACH 1952, 15-19, nrr. 6-7 (= HATZOPOULOS 1996a, II, nrr. 36, 41, 47, 58, con bibl.). Una rapida analisi dell'evoluzione della presenza macedone in questo tipo di documenti compare ora nell'importante studio di P. PERLMAN sulla *theorodokia* (2000, 126-30; ma cfr. già HATZOPOULOS 1996a, I, 472-6; 1997, 15-6; MARI 1999a).

5. Unica entità locale non cittadina attestata in questi testi è l'Eordea, negli *addenda* da Epidauro (n° 107).

6. In qualche caso le attestazioni di presenze nei santuari considerate nella tabella non si ritrovano nel catalogo in quanto cadono oltre il suo limite cronologico basso (cfr. *supra*, 290 nn. 2-3); spero di riconsiderare in altra sede la documentazione completa.

geografici censiti nel catalogo: nel catalogo e negli indici non sono ovviamente considerati i documenti di piena età ellenistica come la lista di offerte da Argo, i testi di Cos e la ‘grande lista’ di Delfi. La localizzazione dei diversi centri, indicata nei lemmi o nelle note alla tabella, può essere visivamente richiamata nella cartina allegata al testo.

La lista di Epidauro e la ‘grande lista’ delfica rappresentano, se non proprio un *álfa* e un *ómega*, certo due punti molto distanti nella lunga storia dello sviluppo e della crescita delle realtà locali in Macedonia<sup>1</sup>: nel primo documento le città controllate da Perdicca scompaiono come entità «politically non-existent» e «mere administrative districts»<sup>2</sup> e lasciano posto al solo nome del sovrano; nel secondo, circa centotrenta anni più tardi, agiscono in tutto e per tutto come πόλεις non solo Anfipoli e Filippi e le località di aree dalla lunga tradizione cittadina come la Calcidica, la bassa Peonia e la costa orientale del golfo Termaico, ma anche le fondazioni regie Cassandra e Tessalonica, la capitale Pella e, dal cuore della ‘vecchia’ Macedonia, Libetra, Eraclio, Dion, Mieza, Edessa<sup>3</sup>. Questi documenti, e ancor più significativamente quelli cronologicamente intermedi, registrano dall’esterno – dal cuore stesso della ‘Grecia delle città’ – una dialettica e un processo di sviluppo ovviamente tutti *interni* allo stato macedone. Come ha mostrato recentemente l’ampia sintesi di M.B. Hatzopoulos sulla storia delle istituzioni della Macedonia monarchica, le tappe essenziali di questo complesso processo di conflitto e integrazione tra potere centrale e realtà locali si concentrano nel regno di Filippo II: è allora che lo stato macedone conosce ed assimila in tutte le loro sfumature le formidabili potenzialità delle realtà urbane, fondandone di nuove attraverso l’incorporazione di villaggi, trapiantando popolazioni, inventando il modello della fondazione ‘regia’, assimilando da Anfipoli e dalle città calcidiche dettagli e spirito dell’ordinamento istituzionale e magistratuale delle πόλεις di tradizione greca e sapientemente piegandoli alle esigenze di uno stato fortemente centralizzato<sup>4</sup>.

I dati relativi ai teodoci di diversi santuari e ai naopi di Delfi – questi ultimi, come si diceva, meno immediatamente significativi, ma comunque utilizzabili in questo quadro –, suggeriscono, per la registrazione *esterna* di questo complesso processo di rivitalizzazione delle realtà urbane, tempi più lenti, una ‘forbice’ che si allarga fino alla prima età ellenistica: ancora per tutto il regno di Alessandro quelli macedoni sono (quasi) i soli naopi a essere registrati senza l’etnico cittadino; ma già pochissimi anni più tardi troviamo non solo la significativa ‘serie’ rappresentata dalle liste di Nemea e di Argo e dagli *addenda* alla lista di Epidauro<sup>5</sup> a testimoniare l’avvenuta ‘emersione’ delle realtà urbane di Macedonia al livello

1. Non considero qui la successiva lista delfica pubblicata da DAUX 1949, 27-30, in cui pure compare una rubrica macedone ma dalla quale sono ormai illeggibili i singoli nomi e toponimi.

2. Le definizioni sono di HATZOPOULOS 1996a, I, 473.

3. Per la lista di Epidauro cfr., nel catalogo, ai nrr. 86\*-110; la ‘grande lista’ delfica è stata edita da PLASSART 1921, e la riedizione da parte di J. Oulhen è stata più volte annunciata (ult. bibl. *supra*, 69-70 n. 2): le località macedoni vi compaiono nella col. III, ll. 51-81.

4. Mi permetto di rinviare, per la discussione dei dati e della ricostruzione di HATZOPOULOS 1996a, a MARI 1999a. Sul ‘modello’ calcidico e la sua influenza sullo sviluppo delle realtà urbane all’interno del regno macedone era invece assai riduttivo KALLÉRIS 1954-76, II, 611 ss. Per il caso epirota e la compresenza, nel locale lessico istituzionale quale attestato soprattutto dalle fonti epigrafiche, di elementi del greco comune, sviluppi peculiari ai dialetti greci nord-occidentali ed elementi apparentemente tratti «from the terminology of the neighbouring colonial foundations (Corinthian, Elean, Achaean») vd. ora J.K. DAVIES 2000, 253-4.

5. Nei quali la dignità di una rappresentanza ufficiale presso il santuario è riconosciuta anzi addirittura a uno degli ἑθνη di arretrato sviluppo urbano, quale l’Eordea (catalogo, n° 107; cfr. MARI 1999a, 631-2, 637).

dei grandi santuari della Grecia, ma anche la prima dedica sicuramente databile da parte di una città macedone in un santuario panellenico, il gruppo scultoreo che Pella offre a Delfi in onore del concittadino Arcone e dei suoi familiari (n° 38)<sup>1</sup>. Probabilmente non è casuale (ed è, anzi, estremamente significativo) che la città emerga solo nell'ultima fase della complessa storia dei rapporti di Arcone e della sua famiglia con il santuario. Celebrando a distanza di qualche anno i meriti di un vincitore negli agoni panellenici che aveva ricevuto insieme alla madre e ai fratelli la prossenia a Delfi – forse per un contributo, *privato*, alla ricostruzione del tempio di Apollo – e che nel frattempo si era anche distinto al seguito di Alessandro, i Pellei sfruttano abilmente, ma muovendosi con cautela, diverse scie: la fama personale di Arcone, i suoi meriti di vincitore panellenico, le relazioni già stabilite dalla sua famiglia con Delfi, l'alone di fascino dell'impresa d'Asia<sup>2</sup>.

Non voglio giocare con troppa leggerezza con la convergenza di dati cronologici e di evidenze materiali che possono essere naturalmente, almeno in parte, incroci e sopravvivenze casuali. Di conseguenza, propongo queste conclusioni con la maggiore cautela possibile: tuttavia mi sembra del massimo interesse questa coerenza tra i dati raccolti da Hatzopoulos, relativi essenzialmente allo sviluppo e all'organizzazione territoriale e all'evoluzione istituzionale, dunque a dinamiche interne allo stato macedone, e quelli discussi qui, che del processo colgono una delle proiezioni esterne più vistose e significative<sup>3</sup>. Né sorprende che a questa convergenza nella sostanza dei due processi corrisponda una lieve sfasatura cronologica: che, in altre parole, i mutamenti nel rapporto potere monarchico / realtà locali verificabili all'interno dello stato macedone in gran parte negli anni 'accelerati' di Filippo II siano registrati solo qualche anno più tardi sullo scenario dei santuari panellenici. Tale *décalage* corrisponde al passaggio dalla pura (e ancora in parte 'sperimentale') realtà istituzionale interna al piano diverso della riconoscibilità 'internazionale', che non può prodursi come riconoscimento automatico e immediato. E non si deve dimenticare, in ogni caso, che la presenza in una lista di teorodoci rappresenta solo una soglia ridotta di riconoscibilità, un livello minimo di proiezione esterna dello statuto cittadino, e non implica certo per le città – per *nessuna* città di Macedonia – la capacità di gestire in autonomia le proprie relazioni esterne: la rifunzionalizzazione delle πόλεις all'interno del nuovo stato voluto da Filippo non implica né un reale decentramento amministrativo, né una significativa redistribuzione di poteri e

1. Opportunamente valorizzata in questo senso già da KALLÉRIS 1954-76, II, 595-6, 602, con osservazioni molto penetranti. Ho già precisato l'esclusione dal catalogo del monumento offerto a Delfi dai Pieri di Dion secondo Paus. X 13, 5, per il quale una connessione con la base iscritta di fine VI-inizi V sec. che menziona attività dei Pieri nel santuario è del tutto ipotetica (*supra*, n° 60, con rinvii a sezioni precedenti).

2. Il giudizio di A. JACQUEMIN sul monumento («il appartient aux commémorations de victoires agonistiques prises en charge par la cité, mais qu'il témoignait également de la reconnaissance réelle ou souhaitée d'une communauté envers un de ses membres qui fit une brillante carrière au loin» [1999, 199, e cfr. 206]) è condivisibile, tenendo però presenti le diverse fasi della vicenda e adeguatamente differenziando le attività di Arcone a Delfi dall'iniziativa presa in un secondo momento dalla sua città. Sulla crescita (urbanistica e istituzionale) di Pella tra regno di Filippo II ed età ellenistica vd. ora M.B. HATZOPOULOS in I. Nielsen (a cura di), *The Royal Palace Institutions in the First Millennium B.C., Regional Development and Cultural Interchange between East and West*, Monographs of the Danish Institute at Athens 4, 2001, 189-99 (191-3).

3. Come ricordato più volte, lo stesso studio di Hatzopoulos richiamava opportunamente l'attenzione sull'interesse dei documenti di cui alla tabella che chiude questo par. (1996a, I, 472 ss., e cfr. 365-7; ID. 1997, 15-6; dalla discussione delle sue posizioni prendono avvio le mie conclusioni qui al cap. II, 2 e nel già citato MARI 1999a, 637-8.

competenze. Nell'ambito che qui ci interessa, lo mostrano con evidenza incontestabile i citati decreti di ἀσουλία per Cos, nei quali è fermo ed esplicito il richiamo alla volontà del sovrano<sup>1</sup>.

Almeno un altro dato importante dello studio di Hatzopoulos trova poi, a mio parere, piena conferma in questa riflessione sulle 'proiezioni esterne' dello stato macedone e delle sue istituzioni: ed è l'individuazione di un preciso 'modello' culturale, organizzativo e istituzionale, per la Macedonia di Filippo, nelle aree di più solida tradizione cittadina via via assorbite nel nuovo stato, ovvero, da ovest verso est, nelle località della costa pieria (tra le quali la macedone Pidna<sup>2</sup>), della bassa Peonia e del golfo Termaico, della Migdonia, della Calcidica e della costa tracia.

Per molte di queste Ps. Scilace rivendica lo statuto di πόλεις Ἑλληνίδες, con una notazione politico-istituzionale piuttosto che meramente 'etnica', ed è stata spesso sottolineata la convergenza tra le sue indicazioni e quelle della lista di Epidauro, nella quale a fronte di nessuna città sotto il controllo macedone ne compaiono ben ventuno ancora indipendenti, in un vasto e capillare itinerario che da Pidna giunge a Datos, la futura Filippi. Che molte di queste località fossero all'avanguardia rispetto alle città e agli stessi monarchi di Macedonia quanto a qualità e continuità di rapporti con i santuari maggiori della Grecia, però, non emerge solo dal documento di Epidauro, né è solo una verosimile (e forse ovvia) supposizione. All'inizio di questo libro ho ricordato le peculiari tradizioni di fondazione 'delfiche' legate a Metone e alle migrazioni dei Bottiei: si tratta di due testimonianze di una variante rara di tradizione di fondazione incentrata sulla consacrazione ad Apollo di 'primizie di uomini' (della quale un esempio particolarmente noto riguarda la magno-greca Reggio). Altrove ho cercato di definire il ruolo delle memorie locali nello sviluppo di questo tipo di tradizioni, che descrivono (o riscrivono) la storia di una ἀποικία nel segno di un legame con Delfi presentato come 'speciale', anche in rapporto alle storie canoniche di fondazione sulla base di oracoli. Nei due casi che ci interessano qui, purtroppo le tracce di questa memoria sono quasi perdute: in entrambi ha probabilmente giocato un ruolo-chiave la formidabile sistemazione 'archivistica' delle πολιτεῖαι aristoteliche, ma non abbiamo modo di stabilire se, a questo livello di IV secolo, si tratti di tradizioni antiche e consolidate o piuttosto di una recente reazione locale alla dilagante politica 'delfica' della Macedonia di Filippo. Se anche fosse accertabile e preferibile la seconda ipotesi, il dato sarebbe di estremo interesse per questa ricerca e, più in generale, per la storia dei rapporti (in senso lato culturali, prima che specificamente politico-istituzionali) tra il regno di Macedonia e il mondo di libere πόλεις che nacquero e prosperarono ai suoi margini prima di esserne definitivamente assorbite<sup>3</sup>. È una lunga e complessa storia di azioni e reazioni, tra le due anime della grecità del nord, che

1. Cito ancora da HATZOPOULOS 1996a, II: 36, ll. 14-15; 41, l. 14; 47, l. 10 (con bibl.; cfr. *ibid.*, I, 365-71; importanti considerazioni in MUSTI 1966, 166-8 e ID. 1999, 452-3). Sui limiti di significato della presenza di una comunità in una lista di teorodoci rinvio ancora a P. PERLMAN 1995; EAD. 2000, 32-4; ult. bibl. in MARI 2000, 286-90.

2. Sul problema dell'origine di Pidna bibl. *supra*, 68-9 n. 5.

3. Cap. I, 1.2; MARI 1999b, in part. 267-72, 276-7, 281, 283, 288. Più canonica la tradizione di fondazione di Anfipoli secondo le indicazioni di un oracolo (probabilmente) delfico: fonti e discussione in PARKE – WORMELL 1956, I, 187-8; II, n° 133; FONTENROSE 1978, Q188; sulla possibilità che la stessa Anfipoli abbia in seguito consultato Delfi per trasferire a Brasida gli onori originariamente tributati all'ecista Agnone si interrogava poi NOCK 1930, 251 n. 261. Sui motivi apollinei, e specificamente delfici, ricorrenti nelle monete delle città calcidiche e l'eventuale rapporto iconografico con le successive coniazioni di Filippo II vd. *supra*, 95 n. 6.

comincia forse con il nome stesso dei Μακεδόνες, se in esso dobbiamo riconoscere, prima che un etnico, il modo in cui gli abitanti greci della costa macedone e calcidica designavano «gli abitanti ‘dei luoghi alti’» dell’interno<sup>1</sup>: se, in altre parole, la stessa definizione onomastica dell’ἔθνος macedone tradisce il *punto di vista* dei Greci ad esso più vicini, quelli appunto delle πόλεις costiere.

Tornare ai dati del catalogo ci consente di muoverci, nel seguire questa pista, su un terreno più solido. La consacrazione di monumenti o *thesauroi* nei santuari comuni della Grecia, che per le città macedoni non è testimoniata prima del monumento dei Pellei per Arcone e la sua famiglia, successivo alla morte di Alessandro, e per i Μακεδόνες in quanto *ἔθνος* non prima della piena età ellenistica<sup>2</sup>, vede attivamente impegnate le calcidiche Mende e Potidea al più tardi al tempo delle guerre persiane (nrr. 51\*-54\*, 72\*, 73\* [?]): al più tardi, cioè, nella stessa epoca in cui Alessandro I consacra una vistosa offerta a Delfi (e forse a Olimpia), e in un momento in cui tutto quello che sappiamo di sudditi del regno attivi in un grande santuario è il πέλανός versato da genti della Pieria a Delfi (cap. I, 2.1; 3). La quantità e varietà di testimonianze relative a Mende e Potidea, in un’epoca di cui così poco è sopravvissuto e per la quale così poco è noto delle due città, indica una tendenza precisa, una attiva ricerca di visibilità nei luoghi per eccellenza votati, nel mondo greco, alla comunicazione interstatale e alla rappresentazione del prestigio e dell’eccellenza individuali e cittadini<sup>3</sup>. Potidea attinge il gradino più alto, venendo menzionata tra i σύμμαχοι che offrono le dediche panelleniche a Delfi e a Olimpia al termine della vittoriosa guerra contro Serse (nrr. 53\* e 72\*). Più tardi, lo scenario nordico della guerra del Peloponneso consente a un’altra città calcidica, Acanto, di affacciarsi a sua volta a Delfi, con un θησαυρὸς ἀπὸ τῶν Ἀθηναίων che sarà a lungo sfruttato come ‘vetrina’ privilegiata dagli stessi Spartani, forse a partire da Brasida e certamente con Lisandro, riconosciuto maestro nell’impiego di questo genere di *media* (n° 55\*).

L’identificazione con un omonimo personaggio di Aretusa del Teodoro più volte ieromneme di Filippo a Delfi (nrr. 5 e 27\*), se potesse essere accertata, aggiungerebbe un tassello significativo a questo quadro, individuando la parabola esemplare di un uomo chiamato a un’importante funzione pubblica al servizio del re di Macedonia dopo aver intrecciato propri autonomi rapporti con Delfi, dove ricevette la prossenia dalla città probabilmente per esser stato in precedenza teorodoco del santuario<sup>4</sup>.

1. È lo stimolante suggerimento di MUSTI 1990<sup>2</sup>, 597, cui rinvio anche per la valorizzazione dello specifico ruolo di motore economico svolto dalle città calcidiche e in particolare da Olinto, anche nei loro periodi di indipendenza dalla Macedonia, a vantaggio di quest’ultima e del commercio delle sue materie prime (602-4).

2. Si tratta delle dediche a Delo e Samotracia su cui alle pp. 199 ss., cui rinvio anche per una valutazione dei limiti dell’influenza ‘panellenica’ del secondo santuario anche dopo il *boom* edilizio di età ellenistica.

3. Le modalità ricordano da vicino quelle di altre località di area coloniale, soprattutto alla fine dell’età arcaica: da Cirene a Sibari e Crotona (bibl. sintetica sul problema in MARI 2000, 261 n. 1, 267 n. 23, 273 nn. 45-46). Per un’analisi della distribuzione geografica delle dediche note a Delfi e Olimpia (*thesauroi*, dediche per vittorie militari, monumenti a carattere agonistico, etc.), da cui emerge una presenza della grecità settentrionale globalmente più forte a Delfi che a Olimpia vd. ora JACQUEMIN 1999, 77 (con le tavv. fuori testo nrr. 4-5).

4. Definendosi ancora cittadino di Aretusa «in Tracia»: cfr. al n° 27\*, anche per le vicende della città, a lungo in bilico tra espansionismo macedone e κοινόν calcidico; sulla probabile integrazione della θεωροδοκία tra i titoli onorifici del personaggio cfr. 296 n. 2, con le osservazioni generali di P. PERLMAN 2000, 20-9. Ribadisco, naturalmente, che questo seducente riscontro prosopografico deve restare ipotetico.



Negli stessi decenni centrali del IV secolo appare globalmente scarso il contributo finanziario (pubblico e individuale) e imprenditoriale di *tutta* l'area macedone, tracia e calcidica alla ricostruzione del tempio di Apollo (e a successivi lavori nel santuario delfico): è, questa, un'impresa in primo luogo, anche se non esclusivamente, *anfizionica*,<sup>1</sup> alla quale però i privati e le città del regno di Macedonia restano sostanzialmente estranei anche dopo l'ammissione nell'anfizionia<sup>1</sup>; per questo periodo (ma anche per quelli precedenti e successivi) mancano, parallelamente, notizie di consultazioni dell'oracolo delfico da parte di genti di area macedone e traco-calcidica, a parte quelle relative ai re di Macedonia: anche la richiesta di una sanzione pitica al trattato tra Filippo II e il *koinón* calcidico nel 357/6, infatti, è probabilmente da ascrivere a un'iniziativa del sovrano<sup>2</sup>. La documentazione relativa a quest'ambito dell'attività del santuario, però, per sua natura è ovviamente sbilanciata verso la 'grande' storia, e nulla ne possiamo concludere circa i caratteri della frequentazione spicciola e *routinière* dell'oracolo da parte di privati cittadini e sudditi macedoni e calcidici.

I decreti onorari in favore di questi ultimi presentano spesso concessioni di προμαντεία: ma non possiamo sapere se il diritto acquisito presso l'oracolo<sup>3</sup> fosse poi concretamente esercitato, e con quale assiduità. L'esame dei decreti onorari ci permette viceversa di confermare, da un altro punto di vista, il ruolo trainante delle πόλεις greche di Tracia e Calcidica nella frequentazione macedone di Delfi: le più antiche concessioni di prossenia scrutinate nel nostro catalogo riguardano infatti personaggi di Mende, di Aretusa e di una Anfipoli già macedone (nrr. 25\*-28). Non è escluso peraltro che almeno alcune di queste testimonianze tradiscano indirettamente quel contributo finanziario in favore dei lavori al tempio che gli indizi diretti ci fanno invece supporre tanto scarso<sup>4</sup>; nel caso dei due cittadini di Aretusa onorati, prima e dopo l'assorbimento della città nel regno macedone (nrr. 27\* e 45), dobbiamo pensare piuttosto che titolo di merito sia stata la θεωροδοκία precedentemente ricoperta<sup>5</sup>. Al di là delle osservazioni sui singoli decreti di prossenia, per le quali rinvio ai lemmi del catalogo, è tuttavia inopportuno spingere troppo oltre la valutazione di questo ambito documentario, o trarne indicazioni storiche di grande portata. Molti dei decreti considerati, infatti, non sono databili con precisione sufficiente, sicché non ci è permesso neanche valutare

---

1. Le uniche due testimonianze di cui disponiamo (di cui una incerta: nrr. 61\* e 62 [?]) risalgono anzi al periodo precedente; solo ipoteticamente si possono motivare con offerte a favore della ricostruzione del tempio alcune delle concessioni di prossenia che ci sono note per i decenni centrali del IV sec. (cfr. qui, n. 4); per il carattere pubblico dell'offerta recata da Archepoli e Agippo cfr. ai nrr. 21-22 e al cap. IV, 1.2. Per lo scarso coinvolgimento economico e imprenditoriale dei Macedoni nei lavori di ricostruzione, che giustifica anche il numero piuttosto basso di naopi, cfr. ancora 111 n. 3.

2. Cfr. cap. III, 1.1.

3. Del resto assai formale: cfr. cap. III, 3.3.

4. Secondo l'ipotesi che connette gli inizi e lo sviluppo dell'istituzione della prossenia a Delfi proprio alla ricostruzione del tempio di Apollo e alla connessa sollecitazione di un forte impegno finanziario anche dai privati (MAREK 1984, 171, 195 ss.: in questo senso vd. ora STELLA G. MILLER 2000, 269). Anche a Olimpia, l'unico personaggio di area macedone noto da un decreto onorario viene da Mende, in un'epoca in cui questa è ancora indipendente (n° 70\*): dato da non sopravvalutare, vista la scarsità di raffronti possibili, ma di grande interesse alla luce delle numerose e diversificate attestazioni di attività di Mendei nei santuari maggiori (nrr. 25\*-26\*, 54\*, 73\* [?], 75\* [?], 104\*, e cfr. 308 n. 2). Per un utile (anche se incompleto) colpo d'occhio sulla distribuzione geografica dei destinatari di onori a Delfi e dei versatori di contributi per la ricostruzione del tempio di Apollo cfr. JACQUEMIN 1999, tavv. fuori testo nrr. 6-7.

5. Cfr. ancora, per questa possibilità, 296 n. 2 e 326 n. 4.

l'esatta portata del *discrimen* rappresentato, per la presenza di (sudditi) Macedoni a Delfi, dalla terza guerra sacra e dall'ingresso nell'anfizionia<sup>1</sup>. Questi eventi resero certamente ai Macedoni più larga ed agevole la strada verso il sud (secondo la celebre immagine che Arriano presta ad Alessandro nel discorso di Opis<sup>2</sup>), ma è probabile che i riflessi sulle attività strettamente *private* nei grandi santuari – come abbiamo verificato al livello delle presenze cittadine – non siano stati così immediati, e che anche in questo caso si debba attendere l'età di Alessandro e il primo ellenismo per coglierne la piena 'visibilità'.

Una conclusione di questo tipo sembra confortata, più che dai decreti di prossenia delfici, della cui limitata utilizzabilità si è appena detto, dalle complesse relazioni strette con lo stesso santuario da Arcone di Pella e dalla sua famiglia – vettore a loro volta, come abbiamo visto, di un'importante iniziativa della città –, dal donario di Cratero, dalle più antiche testimonianze a noi note di successi macedoni negli agoni panellenici, tutte dell'età di Alessandro (nrr. 38-41, 47-50, 57-58, 67, 77-80). Ancora una volta, è importante però definire l'esatto significato e la portata concreta di testimonianze di segno e provenienza tanto diversi. La partecipazione tutto sommato scarsa alle competizioni nelle grandi πανηγύρεις certo risente di quel decentramento geografico che giustifica, a parti invertite, anche il carattere permanentemente 'provinciale' delle Olimpie di Dion<sup>3</sup>, e che non è smentito da dati di segno diverso per le città greche della Calcidica e della Tracia. In questo senso, l'ipotesi di Head che i temi 'olimpici' nella monetazione di Olinto di fine VI e V sec. si spieghino con uno specifico interesse delle città calcidiche per la partecipazione ai giochi panellenici non è confortata dai restanti dati a nostra disposizione<sup>4</sup>. E tuttavia, dei tre olimpionici che ci sono noti per l'età di Alessandro o per il primo ellenismo<sup>5</sup>, due vengono rispettivamente da Anfipoli e da Filippi, uno è noto semplicemente come Μακεδών, perché come tale fu registrato dagli Έλληνοδίκαι, esattamente come, a Delfi, erano registrati come Μακεδόνες i suoi 'connazionali' membri della commissione dei naopi. Nella generale povertà di notizie su questo settore specifico, sono dati di estremo interesse, che confermano l'emergere molto lento, ancora nell'età di Alessandro, di una dimensione propriamente *cittadina* nell'accresciuta frequentazione macedone dei grandi centri di culto della Grecia meridionale<sup>6</sup>, e al tempo stesso ne

---

1. È vero che un buon numero dei documenti considerati è databile con buon margine di sicurezza a epoca successiva: ma si tratta di un dato parziale ed incerto. Ricordo come in almeno un paio dei casi considerati (nrr. 29\*, 34; cfr. anche 36) Pomtow in *SG*<sup>3</sup> proponesse una datazione allo stesso anno 346 che vide l'ingresso di Filippo nell'anfizionia: ma si trattava di una scorciatoia non supportata da dati concreti, e che aveva per giunta il difetto di appiattare del tutto sulle attività del sovrano a Delfi gli interessi dei privati.

2. VII 9, 4, citato in epigrafe al cap. III; per l'immagine della Macedonia prima di Filippo come 'paese senza città' nel famoso brano arriano e le sue radici concrete cfr. ancora HATZOPOULOS 1996a, I, 49-50; MARI 1999a, 629-30, 648-9.

3. Cap. II, 1.2; IV, 2.1; MARI 1998.

4. Per la tesi di Head *supra*, 58 n. 2, anche per l'interpretazione alternativa dei tipi monetali olintii come allusione a Olimpie 'locali', eventualmente da prendere in considerazione come modello diretto delle feste organizzate da Archelao a Dion. I dati relativi alle vittorie olimpiche tracciano, diversamente da quanto suggerito da Head, un quadro della partecipazione calcidica alle feste panelleniche assai diverso da quello noto, già in età arcaica, per diverse città di Sicilia e Magna Grecia (MARI 2000, con bibl.).

5. Per i problemi posti dalla cronologia di Lampro di Filippi vd. al n° 74.

6. Ricordo ancora, a testimonianza di una situazione molto diversa solo pochi anni prima, l'episodio dell'aggressione a Frinone di Ramnunte da parte di soldati (?) macedoni nel periodo della tregua olimpica, forse del 348, minimizzato da Filippo insistendo sull' 'ignoranza' di uomini le cui città, forse, non erano ancora

ribadiscono il *décalage* culturale rispetto alle città di tradizione greca (o greco-macedone, come nel caso tutto particolare di Filippi) poste all'interno del regno. Così, l'iscrizione dedicatoria del monumento di Lampo di Filippi a Olimpia è un esempio non banale di orgoglio 'nazionale' che è prima di tutto orgoglio 'municipale' – nella felice compresenza delle due dimensioni che proprio Filippo ha imposto alla nuova Macedonia –, ma è anche una traccia di sopravvivenza e adattamento di quell'ideologia arcaica della 'vittoria per la città' probabilmente mai appartenuta, nelle loro sortite a sud dell'Olimpo, ai Μακεδόνες del 'vecchio regno'<sup>1</sup>.

Quanto agli ἀναθήματα privati, meno ci è noto delle iniziative dei cittadini delle πόλεις Ἑλληνίδες di Tracia e Calcidica, della loro portata e significato esatti<sup>2</sup>; ma d'altra parte le prime notizie sicure relative a Macedoni *stricto sensu* sono certamente – ancora – dell'età di Alessandro, con le iniziative probabilmente *autocelebrative* dei vincitori negli agoni (Arcone a Delfi) e con i grandi monumenti che sfruttano la scia della spedizione asiatica, quello dei Pellei in onore dello stesso Arcone e dei suoi familiari e quello di Cratero. Entrambi i monumenti godono, a Delfi, di una collocazione privilegiata e spettacolare<sup>3</sup>, in ciò scavalcando persino il modello recente del grande donario di Daoco. Delle diverse strade indicate dalla politica edilizia accorta e differenziata di Filippo nei diversi santuari della Grecia (cap. III, 4.4), questi monumenti della prima età ellenistica scelgono non quella prudente e tradizionalista tracciata dal sovrano nella stessa Delfi, ma quella vistosa della celebrazione personale/familiare: quella del *Philippeion* di Olimpia. Anche in questo, evidentemente, l'età di Alessandro non era trascorsa senza lasciare tracce profonde. Senza aver mai celebrato con dediche e *thesouroi* – diversamente dai loro vicini delle città della Tracia e della Calcidica – le proprie glorie cittadine nei santuari comuni della Grecia, molto prima di lasciarvi una traccia significativa in quanto ἔθνος, i Μακεδόνες vi arrivano come protagonisti e grandi entità *individuali*, sull'onda di ritorno della grande avventura che li aveva resi padroni del mondo.

---

capillarmente raggiunte dalle missioni dei *theoroi* che annunciavano la data della festa e l'inizio della tregua (fonti e discussione al cap. III, 2.2).

1. Altro è il discorso, sul quale non torno, della diffusione della pratica sportiva e della stessa ideologia della festa a contenuto agonistico, rispettivamente, presso l'aristocrazia e nelle singole città di Macedonia (cap. IV, 2.1). Per la definizione di *Old Kingdom* e la sua estensione mi rifaccio ancora ad HATZOPOULOS 1996a, I, 105-23.

2. Obiettivamente assai peculiare, rispetto al discorso che affrontiamo qui, è il caso del monumento offerto dallo stagirita Aristotele a Ermia (n° 56); più significativo quello del monumento probabilmente *autodedicato* a Olimpia da Lampo di Filippi (n° 74), per la cui datazione si tende a preferire il primo ellenismo agli anni di Filippo; difficile valutare, infine, le attività di Teugene di Potidea a Delfi a fine VI-inizi V sec., di cui è ignoto il contenuto esatto (n° 52\*), e la dedica di una statua di Eracle a Olimpia (o più esattamente sulla *Hiera hodós*) da parte di Anassippo di Mende, non databile con certezza (308 n. 2).

3. Per la localizzazione del monumento in onore di Arcone e dei suoi familiari e l'eventuale rapporto con il donario di Cratero cfr. ai nrr. 38, 48, 58.

## INDICI DEL CATALOGO

## NOMI DI PERSONA

Ἄδω: 119.  
 Ἄγε[---]: 26.  
 Ἄγιππος: 12; 22.  
 Ἄλέξανδρος: 47.  
 Ἄλκιμένης: 110.  
 Ἄμύντας: 19; 117.  
 Ἄνδρότιμος: 37.  
 [Ἀν]ταῖος: 45.  
 Ἄντιφάνης: 97.  
 Ἄπολλόδωρος: 25.  
 Ἄριστόνικος: 46.  
 Ἄριστόνους: 85.  
 Ἄριστοτέλης: 23; 56; 65; 71.  
 Ἄρχεπόλις: 11; 21.  
 [Ἀρ]χῖνος: 36.  
 Ἄρχων: 38; 48; 58; 67; 80; 92.  
 Ἄφθόνητος: 84.  
 Βόλων: 94.  
 Δαμασίας: 78.  
 Δαμάτριος: 86.  
 Δάμιππος: 63.  
 Δαμόκριτος: 109.  
 Δαμοτέλης: 64.  
 Δαμότιμος: 24; 66.  
 Διόγνητος: 102.  
 Ἐπήρατος: 6.  
 Ἐπιθέρις: 110.  
 Ἐπικράτης: 100.  
 Ἐπίλυκος: 63.  
 Ἐπίξενος: 93.  
 Εὐαίνετος: 28.  
 Εὐβουλος: 88.  
 Εὐδημος: 70.  
 Εὐδ[---]: 36.  
 Εὐθυκράτης: 9.  
 Ευρύλοχος: 1.  
 Ἐγήσανδρος: 16.  
 Θεόδωρος: 5; 27.  
 Θευγένης: 52.  
 Θεοτιμίδης: 70.  
 Ἰάραξ: 96.  
 Ἰσοκράτης: 40; 50.  
 Καλλικλῆς: 7.  
 Καλλικράτης: 90.  
 Καλλισθένης: 24; 66.  
 Κεβαλῖνος: 118.  
 Κλέανδρος: 2.  
 Κλέαρχος: 20.

Κλεῖνος: 38; 40; 41; 48; 50; 58;  
 67; 80.  
 Κλεῖτος: 115.  
 Κλει[---]: 42.  
 Κλεοπάτρα: 81.  
 Κλίτων: 77.  
 Κνώπων: 104.  
 Κορδυπίων: 14.  
 Κράτερος: 47; 57; 112.  
 Κρίτων: 108.  
 Λᾶγος: 116.  
 Λάμπρος: 74; 79.  
 Λεύκων: 101.  
 Λέων: 16.  
 Λύγδαμις: 61.  
 Λύσανδρος: 83.  
 Μαχάτας: 44.  
 Μένανδρος: 83.  
 Μενέλαος: 107.  
 [Ν]έαρχος: 37.  
 Νικάνωρ: 8; 69; 107; 113.  
 Νικόλαος: 82.  
 Νικόμαχος: 23; 56; 65; 71.  
 Νυμφόδωρος: 89.  
 Ὀνήσανδρος: 95.  
 Παιώνιος: 75.  
 Παρμενίων: 13.  
 Πausανίας: 91.  
 Πεισίης: 98.  
 Πεισίστρατος: 109.  
 Πέρσας: 82.  
 Πευκέστας: 114.  
 Πολυδάμας: 45.  
 Πολύφαντος: 87.  
 Πτολεμαῖος: 116.  
 Πυθόδωρος: 84; 105.  
 Πυθοκλῆς: 52.  
 Πύθων: 3.  
 Σαβατταρᾶς: 44.  
 Σθέννης: 76.  
 Σθένων: 62.  
 Σύνεσις: 39; 49.  
 Σωκράτης: 32.  
 Σώπολις: 103.  
 [Σωσθ]έννης: 31.  
 Σωσικράτης: 30.  
 Τίμανδρος: 29; 30; 31; 32; 33;  
 106.  
 Τιμανορίδας: 14.  
 Τιμοκ[λῆς]: 33.

[Τιμοκ]ράτης: 29.  
 Τιμοσθένης: 108.  
 Φίλιππος: 15.  
 Φιλόξενος: 10.  
 Φιλώτας: 13.  
 Φρυνίων: 18.  
 [---]δικος: 27.  
 [---]τιος: 42.  
 [---]με[ν]ο[ς]: 17.  
 [---]οσ[.]ε[.]ο[---]: 18.  
 ?: 4; 17; 18; 34; 35; 41; 42; 43; 99;  
 111.

## NOMI GEOGRAFICI

Acanto: 55; 100.  
 Afiti: 102.  
 Aineia: 88.  
 Allante: 84.  
 Anfipoli: 28; 63; 78; 82; 96.  
 Apollonia: 93.  
 Aretusa: 27; 45; 94.  
 Argilo: 95.  
 Berga: 97.  
 Calindia: 91.  
 Cassandra: 43; 108.  
 Datos: 106.  
 Dicea: 89.  
 Ege: 62.  
 Eordea: 107; 116.  
 Europa: 44.  
 Filippi: 29; 30; 31; 32; 33; 74; 79.  
 Lete: 83.  
 Mende: 25; 26; 54; 70; 73; 75; 104.  
 Metone: 87.  
 Neapoli: 105.  
 Olinto: 24; 46; 64; 66; 76; 92.  
 Orestide: 42; 47.  
 Pella: 34; 35; 38; 39; 40; 41; 48;  
 49; 50; 58; 59; 67; 80.  
 Pidna: 86.  
 Pieria: 60.  
 Potidea: 51; 52; 53; 72; 90.  
 Scione: 103; 110.  
 Stagira: 23; 56; 65; 69; 71; 99.  
 Stolo: 101; 109.  
 Torone: 111.  
 Tragilo: 61; 98.

## RIEPILOGO DEI DATI PER CITTÀ E DOCUMENTI CONSIDERATI

Epidauro, 360/59	Nemea, 330-10	Argo, 300 ca.	addenda Epidauro, fine IV sec.	'grande lista' Delfi, 230-20
Acanto #				Acanto #
Afiti #				
Aineia #				Aineia # <sup>1</sup>
	Allante	Allante		Allante
Anfipoli #	Anfipoli #			Anfipoli #
				<i>Antigonea</i> <sup>2</sup>
Apollonia #				
Aretusa #				
Argilo				
				<i>Astrea</i> <sup>3</sup>
				<i>Berea</i> <sup>4</sup>
Berga				
				<i>Bragile</i> <sup>5</sup>
Calindia				
				<i>Caracoma</i> <sup>6</sup>
		Cassandra	Cassandra	Cassandra
				<i>Clita</i> <sup>7</sup>
Datos #				
Dicea				
				<i>Dion</i> ◆ <sup>8</sup>
		Edessa <sup>9</sup>		Edessa
		Ege (?)		
			Eordea	
				<i>Eraclio</i> ◆ <sup>10</sup>
		Europa		Europa
		Filippi		Filippi
				Icne <sup>11</sup>
				<i>Idomene</i> <sup>12</sup>
	Lete			Lete
				<i>Libetra</i> <sup>13</sup>
Mende #				
Metone #				
				<i>Mieza</i> <sup>14</sup>
				<i>Morrilo</i> <sup>15</sup>
Neapoli ◆				Neapoli ◆
				<i>Oion</i> <sup>16</sup>
				Oisyme # <sup>17</sup>
Olinto #				
	Pella (?) ◆			Pella ◆
Pidna #				Pidna #
Potidea #				
				<i>Sapai</i> <sup>18</sup>
Scione #			Scione #	
Stagira?				
Stolo			Stolo	
				Tessalonica
Tragilo				

1. Col. III, l. 75, ἐν Αἰανέαι: l'ordine in cui sono elencate le località induce a pensare appunto ad Aineia, sul golfo Termaico, piuttosto che ad Aiani in Elimiotide (così PAPAOGLOU 1988, 19 e n. 27).
2. Fondazione (quasi certamente) di Antigono Gonata, poco all'interno della costa della Cruside, a metà strada tra Aineia e Cassandrea: fonti e discussione in PAPAOGLOU 1988, 419-21; HATZOPOULOS 1996a, I, 203-4, 236.
3. In Peonia: PAPAOGLOU 1988, 333-5.
4. La moderna Veria, a ovest del corso dell'Haliakmon, sulle pendici orientali del monte Bermion.
5. Località dell'interno, nella regione a est dell'Axios: PAPAOGLOU 1988, 184; HATZOPOULOS 1996a, I, 63-6.
6. In Migdonia, non lontano da Lete: PAPAOGLOU 1988, 215-6.
7. Difficile la localizzazione esatta di questa località, da porre comunque nella regione a est dell'Axios (PAPAOGLOU 1988, 184-5; HATZOPOULOS 1996a, I, 236 n. 2).
8. Di altre attività dei cittadini di Dion nei grandi santuari è nota solo la notizia pausaniana della dedica di una statua a Delfi: l'epoca non è però precisabile (cfr. al n° 60 del catalogo e *supra*, 202). Per un recente (ancora inedito) riscontro prosopografico al teorodoco della 'grande lista' cfr. HATZOPOULOS 1998, 1193.
9. Si tratta della più antica attestazione del nome della città: cfr. PAPAOGLOU 1988, 127 n. 12.
10. Sulla costa pieria, a sud di Dion: PAPAOGLOU 1988, 114-5; HATZOPOULOS 1996a, I, 108-10, 399-402, 466, 473.
11. In Bottiea, a ovest del basso corso dell'Axios, ben nota anche dalle fonti letterarie; centro di popolamento misto come altri dell'area, non fu assorbito nel territorio macedone prima degli inizi del V sec. (PAPAOGLOU 1988, 154-6; GOUNAROPOULOU – HATZOPOULOS 1985, 61; HATZOPOULOS 1996a, I, 106-7, 111, 172, 209-10, 464; GREENWALT 1999b, 159-60 e n. 7).
12. Nella valle dell'Axios, molto all'interno (PLASSART 1921, 55; PAPAOGLOU 1988, 177-80; HATZOPOULOS 1996a, 210, 232-3, 464).
13. In Pieria, a sud di Dion, poco all'interno di Eraclio: PAPAOGLOU 1988, 113-4; HATZOPOULOS 1996a, I, 109-10.
14. L'unica presenza di un cittadino di Mieza, località della Bottiea posta poco a nord di Berea, in un grande santuario in epoca precedente si ricava ammettendo l'identificazione del Peucesta attivo a Delo nella prima età ellenistica con il celebre ufficiale di Alessandro (n° 114): ma è ipotesi molto incerta.
15. In Crestonia, tra il corso dell'Axios e quello dell'Echedoros: in passato erroneamente collocata in Calcidica, è stata identificata grazie a ritrovamenti epigrafici (PLASSART 1921, 56 e n. 2; PAPAOGLOU 1988, 183-4; HATZOPOULOS 1996a, I, 53 ss., 148-9, 210-1, 237 n. 1).
16. Sull'esistenza di una località di questo nome non abbiamo altre testimonianze; nella lista delfica le si può assegnare un rappresentante solo pensando a un *addendum* sul margine destro di col. III, ll. 67-69 (così PLASSART 1921, 70, 73, che non discuteva però dell'eventuale localizzazione di questo centro: l'indicazione ἐν Οἴῳ è tra le voci relative a Tessalonica e a Idomene). L'ipotesi è dubitativamente ammessa da TATAKI 1998, 128; PAPAOGLOU 1988, 177 e n. 18 assegna invece il teorodoco a Idomene (che ne avrebbe così due) e non discute di Oion.
17. Per le fonti letterarie su Oisyme/Aisyme (*empóron* tasio sulla costa che avrebbe assunto a un certo punto il nome di Ἡμαθία) e la sua localizzazione, essenziale PAPAOGLOU 1988, 400-3; cfr. HATZOPOULOS 1996a, I, 183 e n. 5, 186-7.
18. Il nome non sembra da riferire a una città, ma piuttosto a una popolazione stanziata alle spalle della foce del Nesto, in Tracia, in un'area di fatto mai assorbita direttamente dallo stato macedone: cfr. PLASSART 1921, 56 n. 1; PAPAOGLOU 1988, 183, 387 n. 9, con bibl. prec.; HATZOPOULOS 1996a, I, 185 n. 6, 247.

## CONCLUSIONI

**1.** Come accennavo nell'*Introduzione*, la dimensione e la funzionalità essenzialmente pubbliche dei grandi santuari della Grecia antica e la natura stessa della documentazione disponibile sulle attività che vi si svolgevano, da un lato, sulla storia dello stato macedone, dall'altro, hanno spinto una parte cospicua di questa ricerca sui binari – se si vuole tradizionali, ma in qualche misura inevitabili – della storia *dinastica* della Macedonia arcaica e classica. Il tracciato della storia pubblica e dinastica è dunque anche il punto di partenza degli spunti di riflessione e di sintesi sui quali questa ricerca si chiude: ma, di certo, non può esaurirli.

Non abbiamo notizie che precedano l'età delle guerre persiane: l'epoca in cui la Macedonia entra nella 'grande storia' dei Greci a sud dell'Olimpo, e parallelamente diventa oggetto della riflessione e dell'analisi della grande storiografia di ambiente ateniese. La storia che abbiamo raccontato e ricostruito dalle fonti letterarie (per l'epoca coperta dalla narrazione erodotea, per gli altri autori di V secolo che si interessano alla Macedonia, per le polemiche contrapposizioni raccolte e tramandate dall'oratoria di IV secolo, per la tradizione su Alessandro) è esclusivamente la storia di sguardi, punti di vista e giudizi sulla Macedonia espressi *dall'esterno*. Non è una novità, ma, come vedremo nelle pagine successive, è un punto centrale che è bene ribadire. Tuttavia, il quadro si è andato via via componendo di elementi diversi, che hanno arricchito (e in qualche caso costretto a mettere in seria discussione) il dato, pure prevalente, delle fonti letterarie.

Un primo punto sul quale è opportuno richiamare l'attenzione è la fondamentale e costante *duplicità semantica* dell'approccio dei sovrani macedoni ai grandi santuari della Grecia in età arcaica e classica. Ciascuno dei gesti-chiave da essi compiuti in quest'ambito, mentre rivendica un legame di appartenenza ai valori etici e culturali della Grecia delle città – o più esattamente delle *élites* aristocratiche cittadine – è al tempo stesso un segnale di specificità molto forte: di volta in volta, la specificità appare legata al taglio espressamente *monarchico* di quei gesti oppure alla provenienza da uno specifico *milieu* culturale, che non rinuncia alle proprie peculiarità neanche (o soprattutto) nel confronto con quel tanto di 'greco comune' che i grandi santuari accolgono e codificano. Nella complessa ricerca di sintesi tra specifico e comune, locale e panellenico che in essi si compie in età arcaica e classica la presenza macedone rappresenta, anzi, quasi un caso-limite. D'altra parte, questa duplicità semantica e funzionale non sembra sempre prevista e compresa in anticipo in tutta la sua portata: in altre parole, sembra l'effetto naturale delle molte peculiarità (culturali e istituzionali) della Macedonia piuttosto che il risultato di una politica voluta. In questo senso, Alessandro I, Archelao e Filippo rappresentano le tappe di una consapevolezza crescente di sé (dell'identità della monarchia e dello stato macedone, delle sue risorse politiche, organizzative e culturali prima ancora che economiche e militari) e di una crescente e via via perfezionata conoscenza

dell'*altro*, dell'interlocutore (nel nostro caso, i grandi santuari, la loro storia, il funzionamento concreto delle loro istituzioni e delle macchine amministrative che li governavano, il modo di accedervi, tutte le possibili conseguenze – economiche, politiche, propagandistiche – legate all'acquisizione di una posizione di spicco al loro interno o addirittura all'assunzione del loro controllo).

La πραγματικὴ ἱστορία è l'unico terreno sul quale sia lecito verificare la validità delle prospettive appena indicate. Alessandro I, ὁ ἄνθρωπος Ἑλλήνων, Μακεδόνων ὑπάρχος erodoteo, accolto a Olimpia, non senza contestazioni, come «argivo», dopo il ritiro dei Persiani dalle sue terre offre una dedica a Delfi che almeno per collocazione spaziale poté essere riletta in chiave di celebrazione antipersiana, di piena integrazione all'*Hellenikón* di una condotta che era stata, negli anni precedenti, tutta nel segno dell'ambiguità, quando non del pieno lealismo collaborazionista alla causa persiana: operazione di *maquillage*, di ritocco di immagine in tutto corrispondente a quella che, nella tradizione letteraria su Alessandro, compie Erodoto a qualche decennio di distanza<sup>1</sup>. E tuttavia quella statua dedicata a Delfi, per caratteristiche materiali e iconografia (è il ritratto, in oro, di un re!), resta lontanissima dal tono sobrio, impersonale e rigorosamente *collettivo* delle dediche offerte dai Greci dopo Salamina e Platea<sup>2</sup>. Il confronto più immediato è semmai, per i toni della presenza di Alessandro a Delfi (e forse a Olimpia), con lo stile dei tiranni greci di Sicilia: dei quali però non era minimamente in discussione l'appartenenza allo stesso *milieu* etico e culturale delle grandi aristocrazie della madrepatria e in definitiva la partecipazione ai valori della 'Grecia delle città', condizioni che Alessandro nella sua prima discesa a Olimpia deve *dimostrare* di possedere al cospetto di avversari (e forse spettatori) assai scettici, ricorrendo al sistema *standard* della verifica genealogica, vero e trasversale fattore di unificazione di quelle *élites* aristocratiche<sup>3</sup>.

Non meno complesso sarà, nei confronti dei grandi centri del culto panellenico, l'agire di Archelao, anche per questo oggetto, nelle fonti letterarie contemporanee o successive che lo

1. Nei capitoli conclusivi del l. VIII di Erodoto, che narrano l'ambasceria di Alessandro ad Atene al principio del 479 e ospitano la celebre saga di fondazione del regno macedone più volte ridiscussa nei capp. precedenti (136-144), il polemico intervento spartano svaluta la figura del sovrano nella sua qualità di suddito dei Persiani (142, 4-5: τύραννος γὰρ ἔων τυράννων συγκατεργάζεται, in qualche modo proiettando su di lui l'alone della barbarie, dell'empietà e inaffidabilità chiaramente ascritte ai suoi potenti alleati (βαρβάροισί ἐστι οὔτε πιστὸν οὔτε ἀληθὲς οὐδέν); di seguito, la risposta ateniese ad Alessandro è più fredda che realmente insultante (143), mentre quella agli Spartani (144) contiene la celebre, orgogliosa definizione dell'*Hellenikón* come complesso di valori comuni, che è anche condivisione dei *comuni santuari*, e sottolinea con enfasi la necessità di vendicare le offese persiane appunto agli dei e ai templi della Grecia: implicitamente, questa delimitazione di campi contrapposti taglia fuori il collaborazionista Alessandro dall'*Hellenikón*, effetto che Erodoto controbilancia facendo posto, nel cuore dell'episodio, all'*excursus* sulle origini greche della sua dinastia (sulla struttura compositiva di questo blocco di capp. cfr. TRIPODI 1986, con bibl.). Nel prosieguo delle *Storie*, la rivendicazione di appartenenza all'*Hellenikón* è affidata ad Alessandro in prima persona, nella scena notturna di visita al campo ateniese prima della battaglia di Platea (IX 44-45): qui il re, senza tornare specificamente sul versante *religioso* di definizione della grecità privilegiato dai portavoce ateniesi nel dibattito precedente, propone tuttavia una concezione della Grecia *allargata* alla Macedonia (o almeno ai suoi re) sulla base soprattutto di una generica, ma spiccata comunità di intenti («Non vi direi queste cose se non mi stesse grandemente a cuore l'intera Grecia. Io stesso, infatti, sono di antica stirpe greca e non vorrei mai vedere la Grecia in schiavitù piuttosto che libera»).

2. Nelle quali figura tra le altre πόλεις, come abbiamo visto, la calcidica Potidea.

3. Herod. V 22; cfr. VIII 142, 4-5 per la definizione di τύραννος riservata ad Alessandro dagli Spartani nel dibattito occasionato dalla sua ambasceria ad Atene (n. 1) e l'implicita contrapposizione tra il sovrano macedone e il mondo delle libere πόλεις che l'intero brano suggerisce.



guardano ‘da sud’ (Euripide e Trasimaco, Platone e Tucidide, Ps. Erode e lo stagirita Aristotele), di una valutazione etica (ed etnica) altrettanto ambigua, che coinvolge in primo luogo il problema cruciale della sua appartenenza all’*Hellenikón*. In Archelao, i ribaditi legami di appartenenza alla grecità e l’insistita condivisione dei suoi valori ‘comuni’ convivono in effetti con un’ancor più spiccata tendenza a reinterpretare tali valori in forme nuove e peculiari, quando non decisamente autarchiche. Da un lato, la canonica (ancorché discussa) partecipazione alle gare ippiche panelleniche; i calorosi rapporti con le *élites* sociali e culturali delle città a sud dell’Olimpo; la rivendicazione alla propria stirpe di una tradizione genealogica non solo greca (come era già quella divulgata da Alessandro I), ma specificamente ‘pitica’, ossia canonica in sommo grado<sup>1</sup>; dall’altro lato, l’iniziativa di dotare la Macedonia di una *propria* πανήγυρις, che, nel citare il modello delle feste panelleniche, crea la lontana premessa della loro provincializzazione e del loro superamento.

In definitiva, la tradizione macedone con la quale si confronta Filippo II, rispetto ai grandi centri di culto della Grecia meridionale, è fatta più di episodi spettacolari che di una frequentazione *routinière*, e le sue scelte in materia certo risentono, almeno in una fase iniziale, sia di questa relativa marginalità, sia dei tratti di forte specificità dei quali si era spesso tinto il rapporto dei sovrani di Ege e di Pella con i grandi santuari greci. Nessuno dei filoni coltivati in precedenza in quest’ambito va disperso, nel disegno complesso e coerente tracciato da Filippo a Delfi e – in misura minore o meno evidente – a Olimpia. Così, è forse proprio la posizione storicamente marginale dei re macedoni nell’*Hellenikón* e nei suoi templi ‘comuni’ a dettare le modalità singolarmente arcaiche del primo approccio noto di Filippo a Delfi (la richiesta di una approvazione oracolare al patto con la lega calcidica). Negli stessi anni, quando invia propri cavalli agli agoni di Olimpia, Filippo è ancora erede dell’orgogliosa (e un po’ provinciale) rivendicazione di appartenenza alle *élites* aristocratiche greche che era stata di Alessandro e di Archelao. D’altra parte, sembra invece figlio esclusivamente della sua straordinaria sagacia politica il filologico rispetto delle regole *formali* che sovrintende all’ingresso di Filippo nell’anfizionia delfica e che è vittima, nella rappresentazione demostenica, di un cieco fraintendimento o, più probabilmente, di una deformante malafede<sup>2</sup>.

La funzione dell’anfizionia nel complesso disegno politico del re risente di questa profonda conoscenza delle regole: ma non credo si possa negare del tutto all’anfizionia, almeno per una parte della complessa storia del decennio 346/36, una funzione di ‘laboratorio’ di esperienze nuove di gestione dei rapporti interstatali. Paradossalmente, neanche questa è una vera o totale novità: a suggerire o dettare l’attribuzione all’anfizionia, almeno provvisoriamente, della tutela della κοινή εἰρήνη fu almeno in parte l’effettiva e grave instabilità storicamente determinata nei rapporti interstatali greci dal controllo dei maggiori santuari e delle loro risorse economiche. Né è una vera novità, ma solo un *potenziamento di funzioni*, il ruolo di collettori di folla e di grandi centri di comunicazione *tout court* assegnato ai santuari panellenici

---

1. Quest’ultima osservazione presuppone naturalmente la validità della ricostruzione proposta nei capp. precedenti sia dei contenuti e del significato dell’*Archelao* di Euripide, sia dei rapporti tra l’opera e le altre fonti che attestano, da Erodoto in poi, lo sviluppo e le mutazioni all’interno delle tradizioni sulle origini della dinastia macedone. La formulazione del problema data nel testo, inoltre, rappresenta un’inevitabile semplificazione del problema del rapporto tra poeta e committente, e relativi contributi alla costruzione della trama di *Archelao*: cfr. comunque, cap. II, 1.3.

2. Sull’aspetto delle infondate critiche ‘giuridiche’ di Demostene alla politica delfica si vd., del cap. III, soprattutto 2.3.1-4, 3.1 e 3.2.

(quasi certamente) nella *συμμαχία* nata dopo Cheronea: per la prima volta un forte potere egemonico – quello stesso che aveva restituito *dall'esterno* una certa credibilità ed efficacia alle istituzioni anfizioniche – dà sostanza e peso *politici* alla naturale vocazione di Delfi e Olimpia, di Nemea e dell'Istmo a essere luoghi di raccolta di folle (alla greca, *πανήγυρις*), di incontro di realtà anche politicamente distinte e lontane, e insomma di comunicazione. Una lezione che Roma saprà sfruttare più che ogni altro, dal proclama di Flaminio all'Istmo fino alla piena età imperiale, in una parabola che però, mentre lascia ai grandi santuari il ruolo di gloriose vetrine della greicità, li svuota progressivamente di senso e di prestigio reali.

In definitiva, l'atto più rivoluzionario e provocatorio di Filippo in un grande santuario della Grecia resta l'audace *Philippeïon*, anch'esso però, probabilmente, da ridimensionare, neanch'esso immune da legami con una rete sottilissima ma salda di riferimenti 'tradizionali', che almeno in parte lo giustificano e lo spiegano.

Alessandro si trova, per parte sua e soprattutto per effetto delle proprie scelte progressive, ben oltre questo confine sottile, ben oltre il delicato sistema di equilibri mantenuto e coltivato, con minime quanto argute variazioni, da Filippo. La radicale alterazione dei confini *fisici* del mondo greco seguita alle sue conquiste travolge ogni possibile nozione di centro e periferia da quel mondo codificata, o almeno sperimentata, nei secoli precedenti: e di questa rivoluzione i grandi centri di culto non sono ovviamente gli ultimi a risentire. Affrontando il tema complesso e sfuggente della 'munificenza' di Alessandro, dalla indecifrabile tradizione letteraria sui 'testamenti' del re alle concrete realtà epigraficamente e archeologicamente documentate, si viaggia in spazi nuovi, si ha una concreta percezione di questo mondo 'dai confini allargati', si ritrova senso e giustificazione per le poche notizie, i molti silenzi e le moltissime illazioni che le fonti antiche ci hanno lasciato del rapporto di Alessandro con i santuari della Grecia. Particolarmente forte, e tuttavia solo progressivamente chiarito nel tempo, appare il disagio nel rapporto con Delfi, in tutte le diverse articolazioni della vita del santuario: le autorità religiose, l'oracolo, l'anfizionia e il sistema di relazioni interstatali che questa sottintendeva e rappresentava. La crescente distanza di Alessandro da Delfi, che degenera in autentica crisi diplomatica, è al tempo stesso un gesto di estremo rispetto per la sua autorità morale (la rinuncia a una sfida: nella parabola di Alessandro, quasi un paradosso) e il segno di una epocale e drammatica *μεταβολή*.

**2.** Come anticipavo in sede di *Introduzione*, questo studio intendeva perseguire, tra gli altri, soprattutto un obiettivo: quello di seguire da un punto di vista privilegiato il complesso processo di definizione di una identità 'nazionale' – l'identità dell'ἔθνος macedone – all'interno e in rapporto alla più vasta e complessa realtà dell'*Hellenikón*. Nella narrazione erodotea dell'ambasceria di Alessandro I di Macedonia ad Atene nel 480/79 e del dibattito che segue alla proposta persiana di un'alleanza, i portavoce ateniesi definiscono l'*Hellenikón* come comunanza di sangue e di lingua, e condivisione di *santuari e sacrifici comuni*: è il sentimento dell'appartenenza a questa comunità, oltre alla coscienza delle offese ricevute proprio sul terreno dei *sacra*, a impedire agli Ateniesi di accogliere la proposta di Mardonio, portata loro appunto da Alessandro<sup>1</sup>. Al di là delle scelte di campo contingenti, che in questo

---

1. Herod. VIII 144, su cui *supra*, 334 n. 1: essenziale nel determinare la decisione di Atene di non allearsi con i Persiani è, nella celebre e solenne formulazione prestata ai suoi portavoce dallo storico, τὸ Ἑλληνικόν, ἐὸν ὁμαίον τε καὶ ὁμόγλωσσον, καὶ θεῶν ἰδρύματά τε κοινὰ καὶ θυσίαι ἡθεὰ τε ὁμότροπα.

momento pongono la Macedonia (ma anche la quasi totalità delle città e dei popoli della Grecia settentrionale e centrale) al di fuori della comunità ideale disegnata da Erodoto, creando una frattura che proprio i grandi santuari, dopo l'invasione di Serse, contribuiranno a ricomporre<sup>1</sup>, questa celebre definizione dell'idea di «grecità» si presta certamente, come gli studi degli ultimi decenni hanno progressivamente accertato, ad includere la Macedonia.

Le scoperte archeologiche ed epigrafiche hanno infatti mostrato al di là di ogni ragionevole dubbio la sostanziale grecità della *lingua* (o meglio del dialetto) macedone, concretamente verificabile almeno dalla prima metà del IV secolo a.C.; la grecità originaria dei *culti* praticati nelle città del regno, contro ogni ipotesi, pure autorevolmente sostenuta in passato, di una loro progressiva e meccanica 'ellenizzazione dall'alto'; la grecità nel vocabolario e nella stessa prassi delle *istituzioni cittadine*<sup>2</sup>. Sugli aspetti culturali, istituzionali e culturali in senso lato, questo studio ha provato ad aggiungere qualche dato nuovo e a sottoporre altri già noti a verifica e conferma: è emerso con maggiore chiarezza (e, spero, con sufficiente attenzione alla ricchezza e problematicità della documentazione) il carattere composito della πανήγυρις 'nazionale' di Dion, genuinamente greco ma anche *ab origine* macedone; dall'esame della tradizione su Alessandro Magno e dal confronto con altri ambiti documentari è stata confermata l'idea, non sempre accolta negli studi, di un forte radicamento dello sport e delle celebrazioni pubbliche contenenti ἄγῶνες anche nella vita delle città macedoni; si è cercato di ricostruire quanto sia stata attiva e come si sia modificata nel tempo la partecipazione dei Macedoni (e non solo dei loro re) alla vita dei 'santuari comuni' dei Greci.

Ora, se nel 480/79 l'estraneità della Macedonia all'*Hellenikón* fu solo il prodotto di una scelta contingente (che la accomunò a molte altre regioni della Grecia) e se i termini della definizione erodotea della «grecità» permettono senz'altro di riconoscerci la Macedonia, quali furono invece gli elementi (da ricercare evidentemente nella sfera culturale e istituzionale, piuttosto che in quella linguistica) che permisero a molti Greci, dall'età di Erodoto fino alla piena età imperiale, di vedere una *separazione* tra sé e i Macedoni, di erigere tra i due mondi una barriera, almeno mentale? Queste pagine non pretendono di riesaminare tutta la tradizione letteraria in merito, né di dare al problema una risposta definitiva e completa: penso però che il punto di vista scelto da questa ricerca, e soprattutto i risultati discussi nel suo capitolo conclusivo, suggeriscano più di uno spunto di riflessione.

Nell'*Introduzione* ricordavo, a emblema delle molte e contrastanti valutazioni della 'questione macedone' ricorrenti nelle fonti antiche, da un lato il riconoscimento polibiano al ruolo della Macedonia quale cerniera tra la Grecia e le minacce dei barbari (nel famoso discorso dell'acarnano Licisco); dall'altro le oscillazioni di Strabone, che se invita a considerare parte della Grecia «anche la Macedonia», con ciò stesso ammette evidentemente l'esistenza di una consolidata opinione contraria, e del resto altrove fissa esplicitamente al golfo di Ambracia i confini nord-occidentali dell'*Hellenikón*, ribadendo una esclusione dell'area epirota che ha, nella tradizione letteraria greca, radici molto più antiche<sup>3</sup>. Strabone, a

1. Cfr. cap. I, 3.

2. Cfr., per questi problemi e la bibl. relativa, HATZOPOULOS 2000; ID., in *Ancient Macedonia*, VI, Thessaloniki 1999, 225-239; ID., *Bull. ép.* 2000, n° 431 (sugli aspetti linguistici e/o onomastici); qui, vd. in part. 30 s. e 51 ss. (per i culti); HATZOPOULOS 1996a, *passim*; ID. 1997; MARI 1999a.

3. Polyb. IX 35, 2-4; Strab. VII fr. 9; VIII 1, 3, 334 C.: sul problema della 'frontiera settentrionale' della grecità in Strabone, con particolare riguardo all'Epiro, vd. HATZOPOULOS, in M.B. Sakellariou (a cura di), *Epirus. 4000 Years of Greek History and Civilization*, Athens 1997, 140-5; l'esclusione dell'area epirota dai confini della

romanizzazione compiuta e consolidata, indica nei Traci, negli Illiri e negli stessi Epiroti i «barbari» che «tuttora si trovano sui fianchi della Grecia» (VII 7, 1, 321 C.); della Macedonia, sa che «attualmente è indiscutibilmente parte della Grecia», ma anche che vi vivono βάρβαροι di origine tracia (*ibid.*): del resto non può dare per scontato, ma è costretto a precisare, che ἔστι ... Ἑλλάς καὶ ἡ Μακεδονία (VII, fr. 9). In un passo di cui abbiamo valutato l'importanza e le suggestioni per la lunga storia degli agoni locali sorti su modello panellenico – una storia in cui proprio il re macedone Archelao sembra avere un ruolo importante, di grande anticipatore –, Filostrato ribadisce, apparentemente, l'esistenza di un profondo solco culturale tra Grecia e Macedonia: il suo Apollonio di Tiana, pur affermando che «la Grecia è ovunque», nel dare per scontato che un atleta si prepari a regola d'arte alla vigilia di uno dei grandi agoni della Grecia, si chiede se abbia un senso consigliare a quello stesso atleta «di preparare meno bene il suo corpo o di non tenere alla vittoria per il fatto che si gareggia a Olinto, o in Macedonia, o in Egitto, e non tra i Greci e nei loro stadi»<sup>1</sup>. Esempi come questi – che potrebbero moltiplicarsi – mostrano con eloquenza come l'appartenenza della Macedonia (e dell'Epiro) al mondo greco sia stata dibattuta, e spessissimo negata, per tutta l'antichità, di gran lunga superando il *discrimen*, per altri versi decisivo e senza ritorno, dell'età di Filippo e di Alessandro, della fondazione della συμμάχια greca a guida macedone, della comune avventura militare in oriente, del comune contributo alla radicale ridefinizione dei confini fisici (e non solo fisici) dell'*Hellenikón*.

È stato già osservato in altri studi come l'origine di questo giudizio (al di là delle estremizzazioni polemiche e strumentali di un Trasimaco o di un Demostene) sia nel riconoscimento di una sostanziale estraneità della Macedonia e dell'Epiro alla dimensione *cittadina*, così caratterizzante per il mondo greco anche nelle aree organizzate in strutture federali: prima le colonie greche della costa (epirota e traco-macedone), poi le città greche più lontane vengono progressivamente in contatto con realtà di organizzazione territoriale *altre* rispetto ai modelli a loro noti, per sostanziale assenza di strutture cittadine (in Epiro, nell'Alta Macedonia) o per annullamento dell'autonomia amministrativa e istituzionale della πόλις e della sua capacità di intrattenere relazioni esterne (nelle molte aree della Macedonia con un significativo grado di sviluppo urbano)<sup>2</sup>. Nell'uno e nell'altro caso, l'esistenza di un potere monarchico al vertice della struttura statale è l'altra e non casuale faccia della medaglia: una realtà che si può ammettere solo se essa si lascia inquadrare in una fitta e strutturata rete di istituzioni cittadine (il caso classico è naturalmente Sparta) o altrimenti trasferendola in un universo parallelo e 'altro', in definitiva *non greco*.

Quella etnica è dunque una scorciatoia per spiegare una realtà sostanzialmente irriducibile agli *standard* greci di organizzazione del territorio e di prassi istituzionale in quanto frutto di una singolare e complessa compresenza di realtà urbane e potere monarchico, capace, soprattutto, di ridurre le prime al grado zero (o quasi) della loro funzionalità di πόλις: la condizione così eloquentemente illustrata, alla vigilia del regno di Filippo, dalla lista dei

gremità è altrettanto netta nella grande storiografia di V sec. (fonti e discussione in J.K. DAVIES 2000, 243 e n. 27). In un altro importante passo polibiano, la registrazione del trattato tra Annibale e Filippo V, la distinzione tra Grecia e Macedonia non è di tipo esclusivo, ma implica una *inclusione* della Macedonia nel concetto più vasto di *Hellás* (VII 9, 3 ss.).

1. *Vita Apoll.* I 34: cfr. *supra*, 60.

2. Rinvio ancora a MARI 1999a per la discussione delle posizioni di HATZOPOULOS 1996a e per ult. bibl.; sull'Epiro si veda ora la penetrante disamina di J.K. DAVIES 2000, con bibl.

teorodoci di Epidauro. Rispetto a un documento come quest'ultimo, altre tracce della presenza dei (re) macedoni nei grandi santuari della Grecia arcaica e classica furono senz'altro più immediatamente visibili per i contemporanei, e contribuirono in modo determinante a dettare quell'immagine di *diversità*, così nettamente caratterizzata non solo in Demostene e in Isocrate (o in Teopompo ed Iperide), ma ancora in Polibio (molto al di là della coerenza polemica con cui egli costruisce l'immagine demoniaca di Filippo V) e nel λόγος di Opis prestato ad Alessandro dall'*Anabasi* arrianea. Dai grandi santuari 'comuni', la cui condivisione è essenziale garanzia di appartenenza all'*Hellenikón* (non solo nella esemplare formulazione erodotea) e la cui autorità è anzi alla base della codificazione stessa del concetto, i Greci ricavarono a lungo una conferma eclatante di questa immagine, che comporta anche, come abbiamo visto, l'essenziale controparte di una *separazione etnica* dei re (greci) di Macedonia dal popolo che governano.

I sovrani, dopo l'esame (naturalmente 'genealogico') di grecità superato da Alessandro I a Olimpia, vedono ormai codificato il loro diritto non solo ad accedere alle gare della più importante πανήγυρις greca, dalle quali un regolamento restrittivo esclude i non Greci<sup>1</sup>, ma più in generale a condividere lo *spazio greco comune* rappresentato dai santuari maggiori, partecipando a competizioni, offrendo dediche, consultando oracoli: una condizione che sembra non esser stata più rimessa in discussione, anche se di fatto poco praticata fino all'età di Filippo II<sup>2</sup>. Fino alla metà del IV secolo, i frequentatori di Delfi e di Olimpia ammiravano le statue dedicate da Alessandro I dopo la ritirata dei Persiani dalle sue terre<sup>3</sup> e forse altre dediche poste dai suoi successori, e avevano di tanto in tanto notizia della partecipazione o del successo di un re macedone agli agoni della περίοδος, ma nei medesimi luoghi non trovavano traccia, si direbbe, di una rappresentanza ufficiale dei Μακεδόνες in quanto entità collettiva e pubblica, e meno che mai delle loro città: la stessa frequentazione privata dei grandi santuari da parte di Macedoni, stando ai dati raccolti (certamente incompleti, ma indicativi), era scarsa o inesistente. Ancora alla vigilia del regno di Filippo, i θεωροί dei santuari greci che si muovevano di città in città per annunciare le feste 'comuni', stando al documento di Epidauro, non visitavano la Macedonia delle città, ma solo il suo re.

Anche in questo ambito, il confronto immediato (e parlante) è con le πόλεις greche della costa del golfo Termaico, della Calcidica e della Tracia: dalle notizie raccolte e discusse nel cap. V emerge l'abisso che separava la loro condizione, per i θεωροί di Epidauro nel 360 e per qualunque frequentatore di Delfi o di Olimpia, da quella delle città vicine, e però non libere, controllate dal regno macedone. Occorrerà molto tempo – a giudicare dalla documentazione disponibile, almeno tutto il regno di Filippo, e forse anche quello di Alessandro – perché le cose cambino in misura significativa: la dimensione *non dinastica* della Macedonia, nella struttura e organizzazione interna dello stato e nelle sue proiezioni esterne, emerge

---

1. Come, stando al racconto erodoteo (V 22), gli avversari di Alessandro non avrebbero mancato di osservare allo scopo di escluderlo, così aggregandolo al mondo dei βάρβαροι assai più esplicitamente di quanto non facciano, nella narrazione dello stesso Erodoto (VIII 142-144), gli esponenti spartani e ateniesi nell'acceso dibattito innescato ad Atene, al principio del 479, dall'ambasceria di Alessandro per conto di Mardonio (334 nn. I e 3 e al cap. I, 2.2).

2. Per la diversa ricostruzione di BADIAN (1982), almeno a proposito delle gare di Olimpia, cfr. cap. II, 1.1.

3. Per i problemi posti dalla tradizione, anche a proposito dell'esistenza di offerte in *entrambi* i santuari, rinvio ancora al cap. I, 3.

molto lentamente, anche se i progressi registrati tra l'età di Filippo e il primo ellenismo quanto a 'visibilità' nei grandi santuari sono netti, certo non casuali.

E tuttavia, come abbiamo visto, questi radicali mutamenti non sconfiggono mai del tutto la caratterizzazione della Macedonia nelle fonti greche: accanto alle voci che, sia pure polemiche verso gli effetti della sua egemonia a sud dell'Olimpo e sostanzialmente incapaci di dare una descrizione attendibile dei suoi meccanismi istituzionali interni (si pensi a Polibio), evitano ormai di porre in discussione l'appartenenza storica della Macedonia al mondo greco, molte altre continuano a battere la 'scorciatoia etnica' che era stata di Isocrate e, in termini più crudi, di Trasimaco e di Demostene. In termini generali, l'efficacia di quella scorciatoia e il profondo e secolare rancore covato dal mondo delle πόλεις verso lo stato che, storicamente, aveva determinato una tanto drastica evoluzione dei suoi destini (si pensi ancora a Polibio, e molto più tardi a Pausania<sup>1</sup>) spiegano ampiamente la lunga persistenza e la tenace vitalità di quello che potremmo senz'altro definire un pregiudizio. Nei termini più ristretti di questa ricerca – quale immagine della Macedonia si ricava dalla sua presenza nei maggiori santuari della Grecia? –, tale persistenza è da spiegare anche con la radicale ridefinizione di ruolo che i centri di culto panellenici vivono nell'età di Alessandro: che è per molti versi un ridimensionamento, l'inizio di una decadenza, o, se si vuole, di un progressivo ritiro verso una dimensione puramente o prevalentemente *museale*.

Proprio nel momento in cui la presenza macedone vi si diffonde a livelli diversi e non esclusivamente 'dinastici', restituendoci un'immagine preziosa dell'evoluzione interna dello stato e delle sue istituzioni, qualcosa muta rapidamente nella funzione stessa dei grandi santuari, compiendo e accelerando un processo che aveva attraversato, con lentezza estrema, tutta l'età classica. In questa nuova dimensione, non è più Delfi, e meno che mai Olimpia, a dettare l'idea stessa dell'*Hellenikón*: in un'epoca che riflette sul passato fino a creare intere gallerie di paradigmi<sup>2</sup>, anche quello della dubbia (o negata) grecità dei Macedoni diventa un *tópos*. Le variazioni pure cospicue e *visibili*, dall'età di Alessandro in poi, nella presenza macedone a Delfi e a Olimpia (per non parlare di Delo e Samotracia) non riusciranno a cancellare del tutto un'immagine che i santuari panellenici avevano certo contribuito a creare, e che molti Greci conserveranno fino alla tarda antichità.

---

1. D. MUSTI, in MUSTI – TORELLI 1982, XLIX ss.; BEARZOT 1992, 37-46; MARI 1999a, 646 ss.

2. MUSTI 1990<sup>2</sup>, 11-3.

## BIBLIOGRAFIA<sup>1</sup>

- O. ABEL (1847), *Makedonien vor König Philipp*, Leipzig
- W.L. ADAMS (1999), *Philip II, the League of Corinth and the Governance of Greece*, in *Ancient Macedonia*, VI, Symp. Thessaloniki, October 15-19, 1996, Thessaloniki, 15-22
- F. ADLER (1892), *Philippaeion*, in F. Adler – R. Borrmann – W. Dörpfeld – F. Graeber – P. Graef, *Olympia*, II. *Die Baudenkmäler*, Berlin, 128-33
- K. ADSHEAD (1986), *Politics of the Archaic Peloponnese. The Transition from Archaic to Classical Politics*, Aldershot – Brookfield
- ΑΕΜΘ= *Τὸ ἀρχαιολογικὸ ἔργο στὴ Μακεδονία καὶ Θράκη*, Thessaloniki 1989 e anni ss.
- SH. L. AGER (1996), *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 B.C.*, Berkeley – Los Angeles – London
- J.A. ALEXANDER (1963), *Potidaea. Its History and Remains*, University of Georgia
- J.A. ALEXANDER (1970), *Cassandraeia during the Macedonian Period: an Epigraphical Commentary*, in *Ancient Macedonia*, I, Symp. Thessaloniki, 26-29 August 1968, Thessaloniki, 127-46
- P. AMANDRY (1950), *La mantique apollinienne à Delphes. Essai sur le fonctionnement de l'Oracle*, Paris
- P. AMANDRY (1980), *Sur les concours argiens*, in *Études argiennes*, «BCH» Suppl. 6, Athènes – Paris, 211-53
- P. AMANDRY (1993), *Notes de topographie et d'architecture delphiques. IX. L'opisthodomus du temple d'Apollon*, «BCH» 67, 263-83
- W. AMELING (1987), ... Et dona ferentes. *Königliche Stiftungen an griechische Städte und Heiligtümer im Zeitalter des Hellenismus*, «Quad. Catan. St. Class. Mediev.» 9, 11-40
- C. AMPOLO (1989-90), *Fra economia, religione e politica: tesori e offerte nei santuari greci*, «Sc. Antichità» 3-4, 271-9
- M. ANDRONIKOS (1980), *The Royal Tombs at Aigai (Vergina)*, in M.B. Hatzopoulos – L.D. Loukopoulou (a cura di), *Philip of Macedon*, Athens, 188-231
- M. ANDRONIKOS (1984), *Vergina. The Royal Tombs and the Ancient City*, Athens
- M. ARNUSH (2000), *Argead and Aetolian Relations with the Delphic Polis in the Late Fourth Century B.C.*, in R. Brock – S. Hodkinson (a cura di), *Alternatives to Athens. Varieties of Political Organization and Community in Ancient Greece*, Oxford
- D. ASHERI (1983), *Il millennio di Troia*, in *Saggi di letteratura e storiografia antiche*, Como, 53-98
- N.G. ASHTON (1983), *The Lamian War – A False Start?*, «Antichthon» 17, 47-61
- N.G. ASHTON (1984), *The Lamian War – stat magni nominis umbra*, «JHS» 104, 152-7
- K.M.T. ATKINSON (1973), *Demosthenes, Alexander, and Asebeia*, «Athenaeum» 51, 310-35
- C. AUSTIN (1968), *Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta*, Berlin
- A. AYMARD (1937), *Un ordre d'Alexandre*, «REA» 39, 5-28
- E. BADIAN (1966), *Alexander the Great and the Greeks of Asia*, in *Ancient Society and Institutions. Studies presented to V. Ehrenberg on his 75<sup>th</sup> birthday*, Oxford, 37-69
- E. BADIAN (1967), *A King's Notebooks*, «HSP» 72, 183-204
- E. BADIAN (1981), *The Deification of Alexander the Great*, in *Ancient Macedonian Studies in Honor of Ch. F. Edson*, Thessaloniki, 27-71
- E. BADIAN (1982), *Greeks and Macedonians*, in B. Barr-Sharrar – E.N. Borza (a cura di), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, 33-51
- E. BADIAN (1983), *Philip II and Thrace*, «Pulpudeva» 4, Plovdiv 3-17 ottobre 1980, Sofia, 51-71
- E. BADIAN (1994), *Herodotus on Alexander I of Macedon: A Study in Some Subtle Silences*, in S. Hornblower (a cura di), *Greek Historiography*, Oxford, 107-30
- W. BAEGE (1913), *De Macedonum sacris*, Halis Saxonum

---

1. Si tratta di una scelta selettiva: molti degli studi che compaiono nelle nn. solo una o due volte sono li citati per esteso e non tornano nella *Bibliografia*. L'anno di pubblicazione di ciascun contributo è indicato fra parentesi dopo il nome dell'autore e non è in seguito ripetuto. Le abbreviazioni seguono, ove possibile, l'*Année philologique*.

- J.P.V.D. BALSDON (1950), *The 'Divinity' of Alexander*, «Historia» 1, 363-88
- C. BEARZOT (1992), *Storia e storiografia ellenistica in Pausania il Periegeta*, Venezia
- H. BECK (1997), *Polis und Koinon. Untersuchungen zur Geschichte und Struktur der griechischen Bundesstaaten im 4. Jahrhundert v.Chr.*, Stuttgart
- A.R. BELLINGER (1963), *Essays on the Coinage of Alexander the Great*, New York
- A.R. BELLINGER (1964), *Philippi in Macedonia*, «ANSMusN» 11, 29-52
- K.J. BELOCH (1912-27<sup>2</sup>), *Griechische Geschichte*, I-IV, Berlin-Leipzig
- H. BENGTON (1951), *Themistokles und die delphische Amphiktyonie*, «Eranos» 49, 85-92
- H. BENGTON (1954-55), *Randbemerkungen zu den koischen Asylieurkunden*, «Historia» 3, 456-63
- H. BENGTON (1962), *Die Staatsverträge des Altertums. II. Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 700 bis 338 v.Chr.*, München – Berlin
- B. BERGQUIST (1967), *The Archaic Greek Temenos. A Study of Structure and Function*, Lund
- H. BERVE (1926), *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage. I. Darstellung; II. Prosopographie*, München
- E. BICKERMANN – J. SYKUTRIS (1928), *Speusipps Brief an König Philipp. Text, Übersetzung, Untersuchungen*, «Ber. Verhandl. der Sächsischen Akad. der Wissenschaften zu Leipzig. Phil.-histor. Klasse» 80, 3, 1-86
- E. BIKERMAN (1940), *La lettre d'Alexandre le Grand aux bannis grecs*, «REA» 42, 25-35
- B. BILIŃSKI (1979), *Agoni ginnici. Componenti artistiche ed intellettuali nell'antica agonistica greca*, «Accad. Polacca delle Scienze, Conferenze» 75, Wrocław
- M.-FR. BILLOT (1989-90), *Apollon Pythéen et l'Argolide archaïque. Histoire et mythes*, «Ἀρχαιογνώσια» 6, 35-98
- R.A. BILLOWS (1990), *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, Berkeley – Los Angeles – London
- D.E. BIRGE – L.H. KRAYNAK – STEPH. G. MILLER (1992), *Excavations at Nemea. Topographical and Architectural Studies. I. The Sacred Square, The Xenon, and the Bath*, Berkeley – Los Angeles – Oxford<sup>1</sup>
- CHR.W. BLACKWELL (1999), *In the Absence of Alexander. Harpalus and the Failure of Macedonian Authority*, New York
- L. BOFFO (1985), *I re ellenistici e i centri religiosi dell'Asia Minore*, Pavia
- R. BOGAERT (1968), *Banques et banquiers dans les cités grecques*, Leyde
- B. e J.-F. BOMMELAER (1983), *Eschine et le temple d'Apollon à Delphes*, in *Mélanges E. Delebecque*, Aix-en-Provence – Marseille, 21-31
- J.-F. BOMMELAER (1991), *Guide de Delphes. Le site*, Athènes – Paris
- P. BONNECHÈRE (1994), *Le sacrifice humain en Grèce ancienne*, Athènes – Liège
- R.J. BONNER – G. SMITH (1943), *Administration of Justice in the Delphic Amphictiony*, «CPh» 38, 1-12
- A.H. BORBEIN (1973), *Die griechische Statue des 4. Jahrhunderts v. Chr. Formanalytische Untersuchungen zur Kunst der Nachklassik*, «JDAI» 88, 43-212
- E.N. BORZA (1982), *Athenians, Macedonians, and the Origins of the Macedonian Royal House*, in *Studies in Attic Epigraphy. History and Topography presented to E. Vanderpool*, «Hesperia» Suppl. 19, Princeton, 7-13 (= Id., *Makedonika*, Claremont 1995, 113-123)
- E.N. BORZA (1992<sup>2</sup>), *In the Shadow of Olympus. The Emergence of Macedon*, Princeton
- E.N. BORZA (1993), *The Philhellenism of Archelaus*, in *Ancient Macedonia*, V, Symp. Thessaloniki, October 10-15, 1989, Thessaloniki, 237-44 (= *Makedonika*, Claremont 1995, 125-33)
- A.B. BOSWORTH (1970), *Aristotle and Callisthenes*, «Historia» 19, 407-13
- A.B. BOSWORTH (1976), *Early Relations between Aetolia and Macedon*, «AJAH» 1, 164-81
- A.B. BOSWORTH (1988), *From Arrian to Alexander. Studies in Historical Interpretation*, Oxford
- A.B. BOSWORTH (1980-95), *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, I, *Commentary on Books I-III*; II, *Commentary on Books IV-V*, Oxford
- A. BOUCHÉ-LECLERCQ (1879-82), *Histoire de la divination dans l'antiquité*, I-IV, Paris
- É. BOURGUET (1905), *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, Paris
- É. BOURGUET (1929), *Fouilles de Delphes III, 1. Inscriptions de l'entrée du sanctuaire au trésor des Athéniens*, Athènes – Paris
- É. BOURGUET (1932), *Fouilles de Delphes III, 5. Les comptes du IV<sup>e</sup> siècle*, Athènes – Paris
- J. BOUSQUET (1957), *Les Aitoliens à Delphes au IV<sup>e</sup> siècle*, «BCH» 81, 485-95
- J. BOUSQUET (1959), *Inscriptions de Delphes*, «BCH» 83, 146-92

1. Sono di Miller l'introduzione (XXIX-XXX) e le pp. 188-261, di Birge le pp. 1-98, di Kraynak le pp. 99-187.



- J. BOUSQUET (1988a), *Études sur les comptes de Delphes*, Athènes – Paris<sup>1</sup>
- J. BOUSQUET (1988b), *La reconstruction du temple d'Apollon à Delphes au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ*, in D. Knoepfler – N. Quellet (a cura di), *Comptes et inventaires dans la cité grecque*, Colloque Neuchâtel 23-26 septembre 1986, Neuchâtel – Genève, 15-25
- J. BOUSQUET (1989), *Corpus des Inscriptions de Delphes. II. Les comptes du quatrième et du troisième siècle*, Athènes – Paris
- L. BRACCESI (1970), *L'epitafio di Iperide come fonte storica*, «Athenaeum» 48, 276-301
- L. BRACCESI (1978), *Alessandro all'oasi di Siwah. Divagazioni in tema d'opinione pubblica*, in M. Sordi (a cura di), *Aspetti dell'opinione pubblica nel mondo antico*, «CISA» 5, Milano, 68-73
- D.W. BRADEEN (1966), *Inscriptions from Nemea*, «Hesperia» 35, 320-30
- E. BRAUN (1952), *Eine Alexanderlegende*, «JÖAI» 39, 139-45
- K. BRINGMANN – H. VON STEUBEN – W. AMELING – B. SCHMIDT-DOUNAS (a cura di) (= BRINGMANN 1995), *Schenkungen hellenistischer Herrscher an griechische Städte und Heiligtümer. I. Zeugnisse und Kommentare*, Berlin
- K. BRODERSSEN (1991), *Heiliger Krieg und Heiliger Friede in der frühen griechischen Geschichte*, «Gymnasium» 98, 1-14
- O. BRONEER (1954), *Corinth. I, 4. The South Stoa and its Roman Successors*, Princeton
- O. BRONEER (1973), *Isthmia. II. Topography and Architecture*, Princeton
- T.S. BROWN (1977), *Alexander and Greek Athletics, in Fact and in Fiction*, in *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory. Studies presented to F. Schachermeyr on the Occasion of his 80th Birthday*, Berlin – New York, 76-88
- A. BRÜCKNER (1902), *Geschichte von Troja und Ilion*, in W. Dörpfeld et alii, *Troja und Ilion. Ergebnisse der Ausgrabungen in den vorhistorischen und historischen Schichten von Ilion 1870-1894*, Athen, 549-93
- PH. BRUNEAU (1970), *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris
- PH. BRUNEAU – M. BRUNET – A. FARNOUX – J.-C. MORETTI (a cura di) (1996), *Délos. Ile sacrée et ville cosmopolite*, Paris
- PH. BRUNEAU – J. DUCAT (1983<sup>3</sup>), *Guide de Délos*, Athènes – Paris
- P.A. BRUNT (1976-83), *Arrian. History of Alexander and Indica*, I-II, Cambridge – London
- J. BUCKLER (1985), *Thebes, Delphoi, and the Outbreak of the Third Sacred War*, in *La Béotie antique*, Lyon – St. Etienne 16-20 mai 1983, Paris, 237-46
- J. BUCKLER (1986), *Delphi und die Söhne des Kersebleptes*, «Klio» 68, 348-50
- J. BUCKLER (1989), *Philip II and the Sacred War*, «Mnemosyne» Suppl. 109, Leiden – New York – København – Köln
- H. BUHMANN (1972), *Der Sieg in Olympia und in der anderen panhellenischen Spielen*, diss. München
- H. BÜRCEL (1877), *Die pylaaisch-delphische Amphiktyonie*, München
- U. BULTRIGHINI (1990), *Pausania e le tradizioni democratiche (Argo ed Elide)*, Padova
- W. BURKERT (1977), *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart – Berlin – Köln – Mainz
- G. BUSOLT, *Griechische Staatskunde*. Dritte, neugestaltete Auflage der *Griechischen Staats- und Rechtsaltertümer*. Zweite Hälfte, *Darstellung einzelner Staaten und der zwischenstaatlichen Beziehungen*, bearbeitet von H. SWOBODA, München 1926 (= BUSOLT – SWOBODA 1926)
- P. CABANES (1976), *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272-167)*, Besançon – Paris
- G. CALCANI (1989), *Cavaliere di bronzo. La torma di Alessandro opera di Lisippo*, Roma
- G. CALCANI (1993), *L'immagine di Alessandro Magno nel gruppo equestre del Granico*, in J. Carlsen – B. Due – O.S. Due – B. Poulsen (a cura di), *Alexander the Great. Reality and Myth*, Rome, 29-39
- P. CARLIER (1990), *Démosthène*, Paris
- P. CARLIER (1996), *À propos de Chéronée*, in Id. (a cura di), *Le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy – Paris, 111-20
- E. CARNEY (1988), *The Sisters of Alexander the Great: Royal Relics*, «Historia» 37, 385-404

1. L'opera comprende saggi già editi altrove: così, le pp. 85-95 = *Notes sur les comptes des naopes*, in *Études delphiques*, «BCH» Suppl. 4, Athènes – Paris 1977, 91-101; pp. 97-101 = *Delphes et les «Pythioniques» d'Aristote*, «REG» 97 (1984), 374-80; pp. 103-9 = *Inscriptions de Delphes*, «BCH» 108 (1984), 695-701; pp. 111-43 = *Notes sur divers comptes*, «BCH» 109 (1985), 221-53; pp. 167-77 = *L'Hoplôthèque de Delphes*, «BCH» 109 (1985), 718-26; pp. 189-99 = *Les unités monétaires dans les comptes de Delphes*, «BCH» 110 (1986), 273-83; le pp. 179-88 riprendono infine, con modifiche sostanziali, *Le compte de l'automne 325 à Delphes*, in *Mélanges helléniques offerts à G. Daux*, Paris 1974, 21-32.

- E. CARNEY (1994-95), *Women and Basileia: Legitimacy and Female Political Action in Macedonia*, «CJ» 90, 367-91
- F. CASSOLA (1980), *Note sulla guerra crisea*, in *φιλέας χάριν. Miscellanea di studi classici in onore di E. Manni*, Roma, II, 415-39
- G.L. CAWKWELL (1978), *Philip of Macedon*, London – Boston
- G.L. CAWKWELL (1980), *Philip and the Amphictyonic League*, in M.B. Hatzopoulos – L.D. Loukopoulou (a cura di), *Philip of Macedon*, Athens, 78-89
- L. CERFAUX – J. TONDRIAU (1957), *Un concurrent du Christianisme. Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine*, Tournai
- A. CHANIOTIS (1988), *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften. Epigraphische Beiträge zur griechischen Historiographie*, Stuttgart
- P. CHARNEUX (1966), *Liste argienne de théarodoques*, «BCH» 90, 156-239
- P. CLOCHÉ (1915), *Étude chronologique sur la troisième guerre sacrée (356-346 av. J.-C.)*, Paris
- P. CLOCHÉ (1916), *Les naopes de Delphes et la politique hellénique de 356 à 327 av. J.-C.*, «BCH» 40, 78-142
- P. CLOCHÉ (1920), *Les naopes de Delphes et la création du collège des tamiai (339 av. J.-C.)*, «BCH» 44, 312-27
- P. CLOCHÉ (1955), *Un fondateur d'empire: Philippe II, roi de Macédoine (383/2-336/5 av. J.-C.)*, St. Étienne
- G.M. COHEN (1995), *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands, and Asia Minor*, Berkeley – Los Angeles – Oxford
- J.W. COLE (1978), *Alexander Philhellene and Themistocles*, «AC» 47, 37-49
- S.G. COLE (1984), *Theoi Megaloi: The Cult of the Great Gods at Samothrace*, Leiden
- G. COLIN (1903), *Inscriptions de Delphes. Actes amphictyoniques relatifs à la fortune du temple d'Apollon et aux limites du territoire sacré*, «BCH» 27, 104-73
- G. COLIN (1926), *Démosthène et l'affaire d'Harpale (suite et fin)*, «REG» 39, 31-89
- G. COLIN (1946), *Hypéride. Discours*, Paris, Les Belles Lettres
- P. COLLART (1937), *Philippes ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris
- A. COLOMBINI (1963), *Per una valutazione dei rapporti delphico-macedoni dalle origini del regno argeade ad Alessandro Magno*, «SCO» 12, 183-206
- C. CORBETTA (1981), *Aspetti politici dei giochi olimpici nel V e nel IV secolo a.C.*, in M. Sordi (a cura di), *Religione e politica nel mondo antico*, «CISA» 7, Milano, 80-96
- TH. CORSTEN (1999), *Von Stamm zum Bund. Gründung und territoriale Organisation griechischer Bundesstaaten*, München
- J.J. COULTON (1976), *The Architectural Development of the Greek Stoa*, Oxford
- P. COUNILLON (1998), *Datos en Thrace et le Périple du Pseudo-Skylax*, «REA» 100, 115-24
- F. COURBY (1927), *Fouilles de Delphes II, 1. La terrasse du temple*, Athènes – Paris
- R. CRAHAY (1956), *La littérature oraculaire chez Hérodote*, Paris
- F. CROISSANT (1978), *La statue assise de la voie sacrée à Delphes*, «BCH» 102, 587-90
- F. CROISSANT (1980), *Les frontons du temple du IV<sup>e</sup> siècle à Delphes: premiers essais de restitution*, «RA», 172-9
- F. CROISSANT (1986), *Les frontons du temple du IV<sup>e</sup> siècle à Delphes: esquisse d'une restitution*, in H. Kyrieleis (a cura di), *Archaische und klassische griechische Plastik*, Kolloquium Athen, 22. – 25. April 1985, Mainz am Rhein, II, 187-97
- F. CROISSANT (1994), *Le Dionysos du fronton occidental de Delphes: histoire d'un faux problème*, «BCH» 118, 353-60
- F. CROISSANT (1996), *Les Athéniens à Delphes avant et après Chéronée*, in P. Carlier (a cura di), *Le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy – Paris, 127-39
- S.I. DAKARIS (1986), *Δωδώνη. Αρχαιολογικός οδηγός*, Ioannina
- S.I. DAKARIS (1993), *Δωδώνη*, Athina
- A. DASCALAKIS (1983), *The Hellenism of the ancient Macedonians*, Amsterdam
- G. DAUX (1936a), *Delphes au II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> siècle depuis l'abaissement de l'Étolie jusqu'à la paix romaine 191-31 av. J.-C.*, Paris
- G. DAUX (1936b), *Pausanias à Delphes*, Paris
- G. DAUX (1940), *Athènes et Delphes*, in *Athenian Studies presented to W.S. Ferguson*, «HSPh» Suppl. 1, Cambridge – Harvard, 37-69
- G. DAUX (1943), *Fouilles de Delphes III*, fasc. hors série. *Chronologie delphique*, Paris
- G. DAUX (1949), *Listes delphiques de théarodoques*, «REG» 62, 1-30
- G. DAUX (1953), *Serments amphictyoniques et serment de Platées*, in G.E. Mylonas – D. Raymond (a cura di), *Studies presented to D.M. Robinson*, Washington – St. Louis, II, 775-82

- G. DAUX (1953-54), *Adeimantos de Lampsaque et le renouvellement de la ligue de Corinthe par Démétrios Poliorcète (302 avant J.-C.)*, «AE», 245-54
- G. DAUX (1957), *Remarques sur la composition du Conseil amphictionique*, «BCH» 81, 95-120
- G. DAUX (1968), *Notes de lecture*, «BCH» 92, 241-56; 625-32
- G. DAUX – A. SALAĆ (1932), *Fouilles de Delphes III*, 3. *Inscriptions depuis le trésor des Athéniens jusqu'aux bases de Gélon*, Athènes – Paris
- G. DAVERIO ROCCHI (1988), *La hierà chòra di Apollo, la piana di Cirra e i confini di Delfi*, in M.-M. Mactoux – E. Geny (a cura di), *Mélanges P. Lévêque. I. Religion*, Paris, 117-25
- J. DAVIES (1994), *The Tradition about the First Sacred War*, in S. Hornblower (a cura di), *Greek Historiography*, Oxford, 193-212
- J.K. DAVIES (1996), *Documents and «Documents» in Fourth-Century Historiography*, in P. Carlier (a cura di), *Le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy – Paris, 29-39
- J.K. DAVIES (1998), *Finance, administration, and Realpolitik: the case of Fourth-century Delphi*, in M. Austin – J. Harries – Chr. Smith (a cura di), *Modus operandi. Essays in honour of G. Rickman*, London, 1-14
- J.K. DAVIES (2000), *A Wholly Non-Aristotelian Universe: The Molossians as Ethnos, State, and Monarchy*, in R. Brock – S. Hodkinson (a cura di), *Alternatives to Athens. Varieties of Political Organization and Community in Ancient Greece*, Oxford, 234-58
- J. DEFRADAS (1954), *Les thèmes de la propagande delphique*, Paris
- A. DELACOUILONCHE (1859), *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l'Haliacmon à ceux de l'Axios*, «Arch. Miss. Scient. et Litt.» 8, 67-288
- M.G. DEMITSAS (1896), *Ἡ Μακεδονία ἐν λίθοις φθεγγομένοις καὶ μνημείοις σωζομένοις*, I-II, Athina
- G. DE SANCTIS (1897), *Eschine e la guerra contro Anfissa*, «RFIC» 25, 215-35 (= *Scritti minori*, I, Roma 1966, 139-57)
- G. DE SANCTIS (1940), *Gli ultimi messaggi di Alessandro ai Greci*, «RFIC» 68, n.s. 18, 1-21 (= *Scritti minori*, V, Roma 1983, 435-62)
- M. DETIENNE (1988), *L'espace de la publicité: ses opérateurs intellectuels dans la cité*, in Id. (a cura di), *Les savoirs de l'écriture. En Grèce ancienne*, Lille, 29-81
- C. DIEM (1957), *Alexander der Grosse als Sportsmann*, Frankfurt am Main
- L. DI GREGORIO (1987), *L'«Archelao» di Euripide nei suoi rapporti con il «Temeno» e i «Temenidi»*, «CCC» 8, 279-318
- L. DI GREGORIO (1988), *L'Archelao di Euripide: tentativo di ricostruzione*, «Aevum» 62, 16-49
- M.P.J. DILLON (1995), *Phrynon of Rhamnous and the Macedonian Pirates: the Political Significance of Sacred Truces*, «Historia» 44, 250-4
- M.P.J. DILLON (1997), *Pilgrims and Pilgrimage in ancient Greece*, London – New York
- G. DOBESCH (1975), *Alexander der Grosse und der Korintische Bund*, «GB» 3, 73-149
- W. DÖRPFELD (1892), *Echohalle*, in F. Adler – R. Borrmann – W. Dörpfeld – F. Graeber – P. Graef, *Olympia*, II. *Die Baudenkmäler*, Berlin, 70-2
- W. DÖRPFELD (1902), *Die Bauwerke der verschiedenen Schichten*, in Id. et alii, *Troja und Ilion. Ergebnisse der Ausgrabungen in den vorhistorischen und historischen Schichten von Ilion 1870-1894*, Athen
- M.-C. DOFFEY (1992), *Les mythes de fondation des Concours Néméens*, in M. Piérart (a cura di), *Polydipsion Argos. Argos de la fin des palais mycéniens à la constitution de l'État classique. Fribourg (Suisse) 7-9 mai 1987*, «BCH» Suppl. 22, Athènes – Fribourg – Paris, 185-93
- G. DONNAY (1959), *La chronologie de Léocharès*, «REA» 61, 300-9
- H. DONNER (1923), *Beiträge zu einer Geschichte der Politik des delphischen Apollon*, «Klio» 18, 27-40
- R. DREWS (1983), *Basileus. The Evidence for Kingship in Geometric Greece*, New Haven – London
- J.G. DROYSEN (1836-43), *Geschichte des Hellenismus*. I. *Die Nachfolger Alexanders*; II. *Das hellenistische Staatensystem*, Hamburg
- J.G. DROYSEN (1893a), *Über die Echtheit der Urkunden in Demosthenes Rede vom Kranz*, in *Kleine Schriften zur alten Geschichte*, Leipzig 1893-94, I, 95-256
- J.G. DROYSEN (1893b), *Die Urkunden in Demosthenes Rede vom Kranz betreffend*, *ibid.*, 257-70
- S. DÜLL (1977), *Die Götterkulte Nordmakedoniens in römischer Zeit. Eine kultische und typologische Untersuchung anhand epigraphischer, numismatischer und archäologischer Denkmäler*, München
- I. DÜRING (1957), *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, Göteborg
- I. DÜRING (1966), *Aristoteles. Darstellung und Interpretation seines Denkens*, Heidelberg
- C. DUNANT – J. POUILLOUX (1952), *Comptes delphiques à ἀπουσία* (FD, III, 5, 49, 67, 68), «BCH» 76, 32-60
- J. EBERT – P. SIEWERT (1999), *Eine archaische Bronzeurkunde aus Olympia mit Vorschriften für Ringkämpfer und Kampfrichter*, in *XI. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin – New York, 391-412

- L. EDMUNDS (1971), *The Religiosity of Alexander*, «GRBS» 12, 363-91
- CH. EDSON (1947), *Notes on the Thracian phoros*, «CPh» 42, 88-105
- H. VAN EFFENTERRE – F. RUZÉ (1994-95), *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, I-II, Rome
- V. EHRENBERG (1938), *Alexander and the Greeks*, Oxford
- CH. EHRHARDT (1966), *The Fate of the Treasures of Delphi*, «Phoenix» 20, 228-30
- P. ELLINGER (1993), *La légende nationale phocidienne. Artémis. les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, «BCH» Suppl. 27, Athènes – Paris
- J.R. ELLIS (1976), *Philip II and Macedonian Imperialism*, London
- J. ENGELS (1989), *Studien zur politischen Biographie des Hyperides. Athen in der Epoche der lykurgischen Reformen und des makedonischen Universalreiches*, München
- R.M. ERRINGTON (1970), *From Babylon to Triparadeisos: 323-320 B.C.*, «JHS» 90, 49-77
- R.M. ERRINGTON (1974), *Macedonian 'Royal Style' and its Historical Significance*, «JHS» 94, 20-37
- R.M. ERRINGTON (1975a), *Arybbas the Molossian*, «GRBS» 16, 41-50
- R.M. ERRINGTON (1975b), *Samos and the Lamian War*, «Chiron» 5, 51-7
- R.M. ERRINGTON (1976), *Alexander in the Hellenistic World*, in *Alexandre le Grand. Image et réalité*, Fondation Hardt, Entretiens sur l'antiquité classique, XXII, Vandœuvres – Genève 25-30 août 1975, Genève, 137-79
- R.M. ERRINGTON (1977), *Diodorus Siculus and the Chronology of the Early Diadochoi, 320-311 B.C.*, «Hermes» 105, 478-504
- R.M. ERRINGTON (1978), *The Nature of the Macedonian State under the Monarchy*, «Chiron» 8, 77-133
- R.M. ERRINGTON (1981), *Alexander the Philhellene and Persia*, in *Ancient Macedonian Studies in Honor of Ch. F. Edson*, Thessaloniki, 139-43
- R.M. ERRINGTON (1986), *Geschichte Makedoniens von den Anfängen bis zum Untergang des Königreiches*, München
- A. FAIRBANKS (1900), *A Study of the Greek Paean*, Ithaca, New York
- M. FARAGUNA (1998), *Aspetti amministrativi e finanziari della monarchia macedone tra IV e III secolo a.C.*, «Athenaeum» 86, 349-95
- F. FELTEN (1982), *Weihungen in Olympia und Delphi*, «MDAI(A)» 97, 79-97
- F. FELTEN (1999), *Heiligtümer der Makedonen*, in *Ancient Macedonia*, VI, Symp. Thessaloniki, October 15-19, 1996, Thessaloniki, 405-17
- W.S. FERGUSON (1911), *Hellenistic Athens. An Historical Essay*, London
- J.-L. FERRARY (1988), *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome
- R. FLACELIÈRE (1937), *Les Aitoliens à Delphes. Contribution à l'histoire de la Grèce centrale au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Paris
- R. FLACELIÈRE (1940), *La représentation de Sparte à l'amphictionie delphique*, «REA» 42, 142-56
- R. FLACELIÈRE – É. CHAMBRY (1975), *Plutarque. Vies. IX. Alexandre-César*, Paris, Les Belles Lettres
- M. FLASHAR (1992), *Apollon Kitharodos. Statuarische Typen des musischen Apollon*, Köln – Weimar – Wien
- P. FLENTSTED-JENSEN (1995), *The Bottiaians and their Poleis*, in M.H. Hansen – K. Raaflaub (a cura di), *Studies in the Ancient Greek Polis*, «Historia» Einzelschr. 95, Stuttgart, 103-32
- P. FLENTSTED-JENSEN – M.H. HANSEN (1996), *Pseudo-Skylax: Use of the Term Polis*, in M.H. Hansen – K. Raaflaub (a cura di), *More Studies in the Ancient Greek Polis*, «Historia» Einzelschr. 108, Stuttgart, 137-67
- J. FONTENROSE (1959), *Python. A Study of Delphic Myth and its Origins*, Berkeley – Los Angeles
- J. FONTENROSE (1978), *The Delphic Oracle. Its Responses and Operations with a Catalogue of Responses*, Berkeley – Los Angeles – London
- J. FONTENROSE (1988), *Didyma. Apollo's Oracle, Cult, and Companions*, Berkeley – Los Angeles – London
- A. FRAZER (1982), *Macedonia and Samothrace: Two Architectural Late Bloomers*, in B. Barr-Sharrar – E.N. Borza (a cura di), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, 191-203
- A. FRAZER (1990), *Samothrace X. The Propylon of Ptolemy II*, Princeton
- J.G. FRAZER (1898), *Pausanias's Description of Greece*, I-VI, London – New York
- E.A. FREDRICKSMEYER (1979), *Divine Honors for Philip II*, «TAPhA» 109, 39-61
- E.A. FREDRICKSMEYER (1981), *On the Background of the Ruler Cult*, in *Ancient Macedonian Studies in Honor of Ch. F. Edson*, Thessaloniki, 145-56
- S. FUSCAGNI (1974), *Aspetti della propaganda macedone sotto Filippo II*, in M. Sordi (a cura di), *Propaganda e persuasione occulta nell'antichità*, «CISA» 2, Milano, 71-82
- H. GAEBLER (1906-35), *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*. III, 1-2. *Die antiken Münzen von Makedonia und Paionia*, Berlin

- E.N. GARDINER (1910), *Greek Athletic Sports and Festivals*, London
- E.N. GARDINER (1925), *Olympia. Its History and Remains*, Oxford
- E.N. GARDINER (1930, e 1965<sup>2</sup>), *Athletics of the Ancient World*, Oxford
- W. GAUER (1968), *Weihgeschenke aus den Perserkriegen*, «Ist. Mitt.» 2, Tübingen
- PH. GAUTHIER (1979), *Sur les institutions de l'Épire hellénistique*, «RPh» 53, 120-8
- PH. GAUTHIER – M.B. HATZOPOULOS (1993), *La loi gymnasiarchique de Béroia*, Athènes<sup>1</sup>
- E.R. GEBHARD (1993), *The evolution of a pan-Hellenic sanctuary: from archaeology towards history at Isthmia*, in N. Marinatos – R. Hägg (a cura di), *Greek Sanctuaries. New approaches*, London – New York, 154-77
- S. GEORGOUDI (1988), *Manières d'archivage et archives de cités*, in M. Detienne (a cura di), *Les savoirs de l'écriture. En Grèce ancienne*, Lille, 221-47
- A.S. GEROLYMATOS (1986a), *Espionage and Treason. A Study in Proxenia in Political and Military Intelligence Gathering in Classical Greece*, Amsterdam
- A.S. GEROLYMATOS (1986b), *The Proxenia of Alexandros I of Macedonia*, «LCM» 11, 5, 75-6
- F. GEYER (1930), *Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II.*, München – Berlin
- M. GIANGIULIO (1993), *Le città di Magna Grecia e Olimpia in età arcaica. Aspetti della documentazione e della problematica storica*, in A. Mastrocinque (a cura di), *I grandi santuari della Grecia e l'Occidente*, Trento, 93-118
- R. GINOUVÈS (1993), *Les dédicaces macédoniennes hors de Macédoine*, in Id. (a cura di), *La Macédoine de Philippe II à la conquête romaine*, Paris, 194-219
- A. GIOVANNINI (1970), *Philipp V., Perseus und die delphische Amphiktyonie*, in *Ancient Macedonia*, I, Symp. Thessaloniki, 26-29 August 1968, Thessaloniki, 147-54
- A. GIOVANNINI (1977), *Le statut des cités de Macédoine sous les Antigonides*, in *Ancient Macedonia*, II, Symp. Thessaloniki, 19-24 August 1973, Thessaloniki, 465-72
- A. GIOVANNINI (1997), *Offrandes et donations des souverains aux sanctuaires grecs*, in M. Christol – O. Masson (a cura di), *Actes du X<sup>e</sup> Congrès International d'épigraphie grecque et latine*, Nîmes, 4-9 octobre 1992, Paris, 175-81
- P. GIRARD (1904), *La trilogie chez Euripide*, «REG» 17, 149-95
- A. GIULIANI (1993), *Atene e l'oracolo delfico*, in M. Sordi (a cura di), *La profezia nel mondo antico*, «CISA» 19, Milano, 77-95
- A. GIULIANI (2000), *Erodoto, Tucidide e gli indovinelli degli indovini. Considerazioni sull'ambiguità del linguaggio oracolare*, «Aevum» 74, 5-20
- F.W. GOETHERT – H. SCHLEIF (1962), *Der Athenatempel von Ilion*, Deutsches Archäologisches Institut, Denkmäler antiker Architektur, 10, Berlin<sup>2</sup>
- R. GOOSSENS (1962), *Euripide et Athènes*, Bruxelles
- P. GOUKOWSKY (1976), *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique, Livre XVII*, Paris, Les Belles Lettres
- P. GOUKOWSKY (1978), *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique, Livre XVIII*, Paris, Les Belles Lettres
- P. GOUKOWSKY (1978-81), *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*. I, *Les origines politiques*; II, *Alexandre et Dionysos*, Nancy
- P. GOUKOWSKY (1996), *Philippe tel qu'en lui-même l'antiquité le change*, in P. Carlier (a cura di), *Le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy – Paris, 9-27
- L. GOUNAROPOULOU – M.B. HATZOPOULOS (1985), *Les milliaires de la voie Egnatienne entre Heraclée des Lyncestes et Thessalonique*, Athènes
- L. GOUNAROPOULOU – M.B. HATZOPOULOS (1998), *Ἐπιγραφές Κάτω Μακεδονίας, I, Ἐπιγραφές Βέροιας*, Athina
- J.D. GRAINGER (1999), *The League of the Aitolians*, «Mnemosyne» Suppl. 200, Leiden – Boston – Köln
- W. GREENWALT (1985), *The Introduction of Caranus into the Argead King List*, «GRBS» 26, 43-9
- W. GREENWALT (1993), *The Iconographical Significance of Amynta III's Mounted Hunter Stater*, in *Ancient Macedonia*, V, Symp. Thessaloniki, October 10-15, 1989, Thessaloniki, 509-19
- W. GREENWALT (1999a), *Argead Name Changes*, in *Ancient Macedonia*, VI, Symp. Thessaloniki, October 15-19, 1996, Thessaloniki, 453-62
- W. GREENWALT (1999b), *Why Pella?*, «Historia» 48, 158-83
- G.T. GRIFFITH (1939), *The so-called koine eirene of 346 B.C.*, «JHS» 59, 71-9
- G.T. GRIFFITH (1970), *Philip of Macedon's early interventions in Thessaly (358-352 B.C.)*, «CQ» n.s. 20, 67-80
- M. GUARDUCCI (1943-46), *Creta e Delfi*, «SMSR» 19-20, 85-114
- M. GUARDUCCI (1947), *Una dedica dei Pierii a Delfi*, «RFIC» 75, n.s. 25, 244-51

1. Sono di Gauthier le pp. 30-143, di Hatzopoulos le pp. 12-30, 145-72, comuni le pp. 173-6.

2. Sono di Schleif le pp. 1-22, di Goethert le pp. 23-42.

- P. GUILLON (1963), *Études béotiennes. Le bouclier d'Héraclès et l'histoire de la Grèce centrale dans la période de la première guerre sacrée*, Aix-en-Provence
- CH. HABICHT (1970<sup>2</sup>), *Gottmenschentum und griechische Städte*, München
- CH. HABICHT (1979), *Untersuchungen zur politischen Geschichte Athens im 3. Jahrhundert v. Chr.*, München
- CH. HABICHT (1987), *The Role of Athens in the Reorganization of the Delphic Amphictiony after 189 B.C.*, «Hesperia» 56, 59-71 (= *Athen in hellenistischer Zeit. Gesammelte Aufsätze*, München 1994, 202-15)
- CH. HABICHT (1995), *Athen. Die Geschichte der Stadt in hellenistischer Zeit*, München
- J.R. HAMILTON (1969), *Plutarch. Alexander. A Commentary*, Oxford
- N.G.L. HAMMOND (1937a), *Diodorus' Narrative of the Sacred War and the Chronological Problems of 357-352 B.C.*, «JHS» 57, 44-78
- N.G.L. HAMMOND (1937b), *The Sources of Diodorus Siculus XVI. I.*, «CQ» 31, 79-91 (= *Collected Studies. I. Studies in Greek Literature and History, excluding Epirus and Macedonia*, Amsterdam 1993, 1-13)
- N.G.L. HAMMOND (1967), *Epirus. The geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas*, Oxford
- N.G.L. HAMMOND (1972), *A History of Macedonia, I*, Oxford
- N.G.L. HAMMOND (1980a), *The Hosts of sacred Envoys travelling through Epirus*, «Epeir. Chron.» 22, 9-19 (= *Collected Studies. II. Studies concerning Epirus and Macedonia before Alexander*, Amsterdam 1993, 79-89)
- N.G.L. HAMMOND (1980b), *Some passages in Arrian concerning Alexander*, «CQ» n.s. 30, 455-76 (= *Collected Studies. III. Alexander and his Successors in Macedonia*, Amsterdam 1994, 65-86)
- N.G.L. HAMMOND (1983), *Three Historians of Alexander the Great. The so-called Vulgate authors, Diodorus, Justin and Curtius*, Cambridge
- N.G.L. HAMMOND (1989), *The Macedonian State. Origins, Institutions, and History*, Oxford
- N.G.L. HAMMOND (1989<sup>2</sup>), *Alexander the Great. King, Commander and Statesman*, Bristol
- N.G.L. HAMMOND (1991), *The Sources of Justin on Macedonia to the Death of Philip*, «CQ» n.s. 41, 496-508 (= *Collected Studies. IV. Further Studies on Various Topics*, Amsterdam 1997, 99-111)
- N.G.L. HAMMOND (1992), *The Regnal Years of Philip and Alexander*, «GRBS» 33, 355-73
- N.G.L. HAMMOND (1993a), *Sources for Alexander the Great. An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*, Cambridge
- N.G.L. HAMMOND (1993b), *Were 'Makedones' enrolled in the Amphictyony in 346 B.C.?*, «Electronic Antiquity» I, 3
- N.G.L. HAMMOND (2000), *The Continuity of Macedonian Institutions and the Macedonian Kingdoms of the Hellenistic Era*, «Historia» 49, 141-60
- N.G.L. HAMMOND – G.T. GRIFFITH (1979), *A History of Macedonia, II*, Oxford<sup>1</sup>
- N.G.L. HAMMOND – F.W. WALBANK (1988), *A History of Macedonia, III*, Oxford<sup>2</sup>
- F. HAMPL (1938), *Die griechischen Staatsverträge des 4. Jahrhunderts v. Chr. geb.*, Leipzig
- F. HAMPL (1953), *Alexanders des Grossen Hypomnemata und letzte Pläne*, in G.E. Mylonas – D. Raymond (a cura di), *Studies presented to D.M. Robinson*, Washington – St. Louis, II, 816-29 (= G.T. Griffith [a cura di], *Alexander the Great. The Main Problems*, Cambridge – New York 1966, 308-21)
- A. HARDER (1985), *Euripides' Kresphontes and Archelaos. Introduction, Text and Commentary*, «Mnemosyne» Suppl. 87, Leiden
- E.M. HARRIS (1995), *Aeschines and Athenian Politics*, New York – Oxford
- I.A. HARTUNG (1843-44), *Euripides restitutus*, I-II, Hamburgi
- M.B. HATZOPOULOS (1982), *The Oleveni Inscription and the Dates of Philip II's Reign*, in W.L. Adams – E.N. Borza (a cura di), *Philip II, Alexander the Great and the Macedonian Heritage*, Washington, 21-42
- M.B. HATZOPOULOS (1988), *Une donation du roi Lysimaque*, Athènes
- M.B. HATZOPOULOS (1991a), *Actes de vente d'Amphipolis*, Athènes
- M.B. HATZOPOULOS (1991b), *Un prêtre d'Amphipolis dans la grande liste des théarodoques de Delphes*, «BCH» 115, 345-7
- M.B. HATZOPOULOS (1993a), *Les sanctuaires*, in R. Ginouvès (a cura di), *La Macédoine de Philippe II à la conquête romaine*, Paris, 106-9
- M.B. HATZOPOULOS (1993b), *Le statut de Cassandree à l'époque hellénistique*, in *Ancient Macedonia, V*, Symp. Thessaloniki, October 10-15, 1989, Thessaloniki, 575-83
- M.B. HATZOPOULOS (1994), *Cultes et rites de passage en Macédoine*, Athènes

1. Sono di Hammond le pp. 3-200 e 647-74, di Griffith le pp. 203-646 e 675-721.

2. Sono di Hammond le pp. 3-196 e 367-617, di Walbank le pp. 199-364.

- M.B. HATZOPOULOS (1996a), *Macedonian Institutions under the Kings. I. A historical and epigraphic Study*; II. *Epigraphic Appendix*, Athens
- M.B. HATZOPOULOS (1996b), *Aigéai: la localisation de la première capitale macédonienne*, «REG» 109, 264-9
- M.B. HATZOPOULOS (1997), *L'État macédonien antique: un nouveau visage*, «CRAI», 7-25
- M.B. HATZOPOULOS (1998), *Récentes découvertes épigraphiques et gloses macédoniennes d'Hésychius*, «CRAI», 1189-1207
- M.B. HATZOPOULOS (2000), *'L'histoire par les noms' in Macedonia*, in *Greek Personal Names. Their Value as Evidence*, «PBA» 104, 99-117
- M.B. HATZOPOULOS – D. KNOEPFLER – V. MARIGO-PAPADOPOULOS (1990), *Deux sites pour Méthone de Macédoine*, «BCH» 114, 639-68
- M.B. HATZOPOULOS – L. LOUKOPOULOU (1992-96), *Recherches sur les marches orientales des Temenides (Anthemonte – Kalindoia)*, I-II, Athènes<sup>1</sup>
- B. HAUSSOULLIER (1902), *Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion*, Paris
- B.V. HEAD (1911<sup>2</sup>, rist. London 1963), *Historia numorum*, Oxford
- W. HECKEL (1979), *Philip II, Kleopatra and Karanos*, «RFIC» 107, 385-93
- W. HECKEL (1980), *Marsyas of Pella, Historian of Macedon*, «Hermes» 108, 444-62
- W. HECKEL (1988), *The Last Days and Testament of Alexander the Great: A Prosopographic Study*, «Historia» Einzelschr. 56, Stuttgart
- W. HECKEL (1992), *The Marshals of Alexander's Empire*, London – New York
- A.J. HEISSERER (1980), *Alexander the Great and the Greeks. The Epigraphic Evidence*, Norman
- B. HELLY (1995), *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, Lyon
- H.-V. HERRMANN (1988), *Die Siegerstatuen von Olympia*, «Nikephoros» 1, 119-83
- R. HERZOG – G. KLAFFENBACH (1952), *Asylieurkunden aus Kos*, «Abhand. Deutsch. Ak. Wissensch. Berlin», Berlin
- J. HESKEL (1988), *The Political Background of the Arybbas Decree*, «GRBS» 29, 185-96
- L.A. HEUZEY (1860), *Le mont Olympe et l'Acarnanie: exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire*, Paris
- G.F. HILL (1906), *Historical Greek Coins*, London
- B. HINTZEN-BOHLEN (1990), *Die Familiengruppe. Ein Mittel zur Selbstdarstellung hellenistischer Herrscher*, «JDAI» 105, 129-54
- B. HINTZEN-BOHLEN (1992), *Herrscherrepräsentation im Hellenismus. Untersuchungen zu Weihgeschenken, Stiftungen und Ehrenmonumenten in den mutterländischen Heiligtümern Delphi, Olympia, Delos und Dodona*, Köln – Weimar – Wien
- H. HITZIG – H. BLÜMNER (1896-1910), *Pausaniae Graeciae Descriptio*, I-III, Lipsiae
- T. HÖLSCHER (1973), *Griechische Historienbilder des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Würzburg
- A. HÖNLE (1968), *Olympia in der Politik der Griechischen Staatenwelt (von 776 bis zum Ende des 5. Jahrhunderts)*, diss. Tübingen
- O. HOFFMANN (1906), *Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum*, Göttingen
- TH. HOMOLLE (1897a), *Topographie de Delphes*, «BCH» 21, 256-320
- TH. HOMOLLE (1897b), *Ex voto trouvés à Delphes*, «BCH» 21, 592-600
- W.W. HOW – J. WELLS (1912), *A Commentary on Herodotus*, Oxford
- U. HUTNER (1997), *Die politische Rolle der Heraklesgestalt im griechischen Herrschertum*, Stuttgart
- W.W. HYDE (1912), *The Positions of Victor Statues at Olympia*, «AJA» 16, 203-29
- W.W. HYDE (1921), *Olympic Victor Monuments and Greek Athletic Art*, Washington
- V. ILARI (1980), *Guerra e diritto nel mondo antico. I. Guerra e diritto nel mondo greco-ellenistico fino al III secolo*, Milano
- M. ISNARDI PARENTE (1980), *Speusippo. Frammenti*, Napoli
- M. JACOB-FELSCH (1969), *Die Entwicklung griechischer Statuenbasen und die Aufstellung der Statuen, Waldsassen/Bayern*
- F. JACOBY (1923-58), *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, Berlin – Leiden
- A. JACQUEMIN (1992), *Offrandes monumentales italiotes et siciliotes à Delphes*, in *La Magna Grecia e i grandi santuari della madrepatria*, Atti del XXXI Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 4/8-10-1991, Taranto, 193-204
- A. JACQUEMIN (1993), *Répercussions de l'entrée de Delphes dans l'Amphictionie sur la construction à Delphes à l'époque archaïque*, in J. des Courtils – J.-Ch. Moretti (a cura di), *Les grands ateliers d'architecture dans le monde égéen du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Colloque Istanbul, 23-25 mai 1991, Istanbul – Paris, 217-25

1. Il vol. I è curato da Hatzopoulos, il vol. II dalla Loukopoulou.

- A. JACQUEMIN (1999), *Offrandes monumentales à Delphes*, Athènes – Paris
- A. JACQUEMIN – D. LAROCHE – F. LEFÈVRE (1995), *Delphes, le roi Persée et les Romains*, «BCH» 119, 125-36
- W. JAEGER (1923), *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, Berlin
- H. JEANMAIRE (1951), *Diomyos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris
- L.H. JEFFERY (1990<sup>2</sup>), *The Local Scripts of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the eighth to the fifth Centuries B.C.*, Oxford 1961; rev. ed. Oxford
- M. JEHNE (1994), *Koine Eirene. Untersuchungen zu den Befriedigungs- und Stabilisierungsbemühungen in der griechischen Poliswelt des 4. Jahrhunderts v. Chr.*, «Hermes» Einzelschr. 63, Stuttgart
- M. JEHNE (1999), *Formen der thebanischen Hegemonialpolitik zwischen Leuktra und Chaironeia (371-338 v. Chr.)*, «Klio» 81, 317-58
- L. KAHIL (1993), *Iconographie des dieux et des mythes*, in R. Ginouvès (a cura di), *La Macédoine de Philippe II à la conquête romaine*, Paris, 109-17
- L. KÄPPEL (1992), *Paian. Studien zur Geschichte einer Gattung*, Berlin – New York
- J. KAERST (1897), *Der korinthische Bund*, «RhM» 52, 519-56
- J. KAERST (1926-27), *Geschichte des Hellenismus, I<sup>3</sup>-II<sup>2</sup>*, Leipzig
- U. KAHRSTEDT (1922), *Griechisches Staatsrecht. I. Sparta und seine Symmachie. Mit vier Exkursen über den kretischen Staat, das korinthische Kolonialreich, das Wesen des archaischen Staates, die Amphiktyonie von Delphoi*, Göttingen
- U. KAHRSTEDT (1953a), *Delphoi und das Heilige Land des Apollon*, in G.E. Mylonas – D. Raymond (a cura di), *Studies presented to D.M. Robinson*, Washington – St. Louis, II, 749-57
- U. KAHRSTEDT (1953b), *Städte in Makedonien*, «Hermes» 81, 85-111
- J.N. KALLÉRIS (1954-76), *Les anciens Macédoniens. Etude linguistique et historique*, I-II, Athènes
- L. KALLET-MARX (1993), *Money, Expense, and Naval Power in Thucydides' History 1-5.24*, Berkeley – Los Angeles – Oxford
- E.W. KASE – G.J. SZEMLER (1984), *The Amphiktyonic League and the First Sacred War: a New Perspective*, in *Actes VI<sup>e</sup> Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques*, Budapest, 107-16
- G. KAZAROW (1910), *Quelques observations sur la question de la nationalité des anciens Macédoniens*, «REG» 23, 243-54
- B. KEIL (1897), *Zur Verwerthung der delphischen Rechnungsurkunden*, «Hermes» 32, 399-420
- B. KEIL (1902), *Von delphischem Rechnungswesen*, «Hermes» 37, 511-29
- J.H. KENT (1948), *The Temple Estates of Delos, Rheneia, and Mykonos*, «Hesperia» 17, 243-338
- O. KERN (1926-38, e 1963<sup>2</sup>), *Die Religion der Griechen*, I-III, Berlin
- I. KERTÉSZ (1999), *New Aspects in the Connections between Macedonia and the Ancient Olympic Games*, in *Ancient Macedonia*, VI, Symp. Thessaloniki, October 15-19, 1996, Thessaloniki, 579-84
- PH. KINNS (1983), *The Amphictionic Coinage reconsidered*, «NC» 143, 1-22
- J. KIRCHBERG (1965), *Die Funktion des Orakel im Werke Herodots*, Göttingen
- G. KLEINER (1953), *Der olyntische Apollon und der philippische Herakles*, in G.E. Mylonas – D. Raymond (a cura di), *Studies presented to D.M. Robinson*, Washington – St. Louis, II, 187-96
- D. KNOEPFLER (1995), *Les relations des cités eubéennes avec Antigone Gonatas et la chronologie delphique au début de l'époque étolienne*, «BCH» 119, 137-59
- U. KÖHLER (1893), *Makedonien unter König Archelaos*, «SPAW», 489-507
- W. KÖNIGS (1981), *Stadion III und Echohalle*, in *X. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin, 353-69
- W. KÖNIGS (1984), *Olympische Forschungen XIV. Die Echohalle*, Berlin
- A. KÖRTE (1904), *Die Entstehung der Olympionikenliste*, «Hermes» 39, 224-43
- R. KRUMEICH (1997), *Bildnisse griechischer Herrscher und Staatsmänner im 5. Jahrhundert v. Chr.*, München
- P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE (1946), *Les Alcéméonides à Delphes*, «BCH» 70, 271-87
- P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE (1949), *Listes amphictioniques du IV<sup>e</sup> siècle*, «BCH» 73, 201-47
- P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE (1950), *L'oracle de Delphes*, rec. a P. Amandry, *La mantique apollinienne à Delphes*, Paris 1950, «JS», 145-59
- P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE (1974), *Les naopes à Delphes au IV<sup>e</sup> siècle*, in *Mélanges Helléniques offerts à G. Daux*, Paris, 199-211
- M. LÄMMER (1982-83), *Der sogenannte Olympische Friede in der Griechischen Antike*, «Stadion» 8-9, 47-83
- G.V. LALONDE (1971), *The Publication and Transmission of Greek Diplomatic Documents*, diss. University of Washington
- J.A.O. LARSEN (1925-26), *Representative Government in the Panhellenic Leagues*, «CPh» 20, 313-29; *ibid.* 21, 52-71
- J.A.O. LARSEN (1944), *Federation for Peace in Ancient Greece*, «CPh» 39, 145-62
- M. LAUNEY (1949-50), *Recherches sur les armées hellénistiques*, I-II, Paris



- F. LEFÈVRE (1991), *Remarques sur le calendrier des réunions de l'Amphictionie pyléo-delphique*, «BCH» 115, 579-94
- F. LEFÈVRE (1994), *Un document amphictionique inédit du IV<sup>e</sup> siècle*, «BCH» 118, 99-112
- F. LEFÈVRE (1995a), *L'Amphictionie de Delphes: mythe et réalité*, «CCG» 6, 19-31
- F. LEFÈVRE (1995b), *La chronologie du III<sup>e</sup> siècle à Delphes, d'après les actes amphictioniques (280-200)*, «BCH» 119, 161-208
- F. LEFÈVRE (1998a), *L'Amphictionie pyléo-delphique: histoire et institutions*, Athènes – Paris
- F. LEFÈVRE (1998b), *Une nouvelle inscription historique à Delphes*, «CRAI», 253-60
- F. LEFÈVRE (1998c), *Traité de paix entre Démétrios Poliorkète et la confédération étolienne (fin 289?)*, «BCH» 122, 109-41
- F. LEFÈVRE (1999), *Delphes et la guerre au IV<sup>e</sup> s.*, in F. Prost (a cura di), *Armées et sociétés de la Grèce classique. Aspects sociaux et politiques de la guerre aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Paris, 179-93
- F. LEFÈVRE (2002), *Corpus des Inscriptions de Delphes. IV. Documents amphictioniques*, Athènes – Paris
- G.A. LEHMANN (1980), *Der «Erste Heilige Krieg» – eine Fiktion?*, «Historia» 29, 242-6
- G.A. LEHMANN (1988a), *Hieronymos von Kardia und der 'Lamische Krieg'*, in W. Will – J. Heinrichs (a cura di), *Zu Alexander d.Gr. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*, II, Amsterdam, 745-64
- G.A. LEHMANN (1988b), *Der «Lamische Krieg» und die «Freiheit der Hellenen»: Überlegungen zur hieronymianischen Tradition*, «ZPE» 73, 121-49
- K. LEHMANN (1962), *Samothrace 4.1. The Hall of Votive Gifts*, London – New York
- K. LEHMANN – D. SPITTLE (1964), *Samothrace 4.2. The Altar Court*, London – New York
- E. LEPORE (1955), *Leostene e le origini della guerra lamiaca*, «PP» 10, 161-85
- L. LERAT (1952), *Les Locriens de l'Ouest. I. Topographie et ruines; II. Histoire, institutions, prosopographie*, Paris
- G. LE RIDER (1977), *Le monnayage d'argent et d'or de Philippe II frappé en Macédoine de 359 à 294*, Paris
- G. LE RIDER (1996), *Monnayage et finances de Philippe II. Un état de la question*, Athènes
- W. LESCHHORN (1984), *«Gründer der Stadt»*. Studien zu einem politisch-religiösen Phänomen der griechischen Geschichte, Stuttgart
- P. LÉVÊQUE (1996), *Anfizionie, comunità, concorsi e santuari panellenici*, in S. Settis (a cura di), *I Greci. Storia Cultura Arte Società*, II 1, Torino, 1111-39
- E. LÉVY (1997), *Devins et oracles chez Hérodote*, in J.-G. Heintz (a cura di), *Oracles et prophéties dans l'antiquité*, Actes du Colloque de Strasbourg 15-17 juin 1995, Paris, 345-65
- T. LINDERS (1988), *The purpose of inventories: A close reading of the Delian inventories of the Independence*, in D. Knoepfler – N. Quellet (a cura di), *Comptes et inventaires dans la cité grecque*, Colloque Neuchâtel 23-26 septembre 1986, Neuchâtel – Genève, 37-47
- T. LINDERS (1989-90), *The Melting Down of Discarded Metal Offerings in Greek Sanctuaries*, «Sc. Antichità» 3-4, 281-5
- G. LOMBARDO (1931), *Alessandro Filelleno*, «RFIC» 59, n.s. 9, 480-4
- M. LOMBARDO (1972), *Le concezioni degli antichi sul ruolo degli oracoli nella colonizzazione greca*, «ASNP» s. III, vol. 2, 1, 63-89
- P. LONDEY (1990a), *Greek Colonists and Delphi*, in J.-P. Descœudres (a cura di), *Greek Colonists and Native Populations*, Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archaeology, Sydney 9-14 July 1985, Canberra – Oxford, 117-27
- P. LONDEY (1990b), *The Outbreak of the 4th Sacred War*, «Chiron» 20, 239-60
- P. LONDEY (1994), *Philip II and the Delphic Amphiktyony*, «MedArch» 7, 25-34
- D. ŁOWICKA (1975), *«Archelaos» – Macedonska tragedia Eurypidesa*, «Meander» 30, 263-71
- M. MAASS (1992), *Frühe Weihgaben in Delphi und Olympia als Zeugnisse für die Geschichte der Heiligtümer*, in *Delphes. Centenaire de la grande fouille réalisée par l'École française d'Athènes, 1892-1903*. Colloque P. Perdrizet, Strasbourg 6/9-11-1991, Leiden – New York – København – Köln, 85-93
- M. MAASS (1993), *Das antike Delphi – Orakel, Schätze und Monumente*, Darmstadt
- G. MACURDY (1932), *Hellenistic Queens. A Study of Woman-Power in Macedonia, Seleucid Syria, and Ptolemaic Egypt*, Baltimore – London – Oxford
- G. MADDOLI – V. SALADINO (a cura di) (1995), *Pausania. Guida della Grecia. Libro V: l'Elide e Olimpia*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla
- G. MADDOLI – M. NAFISSI – V. SALADINO (a cura di) (1999), *Pausania. Guida della Grecia. Libro VI: l'Elide e Olimpia*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla
- A. MAGNETTO (1997), *Gli arbitrati interstatali greci. II. Dal 337 al 196 a.C.*, Pisa
- I. MALKIN (1985), *What's in a Name? The Eponymous Founders of Greek Colonies*, «Athenaeum» 63, 114-30
- A. MALLWITZ (1967), *Das Stadion*, in *VIII. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin, 16-82

- A. MALLWITZ (1972), *Olympia und seine Bauten*, München
- A. MALLWITZ (1988), *Cult and Competition Locations at Olympia*, in W.J. Raschke (a cura di), *The Archaeology of the Olympics. The Olympics and Other Festivals in Antiquity*, University of Wisconsin, 79-109
- G. MANGANARO (1964), *Città di Sicilia e santuari panellenici nel III e II sec. a.C.*, «Historia» 13, 414-39
- J. MARCADÉ (1953-57), *Recueil des signatures de sculpteurs grecs*, I-II, Athènes – Paris
- J. MARCADÉ (1977), *Apollon «mitréphoros»*, in *Études delphiques*, «BCH» Suppl. 4, Athènes – Paris, 389-408
- D.A. MARCH (1995), *The Kings of Macedon: 399-369 B.C.*, «Historia» 44, 257-82
- P. MARCHETTI (1977a), *A propos des comptes de Delphes sous les archontats de Théon (324/3) et de Caphis (327/6)*, «BCH» 101, 133-64
- P. MARCHETTI (1977b), *À propos de l'arconte delphien de 344/3*, in *Études delphiques*, «BCH» Suppl. 4, Athènes – Paris, 67-89
- P. MARCHETTI (1979), *La construction du temple de Delphes et la date d'Aristonymos*, «BCH» 103, 151-63
- P. MARCHETTI (1988), *Les cours de l'attique et de l'éginétique et les rapports or-argent dans les comptes de Delphes*, in D. Knoepfler – N. Quellet (a cura di), *Comptes et inventaires dans la cité grecque*, Colloque Neuchâtel 23-26 septembre 1986, Neuchâtel – Genève, 103-10
- P. MARCHETTI (1998), *Note sur la date des archontes de Delphes de 346 à 336*, «Topoi (Lyon)» 8, 167-72
- P. MARCHETTI (1999a), *Autour de la frappe du nouvel amphictionique*, «RBN» 145, 99-113
- P. MARCHETTI (1999b), *Révision des comptes à apousiai (CID II 7-78)*, «BCH» 123, 405-22
- M. MARCOVICH (1975), *Philodamus' Delphic Hymn to Dionysus*, «ZPE» 18, 167-8
- CH. MAREK (1984), *Die Proxenie*, Frankfurt am Main – Bern – New York
- M. MARI (1997), *Tributo a Ilio e prostituzione sacra: storia e riflessi sociali di due riti femminili locresi*, «RCCM» 39, 131-177
- M. MARI (1998), *Le Olimpie macedoni di Dion tra Archelao e l'età romana*, «RFIC» 126, 137-69
- M. MARI (1999a), *Potere centrale e poteri locali nella Macedonia dei re: realtà istituzionali e immagine letteraria*, «MedAnt» 2, 627-49
- M. MARI (1999b), *Le 'primizie di uomini' ad Apollo delfico. Indagine su un rito greco*, «MedAnt» 2, 263-320
- M. MARI (1999c), *Le procedure anfizioniche nel 346 a.C.*, «RCCM» 41, 97-109
- M. MARI (2000), *Turii e i grandi santuari della Grecia: testimonianze e silenzi dalla fondazione dell'ἀποικία alla guerra annibalica*, in L. Braccesi (a cura di), *Hesperia* 12, 261-90
- M. MARI (2001), *Macedoni fuori dalla Macedonia: il caso dei santuari panellenici*, «RCCM» 43, 195-246
- M.M. MARKLE (1974), *The Strategy of Philip in 346 B.C.*, «CQ» n.s. 24, 253-68
- M.M. MARKLE (1976), *Support of Athenian Intellectuals for Philip: a Study of Isocrates' Philippus and Speusippus' Letter to Philip*, «JHS» 96, 80-99
- TH. R. MARTIN (1981), *Diodorus on Philip II and Thessaly in the 350s B.C.*, «CPh» 76, 188-201
- T.R. MARTIN (1985), *Sovereignty and Coinage in Classical Greece*, Princeton
- V. MARTIN (1940, rist. New York 1979), *La vie internationale dans la Grèce des cités (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)*, Paris
- A.G. MCKAY (1949), *Herodotus and Alexander I of Macedon*, «TAPhA» 80, 428-9
- E.I. MCQUEEN (1978), *Some Notes on the anti-Macedonian Movement in the Peloponnese in 331 B.C.*, «Historia» 27, 40-64
- R. MEIGGS – D. LEWIS (1988<sup>2</sup>), *A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the Fifth Century B.C.*, Oxford
- J.R. MELVILLE JONES (1979), *Darics at Delphi*, «RBN» 125, 25-36
- J.R. MELVILLE JONES (1999), *Ancient Greek Gold Coinage up to the Time of Philip of Macedon*, in M. Amandry – S. Hurter – D. Bérend (a cura di), *Travaux de numismatique grecque offerts a G. Le Rider*, London, 257-75
- R. MERKELBACH (1954), *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*, München
- PH. MERLAN (1954-55), *Isocrates, Aristotle and Alexander the Great*, «Historia» 3, 60-81
- L. MIGEOTTE (1984), *L'emprunt public dans les cités grecques. Recueil des documents et analyse critique*, Québec – Paris
- STELLA G. MILLER (1971), *Hellenistic Macedonian Architecture: its Style and Painted Ornamentation*, diss. Bryn Mawr
- STELLA G. MILLER (1973), *The Philippeion and Macedonian Hellenistic Architecture*, «MDAI(A)» 88, 189-218
- STELLA G. MILLER (1982), *The Macedonians at the Panhellenic Sanctuaries*, «AJA» 86, 276-7<sup>1</sup>

1. Si tratta del brevissimo *abstract* di una relazione presentata all'LXXXIII General Meeting of the Archaeological Institute of America, S. Francisco, 27-30/12/1981, e mai più pubblicata in altra forma.

- STELLA G. MILLER (1988), *Excavations at the Panhellenic Site of Nemea. Cults, Politics, and Games*, in W.J. Raschke (a cura di), *The Archaeology of the Olympics. The Olympics and Other Festivals in Antiquity*, University of Wisconsin, 141-51
- STELLA G. MILLER (2000), *Macedonians at Delphi*, in A. Jacquemin (a cura di), *Delphes cent ans après la Grande fouille. Essai de bilan*, Colloque Athènes – Delphes, 17-20 septembre 1992, «BCH» Suppl. 36, Athènes – Paris, 263-81
- STEPH. G. MILLER (1975), *The Date of Olympic Festivals*, «MDAI(A)» 90, 215-31
- STEPH. G. MILLER (1978), *The Date of the First Pythiad*, «CSCA» 11, 127-58
- STEPH. G. MILLER (1982), *Kleonai, the Nemean Games, and the Lamian War*, in *Studies in Athenian Architecture, Sculpture and Topography presented to H.A. Thompson*, «Hesperia» Suppl. 20, Princeton, 100-8
- STEPH. G. MILLER (1988), *The Theorodokoi of the Nemean Games*, «Hesperia» 57, 147-63
- STEPH. G. MILLER (a cura di) (1990), *Nemea. A Guide to the Site and Museum*, con contributi di A.M. Abraldes – D. Birge – A. Futrell – M. Goethals – L. Kraynak – M. Landon – J. Marchand, Berkeley – Los Angeles – London
- STEPH. G. MILLER (1991<sup>2</sup>), *Arete. Greek Sports from Ancient Sources*, Berkeley – Los Angeles – Oxford
- STEPH. G. MILLER (1992), *The Stadium at Nemea and the Nemean Games*, in W. Coulson – H. Kyrieleis (a cura di), *Proceedings of an International Symposium on the Olympic Games, 5/9-9-1988*, Athens, 81-6
- M. MOGGI (1973), *I furti di statue attribuiti a Serse e le relative restituzioni*, «ASNP» s. III, vol. 3, 1, 1-42
- M. MOGGI (1995), *Emigrazioni forzate e divieti di ritorno nella colonizzazione greca dei secoli VIII-VII a.C.*, in M. Sordi (a cura di), *Coercizione e mobilità umana nel mondo antico*, «CISA» 21, Milano, 27-49
- A. MOMIGLIANO (1931), *La leggenda di Carano, re di Macedonia*, «A&R» n.s. 12, 203-10 (= *Quinto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Roma 1975, I, 425-33)
- A. MOMIGLIANO (1932a), *Le fonti della storia greca e macedone nel libro XVI di Diodoro*, «RIL» 65, 523-43 (= *Quinto contributo*, cit., II, 707-27)
- A. MOMIGLIANO (1932b), *Due problemi storiografici*, «RIL» 65, 569-78 (= *Quinto contributo*, cit., II, 729-38)
- A. MOMIGLIANO (1933), *La valutazione di Filippo il Macedone in Giustino*, «RIL» 66, 983-96 (= *Quarto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Roma 1969, 225-38)
- A. MOMIGLIANO (1934a, e Milano 1987<sup>2</sup>, ristampa con nuova Prefazione e Appendice bibliografica), *Filippo il Macedone. Saggio sulla storia greca del IV secolo a.C.*, Firenze
- A. MOMIGLIANO (1934b), *La κοινὴ εἰρήνη dal 386 al 338 a.C.*, «RFIC» 62, n.s. 12, 482-514 (= *Terzo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Roma 1966, I, 393-419)<sup>1</sup>
- P. MORAUX (1951), *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain
- L. MORETTI (1953), *Iscrizioni agonistiche greche*, Roma
- L. MORETTI (1957), *Olympionikai, i vincitori negli antichi agoni olimpici*, «MAL» s. VIII, 8, 53-198
- L. MORETTI (1967-76), *Iscrizioni storiche ellenistiche. I. Attica, Peloponneso, Beozia; II. Grecia centrale e settentrionale*, Firenze
- L. MORETTI (1977), *Lo sport*, in *Storia e civiltà dei Greci*, vol. IV, t. 8, *La società ellenistica. Economia, diritto, religione*, Milano, 491-9
- L. MORETTI (1979), *Nascita e struttura dello stato macedone*, in *Storia e civiltà dei Greci*, vol. III, t. 5, *La crisi della polis. Storia, letteratura, filosofia*, Milano, 74-95
- A.A. MOSSHAMMER (1982), *The Date of the First Pythiad – again*, «GRBS» 23, 15-30
- D. MUSTI (1966), *Lo Stato dei Seleucidi*, «SCO» 15, 61-197
- D. MUSTI (1967), *Polibio e la democrazia*, «ASNP» s. II, vol. 36, 155-207
- D. MUSTI (1981), *L'economia in Grecia*, Roma – Bari
- D. MUSTI (1986a), *Democrazia e scrittura*, «S&C» 10, 21-48
- D. MUSTI (1986b), *Il dionisismo degli Attalidi: antecedenti, modelli, sviluppi*, in *L'association dionysiaque dans les sociétés anciennes. Actes de la table ronde organisée par l'École Française de Rome (Rome 24-25 mai 1984)*, Rome, 105-26
- D. MUSTI (1990<sup>2</sup>), *Storia greca. Linee di sviluppo dall'età micenea all'età romana*, Roma – Bari
- D. MUSTI (1994<sup>2</sup>), *Strabone e la Magna Grecia. Città e popoli dell'Italia antica*, Padova
- D. MUSTI (1998), *I Nikephoria e il ruolo panellenico di Pergamo*, «RFIC» 126, 5-40
- D. MUSTI (1999), *Città ellenistiche e imperium*, «MedAnt» 2, 449-62

---

1. Per i saggi di Momigliano ripubblicati nei *Contributi*, le citazioni nelle note rimandano alla numerazione di pp. di questi ultimi.

- D. MUSTI (2001), *L'“ora” di Pausania. Sequenze cronologiche nella Guida della Grecia (sull'Anfizionia di Delfi e altri argomenti)*, in D. Knoepfler – M. Piérart (a cura di), *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, Atti Convegno Fribourg – Neuchâtel 1998, Genève, 43-78
- D. MUSTI – M. TORELLI (a cura di) (1982), *Pausania. Guida della Grecia. Libro I: l'Attica*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla
- D. MUSTI – M. TORELLI (a cura di) (1986), *Pausania. Guida della Grecia. Libro II: la Corinzia e l'Argolide*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla
- G. NACHTERGÆL (1977), *Les Galates en Grèce et les Sôtéria de Delphes. Recherches d'histoire et d'épigraphie hellénistique*, Bruxelles
- G. NENCI (1958a), *L'ambasceria romana ad Alessandro*, in *Introduzione alle guerre persiane e altri saggi di storia antica*, Pisa, 261-81
- G. NENCI (1958b), *Realtà e leggenda dei disegni occidentali di Alessandro*, *ibid.* 215-57
- G. NENCI (a cura di) (1994), *Erodoto. Le Storie. Libro V. La rivolta della Ionia*, Milano, Fondazione Lorenzo Valla
- B. NIESE (1893-1903), *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea*, I-III, Gotha
- M.P. NILSSON (1951, e Göteborg 1986<sup>2</sup>), *Cults, Myths, Oracles and Politics in Ancient Greece*, Lund
- A.D. NOCK (1930), *Σύνναος θεός*, «HSPH» 41, 1-62 (= *Essays on Religion and the Ancient World*, Oxford 1972, I, 202-51)
- A.D. NOCK (1942), *Religious Attitudes of the ancient Greeks*, «TAPhA» 85, 472-82 (= *Essays on Religion and the Ancient World*, Oxford 1972, II, 534-50<sup>1</sup>)
- A. OLIVA (1993), *Agoni sportivi e musicali nell'Anabasi di Arriano*, «Nikephoros» 6, 93-104
- E. OLSHAUSEN (1974), *Prosopographie der hellenistischen Königsgesandten. I. Von Triparadeisos bis Pydna*, Lovanii
- M.J. OSBORNE (1981-83), *Naturalization in Athens*, I-IV, Brussel
- D. PANDERMALIS (1977), *Λατρείες καὶ ἱερά του Δίου Πιερίας*, in *Ancient Macedonia*, II, Symp. Thessaloniki, 19-24 August 1973, Thessaloniki, 331-42
- D. PANDERMALIS (1997), *Dion. Sito archeologico e museo*, Athina
- D. PANDERMALIS (1999), *Δίον. Η ανακάλυψη*, Athina
- D. PAPAΚONSTANTINOY-DIAMANTOYROU (1971), *Πέλλα. I. Ἱστορική ἐπισκόπησις καὶ μαρτυρία*, Athina
- J. PAPA-STAVRU (1936), *Amphipolis. Geschichte und Prosopographie*, «Klio» Beih. 37, Leipzig
- F. PAPA-ZOGLU (1983), *Sur l'organisation de la Macédoine des Antigonides*, in *Ancient Macedonia*, III, Symposium Thessaloniki, September 21-25, 1977, Thessaloniki, 195-210
- F. PAPA-ZOGLU (1988), *Les villes de Macédoine a l'époque romaine*, «BCH» Suppl. 16, Athènes – Paris
- H.W. PARKE (1933), *Greek Mercenary Soldiers from the Earliest Times to the Battle of Ipsus*, Oxford
- H.W. PARKE (1939), *The Pythais of 355 B.C. and the Third Sacred War*, «JHS» 59, 80-3
- H.W. PARKE (1943), *The Days for Consulting the Delphic Oracle*, «CQ» 37, 19-22
- H.W. PARKE (1967), *The Oracles of Zeus. Dodona. Olympia. Ammon*, Oxford
- H.W. PARKE (1985a), *The Massacre of the Branchidae*, «JHS» 105, 59-68
- H.W. PARKE (1985b), *The Oracles of Apollo in Asia Minor*, London – Sydney – Dover
- H.W. PARKE – D.E.W. WORMELL (1956), *The Delphic Oracle. I. The History; II. The Oracular Responses*, Oxford
- R. PARKER (1983), *Miasma. Pollution and Purification in early Greek Religion*, Oxford
- R. PARKER (1996), *Athenian Religion: A History*, Oxford
- L. PEARSON (1960), *The Lost Histories of Alexander the Great*, The American Philological Association, Philological Monographs 20
- P. PÉDECH (1984), *Historiens compagnons d'Alexandre. Callisthène – Onésicrite – Néarque – Ptolémée – Aristobule*, Paris
- P. PERDRIZET (1897), *Proxènes macédoniens à Delphes*, «BCH» 21, 102-18
- A. PERETTI (1979), *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa
- P. PERLMAN (1984a), *The «Theorodokia» in the Peloponnese*, diss. Univ. of California
- P. PERLMAN (1984b), *The theorodokoi List from Nemea*, «AJA» 88, 255-6
- P. PERLMAN (1989), *The Calendrical Position of the Nemean Games*, «Athenaeum» 67, 57-90
- P. PERLMAN (1995), *Θεωροδοκούντες ἐν ταῖς πόλεσιν. Panhellenic Epangelia and Political Status*, in M.H. Hansen (a cura di), *Sources for the Ancient Greek City-State*, Symposium August, 24-27 1994, Copenhagen, 113-64

1. Le citazioni rimandano alle pgg. degli *Essays*.

- P. PERLMAN (2000), *City and Sanctuary in Ancient Greece. The Theorodokia in the Peloponnese*, Göttingen
- S. PERLMAN (1965), *The Coins of Philip II and Alexander the Great and their Panhellenic Propaganda*, «NC» s. 7, v. 5, 57-67
- S. PERLMAN (1985), *Greek Diplomatic Tradition and the Corinthian League of Philip of Macedon*, «Historia» 34, 153-74
- PH. PETSAS (1978), *Pella. Alexander the Great's Capital*, Thessaloniki
- F. PFISTER (1964), *Alexander der Grosse. Die Geschichte seines Ruhms im Lichte seiner Beinamen*, «Historia» 13, 37-79
- O. PICARD (1986), *Numismatique et iconographie: le cavalier macédonien*, in L. Kahil – Chr. Augé – P. Linart de Bellefonds (a cura di), *Iconographie classique et identités régionales*, Paris 26-27 mai 1983, «BCH» Suppl. 16, Paris, 67-76
- O. PICARD (1988), *Les monnaies des comptes de Delphes à apousia*, in D. Knoepfler – N. Quellet (a cura di), *Comptes et inventaires dans la cité grecque*, Colloque Neuchâtel 23-26 septembre 1986, Neuchâtel – Genève, 91-101
- O. PICARD (1994), *Les Thasiens du continent et la fondation de Philippos*, in M.-O. Jentel – G. Deschênes-Wagner – B. Bernard – C. d'Aigle Tremblay (a cura di), *Tranquillitas. Mélanges en l'honneur de Tran tam Tinh*, Quebec, 459-73
- L. PICCIRILLI (1972), *Aspetti storico-giuridici dell'anfizionia delfica e suoi rapporti con la colonizzazione greca*, «ASNP» s. III, vol. 2, 1, 35-61
- L. PICCIRILLI (1973a), *Gli arbitrati interstatali greci. I. Dalle origini al 338 a.C.*, Pisa
- L. PICCIRILLI (1973b), *Temistocle εὐεργέτης dei Corciresi*, «ASNP» s. III, vol. 3, 2, 317-55
- M. PIÉRART (1982), *Argos, Cléonai et le koinon des Arcadiens*, «BCH» 106, 119-38
- M. PIÉRART – J.-P. THALMANN (1980), *Nouvelles inscriptions argiennes (I)*, in *Études argiennes*, «BCH» Suppl. 6, Athènes – Paris, 255-78
- A. PLASSART (1921), *Inscriptions de Delphes. La liste des théorodoques*, «BCH» 45, 1-85
- L. POLACCO (1986), *In Macedonia, sulle tracce di Euripide*, «Dioniso» 56, 17-30
- H. POMTOW (1899), *Die neuen delphischen Inschriften und das Ehrendekret für Aristoteles*, «BPhW», 249-56
- J. POUILLOUX (1952), *Promanties collectives et protocole delphique*, «BCH» 76, 484-513
- J. POUILLOUX (1962), *La reconstruction du temple au IV<sup>e</sup> siècle et les institutions delphiques*, «REA» 64, 300-13
- J.U. POWELL (1914), *The Paeon of Philodamos of Scarpheia*, «CQ» 8, 288
- L. PRANDI (1985), *Callistene. Uno storico tra Aristotele e i re macedoni*, Milano
- L. PRANDI (1990), *Gli oracoli sulla spedizione asiatica di Alessandro*, «Chiron» 20, 345-69
- L. PRANDI (1996), *Fortuna e realtà dell'opera di Clitarco*, «Historia» Einzelschr. 104, Stuttgart
- L. PRELLER – C. ROBERT (1894-1926<sup>1</sup>), *Griechische Mythologie*, I-II, Berlin<sup>1</sup>
- A.M. PRESTIANNI GIALLOMBARDO (1975), *Φιλίππικὰ I: sul «culto» di Filippo II di Macedonia*, «SicGymn» n.s., 28, 1-57
- A.M. PRESTIANNI GIALLOMBARDO (1976-77), *“Diritto” matrimoniale, ereditario e dinastico nella Macedonia di Filippo II*, «RSA» 6-7, 81-110
- A.M. PRESTIANNI GIALLOMBARDO (1985), *Φίλιππος ὁ βασιλεύς. Nota a Favorin. Corinth. 41*, «QUCC» n.s. 20, 19-27
- A.M. PRESTIANNI GIALLOMBARDO (1999), *Τέμενη Φιλίππου a Philippi: ai prodromi del culto del sovrano?*, in *Ancient Macedonia*, VI, Symp. Thessaloniki, October 15-19, 1996, Thessaloniki, 921-43
- A.M. PRESTIANNI GIALLOMBARDO – B. TRIPODI (1996), *Iconografia monetale e ideologia reale macedone: i tipi del cavaliere nella monetazione di Alessandro I e di Filippo II*, «REA» 98, 311-55<sup>2</sup>
- M.J. PRICE (1979), *The Coinage of Philip II*, «NC» 139, 230-41
- M.J. PRICE (1982), *The Earliest Coins of Alexander the Great. 2. Alexander's Reform of the Macedonian Regal Coinage*, «NC» 142, 180-90
- W.K. PRITCHETT (1971-91), *The Greek State at War*, I-V, Berkeley – Los Angeles – London – Oxford<sup>3</sup>
- S. PSOMA (2001), *Olynthe et les Chalcidiens de Thrace. Études de numismatique et d'histoire*, Stuttgart
- G. RADET (1925), *Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre*, Bordeaux – Paris
- G. RADET (1950<sup>3</sup>), *Alexandre le Grand*, Paris
- A. RAEDER (1912), *L'arbitrage international chez les Hellènes*, Kristiania

1. Vol. I, L. Preller – C. Robert, *Theogonie und Götter*; vol. II, 1-3, C. Robert, *Die griechische Heldensage*.

2. Le pp. 314-28 sono ripubblicate in B. TRIPODI, *Cacce reali macedoni. Tra Alessandro I e Filippo V*, Messina 1998, 15-34.

3. Per l'esattezza, i primi 4 voll. sono esiti a Berkeley – Los Angeles – London, il quinto a Berkeley – Los Angeles – Oxford. Il primo volume è pubblicato con il titolo *Ancient Greek Military Practices*.

- E.J.P. RAVEN (1950), *The Amphictionic Coinage of Delphi, 336-334 B.C.*, «NC» s. 6, v. 10, 1-22
- G. REGER (1994), *Regionalism and Change in the Economy of Independent Delos, 314-167 B.C.*, Berkeley – Los Angeles – Oxford
- E. REISCH (1890), *Griechische Weihgeschenke*, «Abh. des arch.-epigr. Semin. der Universität Wien», 8, Prag – Wien – Leipzig
- W. RIDGEWAY (1926), *Euripides in Macedon*, «CQ» 20, 1-19
- F. ROBERT (1939), *Thymélé. Recherches sur la signification et la destination des monuments circulaires dans l'architecture religieuse de la Grèce*, Paris
- L. ROBERT (1946a), *Adeimantos et la ligue de Corinthe. Sur une inscription de Delphes*, «Hellenica» 2, 15-33
- L. ROBERT (1946b), *Villes de Carie et d'Ionie dans la liste des théorodques de Delphes*, «BCH» 70, 506-23 (= *Opera minora selecta. Épigraphie et antiquités grecques*, I, Amsterdam 1969, 327-44)<sup>1</sup>
- L. ROBERT (1987), *Documents d'Asie Mineure*, Athènes – Paris
- N. ROBERTSON (1978), *The Myth of the First Sacred War*, «CQ» n.s. 28, 38-73
- C.A. ROBINSON, JR. (1940), *Alexander's Plans*, «AJPh» 61, 402-12
- C.A. ROBINSON, JR. (1957), *The extraordinary Ideas of Alexander the Great*, «AHR» 62, 326-44 (= G.T. Griffith [a cura di], *Alexander the Great. The Main Problems*, Cambridge-New York 1966, 54-72)
- C. ROEBUCK (1948), *The Settlements of Philip II with the Greek States in 338 B.C.*, «CPh» 43, 73-92
- D.G. ROMANO (1977), *An Early Stadium at Nemea*, «Hesperia» 46, 27-31
- D.G. ROMANO (1981), *The Stadia of the Peloponnesos*, diss. University of Pennsylvania
- D.G. ROMANO (1990), *Philip of Macedon, Alexander the Great, and the Ancient Olympic Games*, in E.C. Danien (a cura di), *The World of Philip and Alexander. A Symposium on Greek Life and Times*, University of Pennsylvania, 63-79
- P. ROOS (1985), *Alexander I in Olympia*, «Eranos» 83, 162-8
- K. ROSEN (1967), *Political Documents in Hieronymus of Cardia (323-302 B.C.)*, «AClass» 10, 41-94
- K. ROSEN (1968), *Die Bündnisformen der Diadochen und der Zerfall des Alexanderreiches*, «AClass» 11, 182-210
- K. ROSEN (1978), *Die Gründung der makedonischen Herrschaft*, «Chiron» 8, 1-27
- K. ROSEN (1987), *Alexander I., Herodot und die makedonische Basileia*, in W. Will – J. Heinrichs (a cura di), *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*, I, Amsterdam, 25-51
- G. ROUGEMONT (1973), *La hiéroménie des Pythia et les «trêves sacrées» d'Éleusis, de Delphes et d'Olympie*, «BCH» 97, 75-106
- G. ROUGEMONT (1977), *Corpus des Inscriptions de Delphes. I. Lois sacrées et règlements religieux*, Athènes – Paris
- G. ROUGEMONT (1998), *La chronologie delphique à l'époque archaïque: exercice critique*, «Topoi (Lyon)» 8, 161-6
- W.H.D. ROUSE (1902, rist. Hildesheim – New York 1976), *Greek Votive Offerings. An Essay in the History of Greek Religion*, Cambridge
- P. ROUSSEL (1923), *Le renouvellement de la ligue de Corinthe en 302, d'après une inscription d'Epidaure*, «RA» 17, 117-40
- P. ROUSSEL (1932), *Delphes et l'amphictionie après la guerre d'Aitolie*, «BCH» 56, 1-36
- P. ROUSSEL (1940), *Athènes et l'Amphictyonie delphique en 346*, «REA» 42, 330-9
- G. ROUX (1971), *Delphi. Orakel und Kultstätten*, München
- G. ROUX (1976), *Delphes. Son oracle et ses dieux*, Paris
- G. ROUX (1979), *L'Amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV<sup>e</sup> siècle*, Lyon – Paris
- G. ROUX (1992), *Structure and Style of the Rotunda of Arsinoe*, in J.R. McCredie – G. Roux – S.M. Shaw – J. Kurtich, *Samothrace VII. The Rotunda of Arsinoe*, Princeton, 92-230
- W.Z. RUBINSOHN (1993), *The Philosopher at Court – Intellectuals and Politics in the Time of Alexander the Great*, in *Ancient Macedonia*, V, Symp. Thessaloniki, October 10-15, 1989, Thessaloniki, 1301-27
- I.I. RUSSU (1938), *Osservazioni sulla lingua e l'etnografia degli antichi Macedoni*, «Eph. Dacorom.» 8, 105-232
- T.T.B. RYDER (1965), *Koine Eirene. General Peace and Local Independence in Ancient Greece*, London – New York
- CHR. SAATSOGLOU-PALIADELI (2000), *Queenly Appearances at Vergina-Aegae. Old and New Epigraphic and Literary Evidence*, «AA», 387-403
- P. SÁNCHEZ (1997), *Le serment amphictionique [Aeschm. Legat. (2) 115]: un faux du IV<sup>e</sup> siècle?*, «Historia» 46, 158-71
- R. SCAIFE (1989), *Alexander I in the Histories of Herodotos*, «Hermes» 117, 129-37

1. Le citazioni rimandano agli *Opera minora selecta*.

- F. SCHACHERMEYR (1949), *Alexander der Grosse. Ingenium und Macht*, Graz – Salzburg – Wien
- F. SCHACHERMEYR (1954), *Die letzten Pläne Alexanders des Grossen*, «JÖAI» 41, 118-40 (= G.T. Griffith [a cura di], *Alexander the Great. The Main Problems*, Cambridge-New York 1966, 322-44)
- F. SCHACHERMEYR (1970), *Alexander in Babylon und die Reichsordnung nach seinem Tode*, «SAWW» 268, 3, Wien
- A. SCHACHTER (1981-94), *Cults of Boiotia*, «BICS» Suppl. 38, I-IV, London
- A. SCHAEFER (1885-87<sup>2</sup>), *Demosthenes und seine Zeit*, I-III, Leipzig
- M. SCHEELE (1932), *Στρατηγὸς αὐτοκράτωρ. Staatsrechtliche Studien zur griechischen Geschichte des 5. und 4. Jahrhunderts*, diss. Leipzig
- J. SCHILBACH (1992), *Olympia, die Entwicklungsphasen des Stadions*, in W. Coulson – H. Kyrieleis (a cura di), *Proceedings of an International Symposium on the Olympic Games, 5/9-9-1988*, Athens, 33-7
- B. SHIMRON (1989), *Politics and Belief in Herodotus*, «Historia» Einzelschr. 58, Stuttgart
- L. SCHLÄPFER (1939), *Untersuchungen zu den Attischen Staatsurkunden und den Amphiktyonenbeschlüssen des Demostenischen Kranzrede*, Paderborn
- H. SCHLEIF – W. ZSCHIETSCHMANN (1944), *Das Philippeion*, in E. Kunze – H. Schleif, *Olympische Forschungen*, I, Berlin, 1-52
- H. SCHLIEMANN (1884), *Troja: Results of the latest Researches and Discoveries on the Site of Homer's Troy*, London
- B. SCHMIDT-DOUNAS (1999), *Οι δωρεές των βασιλέων της Μακεδονίας. Αναθήματα όπλων και μνημεία νίκης*, in *Ancient Macedonia*, VI, Symp. Thessaloniki, October 15-19, 1996, Thessaloniki, 1047-56
- H.H. SCHMITT (1969), *Die Staatsverträge des Altertums. III. Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.*, München
- O. SCHMITT (1992), *Der Lamische Krieg*, Bonn
- J.B. SCHOLTEN (2000), *The Politics of Plunder. Aitolians and their koinon in the early Hellenistic Era, 279-217 B.C.*, Berkeley – Los Angeles – London
- L. SCHUMACHER (1990), *Zum Herrschaftsverständnis Philipps II. von Makedonien*, «Historia» 39, 426-45
- C.J. SCHWENK (1985), *Athens in the Age of Alexander. The Dated Laws & Decrees of 'the Likourgan Era' 338 – 322 B.C.*, Chicago
- C.J. SCHWENK (1986), *Lapyris of Kleonai and IG II<sup>2</sup>, 365*, «AJA» 90, 211
- R. SEALEY (1960), *The Olympic Festivals of 324 B.C.*, «CR» 74, 185-6
- R. SEALEY (1978), *Philipp II. und Athen, 344/3 und 339*, «Historia» 27, 295-316
- R. SEALEY (1993), *Demosthenes and His Time. A Study in Defeat*, New York – Oxford
- J. SEIBERT (1972), *Alexander der Grosse*, Darmstadt
- F. SEILER (1986), *Die griechische Tholos. Untersuchungen zur Entwicklung, Typologie und Funktion kunstmässiger Rundbauten*, Mainz am Rhein
- CH. SELTMAN (1955<sup>2</sup>, e 1965<sup>3</sup>), *Greek Coins. A History of Metallic Currency and Coinage down to the Fall of the Hellenistic Kingdoms*, London
- L. SEMMLINGER (1974), *Weih-, Sieger- und Ehreninschriften aus Olympia und seiner Umgebung*, diss. Erlangen – Nürnberg
- H.B. SIEDENTOPF (1968), *Das hellenistische Reiterdenkmal*, Waldsassen
- P. SIEWERT (1981), *Eine Bronze-Urkunde mit elischen Urteilen über Böoter, Thessaler, Athen und Thespiat*, in *X. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Berlin, 228-48
- P. SIEWERT (1992), *The Olympic Rules*, in W. Coulson – H. Kyrieleis (a cura di), *Proceedings of an International Symposium on the Olympic Games, 5/9-9-1988*, Athens, 113-7
- P. SIEWERT (1994), *Symmachien in neuen Inschriften von Olympia. Zu den sogenannten Periöken der Eleer*, in L. Aigner Foresti – A. Barzanò – C. Bearzot – L. Prandi – G. Zecchini (a cura di), *Federazioni e federalismo nell'Europa antica. Bergamo, 21-25 settembre 1992*, Milano, 257-64
- TH. SOKOLOFF (1907), *Zur Geschichte des dritten vorchristlichen Jahrhunderts. IV. Die delphische Amphiktionie*, «Klio» 7, 52-72
- F. SOKOLOWSKI (1936), *Sur le péan de Philodamos*, «BCH» 60, 135-43
- M. SORDI (1953), *La prima guerra sacra*, «RFIC» 81, n.s. 31, 320-46
- M. SORDI (1957), *La fondation du collège des naopes et le renouveau politique de l'Amphictionie au IV<sup>e</sup> siècle*, «BCH» 81, 38-75
- M. SORDI (1958a), *La lega tessala fino ad Alessandro Magno*, Roma
- M. SORDI (1958b), *La posizione di Delfi e dell'Anfizionia nel decennio tra Tanagra e Coronea*, «RFIC» 86, n.s. 36, 48-65
- M. SORDI (1958c), *La terza guerra sacra*, «RFIC» 86, n.s. 36, 134-66

- M. SORDI (a cura di) (1969), *Diodori Siculi Bibliothecae Liber sextus decimus*, Firenze
- M. SORDI (1984), *Alessandro e l'Anfizionia nel 336/5*, in Ead. (a cura di), *Alessandro Magno tra storia e mito*, Milano, 9-13
- M. SORDI (1998), *Panellenismo e «koine eirene»*, in S. Settis (a cura di), *I Greci. Storia Cultura Arte Società*, II 3, Torino, 5-20
- W. SPOERRI (1988), *Epigraphie et littérature: à propos de la liste des Pythioniques à Delphes*, in D. Knoepfler – N. Quellet (a cura di), *Comptes et inventaires dans la cité grecque*, Colloque Neuchâtel 23-26 septembre 1986, Neuchâtel – Genève, 111-40
- TH. STEPHANIDOU-TIVERIOU (1998), *Ανασκαφή Δίου, I, Η οχύρωση*, Thessaloniki
- A. STEWART (1982), *Dionysos at Delphi: the Pediments of the Sixth Temple of Apollo and Religious Reform in the Age of Alexander*, in B. Barr-Sharrar – E.N. Borza (a cura di), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, 205-27
- F. TÄGER (1957-60), *Charisma. Studien zur Geschichte des antiken Herrscherkultes*, I-II, Stuttgart
- J. TAITA (1999), *Un'anfizionia ad Olimpia?*, in D. Foraboschi (a cura di), *Storiografia ed erudizione. Scritti in onore di I. Calabi Limentani*, Bologna, 149-86
- K. TANCKE (1990), *Wagenrennen. Ein Friesthema der aristokratischen Repräsentationskunst spätklassisch-frühhellenistischer Zeit*, «JDAI» 105, 95-127
- C. TARDITI (1990), *Architettura come propaganda. Esame dell'attività edilizia degli Antigonidi in Grecia e nuove proposte di attribuzione*, «Aevum(ant)» 3, 43-74
- W.W. TARN (1913), *Antigonos Gonatas*, Oxford
- W.W. TARN (1921), *Alexander's ὑπομνήματα and the 'World-Kingdom'*, «JHS» 41, 1-17
- W.W. TARN (1922), *The Constitutive Act of Demetrius' League of 303*, «JHS» 42, 198-206
- W.W. TARN (1939), *Alexander's Plans*, «JHS» 59, 124-35
- W.W. TARN (1948), *Alexander the Great. I. Narrative; II. Sources and Studies*, Cambridge
- A.B. TATAKI (1998), *Macedonians Abroad. A Contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia*, Athens
- K. TAUSEND (1992), *Amphiktyonie und Symmachie. Formen zwischenstaatlicher Beziehungen im archaischen Griechenland*, «Historia» Einzelschr. 73, Stuttgart
- H.A. THOMPSON (1982), *Architecture as a Medium of Public Relations among the Successors of Alexander*, in B. Barr Sharrar – E.N. Borza (a cura di), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, 173-89
- M. THOMPSON (1982), *The Coinage of Philip II and Alexander III*, in B. Barr-Sharrar – E.N. Borza (a cura di), *Macedonia and Greece in Late Classical and Early Hellenistic Times*, Washington, 113-21
- M.N. TOD (1946-48), *A Selection of Greek Historical Inscriptions. I<sup>2</sup>. To the End of the fifth Century B.C.; II., From 403 to 323 B.C.*, Oxford
- Y.P. TOURATSOGLU (1993), *The Coin Circulation in Ancient Macedonia (ca. 200 B.C. – 268-286 A.D.)*, Athens
- J. TRÉHEUX (1988), *Une nouvelle lecture des inventaires d'Apollon à Délos*, in D. Knoepfler – N. Quellet (a cura di), *Comptes et inventaires dans la cité grecque*, Colloque Neuchâtel 23-26 septembre 1986, Neuchâtel – Genève, 29-35
- J. TRÉHEUX (1992), *Inscriptions de Délos. Index. Tome I. Les étrangers, à l'exclusion des Athéniens de la cléruchie et des Romains*, Paris
- A. TRENDELENBURG (1914), *Pausanias in Olympia*, Berlin
- P. TREVES (1940), *Les documents apocryphes du «Pro Corona»*, «LEC» 9, 138-74
- B. TRIPODI (1986), *L'ambasceria di Alessandro I di Macedonia ad Atene nella tradizione erodotea (Hdt. 8, 136-144)*, «ASNP» s. III, vol. 16, 3, 621-35
- B. TRIPODI (1990), *Aner Hellen, Makedonon hyparchos (Hdt. 5, 20)*, «Messana» n.s. 1, 45-52
- B. TRIPODI (1993), *Tipologia e ideologia di Perdicca, primo «fondatore» della regalità macedone*, in *Ancient Macedonia*, V, Symp. Thessaloniki, October 10-15, 1989, Thessaloniki, 1623-30
- H.A. TROXELL (1991), *Alexander's Earliest Macedonian Silver*, in W.E. Metcalf (a cura di), *Mnemata: Papers in Memory of N.M. Waggoner*, New York, 49-62
- H.A. TROXELL (1997), *Studies in the Macedonian Coinage of Alexander the Great*, New York
- C. TRÜMPY (1997), *Untersuchungen zu den altgriechischen Monatsnamen und Monatsfolgen*, Heidelberg
- K. TUCHELT (1988), *Die Perserzerstörung von Branchidai-Didyma und ihre Folgen – archäologisch betrachtet*, «AA», 427-38
- E.G. TURNER (1968), *Archelaos*, in E. Boswinkel – B.A. van Groningen – P.W. Pestman (a cura di), *Antidoron Martino David oblatum Miscellanea Papyrologica*, «Papyrol. Lugd.-Bat.» 17, Lugdunum, 133-6
- Y.Z. TZIFOPOULOS (1998), *'Hemerodromoi' and 'Cretan Dromeis': Athletes or Military Personnel? The Case of the Cretan Philonides*, «Nikephoros» 11, 137-70



- R. VALLOIS (1931), *Les strophes mutilées du péan de Philodamos*, «BCH» 55, 241-364
- R. VALLOIS (1944), *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos jusqu'à l'éviction des Déliens (166 av. J.-C.)*, I, *Les monuments*, Paris
- P. VANNICELLI (1993), *Erodoto e la storia dell'alto e medio arcaismo (Sparta – Tessaglia – Cirene)*, Roma
- C. VATIN (1981), *Monuments votifs de Delphes*, «BCH» 105, 429-59
- C. VIAL (1984), *Délos indépendante*, «BCH» Suppl. 10, Athènes – Paris
- P. VILLALBA I VARNEDA (1994), *Olimpia. Orígens dels Jocs Olímpics*, Bellaterra
- M.-CHR. VILLANUEVA PUIG (1986), *À propos des Thyiades de Delphes*, in *L'association dionysiaque dans les sociétés anciennes. Actes de la table ronde organisée par l'École Française de Rome (Rome 24-25 mai 1984)*, Rome, 31-51
- B. VIRGILIO (1975), *Commento storico al quinto libro delle «Storie» di Erodoto. Introduzione, commento storico, note complementari, testo, traduzione e indici*, Pisa
- W. VOLLGRAFF (1924-27), *Le péan delphique à Dionysos*, «BCH» 48, 97-208; *ibid.* 49, 104-42; *ibid.* 50, 263-304; *ibid.* 51, 423-68
- F.W. WALBANK (1957-79), *A Historical Commentary on Polybius*, I-III, Oxford
- F.W. WALBANK (1987), *Könige als Götter. Überlegungen zum Herrscherkult von Alexander bis Augustus*, «Chiron» 17, 365-82
- M.B. WALBANK (1978), *Athenian Proxeny of the Fifth Century B.C.*, Toronto – Sarasota
- M.B. WALBANK (1981), *The Decree for Lapyris of Kleonai (IG 2<sup>2</sup>. 365)*, in G.S. Shrimpton – D.J. McCargar (a cura di), *Classical Contributions. Studies in honour of M.F. McGregor*, Locust Valley, 171-7
- O. WALTER (1940), *Die Stele des Molosserkönigs Arybbas*, «JÖAI» 32, 1-24
- H. WANKEL (1976), *Demosthenes. Rede für Ktesiphon über den Kranz*, Heidelberg
- H. WANKEL (1981), *Bemerkungen zur delphischen Amphiktyonie im 4. Jh. und zum 4. Heiligen Krieg*, «ZPE» 42, 153-66
- H. WANKEL (1988), *Marginalien zu Philipp II. und Thrakien*, «ZPE» 71, 206-8
- T.B.L. WEBSTER (1967), *The Tragedies of Euripides*, London
- H. WEIL (1895), *Un péan delphique à Dionysos*, «BCH» 19, 393-418
- H. WEIL (1897), *Le péan delphique à Dionysos. Supplément*, «BCH» 21, 510-3
- R. WEIL (1960), *Aristote et l'histoire. Essai sur la «Politique»*, Paris
- A.B. WEST (1923), *The Early Diplomacy of Philip II of Macedon illustrated by his Coins*, «NC» s. V, vol. 3, 169-210
- H.D. WESTLAKE (1935), *Thessaly in the fourth Century B.C.*, London
- U. WILCKEN (1922a), *Alexander der Grosse und der Korinthische Bund*, «SPAW», 97-118
- U. WILCKEN (1922b), *Über eine Inschrift aus dem Asklepieion von Epidauros*, «SPAW», 120-47
- U. WILCKEN (1927), *Zu der epidaurischen Bundesstele vom J. 302 v. Chr.*, «SPAW», 277-301
- U. WILCKEN (1928), *Alexanders Zug in die Oase Siwa*, «SPAW», 576-603
- U. WILCKEN (1937), *Die letzten Pläne Alexanders des Grossen*, «SPAW», 192-207
- W. WILL (1983), *Athen und Alexander. Untersuchungen zur Geschichte der Stadt von 338 bis 322 v. Chr.*, München
- PH. WILLIAMS LEHMANN (1969), *Samothrace 3. 1-3. The Hieron*, London – New York
- PH. WILLIAMS LEHMANN (1973), *Skopas in Samothrace*, Northampton
- PH. WILLIAMS LEHMANN – D. SPITTLE (1982), *Samothrace 5. The Temenos*, Princeton
- R.T. WILLIAMS (1972), *The Silver Coinage of the Phokians*, London
- J. WISEMAN (1979), *Corinth and Rome I: 228 B.C. – A.D. 267*, in *ANRW II*, 7, 1, Berlin – New York, 438-548
- F.R. WÜST (1938), *Philipp II. von Makedonien und Griechenland in den Jahren von 346 bis 338*, München
- F.R. WÜST (1954-55), *Amphiktyonie, Eidgenossenschaft, Symmachie*, «Historia» 3, 129-53
- M. ZAHRNT (1971), *Olynth und die Chalkidier. Untersuchungen zur Staatenbildung auf der Chalkidischen Halbinsel im 5. und 4. Jahrhundert v. Chr.*, München
- M. ZAHRNT (1984), *Die Entwicklung des makedonisches Reiches bis zu den Perserkriegen*, «Chiron» 14, 325-68
- G. ZEILHOFER (1959), *Sparta, Delphoi und die Amphiktyonen im 5. Jahrhundert vor Christus*, diss. Erlangen
- O.H. ZERVOS (1982), *The Earliest Coins of Alexander the Great. 1. Notes on a Book by Gerhard Kleiner*, «NC» 142, 166-79



## INDICE DELLE FONTI

Si tratta di un indice selettivo: vi sono incluse soltanto le testimonianze oggetto di una significativa discussione nel testo o nelle note; ne sono escluse, tra le altre, le fonti, letterarie o epigrafiche, citate nei lemmi del catalogo prosopografico del cap. V (a meno che non siano discusse estesamente altrove). All'interno del *corpus* di un autore non sono distinte le opere spurie o di dubbia attribuzione. Di una stessa iscrizione sono citate le diverse edizioni nei *corpora* principali: per le corrispondenze si vedano i luoghi del testo o delle note in cui le diverse testimonianze sono discusse. Dei testi ripubblicati nel *CID*, qui come nelle note, i rinvii a edizioni precedenti sono limitati ai casi in cui se ne dà una discussione significativa. Le iscrizioni di Delo, anche ove inserite in *IG XI*, 2 e 4, sono citate tutte come *ID*. Nel caso delle iscrizioni, ove non compaia l'indicazione «pp.» i rinvii sono ai numeri nei diversi *corpora* o edizioni.

### FONTI LETTERARIE

- Aelianus: *de nat. anim.* X 40: 254 n.; *var. hist.* II 19: 244 n.; III 45: 139, 140 n.; X 22: 233-4 e n.; XII 57: 213 n.; XII 58: 233-4 e n.; XIII 7: 213-4 n.; XIV 1: 269; fr. 50 Domingo – Forasté: 140 s.; fr. 57: 216 n.
- Aeschines: II 12: 96 s.; II 32: 71 n., 101 n., 113; II 81: 79 n.; II 94: 103; II 103-104: 99 ss.; II 108: 99 ss.; II 112: 99 ss.; II 114-117: 91 n., 100 ss., 105 n., 124, 164, 166 n., 167; II 118: 105; II 136-141: 99 ss.; II 142: 103; II 162: 103, 121 n.; III 106: 143; III 107-113: 100 n., 143 n., 164 n., 165; III 115-123: 143, 144 n., 146, 151, 176; III 124: 115 n., 146, 146-147 n.; III 126-129: 143 s., 146-147 n., 148, 150 n.; III 130-131: 136, 138, 143, 213 n.; III 132: 138 n.; III 133: 213 n.; III 148-151: 152 n.; III 161: 135; III 254: 123 n., 135, 193 n.
- Aeschylus: *Eum.* 31-33: 137 n.; *suppl.* 254-259: 35 n., 64
- Agatarchides: *FGrHist* 86 F 3: 236 n.
- Alcetas: *FGrHist* 405 F 1: 181 n.
- Antipater: *FGrHist* 69: vd. s.v. *Speusippus*
- Apollodorus (mythographus): *bibl.* II 8, 2: 22; *ep.* VI 22: 140 s.
- Apollodorus (historicus): *FGrHist* 244 F 174: 53 n.
- Apostolius: *Paroem. Gr.* II, p. 308, III 91: 139 s.
- Aristobulus: *FGrHist* 139 F 47: 233-4 e n.; F 54: 259 n.; F 55: 251 n.; F 56: 251 n.
- Aristodemus: *FGrHist* 104 F 1: 37 s.
- Aristophanes: *ranae* 1206-1208: 64 n.
- Aristoteles: *eth. Eud.* III 6, 4, 1233 b: 42 n.; *pol.* II 10, 1271 b: 24 e n.; III 14, 1285 b: 138 n.; V 4, 1304 a: 85 n.; fr. 485 Rose: 23 ss.; fr. 487 Rose: 168; fr. 666 Rose: 269; fr. 675 Rose: 168 n.
- Aristus: *FGrHist* 143 F 2: 246 n.
- Arrianus: *anab.* I 1, 2: 219 n.; I 8, 8: 213-4 n.; I 9, 6-8: 213 s.; I 9, 9: 220 n.; I 11, 1: 52-53 n., 56, 235 n.; I 11, 7: 252 n.; I 16, 4: 53 n., 260 n.; I 16, 7: 260 n.; I 17, 5-6: 257 n.; I 17, 10: 258 n.; II 18, 1: 210 n.; II 24, 5-6: 211 n.; III 16, 4: 253, 259; IV 11, 7: 217 s.; IV 16, 7: 262; VI 19, 4: 210; VII 1, 1-4: 251 n.; VII 9, 2-4: 75, 126 n., 160 n., 205 n., 328; VII 14, 6: 245 s., 249 n., 262 n.; VII 15, 4-6: 246, 248 n.; VII 17, 1-3: 253, 259; VII 19, 3-6: 251 n.; VII 23, 1: 247-8 n.; VII 30, 2: 218; *Ind.* 18, 11: 210, 212
- Asclepiades: *FGrHist* 144 F 1: 246 n.
- Athenaeus: VI 62-63, 253 b-f: 276 n.; XII 55, 539 c: 236 n.; XIII 10, 560 b-c: 168 n., 169; XIII 59, 591 b-c: 181 s.
- Bacchylides: fr. 20 B Snell: 32 n.
- Callisthenes: *FGrHist* 124 F 1: 168 n., 169 e n.; F 14 a-b: 215 n., 216 n.; F 30: 216 n.
- Cicero: *div.* II 57, 118: 136; *ad fam.* V 12, 2: 168 n.,

- 169 n.; *fat.* III 5: 139, 140 n.; *de nat. deor.* II 2, 6: 241 n.; *de orat.* III 32, 129 : 43 n.
- Clemens Alexandrinus: *protr.* 4, 48 : 185-6 n.
- Clitarchus: *FGrHist* 137 F 31: 246 n.
- Conon: *FGrHist* 26 F 1, XXV: 24 ss.
- Q. Curtius Rufus: IV 2, 3: 210, 212; IV 2, 17: 210 n.; IV 3, 21-22: 210, 211 n.; IV 4, 13-14: 211 n.; IV 5, 11: 193 n.; IV 6, 26-29: 84 n., 233 n.; IV 7, 27: 208 n.; V 2, 2-5: 235 n.; V 4, 4-13: 206-7 e n.; VII 5, 28-35: 216 n.; IX 6, 26: 228; IX 7, 16-26: 233-4 e n.; X 2, 4-7: 240 n.; X 5, 30: 228; X 10, 14-18: 210 n.
- Demochares: *FGrHist* 75 F 2: 276 n.
- Demosthenes: II 7: 75 n., 93 n.; V 14-23: 121 n., 122 n.; V 17-19: 85 n., 110 n., 121 n.; V 20-23: 85-86 n., 93 n., 99 n., 119 n.; V 25: 121 n., 122; VI 15: 108 n.; VI 20: 75 n.; VI 22: 119 n.; VIII 64: 75 n.; IX 30-31: 136; IX 32: 118, 119 n., 136 ss.; XII 21: 37 ss., 43 n.; XIII 24: 37 ss.; XVIII 18: 87 n.; XVIII 68: 54 n.; XVIII 134-136: 132 ss.; XVIII 141: 143 n.; XVIII 143: 143 s., 150 n.; XVIII 147-152: 143 s., 146 e n., 148 s., 151, 164 s. (sch. XVIII 151: 148); XVIII 154-158: 149 s.; XVIII 211: 151 n.; XVIII 253: 138 s.; XVIII 322: 135, 223; XIX 18: 96 n.; XIX 21: 86 n., 90 n.; XIX 49-50: 99, 102 n., 104; XIX 58-60: 93 n., 102 n.; XIX 61: 105 n.; XIX 62: 102, 104; XIX 64: 104, 108 n.; XIX 66: 108 n.; XIX 73: 85 s.; XIX 75: 85 s.; XIX 80-81: 105 n., 121 n.; XIX 94: 96 n.; XIX 111-113: 110 n., 121 n.; XIX 121-128: 104 s.; XIX 121: 104; XIX 128: 93 n., 118, 121 n.; XIX 132: 93 n., 121 n.; XIX 139: 99 ss.; XIX 141: 93 n.; XIX 148: 93 n.; XIX 181: 121 n.; XIX 192-198: 121 n.; XIX 192 (cum sch.): 52-53 n., 56, 237 n.; XIX 297-299: 138 s. XIX 305-308: 101; XIX 318: 85 n., 99 n., 119 n.; XIX 325: 105 n.; XIX 327: 86 n., 107 n., 108 ss., 129 ss., 137 n.; XXI 51-52: 139 n., 177; XXIII 108: 75 n.; XXIII 163: 79 n.; XXIII 200: 37 ss.; *hyp.* Dem. I: 75 n.; *hyp.* Dem. V: 110 n., 121 e n., 134; II *hyp.* Dem. XIX: 85 n., 96 s., 99 ss., 102 n., 104 n., 122 n.
- Dinarchus (orator): I 78: 139 n.; I 81-82: 240 n., 241 n.; I 98: 139 n.; I 103: 241 n.
- Dinarchus (historicus): *FGrHist* 399 F 1b: 177 n.
- Dio Chrysostomus: IV 70-72: 61 s.; IX 18: 33 n.; XIII 30: 56; XXXI 57: 184 n., 234 n.
- Diodorus Siculus: IV 37, 1-2: 117 n.; IV 79: 24 n.; VII 15-17: 20 n., 21, 23 n., 65 n., 159, 162 s.; XI 3, 1-3: 39-40 n., 194 n.; XII 58, 6-7: 131 s.; XII 73, 1: 131 s.; XII 77, 1: 131 s., 133 n.; XIII 49, 1-2: 54 n.; XIII 108, 4: 210 s.; XIV 117, 8: 168 n.; XV 78: 90 n.; XVI 8, 3: 75 n.; XVI 14, 3-4: 87 n., 168 n.; XVI 23, 2-6: 85 n., 91 n.; XVI 24, 1-5: 86 n., 87 n., 91 n.; XVI 27, 1: 209; XVI 27, 3-5: 87 n., 91 n., 130-131 n.; XVI 28, 2-4: 85 n., 87 n.; XVI 29, 2-4: 85 n., 91 n.; XVI 30, 1: 87 n.; XVI 32, 1: 87 n.; XVI 33, 2: 87 n.; XVI 35: 83 ss.; XVI 36, 1: 87 n.; XVI 38, 2: 93 n.; XVI 55, 1: 52 n., 56, 121 n., 237 n.; XVI 56, 3-6: 86 n., 87 n., 127, 129; XVI 57, 1: 87 n.; XVI 58, 2-4: 99 n., 102; XVI 59, 2-4: 102 n., 103; XVI 60: 105 s., 110, 113, 118 ss., 122 ss., 127, 129 ss., 133, 135, 279 n.; XVI 61, 2-3: 84 n., 86 n., 87 n.; XVI 84-86: 142 n.; XVI 91, 2: 139; XVI 92, 5: 183 e n.; XVI 93, 1: 57 n.; XVI 94, 3: 57 n.; XVI 95, 1: 183 n.; XVII 2-4: 219 ss.; XVII 3, 3: 151 n., 267; XVII 4, 2: 207 n.; XVII 4, 9: 194 n., 220; XVII 10, 2-6: 182, 212 ss.; XVII 13, 6: 213-4 n.; XVII 14, 1: 194 n., 220; XVII 16, 3-4: 52-53 n., 56 e n., 235 n.; XVII 18, 1: 252 n.; XVII 41, 7-8: 210; XVII 46, 6: 211 n.; XVII 51, 3: 208; XVII 68, 5-7: 206-7 n.; XVII 93, 4: 207 n., 208; XVII 100-101: 233-4 e n.; XVII 109, 1: 239 s.; XVII 111, 1-4: 265 n., 271; XVII 112, 3: 259 n.; XVII 113, 1-4: 240 n., 246 n., 248 s., 270 n.; XVIII 4, 1-6: 53 n., 249 ss.; XVIII 8, 1-7: 205, 239 n., 240 n., 241 n., 271; XVIII 9, 1-5: 263 n., 265 n., 271 n.; XVIII 10, 2-3: 271 s.; XVIII 10, 5: 265 n., 272 n.; XVIII 11, 1-2: 263 n., 266 n., 272 s.; XVIII 11, 3-5: 271 n., 272 n.; XVIII 12, 3-4: 272 n.; XVIII 13, 3: 273 n.; XVIII 15, 1-4: 273 n.; XVIII 17, 6-7: 273 n.; XVIII 24, 1 – 25, 5: 273 n.; XVIII 38: 273 n.; XVIII 55, 4: 194 n.; XVIII 57, 1: 194 n.; XIX 11, 8: 210 n.; XIX 52: 193 n., 237 n.; XIX 64, 1: 192 n.; XIX 87: 192 n.; XX 37, 4: 193 n.
- Diogenes Laertius: V 6-7: 168 n.; V 16: 191 s.; V 26: 165 n.; V 27: 270 n.; VI 43: 233-4 e n.
- Diogenianus: *Paroem. Gr.* I, p. 209, II 81: 139 s.
- Dionysius Halicarnassensis: *ant. Rom.* IV 25: 109 n., 134; *de comp. verb.* 18, 25-26: 84 n.
- Diyllus: *FGrHist* 73 F 1: 193 n., 237 n.
- Duris: *FGrHist* 76 F 2: 169 n.; F 3: 152 n.; F 13: 276 n.; F 41: 140
- Ephorus: *FGrHist* 70 F 96: 87 n.; F 115: 36 n.
- Epitoma Mettensis*: 119: 254; 120: 213-4 n., 254, 260; 122: 254, 260
- Euphorio: fr. 33 van Groningen: 19-20, 63 n., 65 n., 159, 162
- Euripides: *Bacch.* 409-415: 54 n.; 565-575: 49; *Ion* 226: 29 n.; *Archel.*, fr. ed. Austin, fr. 1: 64 n.; fr. 2: 61 n., 64 n., 65; fr. 19: 65 n.; fr. 34: 64 n.
- Eusebius Caesariensis: *praep. ev.* VIII 14, 32-33: 84 n., 87 n.
- Fragmentum Sabbaiticum*: *FGrHist* 151 F 1, 1: 228 n., 261 n.; F 1, 10: 207 n.
- Gregorius Cyprius: *Paroem. Gr.* I, p. 354, I 64: 139 s.;

- Paroem. Gr.* I, p. 355, I 67: 139 s.  
 Harpocratio: *s.v. Ἀμφικτύονες*: 100 n.  
 Hegesias: *FGrHist* 142 F 3: 80 s., 232, 258 n.; F 5: 233 n.  
 Herodotus: I 56: 30 n., 35 n., 161 n.; I 64, 2: 132 n.; II 180: 91 n.; V 18-21: 33, 35 n.; V 22: 19, 31 ss., 51, 334, 339 n.; V 36: 88 n.; VI 19, 3-4: 216 n.; VI 52, 4-5: 22; VI 127, 3: 36 n.; VII 112: 29 n.; VII 123: 24 n.; VII 127: 24 n.; VII 131: 59 n.; VII 132: 39-40 n.; VII 148-149: 41 n.; VII 170: 24; VII 172, 1: 194 n.; VII 185, 2: 29 n.; VIII 34: 37; VIII 43: 30 n., 35 n., 117 n., 161 n.; VIII 47: 235 n.; VIII 72: 40 n.; VIII 121, 2: 37 ss., 43 n.; VIII 136-139: 20 ss., 34 n., 35 n., 37, 45 s., 62 ss., 159 e n., 161 n., 162; VIII 142-144: 11 n., 334 n., 336 s., 339 n.; VIII 213, 2: 40 n.; 228: 40 n.; IX 26, 2-5: 22; IX 44-45: 334 n.; IX 77: 40 n.; IX 89, 4: 38  
 Hesiodus: *theog.* I ss.: 57 n.; 62-65: 54 n.; fr. 7 Merkelbach – West: 59 n.  
 Hesychius: *s.v. θησαυρός*: 184 n.; *Θούριδες*: 56 n.  
 Himerius: IX 12: 199 n.  
 Homerus: *Il.* II 517: 91 n.; II 519: 91 n.; XIV 226: 59 n.; *Od.* V 50: 59 n.; *Hymn. Ap.* 216-285: 117 n., 178; 216: 29 s.; 278: 117 n.  
 Hyginus, *fab.* 219: 61 ss.  
 Hyperides: I, fr. 4, col. XVIII, 4-16: 240; I, fr. 7, col. XXXII, 4-5: 208; II, coll. IV-V, 5: 233-4 e n.; III 24-25: 138 s., 215, 255 n.; VI, col. V, 11-12: 271 n., 274; VI, col. V, 13: 266 n., 272 n., 274 n.; VI, col. VII, 17: 274; VI, col. VII, 18: 263 n., 274; fr. 67-75 Blass – Jensen<sup>3</sup>: 132 n.; fr. 76 Blass – Jensen<sup>3</sup>: 132 ss.; fr. 111-112 Blass – Jensen<sup>3</sup>: 214 n.  
 Isocrates: V 54-55: 90 n., 93 n.; V 106-108: 19, 35 n., 116 n., 160 s.; XIV 31: 167  
 M. Iunianus Iustinus: VII 1, 7 – 4, 5: 163 n.; I, 7-12: 19 n., 20 n., 63 n., 159 s., 162 s.; VII 2, 1: 20 n., 159 n., 163 n.; VII 2, 14: 32; VII 4, 2: 34 n.; VIII 1, 4-13: 85 n., 86 n., 87 n., 92, 108 n.; VIII 2, 3-9: 83 ss., 92 s., 93 n.; VIII 4: 99 ss.; VIII 5, 5-13: 105 n.; VIII 6, 2: 160; IX 3, 4-11: 142 n.; IX 7, 13: 228 n.; XI 2, 3: 160; XI 2, 5: 194 n.; XI 3, 1-2: 219; XI 6, 13: 260 n.; XII 2, 3: 209, 210 n.; XII 13-14: 210 n.; XII 16, 6: 81; XIII 5, 1-6: 240 n., 242 n., 265 n., 271 n.; XIII 5, 10: 265 n., 266 n.; XXIV 2, 8: 53 n.  
 Libanius<sup>1</sup>: *decl.* XVII 43: 100 n., 106-107 n., 110 n.  
 T. Livius: XXVII 30, 8 – 31, 9: 192 n., 241 n.; XLII 12, 6: 55 n., 75-76 n.; XLIV 7, 1-3: 53 n., 54 n.; XXXIII 32, 1-2: 240 n.; XLII 51, 2: 255 n.; XLV 9, 3: 159 n.  
 Lucianus: *Herod.* 7-8: 60 n.  
 Lycophron: *Alex.* 1141 (cum sch.): 140 s.; 1159 (cum sch.): 140 s.  
 Lycurgus: *in Leocr.* 81: 40 n.  
 Lysias: XXXIII 1-2: 11 n., 82 n.  
 Macarius: *Paroem. Gr.* II, p. 146, II 29: 139 s.  
*Mantissa Proverbiorum: Paroem. Gr.* II, p. 762, II 23: 139 s.  
*Marmor Parium: FGrHist* 239 F 5: 115 n.  
 Marsyas: *FGrHist* 135-136 F 14: 19 n., 63 n., 159, 162, 163 n.; F 20: 151 n.  
 Memnon: *FGrHist* 434 F 18: 246 n.  
 Menander Rhetor: *περὶ ἐπιδεικτ., περὶ Σμινθιακοῦ, Rh. Gr.* III 444: 217  
*Mythographi Vaticanani*: II 90: 82 n.  
 Paulus Orosius: *hist.* III 23, 15: 265 n., 266 n.; VI 21, 19-20: 247 n.  
 Pausanias: I 25, 4: 266 n., 271 n., 272 s.; II 9, 6: 115 n.; II 15, 3: 196 n.; III 10, 4: 181; IV 28, 3: 266 n.; IV 34, 9-11: 89, 117 n.; V 4, 9: 266 n.; V 8, 1: 82 n.; V 9, 1-2: 51 n.; V 14, 5-7: 82 n.; V 17, 4: 183, 186 n.; V 20, 9-10: 183 ss.; V 21, 1: 184-5 n.; V 21, 5-6: 214 s.; V 21, 17: 188 s.; V 23, 1: 40 n.; VI 1, 1: 185 n.; VI 2, 11: 190 n.; VI 3, 7: 190 n.; VI 3, 14-15: 184 n.; VI 4, 1-2: 190 n.; VI 4, 6-8: 261 n., 266 n.; VI 11, 1: 232; VI 13, 2: 185 n.; VI 13, 9: 185 n.; VI 15, 8: 185 n.; VI 16, 5: 234; VI 17, 7: 43 n., 184 n.; VI 18, 2-4: 261 n.; VI 18, 7: 185 n.; VI 19, 1: 184 n.; VI 22, 2: 36 n.; VII 6, 5: 266 n.; VII 10, 10: 135, 223; VIII 6, 2: 271 n.; VIII 7, 6: 139; VIII 7, 7: 160 n.; VIII 28, 1: 247 n.; VIII 30, 6: 188-9 n.; VIII 50, 3: 42 n.; IX 6, 5: 213 n.; IX 25, 10: 213-4 n.; IX 29, 3-4: 58 n.; IX 30, 7-12: 57-58 n.; IX 34, 4: 57-58 n.; IX 36, 2: 117 n.; IX 40, 8: 159 n.; X 2, 1-7: 84 n., 85 n., 86 n., 87 n.; X 3, 1-4: 93 n., 106 n., 110, 266 n.; X 7, 1: 117 n.; X 8, 1-5: 100 n., 107 e n., 109 s., 276, 278; X 9, 2: 235 n.; X 9, 7: 228 n.; X 11, 5: 213 n.; X 13: 30, 43 n., 182, 202, 324 n.; X 14, 5-6: 38, 42 e n.; X 15, 1-7: 85 n., 180, 181 n.; X 18, 7: 43 n.; X 19, 1: 40 n.; X 19, 4: 143 n., 174, 175 n.; X 24, 5: 177 n.; X 33, 2: 87 n.; X 37, 6: 115 n.  
 Pherecydes: *FGrHist* 3 F 41: 117 n.; F 75: 265 n.  
 Phylarchus: *FGrHist* 81 F 41: 236 n.  
 Philochorus: *FGrHist* 328 F 7 a-b: 177 n.; F 34 a-b: 89 n.; F 56 a-b: 151 n.  
 Philodamus Scarpheus: *paean in Dionys.*: 53 n., 129 n., 140 n., 170 ss., 208 n., 263 n.  
 Philostratus: *her.* 53, 207-211: 255 n.; *vita Apoll.* I 34: 58 n., 60, 237 n., 338; II 43: 218 n.  
 Pindarus: *Ol.* II: 82 n.; III: 82 n.; X: 82 n.; fr. 126

1. Le citazioni dalle *hypotheses* di Libanio alle orazioni di Demostene sono riportate negli indici accanto a quelle delle orazioni relative.

- Turyn: 32, 36 n.; *hyp. Pyth.*: 168 s.
- Plato: *Gorg.* 524-525: 50; *leg.* XII 950 E – 951 A: 11 n.
- Plinius: *nat. hist.* II 73, 181: 234; VII 20, 84: 234; VII 22, 86: 241 n.; XXXIII 24, 83: 43 n.; XXXIV 8, 14: 260 n.; XXXIV 9, 16: 184 n.; XXXIV 19, 64: 53 n., 260 n.; XXXV 40, 139: 233-4 e n.
- Plutarchus: *Al.* 2, 1: 19 n., 159; 2, 2: 199 n.; 3: 80 s., 139, 216, 232, 238 n.; 4, 9-11: 94 ss., 232 s., 238; 14, 1-2: 194 n., 219 n., 220; 14, 6-7: 207 ss., 218, 220; 16, 15-18: 53 n., 260 n.; 24, 5-7: 210; 25, 6: 228 n., 261 n.; 27, 1-4: 215 n.; 34, 2-3: 235 n., 242, 262 n.; 37, 1-2: 206-7 n.; 40, 1: 236 n.; 71, 8: 57 n.; 72, 2: 210 n.; 72, 4: 233 n.; 74, 6: 262 n., 282-3 n.; *Arist.* 11, 9: 242; *Demetr.* 13: 143 n., 280 n.; 25, 3: 193 n.; *Demosth.* 9, 1: 240 s.; 18, 2-3: 152 n.; 19-20: 136, 138; 27, 3-4: 265 n.; 28, 4: 266 n.; 29, 1-3: 207 e n.; 40, 7-8: 276 n.; *Lys.* 16, 1: 228 n.; 18: 228 n.; *Per.* 12, 2: 252 n.; 17: 166 n.; 21, 2-3: 89 n.; *Phoc.* 16, 1-3: 152 n.; 23, 1: 275 n.; 23, 5: 271 n.; 26, 5: 271 n.; 28, 3: 139 n.; 29, 1: 266 n.; *Sol.* 11, 1-2: 165 n., 166 n., 168 s.; *Them.* 5, 4: 33 n., 42 n.; 17, 4: 33 n., 42 n.; 20, 3-4: 40 n., 42 e n.; 24, 1: 42 n.; 25, 1-2: 33 n., 42 n.; *Thes.* 16, 2-3: 23 ss.; *Timol.* 30, 4: 87 n.; *de lib. educ.* 20, 14 B-C: 53 n.; *cons. ad Apoll.* 6, 105 A-B: 81; *con. praec.* 40, 143 F: 97 n.; *reg. et imp. apophth.* 179 A-B: 97 n.; 179 D: 232 s.; 180 A: 232 s.; *apophth. Lac.* 221 A: 240 n.; 230 C-D: 97 n., 131 s.; *quaest. Gr.* 9, 292 F: 207 n.; 11, 293 A-B: 27 s.; 35, 298 F – 299 A: 23 ss.; *de Alex. fort.* 2, 334 E-F: 262; 9, 331 B: 232 s.; 13, 343 D: 252 s., 259; *de Pyth. or.* 15, 401 C-D: 11 n., 43 n., 180, 181 n.; 16, 401 F: 86 n., 87 n.; 16, 402 A: 27 s.; *de cohib. ira* 9, 457 F: 97 n.; *de curiosit.* 12, 521 B: 233-4 e n.; *de sera num. vind.* 12, 557 B: 216 n.; *amat.* 9, 753 F: 181 n.; *vit. X orat.* 840 E: 132 ss.; 845 C: 241 n.; 849 B: 266 n.; 850 A: 132 ss.; 850 B: 214 n.; *de Herod. malign.* 35, 868 E: 40 n.; *non posse suav. vivi sec. Epic.* 13, 1096 B: 57 n.
- Polyaenus: IV 3, 27: 206-7 n.; V 45: 87 n.
- Polybius: II 62: 127 n.; II 70, 4: 192 n.; IV 62, 2: 53 n.; IV 67, 1-4: 255 n.; V 9, 5: 53 n.; V 10, 6-7: 213-4 n.; V 101, 3-6: 192 n., 241 n.; VII 9, 2-3: 75 n., 338 n.; IX 33, 4-6: 86 n., 87 n.; IX 35, 2-4: 12 n., 337; X 26, 1: 192 n.; XII 26, 2: 82 n.; XVIII 46: 240 n.; XXIV 4, 4-6: 55 n.; XXXVII 1: 53 n.
- Pseudo-Callisthenes: I 15: 139, 206, 233 n.; I 17: 139, 206, 233 n.; I 28: 260 n.; I 45: 207 n., 209 n., 218; I 47: 213-4 n., 233 n.; III 30-33: 254 n.; III 33, 7-8: 213-4 n.
- Pseudo-Herodes: *περὶ πολιτείας* 34: 50; 36: 50
- Pseudo-Scylax: 66: 54 n., 68 e n., 322, 325
- Q. Fabius Quintilianus: *inst. or.* V 10, 111-118: 281 n.
- Satyrus: *FGrHist* 631 F 1: 19 n., 20 n., 159; *FGH* III 161: 160 n.; *vita Eurip.* 1, 22-24: 57 n., 66 n.; 3, 28: 54 n.
- Socrates: *hist. eccl.* III 23, 448 Migne: 217
- C. Iulius Solinus: 9, 12: 20 n., 21, 159, 162 n.; 9, 13: 20 n., 37 s., 42 s.; 9, 14-16: 49 ss., 57 n.
- Speusippus: *Epist. Socr.* 28 (= 30 Orelli): 38, 115 ss., 163, 165 ss., 178 n.
- Stephanus Byzantius: *s.v. Δῖον.* 52, 56; *s.v. Φίλιπποι.* 79
- Stobaeus: I 49, 52, 421 Wachsmuth – Hense: 254 n.
- Strabo: VI 1, 10, 261 C.: 241 n.; VI 3, 2, 279 C.: 24 ss.; VI 3, 6, 282 C.: 24 ss.; VII 7, 1, 321 C.: 337 s.; VII fr. 9: 12, 337 s.; VII fr. 11, 329 C.: 23 n., 24 ss., 29 n.; VII, fr. 20, 330 C.: 54 n.; VII, fr. 22, 330 C.: 29 n.; VII, fr. 23, 330 C.: 54 n.; VIII 1, 3, 334 C.: 337; VIII 3, 33, 358 C.: 36 n., 82 n.; VIII 6, 19, 377 C.: 196 n.; IX 2, 25, 410 C.: 29 n., 57-58 n.; IX 3, 4-8, 419-421 C.: 86 n., 87 n., 91 n., 93 n., 107 n., 134 n., 142 n.; IX 4, 8, 427 C.: 152 n.; X 3, 17, 471 C.: 29 n., 57-58 n.; XI 11, 4, 517-518 C.: 216 n.; XIII 1, 26, 593 C.: 252 s., 256 n., 257 s.; XIII 1, 27, 594 C.: 256 n., 257 n.; XIV 1, 5, 634 C.: 216 n.; XIV 1, 7, 635 C.: 216 n.; XIV 1, 22-23, 640-641 C.: 258 n.; XIV 1, 34, 645 C.: 216 n.; XVI 1, 5, 738 C.: 259 n.; XVI 1, 9-11, 739-741 C.: 251 n.; XVI 2, 10, 752 C.: 54 n.; XVII 1, 43, 814 C.: 215 n.
- C. Suetonius Tranquillus: *Ner.* 23, 1: 56 n.
- Suidas: *s.vv. Ἀλέξανδρος.* 213-4 n.; *ἀργυρέα.* 139 s.; *Ἑλλάνικος.* 21 n.; *Ἡρόδοτος.* 21 n.; *ἱερός πόλεμος.* 89 n.; *πελανός.* 29 n.
- Georgius Syncellus: *echl. chron.* 373: 19 n., 21 n., 159, 162 n.; 498-499: 19 n., 20 n., 159, 162 n.
- P. Cornelius Tacitus, *ann.* III 61, 2: 258 n.; III 63, 3: 257 s.
- Theopompus: *FGrHist* 115 F 63: 92 n., 100 n., 106-107 n., 115 n.; F 156: 89 n.; F 248: 87 n.; F 249: 87 n.; F 280: 152 n.; F 312: 181 n.; F 393: 19 n., 63 n., 159, 162 s.
- Thrasymachus: 85 B 2 Diels – Kranz: 50
- Thucydides: I 8, 1: 131 s.; I 112, 5: 89 n.; I 121, 3: 86 n., 88 s., 89 n.; I 136, 1 (cum sch.): 42 n.; I 137, 1-2: 33 n.; I 141, 5: 86 n., 88 s.; I 143, 1: 86 n., 88 s.; II 13, 4-5: 88; II 71, 2-4: 167 n.; II 99-100: 23, 27, 29 ss., 35 n., 49 n., 54, 59 n., 64 n., 159 n.; III 53-59: 167 n.; III 104: 131 s.; IV 78, 6: 54 e n., 59; IV 118, 3: 90; V 1: 131 s.; V 18, 2: 90; V 32, 1: 131 s., 133 n.; V 49, 2: 97 n.; V 80, 2: 35 n.
- Timachidas Rhodius: *FGrHist* 532 F 1 (*Ἐκρονάκη di Lindo*), C, 38: 210 n., 262 n.

- Timaeus: *FGHist* 566 F 106: 210 s.; F 146 b: 140 s.; F 150 a-b: 258 n.  
 Joannes Tzetzes: *hist. var. chil.* VII 418-440: 213-4 n.  
 Valerius Maximus: I 8, *ext.* 9: 139, 140 n.  
 C. Velleius Paterculus: I 7, 1: 159 n.; I 11, 3-4: 53 n., 260 n.  
 Xenophon: *anab.* I 2, 10: 235, 236 n.; IV 8, 26-28: 235, 236 n.; *hell.* IV 7, 2-3: 190 n., 197 n.; V 2, 13: 54 n.; VI 4, 30: 90 n., 119, 194; VII 1, 27: 77 n.; VII 4, 14: 90 n.; VII 4, 28-35: 90 n.; *vect.* 5, 9: 91; 6, 2-3: 139 n.

## FONTI EPIGRAFICHE

- H. Bengtson, *Die Staatsverträge des Altertums. II. Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 700 bis 338 v.Chr.*, München – Berlin 1962, 186: 68; 231: 114 n.; 303: 79 e n.; 308: 75 ss.; 309: 79 n.  
 J. Bingen, «BCH» 78 (1954), pp. 407-9: 234  
 J. Bousquet, «BCH» 81 (1957), pp. 485-95: 151 n.  
 V. Chankowski, «BCH» 125 (2001), pp. 175-93: 134 n.  
 P. Charneux, «BCH» 81 (1957), p. 684: 191 n.  
 P. Charneux, «BCH» 90 (1966), pp. 156-239: 197 n.  
 CID: I, 1: 29 ss., 67 e n., 289, 326; I, 10 (= CID IV, 1): 91 n., 97 n., 107 n., 146; CID II, 4: 139 n.; II, 5: 139 n.; II, 6: 139 n.; II, 24: 220 n., 224 n.; II, 31: 106-107 n., 111 n., 128, 131, 225; II, 32: 107 n., 111 n., 114 n., 129, 131, 224 n., 225, 230 n.; II, 34: 88 n., 122 n., 128, 181; II, 36: 122 n., 128 s., 131 n.; II, 39: 129; II, 43: 144 n.; II, 46B: 111 n.; II, 67-72: 76 n.; II, 71: 230 n.; II, 72: 230 n.; II, 74 (= CID IV, 9): 107 n., 111 n., 152 n., 153 ss.; II, 75: 111 n., 156; II, 76: 111 n., 156, 220, 224 n., 257; II, 79A: 111 n., 225; II, 89: 230 n.; II, 94: 230 n.; II, 96: 230 n.; II, 97: 111 n., 165 n., 227 ss., 230 n., 261 n., 269; II, 98: 165 n.; II, 99: 111 n., 114 n., 165 n., 230 n.; II, 100: 112 s., 220 n., 224, 226, 227 n., 230 n., 253, 257; II, 102: 111 n., 113 n., 165 n., 229, 267 ss., 272 n., 275, 277 n.; II, 119-120: 111 n., 321 n.; CID IV, 2: 86 n., 91 n.; IV, 7: 107 s., 120, 139 n., 148 n., 284 n.; IV 10: 165 n., 168 s., 269, 270 n., 285 n.; IV, 11: 193 n., 222, 281 n., 285 n.; IV, 12: 152 n., 276 s., 278; IV, 106: 277-8 n., 278-9 n.; IV, 108: 277 s., 319 n.; IV, 118-119: 91 n., 145 n., 224 s.  
 G. Daux, «REG» 62 (1949), pp. 27-30: 322 n.  
 FD III, 1, 356: 223 n., 268 ss.; III, 1, 392: 77 ss.; III, 2, 68: 276 s.; III, 3, 77: 182; III, 4, 7: 282 n.; III, 4, 276-283: 145 n.; III, 4, 290-296: 91 n., 145 n.; III, 4, 383: 269 n.; III, 4, 399: 151 n.; III, 4, 409: 282 n.  
 H. van Effenterre – F. Ruzé, *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, Rome 1994-95, I, 33 : 89 n.  
 D.J. Geagan, «Hesperia» 37 (1968), pp. 381-5: 192 n.  
 Ch. Habicht, «Hesperia» 56 (1987), pp. 59-71: 278-9 n.  
 M.B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings*, Athens 1996, II, *Epigraphic Appendix*, 1: 114 n.; 2: 75 ss.; 3: 55 n.; 11: 55 n.; 23: 55 n.; 32: 55 n.; 33: 202, 227 n.; 34: 202, 227 n.; 35: 55 n.; 56: 55 n.; 57: 55 n., 57 n.; 78: 160 e n.  
 A.J. Heisserer, *Alexander the Great and the Greeks. The Epigraphic Evidence*, Norman 1980, pp. 8-13: 151 n.; pp. 118-39: 240 n.; pp. 143-5: 258; pp. 145-56: 258; pp. 182-93: 240 n.; pp. 194-203: 246 n.; pp. 205-29: 240 n., 242  
 A.J. Heisserer – R. Hodot, «ZPE» 63 (1986), 120-8: 240 n.  
 ID 87: 132 n.; 89: 132 n.; 92: 132 n.; 93: 132 n.; 98: 132 n.; 1102: 202, 227 n.  
 IG I<sup>2</sup>, 71: 68; I<sup>2</sup>, 105: 66 n.; I<sup>2</sup>, 655: 235 n.; I<sup>3</sup>, 89: 68, 114 n.; I<sup>3</sup>, 117: 66 n.; I<sup>3</sup>, 823: 235 n.; II<sup>2</sup>, 63: 264 n.; II<sup>2</sup>, 109: 76 n., 91 n.; II<sup>2</sup>, 126: 79 e n.; II<sup>2</sup>, 127: 79 n.; II<sup>2</sup>, 226: 98; II<sup>2</sup>, 236: 113 s., 151 n.; II<sup>2</sup>, 237: 267; II<sup>2</sup>, 365: 191 n., 192 n., 197, 263 ss.; II<sup>2</sup>, 467: 273-4 n.; II<sup>2</sup>, 898: 278-9 n.; II<sup>2</sup>, 1635: 132 n.; II<sup>2</sup>, 3169/70: 53 n.; IV, 616: 192 n., 197, 266 n.; IV, 617: 322; IV I<sup>2</sup>, 68: 193; IV I<sup>2</sup>, 94-95: 67 ss., 98 n., 202, 321 ss.; IV I<sup>2</sup>, 128: 141 n.; IV I<sup>2</sup>, 616: 246 n.; IV I<sup>2</sup>, 617: 246 n.; V, pp. XXXVI-XXXVII: 240 n., 242; IX 2, 257: 89 n.; XII 2, 6: 240 n.; XII 5, 444: 115 n.  
 IGR IV, 1519: 53 n.  
 IvO 276-277: 234; 293: 43 n.  
 I. Priene 1: 258; 156: 258  
 I. Sardis 79: 53 n.  
 F. Lefèvre, «BCH» 122 (1998), pp. 109 ss.: 135-136 n., 138 n., 222-3 n., 280 s.  
 R. Meiggs – D. Lewis, *A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the Fifth Century B.C.*, Oxford 1988<sup>2</sup>, 27: 40 n., 302; 91: 66 n.  
 L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques. Recueil des documents et analyse critique*, Québec – Paris 1984, 45 II: 132 n.  
 L. Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche*, Roma 1953, 54: 60 n.; 84: 53 n.; 90: 53 n.

- L. Moretti, *Iscrizioni storiche ellenistiche*, I-II, Firenze 1967-76, 40: 191 n.; 44: 193; 72: 193 n., 222, 281 n., 285 n.  
*OGIS* 1: 258; 2: 240 n.
- M.J. Osborne, *Naturalization in Athens*, Brussel 1981-83, I, D14: 98; D16: 267; D43: 273-4 n.
- D. Pandermalis, *AEMO* 11 (1997), pp. 233 ss.: 55 n.;
- D. Pandermalis, *AEMO* 13 (1999), pp. 415 ss.: 53 n., 57 n., 179 n.
- I.A. Papangelos, «TEKMHPIA» 5 (2000), 108-11: 160 e n.
- P. Perlman, *City and Sanctuary in Ancient Greece. The Theorodokia in the Peloponnese*, Göttingen 2000, A. 1: 197 n.; A. 2-3: 191 n.; E. 1-2: 67 ss., 98 n., 202, 321 ss.
- M. Piérart, «BCH» 106 (1982), pp. 119-38: 192 n., 197, 266 n.
- A. Plassart, «BCH» 45 (1921), pp. 1-85: 69 s., 321 ss.
- D.M. Robinson, «TAPhA» 65 (1934), pp. 103-22, n° 1: 75 ss.
- D.M. Robinson, «TAPhA» 69 (1938), pp. 43-76, n° 16: 60 n.
- H.H. Schmitt, *Die Staatsverträge des Altertums*. III. *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.*, München 1969, 403: 113 s., 151 n.; 419: 191 n.; 446: 193
- C.J. Schwenk, *Athens in the Age of Alexander. The Dated Laws & Decrees of 'the Likourgan Era' 338 - 322 B.C.*, Chicago 1985, 79: 263 ss.
- SEG* 14, 376: 234; 14, 478: 60 n.; 17, 150: 191 n.; 17, 228: 151 n.; 18, 222: 289; 19, 317: 191 n.; 23, 189: 197 n.; 25, 357: 192 n.; 29, 652: 35 e n.; 29, 795: 202, 227 n.; 30, 66: 263 ss.; 30, 1533: 260-1 n.; 32, 370: 192 n.; 34, 282: 191 n.; 36, 331: 69 s., 71 n., 113 n., 190, 191 n., 192, 197 n., 202, 267, 321 ss.; 36, 752: 240 n.; 240 n. 37, 92: 278-9 n.
- SIG*<sup>3</sup> 31: 40 n., 302; 55: 89 n.; 90: 67 s., 321; 135: 114 n.; 153: 132 n.; 175: 76 n., 91 n.; 176: 76 n., 137 n.; 195: 77 ss.; 196: 79 n.; 204: 139 n.; 260: 113 s., 151 n.; 270: 170, 171 n., 173; 277: 258; 283: 135 n.; 295: 137; 297: 269 n.; 303: 234; 306: 240 n., 242; 312: 240 n.; 325: 282 n.; 327: 273-4 n.; 379: 282 n.; 399: 276 s.; 575: 202, 227 n.; 613: 277-8 n., 278-9 n.; 636: 277 s., 319 n.; 826: 145 n.; 827: 145 n.
- R.S. Stroud, «Hesperia» 53 (1984), pp. 193-216: 191 n.
- M.N. Tod, *A Selection of Greek Historical Inscriptions*, Oxford 1946-48, 19: 40 n., 302; 21: 235 n.; 54: 132 n.; 85: 132 n.; 91: 66 n.; 99: 132 n.; 111: 114 n.; 137: 97 n.; 151: 79 e n.; 157: 79 n.; 158: 75 ss.; 173: 98; 177: 113 s., 151 n.; 178: 267; 184: 258; 185: 258; 188: 234; 191: 183 n.; 192: 135 n.; 201: 240 n.; 202: 240 n., 242; 205:
- W. Vollgraff, «Mnemosyne» 44 (1916), pp. 219-38: 191 n.
- M.B. Walbank, *Athenian Proxenes of the Fifth Century B.C.*, Toronto-Sarasota 1978, 80: 264 n.; 90: 66 n.
- M.B. Walbank, in G.S. Shrimpton - D.J. McCargar (a cura di), *Classical Contributions. Studies in honour of M.F. McGregor*, Locust Valley 1981, pp. 171-7: 263 ss.



## INDICE GENERALE

Nel caso dei nomi di persona, i numeri in corsivo all'interno dei singoli lemmi rinviano al catalogo prosopografico compreso nel cap. V; i personaggi censiti nello stesso catalogo il cui nome è interamente caduto nelle relative attestazioni epigrafiche sono collocati in fondo all'indice, segnalati da un punto interrogativo. Ove non diversamente specificato, «Alessandro» è da intendere come Alessandro III. La voce *Macedonia*, *Macedoni* è da intendersi come selettiva, e da riferire ai soli temi specificati nel lemma; per la voce *Delfi* si tenga conto delle integrazioni con altre voci indicate all'interno del lemma. I termini greci sono inseriti nell'indice in forma traslitterata, con rinvio tra parentesi alla grafia greca. I nomi di feste sono oggetto di lemmi specifici; viceversa, i nomi di santuari, ove compaiano (es. *Heraïon* di Argo), sono schedati sotto la località in cui si trovano.

- Abe, in Focide: 106 n.  
Acaia, Achei: 67, 234, 240, 323 n.  
Acanto, Acantii, in Calcidica: 314, 331; *thesaurós* a Delfi: 303 (55\*), 326  
Acarmania, Acarnani: 267, 309  
Acarne, in Attica: 70 n.  
Achei Ftioti: nell'anfizionia delfica: 111 n., 151, 273 n., 277 n.; nella guerra lamiaca: 272  
Achemene, arconte a Delfi: 226, 295, 305  
Achemenidi, re di Persia: 252, 262 n.  
Achille, eroe dell'*epos*: 84 n., 233; culto da parte dei Tessali: 255 n.  
M' Acilio Glabrione, console romano del 191 a.C.: 145 n.  
Adimanto di Lampsaco, emissario di Demetrio Poliorcete: 193 n., 222, 222-3 n., 281  
Adò, macedone, autrice di offerte a Delo: 318 (119)  
Adriano, imperatore: 278 n.  
Adriatico, mare: 247 n.  
Afiti, in Calcidica: 315, 331  
Africa: 247 n.  
Afrodite: 255 n., 318  
Afoneto, di Allante, teorodoco di Nemea: 311 (84)  
Afoneto, paggio alla corte di Filippo II: 311  
Agatone, di Atene, poeta: rapporti con il regno macedone: 56  
Age[---], di Mende, onorato a Delfi: 296 (26\*)  
Agide III, re di Sparta: 223, 232 n., 261 n., 272 n., 275 n.  
Agippo, ieromnemone di Alessandro a Delfi: 112 s., 114 n., 226, 227 n., 230, 257, 293 (12), 294 n., 295 (22), 304 n., 319, 327 n.  
Agnone, di Atene, ecista di Anfipoli: 303 n., 325 n.  
*agógimos* (ἀγώγιμος) 105  
*agòn chrematites* (ἀγών χρηματίτης): 168  
*agòn stephanites* (ἀγών στεφανίτης): 168  
Agrigento, Agrigentini: dedica a Olimpia: 308 n.  
Aiace, figlio di Oileo, eroe dell'*epos*: 141  
Aiani, in Elimiotide: 332 n.  
*Aigai*: vd. *Ege*  
Ainea, in Macedonia: 312 s., 331, 332 n.  
Aisyme: vd. *Oisyme*  
Akté, fascia costiera dell'Argolide: nella guerra lamiaca: 272 n.  
Akté, una delle penisole della Calcidica: 314  
Alceta I, re dei Molossi: 98 n.; 139 n.  
Alceta, storico: 87 n., 181 n.  
*Alcidemon*: vd. *Atena*  
Alcimene, padre di Epiterse, di Scione (teorodoco di Epidauro): 316  
Alessandria Troade: 256 n.  
Alessandro I, re di Macedonia: 11 n., 20 n., 22, 31, 45 s., 49, 62, 63, 71, 159, 161, 195, 297, 333; detto 'Filelleno' nella tradizione post-erodotea: 31, 36, 41 n., 46; partecipazione alle Olimpie: 13, 21 n., 31 ss., 39 n., 42, 44 ss., 49 ss., 159-160 n., 161 n., 186 s., 232, 334 s., 339; rapporti con Atene o con personalità ateniesi: 33 s., 37 s., 42, 45; rapporti

- con Argo: 35 s., 41 s., 45 s.; rapporti con Corinto e la Beozia: 36 n., 37; rapporti con la Persia e comportamento durante le guerre greco-persiane: 20, 31 e n., 33 ss., 37 ss., 212, 334, 336, 339; dediche nei grandi santuari greci: 34, 37 ss., 45 s., 50, 180, 182, 242 n., 261, 326, 334, 339; monetazione: 22
- Alessandro III, re di Macedonia<sup>1</sup>: 13 s., 57 n., 61 s., 69 ss., 112 s., 116 n., 126 n., 131, 138, 152, 159, 160 n., 163 n., 170, 171 n., 172, 173 n., 175, 180 n., 185, 188 n., 191, 193 ss., 198, 200, 202, 206, 217 s., 267, 277 n., 278, 282 s., 284 n., 285 s., 290 ss., 296 n., 298 ss., 304, 306, 310 ss., 317 s., 319 n., 320 s., 323 s., 326, 328 s., 332 n., 333, 338 ss.; e le lotte dinastiche: 186 e n., 219, 221, 279 n.; *hegemonia* sui Greci: 218 ss.; Olimpie a Dion e/o a Ege: 51 ss., 235, 237 n.; dedica di un monumento e possibili donazioni a Dion: 53 n., 55 n., 249 s., 254 s., 260, 262; feste e agoni a carattere celebrativo o occasionale, istituzione di nuove feste: 52, 58, 60, 235 ss., 252, 256 n., 337; celebrazioni dionisiache: 236 n.; lo sport: 80 n., 232 ss., 337; visita a Delfi e alle Termopile: 207, 209 s., 212, 218 ss.; rapporti con l'oracolo delfico: 13, 187, 205 ss., 220 s., 223 n., 231, 233 n., 243, 270, 336; presagi di 'invincibilità': 80 s., 140, 207 ss., 232, 233 n., 238 n.; culto di Dioniso a Delfi: 175; rapporti con l'anfizionia delfica: 110, 114 n., 123, 135 e n., 157 n., 217 ss., 231, 253, 267 ss., 272 n., 275 ss., 279 n., 280 s., 284, 292 ss., 307, 319 s., 336; donazioni, dediche e finanziamenti a Delfi: 174 n., 206, 220, 224, 227 ss., 249 s., 252 n., 253 ss., 257, 260 ss., 270, 300; politica edilizia e donazioni a Olimpia: 231 s., 254 s., 257, 259 ss., 275; politica edilizia a Nemea e all'Istmo (?): 192, 195, 231 n., 257; alle Istmie (?): 233 n.; donazioni, finanziamenti, progetti edilizi in altri santuari: 53 n., 245 s., 249 ss., 336; incontri con delegazioni di santuari a Babilonia: 245 ss.; decisioni annunciate a Olimpia e a Istmia (?): 194, 231 n., 239 ss., 249 n., 253 n., 292, 307, 317; filiazione divina e divinizzazione: 205, 208, 212 n., 215 ss., 223 n., 228, 239 ss., 245, 248 s., 255 n., 258 s., 274, 299; ultimi piani e testamento: 13, 55 n., 192 n., 201 n., 249 ss., 336; celebrazione delle vittorie nei santuari: 242, 252, 253 n., 254, 260 ss., 270; sue statue a Delfi (?): 254 n., 262 n., 282-3 n.; sue statue a Olimpia: 232 e n., 254 n.; sua statua nel *Philippeion* di Olimpia: 183, 185 n.; ritratto in un rilievo del *Témenos* di Samotracia (?): 199 n.; sua statua di età ellenistica a Delo: 200 n.; rapporti con l'iconografia di Zeus: 232 n.; sua *eusébeia* e sua *asébeia* nella tradizione letteraria: 209, 211, 213, 213-4 n., 248 n.; passione per l'*epos* omerico: 84 n., 140, 169, 212, 233, 255 n., 260; monetazione: 156 s., 208 n., 238 n.
- Alessandro (IV), figlio di Alessandro III e di Rossane: 279 n.; dedica a Samotracia: 198 s.
- Alessandro, di Sicione, in una iscrizione argiva: 35 n.
- Alessandro, figlio di Neottolemo e fratello di Olimpiade, re dei Molossi: 59 n., 98 n., 142 n., 210 n., 282 n., 310, 321 n.
- Alessandro, padre di Cratero (generale di Alessandro): 300
- Alessino, di Elide, filosofo e poeta: 301
- Alevadi, tiranni di Larisa: 272 n.
- Alizia, Alizei, in Acarnania: nella guerra lamiaca: 272 n.
- Allante, Allantei, in Peonia: 311, 322 n., 331
- Amadoco, re di Tracia: 79
- Ambracia: 219 n., 337
- Ambrisso, in Focide: 145 n., 224
- Ameiniades, di Atene, esperto in materia oracolare (?): 136 n.
- Aminta I, re di Macedonia: 34 n., 35 n., 43, 46
- Aminta II, re di Macedonia: 161
- Aminta III, re di Macedonia: 53 n., 71 n., 101 n., 113, 114 n., 160 s., 308; autore del trasferimento di capitale a Pella (?): 54 n.; sua statua nel *Philippeion* di Olimpia: 183
- Aminta (IV), figlio di Perdicca III e nipote di Filippo II: 186 n., 294
- Aminta, figlio di Arrabeo, ufficiale di Alessandro: 294
- Aminta, macedone, autore di offerte a Delo: 318 (117)
- Aminta, macedone, inviato di Filippo II a Tebe: 151 n., 294 (19), 319 n.
- Ammone: santuario e oracolo a Siwah: 139, 207 s., 210, 212, 215 ss., 218 n., 223 n., 228, 243, 248 n., 254 s.
- Ammónioi / Ammonieis*, in riferimento a Siwah: 249 n. *amphiktyonikón* (ἀμφικτυονικόν), moneta coniata dall'anfizionia delfica: vd. *anfizioni*, *anfizionia*
- Anassagora, di Egina, scultore: 308
- Anassandrida, di Delfi, storico: 87 n.
- Anassimene, di Lampsaco, retore e storico: 38 n., 170 n.; sua statua a Olimpia: 261 n.
- Anassippo, di Mende, autore di una dedica a Olimpia: 308 n., 329 n.
- Andro, isola delle Cicladi: 314
- Androstene, di Atene, scultore: 174 n.

1. Per la politica di Alessandro Magno verso santuari diversi dai quattro grandi centri della *periodos* e dal santuario 'nazionale' macedone di Dion (progetti edilizi, donazioni, consultazione di oracoli etc.) si rinvia ai lemmi relativi alle singole località.

- Androtimo, padre di Nearco (ammiraglio di Alessandro): 298
- Androzione, di Atene, oratore e uomo politico: 229 n.
- Anfiarao, eroe di Argo: culto e santuario a Oropo: 188 n., 290
- Anfipoli, Anfipoliti: 23 n., 37 s., 68, 76 n., 82 n., 94 n., 95 n., 113 n., 116, 236-7 n., 297 s., 305, 313 s., 322 s., 327 s., 331; santuario di Artemide *Tauropólos*, progetti edilizi di Alessandro: 249 s., 252 n., 255, 255-6 n.; oracolo di fondazione: 325 n.; consultazione dell'oracolo delfico (?): 303 n., 325 n.
- Anfissa, in Locride: nella quarta guerra sacra e dopo: 83 n., 142 ss., 153, 165 n., 179 n., 182, 221, 224, 280 n., 294; coinvolta in altri conflitti per la *hierà chóra*: 145 s., 224 s.; dediche e offerte a Delfi: 182
- Anfizione, eponimo e fondatore dell'anfizionia delfica: 109 n., 115 n.
- anfizioni, anfizionia: a Delfi: 13, 39 s., 42, 75, 79 s., 85 ss., 97, 99 ss., 106 ss., 118 ss., 122 ss., 127 ss., 131 ss., 136 n., 137, 140 n., 142 ss., 152 ss., 163 ss., 172 s., 176, 178, 180, 181 n., 182, 193 n., 195 ss., 200, 206, 214 n., 217 ss., 231, 253, 261, 263, 267 ss., 275 ss., 291 ss., 319 s., 327 s., 335 s.; leggi anfizioniche e leggi sacre: 107, 165, 166 n., 284 n.; monetazione anfizionica: 154 ss., 225, 238 n.; vd. anche *guerre sacre, Delfi*, e sotto le voci dedicate ai singoli stati membri; anfizioni (Ἀθηναίων ἀμφικτύονες) nell'amministrazione dei santuari di Delo: 132, 134 n.; a Olimpia (?): 40 n.
- aniketos* (ἀνίκητος), epiteto di Alessandro: 207 ss.
- Annibale, condottiero cartaginese: 75 n., 192 n., 241 n., 338 n.
- Antalcida, di Sparta, navarco: 168 n., 306
- Antela, nell'area delle Termopile: santuario di Demetra e anfizionia delfica: 274
- Antemunte, nella regione omonima (in Calcidica): 75 n., 76
- [An]teo, padre di Polidamante, di Aretusa (onorato a Delfi): 300
- Anticira, in Focide: 145 n., 224
- Antifane, di Berga, poeta: 314
- Antifane, di Berga, teorodoco di Epidauro: 314 (97\*)
- Antigonea, in Macedonia: 331
- Antigonidi, re di Macedonia: 14, 55 n., 114 n., 192, 195, 200 n., 202, 255, 282 n.
- Antigono Dosone, re di Macedonia: 149 n., 192 n.
- Antigono Gonata, re di Macedonia: 141 s., 301, 304, 332 n.; dediche a Delo: 200 n.; e l'anfizionia delfica: 278 n., 285 n.
- Antigono Monoftalmo, generale di Alessandro e re: 135-136 n., 138 n., 188 n., 192 n., 193, 222, 222-3 n., 232 n., 256 n., 282 n.
- Antioco I, re di Siria: 317 n.
- Antioco III, re di Siria: 257 n.
- Antipatro Etesia, re di Macedonia: 298
- Antipatro, di Magnesia, storico: 116 ss., 163, 165 ss., 178 n., 179, 269
- Antipatro, figlio di Balacro (Balagro), attivo a Delo: 317 n.
- Antipatro, generale di Filippo e di Alessandro, stratego d'Europa: 116 n., 119 n., 139 n., 193 n., 194, 207-8 n., 218, 223 n., 227 n., 232 n., 234, 240 n., 241 n., 253, 261 n., 263, 266, 270 ss., 274 n., 285, 301, 304, 306 s., 317 n., 318, 320
- Apollo: 83 s., 116 s., 149, 152, 170 ss., 227 n., 280 n., 302 n., 305, 325; santuario, oracolo e culto a Delfi: vd. *Delfi, oracoli*; a Delo: vd. *Delo*; in Tessaglia e in Pieria: 30 e n.; a Epidauro: 141 n.; a Tiro: 210 s.; Apollo *Dórios* in Perrebia: 30 e n.; Apollo Pizio ad Atene: 143 n.; Apollo Ismenio a Tebe: 213 n.; Apollo *Pythaeús* ad Argo: 41 n.; santuario e oracolo di Apollo Didimeo a Mileto: 88 n., 212 n., 215 ss., 243, 258 s.; Apollo *Sitálkas* a Delfi: 180 s.; Apollo Pizio a Delo: 132-133 n.; a Cuma: 260 n.; nell'*Archelao* di Euripide: 61 ss.; sulle monete della Bottiea: 28; sulle monete delle città calcidiche: 95, 325 n.; sulle monete focesi: 88 n., 95 s.; sulle monete di Filippo II: 95 s.; sulle monete anfizioniche: 156; nella tradizione su Alessandro: 205 ss.
- Apollodoro, di Mende, onorato a Delfi: 296 (25\*), 303, 307
- Apollonia, in Calcidica: 68 n., 313, 331
- Apollonio, di Tiana, filosofo neopitagorico: 60, 338
- apousia* (ἀπουσία), nei testi contabili delfici: 154, 157 n.
- Arabia: 247 n., 251 n.
- Arcadia, Arcadi: 67, 188-9 n., 240, 247 n., 262 n., 265 n.; feste *Lýkaia*: 60 e n., 236 n.; monetazione: 238 n.; in contesa per la prostasia dei giochi olimpici: 90
- Arcadione, esule acheo: 152 n.
- Arcesine, sull'isola di Amorgo: 229 n.
- Archelao, fondatore della stirpe reale di Macedonia: 19 n., 20 n., 60 ss., 159 s., 162 n., 335 n.
- Archelao, re di Macedonia: 22, 64 n., 71, 159 ss., 179, 333 ss.; nelle fonti letterarie greche: 49 ss., 55 ss., 334 s.; rapporti con Olimpia e partecipazione ai giochi: 33, 35, 49 ss., 55 s., 59, 82, 232, 234 n., 238, 335; rapporti con il mondo greco: 49 ss., 55 ss., 60 ss., 114, 163, 237 n., 334 s.; istituisce o riorganizza le Olimpie macedoni a Dion: 33, 50 ss., 202, 328 n., 335, 338; rapporti con le città macedoni: 53 n., 54 s., 63 n., 69 n., 312 n.; monetazione: 64 n.

- Archepoli, ieromneme di Alessandro a Delfi: 112 s., 114 n., 226, 227 n., 230, 257, 293 (11), 295 (21), 304 n., 319, 327 n.
- Archepoli, macedone, personaggio del seguito di Alessandro: 293
- Archia, di Turii, emissario di Antipatro: 207-8 n.
- Archidamo III, re di Sparta: 181
- [Ar]chino, padre di Eud[---], macedone (onorato a Delfi): 298
- Arcone, di Cassandra, magistrato eponimo: 313, 316 n.
- Arcone, di Olinto, teorodoco di Epidauro: 313 (92\*), 316 n.
- Arcone, di Pella, ufficiale di Alessandro: onori e monumento a Delfi: 246 n., 282 n., 298 s. (38), 301 s. (48), 304 (58), 306, 310, 324, 326, 328 s.; vittorie nelle gare panelleniche: 298 s., 301, 304, 306 (67), 310 (80), 324, 328 s.
- Areopago (consiglio dell'): 132
- Aretusa, in Migdonia: 68 n., 296 n., 297, 300, 313, 322, 326 s., 331
- Argeadi, in Macedonia: 25, 27 n., 30, 36 n., 61, 162 n., 282 n.
- Argilo, in Bisaltia: 314, 331
- Argo, Argivi: 31; città d'origine dei re macedoni: 19 ss., 31 s., 35 e n., 41 s., 62 ss., 161 n., 162, 192 s., 195, 254, 334; feste e competizioni in onore di Era (*Hekatómboia*, *Heraía*): 35 s., 197 n., 310, 322 n.; *Heraion* e documenti: 197; offerte ai suoi santuari (?): 300, 311, 322 s., 331; liste di teorodoci: 290 n., 310, 321, 322 n., 323; culto di Apollo *Pythaeús*: 41 n.; rapporti con Olimpia: 36, 40 n., 41; rapporti con Delfi: 41 e n.; controllo delle feste Nemee e rapporti con Cleone: 189 s., 192 n., 196 s., 249 n., 264 n., 265 s., 311; rapporti con Temistocle: 41 s.; rapporti con Alessandro I di Macedonia: 35 s., 41 s., 45 s.; rapporti con Filippo II: 108 n.; dediche di Alessandro: 254; nell'anfizionia delfica: 273 n.; nella guerra lamiaca: 266 s., 272 n., 273, 275
- Argolide: 41 n., 71, 192 n.
- Aribba, re dei Molossi: partecipazione alle gare pitiche e olimpiche e rapporti con Filippo: 80, 82 n., 98, 234 n.; rapporti con Epidauro (?): 98 n.; nella guerra lamiaca: 272 n.
- Aristide, di Elide, olimpionico: 234 n.
- Aristobulo, di Cassandra, storico: 213 n., 246 n., 248 n., 249 n., 250 n., 251 n.
- Aristofane, di Atene, poeta: 167 n.
- [Aristo]ne, padre di Eveneto, di Anfipoli (onorato a Delfi): 297
- Aristonico, di Olinto, musicista: sua statua a Delfi: 262, 300 (46)
- Aristonimo, arconte a Delfi: 78, 144 n., 291 s.
- Aristonoo, di Pella, *somatophýlax* di Alessandro: 311
- Aristonoo, teorodoco di Nemea: 311 (85 [?])
- Aristosseno, arconte a Delfi: 78, 79 n.
- Aristotele, di Stagira, filosofo: 294, 307, 335; autore di una *Βοττιαίων πολιτεία*: 23 ss., 325; interesse per la storia di Delfi e delle feste Pitiche, *Δελφῶν πολιτεία*, ricerche negli archivi delfici: 165 ss., 292 s., 295 s., 305 s. (65), 308 n.; concessione e ritiro di onori a Delfi: 165 ss., 269 s., 272, 285 n., 295 (23), 305 s.; autore di un catalogo di olimpionici: 165 n., 295, 307, 308 n.; dediche a Delfi: 168 n., 303 s. (56), 329 n.; rapporti con l'oracolo (?): 304 n., 306 n.; investito di una carica ufficiale a Delfi (?): 168 n.; dediche a Nemea: 191 s., 310 n.; sua statua a Olimpia: 261 n., 307 (71)
- arkethéoros* (ἀρκεθέωρος), capo di una delegazione di *theoroi*: 241, 263 s.,
- Armonia, eroina del mito, moglie di Cadmo: 199 n.
- Arpalo, elimiota, tesoriere di Alessandro: 245
- Arrabeo, padre di Aminta (ufficiale di Alessandro): 294
- Arrabeo, re dei Lincesti: 68
- L. Flavio Arriano, di Nicomedia, storico: 207, 211, 213, 236, 245 ss., 250 n., 328, 339
- Arsinoe II, figlia di Tolemeo I, moglie di Lisimaco e di Tolemeo II; dedica a Samotraccia: 198 n.
- Artabazo, generale persiano: 38, 302 s.
- Artemide: culto e santuario a Delo: 317; a Efeso: 258, 260 n., 262 n.; a Olinto: 75; a Sardi: 257 s.; Artemide *Tauropólos* ad Anfipoli: 249 s., 252 n., 255, 255-6 n.
- Artemidoro, di Efeso, geografo: 258 n.
- Asclepiade, di Tragilo, erudito e scrittore: 314
- Asclepio: 246 n.; culto e santuario a Epidauro: 67 ss., 96 s., 113, 141 n., 172 n., 245 s., 322 n.; a Gortina, in Arcadia: 247 n., 262 n.; ad Anfipoli: 297; a Cos: 322
- asébeia* (ἀσεβεία), *asebein* (ἀσεβῆν): 84 n., 85 s., 87 n., 99, 121, 127, 129, 138, 143, 152 n., 181 s., 213, 240 n., 274, 284
- Asia, Asiatici: 33 n., 50 n., 57 n., 58, 102 n., 139 n., 140, 169 n., 183, 191 n., 192, 207, 210 n., 211 s., 216 s., 219 ss., 223 n., 234 s., 239, 240 n., 242, 245, 250, 253, 255 n., 259, 260, 261 n., 262 n., 295 s., 298, 300, 304, 311, 320, 324, 329
- Asine, in Messenia: 89 n.
- Aspendo, in Panfilia: 191 n.
- Asso, in Troade: 304
- Asticrate, di Delfi, *leader* di una fazione filofocese: 76 n., 79 n., 85 n., 91 n., 119 n., 147 n.
- Astrea, in Peonia: 331

- asylia* (ἀσυλία): 97 n., 207-8 n., 258, 284, 322, 325
- Atamani, popolazione di area epirota: nella guerra lamiaca: 272 n.
- Atena: 211 s., 254 n., 262; santuario e culto a Ilio, tributo locrese: 140 ss., 211 s., 236 n., 249 ss., 252 n., 254, 260, 262; a Lindo: 210 n., 262 n.; a Priene: 253, 258, 262 n.; Atena *Alcidemon* o *Kyrrrestis* a Kyrrhos: 249 s., 252 n., 255, 255-6 n.; Atena *Prónoia* o *Pronaia* a Delfi: 218 n.; sulle monete di Alessandro Magno: 208 n.
- Atene, Ateniesi: 61 n., 70 n., 76, 96, 113 n., 116 n., 123, 135, 136 n., 145 n., 174, 219 n., 223 n., 229 n., 240 s., 267, 276 n., 291, 297, 303 s., 307 ss., 314, 326, 333; inviati a Creta presso Minosse e più tardi emigrati in Bottiea: 23 ss.; durante le guerre persiane: 11 n., 20, 34 n., 37 s., 40, 92, 334 n., 336, 339 n.; rapporti con Alessandro I: 34, 36 s., 45, 334 n.; durante la guerra del Peloponneso: 88 ss.; rapporti con Perdicca II: 39, 68, 114; rapporti con Archelao: 55 s., 66; rapporti con i dinasti traci ed epirota durante il regno di Filippo II: 79, 98, 255 n.; culto di Alessandro e dibattito relativo: 208, 218 n., 240 n.; acropoli, rifacimento in età periclea: 252 s.; acropoli, dediche di Alessandro e restituzione delle statue dei tirannicidi: 212, 254, 260, 262 e n.; rapporti con Olimpia: 40, 42 n., 214 s.; rapporti con l'oracolo delfico: 76, 77 n., 107, 132, 133 n., 136 ss., 214 s., 255 n., 280 n.; rapporti con l'anfizionia delfica: 76 n., 91 n., 103 ss., 107, 118 ss., 124 n., 131 ss., 144, 148 ss., 176, 214, 229, 271, 277, 278 n., 278-9 n.; dediche e *thesaurós* a Delfi: 143 n., 176, 280 n., 302; nella prima guerra sacra: 168 s.; nella seconda guerra sacra: 89; nella terza guerra sacra: 83, 85 s., 87 e n., 91 s., 97, 99 ss., 120 s., 122 n., 123 n., 133 n., 138; nella quarta guerra sacra: 136, 138, 142 ss., 152 n., 183 n., 213 n.; nella guerra lamiaca: 223, 263 ss., 268, 271 ss., 285; 'boicottaggio' delle Pitiche del 346: 120 ss., 139; rapporti con Nemea: 263 ss.; rapporti con Dodona: 138 s., 214 s., 228 n., 255 n.; feste Dionisie e culto di Dioniso: 56 s., 59, 139 n., 174 n., 177; impulso al culto di Dioniso a Delfi (?): 176; feste Olimpie: 58; feste Panatenee: 59, 262 n.; feste Pitiche celebrate da Demetrio Poliorcete: 276 n., 280; conflitto con Delo per l'amministrazione dei santuari dell'isola: 108, 131 ss., 200, 214 n., 292; culto di Apollo Pizio: 143 n.; culti del Cinosarge: 185-6 n.
- Attica: 86 n., 97 n., 127 n., 143 n., 150 n., 156 s., 174 n., 223, 228 n., 272 n., 283
- Augeia, in Locride: 172
- Augusto, imperatore: 109 s., 188, 256 n., 276
- C. Avidio Nigrino, magistrato romano: 145 n.
- Axios, fiume in Macedonia: 23, 24 n., 26, 300, 311, 332 n.
- Babilonia, città e regione: 235 n., 236 n., 240, 245 ss., 249 n., 270 n., 299; Esagila, tempio di Bel-Marduk, progetti di Alessandro: 253, 258 n., 259
- Bacco, epiteto di Dioniso: 171, 173 n.; Βακχιαστάς (dorico per Βακχιαστής): 174
- Bagoa, governatore di Gaza: 233 n.
- Balacro (Balagro), macedone, *somatophylax* di Alessandro e satrapi di Cilicia: attività dei suoi figli a Delo: 317 n.
- Balagro, figlio del precedente (?), attivo a Delo: 317 n.
- Ballai, in Pieria: 67, 321
- Batillo, arconte a Delfi: 230 n., 292
- Batto, fondatore di Cirene: 181 n.
- Battriana: 216 n.
- Bel-Marduk, divinità: tempio e culto a Babilonia: 253, 259
- bemastês* (βηματιστής), misuratore di distanze stradali: 234
- Beozia, Beoti: 85, 100 s., 105 n., 117 n., 124, 145, 164 n., 171, 178 n., 212, 220 n., 240; rapporti con Alessandro I: 36 n.; rapporti con Perseo: 55 n., 75 n.; violazione della tregua olimpica (?): 40, 42 n.; e anfizionia: 223 n., 229, 271, 277, 281 n.; contro le pretese focesi su Delfi e nella terza guerra sacra: 85 n., 89 n., 102 s.; nella quarta guerra sacra: 151 n.; nella guerra lamiaca: 271 s., 274 n.; prostasia dei giochi pitici: 106, 118 ss.; dediche a Delfi: 182; culto delle Muse: 54 n., 57 s. e n.; culto di Zeus: 57 n.
- Berea, in Macedonia: 331, 332 n.; sede di feste Olimpie: 53 n., 58 n.; legge ginnasiarchica ed *Hermaia*, e altri agoni: 236-7 n.; città d'origine di ieromnemoni: 319 n.
- Berga, in Bisaltia: 314, 331
- Berisade, re di Tracia: 79
- Bermion, massiccio montuoso in Macedonia: 315, 332 n.
- Bisaltia, Bisalti: 22 n., 314
- Bitone, eroe di Argo: 41 n.
- Bolbe, lago: 297, 313
- Bolone, di Aretusa, teorodoco di Epidauro: 313 (94\*)
- Bottiea, Bottiei (in Macedonia): 23 ss., 29, 45, 162 n., 313 n., 325, 332 n.; presenze minoiche e micenee: 26 e n., 255 n.
- Bottiké*, Bottiei (in Calcidica): 23 ss., 45, 313; presenze minoiche e micenee: 26 e n.; monetazione: 26 n., 28
- Botton, eponimo dei Bottiei: 25 n.
- Boukátios* (Βουκάτιος), mese del calendario di Delfi: 103, 118, 120, 176 n.

- Bouteis / Botteis* (in qualche relazione con la Bottiea): 21 n., 162
- Bragile, in Crestonia : 331
- Braisoí*, popolazione della Macedonia: 171 n.
- Branchidi, sacerdoti di Apollo Didimeo a Mileto: 88 n., 216 n.
- Brasida, di Sparta, generale: 325 n.; e il *thesaurós* degli Acantii a Delfi: 303, 326
- Brindisi: 26 n.
- Bubare, dignitario persiano: 34 n.
- Bucefalo, cavallo di Alessandro: 139, 206, 233 n.
- Cabiri: 198; culto e santuario a Samotracia: 198, 218 n.; a Lemno: 201; a Tebe: 213-4 n.
- Cadmo: 171 n., 199 n.
- Cafi, arconte a Delfi: 227, 230 n., 293 s.
- Calauria, isola presso la costa dell'Argolide: 207; tempio di Posidone: 207-8 n.
- Calcide, Calcidesi: 58 n., 95 n.; nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Calcidica, Calcidici: 12, 23 ss., 38, 58, 69 n., 94 n., 116, 160, 183 n., 289 n., 296 s., 300, 303, 312 ss., 321, 325 ss., 332 n., 339; frequentazioni micenee: 26 e n.; partecipazione agli agoni panellenici: 58 n.; nelle liste di teorodoci: 68, 71, 97, 312 ss., 323; trattato con Aminta III: 114 n.; trattato con Filippo II e consultazione dell'oracolo delfico: 75 ss., 139, 306 (68\*), 327, 335; monetazione: 95, 325 n., 328
- Caldei: 259 n.
- Calindia, in Calcidica: 313, 331
- Callicle, attivo a Delfi in transazioni economiche: 292
- Callicle, ieromneme di Filippo a Delfi: 292 (7)
- Callicrate, buleuta a Delfi: 78 n.
- Callicrate, di Potidea, teorodoco di Epidauro: 312 (90\*)
- Callippo, di Atene, olimpionico: 214 s.
- Callistene, di Olinto, storico: 141 n.; interesse per la storia di Delfi e delle feste Pitiche, rapporti con i sacerdoti, onori a Delfi: 165 ss., 215 s., 269, 270 n., 285 n., 295 s. (24), 305 s. (66); investito di una carica ufficiale a Delfi (?): 168 n.; rapporti con il santuario di Didima: 216; storico della spedizione di Alessandro: 169, 211 s., 215 ss., 233 n., 295 s.
- Camiro, a Rodi: 70 n.
- Campi di Croco, in Acaia Ftotide: 83, 85, 92 s., 95 s.
- Caracalla, imperatore: 53 n.
- Caracoma, in Migdonia: 331
- Carano, figlio di Filippo II e di Cleopatra (?): 160
- Carano, fondatore della stirpe reale di Macedonia: 13, 19 ss., 62 ss., 159 ss.; etimologia del termine *κάρανος*: 161 n.
- Carete, di Mitilene, storico: 248 n.
- Carfina, di Strato, onorato ad Atene: 267
- Carisseno, arconte a Delfi: 225, 230 n., 269 n., 293
- Caristo, Caristii, in Eubea: nella guerra lamiaca: 272 n., 273
- Cariti: culto nell'area dell'Olimpo: 54 n.
- Carmania: 236 n.
- Cartagine, Cartaginesi: 159 n., 210 n., 211, 246, 247 n.
- Cassandra, eroina dell'*epos*: 141 n.
- Cassandra: 60 n., 296, 300, 305, 308, 312 s., 315 s., 322 s., 331, 332 n.
- Cassandro, figlio di Antipatro, re di Macedonia: 54 n., 190, 193 n., 197 n., 213-4 n., 237 n., 282 n., 307 s., 311; e l'anfizionia delfica: 281; visita a Delfi: 262 n., 282-3 n.; e Nemea: 192 n.; monetazione: 193 n., 281 n.
- Cebalino, macedone (?), autore di offerte a Delo: 318 (118 [?])
- Cebalino, macedone, nell'esercito di Alessandro: 318
- Q. Cecilio Metello Macedonico, pretore romano del 148 a.C., console del 143: 260 n.
- Cefisodoro, storico: 170 n.
- Celti: vd. *Galati*
- Cerseblepte (Cersoblepte): vd. *Cherseblepte (Chersoblepte)*
- Cetripori, re di Tracia: 79 n.
- charistéria* (χαριστήρια): 75 n., 236 n.
- Cherilo, di Elide, olimpionico: sua statua a Olimpia: 309
- Cherola, arconte a Delfi: 291
- Cherone, di Megalopoli, inviato presso l'oracolo delfico: 139 n., 209 n., 291 n.
- Cherone, di Pellene, olimpionico e uomo politico: 233 ss.
- Cheronea, in Beozia: 141 n., 142 ss., 150, 152 s., 155, 157 n., 176 n., 179, 183, 185 n., 192, 194, 213 n., 224 n., 232 n., 261 n., 267 n., 275, 284 n., 336
- Cherseblepte (Chersoblepte), re di Tracia: 77 ss., 98
- Chilone, di Patre, olimpionico: sua statua a Olimpia: 261 n., 307
- Chio: 135 n.
- chrémata hierá e koiná* (ἱερὰ / κοινὰ χρήματα) nelle casse dei santuari: 11, 86 n., 87 ss., 95 s., 125 n., 126 ss., 134 n., 136 n., 148 n., 155, 228, 229 n., 280 n., 284
- Cicliadi, isole: 318
- Cilicia: 317 n.
- Cimone, di Atene, generale e uomo politico: 42 n.
- Cinna, madre di Euridice: 193 n., 237 n.
- Cinosarge, ad Atene: 185-6 n.
- Cipro: 310
- Cirene, Cirenei: dediche a Delfi: 181 n., 326 n.
- Ciro II, il Grande, re di Persia: 233
- Ciro il Giovane, figlio di Dario II, *káranos* del regno persiano: 236 n., 303

- Cirra, in Focide: vd. *Crisa*
- Cirsilo, di Fere, ieromnemone tessalo a Delfi: 272 n.
- Cisseo, re di Macedonia (o Migdonia): 61, 66 n.
- Cleandro (?), comandante degli arcieri di Alessandro: 291, 294 s.
- Cleandro, comandante dei mercenari di Alessandro: 291, 294 s.
- Cleandro, ieromnemone di Filippo a Delfi: 291 (2)
- Clearco (?), comandante degli arcieri di Alessandro: 291, 294 s.
- Clearco, macedone, inviato di Filippo II a Tebe: 151 n., 294 s. (20), 319 n.
- Cleobi, eroe di Argo: 41 n.
- Cleombroto, di Sparta, padre di Pausania, 'il reggente': 97 n.
- Cleomene II, re di Sparta: 220 n., 224
- Cleone, arconte a Delfi: 122 n., 128, 131 n., 181 n., 291
- Cleone, in Argolide: nella guerra lamiaca: 264 ss., 275; controllo delle feste Nemee e rapporti con Argo: 189 s., 192, 196 s., 264 n., 265 s., 311
- Cleone, in una iscrizione da Delfi: 181 n.
- Cleopatra, figlia di Filippo II e di Olimpiade: 59 n., 193 n., 282 n.; teorodoco di Argo: 290 n., 310 (81), 321
- Cleopatra, moglie di Filippo II: 160
- Clino, padre di Arcone, Isocrate e di un terzo cittadino di Pella (onorati a Delfi): 298 s., 301 s., 304, 306, 310
- Clistene, tiranno di Sicione: 58 n., 115 n.
- Clita, in Macedonia: 331
- Clitarco, storico: 207 n., 208 n., 213 n., 246 n., 250
- Clito 'il Bianco', ufficiale di Alessandro: 299 s., 318
- Clito 'il Nero', ufficiale di Alessandro: 299 s.
- Clito, macedone, autore di una dedica a Delo: 299 n., 317 s. (115)
- Clitone, macedone, olimpionico: 309 (77)
- Cli[---], padre di [---]io, dell'Orestide (onorato a Delfi): 299
- Cnopone, di Mende, teorodoco di Epidauro: 315 (104\*)
- Cnosso: 26 e n.
- Cocalo, re di Sicilia: 26 n.
- Colosimmo, ieromnemone tessalo a Delfi: 146-147 n., 148 n., 155 n.
- Coreira, Corcirese: 27 e n., 42; dedica a Delfi: 303
- Cordipione, padre di Timanorida, macedone (naopo a Delfi): 293
- Corinto, Corinzi: 36 e n., 42 n., 88, 89 n., 196 n., 220, 232 n., 234 n., 302, 304, 312, 323 n.; *stoá* meridionale: 188 n.; rapporti con l'anfizionia e prostasia dei giochi pitici: 106 s., 118, 119 n., 273 n.; nella guerra lamiaca: 266 n., 275; *thesaurós* a Delfi: 302 s.; vd. anche '*lega di Corinto*'
- Cos: santuario di Asclepio, concessioni di *asylia*: 322 s., 325
- Cossei, popolazione della Media: 233 n.
- Costantino, imperatore: 302
- Costantinopoli: 43 n., 302
- Coti I, re di Tracia: 79 n., 291
- Cottifo, ieromnemone tessalo a Delfi: 144, 146 ss., 150 n., 151, 155 n.
- Crannon, in Tessaglia: 273 n.
- Cratero, generale di Alessandro: 236 n., 250, 251 n., 259 n., 273 n., 317 s.; monumento e peana in suo onore a Delfi: 262 n., 282 n., 282-3 n., 290 n., 298 s., 300 s. (47), 304, 317, 328 s.
- Cratero, figlio del precedente: autore della consacrazione del monumento a Delfi: 290 n., 300 s., 304 (57), 317
- Cratero, macedone, autore di dediche a Delo: 301, 317 (112)
- Cratero, macedone, scrittore ed erudito: 304
- Cremete, arconte ad Atene: 239 n.
- Cremonide, di Atene, uomo politico: guerra cremonide: 281 n.
- Crenides, in Tracia: 68 n., 79, 94 n., 297, 315, 325, 331; vd. anche *Filippi*
- Creso, re di Lidia: 43 n., 77, 129 n.
- Crestonia, in Macedonia: 332 n.
- Creta, Cretesi: 23 ss., 45, 70 n., 234
- Crisa, Crisei, in Focide: 100 n., 116 ss., 143, 145, 152 n., 165, 167 ss., 178 n.
- Critone, padre di Timostene, di Cassandra (teorodoco di Epidauro): 316
- Crotone: 242, 262 n.; presenza nei santuari panellenici: 326 n.; feste Olimpiche (?): 58 n.
- Cruside, regione della Calcidica: 332 n.
- Ctesifonte, di Atene, uomo politico: 96
- culto dei sovrani: vd. *divinizzazione*
- Cuma, in Eolide: 260 n.
- Cuma, in Italia: 41 n.
- Q. Curzio Rufo, storico: 210 s.
- Dadamas, autore di dediche a Delo: 318 n.
- Damasia, di Anfipoli, olimpionico: 309 (78)
- Damippo, di Anfipoli: tentativo di corruzione da parte di Onomarco: 87 n., 305 (63)
- Damis, di Ninive, fonte e personaggio della *Vita di Apollonio di Tiana* di Filostrato: 60
- Damocare, arconte a Delfi: 225 n., 293
- Damocrate, arconte a Delfi: 292, 298
- Damocrito, di Stolo (?), teorodoco di Epidauro: 316 (109)
- Damoseno, arconte a Delfi: 122 n., 128, 146 n., 293

- Damotele, di Olinto, imprenditore (?) attivo a Delfi: 294 n., 305 (64)
- Damotimo, padre di Callistene, di Olinto: 295, 306
- Danao, eroe del mito, collegato ad Argo: 64
- Daoco, di Farsalo, ieromneme tessalo a Delfi: 148 n., 151, 153, 155, 294; monumento in onore della sua stirpe a Delfi e a Farsalo: 182, 185 n., 187 n., 329
- Dardanidi, re di Troia: 32
- Dario I, re di Persia: 216 n.
- Dario III, re di Persia: 235 n., 262 n.
- Datos, in Tracia: vd. *Crenides*
- Dedalo, personaggio del mito, collegato ad Atene e a Creta: 26 n.
- Delfi: 12 ss., 29 s., 45, 71, 75, 80, 122, 129, 138 n., 152 n., 170 s., 174, 178 s., 206, 231, 290 ss., 319 s., 334 s., 339 s.; anfictionia: vd. *anfictioni*, *anfictionia*; durante e dopo le guerre greco-persiane: 37 ss., 109, 136 n., 182, 212, 242 n., 260 ss., 302, 308, 326, 334, 337; conferenza di pace del 368 a.C.: 77 n.; occupazione focese: vd. *Focide*, *Focesi*; guerre sacre: vd. *guerre sacre*; distruzione e ricostruzione del tempio di Apollo nel IV sec.: 79, 88, 110 ss., 126 ss., 140 n., 153 ss., 166 n., 173 ss., 180, 195 s., 213 n., 220 n., 223 ss., 252 n., 257, 284, 292, 305, 314, 324, 327; ambasceria ad Alessandro: 249, 270 n.; nella guerra lamiaca: 263, 267 ss.; attacco dei Galati: 109, 182, 276, 278 s., 281 n., 284 n., 285 s.; egemonia etolica: vd. *Etolia*, *Etoli*; tradizioni mitiche e storiche sul santuario e sull'anfictionia: 13, 83, 87 n., 91, 100 s., 115 ss., 124, 125 n., 127, 143 ss., 163 ss., 294 ss., 305 s.; conservazione ed esposizione di documenti sulla storia del santuario: 164 ss., 208, 306; ratifica, archiviazione ed esposizione di trattati e documenti pubblici: 55 n., 75, 76 n., 242 e n., 284, 285 n., 306; decorazione frontonale: 174 ss., 180; 'tomba di Dioniso': 177 n., 180 n.; 'roccia della Sibilla': 182; documenti contabili: 87 n., 89, 91, 112 s., 127 ss., 153 ss., 165 s., 225-6 n., 252 n., 275 ss.; naopi (ναοποιοί) e documenti: 88, 106-107 n., 108 n., 110 ss., 119 n., 127 ss., 153 ss., 165, 176, 225 ss., 229 n., 268 n., 275, 276 n., 283 n., 285 n., 293 s., 319, 321, 323, 327 n., 328; ναοποιοί οἱ ἐν τῷ πολέμῳ: 128 n.; προστάται dei naopi: 294; tesoriere (ταμίαι) e documenti: 107 n., 111 ss., 153 ss., 225, 227, 227-8 n., 276, 283, 294 s., 305, 320; ieromnemoni e documenti: 107, 108 n., 110 ss., 119 n., 122 n., 131, 146 n., 152 n., 153, 165, 224-5 n., 229 s., 267 ss., 275 ss., 291 ss., 319 n., 320; ἱερομνημοσύνα (ἱερομνημοσύνη), diritto di rappresentare un *ἔθνος* all'interno dell'anfictionia: 107 n.; pilagori: 121 n., 132 n., 143, 146, 293; teorodoci e documenti: 67 ss., 296 n., 300, 311 ss., 321 ss., 331, 332 n.; oracolo, diritto di *promanteia*: vd. *oracoli* e *promanteia*; feste Pitiche: 49, 60, 98, 103 e n., 116, 118 ss., 123, 135 n., 139, 147 n., 165, 168 s., 173, 175 n., 176, 179 n., 193 s., 235 n., 276 n., 280, 295, 304 ss., 310, 329, 336; prostasia: 95, 98 n., 103, 106 s., 118 ss., 136, 197, 280; tregua pitica e sue violazioni: 85 n., 97 n.; liste di vincitori: 165, 168 s.; santuario e feste come occasione di contatti diplomatici e divulgazione di notizie: 242 n., 263, 272, 336; feste Teossenie: 171 ss.; *thesauroi*, dediche e offerte, monumenti onorari: 11 n., 12, 30, 37 ss., 76, 79, 86 e n., 87 n., 129, 143, 182, 184 n., 185 n., 187 n., 246 n., 254, 257, 261 ss., 280 n., 282 n., 285, 295 s., 298 ss., 308, 317, 324, 326, 329, 332 n., 334; statue di Apollo: 30, 38, 180 ss., 202, 227 n., 305; consacrazione di persone o di decime di uomini: 23 ss., 40, 83 ss., 325; deposito di *chrémata*: 86 ss.; concessioni di *asylia*: 284; *hierà chòra* e conflitti relativi: 85 n., 143, 145 s., 150, 180, 224 s.; storia e istituzioni della città: 76 n., 79 n., 85 n., 89, 119 n., 145 s., 147 n., 168, 276, 283 n.; interventi della città e dei suoi magistrati nella gestione del santuario: 29, 85 n., 91 n., 154 s., 166, 181 s., 227-8 n., 276; relazioni della città con l'anfictionia e suoi contributi alla ricostruzione del tempio di Apollo: 106 s., 112, 128, 131, 145 s., 224 s., 226 n., 227 n., 230; concessioni di *prossenia* e altri onori da parte della città, onori da parte dell'anfictionia: 77 ss., 118 n., 136 ss., 145 n., 151 n., 165 n., 170, 173, 223 n., 230 n., 268 ss., 275, 283 n., 284, 285 n., 292, 295 ss., 301, 305 ss., 313, 315, 322, 324, 326 ss.; culto di Dioniso e feste in suo onore: 53 n., 129 n., 140 n., 170 ss., 180, 208 n., 263 n.; calendario: 103, 118 ss., 176 n.
- Delo, Delii: 14, 290, 317 s., 340; lega delio-attica e tesoro: 132 n., 262 n.; offerte, dediche e monumenti nei santuari dell'isola: 200 e n., 299 n., 301, 307, 315 n., 317 s., 332 n.; progetti edilizi di Alessandro: 249 s., 252 n., 255; dediche dei re Antigonidi: 200 n., 255; dedica dei *Makedónes*: 202, 226, 227 n., 295, 326 n.; depositi di *chrémata* e attività 'bancarie': 89 n., 132-133 n., 134 n.; conflitto con Atene per l'amministrazione dei santuari dell'isola: 108, 131 ss., 200, 214 n., 292; naopi: 134 n.; testi epigrafici relativi alla contabilità dei santuari: 87 n., 132 e n.; *Pýthion* e culto di Apollo Pizio: 132-133 n.; rapporti con l'oracolo delfico: 132, 133 n.
- Demade, di Atene, oratore e uomo politico: 240 n.; onorato a Delfi: 269 n.



- Demetra: 192, 310 n.; culto a Dion: 54 n.; santuario di Antela: 274; Demetra *Thesmophoros* a Tebe: 212 s.; sulle monete anfizioniche: 156
- Demetriade, in Tessaglia: 55 n., 308
- Demetrio Poliorcete, figlio di Antigono Monoftalmo, re di Macedonia: 143 n., 188 n., 193 s.; rapporti con Delfi e con l'anfizionia: 135-136 n., 138 n., 222, 222-3 n., 276 n., 280 ss.; rapporti con Nemea: 192 n.; dediche a Delo: 317 n.
- Demetrio, di Pidna, teorodoco di Epidauro: 312 (86\*)
- Demetrio, di Scepsi, grammatico ed erudito: 253, 257 n.
- Demofilo, figlio e continuatore dell'opera dello storico Eforo: 170 n.
- Demostene, di Atene, oratore e uomo politico: 38 s., 50, 75, 77 n., 84 s., 87, 93, 95 s., 100 n., 101, 102 n., 104 s., 107 ss., 118, 120 ss., 123, 129 ss., 132 ss., 136 ss., 142 ss., 163 ss., 183, 207, 212 n., 213 n., 214 n., 223 n., 240 n., 241, 265, 272, 274, 307, 335, 338 ss.
- Dessippo, arconte a Delfi: 300
- Deucalione, figlio di Prometeo nel mito: 115 n.
- Dia* (Δία), feste in Macedonia (?): 52 n.
- diagramma* (διάγραμμα): 194, 236-7 n., 240 ss., 245 s., 249 n., 271, 292, 307, 317
- diaitetes* (διαίτητες), *diaitetai* (διαίτηται), giudici di gara a Olimpia: 34 n.
- Dicea, in Macedonia: 312, 331
- Didima: vd. *Mileto*
- Didimeo: vd. *Apollo e Mileto*
- Diillo, di Atene, storico: 248 n.
- Dinomenidi, tiranni di Gela e di Siracusa: dediche a Delfi: 41 n., 181
- Diodoro Siculo, storico: 170 n., 209 ss., 245 ss., 249 n., 250 s.
- Diogene, di Sinope, filosofo: 62
- Diogneto, di Afiti, teorodoco di Epidauro: 315 (102\*)
- Diogneto, ieromnemone ateniese a Delfi: 144 n.
- Dion, in Pieria: 30, 69 n., 323, 331; dedica a Delfi: 30, 202, 304 s., 324 n., 332 n.; culto di Zeus e delle Muse: 51 ss., 179; culto di Demetra: 54 n.; culto di Dioniso e feste Dionisie: 53 n., 56 s., 179 n., 236-7 n.; sede di feste Olimpie: 33, 50 ss., 61, 81 n., 82 n., 94 n., 179, 201 s., 235, 237, 328, 335, 337; *temenos* di Zeus Olimpio e altri santuari: 53 ss., 58 n., 171 n., 179, 252 n., 256 n.; teatro, stadio, resti dell'impianto urbano: 53 n., 54 s., 57 s., 61 n.; 'città santa' del regno macedone: 52 ss., 201; luogo di archiviazione ed esposizione dei documenti pubblici e dei trattati interstatali: 55 e n., 75 e n., 76 n., 77 n., 306; teorodoci (?): 60; dediche e (possibili) donazioni di Alessandro: 53 n., 55 n., 249 s., 254 s., 260, 262
- Dione, arconte a Delfi: 156, 220, 292 s.
- Dione, divinità: culto a Dodona: 65 n., 255 n.
- Dionisie, feste a Dion: 56 s., 236-7 n.
- Dionisie, feste ad Atene: 56 s., 59, 174 n.
- Dionisio I, tiranno di Siracusa: 229 n.
- Dioniso: culto e feste a Delfi: 53 n., 129 n., 140 n., 170 ss., 180, 208 n., 263 n.; a Dion: 53 n., 56 s., 179 n., 236-7 n.; ad Atene: 56 s., 59, 139 n., 174 n., 177; Dioniso *Mousagetes*: 172
- Dionisodoro, di Tebe, olimpionico: 235 n.
- Dios* (Δῖος), mese del calendario macedone: 52, 59
- Diossippo, di Atene, olimpionico: 233 ss.
- divinizzazione: di Filippo II: 183 ss., 199, 228 n., 243; di Alessandro: 205, 208, 212 n., 215 ss., 223 n., 228, 239 ss., 245, 248 s., 255 n., 258 s., 274, 299; di Olimpiade (?): 228, 269
- Dodici Dèi: 183, 236 n.
- Dodona: 290; culto e oracolo di Zeus *Naios*, feste *Naiia*: 52 n., 62, 65, 138 s., 214, 255 n.; dediche e offerte: 98 n., 214 n., 228 n.; progetti edilizi di Alessandro: 249 s., 252 n., 255, 259 n.; sviluppo monumentale del santuario in età ellenistica (tempio di Zeus ed edifici minori): 201, 252 n., 255 n.
- Dolopi: nell'anfizionia delfica: 106 n., 111 n., 151, 277 n.; nella guerra lamiaca: 272 n.
- Dori, Doride: 117 n.; migrazione dorica: 30 n.; rapporto Dori-Macedoni: 30 n., 161 s.; nell'anfizionia delfica: 107, 111 n., 115 n., 118, 272 s., 277; nella guerra lamiaca: 272 s.
- Dorios*: vd. *Apollo*
- Dorissenno, ieromnemone euboico a Delfi: 144 n.
- Driopi, popolazione mitica della Grecia centrale: 89 n., 116 ss.
- dromeús* (δρομεύς), corriere: 234
- Dromoclide di Sfetto, uomo politico ateniese: 280 n.
- Duride, di Samo, storico: 213 n., 240 n., 248 n.
- Eacidi, discendenti di Eaco, in Epiro e Tessaglia: 255 n., 272 n.
- Ecateo, di Mileto, logografo: 88 n., 90 n.
- Ecbatana, in Media: 236 n., 245, 246 n.
- Echedoros, fiume in Macedonia: 332 n.
- Echembroto, di Cleone, prosseno ad Atene: 264, 265 n.
- Echemo, figlio di Aeropo, re di Tegea: 22
- Edessa, in Macedonia: 162 n., 322 n., 323, 331
- Edoni, popolazione tracica: 315
- Efeso: Alessandro e il santuario di Artemide: 258, 260 e n., 262 n.
- Efestione, alto ufficiale e amico di Alessandro: 233 n., 236 n., 245, 251 n., 257, 274 n.
- Efialte, di Trachis, traditore dei Greci alle Termopile: 40 n.

- Eforo, di Cuma, storico: 162, 170 n., 219 n.
- Ege (= Vergina), in Macedonia: 30, 37, 183, 184 n., 305, 322 n., 331, 335; prima capitale del regno macedone e tradizioni letterarie sulla sua fondazione: 13, 19 ss., 23, 28, 46 n., 54 e n., 61 ss., 159 ss.; Αἰγαί / αἰγες: 20, 22, 62, 65; presenze minoiche: 26 e n.; palazzo reale: 63; tombe ed esequie reali: 35, 36 n., 63 n., 186-7 n., 193 n.; teatro: 57 n., 61 n.; sito della città: 63 n.; monetazione: 22; feste Olimpie: 52-53 n., 58 n., 235, 237 n.; culto delle Muse (?): 53 n.; culto e santuario di Eukleia: 53 n., 63 n., 186-7 n.
- Ege, in Cilicia: 305
- Ege, in Eolide: 305 n.
- Egeo, mare: 76, 240 n., 318
- Egeo, re di Atene, padre di Teseo: 64 n.
- Egesandro, padre di Leone, macedone (naopo a Delfi): 294
- Egesia, arconte ad Atene: 239 n.
- Egesianatte, di Alessandria Troade, poeta, storico, erudito, e impegnato in missioni diplomatiche: 257 n.
- Egina: 156 s., 228 n., 295 s.
- Egio, in Acaia: 234
- Egitto: 60, 64, 254 n., 318, 338
- Egnatia, via: 109
- Egospotami, località e fiume nel Chersoneso tracico: 228 n.
- ekecheiria* (ἐκεχειρία): vd. *tregue sacre*
- ekécheiron* (ἐκέχειρον), somma versata ai *theoroi* che annunciavano una festa: 322 n.
- Elatea, in Focide: 151
- Eleusi: 70 n., 171, 172 n., 176, 178 s., 290; feste e Misteri, tregua relativa: 97 n., 136, 276 n.
- Elicona, massiccio montuoso tra Focide e Beozia: 57
- Elide (città e regione), Elei: 36 n., 40 e n., 42, 55, 82 n., 97 n., 187 s., 215 n., 231 n., 234, 307, 308 n., 323 n.; prostasia dei giochi olimpici: 90; *mastroi*, magistrati connessi all'attività degli *Hellenodikai* di Olimpia: 40 e n.; rapporti con Filippo II: 97 n., 185 n., 232; rapporti con Alessandro: 232, 261 n., 275; nella guerra lamiaca: 272 n., 275; dediche a Olimpia: 232
- Elimia (Elimiotide), Elimioti: 30 n., 332 n.
- Elío, divinità: 75, 174 n.; Sole indiano: 218 n.
- Emathia*, altro nome di Oisyme: 332 n.
- Emazia, regione della Macedonia: 23 n.
- enagés* (ἐναγής): 105, 143 n.
- Eniade, *Eniadi*, in Acarnania: 309 s.
- Eniani: nell'anfizionia delfica: 111 n., 151, 178 n., 277 n.; nella guerra lamiaca: 272 n.
- Eno, in Tracia: 308
- Enofita, in Beozia: 89 n.
- Enomao, re di Pisa in Elide: 309
- Eordea, città (?) in Macedonia: 70 n.
- Eordea, regione della Macedonia interna: 70, 315 s., 318, 322 n., 323 n., 331
- Epaminonda, di Tebe, generale e uomo politico: 136 n.
- epangelia* (ἐπαγγελία): vd. *tregue sacre*
- eparchai* (ἐπαρχαί), versate per la ricostruzione del tempio di Apollo a Delfi: 128 n., 224, 226
- Eperato, ieromneme di Filippo a Delfi: 292 (6)
- Epicrate, di Acanto, teorodoco di Epidauro: 314 (100\*)
- Epidauro: 31 n., 193, 290; santuario di Asclepio e liste di teorodoci: 31 n., 67 ss., 96 s., 98 n., 113, 141 n., 172 n., 202, 245 s., 297, 305, 310, 312 ss., 321 ss., 331, 338 s.; *iámata*: 316; offerte (?): 322 n.; culto di Apollo: 141 n.; relazioni del santuario con Alessandro, ambasceria: 245 s., 246-7 n., 249, 262 n.; nell'anfizionia delfica: 273 n.; nella guerra lamiaca: 273, 275
- epikatalagé* (ἐπικαταλλάγή), nei cambi di valuta: 227-8 n.
- Epilico, padre di Damippo, di Anfipoli (personaggio legato a Onomarco): 305
- epinikia* (ἐπινίκια), celebrazioni di vittorie: 52 n., 121, 235, 236 n.
- Epiro, Epiroti: 98 n., 139, 228 n., 255 n., 265 n.; nelle fonti greche: 337 s.; scarso sviluppo urbano: 70 s., 323 n., 338; nelle liste di teorodoci: 70 s., 98 n., 290 n., 310, 321
- Episseno, di Apollonia, teorodoco di Epidauro: 313 (93\*)
- Epiterse, di Scione, teorodoco di Epidauro: 316 (110)
- epóptai* (ἐπόπται): 290 n.
- Era: 186 n.; culto ad Argo: 35 s. e n., 69
- Eracle, eroe del mito: 21 n., 61, 64, 65 n., 116 s., 160, 182, 217, 218 n., 254 n., 308 n., 329 n.; fondatore dei giochi di Olimpia: 35, 82; sulle monete di Filippo II: 82; sulle monete di Alessandro: 238 n.; culto e feste a Tiro: 210 s., 237-8 n.; tempio a Dodona: 255 n.
- Eraclea dell'Eta: 272; nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Eraclida, arconte a Delfi: 282 n.
- Eraclidi, discendenti di Eracle: 19 ss., 25 n., 35, 36 n., 38, 64 n., 65 n., 116, 117 n., 161 n., 185-6 n., 186, 193 n., 200, 210
- Eraclio, arconte a Delfi: 305
- Eraclio, in Pieria: 323, 331, 332 n.
- Ereso, sull'isola di Lesbo: 183 n.
- Eretria, Eretriosi: 27, 291, 296, 303, 312; nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Eriba, arconte a Delfi: 129, 224 n.
- Eritre, nella Ionia: responsi della Sibilla: 215 n., 216

- n.; culto di Alessandro: 215 n.
- Ermia, filosofo e signore di Atarneo: onorato a Delfi da Aristotele: 168 n., 303 s., 329 n.
- Ermippo, di Smirne, discepolo di Callimaco: 301
- Erodotore, padre di Stennide, di Atene (scultore): 309
- Erodoto, di Alicarnasso, storico: 19 ss., 31 ss., 37, 45 s., 159, 161 ss., 333 s., 335 n., 336 s., 339
- Eschilo, arconte a Delfi: 305
- Eschilo, atleta vincitore alle Nemee: 191 n.
- Eschine, di Atene, oratore e uomo politico: 90 n., 100 ss., 121 s., 142 ss., 213 n.; conoscenza della storia e delle istituzioni di Delfi: 100 ss., 124, 143 ss., 164 ss.; pilagoro ateniese a Delfi: 121 n., 143, 145 s., 293; *syndikos* degli Ateniesi di fronte all'anfizionia delfica: 132 ss.
- Etei, perieci dei Tessali: 278; nell'anfizionia delfica: 103 n., 273 n., 277 n.; nella guerra lamiaca: 272
- Eteri (ἑταῖροι), aristocrazia macedone: 21, 82 n., 262 n.
- ethnos* (ἔθνος): 13, 59, 61, 70-71 e n., 85 n., 91, 100, 103, 105 n., 107 ss., 110 ss., 120, 127 s., 137 n., 147, 151, 152 n., 153, 157, 182, 201 s., 221, 223, 226, 227 n., 229 n., 235, 269 ss., 277 ss., 294, 315, 321, 323 n., 326, 329, 336
- Etimonda, arconte a Delfi: 170, 179 n., 292
- Etiopi: 246
- Etolia, Etoli: 52 n., 97 n., 276 ss., 310; rapporti con Delfi e con l'anfizionia: 109, 110 n., 143 n., 151, 152 n., 270, 275 ss.; nella lega di Corinto (?): 151 n.; nella guerra lamiaca: 263 n., 265, 271, 272 n., 273, 282, 284, 285 n.; saccheggio dei santuari di Dion e di Dodona: 53 n., 255 n.
- Ettore, eroe dell'*epos*: 233 n.
- Eubea, Eubei: 171, 172 n., 178 n., 303 s.; nell'anfizionia delfica: 144 n., 277, 278 n.; nella guerra lamiaca: 273
- Eubulo, di Aineia, teorodoco di Epidauro: 312 (88\*)
- Euclate, in una iscrizione da Delfi: 181 n.
- Eudamo, di Metone, ieromneme dei Magneti a Delfi: 291 n.
- Eudemo, padre di Teotimide, di Mende (onorato dagli Elei): 307
- Eudoco, arconte a Delfi: 300
- Eud[---], macedone, onorato a Delfi: 298 (36)
- euergesia*, *euergétes* (εὐεργεσία, εὐεργέτης): 53 n., 116 n., 239, 292, 298
- Eufranto, buleuta a Delfi: 78 n.
- Eufrate, fiume in Mesopotamia: 247 n.
- Eukleia, divinità: culto a Ege: 53 n., 63 n., 186-7 n.
- Eupolo, tessalo, pugile: 215 n.
- Euridice, moglie di Aminta III e madre di Filippo II: 53 n.; sua statua nel *Philippeion* di Olimpia: 183, 186 n.; sua statua a Ege: 186-7 n.
- Euridice, moglie di Filippo III Arrideo: 193 n., 237 n.
- Euriloco, generale tessalo: 168, 169 n., 291 n.
- Euriloco, ieromneme di Filippo a Delfi: 169 n., 291 (J), 293 n.
- Euriloco, ufficiale di Alessandro: 291
- Euriloco, ufficiale di Filippo: 291, 293 n.
- Euripide, di Atene, poeta: 28, 56 s., 60 ss., 159 ss., 335
- Europa, figlia di Filippo II e di Cleopatra: 160 n.
- Europa: 116 n., 246, 250, 251 n., 259, 269, 300, 301 n., 320
- Europa, in Peonia: 300, 331
- eusébeia* (εὐσεβεία): 53 n., 85, 93, 95 s., 100, 102, 106, 122, 125, 133, 135, 138, 143 e n., 146 n., 149 n., 209, 211, 302
- Euticrate, ieromneme di Filippo e di Alessandro a Delfi: 113 n., 132, 292 (9), 320 n.
- Euticrate, ipparco di Olinto, rappresentante dei Delii di fronte all'anfizionia delfica: 132 s., 292
- Eveneto, arconte ateniese: 219
- Eveneto, di Anfipoli, onorato a Delfi: 297 (28)
- Eveneto, di Anfipoli, sacerdote di Asclepio: 297
- evergete (εὐεργέτης): 34 n., 42 n.
- Faillo, di Crotona, atleta e soldato: 235 n., 242, 262 n.
- Faillo, stratego focese: 87 n.
- Faleco, stratego focese: 87
- Farsalo, in Tessaglia: 182 n., 187 n., 272 n.
- Febo, epiteto di Apollo: 173
- Fere, in Tessaglia: 55 n., 83
- Fidia, di Atene, scultore: 186 n., 238 n.
- Fidippide, di Atene, corriere: 234
- Fidone, tiranno di Argo: 19 e n., 36, 162
- Fila, elimiota, moglie di Filippo II: 160 n.
- Fila, figlia di Antipatro, moglie di Cratero e di Demetrio Poliorcete: 301, 304, 317 n.
- 'Filelleno': vd. *Alessandro I*
- Filippi, in Tracia: 94 n., 183 n., 297, 308 s., 315, 322 s., 325, 328 s., 331
- Filippo II, re di Macedonia: 22, 28, 30 n., 35, 37 s., 43, 46, 53 n., 54 n., 57 n., 59 n., 68, 70 s., 78 s., 132, 176, 180, 185 n., 193 s., 202, 206 s., 212, 215, 216 n., 217, 219, 223, 225, 228 n., 231, 246 n., 254 n., 260 n., 263 n., 267, 294 ss., 305, 308, 310 ss., 320 n., 321, 333, 335, 338 ss.; nelle fonti letterarie greche: 50, 92, 136, 183, 213-4 n.; e le città di Macedonia: 69 s., 323 ss., 329; e le lotte dinastiche: 114, 161, 186, 279 n.; e le tradizioni dinastiche: 114 n., 159 ss.; celebra le Olimpie a Dion: 51 ss.; feste e agoni a carattere celebrativo: 52 n., 60, 121 n., 237 n.; partecipazione alle gare di Olimpia: 33, 35, 50 s., 80 ss., 93 ss., 98, 184 s., 232, 234 n., 238, 335; visita a Olimpia (?): 97 n.,

- 183 n., 232 n.; conoscenza della tregua olimpica: 96 ss., 328-9 n.; nella terza guerra sacra: 75, 79, 82 ss., 95 s., 98 n., 99 ss., 116, 118 s., 169, 278 n., 328; nella quarta guerra sacra: 136, 142 ss., 153, 221, 275; e l'anfizionia delfica: 13, 78, 103 ss., 106 ss., 118 ss., 122 ss., 127 ss., 131 ss., 136 ss., 142 ss., 152 ss., 163 s., 168 s., 179 s., 186, 202 n., 221 s., 227, 230 n., 276, 278 n., 279 ss., 284, 286, 291 ss., 307, 319, 326 ss., 335 s.; e l'oracolo delfico: 75 ss., 107, 136 ss., 206, 209 n., 212 n., 214, 216, 291 n., 306, 327, 335; prostasia o agonotesia delle Pitiche: 95, 98 n., 103, 106 s., 118 ss., 136, 280 e n., 306 n.; successi nelle Pitiche (?): 95 n., 98 n.; visita a Delfi: 152 n.; monetazione (celebrativa dei successi a Olimpia e dei rapporti con Delfi): 81 s., 93 ss., 238, 325 n.; dediche, donazioni e politica edilizia a Delfi: 180 ss., 187, 195, 200, 220 n., 242 e n., 261, 329; a Olimpia: 183 ss., 192, 195, 199 s., 231 s., 242 e n., 259 ss., 275, 301, 329, 336; a Istmia: 195, 231 n.; a Nemea: 189 ss., 195, 197, 199 s., 231 n., 257, 275, 329; a Samotracia: 198 ss.; lega con i Greci nel 338: vd. *'lega di Corinto'*; *hegemonía* sui Greci: 186, 219, 221 s.; sua statua a Delfi: 181 s.; sue statue a Olimpia: 232, 254 n.; sua statua nel *Philippéion* di Olimpia: 183, 185; ritratto in un rilievo del *Témenos* di Samotracia (?): 199 n.; 'piramide' nel testamento di Alessandro: 251 n., 257; sua statua di età ellenistica a Delo: 200 n.; divinizzazione: 183 ss., 199, 228 n., 243; rapporti con l'iconografia di Zeus: 186 n.
- Filippo III Arrideo, re di Macedonia: 193 n., 194, 237 n.; dedica a Samotracia: 198 s.
- Filippo V, re di Macedonia: 55 n., 75 n., 201 n., 236-7 n., 241 n., 282 n., 338 n., 339; rapporti con l'anfizionia delfica: 278-9 n., 285 n.; e Nemea: 192 n., 241 n.; dediche a Delo: 200 n.; sua statua a Delo: 202, 227 n.; sua statua a Samotracia: 202, 227 n.
- Filippo, naopo macedone a Delfi: 294 (15)
- Filocoro, di Atene, attidografo ed erudito: 177 n.
- Filocrate, di Atene, uomo politico: 91 n., 96, 99, 100 n., 101, 102 n., 104, 120, 124, 133 n.
- Filodamo, di Scarfea, poeta: 53 n., 129 n., 140 n., 170 ss., 180, 208 n., 263 n.
- Filomelo, stratego focese: 79-80 n., 87 ss., 91 n., 130, 168 n., 306; e l'oracolo delfico: 209; sua statua a Delfi: 181 s.
- Filonide, di Chersoneso, corriere di Alessandro: 233 ss.; sue statue a Olimpia: 234 e n., 246 n., 261 n.
- Filosso, corrispondente di Aristotele: 168 n., 292 s., 295
- Filosso, ieromneme di Alessandro a Delfi: 168 n., 292 s. (10), 295, 306
- Filosso, onorato a Eretria: 292
- Filosso, uno o più ufficiali di Alessandro: 292 s.
- Filota, figlio di Parmenione, ufficiale di Alessandro: 318
- Filota, padre di Parmenione (generale di Filippo e di Alessandro): 293
- Flavio Filostrato, di Lemno (?), retore e sofista: 60, 338
- Flegii, popolazione mitica della Grecia centrale: 116 ss., 178 n.
- Fliunte, in Argolide: nell'anfizionia delfica: 273 n.; nella guerra lamiaca: 273
- Focide, Focesi: 76 n., 85 n., 91 n., 111, 117 n., 119 n., 146 n., 220 n., 276; κοινόν: 89 n., 105; durante le guerre greco-persiane: 39-40 n.; nella seconda guerra sacra: 89, 91; accusati di fronte all'anfizionia: 85 s., 91 s.; ambizioni di controllo sul santuario di Delfi e sua occupazione e saccheggio: 79 s., 85 ss., 106, 111 n., 125 ss., 134, 130, 139 n., 168 n., 178, 180, 196, 225, 284, 302, 303 n., 305 s.; nella terza guerra sacra: 83 ss., 99 ss., 118, 120 s., 122 n., 124, 133 n., 140, 164 n., 168 n., 169 e n., 181 s., 209, 213, 218 n.; estromissione dall'anfizionia e altre sanzioni: 103 ss., 106 ss., 115 ss., 119 ss., 127 ss., 148 n., 152 n., 153 ss., 163, 167, 173, 180 ss., 223 s., 272 s., 276, 278; nella guerra lamiaca: 265, 271 ss.; riammissione nell'anfizionia: 109, 110 n., 276 ss.; monetazione: 87 n., 88 n., 95 s.
- Frigia, Frigi: 173 n., 236 n.
- Frine, di Tespie, etera: 181
- Frinione, padre di [---]os[.]e[.]o[---] (tesoriere di Filippo a Delfi): 294
- Frinone, di Ramnunte, aggredito durante la tregua olimpica: 96 s., 328-9 n.
- Gallia, Galli, Galati: 109, 182, 246, 247 n., 276, 278 s., 281 n., 284 n., 285 s., 298
- Gandaridi, in India: 207 n.
- Gaugamela, in Assiria: 207, 210 n., 228 n., 235 n., 242, 252, 253 n., 258, 260, 262, 301
- Gaza, in Palestina: 84 n., 228 n., 233 n., 261 n.
- Gea, divinità: 75
- Gela, Geloi, in Sicilia: 211
- Gelone, tiranno di Gela e di Siracusa: 43
- Genzio, re degli Illiri: 55 n.
- 'Giardini di Mida', in Macedonia: 21
- Giasone, di Nisa, storico: 259 n.
- Giasone, tiranno di Fere: 90, 99 n., 113 n., 115 n., 119, 194
- Gigea, sorella di Alessandro I di Macedonia: 34 n.
- Gilida, arconte a Delfi: 168 n.
- C. Giulio Cesare, generale e dittatore romano: 250 n.

- M. Giuniano Giustino, epitomatore di Pompeo Trogo: 210 n.
- Gorgia, di Leontini, retore e sofista: sue statue a Delfi e a Olimpia: 43 n., 184 n.
- Gorgo, di Iaso, *hoplophylax* di Alessandro: 246
- Gorgo, ufficiale di Alessandro, autore di dediche ad Epidauro: 246
- Gortina, in Arcadia: santuario di Asclepio: 247 n., 262 n.
- Gortinia, in Macedonia: 24 n.
- Grabo, re degli Illiri: 79 n.
- Grandi Dèi (*Megáloi Theoí*): vd. *Samotracia*
- Granico, fiume in Troade: 53 n., 55 n., 212, 228 n., 252, 257 s., 260, 261 n., 262 n.
- guerre sacre: prima guerra sacra: 100 n., 115 n., 116 ss., 124 n., 143, 145, 152 n., 164 n., 165 ss., 291 n., 305 s.; seconda guerra sacra: 89; terza guerra sacra (e offerte monumentali relative): 75, 79, 82 ss., 95 s., 98 n., 99 ss., 106 n., 116, 118, 122 ss., 130 s., 136 n., 140 s., 148 n., 155, 164, 166 ss., 180 ss., 202, 227, 276, 278, 284 n., 306, 328; quarta guerra sacra: 83 n., 100 s., 120, 129 n., 136, 138, 142 ss., 153, 157, 174 n., 176, 179 n., 213 n., 221 s., 224 s., 275, 294; vd. anche *Delfi*, *anfizionia*, *Filippo II*, e sotto le voci dedicate ai singoli stati o personaggi coinvolti
- Haliakmon, fiume in Macedonia: 20, 23, 62, 63 n., 162 n., 332 n.
- hegemón / hegemonía tōn Hellénōn* (ἡγεμών / ἡγεμονία τῶν Ἑλλήνων): 138 n., 186, 219 ss.
- Hekabólos* (Ἑκαβόλος), epiteto di Apollo: 172, 173 n.
- Hekatombaiōn* (Ἑκατομβαιῶν), mese del calendario attico: 81 n., 264
- Hekatómboia*, feste ad Argo: 35 s.
- Hellenikón* (Ἑλληνικόν): 11 n., 110, 334 ss.
- Hellenodikai* (Ἑλληνοδίκαι), giudici di gara: a Olimpia: 31 n., 32 n., 33 ss., 40, 44 ss., 49 ss., 51 n., 56, 64, 81 n., 159-160 n., 214, 232 n., 328, 339; ad Argo: 35 s.
- hemerodrómos* (ἡμεροδρόμος), corriere: 234, 261 n.
- Heraíia*, feste ad Argo: 35 s., 197 n., 310, 322 n.
- Herákleia*, feste a Tiro: 237-8 n.
- Hermaía*, feste a Berea: 236-7 n.
- hierà chóra*: vd. *Delfi*
- hieromenía* (ἱερομηνία): vd. *tregue sacre*
- hierosylía, hyperósulos* (ἱεροσυλία, ἱερόσυλος): 84 e n., 105, 106 n., 108, 127
- Himeros, divinità: culto nell'area dell'Olimpo: 54 n.
- hypomnēmata* (ὑπομνήματα) (di Alessandro): 13, 53 n., 249 ss.
- Ialiso, a Rodi: 70 n.
- Iapige, figlio di Dedalo, eponimo degli Iapigi: 26 n.
- Iapigia, Iapigi: 23 ss.
- Iarace, di Anfipoli, in missione diplomatica ad Atene: 314
- Iarace, di Anfipoli, teorodoco di Epidauro: 314 (96\*)
- Iberia, Iberi: 246, 247 n.
- Icne, in Bottiea: 331
- Idaspe, fiume in India: 236 n., 299
- Idomene, in Peonia: 331, 332 n.
- ieromnemoni: vd. *Delfi*
- Ieronda, arconte a Delfi: 300
- Ierone I, tiranno di Gela e di Siracusa: 43
- Ierone, arconte a Delfi: 276 ss.
- Ieronimo, di Cardia, storico: 240 n., 241 n., 250, 275 n.
- Ifasi, fiume in India: 236 n.
- Illo, in Troade: tempio e culto di Atena, relazioni con Alessandro, *koinón*: 140 ss., 211 s., 236 n., 249 ss., 252 n., 254, 260, 262; vd. anche *Troia*
- Illiria, Illiri: 80, 220, 247 n., 300 n., 338
- Illo, figlio di Eracle: 22, 61 n.
- Imera, in Sicilia: 41 n.
- India: 210, 218 n.
- Indo, fiume in India: 210, 236 n.
- Iolao, figlio di Cherseblepte (re di Tracia): 77 ss.
- Ionia, Ioni: 88 n., 217 n.; nell'anfizionia delfica: 115 n., 144 n., 277; nella guerra lamiaca: 273
- Ionio, mare: 38
- Iperide, di Atene, oratore e uomo politico: 339; *syndikos* degli Ateniesi di fronte all'anfizionia delfica: 132 ss., 214 n.; polemica con Olimpiade sulla presenza ateniese a Dodona: 214 n.; pilagoro a Delfi (?): 132 n.; difensore di Callippo, multato a Olimpia: 214 s.; nella guerra lamiaca: 265, 266 n., 272, 274
- Ippolao, figlio di Promene, di Tebe, onorato a Delfi: 268 ss.
- Ircania: 236 n.
- Isillo, di Epidauro, autore di un peana per Asclepio e Apollo: 141 n., 172 n., 246 n.
- Ismenio: vd. *Apollo*
- Isocrate, di Atene, oratore: 116, 160 s., 167 e n., 339 s.
- Isocrate, di Pella: onori e monumento a Delfi: 299 (40), 302 (50), 304
- Isso, in Cilicia: 193 n., 228 n., 235 n.
- Istanbul: vd. *Costantinopoli*
- Istiea, in Eubea: nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Istmia, Istmo (di Corinto): 193-4 n., 194 s., 220, 231 n., 281 n., 290; stadio: 190 n., 195, 257 n.; feste e gare Istmie (anche come occasione di annuncio di notizie e riunione di folle): 193 e n., 233 n., 239 n., 242 ss., 253 n., 304, 306, 310, 336; dedica dei Greci dopo la vittoria sui Persiani: 308 n.; ambasceria ad Alessandro: 249
- Istmie, feste al santuario dell'Istmo, presso Corinto:

- 193 e n., 233 n., 239 n., 242 ss., 253 n., 304, 306, 310, 336
- Italia, Italioti: 24 e n., 137, 210 n., 246, 247 n., 310, 315, 321 n.; aristocrazie italiote e competizioni panelleniche: 51 n., 328 n.
- káranos*: vd. *Carano*
- Kavala: 315
- koinè eiréne* (κοινή εἰρήνη): 99 ss., 106, 108 n., 122 ss., 133, 135, 152, 221, 335
- koinón* (κοινόν): 75 n., 89 n., 97 n., 105, 151 n., 240 n., 277 n., 278, 278-9 n., 284 s., 289 n., 296, 313 s., 321; κοινὸν τῶν Μακεδόνων: 55 n., 113, 226, 227 n., 295, 319, 326 n.
- Koinos, figlio di Carano, nella genealogia dei re di Macedonia: 159 n., 163 n.
- Kyrnos (località ignota): 255 n.
- Kyrrestís*: vd. *Atena*
- Kyrrhos, in Bottiea: 255 n.; santuario di Atena *Alcidemon* o *Kyrrestís*, progetti edilizi di Alessandro: 249 s., 252 n., 255, 255-6 n.
- Kytinion, nella Tripoli dorica: 151
- Lacedemonii: vd. *Sparta*, *Spartani*
- Laconia: 97 n.
- Lago, padre di Tolemeo (generale di Alessandro e re d'Egitto): 317 n., 318
- Lamaco, oratore e sostenitore della Macedonia: 241
- Lamia, in Tessaglia: 272, 274; nell'anfizionia delfica: 273 n.; guerra lamiaca: 194 n., 196 n., 223, 229 s., 240 n., 242 n., 261 n., 263 ss., 282 s., 285, 301, 318
- Lampo, di Filippi, olimpionico: vittoria e monumento onorario a Olimpia: 307 n., 308 (74), 309 (79), 328 n., 329
- Lampsaco, Lampsaceni, sull'Ellesponto: 261 n.
- Lapiri, di Cleone (?), onorato ad Atene: 191 n., 192 n., 263 ss.
- Lapiri, onorato ad Atene, forse discendente del precedente: 264 n.
- Larisa Cremaste, nell'Acaia Ftiotide: nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Larisa, in Tessaglia: 272 n.
- Latona, divinità: 171 n.; santuario a Xanto: 260-1 n.
- lega delio-attica: 132 n., 262 n.
- 'lega di Corinto', *symmachía* greco-macedone fondata nel 338 a.C.: 113 s., 123, 125 s., 135, 151 n., 152, 153 n., 155, 183, 188 n., 193 ss., 219 ss., 234 n., 239, 241, 247 n., 273 e n., 275, 281, 335 s.; rifondazione da parte di Antigono Monofalmo e Demetrio Poliorcete: 135-136 n., 138 n., 188 n., 193 s., 222, 222-3 n., 281, 285 n.; incontri dei delegati della lega nelle feste e nei santuari panellenici: 193 ss., 222-3 n., 241, 243, 249, 273 e n., 281 n., 335 s.
- Lemno: santuario dei Cabiri, sviluppo monumentale in età ellenistica: 201
- Leocare, scultore: 183, 187 n., 199 n., 232, 300 s., 309
- Leone, di Bisanzio, storico: 170 n., 294
- Leone, padre del precedente: 294
- Leone, naopo macedone a Delfi: 294 (16)
- Leonnato, generale di Alessandro: 236 n.
- Leontiade, figlio di Promene, di Tebe, onorato a Delfi: 268 ss.
- Leontiade, padre di Promene, di Tebe (onorato a Delfi): 268
- Leostene, di Atene, generale: 265, 268, 271 s., 273 n., 274
- Lete, in Migdonia: 311, 331, 332 n.
- Leucade, Leucadii: 42 n., 272 n.
- Leucone, di Stolo, teorodoco di Epidaurò: 315 (101\*)
- Leuttra, in Beozia: 85 n., 213 n.
- Libanio, di Antiochia sull'Oronte, retore e trattatista: 110, 121 e n., 293, 320 n.
- Libetra, in Pieria: 30 n., 323, 331
- Libia: 246
- Libifenici: 247 n.
- Licia, Licii: 207
- Licino, arconte a Delfi: 272 n.
- Licisco, uomo politico acarnano: 12 n., 87 n., 337
- Lidia: 172 n.
- Ligdami, di Tragilo, autore di un'offerta a Delfi: 305 (61\*)
- Lincestide, Lincesti: 30 n., 68, 294
- Lindo, a Rodi: 70 n.; tempio di Atena, relazioni con Alessandro, 'Cronaca di Lindo': 210 n., 262 n.
- Lippeò, re di Peonia: 79 n.
- Lisandro, generale spartano: dedica e statue a Delfi: 228 n., 303, 326; statua a Olimpia: 184 n.; culto in vita: 217 n.
- Lisandro, padre di Menandro, di Lete (teorodoco di Nemea): 311
- Lisimaco, generale di Alessandro, re di Tracia e di Macedonia: 193 n., 253 n., 256 n., 257 n., 309
- Lisippo, di Sicione, scultore: 53 n., 55 n., 182 n., 260 n., 261 n., 300, 309
- Lisone, arconte a Delfi: 300
- Tito Livio, storico romano: 250 n.
- Locri Epizefirii, Locresi: 241 n.
- Locride, Locresi: 151, 170, 172 n., 278; Locresi Ozoli: 277 n.; nella terza guerra sacra: 102, 141; nella quarta guerra sacra: 151, 294, e vd. *Anfissa*; nella guerra lamiaca: 265 n., 271 s.; rapporti con l'anfizionia delfica: 103, 111, 143, 152 n., 277 n.; tributo al santuario di Atena a Ilio e rapporti con l'oracolo delfico: 140 ss., 212 n., 214 n., 252 n.
- Lydias, fiume in Macedonia: 23

- Lýkaia*, feste in Arcadia: 60 e n., 236 n.
- Macata, di Europo, onorato a Delfi: 300 (44)
- Macedone, figlio di Zeus, eponimo dei Macedoni: 59 n.
- Macedonia, Macedoni: rapporti con la Grecia meridionale e rappresentazione nelle fonti greche: 11 ss., 19 ss., 31 ss., 41, 49 ss., 55 ss., 60 n., 65 s., 68 ss., 75, 96 ss., 101, 108 ss., 116, 126 n., 130, 136 ss., 160 s., 213-4 n., 214 n., 232 n., 236 n., 274 s., 278-9 n., 320, 325 s., 328 n., 333 ss.; valore della designazione *Makedónes*: 325 s., 328; κοινὸν τῶν Μακεδόνων: 55 n., 113, 226, 227 n., 295, 319, 326 n.; origini della dinastia: 19 ss., 31 s., 35 e n., 41 s., 60 ss., 159 ss., 185, 192 s., 195, 254, 334 s., 339; sottomissione alla Persia e guerre persiane: 20, 31 e n., 33 ss., 37 ss., 212, 333 s., 336 s., 339; nella guerra del Peloponneso: 51; istituzioni e usi di corte: 21; aristocrazia degli Eteri (ἑταῖροι): 21, 82 n., 262 n.; calendario: 52, 59; ruolo dei Μακεδόνες nello stato: 31 n., 55 n., 67 ss., 112 ss., 138, 305 n., 319 ss.; assemblea e assemblea dell'esercito: 227 n., 249 s., 319; ambasceria ad Alessandro: 247 n.; sviluppo urbano e ruolo delle città: 31, 54 s., 63 e n., 67 ss., 192, 201 s., 226 s., 267, 319 ss., 333 ss.; sede di feste Olimpie o di altri agoni: 33, 50 ss., 61, 81 n., 82 n., 94 n., 179, 201 s., 235, 237, 328, 335, 337 s.; rappresentazioni teatrali: 61 ss.; città macedoni e Μακεδόνες nei santuari della Grecia, presenze pubbliche e private: 201 s., 289 ss., 319 ss., 333 ss.; partecipazione alle gare panelleniche, conoscenza delle regole, interesse per le competizioni: 51 n., 58 n., 71, 96 ss., 101, 180, 232 ss., 298 s., 301, 304, 306, 307 n., 308 ss., 328 s., 337; attività di architetti, artisti, intellettuali: 165 ss., 187, 292 s., 295 s., 305 s., 308 s.; teorodoci: 31, 67 ss., 192, 202, 267, 296 n., 297, 305, 310 ss., 321 ss., 327, 331, 338 s.; dediche e consacrazioni di monumenti: 180, 186, 201 s., 226, 227 n., 295 s., 298 ss., 307 s., 317 s., 324, 326, 329; onorati o destinatari di monumenti: 246 n., 262, 270 n., 282 n., 282-3 n., 290 n., 292, 295 ss., 307 s., 313, 315, 322, 324, 326 ss.; nell'anfizionia delfica: 108 ss., 130, 136 n., 138, 153, 179, 226 s., 229 s., 267 ss., 275 ss., 289 ss., 319 ss., 327; ieromnemoni: 110 ss., 226 s., 291 ss., 319 s., 326; pilagori: 293; naopi: 110 ss., 226 s., 293 s., 319, 321, 323, 327 n., 328; tesoreri: 111 ss., 293 n., 294, 320; agonoteti delle Pitiche: 119 n., 306 n.; altri incarichi a carattere pubblico nei grandi santuari: 294 s., 307; contributi alla ricostruzione del tempio di Apollo a Delfi nel IV sec., donazioni, versamenti: 29 ss., 111 ss., 130, 176, 180, 220 n., 224, 226 s., 253, 257, 295, 304 s., 314, 319, 324, 326 s.; rapporti con l'oracolo delfico: 30 n., 75 ss., 139, 303 n., 304 n., 306, 327; impulso al culto di Dioniso a Delfi (?): 175; violazione della tregua olimpica: 96 ss., 328-9 n.; offerte private a Delo: 255 n., 301, 307, 317 s., 332 n.; donazioni a un santuario (?) di Argo: 300, 310 n., 311, 322 s., 331; negli *iámata* di Epidauro: 316
- Magna Grecia: 328 n.
- Magnesia al Meandro, in Caria: 27 n.
- Magnete, figlio di Zeus, eponimo dei Magneti: 59 n.
- Magneti, popolazione della Tessaglia: 27 n.; nell'anfizionia delfica: 111 n., 277 n.
- Maimalo, arconte a Delfi: 276 n., 283 n.
- Maimalo, buleuta a Delfi: 78 n.
- Maliaco, golfo: 172 n.
- Malii: nell'anfizionia delfica: 111 n., 273 n., 277 n.; nella guerra lamiaca: 272
- Malli, popolazione dell'India: 233-4 n., 317
- Malusio, di Gargara, onorato a Ilio: 256 n.
- Mantineia, in Arcadia: 85 n.
- Maratona, in Attica: 143 n.
- Mardi, popolazione dell'Ircania: 236 n.
- Mardonio, generale persiano: 20, 34 n., 336, 339 n.
- Marsia, di Filippi, storico: 63 n., 159
- Marsia, di Pella, storico: 63 n., 159
- Massageti, in Sogdiana: 262, 300
- mastroí*, magistrati elei: 40 e n.
- Medi: vd. *Persiani*
- medismós* (μηδισμός), *medizein* (μηδίζειν): 33, 36 ss., 45 s., 107 n., 109, 212, 261
- Medista, figlio di Cherseblepte (re di Tracia): 77 ss.
- Megacle, arconte a Delfi: 276, 282 n.
- Megáloi Theói* (Grandi Dèi): vd. *Samotracia*
- Megalopoli, in Arcadia: rapporti con l'anfizionia delfica: 107 s., 120, 139 n., 148 n., 284 n.; *stoá Philippeios*: 188-9 n.
- Melitea, nell'Acaia Ftiotide: nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Melqart, divinità: culto a Tiro: 210 s.
- Men, divinità: 173 n.
- Menalce, di Elide, olimpionico: 234 n.
- Menandro, di Lete, teorodoco di Nemea: 311 (83)
- Mende, Mendei, in Calcidica: 296, 315, 331; dedica a Delfi: 303 (54\*), 308, 326; dedica a Olimpia: 303, 308 (73\* [?]), 326 s.
- Mende, Mendei, nell'entroterra tracio: 308 s.
- Menedemo, di Atene, ambasciatore a Delfi e a Roma: 278-9 n.
- Menelao, dell'Eordea, teorodoco di Epidauro: 70 n., 315 s. (107)
- Menfi, in Egitto: 215, 215-6 n., 236 n.

- Mennea, di Strato, teodoco di Nemea: 267
- Messene, Messenii: dedica a Olimpia: 308 s.; rapporti con l'anfizionia delfica: 107 s., 120, 148 n., 284 n.; nella guerra lamiaca: 272 n.
- Metone, in Macedonia: 27 s., 68, 69 n., 216 n., 312, 325, 331
- Metone, in Magnesia: 291 n.
- Mida, re di Frigia: 21
- Mieza, in Bottiea: 323, 331, 332 n.
- Migdonia: 61 n., 297, 311, 313, 325, 332 n.
- Mileto: 233, 305; tempio e oracolo di Apollo a Didima e loro rapporti con Alessandro: 88 n., 212 n., 215 ss., 243, 258 s.; culto di Alessandro (?): 215 n.
- Minii, popolazione mitica della Grecia centrale: 171 n.
- Minosse, re di Creta: 23 ss.
- Misteri, a Eleusi: 97 n., 136, 276 n.
- Mitilene, sull'isola di Lesbo: 69 n., 240 n., 304
- Mnasimaco, arconte a Delfi: 137 n.
- Molossia, Molossi: 98 n., 255 n.; nella guerra lamiaca: 272 n.
- Morrilo, in Crestonia: 331, 332 n.
- Mousagètes*: vd. *Dioniso*
- mousaistai* (μουσαῖσται), a Dion: 53 n.
- Mouseia*, feste a Tespie: 57 s. e n.
- Mouseion*, in Macedonia: 53 n.
- L. Mummio, console romano del 146 a.C., poi incaricato come proconsole della riorganizzazione della Grecia: 196 n.
- Munichia, in Attica: 139 n.
- Muse: 172, 179; sul frontone orientale del tempio di Apollo a Delfi: 174; culto in Pieria e feste Olimpiche a Dion: 30, 52 ss., 179; culto a Ege (?): 53 n.; culto in Beozia: 54 n., 57 s. e n.; origine tracia del culto: 57-58 n.; Muse *Thoirides* in Macedonia: 56 n.
- mýstai* (μύσται): 290 n.
- Náia*, feste a Dodona: 52 n.
- Náios*: vd. *Zeus*
- naopi (ναοποιοί): vd. *Delfi e Delo*
- Naupatto, Naupattii, in Locride occidentale: dedica a Olimpia: 308 s.
- Neapoli, Neapoliti, in Italia: in iscrizioni da Delo: 315 n.
- Neapoli, Neapoliti, in Tracia: 315, 331; in una lista delfica di incerta interpretazione: 315 n.
- Nearco, cretese, ammiraglio di Alessandro e storico: 236 n., 299; onorato a Delfi: 290 n., 298 (37)
- Nemea: 14, 290; ristrutturazione del santuario nella seconda metà del IV sec.: 189 ss., 194 ss., 199 s., 231 n., 249, 257, 264 n.; tempio di Zeus: 189 ss.; stadio: 190 s., 195 n., 197 n.; feste Nemee e conflitti per il loro controllo: 60, 189 ss., 194 n., 196 ss., 241 n., 263 ss., 310 s., 322 n.; tregua: 264-5 n.; occasione di divulgazione di notizie e di convocazione di folle: 241 n., 263 ss., 275, 336; collocazione nel calendario: 264 ss.; teodoci e documenti relativi: 69 s., 71 n., 113 n., 190, 191 n., 192, 196 ss., 202, 264 n., 267, 310 s., 321 ss., 331; ambasceria ad Alessandro (?): 249; e la guerra lamiaca: 263 ss., 275
- Nemea, feste a Nemea: 60, 189 ss., 194 n., 196 ss., 241 n., 263 ss., 275, 310 s., 322 n., 336
- Neos Skopos, villaggio moderno della Macedonia orientale, nel *demos* di Serres: 314 n.
- Neottolemo, figlio di Alceta I e padre di Olimpiade, re dei Molossi: 98 n.
- Nerone, imperatore: 187 n.
- Nesioti, associazione delle isole dell'Egeo in età ellenistica: 192 n.
- Nesto, fiume in Tracia: 332 n.
- Nicanore, adottato da Aristotele: 307
- Nicanore, autore di dediche a Delo: 307, 317 (113 [?])
- Nicanore, di Stagira, inviato di Alessandro a Olimpia: 194, 231 n., 239 n., 240, 242, 292, 307 (69), 317, 319 s.
- Nicanore, ieromneme di Filippo e di Alessandro a Delfi: 292 (8), 307
- Nicanore, navarco di Alessandro: 307
- Nicanore, padre di Balacro (o Balagro, *somatophylax* di Alessandro): 317 n.
- Nicanore, padre di Menelao, dell'Eordea (teodoco di Epidauro): 70 n., 315
- Nicanore, ufficiale di Cassandro: 307
- Nicarchida, padre di Nicodemo, di Messene (onorato a Delfi): 282 n.
- Nicea, in Locride orientale: 151, 155, 294
- Nicia, di Atene, generale e uomo politico: 90 s., 125
- Nicocreonte, re di Salamina, teodoco di Nemea: 267 n., 310
- Nicodemo, di Messene, onorato a Delfi: 282 n.
- Nicolao, padre di Persa, di Anfipoli (teodoco di Nemea): 310
- Nicomaco, padre di Aristotele, di Stagira: 295, 303, 305, 307
- Nicopoli, Nicopoliti, in Epiro: 109
- Nicostrato, di Larisa, onorato a Delfi: 277-8 n., 278-9 n.
- Nike, divinità: 98 n., 308 s.; sulle monete di Alessandro Magno: 208 n.
- Nikephória*, feste a Pergamo: 58 n.
- Nikiti, villaggio moderno in Calcidica: 160 n.
- Ninfodoro, di Dicea, teodoco di Epidauro: 312 (89\*)
- obolós* (ὀβολός), versato per la ricostruzione del tempio di Apollo a Delfi: 128 n.
- Oion, in Macedonia (?): 331, 332 n.



- Oisyme, in Tracia: 331, 332 n.
- Olimpia: 14, 45, 179 n., 192 n., 234 n., 290, 334, 339; feste Olimpie e agoni: 31 ss., 40 e n., 49 ss., 55 ss., 60 n., 64, 80 ss., 90, 93 ss., 98, 159-60 n., 191 n., 194, 214, 232 n., 234 n., 235 n., 238 ss., 245, 275, 307 ss., 319, 334 ss., 339 s.; tregua olimpica e sue violazioni: 12, 34 n., 40, 96 ss., 328-9 n.; contese per la prostasia: 90; giudici e programmi delle gare: 31 n., 32 n., 33, 34 n., 35 e n., 40, 44 ss., 49 ss., 51 n., 56, 64, 81 n., 159-160 n., 214, 232 n., 328, 339; amministrazione elea o 'anfizionica' del santuario: 40 n.; liste di olimpionici: 32, 165 n., 295, 307, 308 n.; 'modello' per le Olimpie macedoni di Dion: 55 ss.; *thesauroi*, dediche e offerte, monumenti onorari, esposizione di decreti onorari: 12, 36 ss., 184 ss., 232, 234, 246 n., 254 s., 261 n., 303, 307 ss., 326, 327 n., 329, 334; *hierà hodós*: 308 n., 329 n.; Altis e sua delimitazione: 183 s., 185 n., 187 ss., 215 n., 231, 232 n., 234 n., 261 n., 307 s.; tempio di Zeus: 188 s., 308 s.; tempio di Era: 183, 186 n., 189 n.; *Pelópiön*: 185; *bouleutérion*: 307; *prytaneïon*: 183; *Philippeïon*: 180 n., 183 ss., 195, 199, 201, 228 n., 231 s., 243, 249 n., 254 n., 257, 301, 329, 336; *stoá* di Eco: 188 s., 198 s., 231 s., 257; stadio: 187 ss., 190 n., 231; statue di Zeus: 40 n., 186 n., 215 n., 238 n., 307 s.; deposito di *chrémata*: 86 n., 88 ss.; luogo di annuncio di notizie di interesse panellenico e di convocazione di folle: 194, 231 n., 239 ss., 245, 249 n., 253 n., 292, 307, 317, 336; luogo di dibattiti politici: 240 s.; relazioni esterne: 36, 40 ss.; ambasceria ad Alessandro: 249, 270 n.; rapporti con le *élites* aristocratiche: 51 e n., 82, 98, 232 n.; durante le guerre greco-persiane e nel periodo successivo: 40 ss., 242 n., 260 ss., 303, 307 s., 326, 337; monetazione: 94
- Olimpiade, figlia di Neottolema, moglie di Filippo II e madre di Alessandro: 82, 98, 138 s., 199 n., 253, 254 n., 310 s.; onorata o autrice di offerte a Delfi: 227 ss., 257, 261 n., 267 ss., 290 n.; sua statua nel *Philippeïon* di Olimpia: 183, 185 n., 186 n., 228 n.; in contrasto con gli Ateniesi a proposito di Dodona: 214 n., 215, 228 n., 255 n., 290 n.; divinizzazione (?): 228, 269
- Olimpie, feste a Berea: 53 n., 58 n.
- Olimpie, feste a Crotone (?): 58 n.
- Olimpie, feste a Dion: 33, 50 ss., 61, 81 n., 82 n., 94 n., 179, 201 s., 235, 237, 328, 335, 337
- Olimpie, feste a Ege: 52-53 n., 58 n., 235, 237 n.
- Olimpie, feste a Olimpia: 31 ss., 40 e n., 44 ss., 49 ss., 55 ss., 60 n., 64, 80 ss., 90, 93 ss., 98, 159-160 n., 191 n., 194, 214, 232 n., 234 n., 235 n., 238 ss., 245, 275, 307 ss., 319, 328, 334 ss., 339 s.
- Olimpie, feste a Olinto (?): 53 n., 58, 328 n.
- Olimpie, feste a Sibari (?): 58 n.
- Olimpie, feste ad Atene: 58
- Olimpie, feste presso il monte Olimpo (?): 53 n., 82 n.
- Olimpio: vd. *Zeus*
- Olimpo, monte: 13, 29 s., 43, 52 n., 53, 54 n., 55 s., 58 ss., 71, 75, 97, 102, 142 s., 151, 178 s., 195, 201, 219, 235, 289, 329, 333, 335, 340; sede di feste Olimpie (? vd. *Dion*): 53 n., 82 n.
- Olinto, in Calcidica: 23, 26 e n., 52 n., 68, 75 s., 96 n., 121 n., 132, 237 n., 241, 296, 305 s., 309, 312 ss., 326 n., 331; sede di feste Olimpie (?) o di altre competizioni: 53 n., 58, 60, 328 n., 338; monetazione: 58 n., 95 n., 328; culto di Zeus Olimpio: 58 n.; santuario di Artemide: 75
- Omero, poeta epico: 233 n.
- Onesandro, di Argilo, teodoco di Epidaurò: 314 (95\*)
- Onesicrito, di Astipalea, storico: 236 n.
- Onomarco, stratego focese: 83 s., 87 n., 93, 305; sua statua a Delfi: 181 s.
- opheilema* (ὀφείλημα), versamento della città di Delfi per la ricostruzione del tempio di Apollo: 128 e n., 131, 225
- Opis, città sul Tigri: 57 n., 126 n., 160 n., 205 n., 218 n., 328, 339
- oracoli, responsi oracolari: a Delfi: 13, 19 ss., 23 ss., 29 ss., 37 n., 39 s., 41 e n., 42 n., 45 s., 60 ss., 75 ss., 107, 114, 118 n., 125 n., 132, 133 n., 136 ss., 159 ss., 165, 172, 173 n., 175, 177 s., 187, 205 ss., 220 s., 223 n., 231, 233 n., 243, 255 n., 270, 280 n., 291 n., 303 n., 304 n., 306, 325, 327, 335 s.; a Dodona: 62, 65, 138 s., 214, 255 n.; a Eritre: 215 n., 216 n.; a Mileto (Didima): 212 n., 215 ss., 243, 258 s.; a Siwah: 139, 207 s., 210, 212, 215 ss., 218 n., 223 n., 228, 243, 248 n., 254 s.; a Tebe: 213 n.; a Xanto: 260-1 n.; vd. anche *promanteia*; le voci relative alle singole sedi oracolari; le voci relative alle città e ai sovrani che ebbero con esse particolari rapporti
- Orestide, Oresti, in Macedonia: 162 n.
- Orfeo, personaggio del mito: 30 n., 306 n.
- Ornichida, arconte a Delfi: 129, 224, 225 n.
- Oropo, al confine tra Attica e Beozia: 309; *Amphiaráion*: 290; *stoá* 187 n., 188 n.
- Ottaviano: vd. *Augusto*
- Pagase, in Tessaglia: 322 n.
- Paián* (Παιάν), epiteto di Apollo e occasionalmente di Dioniso: 171 s., 174, 179
- Paleo, arconte a Delfi: 146 n., 153 s., 292, 294
- Paleokastro-Aravissos, villaggio moderno della Macedonia: 255 n.

- Pallanzio, in Arcadia: 67, 191 n.
- Pallene, una delle penisole della Calcidica: 296, 302, 312, 315
- Panatenee, feste ad Atene: 59, 262 n.
- panégyris* (πανήγυρις): 11, 51 ss., 61, 81 n., 82 n., 97, 119 s., 132, 176, 179, 189, 191, 193 n., 194, 196 s., 200 s., 235, 237, 241 ss., 256 n., 263 ss., 273, 275, 290, 306, 319 n., 328, 335 ss., 339
- Pangeo, massiccio montuoso in Tracia: 29, 39, 94 n.
- Parmenione, generale di Filippo e di Alessandro: 80, 291, 300; pilagoro a Delfi (?): 293 (13), 319 n., 320 n.
- Parnaso, massiccio montuoso tra Focide e Doride: 171
- Partiene: 236 n.
- Pasicrate, di Kourion, teorodoco di Nemea: 267 n.
- Patroclo, eroe dell'*epos*: 233 n.
- Pausania, autore della *Periegesi*: 109 s., 135, 181, 184, 187 n., 213-4 n., 234 n., 300, 302 n., 303, 307 ss., 340
- Pausania, di Calindia, teorodoco di Epidauro: 313 (91\*)
- Pausania, figlio di Cleombroto, di Sparta, 'reggente': 97 n., 131, 132 n.
- Pausania, di Sparta, nipote del precedente: 132 n.
- Pausania, macedone, uccisore di Filippo II: 139-40 n.
- Pausania, pretendente al trono macedone nel 368/7: 313
- Pausania, tessalo, coinvolto in un conflitto per la *hierà chóra* a Delfi: 145 n., 224, 224-5 n.
- pelanós* (πελανός), offerta o versamento in un santuario: 29 ss., 67, 326
- Pelinna, in Tessaglia: 272
- Pella, Pellei: 23 n., 24 n., 61 n., 66, 68, 69 n., 80, 94 n., 97, 99 ss., 110, 116, 124, 139, 161 n., 164, 169, 187, 198 s., 201, 232, 234 n., 238, 255 n., 286, 289, 304, 311, 320 ss., 335; trasferimento della capitale o residenza abituale dei re macedoni: 54 e n., 63, 160; teatro: 57 n., 61 n.; attività nei grandi santuari greci: 246 n., 298 s., 301, 304 (59), 324, 326, 328 s., 331
- Pelope, figlio di Tantalo, eroe del mito: 309
- Peloponneso, Peloponnesiaci: 21 n., 22, 31, 35 n., 39, 41 n., 42 n., 51, 56, 67, 80, 81 n., 88 ss., 94 n., 96 n., 107 n., 111 n., 117 n., 132, 136 n., 138 n., 141 n., 149, 185, 187, 190, 195, 197 n., 232 n., 246 n., 247 n., 265 s., 272 s., 277, 303, 326
- Pelte, in Frigia: 236 n.
- Peonia: 220, 300, 311, 323, 325, 332 n.
- Peonio, di Mende, scultore: attivo a Olimpia: 308 s. (75\* [?])
- Perdicca (I), fondatore della stirpe reale di Macedonia: 20 ss., 62 ss., 159, 161 ss.
- Perdicca II, re di Macedonia: 20 n., 38, 49 n., 71, 161, 313; rapporti con Olimpia e Delfi: 33, 49 ss., 232 n.; rapporti con Atene: 39, 68, 114 n.
- Perdicca III, re di Macedonia: 186 n., 294; teorodoco di Epidauro: 31 n., 67 ss., 96, 113, 202, 246, 310, 312 s., 315, 321, 323
- Perdicca, generale di Alessandro: 236 n., 249 s., 251 n., 299
- Pergamo: feste *Nikephória*: 58 n.
- Pericle, di Atene, uomo politico: 88 s., 136 n., 166 n., 252 s.
- Perinto, sulla costa della Propontide: 69 n.
- períodos* (περίοδος), 'circuito' delle quattro grandi feste panelleniche: 11, 194, 249 n., 257, 260, 263, 290, 339
- Perisade I, sovrano bosporano: 229 n.
- Perrebia, Perrebi: 30; nell'anfizionia delfica: 106 n., 111, 178 n., 277 n.
- Persa, di Anfipoli, teorodoco di Nemea: 310 s. (82)
- Perseo, re di Macedonia: 55 n., 75 n., 222-3 n., 282 n.; onorato a Dion con una statua: 53 n.; rappresentato nell'anfizionia delfica: 113 n., 230 n., 277, 278-9 n., 319 n., 320 n.; fuga a Samotraccia: 199, 201
- Persepoli: 219 n., 236 n., 253 n.
- Persia, Persiani, *Persis*: 90, 95, 168 n., 220 n., 303, 317; guerre contro i Greci: 20, 22, 30, 31 n., 33 ss., 37 ss., 45, 77, 92, 136, 143 n., 156 n., 176, 180, 182, 194, 242, 285, 302, 307, 326, 333 s., 336, 339; spedizione macedone contro la Persia: 138 n., 139 n., 174 n., 207, 216 n., 219 n., 228, 252 s., 253 n., 256 s., 259 s., 262, 263 n.
- Peucesta, di Mieza, ufficiale di Alessandro e satrapo della Persia: 317, 332 n.
- Peucesta, macedone, autore di dediche a Delo: 317 (114), 332 n.
- Peucesta, ufficiale di Alessandro: 317
- Phara, in Acaia: 67
- Philaléxandros* (φιλαλέξανδρος), detto di Apollo: 211
- Philippios*: vd. *Zeus*
- Pidna: 54 n., 68, 69 n., 76 n., 312, 325, 331
- Pieria, Pieri: 27 n., 171 s., 179, 312, 321, 325, 332 n.; offerte, dediche, versamenti a Delfi: 29 ss., 45, 202, 289, 290 n., 304 s. (60), 324 n., 326; rapporti con l'oracolo delfico: 30 n., 306 n.; culto di Zeus e delle Muse: 51 ss., 67 s., 71
- Piero, padre delle Muse: 54 n., 58 n.
- pilagori: vd. *Delfi*
- Pirro, re d'Epiro: 255 n.
- Pisia, di Tragilo, teorodoco di Epidauro: 314 (98\*)
- Pisistrato, padre di Damocrito, di Stolo (?), teorodoco di Epidauro: 316
- Pisistrato, tiranno di Atene: 56-57 n., 58 n., 132

- Pitagora, arconte a Delfi: 291
- Pitiche (*Pýthia*), feste a Delfi: 49, 60, 85 n., 95, 97 n., 98, 103 e n., 106 s., 116, 118 ss., 123, 135 n., 136, 139, 147 n., 165, 168 s., 173, 175 n., 176, 179 n., 193 s., 197, 235 n., 242 n., 276 n., 280, 295, 304 ss., 310, 329, 336; celebrate eccezionalmente ad Atene da Demetrio Poliorcete: 276 n., 280
- Pitiche (*Pýthia*), feste a Pythion: 30
- Pitocle, padre di Teugene, di Potidea (autore di un'offerta a Delfi): 302
- Pitodoro, di Neapoli, teorodoco di Epidauro: 315 (105\*)
- Pitodoro, padre di Aftoneto, di Allante (teorodoco di Nemea): 311
- Pitone, di Bisanzio, collaboratore di Filippo: 291
- Pitone, di Eno, collaboratore di Filippo: 291
- Pitone, ieromneme di Filippo a Delfi: 291 (3), 306 n.
- Pittalo, di Elide, olimpionico: sua statua a Olimpia: 309
- Pizia: vd. *Delfi e oracoli*
- Pizio: vd. *Apollo*
- Platea, in Beozia: 37 ss., 40 n., 43, 97 n., 131, 132 n., 167 n., 242, 253 n., 272, 274 n., 280 n., 302 s., 307, 334
- Platone, di Atene, filosofo: 141 n., 233 n., 294, 335
- Plutarco, di Cheronea, filosofo e scrittore: 159, 208 s., 210, 216 s., 232 s., 235, 238, 252, 301, 303
- Polemone, di Ilio, storico: 87 n.
- Polibio, di Megalopoli, storico: 92, 206, 213, 337, 339 s.
- Polidamante, di Aretusa, onorato a Delfi: 297, 300 (45)
- Polidamante, ufficiale di Alessandro: 300
- Polifanto, di Metone, teorodoco di Epidauro: 312 (87\*)
- Poliperconte, generale di Alessandro: 190, 194, 296 n.
- pólis Hellenís* (πόλις Ἑλληνίς): 68, 68-9 n., 312 ss., 322, 325, 329
- Pompeo Trogo, storico: 210 n.
- Posidone: 75, 302 n., 308 n., 318; santuario a Calauria: 207-8 n.
- Posidonio, figlio di Cherseblepte (re di Tracia): 77 ss.
- Potidea, Potideati, in Calcidica: 68, 75 n., 76, 80, 312, 316, 331; *thesaurós* a Delfi: 302 (51\*), 326; partecipa alle dediche per le vittorie sui Persiani a Delfi: 302 s. (53\*), 308, 326, 334 n.; a Olimpia: 303, 307 s. (72\*), 326, 334 n.; e all'Istmo (?): 308 n.
- Prassitele, di Atene, scultore: 181
- Pratea, atleta vincitore alle Nemee: 191 n.
- Praxias, di Atene, scultore: 174 n.
- Prepelao, macedone, onorato a Delfi: 282 n.
- Prepelao, ufficiale di Cassandro: 282 n.
- Priene, in Caria: tempio di Atena Poliade, relazioni con Alessandro: 253, 258, 260, 262 n.
- promanteía* (προμαντεία): a Delfi: 76 n., 77, 107, 118 n., 136 ss., 151 n., 327
- Promene, di Tebe, onorato a Delfi: 268 ss.
- Pronaía*: vd. *Atena*
- Prónoia*: vd. *Atena*
- prossenia, prosseno (προξενία, πρόξενος): 30 n., 34 n., 77 ss., 137, 166 n., 263 s., 269 s., 282 n., 283 n., 285 n., 292, 295 n., 296 ss., 303 s., 307, 313, 315, 322, 324, 326 ss.
- prostasia: delle Olimpie: 90; delle Pitiche: 95, 98 n., 103, 106 s., 118 ss., 136, 197, 280; delle Nemee: 197 s.
- Pseudo-Erode, autore del trattato *περί πολιτείας*: 335
- Pseudo-Scilace, autore del *Periplo*: 54 n., 68 e n., 312 ss., 322, 325
- Pyanopsión* (Πυανοψιών), mese del calendario attico: 265 n.
- Pythaeús*: vd. *Apollo*
- Pythion, in Perrebia: 30; feste *Pýthia*: 30
- T. Quinzio Flaminio, console romano del 198 a.C., proconsole in Grecia e Macedonia negli anni successivi: 240 n., 241 n., 336
- Radamanto, figlio di Zeus e fratello di Minosse: 50 n.
- Reggio, Reggini: 27, 325
- Rodi, Rodii: 70 n., 145 n., 191 n.
- Roma, Romani: 12 n., 109 n., 159 n., 241 n., 257 n., 258, 260 n.; e Alessandro: 246, 250 n.; sfruttamento dei santuari greci come luoghi di comunicazione di massa: 241, 336
- Sabattara, padre di Macata, di Europo (onorato a Delfi): 300
- Sabazio, divinità: 300
- Sagra, fiume in Italia meridionale: 241 n.
- Salamina, a Cipro: 310
- Salamina, isola del golfo Saronico: 38, 235, 302, 334
- Salmunte, in Carmania: 236 n.
- Samo, Samii: 240 n.
- Samotracia: 23 n., 172 n., 340; culto e santuario dei Cabiri o Grandi Dèi e suo sviluppo monumentale: 14, 198 ss., 218 n., 255, 290, 326 n.; *Témenos*: 198 n., 199, 201; santuario 'nazionale' macedone (?): 200 s.; dedica dei *Makedónes*: 202, 226, 227 n., 295, 326 n.
- Sapai, popolazione della Tracia: 331
- Sardegna: 247 n.
- Sardi, in Lidia: 53 n., 259 n.; Alessandro e il tempio di Zeus Olimpio: 53 n., 257; Alessandro e il santuario di Artemide: 257 s.
- Sarpedonte, arconte a Delfi: 151 n., 296 n.
- Satiro, biografo e storico: 210 n.
- Scione, in Calcidica: 315 s., 331
- Scizia, Sciti: 148, 150 n., 151 n., 246
- Seleucidi, re di Siria: 200 n.

- Seleuco, generale di Alessandro e re di Siria: 232 n., 317 n.
- Sellasia, in Laconia: 192 n.
- Semele, madre di Dioniso: 171 n.
- Senia, arcade, nell'armata dei Diecimila: 236 n.
- Senofonte, di Atene, storico e trattatista: 66 n., 69 n., 91, 92 n.
- Senotele (?), di Pallanzio (?), teorodoco di Delfi: 67
- Serse, re di Persia: 22-3 n., 31, 33 s., 37 ss., 43 n., 107 n., 136 n., 216, 259 n., 261, 326, 337
- Sfacteria, isola di fronte alla costa della Messenia: 309
- Sibari: 241 n.; presenza nei santuari panellenici: 326 n.; feste Olimpiche (?): 58 n.
- Sibilla: a Eritre: 215 n.; 216 n.; a Delfi ('roccia della Sibilla'): 182
- Sicilia: 95 n., 247 n.; luogo di migrazione di Minosse e dei Cretesi: 24 s., 26 n.; città e tiranni di Sicilia nei grandi santuari della Grecia: 41 e n., 43, 51 n., 328 n., 334
- Sicione, in Corinzia: 234; feste Pitiche: 58 n.; nell'anfizionia delfica: 273 n.; nella guerra lamiaca: 272 n., 273
- Sileno, personaggio del mito: 21
- Simmia, padre di Poliperconte (generale di Alessandro): 296 n.
- Sinesi, madre di Arcone, di Pella (onorato a Delfi): onori e monumento a Delfi: 298 s. (39), 301 s. (49), 304
- Sipte, in Tracia: 308
- Siracusa, Siracusani: 211 n.; *thesaurós* a Delfi: 302
- Sirras, padre della regina Euridice, moglie di Aminta III: 53 n.
- Sitalkas*: vd. *Apollo*
- Sitonia, una delle penisole della Calcidica: 316
- Sittacene: 235 n., 236 n.
- Siwah: santuario e oracolo di Ammone, rapporti con Alessandro: 139, 207 s., 210, 212, 215 ss., 218 n., 223 n., 228, 243, 248 n., 254 s.; ambasceria ad Alessandro: 249, 270 n.; *Ammónioi* / *Ammonieís*: 249 n.
- Socrate, di Atene, filosofo: 49 n.
- Socrate, di Filippi, onorato a Delfi: 298 (32\*)
- Soli, in Cilicia: 236 n.
- Solone, di Atene, legislatore: 168
- Sopoli, di Scione, teorodoco di Epidauro: 315 (103\*)
- Sosicle, architetto: 197
- Sosicrate, di Filippi, onorato a Delfi: 298 (30\*)
- Sostene, generale macedone: 298
- [Sost]ene, di Filippi, onorato a Delfi: 298 (31\*)
- Spagna: vd. *Iberia*
- Sparta, Spartani: 33, 40, 42 e n., 71 n., 101 n., 113, 141 n., 260 n., 309, 334 n., 338, 339 n.; origini della doppia regalità: 22; prelievi dai depositi di denaro dei santuari panellenici: 88 ss.; violazione della tregua olimpica: 97 n.; rapporti con l'oracolo delfico: 136 n.; rapporti con l'anfizionia delfica: 85, 91 n., 92, 103, 107 ss., 115 n., 119 n., 124 n., 229, 271; offerte, consacrazioni e donazioni a Delfi: 220 n., 224, 228 n., 303, 326; nella seconda guerra sacra: 89, 91; nella terza guerra sacra: 86, 87 n., 102 n., 181; nella guerra lamiaca: 271; rapporti con Delo: 132
- Spartoco II, sovrano bosporano: 229 n.
- Speusippo, di Atene, filosofo accademico: 115 ss., 163, 165 ss., 178 n., 179
- spondophóroi* (σπονδοφόροι): vd. *tregue sacre*
- Stagira, in Calcidica: 68, 295, 313 s., 331
- Stasicrate, di Soli, teorodoco di Nemea: 267 n.
- Stennide, di Atene, scultore: 309
- Stennide, di Olinto, scultore: attivo a Olimpia: 309 (76)
- Stennide, scultore di patria ignota attivo ad Atene: 309
- Stennide, scultore di patria ignota menzionato da Plinio: 309
- Stenone, di Ege, autore di un'offerta a Delfi: 305 (62 [?])
- Stige, fiume infernale: 254 n.
- Stolo, in Calcidica: 315 s., 331
- Strabone, di Amasea, geografo e storico: 337 s.
- strategòs autkrátōr* (στρατηγὸς αὐτοκράτωρ): 149 n., 219 n.
- Strato, in Acarnania: 267
- Stratocle, di Anfipoli, in missione diplomatica ad Atene: 314
- Stratonice, figlia di Demetrio Poliorcete e di Fila: dediche a Delo: 317 n.
- Strimone, fiume in Macedonia: 314
- Strimonico, golfo: 314
- Sunio, in Attica: 70 n.
- Susa: 235 n., 236 n., 253 n.
- symmachía, sýmmachoi* (συμμαχία, σύμμαχοι): 40 s., 71 n., 79, 113, 135 n., 149 n., 183, 188 n., 193 ss., 219 ss., 234 n., 239, 241, 243 n., 262 s., 266, 271 n., 272 n., 275, 281, 302 s., 326, 336, 338
- synédriōn* (συνέδριον) 52; 'Ελληνικὸν συνέδριον: 121 n.; (κοινὸν) συνέδριον τῶν 'Ελλήνων: 123, 135, 149 n., 193 n.
- sýnodos* (σύνοδος): 53 n., 57 n., 110
- tamiai* (tesorieri): vd. *Delfi*
- Tanagra, in Beozia: 89 n.
- Tanai, fiume in Scizia e Sarmazia: 236 n.
- Taranto, Tarantini: 41 n., 137, 142 n.
- Taso: 23 n., 34 n., 68 n., 315, 332 n.
- Tassila, in India: 236 n.

- Tauropólos*: vd. *Artemide*
- Tebe Ftie, in Acaia Ftotide: 272; nell'anfizionia delfica: 273 n.
- Tebe, Tebani: 41 n., 55 n., 105 n., 135, 136 n., 143 n., 171, 176, 178 s., 193-4 n., 220 s., 223, 229, 232 n., 233 n., 241, 260 n., 271 n., 274 n., 281 n.; rapporti con l'oracolo delfico: 76, 77 n., 137, 212 ss.; rapporti con l'anfizionia delfica: 76 n., 85, 90 ss., 103, 107, 108 n., 124, 126, 143 s., 148, 150 s., 155, 164 n., 182, 223 n., 268 ss.; nella terza guerra sacra: 85-86 n., 92 s., 96 n., 99 ss., 121, 182; nella quarta guerra sacra: 143 s., 146 n., 148, 150 ss., 294; rocca Cadmea: 85 n., 91 n., 213 n.; santuario di Demetra *Thesmophóros*: 212 s.; oracolo di Apollo Ismenio: 213 n.; santuario dei Cabiri: 213-4 n.; dediche e *thesaurós* a Delfi: 182, 213
- Tegea, Tegeati, in Arcadia: 240 n., 242
- Telesforo, generale di Antigono Monofthalmo: 192 n.
- Telesta, pugile vincitore a Nemea e a Olimpia (?): 191 n.
- Telfusa, sorgente in Beozia (personificata nell'*Inno ad Apollo* omerico): 178 n.
- Temenidi, re di Macedonia: 19 ss., 23 n., 35 n., 46 n., 61 ss., 80, 82, 114, 116, 160, 162, 185, 193, 199, 279 n., 282 n.
- Temeno, discendente di Eracle e antenato dei re macedoni: 19 ss., 61 ss.
- Temistocle, di Atene, generale e uomo politico: 33, 35 s., 40 n., 41 s., 45
- Tempe, valle tra i monti Olimpo e Ossa, in Tessaglia: 30; processione tra Tempe e Delfi celebrata ogni nove anni: 30 e n.
- Tenaro, promontorio in Laconia: 271
- Tenedo, isola presso la costa della Troade: 229 n.
- Teodoro, di Aretusa, onorato a Delfi: 292, 297 (27\*), 300, 326
- Teodoro, ieromneme di Filippo a Delfi: 291 s. (5), 297, 306 n., 326
- Teogene, di Taso, pugile: 34 n.
- Teolito, arconte a Delfi: 230 n.
- Teone, arconte a Delfi: 229, 267 s., 270, 272 n., 275 s., 277 n.
- Teopompo, di Chio, storico: 87 n., 92, 127, 159 s., 162 s., 170 n., 183, 339
- teori, teorie (θεωροί, θεωρία), delegazioni da o a un santuario: 60, 67, 70 s., 96 s., 105 n., 201 n., 210 n., 211 n., 247, 248 n., 249 n., 255 n., 264, 274, 290 n., 319 n., 321 s., 328-9 n., 339
- teorodoci, e liste relative (θεωροδόκοι / θεωροδοκία): 12 e n., 31, 60, 67 ss., 97, 264 n., 289, 310, 321 ss., 338 s.; di Delfi: 67 ss., 296 n., 300, 311 ss., 321 ss., 326 s., 331, 332 n.; di Nemea: 69 s., 71 n., 113 n., 190, 191 n., 192, 196 ss., 202, 264 n., 267, 310 s., 321 ss., 331; di Argo: 35-6 n., 190, 290 n., 310 s., 321, 322 n., 323; di Epidauro: 31 n., 67 ss., 96 s., 98 n., 113, 202, 246, 297, 305, 310, 312 ss., 321 ss., 338 s.
- Teossenie, feste a Delfi: 171 ss.
- Teotimide, di Mende, onorato dagli Elei: 307 (70\*)
- Tere, figlio di Cherseblepte (re di Tracia): 77 ss.
- Termaico, golfo: 68, 312, 321, 323, 325, 332 n., 339
- Terme, in Macedonia: 69 n.
- Termo, in Etolia: sede della 'festa nazionale' etolica: 52 n.
- Termopile: 40 n., 77, 83, 86 n., 92 s., 100, 115 n., 125, 147 n., 151, 219 ss., 224 n., 225, 272, 274
- Teseo, re di Atene: 24 s., 26 n., 64
- tesorieri (ταμίαι): vd. *Delfi*
- Tespie, Tespiei, in Beozia: 40; culto delle Muse e feste *Mouseia* (possibile 'modello' per le Olimpie di Dion): 57 s. e n.
- Tessaglia, Tessali: 30, 102 n., 117 n., 171, 179 n., 223, 255 n., 272 n.; durante le guerre greco-persiane: 37 n., 38, 59; partecipazione ai giochi di Olimpia: 51 n.; violazione della tregua olimpica (?): 40 e n., 42 n.; rapporti con Filippo II: 83, 94 n., 115, 119, 219 n., 222, 223 n., 255 n.; rapporti con Alessandro: 219, 221 s., 223 n., 255 n., 272 n.; rapporti con Delfi e l'anfizionia, prostasia dei giochi pitici: 76 n., 85 n., 90, 99 n., 103, 106 s., 109 s., 112, 115 n., 118 ss., 122 n., 143, 146 n., 148 n., 149, 155 n., 219, 221, 224-5 n., 226 n., 227 n., 229, 269 n., 270 n., 271, 272 n., 277, 278-9 n., 281 n., 322; nella prima guerra sacra: 168 s.; nella terza guerra sacra: 83, 85-86 n., 93, 96 n., 99, 102 ss., 119 n., 121 n.; nella quarta guerra sacra: 146 ss., 294; nella guerra lamiaca: 223, 265 n., 271 ss., 285; frequentazione del santuario di Dion: 59 s.; donazioni a un santuario (?) di Argo: 322 n.
- Tessalotide: 89 n.
- Tessalonica: 308, 311 ss., 323, 331, 332 n.; sede di agoni: 236-7 n.
- Tessalonice, figlia di Filippo II e moglie di Cassandro: 193 n., 282 n.
- Teugene, di Potidea, autore di un'offerta a Delfi: 302 (52\*), 308, 329 n.
- Tharyps, teorodoco dei Molossi a Epidauro: 98 n.
- Themis: culto a Dodona: 255 n.
- theorodókoι*: vd. *teorodoci*
- theoroi*, *theoríai*: vd. *teori*, *teorie*
- thesauoi* (θησαυροί): 11 n., 12, 86 n., 87 n., 182, 184 ss., 202, 213 n., 302 s., 326, 329
- Thesmophóros*: vd. *Demetra*
- Thetonion, in Tessalotide: 89 n.

- Thoirides*, epiclesi delle Muse: 56 n.  
 Thyona, epiteto di Semele, madre di Dioniso: 171  
 Tiadi, corteggio femminile di Dioniso: 171 n.; sul frontone occidentale del tempio di Apollo a Delfi: 174  
 Tiberio, imperatore: 258  
 Timandro, di Datos, teorodoco di Epidauro: 297, 315 (106\*)  
 Timandro, padre di Timocrate, Sosicrate, Sostene, Socrate e Timocle di Filippi (onorati a Delfi): 297 s., 315  
 Timanorida, naopo macedone a Delfi: 293 (14)  
 Timea, arconte a Delfi: 293  
 Timeo, di Tauromenio, storico: 210, 211 n., 258 n.  
 Timoc[le], di Filippi, onorato a Delfi: 298 (33\*)  
 [Timoc]rate, di Filippi, onorato a Delfi: 297 (29\*)  
 Timoleonte, di Corinto, generale e uomo politico: 142 n.  
 Timostene, di Cassandra, teorodoco di Epidauro: 316 (108)  
 Tirimmos, discendente di Carano, nella genealogia dei re di Macedonia: 163 n.  
 Tiro, Tirii, in Fenicia: 210 ss., 236 n.; *Herákleia*: 237-8 n.  
 Tisicrate, di Crotone, olimpionico: 32 n.  
 Tolemei, re d'Egitto: 200 n.  
 Tolemeo, generale di Alessandro, storico e re d'Egitto: 193 n., 213 n., 236 n., 246 n., 249 n., 250 n., 251 n., 259 n.; autore di dediche a Delo: 317 n., 318 (116)  
 Torone, in Calcidica: 316  
 Tracia, Traci: 12, 19, 23 ss., 29, 38, 45, 68, 69 n., 71, 77 ss., 97, 219, 247 n., 290 n., 297, 300, 308 s., 312, 314 s., 321, 325, 326 n., 327 ss., 332 n., 338 s.; culto delle Muse: 57-58 n.  
 Tragilo, in Bisaltia: 305, 314, 331  
 Trapezunte, città presso il mar Nero: 236 n.  
 Trasea, figlio di Balacro (Balagro), attivo a Delo: 317 n.  
 Trasideo, ieromnemone tessalo a Delfi: 148 n., 151, 153, 155, 294  
 Trasimaco, di Calcedone, retore e sofista: 335, 338, 340  
 Trasimeno, lago dell'Umbria: 241 n.  
 tregue sacre, e loro violazioni: 60 n., 96 ss.; alle Olimpie: 12, 34 n., 40, 96 ss., 328-9 n.; alle Pitiche: 85 n., 97 n.; alle Nemee: 264-5 n.; alle feste di Eleusi: 97 n.; ἱερομηνία: 97 e n.; ἐκχειρία: 40 n.; ἐπαγγελία: 60 n.; σπονδοφόροι: 97 n.  
 Trezene, in Argolide: nell'anfizionia delfica: 273 n.; nella guerra lamiaca: 273  
 Triconio, in Etolia: 97 n.  
 Troade: 255 n., 256 n., 304  
 Troia: 27 n., 140 ss., 163 n., 169 (vd. anche *Ilio*)  
 Tucide, di Atene, storico: sulla storia di Delfi e dell'anfizionia: 89 n., 167; sulla Macedonia: 23, 27, 29 ss., 35 n., 49 n., 54, 59 n., 64 n., 159, 161, 335  
 Turii, Turini: 136 n., 137, 142 n.  
 Uranopoli, in Calcidica: 314  
 Vergina: vd. *Ege*  
 Veria: vd. *Berea*  
 Xanto, in Licia: dedica di Alessandro nel *Letóon*: 260-1 n.; oracolo: 260-1 n.  
 Zadracarta, in Ircania: 236 n.  
 Zeus: 75, 171, 186 n., 216, 232 n., 233 n., 234 n.; padre dell'eponimo Macedone: 59 n.; capostipite dei Temenidi: 62; sulle monete di Filippo II: 81 n., 94; sulle monete di Alessandro: 238 n.; sulle monete di Olimpia: 94; culto nell'area dell'Olimpo: 53 s.; santuario, feste e culto a Olimpia: vd. *Olimpia*; a Nemea: vd. *Nemea*; culto in Beozia: 57 n.; Zeus *Lykaïos*, culto in Arcadia: 60 e n., 236 n., 238 n.; Zeus *Philippios*, culto a Ereso: 183 n.; Zeus Olimpio, culto a Dion (feste Olimpie e santuario): vd. *Dion*; Zeus Olimpio, culto a Olinto: 58 n.; Zeus Olimpio, culto in Macedonia: 53 e n., 257 n.; Zeus Olimpio, culto a Sardi: 53 n., 257; Zeus *Náios*, culto a Dodona: 52 n., 62, 65 n., 214 n.  
 Zoilo, di Anfipoli, storico: 170 n., 314  
 Zoto, padre di Filonide (corriere di Alessandro): 234 n.  
 [---]dico, padre di Teodoro, di Aretusa (onorato a Delfi): 297  
 [---]io, dell'Orestide, onorato a Delfi: 299 s. (42)  
 [---]me[n]o, tesoriere di Filippo a Delfi: 294 (17)  
 [---]os[.]e[.]o[---], tesoriere di Filippo a Delfi: 294 (18)  
 ?, ieromnemone di Filippo a Delfi: 291 (4)  
 ?, di Pella, onorato a Delfi: 298 (34)  
 ?, di Pella, onorato a Delfi: 298 (35)  
 ?, di Pella, onorato a Delfi: 299 (41)  
 ?, di Cassandra, onorato a Delfi: 300 (43)  
 ?, di Stagira, teorodoco di Epidauro: 314 (99\*)  
 ?, di Torone, guarito a Epidauro: 316 (111)



## SOMMARIO

PREFAZIONE (di M.B. Hatzopoulos) .....	9
INTRODUZIONE .....	11
CAPITOLO I. Una regione di frontiera: i Macedoni a Delfi e Olimpia dall'età arcaica al regno di Alessandro I .....	17
1. L'oracolo delfico nelle tradizioni sul popolamento della Macedonia .....	19
1.1. Le origini del regno e della dinastia .....	19
1.2. 'Decime umane' ad Apollo e fondazione di colonie: la Bottiea (e Metone) .....	23
2. Macedoni nei santuari panellenici tra la fine del VI secolo e le guerre greco-persiane .....	29
2.1. I Pieri a Delfi .....	29
2.2. L'ammissione di Alessandro I alle competizioni di Olimpia .....	31
3. Durante e dopo le guerre persiane. Le offerte di Alessandro I nei santuari maggiori nel quadro della 'ricomposizione' post-bellica .....	37
4. Considerazioni conclusive .....	45
CAPITOLO II. Gesti di rappresentanza e tentazione di autarchia: Macedonia e santuari panellenici tra Alessandro I e Filippo II .....	47
1. Relazioni della monarchia macedone con Delfi e Olimpia durante i regni di Perdicca II e di Archelao .....	49
1.1. Re macedoni e agoni panellenici tra Alessandro I e Filippo II .....	49
1.2. Le Olimpie macedoni di Dion: un 'boicottaggio al contrario'? .....	51
1.3. L' <i>Archelao</i> di Euripide e la 'sanzione delfica' alle origini del regno macedone .....	60
2. Liste di teodoci dai grandi santuari: presenze e assenze della Macedonia tra fine del V e prima metà del IV secolo .....	67
CAPITOLO III. La rivoluzione e il rispetto delle regole: i grandi santuari a sud dell'Olimpo nell'età di Filippo II .....	73
1. Prima della terza guerra sacra .....	75
1.1. Delfi e il trattato tra Filippo II e i Calcidici (357/6) .....	75
1.2. I figli di Cherseblepte a Delfi (356/5) .....	77
1.3. I primi successi di Filippo a Olimpia .....	80
2. Gli anni della terza guerra sacra .....	83
2.1. La vittoria di Filippo ai Campi di Croco nella tradizione storiografica e il problema eterno dell' 'autonomia' di Delfi .....	83
2.2. Filippo e Olimpia negli anni della terza guerra sacra .....	93
2.3. Filippo e la questione delfica nel 346 .....	99
2.3.1. Dall'accordo con Atene all'ultima riunione della 'vecchia' anfizionia .....	99



2.3.2. La nascita di una nuova anfizionia: problemi giuridici, storia, propaganda.....	106
2.3.3. La consultazione delle città e i giochi pitici dell'estate 346. Demostene e il 'fantasma di Delfi' .....	118
2.3.4. L'anfizionia e la κοινὴ εἰρήνη del 346 .....	122
3. Delfi e le sue istituzioni tra il 346 e la morte di Filippo .....	127
3.1. La nuova anfizionia, l'amministrazione degli ἱερὰ χρήματα e la ricostruzione del tempio di Apollo .....	127
3.2. L'anfizionia come tribunale internazionale .....	131
3.3. Ἡ Πυθία φιλιππίζει. L'oracolo delfico negli anni di Filippo II .....	136
3.4. La nuova anfizionia alla prova del fuoco: la guerra contro Anfissa .....	142
3.5. Macedonia e anfizionia da Cheronea alla morte di Filippo.....	152
4. Manipolazione del passato, celebrazione del presente: i santuari maggiori al servizio della Macedonia (e viceversa) .....	159
4.1. Ancora sul mito di fondazione della dinastia macedone .....	159
4.2. Rigore documentario e manipolazione propagandistica nelle tradizioni di IV secolo sulla storia di Delfi .....	163
4.3. Delfi, la Grecia e la Macedonia nel peana a Dioniso di Filodamo di Scarfea .....	170
4.4. La politica edilizia della Macedonia nei santuari maggiori nell'ultimo terzo del IV secolo: evidenza archeologica e interpretazione storica .....	180
CAPITOLO IV. Verso un mondo nuovo: Alessandro e i grandi santuari della Grecia .....	203
1. Alessandro e Delfi .....	205
1.1. Presenze e assenze della Pizia nella storia e nella storiografia di Alessandro .....	205
1.2. L'anfizionia nell'età di Alessandro .....	218
2. Alessandro e Olimpia .....	231
2.1. Attività edilizia, dediche, dimensione agonistica: la tradizione macedone e i tempi nuovi ..	231
2.2. Le Olimpie del 324 e la questione dell'apoteosi. Ancora sull' 'uso' dei santuari (e i suoi limiti) nell'età di Filippo e Alessandro .....	239
3. L'ultimo Alessandro e oltre .....	245
3.1. I grandi santuari e gli incontri diplomatici di Babilonia .....	245
3.2. La munificenza di Alessandro verso i santuari: il romanzo e la realtà .....	249
3.3. Santuari, πανηγύρεις e guerra lamiaca .....	263
3.4. Oltre Alessandro, oltre la guerra lamiaca: l'anfizionia delfica dall'egemonia macedone a quella etolica .....	275
CAPITOLO V. L'altra faccia della Μακεδονία .....	287
1. I rappresentanti del re, le città, i privati: catalogo delle presenze note .....	289
2. In margine al catalogo .....	319
CONCLUSIONI .....	333
BIBLIOGRAFIA .....	341
INDICI .....	361
CARTA DELLA MACEDONIA .....	389



A. B. Tataki, *Macedonian Edessa: Prosopography and Onomasticon* (MEΛETHMATA 18; Atene 1994)

M. B. Hatzopoulos, *Cultes et rites de passage en Macédoine* (MEΛETHMATA 19; Atene 1994)

A. D. Rizakis, *Achaïe I. Sources textuelles et histoire régionale* (MEΛETHMATA 20; Atene 1995)

A. D. Rizakis (a cura di), *Roman Onomastics in the Greek East: Social and Political Aspects, Proceedings of the International Colloquium on Roman Onomastics, Athens, 7-9 September 1993* (MEΛETHMATA 21; Atene 1996)

M. B. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions under the Kings. I. A Historical and Epigraphic Study; II. Epigraphic Appendix* (MEΛETHMATA 22; Atene 1996)

G. Le Rider, *Monnayage et finances de Philippe II : un état de la question* (MEΛETHMATA 23; Atene 1996)

Ch. Papageorgiadou-Banis, *The Coinage of Kea* (MEΛETHMATA 24; Atene 1997)

A. D. Rizakis, *Achaïe II. La cité de Patras : épigraphie et histoire* (MEΛETHMATA 25; Atene 1998)

A. B. Tataki, *Macedonians Abroad: A Contribution to the Prosopography of Ancient Macedonia* (MEΛETHMATA 26; Atene 1998)

L. G. Mendoni - A. Mazarakis Ainian (a cura di), *Kea - Kythnos: History and Archaeology. Proceedings of an International Symposium. Kea - Kythnos, 22-25 June 1994* (MEΛETHMATA 27; Atene 1998)

Ph. M. Petsas - M. B. Hatzopoulos - L. Gounaropoulou - P. Paschidis, *Inscriptions du sanctuaire de la Mère des Dieux Autochtone de Leukopéttra (Macédoine)* (MEΛETHMATA 28; Atene 2000)

A. D. Rizakis (a cura di), *Paysages d'Achaïe II. Dymé et son territoire. Actes du colloque international : Dymaia et Bouprasia, Katô Achaïa, 6-8 Octobre 1995* (MEΛETHMATA 29; Atene 2000)

M. B. Hatzopoulos, *L'organisation de l'armée macédonienne sous les antigonides. Problèmes anciens et documents nouveaux* (MEΛETHMATA 30; Atene 2001)

A. D. Rizakis - S. Zoumbaki (con la collaborazione di M. Kantirea), *Roman Peloponnese I. Roman Personal Names in their Social Context* (MEΛETHMATA 31; Atene 2001)

S. B. Zoumbaki, *Elis und Olympia in der Kaiserzeit. Das Leben einer Gessellschaft zwischen Stadt und Heiligtum auf prosopographischer Grundlage* (MEΛETHMATA 32; Atene 2001)

A. Michailidou (a cura di), *Manufacture and Measurement. Counting, Measuring and Recording Craft Items in Early Aegean Societies* (MEΛETHMATA 33; Atene 2001)

